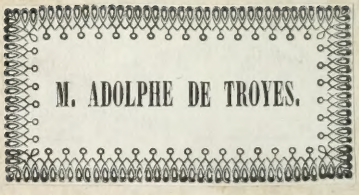
RG93.M1693

X 1273 RUCKER, M.P.
--h --Rc lve, lcn lsa



RB37484

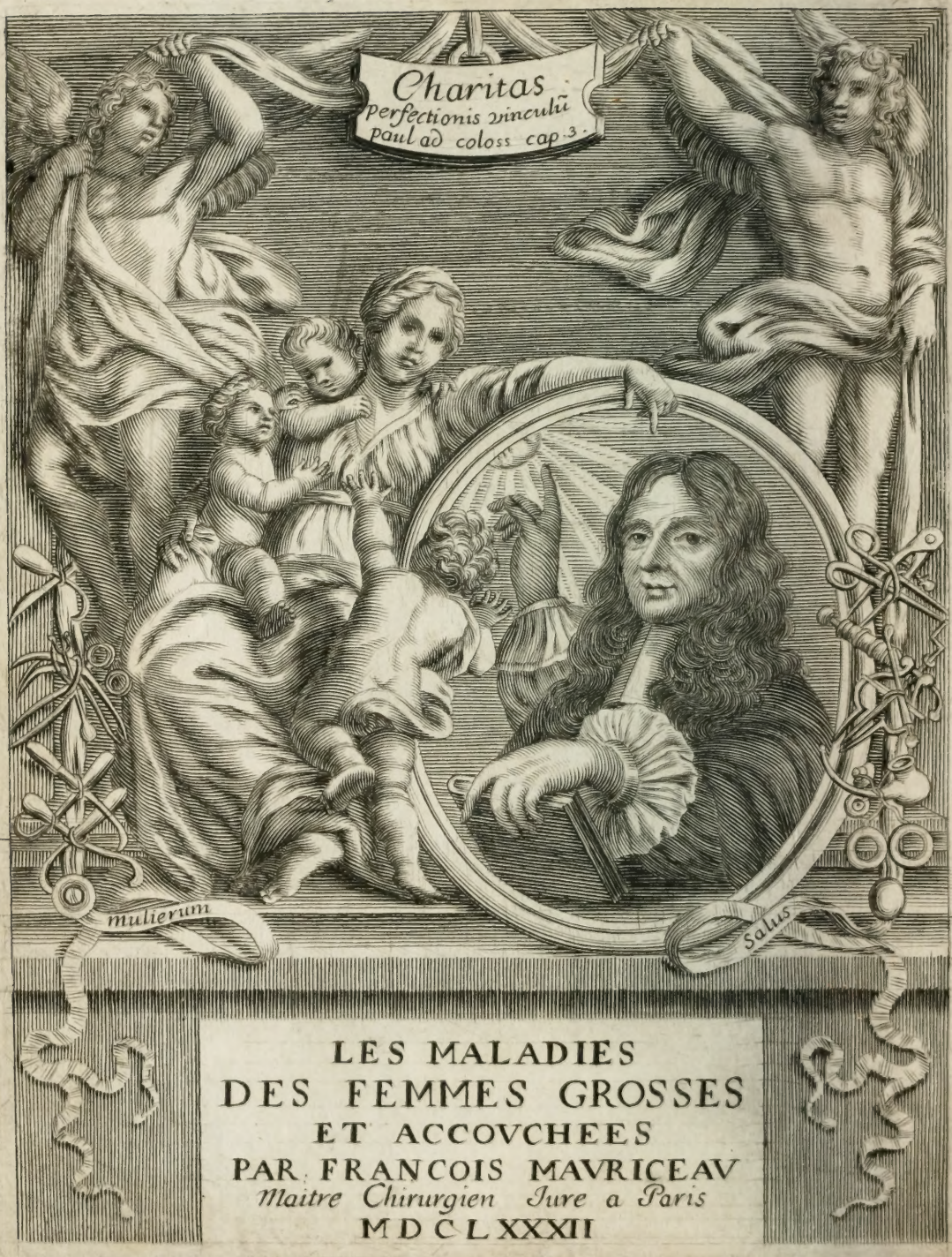
UNIVERSITY OF
TORONTO LIBRARY

The
Jason A. Hannah
Collection
in the History
of Medical
and Related
Sciences

R

Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/traitdesmalad00maur



LES MALADIES DES FEMMES GROSSES ET ACCOVCHEES

PAR FRANCOIS MAVRICEAV
Maitre Chirurgien Jure a Paris

M D C L XXXII

TRAITÉ DES
MALADIES
DES
FEMMES GROSSES

Et de celles qui ſont nouvellement accouchées.

Enſeignant la bonne & veritable methode pour bien aider les Femmes en leurs accouchemens naturels, & les moyens de remedier à tous ceux qui ſont contre nature, & aux indiſpoſitions des enfans nouveaux-nés; avec une deſcription tres-exacte de toutes les parties de la Femme qui ſervent à la generation: Le tout accompagné de pluſieurs belles Figures en taille douce, nouvellement & fort correctement gravées.

Ouvrage tres-utile aux Chirurgiens, & neceſſaire à toutes les Sages-femmes pour apprendre à bien pratiquer l'Art des Accouchemens.

Compoſé par FRANÇOIS MAURICEAU, Maître és Arts, & Ancien Prevôt & Garde de la Compagnie des Maîtres Chirurgiens Jurez de la Ville de Paris.

NOUVELLE EDITION.

Corrigée par l'Auteur, & augmentée de quelques Figures tres-convenables au ſujet, & de plus d'un tiers du diſcours contenant toutes les plus particulieres Obſervations touchant la pratique des accouchemens, & un Traité des maladies des Enfans, avec une ample Table des Matieres principales.

A GENEVE,
Chez JACQUES DENTANT.
M. DC. XCIII.
Avec Approbation & Permiſſion.

A MESSIRE
ANTOINE DAQVIN,
CONSEILLER DU ROY EN TOUS ſes Conſeils,& premier Medecin de Sa Majeſté.

MONSIEVR,

Comme l'Envie fait ordinairement tous ſes efforts pour ternir la reputation des Auteurs vivans, & que je prevois bien que je pourrois étre du nombre de ces infortunez, dont les Ouvrages ne ſont eſtimez qu'après leur mort, je ſuis contraint de rechercher l'appuy de quelque perſonne de credit & d'autorité, pour garentir le mien durant ma vie des traits de cette redoutable ennemie de la vertu, qui ſont toûjours d'autant plus envenimez que l'objet qu'elle enviſage a de merite, ainſi que Galien méme, tout incomparable qu'il étoit, dit l'avoir bien éprouvé par la haine que les Medecins de Rome avoient contre lui. Veluti enim in dies gloria, ſic pari quoque paſſu augebatur invidia. Lib. de præcogn. c. 4 & 5. *C'eſt, MONSIEVR, ce qui m'oblige de vous ſupplier avec tout le reſpect que je vous dois, de me permettre de faire paroître au public cette derniere Edition de ce Livre ſous voſtre Nom, qui ſeul lui ſervira d'une ſuffiſante approbation, & d'une aſſurée protection contre tous les jaloux de la reputation de ſon Auteur, lequel étant à couvert par ce moyen de l'envie qu'ils lui portent, oſera bien leur dire ces paroles de Ciceron.* Invidia virtute parta, gloria, non invidia æſtimanda. *Il y a ſix ans que j'en fis faire la premiere Impreſſion que je vous aurois dediée dés ce temps-là, comme je fais aujourd'hui cette derniere; mais conſiderant pour lors, que ce premier*

*fruit de mes veilles n'avoit pas encore acquis une assez parfaite maturité; pour meriter que je vous le presentasse en l'état qu'il étoit, je me desistay du dessein que j'en avois; prévoyant bien que je vous aurois donné sujet de m'accuser de temerité, si je vous eusse offert un Ouvrage qui ne peut passer que pour une rude ébauche de celui que je vous presente maintenant. Mais quoy que cette derniere Edition soit beaucoup plus achevée que la premiere (*posteriores enim cogitationes sapientiores esse solent*) ce n'est pourtant qu'avec une espece de confusion que je prends la hardiesse de vous la dédier, quand je fais reflexion sur le peu de proportion qu'il y a de mon petit esprit à la la science incomparable que vous posſedez jusqu'à un si haut point, que c'est de vous qu'on peut dire sans doute* NON PLUS ULTRA. *C'est, MONSIEVR, une verité qui est connuë de toute la France, & qui n'a pas eu besoin d'autres preuve que le juste choix que nôtre grand Monarque (qui est si connoissant en toutes choses) a fait de vôtre personne, pour l'honorer de la charge de son premier Medecin; sçachant bien que vous estiez plus capable qu'aucun autre de vous en acquitter dignement, comme vous faites. On est assez persuadé que les intrigues de la Cour, & les brigues de la faveur n'ont aucunement contribuë à vous procurer ce grand avantage à la fleur de vos ans, preferablement à tous les plus celebres Docteurs de vôtre noble profession: car tout le monde sçait que ce n'a esté que vôtre propre merite qui vous a fait monter au lieu où vous estes; & qu'à l'exemple des grands Capitaines qui n'obtiennent de leur Prince le commandement d'une armée, qu'aprés s'estre bien acquittez de tous les autres emplois militaires, & méme de la fonction d'un simple soldat, vous n'estes parvenu à cette eminente charge de premier Medecin du plus puissant de tous les Rois, qu'aprés luy avoir donné une infinité de preuves tres-certaines de vôtre fidelité incorruptible, & de vôtre grande capacité dans la charge de Medecin ordinaire de la Reine, & dans celle de son premier Medecin, lesquelles vous avez exercées avec une approbation universelle. Ce sont là les chemins que vôtre seule vertu vous a tracez, pour vous faire arriver à ce supréme de-*

gré d'honneur & de gloire, qui vous fait triompher de l'envie; laquelle bien loin de vous attaquer, comme elle avoit eu la temerité de vouloir faire autrefois, avant que vous l'eussiez tout-à fait terraßée, n'ose pas maintenant paroître devant vous que dans une profonde humilité. C'est pourquoy, MONSIEVR, voyant bien qu'il me seroit impoßible de trouver aucune autre personne que vous, qui pût dompter entierement cette monstrueuse furie, que je crains sur toute chose, je vous reïtere la tres-humble supplication que je vous ay déja faite, de me donner une sauvegarde pour mon Ouvrage contre tous mes envieux, qui n'oseront jamais m'attaquer si vous m'accordez vostre protection; laquelle outre cela sera capable d'augmenter tellement ce que je puis m'estre acquis de reputation en l'Art des accouchemens, dont je fais profeßion particuliere depuis plus de seize ans, avec un assez heureux succez, que je pourray leur dire dans peu de temps, en marchant sous vos favorables auspices,

Rumpere, livor edax: magnum jam nomen habemus: Ovid. de remed. am. Lib. 1.
Majus erit, tantum, quo pede cœpit, eat.

C'est l'instante priere que vous fait celuy qui s'estimeroit heureux durant toute sa vie, s'il pouvoit trouver quelque occasion de meriter vostre bien-veillance, & la grace que vous demande,

MONSIEVR,

Vostre tres-humble & tres-obeïssant Serviteur,

FRANÇOIS MAURICEAU.

AVIS AV LECTEVR.

AMI LECTEUR, comme vous ſçavez que les frequentes Editions d'un Livre ſont une marque ordinaire de l'eſtime qu'on a faite des precedentes, je croy qu'il ne me ſera pas difficile de vous perſuader que celui-ci, que je fis imprimer pour la premiere fois en l'année 1668. a eſté aſſez bien reçû du public; puiſque le grand nombre des Exemplaires que j'en avois fait tirer a eſté entierement diſtribué, il y a déja du temps. C'eſt ce qui m'a obligé de travailler à vous donner cette derniere Edition, qui étant beaucoup plus ample, & incomparablement plus achevée que les premieres, doit aſſurément vous ſatisfaire, ſi vous la liſez dans le ſeul deſſein de vous inſtruire. C'eſt pourquoy, je vous prie, que ſi vous deſirez faire quelque profit de ſa lecture, vous l'examiniez ſans aucune envie de critiquer mon Ouvrage, & détaché de toute ſorte de préoccupation qui vous pourroit empêcher de reconnoître la verité des choſes que je pretens vous enſeigner. Je veux bien encore pour ce ſujet vous avertir, que vous ne ſoyez pas du ſentiment de ceux qui condamnent une penſée, quand ils ne la conçoivent pas, ou qui la croyent eſtre fauſſe, parce qu'elle eſt nouvelle, & que vous n'imitiez pas auſſi ceux, qui cherchant ſeulement à diſputer ſur les mots, negligent le veritable ſens du diſcours, qu'ils affectent même de changer ſelon leur fantaiſie, pour lui en donner un autre tout contraire à l'intention de l'Auteur, auquel ils ne voudroient pas ſeulement pardonner la tranſpoſition d'une ſimple virgule: car de même qu'il arrive aſſez ſouvent, que les purgatifs, quoique propres pour une maladie, ne profitent pas au malade, ſi ſon corps n'eſt bien preparé, & diſpoſé à leur operation; auſſi la doctrine des Livres, qui eſt un des plus ſalutaires remedes que nous ayons pour combattre l'ignorance, eſt entierement inutile aux eſprits, s'ils n'ont toutes les diſpoſitions neceſſaires à la recevoir. Je croy que j'ay lieu d'eſperer que vous m'accorderez ſans peine la priere que je vous fais, puis qu'elle eſt pour voſtre ſeule utilité. Cependant quoy que j'aye deſſein de vous faire connoître ici tout ce qui concerne la groſſeſſe & l'accouchement des fem-

mes, je ne veux pas vous détourner de la lecture de quantité d'Auteurs qui ont traité de cette matiere avant moy ; mais je vous avertis seulement, que la plus grande partie d'eux, n'ayant jamais pratiqué l'Art qu'ils nous ont voulu enseigner, ressemblent à ces Geographes, qui nous font la description de plusieurs terres qu'ils n'ont jamais veuës, pour nous en donner (à ce qu'ils s'imaginent) une parfaite connoissance ; ce qui fait qu'il est tres-difficile (pour ne pas dire impossible) qu'ils y puissent si bien reüssir que ceux qui ont été eux-mémes sur les lieux pour les visiter : car il est certain, comme Plutarque a fort bien remarqué, que la partie speculative des Arts est inutile & infructueuse, quand elle est destituée de l'active. Vous pourrez donc pour cette raison vous fier au chemin que je vous montre ; puisque pour vous y conduire, je vous fais un fidel recit de tout ce que j'ay remarqué de plus particulier avec un assez heureux succez, depuis plus de seize ans, dans la pratique des accouchemens ; avant quoy je vous donne pour guide, une exacte description & representation de toutes les parties de la femme qui servent à la generation ; afin que vous puissiez mieux rechercher la cause des maladies des femmes grosses & accouchées, jusques dans leur source, pour en obtenir ensuite plus facilement la guerison : & quoyque selon le dire d'Hypocrate, au Livre des *Articles*, il soit tres-difficile d'écrire parfaitement la curation qu'on fait par la main ; mais qu'il la faut imaginer de ce qui est écrit ; neantmoins je croy avoir si exactement enseigné par écrit tout ce qui concerne la bonne pratique de ces operations, que vous pourrez avec assez de facilité, mettre en usage les preceptes que je vous donne pour les bien faire. C'est pour ce sujet que je vous communique gratuitement sans aucune reserve, en cette derniere Edition, tous les secrets les plus cachez de l'Art. * Au reste ne me blâmez point pour estre d'un sentiment contraire à plusieurs opinions communes ; car je vous declare que je me suis seulement attaché à vous faire connoître la verité, dequoy j'espere que vous aurez plus de satisfaction, & que vous me sçaurez plus de gré, que si j'avois toûjours aveuglement suivi la pensée des autres. J'ay aussi tâché de ne me pas étendre en discours superflus, afin de me rendre plus intelligible aux jeunes Chirurgiens, & à toutes les Sages-femmes, à qui ce Livre sera (si je ne me trompe) aussi utile qu'aucun autre, pour apprendre à bien pratiquer les accou-

* Ego verò cupio in te omnia quæ scio transfundere, & in hoc gaudeo aliquid discere, ut doceam. *Senec ad Lucil. ep.* 6.

chemens, & principalement à tous ceux qui ſont obligez d'entreprendre ces operations à la Campagne, où l'on ne trouve que tres-peu de perſonnes capables de les bien faire. C'eſt pourquoy je n'ay pas voulu imiter beaucoup d'Auteurs, qui rempliſſent leurs Livres d'un grand nombre de longues receptes, qui ſervent ſeulement à groſſir un volume, & qui ne font qu'embaraſſer l'eſprit des Lecteurs dans l'incertitude du choix de tant de differens remedes, compoſez d'un fatras de drogues inutiles qui leur ſont le plus ſouvent inconnuës, m'étant ſimplement contenté de leur enſeigner les meilleurs, dont on ſe ſert ordinairement. De plus, je l'ay orné de quantité de figures deſignées au naturel, & tres-correctement gravées, afin de leur faire mieux concevoir les choſes. Mais ſi dans tout cela vous trouvez que quelques-unes de mes opinions ne vous ſatisfaſſent pas entierement, ou que d'autres (ſelon voſtre ſens) ne ſoient point tout-à-fait conformes à la verité, ſouvenez-vous que comme parmi le meilleur bled on void preſque toûjours naître de l'yvroye ou quelque autre mauvais grain; de même qu'il ſe rencontre peu de Livres, dont la doctrine ſoit ſi pure, qu'on n'y puiſſe rien trouver à redire; & que ſi j'eſpere quelque eſtime de vous pour recompenſe de tout mon travail, (qui eſt, ce me ſemble, aſſez conſiderable) ce n'eſt qu'à proportion de celle que vous pouvez avoir pour pluſieurs autres, qui n'ont jamais eu en cette occaſion un plus grand deſir que moy de rendre ſervice au Public.

LA BIBLIOTEQUE
DES ACOUCHEURS
ET
DES SAGES-FEMMES.

Contenant le Traité des maladies des Femmes groſſes, & de celles nouvellement acouchées.

Par M. MAURICEAU *Maître Chirurgien Juré de Paris.*

La Pratique des acouchemens ſoûtenuë d'un grand nombre d'Obſervations.

Par PAUL PORTAL, *auſſi Maître Chirurgien Juré de Paris.*

Avec une DISSERTATION curieuſe ſur la generation, & la nutrition du Fétus dans la Matrice ſuivant l'opinion des Modernes.

PREFACE

Sur les Traittez de Mauriceau, de Portal, & sur la Dissertation de la generation des Animaux.

C'EST une chose naturelle que d'acoucher, & l'acouchement est une operation qui se feroit de soy-mesme sans avoir besoin d'aucun secours, si le peché de nos premiers Peres n'y avoit attaché tant de douleur, & de difficulté qu'il n'y a rien contre nature qui renferme plus de danger. Nous trouvons souvent la mort à la porte de la vie, & nous chassons du monde nos meres au moment mesme qu'elles nous y mettent & c'est ce qu'il y a de terrible. Car dans toutes les maladies qui affligent le genre humain, il ne s'agit ordinairement que du salut d'un seul Sujet; au lieu qu'icy il s'agit toûjours de celuy de deux, & quelquefois de plus. On ne sçauroit donc rendre un plus grand service aux hommes que de leur donner les moyens de se tirer d'un pas aussi fâcheux qu'est le premier qu'ils font pour venir au monde, & de surmonter ou du moins d'adoucir en quelque façon les peines du peché, en leur enseignant l'art des acouchemens.

C'est ce qu'on a tâché de faire dans tous les temps, & à quoy on a réüssi seulement de nos jours par la diligence de M. Mauriceau Chirurgien Iuré de Paris, qui n'a pas écrit de cet art comme la pluspart des autres sans l'avoir pratiqué & sur la foy

d'autrui ; mais qui nous a communiqué purement sa pratique telle qu'il l'a exercée avec honneur, & avec un succés incroyable durant un grand nombre d'années dans la capitale du Royaume. Il ne nous cache rien de toutes ces particularités qu'on apelle communement secret de l'art & il se renferme tellement dans son sujet qu'il dit tout, & rien plus que ce qui le concerne. Tant d'éditions, & de traductions qu'on a faites de son livre en diverses Langues, marquent mieux que tout ce qu'on pourroit dire, la bonté de sa pratique, & on peut avancer que ceux qui pratiquent avec quelque reputation les acouchemens tant dans les Villes qu'à la campagne, ont M. Mauriceau entre les mains sans quoy il leur seroit presque impossible de bien faire ces operations. En verité puisque tout cet art consiste en des faits ; où pourroit-on le mieux aprendre que dans ce livre qui en est si remply, qu'il ne peut presque arriver aucun accident, avant, durant, où aprés l'acouchement, qu'on n'en trouve un exemple dans ce livre avec la maniere d'y remedier ; le dessein de M. Mauriceau ayant été de faire toucher, comme on dit, au doigt, & à l'œil tout ce qui seroit à faire dans toutes les circonstances. Mais si son exactitude luy a fait remarquer les moindres choses ; sa delicatesse d'un autre côté ne luy a pas permis de rien mettre sur le papier qu'il n'eût vu où qu'il n'eut fait luy-mesme ; ainsi comme un seul homme ne peut pas n'y tout voir, ny tout faire, il faut avoüer que quoyque M. Mauriceau en ait assez dit, il en reste encore beaucoup à dire. Dans cette pensée on a conseillé au Libraire de joindre à cette derniere edition de M. Mauriceau la pratique des acouchemens de M. Paul Portal, aussi Maître Chirurgien Juré de Paris.

Cette pratique eſt exacte & ſoutenuë d'un ſi grand nombre d'obſervations & de faits ſi inconteſtables où l'Auteur marque, les jours, les perſonnes, qu'il a aidées dans les acouchemens, leurs accidens, & les témoins qui étoient preſens; qu'il ſemble que ce livre ait été fait tout exprés pour eſtre joint à l'autre, afin de rendre l'art des acouchemens entierement complet. A quoy la diverſité meſme des ſentimens de ces deux grands Praticiens ne contribuë pas peu; car s'il eſt vray que deux yeux voyent mieux qu'un, il eſt juſte de croire que chacun de ces deux illuſtres acoucheurs ayant en ſon particulier conſideré ce que l'autre ne regardoit point, ou qu'ayant examiné la meſme choſe d'une maniere diferente, rien n'a dû échaper à leurs lumieres.

Voilà donc une matiere auſſi épuiſée qu'elle puiſſe eſtre & un ouvrage veritablement acompli & d'une utilité indiſpenſable à ceux & celles qui deſirent ſe rendre capables de bien aſſiſter les femmes dans les acouchemens; & d'autant que la nature eſt toûjours la meſme & uniforme ſur tout à l'égard des faits. Ce livre peut doreſnavant ſervir de regle à tous ceux qui ſe mélent de pratiquer ou d'enſeigner ces operations, & aux Medecins meſmes qui y ſont ſouvent apellés. Enfin on a crû que le Lecteur ſeroit bien aiſe qu'on s'étendit davantage ſur la generation du fétus que n'a pas fait Monſieur Mauriceau, parce qu'il eſt comme impoſſible de lire la deſcription des parties de la femme qui ſervent à la generation, n'y la deſcription du fétus avec ſes membranes dequoy on voit toutes les figures deſſinées au naturel, ſans eſtre pouſſé du deſir de ſçavoir dequoy & comme quoy un enfant ſe forme dans le ſein de ſa mere. Ajoutez que comme les Philoſophes d'aujour-

d'huy, penſent là-deſſus autrement que les Anciens; on ſe fera un plaiſir de voir ceux qui ont plus de raiſon pour ſatisfaire à ce deſir; on a mis à la fin de ce livre une Diſſertation ſur la generation du fétus & ſur ſa nutrition dans la matrice, où l'on compare les ſentimens des Anciens & l'opinion des ſçavans d'aujourd'huy avec les experiences des Anatomiſtes Modernes. Cette Diſſertation eſt tournée d'une maniere fort intelligible, elle ſera ſans doute du gouſt des bons connoiſſeurs, & peut-eſtre capable de détromper les plus prevenus pour les vieilles opinions.

TRAITE ANATOMIQUE DES PARTIES DE LA FEMME QUI SERVENT A LA GENERATION.

PUISQU'IL eſt tres-certain, comme *Hipocrate* a fort bien obſervé à la fin du Livre *des Lieux en l'Homme*, que la matrice eſt cauſe de la pluſpart des maladies des femmes, j'ay cru qu'ayant deſſein de traiter de celles des femmes groſſes & accouchées, & de montrer la veritable methode de les bien aider & ſecourir en leurs accouchemens; il eſtoit pour ce ſujet tres-utile & neceſſaire que je fiſſe avant cela une deſcription de la matrice, & de toutes les autres parties de la Femme qui ſervent à la generation: C'eſt pourquoy à l'exemple de *Fernel* qui deffend la lecture de ſes œuvres aux ignorans de l'Anatomie, je diray qu'il eſt impoſſible de bien concevoir toutes les choſes que je pretens enſeigner cy-aprés, ſi on ne connoiſt parfaitement ces parties. J'en parleray le plus ſuccinctement que je pourray, afin que les Sages-Femmes en puiſſent plus facilement profiter, ne les voulant pas rebuter par quantité de controverſes anatomiques, que j'obmetray à leur conſideration, parce qu'elles ſont entierement inutiles; neantmoins la deſcription que j'en feray, quoy que briéve ſera ſi exacte, qu'eſtant jointe aux figures que j'en ay fait repreſenter, elle ne laiſſera pas de leur en donner une ſuffiſante connoiſſance, pour ſe bien comporter dans l'art des accouchemens. Diſons donc avec *Tertullien*, que nous ne devons pas avoir honte de l'explication neceſſaire de ces parties naturelles, qui meritent noſtre admiration, ny de l'expoſition de leurs figures; & meſme que les perſonnes les plus chaſte-

& les plus ſcrupuleuſes, les peuvent conſiderer auſſi bien que nous, ſans rougir, pourvû que ce ſoit à deſſein d'en faire un bon uſage, puiſque ſans connoître ces parties nous ne pouvons pas remedier aux maladies qui leur arrivent. *Ne itaque pudeat neceſſariæ interpretationis. Natura veneranda eſt, non erubeſcenda. Concubitum libido, non conditio fœdavit, &c.* Tertul. lib. de Anim. cap. 13.

Ces parties ſont les vaiſſeaux ſpermatiques, tant les préparans que les déferens ou éjaculatoires, les teſticules & la matrice, avec pluſieurs autres parties qui en dépendent. Examinons-les chacune en particulier, & parlons premierement des vaiſſeaux ſpermatiques, appellez préparans.

EXPLICATION DE LA PREMIERE Figure, qui montre l'origine de la diſtribution des vaiſſeaux ſpermatiques.

A.A.A.A. montrent les muſcles du ventre, & le peritoine, qui ſont renverſez en dehors, pour faire voir les parties qui ſuivent.

A.A. *Le foye.*

B. *La veine umbilicale.*

C. *Le ligament ſuſpenſoire du foye.*

D. *La veſſie du fiel.*

E. *La veine cave.*

F. *La groſſe artere.*

G.G.G.G. *Les veines & les arteres émulgentes.*

H.H. *Les reins.*

I.I. *Les veines ſpermatiques dont la droite naiſt du tronc de la veine cave, & la gauche vient de l'émulgente.*

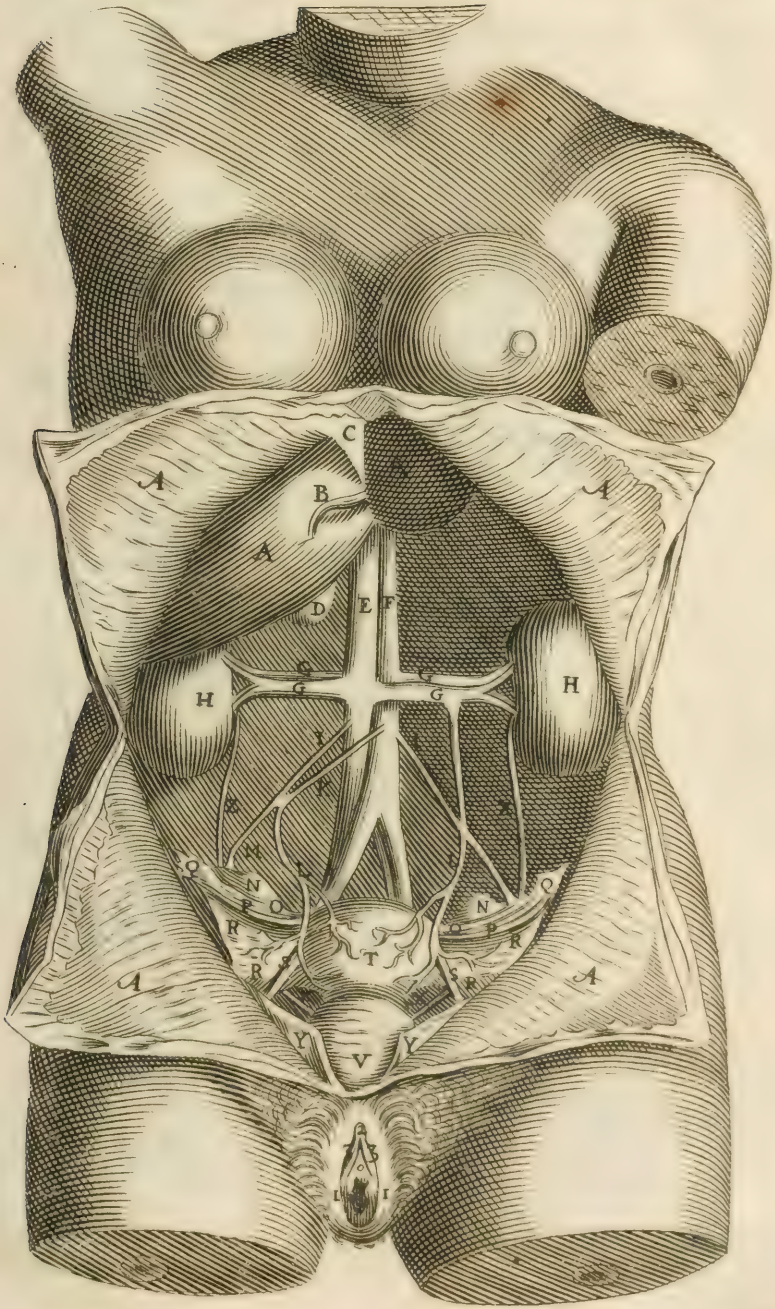
K.K. *Les deux arteres ſpermatiques, qui prennent origine de la groſſe artere, & ſe vont joindre avec les veines de chaque coſté.*

L.L. *Deux branches des vaiſſeaux ſpermatiques, qui deſcendent vers les coſtez de la matrice, où eſtant, chacune ſe diviſe en trois rameaux, dont le premier ſe va rendre au fond de la matrice, le ſecond ſe diſtribuë par tout le ligament large, & le troiſiéme eſt conduit le long du coſté de la matrice, & vient ſe terminer vers ſon col, proche de l'orifice interne.*

M.M. *Les veines & les arteres ſpermatiques, qui eſtant jointes enſemble vont aux teſticules.*

N.N. *Les teſticules.*

Fig. 1. Tab. 1. p. 2. fol. 3.



K. K. *Les deux arteres ſpermatiques, qui toutes deux prennent origine du tronc de la groſſe artere, & ſe vont joindre au milieu de leur progrez avec les veines de chaque coſté.*

L. L. *Deux branches des vaiſſeaux ſpermatiques, qui deſcendent vers les coſtez de la matrice, où eſtant, chacune ſe diviſe en trois rameaux, dont le premier ſe va rendre au fond de la matrice, le ſecond ſe diſtribuë par tout le ligament large, & le troiſiéme eſt conduit le long des coſtez de la matrice, juſques vers ſon col, où il vient ſe terminer proche de l'orifice interne.*

M. M. *Les veines & les arteres ſpermatiques, qui eſtant jointes enſemble, vont aux teſticules.*

N. N. *Les teſticules.*

O. O. *Les vaiſſeaux éjaculatoires, qui vont des teſticules à la matrice.*

P. P. *Les vaiſſeaux qu'on croit ordinairement eſtre les veritables éjaculatoires, qui ſe vont rendre aux cornes de la matrice : ce ſont ces vaiſſeaux auſquels* Falloppe *a donné le nom de trompettes.*

Q. Q. *Le morceau déchiré, qui n'eſt ſeulement qu'une production du ligament large qui paroiſt ainſi déchiquetée en ſon extremité.*

R. R. R. R. *Les ligamens larges.*

S. S. S. S. S. S. *Les ligamens ronds, qui ſe continuent depuis les cornes de la matrice juſques aux os pubis, & à la partie ſuperieure des cuiſſes, où ils viennent s'attacher par une production membraneuſe.*

T. *Le propre corps de la matrice.*

V. *Le* vigina, *ou col de la matrice.*

X. X. *Deux ramifications de veines & d'arteres, qui naiſſant des hypogaſtriques, vont montant de bas en haut, ſe terminer à la rencontre des rameaux des ſpermatiques qui deſcendent, avec leſquels ils ont communication,*

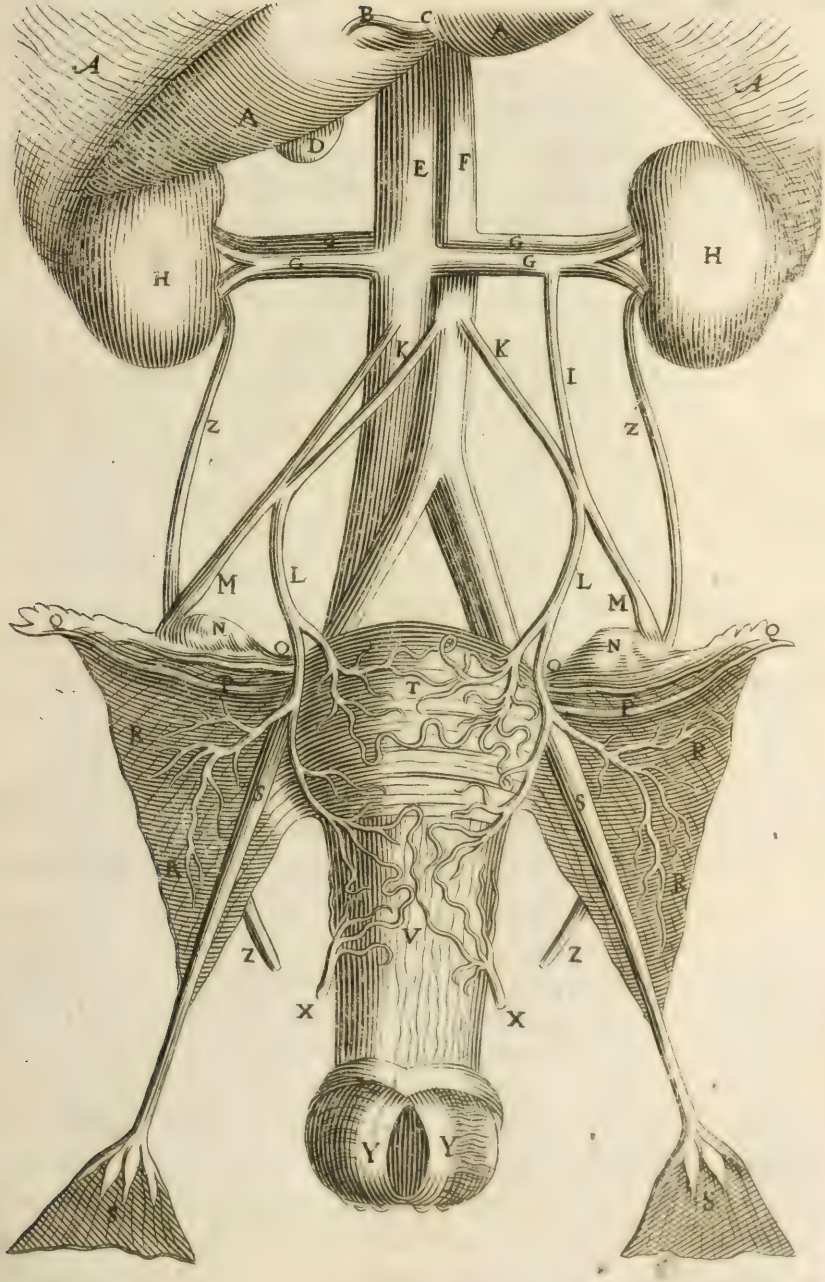
Y. Y. *Les deux levres de la partie honteuſe, qui eſtant entrouvertes font voir l'entrée du* vagina.

Z. Z. Z. Z. *Les ureteres.*

CHAPITRE PREMIER.

Des Vaiſſeaux ſpermatiques appellez Préparans.

LEs Vaiſſeaux ſpermatiques, qui ſont appellez préparans, parce qu'ils apportent & preparent aux teſticules le ſang dont la ſemence eſt engendrée, ne ſont point differens aux femmes, en nombre, en origine & en office, de ceux des hommes ; mais bien en inſertion, & en la maniere de leur diſtribution ; car elles ont, comme eux, deux veines & deux arteres qui naiſſent des mêmes endroits, & qui font les mêmes fonctions.


B
C
A
A
A
A
D
E
F
H
H
G
G
G
K
K
I
Z
Z
M
L
L
M
N
N
O
O
T
T
P
P
R
R
S
S
R
R
Z
Z
V
X
X
Y
Y
S
S

Ces Vaiſſeaux ſont deux de chaque côté, ſçavoir une veine, & une artere : la veine du côté droit ſort du tronc de la veine cave ; & celle du côté gauche vient toûjours de l'émulgente : mais les deux arteres naiſſent de la groſſe artere, au deſſous des émulgentes. La veine & l'artere eſtant aſſez diſtantes l'une de l'autre dans leur commencement, viennent ſe joindre vers le milieu de leur progrés, pour ſe porter enſemble aux teſticules, mais avant que d'y arriver, elles produiſent un rameau aſſez conſiderable, qui deſcend du côté de la matrice ; où eſtant, il ſe ſepare en trois branches, dont la premiere eſt conduite vers ſon fond, pour l'évacuation des menſtruës lors que la femme n'eſt pas groſſe, & pour la nourriture du *fœtus* pendant qu'il eſt dans la matrice ; la ſeconde ſe diſtribuë par toutes les membranes du ligament large, donnant auſſi quelques petits ſions du ligament rond ; & la troiſiéme branche ſe gliſſe le long du côté de la matrice, & vient ſe terminer vers ſon col, pour ſervir à la décharge des mois quand la femme eſt groſſe, s'il arrive qu'elle en ait beſoin, par une trop grande repletion de ſang. L'autre portion des vaiſſeaux ſpermatiques va toute entiere aux teſticules ; & s'approchant d'eux, la veine & l'artere ſont tellement jointes, qu'il ſemble que ce ne ſoit plus qu'un ſeul vaiſſeau ; paroiſſant pour lors ſi confuſes entr'elles, qu'on ne peut preſque les ſeparer l'une de l'autre ſans les rompre ; ce qui a eſté fait (ſi nous en croyons l'opinion commune) afin que le ſang reçut plus facilement dans ce paſſage labyrintique, quelque diſpoſition à eſtre converti en ſemence par le teſticule, avant que d'y arriver. Mais ſi nous examinons de bien prés cette union pretenduë de la veine & de l'artere ſpermatique, nous trouverons que ce n'eſt ſeulement qu'une jonction par proximité, laquelle ſe fait par le moyen de quelques petites membranes qui les lient enſemble, & nous reconnoiſtrons qu'il ne ſe fait point de mélange, ny aucune confuſion du ſang qu'elles contiennent. C'eſt ce qui ſe peut aiſément remarquer par l'ouverture du corps d'une femme nouvellement morte : car pour lors, ces vaiſſeaux qui ne ſont pas deſſeichez (comme il arrive quelque temps aprés) ſont beaucoup plus évidens : mais ils paroiſſent encore bien plus diſtinctement, ſi on les fait enfler, ſouflant dedans, avec un petit canal propre à cela ; ce qui ſe fait aprés avoir introduit une des extremitez du canal dans les veines ſpermatiques, ou bien dans les hypogaſtriques, leſquelles ne ſont pas plutôt pleines d'air, ou de quelque liqueur pouſſée dans leur capacité, qu'el-

les font en même temps enfler les veines ſpermatiques, avec leſquelles elles font pluſieurs anaſtomoſes, & ont une communication reciproque (ſemblable à celle que les arteres ſpermatiques ont pareillement avec les arteres hypogaſtriques) & font paroître par ce moyen pluſieurs rameaux, & tous ces détours labyrintiques, qui ſe remarquent aux veines ſpermatiques, & non pas aux arteres, qui ſe conduiſent juſques aux teſticules par un ſimple canal, qui ſeul y porte le ſang deſtiné à la generation de la ſemence; le ſuperflu duquel eſt enſuite reporté par les veines ſpermatiques, pour circuler & retourner au cœur de la meſme maniere qu'il ſe fait par toutes les autres veines du corps.

On doit obſerver que non ſeulement ces vaiſſeaux ſpermatiques, mais auſſi tous ceux de la matrice, qui viennent tant de ceux-cy, que des hypogaſtriques, ſont beaucoup plus gros lors que les femmes ont leurs menſtruës, ou qu'elles ſont ſur le point de les avoir; & particulierement durant la groſſeſſe, auquel temps ils ſont trois ou quatre fois plus amples qu'à l'ordinaire, à cauſe de l'abondance du ſang dont ils ſont remplis.

CHAPITRE II.

Des Teſticules.

TOutes les femmes ont auſſi bien que les hommes deux teſticules, qui ont pareillement le meſme uſage, qui eſt de convertir en ſemence le ſang qui leur eſt apporté par les vaiſſeaux preparans (nous entendons les arteres) dont nous venons de parler; mais ils different de ceux des hommes, en ſituation, en figure, en groſſeur, en ſubſtance, en temperature, & en compoſition.

Les Teſticules des femmes ſont ſituez au dedans du ventre, vers chaque coſté de la matrice, diſtans de ſes cornes de la largeur d'un poulce ou environ: Ils ont eu cette ſituation afin que leur chaleur en fût augmentée; & ils y ſont tenus ſujets, par le moyen des ligamens larges de la matrice, aux membranes deſquels ils ſont fortement attachez, du coſté qu'ils reçoivent les vaiſſeaux préparans. Leur figure nous montre qu'ils ne ſont pas ſi ronds que ceux des hommes, ny ſi gros; car ils ſont bien plus petits, & plats en quelque façon par devant & par derriere; la ſuperficie des teſticules des femmes eſt plus inégale que celle des teſticules des

hommes. Leur ſubſtance ne paroît pas ſi molle, mais elle eſt un peu plus ferme, à cauſe ſeulement de la dureté de leur membrane; & comme le temperament des femmes eſt plus froid & plus humide que celuy des hommes, auſſi la chaleur de leurs teſticules eſt plus debile. Leur compoſition eſt encore bien differente, car ils ne ſont revêtus que d'une ſeule membrane ou tunique, & leur corps eſt compoſé de pluſieurs petites glandes, & de petites veſſies jointes les unes aux autres, leſquelles paroiſſent pleines d'une ſemence qui eſt bien plus aqueuſe que celle des hommes; & ils n'ont outre cela aucune epididyme. Ces petites veſſies, dont la ſubſtance des teſticules des femmes eſt preſque entierement compoſée, ont donné lieu à quelques modernes d'avancer depuis peu une opinion tout-à-fait extraordinaire, qui eſt que les femmes ont des œufs auſſi bien que les animaux volatils, & que l'enfant en eſt engendré, de la meſme maniere que l'eſt un poulet de l'œuf dont il eſt formé; ſoutenant avec opiniâtreté, par des pretenduës experiences, & par des autoritez, que ces petites veſſies ne ſont autre choſe que des œufs ſans coquille, couverts de ſimples membranes, leſquels ſe détachant de la propre ſubſtance des teſticules, quelques jours en ſuite du coït (par lequel ils ont eſté rendus feconds) viennent à ſe gliſſer, & à tomber dans la matrice, par les vaiſſeaux appellez deferens éjaculatoires, dont nous parlerons au chapitre ſuivant. *Kerckring*, *Graaf*, *Swammerdam*, & quelques autres ſont de ce ſentiment, qui ne doit pas (ſi je ne me trompe) eſtre aucunement ſuivi par les gens connoiſſans, pour pluſieurs raiſons qu'ils ſçavent auſſi bien que moy, & que je n'allegueray pas en ce lieu, afin de ne point paſſer les bornes que je me ſuis propoſées.

Les teſticules ſont naturellement diſpoſez comme nous avons dit: mais il arrive quelquefois qu'ils ſe tumefient ſi extraordinairement par pluſieurs indiſpoſitions auſquelles les femmes ſont ſujettes, telles que ſont les ſuppreſſions de menſtruës, les ſuffocations de matrice, & autres paſſions hyſteriques, qu'on en voit exceder la groſſeur du poing, & eſtre ſchyrreux, & pleins de pluſieurs matieres étranges, ſemblables à du pus, à du plâtre, & à du ſuif, avec des eſpeces d'hydatides de differente groſſeur, leſquelles ſont quelquefois pendantes, & d'autresfois jointes & attachées à la ſubſtance des teſticules. *Schenkius* en rapporte pluſieurs exemples au quatriéme livre de ſes obſervations; & *Veſale* parle d'un autre exemple encore bien plus remarquable, qui eſt d'une femme morte en-

ſuite d'une prodigieuſe hydropiſie de matrice, dont les glandes du teſticule droit eſtoient ſi groſſes, qu'elles reſſembloient à neuf ou dix œufs d'oye, qui auroient eſté enfermez en une membrane, leſquelles eſtoient pleines d'une humeur ſemblable en quelque façon a du blanc d'œuf, mais qui eſtoit un peu plus épaiſſe. Ces vices de conformation des teſticules ſont ſi frequens aux femmes, à cauſe de l'abondance des humeurs qui regorgent vers ces parties dans le dereglement de leurs menſtruës, que ſouvent on trouve par l'ouverture de leurs corps aprés leur mort, quelque diſpoſition extraordinaire de quelqu'un de leurs teſticules, & par fois meſme de tous deux, d'où procedent pluſieurs incommoditez qu'elles reſſentoient durant leur vie. Or la ſemence des femmes ayant eſté élaborée & perfectionnée dans leurs teſticules, & y ayant reçu ſa vertu prolifique, elle eſt portée dans les vaiſſeaux éjaculatoires de la façon que nous allons décrire.

CHAPITRE III.

Des Vaiſſeaux déferens, autrement dits éjaculatoires.

CEs Vaiſſeaux ſont deux, qui ſont attachez dans toute leur étenduë par une appendice membraneuſe au ligament large de la matrice : Ils ne naiſſent pas des teſticules comme font ceux des hommes; mais ils en ſont éloignez de la largeur d'un bon travers de doigt; ce qui fait qu'ils n'en ſuccent & n'en reçoivent la ſemence que par de petits conduits preſque imperceptibles, leſquels eſtant diſpoſez en maniere de veines meſaraïques lactées, ſe trainent le long de cette diſtance membraneuſe, qui eſt entre ces vaiſſeaux déferens, & les teſticules. Leur ſubſtance eſt comme nerveuſe & mediocrement dure : Ils ſont ronds, caves, & aſſez gros & larges en leur extremité, qui aboutit à la corne de la matrice. *Faloppe* veut toutefois qu'ils ſoient plus larges vers leurs extremité qui regarde le teſticule, & qu'ils ſoient greſles, & s'étréciſſent à meſure qu'ils approchent de la matrice. C'eſt ainſi que quelques modernes nous les ont décrits, & repreſentez par des figures, comme ont fait depuis peu *Graaf* & *Swammeraam* : mais dans les diſpoſitions naturelles cela ne ſe rencontre pas de la ſorte, parce qu'ils reſſemblent en quelque façon à une trompette droite, avec laquelle on dépeint ordinairement la Renommée; car d'une extremité étroite, ils vont peu à peu en s'largiſſant

giſſant juſques à ce qu'ils s'inſerent au coſté de la matrice; où eſtant, *Dulaurens* nous aſſure avoir remarqué par pluſieurs fois qu'ils ſe ſeparent en deux conduits, l'un deſquels plus gros & plus court, vient s'ouvrir dans le coſté du fond de la matrice, & l'autre (que quelques uns contraires à ſon opinion veulent eſtre ſeulement quelque artere) étant plus étroit & plus long, va ſe terminer au commencement de ſon col, prés de ſon orifice interne; diſant que les femmes déchargent leur ſemence par le premier au fond de la matrice, lors qu'elles ne ſont pas groſſes; ce qu'elles ne peuvent faire que par le ſecond quand elles ſont enceintes; d'autant qu'aprés la conception, l'orifice interne eſt exactement fermé, à quoy on peut ajoûter que ce paſſage eſt entierement bouché dans la ſuite par le *placenta* de l'enfant: de-là vient que, ſelon ſon ſentiment, les femmes groſſes reçoivent plus de plaiſir dans l'action du coït, que les autres; à cauſe que la ſemence fait pour lors un plus long chemin pour eſtre dechargée; mais pluſieurs ne ſont pas de ce ſentiment: c'eſt pourquoy chacun peut (ſi bon lui ſemble) les conſulter ſur ce ſujet, pour en connoître la verité par leur bouche. L'autre extremité de ces Vaiſſeaux déferens n'eſt pas viſiblement cave, & reſſemblant preſque à l'appendice de l'inteſtim *cæcum*, elle n'eſt attachée à aucune partie; mais elle eſt vague & flotante de coſté & d'autre; elle eſt auſſi plus menuë, plus ondoyante & tortueuſe que l'autre, afin que par ces petits contours, la brieveté du chemin ſoit recompenſée. On voit en ce lieu 4. ou 5. petites appendices membraneuſes, flotantes pareillement deçà & delà, qui paroiſſent déchiquetées, comme ſi elles avoient eſté rongées des vers, leſquelles ſervent en ſe repliant & ſe joignant l'une à l'autre (à ce que pretendant ces Modernes dons nous avons parlé au precedent Chapitre) à faciliter le paſſage, & à conduire les petits œufs des teſticules de la femme dans l'extremité de ces vaiſſeaux éjaculatoires; mais cét uſage n'eſt fondé que ſur une imagination chimerique (au moins à ce que je croy) laiſſant à un chacun la liberté d'en juger comme il lui plaira.

Voilà ce qu'on peut dire de ces Vaiſſeaux déferens, que quelques Auteurs diſent eſtre deſtinez à un uſage tout particulier, qui eſt de ſervir comme une eſpece de cheminée pour l'expiration, & pour le paſſage de quelques vapeurs de la matrice, qui s'élevent (ſi je ne me trompe) tant par la fermentation des ſemences de l'homme & de la femme en la conception, que durant les premiers mois de la groſſeſſe, auquel temps ſon orifice interne doit eſtre entierement fermé; mais ils ſervent ſeulement

(ſelon l'opinion commune) de reſervoirs à la ſemence de la femme, & de conduits pour la décharger au temps du coït dans la matrice: neantmoins leur origine me fait un peu douter de cét uſage, dautant qu'ils ne la prennent point du teſticule, auquel ils ne touchent en aucune maniere : c'eſt ce qui fait que je croy bien plus volontiers, que les femmes déchargent ordinairement par un autre vaiſſeau, qui du teſticule va directement aboutir au côté de la matrice prés de ſa corne, lequel pluſieurs ſoûtiennent être ſeulement un ligament, d'autant qu il ne paroît pas manifeſtement cave, quoy qu'il ſoit aſſez gros: mais il n'eſt pas neceſſaire qu'il le ſoit, car la ſemence, qui eſt toute pleine d'eſprits tres-ſubtils, peut fort facilement paſſer à travers ſa ſubſtance poreuſe. Venons maintenant à la deſcription de la matrice, & de toutes les parties qui en dépendent.

EXPLICATION DE LA TROISIE'ME FIGVRE, qui repreſente la ſituation naturelle de la matrice.

A.A.A.A. montrent les muſcles du ventre, & le peritoine qui ſont renverſez en dehors.

A.A *Le foye.*

B. *La veine umbilicale.*

C. *Le ligament ſuſpenſoire du foye.*

D. *La veſſie du fiel.*

E. *Le pancreas.*

F. *Vne portion de la ratte.*

G.G. *Les reins.*

H. *Le lieu où le meſentere eſtoit attaché.*

I. *L'inteſtin* rectum.

L.L. *Les teſticules.*

M.M. *Les vaiſſeaux éjaculatoires, qui vont des teſticules à la matrice.*

N.N. *Les vaiſſeanx qu'on croit ordinairement eſtre les vrais éjaculatoires.*

O.O. *Vne production du ligament large qui paroiſt déchiquetée.*

P.P.P.P. *Les ligamens larges.*

Q.Q. *Les ligamens ronds.*

R. *La matrice.*

S. *La veſſie.*

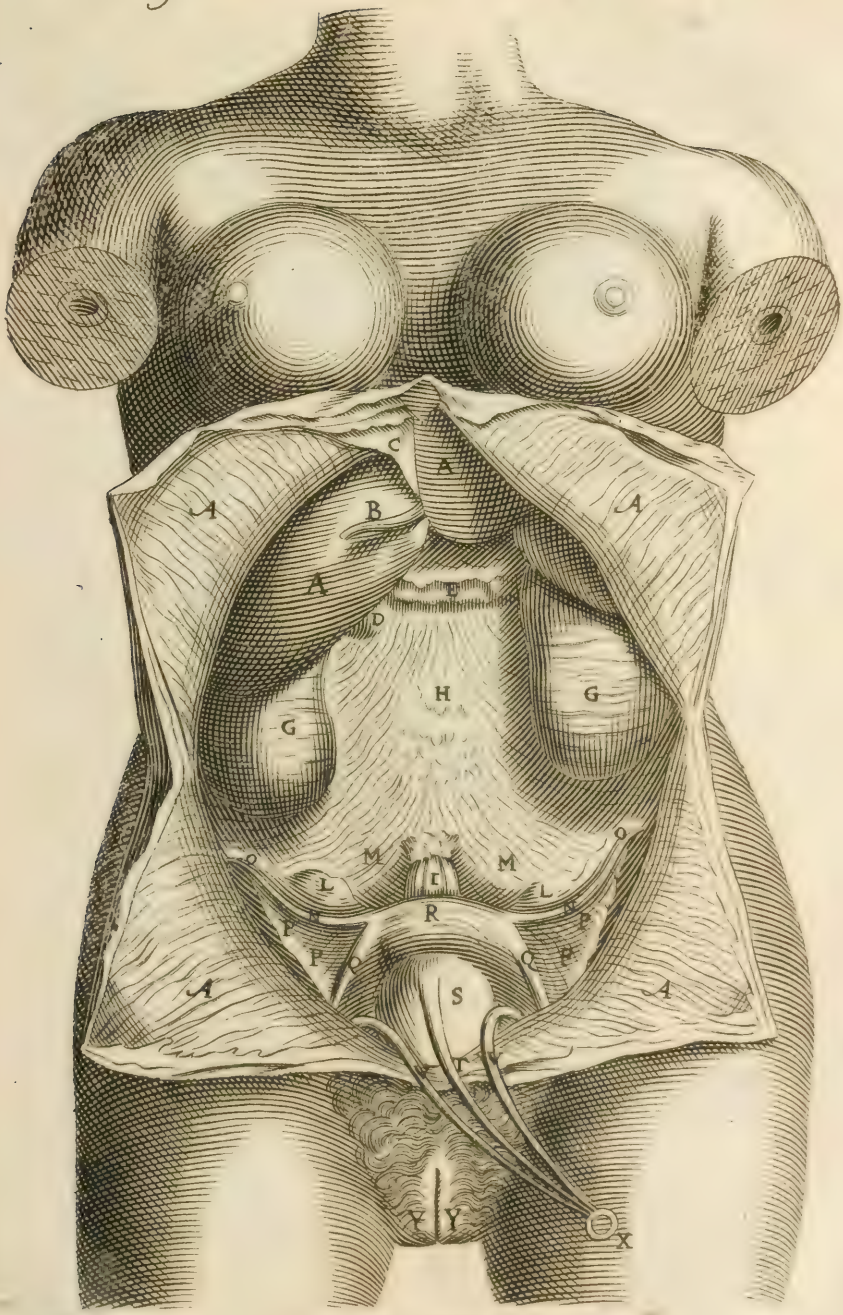
T. *L'ouraque.*

V.V. *Les arteres umbilicales.*

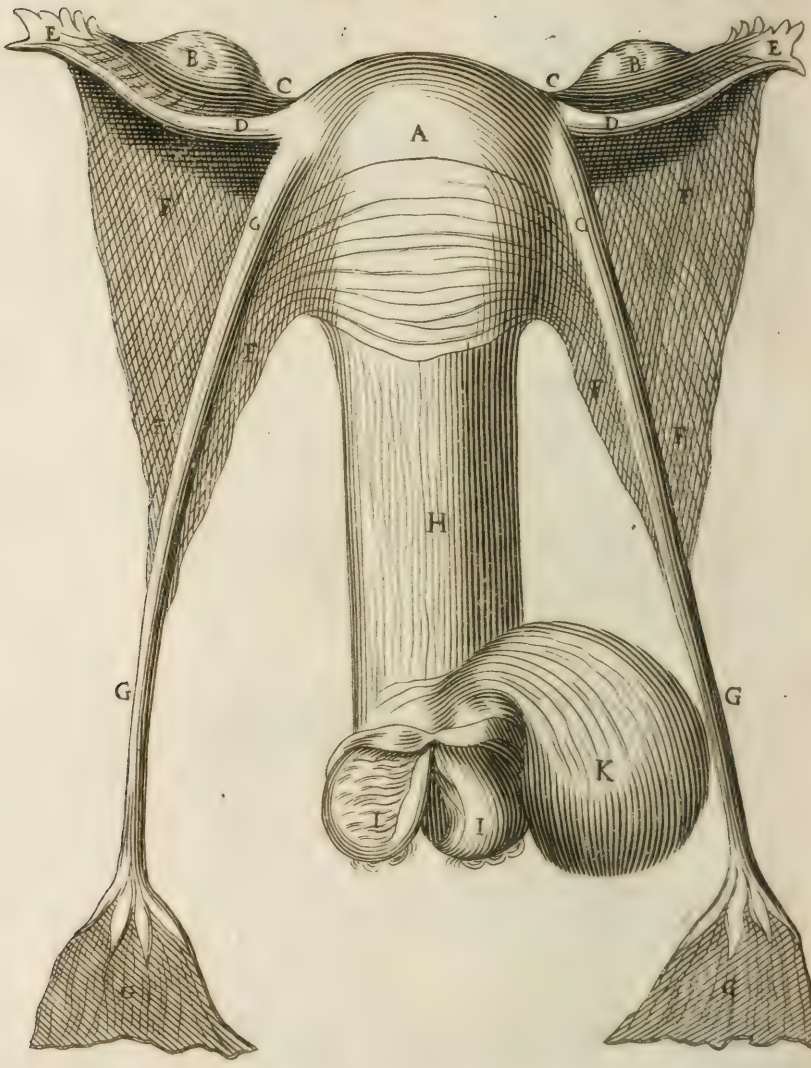
X. *L'umbilic, où ſont attachées les deux arteres umbilicales & l'ouraque, qui avec la veine umbilicale ſervent ſeulement aprés la naiſſance de ſuſpenſoires de la veſſie & du foye.*

Y.Y. *Les deux grandes lévres de la partie honteuſe, entre leſquelles on voit la grande fente.*

Fig. III. Tab. 3. p 10 fol. 1.



Tab. 4. fig. 4. p. 11. fol. 11.



EXPLICATION DE LA QVATRIE'ME FIGVRE, qui repreſente les meſmes parties que la troiſiéme ; mais en cette quatriéme, la matrice eſt montrée toute entiere, & ſeparée du corps, avec ſes quatre ligamens & la veſſie.

A. *montre le propre corps de la matrice.*
B.B. *Les teſticules.*
C.C. *Les vaiſſeaux éjaculatoires, qui vont des teſticules à la matrice.*
D.D. *Les vaiſſeaux que pluſieurs eſtiment eſtre les ſeuls & veritables éjaculatoires, décrits par* Fallope *ſous le nom de trompettes.*
E.E. *Le morceau déchiré, qui n'eſt autre choſe qu'une production du ligament large, qui paroiſt dechiquetée en ſon extremité, comme ſi elle eſtoit rongée de vers.*
F.F.F.F.F.F. *Les ligamens larges.*
G.G.G.G.G.G. *Les ligamens ronds, qui ſe continuent depuis les cornes de la matrice, juſques aux os pubis & à la partie ſuperieure des cuiſſes, où ils viennent s'attacher par une production membraneuſe.*
H. *Le* Vagina, *ou col de la matrice.*
I. I. *Les deux levres de la partie honteuſe.*
K. *La veſſie qui eſtant vuide paroiſt petite & ridée, comme elle eſt dépeinte en cette figure.*
L. *Le col de la veſſie, qui eſtant fort court aux femmes, vient s'attacher & aboutir au deſſus de l'entrée du col de la matrice.*

CHAPITRE IV.

De la Matrice en general.

LEs vaiſſeaux ſpermatiques & les teſticules des femmes dont nous avons parlé n'ont eſté faits que pour la Matrice, qui eſt le lieu propre, & comme la terre deſtinée à recevoir la ſemence qu'ils luy preparent & perfectionnent, laquelle y eſtant reçuë avec celle de l'homme, ſert à la generation du *fœtus*. Nous comparons avec juſte raiſon la Matrice à une terre fertile ; car comme nous voyons que les ſemences des plantes ne produiſent aucun fruit, & meſme qu'elles ne peuvent germer, ſi elles ne ſont miſes en une terre propre à exciter & reveiller leur vertu vegetative, qui eſt aſſoupie & comme enſevelie dans la matiere ; de meſme les ſemences de l'homme & de la femme, qui contiennent par puiſſance

en elles la forme & l'idée de toutes les parties de l'enfant qui en doit estre engendré, ne produiroient jamais un si admirable effet, si elles n'estoient versées dans ce champ fertile de la nature, c'est à-dire dans la Matrice; laquelle les ayant reçuës toutes deux les embrasse étroitement, & par sa chaleur, qui a une proprieté particuliere, se servant des esprits, dont ces semences sont remplies, lesquels recevant dans ce mesme instant un divin mouvement, deviennent les veritables ouvriers de la generation, elle en debrouille aussi tôt le chaos, aprés quoi elle en ébauche en même tems, & trace toutes les parties du corps de l'enfant, qu'elle perfectionne ensuite, nourrit, & conserve jusques au temps de l'accouchement.

C'est pour ce sujet que l'Auteur de la nature a situé la Matrice dans le ventre de la femme, afin que sa chaleur fut continuellement entretenuë par celle de toutes les parties dont elle est entourée. Elle a esté placée au milieu de *l'hypogastre*, entre la vessie & le *rectum*, qui lui servent comme des coussinets, sur lesquels elle est mollement appuyée, afin qu'elle ne fût point blessée par la dureté des os qui forment la cavité de *l'hypogastre*; ces os outre cela lui servent de fermes remparts pour la défendre des injures exterieures. Elle est ainsi située dans la partie inferieure du ventre, pour la commodité du coït, & afin que le *fœtus* pût plus facilement estre mis dehors au temps de l'accouchement. Dans cette situation elle a une entiere liberté de s'étendre durant toute la grossesse; & elle n'en est aucunement empeschée par le ventre, qui estant tout charnu, preste autant qu'il est necessaire à la distension de la Matrice.

Elle est d'une figure ronde un peu oblongue, semblable en quelque façon à celle d'une grosse poire; car d'une baze large qui est son fond, elle vient peu à peu se terminer en pointe à son orifice interne, qui est étroit. Sa rondeur est neantmoins un peu applatie par devant & par derriere, ce qui a esté fait afin qu'elle ne vacillât pas si facilement de costé & d'autre, & qu'elle fût plus stable dans sa situation. Quand nous disons que la Matrice est d'une telle figure, cela se doit entendre de sa principale partie, qui est son propre corps seul, sans y comprendre son col, autrement dit le *vagina*. On remarque aussi aux parties laterales de ce fond deux petites eminences, appellées les cornes de la Matrice, à cause qu'elles ressemblent aucunement aux petites cornes qui commencent à pousser aux veaux, auquel lieu les vaisseaux éjaculatoires se viennent terminer.

La longueur, la largeur, & l'épaisseur de la matrice sont differentes,

ſelon l'âge, & ſelon la diſpoſition du corps ; car les filles qui n'ont pas atteint l'âge de maturité, l'ont fort petite en toutes ſes dimenſions, & les femmes qui ont leurs menſtruës en abondance, & celles qui uſent ordinairement du coït, l'ont bien plus groſſe que celles qui en ont peu, & que celles qui ſont vierges ; celles qui ont eu des enfans l'ont encore plus groſſe que les autres, & principalement lors qu'elles ſont nouvellement accouchées ; car en ce temps elle eſt abreuvée de quantité d'humeurs: mais aux femmes de bonne taille, & qui ſont bien conformées ; ſa longueur depuis l'entrée de la Partie honteuſe juſques à ſon fond, eſt ordinairement de huit pouces ou environ, & non de onze (comme tous les Anatomiſtes l'ont écrit aprés *Galien*) & celle de ſon propre corps eſt de trois pouces, & à peu prés de pareille largeur vers ſon fond, & d'un petit travers de doigt d'épaiſſeur quand la femme n'eſt pas groſſe. Ce fond pour lors ne monte pas plus haut que l'os *ſacrum* ; mais quand la femme eſt enceinte, la Matrice s'étend, & devient d'une grandeur ſi prodigieuſe, qu'elle remplit dans les derniers mois de la groſſeſſe, la plus grande partie du bas ventre.

Preſque tous les fameux Anatomiſtes, & une infinité d'autres Auteurs, nous aſſurent que la Matrice (par un miracle de la nature, qui eſt admirable par deſſus tous les autres) devient d'autant plus épaiſſe qu'elle s'étend & ſe dilate, depuis le jour de la conception juſques au temps de l'accouchement: Mais je m'étonne que *Dulaurens*, *Riolan*, *& Bartholin*, ces precieux flambeaux de l'Anatomie, ayent eux-meſmes eu ſi peu de lumiere en cette occaſion, que de n'avoir pas reconnu une ſi grande fauſſeté, qu'ils nous ont debitée à l'exemple de pluſieurs autres qui les ont precedé. Tous ceux qui prendront la peine d'examiner la choſe comme j'ay fait, quand l'occaſion s'en preſentera, remarqueront aiſément le contraire; car il eſt tres-certain, que plus la matrice ſe dilate dans la groſſeſſe, plus elle devient mince & deliée: parce que (comme dit fort bien *Galien* en termes exprés, au huitiéme chapitre du livre de la diſſection de la matrice) ſon épaiſſeur en ce temps eſt conſumée par ſa grande extenſion, ce qui fait qu'elle eſt tres-foible pour lors; Voici ſes paroles ; *Jam verò vulva in principio conceptus, craſſa cum propè tempus pariendi accedit, major quidem ſed tenuis evadit, craſſitudo enim in longitudinem extenſa abſumitur: in reliquo intercedente tempore pro ratione magnitudinis craſſitudinem habet*: & au ch. 14. du 14. livre de l'uſage des Parties, il repete encore la même choſe en ces termes : *tenuiſsimæ enim omninò Matrices ſunt, quo*

iempore gerunt, nempe, quòd profunditas in longitudinem ſit abſumpta, eoque imbecillimæ. La matrice, dit-il, eſt épaiſſe dans le commencement de la conception, mais lors que le temps de l'accouchement approche, elle eſt à la verité plus grande, mais elle eſt bien plus mince, & beaucoup plus foible; car ſon épaiſſeur eſt conſumée par ſon extenſion, & entre ces deux temps cette épaiſſeur diminuë à proportion qu'elle s'étend, & qu'elle devient plus grande. Avicenne *lib.3.fol.21. tract.1. cap.1.* dit encore la meſme choſe. *Matrix attenuatur cum magnitudine embryonis; & ejus dilatatio eſt ſecundùm dilatationem corporis.* Ætius *tetr.4. ſerm.4. cap.1.* eſt du meſme ſentiment, & compare la diſtenſion de la matrice en la groſſeſſe, à celle de la veſſie. *Vbi verò fœtus adolevit, ac jam pariendi tempus adeſt, tenuiſſimus evadit uterus: attenuatur autem velut veſicæ flatu repletæ ſolent, craſſitudine in longitudinem abeunte.* Veſale, & Charles Eſtienne, ont auſſi bien eſté avec juſte raiſon de cette opinion, puis qu'elle eſt veritable: ce qui arrive ainſi que nous le voyons à la veſſie de l'urine, qui bien qu'elle nous paroiſſe avec l'épaiſſeur d'un demi travers de doigt lors qu'elle eſt tout-à-fait vuide: devient moins épaiſſe à meſure qu'elle s'étend pour contenir l'urine qui y affluë, ou l'air qu'on peut ſouffler dedans; en telle ſorte qu'étant entierement pleine & étenduë, elle eſt ſi mince qu'elle eſt preſque tranſparante, puis enſuite venant à ſe vuider, elle devient derechef plus épaiſſe à proportion en ſe contractant & ſe ramaſſant en ſoy-meſme; de meſme, la Matrice qui eſt fort épaiſſe eſtant vuide, perd peu à peu cette épaiſſeur à meſure qu'elle s'emplit, & qu'elle s'étend dans la groſſeſſe, & elle devient ſi mince dans toute ſa circonference, que vers les derniers mois, elle l'eſt preſque autant que la veſſie étenduë, excepté ſeulement le lieu où l'arriere-faix lui eſt attaché, auquel endroit elle eſt à la verité un peu plus épaiſſe & plus ſpongieuſe; mais incontinent aprés l'accouchement elle reprend ſa premiere épaiſſeur, en contractant & ramaſſant en elle ſes membranes, qui eſtoient grandement étenduës dans la groſſeſſe; & elle paroit meſme plus épaiſſe en ce temps qu'en d'autres, dautant que pour lors elle eſt abreuvée (comme j'ay dit) de quantité d'humiditez; qui s'écoulent peu à peu par les vuidanges, aprés quoy elle demeure dans ſon épaiſſeur ordinaire.

Ce ſentiment que je viens d'avancer, touchant la diſpoſition de la ſubſtance de la Matrice durant la groſſeſſe (comme j'ay déja fait des l'année 1668. en la premiere impreſſion de ce preſent Livre) a fait connoître à pluſieurs perſonnes depuis ce temps-là, l'erreur dans laquelle ils étoient,

aprés avoir eux-meſmes examiné la choſe, & en avoir veu des experiences qu'ils ont trouvées conformes à ce que je viens de dire, ainſi que m'ont temoigné M. *Roſicod* & M. *Paſſerat*, & pluſieurs autres de mes Confreres; mais comme quelques autres demeurent encore dans leur opiniâtreté, je veux bien pour les deſabuſer leur apporter quelques raiſons, afin de les convaincre de cette verité, en attendant qu'ils ayent les occaſions de la connoître par experience.

Deux choſes ont à mon avis trompé tous les Auteurs qui nous ont dit que plus la Matrice ſe dilatoit dans la groſſeſſe, plus ſa ſubſtance devenoit épaiſſe. La premiere eſt, qu'ils ſe ſont fiez à ce que tous les autres en diſoient, ſans examiner eux meſmes la choſe. La ſeconde eſt, qu'ils ſe ſont fondez ſur ce que par l'ouverture des femmes mortes incontinent aprés leur accouchement, ils ont toûjours effectivement vû ſa ſubſtance épaiſſe d'un ou de deux travers de doigt ou environ, & que par l'ouverture de quelques autres femmes, qui avoient encore leur enfant enfermé dans la matrice, ils ont reconnu qu'elle eſtoit fort épaiſſe, ſans s'informer ny conſiderer quelle en pouvoit eſtre la cauſe. Mais quoy que la matrice ſoit épaiſſe de la ſorte incontinent aprés l'accouchement, il ne faut pas inferer de-là, qu'elle avoit la meſme épaiſſeur lorſque l'enfant & ſes eaux, qui eſtoient contenus en elle avec le *placenta*, en faiſoient une grande diſtenſion: car elle n'acquiert cette épaiſſeur que par la contraction de la vaſte étenduë de ſa ſubſtance, qui vient à s'épaiſſir auſſi-tôt, & à proportion qu'elle ſe réünit en ſoy-meſme; ce qui arrive immediatement aprés l'accouchement.

Mais afin de conjecturer plus facilement quelle pouvoit eſtre ſon épaiſſeur avant l'accouchement, nous n'avons qu'à prendre une maſſe de cire, ou d'autre matiere capable d'extenſion, qui ſoit proportionnée en groſſeur & en figure à celle dont la matrice nous paroiſt incontinent aprés l'accouchement (qui eſt environ égale à la groſſeur du poing ou un peu davantage) & étendre cette matiere en telle ſorte, que nous la rendions ſuffiſante pour environner & contenir l'enfant, le *placenta*, & les eaux qui eſtoient en la matrice; aprés quoy nous jugerons bien facilement, par l'épaiſſeur de cette matiere ainſi étenduë en une grande circonference, quelle pouvoit eſtre celle de la matrice avant l'accouchement.

On ne doit pas auſſi conclure que la ſubſtance de la matrice ſoit tres-épaiſſe en toutes les femmes durant la groſſeſſe, à cauſe qu'on la quel-

quefois trouvée de la ſorte, en faiſant l'ouverture de quelques-unes aprés leur mort, qui avoient encore leur enfant dans le ventre parce que, *rara non ſunt artis*, pour lors cette diſpoſition n'eſt pas naturelle; car ainſi que nous enſeigne tres-bien *Ariſtote* au premier Livre de la generation des animaux. *Quæ magna ex parte fiunt, ea maximè ſecundùm naturam ſunt.* Ce qui eſt naturel arrive le plus ſouvent, & non pas rarement, comme cette diſpoſition qui ne ſe rencontre jamais telle que par maladie, comme par inflammation & fluxion d'humeurs ſur cette partie, procedant auſſi tres-ſouvent du détachement de quelque partie de l'arrierefaix, ou des douleurs & de l'agitation d'un mauvais travail durant pluſieurs jours, toutes leſquelles choſes font tumefier la ſubſtance de la Matrice ſi extraordinairement, que je l'ay quelquefois veu exceder l'épaiſſeur de quatre travers de doigt, & principalement vers ſon fond, à cauſe de l'abondance des vaiſſeaux qui ſont en cet endroit: mais pour bien examiner la choſe, il eſt neceſſaire que ce ſoit par l'ouverture d'une femme groſſe, morte ſans avoir ſouffert aucune alteration en cette partie, & que les eaux de l'enfant ne ſoient point écoulées de la Matrice: car ſi elles eſtoient évacuées, pour lors on trouveroit ſa ſubſtance un peu plus épaiſſe, à cauſe qu'elle ſe ſeroit contractée aprés leur évacuation: & comme on trouve rarement des occaſions de femmes mortes de la ſorte, on peut en attendant faire d'autres experiences par l'ouverture du corps des animaux vivans, comme par exemple d'une brebis, ou de tel autre animal qu'on voudra choiſir: car ſi on ouvre le ventre d'une brebis qui ſoit pleine, & dans le temps qu'elle eſt bien-toſt prête à faire ſon petit on reconnoitra d'abord que la Matrice eſt ſi mince, qu'on voit en quelque façon le petit qu'elle contient à travers ſa ſubſtance; ce qui eſt à peu prés de meſme en la femme, dont la ſubſtance de la Matrice eſt ordinairement ſi mince & ſi foible vers les derniers mois de la groſſeſſe, qu'il s'en eſt vû auſquelles on a trouvé aprés la mort, leur enfant eſtre tombé dans la capacité du ventre, au milieu des inteſtins, & eſtre entierement ſorti de la Matrice, qui s'eſtoit crevée tout d'un coup, à cauſe de ſa trop grande diſtention. Guillemeau *en ſon 2. livre de l'accouchement*; Schenkius *au 4. livre de ſes Obſervat.* & Fabricius Hildanus *en la 64 & 65. Obſervat. de ſa 1 cent.* rapportent des exemples tres conſiderables de cette nature: nous en avons vû auſſi quelques uns à Paris de la ſorte.

Ie prévois bien qu'on me peut objecter qu'il n'eſt pas de meſme de la femme que des autres animaux, auſquels la choſe ſe peut rencontrer comme

comme je le dis; mais que ceux qui en doutent ſe donnent la peine de conſulter toutes les femmes groſſes ſur ce ſujet, leſquelles voyant la maniere dont elles ſentent mouvoir manifeſtement leur enfant dans leur ventre,en mettant la main deſſus,durant les derniers mois de leur groſſeſſe, les aſſureront que la matrice eſt certainement tres-mince en ce temps, puiſque nonobſtant l'interpoſition de tous les tegumens & des muſcles du ventre,elles ſentent fort prés,& diſtinguent meſme ſouvent les membres de leur enfant,dans les mouvemens differens qu'il fait; ce qu'elles ne pourroient pas faire, ſi elle avoit pour lors deux ou trois travers de doigt d'épaiſſeur, comme pluſieurs ſe le ſont imaginé contre la verité. Qu'on ſe deſabuſe donc de cette vieille erreur,dont preſque tout le monde eſt infatué, & qu'on ne croie pas que la matrice ſoit épaiſſe de deux grands travers de doigt, dans les derniers mois de la groſſeſſe, puis qu'il eſt tres-veritable qu'elle n'eſt jamais ſi mince qu'en ce temps,où elle l'eſt extremement, ainſi que j'ay expliqué pour appuyer le ſentiment de *Galien* qui a bien connu cette verité.

Or la matrice a eſté faite d'une ſubſtance membraneuſe,afin qu'elle pût s'ouvrir plus facilement pour la conception, s'étendre & ſe dilater pour l'accroiſſement du *fœtus*, & ſe contracter & reſerrer pour le faire ſortir & l'arriere-faix, dans le temps de l'accouchement, & pour ſe retirer & ſe remettre aprés cela en ſon premier état; comme auſſi pour expulſer les corps étrangers,qui peuvent quelquesfois eſtre contenus en elle.

Sa compoſition eſt de pluſieurs parties ſimilaires, qui ſont ſes membranes, ſes veines,ſes arteres,& ſes nerfs. Ses membranes ſont deux qui compoſent la principale partie de ſon corps, l'exterieure deſquelles eſt la commune,qui naît du peritoine; elle eſt tres-mince & fort polie par dehors,& inégale par dedans, pour mieux adherer à l'autre, qu'on apelle la membrane propre de la matrice, qui eſt comme charnuë, & la plus épaiſſe de toutes celles qui ſe rencontrent au reſte du corps. Lors que la femme n'eſt pas groſſe, ainſi que j'ay dit cy-deſſus; elle eſt entretiſſuë de toute ſorte de fibres,afin qu'elle puiſſe (ſans eſtre en danger de ſe crever) ſouffrir l'extenſion que l'enfant & ſes eaux lui cauſent pendant la groſſeſſe, & afin qu'elle puiſſe auſſi ſe reſerrer plus facilement de tous côtez aprés l'accouchement.

Ses veines & ſes arteres viennent, partie des vaiſſeaux ſpermatiques, & partie des hypogaſtriques: ces vaiſſeaux vont tous s'inſerer & aboutir dans la propre membrane de la matrice; les arteres y portent

le ſang pour ſa nourriture,lequel y eſtant en trop grande abondance,tranſude au travers de ſa ſubſtance, & diſtile en maniere de roſée dans la vacuité de ſon fond,d'où procedent les menſtruës dans le temps que la femme n'eſt pas groſſe,& le ſang qui ſert de nourriture au *fœtus* durant toute la groſſeſſe. Je dis que les arteres y portent ce ſang,d'autant que le mouvement circulaire qu'il fait continuellement dans tous les animaux vivans,nous montre qu'elles ſeules ſont capables de le faire, ce que ne peuvent pas les veines qui ſervent ſeulement à reconduire au cœur celui qui n'a pas eſté évacué de la ſorte par la Matrice,ni conſumé,tant pour ſa propre nourriture que pour celle du *fœtus*, quand la femme eſt groſſe. Les rameaux qui naiſſent des ſpermatiques,s'inſerent de chaque côté au fond de la matrice,& ſont bien plus petits que ceux qui viennent des hypogaſtriques, leſquels vont arroſer toute ſa ſubſtance. Il s'y rencontre encore de petits vaiſſeaux, qui naiſſant des uns & des autres, ſe conduiſent juſques à l'orifice interne, par leſquels les femmes groſſes ſe purgent quelquefois de la ſuperfluité de leurs menſtruës, quand il arrive qu'elles ont plus de ſang que leur enfant n'en peut conſumer pour ſa nourriture; ce que la nature ſage & prudente a fait, afin que la matrice ne fût pas obligée de s'ouvrir pendant la groſſeſſe, pour laiſſer paſſer ces excretions, qui autrement cauſeroient fort ſouvent l'avortement.

Ses nerfs viennent de la ſixiéme paire du cerveau, laquelle en fournit à toutes les parties internes du bas ventre; c'eſt d'où vient qu'elle a une ſi grande ſympathie avec l'eſtomach (qui en reçoit auſſi de tres-conſiderables de cette même ſixiéme paire)qu'elle ne peut eſtre affligée d'aucune douleur,qu'il ne s'en reſſente auſſi-tôt ce qui ſe remarque par les nauſées, & par les frequens vomiſſemens qui lui arrivent pour lors. Elle en a encore quelques autres qui naiſſent de la medulle ſpinale, vers les lombes & l'os ſacré; ce qui fait que la matrice eſt doüée d'un ſentiment tres-exquis, qui incitant la femme au deſir du coït, lui cauſe dans ſon action un treſſaillement voluptueux de tout ſon corps; c'eſt ce qui a fait dire à *Platon* en ſon *Timée*, que la matrice eſtoit ſi furieuſement avide de ce deſir, qu'elle eſtoit comme un animal ſans raiſon, qui ne ceſſe jamais de tourmenter la femme par toutes ſortes de maladies,juſques à ce que ce champ de la nature ait eſté cultivé par l'homme, & que les ſemences y ayent eſté répanduës pour la generation de l'enfant. *Hipocrate* eſtoit auſſi de ce ſentiment; car au livre intitulé *De genitura*, il dit que les femmes qui uſent du coït ſont beaucoup plus ſaines que celles qui n'en uſent pas,

dont il allegue pluſieurs raiſons. *Mulieres ſi cum viris coëant, magis ſanæ ſunt: ſi non minus.*

Outre toutes ces parties qui entrent en la compoſition de la Matrice, elle a encore quatre ligamens, qui ſervent à la tenir en état dans ſa ſituation, & qui empeſchent qu'elle ne ſoit perpetuellement agitée par le mouvement continuel des inteſtins dont elle eſt entourée ; deux deſquels ſont ſuperieurs, & les deux autres ſont inferieurs. Les ſuperieurs ſont appellez *ligamens larges*, à cauſe de leur ſtructure large & membraneuſe : ce n'eſt autre choſe que des productions du peritoine, qui naiſſant à côté des lombes vers les reins, vont s'inſerer aux parties laterales du fond de la Matrice, afin d'empeſcher que ſon corps ne s'affaiſſe ſur ſon col, & qu'il ne s'en faſſe une deſcente, ou une precipitation, comme il arrive lorſque ces ligamens ſont trop relâchez, leſquels ſervent encore à contenir les teſticules, & à conduire ſurement, tant les vaiſſeaux ſpermatiques preparans, que les éjaculatoires, qui ſe vont rendre à la Matrice. Les deux inferieurs, qu'on appelle *ligamens ronds*, prennent leur origine des côtez de la matrice prés de ſes cornes, depuis lequel lieu ils montent juſques aux aînes, en paſſant avec la production du peritoine, qui les accompagne au travers des anneaux, ou trous des muſcles obliques & tranſverſes du ventre, où eſtant, ils ſe diviſent en pluſieurs petites branches, en forme de patte d'oye, dont quelques-unes s'inſerent aux os pubis, & les autres vont ſe perdre & ſe confondre avec les membranes, qui revêtent la partie ſuperieure & anterieure de la cuiſſe ; c'eſt de-là que procedent quelquefois les ſtupeurs & les douleurs que les femmes reſſentent aux cuiſſes durant la groſſeſſe. Ces deux ligamens ſont longs, rond, nerveux, & aſſez gros dans leur commencement proche de la matrice. *Columbus* & *Riolan* diſent meſme avoir remarqué, qu'ils ſont caves en leur ſortie, & par tout le chemin qu'ils font juſques aux os pubis, auquel endroit ils ſont un peu plus petits, & s'applatiſſent pour s'inſerer comme nous venons de dire : Ce ſont eux qui empeſchent la matrice de monter trop haut. Or quoy qu'elle ſoit tenuë en état dans ſa ſituation naturelle par le moyen de ces quatre ligamens, elle a neantmoins la liberté de s'étendre ſuffiſamment dans la groſſeſſe, à cauſe qu'ils ſont tres-lâches, pour lequel ſujet ils prêtent & obeïſſent facilement à ſa diſtenſion. Outre ces ligamens, qui tiennent la matrice ainſi bridée en haut & en bas, elle eſt encore attachée pour plus grande ſureté par ſon col à la veſſie, & au *rectum*, entre leſquels elle eſt ſituée ; c'eſt d'où vient que quand il luy ſurvient inflam-

mation, elle la communique auſſi-tôt à ces parties voiſines.

Son action propre conſiſte à recevoir & à retenir les ſemences de l'homme & de la femme,& à les reduire de puiſſance en acte par ſa chaleur,pour la generation de l'enfant : c'eſt pourquoy elle eſt abſolument neceſſaire pour la conſervation de l'eſpece. Elle ſert encore outre cela par accident, pour recevoir & pour expulſer enſuite les impuretez de tout le corps,comme il arrive aux femmes qui vuident quantité de fleurs blanches,& pour purger de temps en temps la ſuperfluité du ſang, ainſi qu'il ſe fait ordinairement tous les mois, par l'évacuation des menſtruës,quand la femme n'eſt pas groſſe. Or comme par le nom de Matrice en general, nous entendons tout ce qui eſt compris depuis la partie honteuſe juſques à ſon fond, qui eſt le lieu où ſe fait la conception, ce n'eſt pas aſſez que nous ayons fait connoître toutes les parties ſimilaires de la matrice,& que nous l'ayons examinée au dehors,car il eſt neceſſaire,pour en donner une parfaite connoiſſance, de faire la deſcription de ſes parties diſſimilaires, qui ſont quatre ; ſçavoir ſon fond, ſon orifice interne, ſon col, & ſon orifice externe, vulgairement dit la partie honteuſe. C'eſt ce qu'il faut à preſent examiner, commençant par cette partie honteuſe, à cauſe que c'eſt l'entrée qui nous doit conduire au dedans de ces autres parties, afin d'en bien conſiderer l'admirable ſtructure.

EXPLICATION DE LA CINQVIE'ME Figure qui repreſente la partie honteuſe.

Cette figure paroiſtra peut-eſtre aux yeux chaſtes en une poſture indecente; mais ils la ſouffriront s'il leur plaiſt, puis qu'elle eſt auſſi neceſſaire qu'elle eſt commode, pour faire voir pluſieurs particules, qui ſont cachées ſous cette Partie honteuſe.

Né itaque pudeat neceſſariæ demonſtrationis.

A. *Montre le pubis, qui eſt tout garni de poils.*

B.B. *Les deux grandes levres écartées l'une de l'autre, leſquelles ſont pareillement revêtuës de poils en dehors mais en leur partie interne elles ſont ſans aucun poil.*

C. *Le clitoris.*

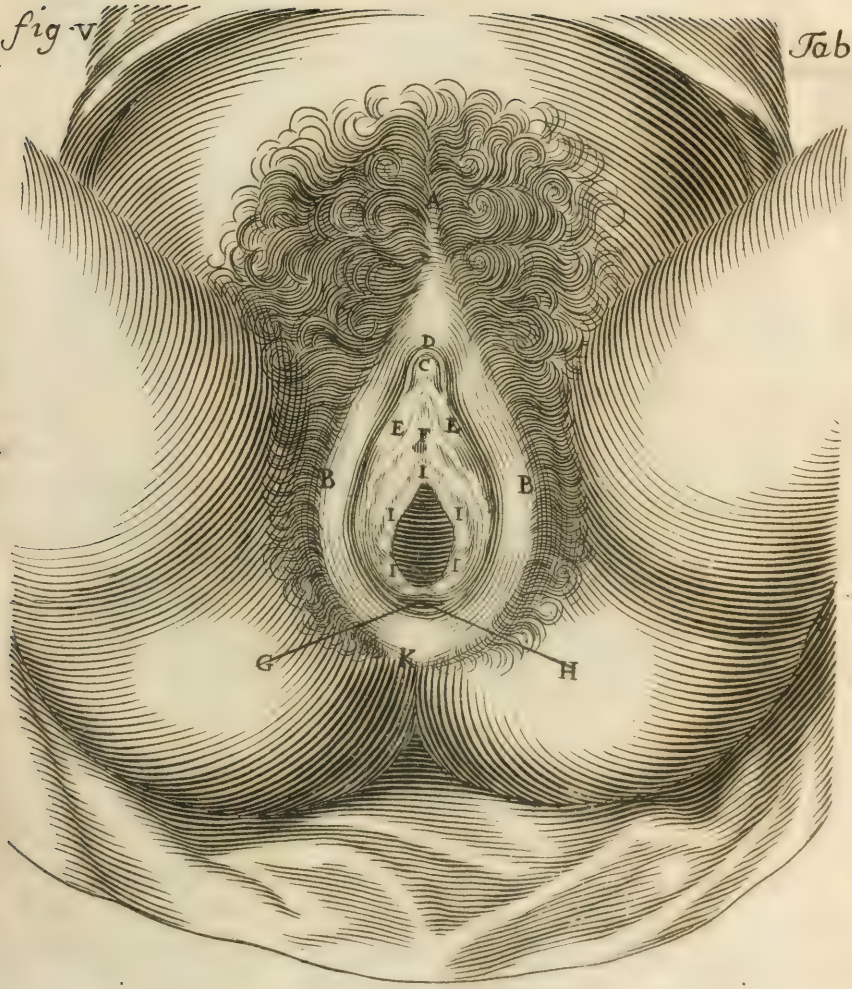
D. *La couverture du clitoris, qui reſſemble à une eſpece de prepuce.*

E.E. *Les deux nymphes.*

F. *Le conduit de l'urine.*

fig. V.

Tab. 5.



G. *La fourchette.*
H. *La foſſe naviculaire.*
I.I.I.I. *Les caruncules myrthiformes, entre leſquelles on voit l'entrée du* vagina, *dans l'obſcurité duquel on peut remarquer quelques-unes de ſes rides.*
K. *L'*anus.

CHAPITRE V.

De l'entrée exterieure de la Matrice, appellée ordinairement la Partie honteuſe.

POur bien connoître cette Partie, il faut que nous en conſiderions pluſieurs autres qui s'y rencontrent, dont les unes paroiſſent d'elles-meſmes à l'exterieur, & les autres ſont cachées ſous ces premieres, & ne ſe peuvent voir qu'en écartant les deux grandes levres l'une de l'autre, & en ouvrant un peu l'entrée de la Partie honteuſe. Celles qui ſe montrent d'elles-meſmes ſont le penil, la motte, les deux grandes levres, & la grand fente qui eſt au milieu. Celles qui ſont cachées deſſous, & qui ſont entre celles-là ſont le *clitoris*, le conduit de l'urine, les deux nymphes, & les quatre caruncules.

Le penil eſt la partie ſuperieure de la Partie honteuſe, ſitué en la partie anterieure des os *pubis*. Et la motte eſt cette partie charnuë qui paroit élevée comme une petite colline au deſſus des grandes levres; qui pour cela eſt appellée le mont de *Venus*. Ce penil & la motte ſont tous revétus de poils friſez, qui commencent ordinairement à naître aux femmes, auſſi-bien qu'aux hommes dés l'âge de quatorze ans.

Les deux grandes levres ne ſont autre choſe, que deux portions de la peau redoublée, qui de chaque côté s'approchant & ſe joignant l'une contre l'autre, forment la grande fente. Ces levres ſont pareillement revétuës de poils, & garnies de beaucoup de graiſſe, ce qui les rend fort épaiſſes & ſpongieuſes : elles ſont aſſez fermes aux jeunes filles & aux vierges; mais elles ſont mollaces & pendantes comme babines, à celles qui uſent tres-ſouvent du coït, & encore plus à celles qui ont eu des enfans, à cauſe de la grande diſtenſion qu'elles reçoivent en l'accouchement. Elles ſervent à garentir des injures externes toutes les autres parties du dedans.

La jonction de ces deux lévres (comme on peut voir cy-devant en la troiſiéme figure) fait ce qu'on appelle la grande fente, parce qu'elle eſt

beaucoup plus étenduë que l'entrée du col de la matrice qui reçoit le membre viril, qu'on nomme la petite fente, la comparant à celle-cy. Or faisant un peu éloigner les cuisses de la femme l'une de l'autre, en écartant les deux lévres de la vulve, on voit les autres parties qui en estoient cachées. On remarque en sa partie la plus élevée, justement au dessus du conduit de l'urine, une petite partie rondelette, appellée par Faloppe, *clitoris*, laquelle est couverte d'une petite portion de la peau redoublée, semblable à une espece de prepuce. *Columbus* nomme ce *clitoris* (dont il s'attribuë la premiere découverte) *amor vel dulcedo Veneris*, c'est-à-dire l'amour, ou la douceur de *Venus*; parce que c'est-là (comme il dit fort bien) le principal siege du plaisir & de l'appetit venerien aux femmes; car elles y sentent une si grande volupté, que si on leur chatoüille doucement cette petite partie, lors qu'elles ont esté long-temps sans user du coït, elles en sont aisément excitées à décharger leur semence, ce que plusieurs se font souvent elles-mesmes, ou reciproquement l'une à l'autre, pour se soulager un peu de la rage d'amour. Avicenne *lib.* 3. *fen.* 21. *tract.* 4. Paul Æginet. *lib.* 6. *cap.* 70. & plusieurs autres ont parlé de cette partie avant *Columbus*, qui se glorifie mal à propos de l'avoir découverte le premier, & nous ont enseigné les moyens de la retrancher quand il arrive quelquefois que par sa longueur excessive elle est difforme, & incommode la femme en l'usage du coït. *Hipocrate* mesme, au livre des maladies des femmes, en a parlé avant tous, sous le nom de *Columella*.

Ce clitoris ne paroît presque point aux femmes mortes, parce qu'il est fort petit; mais il est plus gros à celles qui sont vivantes, & il s'enfle & devient dur, à mesure qu'elles entrent en appetit du coït; ce qui se fait par le moyen du sang & des esprits, dont il se remplit dans cette action, comme il arrive à la verge de l'homme dans l'érection: c'est pour cela que quelques-uns l'ont appellé la verge feminine, voulant qu'il luy ressemble en quelque façon, tant par sa figure, que par sa composition. Il y a des femmes qui ont ce clitoris extrémement long, & jusques là mesme qu'on dit, qu'il s'en trouve qui en abusent avec d'autres femmes: ainsi estoit cette *Bassa Tribade*, dont parle *Martial au* 1. *liv. de ses Epig.* à laquelle il dit,

Esse videbaris, fateor, Lucretia nobis:
As tu, prò facinus! Bassa, fututor eras.
Inter se geminos audes committere cunnos,
Mentitúrque virum prodigiosa Venus.

Au deſſous du clitoris, on voit paroître le trou du conduit de l'urine, qui eſt beaucoup plus large aux femmes que celui des hommes, ce qui fait qu'elles piſſent fort gros. On voit auſſi en meſme temps aux côtez de ce conduit de l'urine, deux petites appendices membraneuſes, un peu plus larges en haut qu'en bas, & aſſez longuettes, qui naiſſent de la partie interne des grandes lévres, immediatement au deſſous du clitoris, & qui reſſemblent en quelque façon à des crêtes que les poules ont ſous la gorge. Elles ſervent à couvrir le trou de l'urine, pour preſerver la veſſie de l'air froid; & lorſque la femme piſſe, elles ſe contractent de telle ſorte, en s'approchant l'une de l'autre, qu'elles conduiſent (en ſe joignant par leur partie inferieure) l'urine, ſans qu'elle ſe répande le long de la Partie honteuſe, & ſouvent meſme ſans qu'elle en moüille ſeulement les lévres: c'eſt pour ce ſujet qu'on appelle ces petites ailes membraneuſes les nymphes, à cauſe qu'elles preſident aux eaux de la femme; c'eſt-à dire, à l'urine. Il y a des femmes qui les ont ſi grandes & allongées, qu'elles ſont obligées de s'en faire retrancher la partie qui excede hors des grandes lévres. Elles ſont fort rouges aux vierges, & elles ſe ſoutiennent aſſez aiſement; mais elles ſont livides & beaucoup plus mollaces & pendantes en celles qui uſent ſouvent du coït, & aux femmes qui ont eu des enfans.

Aprés avoir conſideré toutes ces parties, il faut regarder à la partie inferieure de la grande fente, où l'on voit paroître (en écartant les grandes levres) une grande foſſe appellée la foſſe naviculaire, qui eſt formée par la jonction de ces levres, qui ſont comme une eſpece de fourchette, ſurquoi s'appuye la verge de l homme, quand elle eſt introduite dans le col de la matrice, lequel commence en ce lieu.

Enſuite de cela, on voit à l'entrée de ce col quatre petites éminences charnuës qu'on apelle ordinairement caruncules myrthiformes, dont deux paroiſſent de chaque côté outre leſquelles on remarque une autre petite en la partie ſuperieure, juſtement au deſſous du conduit de l'urine. Elles ſont rougeâtres & relevées aux vierges, & ſe joignent preſque l'une à l'autre en leurs parties laterales, par le moyen de quelques petites membranes, qui les tenant ainſi ſujettes, les font reſſembler en quelque façon à un bouton de roſe à demi épanoüy. Vne telle diſpoſition de ces caruncules eſt la plus veritable marque de la virginité; car ce ſeroit inutilement qu'on la voudroit chercher plus loin, ou s'en informer d'autre maniere; & c'eſt de-là que venant à eſtre froiſſées, & ces petites membranes qui les joignent l'une à l'autre eſtant forcées & rompuës dans le premier coït, il ſe fa-

quefois effuſion de ſang (ce qui n'arrive pas auſſi toûjours) aprés quoy elles reſtent ſeparées, ſans pouvoir jamais plus reprendre leur premiere figure, qui ſe perd enſuite, d'autant plus que les femmes uſent ſouvent du coït, & s'applatit & s'efface preſque tout-à fait en celles qui ont eu des enfans à cauſe de la grande diſtenſion que ces parties reçoivent en l'accouchement. Elles ſervent à rendre l'entrée du col de la Matrice plus étroite, pour empêcher que l'air froid ne la puiſſe incommoder, comme auſſi pour augmenter le plaiſir mutuel dans l'action du coït ; car ces caruncules eſtant dans ce temps fort tumefiées, & remplies de ſang & d'eſprit, ſerrent agreablement la verge de l'homme, de laquelle la femme eſt auſſi bien mieux chatouillée par ce moyen. J'ay dit qu'il n'arrivoit pas toûjours, que dans le premier coït il ſe fit un épanchement de ſang, qui procede ordinairement de l'effort que ſouffrent ces caruncules par l'intromiſſion de la verge, dautant que cela depend entierement de la diſpoſition & de la proportion des parties de l'homme & de celles de la femme, comme fait auſſi de la facilité ou de la difficulté de cette premiere intromiſſion : car il y a des gens ſi ſots, qu'ils ne croiroient pas avoir eu le Pucelage de leur femme ſans cette marque, qu'ils eſtiment eſtre certaine, fondez peut-eſtre ſur ce paſſage de l'Eſcriture, *au Deuter. chap* 22. qui fait mention d'une coûtume que le pere & la mere de la mariée devoient avoir, qui eſtoit de montrer aux anciens les vêtemens de leur fille où eſtoient (à ce qu'ils s'imaginoient) imprimées les marques de ſa virginité, pour la juſtifier contre la fauſſe accuſation que ſon mari lui pouvoit impoſer ; pretextant, pour avoir lieu de la repudier, qu'elle n'eſtoit pas vierge quand il l'avoit épouſée ; laquelle coûtume s'obſerve encore preſentement parmi quelques nations, qui le lendemain des nopces montrent à tous les conviez la chemiſe de la mariée, tachée du ſang de ſon pucelage : mais ceux qui ſont de ce ſentiment, meritent bien d'eſtre trompez par les femmes, de la maniere qu'on ſait aſſez qu'elles peuvent faire. C'eſt à peu prés tout ce qu'on peut dire touchant cette Partie honteuſe, & les autres qui s'y rencontrent ; mais ſi on deſire en avoir une plus particuliere connoiſſance, les plus curieux pourront (ſi bon leur ſemble) conferer la copie que je leur en donne ſur l'original vivant, puiſque ce ſont des parties qui ſe peuvent facilement voir ſans diſſection. Montrons maintenant ce que c'eſt que le col de la Matrice, appellé ordinairement le *Vagina*.

EXPLICA

Tab. 6. fol. 25.

Fig. VII.

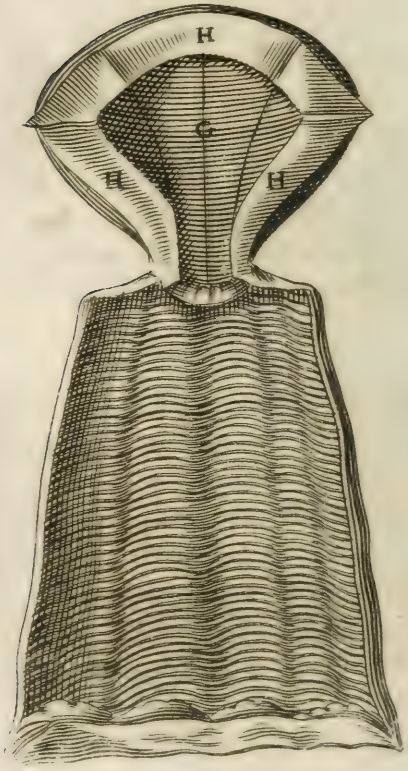
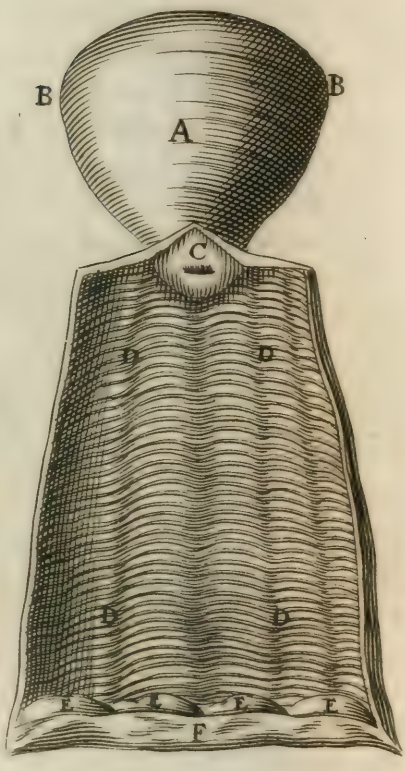


Fig. VI.



EXPLICATION DE LA SIXIE'ME & de la Septiéme Figure.

La ſixiéme Figure repreſente le propre corps de Matrice en ſa partie exterieure, & le vagina, *ou col de la Matrice ouvert en toute ſa longueur, juſques à l'orifice interne.*

A. *Montre le propre corps de la Matrice.*

B.B. *Deux petites éminences qui ſont à chaque coſté du fond de la Matrice, appellées les nes; c'eſt où vont aboutir les vaiſſeaux éjaculatoires, & s'attacher les ligamens ronds.*

C. *L'orifice interne.*

D.D.D.D. *Le* vagina *ouvert en toute ſa longueur, pour voir les rides de ſa partie interne.*

E.E.E.E. *Les quatre caruncules myrthiformes, qui ſont au commencement du* vagina.

F, *Vne épaiſſeur de chair graiſſeuſe, coupée tout proche le* vagina.

La ſeptiéme figure montre la meſme choſe pour ce qui eſt du vagina, *mais elle repreſente la Matrice entierement ouverte.*

G. *Montre la cavité de la Matrice, au milieu de laquelle on voit une ſimple petite ligne ſelon ſa longueur, & quelques petits pores, à travers leſquels tranſudent, & diſtilent les menſtruës dans le temps, comme auſſi le ſang qui afflue dans le* placenta *pour la nourriture de l'enfant durant la groſſeſſe.*

H.H.H. *La propre ſubſtance de la Matrice qui eſt fort épaiſſe.*

I. *L'orifice interne ouvert.*

Les quatre Figures ſuivantes repreſentent les Matrices de pluſieurs differens animaux, pour faire voir comme leur ſtructure eſt bien differente de celle de la femme.

La premiere eſt celle d'une chienne.

A.A. *Montrent les doux coſtez de la Matrice, qui reſſemblent preſque à un inteſtin. Ces deux parties vont s'attacher par leur extremité au deſſous des reins.*

B. *Vne portion du* vagina *fendu vers le bas.*

La ſeconde eſt celle d'une lapine.

C.C. *Montrent les deux coſtez de la Matrice, qui vont pareillement s'attacher par leur extremité vers les reins. On voit à chacun de ces coſtez quelque trace des cellules où ſe logent les petits.*

D. *Vne portion du* vagina *ouvert vers le bas.*

La troiſiéme figure eſt celle d'une brebis.

E.E. *Les deux coſtez qui repreſentent fort bien la figure des cornes d'un belier.*

F. *Le corps de la Matrice.*

G. *Vne petite portion du* vagina *ouvert où aboutit l'orifice interne qui paroiſt.*

La quatriéme figure repreſente la Matrice d'une lapine pleine de huit petits, chacun deſquels à ſa cellule particuliere, dans laquelle il eſt logé. I'ay remarqué une choſe particuliere dans la Matrice de ces lapines, qui eſt qu'elles y ont deux orifices internes bien figurez, qui aboutiſſent tous deux l'un proche de l'autre dans le vagina.

CHAPITRE VI.

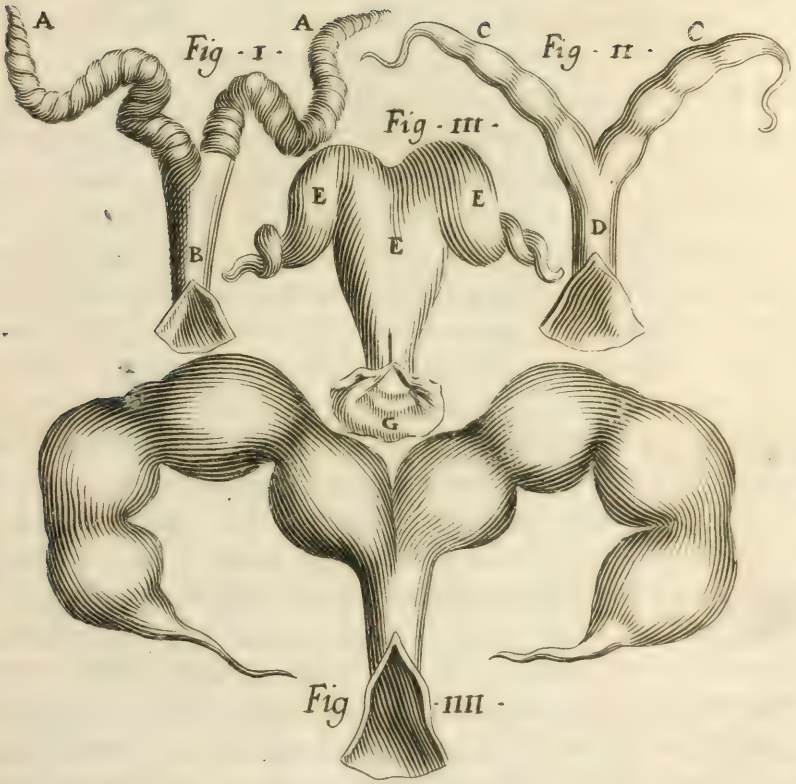
Du Vagina *ou col de la Matrice.*

SOus le col de la Matrice, nous comprenons tout ce long & large espace membraneux, qui est couché au devant d'elle, depuis les quatre caruncules que nous avons décrites, jusques à l'orifice interne, & qui dans l'action du coït lui sert à loger la verge de l'homme, comme dans un fourreau, qui la conduit jusques à cet orifice interne, afin qu'elle y puisse éjaculer sa semence; c'est pourquoy on l'appelle communément du nom de *Vagina*, qui veut dire une guaine.

Ce col est d'une substance membraneuse, afin qu'il se puisse étendre suffisamment pour donner passage à l'enfant dans l'accouchement. Il est composé de deux membranes, dont l'interne est blanche, nerveuse & ridée en travers comme un palais de bœuf; ce qui a esté fait, afin qu'il pût se dilater ou se reserrer, s'alonger ou s'acourcir, selon qu'il est necessaire, pour se proportionner toûjours justement à la grosseur & à la longueur de la verge de l'homme, & afin que par la collision qui s'en fait dans l'action du coït, le plaisir en fût mutuellement augmenté: mais sa membrane exterieure est rouge & charnuë du côté de la partie honteuse; comme un *sphincter*, qui entoure la premiere, afin que la verge en soit encore mieux serrée: c'est par ce moyen que ce col adhere fortement au col de la vessie & au *rectum*, avec lesquels, & principalement avec le *rectum*, il semble ne composer qu'une membrane commune à tous deux; ce qui fait, que si l'un d'eux vient à estre dechiré ou percé dans l'operation de quelque violent accouchement, ou corrodé dans la suite par quelques ulceres, les excremens passent facilement de l'un à l'autre, sans que la femme les puisse retenir. Sa membrane interne est assez molle & doüillette aux jeunes filles: mais elle devient plus ferme aux femmes qui usent souvent du coït; & elle se rend si dure, qu'à force de servir à ce mêtier, les vieilles l'ont presque cartilagineuse.

Il est à remarquer qu'il y a en tout ce col plusieurs petits pores, dont les plus considerables sont du côté de la partie honteuse, auquel endroit la substance de ce col est plus épaisse & plus spongieuse, & principalement vers le col de la vessie, aux environs du conduit de l'urine par lesquels une espece de pituite sereuse suinte continuellement, qui sert à humecter toute la partie interne de ce col, afin d'entretenir toûjours son passage li-

Tab. 7. fol. 26.



bre,& qui eſt exprimée,& s'écoule en ſi grande abondance dans l'action du coït, par la contraction de cette partie, qu'on la prend ordinairement pour la ſemence de la femme, quoique ce n'en ſoit pas effectivement. C'eſt l'abondance de cette humidite(qui s'écoule toûjours au dehors dans le temps du coït, ou du moins incontinent aprés)qui a fait qu'*Ariſtote* n'a pas crû que la femme fournit aucune ſemence pour la generation, mais ſeulement le ſang menſtruel qui eſtoit vivifié par la propre vertu de la ſemence de l'homme : & c'eſt auſſi,ſans doute,cette meſme humidité qui a fait croire à *Herophile*, & à pluſieurs autres, que les vaiſſeaux ſpermatiques de la femme s'alloient inſerer au col de la veſſie auſſi bien que ceux de l'homme, & qu'elle déchargeroit ſa ſemence par cet endroit, laquelle eſtoit enſuite ſuccée per la matrice avec celle de l'homme ; mais *Galien* fait bien voir l'erreur de cette opinion au 2. *livre de la ſemence*. Neanmoins ce qui eſt de particulier eſt, que je croy que cette humidité que nous voyons continuellement couler en abondance aux femmes dans les gonorrhées, tant ſimples que veneriennes (auſquelles elles ſont ſujettes auſſi bien que les hommes) procede certainement, non pas du propre corps de la matrice,comme on croit ordinairement, mais des parties voiſines du col de la veſſie, & de cette ſubſtance ſpongieuſe du *vagina*, laquelle ſert aux femmes en quelque façon, comme les glandes proſtates font aux hommes ; c'eſt ce qui fait que les femmes reſſentent pour lors une plus grande incommodité en ce lieu qu'au propre corps de la matrice, d'où procedent bien les fleurs blanches, & non point ces eſpeces de gonorrhées ; ce qui ſe peut facilement prouver par le ſigne qui fait preciſément diſtinguer ces deux maladies l'une d'avec l'autre, qui eſt, que la matiere des gonorrhées ne laiſſe pas de couler dans le temps que la femme à ſes menſtruës ce que ne font point les fleurs blanches,qui ne paroiſſent pas pour lors, à cauſe qu'elles procedent ſeulement du ſuintement des humiditez qui s'écoulent des meſmes vaiſſeaux qui dégorgent les menſtruës, & qui reſudent de la propre ſubſtance de la matrice ; ce qui fait bien connoître que ces deux maladies differentes ont leur ſiege en differentes parties.

Aux femmes qui n'ont pas encore eu d'enfans, ce col de la matrice n'a pas ordinairement plus de quatre bons pouces de longeur (puiſqu'au travers de lui on peut preſque toûjours toucher du doigt l'orifice interne de la matrice où il va finir) & un pouce & demi de largeur, ou environ ; mais en celles qui ont une fois accouché,il eſt beaucoup plus large ; com-

me auſſi plus court ; c'eſt ce qui fait qu'on leur touche bien plus aiſément avec le doigt l'orifice interne; neanmoins il eſt compoſé d'une ſubſtance ſi commode aux uſages auſquels il eſt deſtiné, qu'il ſe proportionne de ſoi-même, & s'accommode facilement à toutes les eſpeces de verges, de quelque petiteſſe ou groſſeur, & de quelque lõgueur & figure qu'elles puiſſent eſtre, en telle ſorte qu'il attire & fait approcher le corps de la matrice au devant de la petite, il s'étend pour ceder à la longue, il ſe dilate pour recevoir la groſſe, & ſe contracte pour embraſſer étroitement la petite, ſervant par ce moyen (il faut ainſi dire) de chauſſure à tous pieds. Sa largeur eſt toûjours preſque égale depuis un bout juſques à l'autre, ſans avoir aucun *hymen* en ſon milieu, comme ont voulu pluſieurs Auteurs, qui diſent qu'il s'y rencontre une membrane ſituée en travers, & percée ſeulement d'un petit trou, pour laiſſer écouler les mois, & les autres ſuperfluitez, laquelle reſte ainſi tenduë juſques à ce que par le coït, ou autrement, elle vienne à eſtre forcée & dechirée, à quoy on peut reconnoître que la femme eſt vierge, ou qu'elle ne l'eſt pas : mais c'eſt un pur abus, & ſi (comme dit fort bien *Dulaurens*) cette membrane ſe trouve en quelques femmes, il eſt tres-certain que c'eſt contre le deſſein de nature, puiſqu'elle ne ſe rencontre pas meſme aux *fœtus* feminins (ce que je puis bien aſſurer pour en avoir diſſequé un grand nombre) ny à toutes les filles ou femmes de quelque âge qu'elles ſoient, leſquelles n'ont aucune autre marque par laquelle on puiſſe conjecturer de leur virginité, que la diſpoſition de ces caruncules myrthiformes, que nous avons fait connoître cy-devant, qui eſtant ſituées à l'entrée du col de la matrice, rendent le paſſage de ce col plus étroit. Je dis ſeulement conjecturer, & non pas connoître ; car ſouvent la trace & la voye du membre viril eſt auſſi difficile à reconnoître en la femme, que celle de ces trois choſes dont il eſt parlé dans l'Ecriture, *au* 30. *chap. du livre des Proverbes*, qui ſont ; *Via aquilæ in cælo, via Colubri ſuper petram, via Navis in medio Mari*, la voye d'un Aigle en l'air, la voye d'une couleuvre ſur une pierre, la voye d'un Navire au milieu de la Mer. C'eſt pourquoy il eſt dit enſuite, *talis eſt via mulieris adulteræ*, Telle eſt auſſi la voye de la femme adultere. voyons à preſent quelle eſt la ſtructure de l'orifice interne.

CHAPITRE VII.

De l'orifice interne de la Matrice.

L'Orifice interne n'eſt autre choſe que l'aboutiſſement du corps de la matrice au fond du *vagina*, reſſemblant au muſeau d'un petit chien nouveau né, au milieu dequoy on voit un conduit fort étroit, qui s'ouvrant ſert à donner entrée à ce qui doit eſtre receu dans la matrice, ou à laiſſer ſortir ce qui en doit eſtre expulſé. Il eſt appellé orifice interne, pour le diſtinguer de l'entrée exterieure du col de la matrice, qu'on nomme l'orifice externe. Les Sages-femmes l'appellent le couronnement, parce que dans le temps de l'accouchement, il ceint la teſte de l'enfant, & l'entoure comme une couronne, quand il ſe preſente pour ſortir naturellement.

Cét orifice eſt ordinairement fendu en travers en ſa partie exterieure, aux femmes qui n'ont pas encore eu d'enfans; mais celles qui en ont eu, l'ont d'une figure ronde un peu inégale: Il eſt preſque toûjours fermé, car il ne s'ouvre que dans le temps du coït, pour donner paſſage à la ſemence de l'homme, qui par ce moyen eſt dardée juſqu'au fond de la matrice, & pour donner iſſuë aux menſtruës, dont elle ſe purge tous les mois, comme auſſi pour l'expulſion des faux germes, & des corps étranges qui peuvent s'y engendrer: mais quoy qu'il ſoit tres-exactement fermé aprés la conception, & durant la groſſeſſe, il s'ouvre neanmoins ſi extraordinairement à l'heure de l'accouchement, que l'enfant paſſe à travers pour ſortir de la matrice; auquel temps cét orifice diſparoit, & la matrice ſemble alors n'avoir qu'une grande cavité, également large comme celle d'un ſac, depuis ſon fond juſques à l'entrée de ſon col: c'eſt ce qui a fait dire à *Galien au 15. liv. de l'uſage des parties*, que nous pouvons bien admirer cette merveilleuſe operation de la nature, mais non pas de concevoir comment elle ſe fait.

Quand la femme n'eſt pas groſſe, il eſt un peu longuet, & d'une ſubſtance fort épaiſſe & reſſerrée; mais durant la groſſeſſe il s'accourcit, & il diminuë en épaiſſeur à proportion de la diſtenſion de la matrice: c'eſt pourquoy il ne faut pas croire en cela *Dulaurens*, qui dit, que ſa ſubſtance devient encore plus épaiſſe un peu devant l'enfantement; car il eſt certain qu'elle eſt pour lors plus mince que jamais, & que cét orifice

paroît ordinairement en ce temps tout plat, & non allongé comme il estoit quand la femme n'estoit pas grosse.

Vers le dernier mois de la grossesse, il est enduit d'une humeur glaireuse & visqueuse, semblable à la morve, laquelle provient des humiditez, qui transudant au travers des membranes de l'enfant, acquierent cette consistance visqueuse par la chaleur du lieu, & par le sejour qu'elles y font, & suintent ensuite, & découlent de cét orifice, qui pour lors commence peu à peu à s'entrouvrir & à s'amollir pas ces glaires; ce qui est un signe asseuré que l'enfantement arrivera bien-tôt.

L'action par laquelle l'orifice interne s'ouvre & se ferme, suivant les differentes necessitez est entierement naturelle, & nullement volontaire; ce qui a esté fait fort à propos; car si le mouvement de cet orifice dépendoit de la volonté des femmes, il y en a beaucoup, qui par ce moyen s'empêcheroient de concevoir, en usant du coït, & plusieurs seroient assez méchantes pour expulser & rejetter, quand elles voudroient, la semence qu'elles auroient conçeuë; afin de s'exempter des incommoditez de la grossesse, & d'estre toûjours en estat de satisfaire avec volupté au desir insatiable de cette partie, dont il est parlé en l'Ecriture au 30. chap. du Livre des Proverbes. *Tria sunt insaturabilia... infernus, & os vulvæ, & terra.*

CHAPITRE VIII.

Du propre corps, & du fond de la Matrice.

APrés avoir cy-devant fait connoistre la Matrice en general, il ne nous reste plus rien à considerer particulierement, que ce que nous appellons son propre corps, qui est cette partie principale, la plus large & la plus élevée, dans laquelle se fait la conception. Ce corps s'étend en s'élargissant toûjours depuis l'orifice interne jusques au fond de la Matrice; il est couché sous le fond de la vessie, & appuyé sur le *rectum*, sans estre attaché à l'un ni à l'autre, mais il est libre par devant & par derriere, afin de pouvoir s'étendre & se referrer quand il est necessaire: il est neanmoins tenu sujet en quelque façon, par le moyen des ligamens de la matrice, qui viennent s'y attacher de chaque côté.

Le corps de la matrice ressemble, comme nous avons déja dit cy devant, à une grosse poire. Il est rond, mais un peu applati pardevant & par derriere, afin qu'il soit plus stable dans sa situation. Toute la partie exterieure de son fond est fort unie & polie, si ce n'est aux deux costez, où on re-

marque des petites éminences, qu'on appelle les cornes de la matrice,auquel lieu les vaiſſeaux éjaculatoires viennent aboutir de chaque côté, où les ligamens ronds vont auſſi s'attacher. Il eſt d'une ſubſtance membraneuſe,épaiſſe d'un bon travers de doigt;ce qui fait que ſa capacité interieure eſt aſſez petite, afin qu'elle puiſſe embraſſer étroitement, & toucher de toutes parts la ſemence aprés la conception. Ce corps de la matrice eſt compoſé de deux membranes ; l'une exterieure,appellée la membrane commune,qui vient du *peritoine* ; elle eſt tres-mince,& paroiſt lice & polie par dehors ; mais elle eſt inégale du côté qu'elle adhere à l'autre membrane de la matrice, nommée la propre: celle-cy eſt tres-épaiſſe, & d'une ſubſtance ſpongieuſe,entretiſſuë de toutes ſortes de fibres,laquelle ſelon *Ætius* ſe peut encore ſeparer en deux à cauſe de ſon épaiſſeur fongueuſe : c'eſt elle qui compoſe proprement ce que nous appellons le corps de la matrice.

La pluſpart des animaux,(comme on peut voir dans les differentes figures que j'en ay fait repreſenter cy-devant en la 26.page)ont leur matrice partagée en deux parties, l'une droite & l'autre gauche, dans chacune deſquelles ils ont encore autant de cellules qu'ils peuvent porter de petits d'une même ventrée ; chacun deſquels y a auſſi ſes eaux & ſes vaiſſeaux ſeparément, & y eſt envelopé de ſes membranes particulieres;mais celle de la femme, bien qu'elle porte quelquefois pluſieurs enfans enſemble, n'eſt pas ainſi diſpoſée;car il ne s'y rencontre jamais qu'une ſeule & même cavité,au milieu de laquelle on voit aux femmes qui n'ont pas encore eu d'enfans une petite ligne tres-legere,ſemblable à celle qu'on remarque au deſſous du *ſcrotum* de l'homme ; ce qui fait qu'*Hypocrate* diviſe ordinairement cette cavité en partie droite & en partie gauche, voulant outre cela, que les mâles ſoient plûtoſt engendrez en cette partie droite, & les femelles au contraire en la gauche ; c'eſt ce qu'il nous veut faire croire par l'aphoriſme 48. du 5. Livre, où il dit, *fœtus mares dextrâ uteri parte, fœminæ ſiniſtrâ magis geſtantur.* Mais à vray dire,la cauſe de la difference du ſexe ne procede pas de la matrice, mais bien de la ſemence, qui tant en l'homme qu'en la femme eſt, ou maſculine ou femenine,comme a remarqué le même *Hipocrate* au Livre intitulé *de Genitura.* Voici ſes paroles: *Et eſt tum in viro fœmineum itemque maſculum ſemen;tum itidem in muliere.* Il repete encore la même choſe au Livre *de la diette* ; c'eſt ce que fait auſſi *Galien au livre de la ſemence.* Ne croyons donc pas que cela dépende aucunement de la matrice,qui ne peut changer l'eſſence des ſemen-

ces qu'elle reçoit,& qui n'a qu'une seule cavité,dans le milieu de laquelle, tant les mâles que les femelles,sont toûjours naturellement situez.On n'y voit pas aussi ces petites éminences qu'il appelle cotyledons, lesquels ne se trouvent ordinairement que dans la matrice des bestes à corne ; car celle de la femme est assez unie interieurement ; ou au moins fort peu inégale ; dans la cavité de laquelle on ne remarque autre chose que cette petite ligne que nous venons de dire, & quelques petits pores, qui paroissent estre les extremitez des orifices des vaisseaux qui viennent y aboutir pour l'écoulement des menstruës quand la femme n'est pas grosse ; & contre lesquels l'arrierefaix est attaché dans la grossesse,afin qu'il en puisse recevoir le sang de la mere,lequel(par une admirable providẽce de la nature)qui afflue continuellement,pour servir ensuite à la nourriture & à l'accroissement de l'enfant,durant tout le tems qu'il sejourne dans la matrice.

Or ayant jusques ici suffisamment fait remarquer tout ce qu'on peut considerer aux parties de la femme qui servent à la generation, pour en avoir une parfaite connoissance, laquelle nous doit servir de guide & de flambeau,pour nous conduire & nous éclairer aux difficultez qui se rencontrent dans la connoissance & dans la curation des maladies des femmes grosses & accouchées;il seroit temps d'entrer en matiere pour examiner qu'elles sont ces maladies,& de montrer les moyens de se bien comporter dans leur curation;mais avant que de le faire,ajoutons encore deux Chapitres à ce petit Traité,pour parler des deux principes materiels de la generation, qui sont la semence & le sang menstruel.

CHAPITRE IX.

De la semence.

LA semence & le sang menstruel sont reçus de tout le monde pour les deux principes de la generation de l'homme,mais bien differemment: car *Aristote* soutient,qu'il n'y a que l'homme qui fourniſſe de la semence pour la generation,& outre cela,qu'elle ne sert que de principe agissant; asseurant que la femme n'y contribuë autre chose que le sang menstruel, qui en est(à ce qu'il croit)le seul principe materiel : mais cette opinion n'est pas suivie des plus éclairez, qui sçavent bien que la femme a effectivement de la semence aussi bien que l'homme, sans la matiere de laquelle la generation ne se pourroit jamais faire. *Galien au 2. liv. de la semence*, refute assez amplement cette opinion d'*Aristote*, & prouve tres-

bien

bien que la femme doit avoir de la ſemence, puis qu'elle a des va iſſeaux ſpermatiques, & des teſticules, qui ſans doute ſont deſtinez aux meſmes uſages que ceux des hommes ; à quoy il ajoûte encore pluſieurs autres raiſons tres-convaincantes.

La ſemence n'eſt autre choſe qu'une matiere humide, qui procede d'une portion du plus pur ſang arteriel dont tout le corps, converti dans la ſubſtance des teſticules par leur chaleur en une humeur blanche, viſqueuſe, écumeuſe, & pleine de quantité d'eſprits, pour ſervir à la generation.

Il me ſuffira d'expliquer cette definition pour donner une ſuffiſante connoiſſance de la ſemence : Je dis donc que la cauſe materielle de la ſemence eſt un extrait du plus pur ſang arteriel ; car le mouvement circulaire que le ſang fait continuellement dans tous les animaux vivans, nous fait aſſez connoître qu'il n'y a que les arteres qui ſoient capables de conduire ce ſang aux teſticules : & il paroît bien qu'il eſt une portion du plus pur de tout le corps, par l'uſage auquel il eſt deſtiné, qui eſt la generation, laquelle ne pourroit pas ſe faire naturellement, s'il ne portoit avec lui la vertu, & (s'il faut ainſi dire) une eſpece de quinteſcence de toutes les parties du corps, dans leſquelles il a circulé pluſieurs fois, avant que d'eſtre ſeparé pour eſtre envoyé aux teſticules.

Cette explication que je fais ainſi, peut ſervir à nous faire concevoir facilement la penſée d'*Hipocrate*, qui dit, *l. de aër aq & loc. Semen genitale ab omnibus corporis membris procedit, à ſanis quidem ſanum, à morbidis morboſum, ſitque ut ex calvis calvi gignantur &c.* La ſemence procede de tous les membres du corps; c'eſt d'où vient que les ſains engendrent des ſains, les malades des malades, & les chauves des chauves, &c. Ce que nous devons entendre de ce ſang plein d'eſprits, qui en eſt la matiere future, & non pas de la ſemence déja faite, qui ne procede que des teſticules, dont la propre chaleur, qui a une vertu toute particuliere pour la converſion de ce ſang en ſemence, lui ſert de cauſe efficiente. Sa cauſe formelle dépend de quantité d'eſprits prolifiques dont elle eſt animée ; & ſon uſage eſt de ſervir (comme nous avons dit) à la generation de l'animal parfait.

Il n'eſt pas bien difficile, ce me ſemble, aprés l'explication que je viens de faire de ce paſſage d'*Hipocrate*, de trouver la raiſon pour laquelle les boiteux engendrent aſſez ſouvent des enfans boiteux, ainſi qu'avoit fait entr'autres un certain Maître d'école nommé Monſieur *Dufays*, chez qui j'eſtois en penſion en la ville d'Orleans dans le temps de ma

jeuneſſe,il y a environ 26 ans,lequel eſtoit tres-connu de toutes les perſonnes de la ville, à cauſe que trois grands fils qu'il avoit ſeulement, eſtoient tous trois boiteux de naiſſance auſſi bien que lui,& qu'une ſeule fille qu'il avoit auſſi, qui eſtoit tres-bien faite pour lors reſſembloit à ſa femme, qui n'eſtoit point boiteuſe non plus que cette fille,parce que la ſemence de ſa mere avoit apparemment dominé celle de ſon pere dans le temps qu'elle en avoit eſté engendrée : mais la difficulté conſiſte à ſçavoir comment un homme & une femme qui ſeroient tous deux boiteux d'une même jambe, comme par exemple de la droite pourroient engendrer des enfans parfaits,& bien conformez de cette partie,ainſi qu'il s'eſt ſouvent veu;auquel cas il ſembleroit que la matiere de la ſemence qui eſt ce ſang arteriel,ne contiendroit pas en ſoy,comme nous avons dit, la forme & l'idée de toutes les parties du corps,puis qu'eſtant ainſi,les boiteux devroient toûjours engendrer des boiteux, & les aveugles des aveugles. Neanmoins je répondray à cela avec diſtinction ; car ſi l'homme & la femme eſtoient tous deux boiteux naturellement, & dés leur premiere conformation en la matrice, je croy qu'ils ne pourroient engendrer que des boiteux, comme avoit fait ce Monſieur *Dufais*, dont je viens de parler ; mais s'ils ne l'eſtoient que par accident, ils ne pourroient facilement faire des enfans,qui ne participeroient aucunement à leur defaut,à cauſe que tout leur ſang ne laiſſe pas de renfermer en puiſſance dans la moindre de ſes gouttes cette vertu formelle, & une entiere idée de toutes les parties du corps, qui ne s'efface pas toûjours auſſi-toſt par le deffaut accidentel de quelques-unes, ni meſme par leur total retranchement quand elle y a eſté une fois bien imprimée, laquelle ſe peut auſſi perpetuer durant tout le cours de la vie, en ſe communiquant au nouveau ſang qui s'engendre tous les jours, de la meſme maniere que fait la lumiere d'un flambeau, qui ſe peut communiquer à une infinité d'autres, ſans rien diminuer de la ſienne. Mais n'entrons pas plus avant dans cette matiere, de crainte que nous ne faſſions, comme on dit ordinairement, de la gloſe *d'Orleans* qui ſeroit plus obſcure que noſtre texte.

Ariſtote au liv. 3. ch. 22. de l'hiſt. des anim. dit,que l'homme,à proportion de ſon corps,jette plus de ſemence que les autres animaux;& que celle de ceux qui ont du poil eſt plus viſqueuſe que celle des autres (auſſi la femme qui a moins de poil que l'homme a-t-elle ſa ſemence plus aqueuſe)il dit outre cela, que ſa couleur naturelle eſt blanche en tous, pour raiſon dequoi il refute l'opinion ridicule d'*Herodote* qui croyoit que celle des *Æthiopiens* eſtoit noire.

Pluſieurs qui ſuivent le ſentiment du meſme *Ariſtote au 19. ch. du 1. l. de la gener. des anim.* veulent que la ſemence ne ſoit qu'un excrement, procedant du reſte du ſang qui a eſté apporté aux teſticules pour leur nourriture, & diſent pour adoucir cette penſée, qui ſemble eſtre contre le bon ſens, que c'eſt une eſpece d'excrement utile : mais c'eſt une abſurdité de croire que cette noble humeur, qui eſt abſolument neceſſaire pour la propagation de l'eſpece (qui doit prevaloir la conſervation de l'individu) ſoit plûtôt qualifiée du nom d'excrement, que le ſang, qu'on pourroit dire par meſme raiſon, eſtre un excrement procedant auſſi du reſte de la nourriture du cœur. C'eſt pourquoy *Pythagore* au raport de *Diogene Laërce* répondit fort bien à celui qui lui demandoit, en quel temps on devoit uſer du coït avec la femme. *Cùm tu voles, inquit, te ipſo fieri deterior.* C'eſt, dit il, dans le temps que tu voudras devenir plus foible, & pire que tu n'es pas ; faiſant bien voir par cette belle réponſe, que c'eſtoit une partie de la plus noble ſubſtance du corps qui s'écouloit en cette action ; mais ne nous arreſtons pas davantage à ces ſortes de controverſes, & ne diſputons pas des mots, pourvu que la choſe ſoit entenduë ; pour ce ſujet demeurons ſeulement d'accord, que la ſemence ne doit eſtre qualifiée du nom *d'excrement*, que lors qu'elle eſt déchuë de ſa diſpoſition naturelle, & que la même choſe peut eſtre dite du ſang & de toutes les autres humeurs du corps. Paſſons maintenant à l'explication du ſecond principe de la generation, qui eſt le ſang menſtruel.

CHAPITRE X.

Du ſang menſtruel.

LE ſang menſtruel eſt ainſi appellé, à cauſe qu'il s'évacuë periodiquement tous les mois, ſi la femme n'eſt pas groſſe ou nourrice, & qu'elle ſoit d'âge convenable. Les menſtruës ſont encore appellées les purgations de la femme, parce que toute l'habitude de ſon corps eſt purgée par leur moyen, de la ſuperfluité du ſang. Elles ſe nomment auſſi *les fleurs des femmes*, à cauſe qu'à l'exemple des arbres qui ne portent point de fruits, s'ils ne ſont precedez de fleurs, la femme ordinairement ne devient pas groſſe d'enfant avant que d'avoir eu ſes fleurs. Ne nous arreſtons pas davantage à leur nom, qui eſt aſſez connu de tout le monde ; mais tâchons ſeulement de faire connoître la choſe. *Ariſtote au liv. 7. ch. 2. de l'hiſt. des anim.* dit, que la femme entre tous les animaux a cette ſorte de purgation

en plus grande abondance : *Pline au liv. 7. ch 15. de son histoire nat.* dit encore mieux, assurant que de tous les animaux il n'y a que la femme qui ait des menstruës. C'est une chose si commune, qu'il n'y a personne qui l'ignore ; mais tout le monde ne demeure pas d'accord touchant la nature de ce sang, & touchant les voyes par lesquelles il se purge, & les causes de son évacuation periodique : c'est ce que nous allons examiner.

Pour la nature de ce sang, plusieurs Auteurs qui ont suivi le sentiment de *Pline*, disent aprés lui, qu'il n'y a rien de plus monstrueux que ce sang, puisque par sa vapeur ou par son seul attouchement, les vins nouveaux s'aigrissent, les semences deviennent steriles, les greffes des arbres meurent, & les fruits en tombent tous dessechez, les jeunes plantes en sont brûlées, la glace des miroirs se ternit à leur seul aspect, la pointe du fer en est émoussée, la beauté de l'Ivoire effacée, les abeilles en meurent, le cuivre & le fer s'enroüillent aussi-tôt, l'air en est infecté, & les chiens qui en goûtent enragent, &c. Si tout cela estoit vray, les hommes fuiroient assurément plus qu'ils ne font la compagnie des femmes ; & à considerer ce recit, je me figure voir les excretions de la matrice d'une impudique verolée au dernier degré ; mais on peut facilement refuter cette opinion de *Pline* par une simple distinction, qui est que le sang menstruel de la femme peut bien avoir quelques unes de ces mauvaises qualitez, quand il est déchu de son état naturel, mais non point autrement ; car il ne differe ordinairement en aucune maniere de celuy qui est au reste du corps de la femme, hors duquel il n'est rejetté que par ce qu'il est simplement superflu ; & si on remarque quelque alteration en sa substance & en sa couleur, cela ne procede que du mêlange de quelques excretions de la matrice, lesquelles il entraîne avec soy, & de quelque sejour qu'il peut faire dans la cavité de cette partie, à cause de la situation du corps de la femme, qui l'empesche par fois de s'écouler aussi-tôt qu'il est sorti de ses vaisseaux ; c'est pourquoy suivons plûtôt en cela le sentiment d'*Hipocrate*, qui au Livre premier des maladies des femmes, nous a tres-bien declaré les conditions que doit avoir naturellement le sang menstruel aux femmes saines. *Procedit autem sanguis velut à victimâ, & cito congelatur, si sana fuerit mulier.* Ce sang, dit-il, est semblable à celui d'une victime, & se caille promptement si la femme est saine. Or on sçait que c'est une marque d'un bon sang, de se cailler promptement, & que celui des victimes estoit tres-beau, parce qu'on ne choisissoit que les animaux les plus sains pour servir aux sacrifices que

les Anciens faiſoient. *Ariſtote* dit auſſi la meſme choſe au 1. *chap. du* 1. *liv. de l'hiſt des animaux.*

Les voyes par leſquelles ce ſang ſe purge, ſont encore conteſtées car les uns veulent, comme font *Columbus*, & *Primeroſe*, que ce ſoit toûjours par les vaiſſeaux qui ſe terminent au col de la matrice, ce que *Columbus* dit avoir remarqué devant pluſieurs perſonnes, en l'anatomie d'une femme nommée *Sainɛte*, qui avoit ſes menſtruës dans le temps qu'elle fut penduë, pour avoir defait ſon enfant, ayant trouvé les vaiſſeaux qui ſe terminent en cét endroit tout remplis de ſang, & beaucoup plus gros que ceux qui aboutiſſent au fond de la matrice; & les autres ſoûtiennent au contraire avec bien plus de raiſon, que ce ſang vient ordinairement, quand la femme n'eſt pas groſſe, des vaiſſeaux qui ſe diſtribuent au fond de la matrice, & ſeulement de ceux qui ſont à ſon col quand la femme eſt groſſe, s'il arrive qu'elle ait ſes menſtruës : c'eſt ce que j'ay remarqué pluſieurs fois, & fait obſerver devant pluſieurs de mes Confreres, le 12. Janvier 1672. (ayant l'honneur pour lors d'eſtre Prevoſt de la celebre Compagnie des Maîtres Chirurgiens Jurez de cette ville de Paris) ce qui fut en la diſſection d'une femme qui avoit auſſi eſté penduë pour un pareil crime dans le temps qu'elle avoit actuellement ſes menſtruës, ſur le cadavre de laquelle M. *Devaux* le fils faiſoit ſon chef d'œuvre anatomique. On voyoit manifeſtement en cette femme le contraire de ce que diſent *Primeroſe au* 1. *liv. des maladies des femmes*, & *Columbus au* 6. *liv. de ſon anat.* car toute la cavité du fond de ſa matrice eſtoit enduite de petits grumeaux de ſang caillé, & ſes vaiſſeaux beaucoup plus gros que ceux du col, & meſme tous pleins de ce ſang caillé, vers les orifices qui ſe dégorgent dans le fond de la matrice. Je ne veux pourtant pas nier que les menſtruës ne s'écoulent auſſi quelquefois par ce col en meſme temps que par le fond de la matrice, quand la femme n'eſt pas groſſe; mais je ſoûtiens ſeulement que l'opinion de *Columbus*, fondée ſur une ſimple experience, n'eſt pas veritable ordinairement : car, comme dit *Ariſtote*, *Quæ magna eſt parte fiunt : ea maximè ſecundùm naturam ſunt.* Les choſes qui ſont naturelles ſe font le plus ſouvent. Or eſt-il qu'il eſt naturel pour cette raiſon, que les menſtruës procedent du fond de la matrice.

La diſpute n'eſt pas moindre touchant la cauſe de l'évacuation periodique des menſtruës, que touchant la nature de ce ſang & les voyes par leſquelles il s'écoule, que nous avons expliquées. Les uns avec

Ariſtote l'attribuent à la Lune, qui a grande domination ſur tous les corps humides ; comme eſt celui de la femme, que l'on dit en riſée eſtre lunatique à cauſe de cela. C'eſt ce qui fait donner credit à ce vers,

Luna vetus vetulas, juvenes nova luna repurgat.

D'autres qui ſont du ſentiment de *Galien, au 2. liv de la ſemence* & *au 14. de l uſage des parties*, rapportent cela au temperamment froid, & à la vie ſedentaire de la femme, laquelle ne pouvant conſumer pour ſa nourriture tout le ſang qu'elle engendre, il arrive qu'eſtant en trop grande abondance, la nature s'en décharge de temps en temps ſur les parties genitales de la femme, qui ſont les parties les plus foibles de ſon corps ; & d'autres (avec aſſez de raiſon ce me ſemble) veulent que la principale cauſe de cette évacuation ſoit une certaine fermentation qui ſe fait dans toute la maſſe du ſang, laquelle jointe à ſon abondance, le fait ſortir par les voyes les plus diſpoſées à le laiſſer écouler, comme ſont celles de la matrice ; ainſi que nous voyons que fait le vin nouveau, qui dans le temps de ſa fermentation, vient à ſe faire paſſage & à ſortir par les plus foibles endroits du tonneau qui le contient.

Les femmes n'ont pas pour l'ordinaire ce flux menſtruel devant l'âge de treize ans, non plus qu'apres celui de 45. ans : toutefois quelques-unes l'ont devant & aprés ces deux âges ; mais cela eſt rare *Schenkius au 4. liv de ſes Obſerv.* rapporte pluſieurs exemples de l'une & l'autre ſorte, & entr'autres de quelques femmes qui ont eu leurs menſtruës reglement juſques à 84. ans ; & meſme d'une qui les avoit encore à l'âge de 103. ans ; mais ces ſortes d'évacuations ne doivent pas eſtre qualifiées du nom de menſtruës aux femmes qui ont paſſé l'âge de 55. ans : car pour l'ordinaire, ce ſont plûtôt des pertes de ſang qui leur viennent par maladie ſans aucune regle, & qui ſont pour lors preſque toûjours ſymptomatiques, auſſi bien que ſont celles qui continuent durant pluſieurs mois, & meſme durant pluſieurs années ſans aucune interruption, comme eſtoit le flux de ſang de cette femme, dont il eſt parlé dans l'Ecriture ſainte, laquelle aprés douze années de cette facheuſe maladie, fût guerie miraculeuſement par JESUS-CHRIST. Cette évacuation, pour eſtre naturelle, doit durer 3. ou 4. jours tout au plus, & s'augmenter depuis l'heure qu'elle commence juſques à la moitié de ce temps, & diminuer à proportion juſques à ce qu'elle ceſſe entierement. Les femmes qui l'ont moins de deux jours, ou plus de quatre, ne ſe portent pas ordinairement ſi bien que les autres. La quantité de cette évacuation, ſi nous en croyons *Hipocrate au liv. des maladies*

des femmes, doit eſtre en tout de deux *hemines*, ou environ, quand la femme ſe porte bien (*l'hemine* eſtoit une meſure des Anciens, qui tenoit environ neuf ou dix onces) mais la quantité, ni le temps auquel les menſtruës arrivent, ne peuvent pas eſtre juſtement determinez; car cela dépend entierement de l'âge, du temperamment de l'habitude du corps, de la region, de la ſaiſon, du regime de vivre, de l'exercice, & de pluſieurs autres choſes qui contribuent beaucoup plus que ne fait pas la Lune, à la quantité plus ou moins grande de leur évacuation, laquelle eſt ſouvent retardée ou avancée, ſelon ces differentes diſpoſitions. Pour ce qui eſt de l'intervalle du temps d'une évacuation juſques à l'autre; il eſt, comme chacun ſçait, d'un mois pour l'ordinaire, ou de quelques jours du moins, y comprenant ceux de l'évacuation. Ces menſtruës ſont principalement deſtinées de nature pour ſervir de matiere à la generation de l'enfant & à ſa nourriture, durant qu'il eſt au ventre de la mere, & par accident à repurger toute l'habitude du corps de la femme de la ſuperfluité du ſang en d'autres temps. Mais ſans nous arreſter davantage ſur une choſe qui eſt ſi commune, que toutes les femmes en peuvent faire des leçons aux Philoſophes, finiſſons noſtre Traité des Parties de la Femme qui ſervent à la generation, pour examiner les maladies des femmes groſſes & accouchées, & pour enſeigner les moyens d'y remedier.

Fin du Traité des Parties de la Femme qui ſervent à la generation.

LIVRE I.

DES MALADIES, ET DES DIFFERENTES diſpoſitions des Femmes groſſes, depuis le moment de la conception, juſqu'au terme de l'accouchement.

IL ne peut arriver aux femmes beaucoup d'indiſpoſitions depuis l'heure de la conception juſqu'au terme de l'accouchement, à cauſe que pour lors elles ſont ſujettes, non ſeulement à celles qui ſont cauſées par la groſſeſſe, mais auſſi à celles qui leur viennent en d'autres temps. C'eſt de-là

que nous pouvons bien connoître que la condition des femmes eſt tres-mal-heureuſe, puis qu'elles ne ſont pas ſeulement ſujettes à toutes les indiſpoſitions des hommes, mais encore à une infinité d'autres, dont les hommes ſont exempts. Mon deſſein n'eſtant pas de m'étendre aſſez amplement pour les examiner toutes, je ne m'arreſteray qu'aux principales & aux plus ordinaires maladies qui accompagnent ſouvent la groſſeſſe, & qui ont durant ſon cours quelques indications particulieres pour leur curation; car pour tout ce qui eſt de celles qui n'ont que les indications generales, & qui peuvent arriver à la femme indifferemment en tout temps, on peut facilement les connoître, & y remedier par les voyes communes, pourvû que cependant on ait toûjours égard à la diſpoſition de la groſſeſſe; parce que comme *Hipocrate* a tres-bien obſervé *au 1 livre des maladies des femmes*, la curation des maladies des femmes differe grandement de la curation de celles des hommes : c'eſt ce qui fait que les Medecins qui traitent les unes comme les autres, ſans s'informer exactement de leur cauſe, font une grande faute, dont il dit avoir veu pluſieurs exemples; c'eſt pourquoy nous devons à plus forte raiſon uſer d'une bien plus grande precaution en traitant les maladies des femmes groſſes.

Il ſeroit aſſez à propos, pour bien conſiderer ſuivant noſtre intention toutes les circonſtances de la groſſeſſe, de commencer par l'explication de la conception dont elle doit eſtre precedée; mais comme elle ne ſe peut faire que par la femme feconde, je veux avant que d'en parler, afin de connoître la choſe dés ſon origine, faire quelques obſervations, des plus conſiderables ſur la fecondité, & ſur la ſterilité des femmes; car la ſterilité procede tres-ſouvent de leur part, plûtôt que du côté des hommes, parce qu'il ſe remarque en elles beaucoup de conditions, dont n'ont pas beſoin les hommes, qui ne doivent fournir que quelque peu de leur ſemence, & une ſeule fois pour la generation; mais les femmes, outre la leur, doivent avoir un lieu propre pour les recevoir toutes deux, tel qu'eſt la matrice bien diſpoſée, & de plus, une matiere deſtinée à la nourriture de l'enfant, durant tout le temps qu'il y ſejourne, comme eſt le ſang menſtruel : c'eſt ce qui fait que pour un homme impuiſſant, il ſe rencontre ordinairement plus de trente femmes ſteriles. Voyons donc avant toutes choſes qu'elles ſont les marques de la fecondité & de la ſterilité des femmes.

CHAP.

CHAPITRE I.

Des signes de la fecondité & de la sterilité des Femmes.

PAr la fecondité de la femme, j'entens une disposition naturelle de son corps, & principalement de la matrice, au moyen de laquelle avec l'aide de l'homme, elle peut engendrer son semblable ; & par la sterilité qui est le contraire, j'en conçois l'impuissance, qui provient des défauts & des vices qui se rencontrent en tout son corps, ou en quelques-unes de ses parties. Faisons quelque recherche des signes les plus notables de l'une & de l'autre, & principalement de ceux qui nous paroissent à la vûë & au tact, par lesquels nous en jugerons beaucoup mieux que par quantité d'autres qui le plus souvent ne sont pas trop certains ; car ceux qui se tirent des differens temperamens, nous peuvent facilement tromper, dautant qu'il se rencontre quelquefois des femmes tres-mal-habituées & cacochymes, qui ne laissent pas d'engendrer, & d'autres qui bien qu'elles ayent une santé tres-parfaite, sont neanmoins steriles, & tiennent en cela quelque chose de la nature des mules, qui le sont toutes pour l'ordinaire. Je dis pour l'ordinaire, car on a veu quelquefois des mules qui ont engendré, comme *Aristote* nous le témoigne au *22.ch.du 6.liv. de l'hist.des animaux*, où il fait mention d'une qui fit mesme deux petits en une seule fois ; & au 24.chapitre du mesme Livre, il dit qu'en Syrie elles engendrent toutes. *Pline* nous certifie aussi la mesme chose au *42.ch.du 8.liv.de l'hist.nat* mais cela est tres-rare en ce païs-cy.

Nous dirons donc premierement que la Matrice est une partie absolument necessaire pour la fecondité, & qu'elle est le principal objet qu'on doit se representer & examiner pour en bien juger : mais cõme nous voyons que toute sorte de terre n'est pas propre à rapporter, & qu'il y en a de tres-ingrates qui ne produisent rien, aussi n'est-ce pas assez que la femme ait une matrice pour estre capable de concevoir ; car il s'en rencontre beaucoup qui sont steriles. Nous avons cy devant montré fort exactement quelle doit estre sa composition & sa structure naturelle, pour pouvoir servir à une si admirable fin qu'est la generation ; c'est pourquoi nous n'ajoûterons rien à ce que nous en avons dit en ce lieu, auquel on aura recours pour en avoir connoissance.

On doit donc sçavoir en general, que les signes de la fecondité de

la femme ſont, qu'elle ait ſa matrice bien diſpoſée, qu'elle ſoit d'âge au moins de 13.à 14.ans, & au plus de 45. à 50. pour l'ordinaire,quoy qu'aucunes (toutefois rarement) conçoivent plûtôt ou plus tard, ſelon leur differente nature & diſpoſition; qu'elle ſoit de bon temperamment & mediocrement ſanguin; qu'elle ait pendant ce temps ſes purgations d'un ſang bon & loüable en couleur,quantité,qualité & conſiſtance,& reglement de mois en mois, à une ſeule fois ſans interruption, depuis qu'elles commencent à couler juſques à ce que l'évacuation ſoit parfaite.Ce n'eſt pas qu'il ne puiſſe arriver, ainſi qu'*Ariſtote* a tres-bien remarqué *au 2. ch.du 7.liv.de l'hiſt. des anim.* que des femmes conçoivent ſans avoir jamais eu leurs menſtruës, comme ſont celles qui bien qu'elles n'ayent pas une ſi grande abondance de ſang que la nature en faſſe une évacuation ſenſible au dehors,elles en ont toutefois autant qu'il en reſte ordinairement aprés l'évacuation des menſtruës à celles qui les ont. *Schenkius au 4. liv.de Obſerv.* raporte beaucoup d'exemples de la ſorte.

Nous diſons que ſes purgations doivent eſtre d'un ſang bon & loüable, parce qu'aux femmes qui ne ſont pas groſſes, & qui ſont d'age à le pouvoir devenir, ce n'eſt qu'un regorgement & une évacuation naturelle de celui qui eſt ſeulement ſuperflu, lequel n'a en ſoy aucune malignité, comme pluſieurs s'imaginent fauſſement; car aux femmes bien ſaines, il ne doit preſque pas differer en couleur, en conſiſtance, & en qualité de celui qui reſte dans les vaiſſeaux, ſinon par le peu d'alteration que lui cauſe la chaleur des lieux d'où il ſort, & par le mélange de quelques humiditez dont la matrice eſt toûjours abreuvée. Cette évacuation ſe doit faire, pour le mieux,tous les mois une ſeule fois,quoy qu'aucunes l'ayent tous les quinze jours, ou au bout de trois ſemaines; ſelon plus ou moins qu'elles ſont ſanguines,ou bilieuſes, & qu'elles ont le ſang échauffé: elle ſe doit faire pendant deux ou trois jours conſecutifs au moins,ou pendant cinq ou ſix au plus, & ce peu à peu ſans interruption, & encore plus ou moins,ſelon la difference des temperamens particuliers. Si la femme en a moins,comme quand elle vient ſur l'âge avancé, elle devient ſterile;dautant que ce ſang doit ſervir de nourriture à l'enfant quand il eſt au ventre de la mere,& pareillement ſi elle en a plus, parce que la femme en reſte trop debile, & ſa matrice en eſt refroidie. Il y a neanmoins quelques femmes qui en vuident plus en deux ou trois jours, que d'autres ne font en huit. Il doit couler peu à peu, ſans interruption, & non tout à coup, car les grandes & ſubites évacuations font grande diſſipation des eſprits,

qui ſont neceſſaires en quantité pour la generation ; & l'interruption de ces évacuations nous témoigne quelque empêchement à la nature, ou quelque vice & mauvaiſe diſpoſition de la matrice.

Si tous ces ſignes ſe rencontrent, nous pourrons vray-ſemblablement dire que la femme eſt feconde ; je dis vray-ſemblablement, car il y a beaucoup de femmes auſquelles ils ſe trouvent, qui n'engendrent pas, quoy qu'elles faſſent leur poſſible, & qu'elles uſent du coït avec des hommes tres-feconds, & obſervent pour cela toutes les circonſtances requiſes & neceſſaires, comme nous dirons cy aprés : On en voit auſſi quelques unes, qui bien qu'elles n'ayent pas toutes ces conditions, ne laiſſent pas pourtant d'eſtre fecondes. Mais ſi toutes les choſes ſuſdites ſe remarquent en une femme, ſans qu'elle puiſſe concevoir, & qu'on deſire eſtre éclairci plus à fond, & reconnoître plus certainement ſi elle en eſt capable, *Hipocrate* nous enſeigne un moyen de le ſçavoir, auquel je n'ajoute pas grande foy, parce que les raiſons en ſont fort obſcures. C'eſt dans l'aphoriſme 59. du 5. Livre, où il dit ; *Si mulier non concipiat, & ſcire placet an ſit conceptura, veſtibus undique obvolutam ſubter ſuffito : ac ſi odor corpus pervadere videatur, ad nares & os uſque, non ſua culpa ſterilem eſſe ſcito.* Si la femme ne conçoit pas, & que tu deſire ſçavoir ſi elle doit concevoir ou non, il la faut enveloper de tous côtez de linges ou couvertures, & mettre ſous elle un parfum ; & ſi tu vois que ſon odeur penetrant le corps ſe communique juſques au nez & à la bouche, ſois certain, (dit il) qu'elle n'eſt pas ſterile de ſoy. *Ariſtote au ch. 5. du livre 2. de la gener. de l'anim.* nous donne, outre l'épreuve du parfum de la ſorte, un moyen de reconnoître la fecondité & la ſterilité de la ſemence. Il dit que celle qui eſt feconde eſt épaiſſe, à cauſe qu'elle eſt bien cuite, & que la verſant dans l'eau elle deſcend au fond ; mais que celle qui eſt ſterile aqueuſe & ſe diſperſe auſſi-tôt, & nage au deſſus ; mais cette experience ne ſe pouvant pas faire en la ſemence de la femme comme en celle de l'homme, ne nous y arreſtons point.

La fecondité eſtoit anciennement ſi eſtimée de nos premiers peres, qu'ils croyoient que la ſterilité étoit une marque de reprobation ; pour raiſon dequoi la ſervante feconde mépriſoit ſa maîtreſſe ſterile, ainſi que nous liſons au Ch. 16. de la *Geneſe*, où il eſt fait mention de *Sara* femme d'*Abraham*, laquelle n'ayant point d'enfans, & voyant qu'elle eſtoit hors d'âge d'en pouvoir eſperer, & que ſon mari eſtoit tout déplaiſant, elle lui dit de prendre ſa ſervante Egyptienne, nommée *Agar*, pour coucher avec lui, afin que par ſon moien elle lui pût donner lignée ; ce que le bon pere *Abra-*

ham fit auſſi-tôt, & eut d'elle enſuite un fils, qui fut nommé *Iſmaël*: mais dés que cette ſervante eut conçu, elle n'eut plus que du mépris pour ſa maîtreſſe *Sara*, qui eſtoit ſterile pour lors. Les femmes de nôtre temps ne font pas neantmoins tant de cas d'avoir lignée de cette façon, & il s'en voit tres-peu qui vueillent ſouffrir que leur mari careſſe la ſervante bien loin de l'y exciter charitablement: la coûtume en eſt abolie parmi nous. C'eſt ce qu'*Ouvene* a tres-bien exprimé par ces deux Vers:

Quæ velit ancillam concedere nuptam marito,
Res eſt hoc noſtro tempore rara, Sara.

J'admire auſſi à ce ſujet la forte paſſion qui ſe remarque en pluſieurs perſonnes, qui n'ont point de plus grand regret que de ſe voir mourir ſans enfans, & ſans mâles principalement. Pour moy je croy que ceux qui ſont de la lignée des Ceſars, ou de celle des Bourbons, peuvent bien avec quelque raiſon, ſe laiſſer aller à cette ſuperſtitieuſe & commune inclination, pour la conſervation de leur eſpece, & eſtre travaillez de ces ſortes d'inquietudes, qui ne ſont point convenables aux gens du commun; mais qui ſont excuſables & permiſes aux grands Monarques & aux Hommes illuſtres.

Lorſque nous avons une parfaite connoiſſance des diſpoſitions naturelles, ils nous eſt aiſé de diſcerner celles qui ſont contre nature; c'eſt pourquoy les ſignes de la fecondité que nous avons dits, nous font facilement connoître ceux de la ſterilité. Les cauſes de la ſterilité procedent ou de l'âge, ou de la mauvaiſe temperature & de la conformation vicieuſe de la matrice, & des parties qui en ſont dépendantes, ou de l'indiſpoſition & de l'intemperie de toute l'habitude du corps de la femme. La mauvaiſe conformation de la Matrice rend les femmes ſteriles; comme quand ſon col appellé *Vagina* eſt ſi étroit, qu'il ne peut pas donner entrée au membre viril, & lors qu'il eſt tout à fait bouché, ou en partie, par quelque membrane externe ou interne (au cas qu'ils s'y en trouve, ce qui eſt tres-rare) ou par quelque tumeur, ou par une calloſité, ou par quelque cicatrice qui empeſche que la femme ne puiſſe uſer librement du coït.

Mais ce n'eſt pas aſſez que la verge de l'homme ſoit logée dans le *Vagina*, qui eſt comme l'antichambre de la Matrice; car venant en l'action du coït à fraper à ſa porte, qui eſt l'orifice interne, ſi elle ne lui eſt ouverte, c'eſt peine perduë, ou plaiſir inutile. C'ét orifice eſt pareillement empeſché de s'ouvrir par quelque calloſité provenant de l'abondance des mauvaiſes humeurs, qui s'écoulent ordinairement de la matrice, ou par

quelque tumeur qui lui ſurvient, ou bien par quelque partie qui le comprime de telle façon, qu'il ne ſe peut dilater pour recevoir la ſemence, comme fait l'épiploon, ce qui arrive aux femmes graſſes, au ſentiment d'*Hipocrate* au Livre intitulé *De ſterilibus*, & en l'Aphoriſme 46. du 5. Livre, où il dit, *Quæ præter naturam craſſæ non concipiunt, iis os uteri ab omento comprimitur, & priuſquàm extenuentur, non concipiunt.* Les femmes graſſes outre nature ne peuvent concevoir à cauſe que l'épiploon comprime l'orifice de leur Matrice, & elles ne conçoivent pas avant qu'elles ſoient devenuës maigres. Je n'admets pas bien volontiers entre les cauſes de ſterilité cette compreſſion de l'orifice interne par l'épiploon, d'autant que ce fameux l'*Aretin* y pourroit bien remedier par quelqu'une des poſtures du coït qu'il a inventées, en telle ſorte que cet orifice ne ſeroit pas ainſi comprimé dans l'action.

Le ſujet le plus frequent pour lequel cét orifice ne s'ouvre pas en cette action, pour recevoir la ſemence, eſt l'inſenſibilité de quelques femmes, qui ne prennent aucun plaiſir au déduit venerien ; mais lors qu'elles y trouvent du goût, la matrice deſireuſe & avide de cette ſemence s'entrouve, & ſe rend comme beante pour la recevoir, & pour s'en delecter dans cet inſtant. Neantmoins quoyque la femme reçoive le membre viril dans le *vagina* ou col de la matrice, & que ſon orifice interne s'ouvre pour donner paſſage à la ſemence, elle ne laiſſe pas aſſez ſouvent d'eſtre ſterile, à cauſe de la mauvaiſe ſituation de cét orifice, qui n'eſtant pas quelquefois placé droitement, regarde en deſſous vers l'inteſtin *rectum*, ou vers les parties laterales, ce qui empeſche l'homme d'y pouvoir bien darder ſa ſemence, & par conſequent la femme de concevoir, à cauſe que la ſemence s'écoule auſſi tôt au dehors, ou eſt entierement refroidie n'étant pas reçuë au meſme moment dans la matrice.

Hipocrate ſemble nous avoir marqué toutes les cauſes de la ſterilité, qui procede de la mauvaiſe temperature de la matrice, en l'Aphoriſme 62. du 5. Livre, où il dit, *Quæ frigidos & denſos habent uteros, & quæ præhumidos uteros habent, non concipiunt ; extinguitur enim in ipſis genitura. Et quæ plus æquo ſiccos & adurentes: nam alimenti defectu ſemen corrumpitur. Quæ verò ex utriſque moderatam nactæ ſunt temperiem, eæ fœcundæ evadunt.* Toutes les femmes qui ont la matrice froide & épaiſſe & celles qui l'ont trop humide, ne conçoivent point, car la ſemence s'éteint en elles : comme auſſi celles qui l'ont trop ſeiche & trop chaude ; car par defaut d'aliment la ſemence ſe corrompt : mais celles qui ſont de mediocre tem-

perature ſont fecondes. De toutes ces choſes que recite *Hypocrate* en cét Aphoriſme,la plus commune à mon avis,qui rend les femmes ſteriles, eſt cette continuelle humidité de Matrice, entretenuë par une quantité de fleurs blanches,dont pluſieurs femmes ſont fort incommodées,provenant de la décharge des humeurs de tout le corps,qui s'accoûtument à prendre leur cours par cette partie, lequel on ne peut que tres-difficilement détourner,quand il eſt inveteré ; & la Matrice eſtant abreuvée de ces humiditez vicieuſes, ſe trouve interieurement ſi onctueuſe & ſi gliſſante, que la ſemence(quoique de conſiſtance viſqueuſe)n'y peut adherer,& y eſtre retenuë;ce qui fait qu'elle s'écoule auſſi-tôt, ou peu aprés qu'elle y a eſté reçuë, ou bien y demeurant elle en eſt entierement corrompuë & mortifiée. *Galien* au Commentaire de cét Aphoriſme, dit que la ſemence eſt éteinte par ces humiditez dans la matrice,comme eſt le bled dans ces terres marécageuſes,lequel ne produit auſſi aucune choſe au defaut d'aliment,s'il eſt jetté en ces terres ſabloneuſes & pierreuſes,non plus que s'il eſt ſemé durant les grandes chaleurs de l'Eſté dans le tems de la Canicule.

La ſterilité vient auſſi de toute l'habitude du corps,cõme quand la femme eſt trop vieille,ou trop jeune ; car la ſemence des jeunes n'eſt pas encore prolifique,& elles n'ont point de ſang menſtruel,qui ſont deux choſes requiſes à la fecondité ; & celle des vieilles eſt en petite quantité & trop refroidie, & le ſang menſtruel leur manque auſſi : mais quoique la femme ſoit d'un âge convenable,l'intemperature univerſelle de ſon corps la rend neanmoins ſterile,comme il arrive quand elle eſt étique, hydropique,febricitante,& valetudinaire, & principalement d'autant plus que les parties nobles ſont déchuës de leur temperature & conſtitution naturelle ; car pour l'ordinaire les femmes ſteriles ſont bien plus valetudinaires que les autres. On voit toutesfois pluſieurs femmes qui nous paroiſſent ſteriles pendant un long temps pour quelqu'une des cauſes ſuſdites,& juſques en l'âge de trente-cinq & quarante ans,meſme quelquefois plus long temps, qui ne laiſſent pas à la fin d'engendrer, eſtant gueries des indiſpoſitions qui les empêchoient, ou ayant changé par l'âge de temperament, dont nous avons veu un exemple bien remarquable en la perſonne de la Reine Mere derniere decedée, laquelle a eſté plus de vingt-deux ans aprés ſon mariage ſans faire aucun enfant,enſuite dequoi elle eut au grand deſir & contentement de toute la France, nôtre invincible Monarque Loüis XIV. à preſent regnant, à qui Dieu qui veüille onner une longue & heureuſe vie, pour l'entier accompliſſement de dutes ſes grandes & glorieuſes entrepriſes.

On peut quelquefois remedier à quelques-unes de ces ſterilitez en ôtant leurs cauſes, & procurant les diſpoſitions que nous avons dit être neceſſaires à la fecondité, & meſmes à celle qui provient de l'intemperature univerſelle, en reduiſant par un regime convenable le corps à un bon temperament, ſuivant les differentes indiſpoſitions. C'eſt pourquoy ſi la femme a naturellement le *vagina* trop étroit, ſans que ce ſoit pour quelques-unes des cauſes que nous avons dites, elle doit être aſſociée avec un homme qui ait le membre viril proportionné, ſi faire ſe peut, & ſi elle l'a ſi étroit que les plus petits n'y puiſſent entrer (ce qui ſe rencontre peu ſouvent) elle doit tâcher de le relâcher, & dilater avec axonges & huiles émollientes; ſi le col de ſa matrice eſt comprimé par quelque tumeur, il la faudra reſoudre ou faire ſuppurer, ſelon ſa nature, & ſelon ſa ſituation, ayant toûjours égard à empêcher la corruption de ces parties, leſquelles étant chaudes & humides y ſont fort ſujettes; ce qui arrive aſſez facilement, parce que la matrice ſert comme d'égoût, par lequel toutes les mauvaiſes humeurs du corps ſe purgent; de ſorte qu'il faut bien prendre garde que ces eſpeces de tumeurs ne ſe convertiſſent en *cancer*, qui eſt une maladie tres-fâcheuſe, qui fait languir miſerablement les pauvres femmes qui en ſont affligées, & qui aprés beaucoup d'inſupportables douleurs, les conduit toûjours à une mort inévitable.

Lors que le *Vagina* n'eſt pas libre en ſa capacité, à cauſe de quelque cicatrice ſurvenuë aprés quelque déchirure, provenant de ce que la femme auroit eſté forcée & violée, ou d'un fâcheux accouchement, ou bien enſuite de quelque ulcere, qui en auroit fait aglutiner les deux côtez, ſoit interieurement ou exterieurement, on les ſeparera le plus dextrement que faire ſe pourra, avec le biſtory, ou autre inſtrument ſelon que le cas le requiert, empêchant par linges interpoſez qu'ils ne puiſſent ſe rejoindre. *Avenzoar 2. Theiſir tract. 5. c. 1.* dit, qu'il n'y a que Dieu ſeul qui puiſſe remedier à la ſterilité naturelle, & que l'homme ne le peut pas naturellement; neantmoins il eſt tres-certain que ſi le defaut naturel eſt petit, & qu'il ne ſoit pas bien conſiderable, on y peut aſſez ſouvent remedier.

C'eſt pourquoy s'il ſe trouve (ce qui eſt tres-rare) des femmes qui n'ayent pas naturellement la vulve ou entrée exterieure de la matrice percée, il leur faudra ouvrir d'une inciſion longitudinale. *Fabrice* recite avoir veu telle choſe à une jeune fille de treize ans, qui en penſa mourir, ſes menſtruës ne pouvant fluër, à cauſe qu'elle n'étoit pas perforée; pour lequel ſujet il luy fit une pareille operation, qui luy reüſſit fort bien, & la

rendit par ce moyen capable de generation. Si l'orifice interne de la matrice est situé & regarde en dessous, ou à côté, on y pourra en quelque façon remedier, en faisant observer à la femme dans l'action du coït, une situation par laquelle la semence de l'homme puisse estre éjaculée vers cét orifice; & si les fleurs blanches, & autres impuretez de la Matrice rendent la femme sterile, comme elles viennent presque toûjours d'une décharge de toute l'habitude sur cette partie, on y remediera par évacuations, par purgations, par usage des eaux minerales, & par regime de vivre, selon leurs differentes causes, & selon la qualité de ces mauvaises humeurs, qui ne cessent jamais ou de fluër sur la matrice jusques à ce que leur source soit entierement tarie; c'est pourquoy il faut toûjours user de remedes generaux avant que de venir à l'application des particuliers en cette partie, qui pourroient mesme causer quelque plus grande maladie si on ne se servoit de cette precaution: mais si nous ne reconnoissons en la femme (comme il arrive quelquefois) aucune de toutes les causes de sterilité que nous avons marquées cy-dessus, & que neanmoins elle ne puisse pas concevoir, *Ætius* conseille en ce cas de la purger avec du lait d'ânesse, & de lui fomenter & parfumer les parties genitales de drogues aromatiques, propres à faire ouvrir la matrice, & de la faire abstenir du coït durant deux ou trois mois, *Hipocrate* recommande aussi la mesme chose au Livre de la Nature de la femme, où il dit, qu'il faut purger la femme & sa matrice, si on veut qu'elle devienne grosse. *Si prægnantem facere voles mulierem, ipsam & uteros purgato.*

Aprés avoir parlé des moyens de remedier à la sterilité de la femme, suivant les differentes causes, il ne reste plus qu'à faire connoître le tems le plus propre à l'usage du coït pour la conception. Quelques-uns veulent que ce soit lors que les menstruës commencent à fluër, non en si grande abondance que la semence en soit éteinte, & qu'elle soit contrainte de s'écouler avec le sang, ou bien quand elles cessent, fluant toutefois encore un peu, à cause qu'elle est plus facilement reçûë dans la matrice, qui est ouverte en ce tems pour l'écoulement des menstruës, & fermée (à ce qu'ils disent) en tout autre tems. Mais il est tres-certain, que le tems le plus propre est celui qui suit immediatement aprés l'entiere évacuation des mois, ou à tout le moins quand ils finissent; car pour lors la matrice estant parfaitement purgée de ces excretions, retient bien plus facilement les semences. C'est pour cela que nous lisons dans l'Ecriture sainte au *15. Chap. du Levit.* qu'il estoit ordonné que la femme fût separée de l'homme durant

rant 7. jours dans le temps de ſes menſtruës, & qu'il eſtoit pour lors deffendu à l'homme d'uſer du coït avec elle. Il eſt auſſi tres-à propos d'obſerver que ce ſoit plûtôt le matin que le ſoir, à cauſe que dans ce temps la digeſtion des alimens eſtant faite, la ſemence eſt mieux cuite, & bien plus parfaite, & pour pluſieurs autres raiſons qu'on peut voir au 5. *Ch. du 2. liv. des erreurs populaires de Ioubert.* Ayant fait connoître les plus certains ſignes de la fecondité, & les marques de la ſterilité, il faut maintenant, afin de ſuivre l'ordre que je me ſuis propoſé parler de la conception.

CHAPITRE II.

De la Conception, & des conditions qui y ſont neceſſaires.

LA Conception n'eſt autre choſe qu'une action propre & particuliere de la matrice, par laquelle les ſemences prolifiques de l'homme & de la femme y ſont reçuës & retenuës, afin que l'enfant en ſoit engendré & formé. Il y a deux ſortes de conception, l'une vraye, qui eſt ſelon nature, à laquelle ſuccede la generation de l'enfant dans la matrice, & l'autre fauſſe, que nous pouvons dire eſtre tout-à fait contre nature, enſuite dequoy les ſemences ſe convertiſſent en eau, faux germes, moles ou autres matieres étranges. Pluſieurs ſont en conteſtation pour determiner préciſement le temps de la conception : car les uns veulent qu'elle ne ſoit faite qu'au ſeptiéme jour aprés la reception & la retention de la ſemence dans la matrice, ſe fondant ſur une pretenduë autorité d'*Ariſtote au 3. Chap. du 7 liv. de l'hiſt. des anim.* qui dit *Si ſemen in ſeptimum diem intus permanſerit conceptum jam eſſe certum eſt.* Si la ſemence demeure dans la matrice juſques au 7. jour, la conception eſt pour lors certaine. *Rodericus à Caſtro, cap. 14. l. 3. de nat. mul.* abrege beaucoup plus ce temps, diſant qu'on doit croire que la femme a conçu quand la ſemence aprés ſon éjaculation eſt conſervée par la chaleur de la matrice, & qu'elle ne s'en écoule pas dans l'eſpece de ſept heures, enſuite dequoi la formation du *fœtus* eſt commencée. Et d'autres veulent avec bien plus de raiſon, que la conception ſe faſſe dans le meſme moment de la retention des ſemences prolifiques en la matrice. Mais ceux qui prolongent ainſi le temps de la conception juſques au ſeptiéme jour expliquent mal ce paſſage d'*Ariſtote*, qui n'a pas eſté de ce ſentiment ; car quoy qu'il ait dit que la conception eſtoit certaine quand la ſemence a demeuré ſept jours dans la matrice

il ne faut pas conclure de-là qu'elle ne ſoit faite qu'en ce temps; mais ſeulement que la conception de la ſemence qui s'eſt conſervée juſqu'au ſeptiéme jour eſt bien plus certaine, à cauſe que cette ſemence commençant pour lors à eſtre envelopée de membranes, qui ſont déja formées en ce temps, n'eſt pas tant en danger de s'écouler comme elle eſtoit durant les premiers jours de la conception : c'eſt ce qu'il nous ſignifie bien par ces paroles qu'il ajoûte enſuite, *Nam quæ effluxiones vocantur, intra tot numero dies fieri ſolent.* C'eſt ce qui ſe peut encore plus facilement prouver par le commencement de ce meſme Chapitre d'*Ariſtote* ; Voici ce qu'il dit : *Indicium mulierem jam concepiſſe cum ſtatim à coïtu locus ſucceſſit.* Vn indice que la femme a déja conçu eſt, quand incontinent aprés le coït, le lieu devient ſec (c'eſt-à-dire la matrice) mais il parle encore plus preciſément de la conception au 20. *Ch. du 1. liv. de la gener. des anim. Conceptum appello primam ex mare ac fœminâ mixturam.* J'appelle (dit-il) conception le premier mélange de la matiere de l'homme avec celle de la femme.

La mauvaiſe explication de ce premier paſſage d'*Ariſtote*, eſt ce qui fait que *Federic Bonaventure au 51. Chap. de ſon 9. Liv. de l'accouch. à huit mois*, & *Alphonſe à Caranza au 1. Ch. de la concept.* (étendant la conception juſqu'au 7. jour) nous ont aſſuré qu'une femme pouvoit concevoir aprés la mort de ſon mari, quand il arrivoit qu'il mourroit incontinent aprés le coït, ou peu de jours enſuite, ſoit qu'il fut tué, ou qu'il mourut naturellement, comme il ſe voit quelquefois ; mais cette opinion me ſemble entierement ridicule, parce que la conception ſe fait toûjours dans le meſme moment de la reception & retention de la ſemence, comme le mot nous le ſignifie ſuffiſamment ; c'eſt pourquoy ſans diſputer d'avantage ſur cette matiere, arreſtons nous à la definition de la conception que j'ay décrite cy-deſſus, laquelle eſt à peu prés conforme à celle qu'en donne le docte *Fernel au 8. Chap. du 7. Liv. de ſa Phiſiologie.*

Les conditions requiſes à la femme pour la conception, ſelon nature, ſont, qu'elle reçoive & retienne en ſa matrice la ſemence prolifique de l'homme, & la ſienne, ſans quoy elle ne ſe peut faire ; car il n'eſt pas vray ce que dit *Ariſtote au 1. Liv. de la gener. des anim.* & quelques autres qui l'ont voulu ſuivre, que les femmes n'ont ny ne jettent aucune ſemence, & c'eſt une grande abſurdité que de le croire ainſi : on reconnoîtra facilement le contraire, en voyant les vaiſſeaux ſpermatiques, & les teſticules des femmes fecondes qui ſont deſtinez à cet uſage, eſquels ſont tous remplis de cette ſemence, qu'elles rendent auſſi bien que les hommes, dans

l'action du coït. Ceux qui ne veulent pas ouvrir les yeux pour reconnoître une verité si claire, doivent faire reflexion sur la ressemblance des enfans à leur mere, laquelle ne vient, que de ce que sa semence avoit dominé celle de leur pere, quand il les fit; ce qui arrive de mesme maniere, lorsque celle du pere a plus de force & de vertu. Or cela fait bien voir, que la semence de la femme contribuë aussi bien que celle de l'homme à la formation de l'enfant. S'ils ne veulent pas demeurer d'accord d'une chose si commune, qu'ils considerent encore la generation de certains animaux, qui participent de la nature du mâle & de la femelle dont ils ont esté engendrez (quoique de differente espece) ainsi que nous voyons tous les jours les asnes & les cavales faire par leur accouplement des mulets, qui sont animaux tenans un milieu de nature & de ressemblance à l'un & à l'autre, qui les ont produits. Nous connoissons donc par-là, que les deux semences sont necessaires pour la veritable conception; mais il faut encore qu'elles soient prolifiques; c'est à-dire, qu'elles contiennent en elles l'idée & la forme de toutes les parties du corps; estant ainsi, la matrice qui en est desireuse s'en delecte, & les retient facilement quand elle les a reçuës, sinon elle les laisse écouler bien-tost aprés.

Ce n'est pas une neceſſité absoluë que les deux semences soient reçuës & retenuës toutes entieres sans qu'il s'en échape aucune chose, car il suffit qu'il y en ait moderement; c'est pourquoy il ne faut pas s'imaginer qu'une portion des semences n'estant pas reçuë dans la matrice soit cause que l'enfant qui en sera formé ait manqué de quelque partie, comme d'un bras, d'une jambe, ou d'un autre membre, pour n'avoir pas eu assez de matiere, d'autant que la faculté formatrice est toute en toutes les parties de la semence, dont la plus petite goutte contient en soy, par puissance, l'idée & la forme de toutes les parties, comme nous venons de dire; ce qui nous est manifestement prouvé par les jumeaux, qui sont engendrez d'un mesme coït par l'abondance de la semence, dont chaque partie, quoyque divisée, forme un corps aussi parfait que s'il ne s'en estoit engendré qu'un seul: mais à la verité, si ces semences ne sont retenuës qu'en petite quantité, l'enfant pourra bien estre plus petit & plus foible; & si l'une seulement; ou toutes les deux, n'ont pas les qualitez requises, ou quoy qu'assez bien conditionnées, s'il arrive que la matrice soit abreuvée & farcie de mauvaises humeurs, comme de menstruës, fleurs blanches, & autres immondices, ou qu'il y ait quelque vice en elle, pour lors s'il se fait quelque conception, elle sera contre nature, & il s'engendrera des faux ger-

mes & des moles, ou des hydropiſies de matrice mêlées de quelques autres corps étranges, qui incommderont la femme, juſques à ce qu'elles les ait vuidez.

C'eſt auſſi bien à tort qu'on blâme quantité de femmes, de ce que leurs enfans viennent au monde marqués de taches rouges & livides, qui défigurent extrémement le viſage de quelques-uns. On dit ordinairement (toutefois ſans raiſon) que cela vient de l'envie qu'ont eu leurs meres de boire de vin; mais bien que par cas fortuit quelques-unes aſſurent avoir eſté en effet travaillées de ces deſirs paſſionnez durant leur groſſeſſe, neantmoins il ne faut pas croire ſuperſtitieuſement, comme on fait, que ces taches viennent de là, mais bien d'une autre cauſe, qu'il nous faut chercher ailleurs. Ce qui fait bien voir qu'elles n'en peuvent pas proceder, eſt que preſque par toute l'Italie, où l'on ne boit que des vins blancs, comme auſſi dans l'Anjou en France, j'y ay vû quantité de perſonnes marquées de ces taches rouges? or ſi cela venoit de l'envie que leurs meres auroient eu de boire du vin, elles devroient eſtre blanches, ou de couleur d'ambre, qui ſont les couleurs des vins de ces païs: c'eſt pourquoy il me ſemble qu'il y a plûtoſt lieu de croire que cela ſe fait par quelque peu de ſang extravaſé de ſon lieu ordinaire, dans le temps que l'enfant eſt formé, lequel demeurant enſuite fortement infiltré dans la propre ſubſtance de la partie où il s'arreſte, en faiſant par ce moyen une confuſion de la ſubſtance du cuir encore fort tendre, avec celle de la chair qui eſt ſituée deſſous, le tache ainſi, & le colore en quelque partie qu'il ſe rencontre de la ſorte, ni plus ni moins que nous le voyons marquer par la poudre à canon, ou par quelques eaux qui produiſent un ſemblable effet, lors qu'il en eſt imbu & abreuvé. Je ne veux pourtant pas nier que l'imagination n'ait quelque force d'imprimer au corps de l'enfant des marques de cette nature; mais cela ne peut arriver que dans les commencemens de la groſſeſſe ſeulement, & principalement dans le moment de la conception; car lorſque l'enfant eſt tout-a-fait formé, l'imagination ne lui peut aucunement changer ſa premiere figure, & les femmes ſe doivent défaire de ces vaines apprehenſions, qu'elles témoignent avoir de telle & telle choſe à chaque moment, qui ſervent à quelques-unes de pretexte pour favoriſer leurs appetits étranges, & pour couvrir leur friandiſe.

Puiſque mon diſcours eſt tombé ſur le ſujet des marques, dont le corps des enfans eſt quelquefois taché en naiſſant, & qui viennent, à ce qu'on

croit le plus ſouvent, de l'imagination de leur mere ; il me ſemble qu'il ne ſera pas tout-à-fait hors de propos, que je faſſe le recit d'une circonſtance bien particuliere qui ſe rencontra en moy lors que je vins au monde, comme mon pere & ma mere me l'ont pluſieurs fois raconté, qui eſt qu'étant groſſe de moy, & ſur le terme d'en accoucher bien-tôt, comme elle fit ; l'aîné de trois fils qu'elle avoit pour lors, qui l'eſtoit ſon premier enfant, âgé de ſix ans, qu'elle aimoit avec une tendreſſe & une paſſion toute extraordinaire, mourut en ſept jours de la petite verole, pendant leſquels elle demeura continuellement jour & nuit auprés de ſon lit, à le ſervir en toutes ſes neceſſitez, ne le voulant pas permettre à aucun autre, pour quelque priere qu'on lui pût faire, de ne point tant ſe fatiguer & s'affliger, comme elle faiſoit, de la maladie de ſon enfant, lui remontrant que dans l'eſtat preſent de ſa groſſeſſe, elle devoit un peu ſonger à elle, & prendre garde à ne pas cauſer la mort à celui qu'elle portoit en ſon ventre : enfin ſon fils deceda au bout des ſept jours de cette maladie, aprés quoy elle accoucha le lendemain de moy, qui apportay en naiſſant cinq ou ſix grains effectifs de petite verole. Or il eſt certain, que ce ſeroit fort mal raiſonner, ſi on diſoit que j'euſſe pour lors contracté au ventre de ma mere cette petite verole, par ſa forte imagination : & ſi on me demande d'où cela pouvoit provenir ? je répondray que l'air contagieux qu'elle avoit reſpiré ſans diſcontinuation, pendant toute la maladie de ſon fils decedé, avoit tellement infecté la maſſe de ſon ſang, duquel j'étois nourri en ce temps, que j'en reçus facilement, à cauſe de la tendreſſe de mon corps, & bien plûtoſt qu'elle, l'impreſſion de cette contagion. Diſons donc, que l'imagination ne peut produire aucun des ſuſdits effets, que dans les momens de la conception, ou tres-peu de jours aprés, & qu'il faut ſouvent (ſi on la veut veritablement connoître) rechercher autre part la cauſe de pluſieurs taches, marques, & feings avec leſquels pluſieurs enfans naiſſent.

CHAPITRE III.

Des ſignes de la Conception.

COmme il eſt bien difficile, & qu'il n'appartient qu'aux Jardiniers experts de connoiſtre les plantes, lors qu'elles commencent à ſortir de terre, il n'y a auſſi que les Medecins & les Chirurgiens experts,

qui puiſſent donner des aſſurances certaines de la conception de la femme dés ſon commencement : neanmoins aucuns de ces ſignes ayant reſſemblance avec ceux de la ſupreſſion des menſtruës,& de quelques autres maladies des femmes, font que pluſieurs y ſont ſouvent trompez.

Je ne m'arreſteray pas à faire recit d'un grand nombre de ſignes de la conception,qui ſont entierement incertains,tels que ſont ceux qui ſe tirent des differences du poux & des urines,& de quelques autres qui tendent plûtôt à la ſuperſtition,qu'à une verité effective ; mais je rapporteray ſeulement ceux qui ſont les plus eſſentiels & les plus ordinaires, par leſquels le Chirurgien la pourra connoître,dont les uns ſe montrent d'abord,& les autres ne paroiſſent qu'en ſuite. Il examinera premierement, & s'informera ſi la femme à tous les ſignes de fecondité, que nous avons dits en parlant d'elle, ou la plus grande partie, ſinon il les faudroit raporter à quelqu'autre cauſe ; & ſuppoſant qu'elle ſoit feconde, on connoîtra qu'elle a conçu, ſi les deux ſemences ont eſté reçuës dans ſa matrice, & toutes deux déchargées enſemble, on tres-peu de temps l'une aprés l'autre,& ſi l'homme & la femme ont reſſenti pour lors un plaiſir plus grand qu'à l'ordinaire,ce qui arrive à l'homme,parce que dans ce temps le *vagina* comprime davantage ſa verge,& à cauſe que la matrice qui s'ouvre pour recevoir la ſemence, ſucce (pour ainſi dire) ſe reſerrant en ſuite, le bout du membre viril ; qui pour eſtre doüé d'un ſentiment tres-exquis, en eſt fort agreablement chatoüillé, & venant elle-meſme à recevoir les deux ſemences, dont elle eſt friande, & principalement de celle de l'homme, elle cauſe à la femme un treſſaillement voluptueux & extraordinaire de toutes les parties de ſon corps,la reſolution mutuelle augmentant le plaiſir de l'un & de l'autre, ainſi qu'*Ovide* nous exprime tres-bien par ces deux Vers,

Ad metam properate ſimul, tunc plena voluptas,
Cum pariter victi fœmina virque jacent.

C'eſt ce qui lui a encore fait dire, *Odi concubitus qui non utrinque reſolvunt.* Je haï le coït (qui eſtoit tout ſon plus grand delice) où l'un & l'autre ne déchargent pas leur ſemence.

La femme n'a pas une entiere certitude d'avoir conçu, ſi elle a reçu dans ſa matrice ſa ſemence avec celle de l'homme ; il faut encore qu'elle ſe ferme à l'inſtant,& qu'elle les retienne. Il y a dans la Coûtume de Paris un article, par lequel il eſt dit, que *donner & retenir ne vaut* ; mais la choſe a bien lieu dans la conception ; car la femme donne & décharge ſa

ſemence en ſa matrice,& l'y retient. Elle connoîtra avoir retenu les ſemences, ſi aprés le coït elle ne ſent rien s'écouler de ſa matrice, laquelle ſe reſſerre auſſi tôt,& ſi la verge de l'homme en eſt retirée moins baveuſe & plus ſeche qu'à l'ordinaire : la femme reſſent auſſi quelques momens aprés une petite douleur autour du nombril, & quelque broüillement du bas ventre, provenant de ce que la matrice ſe referrant pour retenir les ſemences, ſe contracte en ſoi-meſme, afin de n'y laiſſer aucun vuide, & de les mieux contenir & embraſſer plus exactement. Cette legere douleur du nombril, vient de ce que la veſſie de l'urine (du fond de laquelle naiſt *l'ouraque*, qui va s'attacher au nombril) eſt un peu agitée par la contraction, & par cette eſpece de mouvement qui arrive à la matrice, quand elle ſe reſerre pour retenir les ſemences; & de pareille agitation vient auſſi ce petit broüillement du ventre, à cauſe que la matrice eſt ſituée entre la veſſie & l'inteſtin *rectum*, auſquels elle eſt fermement adherente en toute la longueur de ſon col, autrement dit le *Vagina*.

Ce ſont-là les ſignes de conception qui ſe reconnoiſſent au moment qu'elle arrive; & on le ſçait encore plus certainement, ſi mettant pour lors le doigt dans le *Vagina*, on ſent que l'orifice interne eſt exactement fermé, ſans aucune dureté & dans une bonne ſituation. Outre ces ſignes, il y en a d'autres qui ne ſe reconnoiſſent qu'avec le temps, comme ſi la femme enſuite de cela devient dégoutée, ſans avoir autre maladie, ſi elle perd l'appetit des viandes qu'elle aimoit, & s'il luy vient envie de manger des choſes étranges, & qu'elle n'avoit pas accoûtumées, ce qui arrive ſelon la qualité des humeurs qui dominent en elle, & dont ſon eſtomac eſt abreuvé: elle a auſſi ſouvent des nauſées & des vomiſſemens qui continuent long-temps; elle devient plus pareſſeuſe, plus aſſoupié, plus chagrine, & de plus mauvaiſe humeur qu'à l'ordinaire, le coït ne lui plaît plus tant; elle ſent quelquefois des douleurs de dents à quoy elle n'eſtoit point ſujette; ſes mois s'arreſtent ſans qu'il en paroiſſent autre cauſe, ayant eſté toûjours bien reglée juſques alors, ſes mammelles s'enflent, ſe durciſſent, & lui font douleur, par ce que le ſang & les humeurs y affluent, ne pouvant avoir leur évacuation ordinaire, les bouts en deviennent plus fermes & relevez, à cauſe de leur repletion, ſon nombril paroît élevé, ſes paupieres ſont mollaſſes & ont de la peine à ſe ſoûtenir, elles ſont fort obſcures, & il ſe voit tout autour comme un cercle d'un jaune livide; elle a les yeux battus, enfoncez, leur blanc eſt trouble, & leur regard eſt languiſſant, & le ſang de la femme qui a conçu, il y a déja quelque temps eſt toûjours

mauvais d'autant que n'étant pas pour lors repurgé de ſes ſuperfluitez cõme il avoit coûtume, il eſt alteré & corrompu par leur mélange. De plus, il y a un ſigne que toutes les femmes eſtiment & tiennent dans ce doute plus veritable, qui eſt *qu'en ventre plat, enfant y a* (diſent-elles.) A la verité, il y a de la rime en ce proverbe, & auſſi quelque ſorte de raiſon, non pas comme elles s'imaginent, que la matrice ſe reſerrãt enſuite de la conception, retire en quelque façon le ventre & l'applatit; ce qui ne ſe peut faire parce que ſon fond eſt libre & vague, ſans eſtre attaché au devant du ventre pour le pouvoir ainſi retirer; mais bien à cauſe que les femmes par les indiſpoſitions de la groſſeſſe amaigriſſent & deviennent plus grêles & menuës, non ſeulement du ventre, mais auſſi de tout le corps, comme il ſe reconnoît pendant les deux premiers mois de la groſſeſſe, auquel temps ce qui eſt contenu dans la matrice eſt encore fort petit; mais quand le ſang de la femme commence d'y affluer en quantité, alors le ventre luy groſſit toûjours de là enſuite, juſques au terme de l'accouchement.

Tous ces accidens ſe rencontrant à la femme qui aura uſé du coït, ou la pluſpart enſemble, & ſucceſſivement ſelon le temps, nous feront préjuger qu'elle aura conçû, quoy que beaucoup arrivent pour la ſuppreſſion des menſtruës, qui en produit preſque de ſemblables; car chacun ſçait, qu'elle cauſe pareillement aux vierges des dégouts, des nauſées, & des vomiſſemens: (mais non pas ſi frequens) des enflures, duretez, & douleurs de mammelles & du ventre, comme auſſi des appetits de choſes étranges, lividité des yeux, & autres, à quoy il faut bien prendre garde: La matrice peut encore eſtre exactement fermée, ſans que la femme ait conçu; Il s'en rencontre meſme, à qui elle ne s'ouvre preſque jamais ſinon tres-peu pour laiſſer couler les menſtruës, ce qui arrive à quelques-unes naturellement, & à d'autres par accident, comme par quelque calloſité qui aura eſté precedée de quelque ulcere, ou de quelque autre maladie; car comme *Galien* remarque tres-bien au commentaire ſur les Aphoriſmes 51. & 54. *du* 5. *Liv.* la cloture de l'orifice interne de la matrice, eſt un ſigne commun aux tumeurs contre nature qui arrivent en cette partie, & à la conception de la femme, ce qu'il faut diſtinguer par ſa dureté parce qu'aux femmes groſſes il eſt mollet, & dans une diſpoſition naturelle; mais il eſt dur à celles qui ont quelque tumeur en cette partie, telle que peut eſtre un phlegmon, ou une tumeur ſchyrrheuſe. *Os uteri gravidis enim molle eſt, & ſecundùm naturam: durum autem, in quibus eſt tumor præter naturam ſive ſit inflammatio, ſive tumor durus.*

Si

Si tous ces ſignes de conception, qui ne laiſſent pas quelquefois de nous tromper (quoique rarement ſe rencontrant tous enſemble) ne nous en donnent une certitude aſſez grande, & ſi nous la voulons avoir toute entiere *Hypocrate* nous enſeigne un moyen de la reconnoître, que je ne croy pas plus aſſeuré que les autres; c'eſt en l'Aphoriſme 41. du 5. Livre, où il parle ainſi. *Si velis noſcere an conceperit mulier, dormituræ aquam mulſam potui dato: & ſi ventris tormina patiatur concepit; ſin minus, non concepit.* Quand tu voudras connoître ſi une femme a conçu, ou non, lors qu'elle ira dormir donne lui à boire de l'eau miellée; & ſi ce breuvage lui fait reſſentir des douleurs de ventre, cauſée par ventoſitez, c'eſt ſigne qu'elle a conçu ſinon elle n'a (dit-il) pas conçu. Il ſe fonde (à ce que je croy) ſur ce que ce breuvage d'Hydromel engendre des vents, qui ne peuvent pas facilement ſortir par le bas, d'autant que la matrice eſtant pleine, comprime par ſa groſſeur ou par ſa contraction en la conception, l'inteſtin *rectum* ſur lequel elle eſt ſituée; ce qui fait bruire ces vents, qui ſont contraints de retourner dans les autres inteſtins.

S'il y a occaſion où les Medecins & les Chirurgiens doivent eſtre plus prudens, & faire plus de reflexion à leur prognoſtic, c'eſt en ce qui concerne leur jugement touchant la conception & la groſſeſſe des femmes, pour éviter les grands accidens & les malheurs que cauſent ceux qui s'y precipitent, ſans en avoir une connoiſſance aſſurée. Les fautes que la crainte nous y fait pour lors commettre, ſont en quelque façon excuſables & pardonnables; mais non point celles qui ſont cauſées par la temerité, leſquelles ſont incomparablement plus grandes. Il ne s'eſt que trop vu de pauvres femmes qu'on a fait avorter en les medicinant & ſaignant ne les ayant pas crües groſſes; ce ſont autant d'homicides que font ceux qui en ſont cauſe par leur ignorance, ou par leur temerité. Outre la mort qu'ils donnent ſouvent à ces petites creatures innocentes, ils les privent de la felicité éternelle, en les faiſant mourir au ventre de leur mere ſans recevoir le Baptéme, qui leur auroit procuré un ſi grand bien, ſans y comprendre encore le danger où ils mettent les meres qui ſont en cet eſtat. *Riolan au 2. Chap. du 6. Liv. de ſon Anthropogr.* rapporte l'hiſtoire d'une femme, nommée *Geneviefve Supplice*, qui aprés avoir eſté penduë pour ſes inſignes larcins, fut publiquement diſſequée par luy dans les Ecoles de Medecine, & fut trouvée groſſe d'un enfant de cinq mois, contre le ſentiment des Chirurgiens & des Sages-Femmes, qui l'ayant viſitée avant ſa mort ne l'avoient pas jugée groſſe, à cauſe qu'elle

eſtoit d'une habitude fort graſſe & replete. Nous avons veu à Paris en l'année 1666. un miſerable exemple de cette nature, en une femme qui fut auſſi penduë & diſſequée en ſuite publiquement vers la cour des cuiſines du Louvre, laquelle on trouva groſſe d'un enfant de quatre mois, nonobſtant le rapport des perſonnes qui l'avoient viſitée par l'ordonnance du Juge, avant qu'elle fut executée à mort, qui aſſurerent contre la verité, qu'elle ne l'eſtoit pas. Ce qui les trompa fut, que cette femme avoit effectivement (quoique groſſe) quelques menſtruës. C'eſt à quoy on ne doit pas ſi fort s'arreſter, dautant qu'il y en a pluſieurs qui ne laiſſent pas d'avoir leurs mois, encore qu'elles ſoient enceintes, & j'en connois qui les ont euës pendant toutes leurs groſſeſſes juſques au cinquiéme mois; ce qui arrive ſelon que quelques femmes ſont plus ou moins ſanguines, quoique la pluſpart ne les ayent pas ordinairement, mais comme chacun ſçait, il y a tres-peu de regles generales où l'on ne trouve quelquefois des exceptions. Cette affaire fit tant de bruit dans Paris, qu'elle vint auſſi tôt à la connoiſſance du Roy & de toute la Cour, dequoy furent grandement blâmées les perſonnes, qui par leur ignorance avoient eſté cauſe de l'execution precipitée de cette pauvre malheureuſe; avec laquelle avoit peri ſon enfant, qui eſtoit innocent des crimes de ſa mere. Il ne faut pas que le Chirurgien ſe fie tant à ce que lui en peuvent dire ces ſortes de femmes, qui ont peur d'être condamnées pour quelque délit qu'elles ont commis, dautant que pour avoir delai de leur punition, elles diſent preſque toutes qu'elles ſont groſſes; c'eſt le ſujet pourquoy il eſt tres-à propos que ceux qu'on commet pour cette viſite y ſoient bien entendus. Il ſe trouve encore d'autres femmes, qui aprés avoir eſté maltraitées en leur perſonne, envoyent querir le Chirurgien à deſſein qu'il leur donne un rapport, & pour ſe vanger mieux de leur partie adverſe, & obtenir des proviſions d'autant plus facilement, elles ſe diſent pareillement eſtre groſſes, & avoir reçu des coups ſur le ventre, feignant y ſentir de grandes douleurs, & ſi par cas fortuit il arrive que ce ſoit au temps de leur mois, elles tâchent de faire croire que c'eſt une perte de ſang qu'elles ſimulent encore d'autre maniere, en quoy il ne faut pas ſe laiſſer decevoir; mais pour ne pas ſe faire eſtimer ignorant, & de peur de tomber dans de pareilles fautes, quand il y a quelque doute, il vaut mieux patienter un peu, que de precipiter ſon prognoſtic à la volée; car comme il y a des femmes qui veulent ſuppoſer eſtre groſſes, quoy qu'elles ne le ſoient pas, auſſi en voit-on qui nient le fait juſques à ce qu'elles ſoient accouchées, comme fit celle dont

je vais faire le recit. Environ l'an 1654. eſtant en la ville de Saumur, il y eut proche du logis où je demeurois la fille d'un Bourgeois, jeune & tres-belle, qui fut traitée pendant cinq mois entiers, par un Medecin & un Apotiquaire, comme hydropique qu'elle ſe diſoit eſtre, à la fin duquel tems, aprés avoir pris beaucoup de violens remedes qu'ils lui ordonnerent, elle guerit tout d'un coup en accouchant d'un enfant à terme, nonobſtant tout ce qu'ils lui avoient donné; ce qui étonna grandement le Medecin & l'Apotiquaire, qui s'eſtoient ainſi lourdement trompez, en ſe fiant au dire de cette fille qui contrefit ſi bien l'hydropique, qu'ils ne s'aperçurent jamais de la verité que lors qu'elle fut accouchée. Quelques femmes auſſi ne s'aperçoivent pas elles-meſmes de leur groſſeſſe, comme il eſt arrivé depuis peu à la femme d'un Conſeiller de la Cour, laquelle aprés avoir encore eſté traitée & medecinée ſix ou ſept mois entiers comme hydropique par un celebre Medecin, eſt enfin accouchée d'un enfant, auſſi-bien que pluſieurs autres femmes que je connois, qui ont eſté traitées de la meſme maniere. Mais qui ne pourra pas eſtre quelquefois trompé (me peut-on dire) puiſque *Avenzoar*, tout fameux Medecin qu'il eſtoit, nous dit l'avoir eſté lui-meſme en ſa propre fille, laquelle il purgea par pluſieurs fois tres-fortement, ne la croyant pas groſſe, quoi qu'elle le fut de plus de quatre mois?

On voit outre cela des femmes, qui bien qu'elles ſoient effectivement hydropiques, ne laiſſent pas de faire des enfans; pour témoignage dequoy j'allegueray l'exemple de la femme de M. *Duvieux* mon Confrere laquelle eſtant devenuë hydropique depuis neuf ans entiers enſuite d'une couche, fut traitée durant pluſieurs mois, avec tous les remedes convenables à cette maladie, dont elle ne reçut aucun ſoulagement, aprés quoy ſans en avoir eu aucun ſoupçon auparavant, elle s'apperçut enfin qu'elle eſtoit groſſe d'enfant, nonobſtant l'extréme hydropiſie de ſon ventre, qui bien loin de diminuer aprés qu'elle fut accouchée, comme on eſperoit, s'augmenta d'avantage: & ce qui eſt de plus étonnant eſt, qu'elle a encore fait depuis ce temps-là trois autres enfans, l'un deſquels eſt une fille âgée preſentement de 5. ans & demi, qui eſt ſi forte & ſi robuſte pour ſon âge, qu'elle paroît avoir plus de ſept ans, & un autre de ces enfans eſt un garçon, qui ſe porte auſſi tres-bien, dont je l'ay accouchée il y a environ deux ans. On a beau feüilleter tous les Livres de Medecine, on n'y trouvera jamais un exemple ſi rare que celui de cette femme, dont le ventre eſtoit d'une groſſeur ſi prodigieuſe, que je croy qu'elle y avoit plus de trente

pintes d'eau dedans; ce qui lui a enfin cauſé la mort au mois de Juin dernier, aprés une chute de tres-grande hauteur qu'elle fit mal-heureuſement 3. ſemaines auparavant, dans l'eſcalier d'un logis où elle étoit laquelle lui ayant fait une grande commotion de tout le corps, à cauſe de l'exceſſive groſſeur & peſanteur de ſon ventre, contribua beaucoup à avancer la fin de ſes jours. La rareté du fait n'eſt pas de voir une femme hydropique, car c'eſt une choſe aſſez commune, mais c'eſt de voir une femme l'étre juſques à un tel excez durant 9. ans entiers, & nonobſtant cette maladie, acoucher heureuſement de 4. enfans vivans. Lorſque je l'eûs accouchée de ce dernier enfant, ſon ventre ne parut non plus diminué en groſſeur que s'il n'en eſtoit ſorti qu'un œuf de poule. *Schenckius au 4. Liv. de ſes Obſerv.* rapporte l'hiſtoire d'une femme, qui ayant eſté hydropique durant ſept ans, ne laiſſa pas de faire auſſi un enfant dans le temps de cette maladie; mais celle cy eſt incomparablement plus extraordinaire.

Il y a encore d'autres femmes, qui croyant eſtre effectivement groſſes d'enfant, n'ont que des hydropiſies de matrice, comme il eſt arrivé à une Marchande de bois quarré à Paris, que j'ay bien connuë, laquelle n'a jamais eu d'enfans, quoy qu'elle en ait eu des paſſions étranges, juſqu'au point d'en eſperer à l'âge de 55. ans, à cauſe qu'elle avoit encore pour lors quelque peu de menſtruës. On perſuada une fois à cette femme, ſur le recit des ſignes qu'elle diſoit avoir, durant l'eſpace de dix mois entiers, qu'elle étoit groſſe, dequoi la Sage-femme, & pluſieurs autres l'aſſuroient, (auſſi le croyoit-elle bien elle méme, car il n'eſt pas difficile d'eſtre perſuadé de ce qu'une forte paſſion nous fait eſperer) à cauſe qu'elle avoit effectivement le ventre enflé, & diſoit même ſentir mouvoir ſon enfant, & le croyoit ſi bien, qu'un jour ſe trouvant plus mal qu'à l'ordinaire, aprés avoir fait preparer une tres-belle caſſette pour l'enfant qu'elle s'imaginoit avoir, elle envoya querir ſa Sage-femme, qui eſtant venuë, lui dit, que c'eſtoit effectivement pour accoucher; mais un jour ou deux aprés ayant toûjours eſperé un enfant juſques alors, elle vuida ſeulemẽt des eaux, & quelques vents qu'elle rendit par la matrice, ſans autre choſe, aprés quoi il fallut replier la belle toilette qu'on avoit apprêtée. Ces exemples nous font donc voir, qu'il ne faut pas ſi facilement ajoûter foy aux choſes que la femme nous dit, s'il n'y a de la raiſon, ce que nous pourrons reconnoître, en examinant les ſignes de la conception que nous avons declarez.

Mais aprés tout ce que je viens de rapporter touchant la difficulté qu'il y a quelquefois de reconnoître non ſeulement la conception, mais

meſme la groſſeſſe des femmes,qui n'admirera l'incomparable ſcience de *Democrite*,qui au rapport de *Diogene Laërte*,ſçut ſi bien connoître la conception d'une fille qui eſtoit en la compagnie d'*Hipocrate*, lors qu'il le vint voir ; ſaluant cette fille le premier jour comme vierge, & le lendemain comme femme, qui avoit eſté effectivement corrompuë en cette meſme nuit ? neantmoins je croy qu'il eſt bien plus vray ſemblable que c'eſtoit plûtôt par quelque conjecture qu'il avoit dit la verité, que par une ſcience tout-à-fait certaine. Or comme immediatement aprés la conception dont nous venons de parler, la generation ſe fait, il faut conſiderer ce que c'eſt, & de quelle façon elle ſe fait.

CHAPITRE IV.

De la generation, & des conditions qui y ſont requiſes.

C'Eſt une verité tres grande & reconnuë de chacun de nous,que tout ce qui eſt en ce monde, eſt ſujet à la corruption, & enfin contraint de ſouffrir la mort,c'eſt ce qui a obligé la nature providente & ſoigneuſe de ſa conſervation,de donner à toutes choſes un certain deſir de s'éterniſer, ce que ne pouvant faire en l'individu, dautant qu'il eſt mortel, par une neceſſité indiſpenſable,elle le fait par la propagation des formes & des eſpeces.Elle vient à bout de ſon intention,à l'égard des animaux,par le moyen de la generatiõ ſucceſſivement reïterée,c'eſt ainſi qu'ils ſemblent tous ſe rendre aucunement éternels en engendrant leurs ſemblables,& que les hommes,comme dit *Platon au 4.dial.de ſon liv.des Loix*,ſe rendent en quelque façon immortels,en laiſſant des enfans de leurs enfans aprés eux.C'eſt pour cela qu'il dit,que celui qui neglige de prendre femme en mariage,& d'avoir des enfans,commet un crime,parce qu'ainſi faiſant,il ſe prive volontairement du bien de l'immortalité, qui eſt preferable à tout autre.

Par *Generation*,nous entendons en general avec *Ariſtote* un achemine-ment ou mouvement de ce qui n'eſt pas à ce qui eſt.Mais cette definition eſt un peu trop ample & trop obſcure pour venir à la connoiſſance que nous deſirons avoir de la generation des animaux parfaits, & principalement de celle de l'homme ; c'eſt pourquoy, afin de faire plus facilement concevoir nôtre intention, il en faut donner quelqu'autre, ou plûtôt une deſcription, qui nous figure plus preciſément la choſe. Pour ce ſujet, nous dirons que par la generation de l'homme, nous entendons

une action propre & particuliere de la matrice, par laquelle agiſſant ſur les deux ſemences qui y ſont retenuës, elle en forme & figure un corps, compoſé de quantité de parties, qu'elle diſpoſe avec ordre, pour eſtre avec le temps l'organe de l'ame qui y doit eſtre infuſe. Il y a pluſieurs conditions requiſes à la generation parfaite, ſans leſquelles elle ſeroit entierement impoſſible : on les met pour l'ordinaire au nombre de trois principales ; ſçavoir, la diverſité des ſexes, leur attouchement, & le mêlange des deux ſemences : c'eſt ce qu'il faut un peu examiner en particulier.

Bien que la femme ſoit definie par *Ariſtote*, un animal qui engendre en ſoy, & que cela ſoit vray, toutefois il eſt tres certain qu'elle ne le peut faire qu'avec l'aide de l'homme, qui lui aura déchargé ſa ſemence dans la matrice ; & ſi nous voyons journellement les poules & autres volailles faire des œufs ſans avoir aucun mâle avec elles ; neantmoins, ces œufs ne produiſent jamais des poulets, dautant que le mâle ne leur a pas imprimé & donné cette vertu prolifique, ou ce premier mobile, qui eſt abſolument neceſſaire pour ce ſujet ; ce qui nous prouve que la diverſité des ſexes eſt neceſſairement requiſe, auſſi bien en ces animaux qu'aux plus parfaits, comme eſt l'homme.

La diverſité des ſexes ſeroit inutiles s'ils ne venoient immediatement à l'attouchement, quoique quelques ruſées pour couvrir leur impudicité, ayent voulu faire croire qu'elles n'avoient jamais eſté touchées par aucun homme qui les eût pû engroſſer, comme celle dont parle *Averroës*, qui conçut dans un bain, où un homme s'eſtoit lavé auparavant, lequel y avoit éjaculé ſa ſemence, qui avoit eſté attirée (à ce qu'il dit) & ſuccée par la matrice de cette femme ; mais c'eſt un conte qu'il faut faire à des petits enfans pour les amuſer.

Or afin que ces differens ſexes fuſſent obligez de venir à cét attouchement que nous appellons *coït*, outre le deſir de produire ſon ſemblabe qui les y attire naturellement, les parties de l'homme & de la femme qui ſervent à la generation, ont eſté doüées d'une chatoüilleuſe, delectable, & mutuelle demangeaiſon, pour les exciter à cette action, ſans laquelle il auroit eſté impoſſible à l'homme, cét animal divin, né pour la contemplation des choſes celeſtes, de ſe joindre à la femme : car en verité n'en auroit-il pas eſté détourné par la ſaleté, & par la mauvaiſe odeur de cette partie, qui eſt le receptacle de toutes les immondices de ſon corps? Pourroit il s'y reſoudre, s'il conſideroit qu'il lui faut loger ce membre qu'il cherit tant, à un doigt prés d'un ſi puant retrait qu'eſt *l'anus* ? pour ce qui

eſt de l'homme, il faut avoüer qu'il a l'avantage de n'avoir rien de degoutant en toutes ſes parties: & de l'autre côté, ſi la femme ſongeoit bien auſſi à mille peines & incommoditez que lui cauſe la groſſeſſe, aux douleurs qu'elle en reſſent, & au danger de la vie où elle eſt en l'accouchement, à quoy on peut ajoûter la perte de ſa beauté, qui eſt le don le plus precieux qu'elle ait, & qui la fait toûjours cherir d'un chacun, quand elle le poſſede, certainement elle en ſeroit bien détournée; mais l'un & l'autre ne font point toutes ces reflexions qu'aprés l'action faite, & ne conſiderent rien devant, que le plaiſir mutuel qu'ils y reçoivent. C'eſt d'où vient, que *poſt coïtum omne animal triſte*, tout animal paroît triſte enſuite du coït. C'eſt donc par ce chatoüillement voluptueux, & par le deſir d'engendrer leur ſemblable, que la nature a obligé les deux ſexes à cét attouchement.

Pour ce qui eſt du mêlange des deux ſemences, il eſt certain que la diverſité des ſexes & leur attouchement, ne ſont requis que pour ce ſujet, ſans quoy la generation ne ſe pourroit faire, encore bien que quelques-uns veulent que celle de la femme ne ſerve de rien, & meſme qu'elle n'en ait point, comme a dit *Ariſtote au 1. Liv. de la gener. des anim.* mais nous avons montré la preuve du contraire dans le Chapitre de la Conception, par l'exemple des experiences journalieres.

Toutes ces trois circonſtances, ſçavoir la diverſité des ſexes, leur attouchement, & le mélange de leurs matieres, qu'on appelle *ſemence*, doivent preceder la conception, à laquelle ſuccede la generation qui ſe fait de cette façon. Auſſi-tôt que la femme a conçu, c'eſt-à-dire reçu & retenu en ſa matrice les deux ſemences prolifiques, dont la matiere & la vertu s'uniſſent en ce meſme moment, de telle ſorte que des deux il ne ſe fait plus qu'un ſeul & meſme corps, & qu'une meſme vertu, elle ſe comprime de toutes parts pour les embraſſer étroitement, & ſe ferme ſi exactement, que la pointe d'une éguille n'y pourroit pas entrer ſans violence, aprés quoy elle reduit de puiſſance en acte par ſa chaleur les diverſes facultez qui ſont dans les ſemences qu'elle contient, dont elle débroüille peu à peu le chaos, ſe ſervant des eſprits dont ces ſemences écumeuſes & boüillantes ſont toutes remplies, leſquels ayant reçu un mouvement divin dans le premier inſtant de la conception, ſont comme les inſtrumens avec quoi elle commence à tracer les premiers lineamens de toutes les parties, auſquelles enſuite (ſe ſervant du ſang menſtruel qui y affluë) elle donne avec le temps l'accroiſſement & la derniere perfection, non pas en agiſſant

ſeulement au dehors de la matiere, comme fait un Sculpteur qui travaille ſur une ſtatuë, mais en formant divinement, tant au dedans qu'au dehors & figurant tres-exactement toutes les parties du corps. Et pour expliquer encore mieux la choſe, diſons qu'il arrive de meſme(s'il faut ainſi dire) à la ſemence dans la matrice aprés la conception, qu'il arriva en la creation du monde ; car la lumiere qui eſtoit pour lors univerſellement épanduë,& confuſe avec la matiere du chaos, fut ſeparée pour en former le Soleil & les autres Aſtres qui regiſſent par leurs influences tous les autres corps : ainſi la vertu qui agit dans toute la ſemence,qu'on peut comparer à une eſpece de chaos, eſt toute ramaſſée pour en former le cœur, qui, comme *Ariſtote* a tres-bien remarqué,eſt l'unique principe & l'aſtre de la vie qu'il diſtribuë à toutes les autres parties qui ſe forment auſſi par l'union des differentes parties de cette ſemence, chacune deſquelles eſtant ſeparée l'une de l'autre, ſe vient joindre par la meſme operation à celle qui lui eſt ſemblable, & par l'aſſemblage bien ordonné de toutes, le corps de l'enfant eſt entierement formé.

La generation ſe peut diviſer en trois differens temps, qui ſont, ſon commencement,ſon milieu, & ſa fin ; pour le commencement, c'eſt celui auquel il n'y a aucune autre matiere dans la matrice que les ſeules ſemences, qui dure juſques au ſixiéme jour, ſelon ce qu'*Hipocrate* dit avoir remarqué : il appelle pour lors ces ſemences du nom de *geniture*,c'eſt-à-dire la matiere dont la generation ſe doit faire. Il en parle au Livre *De natura pueri* : où il dit,que par l'experience qu'il en apporte on peut juger des autres temps. Il recite l'hiſtoire d'une femme,qui au bout de ſix jours, jetta tout d'un coup avec bruit par la matrice les ſemences qu'elle avoit conçuës,qui reſſembloient à un œuf cru,auquel on auroit ôté la coquille, & laiſſé la pellicule,qui eſt au deſſous,ou à ces œufs avortifs qui n'en ont point, laquelle petite membrane eſtoit à l'interieur quelque peu colorée de rouge, & envelopoit cette ſemence, qui eſtoit de figure ronde. On voyoit en la partie interne des fibres blancs & rougeâtres ; avec une humeur épaiſſe, dans le milieu dequoy il y avoit quelque choſe qui paroiſſoit ſemblable à l'umbilic. Durant ce premier temps de la generation, on ne peut preſque rien remarquer de figuré ny de diſtinct dans cette *geniture* ; mais on y voit ſeulement quelque commencement de diſpoſition à recevoir la forme des parties ; enſuite dequoy vient le ſecond temps, qui dure juſques au trentiéme jour, qui eſt le temps auquel le même *Hipocrate* aſſure que les mâles ſont tout-à-fait formez,& au quarante-

deuxiéme

deuxiéme les femelles tout au plus tard. Aprés que ces ſix premiers jours ſont paſſez,& que la matrice a travaillé de la façon que nous avons expliquée, ſur les ſemences qui y ſont pour lors ſans aucun mêlange de ſang, parce que ne faiſant pas encore d'évaporation ny de diſſipation conſiderable de leur ſubſtance,elles n'ont pas beſoin en ce temps d'aliment pour la reſtaurer, elle les diſpoſe à le recevoir, & il y eſt porté aux unes plûtôt, & aux autres plus tard,ſelon que les femmes eſtoient plus ou moins éloignées du terme auquel elles devoient avoir leurs menſtruës quand elles ont conçu, ce qui produit des effets ſuivant ces differentes diſpoſitions; car s'il y affluë trop tôt & en trop grande abondance, comme il arrive à celles qui conçoivent ſur le point qu'elles doivent avoir leurs purgations; les ſemences en ſont noyées & corrompuës, ce qui en cauſe ſouvent l'effluxion, ou bien la generation d'un faux germe; mais ſi elles en ſont éloignées,la conception en eſt d'autant plus ſtable. Or donc ce ſang abordant peu à peu à la matrice de la femme qui a conçu il y a quelques jours, elle s'en ſert comme de matiere propre à former & figurer toutes les parties de l'enfant, qu'elle avoit ſeulement tracées avec la ſemence; de meſme que fait un Peintre qui aprés avoir fait quelques ſimples traits avec un crayon ſur une toile d'attente, vient enſuite, y appliquant couleurs ſur couleurs, à figurer petit à petit toutes les parties de la perſonne qu'il veut repreſenter. C'eſt quelque peu aprés le commencement du ſecond temps de la generation qu'on vient à reconnoître, comme la figure de trois ampoules, ou plûtôt de trois maſſes de cette matiere, qui repreſentent groſſierement les trois parties qu'on nomme *principales*, la premiere deſquelles compoſe la teſte, celle du milieu le cœur, & l'autre le foye; on y voit auſſi le *Placenta*, & les vaiſſeaux umbilicaux qui y ſont attachez; & les membranes qui enveloppent le tout, aprés quoy de jour à autre toutes les autres parties du corps ſont figurées, en telle ſorte, que ſelon *Hipocrate*, les mâles ſont tout-à-fait formez au trentiéme jour, & les femelles au quarante-deuxiéme, qui eſt environ le temps auquel on croit ordinairement que le *fœtus* commence à eſtre animé, quoique pour lors il n'ait pas encore un mouvement bien ſenſible.

Hipocrate veut par ce different terme, que le mâle ait plûtôt vie que la femelle; à cauſe (dit-il) de ſa chaleur qui eſt plus grande: mais pour moy, je ne penſe pas que le mâle ſoit plûtôt formé que la femelle: ce qui me le fait croire eſt, que ſi cela eſtoit ainſi, il devroit par-

lement estre à terme plûtôt qu'elle, par la mesme proportion du temps que l'un & l'autre auroient esté animez ; mais nous voyons le contraire, en ce que les femmes accouchent au terme ordinaire de neuf mois, de filles ou de garçons indifferemment. Disons donc que vers le trentiéme jour, & encore mesme bien plûtôt, tant aux mâles qu'aux femelles, toutes les parties du corps de l'enfant, (quoy que petites & tres-molles) sont entierement formées & figurées, auquel temps il n'est pas plus grand ni plus gros que la moitié du petit doigt, & de là ensuite, qui est nostre troisiéme temps, le sang affluant toûjours de plus en plus à la matrice (non par intervalles, comme quand les mois coulent, mais continuellement) il acquiert accroissement de jour en jour, & se fortifie jusques à la fin du neuviéme mois, qui est le terme de l'accouchement le plus ordinaire.

Quoy qu'il semble que j'aye suffisamment expliqué la maniere en laquelle la conception & la generation sont faites, pour en donner une idée grossiere qui puisse representer passablement la chose, neantmoins je sçay bien que tout ce que j'en ay dit ne satisfait pas les plus curieux qui desirent sçavoir precisément quelles parties du corps s'engendrent les premieres, & en quel temps le *fœtus* est entierement formé, comme aussi en quel temps, & comment l'ame y est introduite.

Aristote au 4 Chap. du 2 Liv. de la gener. des anim. veut que le cœur soit engendré devant toutes les autres parties du corps ; c'est pour cela qu'il le dit estre le premier vivant & le dernier mourant. *Galien* au Livre de la formation du *fœtus*, dit que ce sont les vaisseaux & le foye. Mais *Hipocrate* veut avec plus de raison, ce me semble, que toutes les parties soient engendrées en mesme temps, sans que l'une le soit plûtôt que l'autre ; mais que les plus grandes nous apparoissent les premieres, quoique toutefois elles ne soient pas engendrées devant les autres ; c'est ce qu'il nous enseigne au Livre de la diette, où il dit, *Discriminantur autem partes, & augescunt simul omnes, & neque prius alterâ alteris, neque posterius : verum majores naturâ priores apparent minoribus, quàm non priores existant.* Il declare encore assez precisément la mesme chose par ces paroles au commencement du Livre des lieux en l'homme. *Mihi quidem videtur principium corporis nullum esse, sed omnia similiter principium, & omnia finis. Circulo enim scripto principium non reperitur.* Il n'y a, dit *Hipocrate*, aucun commencement au corps, mais tout est commencement, & tout est fin, de la même maniere qu'en un cercle où on ne trouve aucun commencement.

La difficulté est encore plus grande pour sçavoir en quel temps le

corps de l'enfant eſt tout-à-fait formé. *Hipocrate* au Livre *de la nature de l'enfant*, dit que le mâle n'eſt pas entierement formé devant le trentiéme jour, & la femelle devant le quarante-deuxiéme. *Galien* eſt auſſi de ce ſentiment : mais le meſme *Hipocrate* ſe contredit manifeſtement au commencement du Livre *de l'âge*, nous aſſurant que la ſemence qui a demeuré ſept jours dans la matrice, a tout ce que le corps doit avoir ; ce qu'il dit avoir vû pluſieurs fois par le moyen des Courtiſanes publiques qui ſe font avorter, nous faiſant obſerver que ſi on met dans l'eau la caruncule qu'elles vuident, on y peut remarquer manifeſtement toutes les parties du corps juſques aux doigts des mains & des pieds, & meſmes juſques aux parties honteuſes. *Ariſtote au 3. Chap. du 7. Liv. de l'hiſt. des anim.* dit que le mâle n'eſt formé qu'au quarantiéme jour, auquel temps il n'eſt pas plus grand qu'une groſſe fourmy, & qu'on ne le peut bien voir qu'en le mettant dans l'eau, parce qu'autrement il ſe diſſout & diſparoit auſſi-tôt, diſant auſſi que la femelle n'eſt pas encore tout-à-fait formée au troiſiéme mois, mais bien au quatriéme ſeulement. *Pline au 4. Chap. du 7. Liv. de ſon hiſt. nat.* aſſure le contraire, ſoûtenant que la femelle eſt plûtôt formée que le mâle. Mais qui eſt celui qui ne s'étonnera pas aprés avoir connu le ſentiment d'*Ariſtote* touchant la longueur du temps qu'il preſcrit pour la formation du *fœtus*, & aprés avoir eſté préoccupé de l'opinion d'*Harveus*, qui en ſon Traité de la generation, nous aſſure qu'il ne ſe rencontre pas meſme aucune ſemence en la matrice des animaux, durant tous les quinze premiers jours qui ſuivent la conception, comme il dit avoir remarqué par l'ouverture de pluſieurs biches, quand il entendra parler d'un autre côté *Kerckring*, qui dans un petit traité de la generation du *fœtus* qu'il a mis au jour depuis peu, nous aſſure avoir trouvé en la matrice d'une femme morte ſubitement, trois ou quatre jours aprés ſes purgations menſtruelles, un petit *fœtus*, duquel la teſte avec toutes ſes parties paroiſſoit diſtinctement formée & ſeparé du reſte du corps, qui n'eſtoit encore que groſſierement tracé, dont il a fait graver la figure, comme auſſi celle d'un autre *fœtus* de quatorze jours, qui eſtoit entierement formé. *Severin Pineau* nous a pareillement fait repreſenter la figure d'un *fœtus* de vingt jours, qui eſtoit encore plus parfaitement accompli en toutes ſes parties ; c'eſt ce qui fait que je croy que le ſentiment le plus veritable touchant le temps auquel le *fœtus* eſt formé, eſt celui que j'ay rapporté d'*Hipocrate* au commencement du Livre de l'*âge*, qui eſt que toutes les parties du corps de l'enfant ſont entierement formées & fi-

gurées au ſeptiéme jour, ou meſme encore plûtôt; & ce qui fait que j'y ajoute plus de foy, eſt un petit *fœtus* mâle de vingt-cinq jours ou environ, qui n'eſt guere plus grand que l'ongle du pouce, lequel je conſerve par rareté en mon cabinet dans une petite phiole pleine d'eſprit de vin, à cauſe que toutes les parties de ſon corps ſont ſi parfaitement formées & figurées, qu'on les voit auſſi diſtinctement que ſi c'eſtoit un *fœtus* de ſix mois.

Ce que nous avons dit doit ſuffire pour ſçavoir, ou plûtôt pour conjecturer quelles parties du cors ſont engendrées les premieres, & en quel temps il eſt tout-à-fait formé, mais c'eſt un nœud gordien des plus difficiles à debrouiller, que de connoître en quel temps & comment l'ame eſt introduite au corps de l'enfant. Pluſieurs croyent que c'eſt dés le commencement de la generation & qu'elle eſt meſme dans les ſemences conçuës; toutefois avec cette diſtinction, qui eſt qu'elle n'eſt encore qu'en puiſſance dans les ſemences, & ſeulement en effet quand le corps de l'enfant eſt entierement formé. Quelques-uns ont dit qu'elle eſtoit réellement & actuellement dans les ſemences, & qu'elle eſtoit elle meſme l'architecte de ſon domicile qu'elle formoit dans la generation. *Hipocrate* a eſté de ce dernier ſentiment, ainſi qu'il le declare au Livre de la diette, par ces paroles, *Si quis non credat animam animæ miſceri, demens eſt. Tertullien au 13. Ch. du Liv. de l'ame*, eſt auſſi de l'opinion d'*Hipocrate*; car il dit que la ſemence vient de toutes les parties du corps, & que dés le commencement elle contient en ſoy une humeur qui procede tres-certainement de la ſubſtance corporelle, & une chaleur qui vient de celle de l'ame, qui bien qu'elle ſoit immortelle, eſt neantmoins engendrée auſſi bien que le corps dans le meſme moment. Et d'autres ont bien oſé paſſer plus avant, diſant que l'ame eſtoit meſme dans la ſemence lors qu'elle eſtoit encore dans les teſticules: mais toutes ces opinions ſont condamnées comme contraires à la Foy, parce qu'on ne les pourroit pas admettre, ſans croire que l'ame de l'homme fut corporelle auſſi bien que celle des brutes.

Galien au Livre de la formation du *fœtus*, avouë franchement qu'il ne connoit aucunement la cauſe efficiente du *fœtus* non plus que l'ame & que tous les plus grands Philoſophes qu'il a conſultez ſur cette matiere, ne lui en ont jamais pû donner la moindre raiſon demonſtrative; mais que tout ce qu'il en peut aſſurer eſt, qu'il y a en cette cauſe efficiente une ſouveraine ſageſſe, & qu'aprés que le corps de l'enfant eſt entierement formé, il eſt gouverné durant tout le cours de la vie par les mouvemens

de trois principes, qui ſont le cerveau, le cœur & le foye. *Fernel au 6. & au 7. Chap. du 1. Liv. de abdit. rer. cauſ.* diſcourt amplement pour ſçavoir ſi l'ame eſt en eſſence dés le commencement dans les ſemences, ou ſi elle n'y eſt pour lors qu'en puiſſance ſeulement, mais aprés avoir bien agité la queſtion, il paroit aſſez par la concluſion de l'épilogue *du 7. Chap* qu'il eſtoit peut-eſtre du premier ſentiment, qu'il n'a pas voulu ſoutenir ouvertement, s'eſtant contenté d'en faire alleguer les raiſons en la conference de *Brutus*, qui bien que vaincu, ce ſemble, par celles de ſon adverſaire *Eudoxus*, dit à la fin de ſa diſpute, qu'il n'y a que Dieu ſeul qui ſçache quelle des deux opinions eſt la veritable, & que les hommes connoiſſent ſeulement ce qui leur paroit plus vray-ſemblable. Il ne faut pas neantmoins juger de cela parce qui peut paroitre plus vray-ſemblable à nos ſens; mais il s'en faut rapporter entierement à ce que l'Egliſe nous oblige de croire, qui eſt que l'ame de l'homme eſt une ſubſtance entierement ſpirituelle & toute divine, qui ne procede aucunement du pere ni de la mere, comme veut *Tertullien*, mais qui vient de dehors, & eſt infuſe au corps de l'enfant au moment qu'il eſt entierement formé: mais ſans faire une plus grande diſgreſſion, laiſſons cette matiere aux gens plus éclairez que nous, & retournons à la nôtre pour parler de la groſſeſſe & de ſes differences, avant quoy neantmoins je trouve aſſez à propos de faire le recit d'une hiſtoire tres-conſiderable touchant la generation de l'enfant.

CHAPITRE V.

Hiſtoire d'une femme, dans le ventre de laquelle on trouva aprés ſa mort un petit fœtus *de deux mois & demi ou environ, avec une grande abondance de ſang caillé; laquelle merite bien d'eſtre examinée, pour ſçavoir ſi cét enfant avoit eſté engendré dans le vaiſſeau ejaculatoire, appellé* tuba uteri, *comme pluſieurs perſonnes le croyent.*

LE ſixiéme jour de Janvier de l'Année 1669. j'ay vû au milieu de la ruë de la Tannerie, chez un Chirurgien nommé *Benoiſt Vaſſal*, une matrice figurée comme elle eſt en la table qui eſt miſe à la fin de ce preſent Chapitre, laquelle il avoit recemment tirée du corps d'une femme âgée de 32. ans, qui eſtoit morte aprés avoir ſenti de cruelles

douleurs dans le ventre durant trois jours entiers, qui lui avoient cauſé de frequentes ſyncopes,& des convulſions tres-violentes. Cette femme, qui eſtoit de ſa profeſſion, Garde-d'accouchée, paroiſſoit durant ſa vie d'une ſanté tres-parfaite, & avoit déja eu en differentes groſſeſſes onze enfans, ſçavoir ſept garçons & trois filles, dont elle eſtoit toûjours accouchée fort heureuſement au terme de neuf mois : mais eſtant devenuë groſſe pour la douziéme fois, & ſa matrice ne s'eſtant dilatée que vers ſa corne droite, cette partie devint enfin ſi mince & ſi foible, que ne pouvant ſouffrir ſeule une extenſion ſuffiſante pour contenir plus long tems l'enfant, elle ſe creva entierement au deuxiéme mois & demi de ſa groſſeſſe ou environ : ce qui en fit ſortir l'enfant, qui fut trouvé mort entre les inteſtins de ſa mere avec une grande abondance de ſang caillé, qui s'eſtoit épanché dans tout le bas ventre. Une infinité de perſonnes ayant eſté auſſi bien que moy chez ce Chirurgien pour voir cette matrice, qu'il montroit à tout le monde comme un prodige, leur perſuadant que la generation de cet enfant s'eſtoit faite dans le vaiſſeau éjaculatoire, que *Fallope* appelle *tuba uteri*; crurent d'abord, ſans examiner davantage la choſe, qu'elle eſtoit ainſi que le Chirurgien leur diſoit, & que cét exemple confirmoit pluſieurs hiſtoires de ſemblable nature que Monſieur *Riolan* rapporte au 35. *Ch. du 1. Liv. de ſon anthropographie.* Mais lors que j'eus bien examiné & conſideré toutes les parties de cette matrice, je reconnus que ceux qui eſtoient de ce ſentiment ſe trompoient auſſi bien que ce Chirurgien : c'eſt ce qui m'obligea d'en deſſigner à l'heure meſme la figure dans la veritable diſpoſition où je la vis pour lors, laquelle eſt incomparablement plus fidelle & plus correcte que celle que ce Chirurgien fit graver un mois aprés, dans le temps qu'elle n'avoit preſque plus rien de ſa premiere figure, qui avoit eſté toute corrompuë par le maniment de plus de mille perſonnes, qui l'avoient veuë, touchée, remuée & retournée de tous les coſtez pour la conſiderer à leur mode.

Je ſçay mon cher Lecteur, que je vous paroîtrois bien opiniâtre en ne voulant pas demeurer d'accord que cét enfant ait eſté engendré dans le *tuba uteri*, aprés l'aveu de tant de Medecins & de Chirurgiens qui le croyent comme une verité tres-conſtante, ſi je ne vous faiſois connoître les raiſons qui m'obligent à n'eſtre pas de ce ſentiment. C'eſt ce que je pretens faire pour vous deſabuſer, & tous ceux qui ont cette opinion, vous faiſant voir manifeſtement par la ſimple demonſtration de la veritable figure de cette matrice, que j'ay deſſignée exprés de ma propre main d'a-

prés l'original, que cet enfant n'avoit pas eſté engendré dans le *tuba*, mais dans une partie du propre corps de la matrice, qui s'eſtoit étenduë & pouſſée vers ſa corne en maniere de hergne, dans laquelle l'enfant étoit contenu, qui venant à croître, avoit cauſé la ruption de cette partie.

J'ay, ce me ſemble, aſſez de raiſon de comparer le vice de conformation de cette matrice à une eſpece de hergne, & de dire que cét enfant avoit eſté engendré en une partie de la matrice, qui s'eſtoit ainſi allongée peu à peu dans la ſuite; car les inteſtins ne laiſſent pas d'eſtre contenus dans la membrane du peritoine, quoy qu'ils ſoient quelquefois pouſſez par le moyen de ſa production ou de ſon allongement juſques dans le *ſcrotum*, ainſi qu'il arrive aux hergnes de cette partie; & voici comme je prouve tres-bien que cette même partie en laquelle étoit contenu l'enfant, avant qu'il en fut ſorti par la rupture que s'y fit, eſtoit une portion du propre corps de la matrice, & non pas le *tuba uteri*: c'eſt qu'il eſt conſtant que le ligament rond s'attache immediatement à la partie laterale du propre corps de la matrice, appellée *la corne*, ce ligament confondant en ce lieu ſa ſubſtance avec celle de la matrice. Or cela eſtant de la ſorte, il eſt certain que la partie où le ligament rond aboutiſſoit, & à laquelle il eſtoit fortement attaché du côté droit où eſtoit le vice de conformation de cette matrice, eſtoit une portion de la ſubſtance meſme de la matrice, auſſi bien que l'endroit où l'autre ligament rond s'attachoit du côté gauche qui eſtoit ſain, & d'une diſpoſition naturelle, & par conſequent cét enfant avoit eſté engendré dans une partie de la ſubſtance de la matrice qui s'eſtoit allongée: c'eſt ce qui ſe peut manifeſtement connoître par la ſeule inſpection de la figure que j'en ay fait repreſenter, en laquelle ſon propre corps paroit beaucoup diminué de ce meſme côté, à cauſe que cette extenſion particuliere avoit conſumé & emporté par cét allongement une partie de ſa ſubſtance, qui s'eſtoit trouvée ſeulement en cette derniere groſſeſſe plus debile à cét endroit qu'aux autres, à quoy toutes les autres frequentes groſſeſſes que cette femme avoit eües auparavant, avoient peut eſtre beaucoup contribué, ou bien quelqu'autre accident qui luy pouvoit eſtre ſurvenu en cette derniere, qui avoit empeſché que tout le propre corps de la matrice ne ſe dilatât également, comme il avoit fait dans toutes les autres groſſeſſes.

Il y a pluſieurs perſonnes qui ſe ſont ſervi depuis peu de cét exemple, pour nous prouver que les teſticules des femmes ſont pleins de petits œufs, qui ſe détachant du propre corps des teſticules dans le temps du

coït, ſont conduits par le *tuba* dans la matrice, pour ſervir enſuite à la generation de l'enfant, & qu'un de ces pretendus œufs eſtant reſté fortuitement dans le *tuba* de cette femme, ſans tomber dans ſa matrice, avoit eſté cauſe de ſa mort. Monſieur *Graaf* entr'autres eſt de ce ſentiment, & a donné au public pour l'autoriſer la copie de cette matrice, qu'il a tirée de celle que ce Chirurgien dont j'ay parlé avoit fait graver, comme on peut voir en la page 260. de ſon Livre intitulé *De mulierum organis generationi inſervientibus.* Mais s'il ſe donne la peine d'examiner ſans aucune préoccupation celle qui ſuit, qui eſt tres-fidele & correcte, auſſi bien que mes raiſons, il connoîtra bien qu'il faut qu'il nous donne d'autres demonſtrations pour nous faire croire ſon opinion veritable.

EXPLICATION DE LA FIGVRE precedente, en laquelle la matrice & toutes les autres parties qui en dépendent, ſont repreſentées plus petites d'un grand tiers qu'elles n'eſtoient.

A.A. *Montrent le propre corps de la matrice ouvert dans toute ſa longueur & l'épaiſſeur de ſa ſubſtance ſpongieuſe, parſemée de pluſieurs vaiſſeaux tres-conſiderables, qui paroiſſent dans toute cette ſubſtance.*

B. *La cavité de la matrice, au milieu de laquelle on voyoit pluſieurs petits grumeaux, de ſubſtance fongueuſe ſemblable à celle de l'arriere faix.*

C. *L'orifice interne de la matrice, qui eſtoit d'une figure inégale, comme il eſt ordinairement à la pluſpart des femmes qui ont eu pluſieurs enfans.*

D. *Le vagina, ou col de la matrice ouvert en ſa longueur.*

E.E. *Le ligament rond du coſté gauche.*

F. *Le teſticule gauche.*

G. *Le vaiſſeau éjaculatoire, qui va du teſticule à la corne de la matrice.*

H. *Le vaiſſeau éjaculatoire gauche, appellé par Fallope,* tuba uteri.

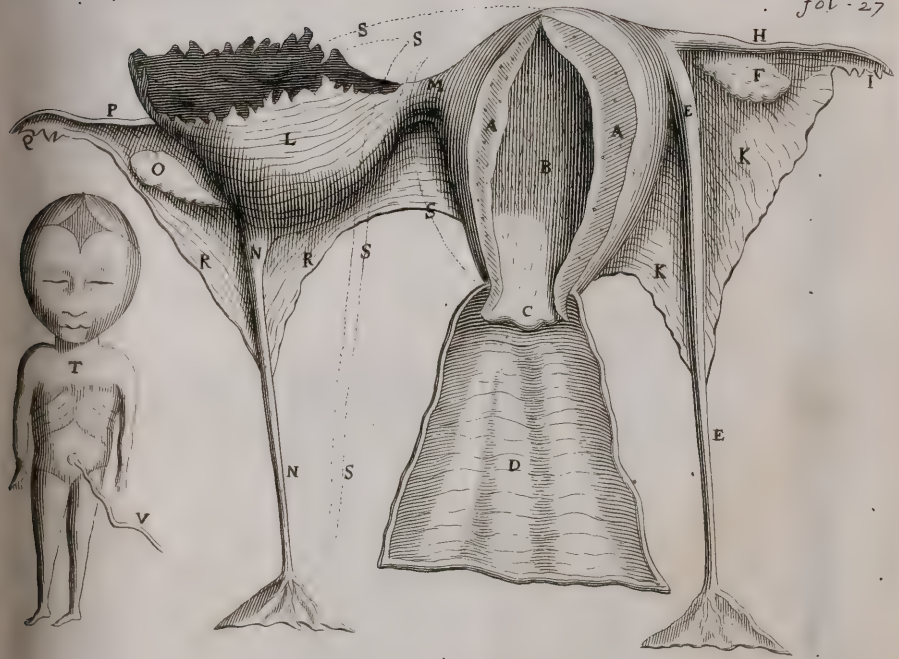
I. *Le morceau déchiré du coſté gauche, qui n'eſt qu'une production du ligament large, qui paroiſt ainſi dechiquetée vers l'extremité du vaiſſeau éjaculatoire.*

L. *Vne eſpece de poche membraneuſe dans quoy l'enfant eſtoit contenu avant qu'elle ſe fut rompuë, & crevée de la maniere qu'elle paroiſt; & comme cette poche n'étoit qu'une portion de la propre ſubſtance de la matrice, allongée à ce coſté droit en maniere de hergne elle s'eſtoit contractée de meſme que fait la matrice, auſſi-toſt que l'enfant en fut ſorti par cette grande rupture qui s'y fit, ne reſtant rien de contenu en ſa capacité que pluſieurs caillots de ſang, & quelques parties de l'arriere faix, qui s'y trouverent aprés la mort de ſa femme.*

M. *Vne eſpece d'étranglement de meſme ſubſtance, qui eſtoit entre cette poche & le propre corps de la matrice.*

Tab. 8.

fol. 27



tion, comme auſſi la diſtention du corps de la matrice conſiderable : plus

K

coït, ſont conduits par l
generation de l'enfant,
tuitement dans le *tuba* d
eſté cauſe de ſa mort. M
a donné au public pour
de celle que ce Chirurg
peut voir en la page 26
rationi inſervientibus. I
ne préoccupation celle
que mes raiſons, il con
demonſtrations pour no

EXPLICAT
precedente, en la
ties qui en dépen
grand tiers qu'ell

A.A. *Montrent le propre co*
de ſa ſubſtance ſpon
paroiſſent dans toute
B. *La cavité de la matric*
de ſubſtance ſingueu
C. *L'orifice interne de la*
ment à la pluſpart d
D. *Le vagina, ou col de la*
E.E. *Le ligament rond du co*
F. *Le teſticule gauche.*
G. *Le vaiſſeau éjaculatoir*
H. *Le vaiſſeau éjaculatoir*
I. *Le morceau déchiré du*
qui paroiſt ainſi dechi
L. *Vne eſpece de poche me*
fut rompuë, & crev
qu'une portion de la
niere de hergne elle
l'enfant en ſut ſorti
en ſa capacité que p
qui s'y trouverent a
M. *Vne eſpece d'étrangleme*
pre corps de la matrice.

N.N. *Le ligament rond de la matrice, qui eſtoit attaché de ce coſté droit à cette poche.*
O. *Le teſticule droit.*
P. *Le* tuba uteri, *ou vaiſſeau éjaculatoire droit.*
Q. *Le morceau déchiré du coſté droit.*
R.R. *Le ligament large du coſté droit.*
S.S.S.S.S. *Tous ces endroits marquez de points au coſté droit, montrent l'étenduë que la matrice devoit avoir en ce coſté, & la ſituation en laquelle devoient auſſi eſtre le ligament rond & le* tuba uteri, *pour eſtre proportionné au coſté gauche, où les parties paroiſſent dans une diſpoſition naturelle.*
T. *L'enfant, qui eſt plus petit d'un tiers qu'il n'eſtoit, la grandeur & la groſſeur en ayant eſté diminuées dans la preſente figure, à proportion de la matrice, & de toutes les autres parties qui en dépendent.*
V. *Vne partie du cordon de l'umbilic de l'enfant.*

CHAPITRE VI.

De la groſſeſſe, & de ſes differences, avec les ſignes de la veritable, & ceux de la fauſſe.

LA groſſeſſe de la femme proprement priſe, n'eſt autre choſe qu'une tumeur du ventre, cauſée par l'enfant ſitué dans la matrice. Il y a a groſſeſſe ſelon nature, qui eſt celle qui contient un enfant vivant, que nous appellons *veritable*, & l'autre contre nature, en laquelle au lieu de 'enfant, n'ont eſté engendrées que de matieres étranges, comme ventoſitez mêlées de quelques eaux, qu'on nomme *hydropiſies de matrice*, ou bien des faux germes, des moles, ou quelques membranes pleines de ſang, ou de ſemences corrompuës, pour raiſon dequoy elle eſt, appellée *fauſſe groſſeſſe*. Nous avons déja parlé en faiſant mention de la Conception & de la Generation, des cauſes & des ſignes de la groſſeſſe dans ſon commencement; neantmoins nous en repeterons encore les plus certains & les plus ordinaires, qui ſont nauſées, vomiſſemens, perte de l'appetit des choſes que la femme avoit accoûtumé de manger & de trouver bonnes, deſir des étranges & mauvaiſes, ſuppreſſion des menſtruës ſans fiévre ni friſſon, ou autre cauſe, douleur & enflure des mammelles; toutes leſquelles choſes arrivent auſſi aux Vierges, par la retention des moismais le plus aſſuré eſt, que ſi on met le doigt dans le *vagin*, on ſent l'orifice interne exactement fermé, ſans aucune dureté, & dans une bonne ſituation, comme auſſi la diſtenſion du corps de la matrice conſiderable: plus

ou moins selon que la femme est grosse, & l'enfant remuant en la matrice nous en donne des preuves indubitables.

Il faut toutefois bien prendre garde à n'estre pas trompé à ce qu'on sent remuer dans la matrice, d'autant que l'enfant a de soy un mouvement de totalité & de partialité ; de totalité, quand il remuë tout son corps, & de partialité quand il ne remuë qu'une partie à la fois, comme la teste, un bras, ou une jambe, le reste de son corps demeurant stable : mais la matrice gonflée en la suffocation, & mesme quelques moles, ont par accident quelque espece de mouvement de totalité, & non point celui de partialité. Celui de la suffocation est convulsif, & celui de la mole est plûtôt un mouvement de décidence, que d'autre maniere ; c'est-à-dire un mouvement par lequel les choses pesantes tombent en bas ; car la femme qui a une mole de grosseur considerable dans la matrice, de quelque costé qu'elle se puisse mettre ou tourner, son ventre suit incontinent la mesme voye, & y tombe comme une boule pesante. Vers le temps (à peu prés) que l'enfant se meut, si la femme est effectivement grosse, les humeurs qui se sont portées aux mammelles, par la retention des mois, se convertissent en lait, & alors ce signe nous est ordinairement un témoignage assuré de grossesse (quoy qu'il se soit vu des femmes avoir du lait toutefois bien rarement) sans estre grosses, ou sans avoir jamais eu d'enfans ; ce qui nous est confirmé par *Hipocrate* en l'Aphorisme 39. du 5. Livre, qui dit, *Si mulier quæ nec prægnans, nec puerpera est, lac habet, ei menstrua defecerunt.* Si une femme a du lait aux mammelles, sans estre grosse ou sans estre accouchée, cela vient de ce que ses menstruës sont retenuës. Mais ce sont plûtôt des serositez que du lait, lequel en ce cas n'a pas de consistance, ni une couleur blanche, comme celui de celle qui est accouchée, & mesme celui de la femme grosse n'est encore que tout aqueux, & ne s'épaissit & blanchit que lors qu'aprés estre accouchée elle vient à nourrir son enfant.

L'enfant se remuë manifestement vers le quatriéme mois, & plûtôt ou plus tard, selon qu'il est plus ou moins fort : quelques femmes le sentent dés le deuxiéme mois & mesme encore plûtôt, & d'autres vers le troisiéme seulement, ou plus tard. Au commencement ces premiers mouvemens sont fort petits, & assez semblables à ceux que fait un petit moineau lors qu'il vient d'éclorre, aprés quoy ils deviennent plus grands, à proportion que l'enfant grandit & se fortifie ; & ils sont à la fin si violens, qu'ils obligent la matrice à se décharger de son fardeau, comme

elle fait par l'accouchement. L'opinion commune eſt, que les mâles ont plûtôt mouvement que les femelles, à cauſe de leur chaleur qui eſt plus forte; mais cela eſt à peu prés bien égal; car il y a des femmes qui ſentent plûtôt leurs filles, & d'autres leurs garçons, ce qui arrive indifferemment, tant aux mâles qu'aux femelles, ſelon qu'il y a eu plus ou moins de diſpoſitions vigoureuſes en leur generation.

Aſſez ſouvent les femmes qui uſent journellement du coït, ſont ſujettes à ſe tromper; car elles croyent ordinairement eſtre groſſes ſi leurs mois ſont retenus, & qu'elles ayent avec cela quelque mal de cœur; ce qui n'eſt pas toûjours vray, parce que la fauſſe groſſeſſe cauſe preſque les meſmes accidens que la veritable, ce qu'on ne reconnoit le plus ſouvent que par la ſuite. Cette fauſſe groſſeſſe eſt, comme nous avons dit, quelquefois cauſée par des vents, qui enflent & font diſtenſion de la matrice, que quelques femmes rendent avec auſſi grand bruit, que ſi c'eſtoit du fondement, comme faiſoit cette *Galla* dont parle *Martial au 7. Liv. de ſes Epigr.* à laquelle il dit, *Offendor cunni garrulitate tui &c.* d'autres fois ce ne ſont que des eaux, qui s'y amaſſent en telle quantité, qu'il s'eſt vû des femmes en jetter un plein ſeau, ſans aucun enfant, quoy qu'elles creuſſent en avoir effectivement, comme fit un jour cette Marchande de bois, dont j'ay cy-devant rapporté l'hiſtoire à la fin du troiſiéme Chapitre de ce premier Livre, laquelle ne les vuida qu'à la fin du dixiéme mois, juſques auquel temps elle avoit toûjours eu opinion d'eſtre groſſe. Il y en a d'autres qui n'engendrent que de faux germes & des moles; ce qu'on connoît, en ce que l'enfant a ſes mouvemens differens, comme j'ay dit & que la mole reſte ſouvent dans la matrice aprés le terme ordinaire de l'accouchement, quelques femmes les portant quelquefois des années entieres, & meſme plus long-temps, ſelon qu'elles ſont plus ou moins adherentes à la Matrice; & qu'elles y ſont entretenuës & nourries par le ſang qui y vient.

Les moles procedent toûjours de quelques faux germes, qui reſtant en la matrice, s'y accroiſſent à cauſe du ſang qui y affluë, par l'accumulation duquel ils ſont peu à peu augmentez: ſi la matrice s'en decharge avant le deuxiéme ou le troiſiéme mois au plus, on leur donne le nom de *faux germe*, & les uns ne ſont quaſi que les ſemences envelopées d'une membrane, comme eſtoit cette geniture, que vuida au bout de ſix ou ſept jours cette femme dont parle *Hipocrate* au Livre *de natura pueri*; les autres ſont un peu plus ſolides, & comme charnus reſſemblans en quel-

que façon au jusier d'une volaille, & sont gros plus ou moins, selon le temps qu'ils ont demeuré dans la matrice, & aussi selon la quantité du sang dont ils y ont esté abreuvez. Les femmes vuident ces faux germes plûtôt ou plus tard, selon qu'ils sont adherans à la Matrice; ce qu'elles font presque toûjours avec grande perte de sang.

Il est de tres-grande importance de bien distinctement connoître la veritable grosseſſe d'avec la fausse; car les fautes qui se commettent au mauvais jugement qu'on en fait, sont toûjours tres-considerables, d'autant qu'en la veritable grosseſſe l'enfant doit demeurer dans la matrice, jusques à ce que la nature l'en fasse sortir elle-mesme par un accouchement naturel; mais au contraire, la fausse grosseſſe nous indique de procurer le plûtôt que faire se peut l'expulsion de ce qu'elle contient. C'est pourquoy aux occasions où les signes équivoques rendent la chose douteuse, il ne faut pas en faire avec precipitation un prognostic entierement decisif, comme font ordinairement les ignorans & les charlatans; car les plus fins peuvent quelquefois estre trompez en cette matiere, s'ils n'usent de tres-grande precaution: pour témoignage dequoy, je pourrois sans exageration citer plus de 50. exemples de differentes femmes qui m'ont consulté plusieurs fois pour des soupçons de grosseſſe qu'elles avoient, à cause de l'extréme grosseur de leur ventre, & d'autres signes qui leur faisoient croire durant des années entieres qu'elles estoient grosses d'enfant, quoi qu'elles ne le fussent pas effectivement: mais pour ne pas faire un si long discours, contentons-nous seulement de rapporter un exemple connu de tout Paris, qui est celui de Madame la Presidente de Nesmond, qui en l'année 1668. fut jugée estre grosse d'enfant durant plus d'un an, par plusieurs Medecins, Chirurgiens, & Sages-femmes, qui estoient tous de ce sentiment contre la verité, s'estant fondez sur la grosseur de son ventre, & sur quelques autres signes équivoques de grosseſſe qu'elle avoit; mais enfin aprés avoir esté l'espace d'une année & demie en cét état, la montagne des fausses esperances qu'on lui avoit données, n'enfanta qu'une souris; c'est-à-dire que la tumeur de son ventre disparut, sans vuider autre chose que quelques eaux, & autres corps étranges, dont la nature ne se déchargea qu'au bout de tout ce temps.

Ces fausses grosseſſes arrivent ordinairement aux femmes qui ne sont pas tout-à-fait bien reglées en l'évacuation de leurs menstruës, soit pour leur quantité, soit pour leur qualité; mais principalement aux femmes de 35. à 40. ans, à cause que cette évacuation commence en cét âge à n'é-

tre plus ſi bien ordonnée qu'elle eſtoit auparavant ; c'eſt pourquoy dans tous ces ſoupçons de groſſeſſe, il faut avant toutes choſes s'informer particulierement de la maniere que les femmes avoient coûtume d'avoir leurs menſtruës auſſi bien que de toutes les diſpoſitions qui ont precedé l'enflure du ventre, & de celles qui l'accompagnent.

Il arrive quelquefois que ces fauſſes groſſeſſes ſont bonnes comme cauſe,& on en voit aſſez ſouvent des exemples ; car aprés qu'elles ſont terminées, elles font un changement à la diſpoſition de la Matrice,qui eſt cauſe que dans la ſuite les femmes deviennent effectivement groſſes d'enfant,pourvu qu'il n'y ait pas d'autre empêchement.C'eſt ce qu'*Hipocrate* nous enſeigne tres-bien par ces paroles du 2. Livre des Predictions. *Poſtquam ventris tumiditas exoluta fuerit, ac molles factæ fuerint, in utero concipient, ſi non aliud quoddam impedimentum ipſis fiat : nam hæc affectio bona eſt ad mutationem in utero faciendam,ut poſt hoc tempus in utero concipiant.*

CHAPITRE VII.

Le moyen de connoître les differens temps de la groſſeſſe.

SI les Medecins, les Chirurgiens,& les Sages-femmes ont beſoin d'une grande prudence, pour aſſurer qu'une femme eſt groſſe ou qu'elle ne l'eſt pas, & d'une veritable ou d'une fauſſe groſſeſſe, elle ne leur eſt pas moins requiſe pour juger de combien elle la peut eſtre, afin qu'ils puiſſent eſtre aſſurez ſi l'enfant a vie, ou s'il ne l'a pas encore,ce qui eſt de tres-grande conſideration : car ſelon la Loy, ſi la femme groſſe avorte pour avoir eſté bleſſée, celui qui l'a frappée merite la mort, ſi ſon enfant eſtoit vivant,ſinon il doit eſtre ſeulement condamné à une amende pecuniaire : il faut auſſi que les Sages-femmes prennent bien garde à n'eſtre pas elles-meſmes cauſe de la mort des enfans, & quelquefois auſſi de celle de leurs meres, en les mettant en travail devant qu'il ſoit temps, comme font celles qui ne ſe connoiſſant aucunement en leur art,s'imaginent toûjours quand la femme groſſe ſe plaint de grandes douleurs de ventre & de reins, que ce ſont celles de l'enfantement, ce qui fait qu'au lieu de tâcher à les faire ceſſer, au contraire elles les excitent,& la font ainſi accoucher tres-malheureuſement avant terme. Je connois une femme, laquelle eſtant groſſe de ſix mois ou environ,fut ſurpriſe de grandes douleurs qu'elle reſſentoit, à peu prés comme ſi elles euſſent eſté pour la

faire accoucher ; ce qui l'obligea de mander ſa Sage-femme, qui eſtant venuë, & connoiſſant la choſe à ſa mode, fit tout ſon poſſible pour la faire accoucher, en lui excitant un redoublement de ſes douleurs par lavemens acres, & la faiſant promener par la chambre, ainſi que ſi elle eût eſté à terme ; mais voyant aprés deux jours que rien ne venoit, nonobſtant ces continuelles douleurs, elle m'envoya querir pour ſçavoir ce qu'il y avoit à faire en cette rencontre ; je fus incontinent chez elle, où l'ayant trouvée en cét eſtat, je ſentis en la touchant par le bas, l'orifice interne de ſa matrice dilaté à y mettre l'extremité du petit doigt en ſa partie interne, & encore plus ouvert vers l'exterieure : mais conſiderant qu'elle n'avoit aucun autre accident que ces douleurs, je la fis auſſi-tôt mettre au lit, où elle demeura huit ou neuf jours, pendant leſquels toutes ſes douleurs ceſſerent, & ſa matrice ſe referma exactement, ainſi que je le connus, l'ayant touchée quelque jours enſuite, & elle ne laiſſa pas de porter encore ſon enfant trois mois entiers, & accoucha à terme d'une fille forte & robuſte, que j'ay veuë vivante juſques à l'âge de cinq ans. Or ſi j'euſſe fait continuer comme on avoit commencé, cette femme ſeroit indubitablement accouchée à ſix mois, ce qui auroit cauſé la mort à ſon enfant en ſon ventre, ou peu aprés ſon avortement. Il ſe faut gouverner de la maniere en pareille occaſion, pourvû que ces douleurs ne ſoient pas accompagaées d'accidens, qui mettroient la mere en danger de la vie, ſi on ne la faiſoit accoucher promptement, comme de frequentes convulſions, ou de quelque perte de ſang conſiderable, ainſi que nous dirons en ſon lieu.

Pour bien connoître les differens temps de la groſſeſſe, on ſe peut ſervir du propre recit de la femme, à quoy neantmoins il ne faut pas toûjours ſe fier, car il ne doit nous ſervir que de conjecture, dautant que pluſieurs ſe trompent elles meſmes, s'imaginant eſtre groſſes depuis le temps qu'elles ont retention de leurs mois, ou elles ſe reglent par celui auquel elles ont ſenti mouvoir leur enfant, ce qui n'eſt pas toûjours une choſe certaine. Nous en jugeons le plus ordinairement par la groſſeur du ventre ; mais bien plus aſſurément, en touchant l'orifice interne de la Matrice. Au commencement de la groſſeſſe, nous ne la reconnoiſſons que par les ſignes de la conception, dautant que ce qui eſt pour lors dans la matrice n'eſt pas de groſſeur aſſez conſiderable pour tumefier le ventre, & que bien au contraire, il devient plus plat en ce temps, pour les raiſons que nous en avons dites en un autre lieu cy devant ; mais aprés

le deuxiéme mois, le ventre vient à s'élever peu à peu, & de là enſuite juſques au neuviéme. Au commencement en touchant avec le doigt l'orifice interne, on le ſent exactement fermé & allongé, reſſemblant au muſeau d'un petit chien nouveau né : il eſt auſſi fort épais en ce temps, mais par l'extenſion de la matrice il vient peu à peu à diminuer en toutes ſes proportions, tellement que quand la femme approche de ſon terme, il eſt tout applati, & preſque confus avec le globe de la matrice, & en telle ſorte qu'il fait ſeulement comme un petit bourlet, ou cercle un peu épais à ſon entrée, dont le couronnement eſt fait au temps de l'accouchement. Neantmoins il ſe trouve quelquefois des femmes qui ont cét orifice plus gros qu'à l'ordinaire vers les derniers mois de la groſſeſſe, à cauſe des humiditez glaireuſes dont il commence d'eſtre abruvé en ce temps ; mais pour lors il eſt beaucoup plus laxe & molaſſe, & non pas ſi compacte & ſi fermé qu'il a coutume d'eſtre dans les premiers mois.

Il ne faut pas auſſi juger toûjours du temps de la groſſeſſe par la grande tumeur du ventre, d'autant qu'il y a des femmes qui ſont plus groſſes à demi terme, que d'autres ne le ſont eſtant preſtes d'accoucher (car cela dépend de la groſſeur de leurs enfans, comme auſſi de leur nombre, & encore de la quantité des eaux qui ſont contenuës avec eux dans la matrice)mais bien plûtôt par cét orifice interne,qui devient ordinairement moins épais & plus applaty, d'autant plus que les femmes ſont proche de leur terme ; ce qui arrive ni plus ni moins, que nous voyons diminuer l'épaiſſeur d'un cuir mollaſſe à meſure que nous l'étendons & dilatons ; de meſme cet orifice devient moins épais, par l'extenſion qu en fait la teſte de l'enfant, qui donne & peſe ordinairement contre lui dans les derniers mois. On ſe ſert fort de cette remarque pour l'admiſſion des femmes groſſes ; qui viennent faire leur couches à l'Hoſtel-Dieu de Paris laquelle j'ay tres-ſouvent obſervée, y pratiquant les accouchemens en l'année 1660. par la permiſſion que m'en fit donner Monſeigneur le premier Preſident, n'y ayant point de lieu plus propre à ſe perfectionner en peu de temps, dans la pratique d'une operation ſi neceſſaire, à cauſe du grand nombre qu'on y en fait journellement & de toutes les ſortes. La regle eſt, que toutes les femmes groſſes y ſont reçuës charitablement, quinze jours ou environ avant leur terme, & pour ce ſuiet on les viſite devant que de les y admettre, à cauſe qu'on en voit quantité, qui eſtant bien aiſe d'eſtre nourries à rien faire, s'y preſentent deux ou trois mois plûtôt qu'elles ne doivent, ſe diſant & aſſurant eſtre preſtes d'accoucher ;

mais par les considerations que j'ay dites cy-dessus, on peut facilement juger,& sçavoir à fort peu prés,celles qui y sont recevables, & celles qui ne le sont pas; c'est-à-dire quand elles sont sur le point de leur temps, & par ce moyen, connoître aussi quand il est besoin de procurer l'accouchement, ou au contraire le retarder autant qu'il est necessaire, lors que la femme n'est pas encore à terme.

CHAPITRE VIII.

Sçavoir, si on peut reconnoître que la femme est grosse d'un mâle ou d'une femelle, & les signes qu'elle doit avoir plusieurs enfans.

ON peut bien satisfaire la curiosité & l'inquietude des femmes qui desirent sçavoir si elles sont grosses ou non;mais il s'en trouve beaucoup qui veulent qu'on passe outre,& qu'on leur dise si c'est d'un garçon ou d'une fille; ce qui est absolument impossible,quoy qu'il n'y ait presque point de Sage-femme qui ne se vante de deviner; (en effet c'est bien deviner que d'y rencontrer) car quand cela arrive, c'est assurément plûtôt par hazard, que par aucune science, ou raison qu'elles ayent euë pour le pouvoir predire. Mais on est quelquefois si fort pressé & importuné d'en dire son sentiment, principalement par les femmes qui n'ont jamais eû d'enfans,& méme par leurs maris qui n'en sont pas moins curieux, qu'on est obligé de les satisfaire du mieux qu'il est possible sur ce sujet, par l'examen de quelques signes tres-incertains.

Il y a beaucoup de signes, sur lesquels cette connoissance est fondée (si tant est qu'on la puisse avoir, ce que je ne croy pas) dont les deux principaux sont tirez d'*Hipocrate*. Le premier est en l'Aphorisme 42. du 5. Livre,où il dit, *Mulier gravida si marem gerit, benè colorata est: si verò fœminam, malè colorata.* La femme grosse d'enfant mâle a bonne couleur:mais si c'est d'une fille elle a mauvaise couleur. L'Aphorisme 48. du mesme Livre, *Fœtus mares dextrâ uteri parte, fœmina sinistrâ magis gestantur.* Le plus souvent les enfans mâles sont situez au côté droit, & les femelles au côté gauche. De plus, on dit que la femme grosse d'un fils est plus gaillarde & réjoüie, qu'elle se porte beaucoup mieux, qu'elle n'est pas si dégouté, qu'elle le sent remuër plûtôt, que sa mammelle droite grossit devant la gauche, & est aussi plus ferme; que le bout de toutes deux est relevé, & regarde vers le haut, que le lait en est plus épais, &

que

que toutes les parties droites de ſon corps ſont plus robuſtes & plus promtes à tous mouvemens ; comme par exemple, ſi elle eſt aſſiſe, ou à genoux, ou debout, qu'elle commencera ſa premiere demarche avec le pied droit ; mais ſi c'eſt une fille, elle aura tous ſignes contraires à ceux que je viens de dire. Il y a des perſonnes qui pretendent le connoître par les urines en les voyant, mais cela n'eſt pas plus aſſuré ; car il ſe rencontre tous les jours des femmes bien colorées, & qui ont tous ces ſignes d'eſtre groſſes d'enfant mâle, qui accouchent d'une fille, contre toute l'eſperance qu'on leur avoit donnée du contraire, & d'autres, qui bien qu'elles ayent des ſignes tout-à-fait oppoſez, font des garçons.

Quelques-uns croyent s'y mieux connoître que tous les autres, par la conſideration du temps de la conception ; car ils diſent, que ſi la femme a conçu pendant que la Lune eſtoit en ſon croiſſant elle doit avoir un garçon, & au contraire que ce doit eſtre une fille ſi elle eſtoit en ſon declin: mais il n'y rencontrent pas mieux, comme il eſt aiſé de le connoître par la remarque que j'en ay faite à l'Hoſtel-Dieu de Paris, & qu'on y peut faire tous les jours auſſi bien que moy, qui eſt que j'y accouchay une fois en un ſeul & meſme jour onze femmes, qui eſtoient toutes à terme, dont cinq eurent des garçons, & les ſix autres firent des filles. Or il eſt à préjuger qu'elles avoient toutes conçû en meſme temps, puis qu'elles accoucherent toutes à terme en meſme jour ; elles auroient dont dû, ſi cela y faiſoit quelque choſe, avoir eſté regies par la domination de cet Aſtre, & avoir fait toutes des garçons, ou toutes des filles, & non les unes des garçons, & les autres des filles, ainſi qu'il arriva, & qu'il arrive encore tous les jours au meſme lieu, ou l'on voit naître comme par tout ailleurs des mâles & des femelles indifferemment ; c'eſt ce que prouvent bien auſſi les Regiſtres de tous les enfans nouveaux-nais qu'on porte journellement baptiſer dans toutes les Paroiſſes de cette ville de Paris, leſquels on peut aiſément conſulter pour la confirmation de cette verité; mais particuliement ceux de la Paroiſſe de S. Euſtache & de celle de S. Sulpice en chacune deſquelles on baptiſe ordinairement plus de 160. enfans par mois.

Il y en a d'autres qui croyent que les mâles ſont plûtôt engendrez de la ſemence qui vient du teſticule droit, que de celle du gauche, l'eſtimant eſtre plus chaude & moins ſereuſe, à cauſe que la veine ſpermatique droite vient du tronc de la veine cave, & que celle du côté gauche prend origine de l'émulgente ; mais s'ils connoiſſent de quelle maniere ſe fait la circulation du ſang, ils ſçauroient que le ſang de l'émulgente n'eſt

pas plus sereux que celui qui est dans la veine cave, d'autant qu'il a esté purgé par le Rein de sa serosité superfluë avant que d'entrer dans cette émulgente ; ils sçauroient aussi que la semence des deux testicules est toute semblable, parce qu'elle est faite d'un mesme sang qui leur est apporté, non point par les veines, mais seulement par les deux arteres, qui naissent du tronc de *l'aorte*, autrement *la grosse artere*, pour lequel sujet le gauche est aussi disposé à produire des mâles que des femelles ; & partant ces Pastres s'abusent en liant l'un ou l'autre testicule de leurs taureaux, selon qu'ils souhaitent avoir des mâles ou des femelles. C'est une chose qu'*Hipocrate* au Livre *de la Superfetation* recommande à l'homme de faire dans l'action du coït ; mais outre qu'elle lui seroit entierement inutile, pour la raison que j'ay dite, elle lui seroit encore tres-incommode & douloureuse : les deux exemples qui suivent le peuvent assez justifier. J'ay connu à Rome un Italien qui n'avoit que le testicule gauche, ayant perdu le droit en quelque bonne occasion, lequel depuis cét accident, ne laissa pas aprés s'estre marié, de faire deux enfans, que j'ay vû vivans & fort sains, l'un desquels estoit un garçon, & l'autre une fille, sans tous ceux qu'il peut avoir eus depuis ce temps-là, auquel il n'avoit aucun soupçon que sa femme eût esté aidée à la besogne par quelqu'autre, comme il arrive assez souvent en ce païs. Je connois encor presentement un autre homme, qui est un Maître Armurier de cette ville de Paris, qui n'a aussi que le testicule gauche, le droit lui ayant esté imputé dans sa jeunesse pour le guerir d'une hernie qu'il avoit, duquel la femme est accouchée d'un garçon pour la premiere fois, & de deux filles ensuite.

Les personnes qui se mêlent de vouloir predire quel doit estre l'enfant qui n'est pas encore né, adherent pour l'ordinaire, par complaisance, au souhait que font les femmes grosses & leurs maris touchant ce sujet ; car si la Sage-femme sçait qu'on desire un Garçon, elle assurera que ce doit estre un Garçon, & qu'elle en jureroit ; & si c'est une fille qu'on demande (comme cela arrive aussi à des femmes qui les aiment mieux) elle dira de mesme, & qu'elle gageroit que ce doit estre une fille. Si cela reüssit à la bonne heure suivant son prognostic, elle ne manquera pas de dire qu'elle le sçavoit bien, mais quand la chance tourne au contraire de la prediction, elle se fait reputer pour ignorante & presomptueuse.

Pour moy je voudrois agir tout autrement, & reconnoître avant que d'en rien dire, la passion des gens, & donner toûjours mon avis contraire au souhait qu'on fait ; car s'il échet que par cette voye la Sage-fem-

me rencontre bien(quoique ce ſoit par hazard) on dira que c'eſt une habile femme, & qu'elle l'avoit bien dit, & s'il vient d'autre façon (ce qui de deux fois arrive une)la femme & ſon mari ayant ce qu'ils ont ſouhaité, n'y prendront pas ſi prés garde, d'autant qu'on reçoit toûjours de bon cœur le bien qui arrive, quoy qu'on ne l'ait pas eſperé.

Ayant montré qu'il n'eſt pas poſſible de ſçavoir de quel enfant la femme groſſe doit accoucher, à cauſe de l'incertitude des ſignes ſur leſquels on ſe fonde pour en juger, nous dirons qu'il n'en eſt pas de meſme de la connoiſſance qu'on peut avoir ſi la femme eſt groſſe de pluſieurs enfans. Il y a bien des Auteurs qui ont aſſuré, que la femme ne doit porter que deux enfans à la fois, à cauſe qu'elle n'a que deux mammelles, comme auſſi parce qu'elle n'a que deux cavitez dans la matrice, à la difference de beaucoup d'autres animaux, qui y ont pluſieurs cellules, & qui ont auſſi pluſieurs mammelles, ce qui fait qu'ils portent un plus grand nombre de petits, lequel correſpond ordinairement à celui des cellules de leur matrice : cela eſt bien vray à l'égard de ces autres animaux ; mais la matrice de la femme n'a qu'une ſeule cavité (ſi ce n'eſt qu'on vueille prendre pour cavitez ſes deux coſtez) dans laquelle il y a ſeulement une ſimple petite ligne longitudinale,qui s'y trouve ſans autre ſeparation.

Nous voyons tous les jours des femmes accoucher de deux enfans d'une meſme portée, quelquefois de trois, & tres-rarement de quatre. I'ay connu neantmoins un nommé M. *Hebert*,Couvreur des bâtimens du Roi, qui eſtoit ſi bon couvreur, que ſa femme accoucha, il y a environ vingt-trois ans de quatre enfans tout vivans pour une ſeule fois, ce que ſçachant Monſeigneur le Duc d'Orleans défunt, auprés duquel il eſtoit aſſez bien venu pour ſon humeur joviale, il lui demanda en preſence de quantité de perſonne de qualité, s'il eſtoit vray qu'il fut ſi bon compagnon, que d'avoir fait à ſa femme ces quatre enfans tout d'un coup, il répondit tout froidement qu'oüy, & qu'aſſurément il lui en eût fait une demi-douzaine ſi le pied ne luy eût point gliſſé, ce qui fit rire un chacun de la bonne façon. *Ariſtote au 4.Ch.du 7.Liv.de l'hiſt.des anim* parle d'une femme qui en quatre fois accoucha de 20. enfans, en ayant fait cinq à chaque fois, dont la pluſpart ont pû eſtre nourris juſques en l'âge d'adoleſcence. *Pline au 3.Ch.du 7.Liv.de l'hiſt nat.* rapporte encore cette meſme hiſtoire, ou une autre toute ſemblable, qu'il ajoûte à l'exemple qu'il donne des trois *Horaces*,& des trois *Curiaces*, & à celle d'une femme nommée *Fauſta*, qui du temps d'*Auguſte*, en la ville d'*Oſtie*, fit quatre

enfans en une fois, ſçavoir deux mâles & deux femelles; diſant outre cela, qu'au rapport de *Trogus*, il y a des femmes en Egypte qui en font juſques à ſept, & au 11. *Chap.* il parle d'une autre femme qui en fit douze; & *Albucaſis au 75. Ch. du 2. Liv. de ſa meth.* dit qu'il ſe forme quelquefois quatre, cinq, ſix, ſept, & meſme plus de dix enfans enſemble dans la matrice, & qu'il a connu une certaine femme qui avorta de ſept, & une autre de quinze, qui eſtoient tous bien formez. Mais j'eſtime pour miracle, ou pour fable, l'hiſtoire ou le conte de cette Dame Marguerite, Comteſſe d'Hollande, qui en l'an 1276. accoucha de trois cent ſoixante & cinq enfans, en une ſeule & meſme fois, qui reçurent tous le Baptéme, & moururent le meſme jour auſſi-bien que leur mere; ce qui lui arriva (ce dit-on par l'imprecation que lui fit une pauvre femme, qui ſouhaita quelle en put faire autant qu'il y a de jours en l'an, à cauſe que lui demandant l'aumône, en lui repreſentant ſa miſere, & celle de deux enfans jumeaux qu'elle portoit en ſes bras, cette Dame lui répondit, que ſi elle en ſouffroit de l'incommodité, elle avoit eu du plaiſir à les faire, lui reprochant auſſi qu'elle ne pouvoit pas avoir conçu ces deux enfans d'un ſeul homme. *Schinckius au 4. Liv. de ſes Obſervat.* a tranſcrit tout au long l'Epitaphe qui contient l'hiſtoire de cette Comteſſe, laquelle il dit eſtre gravée ſur un marbre dans un Bourg appellé *Lauſdun*, qui n'eſt pas éloigné de la ville de *Leide* en Hollande. Mais comme le plus ſouvent le nombre de deux eſt celui qu'ont les femmes qui font pluſieurs enfans à la fois, nous en dirons les ſignes, qui ne paroiſſent pas neantmoins dans les premiers mois, & meſme fort peu juſques à ce que les enfans ayent un mouvement manifeſte. Il y en aura quelque apparence ſi la femme eſt extraordinairement groſſe, ſans qu'il y ait ſoupçon d'hydropiſie; & bien plus, ſi on voit une éminence à chaque côté de ſon ventre, & qu'il ait ſa longueur comme une ligne un peu deprimée, ou moins relevée vers le milieu; & la choſe ſera preſque certaine, ſi en un meſme inſtant on ſent pluſieurs & differens mouvemens aux deux côtez, & ſi ces mouvemens ſont beaucoup plus frequens qu'à l'ordinaire; ce qui ſe fait à cauſe que les enfants eſtant preſſez, s'incommodent l'un l'autre, & s'excitent à ſe mouvoir de la façon, quoy qu'ils ſoient ſeparez par des membranes, & contenus dans des eaux differentes. Si tout cela eſt ainſi, pour lors il y a tres grande apparence que la femme a pluſieurs enfans.

Beaucoup d'Auteurs ſont de l'opinion d'*Ariſtote* & de *Pline*, qui di-

ſent que les jumeaux de tous les autres animaux vivent facilement, quoy qu'ils ſoient de different ſexe ; mais qu'au contraire, tres peu de ceux de la femme peuvent eſtre élevez, eſtant tres-difficile que la nature ſe puiſſe bien regler à conſerver ces enfans de different ſexe, dans la Matrice, durant tout le temps qui ſeroit neceſſaire, à cauſe que le mâle & la femelle ne recevant pas (à ce qu'on pretend) leur perfection ſi promptement l'un que l'autre, il arrive preſque toûjours que l'un vient à en ſortir devant le temps ; mais nous voyons neantmoins tous les jours le contraire, car les jumeaux tant d'un meſme, que de differens ſexes, vivent indifferemment auſſi bien d'une façon que de l'autre. *Rodericus à Caſtro au 13. Ch. du 5. Liv. de la nat. des femmes*, confirme auſſi tres-bien cette verité par l'exemple qu'il rapporte de ſon propre frere & de ſa ſœur, tous deux jumeaux, âgez de prés de 40. ans, qui eſtoient en tres-parfaite ſanté, & tous deux remarquables, non ſeulement pour les forces du corps, mais auſſi pour toutes les perfections de l'eſprit. Mais à quoy bon citer des autoritez, pour prouver une choſe que l'experience nous fait connoître journellement ? C'eſt pourquoy finiſſons ce diſcours pour parler de la ſuperfetation.

CHAPITRE IX.

De la ſuperfetation.

LA ſuperfetation n'eſt autre choſe qu'une conception reïterée, qui ſe fait lorſque la femme qui eſt déja groſſe vient à concevoir pour une ſeconde fois : mais il y a beaucoup de conteſtation, pour ſçavoir ſi la femme qui accouche de deux enfans, ou d'un plus grand nombre, les a tous faits d'un meſme coït, ou de pluſieurs. *Seneque au 1. Ch. du 7. Liv. des bien faits*, met la choſe au rang de celles qui ſont les plus difficiles à connoître, auſſi-bien que le flux & reflux de la Mer Oceane. Nous voyons à la verité tous les jours les chiennes, les chattes, les truyes, & les lapines faire pluſieurs petits, pour avoir eſté couvertes une ſeule fois, ce qui peut bien faire préjuger que la choſe arrive à la femme de la meſme maniere. D'autres veulent que cela ſe faſſe par ſuperfetation ; mais il y a des ſignes qui nous en font connoître la difference, par le moyen deſquels on ſçaura ſi les deux enfans ont eſté engendrez enſemble d'un ſeul coup, ou bien ſucceſſivement l'un aprés l'autre. Ce qui

fait croire à pluſieurs que la ſuperfetation ne peut arriver, eſt à cauſe qu'auſſi-tôt que la femme a conçu, ſa matrice ſe comprime, & ſe ferme tres-exactement, aprés quoy la ſemence de l'homme, qui eſt abſolument neceſſaire à la conception, n'y trouvant pas de place ny d'entrée, ne peut (à ce qu'ils diſent) y eſtre reçuë ny contenuë, pour faire cette ſeconde conception; joint à cela, que la femme groſſe décharge ſa ſemence, qui n'y eſt pas moins requiſe que celle de l'homme, par un vaiſſeau qui aboutit à l'extremité de l'orifice interne, laquelle ſe répand par ce moyen dans le *vagina*, & non dans le fond de la matrice, ainſi qu'il ſeroit neceſſaire pour la ſuperfetation. Neantmoins on répond à ces objections qui ſont tres-fortes, qu'il eſt bien vray que la matrice eſt pour l'ordinaire exactement fermée & reſerrée quand la femme a conçu; & outre cela, qu'elle jette pour lors ſa ſemence par un autre conduit; mais que cette regle generale a quelques exceptions, & que la Matrice ainſi fermée s'entr'ouvre quelquefois, pour laiſſer paſſer quelques excremens ſereux & glaireux, qui par leur ſejour l'incommodent, ou principalement lorſque la femme eſt animée d'un extraordinaire deſir du coït, & que venant aux priſes amoureuſes, dans la chaleur de cette action elle décharge quelquefois par le conduit qui aboutit au fond de ſa matrice, lequel eſt dilaté & r'ouvert par l'impetueux effort de ſa ſemence agitée & échauffée plus que de coûtume; & cét orifice s'ouvrant ainſi quelque peu dans ce temps, ſi la ſemence de l'homme y eſt dardée en ce moment, on croit que la femme peut concevoir une deuxiéme fois, qu'on appelle ſuperfetation; ce qui eſt confirmé par l'hiſtoire que *Pline* rapporte au 11. *Ch. du 7. Liv. de l'hiſt. nat.* d'une ſervante laquelle ayant exercé le coït en un meſme jour avec deux differentes perſonnes, fit deux enfans, l'un reſſemblant à ſon Maître & l'autre à ſon Procureur; comme auſſi de cette autre femme qui en eut encore deux, l'un ſemblable à ſon mari & l'autre à ſon rufien; faiſant encore mention en ce meſme lieu, d'une femme qui aprés eſtre accouchée d'un enfant à terme, en rendit un autre au bout de deux mois, & d'une autre qui ayant vuidé au ſeptiéme mois un enfant mort, accoucha outre cela de deux jumeaux, deux mois enſuite de ce premier, tous leſquels exemples il a tiré mot à mot d'*Ariſtote au 4. Chap. du 7. Liv. de l'hiſt. de anim.*

Cette ſeconde conception eſt effectivement une choſe auſſi rare, que nous en voyons la deciſion incertaine; c'eſt pourquoy il ne faut pas s'imaginer que toutes les fois que les femmes ont pluſieurs enfans d'une

meſme portée, il y ait eu ſuperfetation ; car ils ſont preſque toûjours faits d'un meſme coït, par l'abondance des deux ſemences, leſquelles ſont quelquefois partagées en la matrice, à cauſe que l'éjaculation ne s'en fait pas tout d'un coup, mais en differentes repriſes ; il ne faut pas croire auſſi qu'elle ſe puiſſe faire en tous les temps de la groſſeſſe ; car ſi elle ſe fait, elle ne peut avoir lieu dans le premier ny dans le ſecond jour de la conception, d'autant que d'autre ſemence venant à eſtre reçuë dans la matrice, il s'en feroit un mêlange & une confuſion avec la premiere, qui pour lors n'eſt pas encore revêtuë de cette pellicule qui l'en pourroit ſeparer, laquelle n'eſt entierement formée qu'au ſixiéme ou au ſeptiéme jour, comme *Hipocrate* vit à cette femme, dont il parle au Livre *de la nature de l'enfant*, qui jetta cette geniture vers ce temps-là ; outre que la matrice ſe r'ouvrant de nouveau il ſe feroit un écoulement de la premiere ſemence, qui ne ſeroit pas envelopée de cette petite membrane qui la pourroit conſerver : c'eſt ce qui fait que je ne croy pas l'hiſtoire de cette femme dont parle *Pline*, eſtre arrivée, pour la raiſon qu'il en allegue, qui eſt qu'elle avoit exercé en un meſme jour le coït avec deux differentes perſonnes, parce que le dernier auroit certainement cauſé cette confuſion de ſemence, comme j'ay dit, & ainſi détruit l'ouvrage commencé : Mais je croy, que ſi cette ſuperfetation ſe fait quelquefois, elle ne ſe peut faire ſeulement que depuis le ſixiéme jour de la conception ou environ, juſques au trentiéme tout au plus ; parce que pour lors les ſemences ſont revêtuës de membranes & le *fœtus* qui eſt contenu dans la matrice n'eſt pas encore d'une groſſeur conſiderable ; mais aprés ce temps, cela eſt impoſſible, ou tout au moins tres-difficile, à cauſe que la matrice s'empliſſant de plus en plus par l'accroiſſement de l'enfant, auroit d'autant plus de peine à recevoir une nouvelle ſemence, & ne pourroit pas auſſi la retenir, & empêcher qu'elle ne regorgeât dehors par ſa plenitude, l'ayant reçuë en cét eſtat : & ce qui me fait croire d'autant plus volontiers qu'il eſt tres-difficile que la ſuperfetation ſe puiſſe meſme faire, eſt que la matrice embraſſe toûjours ſi étroitement tout ce qu'elle contient, qu'elle ne laiſſe pas aucun vuide en ſa capacité, quand meſme ce ſeroit un corps étrange qui y ſeroit retenu.

Hipocrate au Livre *de la ſuperfetation*, nous donne (à ce qu'il croit) un moyen de reconnoître ſi deux enfans ſont jumeaux, c'eſt-à-dire, s'ils ont eſté tous deux faits d'un meſme coït, ou s'ils ſont engendrez l'un aprés l'autre par ſuperfetation, diſant que comme la femme conçoit les

jumeaux en un meſme jour, elle en accouche auſſi en un meſme jour; *Quæ gemellos geſtat, eadem die partu velut concipit.* Mais cela n'eſt pas toûjours vray : neantmoins on connoit les jumeaux, en ce qu'ils ſont tous deux à peu prés d'égale groſſeur & grandeur, & qu'ils n'ont qu'un ſeul & commun arriere-faix, & ne ſont point ſeparez l'un de l'autre que par leurs membranes, qui les envelopent chacun en particulier avec leurs eaux; car ils ne ſont pas tous deux dans une meſme membrane & en mêmes eaux, comme quelques-uns croyent contre la verité. Mais s'il y a pluſieurs enfans, & qu'il y ait eu ſuperfetation, ils ſeront bien pareillement ſeparez par leurs membranes, neantmoins ils n'auront pas leur délivre commun; mais chaque enfant aura le ſien particulier, & ils ne ſeront pas auſſi d'égale grandeur, d'autant que celui qui aura eſté fait par ſuperfetation, ſera beaucoup plus petit & plus foible que celui qui aura eſté engendré le premier, qui à cauſe de la force & vigueur aura pris pour lui la plus grande & la meilleure portion de la nourriture, ainſi que nous le reconnoiſſons aux fruits fort gros & beaux, qui en ont quelquefois proche d'eux de tres-petits, qui ſont comme des avortons; ce qui vient de ce que celui qui eſt premierement noüé & affermi à l'arbre, emporte toute la nourriture de ſon voiſin provenu de la fleur qui s'eſt épanoüie, lorſque le premier avoit déja acquis quelque groſſeur. Il ſe voit auſſi quelquefois que les jumeaux ne ſont pas toûjours de pareille grandeur; ce qui arrive ſelon qu'ils ont plus ou moins de vigueur l'un que l'autre, pour attirer à eux en plus grande abondance la meilleure partie de la nourriture commune.

Il y a environ 12. ans que j'accouchay une femme qui eſtoit à terme, à laquelle je tiray par les pieds une fort groſſe fille vivante qui s'étoit preſentée en cette mauvaiſe poſture, aprés quoy la voulant delivrer, j'amenay avec l'arriere-faix un autre enfant, qui eſtoit un garçon mort, & deux fois plus petit que cette premiere fille, lequel ne paroiſſoit pas à ſa grandeur & à ſa groſſeur avoir plus de quatre ou cinq mois, quoique ces deux enfans euſſent eſté engendrez enſemble en un ſeul & même coït, comme il ſe reconnoiſſoit, en ce qu'ils n'avoient pour tous deux qu'un ſeul & meſme délivre, ce qui en eſt la veritable marque, ainſi que nous avons dit; & ce deuxiéme enfant eſtoit ſi petit, que je le tiray tout d'un coup avec l'arriere faix, & encore envelopé de ſes membranes que j'ouvris au plûtôt, pour voir s'il eſtoit vivant, mais il eſtoit mort il y avoit bien long-temps, ainſi qu'il me parut par ſa corruption.

Ne

Ne voulant pas tout-à-fait soûtenir que la superfetation ne se fasse quelquefois, je diray seulement qu'elle arrive tres rarement ; car la plus-part des femmes qui accouchent de deux enfans, n'ont qu'un seul delivre commun à tous deux ; ce qui est un signe tres-certain qu'il n'y aura pas eu de superfetation, & qui est beaucoup plus seur que les indices qui se tirent de la grandeur & de la force des enfans, qui ne nous doivent servir que de conjecture ; joint à cela que les jumeaux peuvent encore avoir chacun leur délivre entierement separé l'un de l'autre, aussi bien que leurs corps le sont : c'est pourquoy ce signe, qui est équivoque, ne nous peut pas bien prouver la chose. Pour conclusion de ce Chapitre, je diray qu'il est toûjours au pouvoir de la femme d'éviter la superfetation si elle s'abstient du coït durant les premiers mois aprés qu'elle aura conçu ; mais il n'en est pas de mesme de la generation des jumeaux, car cela ne dépend d'elle en aucune façon.

CHAPITRE IX.

De la Mole, & de ses signes.

DE toutes les especes de grosseſſe de la femme il nous reste à examiner celle qui est causée par la Mole, de laquelle il faut toûjours procurer l'expulsion aussi-tost qu'elle est reconnuë, comme estant tout-à-fait contre nature. La mole n'est autre chose qu'une masse charnuë sans os, sans articulation, & sans distinction de membres, qui n'a aucune veritable forme ny figure reguliere & determinée, engendrée contre nature dans la matrice ensuite du coït, des semences corrompuës de l'homme & de la femme.

Il est tres-certain que les femmes n'engendrent pas de moles, si elles n'ont usé du coït, parce que les deux semences y sont aussi bien requises que pour la vraye generation. On en voit, à la verité, quelques-unes qui n'ayant eu aucune habitation avec l'homme, vuident aprés des pertes de sang quelques corps étranges, qui semblent estre charnus en apparence ; mais si on y prend garde de bien prés, on trouvera que ce ne sont que des grumeaux de sang caillé qui n'ont aucune consistance ny tissure charnuë ou membraneuse, comme ont les moles & les faux germes. Il y a mesme quelques femmes qui vuident aussi tous les mois dans le temps de leurs menstruës des petits corps étranges, qui paroiſ-

ſent comme membraneux, & en quelque façon charnus: mais ce n'eſt qu'une pituite morveuſe & viſqueuſe, qui ſe condenſe par la chaleur du lieu tout autour des parois de la partie interne de la matrice, d'où venant enſuite à ſe detacher par l'affluence du ſang, elle eſt expulſée avec les menſtruës. Je connois une femme âgée de 28. ans, qui n'a pas eſté un ſeul mois depuis plus de neuf ans ſans vuider de ces ſortes d'excretions; & comme d'abord j'avois de la peine à me perſuader que la ſemence de ſon mari n'y eût pas contribué je lui conſeillay, auſſi bien qu'à ſon mari, de s'abſtenir entierement du coït durant deux ou trois mois, afin que connoiſſant certainement la cauſe de cette indiſpoſition qui la rend ſterile on y pût remedier plus facilement: mais quoy qu'elle s'en fut abſtenuë tres-exactement, ſuivant le Conſeil que je lui avois donné, elle ne laiſſa pas de continuer à vuider tous les mois dans le temps de ſes menſtruës les meſmes excretions qu'auparavant; ce qui me fait croire que la meſme choſe peut arriver aux filles auſſi bien qu'aux femmes: neantmoins ſi on examine bien ces eſpeces de petits corps étranges comme j'ay fait, on ne trouvera pas qu'ils ayent aucun vaiſſeau formé ny figuré; car autrement ce ſeroit une marque indubitable que la ſemence de l'homme auroit contribué à leur generation; parce qu'il eſt impoſſible que des parties organiques, comme ſont les veines & les arteres, puiſſent être engendrées de la ſeule ſemence de la femme. C'eſt pour cela qu'on en trouve quantité dans toute la ſubſtance des veritables moles & des faux germes, qui comme nous avons dit, ne peuvent pas abſolument eſtre engendrez, ſi la ſemence de l'homme n'y a effectivement contribué.

Quelques Auteurs font pluſieurs differences de moles, & diſent que les unes ſont aqueuſes & venteuſes, & les autres membraneuſes & charnuës, dont quelques-unes ſont ſans forme ny figure determinée, & d'autres ont quelque eſpece de figure humaine groſſiere, & meſme quelque ſentiment & mouvement: mais ſuivant la definition que nous en avons donnée, nous n'admettons pour veritables moles que ces corps étranges charnus, contenus en la capacité de la matrice, qui ſont entierement ſeparez de ſa propre ſubſtance, à laquelle ils adherent ſeulement par quelques endroits, d'où ils tirent leur nourriture. C'eſt pour cela que nous ne ſuivons pas la definition qu'*Ætius au 80. Ch. du 16. Liv. & Paul Æginete au 69. Ch. du 3. Liv.* nous donnent de la mole, diſant que ce n'eſt autre choſe qu'une tumeur de la matrice endurcie, cauſée ſelon *Ætius*, ou par quelque inflammation qui a precedé, ou par quelque ulcere auquel une

excroiſſance de chair eſt ſurvenuë, qu'on appelle *mole* à cauſe de ſa grande peſanteur : mais cette definition convient plûtôt au ſchyrre de la matrice, & à l'ulcere avec *Hyperſarcoſe*, qu'à la veritable mole ; & les eaux & les vents ſe doivent rapporter aux hydropiſies de matrice ; & ſi ce qui eſt contenu en ſa capacité a de ſoy quelque ſentiment & mouvement animal en ce cas, c'eſt un monſtre, & non une mole.

Les moles s'engendrent ordinairement lors que l'une des deux ſemences, tant celle de l'homme que celle de la femme, ou toutes les deux enſemble ſont debiles ou corrompuës originairement, ou par accident la matrice ne travaillant pas à la veritable generation que par le moyen des eſprits, dont les ſemences doivent eſtre toutes remplies ; mais d'autant plus facilement, que le peu qui s'y en trouve eſt éteint, & comme étouffé ou noyé par la quantité de ſang menſtruel groſſier & corrompu, qui quelquefois y affluë peu de temps aprés la conception lequel ne donne pas le loiſir à la nature d'achever ce qu'elle commençoit à grand peine, & troublant ainſi ſon ouvrage, en y mettant la confuſion & le deſordre, il ſe fait des ſemences, & de ce ſang une eſpece de chaos, que nous appellons *Mole* laquelle ne s'engendre ordinairement que dans la matrice de la femme, & ne ſe rencontre jamais ou tres-rarement, dans celle de tous les autres animaux, parce qu'ils n'ont pas de ſang menſtruel comme elle ; joint à cela que ſouvent les deux ſemences, tant celle de l'homme que celle de la femme ne ſont pas fecondes, à cauſe qu'ils exercent trop frequemment le coït ; ce que ne font pas la pluſpart des autres animaux, qui n'en uſent que tres rarement, & ſeulement en certains temps, lorſque leurs teſticules & leurs vaiſſeaux ſpermatiques en regorgent de plenitude : car comme *Galien* dit tres bien à la fin du 10. *Ch du* 11. *Liv. de l'uſage des parties, & Charon au* 14. *Ch. du* 3. *Liv. de ſa ſageſſe*, les hommes ne ſongent ordinairement qu'à la volupté en uſant du coït, & à rien moins qu'à faire des enfans beaux & parfaits ; ce qui fait que ſouvent ils y reüſſiſſent mal.

La mole n'a point d'arriere-faix ny de cordon qui lui ſoit attaché, comme l'enfant a toûjours, d'autant qu'elle meſme eſt adherente à la matrice, au moyen dequoy elle reçoit ſa nourriture de ſes vaiſſeaux ; elle eſt auſſi quelquefois enduite d'une eſpece de membrane, au dedans de laquelle il ſe trouve une chair confuſément entrelaſſée de quantité de vaiſſeaux ; elle eſt de groſſeur & de conſiſtance plus ou moins ſelon l'abondance du ſang qu'elle reçoit, & ſelon ſa diſpoſition comme auſſi ſe-

lon la temperature de la matrice & le temps qu'elle y ſejourne ; car plus elle y demeure plus elle durcit & devient ſchyrreuſe & difficile à eſtre rejettée. Elle eſt pour l'ordinaire ſeule, neantmoins quelquefois il s'en rencontre pluſieurs, dont les unes ſont fort adherentes à la matrice, & d'autres le ſont tres-peu. Quand les femmes les vuident avant le deuxiéme ou le troiſiéme mois, on les nomme *faux germes* lors qu'elles les gardent plus long-temps, & que ces corps étranges viennent à groſſir, on les appelle *moles*. Les faux germes ſont plus membraneux, & ſont auſſi quelquefois remplis de ſemences corrompuës ; mais les moles ſont tout-à-fait charnuës.

On remarque en la femme qui a une mole, preſque tous les ſignes de conception & de groſſeſſe d'enfant ; mais elle en a auſſi quelques uns qui ſont differens, car ſon ventre eſt bien plus dur & plus douloureux & ſe tumefie auſſi plus promptement dans le commencement, que ſi elle étoit groſſe d'un enfant : & comme la mole eſt tout-à fait contre nature, & qu'elle n'a point de veritable vie, ny de mouvement animal, la femme en eſt extremement incommodée, & a beaucoup plus de peine à la porter qu'un enfant, parce que de quelque côté qu'elle ſe tourne, la mole y tombe quand elle eſt un peu groſſe, comme ſi c'étoit une boule peſante ; elle a grande laſſitude aux cuiſſes & aux jambes, des difficultez d'uriner, & elle reſſent une grande peſanteur au bas du ventre ; d'autant que cette maſſe de chair par ſon poids, entraine la matrice en bas, laquelle preſſe & comprime la veſſie de l'urine : la femme outre cela n'a pas ordinairement les mammelles ſi enflées, & elle n'y a point de lait, ou fort peu. On le connoit encore plus facilement, quand avec tous ces ſignes on ne ſent rien mouvoir dans la matrice, aprés les quatre ou cinq premiers mois de la groſſeſſe, & certainement quand le terme de l'accouchement eſt paſſé, & que tout ces ſignes ſuſdits reſtent & continuent de la façon. Ce n'eſt pas que la femme qui a une mole dans la matrice ne ſente quelquefois quelque eſpece de mouvement, comme je l'ay vû arriver à pluſieurs femmes ; mais ces ſortes de mouvemens ſont bien differens de ceux d'un enfant, ainſi que j'ay déja expliqué cy-devant au 6. Chap. car l'enfant a de ſoy un mouvement volontaire de totalité & de partialité ; mais la mole n'en a aucun, ſi ce n'eſt par accident : & ſi la femme qui a une mole ſent remuër quelque choſe d'extraordinaire dans ſon ventre, ce ſont des eſpeces de mouvement convulſifs de la matrice, qui ſont cauſez par l'irritation du corps étrange

qu'elle contient. J'ay vû des femmes en avoir de si violens, qu'on eût dit qu'elles auroient eu effectivement plusieurs animaux renfermez dans leur ventre. *Fabricius Hildanus en l'obs.* 55. *de sa* 2. *cent.* fait recit de l'histoire d'une femme qui avoit porté une mole beaucoup plus grosse que la teste durant plus de deux années, qui la fit enfin mourir ; durant tout lequel temps elle avoit plusieurs fois conjuré les Medecins & les Chirurgiens de lui vouloir ouvrir le ventre, pour lui tirer de tres-horribles & cruelles bestes qu'elle croyoit y avoir. On voit mesme quelquefois des femmes, qui sans avoir aucune mole dans la matrice, ont aussi de ces especes de mouvemens convulsifs, qui sont excitez par quelques humeurs étranges, qui se fermentants dans sa propre substance aussi bien que dans celle du mezentere, causent de violens tressaillemens de ces parties, par l'irritation qu'ils y font. Monsieur *Rodier* mon Confrere amena, il a environ 10. ou 12. ans, en nostre Chambre d'assemblée de S. Cosme une femme âgée pour lors de quarante ans, laquelle il me fit voir, & à plus de trente autres de nos Confreres, pour sçavoir qu'elle pouvoit estre la cause des grands & tres-frequens mouvemens douloureux qu'elle sentoit dans le ventre depuis plus d'un an & demi, lesquels estoient si manifestes, qu'on voyoit souvent son ventre estre aussi fortement agité en plusieurs differents endroits, que si elle eut eu deux ou trois enfans dedans, & l'avoit mesme aussi gros, & le sein, que si elle eût esté preste d'accoucher ; ce qui lui a toûjours duré de la sorte depuis ce temps-là jusques à present. Je l'ay encore vuë par curiosité au mois de Juin de l'année 1674. dans toutes les mesmes dispositions auquelles je la vis il y a 12. ans, faisant au reste assez passablement bien toutes ses fonctions, & n'ayant aucune autre notable incommodité que la douleur que lui causent ces violens & frequens mouvemens qu'elle sent dans son ventre, qui est toûjours tres-gros ; mais cét exemple se doit mettre au nombre de ceux qu'on peut plûtôt admirer avec étonnement, que de connoître parfaitement la veritable cause d'une chose si extraordinaire.

Les moles sont nourries, comme il est dit, dans la matrice, à laquelle elles adherent presque toûjours par quelque endroit, & sont entretenuës du sang dont elles sont abreuvées, ainsi que les plantes le sont par l'humidité de la terre. Il se rencontre quelquefois un enfant avec la mole, duquel elle est quelquefois separée, comme estoit cette caruncule que la femme de *Gorgias* vuida quarante jours après estre accouchée au neuviéme mois, d'une fille vivante, dont *Hipocrate* fait

mention au 5. *Livre des malad. pop.* & d'autrefois auſſi elle ſe trouve adherente à ſon corps; ce qui le fait devenir contrefait & monſtrueux, comme eſtoient ceux que je vais décrire. En l'année 1665. eſtant chez M. *Bourdelot*, tres-renommé Docteur en Medecine, de la Faculté de Paris, chez qui on faiſoit publiquement tous les Lundis des Conferences Academiques, comme on fut tombé ſur le diſcours de la circulation du ſang, que j'expliquois pour lors ſelon mon ſentiment, on y apporta l'enfant d'une femme nouvellement accouchée à terme, auquel manquoit toute la partie ſuperieure de la teſte, n'ayant aucun crane ny cerveau ny meſme aucun cuir chevélu; mais il avoit ſeulement, au lieu de toutes ces parties, une mole ou maſſe charnuë plate & fort rouge, de l'épaiſſeur & largeur d'un arriere-faix, recouverte d'une ſimple membrane aſſez forte; cét enfant avoit nonobſtant cela, toutes les autres parties du corps bien ſaines, compoſées & figurées. Cette diſpoſition monſtrueuſe lui cauſa la mort auſſi-tôt qu'il fut né, & encore étoit-il bien admirable & étonnant tout enſemble, de voir comment il avoit pû vivre ainſi ſans cerveau, comme auſſi bien difficile de connoître ſi cette maſſe charnuë en avoit pû faire la fonction pendant qu'il eſtoit au ventre de ſa mere. Elle eſtoit entretiſſuë de quantité de vaiſſeaux, comme une eſpece de *placenta*, toutefois de ſubſtance bien plus ferme. M. *le Clerc* & M. *Iuillet*, mes Confreres & bons amis, eſtoient audit lieu pour lors, où ils virent tous deux ce prodige auſſi bien que moy. J'ay encore vû depuis ce temps-là deux autres enfans qui eſtoient preſque ſemblables en figure à ce premier. L'un eſtoit un enfant qu'un Miniſtre de ſanté avoit fait à une fille, lequel eſtoit auſſi monſtrueux que ce premier. Ce fut le 11. Decembre 1671. que je fus requis de me tranſporter conjointement avec Monſieur *Lamy* mon Confrere, au logis d'une Sage-femme du Faux-bourg S. Germain, nommée Madame *de Vienne*, chez laquelle cette fille eſtoit accouchée le jour precedent, pour faire nôtre rapport de ce qui pouvoit avoir cauſé la mort à cet enfant, la mere voulant éviter qu'on la pût accuſer de l'avoir elle-meſme défait, à cauſe qu'elle eſtoit en grand procez contre celui qui lui avoit fait l'enfant, qu'elle pourſuivoit en Juſtice pour l'obliger à l'épouſer. Aprés avoir bien examiné cét enfant mort, qui étoit du ſexe feminin, nous reconnumes qu'il eſtoit vray-ſemblablement venu au terme de ſept mois, & que la mort lui étoit tres-aſſurément arrivée par la diſpoſition monſtrueuſe de ſa teſte, qui n'eſtoit recouverte en toute ſa partie ſuperieure que d'une ſimple ſubſtance fongueuſe, rouge comme

du ſang, tant interieurement qu'exterieurement, épaiſſe d'un demi travers de doigt, & large de quatre doigts, n'ayant point de cerveau, ny aucun cuir chevelu par deſſus, ny meſme aucun de tous les os du crane, ſinon la ſeule partie anterieure & inferieure du coronal, & quelque petite portion de l'occipital; qui eſtoit recourbée en dedans, & de figure tout-à fait irreguliere, auſſi bien que de ſubſtance extraordinaire. Toute cette partie ſuperieure & principale de la teſte de cét enfant eſtoit entierement applatie ſur ſa face, qui eſtoit jointe immediatement & fermement attachée ſur le haut de la poitrine & ſur les épaules, ſans aucun col qui en fiſt la ſeparation; ayant au ſurplus toutes les autres parties de ſon corps aſſez bien conformées. Or aprés avoir interrogé la mere ſur tout ce qui nous pouvoit faire connoître la cauſe de la diſpoſition monſtrueuſe de ſon enfant, & qu'elle nous eût declaré que lors qu'elle n'étoit groſſe que d'un mois ou environ, elle avoit eu une extreme & ſubite frayeur, en voyant tomber ſon Amant du haut de la fenêtre d'un ſecond étage du logis où elle eſtoit ſur le pavé de la ruë, croyant effectivement qu'il ſe fut briſé toute la teſte; nous certifiâmes par noſtre rapport, que cette diſpoſition monſtrueuſe de ſon enfant procedoit indubitablement de cette extrême frayeur, qui ayant en cet inſtant fait une ſubite & violente agitation de tout ſon corps, auſſi bien que de ſon imagination, qui lui figuroit un homme ayant la teſte caſſé & tout en ſang, avoit cauſé par analogie & rapport de ſubſtance la meſme impreſſion à la teſte de l'enfant dont elle eſtoit groſſe; qui pour n'avoir alors qu'un mois tout au plus, en avoit eſté facilement offenſé en cette partie, qui eſt en ce temps d'une ſubſtance tres-molle. Le 29. May 1672. Monſieur *Anguy* mon Confrere, me mena chez une femme vers le Cloître de Nôtre-Dame, pour me faire voir un enfant mort, dont elle eſtoit recemment accouchée à ſept mois, lequel avoit encore la teſte d'une figure monſtrueuſe, ſemblable aux deux exemples dont je viens de parler, ayant outre cela les bras & les jambes tout contrefaits, ce qui eſtoit auſſi arrivé à cette femme par une grande fâcherie, accompagnée de frayeur ſubite, qu'elle nous dit avoir euë dans le commencement de la groſſeſſe.

La femme qui porte une mole eſt bien plus incommodée en toutes manieres, que celle qui eſt groſſe d'enfant; & ſi elle la garde long-temps elle ne vit pas cependant ſans danger de la vie. Il y en a qui les portent durant trois ou quatre années entieres, & quelquefois meſme durant tout le reſte de leur vie, comme *Ariſtote* a remarqué au 7. *Ch. du 4. Liv. de la*

gener. des anim. & comme il arriva à la femme de ce Potier d'étain, de laquelle *Ambroiſe Paré* fait mention en ſon Livre de la generation, qui en porta une dix-ſept ans, dont à la fin elle mourut: & ce qui eſt encore tres-digne d'obſervation eſt, que ſi la ſubſtance de la mole eſt confuſe avec celle de la matrice, en telle ſorte qu'il ne s'en faſſe que comme meſme corps (ce qui eſt plûtoſt une excroiſſance de chair carcinomateuſe qui ſuccede à quelque ulcere, qu'une veritable mole) pour lors il eſt impoſſible que la femme en réchappe: car elle ne peut eſtre en aucune façon expulſée ny tirée; ce qui fait qu'elle augmente toûjours juſques à ce qu'elle faſſe enfin mourir la femme. C'eſt ce que nous enſeigne *Hipocrate au 1. Liv. des maladies des femmes. Si quidem una caro fiat, mulier perit: neque enim fieri poteſt ut ſuperſtes maneat.* Nous declarerons les remedes qui ſont convenables à la veritable mole, en parlant de ſon extraction au 32. Chap. du 2. Livre.

CHAPITRE XI.

De quelle façon ſe doit gouverner la femme pendant tout le cours de ſa groſſeſſe, lors qu'elle n'eſt accompagnée d'aucuns accidens conſiderables, pour tâcher de les prevenir.

QUoique la femme groſſe ſe porte bien, neantmoins elle doit eſtre reputée preſque comme malade, à raiſon de l'état neutre où elle eſt (auſſi appelle-t-on vulgairement la groſſeſſe, *une maladie de neuf mois*) à cauſe que pour lors elle eſt ſujette à pluſieurs incommoditez, que cauſe ordinairement la groſſeſſe à celles qui ne ſe gouvernent pas bien. Elle doit pour ce ſujet reſſembler au bon Pilote qui eſtant embarqué ſur une mer orageuſe & pleine d'écueils, en évite le peril, s'il s'y conduit avec prudence; ſinon, ce n'eſt que par hazard s'il n'y fait pas naufrage; de meſme la femme groſſe ſe met ſouvent en danger de la vie, ſi elle ne fait ſon poſſible, pour éviter & prevenir quantité d'accidens auſquels elle eſt ſujette en ce temps; pendant quoy il faut toûjours avoir égard à deux, c'eſt-à-dire à elle & à l'enfant qu'elle porte en ſon ventre; car d'une ſeule faute, il en reſulte un double mal, d'autant que la mere ne peut pas eſtre incommodée, ſans que ſon enfant ne s'en reſſente. C'eſt ce qu'*Hipocrate* nous enſeigne au Livre de la nature de l'enfant. *Puer*

vivit de matre in utero, & quali mater ſanitate prædita eſt, talem etiam puer habet.

Or afin qu'elle ſe puiſſe maintenir en bonne ſanté, autant que faire ſe peut en cét état, qui en tient toûjours un milieu neutre, il faut ſur toutes choſes qu'elle obſerve un bon regime de vivre, qui ſoit convenable à ſon temperament & à ſa coûtume, condition & qualité ce qu'elle fera par un bon uſage de toutes les ſix choſes non naturelles.

L'air auquel elle fera ſa reſidence ordinaire, ſera bien temperé en toutes ſes qualitez; s'il n'eſt pas ainſi naturellement, on le corrigera autant que faire ſe pourra, en le rectifiant par differens moyens: elle évitera celui qui eſt trop chaud, d'autant que faiſant grande diſſipation des humeurs & des eſprits, il cauſe ſouvent des foibleſſes aux femmes groſſes; & particulierement auſſi celui qui eſt trop froid & plein de brouillards, parce que cauſant de grands rhumes & des diſtilations ſur la poitrine, il excite la toux, qui par ſon ſubit & impetueux mouvement, faiſant de puiſſans efforts qui pouſſent en bas, peut cauſer l'avortement à la femme. Elle doit éviter de faire ſa demeure dans ces ruës étroites, pleines d'immondices, comme encore de ſe tenir proche des lieux où on cure de retraits; car il y a des femmes ſi delicates, que l'odeur d'une chandelle mal éteinte, eſt capable de les faire accoucher avant terme, ainſi que *Pline* nous enſeigne au 7. *Ch du 7. Liv. de l'hiſt. nat.* & que *Liebaut* nous aſſure avoir vû lui même; c'eſt ce que peut bien pareillement, & encore plûtôt, cauſer la vapeur du charbon comme j'ay une fois vû en une Blanchiſeuſe, qui avorta au quatriéme mois, pour en avoir eſté entêtée, laquelle par trop grande hâte qu'elle avoit un Samedi au ſoir, de rendre du linge dont on la preſſoit, n'ayant pas la patience de faire allumer ſon charbon dans la cheminée, le mit tout noir ſous la platine, la vapeur duquel ſe portant à ſon cerveau, luy cauſa cet avortement la nuit du meſme jour, dont elle penſa mourir. Mais comme nous diſons que la femme groſſe doit fuïr le mauvais air, & toutes ſortes de mauvaiſes odeurs, auſſi doit-elle éviter les forts parfums, quoy qu'ils ſoient d'odeur agreable, & principalement ſi elle eſt ſujette à des ſuffocations de matrice; C'eſt pourquoy elle tâchera de reſider en un air exempt de toutes ces choſes, autant que ſa commodité le pourra permettre.

La plus grande partie des femmes ſont tellement dégoûtées, & ont tant de differentes envies & de ſi fortes paſſions pour pluſieurs choſes étranges quand elles ſont groſſes, qu'il eſt bien difficile de leur preſ-

crire préciſement les alimens dont elles doivent uſer ; mais je leur conſeille de ſuivre en cette occaſion le ſentiment d'*Hipocrate* en l'Aphoriſme 38. du 2. Livre, où il dit, *Paulo deterior & potus & cibus, ſuavior tamen, melioribus quidem, ſed inſuavioribus, præferendus.* Le boire & le manger eſt preferable & plus convenable, ſi on le trouve bon & agreable au goût & à l'appetit, encore qu'il ſoit un peu plus mauvais que celui qui (quoique meilleur) n'eſt pas ſi agreable. C'eſt à mon avis, la regle & la meſure qu'elles y doivent garder, pourvû que les choſes dont elles ont envie, ſoient viandes de commun uſage à la nourriture, & non tout-à-fait étranges & extraordinaires, évitant toutefois leur excez. Si la femme groſſe n'eſt pas travaillée de ces dégouts ordinaires, elle uſera de viandes qui ſoient d'un bon ſuc, & en telle quantité qu'elles ſuffiſent pour ſa nourriture & celle de ſon enfant ; ſon appetit lui ſervira de regle pour la quantité. Elle doit en ce temps ſe diſpenſer d'abſtinences & de jeûnes, parce qu'échauffant le ſang de la mere, ils l'empêchent d'être propre pour la nourriture de l'enfant, laquelle doit eſtre douce & benigne, & le rendent par ce moyen tres floüet & debile, ou le contraignent de ſortir avant le temps pour en chercher autre part ; elle ne s'emplira point auſſi de trop de viandes à la fois, & principalement le ſoir, d'autant que la matrice occupant par ſon étenduë une grande partie du ventre vers les derniers mois de ſa groſſeſſe, empêche que l'eſtomach n'en puiſſe contenir beaucoup, ce qui lui cauſe ſouvent des rapports aigres à la bouche, à cauſe de la mauvaiſe digeſtion des alimens, & une grande difficulté de reſpirer, à cauſe de la compreſſion qu'en reçoit le diaphragme, qui n'a pas pour lors une entiere liberté de ſe mouvoir. C'eſt pourquoy elle mangera plûtôt peu & ſouvent ; ſon pain ſera de pur froment, bien cuit & blanc, comme eſt à Paris celui de Goneſſe, ou autre ſemblable, & non de ces gros pains bis, ou de ces pains chalans qui ſe gonflent en l'eſtomach, ou d'autres de pareille nature, qui ſont fort étouffans : elle mangera auſſi de bonnes viandes bien nourriſſantes, comme ſont celles des plus tendres endroits de bœuf, & celles de mouton, veau, volailles, telles que ſont bonnes poules graſſes, chapons, pigeons & perdrix, & cela roti ou boüilli ſelon qu'elle deſirera ; les œufs frais lui ſont encore fort bons ; & comme les femmes groſſes n'ont jamais de bon ſang, elle uſera dans ſes potages, d'herbes qui le purifient, telles que ſont l'ozeille, la laituë, la chicorée & la bourrache, elle ne doit point manger de toutes ces patiſſeries de haut goût, & principalement de leur croute, d'autant

qu'eſtant fort indigeſte, elle charge beaucoup l'eſtomach ; ſi elle deſire manger du poiſſon, qu'il ſoit frais & non ſalé, & de celui qui ſe nourrit aux rivieres & aux eaux courantes, d'autant que celui des étangs ſent la bourbe, & eſt d'un mauvais ſuc. Mais ſi les femmes groſſes ne peuvent abſolument refrener leurs envies étranges, il vaut mieux, comme nous avons dit, leur permettre de biaiſer un peu dans leur regime de vivre pourvû que ce ſoit moderément)que de s obſtiner à tant contrarier leurs appetits. Elles pourront boire à leurs repas, un peu de bon vin vieux, bien temperé d'eau, plûtôt clairet que blanc, lequel leur ſervira à faire bonne digeſtion, & à conforter leur eſtomach, qui eſt toûjours debile pendant la groſſeſſe, & ſi elles n'en beuvoient auparavant, elles tâcheront de s'y accoûtumer petit à petit ; & tant au boire qu'au manger, elles doivent éviter toutes choſes échauffantes, ſalées, acres, ameres, aperitives & diüretiques, d'autant que provoquant les menſtruës, elles peuvent facilement cauſer l'effluxion des ſemences dans le commencement ou l'avortement dans la ſuite.

C'eſt par le moyen du dormir moderé, que toutes les fonctions naturelles de la femme ſeront fortifiées, & particulierement la coction des alimens dans le ventricule, qui eſt pour lors tres-ſujet aux dégoûts ; & aux vomiſſemens ; c'eſt auſſi par ſon moyen que l'enfant s'affermit dans la matrice. Nous diſons qu'il doit eſtre moderé, car comme les veilles exceſſives diſſipent les eſprits, le trop dormir les étouffe. La regle ſera aux femmes groſſe qui de vingt-quatre heures, elles en dorment huit au moins, & dix au plus, & que ce ſoit pendant la nuit, comme plus propre au repos, plûtôt que durant le jour, ainſi qu'ont accoûtumé les perſonnes de qualité qui frequentent la Cour, où du jour on fait ordinairement la nuit. Neantmoins celles qui auront pris cette mauvaiſe habitude la continueront plûtôt que de la changer tout d'un coup, d'autant que cette coûtume leur eſt comme naturelle.

Pour ce qui eſt de l'exercice & du repos, il faut garder des meſures ſelon les differens temps de la groſſeſſe ; car dans les premiers jours de la conception ſi la femme s'en appercevoit, elle devroit(ſi faire le pouvoit) ſe tenir au lit, au moins juſques au cinq ou ſixiéme jour, & meſme ſans uſer du coït, c'eſt un precepte qu'*Hipocrate* nous donne au Livre intitulé *de Sterilibus. Si multer genituram ſe concepiſſe cognoverit, primo tempore non amplius ad virum accedat, ſed quieſcat* ; à cauſe que les ſemences n'étant pas encore revêtuës de cette membrane qui s'y forme en ce temps,

comme nous avons dit autre-part, ſont du commencement par l'agitation du corps, tres-faciles à s'écouler en quelques perſonnes. Elle ne doit point aller en charette, ni en coche ou caroſſe, ni à cheval pendant toute ſa groſſeſſe, & d'autant moins qu'elle eſt plus avancée, & qu'elle approche de ſon terme, parce que ces ſortes d'exercices redoublent la peſanteur de ce qui eſt contenu dans la matrice par les ſecouſſes qu'elle en reçoit, & cauſent ſouvent des avortemens; mais elle peut bien aller doucement à pied, en chaiſe ou en litiere: Elle ne doit point porter ni lever de peſans fardeaux, ni meſme hauſſer trop le bras; pour ce ſujet la femme ne ſe coiffera point elle-meſme comme de coûtume, d'autant que pour ce faire elle eſt obligée de les étendre fort par deſſus la teſte, ce qui en a fait accoucher pluſieurs avant terme, à cauſe que les ligamens de la matrice ſe relâchent tout d'un coup par ces violentes extenſions; elle doit s'exercer en ſe promenant doucement à pied, & eſtre chauſſée de ſouliers à talons bas, d'autant que les femmes ne voyant pas bien leurs pieds, à cauſe de l'éminence de leur ventre, ſont fort ſujettes à tomber: enfin elle ſe doit gouverner en ſes exercices, en telle ſorte qu'elle peche plutôt au trop de repos qu'au trop d'agitation; car le danger eſt bien plus grand dans le mouvement immoderé, que non pas dans le repos. Je ſçay bien neantmoins qu'*Ariſtote* dit au *6. Ch. du 4. Liv. de la gener. des anim.* que la femme qui a coûtume de travailler ſe porte mieux durant ſa groſſeſſe, & accouche plus facilement que celle qui meine une vie ſedentaire; mais il faut ſous-entendre que ce travail ſoit moderé, & qu'il ne ſoit pas perilleux en ſon eſpece à la mere & à l'enfant. C'eſt pourquoy il m'eſt impoſſible d'eſtre ſur ce ſujet du ſentiment de tous les Auteurs, quoique tout le monde ſuive en cela leurs mauvais & dangereux conſeil, qui eſt qu'ils veulent que la femme groſſe s'exerce beaucoup plus qu'à l'ordinaire vers les derniers mois de ſa groſſeſſe, afin, diſent-ils, de faire deſcendre l'enfant en bas: mais s'ils conſideroient bien la choſe, ils reconnoîtroient que c'eſt-là ſans doute la ſeule cauſe de plus de la moitié des mauvais travaux, & que tout au contraire le repos lui ſeroit plus propre en ce temps, comme je le vais prouver par l'explication ſuivante.

Premierement on doit ſçavoir & poſer en fait, que la ſortie de l'enfant doit eſtre laiſſée à l'œuvre de nature bien reglée, & non pas l'exciter en le ſecoüant par cét exercice à déloger avant qu'il en ſoit tout-à fait temps; ce qui arrivant (quoique ce ne ſoit trop toſt que de ſept ou huit jours) ne laiſſe pas d'eſtre quelquefois auſſi préjudiciable à l'enfant, que

nous le voyons étre au raiſin, qui quelquefois à quatre ou cinq jours prés du temps qu'il lui faudroit pour ſon entiere maturité, eſt encore preſque demi-verjus. Mais pour faire voir plus clairement que par cette comparaiſon, que ces ſortes d'exercices cauſent ſouvent des mauvais travaux, ainſi que nous avons dit, il faut conſiderer que l'enfant eſt naturellement ſitué dans la matrice, la teſte en haut & les pieds en bas regardant le ventre de ſa mere juſques à ce qu'il ait atteint environ le huitiéme mois: pour lors, & quelquefois plûtôt, quelquefois auſſi plus tard, ſa teſte étant fort groſſe & peſante, il vient à faire la culbute, en la portant en bas & les pieds en haut, qui eſt la ſeule & veritable ſituation en laquelle il doit venir au monde, tout autre étant contre nature. Or juſtement dans le temps que l'enfant a coûtume de ſe tourner ainſi à chef au lieu de ſe tenir de repos, on ſe met à ſauter, marcher, monter, deſcendre, & s'exercer plus qu'à l'ordinaire, ce qui eſt aſſez ſouvent cauſe qu'il ſe tourne de travers, & non pas directement comme il devroit faire, & d'autrefois la matrice s'affaiſſe ſi bas, & s'engage tellement vers ces derniers mois dans la cavité de l'hypogaſtre par ces ſecoüemens, qu'elle ne laiſſe plus la liberté à l'enfant de faire cette culbute naturelle, pour raiſon dequoi il eſt contraint de venir en la premiere ſituation, ſçavoir eſt, par les pieds, ou en autre poſture encore plus mauvaiſe. Il ſeroit outre cela fort à propos que la femme s'abſtint du coït pour ce ſujet, pendant les deux derniers mois de ſa groſſeſſe, d'autant que par ſon moyen le corps eſt extrêmement agité, & méme le ventre comprimé dans l'action, ce qui fait encore que l'enfant prend une mauvaiſe ſituation. C'eſt pourquoy je ne ſuis pas de l'opinion d'*Ariſtote*, qui dit au 4. *Chap. du 7. Liv. de l'hiſt. des anim.* que les femmes qui uſent du coït un peu devant que d'accoucher, en accouchent plus facilement. Ce qui eſt entierement contraire au ſentiment d'*Hipocrate*, qui dit au Livre de la ſuperfetation. *Mulier prægnans ſi coïtu non utatur, facilius à partu liberatur.* Je croy que ceux qui feront bien reflexion à ces choſes, n'auront pas de peine à quitter ces vieilles erreurs, qui certainement ont cauſé la mort à quantité de femmes & d'enfans, & beaucoup de peines à pluſieurs autres, pour les raiſons que j'ay dites.

Il s'eſt vû des femmes avorter par le ſeul bruit des fortes artilleries, comme auſſi par celui des groſſes cloches; mais principalement par grands éclats de tonnerre, quand ils viennent tout d'un coup à fraper leurs oreilles ſans qu'elles s'y attendent, à quoy contribuë beaucoup la frayeur ſubite qu'elles en ont.

Les femmes groſſes ſont quelquefois ſujettes à eſtre conſtipées, d'autant que la matrice par ſa peſanteur preſſant le *rectum*, empêche le ventre de ſe décharger facilement de ſes excremens. Celle qui ſera travaillée de cette incommodité, uſera de pruneaux cuits, de boüillons de veau, & de potage aux herbes, avec quoy on lui pourra doucement humecter & lâcher le ventre, & pour le meſme ſujet on lui fera prendre auſſi quelquefois une demi once de caſſe mondée. Si ces choſes ne ſont ſuffiſantes on lui donnera quelque clyſtere doux, compoſé de mauves, guimauves, parietaire, & anis, dans lequel on diſſoudra deux onces de ſucre rouge, y ajoûtant un peu d'huile violat, ou bien fait fait avec le boüillon d'une poignée de ſon, deux onces de miel violat, & un morceau de beurre frais; ou on luy en fera d'autres, ſelon l'exigence des cas; mais il faut bien prendre garde à ne lui pas donner pour ce ſujet aucuns lavemens acres, ny drogues qui puiſſent luy exciter le flux de ventre, & faire une trop grande evacuation; car cela la mettroit en danger d'avorter, ainſi que nous enſeigne fort *Hipocrate* en l'Aphoriſme 34. du 5. Livre, où il dit, *Mulieri in utero gerenti ſi alvus plurimùm fluat, periculum eſt ne abortiat.* Si la femme groſſe a grand flux de ventre, il y a danger qu'elle n'avorte.

Si elle ſe doit bien conduire dans l'obſervation des choſes que nous avons dites cy-deſſus, elle ne doit pas moins prendre garde à bien dompter & moderer ſes paſſions; comme de ne pas ſe laiſſer aller à la colere par excés, ni ſeduire par la jalouſie, comme pluſieurs ont coûtume de faire; & on doit éviter ſur tout, de faire peur à la femme groſſe, comme auſſi de lui dire ſubitement quelques nouvelles qui la puiſſent attriſter; car ces paſſions quand elles ſont violentes, ſont capables de mettre la confuſion & le deſordre dans la generation, comme le prouvent aſſez les hiſtoires dont j'ay fait le recit au precedent Chapitre en parlant de la mole, & meſme de faire accoucher la femme ſur l'heure, à quelque terme qu'elle puiſſe eſtre, ainſi qu'il arriva à la mere d'un mien couſin, nommé Monſieur *Dionis*, Marchand, le pere duquel ayant eſté tué ſubitement par un ſien domeſtique, d'un coup d'épée qu'il lui donna en trahiſon au travers du corps, le rencontrant par la ville, pour le dépit & la rage qu'il avoit, que ſon Maître quelques jours avant l'avoit chaſſé de ſon logis. On en vint auſſi toſt dire la mauvaiſe nouvelle à cette femme, qui eſtoit pour lors groſſe de huit mois, à laquelle on apporta incontinent aprés ſon mari mort; elle fut d'abord ſurpriſe d'un ſi grand tremblement pour ce ſubit effroy, qu'elle en accoucha tout ſur l'heure dudit *Dionis*, auquel (ce

qui eſt bien remarquable) il eſt demeuré un perpetuel tremblement des deux mains, comme avoit ſa mere quand elle le mit au monde, n'ayant toutefois aucune autre incommodité, quoy qu'il ſoit venu à huit mois par un accident ſi extraordinaire & paroiſſant même preſentement avoir dix ans moins que ſon âge. Quand il ſigna ſon contract de Mariage, ceux qui ne ſçavoient pas la choſe, crurent lui voyant ainſi trembler les mains; que c'eſtoit de la peur qu'il avoit de faire un mauvais marché, dont ils furent deſabuſez, lors qu'ils eurent appris la cataſtrophe qui avoit avancée ſa naiſſance. C'eſt pourquoy, ſi on a des nouvelles à dire à la femme groſſe, que ce ſoit plûtôt de celles qui lui peuvent donner une joye moderée; car l'exceſſive peut auſſi lui porter préjudice en cét état; & ſi c'eſtoit une neceſſité abſoluë qu'elle en ſçût quelque mauvaiſe, pour lors on doit chercher des moyens les plus doux pour lui faire connoître peu à peu, & non pas tout d'un coup.

D'abord que les femmes ſe ſentent groſſes, ou qu'elles s'en doutent, elles ne doivent ſe ſerrer, comme elles font ordinairement, avec ces corps de robes garnis de fortes branches de baleine, dont elles ſe ſervent pour paroître de belle taille; ce qui leur bleſſe aſſez ſouvent le ſein, en enfermant ainſi leur ventre en un moule ſi étroit, elles empêchent que leurs enfans ne puiſſent prendre leur libre accroiſſement & aſſez ſouvent les font venir avant terme & contrefaits. Telles femmes ſont ſi folles, qu'elles ne prennent pas garde, que voulant ainſi paroître de belle taille nonobſtant leur groſſeſſe, elles ſe gâtent tout le ventre, qui pour ce ſujet leur reſte enſuite de leur couche ridé, & pendant comme une beſace, & encore aprés, diſent elles, que c'eſt la pauvre Sage-femme, ou la Garde, qui leur a gâté de la ſorte, pour ne l'avoir pas bien penſé & bandé comme il falloit, & ne conſiderent pas que c'eſt d'avoir eſté trop ſerrées durant leur groſſeſſe par le haut; ce qui fait que tout le ventre ne trouvant pas lieu de s'étendre également de tous côtez, eſt obligé de ſe dilater ſeulement vers le bas, où tout le fardeau eſt ainſi pouſſé & porté: il leur arrive quelquefois auſſi pour le meſme ſujet des hernies ventrales, qui leur ſont tres-incommodes dans la ſuite. C'eſt pourquoy elles ſe ſerviront d'habits, dans leſquels elles ſoient fort au large, & ne porteront pareillement de ces buſques, dont elles preſſent leur ventre pour le redreſſer. Les femmes obſerveront auſſi de ne point ſe baigner en quelque façon que ce ſoit, depuis qu'elles ſe reconnoiſſent groſſes, de peur que la matrice ne ſoit excitée à s'ouvrir avant qu'il ſoit neceſſaire. C'eſt le

conseil d'*Avicenne Liv.3.sect.21 trait.2.Ch.2* qui dit que le bain leur est execrable en ce temps.

Presque toutes les femmes grosses sont encore si infatuées de la coûtume de se faire saigner à demi-terme & à sept mois, que si elles y avoient manqué (quoi qu'elles se portassent bien d'ailleurs) elles ne croiroient jamais pouvoir bien accoucher. Je ne veux pas cependant assurer & faire croire par là ce que dit *Hipocrate* en l'Aphorisme 31. du 5. Livre. *Mulier in utero ferens, sectâ venâ abortis, eoque magis si sit fœtus grandior.* Si (dit-il) on saigne de la veine la femme grosse, elle avorte, & d'autant plûtôt si l'enfant est grand Cét Aphorisme ne nous doit pas deffendre l'usage de la saignée, quand le cas le requiert; mais il nous fait seulement connoître, qu'il s'en faut servir avec grande prudence, d'autant qu'il y a telle femme qui a besoin d'estre saignée trois & quatre fois, & même quelquefois d'avantage durant sa grossesse, & à telle autre, deux seulement suffisent; car comme il s'en trouve qui dans les maladies qui leur surviennent pendant qu'elles sont grosses, sont saignées des neuf & dix fois en peu de temps, & ne laissent pas aprés de porter leur enfant à terme, aussi en voit-on qu'une seule saignée un peu copieuse feroit avorter, comme l'a dit *Hipocrate* en cét Aphorisme.

C'est encore un grand abus que de croire que pour une saignée d'élection, il faille toûjours attendre que la femme soit grosse à demi terme: car souvent elle seroit bien plus utile si on la pratiquoit dés le premiers mois, à cause que l'enfant qui est contenu en ce temps dans la matrice étant tres-petit, ne peut pas consumer pour la nourriture tout le sang qui est retenu, pour raison dequoy il en reste souvent du superflu, qui vient ensuite à causer plusieurs accidens, dont les femmes grosses sont ordinairement travaillées, & principalement celles qui avoient leurs menstruës en abondance, avant qu'elles devinssent grosses. Mais peut-on jamais rien voir de plus remarquable touchant la saignée des femmes grosses, que l'exemple de la femme de Monsieur *Jamot* mon Confrere, qu'il m'a dit avoir saignée quarante huit fois durant tout le cours d'une seule grossesse, sçavoir 45. fois du bras, deux fois du pied, & une fois de la gorge, ne l'ayant pas pû soulager d'une continuelle oppression qu'elle avoit, par d'autres voyes que par la saignée si souvent reïterée: Nonobstant quoy elle ne laissa pas d'accoucher heureusement à terme d'un enfant qui se portoit bien. Or comme toutes les natures sont differentes, on ne se doit pas gouverner en toutes de la mesme maniere, n'y croire

croire auſſi qu'il ſoit neceſſaire de ſaigner toutes les femmes groſſes, & d'attendre toûjours qu'elles ſoient à demi terme pour le faire. On en connoîtra la neceſſité, ſelon qu'elles ſeront plus ou moins ſanguines, & ſelon les accidens qui leur ſurviendront. Il en eſt de meſme de la purgation, laquelle doit eſtre adminiſtrée prudemment auſſi bien que la ſaignée, ſelon l'exigence des cas, ſe ſervant toûjours des remedes doux & benins quand elle eſt neceſſaire, comme ſont la caſſe, la rhubarbe, la manne, & les tamarins, avec le poids d'une dragme, ou de deux tout au plus, de bon ſené. Ces purgatifs pouvant ſervir à la femme groſſe, on ne doit pas mettre en uſage tous les autres plus violens, & principalement ceux qui ont une acrimonie & une amertume conſiderable, comme la ſcamonée, l'hellebore, l'abſinthe, laloës, & la colocynthe, qui ſeroient capables de provoquer l'avortement. Si elle obſerve bien toutes les choſes que nous avons dites cy-deſſus, elle aura pour lors tout ſujet d'eſperer une bonne iſſuë de ſa groſſeſſe. Ayant declaré aſſez amplement de quelle maniere la femme groſſe ſe doit gouverner, quand elle n'eſt accompagnée d'aucuns accidens, & fait mention du regime qu'elle doit tenir pour les prevenir, il nous faut maintenant examiner pluſieurs indiſpoſitions, auſquelles elle eſt principalement ſujette pendant ſa groſſeſſe.

CHAPITRE XII.

Du vomiſſement de la femme groſſe.

LE vomiſſement eſt ſouvent avec la ſuppreſſion des menſtruës, le premier accident qui ſurvient aux femmes, par le moyen dequoy elles s'apperçoivent elles-meſmes de leur groſſeſſe. Il n'eſt pas toûjours excité, ainſi qu'on croit, par des mauvaiſes humeurs amaſſées dans l'eſtomach par la ſuppreſſion des mois : Ces humeurs corrompuës ſont bien cauſe ordinairement de l'appetit dépravé des femmes groſſes, quand elles y affluënt ou s'y engendrent ; mais non pas de ce vomiſſement qui leur arrive dans les premiers jours de la groſſeſſe ; ce n'eſt pas que par ſucceſſion il ne puiſſe eſtre entretenu par celles qui s'y corrompent enſuite ; mais ces premiers vomiſſemens viennent par la ſympathie qui eſt entre l'eſtomach & la matrice, à raiſon de la ſimilitude

de leur ſubſtance, & de ce que les nerfs qui viennent s'inſerer à l'orifice ſuperieur de l'eſtomach ont communication par continuité, avec ceux qui vont à la matrice, leſquels ſont portions de la ſixiéme paire de ceux du cerveau. Or la matrice qui a un ſentiment tres-exquis, à cauſe de ſa compoſition membraneuſe, venant à ſe dilater en la groſſeſſe, en reçoit quelque douleur, qui ſe communiquant en même-temps par cette continuité de nerfs à cet orifice ſuperieur de l'eſtomach, luy cauſe ces nauſées & ces vomiſſemens qui luy arrivent ordinairement: Et pour faire voir que cela ſe fait ainſi dans les commencemens, & non pas pour lors par ces pretenduës mauvaiſes humeurs, c'eſt que beaucoup de femmes vomiſſent dés les premiers jours de leur groſſeſſe, leſquels étoient en parfaite ſanté avant leur conception ſi recente, auquel temps auſſi la ſuppreſſion des menſtruës ne peut pas encore cauſer cet accident qui arrive par cette ſympathie, ne plus ne moins que nous voyons ceux qui ſont bleſſez à la teſte ou aux inteſtins, & ceux qui ont des coliques nephretiques, avoir des nauſées & des vomiſſemens, ſans pour cela qu'ils ayent eu aucune humeur corrompuë dans leur eſtomach. Les nauſées & les vomiſſemens qui ſont des mouvemens contre nature du ventricule, viennent donc aux femmes groſſes dans les premiers jours, pour le ſujet que nous venons de dire.

La nauſée n'eſt autre choſe qu'une vaine envie de vomir, & un mouvement par lequel le ventricule ſe ſouleve vers ſon orifice ſuperieur, ſans rien rejetter; & le vomiſſement eſt un autre plus violent effort, par lequel il rejette dehors par la bouche ce qui eſt contenu en ſa capacité. Dans ces premiers tems le vomiſſement n'eſt qu'un ſimple ſyptome, qui n'eſt pas bien à craindre; mais continuant long-temps, il debilite extrémement l'eſtomach, & empéchant la digeſtion il corrompt les alimens au lieu de les cuire, dont s'engendre enſuite des mauvaiſes humeurs qui ont beſoin de purgation. Ces vomiſſemens continuent ſouvent juſqu'au troiſiéme ou quatriéme mois de la groſſeſſe: qui eſt le temps auquel l'enfant ſe remuë ordinairement; aprés quoy ils commencent à ceſſer, & les femmes recouvrent l'appetit qu'elles avoient perdu pendant les premiers mois; d'autant que l'enfant qui vient à étre fort & grand ayant beſoin de beaucoup plus de nourriture que dans le commencement, conſume pour lors quantité d'humeurs, ce qui empéche qu'il ne refluë plus tant de ſuperfluitez dans l'eſtomach, outre qu'en ce temps la matrice s'eſt accoûtumée peu à peu à recevoir exten-

ſion. Ils continuent en d'autres juſques à ce qu'elles ſoient accouchées, ce qui les met ſouvent en danger d'avorter, & d'autant plus facilement que la femme eſt avancée ſur ſon terme, à cauſe de la peſanteur du fardeau qui eſt alors pouſſé en bas avec bien plus de violence ; aucunes en ſont auſſi quelquefois plus tourmentées vers les derniers mois de leur groſſeſſe que dans ſon commencement ; car pour lors l'eſtomach ne peut pas s'étendre aſſez pour contenir à ſon aiſe les alimens, à cauſe qu'il eſt comprimé par la grande extenſion de la matrice. Tel vomiſſement venant ainſi ſur la fin de la groſſeſſe aux femmes qui portent leur enfant fort haut, ne ceſſe point pour l'ordinaire devant qu'elles ſoient accouchées.

On ne doit pas beaucoup s'étonner ny ſe mettre en peine de ces vomiſſemens dans le commencement, pourvû qu'il ſe faſſe doucement, & ſans trop grands efforts ; mais s'ils continuent aprés le quatriéme mois de la groſſeſſe, on y doit remedier, dautant que les alimens étant journellement rejettez, la mere & l'enfant, lequel a beſoin de beaucoup de ſang, dont il eſt nourry pour lors ils en ſeroient tous deux extrémement affoiblis, joint à cela que ces ſubverſions continuelles de l'eſtomach, cauſant grande agitation, & compreſſion du ventre de la mere, obligeroient l'enfant à ſortir avant terme, ainſi qu'il a eſté dit, ou bien pourroient eſtre cauſe de quelque relaxation de matrice, ou de quelque hernie du ventre, ou des eines.

Pour empécher que le vomiſſement ne travaille pas ſi fort, ny ſi long-temps la femme groſſe (car de l'empécher tout à fait il eſt bien difficile) elle uſera de bons alimens, tels que nous avons ſpecifiez en parlant de ſon regime de vivre, elle n'en prendra que peu à la fois, afin que ſon eſtomach les puiſſe contenir ſans peine ; & qu'ils ne ſoient contraints de regorger, comme ils feroient ſi elle en prenoit quantité, dautant que la groſſeſſe luy empéche ſa libre étenduë ; & pour le réjoüir, & le fortifier (parce qu'elle l'a toûjours debile) elle aſſaiſonnera ſes viandes avec jus d'orange, de citron, de grenade, ou avec un peu de verjus, ou du vinaigre roſat ſelon ſon apetit ; elle pourra manger de la boüillie faite de farine d'orge mondé, ou de bon froment, ayant fait cuire un peu la farine au four, mélant auſſi à cette boüillie quelque jaune d'œuf ; étant ainſi faite, elle eſt bien nourriſſante & de facile digeſtion ; elle pourra manger enſuite de ſes répas un peu de cotignac, ou de la gelée de groiſelles confites ; ſon breuvage ſera de

vin vieux, & plûtoſt clairet que blanc, lequel doit eſtre bien trempé de bonne eau de fontaine, & non de celle qui croupit long-temps dans ces reſervoirs de plomb, comme fait celle de la plus grande partie de nos fontaines de Paris, qui acquiert par ce ſejour une mauvaiſe qualité. En cas qu'elle ne puiſſe pas avoir de cette eau vive, elle uſera plûtoſt de celle de la riviere, puiſée en un lieu exempt de toute ſorte d'immondices, laquelle on lui fera auſſi quelquefois ferrer, y faiſant éteindre un fer rouge; & ſur tout, elle doit éviter les viandes & les ſauces trop graſſes; car elles humectent, & amoliſſent extremement les membranes du ventricule, qui eſt déja aſſez debilité & relâché par les vomiſſemens, comme auſſi toutes ces ſauces douces & ſucrées, qui ne lui ſont point pareillement propres; mais elle pourra uſer de toutes celles qui ſont un peu aigrettes, leſquelles ſont bonnes pour le réjoüir & le conforter.

Mais ſi nonobſtant toutes ces precautions & un pareil regime les vomiſſemens continuent toûjours, quoique la femme ſoit plus qu'à demi terme, cela nous ſignifie qu'il y a des humeurs corrompuës attachées aux parois interieures de l'eſtomach, leſquelles n'ayant pû eſtre vuidées par tant de vomiſſemens precedens pour y eſtre trop adherentes doivent eſtre évacuées par bas avec un diſſolvent; ce qui ſe fera par le moyen de quelque legere purgation faite par l'infuſion d'une demie dragme, de rhubarbe, d'une dragme ou deux tout au plus de bon ſené, & d'une once de ſyrop de chicorée, laquelle purgation diſſoudra ces humeurs, & les évacuant confortera les parties; ou bien on le fera avec manne, caſſe & tamarins, ou avec autres doux purgatifs, ſelon que le cas le requiert, y mettant toûjours un peu de rhubarbe, ou du ſyrop de chicorée compoſé, s'abſtenant entierement de toutes ſortes de remedes violens, comme ſont l'antimoine, l'hellebore, la ſcamonée, la colochynthe, & autres de cette nature, de crainte de cauſer l'avortement à la femme, en la croyant ſeulement purger, ou meſme la mort, comme il arriva à la femme d'*Antimachus*, dont *Hipocrate* fait mention au 5. *Liv. des maladies populaires*, laquelle mourut étant groſſe, pour avoir pris un purgatif trop violent, qui lui fit vomir juſques aux matieres fecales. Il faut auſſi obſerver quelles ſont les humeurs qu'on doit purger; car comme dit le meſme *Hipocrate* en l'Aphoriſme deuxiéme de la premiere Section, *In perturbationibus ventris, & vomitibus ſponte evenientibus, ſi quidem qualia oportet purgari purgentur, con-*

fert, & facile ferunt : ſin minus, contra. Aux troublemens & déjections du ventre, & aux vomiſſemens qui viennent d'eux-meſmes, ſi les choſes qu'il eſt neceſſaire de purger ſont purgées, cela eſt profitable, & les malades s'en trouvent ſoulagez : ſinon, au contraire. C'eſt pour ce ſujet que nous devons conſiderer que ce n'eſt pas tout de purger, mais que le principal eſt d'évacuer les humeurs qui cauſent la maladie ; car autrement la purgation débiliteroit encore d'avantage l'eſtomach, ce qu'elle ne fera pas ſi elle eſt priſe à propos, & ſi elle eſt convenable à l'évacuation de l'humeur vicieuſe. Si une ſeule fois ne ſuffit, on la reïterera, ayant laiſſé repoſer la femme quelques jours entre-deux. Quand le vomiſſement continuë toûjours, ſans preſque de relâche, quoique la femme uſe d'un bon regime, tel que nous avons dit, aprés qu'elle aura eſté purgée raiſonnablement, il en faut demeurer là, de crainte qu'il n'arrive pis, dont nous pourrions encourir le blâme, car pour lors elle eſt en grand danger d'avorter ; & quand le hoquet lui vient d'inanition, provenant de la trop grande évacuation qui ſe fait par ces continuels vomiſſemens, cela eſt tres-mauvais, comme nous apprend l'Aphoriſme treiziéme du ſeptiéme Livre, qui dit, *à vomitu ſingultus malum.*

Il faut obſerver qu'il eſt ſouvent tres-à propos de ſaigner la femme groſſe avant que de la purger pour ces vomiſſemens, laiſſant quelque jour d'intervale entre ces deux remedes, pour éviter que l'agitation des humeurs ne ſoit pas ſi grande, & afin que l'évacuation s'en faſſe plus aiſément. C'eſt un tres-bon conſeil que je donnay un jour à la femme d'un Conſeiller de la Cour, qui m'avoit mandé chez lui pour prendre mon avis touchant les continuels vomiſſemens que ſa femme avoit depuis ſix ſemaines, qui étoit groſſe de deux mois ſeulement, leſquels lui faiſoient faire des efforts ſi violens, qu'elle en reſſentoit quelquefois une eſpece de convulſion, apprehendant avec juſte raiſon qu'ils ne la fiſſent avorter, comme ils avoient déja fait de ſon premier enfant au meſme terme de deux mois, ou qu'elle ne fit qu'un faux ferme au lieu d'enfant, ainſi qu'il lui étoit auſſi arrivé une autre fois par le meſme accident : mais lui ayant conſeillé de ſe faire tirer deux palettes de ſang du bras pour la preparer à quelque douce purgation qu'elle pourroit prendre enſuite, une Dame de qualité de ſes parentes qui étoit dans ſa chambre, rebuta auſſi-tôt mon avis, comme s'il eût eſté tout-à-fait ridicule ; me

ſoûtenant qu'on n'avoit jamais vû ordonner la ſaignée à une femme groſſe de deux mois ſeulement, & que c'étoit-là un veritable moyen pour la faire avorter encore plûtoſt. En un mot, elle ne voulut aucunement ſe laiſſer perſuader par les raiſons que je luy alleguay, qui étoient que la malade, dont l'habitude étoit aſſez replete, & qui avoit les forces tres-bonnes, pouvoit bien facilement ſupporter la ſaignée, & qu'il étoit pour ce ſujet plus à propos de la diſpoſer ainſi à la purgation par la ſaignée, que de la purger tout d'un coup ſans cette preparation; lui faiſant entendre que ce vomiſſement ne procedoit, comme j'ay dit cy-devant, que de ce que l'enfant qui eſt tres-petit dans le commencement, ne pouvant conſumer pour ſa nourriture tout le ſang qui eſt retenu, il en reſtoit beaucoup de ſuperflu, qui n'étant pas évacué à l'ordinaire, refluoit en toute l'habitude du corps, & cauſoit des accidens ſelon les parties où il ſe portoit en plus grande abondance, dans leſquelles il ſe convertiſſoit ſouvent en humeurs vicieuſes & corrompuës, luy repreſentant outre cela que les continuels & violens vomiſſemens de la malade la mettoient en bien plus grand danger d'avorter, comme elle avoit déja fait par deux fois, que l'émotion qu'elle diſoit que la ſaignée lui pourroit cauſer, qui bien au contraire étoit un veritable remede pour la garentir de ce fâcheux accident. Mais tout ce que je lui pus dire ne la pût pas diſſuader de l'opinion dont elle étoit entierement préoccupée, qui eſtoit qu'on ne devoit jamais (à ce qu'elle s'imaginoit) ſaigner une femme groſſe devant qu'elle fut à demi terme. Ce qui fut cauſe (ſi je ne me trompe) que cette Dame ne ſe rendit pas à mes raiſons, eſt qu'ayant oüy parler de moy en quelque occaſion, comme d'un homme expert en mon Art, elle fut étonnée d'abord en me voyant aſſez jeune, s'eſtant auparavant figurée de voir en ma perſonne quelqu'un de ces venerables vieillards à grande barbe, qui ſemblent porter la ſcience dépeinte ſur leur vieille phyſionomie; ce que pluſieurs qui exercent l'Art dont je fais une particuliere profeſſion, affectent pour paroître plus habiles gens, à cauſe qu'il ſe rencontre ſouvent des perſonnes qui veulent, ce ſemble, qu'on les trompe par de telles apparences exterieures, auſquels on peut dire avec juſtice, *qui vult decipi, decipiatur.*

Quelques-uns veulent qu'aprés avoir eſſayé en vain toutes les choſes que nous avons dites pour remedier au vomiſſement, on applique à la femme enſuite du repas une grande ventouſe ſur la region de ſon

eſtomach, afin de le tenir ſujet en ſon lieu ; mais je croy que c'eſt de l'onguent à *miton-mitaine*, qui ne fait ny bien ny mal, d'autant que l'eſtomach eſt vague & non adherant à cette partie ſuperieure du ventre : mais comme ces vomiſſemens le refroidiſſent & le debilitent toûjours, je conſeillerois aux femmes groſſes de porter en hyver ſur la region, une bonne piece de ratine bien chaude, ou une peau d'agneau, ou de cygne, qui leur réchauffat un peu cette partie, afin d'aider à ſa digeſtion qui eſt toûjours affoiblîe. Les Italiens ont cette coûtume qui n'eſt pas mauvaiſe ; Il portent tous à ce deſſein ſur l'eſtomach une belle piece d'étoffe par deſſous leur pourpoint, dequoy ils ſont ſi ſoigneux, que s'ils avoit paſſé deux jours ſans la mettre durant l'Hyver, & meſme en Eſté, ils croiroient eſtre malades ; & ils en ſont ſi amateurs & ſi curieux, que ce poitrail fait ſouvent leur plus grande braverie, l'enrichiſſans de broderie d'or & d'argent, & de rubans de belles couleurs. La peau d'un vautour appliquée ſur la region de l'eſtomach, ſurpaſſe encore tout autre choſe en vertu, ayant une proprieté particuliere de fortifier cette partie, d'aider à la digeſtion des alimens. Nous avons aſſez parlé du vomiſſement cauſé par la groſſeſſe, c'eſt pourquoy ſans nous y arreſter d'avantage, paſſons à quelques autres accidens.

CHAPITRE XIII.

Des douleurs du Dos, des Reins, & des Hanches.

TOus ces accidens ne ſont que des effets de la dilatation de la matrice, & de la compreſſion qu'elle fait par ſa groſſeur & peſanteur aux parties qui lui ſont voiſines, leſquels ſont ordinairement plus grands dans les premieres groſſeſſes, que dans celles qui ſuivent, où la matrice ne fait que reprendre les meſmes dimenſions qu'elle avoit déja euës : mais lors qu'elle n'a pas encore eſté dilatée, cette extenſion lui eſt bien plus ſenſible, & les ligamens qui la tenoient en ſa ſituation naturelle, ſouffrent un bien plus grand effort par la premiere groſſeſſe, n'ayant pas encore eſté obligez de s'allonger pour ſuivre l'étenduë de la matrice, que non point par les ſuivantes, auſquelles il prêtent une ſeconde fois plus facilement.

Ces ligamens, tant les ronds que les larges, cauſent ces douleurs,

lors qu'ils ſont fortement bandez & tiraillez par la groſſeur & peſanteur de la matrice, en laquelle un enfant eſt contenu; ſçavoir, les larges celles du dos & des lombes, leſquelles répondent aux reins, d'autant que ces deux ligamens ſont fortement attachez vers ces lieux, & les ronds ſont celles des eines, du pubis, & des cuiſſes où ils vont aboutir. Ils ſont quelquefois ſi violemment étendus par cette extréme groſſeur, & par le grand poids de la matrice, mais principalement à la premiere groſſeſſe, comme j'ay déja dit, qu'ils ſe détachent & ſe rompent, ne pouvant pas prêter n'y s'alonger d'avantage, & particulierement ſi la femme en cét état vient à faire quelque faux pas, ce qui lui cauſe des douleurs preſque inſupportables, & d'autres plus fâcheux accidens, comme il arriva il y a huit ans à la femme d'un mien proche parent, laquelle étant groſſe de ſix mois ou environ, de ſon premier enfant, ſentit aprés avoir fait un faux pas de la ſorte, & entendit dans le meſme moment quelque choſe craquer dans ſon ventre, vers la region des reins & des lombes, qui étoit un de ces ligamens larges qui s'étoit ainſi détaché, avec quelque eſpece de bruit, par cette ſecouſſe ſubite qu'elle s'étoit donnée. Au meſme inſtant elle reſſentit des douleurs extrêmes dans les reins & aux lombes, & par tout un coſté du ventre, qui la firent incontinent vomir par pluſieurs fois avec de grands efforts; & le lendemain elle fut ſurpriſe d'une groſſe fiévre continuë qui luy dura ſept ou huit jours, ſans pouvoir dormir ni repoſer une ſeule heure, pendant leſquels elle continua toûjours à vomir tout ce qu'elle prenoit, avec un hoquet fort frequent, ayant auſſi de grandes douleurs qui paroiſſent la devoir faire promptement accoucher, dont j'eus grande apprehenſion pour elle, & meſme qu'elle n'en perdit la vie: mais avec l'aide de Dieu, aprés l'avoir fait mettre incontinent au lit, où elle demeura douze jours entiers, durant leſquels je la ſaignay trois fois des bras en differens jours, & lui fis prendre par deux diverſes fois un petit grain de *Laudanum*, dans un jaune d'œuf, pour luy appaiſer un peu ces violentes douleurs, luy donnant toûjours cependant de temps en temps de bons confortatifs, tous ces ſymptomes, qui ſembloient d'abord funeſtes, ceſſerent peu à peu, & elle ne laiſſa pas outre cela de porter ſon enfant à terme, dont elle accoucha aſſez heureuſement, qui fut un garçon qui a vêcu quinze mois, nonobſtant tous les fâcheux accidens qu'elle avoit eûs, qui auroient eſté ſuffiſans pour en faire mourir une demi-douzaine d'autres; mais Dieu veut bien qu'il ſe faſſe quelquefois des miracles

par

par la nature aidée des remedes faits à propos, auſſi-bien que par la grace.

Cette hiſtoire nous fait (ce me ſemble) aſſez bien connoître comment ſe font ces douleurs des lombes, du dos, & des reins : & la matrice qui eſt pleine d'enfant, cauſe auſſi celles des hanches par ſa groſſeur & peſanteur, en les comprimant & en s'affaiſſant trop ſur elles. Il n'y a rien de meilleur pour appaiſer toutes ces ſortes de douleurs, que le repos au lit, & la ſaignée du bras, s'il y avoit eu quelque forte extenſion ou ruption de quelque ligament de la matrice, pareille à celle de l'exemple que nous venons de reciter ; & quand la matrice s'affaiſſe & peze trop ſur les hanches, ſi la femme ne peut pas garder le lit, il faudra qu'elle ſupporte & ſoulage ſon ventre avec une large bande bien ajuſtée à ce ſujet, & qu'elle patiente ainſi le mieux qu'elle pourra juſques à l'accouchement, qui la delivrera de tous ces accidens.

Mais il faut obſerver que ſi avec ces fortes douleurs de reins, on voit ſortir quelques excretions de la matrice qui n'avoient pas coûtume de paroître, la femme pour lors eſt en tres-grand danger d'avorter, & principalement ſi ces excretions, ſont mélées de ſang ; car c'eſt un témoignage certain que la matrice commence à s'ouvrir. On voit encore des femmes avoir des douleurs de reins qui ne procedent pas de la meſme cauſe que nous avons dite ; mais qui viennent de quelque colique nephretique, leſquelles ne laiſſent pas de mettre la femme en auſſi grand danger d'avorter, que celles dont nous avons parlé, à cauſe que celles-cy prevoquent ſouvent des vomiſſemens, qui par leur violence cauſent une telle commotion à la matrice, & une telle agitation de tout le corps, qu'elles font venir les douleurs de l'accouchement, comme je l'ay vû arriver le 27. Février 1673. à la femme d'un Avocat, laquelle j'accouchay au terme de ſept mois, d'un enfant tout corrompu, qu'une tres forte colique nephretique de cette nature avoit fait mourir depuis trois ou quatre jours en ſon ventre. C'eſt pourquoy en ces occaſions on s'informera toûjours de la femme, ainſi que je fis, pour ſçavoir ſi elle, ou ſes peres & meres, n'étoient point ſujets à cette maladie, comme avoit eſté autrefois la mere de cette femme, qu'elle me dit en avoir eſté tres-incommodée durant ſa vie, & eſtre morte d'une pierre dans le rein ; & on ne manquera pas auſſi d'examiner ſes urines, pour voir ſi ces douleurs de reins ne procedent pas d'une telle indiſpoſition, afin qu'en connoiſſant la veritable cauſe, on puiſſe y apporter les remedes convenables.

CHAPITRE XIV.

De la douleur des Mammelles.

AUſſi-tôt que la femme a conçu, les menſtruës ne pouvant s'évacuer à l'ordinaire, d'autant que les voyes en ſont bouchées, & la femme faiſant encore tous les jours du nouveau ſang, il eſt de neceſſité que ne s'en conſumant preſque point pendant les premiers mois de la groſſeſſe, à cauſe que le fruit eſt pour lors tres-petit; les vaiſſeaux qui ſont trop pleins regorgent, comme ils font ſur les parties plus diſpoſées à le recevoir, telles que ſont les glandes, & les corps glanduleux, & principalement les Mammelles, qui s'en abrevent & en reçoivent une grande abondance, qui les rempliſſent & gonflant extrémement, leur cauſe cette douleur que les femmes y reſſentent quand elles ſont groſſes, laquelle arrive auſſi à celles qui ont ſeulement ſuppreſſion de leurs mois.

Il faut dans ces commencemens laiſſer tout à l'œuvre de nature, & la femme doit ſeulement prendre garde à ne ſe point heurter en ces parties, qui ſont fort ſenſibles en ce temps, comme auſſi à ne pas ſe ſerrer trop avec aucun corps-de-robe ou autres veſtemens durs, qui lui pourroient faire des contuſions & meurtriſſures, auſquelles il ſurviendroit des inflammations & des abſcez enſuite: mais lors qu'aprés le troiſiéme mois de la groſſeſſe, le ſang s'y porte avec trop d'abondance, on le doit plûtoſt évacuer par la ſaignée du bras, que de le détourner ou repouſſer en d'autres endroits du corps par remedes repercuſſifs, ou aſtringens, d'autant qu'il ne ſçauroit refluer en lieu où il puiſſe faire moins de mal qu'en ces parties. C'eſt le ſujet pour lequel je préfererois plûtoſt, quand la femme eſt plethorique, l'évacuation faite par la ſaignée du bras, que d'en uſer d'autre maniere, afin d'éviter par ſon moyen qu'il ne faſſe inflammation aux mammelles, par la diſtenſion douloureuſe que leur cauſe l'abondance du ſang dont elles ſont remplies, & qu'en ſuite il ne lui ſurvienne l'accident, dont parle *Hipocrate* en l'Aphoriſme quarentiéme du cinquiéme Livre. *Quibus mulieribus in mammas ſanguis colligitur, furorem ſignificat.* Si le ſang ſe porte & s'amaſſe en abondance aux mammelles, cela ſignifie que telles femmes ſont en danger de tomber en freneſie; à cauſe du tranſport qui s'en pourra faire au cerveau; lequel accident on évitera par la ſaignée du bras moderément faite, comme auſſi

par le regime de vivre rafraichiſſant, & mediocrement nourriſſant, afin de diminuer la quantité, & de temperer la chaleur des humeurs de toute l'habitude, obſervant encore pour ce ſujet que le ventre de la femme ſoit tenu aſſez libre.

CHAPITRE XV.

De l'incontinence, & de la difficulté d'uriner.

LA ſituation de la veſſie qui eſt poſée juſtement ſur la matrice, nous fait aſſez connoître pourquoy les femmes groſſes ont quelquefois difficulté d'uriner, & le ſujet pour lequel elles ne peuvent le plus ſouvent bien retenir leur eau ; ce qui arrive d'une façon & d'autre, à cauſe de la compreſſion que la matrice pleine d'enfant fait à la veſſie par ſa groſſeur & peſanteur ; ce qui empêche qu'elle ne puiſſe avoir ſon extenſion ordinaire, pour eſtre capable de contenir une raiſonnable quantité d'urine ; c'eſt ce qui fait que plus les femmes ſont groſſes, & qu'elles approchent de leur terme, d'autant plus ſouvent auſſi ſont-elles obligées de lâcher leur eau, qu'elles ne peuvent retenir long-temps pour ce ſujet.

Si le peſant fardeau de la matrice vient à comprimer fort le fond de la veſſie, il oblige la femme de piſſer preſque à chaque moment ; mais ſi au contraire ſon col eſt preſſé par l'abbaiſſement du propre corps de la matrice, comme il peut arriver dans les premiers mois de la groſſeſſe aux femmes qui ſont ſujettes aux deſcentes de matrice, pour lors la veſſie ſe remplit entierement d'urine, laquelle y demeure avec grande douleur, n'en pouvant pas étre expulſée, d'autant que le *ſphincter*, à cauſe de cette compreſſion, ne peut pas s'ouvrir ſi facilement qu'à l'ordinaire pour la laiſſer écouler. Quelquefois auſſi l'urine par ſon acrimonie excite la veſſie en la piquotant à s'en décharger tres-ſouvent, & d'autrefois elle cauſe par ſa chaleur, l'inflammation à ſon col, ce qui en fait la ſuppreſſion. Il peut arriver encore, que cét accident ſoit cauſé par quelque pierre contenuë en la veſſie, alors les douleurs en ſont preſque inſupportables, & bien plus dangereuſes à la femme groſſe, qu'à celle qui ne l'eſt point ; parce que la matrice comprime perpetuellement par ſon enflure la pierre contre la veſſie ; & pour lors ces douleurs ſont d'autant plus extrémes, que cette pierre eſt groſſe, & de figure inégale & raboteuſe.

Il arrive auſſi quelque fois que la matrice vers les derniers mois de la groſſeſſe s'étant élevée par la grande diſtenſion qu'elle a en ce tems, juſqu'au deſſus du fond de la veſſie, à laquelle elle ne permet pas de s'étendre librement, la pouſſe alors de telle ſorte en bas, qu'elle en fait rider tout le col par de gros plis en travers, ce qui fait que quelques goutes de l'urine qui ne peuvent eſtre entierement expulſées, y reſtant aprés que la femme a piſſé, elle en reſſent une cuiſſon conſiderable, qui l'oblige d'uriner tres-frequament avec des grandes c praintes, parceque ce reſte d'urine piquote cette partie par l'acrimonie qu'elle acquiert à raiſon du ſejour qu'elle fait dans quelqu'un de ces replis, & cauſe des douleurs à la femme preſque auſſi grandes que ſi elle avoit un ulcere au col de la veſſie. C'eſt ce que j'ay veu arriver depuis peu à la femme d'un Officier du Roy, laquelle eût une envie frequente d'uriner, & preſque continuelle durant les trois derniers mois de ſa groſſeſſe, avec ſi grande douleur que ſi elle eût eû quelque quelque pierre dans la veſsie, ou quelque ulcere en ſon col, lequel accident ne procedant que de la cauſe que je viens de dire, ne ceſſa qu'incontinent aprés qu'elle fut accouchée.

Il eſt de tres-grande conſequence d'empécher ces violens & frequens efforts que la femme groſſe fait pour uriner, & de remedier ſi on peut à l'une & à l'autre de ces indiſpoſitions, d'autant que continuant long-temps à s'efforcer de pouſſer toûjours en bas, pour pouvoir vuider ſon urine, la matrice ſe relâche, & s'affaiſſe tout-à-fait, & quelquefois eſt obligée (l'incommodité ne ceſſant pas) de ſe décharger de ſon fardeau avant le tems ordinaire. C'eſt ce qu'on tâchera d'éviter, ayant égard aux differentes cauſes de la maladie, comme ſi c'eſt par la groſſeur & peſanteur de la matrice qui preſſe la veſsie, ainſi qu'il arrive le plus ſouvent, la femme y remediera, & le ſoulagera elle-meſme, ſi lorſquelle veut rendre ſon urine, elle ſouleve avec ſes deux mains le bas de ſon ventre; elle portera une bande fort large accommodée à cet uſage, qui le luy ſoûtiendra, s'il eſt beſoin, & qui empéchera qu'il ne peſe tant ſur la veſsie, ou pour mieux faire elle ſe tiendra au lit: Si c'eſt l'acrimonie de l'urine qui cauſe inflammation à ſon col, on l'appaiſera par regime de vivre rafraîchiſſant, la femme ne bevant que de la ptiſane, & s'abſtenant entierement de l'uſage du vin, & de toutes ſortes de purgations, d'autant qu'elles meneroient à la partie affligée des immondices de toute l'habitude, & par leur chaleur aug-

menteroient encore l'acrimonie & l'inflammation : mais elle pourra bien uſer au ſoir & au matin, d'émulſions faites avec les ſemences froides, ou du petit lait dans quoy on mettra quelque cuillerée de ſyrop violat ou de nenuphar : Ce remede eſt propre pour nettoyer doucement en rafraîchiſſant les voyes de l'urine, ſans faire aucun prejudice à la mere ny à l'enfant. Si l'inflammation & l'acrimonie de l'urine ne ceſſent par ce regime, on la ſaignera au bras, afin d'éviter quelque pire accident qui en pourroit arriver ; on luy pourra auſſi baſsiner l'entrée exterieure du col de la veſsie avec le lait tiede, ou avec une decoction d'herbes émollientes & rafraîchiſſantes, comme ſont les fueilles de mauves, guimauves, parietaires & violiers, avec un peu de graine de lin, laquelle rendra le conduit de l'urine plus facile à ſe dilater ; on pourra auſsi faire quelque injection au dedans, avec cette decoction, à laquelle on ajoûtera un peu d'huile violat, ou même avec du lait tiede, & la femme s'abſtiendra ſur tout de l'uſage du coit.

Mais ſi ſe gouvernant de la maniere elle ne peut encore uriner, pour lors on aura recours au dernier remede, qui eſt de faire ſortir l'urine avec une ſonde percée, telle qu'eſt celle qui eſt repreſentée & marquée par M. dans la table des inſtrumens ; qui eſt miſe à la fin de deuxiéme Livre, laquelle étant ointe d'huile d'olive ou d'amande douce, aprés avoir un peu ſoulevé & repouſſé ſon ventre en haut, ſera doucement introduite par le conduit de l'urine juſques dans le vuide de la veſsie, où étant, l'urine en ſortira auſsi-tôt, enſuite dequoy on retirera la ſonde ; & ſi la ſuppreſsion revient encore, on fera derechef uriner la femme de la meſme façon juſques à ce que les accidens ſoient appaiſez, aprés quoy on la laiſſera uriner naturellement, ſi elle le peut faire. On pourroit auſsi à toute extremité luy faire uſer d'un demy bain tiede, prenant bien garde à ne la pas trop émouvoir par ce remede, s'abtenant auſsi de toutes choſes divretiques ; car elles ſont tres-pernicieuſes à la femme groſſe, d'autant qu'elles provoquent l'avortement. Si d'un autre côté le mal procede de quelque pierre, qui ſe preſentant au col de la veſsie bouche le paſſage de l'urine, on ſe contentera de la repouſſer en dedans avec la ſonde ſi elle eſt groſſe, mais ſi elle éſt petite, on tâchera de la tirer dehors, avec une petite curetette propre à cet uſage, mettant le doigt indice dans le *vagina* pour la tenir ſujette, & empécher qu'elle ne recule vers la veſsie, ce qu'on fera à la petite ſeulement, car pour tirer la groſſe, il faut attendre que la femme ſoit

accouchée parce qu'il vaut mieux la laisser en cet état, que de se mettre en danger de luy faire perdre la vie & à son enfant, en luy faisant l'operation de la taille.

CHAPITRE XVI.

De la toux, & de la difficulté de respirer.

LEs femmes qui portent leurs enfans fort bas, ont plus souvent les difficultez d'uriner, dont nous avons parlé au Chapitre precedant, que celles qui les portent plus haut, lesquelles sont à la verité plus exemptes de ces sortes d'incommoditez, mais aussi sont-elles plus sujettes à la toux, & à la difficulté de respirer que les autres.

Si la toux est violente, comme elle est quelque-fois jusques à faire vomir, c'est un des plus dangereux accidens qui contribuent à l'avortement, d'autant que par son effort les poulmons tâchant à rejetter hors de la poitrine ce qui leur nuit, il se fait une compression de tous les muscles de la respiration, qui pressant fortement par cette action l'air enfermé au dedans, dont les poulmons sont tous gonflez, poussent aussi par mesme moyen avec violence subite le diaphragme en bas, & par consequent toutes les parties du bas ventre, mais particulierement la Matrice de la femme grosse, qui en reçoit une telle commotion quand cet accident continuë long-temps & fortement, que quelque-fois l'arriere faix de l'enfant vient à s'en détacher, aprés quoy ne le pouvant plus retenir, elle est contrainte de s'ouvrir pour le mettre dehors avant le temps; ce qu'elle fait souvent avec grande perte de sang, comme je l'ay vû arriver plusieurs fois, & recemment à la femme d'un Secretaire du Roy, & à celle d'un Chirurgien.

Cette toux arrive quelque-fois par des serositez acres & mordicantes, qui distilent du cerveau sur la trachée artere, & sur les poulmons, d'autresfois elle est causée par un sang de pareille nature, qui vient à refluer de toute l'habitude vers la poitrine ensuite de la suppression de mois, comme aussi pour avoir respiré un air froid, qui irrite ces parties, & les excite à se mouvoir ainsi; mais outre ces choses elle est encore souvent augmentée par la compression que la matrice de la femme grosse cause au diaphragme, qui ne peut pas avoir son mouvement libre

en celles qui portent leurs enfans bien haut, d'autant que par ſa grande extenſion elle fait remonter preſque toutes les parties du bas ventre vers la poitrine,& principalement l'eſtomach & le foye qu'elle repouſſe vers le diaphragme, qui en eſt comprimé comme nous diſons.

On remediera à cet accident en faiſant obſerver à la femme un bon regime de vivre tendant à rafraîchiſſement, ſi ce ſont des humeurs acres qui en ſont cauſe, évitant toutes choſes ſalées, épicées, & de haut goût; elle n'euſera pareillement des choſes aigres ny acides, comme oranges, citrons, grenades, vinaigre, verjus, & autres de cette nature, d'autant que par leurs picquotemens elles excitent encore la toux de plus en plus; mais elle pourra bien ſe ſervir de celles qui leniſſent & adouciſſent les paſſages, comme jus de regueliſſe, ſucre candy, & ſyrop violat, ou de meures, dont on pourra mêler quelque cuilerée parmy ſa ptiſane faite avec les jujubes, ſebeſtes, raiſins de damas, & orge mondé, y ajoûtant toûjours un peu de regueliſſe: Il ne ſera pas mauvais auſſi de détourner l'abondance des humeurs, & de les attirer en bas par quelques petits clyſteres. Si par ce regime la toux ne ceſſe point, & qu'il y ait au corps des ſignes de plenitude,en quelque temps de la groſſeſſe que ce ſoit, il ſera neceſſaire de luy tirer du ſang du bras; & quoy qu'on ne pratique pas ordinairement ce remede dans ſon commencement, il faut neantmoins s'en ſervir pour lors; car la continuelle toux eſt bien plus dangereuſe que la ſaignée moderée. Si la toux eſt excitée par le froid, elle ſe tiendra dans une chambre bien cloſe, & mettra ſur ſon col une bonne ſerviette pliée en deux ou trois doubles, ou quelque peau d'agneau ou de cygne qui la puiſſe tenir chaudement, elle pourra uſer en s'allant coucher d'une cuillerée ou deux de ſyrop de vin brûlé, lequel eſt fort pectoral & propre à faire bonne digeſtion, s'il eſt fait de cette façon. Prenez demy-ſeptier de bon vin, deux dragmes de bonne canelle rompuë en petits morceaux, demy douzaine de cloux de girofle, avec quatre onces de ſucre, mettez le tout enſemble dans une écuelle d'argent, & le faites boüillir à grand feu ſur un rechaud, y faiſant prendre le feu, & cuiſant le tout juſques à conſiſtance de ſyrop, duquel la femme uſera les ſoirs, une heure & demy aprés avoir legerement ſoupé, ou bien elle prendra quelque cuillerée de bon roſſoly de Turin. On obſervera toûjours en la toux, de quelque cauſe quelle procede, que la femme ſoit bien au large dans ſes habits, parce qu'étant ſerrée la matrice ſeroit encore plus fortement pouſſée en bas,

par les efforts que cette toux luy fait ſouvent faire, & qu'elle s'abſtienne du coït autant qu'il luy ſera poſſible, juſques à ce que cet accident ſoit paſſé, d'autant que ſon action eſt entierement contraire aux perſonnes qui ont la poitrine foible & malade : & comme le dormir eſt fort propre pour arreſter les defluxions, & on le lui procurera par quelque petit julep, ſi beſoin eſt, ſans uſer aucunement de forts ſtupefactis qui ſont tres-dangereux à la femme groſſe, ſi ce n'eſt en extréme neceſſité, comme je fis à la femme de ce mien parent, laquelle avoit de furieux accidens pour s'eſtre bleſſée en faiſant un faux pas ; j'en ay rapporté l'Hiſtoire au Chapitre treiziéme de ce preſent Livre.

Il y a des femmes qui portent leur enfant ſi haut (& principalement dans la premiere groſſeſſe, parce que les ligamens larges qui ſoûtiennent la matrice n'ont pas encore eſté relâchez) qu'elles croyent preſque l'avoir dans la poitrine, pour raiſon dequoy elles ont une ſi grande oppreſſion & difficulté de reſpirer, qu'il leur ſemble qu'elles aillent étouffer auſſitôt qu'elles ont un peu mangé, cheminé, ou monté ſeulement à un premier étage ; ce qui provient de ce que leur matrice extrémement étenduë, preſſe grandement l'eſtomach & le foye, qui repouſſent le diaphragme en haut, comme j'ay dit, & ne lui laiſſent pas une entiere liberté de ſe mouvoir, dont cette difficulté de reſpirer eſt cauſée : ſouvent auſſi leurs poulmons ſont tellement abreuvez & pleins de ſang, qui y régorge de tout le corps dans la groſſeſſe, qu'ils ne donnent que difficilement paſſage à l'air : ſi cela eſt ainſi, elles reſpireront bien plus à leur aiſe lors qu'on leur aura tiré un peu de ſang du bras, par le moyen dequoy les poulmons étant deſemplis, ils auront plus de facilité à ſe mouvoir : mais ſi cette difficulté de reſpirer procede de la compreſsion que fait la matrice au diaphragme, en repouſſant les parties du bas ventre contre lui, en ce cas, le meilleur remede eſt, que la femme ne ſoit ſerrée dans ſes habits, & qu'elle mange plûtoſt peu & ſouvent, que de remplir ſon eſtomach beaucoup à la fois, parce qu'il ſeroit encore pour ce ſujet d'autant plus preſsé contre le diaphragme, & augmenteroit ainſi l'accident, & qu'elle n'uſe d'aucune viande viſqueuſe & venteuſe, comme ſont la pluſpart des legumes, mais ſeulement de celles qui ſont de facile digeſtion, & qui tiennent le ventre libre : elle doit auſsi pour lors éviter ſur tout la peur & la triſteſſe, d'autant que ces deux paſsions faiſant retourner le ſang au cœur & aux poulmons en trop grande quantité, la femme qui a déja difficulté de reſpirer, & la poitrine engagée, couroit riſque

riſque d'en étre ſuffoquée ; car l'abondance de ce ſang rempliſſant tout à coup & outre meſure les deux ventricules du cœur ; empéche ſon mouvement, ſans lequel on ne peut vivre.

CHAPITRE XVII.

De l'enflure variqueuſe, & de la douleur des Cuiſſes & des Iambes.

IL eſt tres aiſé à ceux qui ont connoiſſance du mouvement circulaire que le ſang fait, de concevoir la raiſon pourquoy pluſieurs femmes groſſes ont les cuiſſes & les jambes enflées & douloureuſes, & quelquefois pleines de varices tout le long de leurs partie interne, ce qui les incommode grandement à marcher. Pluſieurs croyent (ce qui eſt en quelque façon vray-ſemblable) que la femme ayant plus de ſang que l'enfant n'en a beſoin pour ſa nourriture, dont l'abondance n'eſt pas repurgée comme elle avoit de coûtume, la nature par la vertu expultrice des parties ſuperieures, qui ſont toûjours plus fortes, en chaſſe le ſuperflu ſur les inferieures, qui ſont les jambes, comme ſur les plus foibles & plus diſpoſées à le recevoir, à cauſe de leur ſituation baſſe : c'eſt bien à peu prez dire quelque choſe que de l'expliquer ainſi ; mais il me ſemble que la circulation du ſang nous fait bien plus facilement connoître comment cela ſe fait, ſans eſtre obligez de recourir à cette faculté expultrice.

La choſe arrive ainſi à mon avis, qui eſt que ſuivant le mouvement ordinaire du ſang, les vaines crurales & les ſaphénes reçoivent en elles celuy qui avoit eſté apporté aux extremitez inferieures par les arteres, & le conduiſent aprés le long de la jambe & de la cuiſſe, en montant toûjours vers le cœur, dans les iliaques, qui ſe dégorgent dans la cave pour remonter auſſi par elle au cœur, & ainſi toûjours ſucceſſivement. Cela poſé en fait (comme on n'en doit point douter, puiſque c'eſt une verité fondée ſur l'experience) quand la femme eſt groſſe & principalement vers les derniers mois, auquel temps la matrice eſt ſi étenduë, qu'elle occupe une grande partie du bas ventre ; pour lors elle vient à preſſer les veines iliaques par ſa groſſeur & peſanteur, empéchant par ce moyen que le ſang ne puiſſe avoir ſon cours & ſon mouvement ſi libre qu'il étoit avant la groſſeſſe, ce qui fait que les par-

ties inferieures, qui ſont les crurales & les ſaphénes en ſont gonflées, ne plus ne moins que nous voyons les veines du bras s'enfler vers la partie inferieure par la ligature de la ſaignée, ou par quelque forte compreſſion faite vers ſa partie ſuperieure, ce qui arrive à cauſe que ces veines étant comprimées, le ſang s'y arreſte, ne trouvant pas ſon paſſage tout-à-fait ſi facile. Les veines iliaques étant donc ainſi preſſées par la groſſeur & peſanteur de la matrice, toutes celles des cuiſſes & des jambes s'enflent de telle maniere, qu'elles regorgent dans la ſubſtance des parties, & dans tous les cinq tegumens qui en deviennent tous bouffis; & meſme ces veines, & entr'autres les ſaphénes ſe dilatent, & en ſont faites variqueuſes quelquefois depuis la partie interne & ſuperieure de la cuiſſe juſques à l'extremité du pied, dans leſquelles le ſang ſejournant ſans avoir ſon mouvement circulaire libre, s'altere & ſe corrompt; ce qui cauſe de grandes douleurs, & des enflures par toutes ces parties. Cela arrive encore plus volontiers aux femmes extrémement ſanguines, qui marchent beaucoup, & font un grand exercice, lequel aidé de la repletion de la veine, fait ruption des valvules, qui ſeroient à faciliter le mouvement du ſang, comme font les ſoupapes d'une pompe, qui retiennent l'eau qu'on y fait monter, aprés quoy le ſang venant à retomber, n'étant plus ainſi ſoûtenu, cauſe par ſon abondance & par ſon ſejour, ces dilatations de veines que nous appellons varices.

Pour remedier à cela, ſi la femme a ſes veines dilatées, on ſe ſervira ſeulement lors qu'elle eſt groſſe, de la cure palliative, mettant ſur ces veines variqueuſes quelque compreſſe de linge, & bandant la partie d'une bande large de trois ou quatre doigts, ſelon la groſſeur du membre, commençant le bandage à ſa partie inferieure, & le conduiſant en montant juſques où commencent les varices, afin que ſerrant mediocrement par ſon moyen ces veines variqueuſes, qui ſont toûjours exterieures, elles ſoient empêchées par cette compreſſion de ſe dilater davantage, & que le ſang n'y puiſſe étre corrompu par le ſejour qu'il y feroit; ce qu'étant ainſi fait, il ne laiſſe pas d'avoir ſon mouvement circulaire, parce que ſa plus grande partie paſſe pour lors par les vaiſſeaux qui ſont ſituez plus profondement. La femme en cét état gardera auſsi le lit, ſi faire ſe peut, d'autant que par cette ſituation, ſon corps étant également couché, cette circulation s'en fait beaucoup plus facilement, & le ſang n'a pas de peine à retourner par ces veines au cœur, que quand il faut qu'il y remonte, lorſque la femme eſt debout: c'eſt ce qui fait qu'elle a toûjours les jam-

bes bien plus enflées le ſoir que le matin ; & ſi on voit au reſte du corps des ſignes de plenitude & d'abondance de ſang, on pourra la ſaigner du bras ſans danger: mais il ne faut pas faire ouverture des varices, comme on pourroit bien faire ſi la femme n'étoit pas groſſe ; car cette évacuation tiendroit lieu d'une ſaignée du pied qui ne doit étre aucunement pratiquée durant le temps de la groſſeſſe, ſi ce n'eſt pour une tres-grande neceſsité, & par le conſeil d'un tres-prudent & experimenté Medecin.

Il y a d'autres femmes, à qui les jambes enflent ſeulement à cauſe de leur debilité, & non pour le ſujet que nous venons de dire, & qui les ont ſi œdemateuſes, qu'y poſant le doigt, & l'ayant relevé, le veſtige y demeure enfoncé, ce qui ſe fait parce qu'elles ſont deſtituées de chaleur naturelle aſſez forte, pour cuire & digerer toute la nourriture qui leur eſt envoyée, & pour en expulſer les ſuperfluitez, qui par ce moyen reſtant en grande quantité, les rendent ainſi œdemateuſes. A ces ſortes d'enflures, on ſe ſervira pour les reſoudre d'une lexive faite de cendres de ſarmant, avec la decoction de camomille, melilot & lavande, aprés quoy on les étuvera de vin aromatique, dans quoy on trempera des compreſſes qu'on mettra deſſus les renouvellant deux ou trois fois par jour pour les fortifier : ce vin ſera fait avec romarin, laurier, tin, marjoleine, ſauge & lavande, de chacun une poignée, roſes de Provins demi-poignée, balauſtes & alun, de chacun une once, faiſant boüillir le tout dans 3. pintes de gros vin aſtringent, juſques à l'ébulition du tiers, aprés quoy on le paſſera au travers d'un linge pour s'en ſervir au beſoin, ainſi qu'il eſt dit. Mais comme la groſſeſſe cauſe le plus ſouvent ces enflures, auſſi ceſſent-elles ordinairement lorſque la femme eſt accouchée, parce qu'en ce temps elle ſe purge des ſuperfluitez de toute l'habitude par le moyen de ſes vuidanges, pourvû qu'il s'en faſſe une bonne évacuation ; car ſi elles étoient ſupprimées, comme il arrive quelquefois, il ſe feroit auſſi-tôt un reflux de toutes ces humeurs ſur la matrice, qui n'étant pas évacuées lui cauſeroient une inflammation, qui mettroit la femme en tres-grand danger de la vie.

CHAPITRE XVIII.

Des Hemorrhoïdes.

LE ſang menſtruel qui avoit coûtume d'eſtre purgé tous les mois, s'amaſſant en grande abondance vers la matrice, qui ne lui peut pas per-

mettre le paſſage ordinaire à l'évacuation, parce qu'elle eſt exactement fermée durant la groſſeſſe, eſt obligée de refluër par toute l'habitude, & principalement ſur les parties voiſines de la matrice, ce qui cauſe à beaucoup de femmes des Hemorrhoïdes tant internes qu'externes. Il leur en peut arriver en ce temps, auſſi-bien qu'en d'autres, de toutes les differentes eſpeces, dont nous ne parlerons pas ici; mais ſeulement de celles qui ſont cauſées par la groſſeſſe, d'autant que nôtre intention n'eſt que de faire connoître quelques particularitez des maladies des femmes lors qu'elles ſont en cét état.

Les Hemorrhoïdes ſont des enflures & des inflammations douloureuſes, engendrées d'un flux d'humeurs, aux extrémitez des veines & des arteres hemorrhoïdales, leſquelles ſont cauſées en la femme groſſe, de l'abondance du ſang qui ſe jette ſur ces parties, provenant ainſi que j'ay dit, de ce que le corps en ce temps n'eſt pas purgé de ſes ſuperfluitez comme il avoit coûtume auparavant: elles viennent auſſi tres-ſouvent par de grands efforts que font les femmes groſſes pour aller à la ſelle, quand elles ſont conſtipées du ventre, comme cela leur arrive ordinairement, à cauſe que la matrice qui eſt ſituée ſur le *rectum*, empêche en le preſſant que les excrémens qui y ſont contenus ne ſortent ſi facilement, & par ces efforts le ſang qui eſt dans les vaiſſeaux prochains étant exprimé, en fait enfler & bourſouffler les extremitez, auſquelles par ſon ſéjour ſurviennent ces inflammations douloureuſes que nous appellons hemorrhoïdes, deſquelles les unes ſont internes, & les autres ſont externes, les unes petites & ſans douleur, ou fort peu, & les autres ſont extrémement groſſes & douloureuſes. C'eſt ce qu'il ſuffit de ſçavoir pour leurs differences generales, ſans nous arreſter aux autres plus particulieres, qui demanderoient une explication plus ample.

Si elles ſont petites & ſans douleur, tant les internes que les externes, il ſuffira d'éviter qu'elles n'augmentent d'avantage; ce qui ſe fera par les remedes qui empêchent & détournent la fluxion de ces parties: Mais on remediera au plûtoſt à celles qui ſont groſſes & douloureuſes, en appaiſant avant toutes choſes la grande douleur, d'autant que pendant qu'elle dure, la fluxion eſt toûjours augmentée. Pour ce ſujet, ſi la femme groſſe a en tout le corps les autres ſignes de repletion, on lui tirera ſurement une fois du ſang du bras, & même juſques à deux fois, en cas de neceſſité, pour détourner les humeurs, & en évacuër la plenitude. Son regime de vivre ſera humectant & rafraichiſſant, & elle n'uſura d'aucuns ali-

mens de haut goût, s'abſtenant auſſi du coït, à cauſe que par l'agitation de ſon action, le ſang étant extrémement échauffé, il eſt pour lors bien plus diſpoſé à fluër ſur la partie malade, qui eſt voiſine de la matrice: mais ſi les gros excrémens retenus dans l'inteſtin *rectum* eſtoient cauſe des hemorrhoïdes, & que la femme eut le ventre reſſerré, comme il arrive à pluſieurs qui ſont quelquefois une ſemaine entiere ſans aller à la garde robbe, on lui donnera un clyſtere émolient, compoſé de la decoction de mauves, guimauves, parietaire, violiers, & graine de lin, avec miel violat, dans lequel on mélera un peu d'huile d'amande douce, ou du beurre frais, obſervant de n'y rien mettre qui puiſſe picquoter, d'autant que le mal en ſeroit augmenté, principalement quand les hemorrhoïdes ſont internes; & pour lors afin que la femme puiſſe recevoir plus facilement le clyſtere, on doit mettre à l'extremité du canon de la ſeringue un petit bout de boyau de poulet, qui le revête par dehors, afin de l'introduire avec moins de douleur dans le ſiege, aprés quoy elle uſera auſſi d'un regime de vivre mediocre & rafraichiſſant, en obſervant le repos dans le lit, juſques à ce que le fort de la fluxion ſoit paſſé, & on baſſinera pendant ce temps les hemorrhoïdes avec du lait de vache, ou avec fomentations faites de la decoction de guimauves, boüillon blanc, & graine de lin: Les huiles d'amandes douces, de pavot & de neuphar, battuës long temps enſemble avec un jaune d'œuf crû dans le mortier de plomb ſont fort anodines, & propres à en appaiſer la douleur, & ſi l'inflammation eſt grande, on les frotera d'un peu de *cerat de galien* & de *populeon* mêlez en égales portions.

Aprés ce regime de vivre, la ſaignée & l'application de ces remedes rafraichiſſans & anodins ſeulement (d'autant qu'on ne doit pour lors uſer d'aucuns repercuſſifs, de peur de repouſſer au dedans ce ſang impur, ou de faire endurcir les hemorrhoïdes) ſi elles ne ſe deſenflent pas, il y faudra appliquer quelques ſangſuës, qui pourront par leur ſuccement vuider le ſang qui s'y eſt arrêté ou bien on les ouvrira avec la lancette, obſervant de préferer l'ouverture faite par la lancette en celles ou on ſent quelque moleſſe, & une eſpece d'inondation: Mais les ſangſuës ſont plus propres à celles qui ſont dures & comme charnuës, d'autant qu'elles ne cauſent pas tant de douleur que la lancette.

Quoyque par le moyen des hemorrhoïdes il ſe faſſe en quelques hommes une évacuation qui approche des conditions de la naturelle, d'autant qu'ils en ſont ſoulagez quand elles fluënt mediocrement, la

nature s'y étant accoûtumée, neanmoins aux femmes il n'en eſt pas de même; d'autant que l'évacuation qui ſe fait quelquefois par les hemorroïdes aux hommes, doit étre faite par la matrice aux femmes lorſqu'elles ne ſont pas groſſes; mais dans le tems de la groſſeſſe elle peut en quelque façon, ſi la femme eſt plethorique, ſuppléer auſſi au defaut de la naturelle; car pourvû que les hemorrhoïdes fluënt moderement & ſans douleur, elle en pourra pareillement étre ſoulagée, mais ſi elles couloient en trop grande abondance, il y auroit danger que la mere & l'enfant n'en fuſſent bien affoiblis; & pour éviter cet accident on ſeroit obligé de faire des fomentations aſtringentes, avec decoction de balauſtes écorce de grenade, & roſes de Provins, faite en eau de forge, y mettant un peu d'alun; ou bien on y appliquera un cataplâme fait avec bol d'Armenie, ſang de dragon & terre ſigilée, avec blanc d'œuf; il faudroit auſſi détourner le ſang de ces parties par la ſaignée du bras, & par ventouſes ſeches, appliquées ſur la region des reins, & faire autres remedes convenables à la choſe, & tels que les accidens le requeroient.

CHAPITRE XIX.

Du flux de ventre de la femme groſſe.

LE flux de ventre eſt une frequente déjection par *l'anus* de ce qui eſt contenu dans les inteſtins; on en fait ordinairement de trois ſortes, dont le premier qu'on nomme *lientherique*, eſt celuy dans lequel l'eſtomach & les inteſtins n'ayant pas digeré les viandes qu'ils avoient reçuës, les laiſſent écouler preſque toutes cruës, le deuxiéme, qu'on appelle *diarrheique*, eſt quand ils ſe déchargent ſimplement des humeurs & des excrémens qu'ils contiennent; & le troiſiéme qui eſt le plus fâcheux, eſt le *dyſenterique*, par lequel avec les humeurs & les excremens la perſonne malade vuide du ſang, avec de grandes douleurs cauſées par l'ulceration des inteſtins.

De quelque nature que ſoit le flux de ventre, s'il eſt grand, & qu'il continuë long-tems, il met la femme groſſe en grand danger d'avorter; c'eſt ce que nous dit *Hipocrate* en l'Aphoriſme 34. du 5. Livre. *Mulieri in utero gerenti ſi alvus plurimum profluat, periculum eſt ne abortiat.* Car le flux eſt lientherique, l'eſtomach ne cuiſant pas les alimens qu'il a reçûs, & les laiſſant incontinent écouler ſans les convertir en chyle, dont il ſe devroit faire du ſang pour nourrir la mere & ſon enfant, il eſt im-

poſſible qu'ils n'en ſoient tous deux extrémement affoiblis faute de nourriture : s'il eſt diarrheïque, & qu'il continuë long-tems, il cauſera le même accident, parce qu'il ſe fait une grande diſſipation d'eſprit avec l'evacuation des humeurs ; mais le danger eſt bien plus grand quand le flux eſt dyſanterique, d'autant que pour lors la femme a de grandes douleurs & tranchées des inteſtins, cauſées par leur ulceration, leſquelles les excitent à tous momens par de continuelles épreintes, à ſe décharger des humeurs acres & bilieuſes, dont ils ſont extrémement farcis ; ce qui fait un grand ébranlement & une violente commotion à la matrice, qui eſt ſituée ſur l'inteſtin *rectum*, & à l'enfant qu'elle contient ; & par la compreſſion que les muſcles du ventre font de tous côtez, & celle qu'en fait auſſi le diaphragme qui eſt pouſſé en bas dans les efforts que la femme fait ſi ſouvent pour aller à la ſelle avec peine, il eſt contraint à cauſe de cette violence de ſortir avant terme ; ce qui arrive d'autant plûtôt, que ces épreintes & ces teneſmes ſont grands, comme remarque le même *Hipocrate* dans l'Aphoriſme 27. du 7. Livre *Mulieri utero gerenti, ſi tenſio ſupervenerit, facit abortum.* S'il ſurvient, dit-il, teneſme à la femme groſſe, cela la fait avorter. Ce teneſme eſt une grande paſſion de l'inteſtin droit, qui luy fait faire de violens efforts pour ſe décharger, ſans pouvoir rien vuider que quelques humeurs bilieuſes mêlées de ſang, deſquelles il eſt continuellement irrité. Quand ces ſortes de flux de ventre arrivent aux femmes groſſes, c'eſt ordinairement à cauſe qu'elles ont toûjours la digeſtion de l'eſtomach affoiblie à raiſon des alimens de mauvais ſuc, que ces appetits étranges qu'elles ont leur font ſouvent manger, par l'uſage continuel deſquels étant à la fin debilité, il les laiſſe écouler auſſi-tôt ſans les avoir digerez ; ou bien y demeurant plus long-temps, ils ſe convertiſſent en un chyle corrompu, lequel étant deſcendu dans les inteſtins les irrite par ſon acrimonie à ſe décharger ainſi tres-ſouvent.

Bien que le flux de ventre, de telle nature qu'il ſoit, mette toûjours la femme en danger d'avorter, comme l'a dit *Hipocrate*, neanmoins j'ay veu des femmes groſſes l'avoir continuellement durant deux ou trois mois ſans avorter, & en guerir auſſi-tôt qu'elles êtoient accouchées, ainſi que le même *Hipocrate* dit qu'il arriva à la femme d'*Epycharnus*, dont il fait mention au 5. & au 7. Liv. *des maladies pop. Schenchius* au 4. Liv. *de ſes Obſervat.* rapporte l'hiſtoire d'une femme qui eût une dyſenterie avec des raclures de boyau durant quatre mois, qui n'ayant ja-

mais pû eſtre arreſtée par aucun remede, ceſſa de ſoy-meſme auſſi-toſt qu'elle fut accouchée d'un enfant qui ſe portoit bien; mais ces exemples particuliers n'empêchent pas que cette maladie ne mette ordinairement, comme nous avons dit, la femme groſſe en danger d'avorter, & ſouvent meſme en tres-grand peril de la vie, ſi le flux de ventre ne ceſſe incontinent aprés l'accouchement, comme je l'ay veu arriver à la femme d'un Avocat, laquelle avorta au ſixiéme mois par un flux dyſenterique qu'elle eut durant deux mois & demi, & qui continuant encore aprés ſon avortement la fit mourir au dixiéme jour; car ainſi que dit *Hipocrate*, au 2. Liv. *des Predictions*, ſi la femme qui avoit dyſenterie avant que d'accoucher en doit échaper, la maladie doit ceſſer le meſme jour de ſon accouchement, ou tres-peu de temps en ſuite, comme elle fit à la femme de cet *Epicharmus*, ce qui n'eſtant pas arrivé à celle de cét Advocat, lui cauſa la mort.

Pour proceder ſurement à la gueriſon de ces differens flux de ventre (à quoy il eſt neceſſaire de prendre garde de bonne heure, de peur que la femme n'en avorte) on examinera quelle en eſt la nature, afin de remedier à la cauſe qui l'entretient. Si c'eſt un flux lienterîque, ſurvenu, comme il arrive d'ordinaire, aprés les continuels vomiſſemens, qui ont tant debilité l'eſtomach & relâché ſes membranes, que n'ayant plus la force de rejetter les alimens par haut, il les laiſſe écouler ſans coction par bas, la femme en ce cas, s'abſtiendra de tous ces appetits étranges, & uſera de bons alimens de facile digeſtion, & en petite quantité à la fois, afin que ſon eſtomach les puiſſe plus facilement cuire & digerer, elle boira un peu de vin vermeil, trempé d'eau ferrée, au lieu de ptiſane qui ne lui eſt pas propre en cette rencontre, ſi ce n'eſtoit qu'elle eût la fievre bien fort; car ſi elle ne l'avoit que legerement, l'uſage du vin trempé de la maniere doit eſtre preferable, d'autant que cette fievre lente qu'elle peut avoir pour lors, n'eſt que ſymptomatique, eſtant entretenuë par cette debilité d'eſtomach, laquelle ceſſera auſſi-toſt qu'il aura eſté fortifié; à quoy aidera encore beaucoup, ſi la femme devant & aprés ſes repas uſe de quelques confortatifs, comme ſi elle prend une cuillerée ou deux de vin brûlé, dont nous avons fait mention en parlant de la toux, au Chapitre quinziéme de ce Livre, ou un peu de bon hypocras, ou vin d'Eſpagne naturel, & de l'un ou de l'autre ſelon ſon appetit; il ne ſera pas auſſi mauvais qu'elle mange un peu de conſerve de roſes, ou un peu de bon cotignac avant ſon repas; elle

portera

portera une peau d'agneau ou de cygne, ou de vautour ſur la region de ſon eſtomach pour luy conſerver & augmenter ſa chaleur naturelle, qui eſt tres-neceſſaire à la digeſtion des alimens, obſervant de ne luy donner aucun medicament purgatif, quand le flux de ventre ne vient que par cette debilité, d'autant qu'elle en ſeroit encore augmentée.

Lors que le flux de ventre eſt diarrheïque, & qu'il n'y a ſeulement que les excremens qui ſont contenus aux inteſtins qui ſe vuident, avec quelques humeurs ſuperfluës que la nature y envoye pour en faire expulſion, s'il ne continuë pas long-tems, & qu'il aille doucement, la femme n'en ſera pas incommodée, ny en danger, que quand il aura paſſé ces bornes, & on doit laiſſer faire cette operation à la nature; ſans l'en empêcher du commencement, ſe contentant pour lors de moderer ſeulement l'évacuation ſans l'arreſter. Mais ſi cette évacuation dure plus de quatre ou cinq jours, alors c'eſt un témoignage qu'il y a des mauvaiſes humeurs collées & attachées aux parois interieures des inteſtins qui les obligent en les piquotant à ſe décharger ſouvent, leſquelles il faut diſſoudre avec quelque medicament purgatif, qui les puiſſe detâcher, & évacuër, aprés quoy le flux de ventre ne manquera pas de ceſſer, ce qu'on fera par quelque legere infuſion de ſené, & de rhubarbe, avec le ſyrop de chicorée, ou en prenant une once de catholicon double de rhubarbe. Or ſi nonobſtant la purgation donnée à propos, & jointe au bon regime de vivre, le flux de ventre continuë, & ſe convertit en diſenterie, la malade faiſant à chaque moment des ſelles ſanglantes avec des grandes douleurs & teneſmes, c'eſt pour lors qu'elle eſt en tres-grand danger d'avorter, ce qu'on tâchera d'éviter, ſi faire ſe peut, aprés avoir purgé avec les remedes que nous venons de dire les mauvaiſes humeurs qui étoient dans les inteſtins, en empéchant par le bon regime qu'il ne s'en r'engendre d'autres, pour lequel ſujet elle uſera de bons boüillons de veau & de volaille, dans quoy on fera cuire de herbes rafraichiſſantes, afin de temperer l'acrimonie de ces humeurs échauffées; elle mangera de la boüillie, dans laquelle on delayera quelques jaunes d'œufs frais, obſervant toûjours de la faire bien cuire: tels alimens leniſſent & adouciſſent les inteſtins par dedans. Son brevage ſera d'eau ferrée, avec un peu de vin s'il n'y a point de fievre, auquel cas elle mettroit plûtoſt une demy cuillerée de ſyrop de coins ou de grenades dans un verre plein de cette eau; elle pourra auſſi manger quelque peu de cotignac & de conſerve de roſes, ou d'autres choſes adſtringentes

& confortatives, pourvû que le corps ait eſté purgé auparavant ; & parce que dans ce flux il y a toûjours de grandes douleurs & tranchées par tout le ventre & aux inteſtins, & principalement au *rectum*, à cauſe que toutes les humeurs ſe dechargeant ſur lui, l'irritent extrêmement, & lui cauſent des épreintes continuelles, il faudra tâcher de les appaiſer, afin d'empêcher que l'avortement n'arrive ; ce qu'on fera par clyſteres faits avec le boüillon d'une teſte de veau, ou de mouton bien cuite, y mêlant deux onces d'huile violat, ou bien avec lait gras, dans lequel on aura delayé deux jaunes d'œufs frais. Aprés qu'on aura uſé de ces lavemens anodins & nutritifs, ſelon qu'on jugera eſtre neceſſaire, leſquels la malade gardera le plus long-temps qu'elle pourra, afin de mieux appaiſer ces douleurs, on lui en donnera de deterſifs, faits de la decoction de mauves, guimauves, & miel roſat, enſuite dequoy on ſe ſervira de ceux qui ſont aſtringens, parmi leſquels on ne doit mêler aucune huile ni miel, d'autant que ces choſes relâchent au lieu de reſerrer, & on commencera par les plus foibles, faits d'eau roſe mêlée avec celle de laituë & de plantain, aprés quoy on viendra aux plus forts, compoſez de la decoction de feüilles & racines de plantin, boüillon blanc, & queuë de cheval, avec roſes de Provins & l'écorce de grenade, qu'on fera boüillir en eau de forge, à laquelle on ajoutera terre ſigilée, & ſang de dragon, de chacun deux dragmes : on en pourra meſme auſſi fomenter le ſiege ; mais il faut bien prendre garde à ne pas venir à ces forts aſtringens devant que d'avoir premierement purgé la femme, avec les remedes declarez cy-deſſus, de peur que (comme on dit) le loup ne ſoit enfermé dans la bergerie, & que voulant empêcher l'avortement, on ne causât par un plus grand malheur la mort à la mere, & à ſon enfant par conſequent, en retenant au dedans quantité de mauvaiſes humeurs, dont la nature ſe vouloit décharger. C'eſt ce qu'on évitera ſi on obſerve bien les choſes que nous avons dites.

CHAPITRE XX.

Du flux menſtruël qui arrive quelquefois à la femme groſſe.

Hipocrate en l'Aphoriſme 60. du 5. Livre dit, *Si mulier utero gerenti purgationes eant, impoßibile eſt fœtum eſſe ſanum.* Si les menſtruës fluent à la femme groſſe, il eſt impoſſible que ſon enfant ſoit ſain. Cét

Aphorisme ne se doit pas expliquer au pied de la lettre, mais il se doit entendre de celles à qui elles fluënt en grande abondance ; car quoique selon la regle la plus generale & la plus naturelle, les menstruës ne doivent fluër point quand la femme est grosse, d'autant que leur passage ordinaire est bouché, & aussi parce que ce sang doit pour lors estre employé à la nourriture de l'enfant, de laquelle il seroit frustré, s'il venoit à s'écouler dehors, & pour ce sujet extrémement débilité, neantmoins il se voit des femmes, qui encore qu'elles soient grosses, ne laissent pas d'avoir leurs ordinaires jusques au quatriéme & cinquiéme mois, qui est le temps auquel l'enfant venant à estre déja grand, attire à lui quantité de sang pour sa nourriture, au moyen dequoy il n'y en peut rester de superflu si facilement que dans les commencemens de la grosseſſe. Je connois une femme qui a quatre ou cinq enfans vivans, laquelle en toutes ses grosseſſes a eu ses menstruës reglément de mois en mois comme elle avoit coûtume (sinon quelque peu moins) jusques au sixiéme mois, auquel temps elles lui cessoient seulement, nonobstant quoy elle est toûjours accouchée à terme de tous ses enfans : j'en ay vû une autre qui ne croyant pas estre grosse à cause qu'elle avoit ses ordinaires, & ressentant quelque incommodité de la grosseſſe, s'imaginant que ce fut une autre maladie, obligea son Medecin de la faire saigner & purger par plusieurs fois, ce qu'il fit tant faire qu'elle en guerit à la verité, mais ce fut aprés avoir avorté d'un enfant de trois mois. Cette évacuation arrive pour l'ordinaire aux femmes qui sont fort sanguines & aux pituiteuses, lesquelles faisant beaucoup plus de sang que l'enfant n'en a besoin pour sa nourriture dans les commencement de la grosseſſe, se déchargent encore en ce temps de sa quantité superfluë, ce qu'elles font plus ou moins, selon leurs disposition, non point par le fond de la matrice, comme elles avoient coûtume quand elle n'étoient pas grosse, d'autant que ce passage est effectivement bouché par l'arriere saix qui y est adherant, & que la Matrice est pour lors exactement fermée, mais par deux rameaux que la nature providente & soigneuse de la conservation de l'invidu, aussi bien que de l'espece, a destinez à cét usage, lesquels viennent des vaisseaux spermatiques, qui outre ceux qu'ils donnent aux testicules & aux autres parties, avant que d'arriver à la matrice, se divisent de chaque costé en deux rameaux assez considerables, dont l'un aboutit à son fond, par où coulent les mois quand la femme n'est pas grosse, & l'autre n'y entrant pas, vient couché le long de son corps se terminer au costé du col de la matrice, par le

moyen duquel les mois ſe déchargent pendant la groſſeſſe, s'il arrive que la femme ſoit plethorique; ce qui ſe fait encore par quelques autres rameaux qui naiſſent des vaiſſeaux hypogaſtriques viennent auſſi ſe terminer au meſme endroit.

Lorſque la femme groſſe vuide du ſang par bas, il faut bien prendre garde de quel lieu il ſort,& de quelle maniere,ſi ce ſont des menſtruës ordinaires,ou ſi ce n'eſt pas une veritable perte de ſang.Si ce ſont des menſtruës ordinaires, le ſang viendra periodiquement au temps accoûtumé, & fluëra peu à peu du col de la matrice en ce temps, & non pas de ſon fond; ce qui ſe connoîtra,ſi en touchant avec le doigt on trouve ſon orifice interne exactement clos, lequel ne le ſeroit pas ſi le ſang venoit du fond, comme auſſi s'il fluë ſans douleur & en petite quantité, toutes leſquelles circonſtances ne ſe rencontrent pas à la perte de ſang, mais bien d'autres contraires,ainſi que nous ferons voir au Chapitre ſuivant.Il faut encore examiner ſi ce flux vient par la ſeule ſuperfluité, ou ſi ce n'eſt point par l'acrimonie du ſang,ou par la debilité des vaiſſeaux qui le contiennent,afin d'y pouvoir apporter les remedes neceſſaires. S'il provient de la ſeule abondance dont la femme ſe purge quelquefois nonobſtant ſa groſſeſſe, à cauſe qu'elle en fait plus que ſon fruit n'en peut conſumer pour ſa nourriture durant les premiers mois, bien loin que ce flux nuiſe pour lors à la mere & à l'enfant, il leur eſt profitable quand il eſt moderé,d'autant que ſi la matrice n'étoit déchargée de ce ſang ſuperflu, le fruit qui eſt encore petit en ſeroit ſuffoqué & noyé,ſi venant à étre induëment arreſté ou retenu,on n'uſoit de la ſaignée,pour ſuppléer au defaut de l'evacuation naturelle qui s'en devroit faire;mais s'il n'y a aucun ſigne d'abondance & de plenitude au corps de la femme, laquelle auſſi avant ſa groſſeſſe avoit ſes menſtruës en petite quantité,qui ne laiſſent pas de couler aprés qu'elle eſt groſſe, c'eſt un témoignage que ce flux vient de la chaleur & de l'acrimonie du ſang, ou de la debilité des vaiſſeaux deſtinez pour le contenir.C'eſt de ces ſortes de femmes dont *Hipocrate* a pretendu parler dans ce 60. Aphoriſme que j'ay rapporté cy-deſſus, deſquelles l'enfant ne peut pas eſtre ſain, ſi leurs menſtruës fluent durant leur groſſeſſe;d'autant qu'il ne leur reſte pas aſſez de ſang pour elles & pour la nourriture de leur enfant,ce qui les met en tres-grand danger d'avorter,car comme on dit en commun proverbe, que la faim fait ſortir le loup hors du bois,de même le defaut de nourriture contraint ce petit priſonnier de ſortir hors de ſon cachot avant qu'il en ſoit temps.

Pour empêcher que ce flux ne produiſe un ſi fâcheux accident, la femme ſe tiendra en tres-grand repos couchée dans ſon lit, s'abſtenant de toutes choſes qui lui peuvent échauffer le ſang, évitant la colere entre toutes les paſſions de l'ame, uſant d'un regime de vivre confortatif & rafraichiſſant, mangeant des viandes qui engendrent bon ſang en l'epaiſſiſſant, à quoy ſont propres les bons conſommez faits avec volaille, boutſaigneux de mouton, manche d'éclanche, & jarret de veau, dans quoy on fera cuire des herbes potageres qui ſoient rafraichiſſantes comme pourpier, laituë, & autres. Les œufs frais, la gelée, & les potages de ris & d'orge mondé faits avec ces conſommez lui ſont propres; & pour ſon boire elle uſera d'eau ferrée, dans laquelle on mêlera un peu de ſyrop de coins; elle doit s'abſtenir entierement du coït, parce qu'échauffant le ſang, il l'excite encore à couler d'avantage, à quoy contribuë auſſi beaucoup l'agitation de la partie ſans action. Si nonobſtant tout cela le flux ne laiſſoit pas de continuer, quelques-uns veulent qu'on applique une grande ventouſe ſous les mammelles pour faire revulſion de ce ſang & le detourner; c'eſt ce qu'a dit *Hipocrate* en l'Aphoriſme 50. du 5. Livre, *Mulieri ſi velis menſtrua ſiſtere, cucurbitulam quam maximam ad mammas appone.* Mais cela n'a pas grand effet; on le fera neantmoins pour contenter la malade, & lui témoigner qu'on n'oublie aucune choſe pour ſa gueriſon. J'aimerois encore mieux faire cette revulſion par la ſaignée du bras, ſi ſes forces le permettoient; & comme en cette rencontre l'enfant eſt extrêmement debilité par cette évacuation, on le fortifiera en mettant ſur le ventre de la femme au droit de la Matrice, des compreſſes trempées en gros vin, dans lequel on aura fait boüillir une grenade avec ſon ecorce, des roſes de Provins, & un peu de canelle: mais le meilleur moyen de lui faire reprendre vigueur, eſt de rectifier le ſang de ſa mere, & d'en empêcher l'évacuation.

CHAPITRE XXI.

De la perte de ſang.

IL y a bien de la difference entre le flux menſtruël, dont j'ay parlé au precedent Chapitre, qui arrive quelquefois à la femme, quoy qu'elle ſoit groſſe, & cette perte de ſang de laquelle il eſt maintenant queſtion: car comme j'ay dit, le flux menſtruël vient periodiquement

au tems accoutûmé, ſans douleur, coulant peu à peu du col de ſa matrice durant la groſſeſſe, aprés quoy il ceſſe entierement ; mais au contraire cette perte de ſang vient du fond de la matrice avec douleur, & arrive preſque ſubitement, & le ſang ſort en grande abondance, & continuë toûjours à couler ſans interruption, ſi ce n'eſt que quelques grumeaux & caillots qui s'en forment, ſemblent quelquefois diminuer l'accident en bouchant pour un peu de tems le lieu d'où il fluë ; mais bien-tôt aprés il recommence encore plus fort, enſuite dequoy la mort arrive tres-certainement à la mere & à l'enfant ſi on n'y remedie au plûtoſt, en accouchant la femme de la maniere que je diray cy-aprés.

Quand cette perte de ſang vient vers les premiers mois de la groſſeſſe, elle eſt ordinairement cauſée par quelque faux germe, dont la matrice tâche de ſe décharger, parce que dans l'effort qu'elle en fait, il s'ouvre quelques vaiſſeaux de ſon fond, deſquels le ſang ne ceſſe de couler juſques à ce qu'elle ait jetté les corps étranges qui ſont contenus en ſa capacité, & d'autant plus que ce ſang ſe trouve ſubtil & échauffé pour lors. d'autant plus auſſi fluë-t-il abondamment. Mais quand cette perte de ſang arrive en la veritable groſſeſſe d'enfant, en quelque temps que ce ſoit, cela vient pareillement de l'ouverture des vaiſſeaux du fond de la matrice, cauſée de quelque coup, chûte, ou autre bleſſure, & principalement de ce que l'arrierefaix en ces occaſions, quelquefois en d'autres, venant à ſe ſeparer en partie, & quelquefois tout-à-fait, des parois internes du fond de la matrice, auquel il doit étre adherent pour recevoir le ſang de la mere deſtiné à la nourriture de l'enfant par un tel détâchement, laiſſe ouverts tous les orifices des vaiſſeaux contre leſquels il étoit joint ; pour raiſons dequoy il ſe fait incontinent un grand flux de ſang, qui ne ceſſe point (s'il eſt ainſi cauſé) que la femme ne ſoit accouchée, parce que l'arrierefaix étant une fois détaché, quand ce ne ſeroit même qu'en partie, ne ſe rejoint jamais avec la matrice, laquelle au contraire venant à ſe comprimer & ſe reſerrer, & comme rentrer en ſoy-même (ce qui arrive incontinent aprés l'accouchement) étoupe & bouche par la contraction de ſa propre ſubſtance les ouvertures de ces vaiſſeaux, moyennant quoy auſſi cette perte de ſang ceſſe, qui continuë toûjours tant que la matrice eſt dans le diſtenſion qu'en font l'enfant & les autres choſes qu'elle renferme, à cauſe que pour lors ces vaiſſeaux demeurent toûjours ouverts juſques à ce qu'ayant été déchargée de ſon fardeau, & vuidée de tout ce qu'elle con-

tient, elle vienne à ſe reſerrer, comme nous venons de dire; ce qui arrive ainſi que nous le voyons en une éponge, de laquelle les pores, ou trous, qui ſont fort larges quand elle eſt enflée, viennent à diſparoître & à étre bouchez de ſa propre ſubſtance ſi nous la reſerrons & comprimons; de meſme par cette contraction qui ſe fait en la matrice laquelle étoit devenuë comme ſpongieuſe dans la groſſeſſe, au lieu où l'arriere-faix étoit attaché, les orifices des vaiſſeaux ſont fermez auſſi-toſt qu'elle eſt vuidée de tout ce qui étoit contenu en ſa capacité.

Quoy que j'aye dit, qu'il faut par neceſſité pour les raiſons alléguées accoucher la femme en cette occaſion, afin de faire ceſſer la perte de ſang, je ne pretens pas qu'auſſi-tôt qu'on s'en apperçoit, on y procede de la maniere; car il ſe voit des pertes de ſang, quand elles ſont petites, s'arréter quelquefois en ſe tenant ſeulement de repos au lit, & par la ſaignée du bras, avec l'uſage des remedes ſpecifiez au Chapitre precedent; ce pourroit étre auſſi un flux menſtruel & ordinaire. Si le ſang ne fluë donc qu'en petite quantité, & que l'évacuation ſoit de peu de durée, il faut pour lors laiſſer l'accouchement à l'œuvre de nature, pourvû que la femme ait des forces ſuffiſantes, & qu'elle ne ſoit accompagnée d'aucun autre accident fâcheux; mais quand il coule en ſi grande abondance qu'elle en tombe en convulſion & en ſyncope, c'eſt en ce cas qu'il ne faut plus differer l'operation, & qu'il eſt abſolument neceſſaire d'accoucher la femme, qu'elle ſoit à terme ou non, qu'elle ait des douleurs de l'accouchement, ou qu'elle n'en ait aucunes, d'autant qu'il n'y a que ce ſeul moyen pour luy ſauver la vie, & à ſon enfant; & ſi on ne le fait promptement, *Extremam fundet cum ſanguine vocem.* Elle jettera avec le ſang les derniers ſoupiers. *Hipocrate* en a bien reconnu le danger dans l'Aphiſme 56. du 5. Livre, où il dit, *In fluxu muliebri ſi convulſio, & animi defectus advenerit, malum.* Si au flux de ſang de la femme il ſurvient convulſion & defaillance de cœur, c'eſt un mauvais ſigne.

Il ne faut pas en cette malheureuſe occaſion attendre toûjours pour accoucher les femmes, qu'elles ayent des douleurs qui répondent & pouſſent en bas; car quoy qu'il leur en ſoit venu au commencement, elles n'en ont plus pour l'ordinaire qui ſoient de la ſorte, d'abord que la perte de ſang a été juſques à la ſyncope & à la convulſion, & on ne doit pas auſſi differer juſques à ce que la matrice ſoit beaucoup ouverte, d'autant que cette effuſion de ſang l'humectant grandement, & les foibleſſes la relâchant, font qu'elle ſe peut pour lors auſſi facilement dila-

ter que ſi elles avoient eu quantité de fortes douleurs : ce qu'on fera ayant fait mettre la femme en la ſituation que nous dirons en parlant de l'accouchement, aprés quoy le Chirurgien ayant ſa main ointe d'huile ou de beurre frais, introduira peu à peu ſes doigts joints enſemble dans la matrice, & les écartera les uns des autres lorſqu'ils ſeront à ſon entrée ; pour la dilater ſuffiſamment petit à petit, & ſans aucune violence, ſi faire ſe peut, ce qu'étant fait, & ayant la main entierement dedans, s'il reconnoît que les membranes des eaux ne ſoient percées, il ne fera aucune difficulté de les rompre, enſuite dequoy quelque partie que l'enfant puiſſe preſenter la premiere, quand même ce ſeroit la teſte (à moins qu'elle ne fût trop avancée) il doit toûjours en cette occaſion aller chercher ſes pieds pour le tirer, obſervant toutes les circonſtances que nous dirons au Chapitre quatorziéme du ſecond Livre, en parlant de l'accouchement auquel l'enfant vient les pieds devant, d'autant qu'il y a bien plus de priſe & de facilité par eux, que par la teſte, ou par les autres parties. C'eſt pourquoy s'ils ne ſe preſentent d'abord, le Chirurgien les ira chercher ; ce qu'il fera plus facilement en ce temps qu'en d'autres, parce que le ſang qui s'eſt écoulé en grande abondance dans la Matrice, la rend ſi gliſſante par ſon humidité, qu'il ne luy ſera pas difficile de retourner l'enfant pour le tirer par les pieds, comme nous venons de dire, aprés quoy il délivrera la femme de ſon arriere-faix, qui eſt toûjours fort peu adherant en ces rencontres, prenant bien garde à ne laiſſer aucuns grumeaux de ſang dans la matrice, car ils feroient encore continuer le flux, ce qu'étant fait, on le verra ceſſer peu aprés avec tous les accidens, ſi on n'a pas attendu trop tard à faire l'operation.

Beaucoup de femmes ont pery avec leurs enfans, faute d'en avoir uſé de la maniere en ce fâcheux accident, & quantité d'autres ont évité la mort, qui leur eût été autrement certaine pour avoir été ſecouruës aſſez à tems, comme auſſi pluſieurs enfans ont reçû le Sacrement de Baptême ; dont ils auroient été fruſtrez ſans cela. *Guillemeau* dans le 13. Chap. du 2. Livre *de ſon heureux accouchement*, fait mention de ſix ou ſept hiſtoires qui font foy de cette verité, dans une partie deſquelles on voit que les femmes avec leurs enfans en furent les ſanglantes victimes, pour n'avoir été accouchées en pareille rencontre, ce que les autres éviterent l'ayant eſté d'aſſez bonne heure : Mais pour confirmer d'autant plus la choſe par mes propres experiences, je feray recit d'une entr'autres, qui

eſt

eſt tres-remarquable, & dont le reſſouvenir m'eſt ſi ſenſible, que l'encre avec laquelle je l'écris maintenant, pour la faire connoître au public, afin qu'il en puiſſe profiter, me ſemble eſtre du ſang, d'autant qu'en cette pitoyable & fatale occaſion, j'en vis à mon grand regret épancher devant moy une partie du mien, ou pour mieux dire, tout celui qui eſtoit ſemblable au mien.

Ce fut il y a neuf ans, qu'une mienne ſœur qui n'avoit pas encore vingt & un an, eſtant groſſe de huit mois & demi (ou environ) de ſon cinquiéme enfant, ſe portant extrémement bien pour lors, fut ſi malheureuſe que de ſe bleſſer (quoique legerement en apparence dans ce moment) eſtant tombée ſur les genoux, ſon ventre ayant auſſi porté un peu à terre par la chute, aprés quoy elle demeura un jour ou deux ſans s'en trouver beaucoup incommodée, ce qui fit qu'elle negligea de garder le repos qui lui eſtoit bien neceſſaire; mais le troiſiéme jour de ſa bleſſure, ſur les onze heures du matin, elle fut ſubitement ſurpriſe de fortes & frequentes douleurs dans le ventre, leſquelles furent auſſi-toſt accompagnées d'une grande perte de ſang, ce qui l'obligea d'envoyer querir incontinent ſa Sage-femme, qui n'entendoit pas des mieux ſon métier, laquelle étant arrivée, lui dit qu'il falloit pour l'accoucher, ſe donner patience que ſa matrice ſe dilatât d'elle-meſme par les douleurs, l'aſſurant au reſte qu'il n'y avoit rien à craindre, & qu'elle ſeroit bien-toſt delivrée de cet accident, d'autant que ſon enfant venoit bien. Elle la fit ainſi vainement eſperer durant trois ou quatre heures, juſques à ce que flux de ſang continuant toûjours fortement les douleurs commencerent à ceſſer, & que la pauvre femme fut tombée par pluſieurs fois en foibleſſe; aprés quoy cette Sage-femme demanda un Chirurgien pour la ſecourir en cette occaſion. On vint incontinent chez moy pour m'en avertir; mais mal-heureuſement ne m'y eſtant pas trouvé pour lors, on fut querir celui qu'on croyoit eſtre le plus habile homme de tous les Chirurgiens, qui pratiquent à Paris les accouchemens, lequel fut auſſi toſt conduit au logis de ma ſœur, où il arriva environ ſur les quatre heures aprés midi; mais l'ayant veuë en cét eſtat, il ſe contenta ſeulement de dire, que c'étoit une femme morte, à laquelle il n'y avoit rien à faire que de lui faire recevoir tous ſes Sacremens, & qu'on ne pouvoit pas abſolument l'accoucher, à quoy concluoit pareillement ſa Sage-femme, qui croyoit, que le ſentiment d'un homme ſi authentiquement eſtimé d'un chacun

étoit indubitable. Lors qu'il eut fait un tel prognoſtic, il s'en retourna auſſi-tôt chez lui, ſans vouloir reſter là d'avantage ; & laiſſa en ce déplorable état, & ſans aucun ſecours cette jeune femme, à qui il eût indubitablement ſauvé la vie, & à ſon enfant, s'il l'eût accouchée en ce temps, ce qui eſtoit aſſez facile, comme on le peut aiſément concevoir par la ſuite de cette hiſtoire. Aprés l'avis d'un homme de ſi grande reputation, joint à celui de cette Sage-femme, tout le monde qui étoit là preſent, crut que Monſieur un tel * n'y pouvoit rien faire, il n'y avoit point d'autre remede à un ſi grand mal, que d'eſperer en Dieu ſeul qui peut tout. On tâcha pour lors, de conſoler le mieux qu'il fut poſſible ma pauvre ſœur, laquelle aſpiroit avec grande paſſion de me voir, pour ſçavoir ſi je lui prononcerois le meſme arreſt, & ſi ſon mal, qui augmentoit toûjours de plus en plus, étoit ſans aucun remede (car ſon ſang couloit continuellement en grande abondance:) Enfin, je revins chez moy, où on m'étoit venu chercher pour me dire cette mauvaiſe nouvelle, il y avoit fort long temps, & où par mal-heur je ne m'étois pas rencontré, comme j'ay dit, ce que ſçachant, je courus incontinent chez elle, où étant arrivé, je vis un ſi pitoyable ſpectacle, que toutes les paſſions de mon ame furent agitées dans cét abord, de pluſieurs & differens mouvemens; aprés quoy ayant un peu repris mes ſens, j'approchay du lit de ma ſœur, à laquelle on venoit de donner les derniers Sacremens, où étant, elle me conjura par pluſieurs fois de luy donner le ſecours, qu'elle me dit n'eſperer plus que de moy. Aprés que j'eus appris de la Sage-femme tout ce qui s'eſtoit paſſé, & quelle m'eût dit le ſentiment du Chirurgien qui l'avoit veuë, il y avoit plus de deux heures (car pour lors il en étoit bien fix) j'apperceus que le ſang couloit abondamment & ſans diſcontinuation, dont elle avoit déja perdu plus des trois quarts, & ce qui eſt de remarquable, plus de douze palettes, depuis les deux heures qu'il y avoit que ce Chirurgien s'en étoit retourné, comme il me parut par la quantité de ſerviettes, & d'autres linges qui en étoient tout trempez, lequel ſang reſtant en ſon corps, ſi elle eût eſté accouchée en ce temps, lui auroit ſans doute ſauvé la vie. Je vis auſſi qu'il lui prenoit preſque de moment en moment des foibleſſes, qui s'augmentoient de plus en plus, ce qui me fit bien connoître qu'elle étoit encore en bien plus grand peril qu'elle n'auroit eſté, ſi on n'eût pas laiſſé paſſer l'occaſion de l'accoucher, deux ou trois heures devant, comme il étoit poſſible & facile, d'autant que pour lors elle avoit encore preſque toutes ſes forces, qu'elle perdit enſuite avec le reſte de ſon ſang, qui avoit

toûjours continué de couler; & voulant connoître s'il étoit vray qu'on ne la pût accoucher, je ſentis en la touchant par bas, l'orifice interne de la matrice dilaté, en telle ſorte que j'y pouvois facilement introduire deux ou trois doigts; ce qu'ayant remarqué, je la fis retoucher à la Sage femme, pour ſçavoir ſi cét orifice étoit ainſi diſpoſé lors que ce Chirurgien avoit dit qu'on ne la pouvoit accoucher, & ſi elle étoit de ſon opinion; elle me dit qu'ouy, & qu'il avoit toûjours eſté en ce meſme état, depuis qu'il étoit ſorti. Auſſi-tôt qu'elle m'eût fait cette declaration, je connus fort bien ſon ignorance, & où étoit l'encloüeure du Chirurgien, touchant quoy, je lui dis que je m'étonnois fort de ce qu'ils avoient eſté tous deux de ce ſentiment, vû que la choſe me paroiſſoit tout au contraire, pour lequel ſujet il lui étoit aſſurément facile de l'accoucher en ce temps s'il eût voulu, auſſi bien qu'il étoit encore pour lors, ce que j'euſſe à la verité fait en ce moment, s'il m'eût eſté poſſible d'avoir aſſez de force ſur mon eſprit, qui vacilla long-temps, ſur la reſolution que je fus contraint d'en prendre, aprés avoir perdu l'eſperance de toute autre aſſiſtance. Ce qui m'en empêchoit, ne fut pas tant le prognoſtic qu'avoit fait ce Chirurgien ſi fameux, qui avoit perſuadé à tous les aſſiſtans qu'on ne la pouvoit accoucher (car c'eſt paroître temeraire que de reſiſter au dire de ceux qu'on eſtime par des Oracles) comme auſſi le peu de force qu'avoit pour lors la malade; mais ce fut principalement la qualité de la perſonne, qui étoit ma ſœur, que j'aimois tres-tendrement, qui agita mon eſprit de ſi differentes paſſions, dont il fut préoccupé en la voyant preſte d'expirer devant moy, pour la prodigieuſe perte de ce ſang qui étoit ſorti de la meſme ſource que le mien, qu'il ne me fut pas poſſible de m'y reſoudre ſur l'heure; c'eſt ce qui m'obligea de renvoyer incontinent chez ce Chirurgien, qui s'en eſtoit retourné il y avoit fort long-temps, pour le prier de vouloir revenir au logis, afin que lui témoignant moy-meſme la facilité que je trouvois à l'operation, & que lui faiſant entendre & avoüer qu'il n'y a jamais d'eſperance en ces occaſions, ſi on ne l'entreprend au plûtoſt, je puſſe le reſoudre à l'accoucher, au lieu d'abandonner ainſi la mere au deſeſpoir de la vie, comme il avoit fait, & de laiſſer perir ſon enfant avec elle, auquel il eût pû procurer le Baptême, s'il eût fait ce que l'art requiert, qui eſt que ne les pouvant ſauver tous deux, on tâche à tout le moins de ſauver l'enfant, s'il eſt poſſible, ſans prejudicier à la mere: mais il ne voulut jamais revenir, pour quelque priere & ſollicitation qu'on lui en pût faire, s'excuſant toûjours

ſur ce qu'il n'eſtoit pas poſſible de rien faire en cette rencontre. Quand on me l'eut dit, je renvoyay encore chez un autre Chirurgien de mes Confreres, avec lequel (s'il fut venu aſſez à temps) j'aurois conclu à la neceſſité de l'operation, comme auſſi l'aurois je fait demeurer d'accord de ſa poſſibilité : mais le mal-heur voulut qu'on ne le trouva pas chez luy. Pendant toutes ces allées & venuës, il ſe paſſa bien encore une heure & demie, durant lequel temps le ſang couloit toûjours ſans diſcontinuation, comme auſſi les foibleſſes s'augmentoient de plus en plus : ce fut pour lors que me voyant hors d'eſperance d'avoir les perſonnes que j'avois envoyé querir, je pris reſolution de l'accoucher ſur l'heure, n'ayant pas eſté en mon pouvoir de m'y reſoudre que dans cette extremité, pour les raiſons que j'ay dites, ce qui fut à la verité un peu trop tard pour la mere ; car ſi j'euſſe eu aſſez de force ſur mon eſprit, pour le pouvoir faire dans l'abord que j'arrivay, il y avoit encore en ce temps grande eſperance de la ſauver, auſſi bien que je fis ſon enfant, aprés m'y eſtre comporté de cette maniere ; qui eſt qu'ayant mis deux de mes doigts dans l'orifice interne de la matrice, lequel eſtoit aſſez ouvert pour leur donner entrée, j'en introduiſis un peu enſuite un troiſiéme, & petit à petit l'extremité de tous les cinq de la main droite, avec leſquels je dilatay cét orifice ſuffiſamment pour luy donner entier paſſage ; ce qui ſe fait fort facilement en ſemblables occaſions, à cauſe que comme il a eſté dit, l'abondance du ſang humecte & relâche extrêmement toute la matrice, dans laquelle ayant ainſi fait entrer doucement ma main, je reconnus que l'enfant preſentoit la teſte, & que ſes eaux n'étoient pas encore écoulées, ce qui m'obligea d'en rompre les membranes avec le bout de mes doigts, m'aidant un peu pour ce faire de l'extremité des ongles. Ce qu'eſtant fait, je retournay auſſi-toſt l'enfant pour lui prendre les pieds, par leſquels je le tiray tres-facilement de la maniere que j'enſeigneray au ſuſdit Chapitre quatorziéme du ſecond Livre ; ce que je fis en moins de temps qu'il n'en faudroit pour nombrer depuis un juſques à cent ; & je proteſte en ma conſcience, n'avoir jamais en ma vie fait aucun accouchement (quant à ce qui eſt de ceux qui ſont contre nature) plus promptement, plus facilement, & avec moins de violence pour la mere, qui pendant l'operation ne ſe plaignit pas le moins du monde, quoy qu'elle eût pour lors fort bon jugement, & une entiere connoiſſance de ce que je luy faiſois, laquelle ſe ſentit meſme tout-à-fait ſoulagée auſſi-toſt que je l'eus ainſi accou-

chée & delivrée ; aprés quoy la perte de ſang commença de ceſſer. Pour ce qui eſt de l'enfant, je le tiray vivant, & il fut à l'inſtant baptiſé par un Prêtre qui eſtoit dans la chambre. La malade & toutes les perſonnes qui ſe trouverent-là preſentes) dont le nombre eſtoit aſſez grand) connurent tres-manifeſtement pour lors, que le Chirurgien & la Sage-femme qui avoient dit qu'on ne la pouvoit accoucher, n'avoient pas eu aucune raiſon de l'aſſurer.

L'operation fut faite encore aſſez à temps pour procurer le Baptême à l'enfant, qui le reçut, graces à Dieu comme je viens de dire, mais trop tard pour ſauver la vie à ſa mere, qui pour avoir auparavant perdu tout ſon ſang mourut une heure aprés avoir eſté ainſi accouchée, par une foibleſſe telle que celles qui luy venoient ſouvent devant quelle l'eût eſté. Ce flux de ſang ceſſa bien à la verité, mais il ne lui en étoit pas reſté aſſez pour pouvoir reſiſter à ces ſyncopes ſi frequentes, ce qu'elle auroit certainement fait, comme on le peut tres-vray ſemblablement conjecturer, ſi ce Chirurgien qui l'avoit veuë premierement l'eût accouchée trois grandes heures auparavant, le pouvant ſans doute auſſi facilement que je le fis ; depuis lequel temps elle avoit perdu ſans exagerer, plus de vingt palettes de ſang, dont quatre ou cinq auroient peut-eſtre eſté ſuffiſantes pour la faire échaper, d'autant que c'eſtoit une jeune femme de tres-bonne conſtitution, qui n'avoit aucune incommodité ni maladie, lors quelle fut ſurpriſe de ce fatal accident qui lui arriva, comme j'ay dit, ſur les onze heures du matin, elle fut accouchée à ſept du ſoir, & parce qu'elle avoit perdu tout ſon ſang avant l'operation, elle lui fut infructueuſe, & mourut une heure aprés, en parlant toûjours avec fort bon jugement, juſques au moment qu'elle expira, qui fut ſur les huit heures du meſme jour.

Je veux au ſujet de cette lamentable hiſtoire)afin qu'on s'en donne de garde en pareille rencontre) examiner par maniere de diſgreſſion quel pouvoit eſtre le motif du procedé de Chirurgien. Il faut de neceſſité qu'on demeure d'accord avec moy,que ce fut pour une ou pour pluſieurs de ces trois cauſes, qu'il ne voulut ou ne peut pas accoucher cette femme, lors qu'il la vit plus de deux heures avant moy. On peut dire que ce fut par ignorance, ou par malice, ou par politique : de ſoûtenir que ce fut par ignorance, je ne le pourrois pas perſuader, d'autant qu'il a trop grande reputation pour cela, quoique pluſieurs perſonnes qui ſe connoiſſent bien en l'Art, tomberoient peut-eſtre d'accord avec moy,

qu'il eſt du nombre de ceux dont on peut dire avec juſte raiſon, *minuit præſentia famam.* Que ce fut par malice, qui eſt celui qui ſe voudroit imaginer, qu'il ſe put trouver un homme de ſi deteſtable volonté ? Mais ſi ce ne fut ni par ignorance ni par malice, il eſt tres-facile à reconnoître que ce fut par une damnable politique, que quelques gens qualifient de prudence. Ceux qui ſont en grande reputation ont coûtume d'uſer de cette fauſſe prudence faiſant toûjours leur poſſible pour éviter les dangereuſes cures, de peur que ceux qui ne ſe connoiſſent pas en l'Art, ne viennent à perdre la bonne opinion qu'ils avoient conçuë d'eux, quand il arrive que les malades meurent entre leurs mains, quoy qu'ils les ayent bien & deuëment traitez. Ce fut là juſtement noſtre mal-heur; car ce Chirurgien qui a grand renom parmi beaucoup de femmes de qualité qu'il accouche, fuit tant qu'il peut les accouchemens perilleux & ſujets à mauvaiſe ſuite, comme, étoit celui-là; ce qu'il fit pour lors d'autant plus volontiers, qu'il ſe rencontra dans la chambre de ma ſœur une Dame de conſideration, femme d'un des premiers Capitaines aux Gardes, qui demeuroit dans le meſme logis, laquelle il accouchoit ordinairement, ce qui fut cauſe que préjugeant que l'iſſuë de l'operation ſeroit tres-douteuſe, il aima mieux ſe conſerver l'eſtime de ſon ancienne pratique, qui ne ſe connoiſſoit pas à la choſe, pour pouvoir juger de ſon procedé, que de faire chrêtiennement ſon devoir en cette occaſion, auquel neantmoins on doit toûjours avoir plus d'égard qu'à tous ces intereſts de vaine reputation, qui corrompent pour l'ordinaire la conſcience. Ceux qui uſent de cette politique, ſont ſouvent cauſe de la mort des pauvres femmes qui les envoyent querir pour leur donner ſoulagement, & de celle de leurs enfans, qu'ils empêchent outre cela, en les privant du Baptême, de joüir pour jamais de la felicité éternelle, dont ils ſeront un jour reſponſables devant Dieu.

J'ay bien voulu faire recit de toutes les circonſtances de cette tragedie, afin qu'on connoiſſe plus facilement la neceſſité de faire promptement l'operation en pareille occaſion. Je me ſuis trouvé depuis ce temps-là en plus de cent autres de ſemblable nature, auſquelles avec l'aide de Dieu j'ay garenti la pluſpart des femmes de la mort, & fait recevoir le Baptême à leurs enfans, dequoy j'ay eu plus de ſatisfaction en moy meſme, que je n'en recevrois de tout l'honneur du monde, que me pourroit procurer une ſi pernicieuſe politique, dont ne ſe ſerviront jamais tous Chirurgiens & Sages-femmes qui auront leur conſcience bien reglée.

Je pourrois bien nommer, s'il eſtoit beſoin, la plus grande partie de toutes ces femmes qui ſont encore vivantes, pour rendre témoignage de cette verité : mais je me contenteray de citer deux propres ſœurs qui ſont toutes deux femmes de Marchands de vins, l'une nommée Madame *Moran*, qui demeuroit cy-devant au haut de la Montagne de ſainte Genevieve, à l'enſeigne du Tambour, à laquelle j'ay ſauvé la vie par quatre fois de la ſorte en differentes groſſeſſes, eſtant preſté d'expirer à chaque fois par de grandes pertes de ſang ; & l'autre s'appelle Madame *Gourdin*, qui demeure au Faux-bourg Saint Jacques, à laquelle j'ay auſſi donné le meſme ſecours par deux autres fois en pareil beſoin. C'eſt ce qui me fait croire que ſi la Ducheſſe d'*Oſſune*, femme du Gouverneur de Milan pour le Roy d'Eſpagne, eût eſté aſſiſtée de la ſorte par quelque perſonne bien entenduë en ces operations, elle ne ſeroit pas morte avec ſon enfant en ſon ventre, par une perte de ſang en quatre heures de temps, ainſi qu'il lui arriva le 20. Octobre 1672. mais ſi je ne me trompe, ce qui contribua beaucoup à ſa mort, eſt que, comme *Celſe* dit tres-bien au commencement de ſon premier Livre. *Nemo in ſplendidâ perſonâ periclitari conjecturâ ſuâ vult ; ne occidiſſe, niſi ſervaverit, videatur.* Aucun n'oſe hazarder d'éprouver un remede ſur une perſonne de grande conſideration, quand il n'eſt pas tout-à-fait certain d'en avoir une bonne iſſuë, de peur que ſi la malade venoit à mourir en ſuite, on ne crût que ce ſeroit le remede qui l'auroit tué. C'eſt ce qui fait que les perſonnes de grande qualité meurent aſſez ſouvent plûtoſt que les autres, parce qu'on n'oſe pas leur donner les ſecours neceſſaires, comme on fait ſans crainte aux gens du vulgaire. En effet, ne fut-ce pas la raiſon pour laquelle *Hali Rodoham* n'oſa pas entreprendre de traiter cette femme qui le prioit de lui oſter une hemorroïde groſſe & longue comme le doigt, qu'elle avoit en la vulve (qui eſtoit à ce que je croy le *clitoris*) & qui empeſchoit que ſon mari ne pût uſer du coït avec elle ? Car, comme il dit, *Non fuit mihi conveniens facere illud, quoniam ipſa habebat principatum in mundo, & conſum multum, & vir ejus eſt unus Rex hodie. Com. ad lib. Gal. art. med. text.* 177. Je ne trouvay pas à propos de le faire, à cauſe que c'eſtoit une grande Princeſſe qui avoit beaucoup de biens, & qu'elle étoit la femme d'un Roy. Mais encore qu'il ſoit abſolument neceſſaire d'acoucher les femmes qui ont ces grandes pertes de ſang, pour tâcher de leur ſauver la vie & à leur enfant par ce remede, il ne faut pas pourtant croire qu'elles en doivent toutes échapper ; car ſi on attend trop tard à les ſe-

courir, plusieurs ne laissent pas de mourir peu de temps aprés l'operation, comme fit ma sœur; & si la perte de sang procedoit d'une fente, ou laceration de la propre substance de la matrice, causée par sa grande distension, ou par quelque blessure, comme il arrive quelquefois, (ce qui ne se peut connoître que par l'ouverture du corps de la femme aprés sa mort) pour lors la maladie est incurable, & toutes ces sortes de femmes ne laissent pas de mourir, soit qu'elles accouchent d'elles mesmes par la seule operation de nature, ou qu'elles soient promptement secouruës par le Chirurgien. Neantmoins il ne faut pas pour cela en toutes occasions, & mesme dans les plus desesperées, negliger cét unique remede, quoy qu'il ne soit pas toûjours certain. C'est le precepte que *Celse* nous donne en parlant de l'extirpation qu'on doit faire du membre gangrené, laquelle cause quelquefois la mort au malade dans le temps mesme de l'operation aussi-bien que l'accouchement. Voici ses paroles: *Nihil interest an satis tutum, præsidium sit, quod unicum est.* Car en effet, ne vaut-il pas mieux, comme il dit encore en un autre lieu, *Anceps auxilium experiri, quam nullum*, experimenter un remede douteux, que d'abandonner entierement la malade.

Or comme dans ces grandes pertes de sang, il arrive toûjours de grandes foiblesses, on fera son possible pour conserver ce qui reste de forces à la malade, & les lui augmenter si faire se peut afin qu'elle en ait assez pour endurer l'operation, & en réchaper en suite: pour lequel sujet, en attendant qu'il y ait lieu de l'entreprendre. On lui donnera de temps en temps quelque bon consommé, & de la gelée, avec un peu de bon vin; on lui fera aussi flairer du vinaigre rosat, lui mettant encore sur la region du cœur, une rotie chaude trempée en vin avec canelle; ce qui se fera plûtost par telles choses que par des alimens solides; car comme dit *Hipocrate*, en l'Aphorisme 11. du 2. Liv. *Facilius est potu refici, quàm cibo.* On se refait & nourrit bien plus promptement par le boire que par le manger, d'autant que les alimens liquides sont bien plus promptement distribuez que les solides: & afin d'empescher que le sang ne coule en si grande abondance, on la saignera du bras, pour le détourner, si les forces le permettent, observant durant la saignée de fermer l'ouverture de la veine par intervalle, afin que la diversion s'en fasse, sans beaucoup diminuër les forces de la malade.

Il est bon aussi de lui mettre tout le long des reins des serviettes trempées en oxicrat fait avec l'eau de plantin, & de la faire coucher tout à

plat

plat ſur une ſimple paillaſſe, ſans aucun lit de plume, ny matelas ſous elle, comme encore de luy faire prendre par la bouche du jus de pourpier, afin que la chaleur des reins & du ſang en ſoit temperée. *Galien* au 5. Ch. du 5. Liv. *de la Meth.* dit avoir arreſté avec l'injection de la ſeule eau de plantin le flux de ſang de la matrice, qu'on n'avoit pas pû faire ceſſer par aucun autre remede durant quatre jours. Mais quand ce flux de ſang vient par le détachement de l'arrierefaix d'avec la matrice, ainſi que celuy de ma ſœur étoit cauſé, toutes ces choſes ſervent de peu, & le plus expedient eſt d'accoucher la femme, le plûtoſt que faire ſe pourra, quand même elle ne ſeroit groſſe que de trois mois, ou encore de moins, d'autant qu'il faudroit auſſi-bien que tout vint, & il eſt neceſſaire pour lors de tirer tout ce qui eſt contenu dans la matrice, ſoit faux germe, mole ou enfant, ſans y rien laiſſer, laquelle aprés avoir été entierement vuidée, venant à s'affaiſſer & ſe contracter, fera ceſſer, pour les raiſons que j'ay alleguées cy-devant, la perte de ſang, & tous les accidens qui en étoient cauſez, enſuite dequoy la femme en pourra facilement rechaper, s'il luy reſte encore aprés l'operation des forces ſuffiſantes; ce qui arrivera ſi on n'attend point trop tard à la ſecourir.

CHAPITRE XXII.

De la peſanteur, & de la deſcente, ou relaxation de Matrice de la femme groſſe.

BEaucoup de femmes groſſes reſſentent au bas du ventre une peſanteur extraordinaire; qui leur arrive à cauſe que la matrice par le poids de ce qui eſt contenu en ſa capacité, s'affaiſſe & deſcend ſur ſon col, & quelquefois ſi bas qu'elles ne peuvent marcher qu'avec peine; & en écartant les jambes, auquel tems il ne leur eſt pareillement pas poſſible d'uſer du coït, ſinon avec grande incommodité, d'autant que la matrice occupant pour lors par ſa deſcente une partie de la place de ſon col, ſur lequel elle eſt affaiſſée, ne laiſſe pas lieu d'y pouvoir loger le membre viril, qui venant à la rencontrer à ſon entrée, luy cauſe de la douleur.

Nous appellons deſcente de matrice, quand elle tombe ſeulement dans le *vagina*, ſans toutefois ſortir tout-à-fait hors de la partie honteuſe; car en ce cas ce ſeroit une chûte, ou precipitation, qui eſt une

maladie bien plus incommode & dangereuse, laquelle n'arrive pas ordinairement aux femmes grosses, à cause que l'étenduë de la matrice empêche qu'elle ne puisse ainsi se precipiter entierement ; mais elle peut bien seulement descendre & se relâcher, en telle sorte neantmoins qu'elle n'a pas coûtume de paroître au dehors en ce temps. La precipitation se connoît à la veuë, & la descente se sent facilement au doigt, en le mettant dans le *vagina* ; car on y rencontre aussi-tôt la matrice, & son orifice interne qui est fort proche de la partie honteuse, principalement lors que la femme est debout.

Cette descente est souvent causée par la relaxation des ligamens de la matrice, & particulierement de celle des larges, qui la doivent tenir attachée de châque côté vers les lombes, pour empêcher qu'elle ne tombe en bas, laquelle relaxation vient ou de la pesanteur du fardeau qu'elle porte, & contient en elle, qui oblige ces ligamens de s'étendre plus que de coûtume, ou de quelques chûtes, qui luy donnant de grandes secousses produisent le même effet, & d'autant plus facilement que le fardeau est pesant, cõme aussi de quelque rude travail, ou d'une mauvaise couche qui aura precedé la presente grossesse ; mais bien des fois elle est causée, ou à tout le moins facilitée par une abondance d'humiditez, lesquelles abrevant ces ligamens les relâchent ainsi ; à quoy sont tres-sujettes les femmes pituiteuses, qui vuident ordinairement beaucoup de fleurs blanches.

Outre que la descente de matrice empêche, comme nous avons dit, la femme grosse de marcher, & d'user librement du coït, elle luy cause encore par sa pesanteur, principalement vers les derniers mois de la grossesse, une stupeur aux hanches, & des engourdissemens aux cuisses, comme aussi des difficultez d'uriner, & de décharger son ventre des gros excremens, dautant que venant ainsi à s'affaisser, elle comprime la vessie & le *rectum*, entre lesquels elle est située. La femme pourra bien plus facilement guerir de la descente de matrice quand elle sera accouchée, que pendant sa grossesse, d'autant qu'ayant esté vuidée de son fardeau, ses ligamens seront bien plus aisement fortifiez. Joint qu'en ce temps on peut encore mieux se servir de pessaires pour la tenir en état, ce qui n'est pas si facile pendant la grossesse, à cause que pour lors ils sont souvent repoussez au dehors par la pesanteur de la matrice.

Bien que j'aye dit que la matrice de la femme grosse ne tombe pas ordinairement, en telle sorte qu'elle paroisse à la veuë au dehors, à cause que son étenduë & sa grosseur l'en empêchent, cela se doit entendre du-

rant les derniers mois de la groſſeſſe ; car j'ay vû pluſieurs femmes à qui elle ne laiſſoit pas de tomber quelque fois pendant les premiers mois, & deux entre autres, qui même étoient groſſes de cinq mois entiers, auſquelles la partie de la matrice qui aboutit à l'orifice interne ſortoit de la partie honteuſe de la groſſeur du poing, ce qui leur cauſoit une tres-grande douleur, & une difficulté d'uriner, qui les mettoit en un continuel danger d'avorter, comme elles avoient déja fait en pluſieurs autres precedentes groſſeſſes pour le meſme accident, & auroient encore indubitablement fait, vû la diſpoſition qu'elles y avoient, ſi je ne leur euſſe donné un peſſaire, par le moyen duquel leur matrice fut reduite & bien retenuë juſques au temps de leur accouchement, leur recommandant de ne l'ôter que quand elles ſeroient en travail d'enfant.

De quelque maniere que ſoit cauſée la deſcente de matrice à la femme groſſe, le meilleur remede dont elle ſe puiſſe ſervir, eſt de ſe tenir au lit couchée, parce que ſa peſanteur feroit toûjours relâcher de plus en plus ſes ligamens quand elle ſeroit debout ; & ſi elle n'a pas le moyen ny la commodité de garder ainſi le repos, elle portera un peſſaire pour ayder, autant que faire ſe peut en ce temps, à tenir la matrice en état ; & ſi ſon ventre eſt aſſez élevé pour le pouvoir faire, comme il eſt vers les derniers mois, elle le ſupportera avec une bande fort large bien adaptée à ce ſujet, afin que par ce moyen le fardeau étant un peu ſoulagé, ces ligamens ne ſoient point tiraillez & alongez ; & ſi elle a difficulté d'uriner, quand elle voudra lâcher ſon eau, elle relevera elle-même ſon ventre par devant avec ſes deux mains, pour le pouvoir faire plus aiſement, empéchant de cette façon que le col de la veſſie ne ſoit tant comprimé : mais ſi ce ſont des humiditez qui ont relâché les ligamens de la matrice, elle uſera d'un regime de vivre propre pour les deſſeicher, & ſon manger ſera plûtoſt des viandes rôties que boüillies, elle s'abſtiendra auſſi en ce cas du coït, dautant que dans ſon action la verge de l'homme venant à frapper ſouvent à la porte, & à toucher avec effort contre l'orifice interne de la matrice, qui eſt fort bas pour lors, il y auroit danger que par cet attouchement douloureux, il ne vint à s'ouvrir avant le terme neceſſaire. La femme ne doit auſſi eſtre ſerrée dans ſes habits ; car cela pouſſe encore, & fait deſcendre la matrice, & ſur tout lorſqu'elle ſera en travail, il faut bien prendre garde que par le moyen des douleurs de l'accouchement, qui pouſſent encore fortement la matrice en bas, & par la ſortie de l'enfant, ou par l'extraction violente de l'arriere-

faix, il ne ſe faſſe de la deſcente une precipitation, ce qui arriveroit facilement, comme il s'eſt vû bien des fois, ſi on n'obſervoit pas la methode que j'enſeigneray au Chapitre ſeiziéme du ſecond Livre, en parlant de cet accouchement.

CHAPITRE XXIII.

De l'Hydropiſie de la Matrice.

NOus voyons certaines femmes pituiteuſes, qui s'imaginant étre effectivement groſſes d'enfant; ne vuident que des eaux qui s'étoient amaſſées dans leur matrice; c'eſt ce que nous appellons hydropiſie uterine. Il eſt arrivé pluſieurs fois, que cette maladie a trompé les Medecins, les Chirurgiens, & les Sages-femmes, auſſi bien que les femmes malades, leſquelles ayant long temps eſperé & fait eſperer un enfant, n'ont fait enfin au lieu de cela, que de l'eau toute claire, comme il arriva un jour à cette Marchande de bois, dont j'ay parlé au Chapitre troiſiéme de ce premier Livre, laquelle au bout de dix mois d'une fauſſe groſſeſſe pareille, ne vuida que quantité de ces eaux qui avoient été enfermées durant tout ce temps dans ſa matrice, *Guillemeau* dans le premier Chapitre de ſon premier Livre de l'accouchement, fait mention d'une hiſtoire de la ſorte qui arriva en la perſonne d'une nommée Madame *Dupeſcher*, laquelle en vuida un plein ſeau, croyant certainement étre groſſe d'enfant: & *Fernel* au Ch. 15. du 6. Liv. *de ſa Panthologie*, nous recite une choſe encore bien plus admirable touchant ces hydropiſies. Il dit avoir vû une certaine femme, qui au temps de ſes purgations, jettoit par le col de ſa matrice une ſi grande quantité d'eau citrine tres-chaude qu'elle en rempliſſoit ſix ou ſept baſſins, & en vuidoit tant, que ſon ventre devenoit tout plat, aprés quoy ſes menſtruës venoient auſſi-tôt à couler ſelon l'ordre de nature, & que les mois ſuivans il s'en amaſſoit derechef une pareille quantité, qui s'écouloit enſuite de la même façon, & que cette femme (ce qui eſt de plus notable) ayant été guerie de cette indiſpoſition, devint groſſe, & accoucha d'un enfant plein de vie.

Ces eaux ſont engendrées en la matrice, ou bien elles y ſont portées d'ailleurs, comme quand dans l'hydropiſie du ventre elles viennent à paſſer par tranſſudation à travers la ſubſtance poreuſe des membranes de la matrice. Elles ſont engendrées dans la matrice, quand elle eſt trop

refroidie ou debilitée par quelque fâcheux & violent accouchement qui aura precedé, ou parce que les immondices, comme fleurs blanches, ou autres ſuperfluitez dont elle avoit coûtume de ſe décharger, ont été long-temps ſupprimées ainſi qu'il étoit arrivé à la femme de *Boëtus* dont *Galien* fait mention au 8. Ch. du Liv. *de prægnit.* laquelle eut une hydropiſie de matrice de cette nature. *Hipocrate Lib. de aër. aq. loc.* dit que la boiſſon des mauvaiſes eaux, telles que ſont celles qui procedent des neiges fonduës dans les montagnes, contribuë beaucoup à la generation de ces ſortes d'hydropiſies. Quand les eaux qui ſont contenuës en la capacité de la matrice luy ont été envoyées d'ailleurs, pour lors elles ne ſont jamais envelopées des membranes particulieres, & ne ſont ſeulement retenuës que par la clôture de ſon orifice interne exactement fermé, leſquelles s'écoulent auſſi tôt qu'il vient à s'entr'ouvrir; mais quand elles ſont engendrées dans la matrice (ce qui ſe fait principalement aprés le coït, ſi les ſemences ſont trop froides & aqueuſes, ou corrompuës) alors elles ſont quelquefois contenuës en des membranes, auquel cas la femme ne s'en deſcharge pas ſi tôt, & les porte preſque auſſi long temps que ſi c'eſtoit un enfant, & même quelquefois davantage. C'eſt cette hydropiſie qui fait qu'elle croit parfois dans le commencement étre veritablement groſſe : mais l'indiſpoſition venant à continuer plus long-temps que le terme ordinaire de la groſſeſſe, elle perd l'eſperance qu'elle avoit euë ; & plus cette maladie dure, plus elle met la femme en peril de la vie, augmentant quelquefois juſques à un tel excez, qu'on a vû des femmes avoir plus de trente pintes d'eau contenuës dans leur matrice. *Vezale* dit avoir fait l'ouverture du corps d'une femme, dans la matrice de laquelle il trouva plus de ſoixante meſures d'eau, dont châcune peſoit trois livres. *Schenchius* au 4. Liv. *de ſes Obſervat.* fait mention de pluſieurs hiſtoires de cette nature, & entr'autres de celle d'une femme, dont la matrice fut encore trouvée ſi exceſſivement pleine d'eau, & d'une grandeur ſi prodigieuſement étenduë, qu'elle étoit capable de contenir un enfant de dix ans. Il parle auſſi au meſme endroit de certaines hydropiſies de matrice cauſées par quantité de petites veſſies pleines d'eau, contenuës toutes ſeparement l'une de l'autre en ſa capacité.

On pourra facilement éviter d'étre trompé, en prenant l'hydropiſie de matrice pour la groſſeſſe d'enfant, ſi on fait bien reflexion ſur tous les ſignes, dont nous avons fait mention, en parlant de la veritable

groſſeſſe, leſquels ne ſe rencontrent pas ordinairement en cette maladie. La femme aura bien à la verité le ventre enflé, & ſuppreſſion de ſes mois en ce temps, auſſi bien qu'en ſa groſſeſſe, mais il y aura beaucoup de choſes qui nous en feront connoiſtre la difference; car en l'hydropiſie, elle aura les mammelles flaſques, mollaſſes & abbatuës, elle n'y aura point de lait, elle ne ſentira aucun mouvement d'enfant au terme ordinaire, mais ſeulement un flotement d'eau agitée, elle aura une plus grande douleur, & peſanteur au ventre, qui ſera auſſi tendu plus également en rondeur, & non pas ſi en pointe vers le devant, que s'il y avoit un enfant; & elle aura auſſi pour l'ordinaire une bien plus mauvaiſe couleur de la face, que ſi c'eſtoit une bonne groſſeſſe Les femmes ſteriles ſont plus ſujettes à cette maladie que celles qui ont eu des enfans, & elles ont preſque toûjours l'orifice interne de leur matrice bien plus petit & plus greſle que les autres. Or comme cette hydropiſie peut venir ſeule, auſſi ſurvient-elle quelquefois à la femme qui eſt veritablement groſſe, ces eaux étant contenuës hors des membranes de l'enfant dans la capacité de la matrice, car quoy qu'il y en ait beaucoup dans ces membranes, ce n'eſt pas proprement une hydropiſie de matrice, dautant qu'il y en a toûjours naturellement, au milieu deſquelles le *fœtus* eſt contenu: neanmoins elles y ſont quelquefois en telle abondance, & enflent ſi prodigieuſement le ventre de la femme, qu'on la croiroit groſſe de deux ou trois enfans, quoy qu'elle ne le ſoit que d'un ſeulement, lequel en eſt extrêmement affoibli, dautant que la plus grande portion de ſa nourriture ſe reſout en ces eaux, qui éteignent preſque & ſuffoquent le peu de chaleur naturelle qu'il peut avoir. On a vû quelquefois des femmes qui en ont jetté des trois & quatre pintes, plus de deux mois avant que d'accoucher; quand cela arrive ainſi, elles ſont pour lors dans la matrice hors des membranes de l'enfant; car autrement il faudroit de neceſſité qu'il ſortît peu de temps aprés ces vuidanges, ſi les eaux qui doivent eſtre naturellement contenuës dans ſes membranes venoient à s'écouler; ce qui ne peut arriver devant qu'elles ſoient percées. Il y a environ quatre ans que j'accouchay la femme d'un Marchand, d'un enfant mort en ſon ventre depuis trois jours ou environ, laquelle avoit vuidé tout d'un coup, un mois auparavant, plus de trois chopines d'eau de la matrice, qui procedoit certainement d'une telle hydropiſie. Ce qui me le confirma eſt, que pour l'accoucher je fus obligé de rompre les membranes, qui contenoient encore toutes les veritables eaux

de ſon enfant, pour le tirer promptement, aprés l'avoir retourné par les pieds, afin de ſauver la vie à cette femme qu'elle couroit riſque de perdre, par une grande perte de ſang qu'elle avoit, ſi je ne l'euſſe ſecouruë de la ſorte. Mais j'ay vû un exemple encore bien plus extraordinaire touchant ces hydropiſies de matrice avec enfant, en la femme de Monſieur *Boileau* mon Confrere, laquelle étant groſſe de trois mois & demy ſeulement, vuida tout d'un coup par ſa matrice plus d'un demy-ſeptier d'eau, avec des douleurs de ventre durant quatre jours, qui la mirent en grand danger d'avorter, nonobſtant quoy je l'ay accouchée au terme de neuf mois de ce meſme enfant vivant, qui eſt un garçon tres-fort & robuſte, dont les membranes des eaux étoient auſſi tres-ſaines & entieres. Il faut obſerver que l'hydropiſie de la matrice ſuccede bien quelquefois à la generation de l'enfant, & qu'au contraire la generation de l'enfant ne ſe peut jamais faire en la matrice hydropique, parce qu'il faudroit qu'elle s'ouvrît pour recevoir la ſemence; auquel cas les eaux contenuës en la matrice s'écouleroient auſſi-tôt, ou corromproient entierement la ſemence quand elle y ſeroit reçûë.

Le meilleur remede pour ces ſortes d'hydropiſies, s'il y a groſſeſſe d'enfant, eſt d'attendre avec patience l'heure de l'accouchement, obſervant cependant un regime de vivre deſſicatif; mais s'il n'y a que des eaux contenuës en la matrice, le demi bain eſt tres-propre à la faire ouvrir, comme ſont pareillement tous les remedes qui provoquent les menſtruës: on pourra auſſi ſaigner la femme du pied, ayant toûjours égard à détruire par purgations convenables, la cauſe de la generation de telles ſuperfluitez. Mais ſi les remedes ordinaires ne produiſent pas l'effet qu'on en eſperoit, il n'y a rien meilleur que de faire uſer à la femme des eaux minerales, comme ſont celles de Bourbon dont les bains ſont tres-convenables à cette maladie.

CHAPITRE XXIV.

De l'enflure œdemateuſe des levres de la partie honteuſe.

LA matrice eſt quelquefois ſi pleine d'humiditez, qu'elle en regorge juſques ſur les parties exterieures & principalement ſur celles qui luy ſont voiſines, comme ſur les levres de la partie honteuſe, qui ſouvent en ſont tellement gonflées, qu'elles en deviennent toutes bour-

soufflées, & elles en sont quelquefois si grosses & si tumefiées à certaines femmes, qu'elles ne peuvent pour ce sujet, approcher leurs cuisses l'une de l'autre, ce qui les empêche de pouvoir marcher, si ce n'est avec peine & tres-grande incommodité. Cette enflure est pour lors lucide, & presque transparente, ainsi que seroit une hydrocelle, à cause de la quantité d'eau claire dont elle est pleine : & comme elle pourroit estre bien douloureuse, & incommode à la femme pendant son accouchement, d'autant que par ce gonflement, les passages en sont rendus plus étroits ; il sera besoin d'y remedier auparavant ; ce qu'on fera pour le plus seur par l'operation de la main, en faisant plusieurs scarifications avec la lancette, tout le long de ces lévres, par le moyen desquelles les humiditez suinteront & distilleront peu à peu, aprés quoy on mettra dessus un peu d'onguent rosat & des compresses trempées en vin aromatique pour empêcher la recidive, en fortifiant ces parties, faisant toûjours cependant observer à la femme un regime de vivre convenable à l'hydropisie. Quelques-uns veulent y appliquer des sangsuës, afin d'éviter la douleur de la lancette ; mais elles n'y sont pas si propres, d'autant que la petite ouverture qu'elles font se renferme incontinent qu'elles en sont détachées, ce qui n'arrive pas si-tôt aux scarifications qu'on fait tant & si peu profondes qu'on veut, lesquelles on peut tenir ouvertes par medicamens onctueux appliquez dessus, autant de temps qu'on le juge necessaire.

Lors que ces tumeurs ne sont simplement qu'œdemateuses, & sans fievre, quelques grosses qu'elles soient, elles ne sont pas pour l'ordinaire bien dangereuses, si on y remedie de la façon que je viens de dire ; mais quand elles procedent d'une inflammation de ces parties, laquelle est toûjours accompagnée de fievre, pour lors la femme en meurt le plus souvent, tres-peu de jours aprés estre accouchée : Car l'inflammation qui paroît à ces lévres exterieures n'est qu'un effet, & une communication de celle qui est déja au dedans de la matrice, comme je l'ay vû arriver plusieurs fois. C'est aussi ce qu'*Hipocrate* nous enseigne en l'Aphorisme 43. du 5. Liv. où il dit ; *Si mulieri prægnanti fiat in utero erysipelas, lethale est.* Si l'erysipele (c'est-à-dire l'inflammation) arrive à la Matrice de la femme grosse, cela est mortel.

J'ay quelquefois vû des femmes grosses, & d'autres qui ne l'étoient pas, avoir des tumeurs à quelqu'une des lévres exterieures de la vulve, qui procedoient seulement d'une humeur particuliere renfermée dans une espece de chyste, laquelle venoit à s'enflammer, & à suppurer sans grand

grand danger, à cauſe qu'elle ne procedoit pas du dedans de la matrice comme les autres dont je viens de parler. Ces ſortes de tumeurs font quelquefois apprehender à la femme que ce ne ſoit quelque hergne : mais il eſt facile de les diſtinguer; car ces tumeurs ne ſont ſimplement qu'à la lévre exterieure de la vulve, & n'ont aucune continuité juſques à l'eine de la femme, comme les hergnes ont toûjours. Meſſieurs, *Morel*, & *Leclerc*, mes Confreres, me firent voir le 1. Fevrier 1671. dans la baſſe court du Palais d'Orleans, une Dame Loraine, âgée de plus de ſoixante ans, qui avoit depuis plus de vingt-cinq ans une de ces tumeurs, de la groſſeur des deux poings, à la lévre gauche de la vulve, à laquelle il s'étoit fait depuis peu une fluxion tres-conſiderable, qui eſtoit entierement diſpoſée à ſuppurer, pour raiſon dequoy nous conclumes à faire ouverture de cette tumeur, afin de donner une entiere iſſuë à la matiere, ce qui fut fait deux jours enſuite par ledit ſieur *Morel*, qui en tira quantité de pus ſemblable à la lie de vin, aprés quoy elle fut parfaitement bien guerie de cette indiſpoſition, qu'elle avoit gardée ſi long-temps avec une grande incommodité, n'ayant pas jamais oſé s'en faire traiter auparavant, dans le ſoupçon qu'elle avoit que ce ne fût quelque hergne.

CHAPITRE XXV.

De la maladie venerienne des femmes groſſes.

LA Foy nous oblige de croire, que l'ame de l'enfant qui eſt au ventre de ſa mere, eſt tachée du peché de nôtre premier Pere, auſſi-tôt qu'elle lui eſt infuſe; mais l'experience journaliere nous montre que ſon petit corps, porte auſſi dés ce temps, la peine des fautes dont il n'eſt pas coupable, quand ſa mere eſt affligée de la maladie venerienne : car nous voyons tous les jours les enfans, dont les peres & meres en ſont infectez, naître pleins de puſtules, & de vilains ulceres, & aſſez ſouvent mourir avant que de venir au jour, ou fort peu de temps aprés eſtre nez, auſquels il vaudroit bien mieux n'avoir jamais eſté engendrez, que de perir ainſi miſerablement. Cette verité eſt aſſez connuë d'un chacun pour n'en faire aucune doute; nous avons vû depuis quelques années en ça, des perſonnes tres-conſiderables qui nous en ont donné de ſuffiſantes preuves par leur propre exemple.

Il n'eſt pas bien difficile de concevoir comment la femme groſſe qui a la verole la communique à l'enfant qui eſt en ſon ventre; d'autant que cette contagieuſe maladie, corrompant toute la maſſe du ſang de la mere, il eſt impoſſible que l'enfant qui n'a pas d'autre nourriture pour lors, n'en ſoit infecté, en convertiſſant ce vilain ſang en ſa propre ſubſtance, lequel par ſon acrimonie, à cauſe de la tendreſſe de ſon corps, y fait facilement ces ulceres malins, que tous ceux dont les meres ſont ainſi gâtées, apportent ordinairement en naiſſant. Nous voyons bien quelquefois comme dit *Galien* au 10. chap. du 11. Liv. *de l'uſage des parties*, que la nature eſt ſi admirable qu'elle corrige les deffauts des peres & des meres; ce qui paroît en ce que les yvrognes, auſſi bien les hommes que les femmes, étant hors de leur bon ſens, quand ils uſent du coït en cet état, ne laiſſent pas d'engendrer des enfans qui ont tres-bon jugement, & qui ne participent d'aucune autre infirmité de ceux qui les ont engendrez; mais il eſt tres-conſtant qu'elle ne peut jamais d'elle-meſme ſeule ſurmonter la malignité de ce venin, qui corrompant toute la maſſe du ſang de la mere qui eſt affligée de cette contagieuſe maladie, la communique en meſme temps à l'enfant, comme nous avons dit.

La verole qui n'eſt que d'une meſme eſpece dans ſon eſſence, & qui eſt ſeulement diſtinguée par degrez, ſelon le plus ou le moins, ſe communiquant donc par le moyen du ſang de la mere, fait d'autant plus ou moins d'impreſſion au corps de l'enfant que ſon degré eſt plus fort, ou plus foible: & ſi la femme groſſe a des ulceres fort proches de ſa matrice, comme dans ſon col, & aux parties voiſines, le venin lui ſera porté encore bien plus facilement par cette proximité.

Je n'ay pas deſſein de traiter à fond en ce lieu de la maladie venerienne, comme auſſi d'en écrire particulierement la curation, mais je pretens ſeulement faire connoître, ſi les femmes en peuvent parfois eſtre traitées pendant qu'elles ſont groſſes, ou ſi pour ce faire, on doit toûjours differer juſques aprés leur accouchement. Afin d'en pouvoir juger il faut faire quelque diſtinction; car quand la femme eſt ſur les derniers mois de ſa groſſeſſe, on doit attendre qu'elle ſoit accouchée pour l'en traiter aprés, & ſon enfant, s'il en eſt pareillement infecté; parce que l'accouchement arrivant pendant que la femme ſeroit dans les remedes, elle y couroit riſque de ſa vie, outre que ſi l'enfant venoit mort en ce temps, on auroit opinion qu'il auroit eſté tué par leur violence, & on en accuſeroit la temerité du Chirurgien. Lors que la verole n'eſt encore qu'au

premier degré, & qu'elle ne cauſe pas de grands accidens, on doit pareillement remettre la cure éradicative aprés l'accouchement, & ſe contenter ſeulement de la palliative, par un regime de vivre convenable & par quelque legere purgation reïterée de temps en temps, pour empêcher que le mal n'augmente : mais ſi la femme, qui n'eſt encore que ſur les premiers mois de ſa groſſeſſe, a la verole au dernier degré accompagnée de tres-grands & continuels accidens, qui nous témoignent qu'il ſeroit bien mal-aiſé qu'elle pût attendre juſques aprés ſon accouchement pour en étre panſée, d'autant qu'étant encore bien éloignée de ſon tems, ces accidens s'augmentant de plus en plus feroient qu'il ſeroit impoſſible que ſon fruit n'en fût corrompu, & bien difficile qu'elle n'en avortât : en ce cas, afin d'éviter le plus grand de deux maux, ſi elle a des forces ſuffiſantes, on la pourra traiter ; car au pis aller, quand les remedes la feroient avorter, il ne lui arriveroit que ce que la grandeur de la maladie auroit certainement fait. On la traitera donc pour lors, ſans laiſſer augmenter davantage les accidens, qui par ſucceſſion ſe rendroient encore beaucoup plus dangereux, tant pour elle que pour ſon enfant, obſervant de lui donner les remedes plus doucement, & avec bien plus de preparation, & de circonſpection, faiſant en ſorte que l'évacuation qu'on lui procurera par le flux de bouche, ſoit plûtoſt petite à la fois, en durant plus long-temps, que d'eſtre grande & ſubite, & ſur tout que ce ſoit avec les frictions d'onguent de mercure, faites aux parties ſuperieures ſeulement, & non pas avec les parfums, qui la mettoient en bien plus grand riſque d'avorter, en faiſant ouvrir la matrice ; outre qu'ils feroient auſſi bien plûtoſt perir ſon fruit s'il avoit vie. Il ne faut pas pareillement donner pour le meſme ſujet, aucune drogue à prendre par la bouche dans la compoſition de laquelle entre le mercure, pour raiſon dequoy on doit preferer les frictions des parties ſuperieures comme nous diſons, tâchant toûjours de ſe rendre maître de l'évacuation le plus que faire ſe pourra, & d'empêcher qu'elle ne ſe faſſe par le flux de ventre; car la femme ſeroit bien en plus grand danger d'en avorter que par le flux de bouche, à cauſe des épreintes continuelles qu'elle ſeroit obligée de faire en allant ſouvent à la ſelle, par leſquelles la matrice recevroit grande commotion, & ſeroit extrémement agitée ; obſervant auſſi de ne point baigner aucunement la femme groſſe qu'on voudra traiter de la ſorte ; car il n'y a rien qui ſoit plus capable de la faire avorter ; mais au lieu du bain on lui fera uſer de ptiſane propre, & d'autres re-

medes qui pourront ſuppléer à ſon defaut, pour la preparer à un doux flux de bouche.

Je ſçay bien que pluſieurs perſonnes auront de la peine à ſe perſuader, non ſeulement qu'il ſoit poſſible de guerir une femme de la verole pendant qu'elle eſt groſſe, mais auſſi qu'elle & ſon enfant en puiſſent ſupporter les remedes, ſans les expoſer l'un & l'autre au danger preſque inevitable de la mort; neantmoins les experiences que j'en ay veuës font que je ne ſuis pas de leur ſentiment, leſquelles je veux bien rapporter pour ſervir d'exemple en pareil cas. En l'an 1660. comme j'étois à l'Hôtel-Dieu de Paris, y pratiquant les accouchemens, une jeune femme ou fille, en maniere de Courtiſanne, âgée au plus de vingt ans, y vint pour accoucher, comme elle fit, de ſon deuxiéme enfant, laquelle ayant eu la maladie venerienne dés avant ſa premiere groſſeſſe, en avoit accouché avant terme d'un enfant mort & tout pourri de verole; mais quand elle fut groſſe pour cette deuxiéme fois, voyant que les accidens de ſa maladie augmentoient de plus en plus, elle préjugea qu'il n'y avoit pas lieu d'eſperer que cette ſeconde groſſeſſe lui pût mieux reüſſir que la premiere; parce qu'elle avoit par tout le corps, & principalement aux deux mammelles, quantité d'ulceres tres-malins, qui s'augmentoient de jour en jour; & apprehendant qu'ils ne ſe convertiſſent en *cancer*, avant qu'elle eût atteint le temps de l'accouchement, dont elle étoit éloignée, d'autant qu'elle n'étoit encore groſſe que de 3. mois, elle prit reſolution pour lors de ſe faire traiter tout-à-fait, & de riſquer ſa vie en cét état pour tâcher de porter ſon enfant à bien, n'eſperant pas le pouvoir faire par autre moyen, ny de pouvoir auſſi elle-meſme reſiſter à ſon mal qui s'empiroit tous les jours de plus en plus. Elle fut communiquer ſa maladie & ſon deſſein à trois ou quatre Chirurgiens, ne leur celant pas qu'elle étoit groſſe, leſquels ne voulurent jamais la traiter pour ce ſujet, nonobſtant qu'elle y fût bien reſoluë, & qu'elle leur promit de les bien payer, chacun d'eux lui diſant que ſa conſcience y ſeroit engagée, s'il le faiſoit en l'état qu'elle étoit, & qu'il ſeroit bien plus à propos qu'elle patientât au mieux qu'elle pourroit, juſques à ce qu'elle fût accouchée, aprés quoy il l'entreprendroit volontiers: mais comme elle vit qu'elle n'en trouveroit peut-eſtre pas un qui le voulût faire, ſi elle ne celoit ſa groſſeſſe, qui pour n'eſtre que de trois mois, ne paroiſſoit preſque pas pour lors, croyant qu'il n'y avoit pas de meilleur expedient, elle en fut trouver un autre à qui elle ne ſe declara point en

aucune façon estre grosse, lequel la traita en la maniere ordinaire,& outre les autres remedes qu'on a coûtume de faire en cette maladie, il lui donna par cinq ou six frictions reïterées un flux de bouche, qu'elle eut tres-copieux pendant cinq semaines entieres, au moyen dequoy elle fut parfaitement guerie,sans qu'il lui restât ensuite aucun accident de sa maladie. Lorsqu'elle fut sur la fin des remedes, voyant qu'elle en avoit bonne issuë, elle dit à son Chirurgien qu'elle étoit grosse de quatre mois & demi (car elle l'étoit de trois mois, comme j'ay dit, quand elle entra chez luy,où elle demeura six semaines entieres sans qu'il s'en apperçût,ce qu'il ne pouvoit presque croire dans l'abord qu'elle lui declara ; mais ayant fait reflexion sur son ventre qui avoit toûjours grossi au lieu de diminuër, pendant l'évacuation que les remedes avoient faite,il en connut aussi-tôt la verité. Elle lui témoigna, que le sujet pourquoy elle lui avoit celé sa grossesse, étoit le refus que quatre autres Chirurgiens,ausquels elle avoit dit la chose,lui avoient fait de la traiter. Depuis qu'elle fut ainsi sortie de ces remedes, elle ne fut en aucune façon incommodée durant tout le reste du temps de sa grossesse,sinon qu'elle fut un peu accueillie de necessité, d'autant qu'elle avoit donné le peu d'argent qu'elle pouvoit avoir à son Chirurgien pour la panser ; ce qui fut cause qu'elle vint audit Hôtel-Dieu pour y faire ses couches,où pour lors je l'accouchay d'un enfant à terme, aussi gros & gras,& aussi sain, que si sa mere n'eût jamais eu en tout son corps aucune tache de cette maladie ; & ce qui est bien remarquable,l'arrierefaix qui est une partie qui reçoit facilement l'impression de la moindre corruption des humeurs de la femme, en étoit aussi net, & aussi beau & vermeil qu'on se puisse imaginer.

Cét exemple qui est tres-veritable,nous fait connoître qu'on peut bien traiter de la verole la femme grosse;ce qui se fera d'autant plus surement que celle ci ne le fut pas,si on observe les précautions que j'ay notées cidessus:car c'est sans contredit,que si cette femme n'en eût été pansée,elle eût accouché cette seconde fois d'un enfant corrompu,comme elle avoit fait la premiere.Recitant un jour cette histoire à un Chirurgien de mes amis, il me dit avoir aussi vû la chose réüssir à deux differentes personnes, qui en avoient été fort bien gueries dont les enfans étoient pareillement bien venus à terme, sans avoir en tout leur corps aucune impression de ce venin ; & je suis témoin oculaire de deux autres differentes femmes grosses que Messieurs *de la Bastie & Ruffin*, mes Confreres, ont traitées de la sorte, lesquelles ont esté pareillement bien gueries,

& ſont accouchées heureuſement d'enfans qui ſe portoient bien. Monſieur *Aubert*, auſſi mon confrere, m'a dit que la même choſe étoit encore arrivée à une femme groſſe de trois mois qu'il avoit traitée avec heureux ſuccez pour la mere & pour l'enfant. *Fabricius Hildanus* en la 87. *Obſerv. de la 5. cent.* rapporte l'hiſtoire d'une femme groſſe de deux mois ſeulement, qu'il avoit traitée de cette maladie, laquelle ne laiſſoit pas nonobſtant ſa groſſeſſe d'être nourrice d'un autre enfant qu'elle allaitoit; & dit qu'en traitant la ſeule femme il guerit trois perſonnes en un même temps; car outre qu'elle fut entièrement guerie, elle accoucha ſix mois enſuite d'un enfant fort ſain, & celuy qu'elle allaitoit durant qu'elle étoit dans les remedes fut pareillement bien guery. *Sanchez* en ſes obſervations de pratique, fait mention de la femme d'un Apoticaire qui fut encore traitée, étant groſſe, & qui accoucha auſſi d'un enfant qui étoit en parfaite ſanté; & de plus *Varandeus* au ſecond Chapitre de ſon deuxiéme livre *des maladies des femmes*, dit qu'il a vû des femmes groſſes auſquelles cette maladie étoit enracinée, qui ont bien ſouffert les onctions de mercure avec bavement, ordonnées par des Empiriques; ce qui fait bien connoître que la cure doit encore avoir plus facilement un meilleur ſuccez, quand les remedes ſont conduits & gouvernez par une perſonne ſçavante & methodique. En un mot il eſt aiſé de ſe perſuader qu'elles y peuvent bien reſiſter, quoyque groſſes, puiſque nous en voyons tres-ſouvent avoir des fievres continuës pendant des douze & quinze jours, & d'autres maladies aiguës, pour raiſon dequoy elles ſont ſaignées des neuf & dix fois, & uſent de pluſieurs autres remedes ſelon que la neceſſité le requiert, leſquelles nonobſtant tout cela, ne laiſſent pas quelquefois de porter leur enfant juſques à terme & d'en accoucher auſſi heureuſement que ſi elle n'avoit eu aucun accident.

CHAPITRE XXVI.

De l'avortement, & ſes cauſes.

LOrſque la femme vuide ce qui avoit été retenu en ſa matrice par la conception, ſi c'eſt pendant les premiers jours, nous appellons telle choſe effluxion, c'eſt à dire, écoulement des ſemences, d'autant qu'en ce temps elles n'ont encore acquis aucune conſiſtance ſolide: ſi c'eſt un faux germe qu'elle rejette, ce qu'elle fait ordinairement entre

la fin du premier & celle du deuxiéme mois, nous nommons cela expulsion : mais lorſque l'enfant eſt déja formé, & qu'il commence d'avoir vie, quelque petit qu'il ſoit, s'il vient à ſortir avant le temps ordonné & preſcrit de nature, c'eſt en ce cas un avortement, lequel peut arriver depuis la fin du premier mois, & quelque fois même devant, juſques au commencement du ſeptiéme ſeulement; car aprés ce temps c'eſt toûjours un accouchement, d'autant que l'enfant étant aſſez robuſte, & ayant une ſuffiſante perfection peut vivre pour lors, ce qu'il ne fait pas s'il vient auparavant. Ces choſes étant ainſi entenduës, nous dirons que l'avortement eſt une iſſuë contre-nature de l'enfant imparfait hors de la matrice, avant le terme limité, ce qui eſt cauſe qu'il vient le plus ſouvent mort, ou que ſi quelquefois il a vie, il tarde peu à la perdre aprés étre né.

Nous pouvons dire en general que toute maladie aiguë fait facilement avorter la femme groſſe, d'autant qu'elle tuë ſon fruit, lequel étant mort ne peut pas reſter long-temps dans la matrice; ce qui met auſſi la femme en grand danger de la vie, la faiſant tres-ſouvent perir peu de temps aprés être avortée, ou même devant avec ſon enfant dans le ventre comme il eſt arrivé à l'Imperatrice, qui mourut de la ſorte le 12. Mars 1673. au cinquiéme mois de ſa groſſeſſe, par une fluxion de poitrine avec fievre continuë (C'eſt ce que nous enſeigne *Hypocrate*, en l'Aphoriſme 30, du 5. Liv. *Mulierem gravidam morbo quopiam acuto corripi letale*, Les cauſes de l'avortement en particulier, ſont tous les accidens dont nous avons fait mention dans les precedens Chapitres, comme grand, violent, & frequent vomiſſement, d'autant qu'il n'y peut pas avoir aſſez de nourriture pour la mere & pour l'enfant; quand les alimens ſont ainſi continuellement rejettez, & qu'en ce ſoulevement d'eſtomach, il ſe fait de grands efforts, par leſquels la matrice étant ſouvent comprimée & comme ſecoüée, eſt enfin contrainte de ſe décharger avant le temps. Les douleurs de reins, & les grandes coliques & tranchées peuvent auſſi cauſer le même accident, & la ſtrangurie pareillement, à cauſe que pour lors il ſe fait à tous momens de fortes impreſſions du ventre pour pouvoir mettre l'urine dehors; la grande toux par ſon agitation frequente pouſſant le diaphragme ſubitement, & avec effort en bas, donne auſſi de violentes ſecouſſes à la matrice; le grand flux de ventre met la femme groſſe en danger d'avorter, ſelon l'Aphoriſme 34. du 5. Livre, & encore bien plûtoſt, ſi enſuite il ſurvient teneſme, c'eſt à dire de grandes épreintes, par leſquelles l'inteſtin droit tâche de ſe

décharger des humeurs acres qui l'irritent & le piquotent perpetuellement. C'est ce que nous fait remarquer *Hipocrate* en l'Aphorisme 27. du 7. Livre. *Mulieri utero gerenti, si tensio supervenerit, facit abortum.* Car en cette occasion, la matrice qui est située sur l'intestin *rectum*, reçoit une grande commotion par ces épreintes continuelles. Si les menstruës fluent beaucoup à la femme grosse, il est impossible que son fruit soit sain, comme il est dit en l'Aphorisme 60. du 5. Liv. car outre que le fruit n'a pas pour lors une nourriture suffisante, la matrice étant aussi trop humectée par ces menstruës; se relâche & s'ouvre facilement. La saignée immoderée fait encore mesme chose pour pareil sujet, & d'autant plûtôt si l'enfant est grand, suivant l'Aphor. 31. du même Liv. Mais un des plus fâcheux accidens qui causent l'avortement, c'est la perte de sang qui vient par le détachement de l'arrierefaix d'avec la matrice, dont nous avons parlé au Chap. 20. de ce premier Livre. L'hydropisie de matrice empêche que l'enfant ne puisse acquerir sa perfection; car la trop grande abondance des eaux éteint sa chaleur naturelle, qui est déja debile en ce temps; & la maladie venerienne de la mere l'infecte, & le fait mourir souvent en son ventre, ainsi que nous avons fait connoître au precedent Chapitre. Tout ce qui agite & secouë grandement le corps de la femme grosse, est capable de luy exciter l'avortement, comme grand travail & forte contorsion, ou violent mouvement, de quelque maniere que ce soit, en tombant, sautant, dansant, & courant à pied ou à cheval, allant en coche ou en charrette, criant & riant à gorge déployée, ou par quelque coup donné sur le ventre; d'autant que par telles agitations & commotions, les ligamens de la matrice se relachent; & mesme se rompent quelquefois, comme aussi l'arrierefaix, & les membranes du *fœtus* s'en détachent: le grand bruit entendu subitement & inopinement, peut encore faire avorter quelques femmes; celuy des grosses artilleries produit cet effet, & principalement les grands éclats du tonnerre; mais bien plus facilement quand à ce bruit est jointe la peur qu'elles ont de telles choses; ce qui arrive plûtôt aux jeunes qu'aux vieilles, d'autant que le corps des jeunes étant plus tendre & plus transpirable, l'air qui est fortement poussé par la cause de ces grands bruits, s'introduisant dans tous ses pores, fait bien plus de violence par son impulsion à la matrice, & au *fœtus* qui est dedans, qu'aux vieilles qui l'ont plus robuste, & plus dense & serré: les longues veilles faisant dissipation des forces de la femme, & les grands eûnes faute de nourriture, empêchent que l'enfant ne puisse acquerir

ſa perfection ; les odeurs fétides & puantes peuvent beaucoup contribuer à l'avortement, & entr'autres la vapeur du charbon, comme j'ay fait remarquer par l'hiſtoire de cette blanchiſſeuſe que j'ay recitée au Chapitre onziéme du preſent Livre. Il y a auſſi des indiſpoſitions de la matrice qui produiſent le meſme accident, comme quand elle eſt calleuſe, ou ſi petite, ou tellement comprimée par *l'épiploon*, qu'elle ne peut pas s'étendre autant qu'il ſeroit neceſſaire, pour loger librement l'enfant avec l'arrierefaix & les eaux qu'elle contient ; ce qui peut encore arriver, ſi la femme ſe ſerre trop le corps, & preſſe ſon ventre avec des buſques forts & roides, pour ſe rendre la taille plus dégagée, ou pour celer par cette ruſe ſa groſſeſſe, comme quelques-unes font ; le frequent uſage du coït, principalement vers les derniers mois, peut faire pareille choſe, d'autant que pour lors la matrice extrememement pleine, s'affaiſſe fort vers le bas, & ſon orifice interne étant tres proche, eſt pouſſé avec violence dans l'action par la verge tenduë, qui l'excite quelquefois par ce moyen à s'ouvrir plûtoſt qu'il ne ſeroit neceſſaire.

Si la femme groſſe avorte, ſans avoir ſoûfert aucun de tous ces accidens, & qu'on ſouhaite en ſçavoir la cauſe *Hipocrate* nous l'a declaré en l'Aphoriſme 45. du 5. Liv. où il dit, *Quæ verò mediocriter corpulentæ abortum faciunt ſecundo menſe, aut tertio, ſine occaſione manifeſtâ, iis acetabula uteri mucoris ſunt plena, nec præponderefœtum continere poſſunt, ſed abrumpuntur.* Les femmes de moyenne corpulence, c'eſt à dire, bien faites de corps, qui avortent au ſecond ou au troiſiéme mois, ſans cauſe manifeſte, c'eſt que les cotiledons de la matrice (qui ſont les emboucheures internes de ſes vaiſſeaux (ſont pleins de glaires morveuſes, pour raiſon dequoy ils ne peuvent retenir le *fœtus*, mais il en eſt détâché, à cauſe de ſa peſanteur. A cet accident ſont fort ſujettes les femmes pituiteuſes, & celles qui ont quantité de fleurs blanches, leſquelles par leur affluence continuelle humectent & lubrifient tant la matrice interieurement qu'elles la rendent ſi gliſſante, que le *placenta* n'y peut aſſez adherer, ce qui la relâche auſſi tellement, & ſon orifice interne, que l'avortement en eſt cauſé à la moindre occaſion. La même choſe arrive aux femmes qui ſont trop ſanguines, comme ſont celles qui avoient leurs menſtruës en grande abondance devant leur groſſeſſe, parce que le ſang ſupprimé ne ſe pouvant pas entierement conſumer pour la nourriture de l'enfant durant les premiers mois, à cauſe de ſa petiteſſe, il s'en fait

pour lors tout d'un coup une irruption qui le ſuffoque, & fait ouvrir la matrice pour le mettre dehors.

Mais ſi les paſſions du corps font tant de dégât en la femme groſſe, celles de l'ame ne lui produiſent pas moins de ravage & principalement la colere, laquelle agite, enflamme, diſperſe & trouble tous les eſprits & la maſſe du ſang, dont l'enfant pâtit & ſouffre extrémement, à cauſe de la delicateſſe de ſon corps; mais ſur tout, la peur ſubite, & le recit d'une mauvaiſe nouvelle ſont capables de faire avorter les femmes ſur l'heure, comme il arriva à la mere de ce mien couſin, dont j'ay parlé au Chapitre onziéme de ce premier Livre? c'eſt ce que peuvent auſſi cauſer les autres paſſions ſelon qu'elles ſeront plus ou moins fortes, mais non pas ſi facilement que la peur, qui eſt une des plus dangereuſes de toutes: ce fut elle qui ſans aucun ſujet qu'en imagination, fit avorter en l'année precedente la femme du Comte de *Monterey*, Gouverneur des Païs bas pour le Roy d'Eſpagne, auſſi-toſt qu'elle eut appris que noſtre invincible Monarque étoit à la teſte de ſon épouvantable armée aux portes de la ville de Bruxelles, dans la creance qu'elle avoit qu'il étoit venu pour l'aſsieger. Il y a encore des cauſes d'avortement, qu'on peut dire venir de la part des enfans, comme quand ils ſont monſtrueux; car pour lors ils ne ſuivent pas la regle de nature, comme auſsi quand ils ont une ſituation contraire à la naturelle, qui les fait tant ſe tourmenter, pour l'incommodité qu'ils en reçoivent, qu'ils obligent la matrice à les mettre dehors, ne pouvant pas endurer les douleurs qu'ils lui cauſent, ce qu'elle fait encore quand ils ſont ſi gros qu'elle ne les peut pas contenir juſques à terme, ni la mere leur fournir ſuffiſamment de la nourriture.

Toutes les cauſes d'avortement que nous avons ſpecifiées ci-deſſus le provoquent ſeulement par accident; mais il y en a encore une autre qui eſt volontaire dont *Avicenne* & *Aëtius* font mentiõ, nous enſeignant pluſieurs remedes propres à faire avorter la femme quand on le juge neceſſaire; mais ce ſont des profanes, dont il ne faut pas ſuivre en cela le damnable conſeil; car comme dit tres-bien *Tertullien au 9. Ch. de l'Apol.* l'écoulement même de la ſemence conçuë eſt un homicide par avance, qui eſt auſsi criminel que s'il étoit effectif, duquel tous Chrêtiens doivent entierement s'abſtenir. *Etiam conceptum utero, dum adhuc ſanguis in hominem delibatur, devolvere non licet, Homicidij feſtinatio eſt prohibere naſci, nec refert natam quis eripiat animam, aut naſcentem diſturbet. Homo eſt & qui futurus eſt.* Pluſieurs femmes & filles ſont neantmoins ſi méchantes, qu'elles ne font

aucun ſcrupule de faire écouler la ſemence qu'elles ont conçuë, ni même de ſe faire avorter dans les premiers mois de leur groſſeſſe, par medecines fortes, & autres choſes qu'elles pratiquent pour venir à bout de leur mauvais deſſein ; les unes le faiſant (diſent-elles) pour mettre leur honneur à couvert ; & les autres pour ſe conſerver la taille du corps bien faite, & empécher que leur ventre ne devienne ridé, comme il eſt ordinairement aux femmes qui ont eu des enfans. *Scilicet ut careat rugarum crimine venter.* Mais ſouvent ces mal-heureuſes croyant ſeulement ſe faire avorter, ſe cauſent elles-mêmes une cruelle mort qu'elles ont juſtement meritée ; car en effet eſt-il pas bien juſte, *Necis artifices arte perire ſuâ*, que les autheurs de la mort periſſent eux meſmes par leur propre artifice. C'eſt ce qu'*Ovide* exprime admirablement bien par ces vers, *Eleg. 3. l. 2. amor.*

Quæ prima inſtituit teneros avellere fœtus,
Militiâ fuerat digna perire ſuâ.

Il dit un peu aprés,

Hæc neque in Armeniis tigres fecere latebris,
Perdere nec fœtus auſa leæna ſuos.
At teneræ faciunt, ſed non impunè puellæ :
Sæpè ſuos utero quæ necat, ipſa perit.

Hipocrate au 5. & 7. Liv. des maladies populaires, parle d'une femme de vingt-ans, qui mourut en convulſion 4. jours aprés avoir pris un breuvage pour ſe faire avorter ; & on ne voit que trop d'exemples de cette nature. C'eſt pourquoy quand ces ſortes de femmes ne conſidereroient ſeulement que leur intereſt particulier, elles devroient entierement avoir horreur de tout ce qui leur peut provoquer l'avortement : car outre que, comme dit *Hipocrate au 1. Liv. des maladies des femmes. Corruptiones graviores ſunt quàm partus.* Les avortemens ſont plus dangereux que les accouchemens. C'eſt que l'avortement qui procede d'une cauſe violente, eſt encore bien plus perilleux que celui qui vient comme de ſoy-même par quelque accident, ſans l'avoir excité.

Si nous voyons aprés quelqu'un ou pluſieurs des accidens ſpecifiez cy-deſſus, que la femme ait grande douleur dans le ventre & vers les reins, & qu'avec cela il ſorte quelques grumeaux de ſang caillé de la matrice, & que les membranes de l'enfant ſoient rompuës, & laiſſent écouler les veritables eaux dans leſquelles il eſt contenu, ce ſont des ſignes tres certains d'un prochain avortement, lequel en ce cas ne peut eſtre empeſché par aucun remede tel qu'il puiſſe eſtre ; & ſi la femme reſ-

sent une grande pesanteur dans le ventre, & qu'il tombe comme une boule du côté qu'elle se couche, & qu'il luy sorte de la matrice des humiditez puantes & cadavereuses : c'est signe qu'elle doit bien-tôt avorter d'un enfant mort : de plus, ses mammelles le témoigneront encore, si ayant esté dures & pleines au commencement, elles viennent ensuite à se vuider, & à devenir tout d'un coup flétries, ainsi qu'il est specifié en l'Aphorisme 37. du 5. Livre, & par le 38. du mesme Livre, il est dit, que si une des mammelles de la femme qui a deux enfans vient à se flétrir, c'est signe qu'elle doit avorter de celuy qui est du mesme côté, & de tous deux, si l'une & l'autre sont semblables à cela.

Il est certain que la femme qui avorte est en bien plus grand hazard de sa vie que celle qui accouche à terme, d'autant que comme nous avons dit, l'avortement est tout à fait contre nature, & qu'il est fort souvent accompagné d'une perte de sang, qui est d'autant plus grande & dangereuse, que la cause de l'avortement est violente : de plus, les premiers avortemens mettent la femme en danger de recidive pareille, & mesme il y en a beaucoup qui apprehendent ne pouvoir avoir d'enfans, quand elles ont avorté la premiere fois, à quoy sont assez sujettes les nouvelles mariées; ce qui leur vient pour l'ordinaire en ce temps, à cause de la violente émotion de tout le corps, excitée par les ardens & frequens coïts ; neanmoins elles ne laissent pas de conserver leur fruit, quand leurs plus grands coups sont ruez, & leurs amours un peu temperées. *Aëtius* dit que l'avortement est plus perilleux à la femme robuste qui a sa matrice dure & dense, qu'à aucune autre. *Hipocrate lib. de septim.* nous asseure qu'il se fait plus d'avortemens dans la premiere quarantaine, que dans toutes les autres, & au 1. *Liv. des maladies des femmes*, il dit que comme il y a des femmes qui conçoivent facilement, aussi elles avortent facilement au troisiéme ou au quatriéme mois, sans aucune cause manifeste, & que pour ce sujet, il est besoin d'une grande science & précaution, pour faire en sorte qu'elles puissent porter leur enfant, & la nourrir en leur ventre jusques à un heureux accouchement.

Nous avons montré en chacun des Chapitres cy-dessus, le moyen de survenir à tous les accidens dont nous avons parlé, lesquels peuvent tous, chacun en particulier, causer l'avortement, & d'autant plus facilement s'ils sont plusieurs joints ensemble ; c'est pourquoy afin d'éviter une repetition qui seroit ennuyeuse & inutile, on aura recours aux remedes que nous y avons enseignez, par lesquels la femme étant garan-

tie, évitera le grand risque de mourir qu'elle y court toûjours, & on procurera la vie éternelle à son enfant, par le moyen de la grace du Baptême, qu'il recevra venant à terme, dont il pourroit estre privé à jamais par l'avortement, qui le fait presque toûjours perir avant que de venir au jour. La femme qui y sera sujette observera sur tout un grand repos, & que ce soit au lit, si elle peut le faire, usant d'un bon regime de vivre, & même pour plus grande seureté elle s'abstiendra du coït, aussi-tost qu'elle se connoîtra grosse, évitant aussi l'usage de toutes choses aperitives & diuretiques, qui luy sont tres-pernicieuses pour lors, comme pareillement toutes sortes passions de l'ame; car elles sont grandement préjudiciables. Il faut encore que la femme soit fort au large dans ses habits, afin de pouvoir plus librement respirer, & non pas serrée & gehennée comme beaucoup sont ordinairement, avec ces busques qu'elles fourrent sous leurs vestemens pour se rendre le corps droit; & entre autres choses, elles doivent bien prendre garde en cheminant de ne point faire quelque faux pas, ou mesme de tomber, à quoy toutes les femmes grosses sont sujettes; d'autant que l'éminence de leur ventre les empesche de voir où elles posent leurs pieds; c'est pourquoy elles doivent porter des soûliers à talons bas, & larges d'assiette, afin d'éviter de se blesser, ainsi qu'il arrive à plusieurs journellement. J'admire à ce sujet la superstition de toutes les Sages-femmes, & mesme de quelques Auteurs, qui ordonnent à une femme grosse, aussi-tost qu'elle s'est blessée au ventre par ces sortes de chûtes, de prendre de la soye rouge-cramoisy, découpée menu pour l'avaler dans un œuf, ou bien de la graine d'écarlate, & des germes d'autres œufs mis dedans le jaune d'un, comme si cela entrant dans l'estomach pouvoit avoir la vertu de fortifier la matrice, & l'enfant qui est dedans, & de l'y retenir, à quoy il n'y a aucune raison, verité, ny apparence; mais bien y sert assurément le repos qu'on leur fait ordinairement garder au lit pour ce sujet durant neuf jours; neanmoins telle en a besoin de quinze, & mesme davantage pour sa blessure ou commotion, & à telle autre cinq ou six suffisent, pendant quoy on peut appliquer chaudement sur le ventre, des compresses trempées en vin aromatique & astringent: mais comme il y a bien des femmes qui sont tellement infatuées de cette superstitieuse coûtume, qu'elles ne croiroient pas estre hors de danger, si elles ne prenoient de cette soye cramoisie, ou de ces germes d'œufs (ce qui est une pure niaiserie) on en donnera à celles qui le souhaitte afin de les

contenter ; d'autant que ces remedes quoy qu'inutiles, ne peuvent pas faire grand mal.

Il me reſte à dire une choſe qui merite bien d'eſtre obſervée par tous ceux qui ſont appellez pour traiter les femmes groſſes en leurs maladies, qui eſt qu'il faut ſur tout qu'ils empeſchent, autant qu'ils peuvent par tous leurs remedes que la femme groſſe qui a la fiévre continuë (laquelle pour lors eſt ordinairement avec des redoublemens,) n'avorte durant ſa maladie : car preſque toutes les femmes à qui cét accident arrive, meurent tres-peu de temps enſuite. C'eſt en quoy j'ay veu pluſieurs perſonnes ſe tromper, & eſtre fruſtrez de la vaine eſperance qu'ils avoient que l'évacuation des vuidanges de la couche pourroit faire ceſſer la fievre, & que la femme pourroit auſſi faire plus facilement dans la ſuite les remedes convenables : car bien loin de cela cette même fiévre s'augmente incontinent, & ſe redouble plus fortement par l'entiere ſuppreſſion des vuidanges qui ſe fait pour lors preſque toûjours, leſquelles refluent auſſi-tôt, & vont faire un dépoſt ſubit ſur les parties internes qui ont cauſé la premiere indiſpoſition, aprés quoy la malade tarde peu à mourir. C'eſt, à ce que je croy, ce qu'*Hipocrate* nous a voulu enſeigner au livre de la nature de l'enfant, où il dit ; *ſi mulier uterum geſtans morbum habuerit non cognatum, in puerperij purgatione perit.* Si la femme groſſe a quelque maladie qui n'ait aucun raport à l'eſtat où elle eſt, elle perit dans le temps de la purgation de ſon accouchement. C'eſt ainſi que j'ay veu mourir la ſeconde femme de Monſieur *Mounier*, Notaire devant le palais, celle de Monſieur *Furet* mon confrere, celle de Monſieur *Copinot*, Procureur en la Cour & trente autres qui ſont toutes peries tres-peu de temps aprés eſtre avortées de la ſorte.

Il eſt temps maintenant de mettre fin à ce premier Livre, dans lequel je n'ay fait mention que des maladies les plus ordinaires, qui ont quelques indications particulieres en leur curation, pendant que la femme eſt groſſe, dont je n'ay pas auſſi traité tout-à-fait exactement, d'autant qu'il eſt à ſupoſer, qu'on en doit avoir d'ailleurs une plus ample connoiſſance, avec toutes leurs circonſtances : paſſons à preſent au ſecond Livre, pour parler de l'accouchement, non ſeulement de celui qui eſt naturel, mais auſſi de tous ceux qui ſont contre nature ; car c'eſt là le principal ſujet qui m'a obligé d'écrire, pour faire connoître au mieux qu'il m'eſt poſſible, la veritable & methodique maniere de s'y bien comporter.

Fin du premier Livre.

LIVRE II.

DE L'ACCOVCHEMENT NATVREL, ET DE ceux qui ſont contre nature ; avec la maniere d'aider aux Femmes au premier, & les veritables moyens de remedier aux autres.

COMME il eſt bien inutile à ceux qui s'embarquent ſur la mer pour faire un grand voyage, tel qu'eſt par exemple celui des Indes, ou quelqu'autre ſemblable, ſi aprés avoir évité par leur prudence tous les dangers qu'ils peuvent rencontrer pendant une longue navigation, ils font naufrage en arrivant au port, de meſme, ce n'eſt pas aſſez que la femme groſſe ait été garantie durant neuf mois entiers, de toutes les maladies dont nous avons parlé au Livre precedent, ſi à la fin de ce temps, elle n'eſt entierement delivrée par un heureux accouchement. C'eſt ce qui fera tout le ſujet de ce ſecond Livre, où nous traiterons tant du naturel, que de ceux qui ſont contre nature, & enſeignerons la maniere d'aider & ſoulager la femme au premier, & les moyens de bien remedier à tous les autres.

CHAPITRE PREMIER.

Ce que c'eſt qu'accouchement, & ſes differences, enſemble de ſes differens termes.

PAr accouchement nous entendons une émiſſion, ou une extraction de l'enfant à terme hors de la Matrice. Cette definition peut comprendre tant le naturel qui ſe fait par émiſſion, quand l'enfant venant en figure commode & naturelle, la matrice le met dehors ſans violence extraordinaire, que celui qui eſt contre nature, qu'on eſt obligé de faire ſouvent par extraction, au moyen de l'operation de la main.

Toutes les fois que la matrice laiſſe ſortir ou met dehors, ce qui avoit eſté retenu & formé enſuite de la Conception on ne doit pas dire que ce ſoit un accouchement, car ſuivant ce que j'ay déja fait connoître cy-devant, & que je répeteray en ce lieu, pour une plus claire intelligence,

ſi la femme vuide par la matrice ce qu'elle contenoit dans les premiers jours aprés avoir conceu, cela s'appelle proprement effluxion, ou écoulement, d'autant qu'en ce temps, il n'y a rien de formé ni figuré, & que les ſemences n'ont encore aucune conſiſtance ferme, ce qui fait qu'elles s'écoulent facilement, pour le peu que l'orifice interne vienne à s'entrouvrir, comme il arrive aſſez ſouvent depuis le premier jour de la conception juſques au ſeptiéme ſeulement, aprés quoy juſques au troiſiéme mois les femmes jettent quelquefois de faux germes, qui ſe convertiſſent en moles, s'ils demeurent plus long-temps dans la matrice, alors on doit nommer cela expulſion; & ſi le *fatus* tout formé, quelque petit qu'il ſoit, & en quelque temps que ce ſoit, eſt mis dehors avant le ſeptiéme mois, en ce cas c'eſt un avortement, qui eſt toûjours cauſe, ou que l'enfant vient mort, ou qu'il perd la vie peu de temps aprés eſtre né de la façon. Mais nous appellons proprement accouchement toute iſſuë de l'enfant qui arrive depuis la fin du ſeptiéme mois juſques au reſte du temps aprés, parce qu'il a pour lors une ſuffiſante perfection, comme auſſi aſſez de force pour venir au monde, & pour y pouvoir vivre.

Quant aux differences generales de l'accouchement, on doit ſçavoir que l'un eſt legitime, c'eſt-à-dire naturel, & l'autre illegitime, ou contre nature. Pour venir à la connoiſſance de l'un & de l'autre, nous dirons que quatre conditions ſe doivent abſolument rencontrer en l'accouchement, pour pouvoir eſtre veritablement dit naturel & legitime; la premiere, qu'il arrive à terme; la ſeconde, qu'il ſoit prompt & ſans aucuns accidens conſiderables; la troiſiéme, que l'enfant ſoit vivant, & la quatriéme qu'il vienne en bonne figure & ſituation? car ſi quelqu'une de ces quatre choſes manque, l'accouchement ſera contre nature, & d'autant plus que pluſieurs de ces circonſtances ne s'y remarqueront pas.

Pour ce qui eſt du terme de l'accouchement, la pluſpart des Auteurs aſſurent avec *Ariſtote*, que la Nature a donné à tous les autres animaux un certain temps limité pour porter leurs petits, & pour les mettre au jour; mais que la femme ſeule, par une faveur particuliere de la meſme nature, n'en a aucun qui ſoit prefix, tant pour concevoir, que pour porter & enfanter. A l'égard de la conception, il eſt bien veritable que la femme peut concevoir en tout temps, ſoit le jour ou la nuit, en Hyver ou en Eſté, & en toute autre ſaiſon telle qu'elle ſoit, parce qu'elle peut uſer du coït à toute heure qu'il lui plaiſt, ce qui n'eſt pas de meſme à beaucoup d'autres animaux, qui ne s'accouplent qu'en certaines ſaiſons, où ils deviennent

nent en chaleur ; mais quant à ce qui eſt du temps auquel ils ont coûtume de faire leurs petits, il ne leur eſt pas plus préciſément determiné qu'à la femme ; car comme elle met au jour ſon fruit au ſeptiéme, au huitiéme, au neuviéme, au dixiéme, & même par fois au onziéme mois (ce qui eſt tres-rare) mais le plus ſouvent à la fin du neuviéme ; de meſme quoy que par exemple, l'ordinaire des chiennes ſoit de porter leurs petits au ventre, durant l'eſpace de dix ſemaines ou environ, neantmoins aucunes les font plûtoſt, & les autres plus tard : & les brebis qui ne rendent leurs agneaux qu'au bout de cinq mois, avancent ou reculent de ce terme ordinaire, ſelon la nature du terroir où elles paiſſent, & ſelon la qualité de leurs pâturages, à quoy contribuent beaucoup les diſpoſitions particulieres de chacun de ces animaux, ce qui arrive de meſme à tous les autres, auſſi bien qu'à la femme. Nous pouvons encore reconnoître la même choſe aux fruits : car les ſaiſons, & les differens climats aident toûjours plus ou moins à leur prompte maturité, qui depend auſſi beaucoup de l'agriculture.

Il y a neanmoins grande conteſtation entre pluſieurs Auteurs touchant les differens termes juſques auſquels la femme peut porter ſon enfant ; mais tous demeurent d'accord que les termes les plus ordinaires ſont le ſeptiéme & le neuviéme mois, & particulierement le neuviéme ; ce qui eſt connu & approuvé auſſi d'un chacun. *Hipocrate* veut que l'enfant qui vient à huit mois ne ſoit pas vital, d'autant qu'il ne peut pas ſupporter deux ſi puiſſants efforts, ſi proches l'un de l'autre, ayant déja taché de ſortir au ſeptiéme mois, qui eſt (à ce qu'il dit) le premier terme legitime de l'accouchement, ce que n'ayant pas pû faire, & venant à reïterer les meſmes efforts au huitiéme, s'il naît en ce temps, il eſt tellement debilité, qu'il ne vit pas ordinairement, ce qu'il fait bien plûtoſt s'il vient à la premiere tentative qu'il fait au ſeptiéme, ſes forces n'ayant pas été épuiſées precedemment par de vains efforts. Cela paroît vrayſemblable à beaucoup de gens ; mais ſi ceux qui pratiquent les accouchemens y font une veritable reflexion, ils connoîtront qu'il n'y a que la ſeule matrice aydée, de la compreſſion des muſcles du bas ventre & du diaphragme, qui faſſe l'expulſion de l'enfant, lorſqu'étant irritée par ſa groſſeur & peſanteur, elle ne peut s'étendre davantage pour le contenir ; ce qui ne ſe fait pas, comme on croit ordinairement, qui eſt que l'enfant, n'y pouvant reſter plus long temps, faute de nourriture & de rafraichiſſement, fait ces pretendus efforts, afin d'en

ſortir, & que pour ce ſujet, venant à pietiner fortement, il rompt de ſes pieds les membranes qui contiennent ſes eaux, d'autant que ſi l'enfant naît naturellement, ces membranes ſe rompent toûjours au devant de ſa teſte, laquelle preſſant & pouſſant à chaque douleur de l'accouchement les eaux au devant d'elle, les fait enfin crever avec effort. Le meſme *Hipocrate* admet auſſi le dixiéme mois, comme encore le commencement du onziéme, auſquels il dit que les enfans vivent, & il ne veut pas qu'ils puiſſent vivre devant le ſeptiéme ; d'autant qu'ils ſont pour lors encore trop foibles, & qu'ils ne ſont pas capables de ſupporter les injures externes, comme à la verité, nous le voyons & le reconnoiſſons tous les jours.

J'avoüe bien, & auſſi eſt-il vray, que le terme de la portée des enfans eſt de 9. mois entiers pour l'ordinaire; mais je ne puis pas demeurer d'accord, que ceux qui naiſſent au 7. mois, vivent plûtoſt que ceux qui viennent au 8. car au contraire, j'ay toûjours connu par experience qu'ils ſont d'autant plus robuſtes, qu'ils approchent du terme le plus naturel, qui eſt celui de neuf mois, & que pour ce ſujet les enfans de huit mois vivent encore bien plûtoſt que ceux qui ſont nez à ſept mois ; ce qui eſt tout-à-fait contraire à l'opinion de beaucoup de perſonnes, qui ſuivent aveuglément en cela le ſentiment d'*Hipocrate*, & de tous les Auteurs, ſans faire aucune reflexion à la choſe, pour ſe pouvoir deſabuſer de cette créance vulgaire, fondée ſur ces pretendus vains efforts, qu'on dit eſtre faits par l'enfant au ſeptiéme mois, dont j'expliqueray tres-particulierement la cauſe au cinquiéme Chapitre de ce ſecond Livre : car comme nous voyons, non ſeulement en meſme contrée, & en meſme ſep de vigne, des raiſins meurs plus de ſix ſemaines quelquefois, avant le temps ordinaire, & d'autres ne l'eſtre que plus d'un mois aprés ce qui ſe fait ſelon les terroirs, ſelon les differens regards du Soleil, & ſelon que la vigne eſt cultivée; auſſi voyons-nous des femmes accoucher de leurs enfans ſix ſemaines & deux mois devant, ce qui vient de ce que la matrice n'étant pas capable d'extenſion que juſques à un certain degré, ne peut ſupporter ſon fardeau que peu de temps aprés que ce terme eſt paſſé quoy qu'il ſe voye des femmes, comme l'a reconnu *Hipocrate* porter leurs enfans juſques à dix ou onze mois entiers, ce qui eſt neantmoins d'autant plus rare, que le terme le plus ordinaire qui eſt celui de neuf mois entiers, eſt excedé. Ces choſes arrivent auſſi à la femme ſelon les differentes diſpoſitions de tout ſon corps, ou de ſa matrice ſeule, ou bien de ſon regime

& de l'exercice plus ou moins qu'elle fait ; elles peuvent encore venir de la part de l'enfant ; car par exemple, ſi à ſept mois il eſt ſi gros, que la matrice ne puiſſe plus le contenir ni ſe dilater davantage ſans crever, elle ſera excitée par la douleur que lui cauſe cette violente extenſion, à s'en décharger, & au huitiéme mois pareillement, ſi les meſmes diſpoſitions s'y rencontrent, & ainſi plûtoſt ou plus tard, ſelon pluſieurs autres circonſtances ; ou bien par quelque cauſe exterieure, comme par une violente ſecouſſe de tout le corps, par quelque coup, chûte, ſaut, ou autres choſes qui peuvent accelerer les douleurs de l'accouchement, ce qui fait que ces enfans vivent plus ou moins, ſelon qu'ils étoient en ce temps forts & parfaits, & que la femme approchoit de ſon terme ordinaire, qui eſt la fin du neuviéme mois. Outre cela j'ay ſouvent obſervé que les femmes qui ſont groſſes de deux enfans, ne les portent pas ſi long-temps, que ſi elles n'en avoient qu'un ; à cauſe que la grande diſtenſion qu'ils font à la matrice, & l'irritation qu'ils lui cauſent par leurs frequens mouvemens, excitent plûtoſt les douleurs de l'accouchement, que lorſqu'elles n'ont qu'un enfant.

Il y a beaucoup de femmes qui croyent eſtre accouchées à ſept & à huit mois, comme auſſi d'autres avoir porté leurs enfans dix & onze mois entiers (ce qui peut bien arriver parfois) quoy que neanmoins elles ſoient effectivement accouchées à terme. Ce qui les trompe ordinairement eſt, qu'elles croyent eſtre groſſes depuis le temps de la retention de leurs menſtruës, les ayant euës durant les deux premiers mois de leur groſſeſſe, ou meſme quelquefois plus long-temps ; & d'autres ſont pareillement deçuës, à cauſe qu'elles leur étoient ſupprimées deux mois avant que de concevoir. Il eſt aiſé ſemblablement de connoître que la femme, quoy que bien reglée, ne peut pas meſme ſçavoir juſtement par cette ſeule ſuppreſſion le temps prefix de ſa groſſeſſe ; car par exemple, ſi elle habite avec ſon mari ſur le point que ſes mois ſont preſts de couler, & qu'elle devienne groſſe, pour lors elle fera ſon compte de l'eſtre depuis le temps de leur ſuppreſſion, ce qui ſera à peu prés veritable ; mais ſi elle conçoit incontinent aprés avoir eu ſes ordinaires (ce qui arrive le plus ſouvent) & qu'elle uſe pendant un mois entier tous les jours du coït, au bout duquel temps ſes menſtruës ne lui venant pas elle s'eſtimera bien eſtre groſſe, toutefois elle ne ſçaura pas par ce ſigne quel coup aura porté, & à trois ſemaines, ou un mois plus ou moins, de quand elle le peut eſtre : c'eſt pourquoy on ne doit pas ſe

fonder ſur cette indication, qui ne nous doit ſervir que de ſimple conjecture, à moins que la femme ne ſe fût entierement abſtenuë du coït, depuis le moment qu'elle a crû avoir conçu. C'eſt ce que juſtifient tres-bien toutes les experiences que j'ay fait faire par Mad. *de la Marche*, Maîtreſſe Sage-Femme de l'Hôtel-Dieu de Paris, qui eſt une des plus entenduës & des plus expertes qu'il y ait en ſon art, laquelle peut témoigner à tous ceux qui voudront prendre la peine de s'en informer, que les deux premieres liſtes ſuivantes des differens termes de l'accouchement ſont veritables & entierement conformes à celles qu'elle m'a données écrites de ſa main, & qu'elle n'a mis en ces liſtes, ainſi que je luy avois expreſſement recommandé, que les enfans qui avoient toute ſorte d'apparence de pouvoir vivre juſques à un âge parfait, afin de ne pas confondre les avortemens avec les accouchemens.

La premiere liſte qui ſuit, contenant pluſieurs experiences touchant les differens termes de l'accouchement, à compter depuis le dernier jour que les menſtruës des femmes avoient entierement ceſſé de couler, laquelle j'ay reduite en maniere de table pour une plus facile intelligence de la choſe, prouve aſſez manifeſtement que l'enfant qui naiſt au huitiéme mois eſt plus vital que celui qui naiſt au ſeptiéme, & en un mot qu'il l'eſt d'autant plus qu'il approche le plus du terme parfait, qui eſt la fin du neuviéme mois, ou le commencement du dixiéme. C'eſt ce qui fait que pour perſuader cette verité, il n'eſt pas beſoin d'un ſi long diſcours qu'eſt celuy de Federic Bonaventure, *qui a fait un volume plus gros que la Bible, pour nous prouver ſeulement que l'enfant de huit mois étoit quelquefois vital.*

Mois.	Jours.	Mois.	Jours.	Mois.	Jours.	Mois.	Jours.
7	6	8	14	8	24	9	
7	20	8	15	8	24	9	4
7	26	8	15	8	28	9	4
8	0	8	16	9	0	9	4
8	2	8	16	9	0	9	4
8	4	8	17	9	0	9	4
8	5	8	18	9	0	9	4
8	6	8	19	9	2	9	5
8	9	8	19	9	2	9	7

Mois.	Jours.	Mois.	Jours.	Mois.	Jours.	Mois.	Jours.
8	9	8	20	9	2	9	7
8	11	8	20	9	2	9	7
8	11	8	22	9	2	9	7
8	12	8	22	9	2	9	7
8	12	8	23	9	2	9	9
8	13	8	24	9	2	9	10
8	13	8	24	9	2	9	10
9	11	9	15	9	22	10	4
9	11	9	15	9	22	10	4
9	11	9	15	9	22	10	7
9	11	9	16	9	23	10	7
9	11	9	16	9	24	10	8
9	11	9	17	9	25	10	13
9	12	9	17	9	25	10	15
9	12	9	17	9	26	10	15
9	12	9	18	9	26	10	16
9	12	9	19	10	0	10	16
9	12	9	19	10	0	11	0
9	13	9	20	10	0	11	0
9	13	9	20	10	0	11	0
9	13	9	20	10	0	11	0
9	14	9	20	10	2	11	2
9	15	9	21	10	3	11	6

Seconde liſte de pareilles experiences faites encore par la meſme Madame de la Marche, *qu'elle m'a donnée depuis peu, où elle a mis, comme je l'avois priée, les garçons ſeparément des filles, & a marqué les premiers accouchemens d'un* P. *afin de les diſtinguer des autres; outre cela les accouchemens qui ont eſté de deux garçons en meſme temps, ſont marquez par deux* g. g. *& ceux de deux filles, par deux* f. f. *& quand l'accouchement a eſté d'un garçon & d'une fille enſemble, les deux lettres* g. f. *y ont eſté miſes.*

	Garçons.				Filles.				
	Mois.	Jours.		Mo.	Jours.	p. Mo.	Jours.		Mo. Jours.
	8	0	p.g.f.	8	16	6	0		8 20
	8	0		8	18	8	2	p.	8 20
g. g.	8	4	p.	8	20	8	10		8 20

Garçons.				Filles.			
	Mois.	Jours.		Mois.	Jours.	Mois.	Jours.		Mois.	Jours.
	8	0	p. g. f.	8	16	6	0		8	20
	8	0		8	18	8	2	p.	8	20
g. g.	8	4	p.	8	20	p. 8	10		8	20
p.	8	10		8	20	p. 8	14	p.	8	24
	8	15	g. f.	8	25	8	19	f. f.	8	25
	8	15	p. g. f.	8	25	8	20		9	0
	8	25	p.	9	10	9	0		9	9
p.	8	26	p.	9	10	9	0	p.	9	9
	9	0		9	11	p. 9	0	p.	9	0
	9	0		9	11	9	0	p.	9	1
p.	9	0	p.	9	12	9	0		9	5
p.	9	0	p.	9	12	9	0		9	6
	9	0		9	15	9	1		9	18
	9	1		9	20	p. 9	2	p.	9	21
p.	9	5		9	27	9	3		9	2
p.	9	6	p.	10	0	p. 9	4		10	8
	9	8		10	4	p. 9	4		11	0
	9	8	g. g.	10	8	p. 9	5		11	3
p.	9	9		10	8	9	5			
p.	9	9		11	3	9	5			
	9	9		11	9	9	8			

Troisiéme liste d'autres semblables experiences que j'ay observées moy-même touchant les differens termes de l'accouchement, à compter du dernier jour de la cessation des menstruës. Les caracteres qui sont marquez en cette troisiéme liste, doivent être expliquez de même que ceux qui sont en la seconde liste qui est cy-devant.

Garçons.						Filles.					
	Mois.	Jours.		Mois.	Jours.		Mois.	Jours.		Mois.	Jours.
	7	23	p.	8	15		7	9		8	20
	7	26		8	15		8	5		8	20
	8	3	p.	8	16		8	8	p.	8	22
g. g.	8	4	g. f.	8	18	f.f.	8	13		8	23
	8	5	g.g.	8	19	f.f.	8	15		8	26
g. g.	8	12		8	20	f.f.	8	15	p.	9	0
p. g. f.	8	12		8	23		8	17		9	0
p.	8	13		8	25		8	18		9	
g. f.	8	13	p.	8	27	p.	8	20		9	2
	8	27		9	8		9	2		9	12
	8	27		9	8		9	2		9	12
	8	27		9	10		9	2		9	13
	9	0		9	10		9	3		9	13
	9	0	p.	9	11		9	3		9	13
	9	1		9	12	p.	9	4		9	13
	9	2		9	12		9	4		9	14
	9	2		9	12		9	4	p.	9	15
	9	2		9	12		9	4	p.	9	15
	9	2		9	13		9	4		9	15
	9	2		9	13		9	4		9	15
	9	3		9	13	p.	9	5		9	16
	9	3	p.	9	14	p.	9	5		9	17
	9	3		9	15		9	5		9	17
	9	3		9	15		9	5		9	17
	9	3		9	15		9	5		9	18
	9	3		9	15		9	5		9	18
	9	4		9	16	p.	9	7		9	18
p.	9	4		9	16		9	7		9	18
	9	4		9	17		9	7	p.	9	19
	9	4		9	18		9	7		9	19

Garçons.

	Mois.	Jours.
	9	4
	9	4
p.g.g.	9	4
	9	5
	9	5
	9	6
	9	6
	9	6
p.	9	7
	9	7
	9	7
	9	7
p.	9	8
	9	8
	9	8
	9	19
	9	23
	9	23
	9	25
	9	25
	9	28
	10	0
	10	2
	10	2
	10	26
	11	2

Filles.

	Mois.	Jours.
p.	9	8
p.	9	8
	9	8
	9	8
	9	8
	9	8
	9	8
	9	9
p.	9	10
	9	10
p.	9	11
	9	11
	9	11
	9	11
p.	9	12
	9	20
	9	20
	9	20
	9	22
	9	23
	9	23
	9	23
	9	23
	9	23
	9	24
	9	25
	9	25
	9	25
	9	27
	9	28

Filles.

	Mois.	Jours.
	10	0
p.	10	2
	10	3
	10	3
p.	10	8

Comme nous avons dit que les enfans ſont plus ou moins vitaux, ſelon qu'ils approchent davantage de la fin du neuviéme mois, nous pouvons facilement connoître, que ceux de ſix mois (& encore moins les autres qui ſont au deſſous) ne peuvent pas reſter long-temps en vie, à cauſe qu'ils ſont trop foibles, pour reſiſter aux injures externes. Il eſt ſouvent arrivé grande conteſtation parmy les Medecins, pour ſçavoir ſi un enfant qui vient au monde 11. ou 12. mois aprés la mort de ſon prétendu pere, peut eſtre legitimement né, & par conſequent admis à ſon heredité, ou s'il en doit étre fruſtré comme un enfant ſuppoſé; la queſtion a été agitée bien des fois parmy les Romains, auſſi bien qu'entre nous, & il y a eu des partiſans pour & contre l'une & l'autre opinion; pour moy, qui n'ayme pas la longueur je la laiſſeray indeciſe, & n'ajoûteray rien ſur ce fait à ce que j'ay dit cy-deſſus, me contentant ſeulement d'envoyer les plus curieux conſulter le 4. Liv. des Obſ. de *Schenckius*, qui raporte pluſieurs exẽples touchant cette difficulté. Neanmoins je diray qu'il eſt tres-conſtant, que les hommes peuvent bien en cela rendre leurs loix conformes aux regles de la nature, mais je ſoûtiens qu'il leur eſt impoſſible de luy en preſ-

crire

crire d'autres que les ſiennes propres,ni de l'aſſujettir à celles qu'ils font.

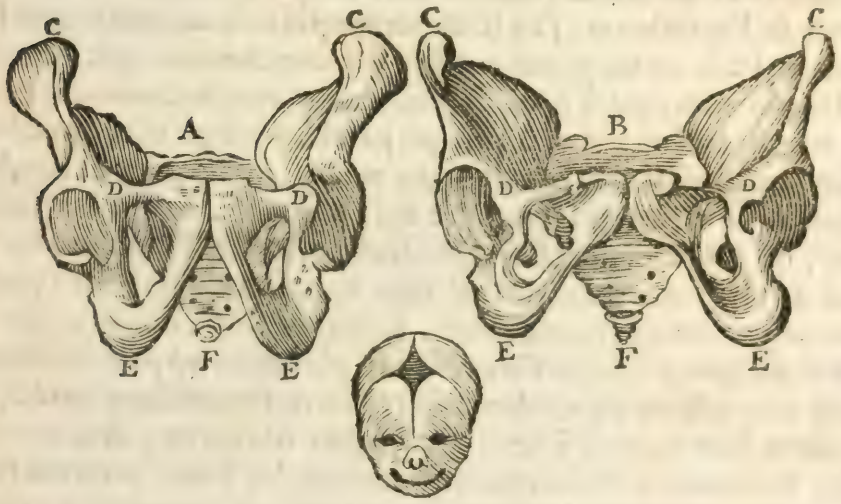
Si le terme entier & parfait eſt neceſſaire, comme nous avons dit, afin que l'accouchement puiſſe eſtre eſtimé legitime & naturel, la bonne ſituation de l'enfant n'y eſt pas moins requiſe, lequel doit venir au monde la teſte premiere, & en droite ligne, ayant la face tournée vers le bas, c'eſt-à-dire vers le cul de ſa mere,les bras couchez le long de ſes coſtez, & les jambes étenduës vers le haut. Cette figure eſt la meilleure & la plus convenable, d'autant qu'aprés que la teſte(qui eſt la partie de l'enfant la plus groſſe(eſt paſſée,toutes les autres ſortent facilement ; & dans cette poſture, toutes les jointures de ſon corps ne ſe pouvant recourber, ne donnent aucun empeſchement à ſon iſſuë, mais toute autre partie qui ſe preſente la premiere dans l'accouchement, le rend fâcheux, & contre nature ; auquel cas il y a ſouvent grand danger pour la mere, ou pour l'enfant, & parfois pour tous deux, s'il n'y ſont bien promptement & adroitement ſecourus.

Ceux qui n'ont pas une parfaite connoiſſance des parties du corps de la femme, qui s'acquiert par l'Anatomie, ſe contentent d'admirer, & ne ſçauroient(à ce qu'ils diſent)concevoir comment il eſt poſſible,que l'enfant qui eſt ſi gros, paſſe au temps de l'accouchement par l'ouverture de la matrice qui eſt petite ; dequoy *Galien*, & beaucoup d'autres Auteurs ſe ſont ſi fort étonnez, que pluſieurs veulent que les os *pubis* de la femme, ſe ſeparent dans ce temps l'un de l'autre pour faire cette voye plus large, ſans quoy ils ſouſtiennent qu'il ſeroit impoſſible que l'enfant eût aſſez d'eſpace pour pouvoir ſortir ; & que pour ce ſujet les femmes qui ſont déja fort avancées en âge,ſouffrent beaucoup plus que les autres dans leur premier accouchement;d'autant que leurs os *pubis* ne peuvent pas ſi facilement ſe ſeparer,ce qui fait ſouvent mourir leurs enfans au paſſage. D'autres pretendent que ce ſont les os des *Iles* qui ſe déjoignent d'avec l'os *ſacrum* pour le meſme ſujet ; & les uns & les autres diſent que ces os qui ſe ſeparent ainſi à l'heure de l'accouchemẽt,y ont eſté diſpoſez peu à peu au paravãt,par des humiditez glaireuſes qui s'écoulent des environs de la matrice, leſquelles amolliſſent pour lors le cartilage qui les joint fermement en d'autres temps : mais ces deux opinions ſont auſſi éloignées de la verité que de la raiſon ; car l'Anatomie nous fait voir tres-manifeſtement, que la matrice ne touche aucunement à ces lieux, pour les pouvoir amollir par ſes humiditez, comme auſſi que ces os ſont tellement joints par le cartilage, au moyen duquel leur articulation ſe fait, qu'il eſt meſme bien difficile de les ſeparer l'un de l'autre avec le

ſcalpelle, principalement ceux des *Iles*, d'avec l'os *ſacrum*, & preſque impoſſible en quelques femmes un peu vieilles, ſans grande violence; quoy que *Ambroiſe Pare* (citant pluſieurs témoins qui furent pour lors preſens à la choſe (nous rapporte l'hiſtoire d'une femme, à laquelle, ayant été penduë quinze jours aprés etre accouchée, il trouva (ſuivant ce qu'il dit) l'os *pubis* ſeparé en ſon milieu, de la largeur d'un demi doigt, & même les os des *Iles* déjoints d'avec l'os *ſacrum* Je ne veux pas l'accuſer d'impoſture en cette rencontre; car j'ay trop de déference pour luy, & l'eſtime trop ſincere pour cela; mais je croy qu'il peut s'étre trompé en la cauſe de cette ſeparation d'os, parce qu'il n'y auroit pas d'apparence, que s'étant ainſi faite dans le temps de l'accouchement, elle eût ainſi reſté quinze jours aprés, de la largeur d'un demi doigt, pour lequel ſujet on auroit auſſi été obligé de porter cette femme au ſupplice; car elle n'auroit pas pû ſe ſoûtenir pour monter elle-meſme a l'échelle de la potence, & s'y tenir debout ſuivant la coûtume de tous les autres patiens, d'autant que le corps n'eſt appuyé que ſur la ſtabilité de ces os, ce qui nous doit faire croire qu'il eſt bien plus vray-ſemblable, que cette ſeparation avoit été cauſée, ou pour avoir laiſſé tomber le cadavre de cette femme, du haut du gibet à terre aprés ſon execution, ou bien pour l'avoir fait heurter en cet endroit avec impetuoſité, contre quelque choſe dure & ſolide.

Mais comment pourrons nous refuter l'autorité de *Riolan*, qui s'appuyant encore de celle de *Paré*, dit au 12. Chap. du 6. Livre de ſon Antropog. qu'il a vû luy-meſme, en preſence de Medecins & Chirurgiens plus de trente fois les os *pubis* ſeparez de la largeur du petit doigt, en des femmes mortes incontinent aprés étre accouchées. Il n'eſt pas neantmoins difficile de juger qu'il ne les a jamais vûs de la ſorte qu'en imagination, puiſqu'il offre de ſe deſdire, & ſe ſoûmet à croire que ces os ne ſe ſeparent pas, ſi on luy peut faire voir que la tête d'un enfant puiſſe ſortir par ce large eſpace qui eſt entre les os *pubis*, l'os *ſacrum*, & ceux de *Iſchion*; c'eſt pourquoy donnons luy la ſatisfaction qu'il deſire, & à tous ceux qui ſont de ſon opinion, qui eſt tres-facile à refuter par l'experience qu'il demande: car ſi nous examinons de prés la differente figure, & la ſtructure de ces os, entre le ſquelet d'une femme, & celuy d'un homme, nous trouverons qu'il y a un plus grand eſpace vuide, & une diſtance de l'un à l'autre de ces os, bien plus conſiderable aux femmes qu'aux hommes, & que pour ce ſujet la plus

petite femme a les os de *l'iſchion* plus éloignez l'un de l'autre, que le plus grand homme ; elles ont toutes auſſi l'os *ſacrum* plus en dehors & le *pubis* plus applati, ce qui rend la ſortie de cette capacité bien plus large, & ſuffiſante, pour donner iſſuë à l'enfant dans le temps de l'accouchement : elles ont encore outre cela les os des *Ilés* beaucoup plus renverſez en dehors, afin que dans la groſſeſſe la matrice ait plus de lieu pour s'étendre vers les coſtez, & qu'elle ſoit ſupportée plus à ſon aiſe, par une telle diſpoſition qu'on peut voir repreſentée en la figure ſuivante.



Ces deux Figures d'os aſſemblez repreſentent les os qui forment toute la capacité hypogaſtrique.

La figure marquée A montre ceux d'un homme, & celle qui eſt marquée B. fait voir ceux de la femme, pour en faire connoître la difference, ce qui eſt que cette capacité eſt bien plus ſpatieuſe aux femmes qu'aux hommes, ainſi qu'on peut facilement voir : Car C. & C. D. & D. E. & E. *ſont bien plus d'eſtans en la cavité l'un de l'autre aux femmes, qu'ils ne ſont pas aux hommes ; & outre cela, les femmes ont le* coccyx *marqué* F. *bien plus courbé en dehors que celuy des hommes ; ce qui fait que*

la teſte de l'enfant peut ſans grande difficulté ſortir par le large paſſage qu'elles ont entre les deux os Il faut *marquez* E. *&* E. *ſans qu'il ſoit neceſſaire que les os* pubis *ſe ſeparent, comme pluſieurs ſe ſont imaginez contre la verité.*

La veſſie & le *rectum* ayant été vuidez des excrémens qu'ils contenoient, n'empêchent auſſi aucunement que la matrice qui a été faite membraneuſe tout exprés, ne ſe puiſſe aſſez dilater, comme elle fait, pour laiſſer ſortir l'enfant dans l'accouchement, par ce grand eſpace vuide qui eſt ſuffiſant pour ce faire, ſans qu'il ſoit beſoin que ces os ſe déjoignent & ſeparent; car ſi cela arrivoit, les femmes ne pourroient pas ſe tenir debout, ainſi que pluſieurs font, incontinent aprés avoir enfanté, d'autant qu'ils ſervent d'appuy comme il eſt dit, & de jonction mitoyenne à tous les autres, tant à ceux de la partie ſuperieure du corps, qu'à ceux de l'inferieure: j'ay bien remarqué cela autrefois dans l'Hôtel-Dieu de Paris en un grand nombre d'accouchemens que j'y ay fait. Quand les femmes, qui y ſont pour faire leur couche commencent d'être en travail; elles vont en une petite chambre qu'elles appellent le chauffoy, auquel lieu on les accouche toutes, ſur un petit lit fort bas & fait exprés; où on les met devant le feu, puis auſſi-tôt que leur beſogne eſt faite, on les mene coucher dans leur lit, qui eſt quelquefois aſſez éloigné de cette chambre, auquel elles vont toutes fort bien à pied, ce qu'elles ne pourroient jamais faire, ſi leurs os *pubis*, ou ceux des *Iles*, avoient été ſeparez l'un de l'autre: bien plus nous voyons ſouvent ces filles qui accouchent en cachette ſe remettre incontinent aprés (pour celer mieux leur faute) à leur occupation ordinaire, comme ſi rien n'étoit; & dans tous les accouchemens que j'ay faits, je ne me ſuis jamais apperçû de cette pretenduë disjonction, en mettant la main ſur le *pubis* de la femme lors que les enfans étoient au paſſage; mais bien ay-je ſeulement ſenty le coccyx ou croupion, qui eſt joint par une articulation un peu laxe, avec l'extremité inferieure de l'os *ſacrum*, ſe recourber en dehors pendant ce temps, auquel lieu les femmes reſſentent ſouvent beaucoup de douleurs, parce que la ſortie de l'enfant y fait une grande violence, & à cauſe que ſa teſte preſſe fort pour lors le *rectum* contre cette partie: de plus ayant vû faire & fait auſſi moy-meſme l'ouverture de pluſieurs femmes qui étoient mortes peu de jours aprés être accouchées j'ay trouvé qu'il étoit meſme difficile de ſeparer ces os avec un fort ſcalpelle, & bien tranchant, où je n'ay auſſi jamais remarqué la moindre apparence qu'il y eût eu aucune ſeparation precedente;

& ſi les vieilles accouchent de leur premier enfant avec plus de peine que ne font les jeunes, cela ne procede point de ce que ces os ſont plus difficiles à ſe ſeparer (ce qu'ils ne font jamais pour les raiſons ſuſdites) mais à cauſe qu'elles ont les membranes de leur matrice bien plus ſeches, dures, & calleuſes; & particulierement ſon orifice interne, qui pour ce ſujet ne peut pas ſe dilater ſi facilement qu'il fait aux jeunes, qui l'ont plus humide; & outre cela, les vieilles ont encore l'articulation du *coccix*, plus ferme, ce qui fait qu'il ne cede pas ſi aiſément à la ſortie de l'enfant. Ayant ſuffiſamment fait connoître ce que c'eſt que l'accouchement, & toutes ſes differences, il nous faut examiner quels ſignes ont coûtume de preceder & quels accompagnent l'accouchement naturel & celuy qui eſt contre nature: c'eſt ce que nous allons montrer au Chapitre ſuivant.

CHAPITRE II.

Les ſignes qui precedent, & ceux qui accompagnent l'accouchement naturel, & les ſignes qui font connoître celuy qui eſt contre nature.

LOrſque les femmes groſſes, principalement celles qui le ſont pour la premiere fois, reſſentent quelques douleurs extraordinaires dans le ventre, elles envoyent au plus viſte querir la Sage-femme, croyant que ce ſoit pour accoucher, laquelle étant venuë doit bien reconnoître la choſe, & prendre garde à ne pas les mettre en travail ſans qu'il y ait de la diſpoſition; car il y va quelquefois de la vie de la mere ou de l'enfant, & ſouvent meſme de celle de tous deux, ſi elle l'excite devant qu'il en ſoit temps. Les douleurs qu'on peut appeller fauſſes ſont cauſées pour l'ordinaire par quelque colique faite de vents, qui vont & viennent en bruiſant par tout le ventre, ſans neantmoins répondre aucunement en bas vers la matrice, comme font celles qui precedent & qui accompagnent l'accouchement, & cette colique eſt diſſipée par linges chauts appliquez ſur le ventre, & en prenant un ou pluſieurs lavemens, par leſquelles choſes les douleurs du vray accouchement s'augmentent au lieu de diminuer; & les douleurs de la colique nephretique ſe denotent & ſe diſtinguent aſſez par les

propres signes de cette maladie. La femme peut encore sentir quelqu'autre sorte de douleurs dans le ventre ; provenant de l'émotion que luy cause le flux de ventre qui se dispose à venir, ce qu'on connoitra facilement par les frequentes dejections qui surviendront ensuite.

Les signes qui procedent de l'accouchement naturel, & qui arrivent peu de jours auparavant, sont que la femme commence à sentir quelques douleurs de reins qui ne luy estoient pas ordinaires, & la tumeur de son ventre qui étoit élevée vers le haut, est tout-à fait affaissée sur le bas, ce qui fait que pour lors elle ne peut pas marcher si facilement qu'elle avoit accoûtumé, & il s'ecoule de la matrice des humiditez glaireuses, que la nature a destinées pour humecter & lubrifier le passage, afin que son orifice interne se puisse plus facilement dilater, quand il en est besoin lequel commençant à s'entrouvrir un peu en ce temps, laisse écouler ces glaires, qui proviennent des humiditez qui transsudent à travers la foible substance des membranes de l'enfant lesquelles acquierent quelque consistance visqueuse par la chaleur des lieux.

Les signes qui accompagnent l'accouchement present, c'est-à-dire qui montrent que la femme est effectivement en travail, sont qu'elle ressent de grandes douleurs vers la region des reins & des lombes, lesquelles venant & se redoublant par intervalles, lui répondent au bas du ventre avec des épreintes reïterées. Elle a le poux plus frequent & plus élevé qu'à l'ordinaire, & le visage rouge & enflammé, à cause que son sang est beaucoup échauffé, par les continuels efforts qu'elle fait pour mettre son enfant au monde, comme aussi à cause que pendant ces fortes épreintes, la respiration est toûjours interceptée, pour raison dequoy le sang se porte à la face en grande abondance; toutes ses parties honteuses se tumefient ; ce qui arrive à cause que la teste de l'enfant (quand elle est proche du passage) vient à pousser & faire écarter en dehors les parties voisines, qui en paroissent ainsi tumefiées ; il lui survient aussi tres-souvent un vomissement, lequel fait croire à plusieurs qui n'en connoissent pas la cause, que les femmes ausquelles il arrive sont en danger ; mais au contraire, c'est ordinairement un signe qu'elles enfanteront bien-tost, d'autant que les bonnes douleurs en sont pour lors excitées, & se redoublent coup sur coup jusques à ce que la besogne soit faite. Ce vomissement est causé par la sympathie qui est entre la matrice & l'estomach, au moyen des ramifications des nerfs de la sixiéme paire du cerveau, qui se di-

ſtribuënt à l'un & à l'autre, par leſquelles elle luy communique la douleur qu'elle reſſent en ce temps, qui vient de l'agitation & commotion que luy cauſent les violens & frequens remuëmens de l'enfant, & de la forte compreſſion que luy font les muſcles du bas ventre pendant les épreintes, pour aider à le mettre dehors : De plus, quand l'accouchement eſt fort proche, il arrive aux femmes un tremblement univerſel, & principalement des cuiſſes & des jambes, non pas avec froid, tel que celuy qui vient au commencement de l'accez des fiévres intermittantes ; mais il ſe fait avec chaleur de tout le corps ; & ſouvent les humiditez qui coulent en ce temps de la matrice, ſont teintes de ſang, ce qui joint aux ſignes cy-deſſus declarez, eſt une marque infaillible de l'accouchement prochain (c'eſt ce que les Sages femmes appellent vulgairement marquer) & alors ſi on met le doigt dans le col de la matrice, on trouve ſon orifice interne dilaté, à l'embouchure duquel ſe preſentent les membranes de l'enfant qui contiennent les eaux leſquelles ſont fortement pouſſées en bas, à chaque douleur qui vient à la femme, pendant quoy on les ſent reſiſter, & paroiſtre au doigt d'autant plus ou moins dures & tenduës, que les douleurs ſont plus ou moins fortes. Ces membranes avec les eaux qu'elles contiennent, quand elles ſont formées (c'eſt à dire quand elles ont gagné le devant de la teſte de l'enfant, qui eſt ce qui fait dire aux Sages-femmes que les eaux ſe forment) ſe preſentant à cet orifice interne, reſſemblent pour lors, aſſez bien par l'attouchement du doigt, à ces œufs avortifs qui n'ont point de coquille, & qui ſont ſeulement couverts d'une ſimple membrane : Enſuite de cela les douleurs ſe redoublant continuellement, les membranes ſe rompent par la forte impulſion des eaux, leſquelles incontinent s'écoulent, aprés quoy on peut facilement ſentir à nud la teſte de l'enfant, qui ſe preſente à l'ouverture de l'orifice interne de la matrice.

Quand toutes ces choſes, ou la plus grande partie, ſe rencontrent enſemble, de quelque temps que la femme puiſſe eſtre groſſe, qu'elle ſoit à terme, ou qu'elle n'y ſoit pas, on peut s'aſſurer qu'elle accouchera bien-toſt : mais on ſe doit bien garder de la mettre en travail, devant que d'en reconnoître la neceſſité par ces ſignes ; car ce ſeroit tourmenter en vain la mere & l'enfant, & les mettre tous deux au hazard de leur vie, ainſi que je trouvay que cette Sage-femme faiſoit, en voulant faire accoucher à ſix mois, une femme qui avoit quelques douleurs de

ventre & de reins, qui luy répondoient en bas ſans aucun autre accident, de laquelle j'ay rapporté l'hiſtoire, au ſeptiéme Chapitre du premier Livre, pour montrer qu'il ne faut pas quelquefois aller ſi vîte en beſogne; & bien qu'on trouve par fois l'orifice interne de la matrice dilaté pour y introduire facilement le doigt, & qu'on touche même la teſte de l'enfant à travers ſes membranes, & que la femme ait auſſi des douleurs dans le ventre, il ne faut pas pour cela toûjours conclure qu'elle ſoit pour lors effectivement en travail; car quoy qu'il y en ait grande apparence, quand ces diſpoſitions ſe rencontrent, la choſe n'eſt pas neanmoins entierement certaine, ſi ces douleurs ne répondent point en bas, comme nous avons dit, & ce qui merite d'être bien obſervé, ſi on ne ſent que les eaux ſe preparent entre les membranes & la teſte de l'enfant. C'eſt pourquoy on doit bien remarquer cette circonſtance, pour éviter de n'eſtre pas trompé en ſon prognoſtic, ainſi que furent deux Sages-femmes en l'occaſion que je vais dire. Il y a environ deux ans que la femme d'un Marchand me manda chez elle pour luy donner mon avis ſur la difficulté de ſon accouchement, dans la creance qu'elle avoit d'eſtre effectivement en travail, comme luy aſſuroient ces deux Sages-femmes: l'ayant touchée pour reconnoître la choſe, je trouvay l'orifice de ſa matrice dilaté de la largeur du pouce, & ſentis aiſément avec le doigt la teſte de ſon enfant à travers ſes membranes, qui eſtoient mollaſſes, & tapiſſées, contre elle, ſans eſtre aucunement tenduës: mais comme cette femme m'eut dit que depuis ſix jours entiers elle avoit des douleurs dans le ventre, qui toutefois ne répondoient aucunement en bas, ainſi que doivent faire les veritables douleurs de l'accouchement, & que je ne ſentis point aucune preparation des eaux de ſon enfant, je lui conſeillay de ſe contenter ſeulement de prendre quelque ſimple clyſtere, & de ſe tenir en repos chaudement en ſon lit; ce qu'ayant fait ſes douleurs ceſſerent, aprés quoy elle reſta encore un mois entier à faire toutes les fonctions de ſon negoce & de ſon ménage, & accoucha au bout de ce temps tres-heureuſement d'un enfant vivant. Or il eſt tres-certain que pour le peu qu'on eût contribué à mettre cette femme en travail, elle ſeroit accouchée à huit mois, ce qui lui auroit pû cauſer un grand préjudice, & à ſon enfant, en avançant ſa naiſſance d'un mois.

On peut dire que l'accouchement eſt contre nature, quand l'enfant vient en mauvaiſe figure & ſituation; c'eſt-à-dire quand il ſe preſente d'autre maniere que la teſte la premiere, & en ligne directe; comme auſſi

auſſi quand les eaux s'écoulent long-temps avant ſa ſortie, d'autant qu'il demeure à ſec dans la matrice, & qu'elles ſont abſolument neceſſaires pour en humecter le paſſage, & le rendre plus gliſſant. Lorſque l'arriere-faix ſort devant l'enfant, c'eſt un accident qui rend toûjours l'accouchement tres-dangereux, tant à raiſon du grand flux de ſang qui ſurvient ordinairement en cette rencontre, dont la mere peut mourir en tres-peu de temps, parce que l'enfant ne recevant plus de nourriture, eſt incontinent ſuffoqué dans la matrice, faute de reſpiration dont il a beſoin pour lors, s'il y demeure tant ſoit peu aprés. L'accouchement eſt encore fâcheux quand il eſt accompagné de fiévre ou d'autre maladie conſiderable, qui peut avoir fait mourir l'enfant dans la matrice; comme auſſi quand les douleurs ſont lentes, & quand elles viennent de loin à loin ſans preſque rien avancer, pour raiſon dequoy les femmes ſont extrémement fatiguées; mais la difficulté la plus frequente & ordinaire, provient de ce que les enfans ſe preſentent en mauvaiſe poſture. Nous parlerons plus preciſément des ſignes de tous ces differens accouchemens, en traitant d'un chacun d'eux cy-aprés: Venons maintenant à la recherche de quelques particularitez, dont il eſt tres-neceſſaire d'avoir connoiſſance, ſans quoy il ſeroit impoſſible de pouvoir ſurement aider les femmes dans l'accouchement naturel, & de remedier à ceux qui ſont contre nature: Examinons donc à ce ſujet toutes les choſes qui ſe rencontrent avec l'enfant dans la matrice au temps de la groſſeſſe, & faiſons premierement la deſcription de celles qui ſe preſentent les premieres à ſon orifice pour ſortir, lorſque la femme eſt preſte d'accoucher qui ſont les membranes & les eaux dans leſquelles l'enfant eſt contenu.

Fig . 10 .

Cette Figure repreſente les membranes de l'enfant tout-à-fait ſeparées de la Matrice, dans leſquelles il eſt contenu avec ſes eaux. Ces membranes reſſemblent en quelque façon à une groſſe veſſie, au travers dequoy on entrevoit un peu la figure de l'enfant : On y voit auſſi à la partie ſuperieure l'arriere-faix, marqué A. du coſté qu'il eſt attaché au fond de la Matrice.

CHAPITRE III.

Des Membranes de l'enfant, & de ſes eaux.

AUſſi-toſt que les deux ſemences ont eſté mêlées confuſément, & qu'elles ont eſté retenuës par l'action de la conception, la matrice commence dans ce meſme moment d'en débroüiller le chaos par le moyen de ſa chaleur, pour en faire la delinéation & la formation de toutes les parties du corps de l'enfant, en agiſſant ſur ces ſemences qui bien qu'elles ſemblent eſtre ſimilaires & uniformes à la veuë, contiennent neantmoins en elles pluſieurs parties diſſemblables en effet, à qui elle

donne le premier mouvement, les ſeparant & les diſtinguant toutes les unes des autres, renfermant au dedans les plus nobles ; & les enduiſant par dehors des plus gluantes & viſqueuſes, deſquelles ſont formées premierement les membranes, qui empêchent que les eſprits, dont la ſemence écumeuſe de l'homme eſt toute remplie, ne viennent pour lors a ſe diſſiper, & qui ſervent aprés cela pour contenir l'enfant & les eaux au milieu deſquelles il nage, afin qu'elles ne s'écoulent.

Comme les membranes du *fœtus* ſont les parties qui paroiſſent les premieres engendrées, auſſi ſont-elles avec les eaux, celles qui dans le temps de l'accouchement ſe preſentent les premieres au paſſage au devant de la teſte de l'enfant. La pluſpart des Auteurs ſont ſi obſcurs dans la deſcription qu'ils font de ces membranes, qu'il eſt tres-difficile de concevoir la choſe comme elle eſt, par l'explication qu'ils en donnent : Ils ne ſont pas meſme d'accord touchant leur nombre ; car pluſieurs en mettent trois pour l'enfant, auſſi-bien que pour les beſtes ; ſçavoir, le *chorion*, *l'amnios*, & *l'allantoïde* : Mais ſi on examine de prés ce qui en eſt, comme j'ay fait pluſieurs fois, on connoîtra qu'il ne s'y en trouve jamais que deux, qui ſont tellement jointes & contiguës l'une à l'autre, qu'on pourroit dire que ce n'en eſt qu'une double, laquelle ſe peut veritablement ſeparer & diviſer en deux. J'explique la choſe de la maniere, afin de la faire mieux concevoir à ceux qui ne le ſçavent pas, parce que bien des gens croyent comme *Galien*, que ces membranes ſont ſeparées & diſtantes l'une de l'autre, & que l'une entoure ſeulement une partie de l'enfant, & l'autre l'environne entierement, & contient ſes eaux, dont partie ſont engendrées de ſa ſueur, & partie de ſon urine (à ce qu'ils s'imaginent) & ils veulent meſme que ces eaux ſoient ſeparées l'une de l'autre par differentes membranes, ce qui eſt tout au contraire ; car elles ſont toutes deux jointes l'une à l'autre de telle ſorte qu'elles ne compoſent que comme un meſme corps & une commune envelope, qui ſert, ainſi que nous avons dit, à contenir tout enſemble l'enfant & ſes eaux, qui ſont toutes d'une meſme nature, & enfermées en meſme membrane, comme je feray connoître cy-aprés en parlant de l'origine de ces eaux. Il n'importe pas à la verité de quelle façon la choſe ſoit expliquée, pourvû qu'elle ſoit entenduë comme elle eſt.

La partie interieure de cette membrane, ou envelope double, ou bien ſi on en veut compter deux, la premiere membrane qui ſe preſente au dehors, eſt appellée *chorion*, du mot Grec χωρίον, qui ſignifie contenir

parce qu'elle contient & environne immediatement l'autre, qu'on nomme *amnios*, c'eſt-à-dire agnelette, à cauſe qu'elle eſt fort mince & deliée. *Galien* au 15. Livre *de l'uſage des parties*, appelle l'arrierefaix *chorion* mais afin de rendre la choſe plus intelligible, nous prenons pour *chorion*: cette premiere membrane, laquelle peut meſme encore ſe ſeparer & diviſer en deux, quoy qu'effectivement ce n'en ſoit qu'une ſeule. Le *chorion* eſt un peu rude & inégal par toute ſa partie exterieure, en laquelle on peut remarquer quantité de petits vaiſſeaux capillaires qui courent tout autour, comme auſſi beaucoup de petits filamens, avec leſquels il eſt attaché de tous coſtez à la matrice; mais il eſt un peu poli en dedans, où il ſe joint de toutes parts, & s'unit avec *l'amnios*, de telle ſorte qu'il ſemble que ce ne ſoit qu'une meſme membrane, ainſi que nous avons dit. Ce *chorion* recouvre le *placenta*, & y eſt fort adherant par toute ſa face qui regarde l'enfant; ce qui ſe fait au moyen de l'entrelaſſement d'une infinité de vaiſſeaux: il vient auſſi vers toute la circonference de ce *placenta* faire ſa principale attache avec la matrice, auquel endroit cette membrane eſt un peu plus épaiſſe.

L'amnios, qui eſt la ſeconde membrane, eſt quatre fois plus mince que le *chorion*: elle eſt fort polie par ſa partie interne; mais elle ne l'eſt pas ſi juſtement du coſté qu'elle s'unit & ſe joint au *chorion*. Cette membrane eſt ſi mince qu'elle en eſt tout-à-fait tranſparante; il ne s'y voit aucun vaiſſeau, ce qui eſt cauſe qu'elle eſt ſi deliée, qu'on ne peut pas preſque ſe l'imaginer qu'en la voyant. Cette *amnios* ne touche en aucune façon au *placenta*, quoy qu'elle le recouvre, mais elle tapiſſe ſeulement toute la partie interne du *chorion* qui lui eſt interpoſé, duquel on la peut ſeparer entierement, ſi on y va bien doucement.

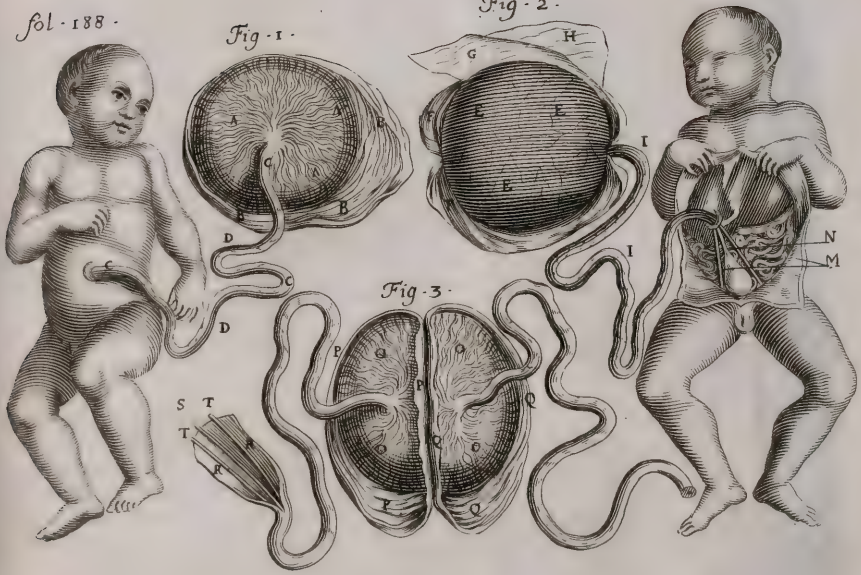
Pour faire encore mieux concevoir la choſe comme elle eſt, il ſera tres-facile de connoître de quelle maniere ſont ces membranes dans la Matrice, ſi on conſidere la compoſition d'un balon, s'imaginant que le cuir qui le recouvre ſoit la matrice de la femme groſſe, & que la veſſie remplie de vent qui eſt au dedans du balon, ſoit cette membrane double du *chorion* & de *l'amnios*, dans quoy l'enfant & ſes eaux ſont contenus enſemble, & comme l'exterieur de cette veſſie touche de toutes parts interieurement par ſon enflure le cuir du balon, de meſme les membranes du *fœtus* ſont jointes de tous coſtez à la matrice, ſinon à l'endroit où l'arrierefaix y eſt adherant, auquel lieu elles paſſent par deſſus, & en recouvrent entierement la partie qui regarde l'enfant.

Fol. 188.

Fig. 1.

Fig. 2.

Fig. 3.



toujours tendineux, & assez sem-

parce qu'elle conti
me *amnios*, c'eſt-à-
Galien au 15. Livr
mais afin de rendr
cette premiere mei
ſer en deux, quoy
eſt un peu rude &
peut remarquer q
autour, comme aul
ché de tous coſtez
ſe joint de toutes
b'e que ce ne ſoit
Ce *chorion* recouv
qui regarde l'enf
infinité de vaiſſ
placenta faire ſa p
membrane eſt un

L'amnios, qui
le *chorion* : elle eſ
juſtement du coſt
eſt ſi mince qu'el
vaiſſeau, ce qui
ſe l'imaginer qu'
au *placenta*, quoy
partie interne du
entierement, ſi

Pour faire en
tres-facile de co
Matrice, ſi on
le cuir qui le rec
ſie remplie de ve

ble du *chorion* & de l'*amnios*, dans [illegible]
nus enſemble, & comme l'exterieur de cette veſſie touche de toutes parts interieurement par ſon enflure le cuir du balon, de meſme les membranes du *fœtus* ſont jointes de tous coſtez à la matrice, ſinon à l'endroit où l'arrierefaix y eſt adherant, auquel lieu elles paſſent par deſſus, & en recouvrent entierement la partie qui regarde l'enfant.

A l'égard de cette troiſiéme, ou plûtoſt prétenduë membrane, que les Auteurs ont nommée *allantoïde*, & qu'ils diſent étre comme une ceinture qui entoure & revêt l'enfant en maniere d'un gros boyau, depuis le cartilage xiphoïde juſques au deſſous des flancs ſeulement, il eſt certain qu'elle ne ſe remarque jamais au *fœtus* humain, ny meſme à tous les animaux qui ne font ordinairement qu'un petit auſſi bien que la femme, comme aux brebis, aux vaches, aux cavales, aux ânesſes, & aux autres, ainſi que j'ay reconnu la choſe, aprés l'avoir pluſieurs fois curieuſement recherchée.

Quelque fois les enfans apportent en naiſſant ces membranes ſur leur téte; ce qui fait dire qu'ils ſeront heureux; mais c'eſt une pure ſuperſtitiõ, d'autant que cela vient de ce qu'elles étoient d'une ſubſtance ſi forte, qu'elles n'ont pas pû être crevées par l'impulſion des eaux, & par les efforts que la femme fait en accouchant, ou de ce que ſes paſſages étant bien larges, & l'enfant fort petit, la ſortie en a été tres-facile & ſans aucune violence. C'eſt dans la verité pour ce ſujet, qu'on doit dire qu'ils ſont heureux d'étre venus ſi à leur aiſe, comme auſſi la mere l'eſt-elle bien d'étre ainſi délivrée, car dans les accouchemens difficiles, les enfans ne naiſſent jamais coiffez de la façon; à cauſe qu'étant tourmentez & fort preſſez au paſſage, ces membranes s'y rompent & y demeurent toûjours.

Au dedans des membranes de l'enfant, diſpoſées, comme je l'ay expliqué, les eaux ſont contenuës, au milieu deſquelles il nage & eſt ſitué: l'origine de ces eaux paroîtra fort incertaine, ſi on conſidere auſſi ſur ce ſujet les differens ſentimens des Auteurs. Aucuns veulent qu'elles viennent de l'urine, qui eſt vuidée de la veſſie par l'ouraque, & ſe fondent ſur ce qu'il ne ſe rencontre pas d'autre voye plus droite & plus facile pour ce faire, & qu'il eſt aiſé de connoître que c'eſt de l'urine, par la couleur, & par la ſaveur que ces eaux ont, toute ſemblable à celle qui eſt contenuë dans la veſſie. Il eſt neanmoins bien certain que cela ne peut pas étre ainſi qu'ils le diſent; d'autant que l'ouraque n'eſt pas percé au *fœtus*, & qu'il ne ſort pas hors de ſon nombril; car par l'endroit qu'il y eſt attaché, il ſe trouve toûjours tendineux, & aſſez ſemblable à une petite corde de luth, au travers dequoy il ne peut tres aſſurément rien paſſer, tant ſubtil puiſſe-t-il étre comme je l'ay obſervé, & veu auſſi remarquer par pluſieurs fois à deffunt Monſieur *Gayant*; qui étoit avec l'approbation univerſelle, l'Anatomiſte le plus exact & le plus expert qui ait été depuis long-temps à Paris; pour le merite duquel

ſa Majeſté luy avoit fait l'honneur de le choiſir par preference à tous autres, pour faire de curieuſes recherches, & pluſieurs belles experiences anatomiques, à quoy s'occupent continuellement quantité de gens d'élite & tres-ſçavans, dont l'Academie Royale eſt cõpoſée. Or cette conformation naturelle nous fait bien voir que *Du Laurens* s'eſt abuſé quand il a dit qu'il avoit vû un homme, auquel l'ouraque ne s'étoit pas refermé, vuider quantité d'eau par l'umbilic, inferant de là qu'elle venoit de la veſſie par cet ouraque, & que celle qui étoit contenuë dans les membranes de l'enfant, y étoit ainſi amaſſée. Je ne doute pas qu'il n'ait vû cet homme jetter beaucoup d'eau par le nombril, comme il dit, mais elle venoit aſſûrement de la capacité du bas ventre, où il y avoit hydropiſie, & non pas de la veſſie; parce qu'il ne ſe rencontre point de cavité dans l'ouraque, ainſi que nous venons de dire, à moins qu'elle ne ſoit contre l'ordre de nature, ſur quoy en ce cas il ne faut pas faire ſon fondement, pour affirmer que la choſe doit étre de meſme à tous les autres ſujets.

Il y en a d'autres qui ont bien auſſi l'opinion que ces eaux viennent des urines; mais ils veulent qu'elles ſortent par la verge, de laquelle le chemin ſe trouve toûjours ouvert, & non point par l'ouraque, qui n'eſt jamais percé. Pour moy je croy, ce me ſemble, avec bien plus de raiſon, que ces eaux ſont ſeulement engendrées des humiditez vaporeuſes, qui tranſſudent & s'exhalent perpetuellement du corps de l'enfant, leſquelles venant à rencontrer ſes membranes, au travers dequoy ne pouvant paſſer, à cauſe qu'elles ſont tres-denſes & ſerrées, ſe convertiſſent en eau qui s'amaſſe ainſi petit à petit, auſſi-bien dans le commencement de la groſſeſſe, lorſque l'enfant n'étant point tout à fait formé, n'a pas encore de vie manifeſte, que durant les autres temps auſquels il eſt vivant; car il ſort & s'exhale continuellement des vapeurs de tous les corps poreux qui ſont chauds & humides, comme eſt celuy de *l'embryon*; & la raiſon eſt aſſez foible, par laquelle on ſoûtient que ces eaux doivent provenir de l'urine, à cauſe qu'elles ont une ſaveur ſalée, qui luy eſt toute ſemblable; car les ſueurs, les larmes, & autres humiditez qui diſtilent & tranſſudent du corps, ſont pareillement ſalées auſſi bien que l'urine, dont l'enfant durant qu'il eſt au ventre de ſa mere ne peut pas avoir beaucoup, non plus que de matiere dans les inteſtins; d'autant qu'il ne prend en ce temps aucuns alimens par la bouche, & que toutes ſes humiditez ſuperfluës paſſent facilement par tranſpiration, au travers de la ſubſtance de toutes les parties de ſon corps qui eſt fort

tendrelet. C'eſt pourquoy je ne conçois pas la neceſſité qui le pourroit obliger à vuider plûtoſt l'urine qui eſt dans ſa veſſie en petite quantité, que les excrémens qui ſont dans ſes inteſtins ; ce qu'il ne fait auſſi pour lors, ny d'une façon ny d'autre, mais ſeulement aprés qu'il eſt né. *Bartholin* & quelques autres veulent neantmoins que l'enfant urine par la verge, & que ſes eaux en proviennent; mais il y a bien plus d'apparence que ce ſoit par la ſeule tranſpiration, comme j'ay dit ; car lorſqu'il n'eſt pas tout à fait formé, & qu'il n'a pas encore de vie manifeſte, on ne laiſſe pas de trouver ces eaux en quantité proportionnée à la groſſeur de ſon corps, & meſme il s'en rencontre auſſi dans les groſſeſſes de faux germes ; ce qui fait bien voir pour lors que ce n'eſt point de l'urine renduë par l'ouraque ou par la verge, ainſi que tout le monde s'imagine & ce qui le prouve encore tres-manifeſtement, c'eſt l'exemple de quelques enfans qu'on voit naître ſans avoir la verge percée, leſquels ne laiſſoient pas d'avoir ces meſmes eaux en auſſi grande abondance que les autres lorſqu'ils étoient au ventre de leur mere.

Il faut obſerver quand il y a pluſieurs enfans, qu'ils ne ſont jamais en une meſme envelope, à moins qu'ils n'ayent leurs corps joints & adherans l'un à l'autre (ce qui eſt tres-rare & monſtrueux lorſqu'il arrive ;) mais chacun d'eux a toûjours ſes membranes & ſes eaux diſtinctes & ſeparées, dans leſquelles il eſt envelopé en particulier.

Ces eaux ainſi amaſſées dans ces membranes, ont pluſieurs uſages tres-conſiderables. Elles ſervent à l'enfant pour ſe mouvoir, en nageant plus facilement d'un côté & d'autre, afin que par ſes mouvemens frequens il ne vienne à bleſſer la matrice, en heurtant à ſec contre elle, ce qui luy cauſeroit de grandes douleurs, & pourroit fort ſouvent exciter l'avortement; elles le deffendent encore des injures exterieures, en éludant la violence des coups que la femme groſſe peut recevoir ſur le ventre, & elles ſervent grandement auſſi à faciliter ſa ſortie dans le temps de l'accouchement, d'autant qu'elles rendent le paſſage fort gliſſant, & par ce moyen l'orifice de la matrice en étant humecté, s'étend & prête bien mieux, quand elles viennent à s'écouler lorſque l'enfant eſt tout prêt à ſortir, ou peu devant; car autrement demeurant à ſec, il auroit bien plus de peine à venir au monde, & la mere en ſeroit auſſi beaucoup plus tourmentée.

Iean Claude de la Corvée, Medecin de la Reine de Pologne derniere decedée, en ſon Livre intitulé, *De nutritione fœtus*, veut que ces eaux ſervent principalement à nourrir l'enfant, & qu'il les ſucce avec la bou-

che, & les avalle (à ce qu'il s'eſt imaginé) durant tout le temps qu'il eſt dans la matrice : mais la verité du contraire étant connuë des moindres apprentifs, ce ſeroit ſe fatiguer en vain, que de s'arrêter à refuter toutes les raiſons qu'il apporte pour prouver & ſoûtenir ſon dire, car elles ſe détruiſent aſſez d'elles-meſmes, & correſpondent toutes à la fauſſeté de leur principe qui n'eſt fondé que ſur un paſſage *d Hypocrate* au Livre *de principiis aut carnibus*, où il eſt dit que l'enfant comprimant ſes levres ſucce l'aliment de la matrice, auquel on peut oppoſer l'autorité d'*Ariſtote* qui refute bien cette erreur au 5. Ch. du 2. Liv. *de la gener. des anim.* joint à cela qu'on ne doit pas avoir égard à ce premier paſſage d'*Hypocrate*, puiſque luy-meſme ſe contredit, & ſoûtient le contraire au Livre *de octimeſtri*, où il dit preciſement, que l'umbilic de l'enfant eſt la ſeule partie de ſon corps par où il reçoit l'aliment de la matrice, & que toutes ſes autres parties ſont exactement fermées, & ne s'ouvrent pas devant qu'il ſoit ſorti du ventre de ſa mere. Mais pour faire connoître que ces eaux n'ont aucune qualité propre à nourrir l'enfant, c'eſt que ſi on en met ſur le feu dans quelque vaſe, comme j'ay fait pluſieurs fois, on verra qu'elles s'évaporeront entierement, ſans acquerir aucune conſiſtance épaiſſe par la chaleur du feu à meſure qu'elles diminuëront, comme font toutes les humeurs qui ſont capables de nourrir, ainſi qu'il arrive en la ſimple ſeroſité de ſang, laquelle étant ſeparée de ſa maſſe, ſe coagule comme fait un blanc d'œuf, auſſi-tôt qu'on la met chauffer au feu ; ce qui fait bien voir que ces eaux ne ſont pas de cette eſpece, & qu'elles ne pourroient pas ſervir de nourriture à l'enfant, quand meſme il les ſucceroit & avaleroit par la bouche.

Ayant fait ſuffiſamment l'explication des membranes & des eaux du *fœtus*, il nous faut enſuite de cela rechercher la connoiſſance des parties, par le moyen deſquelles il reçoit ſa veritable nourriture, lorſqu'il eſt dans la matrice, c'eſt de quoy nous allons preſentement diſcourir.

Ces

Ces trois Figures repreſentent le *Placenta*, ou l'arrierefaix, & les vaiſſeaux umbilicaux de l'enfant.

La premiere montre la figure de l'arrierefaix, au milieu duquel eſt attaché le cordon de l'umbilic; on voit auſſi autour de cet arrierefaix les membranes de l'enfant, qui reſtent ainſi ridées quand il en eſt déhors.

A. A. A. *Montrent le corps de l'arrierefaix.*

B. B. B. *Les membranes qui ſont attachées tout autour.*

C. C. C. *Le cordon de l'enfant qui contient ſes vaiſſeaux umbilicaux, leſquels ſortant de ſon nombril, vont s'inſerer au milieu de l'arrierefaix, où ils produiſent une infinité de rameaux.*

D. D. *Certaines éminences appellées nœuds, qui ſe rencontrent au cordon, provenant de la dilatation des vaiſſeaux umbilicaux plus grande en un lieu qu'en l'autre.*

La ſeconde Figure repreſente l'arrierefaix retourné de l'autre côté & le ventre de l'enfant ouvert, pour y conſiderer la diſtribution des vaiſſeaux umbilicaux.

E. E. E. *Montrent l'arrierefaix du côté par lequel il eſt attaché contre la Matrice; on ne voit pas en cette face aucune apparence de vaiſſeaux comme en l'autre; mais ſeulement quelques ſimples interlignes, & de petites embouchures, par où le ſang qui tranſſude de la Matrice diſtile dans cette maſſe parenchymateuſe.*

F. F. F. *Les membranes.*

G. *Une partie du* Chorion *qui a été ſeparée de l'*Amnios, *qui eſt marquée par* H.

H. *Une portion de l'*Amnios *ſeparée du* Chorion *marqué par* G.

I. I. I. *Le cordon de l'umbilic, où on voit auſſi pluſieurs nœuds.*

K. *L'umbilic, dans lequel entrent les vaiſſeaux.*

L. *La veine umbilicale, qui entre dans la fiſſure du foye.*

M. *Les deux arteres umbilicales, qui ſe conduiſent le long des côtez de la veſſie, vont s'inſerer dans les arteres iliaques, & quelque fois dans les hypogaſtriques.*

N. *L'ouraque, qui du fond de la veſſie, couché entre les deux arteres umbilicales, va s'attacher à l'umbilic, ſans paſſer outre, auquel endroit il eſt extremement delié, & n'eſt aucunement percé.*

La troisiéme Figure fait voir celle d'un arrierefaix de deux enfans, auquel il se rencontre pour lors autant de cordons, & chaque enfant y a aussi ses membranes separées.

O.O.O.O. *Le corps de l'arrierefaix, qui est commun à tous les deux enfans*

P. P. P. *Les membranes qui servent à enveloper particulierement l'enfant. qui est de ce costé-là.*

Q.Q.Q. *Les autres mẽbranes qui servent à contenir separement l'autre enfant*

Quant aux cordons qui tiennent à cet arrierefaix double, celuy du côté droit est dissequé en son extremité, pour faire voir qu'il ne s'y rencontre que trois vaisseaux seulement.

R. R. *Montrent une forte membrane dont sont révêtus ces trois vaisseaux umbilicaux.*

S. *La veine qui est fort grosse.*

T. T. *Les deux arteres qui sont beaucoup plus petites que la veine. L'autre cordon est coupé en l'autre extremité, où on voit seulement les orifices des vaisseaux.*

CHAPITRE IV.

Du Placenta, *& des vaisseaux umbilicaux de l'enfant.*

COmme l'enfant devoit étre nourry du seul sang de sa mere durant le temps qu'il est dans la matrice, & que toutes les femmes grosses ne l'ont jamais ny beau ny bon, la nature providente a formé le *placenta* pour luy servir de reservoir, afin qu'il en eût toûjours suffisamment, & qu'il y fût derechef élabouré & perfectionné, pour étre rendu convenable à sa nourriture, parce qu'il n'eût pas pû sans doute, convertir en sa substance delicate un sang si grossier qu'est celuy de la mere, s'il n'avoit été auparavant purifié dans ce *placenta* d'où il luy est envoyé ensuite par le moyen de la veine umbilicale, & est raporté comme nous dirons cy-aprez, par les arteres, qui sont les conduits dont est composé le cordon de l'umbilic. Disons donc que le *placenta* n'est autre chose qu'une masse spongieuse & charnuë, semblable en quelque façon à la substance de la rate, tissuë & entrelassée d'une infinité de veines & d'arteres, qui composent la plus grande partie de son corps, faite pour recevoir & purifier le sang de la mere destiné à la nourriture de l'enfant qui est dans la matrice. Cette masse de chair spongieuse est ainsi appellée,

parce qu'elle reſſemble en figure à un gâteau ; aucuns la nomment le delivre, à cauſe qu'étant ſortie aprés l'iſſuë de l'enfant la femme eſt tout à fait délivrée du fardeau de la groſſeſſe : On l'appelle auſſi vulgairement l'arrierefaix, parce que c'eſt comme un ſecond faix dont la femme ne ſe décharge qu'aprés que l'enfant eſt hors de la matrice : Il y en a qui luy donnent le nom de foye uterin, d'autant qu'il ſert comme d'un foye, pour preparer le ſang deſtiné à la nourriture de l'enfant ; & *Dulaurens* aime mieux l'appeller le *pancreas* de la matrice, & luy donne le même uſage qu'au *pancreas* du bas ventre, ſçavoir d'appuyer & ſoûtenir les vaiſſeaux du nombril, qui viennent repandre un nombre infiny de rameaux dans toute ſa ſubſtance.

Ce *placenta* eſt fait du ſang menſtruel de la mere qui affluë dans la matrice, par l'accumulation duquel ſa maſſe parenchymateuſe eſt formée; ſa figure eſt plate & ronde, de la largeur d'une aſſiette, & de l'épaiſſeur de deux travers de doigt vers ſon milieu, auquel endroit ſont attachez les vaiſſeaux umbilicaux ; mais il eſt un peu moins épais vers les extremitez de toute ſa circonference. Il eſt couvert du *chorion*, & de *l'amnios* du côté ſeulement qui regarde l'enfant, & de l'autre il eſt joint & attaché au fond de la partie interne de la matrice : Sa plus forte attache avec elle (qui eſt en ſa circonference) eſt faite par le moyen de ce *chorion*, comme nous avons dit au Chapitre precedent, lequel adhere ſi fortement au *placenta*, par l'entrelaſſement d'une infinité de vaiſſeaux qui paroiſſent fort gros en ſa ſurface, qu'il n'en peut pas étre ſeparé ſans laceration de ſa ſubſtance.

Si on conſidere de bien prés, comme j'ay fait, le *placenta* du côté qu'il ſe joint avec la matrice, on remarquera qu'il ſemble y être auſſi enduit d'une eſpece de legere membrane, qui eſt ſi fragile & ſi déliée, qu'il ne paroît preſque pas qu'il y en ait : On la verra toutefois manifeſtement en eſſuyant bien le ſang dont cette partie eſt toûjours teinte. On obſervera encore, que toute la face de ce côté eſt comme entrecoupée de pluſieurs interlignes ſemblables en quelque façon à celles qui ſe remarquent en la ſurface des reins de bœuf : Il y paroît auſſi pluſieurs petites emboucheures par où le ſang qui tranſſude à travers la ſubſtance poreuſe de la matrice, diſtille dans cette maſſe charnuë.

Quoy qu'il y ait deux enfans dans la matrice, & même quand il y en a trois, s'ils ſont jumeaux, c'eſt à dire, engendrez d'un même coït, ils n'ont pour l'ordinaire qu'un arrierefaix commun, lequel a ſeule-

ment autant de cordons qui s'y terminent, qu'il y a d'enfans; leſquels neanmoins ſont entierement ſeparez l'un de l'autre par leurs membranes particulieres, dans leſquelles chaque enfant eſt contenu avec ſes eaux à part, à moins qu'ils n'ayent, comme j'ay dit au precedent Chapitre, leurs corps joints & adherans l'un à l'autre; auquel cas les jumeaux de cette nature, qui ſont pour cela monſtrueux, ont auſſi leurs eaux communes, & ſont envelopez en meſmes membranes. Mais s'il s'eſt fait ſuperfetation, il y aura autant d'arrierefaix que d'enfans; & comme la ſuperfetation (ſi tant eſt qu'elle ſe puiſſe faire) arrive tres-rarement auſſi voit-on fort peu de femmes avoir pluſieurs délivres ſeparez, quand elles accouchent de pluſieurs enfans.

Nous ne voyons quaſi que la femme ſeule qui ait un arrierefaix de la ſorte que je viens de décrire, & qui s'en décharge comme de choſe inutile, lorſque l'enfant eſt ſorti; car la pluſpart des autres animaux ne jettent rien aprés avoir fait leurs petits, ſinon les ſeules eaux avec quelques glaires, & les membranes qui les entouroient; & au lieu de cette maſſe charnuë, ceux qui ne font ordinairement qu'un petit comme la femme, ont ſeulement des cotyledons, qui ſont pluſieurs glandules ſpongieuſes, jointes interieurement à la propre ſubſtance de leur matrice, où vont aboutir tous les rameaux des vaiſſeaux umbilicaux de leurs petits, leſquelles glandules, comme j'ay remarqué pluſieurs fois par l'ouverture des brebis, ne ſont pas plus groſſes que des grains de chenevy, lorſqu'elles n'ont point de petit dans le ventre; mais quand elles ſont pleines, elles ſe tumifient extremement, & deviennent de la groſſeur du pouce, les unes plus & les autres moins; elles reſſemblent pour lors aſſez bien en figure à un champignon rond, qui ne ſeroit pas encore épanoüy, le regardant par l'envers, aprés luy avoir coupé toute la queuë; & à chacun de ces cotyledons ou glandules, ſont attachées des ramifications des vaiſſeaux umbilicaux: neanmoins il eſt certain que les animaux qui font ordinairement pluſieurs petits d'une portée, comme les chiennes, les lapines, & autres, n'ont point ces cotyledons, au lieu dequoy chaque petit a dans ſa cellule une eſpece de *placenta* particulier, que la mere mange auſſi-tôt qu'elle l'a vuidé, aprés avoir rongé & coupé avec les dents les vaiſſeaux umbilicaux qui y tiennent.

Lorſque la femme groſſe a quelque indiſpoſition de toute l'habitude, quelque legere qu'elle ſoit, il y en a preſque toûjours quelque marque & impreſſion; ſoit en la couleur, ſoit en la ſubſtance de l'arrierefaix

qu'elle vuide en ſon accouchement ; d'autant que cette partie étant d'une ſubſtance fort molle & ſpongieuſe, s'abreuve facilement des mauvaiſes humeurs du corps, qui avoient coûtume de ſe décharger par la matrice. Sa couleur naturelle doit étre d'un rouge d'autant plus beau & vermeil, que la femme ſe porte bien, & ſa ſubſtance doit étre ſaine & également molle, ſans aucune dureté ſcyrrheuſe.

Du milieu de l'arrierefaix ſort un cordon, compoſé de pluſieurs vaiſſeaux joints enſemble, qui ſervent à conduire le ſang deſtiné à la nourriture de l'enfant, le nombre deſquels eſt en controverſe parmy les Auteurs. Aucuns en mettent quatre, ſçavoir deux veines, & deux arteres, d'autres en comptent cinq, y ajoûtant l'ouraque, comme fait *Galien*; mais il eſt tres-certain qu'il ne s'en rencontre que trois ſeulement au *fœtus* humain, comme je l'ay reconnu par la diſſection que j'ay faite de pluſieurs, ſçavoir une veine & deux arteres. La veine ayant jetté dans le *placenta* une infinité de rameaux ſemblables aux racines d'un arbre, ſe conduit par un ſeul canal tout le long du cordon juſques au nombril de l'enfant, qu'elle traverſe pour ſe terminer enfin au milieu de la fiſſure qui eſt en la partie inferieure du foye; & les deux arteres naiſſans du même *placenta*, par un grand nombre de ſemblables racines, vont par deux conduits le long de ce meſme cordon, en perçant pareillement le nombril de l'enfant, aboutir dans ſes arteres iliaques, & quelquefois dans les hypogaſtriques. La veine eſt beaucoup plus groſſe que ne ſont pas les arteres; ſa cavité eſt bien large pour y mettre une plume à écrire; & celle des arteres, comme pour y fourrer un fer de mediocre aiguillette, c'eſt à dire plus petite de la moitié que celle de la veine. Les arteres ſont pluſieurs replis tortueux & inégaux le long de leur chemin; mais la veine eſt conduite bien plus directement dans tout ſon progrez.

Ces trois vaiſſeaux qui compoſent le cordon, ſont envelopez d'une membrane aſſez forte & épaiſſe, provenant du *chorion*, laquelle eſt auſſi revêtuë d'une production de *l'amnios*; qui s'en peut facilement détacher : mais outre que cette premiere leur ſert comme d'une gaîne, dans quoy ils ſont tous trois logez, elle les ſepare encore l'un de l'autre par ſes redoublemens. Quand les vaiſſeaux de ce cordon ſont pleins de ſang, il eſt environ de la groſſeur du doigt, & de la longueur d'une grande demy aulne ordinairement, & parfois de deux tiers, ou de trois quartiers, qui ſont environ quatre grandes palmes de main. Il eſt neceſſaire qu'il ait cette longueur, afin que l'enfant puiſſe avoir la

liberté de se mouvoir dans la Matrice, & d'en sortir dans le temps de l'accouchement sans tirailler l'arrierefaix auquel il est attaché. On y voit beaucoup d'inégalitez assez éminentes, qui semblent estre comme des nœuds, lesquelles ne procedent que du repliement tortueux de ses vaisseaux, qui étant variqueux & plus pleins de sang en un endroit qu'en l'autre, font ces éminences. Il y a des Sages-femmes qui croyent superstitieusement, ou veulent faire croire que le nombre de ces pretendus nœuds est proportionné à celuy des enfans que la femme doit porter ensuite, ce qui est sans raison, dautant que celle qui accouche à quarante ans & pour la derniere fois, ainsi qu'on voit journellement a autant de nœuds au cordon de son enfant, que celle de vingt ans, qui en doit avoir plus d'une douzaine; elles disent outre cela, que si le premier nœud est rouge, le premier enfant que la femme fera ensuite, doit estre un garçon, & que s'il est blanc, ce sera une fille; mais cette opinion n'a pas un fondement plus solide ny plus raisonnable que l'autre; car ces nœuds paroissent seulement rouges, ou pour mieux dire d'un bleu obscur, selon que les vaisseaux sont plus ou moins pleins de sang, qui est ce qui leur donne une telle couleur, laquelle est aussi d'autant plus manifeste que ces vaisseaux sont superficiels en cét endroit.

Il y a bien des Auteurs qui admettent, comme nous avons dit, l'ouraque au nombre des vaisseaux umbilicaux, & disent qu'il sert à vuider l'urine de l'enfant dans ses membranes; neanmoins l'experience nous montre que ce n'est pas un vaisseau, & qu'il ne sort pas du nombril; mais que c'est seulement un ligament au *fœtus* aussi bien qu'à l'homme, qui du fond de la vessie vient se terminer à l'umbilic, sans le traverser comme ils ont crû avec abus. J'ay ouvert & disequé plus de quarante *fœtus*, ausquels, je ne l'ay jamais trouvé percé, mais toûjours solide & tendineux vers l'endroit où il s'attache au nombril, & fort semblable, comme j'ay déja dit, à une petite corde de luth. Toutefois je l'ay toûjours vû manifestement cave aux brebis, lequel se terminoit avec les autres vaisseaux umbilicaux à leurs cotyledons, ausquels animaux se voyent aussi deux veines umbilicales qui vont au foye, toutes deux l'une proche de l'autre, ce qui fait que leur cordon est composé de cinq vaisseaux, mais il n'en est pas de mesme au *fœtus* humain; car il n'a qu'une seule veine & deux arteres umbilicales; c'est ce qui me fait croire que *Galien* disant au Livre *de la dissection de la Matrice*, que le cordon de l'umbilic est composé de cinq vaisseaux, a plûtost fait la description de celuy de ces sortes d'animaux, que de celuy de l'enfant,

Pour bien ſçavoir comment la nourriture eſt portée à l'enfant par les vaiſſeaux umbilicaux il eſt fort neceſſaire de concevoir & connoître de quelle maniere la circulation du ſang ſe fait; ce qui arrive ainſi à ſon égard. Le ſang ayant eſté apporté par les arteres de la mere, qui aboutiſſent au fond de la Matrice dans le *placenta* qui y eſt attaché; il s'en fait une transfuſion naturelle par la veine umbilicale dans le foye de l'enfant; enſuite de quoy il eſt porté dans la veine cave, & de là au cœur, où étant il eſt envoyé à toutes les parties par le moyen des arteres, & une portion pareille à peu prés en quantité étant dans les arteres iliaques, eſt conduite dans les umbilicales qui viennent y aboutir, pour eſtre raportée dans le *placenta*, où ce ſang étant encore élabouré retourne faire le meſme chemin par la veine umbilicale, allant derechef au foye de l'enfant, & de là au cœur, & ainſi toûjours ſucceſſivement ſans aucune diſcontinuation. Mais pour concevoir bien facilement comment le ſang circule dans le *placenta*, & comment par le moyen de cette partie il s'en fait une mutuelle transfuſion de l'un à l'autre, tant à l'égard de la mere qu'à celuy de l'enfant, il ne faut que s'imaginer que ce ſoit une partie commune & dépendante du corps de l'un & de l'autre; car quant à la mere, la circulation s'y fait comme dans ſon bras, ou dans une autre partie telle qu'elle ſoit; pour ce qui eſt de l'enfant, il en eſt auſſi de meſme.

On ne remarque aucunes valvules dans la veine umbilicale, ainſi que je l'ay curieuſement examiné, auſſi n'y ſont-elles pas neceſſaires: Ces valvules ſont fort frequentes dans les veines des bras & dans celles des jambes, à cauſe que ces parties ſont obligées de faire quantité de differens mouvemens, qui en comprimant les vaiſſeaux troubleroient la circulation du ſang, s'il n'étoit ainſi ſoûtenu & empêché de reculer; mais la veine umbilicale n'en a eu aucun beſoin, parce que le cordon de l'enfant eſt flotant au milieu de ſes eaux, où ne pouvant pas eſtre comprimée, le mouvement du ſang n'y peut pas auſſi eſtre intercepté comme il eſt quelquefois dans les bras & dans les jambes, ou dans les autres parties qui font quelque forte contraction.

Auſſi toſt que l'enfant eſt né, ces vaiſſeaux qui ſont plus gros au *fœtus*, à cauſe de leur cavité, qu'ils ne ſont en l'homme, ſe deſſeichent, & leur partie qui eſt hors du ventre tombe, & ſe ſepare tout proche du nombril cinq ou ſix jours aprés, pour raiſon dequoy ils perdent leur premier uſage, & commencent enſuite à degenerer en ligamens ſuſpenſoires; ſçavoir la veine en celuy du foye, & les deux arteres ſervent à étendre &

soûtenir la veſſie par les côtez en s'y joignãt, le fond de laquelle eſt encore ſuſpendu par l'ouraque, qui ne ſort point du nombril, comme il a été dit, ce qui demeure ainſi pendant tout le reſte de la vie. Nous avons juſques icy fait mention de toutes les choſes qui ſe trouvẽt avec l'enfant dans la matrice, faiſons maintenant connoître quelles ſont les differentes ſituations naturelles qu'il y tient, ſelon les differẽs tems de la groſſeſſe; c'eſt une choſe qui eſt d'aſſez grande conſequence pour y faire quelque reflexion.

LES TROIS FIGVRES SVIVANTES repreſentent les differentes ſituations naturelles de l'enfant dans la Matrice.

Celle qui eſt marquée B. montre comme il eſt ſitué durant les ſept ou huit premiers mois de la groſſeſſe.

Celle qui eſt marquée A. *fait voir la même ſituation par la partie poſterieure.*

Et la troiſiéme marquée C. *repreſente de quelle façon il eſt ſitué vers le dernier mois de la groſſeſſe, & dans le tems qu'il ſe diſpoſe à ſortir.*

Explication de toutes les Matrices, dans leſquelles ſont contenus tous les enfans qui ſont repréſentez en differentes poſtures, tant en ce lieu qu'en tous les autres cy-aprés.

A.A.A.A. *montrent la ſubſtance de la matrice.*

B. *La membrane apellée* chorion, *qui tapiſſe interieurement toute la matrice.*

C.C.C.C. *La membrane* amnios, *qui eſt tellement jointe & unie au* chorion, *qu'il ſemble que toutes les deux ne ſoient qu'une ſeule membrane.*

D.D.D.D.D. *Montrent tout le vuide qui eſt remply d'eau, au milieu dequoy l'enfant nage & eſt ſitué.*

E.E. *L'arriere faix ſitué au fond de la matrice.*

F.F.F. *Le cordon de l'umbilic, qui eſt ondoyant deça & delà dans les eaux*

CHAPITRE V.

Des differentes ſituations naturelles de l'enfant au ventre de ſa mere ſelon les differens tems de la groſſeſſe.

LOrſque nous aurons expliqué quelles ſont les differentes ſituations naturelles de l'enfant, on aura facilement la connoiſſance de celles qui

qui étant contre nature cauſent la plus-part des mauvais accouchemens. On peut dire en general que les enfans, tant les mâles que les femelles, ſont pour l'ordinaire toûjours ſituez au milieu de la matrice ; car quoy qu'on remarque quelque fois le ventre de la femme groſſe plus élevé d'un côté que d'autre, cela ne vient que de ce que le globe de la matrice incline davantage, & cette ſituation de coſté ſe doit entendre ſeulement à l'égard du ventre de la mere, & non au reſpect de la matrice, dans le milieu de laquelle il eſt toûjours placé, à cauſe qu'il ne ſe rencontre en celle de la femme qu'une ſeule cavité, qui eſt ſimplement marquée d'une petite ligne en ſa longueur, & non pas deux ou pluſieurs ſeparations, comme on voit en celle des autres animaux.

Il y a des Auteurs qui veulent que ces deux cavitez imaginaires ſoient le ſujet pour lequel la femme porte quelque fois deux enfans, & parfois meſme davantage ; & que les mâles s'engendrent plûtôt au côté droit, & les femelles au gauche ; ce qui eſt le ſentiment *d'Hipocrate* en l'Aphor. 48. du 5. Liv. où il dit, *fœtus mares dextrâ uteri parte, fœminæ ſiniſtrâ magis geſtantur* ; mais ſans qu'il y ait aucune regle certaine pour cela, quelques femmes portent les mâles au coſté gauche, d'autres les femelles vers le droit ; & quand il ſe rencontre deux enfans, ils ſont quelquefois tous deux d'un meſme ſexe, d'autrefois non, & ſont indifferemment ſituez à droit ou à gauche. Voilà ce qu'on peut dire de la ſituation generale des enfans dans la matrice.

Mais quant à la particuliere, que nous conſiderons par les diverſes figures qu'il y tient, elle eſt differente ſelon les differens tems de la groſſeſſe ; car dans les premiers mois, le petit *fœtus* qu'on appelle *embryon*, eſt toûjours trouvé de figure ronde & un peu oblongue, ayant l'épine mediocrement courbée en dedans, les cuiſſes pliées & un peu élevées, auſquelles les jambes ſont jointes, en ſorte que les talons touchent aux feſſes, & les bouts de ſes pieds ſont tournez en dedans, ſes bras ſont fléchis, & ſes mains poſées ſur les genoux, vers leſquels vient s'incliner ſa tête panchée en devant, de telle façon que ſon menton touche à ſa poitrine. Il reſſemble aſſez bien en cette poſture à un chieur accroupi, qui baiſſe la tête pour regarder ce qu'il fait. Il a pour lors l'épine du dos tournée vers celle de la mere, la tête en haut, la face en devant, & les pieds en bas, & à meſure qu'il vient à croître & grandir, il étend peu à peu ſes membres qu'il avoit preſque exactement fléchis pendant les premiers mois. Il ne faut pas croire neantmoins que l'enfant ſoit toûjours preciſement

dans cette posture que nous venons de dire ; car il change quelquefois celle de ses bras & de ses jambes, en les fléchissant ou étendant plus ou moins, & les portant d'un côté & d'autre, selon qu'il y est excité par plusieurs differentes causes, comme le peuvent bien témoigner toutes les femmes grosses, qui luy sentent mouvoir ces parties differemment, aprés quoy il revient presque toûjours comme à son centre reprendre à peu prés la figure que nous avons décrite, en laquelle il se repose facilement, à cause que toutes les parties de son corps ont pour lors une figure moyenne entre l'extréme extension & l'exacte flexion, laquelle figure moyenne est la plus naturelle & la plus indolente qu'elles puissent avoir. C'est pourquoy *Columbus* doit estre repris luy-même de la temerité dont il accuse tous les autres Auteurs qui ont décrit des situations de l'enfant, qu'il dit n'avoir pas trouvé par experience conformes à la description qu'ils en ont faite, nous marquant pour cela une autre situation particuliere de l'enfant, qu'il nous assure avoir vû en l'ouverture du corps de quelques femmes aprés leur mort : mais ne sçait-on pas bien que la mort de la mere & de l'enfant causant des extrêmes & differentes agitations à l'un & à l'autre, fait souvent changer de situation tous les membres de l'enfant, qui demeurent dans la même figure qu'ils étoient lorsqu'il est venu à mourir au ventre de sa mere ; L'enfant garde ordinairement cette premiere situation jusques au septiéme ou huitiéme mois, auquel tems sa tête étant devenuë fort grosse, est portée par son poids en bas, contre l'orifice interne de la matrice, en luy faisant faire une culbute en devant, au moyen de laquelle ses pieds se trouvent aprés en haut, & sa face regarde alors le *rectum* de sa mere. Quelques-uns croyent que les seuls mâles l'ont ainsi tournée en dessous lors qu'ils naissent, & que les femelles l'ont en dessus : *Fernel* est de ce sentiment ; mais c'est sans raison puisque les uns & les autres l'ont toûjours tournée en dessous vers le *rectum* de leur mere, comme il est dit ; & quand il arrive au contraire, cela n'est pas naturel ; car le visage de l'enfant venant au dessus, seroit grandement meurtri, à cause de la dureté des os du passage.

On doit remarquer que lors que l'enfant a changé sa premiere situation par cette culbute, n'étant pas encore accoûtumé à cette derniere, il se remuë & se tourmente quelquefois tant, que la femme croit en devoir accoucher pour les douleurs qu'elle en ressent, comme je l'ay souvent veu arriver, & particulierement à la femme de Monsieur *Delanos* mon Confrere, laquelle aprés avoir senti subitement de grandes douleurs dans le

ventre au huitiéme mois de ſa groſſeſſe à cauſe que ſon enfant s'étoit ainſi tourné (ce qui l'obligea de me mander promptement chez elle, & de preparer toutes choſes neceſſaires à ſon accouchement, qu'elle croyoit devoir arriver en ce meſme tems) ne laiſſa pas neanmoins de porter ſon enfant durant un mois entier, enſuite de quoy je l'en accouchay heureuſement.

Si on fait bien réflexion à cette circonſtance, on connoîtra que c'eſt là cette premiere & prétenduë tentative, que les Auteurs ſe ſont imaginée que l'enfant faiſoit pour ſortir au ſeptiéme mois, ce que ne pouvant faire, il demeuroit ainſi juſques au neuviéme, & que la reïterant au huitiéme, s'il y naiſſoit, il ne vivoit pas long-tems, d'autant qu'il ne pouvoit endurer deux tels puiſſans efforts ſi proches l'un de l'autre. Mais c'eſt un pur abus; car ſi l'enfant ſe tourne ainſi la teſte en bas, ou plûtoſt eſt tourné, ce n'eſt que par une diſpoſition naturelle de la peſanteur des parties ſuperieures de ſon corps; & s'il ſe remuë beaucoup dans ce tems, & incontinent aprés, ce n'eſt pas qu'il deſire encore ſortir; mais c'eſt à cauſe de l'incommodité qu'il ſouffre en cette nouvelle ſituation, à laquelle il n'eſt pas accoûtumé comme je viens de dire. C'eſt ce qu'*Hypocrate* nous enſeigne au Livre de l'accouchement à huit mois. *Incipit autem laborare puer ante partum, & interitus periculum ſubit, quum in utero vertitur.* L'enfant, dit-il, commence à travailler devant l'accouchement, & eſt en danger de mourir dans le tems qu'il eſt tourné dans la matrice. Il ſe tourne ainſi quelquefois dés le ſeptiéme mois, rarement devant ſans accident, le plus ſouvent vers le huitiéme, & parfois au neuviéme ſeulement, & d'autrefois auſſi ne ſe tourne-t-il point du tout, comme nous font bien voir ceux qui viennent dans leur premiere ſituation, c'eſt à dire les pieds devant. Or par là il eſt tres-facile de juger, & c'eſt une verité que je tiens pour conſtante & aſſurée, que les enfans ſont d'autant plus forts & robuſtes & peuvent par conſequent mieux vivre, qu'ils approchent plus du terme le plus naturel & le plus parfait, qui eſt la fin du neuviéme mois; car comme dit tres-bien *Ariſtote, Topicor. Lib. 3. cap. 1. Quod ad bonum propiùs accedit, quodque bono ſimilius eſt, id & optabilius & melius eſt.* Ce qui approche plus du bien, & ce qui luy eſt plus ſemblable, eſt ce qui eſt le meilleur, & par conſequent ce que nous devons plus deſirer.

L'enfant tourne donc de cette maniere ſa teſte en bas vers les derniers mois, afin ſeulement d'eſtre diſpoſé à eſtre plus facilement mis hors de la matrice au tems de l'accouchement, qui n'eſt pas éloigné pour lors: car

par cette figure ſes jointures s'étendent ſans peine en ſortant, & de cette façon ſes bras & ſes jambes ne pouvant ſe courber contre l'orifice interne de la matrice, ne donnent aucun empéchement à ſon iſſuë, & le reſte de ſon corps qui eſt aſſez ſouple paſſe tres-aiſement quand la teſte qui eſt fort groſſe & dure, eſt entierement ſortie.

Lorſqu'il y a pluſieurs enfans, ils doivent garder une pareille figure pour eſtre naturelle, que s'il n'y en avoit qu'un : mais pour l'ordinaire, ils ſe nuiſent tellement l'un à l'autre par leurs differens mouvemens, qu'il y en a preſque toûjours quelqu'un qui prend une mauvaiſe ſituation dans le tems de l'accouchement, ou même devant ; ce qui fait que ſouvent l'un vient par la teſte, & l'autre par les pieds, ou en autre poſture encore plus facheuſe, & parfois tous deux ſe preſentent mal.

De quelque maniere que ſoit ſitué l'enfant au ventre de ſa mere, & de quelque figure qu'il ſe puiſſe preſenter, c'eſt toûjours contre nature, ſi ce n'eſt de la façon que nous avons dit : & la ſituation naturelle eſt ſi neceſſaire au bon & legitime accouchement, que celles qui ſont contre nature ſont cauſe de la plus grande partie des mauvais travaux.

Lorſque la femme groſſe eſt heureuſement arrivée juſques proche du port, elle doit prendre garde à ne pas faire naufrage à ſon débarquement ; c'eſt ce qu'elle évitera ſi elle obſerve exactement quand elle eſt à terme, les choſes que nous allons dire.

CHAPITRE VI.

Ce qu'il faut que la femme faſſe quand elle eſt à terme.

JE ne ſuis pas de l'opinion de preſque toutes les Sages femmes, qui recommandent aux femmes groſſes (afin ce dent-elles, d'accoucher plus facilement) de faire plus grand exercice qu'à l'ordinaire, lorſqu'elles ſont ſur les derniers mois de leur groſſeſſe, & encore moins du ſentimẽt *de Liebaut*, qui ordonne qu'elles aillent en coche, ou ſur un cheval de trot ; ce qui eſt un tres-dangereux conſeil, & qui cauſe journellement beaucoup de fâcheux accouchemens ; car comme nous avons dit au Chapitre precedent, c'eſt ordinairement en ce tems que l'enfant ſe tourne, & qu'il fait la culbute, en portant ſa teſte en bas, & ſes pieds en haut pour venir ainſi naturellement ; & ſouvent les pauvres femmes croyant ſe procurer

un facile accouchement, le rendent tres-mauvais par ces exercices extraordinaires, qui à cauſe de l'agitation & commotion du corps, font prendre à l'enfant une ſituation contre nature, ou font tellement affaiſſer & engager la matrice dans la cavité de l'hypogaſtre, qu'il n'a plus en ſuite la liberté de ſe tourner quand il eſt tems, ce qui le fait ſouvent venir dans ſa premiere ſituation, c'eſt à dire par les pieds; outre, que l'accouchement (qui doit eſtre l'œuvre de nature lorſque l'enfant vient bien) en eſt excité avant le terme tout à fait accomply; & quand même ce ne ſeroit que de cinq ou ſix jours, cela ne laiſſe pas, ainſi que j'ay dit autre part, de luy eſtre auſſi prejudiciable que nous le voyons eſtre à la ſaveur, à la bonté & à la conſervation des fruits qu'on cueille quelques jours avant leur parfaite maturité. C'eſt pourquoy il ſeroit inutile de m'objecter l'autorité d'*Ariſtote*, qui dit au 6. Chap. du 4. Liv. *de la gener. des anim.* que la femme qui a coûtume de travailler ſe porte mieux durant ſa groſſeſſe, & accouche plus facilement que celle qui meine une vie ſedentaire; car cela ſe doit entendre des autres tems de la groſſeſſe & d'un travail qui ſoit moderé & convenable à ſa diſpoſition preſente.

Pour ce ſujet je conſeille à la femme (quoyque preſque tout le monde ſoit de contraire avis ſans raiſon) de ſe tenir plus de repos qu'à l'ordinaire, quand elle approche des derniers mois de ſa groſſeſſe, afin que ſon enfant puiſſe plus directement ſe tourner à chef; & dans ce tems principalement, elle ne ſera aucunement ſerrée ny contrainte dans ſes habits, afin qu'il puiſſe encore prendre plus facilement la poſture qui luy eſt convenable à ſortir. Elle obſervera auſſi pour lors un bon regime de vivre, en uſant de viandes de bon ſuc, & de facile digeſtion, plûtoſt boüillies que rôties, afin d'humecter davantage, & de ſe tenir par leur moyen le ventre libre, plûtoſt que par clyſteres qui pourroient en ce tems accelerer l'accouchement; elle oindra ſes parties genitales pendant les huit ou dix derniers jours de graiſſes émolientes, comme de celle d'oye ou de chapon, d'axonge de porc, ou de beurre frais, ou bien elle ſe ſervira de fomentations qui en les amoliſſant & relâchant, puiſſent rendre le paſſage plus libre & plus gliſſant, c'eſt ce que doivent faire principalement celles qui ſont groſſes de leur premier enfant, dautant qu'elles ont ces lieux plus étroits que celles qui ont accouché d'autrefois; mais particulierement celles qui ſont déja un peu avancées en âge ont beaucoup plus de peine, & ſont plus long-tems en travail, ſi c'eſt auſſi pour la premiere fois, que celles qui ſont mediocrement jeûnes,

parce que les membranes de leur matrice ſont plus dures & plus ſeiches, ce qui fait qu'elles ne peuvent pas prêter, & ſon orifice interne ſe dilate ſi facilement, outre qu'elles ont encore l'articulation des petits os de leur *coccix*, ou croupion, beaucoup plus ferme, à cauſe dequoy ce *coccix* n'obeït pas ſi aiſement dans la ſortie de l'enfant qu'il fait aux jeunes.

Il y a des Auteurs qui pour relâcher davantage ces parties, ordonnent l'uſage des bains, mais il y auroit danger que par leur trop grande humidité, & par l'émotion qu'ils cauſent à tout le corps, ils ne fiſſent accoucher la femme avant qu'il en fût tout à fait temps. Beaucoup de femmes ſe font auſſi ſaigner par précaution, lorſqu'elles ſont ou croyent étre à terme, dont je ne trouve pas l'uſage fort bon, quand ce n'eſt que par la ſeule precaution; mais bien lors qu'avec elle quelque neceſſité le requiert, à moins dequoy on s'en doit abſtenir aprés le ſeptiéme mois, parce que l'émotion que la ſaignée cauſe à l'enfant, le fait mouvoir quelque fois ſi fortement, que la matrice pourroit étre contrainte de s'ouvrir, pour le laiſſer ſortir avant qu'elle y fût entierement diſpoſée. La femme groſſe qui obſervera ces choſes; aura lieu d'eſperer une bonne iſſuë de ſon accouchement, en attendant quoy elle s'aſſurera d'une Sage-femme, ou d'un Chirurgien expert & adroit, qu'elle mandera pour la ſecourir auſſi-toſt qu'elle reſſentira quelques douleurs de ventre un peu fortes, de quelque nature qu'elles puiſſent eſtre; car comme il ne faut qu'un petit vent, ou un leger ébranlement de l'arbre pour en faire tomber le fruit qui eſt meur, auſſi ne faut-il que la moindre colique, ou quelqu'autre fauſſe douleur, pour faire venir enſuite celles de l'accouchement, qui la pourroient ſurprendre dépourvûë d'aſſiſtance. Parlons à preſent de ce qu'elle doit obſerver quand elle eſt effectivement en travail.

CHAPITRE VII.

Ce qu'il faut faire quand la femme commence d'étre en travail.

LE travail de la femme groſſe n'eſt autre choſe que pluſieurs douleurs avec des épreintes reïterées, par leſquelles elle s'efforce de mettre ſon enfant au jour. Il eſt ainſi appellé, parce que la mere & l'enfant ſouffrent, & ſont beaucoup travaillez en cette action. La pluſpart du monde croit, qu'il n'y a pas d'autre raiſon de la cauſe de ce

mal, ſinon parce que Dieu l'a ordonné ainſi,& que la femme ſuivant ſa parole, doit enfanter avec douleur, à cauſe de ſon peché, comme il eſt dit au troiſiéme Chapitre du Livre de la Geneſe. *Multiplicabo ærumnas tuas,& conceptus tuos : in dolore paries filios,& ſub viri poteſtate eris,& ipſe dominabitur tui.* Je multiplieray tes miſeres & tes conceptions:tu enfanteras avec douleur, & tu ſeras ſous la puiſſance de l'homme, & il aura domination ſur toy. Cette malediction fut à la verité bien grande, puiſqu'elle s'eſt étenduë ſur toutes les femmes qui ont enfanté depuis ce temps là, & s'étendra ſur toutes celles qui viendront cy-aprés. Nous voyons neantmoins que toutes les femeles des autres animaux ſouffrent autant, & ſont en auſſi grand danger de leur vie que la femme, quand elles mettent leurs petits au jour ; c'eſt ce qui fait qu'outre cette volonté preciſe de Dieu,à l'égard de la femme,il y a encore une raiſon naturelle, par laquelle nous connoiſſons que cela ne peut pas arriver autrement ; qui eſt, qu'il eſt impoſſible que la matrice qui eſt tres-étroite, en comparaiſon de la groſſeur de l'enfant, & tres-ſenſible à cauſe de ſa compoſition nerveuſe & membraneuſe,reçoive la dilatation neceſſaire à ſa ſortie, & qu'il luy ſoit fait une ſi grande violence, ſans en ſouffrir des douleurs conſiderables. *Ariſtote* dit que la femme ſouffre plus en accouchant que tous les autres animaux, à cauſe qu'elle mene une vie plus ſedentaire ; mais c'eſt principalement à cauſe que l'homme entre tous les animaux, a la teſte plus groſſe à proportion de ſon corps ; ce qui fait que celle de l'enfant ne paſſe pas ſi facilement que celle des autres animaux qui l'ont plus petite, & d'une figure plus oblongue. Or comme la femme pour ce ſujet ne peut pas éviter ces douleurs, elle tâchera ſeulement de les endurer avec patience dans l'eſperance d'en eſtre bien-toſt délivrée par un heureux accouchement.

Auſſi-toſt qu'on aura reconnu que la femme eſt effectivement en travail, par les ſignes que nous avons ſpecifiez au Chapitre ſecond de ce Livre, en parlant de ceux qui precedent, & qui accompagnent l'accouchement, deſquels les principaux ſont, qu'elle a des douleurs & de fortes épreintes au ventre, qui pouſſent en bas vers la matrice, & qu'en la touchant avec le doigt, on ſent ſon orifice interne dilaté, comme auſſi les eaux de l'enfant ſe preparer & ſe former, c'eſt à dire venir au devant de ſa teſte, & pouſſer les membranes qui l'envelopent, au travers deſquelles dans l'intervalle des douleurs, on peut en quelque façon connoître du doigt la partie qu'il preſente, & principalement ſi c'eſt la teſte,

d'autant qu'on la sent en rondeur resister par sa dureté; pour lors on apprêtera tout ce qui est requis pour soulager la femme dans son accouchement; & pour l'y aider d'autant plus facilement, on prendra garde que son ventre ne soit aucunement serré par ses juppes, ou par autres vétemens; on luy donnera un clystere un peu fort, ou même plusieurs s'il est besoin; ce qu'on doit faire du commencement, & avant que l'enfant soit trop avancé; car pour lors il est bien difficile qu'elle en puisse prendre, à cause que l'intestin est trop comprimé; cela servira pour l'exciter à se décharger de ses excremens, afin que le *rectum* étant vuide, il y ait plus d'espace pour la dilatation du passage, comme aussi afin d'exciter par ce moyen les douleurs à pousser d'autant plus en bas, par les épreintes que la femme fait pour aller à la selle; & cependant on disposera les choses necessaires à son accouchement, tant pour elle que pour son enfant, & on luy preparera une chaire propre à cet usage, ou plûtost un petit lit de sangle, que l'on mettra proche du feu, si la saison le requiert, lequel lit doit être degagé de l'embarras, en telle sorte qu'on puisse tourner tout au tour, afin de pouvoir plus commodement aider la malade en ce qu'elle aura besoin.

Si la femme est d'une habitude replete, il sera pour lors fort à propos de luy tirer du sang du bras; car par ce moyen, sa poitrine étant dégagée, & ayant la respiration plus libre, elle aura bien plus de force à pousser ses douleurs en bas; ce qui se fera sans aucun danger, d'autant qu'en ce temps l'enfant étant prest à sortir, n'a plus de besoin du sang de la mere pour sa nourriture; c'est une chose que j'ay souvent pratiquée avec un fort heureux succez; outre cela cette évacuation empéche souvent que la femme n'ait la fiévre aprés son accouchement, en attendant l'heure duquel elle se promenera dans sa chambre, si ses forces le permettent; & pour les conserver il sera assez à propos de luy faire prendre quelque bon consommé, ou un œuf frais, & quelques cuillerées de vin de temps en temps, ou bien une petite rôtie trempée dedans, sans user pour lors d'aucuns alimens solides. On luy recommandera sur tout, de faire bien valoir ses douleurs, en retenant son haleine; & poussant le plus fortement qu'elle pourra vers le bas, dans le moment qu'elles lui prendront. La Sage-femme touchera du doigt l'orifice interne de temps en temps, pour reconnoître si les eaux sont prestes à percer, & si l'accouchement les doit bientôt suivre; elle oindra aussi toutes les parties genitales de quelque huile émoliente, ou d'axonge, ou de beurre frais, si elle voit qu'elles ayent de

la

la peine à ſe dilater ; & cependant elle ſe tiendra toûjours proche de la malade, afin d'en obſerver attentivement les geſtes, les plaintes, & les douleurs; car par ces choſes on juge bien à peu prés ſi la beſogne s'avance, ſans eſtre obligé de toucher la femme tant de fois par bas. Défunt Monſieur *Delacuiſſe*, qui dormoit ſouvent auprés des femmes en travail, étoit ſi ſtilé à cela, qu'il ne s'éveilloit ordinairement que quand l'enfant étoit au paſſage, auquel tems les femmes convertiſſent leurs plaintes en grands cris, qu'elles redoublent fortement, à cauſe des douleurs beaucoup plus grandes & plus frequentes qu'elles en reſſentent. La malade pourra auſſi par intervalles ſe repoſer un peu ſur ſon lit, pour reprendre ſes forces; mais il faut bien prendre garde qu'elle n'y ſoit trop long-tems, & c'eſt ce que doivent obſerver principalement les petites trapuës: car elles accouchent toûjours plus difficilemẽt, ſi on les laiſſe couchées durant tout leur travail, & encore d'autant plus ſi c'eſt de leur premier enfant, que quand on les fait un peu promener par la chambre, les ſoûtenant deſſous les bras, s'il eſt beſoin; à cauſe que par ce moyen la peſanteur de l'enfant (la femme étant debout) fait bien plûtoſt dilater l'orifice interne de la matrice, que lorſqu'elle eſt couchée; cela fait auſſi que leurs douleurs en ſont bien plus fortes & plus frequentes, & que leur travail n'en eſt pas de beaucoup ſi long ; pourveu toutefois qu'on obſerve bien qu'elles ne reſſentent aucun air froid; durant qu'on les fait ainſi promener dans la chambre.

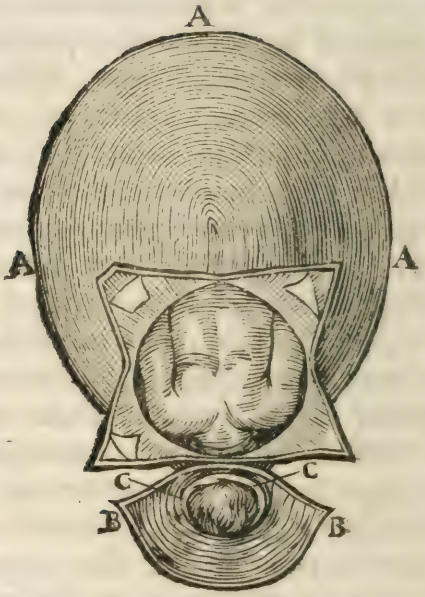
On ne ſe doit pas étonner du mal de cœur, ou du vomiſſement qui ſurvient quelquefois pour lors à la femme ; car bien au contraire il aide à pouſſer d'autant plus en bas, & à provoquer les douleurs de l'accouchement. Nous avons parlé de la cauſe de ce vomiſſement au Chap. deuxiéme de ce preſent Livre, & du ſubjet pour lequel il n'eſt pas dangereux.

Quand les eaux de l'enfant ſont bien preparées & formées, leſquelles on ſentira au travers des membranes, ſe preſenter à l'orifice interne, de la groſſeur de toute ſa dilatation, la Sage-femme les doit laiſſer percer d'elles meſmes, & ne pas faire comme aucunes, qui s'impatientant de la longueur du travail, viennent à rompre ces membranes pour les faire écouler ; mais croyant par ce moyen bien avancer leur beſogne, au contraire elles la retardent en faiſant cela devant que l'enfant ſoit tout à fait au paſſage ; car par l'écoulement précipité de ces eaux qui devoient ſervir à le faire gliſſer avec plus de facilité, il vient à demeurer à ſec, ce qui empéche aprés, que les douleurs & les épreintes

le puiſſent ſi facilement pouſſer qu'elles auroient fait. Il ſera donc bien plus ſeur de les laiſſer percer d'elles mêmes ; ce qui étant arrivé, la Sage-femme pourra aiſément toucher l'enfant à nud, par la partie qu'il preſente la premiere, & reconnoître avec certitude s'il vient naturellement, c'eſt à dire par la teſte, qu'elle ſentira dure, groſſe, ronde & égale ; mais ſi c'eſt une autre partie, elle touchera quelque choſe d'inégal, & raboteux, & de dur, ou molaſſe, plus ou moins ſelon la partie que c'eſt. Incontinent aprés cela elle ſe dépechera de faire coucher la femme, ſi elle ne l'étoit pas pour luy aider en ſon accouchement, qui arrive pour l'ordinaire peu de temps enſuite, s'il eſt naturel ; ce qu'elle fera de la maniere que je le diray au Chap. ſuivant. Mais ſi elle s'apperçoit que l'enfant vienne en toute autre poſture qu'en la naturelle, & qu'elle ne ſe trouve pas aſſez capable de faire l'operation ainſi qu'il eſt requis, pour ſubvenir au defaut de la nature, & pour ſauver par ce moyen, la mere & l'enfant du peril de leur vie, où ils ſont tous deux, elle mandera pour lors le plus promptement qu'elle pourra un Chirurgien pour la ſecourir qui ſoit adroit, connoiſſant & expert en ces operations, & elle n'attendra pas que les choſes ſoient à l'extremité, comme pluſieurs font le plus ſouvent.

Il y a certaines Sages-femmes qui ont ſi peur que les Chirurgiens leur ôtent leur pratique, ou de paroître ignorantes devant eux, qu'elles ayment mieux tout riſquer que de les envoyer querir dans la neceſſité ; quelques autres ſont ſi preſomptueuſes, qu'elles croyent étre auſſi capables qu'eux de tout entreprendre. Il s'en voit auſſi, qui à la verité n'ont pas ces vices, mais qui faute de connoiſſance & d'experience en leur art, eſperent toûjours en vain que l'enfant pourra reprendre avec le temps une bonne ſituation, & que les accidens ceſſeront (s'il plait à Dieu, comme elles diſent) & quelques-unes font malicieuſement une telle peur, & donnent tant d'aprehenſion des Chirurgiens aux pauvres femmes, les qualifiant de bouchers & de bourreaux, qu'elles ayment mieux quelquefois mourir en travail, avec leur enfant dans le ventre, que de ſe mettre entre leurs mains : mais en verité, elles ne peuvent meriter à juſte titre ce beau nom de Sage-femme, qu'on leur donné, à ce que je croy ; parce qu'au raport de *Diogene Laërte*, & de *Valere le Grand*, la mere de *Socrate*, qui avoit la reputation d'étre la plus ſage de toute la Grece, exerçoit l'art des accouchemens, duquel nom elles ſe rendent tout à fait indignes, ſi elles ne ſe comportent avec beaucoup

de prudence, & avec une grande équité de conſcience en une occaſion ſi importante; car quand elles appelleront de bonne heure quelqu'un pour les ſecourir au beſoin, & avant qu'un enfant, comme il arrive tres-ſouvent, ſoit ſi engagé au paſſage dans une mauvaiſe ſituation, qu'il eſt preſque impoſſible de luy en donner une autre, ſans faire une extrême violence à la femme, qui eſt auſſi cauſe de la mort de l'enfant, bien loin pour lors de perdre leur reputation elles l'augmenteront par ce moyen, d'autant qu'ainſi faiſant on ſera perſuadé qu'elles ont bien ſçû reconnoître le danger en temps & lieu, & le Chirurgien étant appellé auſſi-toſt que la neceſſité le requiert, ne pourra point (ſi ce n'eſt à tort) trouver aucun ſujet de leur attribuer la mauvaiſe ſuite de l'accouchement, quand le cas y échet, dont leur conſcience ſera auſſi déchargée, parce qu'en cette rencontre, il y vá (ainſi qu'il eſt dit) de la vie de la mere, & de celle de l'enfant, comme encore à ſon égard de la privation du Baptême, pour raiſon dequoy il eſt fruſtré à jamais de la joüiſſance de la beatitude éternelle: c'eſt pourquoy ceux & celles qui par leur imprudence ou méchanceté, ſont cauſe d'un tel malheur; meriteroient de porter eux-meſmes la peine qu'ils font ſouffrir à ſes pauvres innocens. Auſſi-toſt donc que les eaux auront percé les membranes, & que la Sage femme reconnoîtra que l'enfant ne vient pas bien, elle ordonnera à la malade de ne plus tant s'efforcer, de peur que le faiſant par ce moyen trop engager dans le paſſage, le Chirurgien n'ait bien plus de peine à le retourner, & elle l'envoyera querir au plus viſte, pour y travailler ſelon qu'il ſera neceſſaire, ce qu'il fera de la maniere que je montreray dans la ſuite de ce Livre. Il eſt temps maintenant, aprés avoir dit ce qu'il faut faire quand la femme eſt en travail de faire connoître comment elle pourra eſtre aidée & ſoulagée dans ſon accouchement naturel.



Cette Figure repreſente fort bien tout le globe de la matrice, qui eſt ſeulement ouvert en partie, pour faire voir de quelle maniere l'enfant en ſort dans l'accouchement naturel.

A.A.A. *Montrent le corps de la matrice.*

B.B. *Une portion du* vagina, *ou col de la matrice ouvert juſques à ſon orifice interne.*

C.C. *L'orifice interne, qui ceint la teſte de l'enfant comme une couronne, pour raiſon dequoy il eſt appellé le couronnement.*

CHAPITRE VIII.

De l'accouchement naturel; & le moyen d'y aider les femmes, quand il y a un ou pluſieurs enfans.

NOus avons cy-devant fait connoitre, que quatre choſes étoient requiſes en l'accouchement, pour pouvoir étre vrayement dit legitime & naturel, ſçavoir, qu'il ſoit à terme, qu'il ſoit prompt & ſans aucuns fâcheux accidens, que l'enfant ſoit vivant, & qu'il vienne en bonne figure; ce qu'ayant été reconnu devoir étre ainſi, aprés que les eaux de la femme auront percé d'elles-mêmes leurs membranes comme nous avons dit, on la fera mettre auſſi-toſt ſur le petit lit, qui luy aura été preparé devant le feu à ce ſujet, ou bien elle ſera couchée dans le ſien ordinaire, ſi elle le deſire; car toutes les femmes n'ont pas coûtume d'accoucher en meſme poſture, les unes veulent que ce ſoit en ſe tenant ſur les genoux, comme font certaines femmes au village, les autres étant debout, & ayant ſeulement les coudes appuyez ſur quelque oreiller mis ſur une table, ou ſur le bord du lit, & d'autres étant couchées ſur quelque matelas mis à terre au milieu de la chambre; mais le meilleur & le plus ſeur eſt, qu'elles ſoient couchées dans leur lit ordinaire, pour éviter l'incommodité, & l'embarras de les y tranſporter aprés, auquel cas on les doit bien garnir de matelas plûtoſt que de lit de plumes, y ajuſtant des linges & des draps pliez en pluſieurs doubles, & autres garnitures qu'on rechangera ſelon la neceſſité, pour empécher que le ſang, les eaux, & autres immondices qui ſortent en l'accouchement, ne viennent à les incommoder enſuite.

Ce lit doit eſtre fait en telle façon, que la femme ainſi prête d'accoucher y ſoit couchée ſur le dos, ayant le corps de moyenne figure, c'eſt à dire, la teſte & la poitrine un peu élevées, & de telle ſorte qu'elle ne ſoit entierement couchée, ny tout à fait aſſiſe; car par cette ſituation elle reſpirera plus à ſon aiſe, & elle aura bien plus de force à faire valoir ſes douleurs; que ſi elle étoit enfoncée dans ſon lit. Etant en cette poſture, elle écartera ſes cuiſſes l'une de l'autre, en pliant un peu les jambes contre les feſſes, qui ſeront mediocrement élevées par un petit oreiller mis deſſous, s'il eſt beſoin, afin que le *coccyx*, ou croupion

ait plus de liberté de se reculer en arriere, & ses pieds seront appuyez contre quelque chose qui resiste; outre cela elle tiendra quelque personne de ses mains, afin de se mieux roidir pendant ses douleurs. La femme ainsi située proche du bord de son lit (auprés duquel sera la Sage femme, qui par ce moyen aura plus de facilité pour luy aider au besoin) prendra courage, & fera valoir ses douleurs le plus qu'il luy sera possible en s'efforçant de les pousser en bas lorsqu'elles luy viendront; ce qu'elle fera en retenant son haleine, & s'épreignant de tout son pouvoir, comme si elle vouloit aller au bassin; car par tels efforts, le diaphragme étant fortement poussé en bas, pousse luy-mesme la matrice & l'enfant qui est dedans, quoy faisant, elle sera consolée de sa Sage-femme & priée de supporter patiemment son mal, luy faisant esperer qu'elle sera bien-tost delivrée. Il y en a qui veulent aussi, qu'il y ait pour lors quelqu'autre femme, qui luy presse les parties superieures du ventre, en poussant doucement l'enfant en bas, dont je ne suis pas d'avis; dautant que telles compressions seroient plus nuisibles que profitables, à cause du danger qu'il y auroit de faire quelque contusion à la matrice, qui est extrémement douloureuse en ce tems: j'ay vû des femmes s'estre fort mal trouvées en suite, pour avoir esté traitées de la maniere. Mais la Sage femme se contentera seulement (aprés avoir oint sa main d'huile ou de beurre frais, à laquelle elle ne doit avoir aucune bague ny aucun brasselet) d'aider à dilater tout doucement l'orifice interne de la matrice, en mettant l'extremité de ses doigts à son entrée, & les écartant les uns des autres, dans le moment que les douleurs prennent, pour tâcher de faire avancer l'enfant, en poussant peu à peu les côtez de cét orifice vers le derriere de sa teste, oignant aussi de beurre frais ces parties, s'il en est besoin.

Quand la teste de l'enfant commence à s'avancer dans cét orifice interne, on dit vulgairement qu'elle est au couronnement, à cause qu'il la ceint, & embrasse tout autour comme une couronne; & quand elle est si avancée qu'on commence d'en voir manifestement l'extremité hors de la partie honteuse, on dit en ce tems que l'enfant est au passage, & pour lors les femmes qui accouchent s'imaginent que leur Sage-femme (quoy qu'il ne soit pas vray, & qu'elle ne les touche pas seulement) les blesse avec ses doigts, comme si elles étoient égratignées ou piquées d'épingles en ces parties; ce qui leur arrive, à cause de la violente distension & laceration que leur y fait quelquefois la teste de l'enfant par sa grosseur.

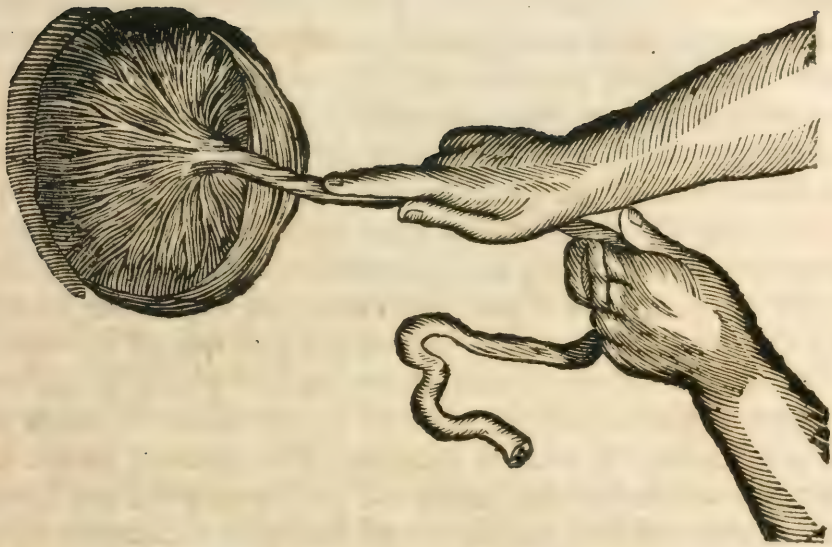
Lorsque les choses sont en cét état, la Sage-femme se mettra en

poſture commode pour recevoir l'enfant qui doit bien-toſt venir, & avec l'extremité des doigts de ſes mains, dont les ongles ſeront bien rognez, elle tâchera de repouſſer, comme il eſt dit, ce couronnement de la matrice vers le derriere de la teſte de l'enfant, & auſſi toſt qu'elle ſera avancée juſques à l'endroit des oreilles ou environ, elle la prendra par les deux côtez avec ſes deux mains; ce qu'ayant fait, en ſe ſervant de l'occaſion d'une bonne douleur, elle tirera dans ce moment l'enfant dehors, prenant garde ſur tout en ce tems, que le cordon de l'umbilic ne ſoit entortillé autour de ſon col, ou de quelque autre partie, de peur qu'elle ne vint auſſi à tirer de violence l'arriere faix, comme encore la matrice à laquelle il eſt attaché, ce qui ſeroit pareillement cauſe d'un grand flux de ſang, ou pourroit même faire rompre ce cordon, pour lequel ſujet la femme ſeroit enſuite bien plus difficilement delivrée. Il faut obſerver auſſi de ne pas tirer tout-à fait directement cette teſte, mais comme en vacillant un peu, & l'agitant legerement de coſté & d'autre, afin que les épaules puiſſent plûtoſt & plus facilement prendre ſa place incontinent aprés qu'elle ſera paſſée, ce qui ſe doit faire ſans perdre aucun tems, de peur qu'étant ſortie, l'enfant ne demeure arreſté par leur largeur & groſſeur, & qu'il ne ſoit en danger d'être étranglé & ſuffoqué, étant ainſi pris au paſſage: mais d'abord que les épaules ſeront dehors, ayant coulé pour ce faire, s'il étoit beſoin, quelques doigts au deſſous des aiſſelles, le reſte du corps ſortira ſans aucune difficulté.

Auſſi-toſt que la Sage-femme aura tiré l'enfant de la ſorte, elle le mettra ſur le coſté, luy tournant la face vers elle, pour éviter que le ſang & les eaux qui ſortent immediatement aprés ne viennent à l'incommoder, ou méme à le ſuffoquer en luy tombant dans la bouche & dans le nez, comme il pourroit arriver ſi elle le poſoit ſur le dos, enſuite dequoy il ne luy reſtera plus qu'à delivrer la femme accouchée, ce qu'elle fera de la maniere que j'enſeigneray au Chapitre ſuivant; mais avant cela, elle prendra garde exactement s'il n'y a pas encore quelqu'autre enfant qui ſoit reſté dans la matrice; car il arrive aſſez ſouvent qu'il y en a deux, & quelquefois même davantage, ce qu'elle pourra facilement reconnoître, en ce que les douleurs de l'accouchement ne laiſſent pas de continuër aprés la ſortie de l'enfant, & le ventre de la femme eſt encore extrémement gros: outre cela elle en ſera tout à fait aſſurée, ſi mettant ſa main à l'entrée de la matrice elle y ſent d'autres eaux dans leurs membranes, avec un autre enfant ſe préſenter au paſſage, en ce cas, il faut

bien ſe garder de délivrer la femme avant qu'elle ſoit accouchée de ſon deuxiéme enfant, & des autres encore, s'il y en avoit un plus grand nombre; dautant que les jumeaux n'ayant le plus ſouvent qu'un même délivre pour tous auquel il y a ſeulement pluſieurs cordons, avec autant de ſeparations de membranes, ſi on venoit à le tirer dehors aprés la ſortie du premier enfant, les autres ſeroient en grand danger de leur vie, parce que cette partie leur eſt abſolument neceſſaire tant qu'ils ſont dans la matrice; & on cauſeroit par ce moyen une grande perte de ſang à la mere. C'eſt pourquoy on retranchera le cordon de l'umbilic du premier ſorty, l'ayant auparavant lié avec un bon fil, mis en quatre ou cinq doubles, de la façon que nous dirons plus preciſément cy aprés; & on attachera ſon bout reſtant avec un petit cordon à la cuiſſe de la femme, non pas de peur qu'il ne rentre dans la matrice; mais pour empêcher qu'elle n'en ſoit incommodée en luy pendant entre les cuiſſes, faiſant auſſi une autre ligature à ſon extremité, pour empécher que le ſang n'en ſorte, aprés quoy ayant oſté cét enfant, on ne fera aucune difficulté de rompre les membranes de l'autre enfant, pour en faire écouler les eaux (au cas qu'elles ne le fuſſent pas encor) parce que le premier ayant fait le paſſage, on accelere par ce moyen la ſortie du ſecond, dont on aura ſoin de l'accoucher, obſervant toutes les mêmes circonſtances qu'au premier ſorty; ce qu'étant fait on la pourra ſurement délivrer comme nous allons dire.

CHAP



CHAPITRE IX.

La maniere de délivrer la Femme en l'accouchement naturel.

LA pluſpart des animaux, aprés avoir mis leurs petits hors de leur ventre, ne jettent rien que quelques eaux, & les membranes qui les envelopoient ; mais la femme a un arrierefaix qu'elle doit vuider aprés ſon accouchement, comme choſe alors tout à fait inutile & incommode ; c'eſt pourquoy auſſi toſt que l'enfant ſera hors de la matrice, avant meſme que de luy noüer & couper le cordon de l'umbilic, de peur qu'elle ne vienne à ſe refermer, il faut ſans perdre aucun temps délivrer l'accouchée de cette maſſe charnuë, qui étoit deſtinée pour four-

nir du sang pour la nourriture de l'enfant, pendant qu'il étoit dans la matrice, & qu'on appelle en ce temps avec assez de raison arrierefaix, parce qu'il vient aprés l'enfant, & qu'il est comme un autre faix à la femme, ou délivre, parce qu'étant sorti, elle est tout à fait délivrée. Pour ce faire, la Sage femme ayant pris le cordon, en fera un ou deux tours à deux doigts de sa main gauche joints ensemble, afin de le tenir plus ferme, de laquelle pour lors elle le tirera mediocrement, ou bien elle le prendra de cette mesme main gauche avec un linge sec, afin qu'il ne glisse entre ses doigts, & de la main droite elle le prendra simplement au dessus de la gauche, tout proche de la partie honteuse, tirant pareillement avec elle fort doucement, en appuyant cependant le bout de deux doigts joints ensemble, ou seulement celuy du doigt indice de cette même main, étendu & porté à l'entrée du *vagina* sur ce cordon selon sa longueur, comme on peut voir en la figure qui est icy representée; observant aussi toûjours, pour rendre la chose plus aisée, de tirer & appuyer principalement vers le côté où l'arrierefaix est moins adherant, en quoy faisant, le reste se détachera bien mieux; ce qui se fait de mesme que nous le pouvons concevoir par l'exemple d'une carte collée contre quelque chose; car elle en est bien plus facilement separée, si elle est tirée par l'endroit où elle commence à se détacher, que si elle est prise par celuy où elle est tout à-fait jointe.

Il faut bien prendre garde sur tout de ne pas tirer & traiter avec trop de violence le cordon, de peur que venant à se rompre, comme il fait quelquefois, tout proche de l'arrierefaix, on ne soit obligé de porter ensuite la main dans la matrice, pour délivrer la femme, ou bien mesme que la matrice, à laquelle cet arrierefaix est quelquefois tres-fortement attaché, ne soit attirée avec luy au dehors, ainsi qu'il est arrivé à quelques personnes que je connois, comme aussi qu'en étant separé avec trop grand effort, il ne survienne au même moment une excessive perte de sang, qui seroit certainement d'une dangereuse suite. On observera donc bien pour ces raisons de l'ébranler, & tirer doucement, & peu à peu de la maniere que nous venons de dire, pendant quoy, pour en faciliter d'autant plus aisément l'expulsion, la femme soufflera fortement dans une de ses mains fermée, de la façon qu'elle feroit dans l'emboucheure d'une bouteille, pour sçavoir si elle n'est pas cassée; ou bien elle mettra un de ses doigts au fond de sa bouche, comme pour s'exciter à vomir, ou elle s'épreindra de même que si elle vouloit aller à la selle,

pouſſant auſſi toûjours en bas, en retenant ſon haleine, comme elle faiſoit pour mettre ſon enfant dehors. Tous ces mouvemens & ces differentes agitations produiſent le meſme effet,& font détacher & expulſent l'arrierefaix de la matrice. Outre l'obſervation de toutes ces circonſtances, s'il ſe rencontroit une plus grande difficulté à la choſe, on pourra au beſoin, aprés avoir reconnu de quel côté cet arrierefaix eſt ſitué, commander à une Garde bien aiſée, de preſſer legerement avec le plat de ſa main le ventre de l'accouchée, la menant doucement en bas comme par maniere de friction, & ayant égard ſur tout à ne le pas faire trop rudement; mais ſi pour tout cela on ne peut encore l'avoir, on ſera obligé de porter la main dans la matrice pour l'en détacher, & ſeparer de la façon que je diray au Chapitre ſuivant, où je montreray la maniere de le tirer quand le cordon en eſt rompu.

Auſſi tôt qu'on aura délivré l'accouchée,& fait ſortir l'arrierefaix de la ſorte, on doit bien conſiderer s'il eſt tout entier, & prendre garde qu'il n'en reſte aucune portion dans la matrice, ni de ſes membranes, ou quelques caillots de ſang, leſquels on doit auſſi tirer dehors; car ils ſeroiẽt enſuite cauſe de tres-grandes douleurs par leur retention, & ſi la femme s'étoit plainte durant ſa groſſeſſe de quelque douleur, dureté, ou peſanteur extraordinaire du ventre, plus grande en un endroit particulier du ventre qu'en l'autre, on examinera encore s'il n'eſt point reſté en ſa matrice quelque corps étranger en maniere de faux-germe, afin de le tirer dans ce même temps, car j'ay vû quelques femmes qui ayant eu les ſignes que je viens de ſpecifier, ont vuidé des faux germes aprés avoir été bien délivrées de leur arrierefaix, qui étoit tout entier & tres bien figuré, enſuite de cela on ſongera aux choſes neceſſaires à la mere & à l'enfant qui ſont en cet état, dont nous ferons mention en leur lieu.

Quand la femme a deux enfans on la délivrera de la meſme façon que ſi elle n'en avoit eu qu'un; obſervant ſeulement, pour les raiſons que nous avons fait remarquer au precedant Chapitre, de ne le pas faire devant que tous les enfans ſoient ſortis; aprés quoy on le pourra ſans aucun danger, en ébranlant & tirant toûjours doucement tantôt un des cordons, tantoſt l'autre, & tous deux enſemble, & ainſi alternativement tant que tout vienne, y procedant comme j'ay dit cy-deſſus.

Lorſque l'enfant vient bien & naturellement, la femme accouche,& eſt delivrée avec fort peu d'aide, en s'y comportant de la maniere que j'ay enſeignée dans ces deux derniers Chapitres, dont ſont capables les

moindres Sages-femmes,& ſouvent même faute d'elles,une ſimple Garde y peut ſuppléer;mais il y a bien d'autres myſteres quand l'accouchement eſt contre nature ; car pour lors l'adreſſe & la prudence d'un Chirurgien expert y ſont le plus ſouvent requiſes. C'eſt dequoy nous allons maintenant traiter dans toute la ſuite de ce ſecond Livre.

CHAPITRE X.

De la maniere de tirer l'arrierefaix reſté dans la matrice aprés que le cordon eſt rompu.

ON peut mettre la maniere preſente de faire l'extraction de l'arrierefaix au nombre des accouchemens contre nature,à cauſe qu'il ne ſuffit pas,afin que l'accouchement ſoit dit naturel, que l'enfant ſoit bien ſorti ; car il faut encore que la femme ſoit bien délivrée. A l'égard de l'enfant, celuy-cy peut bien eſtre dit naturel, d'autant qu'il n'a plus beſoin de cette partie auſſi tôt qu'il eſt hors de la matrice; mais quant à la mere, il luy eſt tout à fait contre nature. Nous parlerons donc en premier lieu de ce fâcheux accouchement, parce qu'il participe du naturel, comme nous venons de dire, du côté de l'enfant, qui n'y eſt en aucun peril, à cauſe qu'il eſt déja ſorty ; aprés quoy nous traiterons de ceux auſquels la mere & l'enfant ſont en trés-grand danger, s'ils n'y ſont promptement & adroitement ſecourus.

J'ay déja montré au Chapitre precedent comme on doit délivrer la femme qui accouche naturellement, auquel on peut recourir pour en voir la methode;mais parfois la Sage-femme le voulant faire,vient à rompre le cordon de l'umbilic en le tirant trop fort,ou à cauſe qu'il eſt quelquefois ſi foible, & d'autre fois même ſi corrompu, quand l'enfant eſt mort, que le peu qu'on y touche en tirant,le fait quiter priſe, & ſeparer tout proche de l'arrierefaix,qui reſte enſuite dans la matrice, ou pour y être trop adherant, ou à cauſe de la foibleſſe de la femme qui n'a pas la force de l'expulſer au dehors, pour avoir été extrémement debilitée par la longueur d'un mauvais travail, ou parce que ne l'ayant pas tiré promptement aprés l'accouchement,la matrice s'eſt tellement renfermée, qu'elle ne luy peut plus donner paſſage, laquelle ne peut auſſi être dilatée pour ce ſujet ſi ce n'eſt avec une grande difficulté; car elle demeure

à ſec, quand les glaires & le humiditez naturelles qui ont coûtume de ſortir dans l'accouchememt ſont écoulées il y a déja long-temps.

Puiſque c'eſt une verité qui ne reçoit point de doute, que l'arrierefaix demeuré dans la matrice aprés la ſortie de l'enfant eſt un corps étrange, qui ſeroit capable en y reſtant de cauſer la mort à la femme, nous devons faire en ſorte qu'il n'y ſejourne aucunement s'il eſt poſſible. C'eſt pourquoy ayant eſſayé de la délivrer, comme nous avons montré au ſuſdit Chapitre, ſi le cordon vient à ſe rompre ainſi proche de l'arrierefaix, il faut auſſi-toſt, devant que la matrice ſe ſoit refermée, porter la main dedans, qui ſoit ointe d'huile, ou de beurre frais, & qui ait les ongles des doigts rognez fort prés, pour l'en ſeparer doucement avec elle, & le tirer dehors avec les grumeaux de ſang qui y peuvent eſtre. Quand le cordon de l'umbilic n'eſt point rompu, il nous conduit facilement en le ſuivant de la main, au lieu où cét arrierefaix eſt ſitué; mais l'étant, & ayant tout-à fait quitté priſe, nous n'avons plus ce guide, pour lequel ſujet on doit bien prendre garde pour lors à ne pas ſe tromper, en prenant une partie pour l'autre, comme j'ay vû faire une fois à une Sage-femme, qui tiroit fortement le corps de la matrice vers ſon orifice interne, croyant tirer l'arrierefaix qui étoit reſté au dedans; mais voyant que tous les efforts qu'elle faiſoit ne ſervoient qu'à faire extrémement ſouffrir la pauvre malade, elle fut contrainte de me ceder ſa place, & d'avouër qu'elle n'en pouvoit pas venir à bout, quoy qu'elle ſe fût auparavant temerairement vantée d'eſtre plus capable en ſon Art qu'aucun Chirurgien.

Auſſi-tôt donc qu'on aura porté la main, comme j'ay dit, dans la matrice vers ſon fond, on y trouvera l'arrierefaix, qu'on connoîtra par un grand nombre de petites inégalitez, qui y ſont toûjours les racines des vaiſſeaux umbilicaux, du coſté qu'ils y viennent aboutir, leſquelles le feront aiſément diſtinguer d'avec la matrice, s'il y eſt encore adherant, quoy qu'elle ſoit en ce tems un peu rugueuſe & inégale, parceque ſes membranes qui étoient grandement étenduës, viennent à ſe contracter incontinent aprés que l'enfant & ſes eaux qui les tenoient dilatées en ſont dehors; mais ceux qui ſe connoiſſent bien en l'Art, peuvent facilement juger de la choſe. Si on trouve que l'arrierefaix ſoit entierement détaché de la matrice, il ne ſera pas difficile de le tirer quand on aura la main dedans; mais s'il y eſt adherant, ayant reconnu de quel coſté il l'eſt moins, on commencera par cét endroit à le ſeparer tout doucement, en mettant pour ce ſujet quelque doigt entre

luy & la matrice, continuant peu à peu juſques à ce qu'il ſoit entierement détaché aprés quoy on le tirera dehors ; prenant bien garde à n'y pas aller trop rudement, & obſervant cependant, ſi on ne peut pas faire autrement, de laiſſer plûtoſt quelque legere portion de cét arrierefaix, que d'écorcher ou égratigner la moindre partie de la ſubſtance de la Matrice, de peur qu'il n'y ſurvint grand flux de ſang, ou inflammation & gangrene dont la mort s'enſuivroit ; ſe gardant bien auſſi de ne le pas tirer avant qu'il ſoit tout-à fait ſeparé, afin de ne pas amener la matrice avec luy, & le conſervant autant entier que le pourront permettre ces reflexions, pour le montrer enſuite aux aſſiſtans, & leur faire connoître que l'operation aura eſté bien faite. Mais le plus ſouvent ce n'eſt pas tant l'adherance de l'arrierefaix à la matrice qui le retient ainſi au dedans, que c'eſt la ſeule contraction de ſon orifice interne, qui n'étant pas dilaté à proportion de la groſſeur du corps de l'arrierefaix, l'arrête ne luy pouvant pas donner paſſage, ce qui fait ſouvent rompre & détacher entierement le cordon de l'umbilic.

Lorſque le Chirurgien ſera mandé, ſi la matrice n'eſt pas aſſez ouverte pour y pouvoir mettre ſa main dans l'abord, il oindra auſſi toſt d'axonge les parties genitales de la femme, afin qu'il les puiſſe plus facilement dilater ; aprés quoy il l'y introduira petit à petit, ſans neanmoins uſer de grande violence, ou bien ſeulement deux ou trois de ſes doigts avec leſques il prendra une portion du corps de l'arrierefaix qui ſe preſente preſque toûjours à l'orifice interne, & tirera doucement, & un peu obliquement de coſté & d'autre ce qu'il en tient, tâchant toûjours, en conſervant ſa premiere priſe ſans la rompre, autant qu'il le pourra faire, d'en reprendre une autre plus avant, à proportion qu'il fait avancer peu à peu le corps de l'arrierefaix, faiſant toujours en ſorte que dans la priſe qu'il tiendra il y ait une partie de ſes membranes ; car s'il tiroit ſeulement la ſubſtance ſpongieuſe de l'arrierefaix, elle ne manqueroit pas de ſe rompre par morceaux, à cauſe de ſon extréme moleſſe ; & cependant, la femme de ſon coſté contribuëra beaucoup à cette dilatation, comme auſſi à l'expulſion de l'arrierefaix, ſi elle pouſſe fortement en bas, retenant ſon haleine, & s'excitant à vomir ou à éternuer, & faiſant les autres choſes dont nous avons fait mention au precedent Ch. Mais ſi pour tout cela elle ne peut vuider cét arrierefaix, & ſi ſa matrice ne peut eſtre aſſez dilatée pour l'aller querir, ou s'il y eſt tellement adherant qu'il n'en puiſſe eſtre ſeparé, pour lors afin d'éviter un plus

grand mal, on commettra l'operation à la nature, luy aidant par le moyen des remedes qui le feront ſuppurer : pour ce ſujet on fera des injections dans la matrice avec la decoction de mauves, guimauves, parietaire, & graine de lin, dans laquelle on ajoûtera beaucoup d'huile de lis, ou un bon morceau de beurre frais. Cette injection la lenira & temperera, & en l'humectant & amoliſſant rendre ſon orifice plus facile à ſe dilater, & aidera par la ſuppuration qu'elle fera de l'arrierefaix à le détacher plus facilement. Pour en procurer encore plûtoſt l'expulſion, il faudra donner à la femme quelque clyſtere un peu fort, afin que les épreintes qu'elle fera pour aller à la ſelle luy puiſſent faire vuider, ce qui arrive à pluſieurs qui le rendent dans le baſſin, & quelquefois meſme lorſqu'elles n'y ſongent pas.

On peut auſſi en ce tems, pour éviter que la fiévre ne ſurvienne, comme elle a coûtume, & beaucoup d'autres accidens, luy tirer du ſang du bras, ou du pied, ſelon qu'il ſera jugé plus à propos & neceſſaire, pendant quoy il faut principalement fortifier la femme, pour empêcher que les vapeurs fetides & cadavereuſes provenant de la pourriture de l'arrierefaix, ne ſe communiquent aux parties nobles ; ce qu'on fera par de bons cardiaques, deſquels on luy fera uſer ſouvent non pas compoſez de ces confections de theriaque, de mitridat, ou d'autres farfanteries de pareille nature, dont on ne peut donner aucune raiſon qu'en admettant leurs facultez ſpecifiques, ou plûtoſt imaginaires, leſquelles choſes ſont plus propres à faire vomir qu'à conforter le cœur : mais les veritables cardiaques qu'on luy donnera, ſeront de ceux qui ſont bonne nourriture, & qui en même tems rejoüiſſent l'eſtomach ſans le dégoûter, comme ſont ces ſortes de drogues qui ne ſont bonnes que pour ceux qui les vendent; car comme *Pline*, nous enſeigne tres-bien au 1. Ch. du 29. Liv. de ſon *hiſt. nat.* parlant de ces precieuſes compoſitions, & principalement de la theriaque. *Oſtentatio artis, & pertentoſa ſcientiæ venditatio manifeſta eſt.* Ce n'eſt autre choſe qu'une oſtentation de l'art, & une prodigieuſe vanité manifeſte d'une ſcience ridicule. *Ac ne ipſi quidem illam novere*, laquelle n'eſt pas même connuë de ceux qui l'ordonnent, comme il le prouve fort bien par pluſieurs raiſons qu'il allegue en ce même Chap. Neanmoins il y a des perſonnes tellement infatuées de ces ſortes de remedes (qui dans la verité ſervent plûtoſt d'empêchement à la nature) qu'elles ne croiroient pas bien guerir ſi on ne leur en ordonnoit : mais, *qui vult decipi decipiatur* ; c'eſt-à-dire en bon François, qui voudra eſtre trompé ſoit trompé.

On preferera donc pour le ſujet que nous venons de dire, de donner à la femme des boüillons & conſumez faits avec chairs de veau & de volaille, dans leſquels on mettra le jus d'un orange devant que de luy faire prendre, & elle pourra auſſi boire un peu de limonade, ou de l'orangeade, ou bien on mélera dans ſa ptiſane ordinaire un peu de ſyrop de limon, ou de celuy de grenade, (car ces ſyrops qui ſont tres-agreables au goût, ſont fort propres à réjoüir l'eſtomach, & à fortifier le cœur contre les vapeurs malignes, dautant qu'ils reſiſtent à la pourriture des humeurs) ou méme on luy fera prendre de tems en tems (ſi elle étoit debile & ſans fiévre conſiderable) quelque peu de bon vin bien trempé, lequel nous pouvons dire étre le meilleur & le plus naturel de tous les cardiaques : au ſurplus on fera d'autres remedes ſelon les accidens qui ſurviendront, à cauſe de la retention de l'arrierefaix, tâchant toûjours de le faire ſortir le plûtoſt qu'on pourra; car tant qu'il demeurera dans la matrice, la femme y reſſentira continuellement de grandes douleurs preſque ſemblables à celles qui precedoient l'enfantement, quand méme il n'en ſeroit reſté qu'une portion; & juſques à ce qu'elle ait tout-à fait vuidé ce corps étrange, elle reïterera toûjours ſes efforts, qui neanmoins luy ſeront vains, ſi les choſes n'y ſont bien diſpoſées auparavant. Mais d'autant plus que l'arrierefaix ainſi retenu eſt petit, d'autant plus difficilement peut-il quelquefois eſtre jetté dehors, à cauſe que l'impulſion que la femme peut faire de ſa part en s'épreignant n'eſt pas ſi grande, quand le corps qui eſt contenu dans la matrice eſt petit, que quand il eſt d'une groſſeur conſiderable; car pour lors elle eſt bien plus fortement pouſſée & comprimée; outre cela, c'eſt qu'il arrive de méme qu'aux fruits qui ſe détachent & qui tombent d'eux-mémes de l'arbre quand ils ſont murs, & qui au contraire en ſont difficilement ſeparez lorſqu'ils ſont encore verts, c'eſt ce qui fait que la femme qui avorte eſt ſouvent bien plus difficilement delivrée que celle qui accouche à terme.

Il y a beaucoup de Sages-femmes qui aprés avoir rompu le cordon de la façon dite cy-deſſus, laiſſent ſouvent leur beſogne imparfaite, & remettent le reſte à l'œuvre de nature; mais ſouvent auſſi les pauvres femmes meurent, à cauſe des grands accidens qui arrivent ordinairement avant l'entiére ſuppuration de l'arrierefaix ainſi retenu. Pour éviter cela, lorſqu'elles ſe rencontrent en pareille occaſion, il faut qu'elles faſſent leur poſſible de delivrer auſſi-toſt la femme ainſi que nous avons dit, ou ſi elles ne s'en ſentent pas capables, parce qu'il faut porter la main dans la

la matrice pour le faire, ce qui eſt plûtoſt le fait du Chirurgien, qui en a une parfaite connoiſſance, elles doivent le mander promptement, afin qu'il trouve lieu, n'étant pas encore tout-à fait refermée, d'y introduire la ſienne; car plus elle differeroit, d'autant plus la choſe ſeroit-elle aprés difficile.

Il y en a d'autres qui ont bien aſſez de hardieſſe pour entreprendre cette operation; mais faute d'induſtrie & de connoiſſance neceſſaire elles n'en peuvent pas venir à bout, & laiſſent parfois la choſe en pire état que ſi elles n'y euſſent pas touché, comme il étoit arrivé à une pauvre femme du fauxbourg S. Marcel que je fus délivrer 3. jours aprés avoir été accouchée à demi terme par une matrone du même fauxbourg, ſur la requiſition que m'en fit Mr. *Beſſier*, mon Confrere, qui me conduiſit & acõpagna chez elle, où étant je trouvai qu'elle reſſentoit de cõtinuelles douleurs par tout le ventre, qui la tenoient cõme ſi elle eût voulu accoucher, vuidãt par ſa matrice des humiditez noirâtres plus fetides & plus puãtes ſix fois que ne ſeroit l'eſſence d'un retrait; & qu'elle avoit outre cela une grande douleur de téte avec la fiévre, qui dans peu ſe ſeroit ſans doute bien augmentée, ſi je ne l'euſſe délivrée en ce tems comme je fis; pour lequel ſujet m'étant informé tant d'elle que des aſſiſtans qui étoient dans ſa chambre de quelle maniere elle étoit accouchée, & depuis quel tems, on me dit qu'il y avoit déja trois jours entiers; mais que ſa Sage-femme n'ayant pas pû la délivrer tout-à-fait, avoit ſeulement tiré quelques petites portions de l'arrierefaix, & dit qu'on ne ſe devoit pas mettre en peine de ce qui eſtoit reſté, faiſant toûjours vainement eſperer qu'il viendroit bien de luy-meſme, & qu'au ſurplus il n'y avoit rien à faire qu'à ſe donner patience. A la verité, elle n'eſtoit pas ſi blâmable, pour ne pouvoir pas délivrer cette pauvre femme, qu'elle l'eſtoit pour ne la pas faire ſecourir, auſſi-toſt qu'elle reconnut que la difficulté paſſoit ſa capacité, par une perſonne qui l'entendit mieux qu'elle: Aprés ce recit, ayant mis pour connoître l'état des choſes preſentes, deux de mes doigts dans le *vagina*, je trouvay l'orifice interne de ſa matrice preſque exactement fermé, dans lequel neanmoins j'introduiſis le doigt indice, où eſtant en le fléchiſſant de coſté & d'autre ſans le retirer, je dilatay peu à peu avec luy cét orifice, en telle ſorte que j'y fis entrer le doigt ſuivant, avec leſquels deux ſeuls n'y en pouvant pas mettre davantage, je tiray trois morceaux de l'arrierefaix gros comme des noix, qui y eſtoient reſtez, les prenant l'un aprés l'autre entre mes

deux doigts, de la maniere que font les écriviſſes, lorſqu'elles veulent ſerrer quelque choſe avec une de leurs pates forchuës au moyen dequoy en peu de temps je délivreray entierement cette femme; laquelle incontinent aprés ne reſſentit plus aucune douleur, & ſe porta bien enſuite, auſſi bien que plus de cinquante autres, auſquels j'ay donné un pareil ſecours: Mais ſans cela, cette femme auroit indubitablement couru le hazard de la vie, à cauſe de la grande corruption de ce qui étoit retenu dans ſa matrice; car ce que j'en tiray ainſi, ſentoit ſi mauvais; que plus de deux jours aprés ma main en avoit encore une puante odeur, quoy que je l'euſſe lavée trois ou quatre fois avec du vinaigre.

Mais il arrive ſouvent dans les avortemens des premiers mois, qui ſe font toûjours avec quelque perte de ſang, que l'enfant qui eſt petit, eſt expulſé de la matrice avec quelques membranes farcies de caillots de ſang, dans le temps que la Sage femme n'eſt pas auprés de la malade pour la ſecourir, & que les perſonnes qui ne ſe connoiſſent pas à la choſe n'examinant pas preciſément ſi parmi ces excretions la femme a vuidé l'arrierefaix, lequel eſt retenu au dedans, à cauſe que la matrice ſe ferme auſſi-toſt que l'enfant en eſt ſorti, à quoy la Sage femme ne prend pas auſſi quelquefois garde quand elle eſt arrivée; ce qui fait que la choſe ſe rend d'autant plus difficile par cette negligence: enſuite dequoy la femme qui n'eſt pas promptement delivrée de l'arrierefaix ainſi reſté dans la matrice, eſt ſujette à pluſieurs fâcheux accidens, & principalement à des pertes de ſang, qui ne ceſſent pas ordinairement devant que ce corps étranger en ait eſté mis dehors; comme il arriva il y a environ deux ans à la femme du Concierge de noſtre maiſon de Saint Coſme, laquelle avorta d'un petit enfant de deux mois, grand comme le doigt & vivant, lequel fut baptiſé à l'inſtant par un Prêtre qui ſe trouva là par bonheur; incontinent aprés quoy on laiſſa ce petit enfant encore palpitant ſur une table avec quelques caillots de ſang que la femme avoit vuidez, afin de ſonger à elle qui étoit tombée en foibleſſe; mais durant qu'on étoit occupé auprés de la mere, un chat vint auſſi-toſt qui le mangea, & l'avala entierement comme ſi c'eût eſté une ſouris, avec tous les caillots de ſang; ce qui fut cauſe que la Sage femme ne pût pas examiner ſi l'arrierefaix n'étoit pas ſorty parmy ces excretions; pour lequel ſujet ſe contentant de la toucher, & ayant reconnu que ſa matrice s'étoit refermée, elle crût qu'il n'y étoit rien reſté; mais comme l'arrierefaix de ce petit enfant y étoit neanmoins demeuré tout entier, la femme

ſentit de continuelles douleurs dans le ventre durant deux jours, avec une perte de ſang, qui vint en ſi grande abondance au bout de ce temps, que ſi je ne fuſſe arrivé dans ce moment pour luy tirer cet arrierefaix, comme je fis, elle n'auroit pas été aſſurément encore deux heures ſans mourir.

Je ne veux pas oublier d'avertir les Chirurgiens & les Sages-femmes, & même les jeunes Medecins, d'une choſe qui merite bien d'être obſervée, qui eſt, qu'il faut toûjours preferer de faire plûtoſt l'extraction de l'arrierefaix par l'operation de la main, autant qu'il eſt poſſible, que d'en faire faire l'expulſion, comme on fait ſouvent tres-mal à propos avec des remedes pris interieurement; car toutes les droguesqui peuvent produire cet effet, étant extrememement chaudes, contribuent fort à faire venir la fievre à la malade, & ſouvent luy faiſant faire de grands efforts inutiles luy font venir des pertes de ſang, ou augmentent celle qu'elle a déja, ou luy cauſent des flux de ventre, des inflammations, ou des relaxations & deſcentes de matrice, qui ſont toûjours beaucoup plus préjudiciables à la femme, que ne pourroit être le peu de violence qu'un Chirurgien bien entendu en ſon Art luy pourroit faire, en tirant l'arrierefaix par l'operation de la main. C'eſt à quoy on doit bien prendre garde.

Ce que nous avons dit dans ce Chapitre doit ſuffire pour faire connoître comment on ſe doit comporter en pareille occaſion. Montrons maintenant ce qu'il faut faire en chacun des autres accouchemens contre nature.

CHAPITRE XI.

Des accouchemens laborieux & difficiles, & de ceux qui ſont contre nature; de leurs cauſes, & de leurs differences enſemble le moyen d'y remedier.

POur mieux faire entendre les choſes, nous dirons qu'il ſe rencontre trois ſortes de fâcheux accouchemens: ſçavoir le laborieux, le difficile, & celuy qui eſt tout à fait contre nature. Le laborieux eſt un accouchement fâcheux, par lequel la mere & l'enfant (quoy qu'il vienne dans une ſituation naturelle) ne laiſſent pas tous deux de beaucoup ſouffrir, & d'être plus travaillez qu'à l'ordinaire; le difficile ſe peut encore rapporter à ce premier, & outre cela, il eſt accompagné de quel-

ques accidens qui le retardent ; & y cauſent de la difficulté, mais l'accouchement contre nature eſt celuy qui, à cauſe de la mauvaiſe ſituation de l'enfant, ne peut pas jamais ſe faire ſans l'aide de l'operation de la main. Dans l'accouchement laborieux, & dans le difficile, la nature travaille toûjours un peu y étant aſſiſtée ; mais en celuy qui eſt entierement contre nature, tous les efforts qu'elle peut faire ſont vains & inutiles, il n'y a pour lors que le Chirurgien expert qui ſoit capable de la délivrer, ſans lequel elle ne manqueroit pas de ſuccomber.

Les difficultez qui ſe rencontrent aux accouchemens, arrivent ou de la part de la mere, ou de la part de l'enfant, ou même de celle de tous deux. De la part de la mere, à cauſe de la mauvaiſe diſpoſition de tout ſon corps, ou ſeulement de quelques unes de ſes parties, & principalement de la matrice, ou bien à cauſe de quelque forte paſſion de l'ame, dont elle peut être préoccupée. Pour raiſon de tout ſon corps comme ſi elle eſt trop jeune, ayant le paſſage trop étroit, ou trop vieille étant groſſe de ſon premier enfant ; d'autant que pour lors ſes parties qui ſont plus ſeches & plus dures, ne peuvent pas ſi facilement prêter à la dilatation neceſſaire, comme il arrive auſſi à celle qui eſt trop maigre ; & outre cela, les vieilles ont l'articulation du *coccix* ou croupion plus ferme, ce qui fait qu'il ne cede pas ſi aiſément à la ſortie de l'enfant, qu'aux jeunes, qui ont cette partie encore cartilagineuſe. Celle qui eſt petite & trapuë, ou contrefaite, comme la boſſuë, n'a pas la poitrine aſſez forte pour bien faire valoir ſes douleurs, & les pouſſer en bas, comme auſſi celle qui eſt foible, ſoit naturellement, ou par accident ; & les boiteuſes ont quelque fois les os du paſſage mal conformez ; la delicate & trop ſenſible, ou apprehenſive de la douleur, a encore bien plus de peine qu'une autre ; car cela l'empêche de s'efforcer ; comme auſſi celle dont les douleurs ſont petites, & viennent de loin à loin, ou celle qui n'en a point du tout ; les grandes coliques nuiſent pareillement à l'accouchement, en empêchant les veritables douleurs : toutes maladies grandes ou aiguës les rendent tres-penibles, & d'une fâcheuſe ſuite, ſelon le ſentiment d'*Hipocrate*, en l'Aphoriſme 30. du 5. Livre, *Mulierem grauidam morbo quopiam acuto corripi, lethale.* Comme quand elle eſt ſurpriſe de quelque fiévre violente, d'un grand flux de ſang, de frequentes convulſions, de dyſenterie, ou de quelque autre grande maladie. Les excremens retenus cauſent auſſi beaucoup de difficulté à la la femme qui accouche ; comme s'il y a quelque pierre en la veſſie, ou

qu'elle ſoit extremement pleine d'urine, ſans s'en pouvoir décharger, ou que l'inteſtin *rectum* ſoit remply de matieres endurcies, ou ſi la femme a de groſſes hemorroïdes & fort douloureuſes; & ſa mauvaiſe ſituation y apporte encore quelquefois un grand retardement.

Quant à la difficulté qui ſe rencontre à raiſon de la matrice ſeule, c'eſt de ce qu'elle n'eſt pas bien ſituée, ou de ſa mauvaiſe conformation, ayant ſon col trop étroit, ou trop dur & calleux, ſoit naturellement, ou par quelque accident ſurvenu, comme par quelque tumeur ou apoſteme, ou ulcere, ou chair ſuperfluë; ſoit dans ſon col, ou à ſon orifice interne, ou à cauſe de quelque dure cicatrice, provenant de quelque violent accouchement qui aura precedé.

Il y a outre cela les choſes qui ſont, ou peuvent être contenuës dans la matrice avec l'enfant, leſquelles rendent auſſi l'accouchement difficile comme ſi ſes membranes ſont ſi fortes qu'elles ne ſe puiſſent rompre; ce qui l'empêche quelquefois de pouvoir s'avancer au paſſage, ou ſi foibles que les eaux les percent trop tôt; car étant écoulées devant le temps, il demeure à ſec dans la matrice, s'il s'y rencontre quelque mole; ſi l'arrierefaix vient à ſortir le premier, ce qui cauſe une grande perte de ſang à la mere, & certainement la mort à l'enfant, à moins qu'il ne ſoit mis hors de la matrice, ou qu'il n'en ſoit tiré tout auſſi-tôt; & même la ſortie de l'umbilic luy cauſe une ſuffocation ſoudaine, ſi on n'y remedie promptement par l'accouchement: les fortes paſſions de l'ame y peuvent encore beaucoup contribuer; comme la crainte, la peur, la triſteſſe, la timidité, & autres. La femme qui avorte a pareillement bien plus de peine que celle qui accouche à terme, comme auſſi celle qui s'eſt bleſſée, quoy qu'elle ſoit à peu prés proche de ſon temps.

Pour ce qui eſt des empêchemens qui arrivent de la part de l'enfant; c'eſt quand il a la tête trop groſſe, ou tout le corps, quand il a le ventre hydropique, quand il eſt monſtrueux; ayant deux teſtes, ou étant joint à un autre enfant, ou bien avec quelque mole, ou avec un autre corps étrange; quand il eſt mort, ou ſi foible qu'il ne peut aucunement contribuer à ſa ſortie, & quand il ſe preſente en mauvaiſe figure & ſituation, comme auſſi quand il s'en trouve deux ou davantage. Outre toutes ces differentes difficultez d'enfanter, il y en a encore une qui eſt quelquefois cauſée par l'ignorance de la Sage femme, qui faute de bien ſçavoir ſon Art empêche la nature de faire ſon operation, au lieu de l'aider au beſoin.

Parlons à preſent des moyens par leſquels nous pourrons remedier à toutes ces choſes, & ſecourir la femme dans l'accouchement laborieux & difficile; à quoy nous reüſſirons, ſi nous avons une parfaite connoiſſance des cauſes de la difficulté; comme ſi elle vient de la part de la mere qui eſt trop jeune, étant auſſi trop étroite, on la traitera fort doucement, & on luy amollira les paſſages avec huiles, graiſſes, ou beurre frais, en les oignant de ces choſes long tems avant l'heure de ſon accouchement, pour les relâcher & les rendre plus faciles à ſe dilater, de peur qu'il ne ſe faſſe ruption de quelques parties par la ſortie de l'enfant; car il arrive quelquefois qu'il s'y fait une dilaceration juſques à *l'anus* par laquelle les deux trous ſont exterieurement mis en un. Si la femme eſt avancée en âge lorſqu'elle eſt groſſe de ſon premier enfant, elle s'oindra pareillement les parties baſſes, pour amolir l'orifice interne, & le *vagina* ou col de la matrice, qui étant plus durs & calleux, ont bien plus de peine à prêter à la diſtenſion neceſſaire à l'accouchement; ce qui eſt cauſe que le travail de ces ſortes de femmes eſt toûjours beaucoup plus long que celuy des autres, & que leurs enfans à force d'eſtre pouſſés contre l'orifice interne de leur matrice, qu'elles ont plus calleux comme il eſt dit, & de demeurer long tems au paſſage, viennent ordinairement avec de groſſes boſſes contuſes ſur leur teſte. Les femmes petites & contrefaites ne ſeront miſes au lit pour accoucher, que le plus tard qu'on pourra, & ſeulement lorſque leurs eaux auront percé les membranes; mais elles ſe doivent tenir de bout & ſe promener dans la chambre, ſi leurs forces le permettent, étant ſoutenuës par deſſous les bras; car ainſi faiſant, elles reſpireront plus facilement, & feront bien mieux valoir leurs douleurs, que ſi elles étoient au lit, où elles demeurent tout accroupies & entaſſées. Celle qui eſt fort maigre humectera auſſi ces parties, les oignant des mémes huiles & axonges, pour les rendre plus molles & plus gliſſantes, & afin que la teſte de l'enfant & la matrice ne ſoient pas tant comprimées & meurtries par la dureté des os de la mere qui ferment le paſſage; La femme foible ſera fortifiée, afin qu'elle puiſſe ſupporter les douleurs de l'accouchement, luy donnant quelque bon conſumé, comme auſſi un peu de vin, ou une rôtie trempée dedans, ou autres confortatifs, ſelon l'exigence des cas: ſi elle eſt apprehenſive de la douleur, on la conſolera, l'aſſurant qu'elle n'en ſouffrira plus gueres, & luy donnant courage par l'eſperance d'eſtre bien-toſt delivrée; ſi au contraire ſes douleurs ne ſont que petites & legeres, venant de loin à

loin, ou ſi elle n'en a aucunes, on les luy provoquera, en luy donnant un ou pluſieurs clyſteres qui ſoient un peu forts, afin de les exciter par les épreintes qui viennent en allant à la ſelle, aprés quoy elle ſe promenera auſſi dans ſa chambre, afin que la peſanteur de l'enfant y puiſſe encore contribuër. Si la femme a grand flux de ſang, ou des convulſions, on y remediera en l'accouchant au plus viſte, comme nous avons déja dit autre part, & repeterons en ſon lieu cy aprés; ſi les excremens ſont retenus, la femme ne les pouvant rendre d'elle-méme, on en provoquera l'expulſion; ce qu'on fera par lavemens pour ceux du *rectum*, leſquels ſerviront auſſi à diſſiper les coliques qui ſont pour lors fort incommodes; car elles cauſent de grandes douleurs, qui ſont inutiles & mauvaiſes, parce qu'elles ſont vagues par tout le ventre ſans répondre en bas, comme elles devroient faire & ſi elle ne peut uriner, à cauſe de la compreſſion que la matrice fait au col de la veſſie, elle ſoulevera pour ce faire elle-méme un peu ſon ventre, ou s'il ne ſe peut autrement, on introduira une ſonde creuſe dans la veſſie, pour en tirer l'urine; ſi le retardement ou la difficulté de l'accouchement vient à raiſon de la mauvaiſe ſituation de la femme, on luy en fera prendre une meilleure & convenable à ſon habitude & à ſa ſtature, en obſervant les circonſtances que nous avons marquées dans le premier Chap. de ce ſecond Liv. ſi elle eſt ſurpriſe de quelque maladie, elle en ſera traitée ſelon ſa nature, avec beaucoup plus de precaution que ſi c'étoit en d'autres tems, ayant toûjours égard à l'état preſent, ſi c'eſt à raiſon des indiſpoſitions de la ſeule matrice, comme de ſa ſituation oblique, on y remediera le mieux qu'on pourra par celle du corps; ſi c'eſt par ſa vicieuſe conformation, ayant ſon col trop dur & calleux, & trop étroit, on l'oindra d'huile & de graiſſe, comme nous avons dit cy deſſus, ſi c'étoit par quelque forte cicatrice qui ne ſe pût amolir, provenant d'un ulcere qui auroit precedé, ou de quelque ruption faite par un autre violent accouchement, qui ſe ſeroit ainſi agglutinée, on en fera la ſeparation avec un inſtrument propre, de peur que ſe faiſant derechef une laceration en un nouvel endroit, la maladie ne fût encore pire enſuite; ce qu'on fera au lieu que le requerra la choſe pour le mieux, prenant garde que ce ne ſoit pas vers la partie ſuperieure, à cauſe de la veſſie; ſi les membranes des eaux ſont ſi fortes qu'elles ne puiſſent ſe crever au tems de l'accouchement, on les peut rompre avec les doigts, pourvû que l'enfant ſoit pour lors fort avancé au paſſage, & qu'il ſuive de fort prés, & que l'orifice inter-

ne de la matrice soit suffisamment dilaté & bien amolli ; car autrement il y auroit danger que ces eaux s'écoulant trop tost, il ne demeurât long-temps à sec, & qu'on ne fût obligé pour suppléer à leur defaut, d'humecter ces passages avec fomentations de decoctions & d'huiles émollientes, ce qui ne fait jamais si bien que quand la nature fait elle-mesme son operation avec ces eaux & ces glaires ordinaires, à quoy elle reüssit fort bien, lorsqu'elles sortent en temps & lieu.

Quelquefois ces membranes s'avancent tellement au dehors de la partie honteuse avant la sortie de l'enfant, qu'elles pendent de la longueur de plus de quatre travers de doigts, ressemblant à une vesie pleine d'eau : il n'y a pas pour lors grand danger de les percer si elles ne le sont ; car l'enfant est toûjours au passage bien prest à sortir quand cela arrive ainsi ; mais il faut bien prendre garde à ne les pas tirer avec la main, d'autant qu'on détacheroit par ce moyen, avant qu'il en fût temps l'arrierefaix, auquel elles sont fortement adherantes ; d'autrefois aussi les eaux s'écoulent insensiblement par une rupture qui se fait interieurement aux membranes de l'enfant, lesquelles demeurant entieres au devant de sa teste à laquelle elles servent comme de bandeau, la tapissant immediatement ; & l'empéchent de pouvoir estre poussée dehors par les douleurs ; en ce cas il faut rompre ces membranes, pourvû que le passage soit suffisamment dilaté, afin que la teste de l'enfant ait la liberté de s'y avancer. Si l'umbilic tombe hors de la matrice, pour lors on le repoussera aussi tost au dedans, l'empêchant, de tomber, si faire se peut, sinon il faudroit accoucher la femme au plus vîte, mais si c'est l'arrierefaix, on ne doit jamais le remettre : d'autant qu'étant sorti, il est tout-à-fait inutile à l'enfant, & il lui serviroit d'obstacle & d'embarras si on le remettoit ; en ce cas, on le doit retrancher, aprés en avoir lié le cordon, & tirer ensuite l'enfant le plus promptement que faire se pourra, à moins dequoy il suffoqueroit subitement. Si la femme est tombée & blessée elle se mettra aussi-tost au lit, pour y prendre le repos ; si ce sont quelques passions de l'ame, qui retardent l'accouchement, on essayera de les luy faire passer, ou à tout le moins de les adoucir & temperer ; si c'est la honte ou la pudeur, on fera sortir de devant elle les personnes qui en sont la cause, & si c'est la timidité & la crainte de la douleur, on luy representera que c'est la volonté de Dieu qui l'a ainsi ordonné, & que son travail ne sera pas si rude qu'elle se l'imagine, la faisant resoudre à cette necessité

par

par la conſolation des malheureux, auſquels la peine ſemble toûjours un peu plus ſupportable, lorſqu'ils font reflexion qu'elle eſt commune, luy remontrant que toutes les autres femmes endurent les mêmes douleurs, & encore plus grandes qu'elle ne fait pas; ſi elle eſt triſte on tachera de la rejoüir, luy diſant quelque bonne nouvelle, & luy faiſant eſperer qu'elle aura l'enfant qu'elle ſouhaitte & en un mot (quoy qu'elle ſouffre beaucoup) on luy fera conſiderer que ce n'eſt qu'un mal paſſager, qu'un quart d'heure de bon temps luy fera oublier auſſi-tôt qu'elle ſera accouchée, l'aſſurant ſur tout qu'elle eſt hors de danger, à moins qu'on ne le connoiſſe bien preſſant; car en ce cas il la faudroit avertir de mettre ordre à ſes affaires ſpirituelles & temporelles.

Quand la difficulté vient ſeulement de la part de l'enfant mort, on doit obſerver la methode que nous avons ſpecifiée en l'accouchement naturel, outre laquelle la femme doit s'efforcer le plus qu'elle pourra pour le mettre dehors au plûtoſt; car il ne peut plus contribuer à ſa ſortie, comme auſſi quand il eſt extrémement foible: Elle prendra cependant quelques confortatifs, de peur que les vapeurs putrides provenant de ſon enfant mort, ne luy cauſent des ſyncopes; mais s'il eſt tellement hydropique du ventre ou de la teſte qu'il ne puiſſe jamais ſortir, à cauſe de la grande diſtenſion & groſſeur de ſes parties, pour lors on ſera obligé de les percer pour en évacuer les eaux, & s'il eſt enorme en groſſeur de tout le corps, ou de la teſte ſeule, ou qu'il en ait deux, ou bien qu'il ſoit joint à un autre enfant, ou à une molle tres-groſſe, il faut neceſſairement en ce cas pour ſauver la mere, faire de deux choſes l'une, c'eſt à dire, ou dilater les paſſages à proportion de la groſſeur de l'enfant monſtrueux, s'il eſt poſſible de le faire, à moins dequoy il vaut mieux ſuivre l'autre, qui eſt de le tirer par pieces, & par mourceaux, afin d'empêcher que la mere ne periſſe avec ſon enfant; ce qui arriveroit infailliblement, ſi on n'y agiſſoit de la façon; & ſi la femme a deux enfans, on y procedera comme il a été dit au Chapitre huitiéme de ce deuxiéme Livre. Mais ſi la Sage-femme ne peut pas remedier à toutes ces choſes, elle doit promptement appeller un Chirurgien expert, pour luy demander ſon avis, ou luy laiſſer faire ce qui y convient, ſi elle ne s'en ſent aſſez capable. Paſſons à preſent aux accouchemens contre nature, qui ne ſe feroient jamais ſans l'operation de la main, & montrons exactement de quelle maniere il s'y faut comporter.

CHAPITRE XII.

Des accouchemens contre nature, auſquels la main du Chirurgien eſt abſolument requiſe, & les obſervations qu'il doit faire avant que de les entreprendre.

LEs accouchemens contre nature qui requierent abſolument l'operation de la main, ſont ceux auſquels l'enfant ſe preſente en mauvaiſe ſituation. *Hipocrate* au Livre *De natura pueri*, & en celuy *De ſuperfœtatione*, n'admet que trois manieres generales de venir au monde; ſçavoir, la tête la premiere, qui eſt la ſeule figure naturelle, quand elle vient directement; la ſeconde, par les pieds; & la troiſiéme, de côté ou de travers, leſquelles deux dernieres ſont tout à fait contre nature. Mais pour rendre la choſe plus intelligible, nous dirons que l'enfant peut ſe preſenter en poſture contre nature en quatre façons generales, qui ſont premierement par toutes les parties anterieures du corps; ſecondement par les poſterieures; troiſiémement par les laterales, & quatriémement par les pieds. Or ainſi que nous ne remarquons que quatre vents principaux, auſquels on peut rapporter un chacun de trente deux ou plus, que comptent ceux qui navigent, & ce à l'un plus qu'à l'autre, ſuivant qu'ils participent plus ou moins de ces quatre principaux, de même toutes les particulieres & differentes figures contre nature, auſquelles l'enfant ſe preſente pour ſortir, ſe peuvent rapporter à ces quatre manieres generales que nous venons de dire, ſelon qu'elles approchent plus de l'une que de l'autre: Et comme le nombre des differens accouchemens contre nature eſt fort grand, nous nous contenterons de traiter de chacun des plus principaux en particulier; car on viendra facilement à bout des autres qui ne ſont pas de ſi grande conſequence, ſi on eſt capable de remedier à tous ceux dont nous parlerons cy-aprés: Mais avant que d'en declarer les moyens, il eſt à propos de faire connoître les conditions requiſes au Chirurgien qui veut pratiquer ces operations, avec les obſervations qu'il doit faire avant que de les entreprendre.

Ces conditions conſiſtent, ou en ce qui regarde ſon corps, ou en ce qui concerne ſon eſprit? Pour ce qui eſt de ſa perſonne, il doit étre ſain,

fort & robuſte, d'autant que celle-cy eſt la plus rude, & la plus laborieuſe & penible de toutes les operations de Chirurgie, en laquelle le Chirurgien ſuë quelquefois à groſſes goutes, même au plus grand froid de l'hyver, pour la peine & difficulté qu'il y rencontre ordinairement; ce que nous témoigne bien *Fabrice d'Aquapendente*, quand il dit s'y étre toûjours tant laſſé & fatigué, que ſouvent il étoit obligé de la laiſſer achever à ſes ſerviteurs; c'eſt ce qui fait que pluſieurs Chirurgiens laiſſent auſſi tres-ſouvẽt mourir les femmes avec leurs enfans dans le ventre, ſans leur donner aucun ſecours, refuſant par une eſpece de politique tres blâmable d'entreprendre l'operation quand ils y voyent une trop grande difficulté, afin de s'exempter de l'extrême peine & fatigue qu'elle leur pourroit donner, l'éludant par un ſpecieux pretexte d'impoſſibilité de la pouvoir faire, & aimant mieux que les pauvres femmes periſſent, ſuivant le prognoſtic qu'ils en font, que de conſentir que d'autres qu'eux entreprenent de les accoucher; de peur que ſi elles venoient heureuſement à réchaper aprés l'operation, on ne crût que ceux qui l'auroient faite fuſſent plus capables qu'eux; mais tout Chirurgien qui a ſa conſcience bien reglée, ne doit jamais en uſer de la ſorte; car autrement il ſeroit luy-même l'homicide de ces pauvres malheureuſes, qui requierent ſon aſſiſtance dans cette extréme neceſſité. *Occidit enim quiſquis ſervare poteſt, nec ſervat.* C'eſt pour ce ſujet que le Chirurgien qui veut pratiquer les accouchemens, ne doit pas être d'un âge ſi avancé, que ſon corps en ſoit rendu debile & caduque; mais il faut principalement qu'il ait les mains petites, afin qu'il les puiſſe plus facilement introduire dans la matrice quand il eſt neceſſaire; qu'elles ſoient neanmoins fortes, & leurs doigts un peu longs, & particulierement *l'index*, afin de pouvoir plus facilement atteindre & toucher l'orifice interne, qu'il n'y ait aucune bague au tems de l'accouchement, & que ſes ongles ſoient rognez bien prés de la chair, ſans qu'il y reſte aucunes aſperitez, de peur que la matrice n'en ſoit bleſſée: Il doit étre de bon & agreable aſpect propre en ſes vêtemens, auſſi bien qu'en ſa perſonne, afin de ne pas effrayer les pauvres femmes qui ont beſoin de ſon aſſiſtance. Il y a des gens qui diſent qu'un Chirurgien qui veut pratiquer les accouchemens, doit au contraire être mal propre, ou à tout le moins fort negligé, ſe laiſſant venir une longue barbe ſale, afin de ne pas donner aucune jalouſie aux maris des femmes qui l'envoyent querir pour les ſecourir. A la verité on en voit qui croyent que cette politique leur peut faire donner beaucoup de pra-

tiques, mais qu'ils s'en déſabuſent; car une ſemblable mine reſſemble plûtoſt à un Boucher qu'à un Chirurgien, dont les femmes ont déja aſſez de peur, ſans qu'il ſe déguiſe ainſi. Il doit ſur tout étre tres-ſobre, non ſujet au vin, afin d'avoir toûjours une entiere preſence d'eſprit, à l'égard duquel il doit étre diſcret, modeſte & garder tres fidelemẽt le ſecret qui lui eſt confié, ne divulgant à perſonnes étranges les incõmoditez & maladies des femmes qui ſeront venuës à ſa connoiſſance, & ſur tout qu'il ſoit ſage, prudent, & de bon jugement, pour ſe conduire toûjours avec raiſonnemẽt en ſon operation. Il doit avoir une veritable pitié, ſans toutefois qu'elle puiſſe le diſtraire ni empécher de faire ſon devoir ſelon que la choſe le requiert, cõme auſſi eſtre patient, autant qu'il eſt beſoin pour ne rien precipiter, ſe donnant le tems de bien reconnoître ce qu'il eſt neceſſaire de faire: Il ne doit pas auſſi ſe facher des injures que lui peuvent dire la malade & les aſſiſtans pendant l'operation, car c'eſt la douleur de l'une, & la compaſſion des autres qui les obligent à cela ſans ſujet. Il doit étre bon Chrétien, & avoir la conſcience bien reglée, pour ne pas fruſter au beſoin les enfans du bien que leur communique la grace du Baptême; & à ce deſſein il faut qu'il faſſe tout ſon poſſible pour les amener vivans: Il doit aſſiſter charitablement & gratuitement les pauvres femmes qui ont beſoin de ſon ſecours, & les traiter auſſi doucement & humainement que les riches, deſquelles il ne doit rien extorquer, mais ſeulement ſe contenter du ſalaire honnête qu'elles lui voudront donner de bonne volonté, ſans les traiter en Arabe, comme il y en a qui font, leſquels n'ont pas ſi-toſt fait leur operation, ſoit bien ou mal, qu'ils veulent eſtre payez ſans aucun delay, & avec tant de mauvaiſe grace & d'importunité, qu'ils obligent ſur le champ la pauvre malade d'envoyer emprunter de l'argent, quand elle n'en a pas aſſez pour les ſatisfaire ſelon leur deſir, & tirent d'elle quelquefois juſques au dernier ſol, pour contenter leur avarice tyrannique, lequel procedé eſt tout-à-fait indigne d'un honnéte homme: Enfin, le Chirurgien doüé de toutes ces bonnes qualitez, doit pour ſon accompliſſement & pour ſon entiere perfection, eſtre ſçavant & expert en ſon Art, & particulierement en ces operations.

Il y a bien des gens qui croyent qu'il n'y a pas grande difficulté à pratiquer les accouchemens, puiſque ce ſont des femmes qui s'en mélent ordinairement; En effet, il n'y a pas grand miſtere quand toutes choſes viennent naturellement: Mais quand l'accouchement eſt contre nature, il eſt tres-certain, comme dit fort bien *Celſe*, que c'eſt

la plus difficile & laborieuſe, & la plus dangereuſe de toutes les operations de Chirurgie, ce qu'ils connoîtroient bien facilement, s'ils l'avoiẽt pratiquée. Il eſt fort aiſé d'en remarquer la conſequence; car dans toutes les autres pour leſquelles on a recours au Chirurgien, il agit au dehors, & voit à découvert les parties ſur leſquelles il opere; mais en celle-ci, il travaille au dedans, & il ne doit point, ni ne pourroit pas méme quand il voudroit, ſe ſervir de la veuë pour conduire ſes mains en ſon operation, outre que dans les autres operatiõs il ne s'agit que de la vie de la ſeule perſonne qui ſe met entre ſes mains; mais dans l'accouchement, il y va de celle de la mere, & de celle de l'enfant; & bien plus, de ſon ſalut eternel, quand il meurt ſans Baptême; & il s'eſt ſouvent vû qu'une ſeule faute en cette operation a cauſé tous ces deſordres en méme tems, de ſorte que c'eſt en faiſant les accouchemens contre nature, qu'on peut dire avec juſte raiſon, *hoc opus hic labor eſt.* Car comme dit *Hypocrate* au Livre de l'ancienne Medecine, la plûpart des Medecins reſſemblent aux mauvais Pilotes, dont les fautes ne ſont pas manifeſtes, quand leur vaiſſeau vogue durãt la bonaſſe; mais elles ſont connuës d'un chacun quand ils viennent à faire naufrage par leur ignorance durant la tempête; ainſi en eſt-il des fautes de la plûpart des Chirurgiens & des Sages femmes, qui ne paroiſſent pas dans les accouchemens naturels; mais qui ſont tres-manifeſtes dans les accouchemens contre nature, auſquels tres peu ſont capables de remedier, s'ils n'en font une profeſſion particuliere, & s'ils n'ont toutes les conditions requiſes pour y bien reüſſir.

Or pour s'y comporter, le Chirurgien qui aura les conditions que nous avons dites, lequel ſeul y eſt propre, fera quelques obſervations avant que de les entreprendre, dont la premiere eſt de prendre garde ſi les forces de la femme ſont ſuffiſantes pour endurer l'operation; ce qu'il fera en luy tâtant le poux, obſervant s'il eſt fort ou debile, inégal ou intermitent, conſiderant encor ſon viſage, & principalement ſes yeux, s'ils ſont tout à fait abbatus, ſi ſa parole eſt languiſſante, ſi ſa matrice & tout ſon bas ventre ſont extraordinairement tendus & enflammez, ſi elle a toutes les extremitez du corps froides, s'il lui prend ſouvent des ſyncopes avec ſueurs froides, ſi elle tombe en convulſion avec perte de toute connoiſſance, enfin ſi toute ſa contenance nous ſignifie que l'operation ſeroit vaine, on ne la doit pas entreprendre; de peur qu'elle ne vienne à mourir entre les mains du Chirurgien, dont il pourroit encourir grand blâme, avec la qualité de

bourreau, qu'on ne manque pas de luy donner, quand ce malheur arrive: Neanmoins lorſqu'il y a encore quelque peu d'eſperance, tant petite puiſſe-t-elle étre ſoit pour la mere, ſoit pour l'enfant; on eſt obligé en conſcience de faire ce que l'Art commande, & non pas comme ces politiques qui aiment mieux laiſſer mourir les perſonnes ſans leur donner aucun ſecours, que de ſe charger de mauvaiſes cures. C'eſt pourquoy il vaut encore mieux tenter pour lors l'operation dont la ſuite eſt incertaine, que de laiſſer la malade dans un deſeſpoir tout aſſuré; car quelquefois la nature ſe releve de bien loin: mais avant que de l'entreprendre, le Chirurgien fera ſon prognoſtic du grand danger de la vie, où la femme & l'enfant ſont tous deux; ce qu'il fera connoître au mary & aux aſſiſtans, & même à la malade, s'il étoit jugé à propos pour l'y pouvoir reſoudre; & il luy fera en ce cas recevoir tous ſes Sacremens, de peur qu'elle n'en ſoit plus capable aprés l'operation, qui eſt toûjours bien laborieuſe, dans laquelle auſſi elle pourroit même mourir, comme il s'eſt quelquefois vû: mais quand la femme a toutes ſes forces, le Chirurgien fera en ſorte de ne les pas laiſſer perdre ny diminuer, en differant l'occaſion de luy ayder. Pour ce ſujet, aprés avoir connu qu'elle eſt capable de ſupporter l'operation; il s'informera ſi elle eſt à terme ou non, & ſi elle ne s'eſt pas bleſſée, ce qu'il ſçaura par le recit de la malade, de la Sage-femme, & des aſſiſtans, comme auſſi par les ſignes qui lui en apparoîtront, obſervant de quelle figure ſe preſente l'enfant, & avec quelles circonſtances, s'il eſt mort ou vivant (car quelquefois le mort eſt autrement tiré que le vivant) & s'il n'y en a qu'un, ou s'il y en a pluſieurs: aprés avoir examiné toutes ces choſes, il tâchera de faire concevoir à la malade l'impoſſibilité qu'il y a qu'elle puiſſe accoucher ſans ſon aide, & il la fera reſoudre à ſe mettre avec confiance entre ſes mains, par paroles douces ſans l'intimider, luy perſuadant que l'operation ne ſera pas ſi douloureuſe qu'elle ſe l'eſt imaginée, & enfin qu'elle eſt obligée ſelon Dieu de la ſouffrir, tant pour elle-même, que pour l'amour de ſon enfant, qui periroit certainement avec elle, ſans ce ſeul & dernier ſecours.

La femme y étant reſoluë, il faudra qu'il la faſſe ſituer au travers du lit, afin de travailler plus commodement, couchée ſur le dos, ayant les feſſes un peu plus hautes que les épaules, ou à tout le moins le corps également ſitué, quand il eſt beſoin de repouſſer ou retourner l'enfant, pour luy faire prendre une autre ſituation; mais lorſqu'il s'agit d'en

faire l'extraction ; il faut remettre la femme en la ſituation que nous avons dite en parlant de l'accouchement naturel, c'eſt à-dire, en telle ſorte qu'elle ait la tête & la poitrine un peu plus élevées que le reſte du corps, afin qu'elle puiſſe reſpirer plus facilement, & mieux aider de ſa part à l'expulſion de l'enfant, en pouſſant & s'épreignant elle-même en bas, dans le temps que le Chirurgien luy commandera. Il faut qu'étant ainſi ſituée elle ait les jambes pliées, & recourbées en telle façon que les talons ſoient aſſez proches de ſes feſſes, & les cuiſſes écartées l'une de l'autre, & tenuës en cét état par deux perſonnes aſſez fortes. Il y en aura auſſi quelqu'autre qui la retiendra par deſſous les bras, afin que ſon corps ne vienne à ſuivre en faiſant l'extraction de l'enfant, pour laquelle il eſt quelquefois beſoin d'une tres-grande force ; & on luy mettra le drap & la couverture de ſon lit ſur les cuiſſes, pour la couvrir autant que le requiert une décence honête, à cauſe des aſſiſtans, comme encore afin qu'elle ne reſſente aucun froid, le Chirurgien ayant auſſi pour regle en cela ſa commodité jointe avec la conſideration de ces choſes, & principalement la facilité & la ſeureté de ſon operation.

Quelques-uns veulent qu'on lie la femme en cette poſture, afin, diſent-ils, qu'étant ainſi tenuë ferme & ſtable, on puiſſe travailler avec plus de ſeureté, mais bien loin que cette ligature y pût ſervir, au contraire elle y ſeroit tout à fait nuiſible; car la femme dans cette poſture immobile, & contrainte comme à la gehenne, ne pourroit pas ſe hauſſer, ſe baiſſer, ou ſe ſoûlever quand le Chirurgien luy diroit, ſelon qu'il le trouve neceſſaire, pour rendre ſon operation plus facile, qu'il fait ordinairement, partie en repouſſant, & partie en flechiſſant, étendant & tirant quelquefois directement, & par fois obliquement; pour lequel ſujet on luy doit laiſſer le corps libre ſans la lier, la faiſant ſeulement tenir en poſture commode à toutes ces differentes intentions par des perſonnes, ſelon qu'il leur ſera preſcrit : outre quoy ſi on la veut lier & garroter, il faut que ce ſoit avec la langue pour toute bande; c'eſt à dire, la faiſant reſoudre par bonnes raiſons à endurer ſon mal le plus patiemment qu'elle pourra, & à contribuer de toutes ſes forces à l'operation, luy repreſentant la prompte délivrance qu'elle en doit recevoir. En ſuite de toutes ces choſes le Chirurgien oindra d'huile ou de beurre frais toute l'entrée de la matrice, s'il eſt beſoin, afin d'y pouvoir plus facilement introduire ſa main, qui doit pareillement étre ointe, & avoir les conditions ſpecifiées cy-deſſus, aprés quoy il ſe conduira en ſon operation

de la maniere que je le diray dans chacun des Chapitres ſuivans, lorſque j'auray enſeigné les ſignes qui nous font connoître que l'enfant eſt vivant, & ceux qui nous font juger qu'il eſt mort.

CHAPITRE XIII.

Les ſignes qui font connoître que l'enfant eſt vivant ou mort dans la matrice.

S'Il y a occaſion où le Chirurgien doive faire plus grande reflexion & apporter plus de precaution aux choſes qui concernent ſon Art, c'eſt en celle où il s'agit de juger ſi l'enfant qui eſt dans la matrice eſt vivant, ou bien s'il eſt mort: car il s'eſt quelquefois rencontré, par des exemples tout à fait déplorables, que des enfans aprés avoir été eſtimez morts, ont été tirez vivans, & tronquez des deux bras, ou de quelques autres parties de leurs corps, & d'autres ont été tres-miſerablement tuez avec les crochets, qu'on auroit pû avoir vifs, ſi on ne s'y fût pas trompé. C'eſt pourquoy avant que de reſoudre la maniere de faire l'extraction de l'enfant, pour éviter un pareil malheur, & la diſgrace de ſe voir auteur d'un ſpectacle ſi pitoyable, & ſi affreux tout enſemble, le Chirurgien fera tout ſon poſſible pour n'étre pas ainſi deceu, de bien connoître ſi l'enfant eſt vivant ou mort, ſe reſſouvenant toûjours en cette rencontre, que la timidité eſt beaucoup plus pardonnable que la temerité, c'eſt à dire qu'il vaut mieux ſe tromper en traitant comme vivant l'enfant mort, que de traiter comme mort celuy qui ne l'eſt pas.

On ſçaura que l'enfant eſt vivant, s'il eſt à terme, ſi la femme n'a pas été bleſſée, ſi elle s'eſt toûjours bien portée durant ſa groſſeſſe, & ſi elle eſt en bonne ſanté pour le preſent, & tres aſſurement ſi elle le ſent remuër, ce qui ſe reconnoîtra par le recit de la mere; outre que le Chirurgien en ſera encore plus certain s'il le ſent mourir luy-même, en mettant ſa main ſur le ventre de la femme, au recit de laquelle il ne faut pas toûjours ſe fier; car j'ay accouché pluſieurs femmes dont les enfans étoient morts il y avoit plus de quatre jours, ſelon qu'il étoit facile de juger par leur corruption, qu'elles diſoient neantmoins (quoi qu'il ne fût pas vray) avoir ſenty remuër tres-peu de temps devant leur accouchement, & quelques autres dont les enfans étoient vivans, qu'elle n'avoient

n'avoient aucunement ſenti pendant deux ou trois jours auparavant, ſuivant leur recit ; car aprés l'écoulement des eaux de l'enfant, il eſt quelquefois ſi comprimé par la contraction de la matrice, qu'elle ne lui laiſſe plus la liberté de mouvoir ſes membres, comme il faiſoit avant que les eaux qui la tenoient plus étenduë en fuſſent évacuées. Si par le mouvement de l'enfant, le Chirurgien ne peut pas eſtre certain qu'il ſoit vivant, quand les eaux auront percé les membranes, il doit couler ſa main doucement dans la matrice, auſſi-tôt qu'il le pourra faire ; où eſtant, il ſentira la pulſation des arteres umbilicales, qui ſera d'autant plus forte qu'il les touchera proche du ventre de l'enfant ; ou bien ayant trouvé une de ſes mains, il tâtera l'artere du poignet ; mais elle n'a pas pour lors un mouvement ſi ſenſible que celui des arteres umbilicales, à quoy il le connoîtra mieux : s'il ſent donc ainſi le batement de ces arteres, il peut alors s'aſſeurer qu'il eſt vivant, comme pareillement, ſi lui ayant mis l'extremité du doigt dans la bouche, il lui ſent remuër la langue, comme s'il le vouloit ſuccer ; & le Chirurgien obſervera de toucher l'une ou l'autre de ces parties de l'enfant, ſelon qu'il jugera le pouvoir faire plus facilement ; ce qui dépend des differentes poſtures auſquelles il ſe peut preſenter.

Mais au contraire, l'enfant ſera mort s'il ne ſe remuë point il y a fort long temps, s'il ſort de la matrice des humiditez fetides & cadavereuſes ſi la femme reſſent des grandes douleurs, & une grande peſanteur dans le ventre, s'il n'a aucun ſoûtien, tombant comme une boule toûjours du côté qu'elle ſe couche, s'il lui arrive des ſyncopes & des convulſions frequentes, s'il y a long-temps que le cordon de l'umbilic ou l'arrierefaix ſont ſortis ; & ſi mettant la main dans la matrice, on trouve l'enfant froid, ſon umbilic ſans pulſation, & ſa langue immobile, & ſi en touchant ſa teſte elle ſemble toute mollaſſe, & principalement vers ſa fontaine, de laquelle auſſi les os ſont vacillans, & chevauchans l'un ſur l'autre à l'endroit des ſutures, à cauſe que le cerveau s'affaiſſe, & eſt ſans pulſation lorſque l'enfant eſt mort, lequel ſe corrompt plus en deux jours qu'il reſte ainſi dans la matrice, qu'il ne feroit en quatre étant dehors ; ce qui arrive à cauſe de la chaleur & de l'humidité du lieu qui ſont les deux principes de corruption ; & on en peut ſeulement tirer des conjectures, ſi la femme a eſté bleſſée, ſi elle a une grande perte de ſang, ſi elle n'eſt pas à terme, s'il y a fort long-temps, comme quatre ou cinq jours que ſes eaux ſont percées, ſi ſes mammelles ſont fletries, ſi elle a le viſage de

couleur plombée, & le regard languide & abbatu, & ſi ſon haleine eſt fort mauvaiſe. Nous diſons que ces choſes le ſignifient ſeulement par conjecture, & non pas certainement comme font les autres, qui ſe rencontrant la pluſpart enſemble en une perſonne, & en un meſme temps, nous dénotent aſſurément que l'enfant eſt mort, à moins dequoy la choſe ne peut pas eſtre tout-à-fait certaine, pour lequel ſujet on y doit faire (comme j'ay dit) une reflexion bien attentive, avant que d'entreprendre l'operation, afin d'éviter les accidens ſpecifiez cy-deſſus. C'eſt pour ce ſujet que j'ay fait remarquer preciſément qu'il faut que la pluſpart de ces ſignes ſe rencontrent enſemble, pour nous certifier que l'enfant eſt mort; car pluſieurs d'entr'eux ſont équivoques, lors qu'ils ſont ſeuls, comme eſt par exemple celui des excretions fetides & cadavereuſes qui pourroit facilement tromper ceux qui ne conſidereroient pas qu'il ſe rencontre quelquefois deux enfans dans la Matrice, dont l'un eſt mort & corrompu, & l'autre eſt ſain & vivant; ce que j'ay vû arriver pluſieurs fois, & particulierement en une occaſion où la femme d'un Avocat m'envoya querir pour la ſecourir en ſon accouchement, & pour terminer un grand differend qu'elle avoit avec ſa Sage femme, qui étoit fondé ſur ce que nonobſtant qu'elle ſentoit manifeſtement ſon enfant remuër en ſon ventre, ſa Sage femme lui vouloit faire croire qu'il étoit mort, à cauſe des excretions puantes & cadavereuſes qu'elle vuidoit de la matrice depuis deux jours; mais lorſque j'eus examiné ce qui en étoit, je trouvay qu'elles avoient toutes deux fortuitement dit la verité, car j'accouchay ſur l'heure cette femme de deux enfans mâles, dont le premier étoit mort & entierement corrompu, duquel procedoient ces excretions puantes que la mere avoit vuidées; & l'autre étoit vivant. Je les tiray tous deux par les pieds, à cauſe qu'ils ſe preſentoient en mauvaiſe poſture, ayant eſté obligé pour ce ſujet de percer les eaux du dernier, qui étoit vivant, afin de le tirer incontinent aprés que j'eus fait extraction de ce premier qui étoit mort. Il faut encore obſerver que les excretions de la matrice peuvent auſſi eſtre renduës fetides & cadavereuſes par la ſeule corruption de quelque caillots de ſang extravaſé, qui ont ſejourné durant quelque temps dans la matrice, ce qui n'empêche pas que l'enfant ne ſoit vivant: & quant à ce qui eſt du ſigne qui ſe tire de la longeur du temps qu'il y a que la femme n'a point ſenti remuër ſon enfant, il eſt encore incertain; car il y a des enfans, qui quoique vivans, ſont quelquefois deux jours entiers dans la matrice aprés que les eaux ſont

écoulées, ſans que la femme le ſente remuër manifeſtement, à cauſe que la matrice par ſa contraction ne lui laiſſe plus comme j'ay dit, la liberté de mouvoir ſes membres, ainſi qu'il faiſoit avant l'écoulement des eaux, à quoy la debilité de l'enfant peut encore beaucoup contribuer. C'eſt pourquoy on doit bien prendre garde à ces circonſtances.

Je ne croirois pas m'acquiter du devoir d'un Chrêtien, & du ſervice que j'ay deſſein de rendre au public, en enſeignant fidellement tout ce qui concerne la bonne & veritable methode d'aider & ſecourir les femmes en leurs accouchemens, ſi touchant les ſignes de l'enfant mort en la matrice, je ne refutois preſentement la notable erreur d'un Auteur nouveau, duquel le Livre meritoit plûtôt d'eſtre envoyé aux Beurrieres & aux Eſpiciers de la Halle, pour ſervir d'enveloppe à leur marchandiſe, que d'eſtre diſtribué au public, à cauſe des dangereuſes conſequences de ſes mauvais preceptes, & de l'ignorance craſſe de cét Auteur, dont voici ſeulement un échantillon de la pernicieuſe doctrine. Dans les pages 75. & 76. de ſon Livre (qu'on peut dire eſtre, *Monſtrum horrendum, informe, ingens, cui lumen ademptum*) il aſſure une inſigne fauſſeté, avec autant & plus d'effronterie que s'il diſoit une verité inconteſtable, ſoûtenant *qu'un ſigne certain & indubitable de la mort de l'enfant en la matrice, & qu'autre que luy*, dit-il, *n'a jamais obſervé, eſt que l'enfant à vuidé le meconium* (qui eſt l'excrément de ſes inteſtins) *& qu'en quelque ſituation qu'il ſoit, ſi le Chirurgien reconnoiſt ce ſigne en touchant une femme, & que ſes doigts paroiſſent teints d'une couleur noirâtre* (qui eſt celle de ce *meconium*) *il pourra aſſurer pour lors que l'enfant eſt mort en la matrice, à cauſe qu'il s'eſt vuidé* : mais c'eſt, comme j'ay dit, une inſigne fauſſeté que l'experience nous fait connoître tous les jours; car il n'y a rien de ſi commun dans les accouchemens contre nature, que de voir des enfans vivans qui ſe ſont vuidez dans la matrice, comme font tous ceux qui ſe preſentent le cul devant, leſquels vuident toûjours le *meconium*, auſſi bien que pluſieurs autres qui ſe preſentent en d'autres mauvaiſes poſtures, qui le rendent pareillement, à cauſe que leur ventre eſt grandement comprimé en ces occaſions, & principalement quand le Chirurgien eſt obligé de les retourner pour en faire extraction. Monſieur *Doye*, & Monſieur *de Mailly*, tous deux mes Confreres, que je cite, parce qu'ils ſont connoiſſans de la choſe, peuvent bien témoigner que j'ay accouché en leur preſence, il y a prés de trois ans, leurs femmes, d'enfans vivans, qui venoient en mauvaiſe poſture, & qui avoient vuidé quantité de ce

meconium avant que je fuſſe arrivé pour les ſecourir, leſquelles ſe portent encore bien à l'heure preſente, auſſi-bien que plus de ſoixante autres de la ſorte que je pourrois nommer. Que l'on prenne donc bien garde en ces occaſions à ne pas traiter comme morts dés enfans qui ſont effectivement vivans; & que l'on ne ſe laiſſe pas abuſer par l'ignorance de cét Auteur, ſous le ſpecieux pretexte d'une authentique approbation, que trois Doyens, & deux autres Docteurs en Medecine ont donné à ſon miſerable Livre, aprés l'avoir eu entre leurs mains durant quatre mois pour l'examiner, de laquelle il ſe glorifie à leur prejudice, en ſa Preface au Lecteur; diſant *qu'elle luy ſert d'un aſſez puiſſant bouclier pour le mettre à couvert, & le deffendre de l'attaque des critiques*; car je veux croire pour l'honneur de ces cinq doctes Meſſieurs, que cét Autheur à ſurpris d'eux cette approbation, ne pouvant pas me perſuader qu'ils ſoient ſi peu connoiſſans en cette matiere, que d'avoir avoüé par leurs ſignatures une ſi mauvaiſe doctrine que celle qui paroît en tout ce Livre, laquelle rejalliſſant ſur eux, eſt capable de faire diminuer en meſme temps l'eſtime qu'on doit avoir pour leur celebre Faculté.

Or ayant ſuffiſamment enſeigné en ce Chapitre les ſignes qui nous peuvent faire connoître ſi l'enfant eſt vivant ou mort dans la matrice, montrons à preſent ce qu'il faut faire en chacun dés accouchemens contre nature, que le Chirurgien ne doit pas entreprendre, ſans avoir auparavant ondoyé l'enfant ſur la premiere partie qu'il preſente, lors qu'il y a quelque ſigne qu'il eſt vivant, & apparence d'un trop rude travail, de peur qu'il ne ſoit plus temps de le faire aprés l'operation, en en laquelle pluſieurs, qui ſont déja tres-foibles d'ailleurs, meurent, pour la difficulté qui s'y rencontre aſſez ſouvent.

CHAPITRE XIV.

Le moyen d'accoucher la femme, quand l'enfant preſente un ou deux pieds les premiers.

C'Eſt une verité tres-conſtante & connuë à tous ceux qui pratiquent les accouchemens, que les differentes poſtures contre nature auſquelles les enfans ſe preſentent pour ſortir de la matrice, ſont cauſe de la plus grande partie des mauvais travaux, & des accidens qui s'y rencontrent, pour leſquels on a ordinairement recours au Chirurgien.

Les ſignes qui font connoître que l'enfant ſe doit certainement preſenter en quelque mauvaiſe poſture, telle qu'elle puiſſe eſtre, ſont que les douleurs de la femme ſont ordinairement plus lentes, & ne répondent pas ſi directement en bas, que quand il vient en bonne ſituation; & ſi on la touche par bas devant que les membranes des eaux ſoient percées, on ne ſent ſouvent aucune partie du corps de l'enfant, à cauſe qu'étant en mauvaiſe poſture, les douleurs de la femme ne le peuvent pas faire deſcendre, ny avancer ſi facilement vers le paſſage; & ſi on ſent par fois quelque partie, elle paroît au toucher de figure inégale, & non pas groſſe, dure, ronde, & de figure égale comme la teſte; & quand les membranes des eaux ſont percées, aprés que le premier flot eſt ſorti,

le reſte s'écoule peu à peu, & continuellement juſques à ce qu'elles ſoient entierement évacuées; parce que les parties que l'enfant preſente, laiſſant quelque vuide au paſſage à cauſe de leurs inégalitez, ne peuvent pas empêcher qu'elles ne s'écoulent toutes comme fait bien la teſte, laquelle ſe preſentant en droite ligne à l'orifice interne, & en occupant tout le paſſage par ſa groſſeur & par ſa rondeur égale, vient à le boucher exactement, & empeche par ce moyen que le reſte des eaux de l'enfant qui eſt dans la matrice ne ſe puiſſe écouler; ce qui aide beaucoup à faciliter le paſſage de ſon corps auſſi-tôt que la teſte eſt ſortie de la matrice. Or comme on eſt obligé le plus ſouvent, à raiſon de ces mauvaiſes ſituations, de tirer l'enfant par les pieds, c'eſt le ſujet pour lequel j'ay reſolu avant que de parler des autres accouchemens, à la pluſpart deſquels celui-ci doit ſervir de guide, de montrer comment on ſe doit comporter, quand l'enfant preſente un ou deux pieds les premiers.

Beaucoup d'Auteurs veulent qu'en cette occaſion l'on faſſe changer la mauvaiſe figure de l'enfant, & qu'on la reduiſe à la naturelle; c'eſt à dire que s'il preſente les pieds, on le retourne pour le faire venir la teſte la premiere; mais s'il nous en expliquoient des moyens faciles, on pourroit ſuivre leur conſeil, dont il eſt bien difficile (pour ne pas dire impoſſible) de venir à bout, ſi on veut éviter le danger extrême, auquel on mettroit la mere & l'enfant par les violens efforts qu'il leur faudroit faire pour ce ſujet, à raiſon de quoy il vaut mieux le tirer par les pieds, quand il s'y preſente, que de ſe mettre au hazard de pire choſe en le retournant.

Auſſi-tôt dont que nous aurons reconnu que l'enfant vient en cette ſituation; & que la matrice eſt aſſez ouverte pour donner paſſage à la main du Chirurgien (ſinon il faudroit faire en ſorte, oignant d'huile on d'axonge toute ſon entrée, de la faire dilater peu à peu, ſe ſervant auſſi pour ce ſujet des doigts, les écartant les uns des autres aprés les y avoir introduits joints enſemble, & continuant à ce faire juſques à ce quelle le ſoit ſuffiſamment) pour lors ayant ſes ongles bien rognez, ſes doigts ſans aucune bague, & toute ſa main ointe d'huile ou de beurre frais, & diſpoſée; comme auſſi la femme ſituée de la maniere que nous avons dé a pluſieurs fois dite, il l'introduira doucement à l'entrée de la Matrice, où trouvant les pieds de l'enfant il le tirera dehors en cette poſture, de la façon que nous allons décrire; mais s'il ne s'en preſentoit qu'un, il faut qu'il conſidere bien quel il eſt, ſi c'eſt le droit, ou ſi c'eſt le gauche;

& de quelle figure il ſe preſente ; car ces reflexions lui feront facilement connoître, de quel côté peut eſtre l'autre, ce qu'ayant remarqué, il l'ira chercher, & aprés l'avoir trouvé, il le tirera tout doucement dehors avec le premier ; avant quoy il doit encore bien prendre garde, que ce ſecond pied ne ſoit pas celui d'un autre enfant, parce que cela étant, il creveroit plûtôt la mere & les enfans, que de les tirer ainſi : ce qu'il connoîtra facilement, ſi ayant coulé ſa main au long de la jambe & de la cuiſſe du premier juſques à l'eine, il trouve que les deux cuiſſes ſont jointes & dépendantes d'un ſeul & meſme corps ; ce qui eſt auſſi un moyen facile pour rencontrer l'autre pied, quand il ne s'en preſente qu'un dans l'abord.

Pluſieurs Auteurs recommandent que de peur de perdre la piſte du premier pied, on le lie d'un ruban avec un nœud coulant, afin de n'eſtre pas obligé de l'aller chercher une ſeconde fois quand on aura trouvé l'autre ; mais ſouvent il n'eſt pas beaucoup neceſſaire, parce que pour l'ordinaire quand on en tient un, l'autre n'eſt pas bien difficile à rencontrer ; ſe ſerve neantmoins qui voudra de cette precaution qui ne peut nuire, ſinon en ce qu'elle prolonge le temps de l'operation. Auſſitôt donc que le Chirurgien aura trouvé les deux pieds de l'enfant, il les amenera dehors, puis le tenant joints enſemble, il le tirera peu à peu de cette maniere, le reprenant aprés par les jambes & par les cuiſſes d'abord qu'il aura lieu de le pouvoir faire, & le tirant ainſi juſques à ce qu'il ait les hanches ſorties : cependant il obſervera d'envelopper ces parties d'un linge ſimple, & qui ſont ſec, afin que ſes mains qui ſont déja graſſes, ne viennent à couler ſur le corps de l'enfant qui eſt fort gliſſant, à cauſe des humiditez glaireuſes dont il eſt tout couvert, leſquelles l'empêcheroient de le pouvoir tenir ferme ; ce qu'étant fait, il le reprendra par deſſus les hanches, pour le tirer de la façon juſques vers la poitrine, où étant, il abaiſſera de côté & d'autre avec ſa main les deux bras de l'enfant le long de ſon corps, leſquels il rencontrera pour lors aiſément, obſervant de les prendre plûtôt par les mains, que par aucun autre endroit, & de les degager adroitement du paſſage l'un aprés l'autre, ſans les trop forcer, de peur de les rompre, comme font ſouvent ceux qui operent ſans methode ; aprés quoy il faut prendre garde qu'il ait le ventre & la face en deſſous, pour éviter que l'ayant en deſſus ; ſa teſte ne vint à eſtre arrêtée au droit du menton par l'os *pubis* ; c'eſt pourquoy s'il n'étoit ainſi tourné, il le faudroit mettre en cette poſture ; ce qu'on

fera facilement, ſi le prenant par le corps lors qu'il eſt vers la poitrine, on le tire, en le tournant à meſure, du côté qu'il y eſt plus diſpoſé juſques à ce qu'il ſoit comme il eſt requis, c'eſt-à-dire la face en deſſous, & l'ayant amené juſques vers le haut des épaules, il faut bien prendre le temps) commandant à la femme de s'efforcer dans cét inſtant) pour faire en ſorte qu'en le tirant, ſa teſte puiſſe prendre leur place dans le même moment, & qu'ainſi faiſant elle ne ſoit pas arreſtée au paſſage. Les Auteurs recommandent pour empêcher cét inconvenient, de n'abbaiſſer ſeulement qu'un des bras de l'enfant, & de laiſſer l'autre relevé, afin que ſervant d'écliſſe à ſa teſte, elle ne ſoit ainſi retenuë, & que la matrice ne puiſſe ſe renfermer devant qu'elle ſoit entierement paſſée. Ce raiſonnement paroît en quelque façon vray ſemblable; mais ſi le Chirurgien ſçait bien prendre ſon temps ſans perdre l'occaſion, il n'aura pas beſoin de cette précaution pour éviter cét accident, qui arriveroit bien plûtôt s'il laiſſoit un bras de l'enfant en haut, car outre qu'il occuperoit par ſa groſſeur une partie du paſſage qui n'eſt pas déja trop large, c'eſt que faiſant pancher la teſte plus d'un côté que d'autre, il ſeroit cauſe qu'elle ne manqueroit pas d'eſtre encore bien plûtôt arreſtée par celui où elle ne ſeroit pas ainſi écliſſée: Lorſque j'ay quelquefois voulu eſſayer en tirant des enfans par les pieds à laiſſer de cette façon un bras élevé, j'ay toûjours eſté obligé de les abaiſſer tous deux, aprés quoy j'ay bien plus facilement parachevé mon operation.

Il y a neantmoins des enfans qui ont la teſte ſi groſſe, qu'elle demeure arreſtée au paſſage aprés que le corps eſt tout-à-fait dehors, nonobſtant toutes les precautions qu'on puiſſe y apporter pour l'éviter: en ce cas, il ne faut pas s'amuſer à tirer ſeulement l'enfant par les épaules; car quelquefois on feroit plûtôt quitter & ſeparer le col que de l'avoir ainſi; mais durant que quelqu'autre perſonne tirera mediocrement le corps de l'enfant, le tenant par les deux pieds, ou au deſſus des hanches, le Chirurgien dégagera peu à peu la teſte d'entre les os du paſſage avec quelques doigts de ſes deux mains, les gliſſant de chaque coſté à l'oppoſite les uns des autres, tantôt deſſus, tantôt deſſous, juſques à ce que la beſogne ſoit parfaite; obſervant ſur tout de dégager premierement le menton, ce qu'il fera en mettant quelque doigt d'une de ſes mains dans la bouche de l'enfant; car c'eſt cette partie qui contribuë d'avantage à retenir la teſte au paſſage, duquel on ne la peut tirer devant que le menton en ſoit entierement dégagé; obſervant auſſi de le faire le plus promptement

ment qu'il ſera poſſible, de peur que l'enfant ne ſoit ſuffoqué, comme il arriveroit indubitablement s'il demeuroit long-temps ainſi pris ; ce qu'étant bien & deüement fait, on delivrera incontinent aprés la femme de ſon arrierefaix, en la maniere que nous avons ci-devant dite.

Il faut remarquer que lorſque l'enfant eſt vivant, il n'eſt pas ordinairement difficile de donner à ſa teſte cette ſituation en deſſous, ſi elle ne l'avoit pas auparavant, laquelle nous avons dite eſtre tres-neceſſaire pour en faciliter l'extraction, à cauſe que toutes les parties du corps de l'enfant qui eſt vivant ayant de l'appui & de la fermeté, ſa teſte ſuit ordinairement le corps, & ſe tourne de ſon meſme côté, ce qui n'arrive pas de la ſorte à la teſte de l'enfant mort ; parce que ſon col eſtant devenu mollaſſe & ſans fermeté, ne contribuë pas à faire tourner la teſte dans une bonne ſituation, quoique le corps de l'enfant y ait eſté mis par le Chirurgien, & qu'il ait obſervé pour ce faire, tout ce que j'ay dit cy-deſſus ; auquel cas le corps de l'enfant mort étant entierement ſorti, ſa teſte vient à eſtre arreſtée au paſſage, à cauſe qu'elle n'eſt pas ſituée directement en deſſous auſſi bien que le corps : Pour lors il ne faut pas s'amuſer à tirer le corps de l'enfant devant que d'avoir pareillement reduit la teſte en figure droite, la faiſant regarder en deſſous ; ce que le Chirurgien fera en gliſſant ſa main applatie ſur la face de l'enfant, pour en couvrir les inégalitez, & pour aider par ce moyen en l'embraſſant à la faire tourner plus facilement, & à lui donner une ſituation commode, lui mettant auſſi quelque doigt dans la bouche, afin de dégager le menton hors du paſſage, comme j'ay dit ; obſervant cependant de tourner avec ſon autre main le corps de l'enfant, ou de le faire tourner par une autre perſonne, pour lui faire ſuivre en meſme temps le mouvement qu'il donne à la teſte ; ce qu'il ne doit pas auſſi obmettre quand il arrive que la teſte d'un enfant vivant eſt arreſtée de la ſorte au paſſage, à cauſe de ſa mauvaiſe ſituation ; car s'il vouloit faire tourner la teſte ſans le corps, ou le corps ſans la teſte, il lui tordroit le col, & le feroit mourir dans l'operation, s'il ne prenoit bien garde à cette circonſtance.

CHAPITRE XV.

Le moyen de tirer la teſte de l'enfant ſeparée de ſon corps, & demeurée ſeule dans la Matrice.

QUoy qu'on prenne toutes les précautions que nous venons de dire, pour faire l'extraction de l'enfant par les pieds, il ſe rencontre quelquefois des enfans qui ſont ſi corrompus & ſi pourris, que pour peu qu'on faſſe d'effort, la teſte ſe ſepare du corps, & demeure ſeule dans la matrice, & n'en peut aprés eſtre tirée qu'avec beaucoup de peine; d'autant qu'elle eſt extrémement gliſſante, à cauſe de l'humidité du lieu où elle eſt, comme auſſi parce qu'elle eſt de figure ronde, à laquelle il n'y a pas de priſe. La difficulté qui ſe rencontre ordinairement en pareille occaſion eſt ſi grande, qu'on a quelquefois vû juſques à deux ou trois Chirurgiens renoncer l'un aprés l'autre à cette operation, & n'en pouvoir pas venir à bout, aprés y avoir épuiſé en vain toute leur induſtrie, & fait tous leurs efforts, enſuite dequoy la mort des femmes s'eſt enſuivie; mais je croy qu'ils auroient évité ce mal-heur s'il s'y fuſſent comporté de la maniere que je vais dire.

Quand donc la teſte de l'enfant, ſeparée de ſon corps, ſera reſtée ſeule dans la matrice, ſoit à raiſon de la pourriture ou autrement, il faut auſſi-tôt & ſans aucun delay, pendant qu'elle eſt encore ouverte, que le Chirurgien y porte ſa main droite & qu'il cherche la bouche de cette teſte (car il n'y a pour lors que cette ſeule priſe) & l'ayant trouvée, il mettra un ou deux de ſes doigts dedans, & ſon poulce par deſſous le menton, aprés quoy il la tirera peu à peu, la tenant ainſi par la machoire inferieure; mais ſi elle quitte & ſe ſepare de la teſte en la tirant un peu fort, comme il arrive aſſez ſouvent quand il y a de la pourriture, en ce cas, il faudra qu'il retire ſa main droite de la matrice, pour y gliſſer la gauche, avec laquelle il appuiera cette teſte, & de la droite il prendra un crochet étroit, & neantmoins fort, & à une ſeule branche, qu'il coulera le long du dedans de ſon autre main, en mettant ſa pointe vers elle, de peur de bleſſer la matrice, & l'ayant ainſi introduit, il le tournera auſſi-tôt du coſté de la teſte, pour l'enfoncer dans un des orbites, ou dans un des trous des oreilles, ou dans celui de *l'occiput*, ou bien entre les

ſutures, ſelon qu'il trouvera la choſe plus facile & plus convenable, tâchant toûjours de lui donner une priſe la plus ferme & ſtable qu'il pourra ; aprés quoy tirant cette teſte ainſi accrochée, aidant de la main gauche à la conduire, il en fera l'extraction entiere ; obſervant lors qu'il l'aura amenée proche du paſſage, étant fortement tenuë de ce crochet enfoncé comme il eſt dit, dans quelqu'un des endroits ſpecifiez, de retirer ſa main hors de la matrice, afin que la voye de la ſortie n'en étant pas occupée, en ſoit plus large & plus facile, ſe contentant ſeulement de laiſſer quelques doigts vers le côté de la teſte, pour la dégager plus aiſément ; & pour garantir la matrice d'eſtre bleſſée, par le crochet, en cas qu'il vint à quitter priſe.

On pourroit encore au beſoin eſſayer une choſe qui m'eſt venuë en penſée pour ce ſujet, par laquelle on peut venir à bout de cette penible & laborieuſe operation ; ce qui ſe fera en prenant une bande de linge aſſez doux, large de quatre grands travers de doigt, & longue de trois quartiers d'aulne ou environ, pliée ſimplement en deux, de laquelle on tiendra les deux bouts avec la main gauche, & de la droite on en prendra le milieu, pour l'introduire dans la matrice, en telle ſorte qu'on le puiſſe mettre au derriere de la teſte, pour l'y placer, comme on feroit une pierre dans une fronde ; aprés quoy en tirant la bande par ces deux bouts joints enſemble, on en fera fort aiſément l'extraction, ſans que cette bande puiſſe aucunement nuire au paſſage, à cauſe qu'elle n'occupe preſque pas de place.

Mais ſi ſe comportant de ces differentes manieres, le Chirurgien ne peut pas faire ſortir ny tirer la teſte, à cauſe qu'elle eſt trop groſſe, il faut de neceſſité, s'il en veut venir à bout, qu'il en diminuë la groſſeur avec un coûteau courbe, ſemblable à celui qui eſt marqué par la Lettre D. en la repreſentation des inſtrumens, qui eſt à la fin de ce ſecond Livre. Pour ce faire, il introduira ſa main gauche dans la matrice, où étant il y coulera ce coûteau avec la droite, obſervant toûjours en ce faiſant, que ſa pointe ſoit tournée vers le dedans de cette premiere main de peur que la matrice n'en ſoit bleſſée ; aprés quoy il la retournera vers l'endroit des ſutures de la teſte, & principalement au lieu de leur jonction, c'eſt-à dire vers la fontaine, où il fera inciſion avec cét inſtrument, afin qu'en ayant ſeparé quelques morceaux, il puiſſe plus facilement tirer le reſte, ou qu'à tout le moins ayant vuidé une partie du cerveau par l'ouverture qu'il fera de la ſorte, la groſſeur de cette teſte en

ſoit beaucoup diminuée, & par conſequent ſon extraction moins penible.

La main gauche ainſi miſe en la matrice, ſera tres-utile pour faire enfoncer le coûteau, pour la diviſion & ſeparation des parties de la teſte, ſelon que le Chirurgien le jugera neceſſaire, comme auſſi pour empécher que par inadvertance la Matrice n'en ſoit bleſſée, & la main droite qui ſera dehors, & de laquelle il tiendra le manche de cét inſtrument, qui pour cét effet doit eſtre aſſez long, lui ſervira pour le porter & mouvoir de tel côté qu'il voudra, en le tournant, pouſſant, attirant, ou biaiſant ſelon que le requerra la choſe. *Ambroiſe Paré* & *Guillemau* veulent que ce coûteau ſoit ſi petit, qu'il ſe puiſſe cacher dans la main droite, pour en faire cette operation, aprés l'avoir ainſi porté dans la matrice; mais il eſt certain que quand elle eſt pleine d'un enfant monſtrueux en groſſeur, ou d'une teſte de la ſorte, la main du Chirurgien y étant portée, en eſt tellement comprimée, que bien difficilement ſe pourroit-il ſervir adroitement de ce petit coûteau avec elle ſeule, à moins qu'il ne fit une extréme violence à la matrice; c'eſt le ſujet pourquoy il faut (ſi on m'en veut croire) que cét inſtrument ait le manche fort long, afin qu'étant introduit dans la matrice, il puiſſe eſtre conduit à faire l'operation, par la main gauche du Chirurgien, laquelle ſera dedans, comme nous avons dit, & gouverné par la droite, qui en tiendra le manche au dehors, lequel doit étre égal en longueur à celui des crochets ordinaires. Ceux qui prendront la peine de vouloir concevoir mon raiſonnement, & qui éprouveront un pareil inſtrument dans le beſoin, reconnoîtront bien qu'il ſera beaucoup plus utile & commode, ayant le manche ainſi long, que d'eſtre ſi petit & court que leſdits *Paré* & *Guillemeau* le recommandent. Pour moy m'étant aviſé pour ces raiſons d'en faire faire un de la ſorte, je m'en ſuis fort bien trouvé dans une occaſion où il eſtoit neceſſaire de s'en ſervir.

Or aprés qu'on aura tiré la teſte hors de la matrice, de la façon que je viens de dire, on doit bien prendre garde à ny en laiſſer aucune portion, comme auſſi à bien delivrer enſuite la femme de ſon arrierefaix, s'il y étoit encore. Mais ſur ce ſujet on peut fort à propos faire une queſtion d'aſſez grande conſequence, qui eſt de ſçavoir, quand la tête de l'enfant eſt ainſi demeurée en la matrice, la femme n'étant pas auſſi delivrée, ſi on doit commencer l'operation par l'extraction de la

teſte, avant que d'en tirer l'arrierefaix ; à quoy on peut répondre avec diſtinction, que ſi cét arrierefaix étoit tout-à-fait ſeparé des parois de la matrice, on le doit tirer le premier, à cauſe qu'il empécheroit de pouvoir bien joüir de la teſte ; mais s'il y étoit encore adherant, il le faudroit laiſſer juſques à ce que la teſte fut tirée ; car ſi on venoit à le ſeparer pour lors de la matrice, il ſe feroit un grand flux de ſang, qui ſeroit augmenté par l'agitation de l'operation ; parce que les vaiſſeaux contre leſquels il eſt joint, demeurent ordinairement ouverts, tant que la Matrice eſt dans la diſtenſion que lui cauſe la teſte retenuë, & ne referment que lors qu'ayant eſté vuidée de ce corps étrange, elle vient à les boucher en ſe retirant, s'affaiſſant, & ſe comprimant en ſoy-meſme, comme j'ay expliqué plus preciſément en un autre lieu ci-devant ; outre cela, l'arrierefaix reſtant ainſi attaché pendant l'operation, empéche que la matrice ne ſoit ſi facilement contuſe & bleſſée.

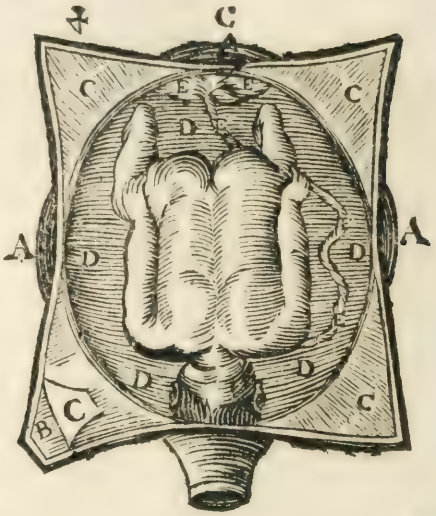
Celſe au 29. Chap. du 7. Livre, & quelques autres Auteurs nous donnent un moyen pour aider à faire ſortir la teſte de l'enfant reſtée ſeule dans la matrice, que je ne conſeille pas de ſuivre ; qui eſt qu'un homme robuſte péſe fortement ſur le ventre de la femme, avec ſes deux mains miſes l'une ſur l'autre, pour pouſſer la teſte hors de la matrice, comme nous voyons que font à peu prés les cuiſiniers, qui péſent fortement ſur le ventre d'une volaille qu'ils veulent vuider, pour en faire ſortir le juiſier ; mais ces violentes compreſſions ne manqueroient pas de faire contuſion à la matrice, qui pour lors eſt tres-douloureuſe, & d'y cauſer enſuite une inflammation, qui mettroit la femme en tres-grand danger de la vie : c'eſt pourquoy on ne ſe ſervira pas de cette mauvaiſe methode. On peut bien neantmoins, s'il eſt beſoin, faire tenir doucement la teſte en état, en la contenant ſeulement, pour empêcher qu'elle ne vacille trop, par quelque perſonne qui aura ſa main ſur le ventre de la femme, durant que le Chirurgien en fera l'extraction de la maniere que j'ay enſeignée. Cette inſtruction doit ſuffire pour le preſent Chapitre : Paſſons à preſent aux autres.

CHAPITRE XVI.

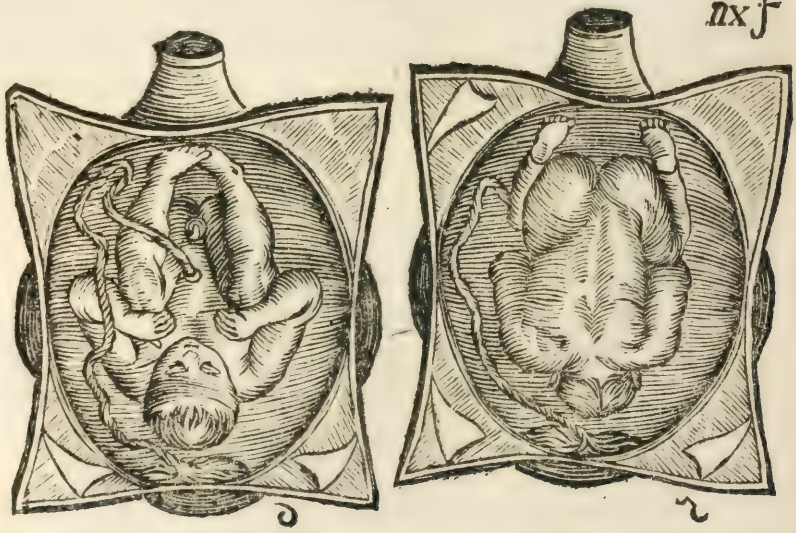
Le moyen d'aider la femme dans ſon accouchement, quand la teſte de l'enfant pouſſe au devant d'elle le col de la Matrice en dehors.

SI nous avons ſeulement égard à la figure en laquelle l'enfant vient en cét accouchement, nous pouvons dire qu'il eſt naturel; mais ſi nous conſiderons la diſpoſition de la matrice qui eſt en danger de tomber dehors dans la ſortie, ou dans l'extraction de l'enfant, nous connoîtrons qu'il ne l'eſt pas tout à fait; car ſa teſte la pouſſant fortement au devant d'elle, peut facilement cauſer cét accident, ſi la femme n'eſt adroitement ſecouruë. On voit en cette rencontre le *vagina*, ou col de la matrice, tout par groſſes rides ſe forjeter en dehors, à meſure que l'enfant s'avance.

Les femmes à qui la Matrice avoit coûtume de tomber avant leur groſſeſſe, & qui l'ont fort humide, ſont tres-ſujettes à cét accident, à cauſe de la relaxation de ſes ligamens. Il ne faut pas obſerver en cét accouchement la meſme methode que nous avons enſeignée cy-devant en parlant de l'accouchement naturel; car en celui-ci on ne doit pas faire promener, ni tenir debout la femme ainſi diſpoſée, au lieu dequoy il faut qu'elle ſoit couchée au lit, & qu'elle ait le corps preſque également ſitué, & non pas ſi élevé qu'il ſeroit requis ſi l'accouchement étoit naturel: On ne lui doit auſſi donner aucun lavement fort ny âcre, de peur de lui exciter de trop grandes épreintes, comme encore ne faut-il lui tant humecter la matrice qui n'eſt déja que trop relâchée: mais pour la bien aider, à chaque moment que les douleurs lui prendront, quand ſon enfant commencera d'avancer ſa teſte, & de pouſſer ainſi le col de la matrice en dehors, la Sage-femme aura toûjours à chaque côté de cette teſte une de ſes mains, pour repouſſer en reſiſtant aux douleurs de la femme, la matrice ſeule vers le haut, & donner lieu cependant à l'enfant de s'avancer, faiſant de la maniere à chaques épreintes qui ſurviendront, & continuant toûjours juſques à ce que la mere pouſſe d'elle même l'enfant tout à fait dehors; car on ne doit en aucune façon le tirer par la teſte, comme nous avons dit en parlant de l'accouchement naturel,



nx f



de peur qu'on ne vint à faire tomber en meſme temps la matrice, qui pour lors y eſt grandement diſpoſée.

Neantmoins ſi l'enfant ayant la teſte hors du paſſage venoit à y eſtre arreſté ſi long-temps, qu'il fût en danger d'y eſtre ſuffoqué alors on ſeroit obligé d'appeller une ſeconde perſonne pour aide qui le tireroit tout doucement par la teſte, durant que la Sage-femme tiendroit & repouſſeroit la matrice avec les mains, comme il eſt dit, de peur qu'elle ne ſuivit le corps de l'enfant en le tirant de la ſorte. Aprés que la femme aura eſté ainſi accouchée, on la delivrera de ſon arriere faix, en la maniere ci-devant décrite, ſe gardant bien auſſi pour le meſme ſujet, de ne le pas tirer & ébranler trop fort, enſuite dequoy on remettra & on tiendra la matrice en ſa ſituation naturelle, ſi elle en eſtoit ſortie.

Lorſque la Sage-femme n'obſerve pas la methode que je viens d'enſeigner, elle eſt cauſe quelquefois que la matrice deſcend, & ſort tout à fait hors de la partie honteuſe incontinent aprés que la femme eſt accouchée, & meſme que ſon col tombe auſſi quelquefois entierement devant l'accouchement, & devient pour lors d'une groſſeur & d'une longueur extraordinaire, à cauſe que les humeurs s'y portent auſſi-tôt en grande abondance, comme je l'ay vû arriver le 11. May 1669. à la femme d'un Menuiſier proche le College des Jeſuites, laquelle étant en travail d'enfant, ne pouvoit accoucher à cauſe que tout le col de ſa matrice étoit entierement renverſé & tombé depuis trois heures hors de la partie honteuſe d'une longueur & d'une groſſeur ſi prodigieuſe que ſa Sage-femme en fût toute étonnée, ne ſçachant pas meſme ce que ce pouvoit eſtre, tant la choſe étoit extraordinaire. Ce col ainſi tombé eſtoit de la longueur de plus d'une grande palme de main, & une fois plus gros que la teſte d'un enfant. On voyoit en ſon extremité l'orifice de la matrice, qui repreſentoit une eſpece de gros *Phymoſis*, dont les bords étoient épais de plus de trois travers de doigts en toute ſa circonference; ce qui en étreciſſoit tellement le paſſage, que l'enfant n'en pouvant ſortir, & y eſtant arreſté, pouſſoit toûjours de plus en plus la matrice en dehors, & les humeurs affluant en abondance, à cauſe des efforts inutiles que la femme faiſoit, gonfloient extraordinairement ce col de la matrice, qui en eſtoit déja tout livide, & diſpoſé à mortification, laquelle ſeroit indubitablement arrivée dans peu, ſi je n'euſſe promptement accouché cette femme en m'y comportant de la maniere que je vais dire. Comme il n'y avoit pas lieu pour lors de reduire ce col de la matrice ainſi

tombé, non seulement à cause de son extrême grosseur, mais aussi à cause que la teste de l'enfant étant trop avançé entre les os du passage n'auroit pas pû estre repoussée sans une extrême violence, qui auroit esté tres-prejudiciable à la mere & à l'enfant, j'introduisis ma main peu à peu dans l'ouverture de ce gros *Phymosis*, l'ayant trempée auparavant dans l'huile d'olive, aprés quoy je fis efforcer la femme, en conduisant la teste de l'enfant à chaque douleur, & la faisant ainsi avancer peu à peu dans le passage que ma main lui preparoit, sans l'en retirer que pour la rétremper de fois à autre dans l'huile, & la remettre aussi-tôt comme auparavant. Ainsi faisant, je donnay lieu à la teste de l'enfant de passer par cette ouverture, ma main lui servant toûjours de conduite, pour disposer & entretenir son passage, en écartant tous les doigts les uns des autres en forme de dilatatoire, & les retirant peu à peu, à proportion que la teste s'avançoit, jusques à ce qu'elle eût esté entierement poussée dehors par les seules douleurs de la femme qui étoient tres-fortes, aprés quoy l'ayant prise avec mes deux mains de côté & d'autre, en la maniere ordinaire, je tiray facilement l'enfant qui étoit vivant, & delivray entierement la femme ; ensuite de cela, je reduisis aussi-tôt sa matrice en sa situation naturelle, recommandant à sa Sage-femme de lui bien étuver tous les jours les parties basses, pour empêcher la pourriture à laquelle elles étoient tres-disposées. Cette femme guerit en fort peu de temps, nonobstant un si grand accident, aprés quoy je lui donnay un pessaire qu'elle porte sans aucune incommodité depuis ce temps, pour retenir en état sa matrice, dont elle souffroit une fâcheuse descente depuis dix ans entiers, sans avoir trouvé personne qui pût y remedier comme je fis.

CHAPITRE XVII.

Le moyen de faire extraction de l'enfant, lorsque venant la teste la premiere, il ne peut sortir, à cause qu'elle est trop grosse, ou parce que les passages ne peuvent pas se dilater suffisamment.

NOus voyons quelquefois des femmes, dont les enfans (quoy qu'ils viennent en une situation naturelle) restent au passage durant des quatre,

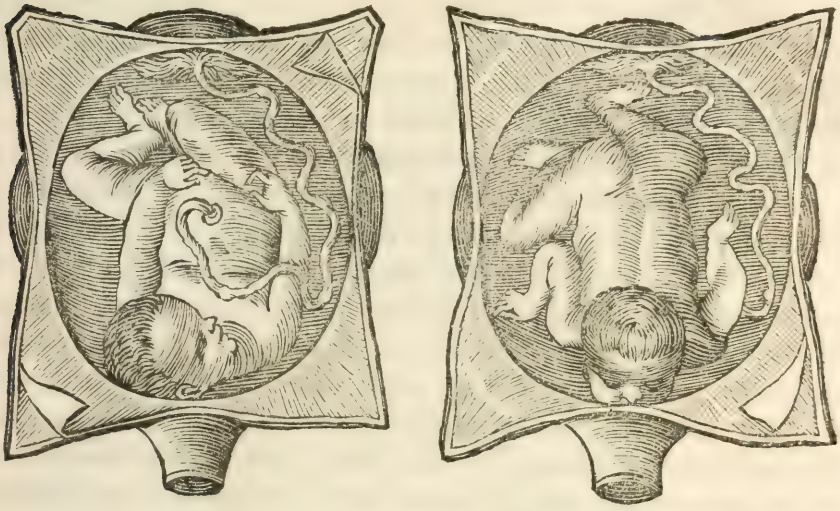
quatre, cinq, & ſix jours entiers, & y ſeroient encore plus long-temps ſi on les y laiſſoit, ſans en pouvoir ſortir, à moins qu'on n'en faſſe l'extraction par art, à quoy on eſt obligé, ſi on veut ſauver la vie de la mere ; ce qui ſe voit arriver le plus ſouvent aux petites femmes dans leur premier accouchement & principalement à celles qui ſont pour lors fort avancées en âge, à cauſe que l'articulation de leur *coccix*, n'eſt pas ſi lâche, & que leur matrice étant beaucoup plus dure & plus ſeiche, ne peut pas eſtre dilatée ſi facilement que celle des autres qui ont déja eu des enfans, ou qui ne ſont pas ſi âgées. Quand la choſe ſe rencontre ainſi ; aprés que le Chirurgien aura fait tout ſon poſſible de relâcher & dilater les lieux, avec fomentations & onctions d'huiles, & axonges émolientes, pour pouvoir faciliter la ſortie de l'enfant, & qu'il aura vû que toutes les peines qu'il en aura priſes auront eſté inutiles, à cauſe qu'il a la teſte beaucoup plus groſſe qu'il ne conviendroit, & qu'il eſt outre cela tres-certainement mort, comme il eſt preſque toûjours, quand il demeure quatre ou cinq jours en cét état, aprés que les eaux ſe ſont écoulées, ce qu'il ſçaura encore plus préciſément, par les ſignes que nous avons cy-devant enſeignez pour le bien connoître, au Chapitre treiziéme de ce Livre, alors il ne fera aucune difficulté de mettre un crochet en quelque endroit de la teſte de l'enfant, pour en faire extraction il ſemble qu'il ſeroit plus à propos de mettre la pointe du crochet vers la partie poſterieure de la teſte qu'en aucun autre lieu, afin de la pouvoir tirer par ce moyen plus directement : mais j'ay toûjours trouvé par experience qu'on ne peut pas ſi facilement porter la main vers cette partie de la teſte de l'enfant, qui eſt ordinairement ſituée au deſſous de l'os *pubis*, auquel endroit les os qui forment le paſſage ſont beaucoup plus ſerrez que vers les côtez, où l'eſpace étant bien plus libre, la matrice ſe peut dilater ſans faire aucune violence au col de la veſſie ; ce que le Chirurgien ne pourroit pas éviter, s'il vouloit introduire ſa main avec ſon inſtrument pour en accrocher la teſte de l'enfant en ſa partie poſterieure, dont le col de la veſſie eſt pour l'ordinaire ſi fort comprimé dans ces ſortes d'accouchemens, que les femmes ont une entiere ſuppreſſion d'urine, qui eſt encore augmentée par l'inflammation qui ne manque pas d'y arriver, quand l'enfant reſte ainſi au paſſage durant pluſieurs jours, aprés que les eaux ſe ſont entierement écoulées. C'eſt pourquoy le Chirurgien ayant auparavant fait uriner la femme, s'il eſt beſoin, avec une ſonde creuſe ointe d'huile,

qu'il introduira doucement dans la veſſie, en repouſſant un peu la teſte de l'enfant, afin de faciliter le paſſage de cette ſonde, pour en faire ſortir l'urine, il gliſſera ſa main droite applatie à l'entrée de la matrice, vers le côté de la teſte de l'enfant, & de la gauche il introduira un crochet, dont la pointe ſoit forte & courte, & tournée en l'introduiſant vers le dedans de la main droite, aprés quoy il la retournera du côté de la teſte de l'enfant, & l'imprimera en l'appuyant avec la main ſur le milieu de l'os *parietal*, & en tirant mediocrement à proportion qu'il fait entrer la pointe de ſon crochet, juſqu'à ce qu'il lui ait donné une priſe ferme & ſtable, enſuite dequoy il retirera ſa main droite pour en prendre le manche de l'inſtrument, & ayant introduit ſa main gauche de l'autre côté de la teſte de l'enfant, pour la redreſſer & ſoûtenir, il la tirera peu à peu, la conduiſant toûjours avec cette main gauche, à proportion qu'il la fait avancer, en la tirant de la droite juſqu'à ce qu'il l'ait amenée tout-à-fait hors du paſſage, ſe ſervant encore s'il eſt beſoin, d'un ſecond crochet, mis en la meſme maniere que le premier au côté oppoſite de la teſte, afin que l'attraction ſe faſſe également des deux côtez, aprés quoy ayant oſté ſes inſtrumens, il la prendra avec ſes deux mains pour achever de faire ſortir le reſte du corps de l'enfant. Mais ſi le Chirurgien ne pouvoit pas faire ainſi l'extraction de la teſte de l'enfant toute entiere, à cauſe de ſon exceſſive groſſeur, pour lors il faudra qu'il y faſſe inciſion avec un coûteau droit, ou un peu courbé, ſelon qu'il conviendra, la faiſant à l'endroit des ſutures, afin qu'aprés avoir vuidé une partie du cerveau par cette ouverture, la groſſeur de cette teſte en ſoit diminuée; enſuite de cela, il introduira auſſi par ce meſme lieu ſon crochet au dedans du crane, avec lequel il accrochera fortement quelqu'un de ſes os, au moyen dequoy il fera tres-facilement l'extraction de l'enfant, ſi la difficulté ne procedoit que de la ſeule groſſeur de ſa teſte. Mais ſouvent en ces ſortes d'occaſions ce n'eſt pas tant la groſſeur de ſa teſte qui le fait ainſi mourir, & reſter au paſſage durant pluſieurs jours aprés l'écoulement des eaux, que c'eſt la ſechereſſe de la matrice qui empêche qu'elle ne puiſſe eſtre ſuffiſamment dilatée par les douleurs de la femme; ce qui fait que ne pouvant pouſſer l'enfant dehors, elles viennent à ceſſer entierement aprés pluſieurs efforts inutils; enſuite dequoy la ſubſtance de la matrice commence à s'enflammer & à ſe tumefier de telle ſorte, qu'elle devient comme une eſpece de moule, dans lequel tout le corps de l'enfant étant

fortement enchaſſé, n'en peut eſtre tiré que tres-difficilement, quand la teſte ne lui a pas premierement fait ſon paſſage par ſa ſortie. C'eſt pourquoy il faut toûjours eſſayer de la tirer tout entiere, autant qu'il eſt poſſible ; car il arrive ſouvent que l'enfant eſt encore plus arreſté en la matrice par la groſſeur de ſes épaules, que par celle de ſa teſte, laquelle venant à s'affaiſſer aprés qu'on en a vuidé le cerveau, rend encore l'operation plus difficile ; parce que la matrice vient pour lors à ſe contracter d'avantage qu'elle n'étoit ; ce qui lui arrive à meſure que la teſte vient à diminuer de groſſeur ; & ainſi faiſant, le reſte du corps de l'enfant eſt encore plus fortement retenu au dedans, & n'eſt pas ſi facilement tiré que quand on a fait paſſer la teſte de l'enfant toute entiere ; outre qu'en dépeçant ainſi la teſte, ſes os s'écartant les uns des autres, à cauſe qu'ils n'ont plus d'appui, incommodent beaucoup le Chirurgien en ſon operation, & peuvent facilement bleſſer la matrice, ſi on n'y prend bien garde. J'ay vû quelquefois des Chirurgiens en ces ſortes d'accouchemens faire une inciſion à la partie inferieure des parties externes de la vulve, s'imaginant que la teſte de l'enfant eſt ſeulement arreſtée au paſſage à cauſe de leur étroiteſſe, & croyant par ce moyen lui faciliter ſa ſortie ; mais ils s'abuſent fort, car c'eſt au dedans, & au droit de l'orifice interne que l'enfant eſt ainſi retenu, pour les raiſons que j'ay dites : & outre que cette inciſion eſt entierement inutile, c'eſt qu'il y arrive ſouvent mortification aprés l'accouchement; à cauſe de l'inflammation qui eſt ordinairement en ces parties, ſur leſquelles il ſe fait enſuite un dépoſt des ſuperfluitez par l'écoulement des vuidanges.

Il eſt tres-certain que ſi l'enfant eſt mort, on ſe doit comporter de la maniere que j'ay enſeignée, pour empêcher qu'il ne faſſe auſſi perir la mere ; car on ne le peut pas tirer autrement, à cauſe que la teſte eſt un corps rond & gliſſant, ſur lequel il n'y a aucune priſe que par ce moyen, n'y ayant pas lieu auſſi de retourner l'enfant pour le tirer par les pieds, quand il y a long-temps que ſa teſte eſt ainſi engagée dans le paſſage aprés l'écoulement des eaux ; parce qu'on creveroit plûtôt la mere que de le pouvoir faire ; & quand meſme l'enfant auroit encore quelque peu de vie, il periroit certainement dans l'operation, par l'extrême violence qu'il faudroit faire à l'un & à l'autre pour en venir à bout. Mais c'eſt une grande queſtion à examiner pour ſçavoir ſi on doit tirer avec le crochet l'enfant qui eſt vivant, n'y ayant aucune eſperance qu'on le

puiſſe avoir autrement que par ce moyen, pour ſauver la vie à la mere, dont les paſſages ſont trop étroits, & qu'il eſt impoſſible de dilater aſſez pour luy donner iſſuë, ou ſi on doit differer l'operation, & riſquer la vie de la mere, juſques à ce qu'on ſoit tout-à-fait aſſuré qu'il ſoit mort: touchant cela, je croy que puiſque l'enfant ne peut pas éviter la mort d'une façon ou d'autre (car reſtant à ce paſſage ſans pouvoir ſortir, il y meurt, & étant tiré par les crochets, il en eſt tué) on peut, & on doit l'en tirer mort ou vif, le plûtôt qu'il y aura lieu de le faire, qui eſt aprés toute eſperance perduë qu'il puiſſe jamais venir autrement, pour faire en ſorte que la mere ne perde pas la vie, ce qui arriveroit certainement ſi on n'y procedoit de la maniere. C'eſt le ſentiment de *Tertullien*, qui dit au 13. Chap. du Livre *de l'Ame*, que c'eſt une cruauté neceſſaire de donner en tel cas la mort à l'enfant, plûtôt que de l'en exempter, puiſqu'il feroit certainement perir ſa mere s'il demeuroit en vie. Voicy ſes paroles: *At quin & in ipſo adhuc utero infans trucidatur, neceſſaria crudelitate, quum in exitu obliquatus denegat partum; matricida, ni moriturus.* C'eſt neantmoins ce que le Chirurgien ne doit jamais pratiquer qu'en cette extremité, & aprés avoir ondoyé la teſte de l'enfant, s'il en peut voir & toucher facilement l'extremité, ſinon il le fera en y portant de l'eau par le moyen d'une petite ſeringue bien nette, s'il ne le peut pas autrement; enſuite dequoy il fera ſon operation le plus dextrement qu'il pourra, comme il eſt dit; obſervant auſſi de s'en faire requerir avant par les aſſiſtans, aprés leur avoir expliqué la neceſſité de l'entreprendre. Pour moy j'aymerois bien mieux agir de la ſorte en pareille occaſion, que de me reſoudre à la cruauté & barbarie de l'operation ceſarienne, de laquelle il eſt abſolument impoſſible (quoy qu'en aſſurent pluſieurs impoſteurs, dont *Rouſſet* eſt l'Approbateur) que la femme puiſſe jamais réchaper, comme je feray voir plus particulierement en parlant d'elle cy-aprés, car ainſi faiſant, on ſauvera ſouvent la mere qui periroit avec ſon enfant: & comme il vaut toûjours mieux paſſer par le moins dangereux de deux chemins, quand il n'y en a pas d'autres, auſſi doit on de deux maux éviter le pire, qui eſt le ſujet pour lequel nous devons toûjours preferer la vie de la mere à celle de l'enfant.



CHAPITRE XVIII.

Le moyen d'aider la femme en l'accouchement où l'enfant ſe preſente par le coſté de la teſte, comme auſſi en celui où il vient la face la premiere.

LOrſque l'enfant preſente ſa teſte par le coſté, quoy qu'il ſemble que ce ſoit un accouchement naturel, à cauſe qu'elle vient la premiere, il eſt neantmoins bien dangereux, tant pour luy que pour ſa mere, à cauſe de cette mauvaiſe poſture; car il ſe romproit plûtoſt le col, que de pouvoir jamais ſortir de la façon: & pour lors il eſt d'autant plus embaraſſé dans le paſſage, que la mere fait d'efforts pour le mettre dehors, ce qui luy eſt impoſſible, ſi on ne redreſſe la teſte de l'enfant pour la faire venir en droite ligne. C'eſt pourquoy auſſi tôt qu'on aura reconnu la choſe eſtre ainſi, on fera coucher la femme, de peur que l'enfant s'avançant d'avantage en cette poſture vicieuſe, ne fut plus difficilement repouſſé, comme on eſt obligé de faire, pour luy donner la veritable & naturelle, en luy redreſſant la teſte au paſſage.

Pour ce faire, la femme ſera ſituée en une poſture commode, la fai-

ſant un peu pancher ſur le coſté oppoſite à la mauvaiſe ſituation de l'enfant ; aprés quoy le Chirurgien gliſſera ſa main bien ointe d'huile à coſté de la teſte de l'enfant, pour la redreſſer, la remenant tout doucement avec ſes doigts interpoſez entre elle & la matrice, dans une ſituation droite, mais ſi cette teſte étoit tellement engagée, que la choſe ne ſe peut faire facilement de la maniere ; alors il faudra qu'il coule ſa main juſques aux épaules de l'enfant, afin qu'en le repouſſant un peu dans la matrice, il le puiſe mettre en ſituation naturelle & convenable.

Il ſeroit à ſouhaiter que le Chirurgien pût ainſi repouſſer l'enfant par les épaules avec ſes deux mains ; mais ſa teſte occupe pour lors tellement le paſſage, qu'il a ſouvent bien de la peine d'y en introduire une, avec laquelle il fera ſon operation, aidée du bout des doigts de l'autre, portez juſques où il ſera neceſſaire, aprés quoy il excitera & procurera la ſortie de l'enfant, comme il a été dit en parlant de l'accouchement naturel ; obſervant de redreſſer de la ſorte la teſte de l'enfant le plûtôt qu'il pourra aprés l'écoulement des eaux, quand il aura reconnu qu'elle vient de côté : car s'il n'y remedie promptement, la teſte étant renverſée ſur les épaules, s'engage ſi fortement dans le paſſage, & ſes inégalitez ſe nichent tellement dans la propre ſubſtance de la matrice, qui ſe tumefie de tous côtez par l'inflammation qui y ſurvient, qu'il eſt bien difficile enſuite de luy donner une bonne ſituation, & la ſechereſſe des parties contribuë beaucoup à rendre la choſe encore plus difficile. Mais ſi cette teſte ne ſe pouvoit bien reduire à cauſe de la mauvaiſe ſituation du corps de l'enfant, qui empêche qu'on ne la puiſſe redreſſer comme je dis, pour lors il faudra ſe ſervir du dernier remede pour ſauver la vie à l'enfant, qui eſt de le retourner entierement, en luy allant chercher les pieds pour le tirer dans ce meſme moment. C'eſt ainſi que ce jourd'huy 25. Septembre 1674. j'ay ſauvé la vie à l'enfant de la femme de Monſieur *Gourot*, Chirurgien du Fauxbourg S. Germain, laquelle je viens preſentement d'accoucher en preſence de ſon mary, & de Monſieur *Picart* Chirurgien du meſme Faubourg, ayant eſté obligé de retourner entierement cét enfant pour le tirer par les pieds, à cauſe que ſe preſentant par le côté de la face qui étoit en deſſus, ſon corps étant outre cela dans une ſituation tout-à-fait oblique, on luy auroit plûtoſt rompu le col, que de pouvoir placer ſa teſte dans une bonne ſituation.

Si les deux Chirurgiens qui furent appellez avant moy il y a trois

ans, pour ſecourir la femme de Monſieur *Paupart*, nôtre Confrere, en ſon accouchement, euſſent reconnu que la teſte de ſon enfant, qui étoit ainſi fortement engagée dans le paſſage, depuis trois jours entiers aprés l'écoulement de ſes eaux. venoit de côté, ils n'euſſent pas entretenu, comme ils firent durant tout ce temps, cette pauvre femme d'eſperance vaine qu'elle accoucheroit heureuſement, & ils luy auroient ſauvé la vie, ſans doute, & à ſon enfant, ſi du commencement ils euſſent reduit ſa teſte dans une bonne ſituation, ou ſi trouvant trop de dificulté à la redreſſer, ils euſſent entierement retourné l'enfant pour le tirer par les pieds, comme j'ay fait celuy dudit Monſieur *Gourot*, dont je viens de parler : mais ayant negligé la choſe, faute de l'examiner préciſement comme ils devoient faire, ils furent cauſe que l'operation fut inutile, à l'un & à l'autre : car lors que je fus mandé pour en dire mon ſentiment, il n'eſtoit plus temps, parce que l'enfant étoit certainement mort, il y avoit prez de deux jours, & la mere étoit preſque à l'agonie, ayant le ventre extraordinairement dur, & tendu quaſi juſques à la gorge, & toutes les parties exterieures de la vulve extremement tumefiées & entierement diſpoſées à la mortification, à cauſe de leur inflammation qui commençoit à ſe communiquer aux parties internes de la matrice, ayant outre cela une groſſe fievre, & une entiere ſupreſſion de l'urine & des autres excremens, dont ſon ventre ne ſe pouvoit aucunement décharger, pour raiſon dequoy elle avoit déja reçu tous ſes Sacremens. Neanmoins comme il vaut mieux tenter un remede incertain, que de laiſſer les malades dans le deſeſpoir aſſuré, ayant fait connoître audit *Poupart* l'impoſſibilité qu'il y avoit que ſa femme accouchaſt d'elle-meſme, ainſi que ces deux Chirurgiens qui ſe piquent d'ètre des plus experts au fait des accouchemens, luy avoient toûjours fait eſperer inutilement, je luy conſeillay de la faire accoucher au plûtôt, à quoy je fis condeſcendre ces meſmes Chirurgiens qu'il envoya querir dans cet inſtant, pour ſçavoir s'ils avoüeroient en ma preſence la choſe eſtre comme je luy avois declarée, dequoy ils furent obligez de demeurer d'accord, ne pouvant pas nier la verité du fait, que je leur fis reconnoître devant pluſieurs autres de nos Confreres, qui étoient auſſi preſens. Mais comme il étoit queſtion de faire l'operation ſur l'heure, (car *periculum erat in morâ*, le délay étoit abſolument mortel) le plus ancien des deux qui fuit toûjours les mauvaiſes cures autant qu'il peut ſçachant bien l'extrême difficulté qu'il y avoit de tirer cet enfant,

& le mauvais état où étoit la mere, pretexta pour s'en exempter que de toute la journée il n'avoit beu ny mangé, quoy qu'il fut bien ſix heures du ſoir, & prenant ainſi congé de la compagnie, dit en s'en allant, que ces Meſſieurs (parlant de cét autre Chirurgien & de moy) feroient ce qu'il faudroit ſans luy; mais l'autre vouloit pareillement s'en aller, & uſer de la meſme politique, avoüant franchement qu'il l'auroit fait; ſi je n'avois eſté preſent, qui étoit le ſujet pour lequel il conſentit enfin d'entreprendre l'operation, dans la confiance qu'il avoit que je luy aiderois au beſoin quand il ſe ſeroit laſſé, comme il prejugeoit auſſi bien que moy qu'il arriveroit. En un mot, aprés que ce Chirurgien ſe fut bien fatigué, ſe ſervant inutillement du crochet, pour venir à bout de cette operation, qui étoit une des plus laborieuſes & des plus difficiles, à cauſe que toutes les parties exterieures de la vulve étoient extremement tumefiées, & que la matrice, où il y avoit inflammation, étoit entierement à ſec, il me ceda ſa place, enſuite dequoy j'acouchay cette femme d'un tres-gros enfant mort, ayant eſté obligé pour ce faire, de le retourner par les pieds, à cauſe que les épaules de cet enfant étoient ſi fortement enchaſſées dans la ſubſtance de la Matrice tumefiée, qu'elles ne pouvoient pas étre déplacées par la ſeule attraction du crochet imprimé ſur la teſte, & qui étant tout de côté, ne pouvoit pas auſſi pour lors eſtre reduite en une figure droite. L'operation luy fut neantmoins infructueuſe (ſinon qu'elle luy prolongea la vie durant quelque jours) à cauſe d'une groſſe fiévre qu'elle avoit devant que d'accoucher, qui continua toûjours enſuite, avec deux ou trois redoublemens par jour, qui étoient ordinairement precedez de friſſons, ayant auſſi toûjours eu depuis ſon accouchement un grand flux de ventre, ce qui la fit mourir neuf jours enſuite. Or il eſt tres certain que ſi on l'eût ſecouruë d'aſſez bonne heure, elle ſeroit rechappée, vû qu'elle reſiſta encore ſi long-temps, nonobſtant le deplorable état où elle étoit quand nous luy tirâmes ſon enfant, lequel on auroit auſſi ſauvé, ſi ces deux Chirurgiens euſſent connu dés le commencement qu'il preſentoit le côté de la téte, ce qui étoit le ſeul ſujet pour lequel cette pauvre femme n'avoit jamais pû accoucher.

D'autresfois l'enfant ſe preſente la face la premiere, ayant la teſte renverſée en arriere, en laquelle poſture il eſt encore tres-difficile qu'il vienne, & s'il y demeure long-temps, le viſage luy devient ſi livide & ſi bouffi, qu'il en paroit tout à fait monſtrueux dans labord; ce

ce qui arrive tant à raiſon de la compreſſion qui s'en fait en cette ſituation, que pour avoir eſté quelquefois trop ſouvent & trop rudement touché avec les doigts, en tâchant de lui faire prendre une meilleure ſituation. Il me ſouvient à ce ſujet d'avoir accouché il y a environ douze ans, une femme, de laquelle l'enfant qui s'étoit preſenté la face devant, vint au monde ſi livide & contrefait (comme c'eſt toûjours l'ordinaire en telles occaſions) que ſon viſage en paroiſſoit tout ſemblable à celui d'un Ethiopien, nonobſtant quoy je ne laiſſay pas que de l'amener vivant. Auſſi-tôt que la mere s'en fût apperçuë, elle me dit qu'elle s'étoit toûjours bien doutée que ſon enfant ſeroit ainſi hideux, à cauſe qu'au commencement de ſa groſſeſſe elle avoit regardé fixement, & avec grande attention un More, ou Ethiopien, d'entre ceux dont deffunt Monſieur *de Guiſe* avoit toûjours grand nombre à ſa ſuite; pour lequel ſujet elle ſouhaittoit, ou au moins ne ſe ſoucioit aucunement qu'il mourut, afin de ne pas voir continuellement un enfant ſi défiguré qu'il paroiſſoit pour lors : mais elle changea bien-tôt de ſentiment, lorſque je luy eus expliqué que cette lividité ne provenoit que de ce qu'il étoit venu la face devant dans le commencement, & que tres-aſſurément cela ſe devoit paſſer, comme il arriva en moins de trois ou quatre jours, aprés lui avoir oint pluſieurs fois tout le viſage avec d'huile d'amandes douces tirée ſans feu, enſuite dequoy ſon teint commença de s'éclaircir de telle ſorte, que l'ayant vû un an aprés, il me parut un des plus beaux enfans & des plus blancs qu'on puiſſe rencontrer. Or pour ſe bien gouverner en cét accouchement, on y procedera de la meſme maniere que quand il preſente la teſte par le coſté, laquelle on redreſſera avec les mains comme nous avons dit cy-deſſus, obſervant toûjours de le faire le plus doucement qu'il ſera poſſible, pour éviter de trop meurtrir la face de l'enfant.

CHAPITRE XIX.

Le moyen d'accoucher la femme, quand le corps de l'enfant demeure arreſté au paſſage par les épaules, aprés que la teſte eſt entierement ſortie.

L'Enfant vient naturellement la tête la premiere, afin que par ſa groſſeur & par ſa dureté, le paſſage ſoit plus facilement fait aux autres parties du corps, leſquelles pour l'ordinaire paſſent ſans peine où elle a une fois paſſé. Neantmoins il ſe rencontre quelquefois des enfans qui ont la teſte ſi petite, & les épaules ſi groſſes & ſi larges, qu'elle ne peuvent, qu'avec une tres-grande difficulté, faire le meſme chemin; ce qui les fait ſouvent demeurer au paſſage, aprés que leur teſte en eſt ſortie. Quelquefois la difficulté vient de ce que l'enfant eſt mort depuis pluſieurs jours dans la matrice; car pour lors ſa teſte étant devenuë mollaſſe, s'affaiſſe, & s'alonge en ſortant, & n'ayant plus de fermeté, elle ne peut pas pour ce ſujet ſi bien faire le paſſage des épaules, que quand l'enfant eſt vivant. Cét accident arrive auſſi parfois pour n'avoir pas bien pris le temps à tirer l'enfant par la teſte, comme

il a eſté dit, qu'on doit faire, en parlant de l'accouchement naturel, afin que les épaules puiſſent prendre dans un meſme inſtant, la place que la teſte occupoit.

Quand le Chirurgien ſe rencontrera en pareille occaſion, il faut qu'il ſe dépêche promptement de tirer l'enfant de cette priſon, où il eſt comme au cârcan, lors qu'il eſt ainſi pris par le col; car il tarderoit peu à y eſtre étranglé: c'eſt pourquoy afin de l'éviter, il tâchera de faire ſuivre & paſſer les épaules, en tirant mediocrement la teſte de l'enfant, tantôt par ſes coſtez, tantôt auſſi la prenant d'une main par deſſous le menton, & de l'autre par deſſus le derriere de la teſte, & ainſi faiſant alternativement de côté & d'autre pour mieux faciliter la choſe; prenant bien garde que le cordon de l'umbilic ne ſoit pas embaraſſé au tour du col, & obſervant toûjours de ne point tirer cette teſte avec trop de violence, de peur qu'il n'arrivât ce que j'ay vû faire devant moy en une rencontre, où d'un enfant roturier, ainſi pris au paſſage, on fit ſur le champ un Gentil-homme, en lui arrachant & ſeparant la teſte du col, à force de la tirer. Si les épaules ne paſſent point aprés avoir mediocrement tiré l'enfant de la maniere, il faut gliſſer un ou deux doigts de chaque main par deſſous chacune des aiſſelles, avec leſquels les recourbant en dedans, on fera avancer, & on tirera peu à peu les épaules; mais quand elles ſeront entrées au paſſage, & qu'elles en ſeront tout-à-fait dégagées, ſi le Chirurgien ne peut encore avoir l'enfant, le tenant ainſi par deſſous les aiſſelles, pour lors il peut eſtre certain qu'il eſt arreſté par quelque autre empêchement, qu'il eſt aſſurément monſtrueux de quelque partie de ſon corps, ou comme il arrive le plus ſouvent en cette occaſion, qu'il eſt hydropique du ventre, à raiſon de l'eminence & groſſeur duquel il eſt impoſſible qu'il ſoit tiré hors de la matrice, avant qu'on l'ait percé pour en vuider les eaux, aprés quoy on en viendra facilement à bout, comme je l'ay pratiqué en pareille rencontre, dont je vais preſentement décrire toutes les circonſtances, & la maniere avec laquelle nous nous y comportâmes, car nous fûmes deux Chirurgiens, une Sage-femme, une apprentiſſe de l'Hôtel Dieu, à faire cét accouchement, où la choſe arriva de cette façon.

En l'année 1660. comme je pratiquois en ce lieu les accouchemens, il ſe rencontra un jour que l'apprentiſſe voulant accoucher une femme, ne pût jamais faire paſſer autre choſe que la teſte de l'enfant, qui demeura ainſi pris au col, & arreſté au droit des épaules, ſans pouvoir

avancer plus outre. Or voyant qu'il luy étoit impoſſible d'avoir cét enfant (quoy qu'elle le tirât tres-fortement par la teſte) & qu'elle avoit épuiſé inutilement toute ſon induſtrie, pour tâcher d'en venir about, elle appella à ſon ſecours la Maîtreſſe Sage-femme, qui étoit pour lors la nommée Madame *de France*, laquelle y fit auſſi tout ſon poſſible, mais ce fut encore en vain. Aprés qu'elles ſe furent bien laſſées toutes deux à tirer cette teſte de la ſorte (ce qu'elles firent tant que les vertebres du col avoient déja quitté, ne reſtant preſque plus que la ſeule peau qui la tenoit quelque peu) je ſurvins à ces entrefaites, où d'abord elle me prierent d'examiner moy-meſme ce qui étoit cauſe que cét enfant n'avoit pas pû eſtre tiré par les efforts qu'elles en avoient faits, qui étoient plus que ſuffiſans pour faire ſortir les épaules, quand elles auroient eſté beaucoup plus groſſes qu'elles n'eſtoien pas; à quoy ayant fait reflexion, je conçus bien auſſi-toſt qu'il falloit que la difficulté procedât d'ailleurs; ce qui m'obligea de pouſſer d'abord ma main applatie à l'entrée de la matrice, juſques aux épaules de l'enfant, leſquelles ne me paroiſſant pas eſtre trop groſſes pour pouvoir aiſément ſortir, me firent connoître que l'empêchement n'eſtoit pas en cét endroit j'introduiſis aprés cela ma main plus avant, la portant par deſſous la poitrine de l'enfant, au bas de laquelle étant arrivée, environ le cartilage xiphoïde, je trouvay que tout ſon bas ventre étoit tellement hydropique & plein d'eau, qu'il eſtoit impoſſible de le pouvoir jamais tirer, ſans l'avoir auparavant percé, pour donner moyen à cette eau de s'écouler: mais il me manquoit alors un inſtrument propre pour le faire, faute duquel j'envoyay promptement avertir un des Chirurgiens dudit Hôtel-Dieu, auquel aprés qu'il fut arrivé je declaray la choſe, comme je l'avois reconnuë, & luy fis entendre que pour tirer cét enfant, il faloit neceſſairement luy percer le ventre, afin d'en vuider les eaux par ſon ouverture; mais il ne voulut jamais ſuivre mon ſentiment, ſoit par une eſpece de politique, à cauſe qu'il croyoit peut eſtre ſçavoir aſſez bien ſon métier ſans avoir beſoin de mon avis, ou parce qu'il ne vouloit, ou ne pouvoit pas croire que l'enfant fut hydropique, comme je luy diſois; ce qui fit cauſe qu'il ſe contenta ſeulement (ſans ſe mettre en peine d'examiner préciſément la choſe) de tâcher d'en faire l'extraction à ſa mode; & pour y parvenir il tira d'abord, & ſepara entierement la teſte du corps, laquelle pour lors n'y tenoit plus que fort peu, pour avoir eſté tirée avec trop de violence par les Sages-femmes,

comme j'ay dit cy-deſſus. Aprés cela introduiſant un crochet dans la matrice, il n'en tira & arracha les deux bras l'un aprés l'autre, & enſuite quelques côtes, une portion des poulmons, & le cœur, quoy faiſant, il ſe laſſa tant à force de tirer pieces, mourceaux, & lambeaux l'un aprés l'autre, pendant plus de trois quarts d'heure, qu'il en ſüoit à groſſes gouttes, quoy qu'il fit extrémement froid en ce temps; & il s'y tourmenta ſi fort le corps & l'eſprit, qu'il fut contraint de quitter la beſogne pour ſe repoſer, laiſſant à la Sage-femme à y faire auſſi ſon poſſible, pendant qu'il reprendroit un peu ſes forces, laquelle s'y laſſa en vain auſſi bien que luy, en tirant quelques côtes de l'enfant qu'elle tenoit avec les mains ſeulement (car ce n'eſt pas le fait de Sages femmes de ſe ſervir des crochets) enſuite dequoy il ſe remit une ſeconde fois à tirer de toute ſa force, ſans pouvoir plus rien avoir, parce que juſques-là il n'avoit point encore percé le bas ventre, ny le diaphragme, ne le voulant pas faire, comme je luy diſois à chaque moment, ſans quoy il étoit abſolument impoſſible de tirer le reſte du corps.

Or voyant que tous ſes efforts étoient auſſi inutiles cette ſeconde fois que la premiere, il me donna enfin ſon crochet, en me diſant de m'y laſſer auſſi bien que les autres, lequel j'acceptay tres-volontiers, & avec joye (car j'étois tres-aſſuré de venir à bout de l'operation) ſçachant bien qu'au lieu de s'amuſer à tirer comme il avoit fait, il ne falloit ſeulement que percer le ventre, de l'enfant, pour en évacuër les eaux, aprés quoy le tout viendroit trés facilement. Pour ce ſujet j'introduiſis auſſi toſt ma main gauche dans la matrice juſques au droit de cè ventre hydropique, où étant je coulay par le dedans, & le long d'elle avec ma droite ce crochet, qui étoit ſemblable à celuy qui eſt marqué de la lettre A. en la repreſentation des inſtrumens qui eſt à la fin de ce ſecond Livre, au lieu duquel on peut encore à ce deſſein ſe ſervir plus aiſement du coûteau courbe marqué par la lettre D ce qu'ayant fait je tournay la pointe de cet inſtrument vers le ventre de l'enfant, dans lequel je l'enfonçay tout d'un coup, en telle ſorte qu'il en fut percé d'un trou à y fourer l'extremité de deux de mes doigts, que j'y mis aprés l'en avoir retiré, puis les écartant un peu l'un de l'autre, toutes les eaux contenuës en ce ventre ſortirent, & furent évacuées dans le même inſtant, enſuite dequoy je tiray auſſi tôt le reſte du corps avec ma ſeule main ſans aucune difficulté, au grand étonnement de ce Chirurgien, que je n'avois jamais peu perſuader que cet enfant fût hydropique de la ſorte.

Aprés l'avoir ainſi tiré, j'eus la curioſité de remplir ſon ventre d'eau, par l'ouverture que j'y avois faite, afin de voir quelle quantité y avoit eſté contenuë, & quelle groſſeur il pouvoit avoir en étant tout plein. J'y en fis entrer ſans exagerer, plus de cinq pintes entieres de nôtre meſure de Paris, ce que j'aurois bien difficilement pû croire ſi je ne l'euſſe vû moy-meſme; & ce ventre étant ainſi rempli d'eau, étoit de la groſſeur & de la figure d'un aſſez gros balon. J'ay mis ici toutes les circonſtances de cette hiſtoire, afin que le Chirurgien connoiſſe comment il ſe doit comporter en ſemblable occaſion.

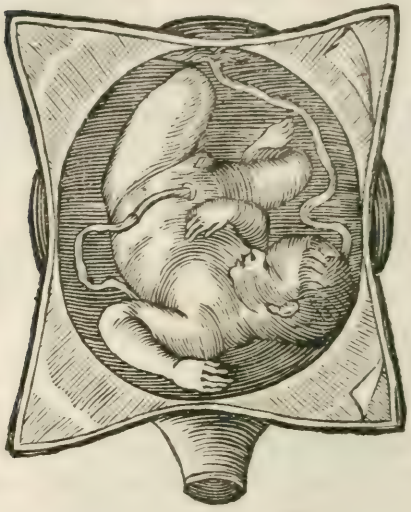
CHAPITRE XX.

Le moyen d'aider la femme dans l'accouchement où l'enfant preſente une ou deux mains avec la teſte.

QUand il y a quelque partie de l'enfant qui ſe preſente avec ſa teſte, c'eſt pour l'ordinaire une de ſes mains, ou toutes les deux, plûtoſt qu'aucune autre; ce qui l'empêche de pouvoir ſortir, à cauſe que les mains occupent une partie du paſſage, & qu'elles font auſſi le plus ſouvent pancher la teſte de coſté. Lorſque l'enfant vient de la ſorte, l'accouchement eſt contre nature, & la femme à beſoin d'eſtre aſſiſtée en ſon travail.

Pour y remedier, auſſi-tôt qu'on ſentira une des mains ſe preſenter ainſi avec la teſte de l'enfant, on ne luy permettra pas d'avancer & de s'engager d'avantage au paſſage en cette poſture ; pourquoy faire le Chirurgien ayant fait coucher la femme, en ſorte qu'elle ait les feſſes un peu élevées, remettra & repouſſera le plus avant qu'il pourra avec ſa main, celle de l'enfant, ou toutes les deux ſi elles ſe preſentoient, donnant lieu par ce moyen à la teſte de s'avancer ſeule, ce qu'ayant fait, ſi elle étoit du côté, il la reduiroit en la figure naturelle au milieu du paſſage, pour la faire venir en droite ligne, y procedant au reſte, ainſi que j'ay enſeigné cy-devant au chapitre dix-huitiéme de ce Livre, en parlant de la teſte qui vient de coſté.

Si on obſerve de ſecourir promptement de la ſorte la femme lorſqu'il y a peu de temps que les eaux de l'enfant ſe ſont écoulées, & ſi elle a de bonnes douleurs, & que ſa matrice ſoit ſuffiſamment dilatée, elle ne laiſſera pas d'acccoucher aſſez heureuſemẽt; ce qui arrivera tout au contraire, ſi ces diſpoſitions ne ſe rencontrent pas, quand les mains ſe preſentent avec la teſte ; car ſi la matrice eſt à ſec, & qu'elle ne ſoit pas bien dilatée, les mains de l'enfant ſeront repouſſées avec bien plus de difficulté ; ce qui ne ſe pourra pas faire auſſi ſans quelque eſpece de violence pour la mere ; & ſi elle n'a pas de bonnes douleurs, la teſte ne pourra pas ſi facilement, ni ſi promptement deſcendre au paſſage, pour en occuper entierement la place que tenoient les mains, aprés qu'on les aura repouſſées : c'eſt ce qui fait que le Chirurgien doit tâcher autant qu'il peut, en répouſſant ainſi avec ſa main celle de l'enfant ; de ne retirer la ſienne hors de la matrice que dans le temps qu'il ſurviendra une nouvelle douleur à la femme, afin que dans ce moment il conduiſe la teſte de l'enfant au paſſage, pour empêcher par ce moyen que ſes mains ne viennent à prendre derechef leur premiere ſituation.



CHAPITRE XXI.

Le moyen d'accoucher la Femme quand l'enfant preſente une ou deux mains ſeules.

LOrſque l'enfant preſente une ou deux mains ſeules, ou un bras qui ſort quelque-fois juſques au coude, & parfois juſques à l'épaule, c'eſt une des plus mauvaiſes & des plus dangereuſes poſtures que puiſſent tenir l'enfant, tant pour luy que pour ſa mere, à cauſe des violens efforts que le Chirurgien eſt toûjours obligé de faire à l'un & à l'autre pour luy aller chercher les pieds qui en ſont fort éloignez, par leſquels il le doit toûjours tirer en ces occaſions, aprés l'avoir tourné, pourquoy faire, il ſuë ſouvent à groſſes goutes en plein hyver, à cauſe de la difficulté qui ſe rencontre pour l'ordinaire en cet accouchement, plus grande qu'en tous les autres, dont aucuns ſont à la verité plus dangereux pour l'enfant, comme quand il preſente le ventre avec ſortie de l'umbilic; mais ils ne ſont pas ſi penibles pour le Chirurgien, parce que les pieds de l'enfant étant plus proches du paſſage, ne luy ſont pas ſi difficiles à trouver, que quand il vient par les mains; car pour lors il a ſouvent

les

les pieds en haut, & tout au fond de la matrice, où il les faut aller chercher, pour retourner & tirer comme je viens de dire.

Lors donc qu'une main ſeule, ou le bras entier ſe preſente le premier, il faut bien prendre garde à ne pas tirer l'enfant par cette partie; car l'accouchement eſt toûjours d'autant plus difficile, que le bras qui ſe preſente ſort plus avant; & on le ſepareroit & arracheroit plûtoſt du corps, que de faire ſortir ainſi l'enfant, à cauſe que par ce moyen il ſeroit tiré obliquement & de travers; Et ſi les deux bras ſe preſentoient, & qu'on les tirat enſemble, il ne reſteroit pas aſſez de lieu pour laiſſer paſſer la tête, qui ſe renverſeroit auſſi en arriere. C'eſt pourquoy ayant ſitué la femme comme il eſt requis, on doit promptement repouſſer au dedans de la matrice, les mains & les bras de l'enfant qui ſe preſentent en dehors. Quelques Sages-femmes les trempent pour lors en eau froide, ou les touchent d'un linge moüillé, diſant qu'il les retire auſſi-toſt s'il eſt vivant; mais il eſt ordinairement ſi mal ſitué, & ſi preſſé & engagé au paſſage en cette mauvaiſe poſture, qu'il n'a pas aſſez de liberté pour pouvoir ainſi retirer de luy-meſme ſes mains, quand elles ſont une fois ſorties: pour ce ſujet le Chirurgien les remettra avec la ſienne, qu'il coulera enſuite dans la matrice, par deſſous la poitrine & le ventre de l'enfant, & ſi avant qu'il en rencontre les pieds, qu'il attirera doucement à luy, pour le retourner, & en faire l'extraction par eux, ainſi qu'il a été dit, obſervant que ce ſoit avec le moins de violence qu'il pourra, ce qui ſera bien plus aiſé & beaucoup plus ſeur, que de vouloir s'amuſer à luy faire prendre une ſituation naturelle, comme pluſieurs Auteurs qui n'ont jamais pratiqué les accouchemens l'ordonnent, ſans avoir aucune connoiſſance de la grande difficulté qu'il y a de ſuivre leur conſeil; qui n'eſt bon que dans leur imagination; car en effet, il ſeroit tres-difficile de remettre pour lors l'enfant dans une ſituation naturelle, à cauſe qu'il a le corps tout de travers, quand il preſente ainſi le bras ſeul juſques au coude, ou juſques à l'épaule; outre qu'aprés l'avoir remis en bonne ſituation (ce qui ne ſe pourroit ſans faire beaucoup de violence à la mere & à l'enfant) ils en reſteroient tous deux ſi debilitez, que la mere de ſa part n'auroit plus la force d'achever enſuite de pouſſer l'enfant déhors, qui de l'autre côté tarderoit peu pour ce ſujet à mourir. C'eſt pourquoy il eſt toûjours bien plus ſeur, comme j'ay dit, de retourner pour lors l'enfant par les pieds, afin de le tirer incontinent aprés.

Auſſi-toſt donc que le Chirurgien aura ainſi retourné l'enfant par les

pieds, s'il n'en tenoit qu'un, il doit chercher l'autre pour l'amener avec le premier, aprés quoy les tenant tous deux, il se conduira au surplus pour tirer l'enfant, de la façon que nous avons cy-devant dite, au Chapitre quatorziéme de ce second Livre, en parlant de l'accouchement où il presente les pieds les premiers: mais si le bras étoit tellement avancé (l'étant presque jusques à l'épaule) & si gros & tumefié (comme il arrive quand il y a long-temps qu'il est dehors) qu'il ne se pût, ou qu'il y eût trop grande difficulté à le remettre, *Ambroise-Paré* recommande en ce cas, si on est bien certain que l'enfant soit mort qu'on coupe tout le bras sorti, le plus avant qu'on pourra, en incisant premierement les chairs, & coupant l'os aprés encore plus haut, avec des tenailles incisives; afin que la portion de ces chairs laissées venant à recouvrir les asperitez de l'os, empêche que la matrice n'en soit blessée en retournant l'enfant, pour le tirer ensuite par les pieds, comme il est requis: neantmoins si le Chirurgien ne pouvant pas repousser le bras au dedans, étoit absolument contraint de le retrancher (ce qu'il ne doit pas faire que dans cette extremité (il en viendra bien à bout sans tant de façon, en le tordant deux ou trois tours, car à cause de sa tendresse il se separera facilement du corps, au droit de l'articulation de *l'humerus*, avec l'omoplate, au moyen dequoy il ne sera pas besoin de tenailles incisives, ni d'autres instrumens, pour en couper l'os & les chairs, de la maniere que l'enseigne ledit *Paré*; & il n'y restera aucunes asperitez, parce qu'ainsi faisant, la separation s'en fera justement dans l'article. Mais sur tout quand il s'agira de mutiler l'enfant de la sorte, ou de le tirer avec le crochet, que le Chirurgien prenne garde tres-exactement à ne pas se tromper, examinant bien à ce sujet s'il est assurément mort, & qu'il ne procede point de la facon qu'il n'en soit tout-à-fait certain, par tous les signes dont nous avons fait mention au Chapitre treiziéme de ce Livre; car quel horrible spectable seroit-ce s'il amenoit (comme aucuns que je connois ont quelque-fois fait) un pauvre enfant encore vivant, aprés luy avoir ainsi tronçonné les bras, ou quelqu'autre partie du corps; c'est pourquoy qu'il face une double reflexion sur son operation, avant que de s'y comporter de la sorte.

CHAPITRE XXII.

Le moyen de tirer l'enfant, quand il preſente les pieds & les mains enſemble.

SI l'enfant preſente au paſſage les pieds & les mains tout à la fois, il eſt abſolument impoſſible qu'il ſorte en cette ſituation; & pour lors le Chirurgien portant ſa main vers l'orifice de la matrice, n'y ſentira que quantité de doigts les uns proches de autres; & ſi elle n'eſt pas encore bien ouverte, il ſera un peu de temps ſans pouvoir preciſement connoître les pieds & les mains, à cauſe qu'ils ſont quelque-fois ſi ſerrez & preſſez les uns contre les autres, qu'ils ſemblent preſque tous être d'une même figure: mais d'abord que la matrice ſera aſſez dilatée pour y pouvoir introduire ſa main, il diſtinguera bien facilement quelles ſont les mains & quels ſont les pieds, ce qu'ayant bien remarqué, il la gliſſera & la portera auſſi-tôt juſques vers la poitrine de l'enfant, qu'il trouvera aſſez proche, où étant il repouſſera doucement ſon corps & les mains vers le fond de la matrice, laiſſant les pieds au meſme endroit qu'il les avoit trouvez, ayant pour ce faire mis la femme en ſituation commode, c'eſt-à-dire, en ſorte qu'elle ait les feſſes un peu élevées, laquelle ſituation doit toûjours être obſervée, quand il eſt queſtion de repouſſer l'enfant vers le dedans de la matrice; aprés quoy il le prendra par les deux

pieds,& le tirera de la maniere que j'ay cy devant dite en ſon Chapitre.

Il arrive aſſes ſouvent, quand il y a tres-peu de temps que les eaux de l'enfant ſe ſont écoulées, qu'en tirant d'abord ſimplement par les deux pieds,ſon corps ſe retourne de ſoy-meſme dans la matrice, ſans qu'il ſoit beſoin de le repouſſer & de le redreſſer comme je viens de dire;mais lorſque la matrice eſt à ſec, ou que l'enfant eſt fort engagé dans le paſſage, on eſt obligé de luy repouſer le corps & les mains, ainſi que j'ay enſeigné, afin de le retourner plus facilement. Car ſi on ſe contentoit pour lors de tirer ſeulement les pieds, on ne feroit qu'engager d'autant plus le reſte du corps au paſſage. Cet accouchement eſt à la verité un peu rude; mais il s'en faut beaucoup qu'il le ſoit tant que celuy dont nous avons parlé au precedent Chapitre; où l'enfant preſente ſeulement les mains: car en celuy-là il faut aller chercher les pieds bien loin & le retourner tout-à-fait pour le pouvoir tirer; mais en celuy-cy ils ſont tous trouvez, dautant qu'ils ſe preſentent d'eux-mêmes, & il ne s'agit que de luy relever & repouſſer un peu la partie ſuperieure du corps; ce qui ſe fait preſque de ſoy-meſme en le tirant ſeulement par les pieds.

Les Auteurs qui ont écrit des accouchemens, ſans les avoir jamais pratiquez, comme ont fait pluſieurs Medicins (*Medici quidem fama multi,ſed opere valde pauci*) recommandent tous par un meſme precepte ſouvent reïteré, de reduire à la figure naturelle une chacune de toutes les ſituations contre nature, dans leſquels l'enfant ſe peut preſenter, c'eſt à dire, de le faire venir la teſte la premiere; mais s'ils avoient eux-meſme mis la main à l'œuvre, ils connoîtroient bien que cela eſt le plus ſouvent impoſſible à moins qu'on ne riſquât par l'excés de violence qu'il faudroit faire pour ce ſujet, de crever la mere & l'enfant, & qu'on ne ſe mît en danger de les faire mourir tous deux dans l'operation. un *fiat* de cette maniere eſt bien-tôt dit & ordonné; mais il n'eſt pas ſi facile à executer qu'à prononcer, *Sunt enim facta verbis difficiliora* Pour moy je ſuis en cela d'un ſentiment tout contraire au leur, & ceux qui ſe connoiſſent en l'Art ſeront aſſeurement de mon avis; qui eſt que toutes les fois que l'enfant ſe preſente en mauvaiſe poſture, par telle partie du corps que ſe paiſſe eſtre, depuis les épaules juſques aux pieds, il eſt plus ſeur, & c'eſt plûtoſt fait, de le tirer par les pieds, les allant chercher s'ils ne ſe rencontrent, que de s'amuſer à eſſayer de le mettre en la figure naturelle, luy amenant la teſte la premiere; car les grands efforts qu'il convient ſouvent faire pour retour-

ner un enfant dans la matrice (ce qui eſt un peu plus difficile que de retourner une aumelette dans la poële) débilitent tant la mere & l'enfant, qu'il ne leur reſte plus aſſez de force pour commettre enſuite l'operation à l'œuvre de nature, & la femme n'a plus pour l'ordinaire, aprés avoir eſté ainſi travaillée, les épreintes & les douleurs neceſſaires à l'accouchement ; pour lequel ſujet il ſeroit fort long & tres-difficile, comme auſſi l'enfant, qui eſt tres-foible pour lors, periroit aſſurément au paſſage ſans en pouvoir ſortir. C'eſt pourquoy il vaut mieux en ces rencontres le tirer auſſi-tôt par les pieds, les allant chercher comme j'ay dit, s'ils ne ſe preſentent pas ; quoy faiſant on épargnera aux meres un tres-long travail, & on amenera ſouvent les enfans vivans, qui ſans cela ne manqueroient pas de mourir, avant qu'ils puiſſent eſtre mis dehors par les ſeuls efforts de la nature.

CHAPITRE XXIII.

La maniere de tirer l'enfant, quand il preſente les genoux.

SI l'enfant, pour n'avoir pas fait la culbute, c'eſt à dire pour ne s'eſtre pas tourné, comme il doit faire vers les derniers mois, afin

de venir la teſte la premiere, ainſi que j'ay expliqué dans le Chapitre cinquiéme de ce Livre, ſe preſente par les genoux, ayant les jambes pliées contre les feſſes, pour lors à cauſe de leur dureté & de leur rondeur, n'en touchant qu'un, on pourroit ſe tromper, ſi étant ſituée encore un peu trop haut on ne le ſentoit ſeulement que de l'extremité du doigt, eſtimant que ce ſeroit la teſte; mais le touchant & le maniant mieux, lorſque la matrice ſera ſuffiſamment dilatée, & que l'enfant ſera plus abaiſſé on en fera aiſément la diſtinction.

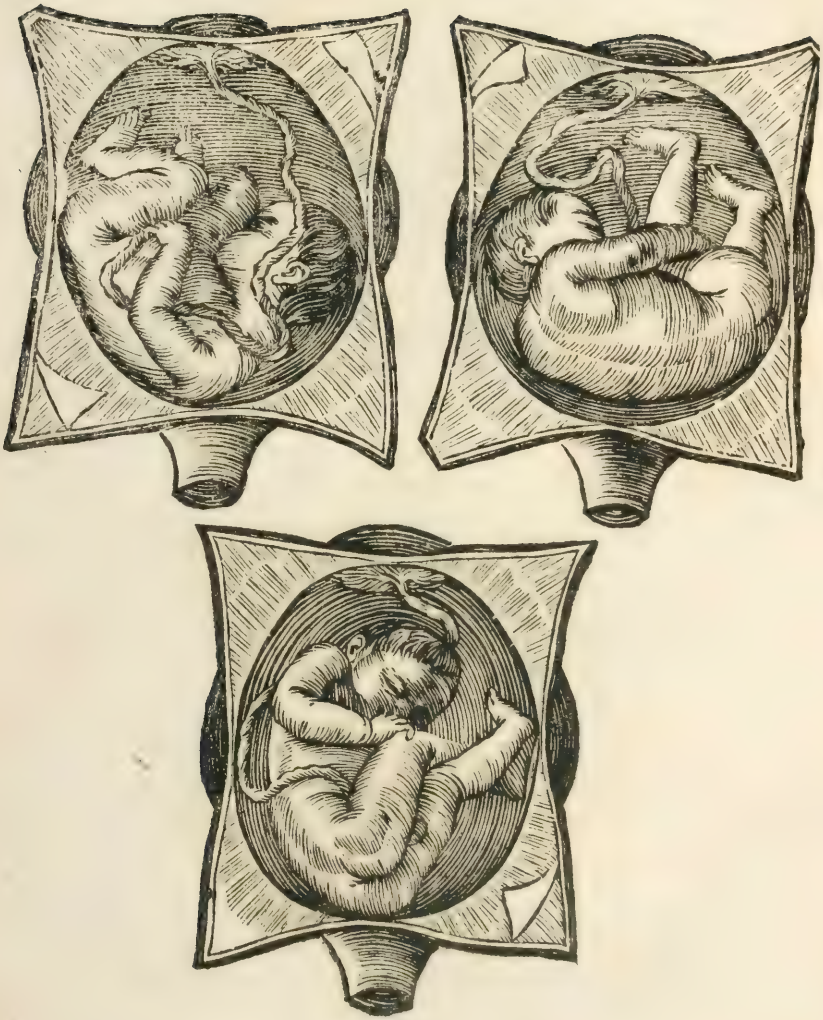
Auſſi-tôt donc qu'on aura reconnu la choſe, on ne laiſſera pas avancer d'avantage l'enfant au paſſage en cette poſture; & ayant mis la femme en ſituation, on repouſſera doucement ſes genoux en dedans, pour avoir plus de liberté de lui déplier les jambes l'une aprés l'autre; ce que le Chirurgien fera en lui mettant un ou deux de ſes doigts par deſſous le jarret, & les conduiſant peu à peu tout le long du derriere de la jambe, la tirant toûjours un peu obliquement, juſques à ce qu'il ait rencontré le pied, afin qu'en ayant dégagé un il faſſe la meſme choſe à l'autre, y procedant de même façon qu'au premier, aprés quoy les ayant tirez tous deux dehors, il parachevera l'extraction de l'enfant, comme s'il étoit venu les pieds, devant, obſervant toûjours de le faire venir la face en deſſous, avec les circonſtances que nous avons fait remarquer en parlant de cet accouchement.

CHAPITRE XXIV.

De l'accouchement auquel l'enfant preſente l'épaule, ou le dos, ou le cul.

LA plus mauvaiſe de ces trois ſortes de ſituations dans leſquelles les enfans ſe preſentent quelquefois, eſt celle de l'épaule, à cauſe qu'elle eſt plus éloignée des pieds de l'enfant, que le Chirurgien doit aller chercher pour le tirer dehors; celle du dos tient le milieu, & le cul par meſme raiſon cauſe moins de peine, non ſeulement parce que les pieds en ſont plus proches, mais auſſi à cauſe que dans cette figure, la teſte & le col de l'enfant ne ſont pas ſi contraints ni gehennés que dans les autres ſituations.

Pour remedier à l'accouchement où l'épaule ſe preſente la premiere quelques-uns veulent qu'on la repouſſe, afin de faire prendre ſa place à la teſte de l'enfant, & qu'on reduiſe ainſi faiſant cette mauvaiſe figure à



la naturelle : mais il vaut bien mieux pour les raiſons cy-devant dites, au Chapitre vingt-deuxiéme de ce ſecond Livre, eſſayer à le tirer par les pieds ; pourquoy faire le Chirurgien repouſſera un peu l'épaule avec ſa main, afin d'avoir plus de facilité à l'introduire dans la matrice, & la coulant enſuite le long du corps de l'enfant, du coſté qu'il trouvera la choſe plus facile, il cherchera les pieds, pour la tourner tout-à-fait en les amenant au paſſage, aprés quoy il le tirera dehors ainſi qu'il a été enſeigné.

Si c'eſt le dos que l'enfant preſente pour ſortir, il eſt pareillement impoſſible qu'il en vienne à bout ; & quelques efforts que la mere faſſe, elle ne le peut jamais faire avancer au paſſage en cette poſture, en laquelle auſſi, l'enfant ayant le corps plié en dedans, & comme un double, ſa poitrine & ſon ventre en ſont tellement comprimez, qu'il tarde peu ordinairement d'en eſtre ſuffoqué ; pour éviter quoy, il faut au plûtôt que le Chirurgien gliſſe ſa main le long du dos vers ſa partie inferieure, juſques à ce qu'il ait rencontré les pieds de l'enfant, pour le tirer aprés cela, comme s'il les avoit preſenté les premiers.

Mais quand l'enfant vient le cul devant, s'il eſt petit, & que la mere ſoit grande, ayant les paſſages fort larges, il peut quelquefois ſortir en cette ſituation, avec un peu d'aide ; car quoy qu'il ait pour lors le corps en double, neantmoins les cuiſſes étant pliées vers le ventre qui eſt mollaſſe, ſe font faire place au droit de luy, ſans trop grande difficulté. Auſſitoſt que le Chirurgien connoît que ce ſont les feſſes de l'enfant qui ſe preſentent les premieres, il ne doit pas le laiſſer avancer ny engager dans le paſſage ; car il ſeroit difficile qu'il vint de la façon, à moins qu'il ne fût petit & la voye fort large, comme nous venons de dire : S'en étant donc apperçu de bonne heure, il repouſſera le cu, ſi faire le peut, & enſuite ayant gliſſé ſa main le long des cuiſſes, juſques aux jambes & aux pieds de l'enfant, il les amenera tout doucement l'un aprés l'autre hors de la matrice, en les pliant, étendant, tournant, & tirant vers le coſté le plus facile, prenant bien garde à n'y pas faire trop grande contorſion, ny aucune diſlocation, aprés quoy il tirera le reſte du corps de la meſme façon que s'il étoit venu les pieds devant.

J'ay dit que le Chirurgien s'étant apperçu que l'enfant vient le cu devant, le doit repouſſer, ſi faire le peut ; car il s'avance quelquefois tellement dans le paſſage, qu'il creveroit plûtôt la mere & l'enfant, que de le repouſſer en dedans, quand il y eſt une fois fortement engagé ; ce qu'arrivant ainſi, il ne pourra pas l'empêcher de venir en cette ſitua-

tion, en laquelle il a le ventre ſi comprimé, qu'il en rend toûjours pour ce ſujet le *meconium* par le fondement. Il lui aidera neantmoins beaucoup à ſortir de la maniere, en gliſſant un ou deux de ſes doigts de chaque main à côté des feſſes, pour les introduire vers les cines, & les ayant courbez en dedans, il en attirera le cul au dehors juſques aux cuiſſes, aprés quoy les tirant un peu obliquement de coſté & d'autre, il les dégagera du paſſage, comme auſſi les jambes & les pieds l'un aprés l'autre, ſe gardant bien d'y faire aucune fracture ny diſlocation; & enſuite il parachevera l'extraction du reſte du corps comme s'il étoit venu les pieds devant. Le premier accouchement que j'ay fait, fut d'un enfant que je tiray ainſi le cul devant, il y a ſeize années, y ayant été contraint, parce qu'il s'eſtoit tellement avancé au paſſage, qu'incontinent aprés que les eaux eurent percé les membranes (ce qui s'eſtoit fait devant que j'y fuſſe arrivé pour l'en empêcher) qu'il eſtoit impoſſible de l'avoir autrement, dont je vins fort bien à bout, & en peu de temps, ſans cauſer aucun préjudice à la mere ny à l'enfant, en m'y comportant comme je viens de dire.

CHAPITRE XXV.

De l'accouchement auquel l'enfant preſente le ventre, ou la poitrine, ou le coſté.

L'Eſpine du dos peut bien ſe courber & ſe fléchir un peu en devant, mais non pas en arriere, ſans qu'il luy ſoit fait une exceſſive violence : c'eſt pourquoy la plus mauvaiſe & la plus dangereuſe ſituation que l'enfant puiſſe tenir dans la matrice, eſt celle en laquelle il preſente le ventre ou la poitrine; car pour lors ſon corps eſt contraint de ſe recourber en arriere, & quelques efforts que la femme faſſe pour le pouſſer dehors, elle n'en peut jamais venir à bout, & elle ſe creveroit plûtôt & ſon enfant, que de le faire avancer au paſſage en cette ſituation; ce qui fait qu'il y eſt en tres-grand peril de ſa vie, & qu'il y meurt le plus ſouvent, s'il n'eſt tres-promptement ſecouru; & s'il en réchappe, pour le peu qu'il ait reſté de la ſorte, il pourra demeurer long-temps aprés eſtre né ſans avoir l'épine du dos bien affermie : mais ce qui augmente encore d'autant plus le danger, eſt que le cordon de l'umbilic tombe

tombe preſque toûjours hors de la matrice, quand l'enfant preſente ainſi le ventre premier. Or d'abord que la choſe aura eſté connuë telle, il faut que le Chirurgien y apporte le ſeul & unique remede, qui eſt de tirer l'enfant par les pieds ſans aucun delay, & le plûtôt qu'il ſera poſſible, en s'y comportant de cette façon.

Aprés avoir fait ſituer la femme, il coulera doucement ſa main applatie, bien ointe d'huile ou de beurre frais, vers le milieu de la poitrine de l'enfant, qu'il repouſſera en dedans pour achever de le tourner, car il l'eſt à demi dans cette ſituation, ayant les pieds & les jambes auſſi proches du paſſage que la teſte, quand il preſente le milieu du ventre; aprés quoy il gliſſera ſa main par deſſous le ventre, juſques à ce qu'il ait trouvé les pieds de l'enfant, leſquels il amenera au paſſage pour le tirer dehors, en la meſme maniere que s'il les avoit premierement preſentez; prenant bien garde que la poitrine & la face viennent en deſſous, & obſervant toûjours de le mettre en cette ſituation, avant que d'en faire ſortir la teſte, pour la raiſon qui a déja eſté dite pluſieurs fois, & qu'on ne doit jamais oublier.

Lorſque l'enfant preſente la poitrine ou le ventre, le Chirurgien procedera de la meſme façon en l'une & l'autre occaſion; d'autant qu'elles requierent ſemblables circonſtances.

L'enfant peut encore ſe preſenter de côté, pours lors il eſt auſſi impoſſible qu'il ſorte en cette ſituation que dans les deux autres; mais il n'en eſt pas tant tourmenté, & elle ne lui eſt pas ſi cruelle; car il y peut reſter bien plus long-temps ſans mourir, que dans les deux precedentes, par leſquelles il eſt beaucoup plus gehenné qu'en celle-cy, où ſon corps peut eſtre courbé en devant, & non en arriere comme il eſt dans les autres: de plus auſſi, l'umbilic n'en ſort pas ſi tôt que quand l'enfant preſente le ventre le premier, auquel temps il tombe preſque toûjours dehors. Pour remedier à cét accouchement, il faut auſſi bien qu'aux deux premiers, tirer par les pieds l'enfant qui ſe preſente par le coſté du ventre ou de la poitrine; ce qu'on fera de cette maniere. Ayant ſitué la femme comme il eſt requis, le Chirurgien repouſſera un peu le corps de l'enfant avec ſa main, afin qu'il la puiſſe introduire plus facilement, laquelle il gliſſera le long des cuiſſes juſques à ce qu'il en ait trouvé les jambes & les pieds, par leſquels il le tournera, & le tirera enſuite, ainſi qu'il eſt dit des autres, avec les mêmes obſervations; & il ne faut pas en ces trois ſortes d'accouchemens, qu'il s'amuſe à vouloir

faire venir l'enfant par la teſte, en tâchant de le reduire en la figure naturelle ; car pour le peu qu'il reſte en ces ſituations étranges, il eſt en tres-grand danger d'y mourir, ſi on ne le tire au plûtôt, ce qu'on ne peut pas faire ſi ce n'eſt en lui allant chercher les pieds, comme j'ay enſeigné.

CHAPITRE XXVI.

De l'accouchement auquel il y a pluſieurs enfans qui ſe preſentent enſemble dans les differentes poſtures cy-devant dites.

SI toutes les figures & ſituations contre nature que nous avons juſques icy décrites, dans leſquelles l'enfant étant ſeul, ſe peut preſenter pour venir au monde, cauſent toutes les difficultez & tous les dangers dont nous avons parlé, l'accouchement auquel il y a pluſieurs enfans enſemble, qui viennent en ces mauvaiſes ſituations, eſt encore beaucoup plus penible, non ſeulement à la mere & aux enfans, mais auſſi au Chirurgien ; car ils y ſont tellement contraints & preſſez que le plus ſouvent ils s'embaraſſent l'un l'autre, & s'empêchent de ſortir ; & pour lors la matrice en eſt ſi pleine, que le Chirurgien ne peut qu'avec beau-

coup d'effort y introduire ſa main, comme il eſt neceſſaire de faire, quand il eſt queſtion de les retourner, ou de les repouſſer, pour leur faire prendre une autre ſituation que celle en laquelle ils ſe ſont premierement preſentez.

Quand la femme a deux enfans, ils ne ſe preſentent pas ordinairement tous deux enſemble au paſſage pour ſortir ; car il y en a ſouvent un plus avancé que l'autre : ce qui fait qu'en ce temps on n'en ſent qu'un, on ne s'apperçoit quelquefois que la femme a deux enfans, ſinon lorſque la voulant délivrer de ſon arrierefaix, aprés la ſortie du premier, on ſent venir le ſecond. Il ne faut pas croire auſſi, quand il y a deux enfans dans la matrice, que la nature ſoit reglée à en faire ſortir l'un plûtôt que l'autre, le premier ou le dernier, ſelon qu'il luy ſeroit plus convenable ; c'eſt à dire que ſi l'un eſt plus fort, & l'autre plus foible, le robuſte vienne le premier, comme auſſi quand l'un eſt mort, & l'autre vivant, que le vif chaſſe le mort ; car il eſt conſtant qu'il n'y a pas d'ordre certain pour cela, dequoy voici un exemple. J'accouchay il y a quelque temps, à huit jours prés l'une de l'autre, deux differentes femmes, chacune deſquelles étoit groſſe de deux enfans, dont l'un étoit mort & l'autre vivant ; à la premiere, l'enfant vivant vint devant le mort, & à la deuxiéme le mort fut expulſé devant le vif ; & la meſme choſe ſe rencontre tous les jours à l'égard des enfans forts ou foibles ; car celuy qui eſt plus proche du paſſage, ſoit le mort ou le vif, le fort ou le foible eſt toûjours celui qui ſort le premier, ou qu'on doit tirer dehors, s'il ne pouvoit pas venir de lui meſme, à moins dequoy on augmenteroit encore la difficulté de l'accouchement, tant pour la longueur du travail de la mere, que pour la violence qu'il luy faudroit faire, & à ce premier enfant, en le repouſſant au dedans pour faire venir l'autre devant luy.

Nous avons enſeigné au Chapitre huitiéme de ce preſent Livre, en parlant de l'accouchement naturel, comment on doit accoucher la femme qui a deux enfans, quand ils viennent tous deux naturellement: maintenant il nous reſte à faire connoître de quelle façon l'on ſe doit comporter, quand ils ſe preſentent tous deux en mauvaiſe ſituation, ou quand il n'y en a ſeulement qu'un, comme il arrive le plus ordinairement, le premier venant par la teſte, & le ſecond par les pieds, ou en quelqu'autre poſture encore plus mauvaiſe ; auquel cas on doit au plûtôt procurer la ſortie du premier, afin d'aller à l'inſtant querir le ſecond,

qui a beaucoup ſouffert en ſa ſituation contre nature, pour le tirer par les pieds, ſans eſſayer de lui en faire prendre une naturelle, quand même il y ſeroit quelque peu diſpoſé, à cauſe qu'il a eſté tellement fatigué & debilité, comme auſſi la mere, durant la ſortie du premier, qu'il ſeroit ſouvent en danger de mourir avant qu'il vint de luy-même.

Quelquefois auſſi aprés que le premier eſt ſorti naturellement, le ſecond ſe preſente pareillement la teſte la premiere: en ce cas il faut laiſſer achever une ſi bonne œuvre, à la nature, à condition qu'elle n'y ſoit pas trop long-tems; car l'enfant pourroit bien mourir, quoy qu'en ſituation naturelle, par la trop grande longueur du travail, & la femme qui a eſté beaucoup tourmentée à mettre le premier de ſes deux enfans au monde, eſt pour l'ordinaire ſi fatiguée & déconfortée, quand elle ſçait qu'aprés avoir tant ſouffert elle n'a encore fait que la moitié de ſa beſogne, qu'elle perd auſſi tôt courage, eſtant outre cela tellement affoiblie & abbatuë qu'elle n'a plus de douleurs, ou fort peu, & tres-lentes, ni d'épreintes conſiderables pour pouvoir pouſſer le ſecond dehors comme le premier. C'eſt pourquoy voyant que ſa venuë tire trop en longueur, & que les forces de la mere diminuënt beaucoup, le Chirurgien ſans attendre d'avantage, portera ſa main dans la matrice pour aller chercher les pieds de ce ſecond enfant, afin de le tirer dehors; ce qu'il fera facilement en cette occaſion, à cauſe que la voye eſt aſſez large, ayant eſté tracée par la ſortie du premier; & ſi les eaux de ce dernier enfant n'eſtoient encore écoulées, comme elles ne le ſont pas quelquefois, pour lors ayant intention de le tirer ſur l'heure par les pieds, il ne fera aucune difficulté d'en rompre les membranes avec ſes doigts; & ſi nous avons dit autre part qu'on ne le doit jamais faire, ſi ce n'eſt en quelques occaſions particulieres que nous avons fait obſerver en leur lieu, cela ſe doit entendre avec diſtinction; car quand il s'agit de commettre entierement l'accouchement à l'œuvre de nature, on les doit laiſſer percer d'elles-mêmes; mais lors qu'il eſt queſtion de faire extraction de l'enfant par Art, en ce cas il n'y a aucun danger, & au contraire il le faut faire, afin de le retourner, ce qui autrement ſeroit preſque impoſſible.

Il faut ſur toutes choſes que le Chirurgien prenne bien garde à ne pas ſe tromper; quand les enfans preſentent tous deux enſemble les mains ou les pieds les premiers, & qu'il aviſe bien en operant s'ils ne ſont pas joints l'un à l'autre, ou monſtrueux de quelque maniere que ce ſoit, comme auſſi quelles parties ſont de l'un, & quelles appartiennent

à l'autre, afin de les tirer l'un aprés l'autre, & non pas tous deux à la fois, comme il pourroit faire en n'examinant pas bien la choſe, ſi tenant le pied droit d'un enfant avec le gauche d'un autre, il les tiroit ainſi tous deux, croyant qu'ils ſeroient d'un meſme corps, à cauſe qu'il y en auroit un gauche & un droit, quoy faiſant, il lui ſeroit abſolument impoſſible de les avoir ainſi : Mais il reconnoîtra bien facilement ce qui en eſt, ſi lorſque deux ou trois pieds de differens enfans ſe preſentent au paſſage, en ayant pris deux à part, des plus avancez, & de differens coſtez, c'eſt-à-dire un droit & un gauche, & gliſſant ſa main le long de leurs jambes & de leurs cuiſſes juſques vers les eines, ſi c'eſt par devant, ou vers les feſſes, ſi c'eſt par derriere, il trouve qu'ils ſont d'un même corps; dequoy étant tres certain, il commencera premierement de tirer par les pieds celui qui eſt le plus avancé, ayant pour laiſſer la voye plus facile, un peu rangé du paſſage ceux de l'autre enfant, ſans avoir aucun égard ſi c'eſt le plus fort ou le plus foible, le plus gros ou le plus petit, le mort ou le vif; mais il tirera ſeulement ce premier tel qu'il ſoit, le plus promptement qu'il pourra, en obſervant pareilles choſes que s'il n'y en avoit qu'un; c'eſt-à-dire de faire en ſorte qu'il vienne la poitrine & la face deſſous, avec les circonſtances dites en l'accouchement auquel les pieds ſe preſentent les premiers, & de ne pas tirer auſſi l'arrierefaix avant que le ſecond enfant ſoit ſorti; car tres-ſouvent il n'y en a qu'un qui eſt commun à tous deux, lequel étant detaché des parois de la matrice, ſeroit cauſe d'un tres-grand flux de ſang; parce que, comme il a déja eſté dit autre part, les orifices des vaiſſeaux contre leſquels il eſt joint, demeureroient ouverts par cette ſeparation, tant que la matrice ſeroit dans la diſtenſion qu'en fait l'autre enfant qui eſt encore dedans, & ne ſe refermeroient (comme il arrive ordinairement) que lors qu'ayant eſté tout-à-fait vuidée elle viendroit à ſe contracter, & à ſe retirer (s'il faut ainſi dire) en ſoy-méme.

Auſſi-tôt donc que le Chirurgien aura tiré le premier enfant, il le ſeparera de l'arrierefaix, en lui noüant & coupant le cordon de l'umbilic: enſuite de cela, il prendra les pieds de l'autre, pour en faire extraction de la meſme maniere; aprés quoy il tirera l'arrierefaix avec ſes deux cordons, comme il a eſté dit & montré en ſon lieu: Mais ſi les enfans preſentent quelques autres parties que les pieds, il ſe gouvernera & comportera avec la meſme methode que nous avons enſeignée aux precedens Chapitres, en parlant de chacune des differentes poſtures contre nature, obſervant toûjours pour les raiſons alleguées cy-

dessus, de commencer l'operation par l'enfant qui sera le plus avancé au passage, & en la figure la plus commode pour en faire l'extraction.

CHAPITRE XXVII.

De l'accouchement auquel le cordon de l'umbilic sort avant l'enfant.

TOutes les fois que le cordon de l'umbilic sort le premier, l'enfant ne presente pas toûjours le ventre, car quoy qu'il vienne naturellement, quant à la figure du corps, c'est à dire, la teste la premiere, ce cordon ne laisse pas de tomber quelquefois & de sortir au devant d'elle, pour lequel sujet il est en tres-grand danger de sa vie, à moins que l'accouchement ne soit bien prompt; à cause que le sang qui doit aller & venir dans les vaisseaux qui le composent, pour nourrir & vivifier l'enfant pendant qu'il est dans la matrice, y étant coagulé, bouche & étoupe la voye de la circulation qui s'y doit faire; ce qui arrive tant à raison de la compression que reçoivent ces vaisseaux au passage, lorsqu'ils se presentent avec la teste de l'enfant, ou avec quelques autres parties, qu'aussi parce que le sang s'y coagule, comme il est dit, à cause du refroidissement qu'il reçoit par la sortie de ce cordon. Mais si un tel accident est cause de la mort soudaine de l'enfant, ce n'est pas tant à cause du defaut de nourriture, dont il se passeroit bien pour un jour, & même

pour davantage, luy reſtant encore aſſez de ſang au corps pour ce ſujet, que c'eſt parce que ce ſang ne peut plus eſtre vivifié & renouvelé par la circulation, comme il a continuellement beſoin, laquelle étant empêchée cauſe toujours la mort ſubite à l'animal; & plûtoſt ou plus tard, ſuivant qu'elle l'eſt plus ou moins; ce qui fait que quelque fois l'enfant, dont le cordon de l'umbilic ſort ainſi, n'eſt pas ſeulement un quart d'heure ſans mourir, ſi ce cordon eſt entierement comprimé par la teſte de l'enfant, qui eſt fortement engagée dans le paſſage, & que d'autresfois il ne laiſſe pas d'étre encore vivant, quoy qu'il ſoit ſorty durant pluſieurs heures, à cauſe que n'étant pas tout à fait exactement comprimé, le ſang ne laiſſe pas d'y paſſer pour vivifier l'enfant dans l'intervale des douleurs de la femme, ainſi que j'ay obſervé particulierement en deux femmes que j'ay accouchées d'enfans vivans, quoyque le cordon de leur umbilic fut ſorty durant plus de quatre heures, avant que j'euſſe été mandé pour les ſecourir; ayant été obligé de les retourner entierement dans la matrice pour les tirer auſſi-toſt par les pieds, afin de leur ſauver la vie qu'ils couroient grand riſque de perdre.

En touchant le cordon de l'umbilic qui eſt ſorty, on peut facilement connoître ſi l'enfant, qui eſt encore dans la matrice eſt vivant ou mort; car s'il eſt vivant, l'umbilic eſt chaud, il eſt gros, plein de ſang, & aſſez ferme, & on y ſent le batement des arteres: mais lorſqu'il eſt mort, ce cordon eſt vuide, mollaſſe, fletry, petit, refroidi, & on n'y ſent aucun mouvement d'artere.

Je ſçay bien qu'on me peut objecter, que bien que la circulation du ſang ſoit ainſi empêchée, & interceptée par cette ſortie de l'umbilic, ce ne doit pas étre pour cela une cauſe de mort ſi ſoudaine à l'enfant, à cauſe que le ſang ne laiſſe pas de pouvoir circuler dans toutes les autres parties de ſon corps; à quoy je réponds, qu'à ſon égard il faut abſolument, ou que ſon ſang au defaut de reſpiration ſoit élabouré & preparé dans le *placenta*, pour lequel ſujet il y doit avoir une libre communication, ou bien que faute de cela l'enfant reſpire auſſi-toſt par la bouche, tant pour rafraîchir ſes poulmons & ſon cœur, que pour en mettre dehors par l'expiration les vapeurs fuligineuſes; ce que ne pouvant faire tant qu'il eſt dans la matrice, il eſt de neceſſité qu'il ſoit ſuffoqué, & qu'il meure en tres-peu de temps, ſi l'un & l'autre luy manquent enſemble. C'eſt pourquoy il faut au plûtôt en cette rencontre, exciter & procurer la ſortie de l'enfant, ou bien l'aller querir par les

pieds, pour le tirer incontinent dehors, ſi on voyoit qu'il ne pût pas venir promptement.

Les femmes, dont les enfans ont beaucoup d'eaux, & le cordon de l'umbilic de leur enfant fort long, ſont tres-ſujettes à cet accident, car ces eaux venant à s'écouler en grande abondance dans le temps que les membranes ſe crevent, entrainent ſouvent tout d'un coup au moment de leur ſortie, ce cordon qui flotoit au milieu d'elles, & d'autant plus facilement que la teſte de l'enfant n'eſt pas encore bien abaiſſée & avancée dans le paſſage, pour l'empêcher de tomber & ſortir ainſi devant elle.

D'abord qu'on s'apperçoit de la choſe, la femme doit ſe tenir couchée bien chaudement en ſon lit, & il faut au plûtoſt remettre ce cordon en dedans, pour empêcher qu'il ne ſe refroidiſſe, & tâcher de le repouſſer tout-à-fait derriere la teſte de l'enfant, de peur qu'il n'en ſoit preſſé & contenus comme nous avons dit, & que par ce moyen le mouvement du ſang n'en ſoit entierement intercepté, le tenant ſujet au lieu où on l'aura repouſſé : ce qu'on fera par le moyen du bout des doigts d'une main, les tenant toûjours du côté qu'il eſt ſorty, juſques à ce que la teſte étant tout à fait deſcenduë, & logée au paſſage, le puiſſe empêcher de tomber une autre fois, prenant l'occaſion d'une bonne douleur, afin de l'y conduire plus facilement ; ou ſi on en retire la main qu'on mette un petit morceau de linge bien doux, entre le côté de la teſte & la matrice, pour en étouper l'endroit par où il étoit tombé, obſervant de laiſſer paſſer au dehors un bout de ce linge ainſi mis, afin de le pouvoir retirer quand il ſera neceſſaire ; comme auſſi de mettre une bonne compreſſe trempée dans du vin chaud au devant de l'entrée de la Matrice, pour empêcher que cet umbilic ne ſe refroidiſſe par l'air exterieur au cas qu'il vint à reſortir.

Mais quelquefois on a beau remettre ce cordon, & uſer de toutes ces precautions, il ne laiſſe pas de retomber toûjours à chaques douleurs qui viennent à la femme, par leſquelles il eſt derechef pouſſé dehors. En ce cas, il ne faut plus differer l'operation, & le Chirurgien doit le plûtoſt qu'il pourra tirer l'enfant par les pieds, leſquels il faut qu'il aille chercher, quand meſme il preſenteroit la teſte la premiere ; car il n'y a que ce ſeul remede pour luy ſauver la vie, qu'il perdra indubitablement ſi on le laiſſe ainſi un peu long-temps. C'eſt pourquoy ayant mis la femme en ſituation commode ; il repouſſera doucement la teſte de l'enfant

fant qui ſe preſente, ſi elle n'eſt pas trop avancée entre les os du paſſage, & qu'il le puiſſe faire ſans violenter la femme avec trop d'excez, (auquel cas il vaudroit mieux laiſſer l'enfant en danger de mourir que de riſquer la vie de la mere) aprés quoy il coulera ſa main bien ointe d'huile ou de beurre frais par deſſous la poitrine & le ventre pour aller chercher les pieds, par le moyen deſquels il le retournera, pour le tirer enſuite comme il eſt dit; ce qu'étant fait il prendra garde auſſi-tôt à l'enfant, qui eſt toûjours bien foible en cette occaſion, afin de l'ondoyer promptement, s'il ne l'avoit pas eſté au paſſage, comme on eſt ſouvent obligé de faire pour une plus grande ſeureté. En me comportant de la ſorte, j'ay ſauvé la vie, & fait recevoir, ou donné moy-même le Baptême à plus de cinquante enfans, qui auroient eſté tres-certainement privez de l'un & de l'autre, ſi pour m'exempter, comme font tous les jours les Politiques) de la fatigue d'une ſi penible operation, j'avois laiſſé l'accouchement de leur mere à l'œuvre de nature.

CHAPITRE XXVIII.

De l'accouchement auquel l'arrierefaix ſe preſente le premier, ou eſt tout à fait ſorty.

LA ſortie de l'umbilic avant l'enfant dont nous venons de parler au precedent Chapitre, eſt ſouvent cauſe de ſa mort, pour les raiſons que nous avons dites; mais celle de l'arrierefaix eſt encore bien plus dangereuſe, car outre que pour lors les enfans viennent ordinairement morts, ſi on ne les ſecourt preſque dans le meſme inſtant, c'eſt que la mere y eſt auſſi tres-ſouvent en peril de ſa vie, à raiſon de la grande perte de ſang qui a couſtume d'arriver, quand il ſe détache de la matrice avant qu'il en ſoit temps, parce qu'il laiſſe tous les orifices des vaiſſeaux ouverts, contre leſquels il étoit adherant, dont le ſang coule ſans diſcontinuation juſques à ce que l'enfant ſoit dehors; à cauſe que pendant qu'il eſt dans la matrice, elle fait toûjours des efforts à chaque moment pour tâcher de l'expulſer, par le moyen deſquels elle fait ſortir & exprimer continuellement le ſang des vaiſſeaux, leſquels ſont toûjoûrs ouverts, comme nous avons déja expliqué pluſieurs fois, quand l'arrierefaix en eſt ainſi détaché, tant qu'elle demeure dans ſa diſten-

ſion, & ne ſe referment que lors qu'étant vuidée de tout ce qu'elle contenoit, elle vient par la contraction de ſa ſubſtance membraneuſe a les boucher en les comprimant. C'eſt pourquoy ſi on doit eſtre diligent à ſecourir l'enfant quand le cordon de l'umbilic ſort le premier, il faut eſtre encore bien plus prompt à le faire, quand l'arrierefaix eſt tout à-fait détaché & ſorti de la matrice, & le delay pour petit qu'il ſoit, eſt toûjours cauſe de la mort ſoudaine de l'enfant, ſi on ne le tire au plûtoſt dehors, car pour lors, il n'y peut reſter long-temps ſans eſtre ſuffoqué, d'autant qu'il a beſoin de reſpiration par la bouche) comme j'ay expliqué au ſuſdit Chapitre precedent) auſſi-toſt que ſon ſang n'eſt plus vivifié par la préparation qui s'en fait dans l'arrierefaix, duquel la fonction & l'uſage ceſſent, dés l'inſtant qu'il eſt ſeparé des vaiſſeaux de la matrice avec leſquels il étoit joint: à raiſon dequoy ſurvient auſſi tout incontinent ce grand flux de ſang, qui eſt ſi dangereux pour la mere, que ſi on n'y remedie promptement, elle tarde peu ſans perdre la vie par ce fâcheux accident.

J'ay remarqué en pluſieurs femmes qui ne s'étoient aucunement bleſſées, que leur arrierefaix s'étoit ainſi détaché, & entierement ſeparé de la matrice, à cauſe que le cordon de l'umbilic de leur enfant étoit embaraſſé, & entortillé autour de quelques parties de ſon corps, & particulierement autour du col: ce qui faiſoit que pour peu que l'enfant pût ſe mouvoir pour ſe diſpoſer à ſortir, ce cordon n'ayant plus ſa longueur & ſa liberté ordinaire, tirailloit continuellement l'arrierefaix, & le faiſoit ainſi detacher entierement de la matrice devant le temps.

Lorſque l'arrierefaix ſe preſente ainſi le premier au paſſage, on ne ſent qu'un corps mollaſſe par tout, ſans reſiſtance à l'attouchement par aucune partie ſolide, & le ſang ſort en abondance de la matrice avec pluſieurs caillots, & la femme tombe ſouvent en foibleſſe. Auſſi-tôt donc que le Chirurgien aura reconnu la choſe eſtre de la ſorte; il faut qu'il ſe depéche promptement d'accoucher la femme, s'il lui veut ſauver la vie, & à ſon enfant, s'il eſt encore vivant. Pour ce ſujet, ſi l'arrierefaix ſe preſentoit ſeulement ſans eſtre ſorti, & que les membranes des eaux ne fuſſent pas encore percées, comme il arrive quelquefois, il rangera un peu de coſté la partie de l'arrierefaix qui ſe preſente, juſques à ce qu'il ſoit au droit de ſes membranes, qu'il rompra auſſi-tôt avec ſes doigts, pour en faire écouler les eaux, & pour retourner l'enfant dans le meſme temps, au cas qu'il ſe preſentât en toute autre poſture que

les pieds devant, par leſquels il le doit promptement tirer : car il faut obſerver que bien que l'arrierefaix qui ſe preſente ainſi le premier, ne ſoit plus qu'un corps étrange dans la matrice, quand il en eſt entierement ſeparé, comme il eſt pour lors, & que pour ce ſujet on devroit, ce ſemble, achever de le tirer dehors avant l'enfant; neantmoins comme il eſt fortement attaché aux membranes qui l'environnent, on n'en pourroit pas facilement venir à bout; parce qu'on ne peut tirer le corps de l'arrierefaix, qu'on ne tire en meſme temps toutes les membranes qui envelopent le corps de l'enfant; outre cela, c'eſt que ces membranes qui tapiſſent interieurement toute la matrice, ſervent par leur ſubſtance polie & gliſſante, à faire retourner plus aiſément l'enfant, & à empêcher par leur interpoſition que la matrice ne ſoit ſi facilement offenſée dans le temps de l'operation; ce qui ne reüſſiroit pas ſi bien, ſi on tiroit premierement l'arrierefaix. C'eſt pourquoy il eſt bien plus ſeur pour ces raiſons de tirer d'abord l'enfant, qui d'ailleurs eſt toûjours ſi foible en ces occaſions, qu'il tarde peu à mourir, ſi on ne le ſecoure tres-promptement : mais ſi le Chirurgien voyoit que l'arrierefaix fut preſque entierement ſorti de la Matrice, & que ſes membranes fuſſent tout-à-fait rompuës & déchirées, en ce cas il doit achever de le tirer : car outre qu'il ſeroit inutile pour lors de le repouſſer au dedans de la matrice, il incommoderoit grandement le Chirurgien en ſon operation, & lui feroit cependant perdre le temps de pouvoir promptement ſecourir l'enfant.

Si on ne doit pas repouſſer au dedans l'arrierefaix, qui eſt preſque tout-à-fait hors de la matrice, & dont les membranes ſont toutes rompuës, à plus fortes raiſon ne faut-il pas remettre celui qui en eſt entierement ſorti. On doit ſeulement obſerver de n'en pas couper le cordon avant que d'avoir auſſi tiré l'enfant, non point pour l'eſperance qu'il en reçoive encore quelque vivification, pendant qu'on eſt à parachever l'accouchement; mais afin de ne pas perdre aucun moment de temps à faire au plûtoſt l'extraction de l'enfant, qui eſt toûjours pour lors en tres-grand danger de ſa vie; comme auſſi afin d'arreſter au plus vîte le flux de ſang de la mere, qui ceſſe ordinairement auſſi-tôt qu'elle eſt accouchée; pour lequel ſujet on ſe doit depecher le plus promptement qu'il eſt poſſible.

Il ſe peut faire quelquefois, que nonobſtant un ſi grand accident l'enfant ſoit amené vivant, s'il a eſté ſecouru d'aſſez bonne heure, comme

je puis assurer l'avoir fait plusieurs fois ; mais il est pour l'ordinaire si foible, qu'on ne peut presque pas juger dans l'abord s'il est mort, ou s'il vit encore. Les Sages-femmes en cette occasion, comme en d'autres, pour le mieux faire revenir, font au plûtoſt chauffer du vin dans un poëlon où elles mettent ensuite l'arriere faix, avant que d'en separer l'enfant s'imaginant avec assez de superstition, quand il vient à reprendre un peu ses forces, que ce sont les vapeurs de ce vin chaud, qui se portant par le moyen des vaisseaux umbilicaux jusques dans son ventre, luy donnent ainsi de la vigueur ; mais il est bien plus croyable que c'est parce qu'ayant esté presque suffoqué, pour n'avoir pas pû respirer aussi-tost qu'il en avoit besoin, il commence à le faire pour lors, moyennant quoy il revient peu à peu de cette foiblesse : neanmoins, quoy qu'il en soit, il n'y a pas grand mal à observer la coûtume, bien que superstitieuse, quand elle ne peut pas estre préjudiciable, & qu'elle se pratique pour contenter les esprits qui en sont préoccupez, pourvû qu'on n'obmette pas les choses necessaires, pour se laisser aller aveuglément de son côté.

CHAPITRE XXIX.

De l'accouchement qui est accompagné de grande perte de sang, ou de convulsion.

DE quelque temps que la femme puisse estre grosse, qu'elle soit à terme, ou qu'elle n'y soit pas, le plus expedient & le plus salutaire remede qu'il y ait à la perte de sang, pour sauver la vie à la mere & à l'enfant, qui y sont toûjours tous deux en tres-grand danger de la perdre, est de l'accoucher au plûtoſt & sans aucun delay, en allant chercher les pieds de l'enfant pour le tirer dehors. J'ay assez amplement décrit au Chapitre vingt & un du premier Livre, en parlant de la perte de sang, la maniere avec laquelle on se doit comporter dans cét accouchement, & l'histoire de la mort sanglante d'une mienne sœur, que je ne repeteray point parce que le souvenir m'en est trop sensible, lequel Chapitre convient fort bien en ce present lieu : c'est pourquoy on y aura recours, afin de voir ce que j'y ay enseigné, pour remedier à un si facheux & si dangereux accident.

La convulſion eſt un accident qui fait ſouvent perir la mere & l'enfant, auſſi bien que la perte de ſang, ſi la femme n'eſt tres-promptement ſecouruë par l'accouchement, qui eſt le meilleur remede qu'on puiſſe apporter à l'un & à l'autre, mais quelque fois la matrice n'étant pas ſuffiſamment ouverte, quand la convulſion arrive, on ne peut faire autre choſe que les remedes ordinaires, juſques à ce qu'il y ait lieu de tirer l'enfant; comme de ſeigner la femme du bras, & meſme du pied (en cas que la convulſion ne procedât pas d'une grande perte de ſang) & de luy donner de temps en temps de clyſteres un peu forts, tant afin de degager le cerveau de la trop grande abondance de ſang échauffé qui s'y eſt porté que pour procurer des épreintes à la femme, qui puiſſent aider à faire dilater ſa matrice, laquelle on humectera auſſi pour ce ſujet, avec fomentations émolientes, & onctions d'huile ſouvent reïterées. J'ay vû quelques Medecins, & pluſieurs autres perſonnes, faire prendre en ces ſortes de rencontres de vin emetique aux femmes, tant pour remedier à la convulſion (à ce qu'ils pretendoient) que pour procurer l'expulſion de l'enfant; mais ils n'ont preſque jamais reüſſi comme ils le ſouhaitoient; car ces ſortes de convulſions arrivent toûjours pour l'ordinaire aux femmes en travail, par quelqu'une de ces trois cauſes; ſçavoir, ou par la trop grande abondance du ſang extremement échauffé par l'agitation du travail, ou à raiſon de la grande quantité qui s'en eſt évacuée par une perte de ſang, ou bien comme il arrive ſouvent dans les premiers accouchemens, à cauſe de la grande douleur que la Matrice qui eſt toute nerveuſe reſſent, qui eſt excitée par l'extréme diſtention qu'en fait l'enfant, laquelle douleur ſe communiquant au cerveau avec le ſang échauffé qui s'y porte auſſi en abondance, cauſe par compaſſion ces convulſions qui pour ce ſujet, bien loin de ceſſer ou diminuer, ſont encore augmentées par tous les violens efforts des vomiſſemens, & par l'extréme agitation que cauſe pour lors ce dangereux remede; lequel fait auſſi augmenter la perte de ſang qui avoit precedé les convulſions, ou ne manque pas de la faire venir, en faiſant entierement détacher l'arrierefaix, ſi elle n'étoit pas encore arrivée. C'eſt pourquoy je ne conſeille pas de ſe ſervir de ce remede, que j'ay toûjours reconnu tres-pernicieux en ces occaſions à la mere & à l'enfant, & pouvoir meſme par les violens efforts qu'il fait faire à la femme, luy cauſer une mortelle ruption de la propre ſubſtance de la matrice, ſi elle n'étoit ſuffiſamment dilatée pour en laiſſer ſortir l'enfant.

J'ay vû quelques femmes accoucher d'elles meſmes d'enfans vivans, & ſe porter bien enſuite, quoy qu'elles euſſent eu auparavant cinq ou ſix accés de tres fortes convulſions ; mais dans l'intervale de ces accés elles revenoient à connoiſſance, ce qui faiſoit que les forces de la mere, & celles de l'enfant, qui avoient eſté bien affoiblis par l'accés de la convulſion avoit ceſſé. Mais quand la femme ne revient point à connoiſſance enſuite de l'accés de la convulſion, & qu'elle reſte toute aſſoupie, & qu'on voit qu'elle écume de la bouche en ronflant fortement, pour lors la mere & l'enfant periſſent preſque toûjours, s'ils ne ſont tres-promptement ſecourus par l'accouchement. J'ay ſauve la vie à pluſieurs femmes de la ſorte, & à leurs enfans ; mais quelques autres n'ont pas laiſſé de mourir aprés avoir eſté bien & deuëment accouchées, quoy que je les euſſe promptement ſecouruës ; J'en attribuë particulierement la cauſe à la corruption de leur enfant mort en leur ventre depuis pluſieurs jours, dont il s'étoit élevé des vapeurs malignes, qui avoient fait une trop mauvaiſe impreſſion au cerveau, joint à ce que la convulſion eſt de ſoy le plus ſouvent mortelle, à quoy aidoit encore beaucoup quelque priſe de vin emetique, que des gens qui venoient à la traverſe faiſoient prendre à la femme, à cauſe qu'il revenoit encore par fois quelque accés de convulſion aprés l'accouchement, ce qui procedoit de ce que la forte impreſſion qui avoit eſté faite au cerveau, ne pouvoit pas ceſſer d'abord tout d'un coup, quoy que la principale cauſe en fut oſtée.

Or puiſque l'accouchement eſt le plus ſalutaire remede qu'on puiſſe apporter à la femme qui eſt en convulſion, bien que l'évenement en ſoit douteux, le Chirurgien tâchera neanmoins de luy donner ce ſecours, & à ſon enfant, le plûtoſt qu'il pourra. C'eſt pourquoy s'il juge que l'enfant ſoit vivant, quoy qu'il ſe preſente en poſture narurelle, il doit le retourner entierement dans la matrice, pour le tirer par les pieds, aprés avoir promptement percé les membranes des eaux pour ce faire, ſi elles ne l'étoient pas, comme je l'ay fait avec heureux ſuccés en preſence de pluſieurs Chirurgiens & Sages-femmes. Mais s'il reconnoît que l'enfant ſoit mort & que ſa teſte ſoit trop fortement engagée dans le paſſage, il ne fera aucune difficulté de le tirer avec le crochet, en ſe comportant de la maniere que j'ay enſeigné au 17. Chapitre de ce ſecond Livre, en parlant de la teſte de l'enfant mort qui reſte au paſſage ſans pouvoir ſortir. Monſieur *Boileau* mon Confrere peut témoigner que j'ay accouché en ſa preſence, il y a environ cinq ans la femme d'un de ſes

amis, qui étant en travail de ſon premier enfant, avoit de continuelles convulſions depuis un jour & demi, qui l'avoient reduite à l'agonie, avec perte de toute connoiſſance, pour raiſon dequoy elle avoit eſté abandonnée de pluſieurs Chirurgiens, qui n'avoient pas voulu entreprendre de l'accoucher : mais nonobſtant le mauvais état où elle étoit, & le peu d'eſperance qu'il y avoit qu'elle en pût réchaper, elle ne laiſſa pas de ſe porter bien enſuite ; & je l'ay encore accouchée pluſieurs autresfois depuis ce temps-là.

Le dernier jour de l'année 1672. je fus en poſte au Bourg de *Chambly*, proche de *Beaumont ſur Oyſe*, pour accoucher Madame *de ſaint Ju* fille de Monſieur de *Chambly*, laquelle étant en travail de ſon premier enfant, fut ſurpriſe au commencement du deuxiéme jour de ſon travail, de tres-violentes convulſions, qu'elle eut durant vingt heures : mais ayant eſté averti trop tard, quelque diligence que je fiſſe, je ne pûs arriver aſſez à temps pour la ſecourir : car elle étoit déja morte il y avoit plus d'une heure, & avoit eſté auparavant accouchée par trois Chirurgiens du païs, qui apparemment ne s'entendant pas trop bien en ces operations, avoient trop differé pour la ſecourir, & l'avoient extrémement tourmentée durant plus d'une grande heure pour lui tirer le mieux qu'ils purent ſon enfant par morceaux, lui ayant outre cela laiſſé une partie de l'arrierefaix dans la matrice ; ce qui fut cauſe que la convulſion ne laiſſa pas de continuer, & que leur operation fut entierement infructueuſe à cette pauvre femme, qui mourut quelques heures enſuite. Mais le plus grand mal procedoit principalement du delay de l'operation, qui fut cauſe par le Curé du lieu, qui ſoûtenoit poſitivement qu'on ne pouvoit pas baptiſer un enfant au ventre de ſa mere, & que dans le ſoupçon qu'on avoit qu'il pouvoit eſtre encore vivant, on ne devoit pas hazarder ſa vie pour ſauver celle de ſa mere : mais un Religieux qui eſtoit apparemment meilleur Theologien que ce Curé, & qui faiſoit la fonction de Predicateur au meſme lieu, aſſuroit avec raiſon le contraire, qui eſt qu'on peut baptiſer l'enfant au ventre de ſa mere ſans le voir ; pourvû qu'on le puiſſe toucher, & que l'eau ſoit effectivement verſée ſur quelqu'une des parties de ſon corps, & qu'aprés cela fait, on devoit toûjours preferer la vie de la mere à celle de l'enfant, quand il n'y avoit pas moyen de les ſauver tous deux, lequel ſentiment fut ſuivi comme le meilleur ; mais ce fut trop tard, comme j'ay dit ; car la plus grande partie du jour, & toute la nuit, ſe paſſérent à conſumer le temps inutile-

ment, pour vuider la conteſtation du Curé & du Predicateur, & pour faire venir des lieux circonvoiſins ces Chirurgiens qui l'accoucherent comme ils pûrent.

Il y a certaines femmes qui n'accouchent jamais qu'elles ne tombent en convulſion, ſoit devant, ſoit aprés leur accouchement. Mais pour éviter, & prévenir un ſi fâcheux accident, il faut ſaigner ces ſortes de femmes auſſi-toſt qu'elles commencent d'eſtre en travail, afin de diminuër la quantité du ſang, dont leurs vaiſſeaux ſont trop pleins; parce qu'il s'en fait pour lors une ébulition, à cauſe des douleurs de l'accouchement, qui l'échauffant, & l'agitant extraordinairement, le tranſportent en trop grande abondance à la teſte, & cauſent ordinairement par ce moyen, la convulſion. Pluſieurs femmes ſe ſont tres-bien trouvées d'avoir ſuivi en cela mon conſeil, qui a eſté cauſe qu'elles ne ſont aucunement tombées en convulſion, comme elles avoient coûtume dans leurs precedens accouchemens; & il faut les ſaigner plûtoſt du bras que du pied, parce qu'y ayant une grande plenitude au corps, le ſang qui ſe porte en abondance à la teſte, eſt bien plus promptement evacué par la ſaignée du bras, que par celle du pied.

CHAPITRE XXX.

Le moyen d'accoucher la femme, quand l'enfant eſt hydropique, ou monſtrueux.

L'Enfant peut eſtre hydropique dans la matrice, ou de la teſte, qui eſt ce qu'on nomme *Hydrocephale*, ou de la poitrine, ou du ventre: & ſi ces parties ſont tellement remplies deau (comme je l'ay vû en quelques rencontres) qu'elles en ſoient beaucoup plus groſſes que n'eſt large le paſſage qui doit donner iſſuë à l'enfant, pour lors quelques efforts que la femme puiſſe faire pour le pouſſer d'elle meſme dehors, il eſt abſolument impoſſible qu'elle en vienne à bout, ſi elle n'eſt ſecouruë & aſſiſtée de l'Art; comme encore s'il eſt monſtrueux, ou pour l'eſtre ſimplement en groſſeur, ſoit de tout le corps, ſoit de quelque partie ſeulement, ou pour eſtre joint à quelqu'autre enfant.

Si celui qui eſt hydropique eſt vivant à l'heure de l'accouchement, on ne peut pas s'exempter de le faire mourir pour ſauver la mere, en lui perçant

perçant la teſte, ou le ventre, ou la poitrine lors que les eaux y ſont contenuës, afin que les ayant évacuées par l'ouverture qu'on y aura faite, il puiſſe aprés eſtre tiré dehors, à moins dequoy il faut neceſſairement qu'il meure dans la matrice, n'en pouvant pas ſortir, & qu'y reſtant il tuë auſſi la mere; c'eſt pourquoy pour la ſauver, il ſera de neceſſité indiſpenſable de tirer l'enfant par Art, puiſqu'il eſt impoſſible qu'il vienne de luy-même; ce qu'on doit faire avec un couteau crochu, & tranchant à ſon extremité, tel qu'eſt celuy qui eſt marqué par la lettre D. en la repreſentation des inſtrumens qui eſt à la fin de ce ſecond Livre, le Chirurgien y procedant de cette façon.

Aprés avoir ſitué la femme ſelon que la commodité de l'operation le requerra, il introduira doucement ſa main gauche au droit de la teſte de l'enfant, ſi les eaux y ſont contenuës, où étant il la ſentira fort large & étenduë, ſes ſutures fort ſeparées, & ſes os grandement éloignez les uns des autres, à cauſe de la diſtenſion qu'en font ces eaux enfermées au dedans; ce qu'ayant reconnu, il coulera avec ſa main droite, le long du dedans de ſa gauche ce couteau crochu, obſervant en l'introduiſant, que ſa pointe ſoit tournée vers elle, de peur de bleſſer la matrice, & l'ayant conduit juſques proche de la teſte à l'endroit de quelqu'une de ſes ſutures, il le tournera vers ce lieu, & y fera une ouverture ſuffiſante pour en faire ſortir les eaux, aprés l'évacuation deſquelles il luy ſera tres-facile de tirer l'enfant, d'autant que pour lors les autres parties du corps ſont ordinairement fort grelles & menuës. Si ces eaux étoient dans la poitrine, ou dans le ventre, alors la teſte de l'enfant n'étant pas groſſe outre meſure, pourroit bien s'avancer juſques hors du paſſage, & s'y arreſter, ſans que le corps qui ſeroit exceſſivement tumefié de ces eaux pût venir plus avant, comme il arriva à cet enfant hydropique du bas ventre, dont j'ay rapporté l'hiſtoire au Chapitre dix-neufiéme de ce ſecond Livre, auquel on aura recours, d'autant qu'elle eſt fort convenable en ce preſent lieu. La choſe étant de la ſorte, le Chirurgien coulera comme il eſt dit, ſa main gauche & l'inſtrument avec ſa droite juſques contre le ventre, ou vers la poitrine, pour en faire ouverture de la même façon que je fis en cette rencontre, afin d'en évacuer les eaux; aprés quoy il parachevera l'operation ſans grande peine.

On doit remarquer qu'il eſt beaucoup plus difficile de tirer hors de la matrice un gros enfant monſtrueux, ou joint à quelque autre, que

celui qui eſt hydropique comme nous venons de dire ; car la groſſeur des parties hydropiques eſt aiſément diminuée par une ſeule & ſimple ouverture, laquelle eſt capable de donner iſſuë aux eaux qui en font diſtention, enſuite dequoy le reſte de l'operation eſt aſſez facile ; mais quand il s'agit de faire extraction d'un gros enfant monſtrueux ou joint à quelque autre, une ſimple ouverture n'y ſert de rien ; car il eſt neceſſaire quelquefois de ſeparer de ce corps des membres tout entiers les uns des autres, ce qui rend la choſe beaucoup plus penible & laborieuſe, à laquelle il faut auſſi plus de temps, & plus d'adreſſe pour ſe bien comporter ; auquel cas on introduira la main gauche dans la matrice, & le couteau tranchant à la droite, juſques aux parties qu'on veut diviſer & ſeparer, où étant, on obſervera, autant qu'on le pourra faire, d'inciſer les membres du corps monſtrueux au droit de leur articulation; & s'il ſe rencontroit deux corps tenans l'un à l'autre, on en fera auſſi la ſeparation au lieu où ils ſont joints enſemble, en ſuite dequoy on les tirera dehors l'un aprés l'autre, les prenant toûjours par les pieds ſi on peut ; & s'il n'y en avoit qu'un, on en viendra pareillement à bout, aprés avoir diminué ſa groſſeur par le retranchement de quelques-unes de ſes parties.

J'ay déja fait voir au Chapitre quinziéme de ce ſecond Livre, en parlant de l'extraction de la teſte demeurée ſeule dans la Matrice, de quelle façon doit eſtre l'inſtrument avec quoy on peut commodement faire cette operation, & j'ay dit qu'il doit eſtre de la longueur d'un crochet ordinaire pour plus grande ſureté & facilité ; parce qu'en tenant de la main droite ſon manche, on le pouſſera, & tirera directement, ou obliquement, & on le retournera ſans peine de tel côté qu'on voudra, & de la gauche qui eſt dans la Matrice, on le conduira pour le faire couper & trancher plus adroitement, & plus facilement les parties qu'il faut ſeparer. C'eſt pourquoy il doit avoir le manche ſi long, que la main droite du Chirurgien qui eſt hors de la matrice, le puiſſe tenir pour le gouverner comme il eſt dit, & le mieux conduire dans l'operation, laquelle ne pourroit pas eſtre ſurement, ny commodément faite, ſi cét inſtrument étoit fort court, comme le recommandent tous les Auteurs ; car en cette occaſion la main du Chirurgien eſt ſi contrainte & preſſée dans la matrice, qu'à grande peine peut-il avoir la liberté d'en remuër l'extremité des doigts ; ce qui fait qu'il ne ſe pourroit que tres-difficilement aider d'un tel inſtrument avec une ſeule main, à moins

qu'il ne voulut extraordinairement forcer & violenter la Matrice, pour raiſon dequoy la pauvre femme ſeroit en tres-gand danger de la vie. Venons maintenant à l'extraction de l'enfant mort, dont nous allons enſeigner les differentes manieres.

CHAPITRE XXXI.

De l'extraction de l'enfant mort.

QUand l'enfant eſt mort au ventre de ſa mere, l'accouchement en eſt toûjours tres-long & fort facheux, à cauſe que ſon corps n'ayant plus de ſoûtien, & étant devenu tout mollaſſe, ſes parties s'affaiſſent tout en un tas les unes ſur les autres ; ce qui fait qu'il vient auſſi pour l'ordinaire en mauvaiſe ſituation, ou quoy qu'il ſe preſente par la teſte en figure naturelle, les douleurs de la femme ſont ſi foibles & ſi lentes en cette occaſion, qu'elles ne le peuvent pas faire expulſer, & meſme elle n'en a quelquefois aucune ; d'autant que la nature à demy accablée par la mort de l'enfant, duquel elle ne peut eſtre aidée, travaille ſi peu, qu'elle ne ſçauroit ſouvent achever la beſogne qu'elle a commencée ; ce qui la feroit ſuccomber ſans l'aſſiſtance de l'Art dont elle a grand beſoin pour lors ; neantmoins avant que d'en venir à l'operation de la main, on tâchera d'exciter des douleurs à la femme par clyſteres forts & âcres, afin de luy faire venir des épreintes qui pouſſent en bas, pour faciliter la ſortie de l'enfant, au cas qu'il ſoit en bonne ſituation ; mais ſi cela n'y fait rien, il en faut faire l'extraction, qui eſt le plus ſeur moyen ; car je n'aprouve aucunement tous ces remedes pris par la bouche, que la pluſpart des Auteurs ordonnent pour exciter l'expulſion de l'enfant mort dans la matrice ; parce que ce ſont toutes drogues extrémement chaudes & purgatives, qui peuvent cauſer dans la ſuite pluſieurs dangereux accidens, comme fiévre, flux de ventre, dyſenterie, pertes de ſang, & relaxations & deſcentes de matrice. Quant à ceux qu'on dit operer par des qualitez occultes, & par des facultez ſpecifiques, ce ſont remedes de charlatans auſquels on ne ſe doit pas confier.

Tous les Auteurs deffendent preciſément de faire extraction de l'enfant mort lors qu'il y a inflammation à la Matrice, & recommandent en ce cas de l'humecter avec des fomentations émolientes, & les demi-

bains, & avec onctions d'huile souvent reïterées, afin d'appaiſer l'inflammation devant que d'en tirer l'enfant mort : mais il eſt entierement impoſſible que cette inflammation diminuë durant que l'enfant mort, qui en eſt la veritable cauſe, reſte dans la matrice, c'eſt pourquoy auſſi-tôt que le Chirurgien aura lieu d'y introduire ſa main, il faut qu'il en tire l'enfant ſans aucun delay ; car c'eſt le ſeul moyen de faire ceſſer l'inflammation, qui s'augmenteroit encore davantage, & feroit certainement venir la mortification à la partie, ſi on differoit l'operation, aprés quoy il n'y auroit plus aucune eſperance de pouvoir ſauver la vie à la femme.

Nous avons declaré au Chapitre treiziéme de ce Livre, les ſignes qui font connoître que l'enfant eſt mort dans la matrice, dont les principaux ſont, ſi la femme ne le ſent remuër, & ne l'a point ſenti il y a fort long-temps, ſi elle a grande froideur, douleur & peſanteur au bas du ventre, s'il n'a aucun ſoûtien, & s'il tombe comme une maſſe de plomb toûjours du côté qu'elle ſera couchée, s'il y a long-temps que l'arriere-faix ou l'umbilic eſt ſorti de la matrice, s'il eſt flétri & refroidi, & ſi on n'y ſent aucune pulſation, ſi la teſte de l'enfant eſt toute mollaſſe, & ſi les os en ſont ſans aucun appui, vacillans & chevauchans beaucoup les uns ſur les autres à l'endroit des ſutures, & ſi lorſque quelque partie de ſon corps ſort hors de la matrice, comme quelque bras, ou quelque jambe, on voit que l'epiderme s'en ſepare facilement, & que des humiditez noirâtres, fort puantes & cadavereuſes decoulent & ſortent de la matrice. Tous ces ſignes joints enſemble, ou la plus grande partie, nous feront connoître que l'enfant eſt aſſurément mort ; dequoy le Chirurgien étant certain, il fera ſon poſſible d'en faire l'extraction le plûtoſt qu'il y aura lieu ; auquel temps il fera ſituer la femme, comme nous avons ſouvent dit ; aprés quoy ſi l'enfant ſe preſente par la teſte, & qu'elle ne ſoit pas trop engagée au paſſage, il la repouſſera doucement, tant qu'il ait la liberté d'introduire ſa main droite dans la matrice, avec laquelle l'ayant gliſſée par deſſous le ventre, il ira chercher ſes pieds, pour le retourner & le tirer en la façon cy-devant dite ; prenant bien garde que la teſte n'en demeure accrochée au paſſage, & qu'elle ne s'y ſepare du corps ; ce qui pourroit facilement arriver, quand l'enfant étant fort corrompu & pourri, le Chirurgien n'obſerveroit pas les circonſtances que nous avons pluſieurs fois repetées, c'eſt-à-dire de lui faire venir (en faiſant l'extraction de la maniere) la poitrine & la face tournée vers le deſſous ; & au cas que

nonobſtant toutes ces précautions il arrivât que la teſte demeurât ſeparée du corps dans la matrice, à cauſe de la grande corruption de l'enfant mort, on la tirera comme j'ay cy-devant enſeigné au Chapitre quinziéme de ce ſecond Livre.

Mais ſi la teſte de l'enfant ſe preſentant la premiere, eſtoit tellement avancée & engagée entre les os du paſſage, qu'elle n'en put eſtre repouſſée, pour lors eſtant bien certain par tous les ſignes ſe rencontrans enſemble, ou par la plus grande partie des principaux, qu'il eſt aſſurément mort, on le tirera en cette poſture, plûtoſt que de trop violenter la femme en le repouſſant pour le retourner par les pieds: mais comme c'eſt un corps rond, & gliſſant, à cauſe de ſon humidité, le Chirurgien n'y peut pas avoir aucune priſe avec ſes doigts, qu'il ne ſçauroit pas meſme mettre au coſté d'elle qu'avec peine, d'autant que le paſſage en eſt tout-à-fait occupé par ſa groſſeur, il prendra un crochet ſemblable à l'un des deux qui ſont marquez par les lettres A. & B. dans la repreſentation des inſtrumens, qui eſt miſe à la fin de ce ſecond Livre lequel il pouſſera le plus avant qu'il pourra ſans violence, entre la matrice & la teſte de l'enfant, obſervant de le conduire au dedans d'une de ſes mains, & de mettre ſa pointe vers la teſte; où étant il l'en accrochera, tâchant de luy donner une priſe aſſez forte ſur un des os du crane, en telle ſorte qu'il ne puiſſe gliſſer, y faiſant imprimer l'extrémité de cette pointe, laquelle doit eſtre forte pour ne pas ſe rebrouſſer; aprés quoy, ce crochet étant ainſi bien affermi ſur la teſte il la tirera dehors, mettant au coſté oppoſite l'extremité des doigts de ſa main gauche applatie, pour aider à la mieux dégager en l'ébranlant peu à peu, & à la conduire plus directement hors du paſſage, ſe ſervant encore pour ce faire, s'il eſt beſoin, d'un ſecond crochet, mis de meſme maniere que le premier, au coſté oppoſite de la teſte, afin que l'attraction ſe faſſe également des deux coſtez.

Il ſeroit à ſouhaitter qu'il fut poſſible de pouſſer tout d'un coup le crochet ſi avant, qu'on lui pût donner une priſe ſuffiſante pour en tirer entierement la teſte de l'enfant: mais aſſez ſouvent il n'y a pas lieu de l'introduire d'abord plus avant que le milieu de la teſte, auquel cas on l'accrochera premierement de la façon que nous diſons, ſur le milieu de l'un des os parietaux, afin de luy donner une priſe ferme & ſtable; & quand par le premier coup de crochet mis de la ſorte, on l'aura un peu tirée à ſoy; & commencé à la dégager, alors on

le retirera de l'endroit où on l'aura premierement fiché, pour le remettre plus avant, afin d'avoir la prise encore plus forte, & ainsi successivement l'ôtant & le refichant, jusques à ce qu'on ait entierement fait passer la teste; aprés quoy, la tirant incontinent avec les mains seules, on fera entrer les épaules au passage qu'elle occupoit; où étant, on coulera un ou deux doigts de chaque main, jusques sous les aisselles, pour tirer l'enfant par ce moyen tout-à-fait dehors; ce qu'estant fait, on delivrera la femme, en parachevant le reste de l'operation comme on sçait; prenant garde en ce faisant de ne pas tirer trop fort le cordon qui est attaché à l'arrierefaix, de peur qu'il ne vint à quitter prise, & à se rompre, comme il arrive quelquefois, quand il y a corruption.

Devant que de tirer ainsi l'enfant mort, qui presente la teste la premiere, il faut bien prendre garde qu'elle soit en bonne situation; car si elle étoit de côté, elle seroit beaucoup plus difficile à tirer de la sorte, à cause que la tête de l'enfant mort qui est mollasse étant plus longue que large, sa longueur se convertit en largeur & grosseur, quand elle n'est pas en figure droite dans le passage; ce qui l'empêche par ce moyen de pouvoir sortir. Il faut encore bien observer de la tirer autant qu'on pourra, toute entiere, sans la dépecer par morceaux, afin que par sa sortie elle trace & fasse le passage au reste du corps, & pour plusieurs autres raisons tres-considerables que j'ay expliquées au 17. Chap. de ce second Livre, où on aura recours, afin de m'exempter de les repeter en ce lieu.

Mais si l'enfant mort presentoit un bras jusques à l'épaule, tellement bouffi & tumefié, qu'il fallut faire trop de violence à la femme pour le remettre, en ce cas on le pourroit tronçonner au droit de l'article de l'épaule, en le tordant deux ou trois tours, comme nous avons déja dit en autre lieu; moyennant quoy il ne sera pas besoin de bistori, ni de scie, ou de tenaille incisive pour le separer, comme veulent les Auteurs; ce qui se fera fort facilement de la maniere, sans un si grand appareil, à cause de la mollesse & delicatesse de son corps; ensuite dequoy le bras ainsi separé n'occupant plus le passage, le Chirurgien aura plus de lieu d'introduire sa main dans la matrice, pour aller chercher les pieds de l'enfant, afin de le tirer comme il a esté dit; observant toûjours aprés qu'il aura ainsi fait l'extraction de l'enfant mort, de rassembler en un toutes les parties qu'il en aura retranchées, afin de voir s'il en peut composer tout le corps, & de connoître par ce moyen s'il n'en est rien resté dans la matrice.

Quoy que le Chirurgien ſoit certain que l'enfant ſoit mort dans la matrice, & qu'il ſoit neceſſaire d'en faire extraction par Art, il ne faut pas neantmoins qu'il ſe ſerve toûjours d'abord des crochets; car il ne doit les employer que quand ſes mains ne ſont ſuffiſantes, & quand il n'y a pas lieu de s'en pouvoir exempter, pour garantir la femme du danger où elle eſt; comme auſſi de pouvoir tirer l'enfant autrement: parce qu'aſſez ſouvent, quoy qu'il ait fait tout ce que l'Art commande, les perſonnes qui ne ſe connoiſſent pas à la choſe, croyent qu'il a tué luy-même avec ſes crochets l'enfant qui étoit mort il y avoit plus de trois jours, & ſans autre raiſonnement, ny plus grande connoiſſance de cauſe, pour recompenſe d'avoir ſauvé la vie à la mere, luy jettent ainſi le chat aux jambes, en l'accuſant d'une choſe dont il eſt tout à fait innocent, & même d'être cauſe de la mort de la femme, ſi elle vient par malheur à ceder enſuite, & pour toutes loüanges & remercimens, le traitent de boucher & de bourreau, à quoy aident ordinairement meſmes pluſieurs Sages-femmes, qui ſont les premieres à donner de l'horreur pour les Chirurgiens aux femmes qui ont beſoin de leur ſecours, tant elles ont peur d'eſtre blâmées d'eux, pour avoir eſté elles-meſmes (comme aucunes ſont ſouvent) cauſe de la mort des enfans, & des fâcheux accidens qui en arrivent aux pauvres femmes, ne les ayant pas fait ſecourir aſſez-tôt, & dez le moment qu'elles ont connu la difficulté de l'accouchement paſſer leur capacité. C'eſt pourquoy le Chirurgien ne ſe ſervira donc que le plus tard qu'il pourra des crochets, il fera auſſi ſon poſſible, autant que la choſe le permettra, d'amener les enfans entiers, quoyque morts, & non par pieces & par morceaux, afin d'ôter aux méchans & aux ignorans tout pretexte de le pouvoir blâmer. Je dis autant que la choſe le permettra, c'eſt à dire, la ſureté de la vie de la femme qui eſt entre ſes mains; car pour la luy conſerver, il vaut bien mieux quelquefois tirer ainſi l'enfant mort avec les ferremens, que de la faire mourir elle-même, en la tourmentant avec une exceſſive violence, pour le tirer tout entier; mais en un mot, il faut toûjours faire en conſcience ce que l'Art commande, ſans ſe ſoucier de ce qu'on peut dire aprés; & tout Chirurgien qui l'aura bien reglée, aura toûjours plus d'égard à ſon devoir qu'à ſa reputation, quoy faiſant, il en doit eſperer de Dieu la recompenſe.

CHAPITRE XXXII.

De l'extraction de la mole & du faux germe.

APrez avoir assez amplement parlé en autre lieu des causes, des signes & des differences de la mole & du faux germe, & montré comme la mole provient toûjours d'un faux germe, il ne nous reste qu'à faire connoître de quelle maniere on doit faire l'extraction de ces corps étranges contenus en la matrice au cas qu'on n'en puisse pas procurer l'expulsion, laquelle est fort difficile quand ils y sont adherans, & principalement celle de la mole, qui n'étant tirée dehors, y demeure parfois aussi attachée, durant deux & trois années entieres, & même quelquefois durant tout le reste de la vie de la femme, comme nous a fait remarquer *Paré*, au sujet dequoy il recite l'histoire de la femme d'un Potier d'étain, qui en porta une dix-sept ans ou environ, de laquelle il dit avoir luy-même fait l'ouverture aprés sa mort. *Schenckius* au Livre *de ses Observations*, rapporte encore plusieurs autres exemples de cette nature.

Pour éviter un pareil accident, & une infinité d'incommoditez que la mole apporte, on procurera donc au plûtost la sortie, tâchant s'il n'y a pas lieu d'en venir à l'operation de la main, que la femme la puisse expulser d'elle-même, pour quel sujet on luy fera prendre quelque medicament purgatif, si elle n'a pas de fiévre, ny de perte de sang considerable, & dans le même-temps qu'on connoîtra que le remede commencera d'operer, on luy donnera un clistere un peu fort & âcre, qu'on pourra reïterer autant de fois qu'il sera jugé necessaire, afin de luy exciter des épreintes qui puissent faire dilater la matrice pour luy donner passage; observant aussi de la faire relâcher en l'humectant souvent avec onctions d'huiles, & de graisses émolientes, n'obmettant pas encore la saignée du pied, & le demy-bain, en cas de necessité. La mole ne manquera pas d'étre expulsée par ces remedes, pourvû qu'elle ne soit que de grosseur mediocre, & qu'elle ne soit point adherente, ou tres-peu à la Matrice, mais si elle est fortement attachée en son fond, ou qu'elle soit excessivement grosse, la femme aura bien de la peine d'en estre délivrée, sans l'assistance de la main du Chirurgien, auquel cas, aprés qu'il aura situé la femme comme pour extraire l'enfant mort, il coulera sa main dans la matrice, si elle est suffisamment dilatée,

avec

avec laquelle il tirera la mole dehors, ſe ſervant, ſi elle eſt ſi groſſe qu'elle ne puiſſe pas paſſer toute entiere (ce qui arrive toutefois rarement, parce que c'eſt un corps mollaſſe, qui obeït plus facilement que l'enfant) d'un crochet ou du couteau, pour la tirer, ou pour la ſeparer en deux, ou en pluſieurs parties, ſelon que la neceſſité le requierra. Si le Chirurgien la trouve jointe & attachée à la Mattice, il l'en ſeparera doucement avec le bout de ſes doigts, dont les ongles ſeront bien rognez, les mettant peu à peu entre la mole & la Matrice, commençant par le côté où elle n'eſt pas ſi adherante, & pourſuivant ainſi juſques à ce qu'elle ſoit entierement détachée, prenant bien garde ſi elle tient trop, de ne pas déchirer ny intereſſer la propre ſubſtance de la Matrice, y procedant de la maniere que nous avons enſeignée, en parlant de l'extraction de l'arrierefaix demeuré dans la Matrice quand le cordon en eſt rompu.

La mole n'a jamais aucun cordon qui luy ſoit attaché, ny pareillement aucun arrierefaix duquel elle puiſſe recevoir ſa nourriture; mais elle même la tire immediatement des vaiſſeaux de la Matrice, à laquelle elle eſt preſque toûjours jointe & adherante en quelque endroit. La ſubſtance de ſa chair eſt auſſi beaucoup plus dure que celle de l'arrierefaix, & elle eſt meſme parfois ſchyrreuſe, ce qui fait qu'elle eſt bien plus difficilement ſeparée de la Matrice, & quelquefois meſme la ſuſtance de la mole & celle de la Matrice ſont ſi confuſes enſemble, comme j'ay déja dit autre part: qu'elles ne compoſent toutes deux qu'un meſme corps, ce qui fait que pour lors la maladie eſt entierement incurable: car cette eſpece de mole ne pouvant pas eſtre expulſée, ny tirée hors de la Matrice, augmente, toujours en groſſeur, juſques à ce qu'elle faſſe enfin mourir la femme aprés luy avoir fait mener long-temps une vie languiſſante. C'eſt ce qu'*Hipocrate*, a tres-bien remarqué parlant de la mole, au premier Livre des maladies des femmes. *Si quidem caro fiat, mulier perit, neque enim fieri poteſt ut ſuperſtes maneat.* Il repete encore la meſme choſe en mêmes termes, au Livre intitulé *De ſterilibus.*

Pour ce qui eſt du faux germe, encore qu'il ſoit bien plus petit que la mole, il ne laiſſe pas auſſi de mettre fort ſouvent la femme en danger de la vie, à cauſe d'une grande perte de ſang qui ſurvient preſque toujours lorſque la Matrice s'en veut décharger, & qu'elle tâche de l'expulſer, laquelle ne ceſſe ordinairement qu'aprés qu'il eſt

ſorty, dautant que pour lors elle fait continuellement des efforts pour le mettre dehors, par leſquels le ſang eſt excité à fluër, & comme exprimé des vaiſſeaux qui en ſon ouverts.

Le meilleur & le plus aſſeuré remede qu'ôn puiſſe donner à la femme en cette occaſion, eſt de tirer au plutoſt le faux germe, parceque la Matrice a ſouvent bien de la peine à le pouſſer dehors, ſi elle n'y eſt aidée; à cauſe qu'etant toûjours aſſez petit, l'impulſion que peut faire la femme de ſon coſté en s'épreignant ne fait point tant d'effort, quand le corps qui eſt contenu dans la Matrice n'en fait pas grande diſtenſion, que quand il a quelque groſſeur conſiderable : car pour lors, elle eſt bien plus fortement comprimée par les épreintes. Il ſe rencontre ſouvent auſſi qu'on a bien de la peine à faire extraction de ces faux germes, parceque la Matrice ne s'ouvre & ne ſe dilate ordinairement qu'à proportion du corps qu'elle contient, & comme il eſt fort petit, auſſi eſt ſon ouverture ; ce qui fait que le Chirurgien n'a pas lieu quelquefois, non ſeulement d'y porter la main entiere, mais auſſi quelques doigts ſimplement, avec leſquels il eſt obligé de faire ſon operation le mieux qu'il luy eſt poſſible, y procedant de cette maniere, quand il les y peut introduire.

Ayant bien huilé ſa main, il la gliſſera dans le *vagina* juſques à l'orifice interne, qu'il rencontre quelquefois fort peu dilaté, où étant il y introduira tout doucement un de ſes doigts, qu'il tournera auſſi tôt, & fléchira de coſté & d'autre, juſques à ce qu'il ait fait en ſorte d'y en gliſſer un deuxiéme, & en ſuite un troiſiéme, ou davantage, s'il le pouvoit faire ſans violence; mais ſouvent on a aſſez de peine d'y en introduire ſeulement deux; ce qu'ayant fait, il prendra entr'eux, comme les écrevices font avec leurs pattes, quand elles veulent ſerrer quelque choſe, le faux germe qu'il attirera doucement dehors, & les grumeaux de ſang caillé qui pourroient y être; aprés quoy la perte de ſang ceſſera indubitablement, s'il ne laiſſe aucune portion de ce corps étrange dans la Matrice, comme je l'ay vû arriver en beaucoup de rencontres, où je me ſuis comporté de la façon; mais ſi ſon orifice interne ne pouvoit être dilaté que pour y mettre un ſeul doigt, & que le flux de ſang fût ſi exceſſif, qu'il mît la femme en danger tres-prochain de la vie, alors le Chirurgien ayant introduit le doigt indice de ſa main gauche, prendra de la droite un inſtrument appellé bec de gruë, ou plûtôt des tenettes pareilles à celles qui ſont marquées par la letre H. en la repre-

ſentation des inſtrumens miſe à la fin de ce ſecond Livre, le bout deſquelles il gliſſera le long de ſon doigt, pour tirer dehors avec cét inſtrument le corps étrange qui eſt dans la Matrice, prenant bien garde à ne la pas pincer, & obſervant que l'inſtrument ſoit toûjours conduit par ce doigt premierement introduit, lequel fera diſtinguer & connoître par ſon attouchement le corps étrange d'entre la ſubſtance de la Matrice: ainſi faiſant, ne le pouvant pas autrement, il ne laiſſera pas d'en venir à bout. Je me ſuis aviſé de faire faire un pareil inſtrument aprés m'eſtre trouvé en une occaſion où il m'auroit bien ſervy ſi je l'avois eû, avec lequel je tiray il y a ſept ans, (y procedant comme je viens d'enſeigner) un faux germe de la groſſeur d'une noix, qui ſans doute, auroit fait mourir le meſme jour une femme nommée Madame *le Roy*, qui demeuroit en ce temps là proche les grands degrez de la place Maubert, pour l'effroyable perte de ſang qu'il luy avoit cauſée, laquelle ceſſa auſſi-toſt que je luy eus ainſi fait extraction de ce corps étrange, que je n'aurois jamais pû tirer autrement; dautant que l'orifice interne de la Matrice n'étoit ouvert, & ne ſe pouvoit dilater que pour y mettre un ſeul doigt de la façon que j'ay dite: outre que l'accident preſſant extraordinairement, le delay de l'operation eut eſté indubitablement mortel a cette femme, qui (graces à Dieu) s'en eſt depuis fort bien portée.

Mais le Chirurgien doit bien obſerver, en faiſant extraction de la mole ou du faux germe, de la maniere que nous avons dite, par l'operation de la main, de faire en ſorte que la portion du corps étrange qu'il aura premierement priſe ne s'en ſepare, ce qui arriveroit s'il la tiroit d'abord trop rudement; car c'eſt pour l'ordinaire la partie la plus fragile & la plus mollaſſe qui ſe preſente à l'orifice interne pour ſortir C'eſt pourquoy l'ayant priſe avec ſes doigts, il la tirera doucement, & un peu obliquement de coſté & d'autre, tâchant toûjours, en conſervant cette premiere priſe ſans la rompre, d'en reprendre une autre plus haut, à proportion qu'il fait avancer le corps étrange, juſques à ce qu'il l'ait entierement fait ſortir de la Matrice, recommandant cependant à la femme de luy aider de ſon coſté; ce qu'elle fera en retenant ſon haleine, & pouſſant fortement en bas, dans le meſme temps que le Chirurgien tirera ce corps étrange.

J'ay dit cy-devant que le meilleur & le plus aſſuré remede qu'on puiſſe apporter à la femme qui a un faux germe, eſt de le tirer avec la

main; ce que je conſeille de preferer autant qu'il ſe peut faire, à tous ces breuvages que la plûpart des Sages-femmes, & pluſieurs autres perſonnes font prendre à la malade, pour exciter l'expulſion de ce corps étrange; car avant que ces remedes pris par la bouche à cette intention, puiſſent produire l'effet qu'on en eſpere ſouvent inutilement, il ſe paſſe du temps, durant lequel la Matrice qui s'étoit un peu ouverte, ſe referme quelquefois entierement; ce qui fait que le corps étrange n'en pouvant être expulsé, s'y corrompt; aprés quoy il cauſe de tres-pernicieux accidens, ainſi qu'il étoit arrivé à la femme d'un des amis de Monſieur *Ruffin*, mon Confrere, à laquelle je tiray en ſa preſence un faux germe tout corrompu, de la groſſeur d'un œuf de poule, qui auroit été capable de la faire mourir, s'il eût reſté plus long-temps dans ſa Matrice. Outre cela, c'eſt que toutes ces ſortes de drogues étant, comme j'ay déja dit autre part, extrêmement chaudes, peuvent encore beaucoup augmenter la perte de ſang, ainſi que je l'ay vû arriver il y a cinq ans ou environ, à la femme d'un Huiſſier au Châtelet de Paris nommé *Scellier*, laquelle aprés avoir pris un breuvage que ſa Sage-femme luy avoit donné pour luy faire vuider un faux germe, eut une ſi prodigieuſe perte de ſang durant deux jours, qu'elle en fut reduite à l'extremité de la vie, qu'elle alloit perdre, ſi je ne fuſſe ſurvenu dans ce moment, pour luy tirer ce corps étrange avec la main, comme je fis en preſence d'un Medecin, nommé Monſieur *Foreſtier*, & de cette Sage-femme, aprés quoy la perte de ſang ceſſa incontinent, & la malade revint en bonne ſanté. C'eſt ce que j'ay encore vû arriver à quantité d'autres femmes, à qui j'ay donné un pareil ſecours avec un auſſi heureux ſuccez.

Mais ſur toutes choſes dans l'uſage de toutes ſortes de remedes, tant pris par dedans, qu'appliquez au dehors, qu'on prenne bien garde que penſant ſeulement procurer l'expulſion d'une mole, qu'on croiroit fauſſement être contenuë dans la Matrice, on n'excite au lieu de cela le veritable avortement d'un enfant, comme j'ay quelquefois vû faire à des perſonnes qui ne ſe connoiſſoient pas bien en l'Art.

CHAPITRE XXXIII.

De l'operation Ceſarienne.

LOrſque la femme groſſe eſt effectivemẽt en travail, il arrive tres-rarement que le Chirurgien expert ne puiſſe pas faire l'extraction de l'enfant mort ou vif, entier ou par pieces, en un mot, qu'il n'en vienne à bout, s'il s'y comporte ſelon que la choſe le requiert, de la maniere que nous avons cy-devant fait connoître dans chaque Chapitre en particulier, en parlant de tous les differens accouchemens contre nature, ſans qu'il ſoit neceſſaire, que par un trop grand excés d'inhumanité, de cruauté, & de barbarie, il en vienne à la ſection ceſarienne, pendant que la mere eſt vivante, comme quelques Auteurs par trop temeraires ont ordonné, & quelquefois eux-mêmes pratiqué, ce que pluſieurs ignorans font encore tous les jours à la campagne, par un pernicieux abus que tous les Magiſtrats devroient empêcher.

A la verité, ils ſembleroient avoir quelque pretexte d'excuſe legitime, de faire mourir martyres ces pauvres femmes, ſi c'étoit pour en tirer un ſecond *Scipion l'Afriquain*, (lequel au rapport de *Pline* au 9. Ch. du 7. Liv. de *l'Hiſt. nat.* nâquit de la ſorte; & fut pour ce ſujet ſurnommé *Ceſar*) ou bien pour ſauver la vie à quelque grand & nouveau Prophete. Il s'eſt bien vû du tems des anciens Payens, qu'on a ſacrifié des victimes innocentes pour le ſalut de tout un public, mais non pas pour celuy d'un particulier: je ſçay bien qu'ils ſe couvrent du pretexte de pouvoir donner Baptême à l'enfant, qui autrement ſeroit en grand danger d'en être privé, parceque la mort de la mere eſt ordinairement cauſe de la ſienne; mais j'ignore qu'il y ait jamais eû aucune loy chrêtienne ny civile, qui ordonnât de tuer ainſi la mere pour ſauver l'enfant. C'eſt plûtoſt pour ſatisfaire à l'avarice de certaines gens, qui ſe mettent fort peu en peine que leur femme meure, pourvû qu'ils en ayẽt un enfant qui luy puiſſe ſurvivre, non tant pour en avoir lignée, qu'afin d'en heriter aprés; pour raiſon dequoy ils donnent volontiers leur conſentement à une ſi cruelle operation, ce qui eſt une tres-damnable adreſſe. S'ils diſent, pour rendre en apparence la choſe moins horrible, qu'on ne la doit entreprẽdre que quand la femme eſt à l'extremité; à cela je répons que ſouvent la nature ſe releve de bien loin, contre toute autre opinion que nous en avions conçuë, & s'ils objectẽt

qu'elle en peut bien réchaper enſuite; c'eſt ce que je leur nie abſolument, par la preuve des plus experts Chirurgiens, qui l'ayant pratiquée, en ont toûjours eu une mauvaiſe iſſuë, la mort de toutes les femmes s'en étant peu aprés enſuivie. C'eſt pourquoy je loüe grãdement *Guillemeau*, qui pour deſabuſer le public d'une ſi méchante & pernicieuſe pratique, dit en parlant de cette fatale operation, & avoüe comme s'en repentant) l'avoir faite en deux rencontres, en la preſence d'*Ambroiſe Paré*, & l'avoir vû faire trois autres fois par trois differens Chirurgiens tres-habiles, qui n'obmirent aucune circonſtãce pour la faire bien reüſſir, dont toutes les femmes moururent. Quant à *Paré*, il ne veut pas témoigner qu'il l'ait vû faire ces deux fois que *Guillemeau* recite, pour ne pas faire connoître à la poſterité qu'il ait été capable de conſentir à une telle cruauté; mais il ſe contente ſeulement de dire qu'on ne la doit jamais entreprendre qu'aprés le deceds de la femme, à cauſe de l'impoſſibilité qu'il y a qu'elle en réchape, non ſeulement à raiſon de l'énorme playe qu'il convient faire pour ce ſujet au ventre, mais principalement pour celle de la Matrice, & pour l'exceſſif flux de ſang qui y ſurviendroit dans le même moment: toutefois contre le ſentiment de ces deux fameux Chirurgiens, on voit des temeraires, qui ſoûtiennent opiniâtrement (quoy qu'avec peu de raiſon, comme fait *Rouſet*) qu'il n'eſt pas impoſſible que la femme en revienne, parce qu'ils en ont vû quelques-unes, à qui les os de l'enfant mort ſont ſortis par des abcés du ventre, aprés que les chairs s'en étoient allées en ſuppuration par les voyes naturelles, leſquels os avoient peu à peu percé la Matrice, & même le ventre, enſuite dequoy ayant été ainſi tirez, les femmes en ſont nonobſtant cela réchapées comme auſſi que d'autres ne ſont point mortes, auſquelles la Matrice aprés ſa précipitation & ſon entiere pourriture & gangrene a été tout-à fait extirpée. A la verité, il ne faut pas s'obſtiner à ne pas ajouter foy aux choſes que l'experience a montrées pluſieurs fois, comme celle-là, que je croy être arrivée, & pouvoir encore arriver auſſi bien qu'eux (quoy que rarement) mais il ne s'enſuit pas qu'il en ſoit de même de cette operation ceſarienne; car on y fait en un inſtant une tres-grande playe au ventre & à la Matrice, qui cauſe toûjours la mort ſubite à la pauvre femme, ou fort peu de temps aprés: Mais quand la nature vient elle-même à ſeparer, & à percer ces parties par le moyen de ces os, pour les jetter dehors par quelque nouvelle voye qu'elle ſe fait, ne

l'ayant pas pû par la naturelle & ordinaire, faute d'avoir été bien ſecouruë dans le temps par gens experts en l'Art, elle fait cela peu à peu, & non tout-à-coup; & a meſure qu'elle chaſſe ainſi ces corps étranges hors de la Matrice, elle la réunit & rejoint en même temps, à proportion, & ſans aucun flux de ſang, ce qui arrive tout au contraire dans l'operation qui ſe fait par l'Art; & s'il eſt vray qu'il y ait jamais eû quelques femmes qui en ſoient réchapées, nous devons croire que ç'a été miraculeuſement, & par la volonté expreſſe de Dieu, qui peut lors qu'il veut reſſuſciter les morts, comme il a fait le *Lazare*, & changer l'ordre de la nature quand il luy plaît, plûtoſt que par aucun effet de la prudence humaine.

Nous voyons quantité de bonnes femmes, qui pour l'avoir ſeulemẽt oüy dire de quelques commeres, aſſurent qu'elles connoiſſent telles & telles encore vivantes, à qui on a ainſi ouvert le coſté pour tirer leurs enfans du ventre. Bien plus, il s'en rencontre, qui diſent en ſçavoir à qui on a fait trois ou quatre fois conſecutivement cette operation ceſarienne, ſans en être morte; & pour mieux affirmer une menterie ſi inſigne, qu'elles ont ſeulement entendu reciter à d'autres, & qu'aprés avoir racontée deux ou trois fois, elles croyent elles-mêmes veritable, comme ſi elles avoiẽt vû la choſe de leurs propres yeux, elles en rapportent tant de circonſtances, & tant de tenans & aboutiſſans, qu'elles en perſuadẽt facilement ceux qui n'en connoiſſent pas l'impoſſibilité.

Il s'en voit même d'autres, qui montrant des cicatrices de quelques abcés qu'elles ont eus au ventre enſuite de leur couche, veulent perſuader qu'on leur a tiré l'enfant par cét endroit, au ſujet dequoy je reciteray ce que j'ai une fois vû moy-même, touchant une femme groſſe qui étoit en l'ãnée 1660. à l'Hôtel-Dieu de Paris, lorſque j'y pratiquois les accouchemens. Cette femme, ſoit par malice, feignant de croire la choſe, ou par ignorance, la croyant effectivement, avoit têmoigné à toutes les femmes groſſes qui étoient audit Hôtel-Dieu, comme auſſi à une infinité d'autres perſonnes, & entr'autres à une bõne vieille Religieuſe qui les gouvernoit toutes, qu'on nommoit la mere *Boucuet*, laquelle preſidoit pour lors en la ſalle des accouchées, dont elle étoit comme la Déeſſe *Lucine*, qu'elle apprehendoit extrêmement qu'on ne fut obligé de luy ouvrir le côté pour l'accoucher, ainſi qu'on avoit déja fait deux ans auparavant, pendant lequel temps elle avoit fait ce conte à plus de mille differentes perſonnes, chacune deſquelles l'avoit peut-

eſtre encore recité a autant d'autres, montrant à tout le monde une grande cicatrice, par où elle diſoit que les Chirurgiens luy avoient tiré ſon enfant hors du ventre. Elle pria pour ce ſujet la Mere *Bouquet* de me la recommander, deſirant eſtre plûtoſt accouchée par moy qui étois Chirurgien, afin d'en eſtre plus ſeurement ſecouruë au beſoin, que par la Sage femme. Cette bonne Religieuſe m'étant venu dire la choſe, comme elle la croyoit eſtre effective, ſuivant le recit de l'autre, je luy témoignay que n'étant pas aſſez credule pour me l'imaginer, je ne pouvois pas croire qu'on eut fait l'opération ceſarienne à cette femme, comme elle l'en avoit perſuadée. Si vous ne le croyez pas, me dit-elle, je vais tout preſentement vous la faire venir, & elle vous en racontera elle-meſme toutes les circonſtances. Auſſi-toſt elle fit appeller la femme, qui me fit recit de pareille choſe qu'elle luy avoit contée; mais l'ayant particulierement interrogée, pour ſçavoir par quel lieu on luy avoit ainſi tiré ſon enfant, & ſi elle avoit ſenty grande douleur en cette operation, elle me dit que non, ne s'en ſouvenant pas, à cauſe qu'elle avoit pour lors perdu toute connoiſſance, laquelle ne luy étoit revenuë que cinq ou ſix jours aprés : je luy demanday comment donc elle étoit certaine qu'on luy eût tiré ſon enfant par inciſion du vẽtre, puiſqu'elle n'avoit aucune connoiſſance en ce temps; elle me répondit que les Chirurgiens l'en avoient aſſurée, & en meſme inſtant elle me montra une grande cicatrice, ſituée juſtement à la partie laterale & dextre de la poitrine, environ le milieu des coſtes, où elle avoit eu un grand abſcez, dont cette cicatrice étoit reſtée; & lorſque je luy eûs dit que la poitrine n'étoit pas le lieu d'où ſon enfant devoit avoir eſté tiré, & que je luy eûs fait connoître par raiſonnement l'impoſſibilité de la choſe qu'elle avoit cruë, & perſuadée à toutes ces femmes de l'Hôtel-Dieu comme auſſi à la Mere *Bouquet*, elles en furent un peu deſabuſées; & encore bien plus, quand trois jours aprés cette conference je l'eus accouchée, comme je fis, avec la plus grande facilité du monde, quoyque ce fût d'un fort gros enfant, qui vint en peu de temps, dautant qu'elle avoit le paſſage extrémement large. Si on examinoit bien l'origine de toutes les hiſtoires qu'on fait touchant cette operation, la recherchant exactement, comme je fis en cette occaſion, on trouveroit toûjours que ce ſont pures fables, & que celles que nous rapporte ledit *Rouſſet* en ſon enfantement ceſarien, n'en ont pas eu d'autre que la réverie, le caprice, & l'impoſture, de leurs Auteurs.

Mais

Mais ſi pour toutes ces raiſons le Chirurgien ne doit jamais faire cette cruelle operation, pendant que la mere eſt vivante, quoy qu'il ſoit certain que l'enfant le ſoit auſſi (ce qui neanmoins eſt parfois tres-douteux) car je vous prie, quelle infamie ſeroit-ce pour luy, ſi ayant ainſi tué la mere, il trouvoit outre cela l'enfant mort qu'il auroit cru vivant(A plus forte raiſon s'en doit-il abſtenir quand il eſt bien aſſuré qu'il eſt mort: c'eſt pourquoy il le doit plûtoſt tirer en pieces & par morceaux (s'il ne le peut autrement) par les voyes naturelles, que de martyriſer ainſi la mere pour l'avoir tout entier, & ſi la Matrice étoit ſi peu ouverte qu'il ne pût pas avoir la liberté d'y travailler, & d'y introduire aucun inſtrument, il doit plûtoſt patienter un peu, en aidant toûjours à dilater les paſſages par Art, comme nous avons dit ci-devant, que de la faire ſuccomber preſque en un inſtant par un tel coup de deſeſpoir en faiſant cette operation ceſarienne, qu'on ne doit jamais entreprendre pour ce ſujet, qu'incontinent aprés le deceds de la mere. C'eſt une verité dont il faut que tout homme de bon ſens demeure d'accord : voicy comme je la prouve facilement, en refutant l'objection la plus forte qu'on puiſſe faire pour établir la pretenduë neceſſité de cette operation ceſarienne, durant que la femme eſt vivante ; qui eſt qu'on doit conſiderer en l'enfant deux ſortes de vies; ſçavoir, la corporelle & la ſpirituelle, & que la vie ſpirituelle de l'enfant, qu'il ne peut recevoir que par le moyen du Baptême, doit eſtre preferable à la vie corporelle de la mere, & que pour ce ſujet, s'il ne la pouvoit pas recevoir qu'en faiſant l'operation ceſarienne à la mere, elle ſeroit obligée de l'endurer, au riſque meſme de ſa propre vie corporelle, qu'elle doit donner pour procurer la ſpirituelle à ſon enfant : mais je répons en un mot, pour détruire ce ſeul & principal fondement, ſur lequel tous les Sectateurs de *Rouſſet* peuvent s'appuyer, qu'il n'y a pas d'occaſions où on ne puiſſe bien donner le Baptême à l'enfant, durant qu'il eſt encore au ventre de la mere, étant facile de porter de l'eau nette par le moyen du canon d'une ſeringue juſques ſur quelque partie de ſon corps; & il ſeroit inutile d'alleguer que l'eau n'y peut pas eſtre conduite, à cauſe que l'enfant eſt envelopé de ſes membranes qui en empêchent; car ne ſçait on pas qu'on les peut rompre tres-aiſément, en cas qu'elles ne le fuiſent pas, aprés quoy on peut toucher effectivement ſon corps ; & ſi on ſuppoſe que l'orifice interne de la Matrice n'étant pas aucunement ouvert, il ſeroit impoſſible d'en venir à bout, il eſt aiſé de refuter cette

objection;car pour lors il faudroit demeurer d'accord que la femme ne seroit pas en travail d'enfant;parceque si elle y étoit effectivement, il seroit assez ouvert, pour le peu qu'il le fût, ou se pourroit suffisamment dilater,pour pouvoir ainsi baptiser l'enfant,en conduisant, comme je dis,de l'eau jusques sur quelque partie de son corps avec le canon d'une petite seringue,quand mesme il faudroit user de violence pour inciser ou dilater de force avec quelque instrument cet orifice interne au cas qu'il ne le fut aucunement ; ce qui ne causeroit pas un si grand peril à la mere, que l'operation cesarienne : de sorte donc que pouvant en toutes rencontres dans ces extrémitez donner la vie spirituelle à l'enfant,en le baptizant ainsi au ventre de la mere,il reste seulement à examiner aprés cela,si sa vie corporelle est preferable à celle de la mere.Or il est certain que ne pouvant pas sauver la vie à tous deux,on doit toujours preferer celle de la mere à celle de l'enfant,pour plusieurs raisons que tous les bons Theologiens sçavẽt.C'est pourquoy on ne doit jamais entreprendre l'operation cesarienne, parcequ'elle seroit tres-assurément cause de la mort de la mere,au lieu dequoy on la fera promptement secourir par des gens experts,qui aprés avoir baptisé l'enfant comme nous disons,au cas qu'il fût vivant,trouveront bien des moyens de le tirer tout entier par les voyes ordinaires & naturelles,s'ils sont bien entendus en leur Art, ou bien par morceaux,s'ils y sont indispensablement obligez pour sauver la vie à la mere. Je sçay bien qu'à cette occasion les plus scrupuleux peuvent alleguer le passage du troisiéme Chapitre de l'Epître de Saint Paul aux Romains, où il est dit, *Non sunt facienda mala ut bona eveniant.* Qu'il n'est pas permis de faire un mal, afin qu'il en arrive un bien : mais c'est mal entendre la pensée de l'Apôtre,que de l'expliquer ainsi; car tant s'en faut que ce soit un mal que de sauver par cette voye la vie à la mere, qui periroit certainement avec son enfant,c'est effectivement un grãd bien;& au contraire, ce seroit commetre un veritable homicide, si pouvant luy donner ce secours, on luy dénioit. *Occidit autem qui sic servare potest, nec servat* De sorte que, comme dit tres bien *Tertullien* au 25. Chap. du Liv. *de l'Ame*,c'est une cruauté necessaire de donner en cette occasion la mort à l'enfant,plûtost que de l'en exempter,puisqu'il feroit tres-certainement mourir sa mere, s'il demeuroit en vie. Voicy les paroles de ce grand hommes,que j'ay déja rapportées autre part pour une mesme intention. *Atquin & in ipso adhuc utero infans*

trucidatur, neceſſaria crudelitate, quum in exitu obliquatus denegat partum; matricida, ni moriturus. En ce cas on ne tuë pas vrayment ny volontairement l'enfant; mais on avance ſeulement ſa mort corporelle de quelques momens, laquelle il ne pourroit pas éviter ſans eſtre trés-certainement homicide de ſa mere, comme dit *Tertullien*, dequoy nous ſerions nous mêmes cauſe, ſi nous ne l'empêchions, le pouvant faire.

Il y a neantmoins des occaſions où on pourroit dire que la vie corporelle de l'enfant doit eſtre preferable à celle de la mere, à laquelle on ne peut pas s'exempter de faire l'operation ceſarienne, pour conſerver la vie de l'enfant, comme il pourroit arriver qu'on ſeroit obligé de faire, pour tirer du ventre de la mere, un enfant qui devroit être le ſucceſſeur de quelque grand Royaume; parceque le ſalut du public eſt preferable à celuy d'un particulier. C'eſt ainſi qu'*Henry VIII.* qui regnoit en Angleterre du temps que *François I.* regnoit en France, permit qu'on fit à *Ieanne Seymer* ſa troiſiéme femme, à laquelle on fit la ſection ceſarienne par le conſeil des Medecins, pour tirer de ſon ventre *Edoüard VI.* qui a depuis ſuccedé à la Couronne d'Angleterre; preferant ainſi la vie de cet enfant à celle de ſa mere, qui mourut douze jours aprés cette cruelle operation. Mais je laiſſe cette queſtion à decider aux Caſuiſtes, pour ſçavoir ſi cette operation peut-être permiſe en une telle rencontre, vû qu'on ne peut pas avoir pour lors aucune certitude que l'enfant qui eſt encore dans le ventre de ſa mere ſoit mâle ou femelle, ny même qu'il puiſſe vivre long-temps; & ſi ſur une ſimple eſperance d'avoir un ſucceſſeur tel qu'on le ſouhaite, on peut martyriſer la mere de la ſorte, la vie de laquelle doit, ce me ſemble, être toûjours preferée à celle de l'enfant; car revenant en ſanté, on peut eſperer qu'aprés avoir remedié aux cauſes qui l'avoiẽt empéché d'accoucher naturellement cette derniere fois, elle fera d'autres enfans, dont elle ſe delivrera enſuite plus heureuſement. Mais pour ne faire pas un plus long diſcours, je conſeille ceux qui voudront être entierement éclaircis de tous les cas de conſcience qui peuvent concerner une ſi importante matiere, de conſulter le docte Livre que *Theophile Renaud*, Jeſuïte en a fait, dans lequel il explique ſçavammẽt, & reſout toutes les difficultez qui s'y peuvent rencontrer. C'eſt pourquoy revenons à nôtre théſe, qui eſt qu'on ne doit jamais, en quelque occaſion que ce ſoit, entreprẽdre cette operation qu'incontinent aprés le deceds de la mere, auquel ſe trouvera le Chirurgien pour s'y com-

porter en la maniere que je vais preſentement décrire tant pour l'eſperance qu'il y a quelquefois de pouvoir encore trouver l'enfant vivant, comme fut trouvé *Scipion l'Afriquain*, qui nâquit de la ſorte, ainſi que nous avons dit au rapport de *Pline*, lequel marque poſitivement que ce fut, *enecta parente*, aprés la mort de ſa mere, que pour ſatisfaire à la loy qui défend tres-expreſſement d'enterrer une femme groſſe, ſans luy avoir tiré ſon enfant hors du ventre.

Pour en bien venir à bout cõme il eſt requis, lorſqu'il verra premierement la femme proche de l'agonie, il apprêtera promptemẽt toutes les choſes neceſſaires à ſon operation, pour ne perdre aucun temps : car le retardement feroit qu'il trouveroit certainement l'enfant mort, qu'il auroit peut-être tiré vivant quelques momens auparavant. Il y en a qui veulent, quand la femme eſt prête à rendre l'ame, qu'on luy mette quelque choſe entre les dents pour luy tenir la bouche entr'ouverte, & pareillemẽt à l'exterieur de la Matrice, afin que l'enfant recevant par ce moyen quelque peu d'air, & quelque ſorte de rafraichiſſement, il ne ſoit pas ſi-toſt ſuffoqué; neantmoins cela ne peut aucunement ſervir, parceque l'enfant n'eſt vivifié que par le ſang de la mere & ne peut aucunement reſpirer quand il eſt dans la Matrice, mais ſi le Chirurgien uſe de cette pratique, que ce ſoit plûtoſt pour contenter les aſſiſtans, que pour la croyance qu'il pourroit avoir que cela fût neceſſaire. Auſſi toſt donc que la femme aura jetté le dernier ſoupir, & qu'elle ſera morte (dequoy il fera auſſi demeurer d'accord tous les aſſiſtans) il commencera ſon operation, que les Grecs appellent *umbriulcie*, qui eſt compriſe ſous la ſeconde eſpece *d'exereze*, par laquelle on tire l'enfant hors de la Matrice par l'inciſion du ventre.

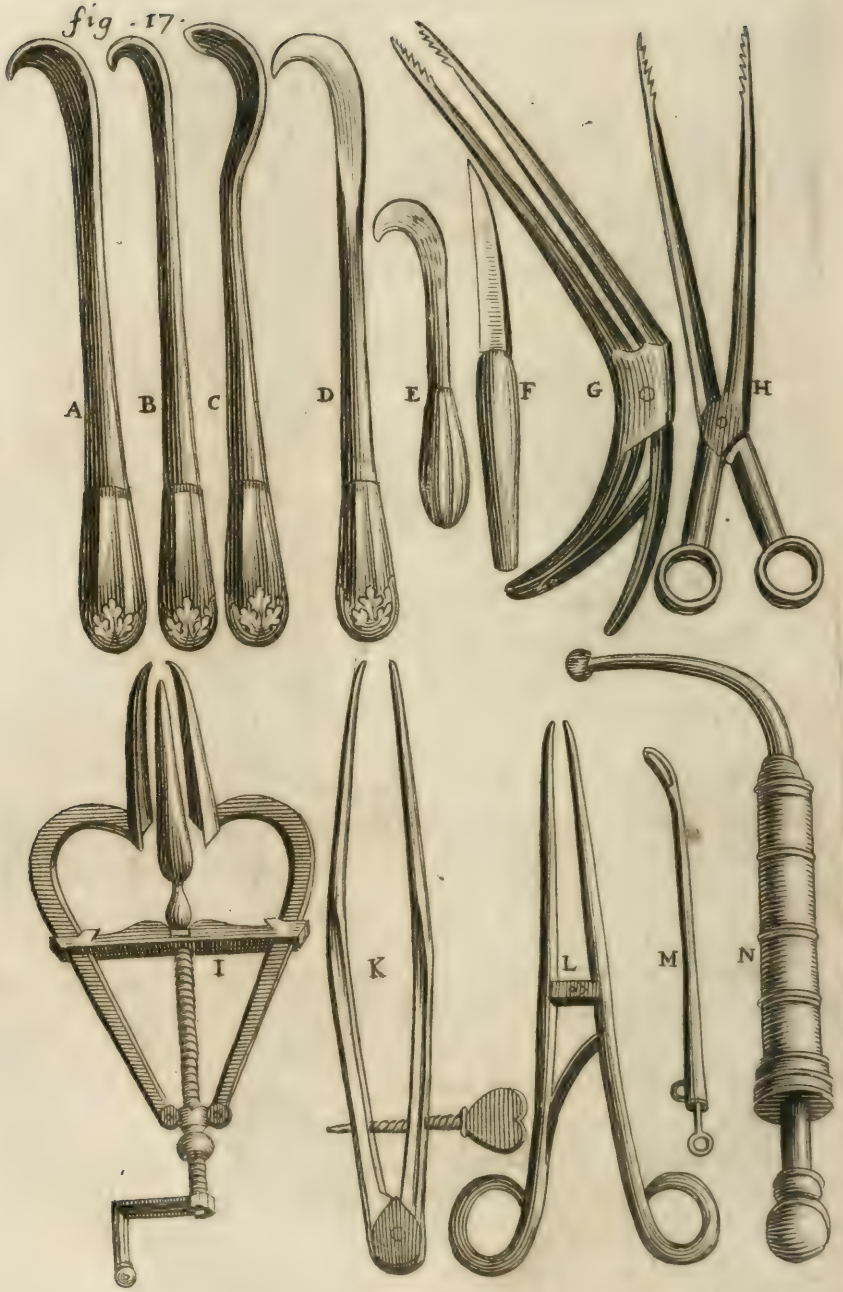
La plûpart des Auteurs veulent qu'on la faſſe au coſté gauche du ventre, diſant qu'il eſt le plus libre, à cauſe du foye qui eſt au coſté droit; mais ſi on en veut croire mon ſentiment, elle ſera bien mieux, & plus adroitement pratiquée, en faiſant l'ouverture juſtement au milieu du ventre, entre les deux muſcles droits; car en cét endroit il n'y a que les tegumẽs & la ligne blanche à couper, au lieu qu'elle ne ſe peut pas faire à côté, ſans inciſer les deux muſcles obliques & le tranſverſer leſquels étant couchez l'un ſur l'autre formẽt une épaiſſeur aſſez conſiderable, outre qu'il en ſort bien plus de ſang que vers le milieu du ventre; ce n'eſt pas qu'il importe que ce ſang s'écoule (comme il ne laiſſe pas de faire, quand la femme ne vient que d'expirer) mais parce-

qu'il empêche par ſa ſortie, de voir diſtinctement a faire bien l'operation. Pour en venir donc plus facilement & plus promptement a bout le Chirurgien ayant mis la femme morte en une ſituation où ſon ventre ſoit un peu éminent, prendra un bon & fort ſcalpelle, bien tranchant d'un ſeul coſté; ſemblable à celuy qui eſt marqué par la lettre F. en la table des inſtrumens qui eſt aprés ce Chapitre, avec lequel il fera au plus vite, & tout d'un coup, ou à deux ou trois fois tout au plus (s'il veut pour plus grande ſureté) une inciſion au milieu du ventre, entre les deux muſcles droits juſques au peritoine, de la longueur & étenduë de la Matrice; ou environ; aprés quoy il le percera ſimplemẽt avec la pointe de ſon inſtrumẽt, pour y faire une ouverture à y mettre un ou deux doigts de ſa main gauche, dans laquelle il les introduira auſſi-toſt pour l'inciſer en le ſoulevant avec eux & conduiſant l'inſtrument, de peur qu'il ne pique les inteſtins à proportion de la premiere ouverture des tegumens; ce qu'étant fait, il verra incontinent paroître la Matrice, à laquelle il fera ouverture de la même maniere qu'il aura fait l'inciſion du peritoine, prenant bien garde à ne pas enfoncer ſon inſtrument tout d'un coup bien avant, croyant trouver la Matrice épaiſſe d'un ou de deux travers de doigt, comme la plûpart des Auteurs aſſurent contre la verité, en quoy il ſe tromperoit auſſi-bien que ceux qui n'y ont jamais fait de reflexion: car il eſt certain qu'elle n'a pas à l'heure de l'accouchement, pendant que l'enfant y eſt encore contenu avec ſes eaux: plus d'une ſeule ligne d'épaiſſeur, qui eſt à peu prés celle que peut avoir un de nos écus d'argent, quoy qu'ils nous ayent tous chanté, que par la providẽce Divine & choſe miracuſe, plus elle s'étẽd dans la groſſeſſe, plus elle devient épaiſſe, ce qui eſt abſolument faux bien eſt vray ſeulement, qu'elle l'eſt un peu plus en ce temps, & l'endroit où l'arrierefaix y eſt adherent, auquel lieu ſa ſubſtance eſt pour lors comme ſpongieuſe; mais par tout le reſte de ſon étenduë & de ſa circonference, elle eſt extrémement minée, & elle la devient d'autant plus qu'elle ſe dilate, juſques à ce qu'ayant eſté vuidée, par l'accouchement de l'enfant qu'elle contenoit, elle vient à s'épaiſſir, en contractant & ramaſſant en ſoy-même toute ſa ſubſtance, qui étoit avant extraordinairement étenduë. C'eſt ainſi (ſuivant que je l'ay plus particulierement expliqué au traité des parties de la femme qui ſervent à la generation) que la veſſie de l'urine, qui étant pleine eſt extrêmement mince, nous paroit de l'épaiſſeur d'un demi travers de

doigt, lorſqu'elle eſt tout à fait vuide, laquelle venant derechef à s'étendre pour contenir l'urine qui y afflue, redevient d'autant plus mince qu'elle ſe dilate. Aprés donc avoir ainſi fait ouverture de la Matrice, il inciſera pareillement les membranes de l'enfant, ſe gardant bien de le bleſſer avec l'inſtrument, enſuite dequoy il le verra incontinent paroître, & le tirera dehors au plûtoſt, avec l'arrierefaix qu'il ſeparera promptement du fond de la Matrice; & reconnoiſſant qu'il eſt encore vivant, il loüera Dieu, & le remerciera d'avoir ainſi benit, & fait réuſſir ſon operation.

Mais les enfans qu'on tire de la ſorte en pareilles rencontres, ſont ordinairement ſi foibles (s'ils ne ſont tout-à-faits morts, comme il arrive le plus ſouvent) qu'on a biẽ de la peine à connoître d'abord ce qui en eſt. On ſera neanmoins aſſuré que l'enfant eſt encore vivant, ſi en touchant le cordon proche du nombril, on ſent quelque peu mouvoir les arteres umbilicales, comme auſſi le cœur, en luy mettant la main ſur la poitrine; dequoy étant certain, il ſera baptiſé au plutoſt par le Preſtre qui aura aſſiſté la mere à ſa mort, au defaut duquel le Chirurgien ou quelqu'autre aſſiſtãt l'ondoyera; ce qu'étãt fait, on tâchera de le faire revenir de ſa foibleſſe, en luy ſoufflant un peu de vin au nez & dans la bouche, & le réchauffant juſques à ce qu'il commence à ſe mouvoir de luy meſme. Les Sages femmes mettent ordinairement aux enfans ainſi foibles l'arrierefaix tout chaudement ſur le ventre. ſi cela ſert de quelque choſe, c'eſt plutoſt à raiſon de la chaleur tiede de cét arrierefaix, que pour autre cauſe; car il eſt impoſſible que l'enfant en puiſſe recevoir aucun eſprit, depuis qu'il eſt une fois ſeparé de la Matrice, & encore moins lors que la femme eſt ainſi morte. Pour ce qui eſt de la chaleur elle ne luy eſt aſſurément pas nuiſible; mais la peſanteur de cette maſſe qu'elles luy mettent ſur le ventre, eſt plutoſt capable de l'étouffer, par la compreſſion qu'elle y fait, que de luy aider en autre choſe: outre cela, quand l'arriere faix eſt refroidy, elles le mettent dans un poêlon, où elles ont fait chauffer du vin, duquel elles croyent que des eſprits s'élevent, qui étant portez au travers des vaiſſeaux umbilicaux juſques au ventre de l'enfant, luy redonnent de la force; mais comme j'ay dit autre part, cela eſt bien inutile, & le meilleur & le plus prompt remede eſt de l'en ſeparer incontinent, & de luy entr'ouvrir un peu la bouche, luy nettoyant & débouchant auſſi le nez, s'il y avoit quelque ordure, pour luy aider d'autant plus facile-

fig. 17.



ment à reſpirer, le tenant cependant auprés du feu, juſques à ce qu'il ſoit un peu revenu de ſa foibleſſe, luy ſoufflant auſſi à la bouche & au nez un peu de vin comme il eſt dit, afin qu'il le puiſſe ſavourer, & en ſentir l'odeur qui ne luy peut nuire en cette rencontre, quand on obſerve une mediocrité à la choſe.

Aprés avoir aſſez amplement parlé dans ce ſecond Livre, tant de l'accouchement naturel, que de ceux qui ſont contre nature, & donné de ſuffiſans moyens au Chirurgien, pour pouvoir aider les femmes au premier, & remedier aux autres dans toutes les differentes occaſions pour leſquelles il peut être journellement appellé, il ne nous reſte plus pour y mettre fin, que de faire connoître par leur repreſentation, quels ſont les inſtrumens convenables à l'Art, enſuite dequoy nous paſſerons au troiſiéme Livre, dans lequel il ſera traité de beaucoup de choſes, que ceux qui veulent pratiquer les accouchemens doivent neceſſairement ſçavoir.

EXPLICATION DES INSTRUMENS.

A. *Crochet propre à faire extraction de l'enfant mort.*

B. *Autre crochet, qui ſert à même fin, ſelon que la neceſsité le requiert plus petit, ou plus grand.*

C. *Crochet mouſſe, propre à tirer la teſte d'un enfant qui ſeroit demeurée ſeule dans la Matrice, en la tenant d'une main, & de l'autre l'embraſſant avec ce crochet. Tous ces crochets doivent être aſſez forts, & ſur tout, bien polis, & ſans aucunes inégalitez, afin de ne pas bleſſer la Matrice en operant, & longs de dix grands poulces ou environ, en y comprenant leur manche, qui doit être d'une groſſeur mediocre, afin de le pouvoir tenir aſſez ferme.*

D. *Couteau courbe, égal en longueur aux crochets, propres à ſeparer l'enfant monſtrüeux, à percer le ventre de celuy qui eſt hydropique, & à inciſer la teſte pour en vuider le cerveau, ou à la ſeparer en pieces, quand, pour être trop groſſe & monſtrüeuſe, elle eſt reſtée ſeule dans la Matrice, & ſeparée du corps de l'enfant.*

E. *Autre petit couteau courbe, propre à même fin, mais qui n'eſt pas ſi commode, d'autant qu'il ne peut être conduit que par une ſeule main.*

F. *Scalpelle, propre à faire l'operation ceſarienne incontinent aprés la*

mort de la femme.

G. *Bec de gruë, propre à tirer les corps étranges hors de la Matrice, quand on n'y peut pas porter toute la main, pour le faire.*

H. *Autre instrument propre à même chose.*

I. *Dilatatoire à trois branches, servant à ouvrir la Matrice pour découvrir les ulceres, ou autres maladies qui y sont quelquefois situées profondement.*

K. *Autre dilatatoire à deux branches, qui sert aussi à même fin.*

L. *Autre dilatatoire encore plus commode.*

M. *Sonde creuse, propre à tirer l'urine de la vessie, quand la femme ne peut pas uriner d'elle-même.*

N. *Seringue, propre à faire des injections jusques au fond de la Matrice, laquelle doit avoir un bouton perforé de plusieurs trous à l'extremité de son canon.*

CHAPITRE XXXIV.

Des instrumens de Chirurgie, qui peuvent servir à faire l'extraction de l'enfant mort & monstrueux en grosseur.

IL faut observer que les instrumens que j'ay fait representer à la fin de ce Livre, peuvent souvent servir à garantir la femme de la mort, s'ils sont conduits dans les occasions où ils sont requis, par la main d'un Expert & prudent Chirurgien; mais si on les met en celle d'un ignorant brutal, c'est mettre une épée en celle d'un furieux, lequel du même instrument qui pourroit servir à sa deffence, & à son salut, s'il en usoit avec prudence, en creuse son propre tombeau quand il en fait un mauvaise usage. C'est pourquoy ce pauvre Auteur nouveau, dont j'ay déja parlé cy-devant à la fin du 13. chap. de ce second Livre, qui dit avec jactance, dans les placards de son ridicule Livre, qu'il fait afficher en grand volume à tous les coings de ruë de Paris pour leurer les bonnes femmes, qu'il sçait operer sans se servir jamais d'instrumẽs que de la seule main, peut facilement être convaincu de grande ignorance, par tous ceux qui se connoissent en l'art; parce qu'il est tres-certain qu'il y a plusieurs occasions où on ne peut pas s'en dispenser, si on veut sauver la vie à la femme; comme pour luy tirer du ventre un enfant mort & monstrueux en grosseur, dont la tête est fortement engagée depuis plusieurs jours entre les os du passage, ou pour percer le

ventre

ventre, ou la tête de celuy qui eſt exceſſivement hydropique de ces parties,ou pour tirer une groſſe téte d'enfant reſtée ſeule dans la Matrice, aprés que la mâchoire inferieure en eſt tout-à-fait ſeparée : & quant à ce qu'il allegue dans quelques obſervations de ſon beau Livre qu'il dépece,& met en morceaux la tête ou le corps d'un enfant avec les ſeuls ongles de ſes doigts,ſans inſtrumens, dont on ne ſe doit pas, dit-il,ſervir,de peur de bleſſer la Matrice,qui eſt celuy qui ne ſçait pas qu'une des principales conditions de la main d'un Chirurgiẽ qui veut pratiquer les accouchemens,eſt d'avoir les ongles exactement rognez & que pour ce ſujet il ſeroit impoſſible de dépecer ainſi un enfant?& quand même il conſerveroit ſes ongles ſans les rogner, pour s'en ſervir à cét uſage , il faudroit certainement qu'ils fuſſent plus forts , & plus crochus que ceux d'un Aigle pour en venir à bout,à moins que le corps de l'enfant ne fut entierement pourry : mais qu'il apprenne de moy que le Chirurgien qui eſt expert en ſon Art, ne ſe met aucunement en danger de bleſſer la Matrice avec ſes inſtrumens , parce qu'il ne s'en ſert jamais qu'il ne les conduiſe avec une de ſes mains miſe au devant pour l'en garantir;de ſorte que je conſeille à cét Auteur de s'en ſervir en ces occaſions,plûtoſt que de ſes ongles,qui ſont pires que des inſtrumens; & comme apparemment il en ignore la bonne methode,qu'il liſe attentivement mon Livre pour s'en inſtruire, & qu'il conſidere bien ce que j'ay dit dans tout le Ch. 31. de ce ſecond Livre, en parlant de l'extraction de l'enfant mort,auquel lieu j'ay enſeigné tout ce que le Chirurgien doit obſerver avant que de ſe ſervir d'inſtrumens. C'eſt l'avertiſſement le plus charitable que je luy puiſſe donner.

Non ergo deſpiciat ullum inſtrumentum,quin ſint omnia apud te præparata: inexcuſabilis eſt enim qui hanc artem profitetur, & non habet in promptu quæ ad hanc artem requiruntur. Albucaſis cap. 67. Lib. 2. Meth.

LIVRE III.

DU TRAITEMENT DES FEMMES *accouchées, des maladies & ſymptomes qui leur arrivent durant leurs couches : du traitement des enfans nouveau-nés ; de leurs maladies les plus ordinaires, & des conditions neceſſaires au choix des nourrices.*

LA groſſeſſe eſt une mer ſi orageuſe, ſur laquelle la femme groſſe & ſon enfant voguent durant l'eſpace de neuf mois entiers, & l'accouchement qui en eſt le ſeul port, eſt ſi plein de dangereux écueils, que tres-ſouvent l'un & l'autre aprés y être arrivez, & y être même débarquez, ont encore beſoin de beaucoup d'aide, pour les garantir de quantité d'incommoditez, qui ont coûtume de ſuivre les peines & fatigues qu'ils y ont endurées. Nous avons fait connoître au premier Livre en parlant des maladies de la groſſeſſe, le moyen d'empêcher que la femme ne faſſe naufrage dans cette mer, durant un ſi long voyage, & nous avons enſeigné au deuxiéme comment elle peut entrer dans ce port & y débarquer avec ſureté par l'accouchement. Il reſte donc maintenant pour mettre fin à noſtre œuvre, que nous expoſions en ce troiſiéme & dernier, de quelle façon la mere & l'enfant doivent aprés cela être gouvernez, & que nous declarions comment on doit ſubvenir en ce temps à pluſieurs indiſpoſitions qui leur arrivent aſſez ſouvent. Examinons premierement celles qui regardent la femme nouvellement accouchée, aprés quoy nous paſſerons à celles qui concernent l'enfant nouveau-né.

CHAPITRE PREMIER.

Ce qu'il faut faire à la femme auſſi toſt qu'elle eſt accouchée & delivrée naturellement.

INcontinent aprés que la femme aura été accouchée & delivrée de ſon arrierefaix, il faut prendre garde que ſon détachement ne ſoit ſuivy d'une grande perte de ſang; ce qu'ayant reconnu n'être pas, on ſe dépêchera de luy mettre au devant de l'entrée de ſa Matrice un lin-

ge aſſez doux & maniable, plié en cinq ou ſix doubles, pour empêcher que l'air froid entrant au dedans, ne ſoit cauſe que les vaiſſeaux qui doivẽt laiſſer écouler peu à peu les vuidanges, n'en ſoient tout-à-coup trop reſtreints, par la ſuppreſſion deſquelles il ne manqueroit pas d'arriver beaucoup de fâcheux accidens, comme grandes douleurs & tranchées dans le ventre, inflammation de Matrice, fiévre, pleureſie, & pluſieurs autres dont nous parlerons cy-aprés chacun en ſon particulier, à raiſon dequoy la mort même pourroit bien ſurvenir.

Lorſque l'entrée de la Matrice aura été ainſi bouchée, ſi la femme n'avoit pas été accouchée dans ſon lit ordinaire, elle y ſera portée incontinent aprés, par une forte perſonne, ou par pluſieurs, s'il en eſt beſoin, plutoſt que de luy permettre de ſe lever ſur ſes pieds pour y aller elle-même, lequel lit doit auparavant avoir été tenu tout prêt, bien chauffé, & garny comme il eſt requis, à cauſe des vuidanges; mais ſi elle y avoit été accouchée (comme c'eſt le mieux & le plus ſeur, afin de n'être pas obligé de la tranſporter ainſi) on en oſtera auſſi-tôt les linges & les autres garnitures qu'on y avoit mis pour recevoir les eaux le ſang & autres immondices qui ſortent dans le temps de l'accouchement; aprés quoy on la mettra en une ſituation commode pour prendre le repos qui luy eſt bien neceſſaire, afin de la rétablir des peines & des douleurs qu'elle a endurées pendant tout ſon travail, laquelle doit être en telle ſorte qu'elle ait la tête & le corps un peu élevez, tant afin de reſpirer plus librement, que pour donner lieu aux vuidanges, & principalement au ſang qui fluë pour lors, de s'écouler plus facilement, & de ne pas ſe cailler en grumeaux, qui étant retenus cauſeroient de grandes douleurs; ce qui arriveroit ſi on ne luy laiſſoit la liberté de ſortir par cette ſituation, en laquelle on luy fera abaiſſer les cuiſſes & les jambes jointes l'une contre l'autre, luy mettant (ſi elle le ſouhaitte, pour ſe mieux délaſſer) quelque petit oreiller par deſſous les jarrets, ſur lequel ils puiſſent être un peu appuyez: étant ainſi couchée, il faut qu'elle ne ſoit pas plus d'un côté que de l'autre; mais juſtement ſur le milieu du dos, afin que la Matrice puiſſe mieux reprendre ſa ſituation naturelle.

La coûtume la plus ordinaire, eſt de faire prendre aux femmes auſſi-toſt qu'elles ſont accouchées, une once d'huile d'amandes douces tirée ſans feu, avec autant de ſyrop de capilaires, le tout meſlé enſemble; ce qui ſert pour adoucir & lenir interieurement la gorge, qui

a eſté échauffée & enroûée par les continuelles lamentations, par les cris, & par les grands efforts de retenir ſon haleine, que la femme a faits pendant tout ſon travail, comme auſſi afin que l'eſtomach & les inteſtins en étant enduits, n'en ſoient pas tant travaillez de douloureuſes tranchées: mais cette drogue fait ſi mal au cœur à quelques fẽmes, qu'étãt forcées de la prendre avec averſion & grand degout, elle eſt capable de leur faire plus de mal, que de les ſoulager en autre choſe: c'eſt pourquoy on n'en dõnera qu'à celles qui le ſouhaitent qui n'en ont aucun dégout. J'eſtime biẽ mieux pour ce ſujet un bon boüillon, qu'on fera prendre à la femme auſſi-toſt qu'elle ſera un peu remiſe de la grande émotion de ſon accouchement, parcequ'il luy ſera beaucoup plus agreable & plus profitable qu'une telle drogue: & luy ayant accommodé & penſé ſon ventre, ſes mammelles, & ſes parties baſſes, de la maniere que nous allons dire au Chapitre ſuivant, on la laiſſera repoſer & dormir ſi elle peut, ſans luy faire aucun bruit, ayant bien clos les rideaux de ſon lit, & fermé les portes & les fenêtres de ſa chambre, afin que ne voyant aucune clarté elle s'aſſoupiſſe plus aiſément. Si l'accouchement avoit eſté fâcheux, on ſe gouverneroit en ce cas ſelon que les accidens le requerroient, comme il ſera cy prés declaré; mais ce que nous avons dit en ce lieu, eſt ſeulement la regle de celuy qui eſt naturel, & auquel il ne s'eſt rencontré aucune difficulté extraordinaire.

CHAPITRE II.

Des remedes convenables aux parties baſſes, au ventre & aux mammelles de la nouvelle accouchée.

COmme les parties baſſes de la femme reçoivent une tres-grande diſtenſion par la ſortie de l'enfant, on doit à cauſe de cela empécher qu'il n'y ſurvienne inflammation: c'eſt pourquoy auſſi-toſt qu'on aura nettoyé ſon lit des immondices de l'accouchement, & qu'elle y aura eſté miſe dans la ſituation que nous avons dite au precedent Chapitre, on luy appliquera exterieurement ſur l'entrée de toute la partie honteuſe, un cataplaſme anodin, compoſé de deux onces d'huile d'amendes douces avec deux œufs frais, y mettant le blanc & le jaune, qu'on fera cuire enſemble ſur les cendres chaudes, dans une écuelle d'argent, ou autre, remuant le tout avec une cueillere, comme pour

faire des œufs broüillez, juſques à ce qu'il ſoit cuit en conſiſtance de cataplaſme mollet, lequel étant étendu ſur un linge, on luy mettra mediocrement chaud ſur la partie, aprés en avoir oſté le linge avec quoy on l'avoit bouchée auſſi-toſt qu'elle a eſté accouchée, & l'avoir nettoyée des grumeaux de ſang qui y pourroit eſtre reſtez. Ce remede eſt fort temperé, & propre pour appaiſer la douleur que les femmes reſſentent ordinairement en ces lieux, à cauſe de la violence qui leur a eſté faite par la ſortie de l'enfant: on le doit laiſſer trois ou quatre heures, aprés quoy on le renouvellera une ſeconde fois, ſi beſoin eſt, pour autant de temps; enſuite de cela on fera une décoction avec orge, graine de lin, & cerfeüil, ou avec aigremoine, guimauve & violiers, dans une chopine de laquelle on ajoûtera une once de miel roſat, avec quoy, l'ayant fait tiedir, on baſſinera deux ou trois fois par jour, pendant les cinq ou ſix premiers de la couche, toutes les levres de la vulve, pour les nettoyer du ſang & des autres excrémens qui proviennent des vuidanges. Cét étuvement ſera bon auſſi pour temperer & appaiſer la douleur de ces parties. Quelques perſonnes ſe ſervent pour ce ſujet de lait tiede, & pluſieurs femmes uſent d'eau d'orge ſimplement. On ne doit pas dans le commencement ſe ſervir d'aucune choſe qui puiſſe reſtreindre les vuidanges; mais aprés que douze ou quinze jours ſeront paſſez, & que les purgations auront flué aſſez abondamment, on pourra uſer de quelque remede qui commence à fortifier ces parties, à quoy ſera propre la décoction faite avec les roſes de Provins, les feuilles & les racines de Plantain, & l'eau de forge, & lorſque les vuidanges auront eû leur évacuation entiere & ſuffiſante, comme il arrive pour l'ordinaire, aprés le dix-huitiéme ou vingtiéme jour, on fera pour celles qui le ſouhaittent une lotion fort aſtringente, qui ſera propre à fortifier & à reſtreindre ces lieux qui ont été beaucoup relâchez, tant par la grande extenſion qu'ils ont reçuë, que par les humiditez dont ils ont été abreuvez pendant un ſi long temps. Ce remede ſera compoſé d'écorce de grenade, *une once & demie*, de noix de cyprés, *une once*, glands de cheſne, *demie once*, terre ſigilée, *une once*, roſes de Provins, *une poignée*, & alun de roche, *deux dragmes*, leſquelles choſes on fera infuſer durant toute la nuit dans cinq demy-ſeptiers de gros vin auſtere, ou bien de peur qu'il ne ſoit trop piquant, on mêlera une partie d'eau de forge avec ce vin, aprés quoy on fera bouillir le tout juſques à ce qu'il ſoit reduit à une

pinte,& on le paſſera enſuite dans un linge,en l'exprimant fortement & de cette décoction on en baſſinera au ſoir & au matin les parties afin de les fortifier & raffermir au mieux qu'il ſera poſſible:je dis au mieux qu'il ſera poſſible,car il n'y a pas lieu de les remettre jamais au même état qu'elles étoient avant la portée des enfans. Ne nous arrêtons pas davantage en ce lieu, & paſſons aux remedes convenables au ventre de la nouvelle accouchée.

La pluſpart des Auteurs veulent qu'incontinent aprés l'accouchement, on mette ſur le ventre de la femme la peau d'un mouton noir écorché tout vif pour ce ſujet,& qu'on l'y laiſſe quatre ou cinq heures d'autres veulent que ce ſoit celle d'une liévre. A la verité,je croy bien qu'à raiſon de la chaleur naturelle de telles peaux, le remede ne ſeroit pas mauvais; mais auſſi je craindrois que peu de temps aprés, elles n'apportaſſent plus d'incõmodité à la femme, qu'elles ne luy ſeroient utiles,& qu'elles ne luy cauſaſſent par leur humidité en ſe refroidiſſant quelque friſon qui ſeroit tres-préjudiciable,en cauſant ſuppreſſion des vuidanges qui devroient s'écouler, outre que c'eſt un remede de trop grand appareil;car à chaque femme qui accoucheroit,il faudroit qu'il y eût toûjours un boucher tout preſt, ou une autre perſonne qui ſçût faire promptement telle operation, & qu'il fût pour ce ſujet dans la chambre meſme, ou à tout le moins dans le logis, afin de pouvoir avoir cette peau toute chaude pour s'en ſervir cõme il eſt dit. Ils veulent auſſi qu'on mette ſur le nombril de la femme une petite emplâtre de *Galbanum*, au milieu de laquelle il y ait un peu de civette, & que cela ſoit propre (à ce qu'ils s'imaginent) à tenir la Matrice en état, parce que ſe réjoüiſſant d'une telle odeur, elle ſe releve d'elle-même pour s'en approcher; mais comme ce remede n'eſt fondé que ſur une croyance qui eſt tout à-fait ſuperſtitieuſe, je ne ſuis pas d'avis qu'on uſe de telle pratique: il ſuffit ſeulement de luy tenir le ventre bien chaudement en la ſituation que nous avons dite,& d'empêcher qu'elle ne ſente aucun froid.

A l'égard du bandage qui eſt convenable à la femme accouchée, il doit être fort lâche le premier jour, quand le travail a été rude, à cauſe que pour le peu qu'il pourroit comprimer le ventre,il incommoderoit grandement la femme qui l'a fort douloureux en ce temps, comme auſſi la Matrice qui a été beaucoup travaillée:c'eſt pourquoy on obſervera qu'il ſoit ſimplement contentif dans le commencement.

Les Sages-femmes veulent qu'il ſerve par le moyen des compreſſes, tant pour relever la Matrice & la tenir en état, que pour en exprimer de tous cotez les vuidanges qui ont beſoin d'être évacuées; & les gardes abuſées de telle croyance, ſerrent quelquefois tant le ventre de leurs accouchées, qu'elles font contuſion avec leurs groſſes compreſſes à la Matrice qui eſt fort douloureuſe dans les premiers jours, dont s'enſuit une inflammation tres-dangereuſe. Ce bandage & ces compreſſes ne peuvent pas avoir aucune priſe pour relever la Matrice ainſi qu'elles s'imaginent, d'autant que ſon fond, qui eſt la principale partie, étant vague dans la cavité de l'hypogaſtre, ce qui eſt appliqué ſur le ventre, ne peut point la tenir ſtable & ſujette, ce que ne permet pas outre cela l'interpoſition de la veſſie qui eſt ſituée ſur elle. Pour ce qui eſt de l'opinion qu'elles ont qu'un tel bandage ſert encore à exprimer les vuidanges de la Matrice, il faut qu'elles ſe déſabuſent de cette erreur, car il n'en arrive pas de méme que lors qu'en preſſant dans une ſerviette la viande bouillie, on en fait ſortir le jus, parceque cette évacuation des vuidanges eſt entierement un œuvre de nature, que la forte compreſſion, au lieu d'y aider, empêcheroit par la douleur qu'elle cauſeroit à la Matrice, & par l'inflammation qui y ſurviendroit. Sans nous arrêter donc à la maniere ordinaire de faire ce bandage, nous nous en ſervirons ſelon que la raiſon le requiert, & non ſelon la mauvaiſe coûtume qu'ont les gardes, deſquelles la methode eſt de mettre premierement ſur le ventre une compreſſe pliée en quatre ou cinq doubles, de figure d'échaudé ou triangulaire, pour relever (à ce qu'elles prétendent) la Matrice, & parfois deux autres roulées fort fermes aux deux coſtez vers les eines pour la tenir en état, de peur qu'elle ne vacille & ne panche plus d'une part que d'autre, avec encore une autre quarrée, large de tout le ventre, qu'elles poſent ſur la premiere; aprés cela elles font leur bandage d'une ſerviette pliée en deux ou trois doubles, de largeur d'un quartier d'aune, avec quoy elles ſerrent & compriment ainſi le ventre.

J'approuve fort volontiers qu'on ſe ſerve de ce bandage & d'une bonne grande compreſſe quarrée ſur tout le ventre, pourvû qu'il ne ſoit que ſimplement contentif durant les ſept ou huit premiers jours, afin de le tenir ſeulement en état, obſervant cependant de le défaire & remuër de temps en temps, pour faire une embrocation ſur le ventre de la femme (s'il étoit douloureux & qu'elle y eût des tranchées) avec

huile d'amandes douces & d'hypericon mêlées enſemble, ce qu'on fera chaque jour; mais aprés ce temps on le pourra ſerrer peu à peu, pour ramener & ramaſſer les parties qui ont été grandemẽt étenduës par la groſſeſſe; ce qui ſe peut faire ſeurement pour lors; car la Matrice par l'évacuation des vuidanges qui ſe ſont écoulées, eſt tellement diminuée & appetiſſée, qu'elle ne peut pas être trop comprimée par ce bandage. Venons maintenant à ce qu'il convient faire aux mammelles.

On y mettra des remedes propres à faire évader le lait, ſi la femme ne veut pas être nourrice, deſquels nous parlerons cy-aprés : mais ſi elle deſire l'être, on ſe contentera de luy tenir le ſein bien clos & couvert, avec linges doux & molets, qui l'entretiendront chaudement de peur que le lait ne s'y grumelle; & ſi on craint que le ſang ne s'y porte trop abondamment, on y fera quelque embrocation d'huile roſat avec un peu de vinaigre mêlez enſemble, dont on trempera auſſi quelque petit linge fin pour mettre deſſus, obſervant ſi la femme veut nourrir ſon enfant, qu'elle ne luy donne pas à tetter le même jour qu'elle ſera accouchée, à cauſe que toutes ſes humeurs ſont alors extrêmement émûës des douleurs & de l'agitation de l'accouchement: C'eſt pourquoy elle differera tout au moins juſques au lendemain à le faire, & il ſeroit encore mieux qu'elle attendit quatre ou cinq jours & même davantage, afin de laiſſer paſſer le plus grand tranſport du lait, & l'abondance des humeurs qui affluënt aux mammelles dans les premiers jours, durant leſquels une autre femme luy donneroit à tetter. Parlons à preſent du regime de vivre que la femme doit garder pendant tout le temps de ſa couche.

CHAPITRE III.

Du regime de vivre que l'accouchée doit obſerver durant tout le temps de ſa couche, quand elle n'eſt accompagnée d'aucuns accidens.

QUoyque la femme ſoit accouchée naturellement, il faut neantmoins qu'elle obſerve un bon regime de vivre, pour prevenir & empêcher beaucoup de fâcheux accidens qui luy peuvẽt arriver pendant ſa couche; dans les premiers jours de laquelle on la doit traiter en ce qui concerne ſon boire & ſon manger, preſque comme ſi elle avoit

avoit la fiévre, pour faire enſorte qu'elle ne luy vienne pas, d'autant qu'elle y eſt pour lors toute diſpoſée ; auſſi luy arrive-t-elle ſouvent, pour la moindre faute qu'elle peut commettre en ſon regime.

Il ne faut pas à cét égard être du ſentiment de la plûpart des gardes, qui diſent qu'on doit bien nourrir les femmes accouchées, tant pour réparer leurs forces diminuées par la grandeur de leur travail, & par la quantité du ſang qu'elles ont perdu dans leurs accouchement, & de celuy qui s'évacuë encore enſuite, à raiſon dequoy elles croyent qu'il faut manger, afin d'en refaire d'autre, que pour leur remplir auſſi le ventre qu'elles ont tout vuide, aprés que l'enfant en eſt dehors mais il vaut beaucoup mieux ſuivre en cela le conſeil qu'*Hipocrate* nous donne dans l'Aphoriſme 10. du ſecond Livre auquel il nous dit, *impura corpora quò plus nutriveris, cò magis læseris*, tant plus tu nourriras les corps impurs, d'autant plus tu les bleſſeras. Or il eſt certain que la femme nouvellement accouchée eſt de cette eſpece, comme nous le pouvons connoître par la quantité de vuidanges & de ſuperfluitez qui s'écoulent de ſa Matrice en ce temps, auquel pour ce ſujet elle doit vivre fort ſobrement, principalement aux trois ou quatre premiers jours, durant leſquels elle ſera nourrie ſeulement avec boüillons au veau & à la volaille, œufs frais & bonne gelée, ſans uſer d'aucuns alimens ſolides dans ce commencement, mais lorſque la plus grande abondance de ſon lait ſera un peu paſſée, elle pourra avec plus de ſureté mãger quelque peu de pôtage à ſon dîner, & quelque petit morceau de poulet bouilly, ou de mouton, ſelon ſon apetit aprés quoy ne luy arrivant aucun accident, on luy donnera peu à peu plus largement de la nourriture, pourvû cependant que ce ſoit un tiers moins, qu'elle a coûtume d'en prendre quand elle eſt en parfaite ſanté, & que les alimens qu'on luy donnera pour lors ſoient viandes de bonne & facile digeſtion, ſans luy permettre d'uſer de ſes gâteaux, tartes, & autres patiſſeries qui ſe mangent ordinairement à la collation qui ſe fait enſuite du Bateſme de l'enfant. Pour ſon boire il ſera de ptiſanne ou à tout le moins d'eau boullie, prenant bien garde à ne la luy pas donner trop froide ; elle pourra auſſi (pourvû qu'elle n'ait pas de fiévre) boire un peu de vin blanc bien trempé d'eau, aprés les cinq ou ſix premiers jours ſeulement.

Quoyque nous preſcrivions en general un tel regime pour toutes celles qui ſont nouvellement accouchées, il y en a toutefois qui ne le

doivent pas obſerver ſi exactement ; comme ſont les femmes de grand travail, leſquelles étant d'un temperamment tres-fort & robuſte, doivent être nourries un peu plus pleinement, à qui neanmoins ſi on ne change la qualité de leurs alimens ordinaires, on en doit retrancher la quantité, ayant toûjours égard en toutes perſonnes à la coutume. C'eſt ce que le même *Hipocrate* nous enſeigne en l'Aphor. 17. du 1. Livre, où il dit, *animadvertendi ſunt quibus ſemel, aut bis, & quibus copioſior, aut parcior, aut per partes cibus eſt offerendus ; dandum verò aliquid tempori, regioni, ætati, & conſuetudini.* Il faut bien aviſer & remarquer les perſonnes à qui on doit donner des viandes une ſeule fois ou deux, comme auſſi à qui on doit donner plus ou moins, ou peu à peu, mais il faut accorder quelque choſe au temps, au pays, à l'âge, & à la coûtume. Ce que nous avons dit doit ſuffire pour l'ordonnance de ſon boire & manger.

L'accouchée ſe doit auſſi tenir en grand repos dans ſon lit, couchée ſur le dos, la teſte un peu élevée, ſans ſe tourner ſi ſouvent de coſté & d'autre, afin que la Matrice ſe raffermiſſe mieux dãs ſa premiere ſituation: elle ne prendra en ce temps aucun ſoin de ſon ménage; mais elle en cõfiera la charge à quelqu'une de ſes parentes ou amies; elle parlera le moins qu'elle pourra, & que ce ſoit à voix baſſe, & on ne luy rapportera aucune mauvaiſe nouvelle qui luy puiſſe donner de la triſteſſe; car toutes ces choſes cauſent tant d'émotion & de trouble aux humeurs, que la nature ne les pouvant dominer, n'en peut auſſi faire l'évacuation neceſſaire, au ſujet dequoy la mort eſt arrivée à pluſieurs.

Les femmes bourgeoiſes ont une tres-mauvaiſe coutume dont elles ſe devroient abſtenir, qui eſt qu'elles font ordinairemẽt baptiſer leurs enfans le deuxiéme ou le troiſiéme jour aprés leur accouchement, enſuite dequoy toutes leurs parentes & amies viennent faire la collation dans la chambre de l'accouchée, où étant, elle eſt obligée de tant parler & répondre au compere & à la commere, & à tous venans, durant une apreſdînée entiere, pour faire les complimens de cette ceremonie, qu'elle en a la tête toute étourdie, & quoy qu'il n'y ait perſonne dans la compagnie qui ne boive à ſanté, elle la perd neantmoins par le bruit qu'on luy fait aux oreilles ; outre auſſi qu'elle eſt ſouvent contrainte par honneur de s'abſtenir de demander le baſſin, ou ſes autres neceſſitez, pour raiſon dequoy elle eſt grandement incommodée ; & cela ſe pratique juſtement dans le temps qu'elle devroit a-

voir plus de repos ; à cauſe que c'eſt vers ce troiſiéme jour que le lait ſe porte plus abondamment aux mammelles ; c'eſt ce qui fait que le lendemain de ce jour de fête elle a ſouvent une groſſe fiévre, pour s'y être trop tourmentée. J'approuve fort qu'on baptiſe l'enfant le plûtoſt que faire ſe pourra ; mais il faudroit differer ce feſtin juſques à ce que l'accouchée ſe portât bien, ou à tout le moins on le devroit faire en un lieu où elle n'entendit aucun bruit, & n'en vît pareillement rien, de peur de l'incommoder de la ſorte, & pour éviter qu'elle ne fut tentée par ces ſortes de patiſſeries qui s'y mangent, deſquelles elle ne doit point gouter, d'autant que tels mets ſont grandement étouffans, & de trop difficile digeſtion.

On fera en ſorte de luy tenir toûjours le ventre libre avec clyſteres luy en donnant à tout le moins de deux jours l'un, leſquels ſerviront non ſeulement pour évacuer les gros excrémens, mais auſſi pour attirer d'autant plus les vuidanges en bas. Aprés que la femme aura vécu d'un tel regime durant trois ſemaines, (qui eſt à peu prés le temps auquel elle s'eſt purgée de la plus grande partie de ſes vuidanges) avant que de ſe relever, pour achever de nettoyer d'autant plus les lieux, devant que d'y rebâtir en y travaillant ſur nouveaux frais, on luy donnera une petite medecine, qu'on reïterera ſi beſoin eſt, compoſée de ſené, caſſe, & ſyrop de chicorée compoſé de rhubarbe, laquelle ſervira pour purger l'eſtomach & les inteſtins des mauvaiſes humeurs que la nature n'a pas pû évacuer par la Matrice, comme elle a fait les autres ſuperfluitez qui s'en ſont écoulées ; ce qu'étant fait, s'il ne luy reſte aucune indiſpoſition, on la pourra baigner une ou deux fois, pour la décraſſer de toutes les immondices, dont elle peut avoir eû la ſuperficie du corps enduite durant ſes couches ; enſuite dequoy on luy laiſſera le ſoin de ſe gouverner elle-même ſuivant ſa coutume.

CHAPITRE IV.

Le moyen de faire évader & tarir le lait aux femmes qui ne veulent pas eſtre nourrices.

IL y a un grand nombre de remedes dont on ſe ſert ordinairement pour cét effet : les uns empêchent que les humeurs n'afluënt tant aux mammelles, & les autres diſſipent & reſolvent en partie le lait qui y eſt contenu.

Ceux qui empêchent que les humeurs ne s'y portent si abondamment, font l'huile rosat & le vinaigre mêlez ensemble, avec quoy on fait un liniment sur toutes les mammelles, ou l'onguent *populeon* avec le *cerat* de *Galien*, mélez en égale portion, dont on étendra un peu sur un linge, ou sur un papier gris, pour le mettre sur le sein. D'autres usent de linge trempez en verjus tiede, dans lequel aucuns font fondre un peu d'alun pour avoir plus d'astriction, & d'autres y appliquent la lie de gros vin toute pure, ou mélée avec huile rosat.

Les remedes qui resolvent & dissipent le lait des mammelles, sont le cataplasme composé des quatre farines, miel, & safran, qu'on fait cuire avec la décoction de cerfeuil ou de sauge. D'autres en font un de miel tout pur; & quelques autres en frotent seulement le sein, & y mettent par dessus des feuilles de choux rouges, aprés en avoir ôté les grosses côtes, & les avoir fait un peu amortir au feu : ce remede fait évader le lait assez promptement. Il y en a qui font bouillir de buis & de sauge en urine, dont ils fomẽtent ensuite les mammelles chaudement, & en trempent un linge pour mettre dessus. Mais en appliquant toutes ces choses sur le sein, & en les rechangeant, il faut sur tout bien prendre garde que la femme n'y ressente aucun froid, comme aussi de n'y pas causer inflammation & apostеme, au lieu d'en faire évader le lait: c'est pourquoy on choisira les remedes refrenans, repercussifs, ou resolutifs, selon que les differentes dispositions le requerront.

Je connois des femmes qui tiennent pour grand secret, & pour chose tres-certaine, & propre à bien faire évader leur lait, de mettre & vêtir tout chaudement la chemise de leur mary, aussi-tost qu'il l'a ostée de dessus son corps, & de la garder jusques à ce que le lait soit écoulé; mais s'il s'évade pendant ce temps, c'est superstition que de croire que cette chemise en soit la cause, & qu'elle produise un tel effet; cela vient bien plûtost de ce que toutes les humeurs du corps ayant pris d'elles-mesmes un autre cours qu'aux mammelles, n'y affluënt plus de jour en jour en si grande abondance: c'est pourquoy en se servant de tous ces remedes, on ne doit pas obmettre le principal, qui est de faire en sorte qu'elles se portent en bas, procurant pour ce fait une bonne & ample évacuation des vuidanges; & pour y aider, on doit aussi tenir le ventre libre avec clysteres qui puissent les provoquer, ainsi faisant, le lait s'évadera facilement.

Tout ce que nous avons dit dans les premiers Chapitres de ce troi-

siéme Livre, se doit seulement pratiquer quand la nouvelle accouchée n'est accompagnée d'aucune indisposition; car s'il luy en arrivé, on se doit comporter d'une autre maniere, & selon que les accidens le requerront. C'est maintenant dequoy nous allons parler dans les Chapitres suivans.

CHAPITRE V.

De plusieurs maladies & symptomes qui arrivent à la Femme nouvellement accouchée, & premierement de la perte de sang.

NOus avons parlé autre part de la perte de sang qui précede l'accouchement, & montré que le seul moyen d'y remedier est d'accoucher la femme le plûtost qu'il sera possible, il faut à present voir ce qu'il convient faire à celle qui survient incontinent, ou peu aprés l'accouchement, provenant de ce que les orifices des vaisseaux de la Matrice, qui sont devenus trois ou quatre fois plus amples durant la grosseſſe qu'ils n'étoient auparavant, sont recemment ouverts par le détachement de l'arrierefaix, contre lesquels il estoit joint & attaché: Ce sang fluë pour lors d'autant plus abondamment qu'il est subtil & échauffé naturellement, ou par l'agitation d'un long & rude travail & que la femme est avec cela fort sanguine & pletorique.

C'est accident peut souvent arriver pour avoir détaché l'arrierefaix avec trop de promptitude & de violence; il est aussi quelquefois cause de ce qu'il en reste quelque portion dans la Matrice, ou bien quelque espece de faux germe; car pour lors en s'efforçant de l'expulser, elle exprime & fait fluër le sang hors des vaisseaux nouvellement ouverts & quelquefois un gros grumeau de ce sãg caillé, demeurãt dans le fond de la Matrice peut produire le mesme effet, lequel souvent à cause de la distention qu'il en fait, excite des douleurs pareilles à celles que la femme avoit pour accoucher, qui la tourmentent jusques à ce qu'elle l'ait vuïdé, aprés quoy elle est soulagée; mais quelquefois le sang ne laissant encore de toûjours couler, & demeurant dans le fond de la Matrice, il s'en fait de nouveaux grumeaux, qui sont cause que l'accident recommence comme auparavant, & qu'il continuë ainsi par plusieurs fois, dans l'intervalle desquelles il flue au dehors seulement quelque serosité de ce sang retenu qui se dissout; ce qui fait croire à ceux qui ne se connoissent pas bien en l'Art que le flux est cessé, quoy

qu'il coule toûjours au dedans, ou il eſt arreſté par une portion qui s'y eſt ainſi coagulée ; mais quand ce caillot vient à tomber, on le voit ſortir derechef tout pur, & avec abondance.

La perte de ſang eſt un accident plus dangereux que tous les autres qui peuvent arriver à la femme nouvellement accouchée, & qui la conduit ſi promptement au tombeau, quand il ſort abondamment qu'on n'a pas ſouvent le temps d'y pouvoir remedier. C'eſt pourquoy on ſe depéchera au plûtoſt en cette occaſion de faire les choſes convenables, tant pour l'arreſter, que pour le détourner des lieux d'où il ſort.

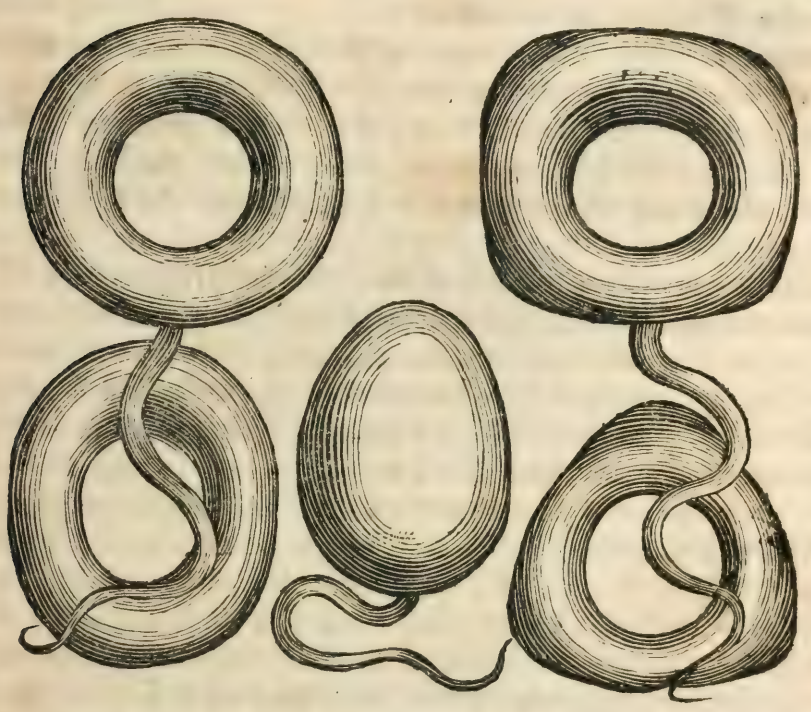
Pour ce ſujet on aura égard à ce qui peut exciter un tel flux de ſang ſi c'étoit quelque faux germe ou une portion de l'arriere-faix, ou des caillots de ſang reſtez en dedans qui en fuſſent cauſe, on fera promptement ſon poſſible de les tirer dehors, ou d'en procurer auſſitoſt l'expulſion ; mais ſi le ſang ne laiſſe pas de toûjours couler, quoy qu'il ne reſte rien dans la Matrice, pour lors la femme ſera ſaignée du bras, ſi ſes forces ſont ſuffiſantes, obſervant durant la ſaignée de fermer par intervalles l'ouverture de la veine, afin de mieux faire diverſion du ſang ſans diminuer les forces ; elle ſera couchée ayant le corps également ſitué, & non élevé, afin que le ſang ne ſe porte trop vers les parties inferieures; elle ſe tiendra en grand repos ſans ſe remuer d'un coſté ny d'autre, pour ne pas cauſer agitation aux humeurs; on ne doit pareillement luy ſerrer le ventre avec aucun bandage, ny avec aucunes compreſſes poſées deſſus; car en le comprimant ainſi, le mal en ſeroit augmenté: l'air de ſa chambre ſera auſſi un peu rafraîchy, & la femme ne ſera pas trop couverte en ſon lit, afin que la chaleur n'excite le ſang à fluër de plus en plus. Tout le monde deffend en cette occaſion de donner des clyſteres à la femme, de peur (ce dit-on) d'attirer encore davantage les humeurs en bas ; mais je me ſuis trouvé en pluſieurs rencontres où en ayant uſé tout au contraire, les pertes de ſang ont ceſſé par lavemens, & meſme aſſez forts, ce que je veux bien expliquer afin qu'on y prenne garde en pareille occaſion.

Je fus appellé il y a bien neuf ans pour voir une femme qui avoit eſté ſurpriſe d'un grand flux de ſang, incontinent aprés que ſa Sage-femme l'eût délivrée ; ce qu'elle fit avec un peu trop de violence, comme m'aſſura la Malade, qui me dit avoir ſenty une tres grande douleur dans l'inſtant qu'elle luy tira l'arrierefaix, qu'elle entendit meſme ſe

détacher avec bruit : Depuis le moment qu'elle fut ainſi délivrée, elle perdit pendant cinq ou ſix jours continuellement une ſi grande abondance de ſang, que j'aurois bien eu de la peine à croire qu'elle en eût pû tant vuider ſans mourir, ſi je ne l'avois vû moy-même : on ſe ſervit durant tout ce temps inutilement de tous les remedes imaginables, pour pouvoir faire ceſſer cét accident ; & comme elle ſe plaignoit avec cela de tres-grandes douleurs de ventre, on luy donna quelques lavemens anodins & rafraîchiſſans, de peur que luy en faiſant prẽdre d'autres plus forts, le ſang n'en fût encore excité à fluër de plus en plus, elle en prit quatre ou cinq de la ſorte, qu'elle rendit comme on luy avoit donnez, ſans aucune matiere ; ce que voyant, & préjugeant qu'elle avoit aſſurément quelques gros excrémens retenus dans les inteſtins dés avant ſa couche, qui ne pouvant être évacuez par ces clyſteres anodins, luy cauſoient une grande colique qu'elle ſentoit par tout le ventre, qui en paroiſſoit même tout gonflé, ſur ce préjugé je luy en fis donner un commun & un peu fort, contre le ſentiment neãmoins de pluſieurs perſonnes, qui ne connoiſſant pas bien la cauſe de la maladie aſſuroient qu'il falloit bien s'en garder parce qu'il augmenteroit encore indubitablement (ce diſoient-elles) la perte du ſang ; mais l'iſſuë en fut toute contraire à leur attente ; car la malade rendit avec ce lavement un plein baſſin de gros excremens, qui croupiſſant depuis long-temps, & s'étant endurcis par leur ſéjour, avoient bouché le paſſage à beaucoup de vents qu'elle rendit auſſi en même temps. Or les inteſtins pleins de ce groſſes matieres étant agitez à chaque moment par ces vents, agitoient auſſi, & comprimoient continuellement la Matrice, au moyen dequoy la perte de ſang étoit toûjours entretenuë, laquelle ceſſa incontinent aprés que cette colique eut été diſſipée, par l'évacuation de ces excremens ; & depuis ce temps-là m'étant trouvé en pluſieurs autres occaſions où le flux de ſang étoit encore entretenu par même cauſe, en ayant uſé de la même maniere, l'iſſuë en a été auſſi toute ſemblable. C'eſt pourquoy il y a quelque apparence qu'il y ait des excremens retenus de la ſorte dans les Inteſtins, on ne fera aucun ſcrupule de donner des clyſteres qui les puiſſent évacuër, s'abſtenant en cette rencontre de ceux qui ſont adſtringens ; car ils les endurciroient & les retiendroient encore davantage, ce qui augmenteroit, ainſi faiſant, la maladie.

Mais si outre cela le sang fluë continuellement, pour lors on essayera les derniers remedes, qui sont de mettre coucher la femme sur la paille fraîche, avec un simple drap sans aucun matelas, afin qu'elle n'ait pas les reins si échauffez, luy mettant le long des lombes des serviettes trempées en oxycrat froid, à moins que ce ne fût en hyver, auquel cas on le feroit un peu tiedir : on luy fera aussi prendre par la bouche du jus de pourpier seul, ou mêlé parmy ses bouillons, *Galien* dit, au 5. chapitre du 5. Livre *de la Meth.* avoir arrêté avec l'injection de l'eau de plantain le flux de sang de la Matrice qu'on n'avoit pas pû faire cesser durant quatre jours par aucun autre remede. J'ay veu quelques femmes tenir aussi pour un tres-bon remede aux pertes de sang de cette nature, de faire une ceinture de l'herbe appellée vulgairement *renoüée*, ou *trainasse*, mise entre deux linges, & de l'appliquer fraichement autour du corps de la Malade. Ainsi faisant, on arrêtera un peu l'impetuosité du sang, en temperant sa chaleur, & par ce moyen on concentrera vers le principe le peu qu'il en reste au corps de la femme ; & afin de luy conserver ses forces, qui s'affoiblissent extrêmement par l'évacuation de ce tresor de la vie, on luy donnera de demy-heure en demy-heure un peu de bon consommé, avec quelque cuillerée de gelée, & un jaune d'œuf par intervalle, sans luy faire prendre beaucoup d'alimens à la fois, à cause que son estomach ne les pourroit pas digerer ; & son boire sera un peu de vin rouge avec de l'eau ferrée. Mais si nonobstant toutes ces choses le sang continuë toûjours à fluër, pour lors la femme tombe souvent en syncope, & est en tres-grand danger d'en perdre bien-tost la vie, parce qu'on ne peut pas porter aucun remede propre sur les vaisseaux ouverts en ces lieux, comme on feroit en d'autres parties.

CHAPITRE



Ces cinq figures repreſentent des differens peſſaires propres à relever & à retenir la Matrice pour empeſcher qu'elle ne tombe comme elle fait dans la deſcente.

CHAPITRE VI.

De la deſcente & chûte de la Matrice & du ſiege de la Femme nouvellement accouchée.

POur mieux faire entendre la choſe, je feray deux ſortes de deſcentes ou relaxations, comme auſſi deux ſortes de chûtes ou précipitations de Matrice, toutes leſquelles ne different que du plus ou du moins qu'elle eſt tombée; car la deſcente eſt quand la Ma-

trice s'abaiſſe & deſcend ſeulement ſans ſortir, & la chûte eſt quand elle tombe entierement dehors.

La premiere ſorte de deſcente ou relaxation, eſt celle en laquelle le corps de la Matrice tombe dans le *vagina*, en telle façon qu'en mettant le doigt on ſent l'orifice interne fort proche; la ſeconde eſpece eſt quand la Matrice étant encore plus abaiſſée, on voit manifeſtement cét orifice paroître à l'exterieur de la partie honteuſe.

La chûte eſt auſſi de deux ſortes, en la premiere la Matrice tombe tout-à-fait dehors, ſans que ſon fond ſoit neantmoins renverſé, & ſans qu'on le puiſſe voir interieurement, mais on voit ſeulement ſon orifice, qui paroît à l'extremité d'une groſſe maſſe charnuë qui compoſe le corps de la Matrice; c'eſt ce qu'on appelle précipitation de Matrice. Et l'autre chûte de Matrice qui eſt la plus fâcheuſe de toute eſt celle qu'on nomme perverſion ou renverſement; pour lors elle eſt non ſeulement tout-à-fait tombée dehors, mais ſon fond eſt auſſi renverſé de telle façon, qu'on le voit tout uny & ſans orifice, à cauſe qu'il eſt pareillement retourné. La Matrice ainſi tombée ſemble n'eſtre qu'un gros morceau de chair ſanglante, & comme une eſpece de *ſcrotum*, qui pend entre les cuiſſes de la femme; & ce qui eſt d'étonnant en cette rencontre, eſt qu'on voit la maiſon de l'enfant qui eſt la Matrice, ſortir par la porte, qui eſt ſon orifice interne.

La deſcente & la chûte de Matrice procedent ou de la relaxation, ou de la ruption de ſes ligamens. Les femmes qui ont quantité de fleurs blanches ſont ſujettes à ces relaxations, & ces ligamens s'étendent encore ou ſe rompent dans les facheux & violens accouchemens, comme auſſi par la trop frequente portée des enfans gros & peſans, quelquefois par une grande toux, par des frequens & forts éternuëmens, pour avoir ſauté, ou s'eſtre laiſſé tomber de haut, pour aller en coche, en charrette, à cheval, ou par autres voitures rudes & ſecoüantes, pour avoir ſoulevé avec grand effort quelque peſant fardeau, pour avoir trop leve les bras en les portant par deſſus la tête, pour avoir eû un flux de ventre de longue durée, avec fortes épreintes & grands teneſmes; dautant que toutes ces choſes ſecouënt & pouſſent grandement la Matrice en bas quand elle eſt pleine d'enfant; & ſes ligamens étant par ce moyen relâchez ou

rompus, ne la peuvent plus retenir, ce qui fait qu'elle descend & tombe facilement aprés que l'enfant en est dehors. Quoyque nous disions que ces ligamens se rompent par les causes que nous venons de specifier, nous ne devons pas croire qu'il s'en fasse une totale ruption; car cela seroit bien difficile, mais il se fait seulement un détachement d'une partie de leurs fibres, qui fait que leur corps s'allonge ensuite plus qu'il ne devroit. Mais la cause la plus frequente des descentes & chûtes de Matrice, est celle qui provient des violens & fâcheux accouchemens; ce qui arrive principalement quand l'enfant se presente dans une situation en laquelle il ne peut pas sortir, & quand il a la tête trop grosse, ou quand l'orifice interne ne se dilate pas assez pour luy faire voye dans le temps; car pour lors la Matrice est poussée avec tant de force en bas, sans que l'enfant puisse avancer au passage, que ses ligamens en sont extrêmement tiraillez & relâchez; & à quoy aident encore beaucoup toutes sortes de violens remedes qu'on fait prendre souvent mal à propos à la femme, pour luy faire expulser l'enfant mort; comme aussi quand y ayant quelque disposition premiere on tire trop fort, & tout d'un coup l'arriere-faix grandement adherent au fond de la Matrice, & d'autant plûtôt encore, si portant la main au dedans (comme on est obligé de faire pour délivrer la femme, lorsque le cordon est rompu) on prend & tire au milieu de l'arriere-faix le corps même de la Matrice. Nous avons montré au Chapitre dixiéme du second Livre, le moyen de ne s'y pas tromper, & d'en venir adroitement à bout.

La femme qui a une chûte de Matrice ressent une grande pesanteur au bas du ventre, avec une difficulté d'uriner, & une extrême douleur aux reins & aux lombes, vers l'endroit où sont attachés ses ligamens, & on voit sortir des humiditez rousâtres & sanglantes à travers cette masse de chair qui luy pend entre les cuisses. La relaxation & la chûte de Matrice peuvent bien arriver à toutes sortes de femmes, pour les causes alleguées cy-dessus, & même aux filles, comme je l'ay quelquefois vû; mais le renversement entier ne se fait jamais qu'ensuite de l'accouchement, & souvent immediatement aprés; à cause que pour lors son orifice interne est presque aussi étendu que son fond, ce qui n'est pas de même en autre temps, où étant fermé, il ne luy peut pas laisser lieu de se renverser ainsi. J'ay montré, au Chapitre seiziéme du second Livre, le moyen de

preſerver la femme de cét accident en l'accouchant, quand elle y eſt diſpoſée, auquel lieu on aura recours pour en éviter la repetition.

Si on remedie promptement à la relaxation & à la chûte de la Matrice, en la reduiſant & remettant en ſon lieu naturel, on peut facilement en eſperer gueriſon, & d'autant plûtoſt que la femme ſera jeune, & la maladie recente; mais ſi elle eſt vieille, & qu'il y ait déja long-temps que la Matrice ſoit tombée, elle en eſt d'autant plus incurable, & la chûte de Matrice qui arrive incontinent aprés l'accouchement, peut meſme faire mourir la femme en peu d'heures, ſi elle n'eſt tres-promptement reduite, comme il eſt arrivé il y a prés de deux ans à une femme alliée de Monſieur *Cantot* mon Confrere, laquelle mourut une heure & demie aprés eſtre accouchée, par la faute de ſa Sage-femme, qui ne luy reduiſit pas auſſi-tôt ſa Matrice qui étoit chûte, s'étant peut-être trompée, comme font pluſieurs autres, qui ne ſe connoiſſent pas à la choſe, & croyant que ce gros morceau de chair ſanglante qu'elles voyent ſortir de la partie honteuſe, ſoit quelque mole que la nature veut mettre dehors, font de violens efforts pour la tirer avec leurs mains; ce qui cauſe d'inſuportables douleurs & ſouvent la mort à la pauvre femme, faute de la faire promptement ſecourir par gens bien connoiſſans en l'art; car il ſe fait pour lors un grand flux de ſang, & la Matrice eſtant tombée ſe tumefie tellement d'abord qu'elle ne peut plus eſtre remiſe, & les accidens qui en ſurviennent ſont ſi fâcheux que ſouvent la femme meurt avant qu'on y puiſſe remedier. La même choſe eſt encore arrivée depuis peu par l'ignorance & l'imprudence d'une autre Sage-femme, qui voyant que la Matrice d'une femme qu'elle venoit d'accoucher étoit ainſi tout-à-fait tombée, & ne ſe connoiſſant pas capable d'y remedier, en prit une telle épouvante, qu'elle s'enfuit auſſi-tôt du logis, pour éviter les huées que pluſieurs autres femmes qui étoient preſentes faiſoient aprés elle, abandonnant entierement la malade en ce pitoyable état, laquelle mourut preſque auſſi-tôt, faute d'être ſecouruë dans cette extrême neceſſité. Mais ces ſortes de fautes ne ſont pas ſeulement commiſes par l'ignorance de quelques Sages-femmes; car il y a des Chirurgiens qui ne ſont pas quelquefois plus capables en ces matiéres que des Sages-femmes, comme je l'ay bien connu il n'y a pas ſix mois, en la femme d'un

Chirurgien du Faux-bourg S. Germain, à laquelle un autre Chirurgien du même Faux-bourg voulant, à ce qu'il disoit, extirper un corps étrange qui luy sortoit de la Matrice, avoit tellement tiré par ignorance le corps de la Matrice dont elle avoit une descente depuis quelques années, qu'elle en mourut peu de jours ensuite, à cause de l'extrême douleur qu'il luy fit en tiraillant ainsi fortement cette partie, à laquelle il survint aussi-tôt une grande inflammation, accompagnée de douleurs de ventre insuportables, avec une grosse fiévre, & autres accidens funestes qui la firent perir.

Pour la curation de cette maladie on aura égard à deux choses; la premiere est de reduire la Matrice en son lieu naturel, & la deuxiéme de l'y contenir & fortifier. Pour executer la premiere, qui est de la reduire, si la Matrice est tout-à-fait tombée ou renversée, on fera devant toutes choses uriner la femme, & on luy donnera, si besoin est, un clystere, pour évacuer les gros excrémens qui sont dans le *Rectum*, afin que la réduction en soit plus facile; aprés quoy on la fera coucher sur le dos, ayant les fesses plus élevées que la tête, puis on luy fomentera avec le vin & l'eau tiede, ou avec le lait, tout ce qui est tombé dehors, & ensuite ayant pris un linge bien mollet, on la remettra en son lieu naturel, la repoussant avec la main peu-à-peu de côté & d'autre; & si la chose fait trop de peine, à cause que ce qui est sorty est déja fort gros & tumefié, on l'oindra d'huile rosat, ou de celle d'amandes douces, pour le faire rentrer plus facilement, observant aprés en avoir fait la reduction, d'essuyer cette huile le mieux qu'il sera possible, pour éviter la récidive: mais si la Matrice ainsi faisant, demeure dehors sans pouvoir être remise, à cause qu'elle est excessivement enflammée & tumefiée, ce qui arrive quand on est trop long-temps sans y faire les remedes necessaires, pendant quoy elle est continuellement salie & abreuvée de l'urine, & des autres excrémens qui contribuënt beaucoup à sa corruption, pour lors il y a grand danger qu'elle ne tombe tout-à fait en gangrene, & que la femme n'en meure ensuite. Neantmoins *Ætius* & *Paul Æginete*, disent qu'on a vû échaper des femmes, à qui pour un tel accident on voit entierement extirpé la Matrice. *Paré* rapporte quelque histoire semblable, ce que fait pareillement *Rousset* en son *enfantement cesarien*, mais cela arrive tres-rarement.

Quant à ce qui est du second moyen de la curation de cette mala-

die, lequel consiste à retenir la Matrice en son lieu & à la fortifier aprés l'y avoir remise, cela se fera par une situation convenable. La femme pour ce sujet se tiendra couchée sur le dos, ayant les fesses un peu hautes, les jambes un peu croisées, & les cuisses jointes l'une contre l'autre, afin d'empêcher qu'elle ne retombe. J'ay vû quelques femmes se servir à ce dessein d une éponge, qu'elles introduisent dans le *vagina*, mais je n'en trouve pas l'usage bon, à cause que l'éponge retient tous les excrémens de la Matrice dont elle s'abreuve, lesquels pour le peu qu'ils séjournent dans ce cloaque, acquierent une corruption qui augmente beaucoup leur acrimonie. C'est pourquoy le plus seur sera de luy mettre un pessaire dans le col de la Matrice, pour la tenir en état. On en fait de quatre ou cinq sortes, qui peuvent servir pour ce même dessein, dont on voit les differentes figures au commencement de ce Chapitre. Les uns sont ronds, & un peu oblongs, en figure d'œuf, de grosseur & longueur du col de la Matrice, dans lequel on les laisse, aprés les y avoir introduits; mais ceux-là rempliſſant toute la capacité du *vagina*, & n'étant pas percez, empêchent encore que les excremens de la Matrice ne puissent avoir une libre issuë; outre cela, ils sont sujets à tomber souvent dehors, & principalement dans le temps des menstruës; c'est ce qui fait qu'ils ne sont pas si utiles ny si commodes que les autres; qu'on fait avec un morceau de gros liege, afin qu'ils soient plus legers. Ils doivent être en figure de cercle épais, semblable à celle d'un petit bourlet, & être percez d'un assez grand trou dans leur milieu, lequel sert tant pour y loger, appuyer, & recevoir l'orifice interne de la Matrice, que pour donner passage aux vuidanges qui s'en évacuent. Il faut que ces sortes de pessaires soient recouvers de cire blanche, pour empêcher qu'ils ne se corrompent, & afin qu'ils en soient plus unis, & que par ce moyen ils ne puissent pas blesser la femme qui s'en servira, & ils doivent être assez larges, afin qu'étant introduits avec un peu de force, ils puissent plus facilement tenir; on peut aussi y mettre, si l'on veut, un petit lien, avec lequel ils seront retirez de temps en temps pour les nettoyer: neantmoins ce lien n'est pas necessaire, dautant qu'on les peut assez aisément retirer avec le seul doigt. Outre cela on doit remarquer qu'on en peut faire de ronds exactement, ou triangulaires, dont les angles soient mousſés. Ceux-cy tiennent quelquefois mieux & ne tombent

pas si facilement que les ronds. On en peut aussi faire d'or ou d'argent qui soient caves, afin d'être plus legers : mais on se servira des uns & des autres selon qu'on les jugera être plus convenables à la figure & à la disposition presente de la Matrice : & aprés que le pessaire aura été introduit & placé au lieu où il doit être, la femme ne le retirera point, si elle n'en est incommodée ; ce qui n'arrive pas quand le pessaire est bien fait ; car il n'est aucunement besoin qu'elle le retire pour le nettoyer, à cause qu'étant percé d'un grand trou, les excretions de la Matrice passent facilement à travers, & la femme peut aussi pour ce sujet user d'injections d'eau de plantain, d'eau de forge, ou d'autres qui aideront pareillement à fortifier la Matrice. Ces sortes de pessaires ne l'empêchent pas d'user librement du coit, en cas qu'elle ne s'en puisse abstenir (ce qu'il faudroit neanmoins qu'elle ne fist pas, afin qu'elle pût plûtôt guerir) ny même de devenir grosse, la semence de l'homme pouvant facilement être éjaculée à travers le trou du pessaire, jusques dans l'orifice interne de la Matrice, comme je puis assurer être arrivé à deux differentes femmes, lesquelles aprés avoir été plusieurs annés sans faire d'enfans, sont devenuës grosses, & ont toutes deux porté leur enfant jusques à terme, dont je les ay heureusement accouchées, quoy qu'elle eussent toûjours porté actuellement un pessaire que je leur avois mis, pour retenir des descentes de Matrice dont elles étoient tres-incommodées depuis plus de huit années.

Je ne peux assez m'étonner, au sujet de ces sortes de pessaires de l'erreur de *Rousset*, qui veut en la 6. Sect. de son Livre de *l'enfantement cesarien*, qu'on les introduise dans la propre cavité du fond de la Matrice ; ce qui ne se pourroit pas, à moins que ce ne fut immediatement aprés l'accouchement ; car en d'autres temps on ne pourroit pas jamais dilater suffisamment l'orifice interne ny le corps de la Matrice pour introduire un pessaire de la sorte, & quand même on l'y auroit mis (ce qui est entierement impossible) il ny pourroit aucunement rester, parce que la Matrice qui en seroit irritée par une douloureuse distention ; feroit continuellement des efforts pour le pousser dehors, comme elle fait pour rejetter les corps étranges, jusques à ce qu'elle en fût venu à bout ; & il s'ensuivroit de là que le pessaire ne pouvant être introduit dans le fond de la Matrice qu'immediatement aprés l'accouchement, la plûpart des femmes

qui ont des descentes de Matrice, & particulierement celles qui ne font point d'enfant, n'en pourroient jamais recevoir aucun soulagement. Mais ce Docteur s'est grandement abusé; car le pessaire se met seulement dans le *Vagina*, ou col de la Matrice, où étant, il trouve suffisamment place, à cause de la substance membraneuse de ce col qui se dilate aisément, & y ayant été introduit avec un peu de force, il y est facilement retenu, à cause que l'entrée exterieure de ce col n'est pas si large, & il repousse vers le haut par le moyen de son épaisseur & retient le propre corps de la Matrice qui tomboit, l'orifice de laquelle se loge commodement dans le trou qui est au milieu du pessaire. Cette insigne absurdité de *Rousset* qu'il nous asseure par des ridicules argumens, comme si c'estoit une verité inconteſtable, me fait croire qu'il a pû s'estre laissé abuser de la même maniere, en la plûpart de ses histoires fabuleuses qu'il rapporte dans ce même Livre touchant l'opperation cesarienne.

Mais si on ne peut pas introduire le pessaire dans le fond de la Matrice d'une femme qui ne fait point d'enfant, à cause que la Matrice ne laisse jamais de vuide en sa cavité, qui est tres petite, & à cause que son orifice ne pourroit pas se dilater suffisamment, quelque violence qu'on y fist, il seroit encore bien plus impossible de dilater la Matrice d'une fille, pour y mettre un pessaire de la maniere que veut *Rousset*. Il y a des personnes qui ont de la peine à croire qu'une fille puisse avoir une chûte de Matrice, & qui s'imaginent que cette maladie n'arrive qu'aux femmes qui ont eû des enfans; mais ils se trompent: car quoy que les filles en soient rarement incommodées, j'en ay vû neantmoins plusieurs qui avoient de tres-fâcheuses descentes, & une entr'autres, qui étoit une pauvre servante, âgée seulement de 23. ans, à laquelle il étoit arrivé tout d'un coup une chûte entiere de la Matrice, par un violent effort qu'elle avoit fait en frottant un plancher à l'âge de seize ans; & comme elle n'osoit par honte communiquer sa maladie, elle laissa ainsi sa Matrice tombée, sans la pouvoir en aucune façon remettre durant sept ans entiers, aprés tout lequel temps, se laſſant enfin de mener une vie miserable, à cause de la grande incommodité qu'elle en recevoit, elle vint chez moy le 14. Septembre 1673. pour me demander le secours necessaire à son infirmité lequel je luy donnay charitablement. Sa Matrice étoit presque aussi

grosse

groſſe que la tête d'un enfant, & luy ſortoit entierement hors de la partie honteuſe, luy pendant par delà le milieu des cuiſſes : au bas de cette monſtrueuſe tumeur, qui paroiſſoit comme une groſſe veſſie charnuë laquelle n'étoit autre choſe que la ſubſtance du *Vagina* extrémement dilatée & bourſouflée, on ſentoit le propre corps de la Matrice, & on voyoit en l'extremité ſon orifice interne tres-petit, par lequel les menſtruës ſortoient reglement dans le temps ordinaire. Je tâchay de reduire doucement la Matrice de cette fille lorſqu'elle me vint voir ; mais y ayant trouvé de la difficulté, à cauſe de l'extréme groſſeur de la tumeur, & ne voulant uſer d'aucune violence pour faire cette reduction, je jugeay à propos de differer deux jours afin d'en venir à bout plus facilement, durant leſquels je luy conſeillay de ſe tenir de repos au lit, luy recommandant de ne vivre que de ſeuls boüillons, comme auſſi de prendre quelques clyſteres pour vuider le ventre de ſes excrémens ; ce qu'ayant été fait, je luy reduiſis ſa Matrice, en ſa ſituation naturelle, & pour la retenir & l'empêcher de retomber, je luy mis auſſi-tôt un peſſaire dans le *Vagina*, ou col de la Matrice, par le moyen dequoy elle eſt parfaitement & entierement delivrée de cette grande & fâcheuſe infirmité dont elle avoit été affligée depuis un ſi long-temps.

Lorſque la Matrice ſe purge de ſes vuidanges, il ne faut pas uſer d'autre choſe pour la fortifier, que de la tenir ainſi en état, & en ſa ſituation naturelle par le moyen d'un peſſaire ; car les remedes aſtringens qui ſeroient propres pour empêcher ſa relaxation, cauſeroient un grand préjudice à la femme en faiſant ſuppreſſion de ces ſuperfluitez, & on doit ſur tout obſerver dans cette maladie, de ne pas luy ſerrer le ventre avec aucun bandage, ſi ce n'eſt qu'il ſoit ſimplement contentif : c'eſt en quoy ſe trompent pluſieurs Sages-femme, qui croyant la retenir mieux en ſon lieu, ſerrent beaucoup le ventre de l'accouchée ; car en le comprimant ainſi fortement, elles pouſſent encore davantage la Matrice en bas : on luy doit auſſi donner le baſſin dans le lit, & même elle demeurera couchée en rendant les excremens, pendant quoy elle aura toûjours ſa main au devant, pour empêcher qu'elle ne retombe. Mais lorſque le temps des purgations ſera entierement paſſé, & qu'il s'en ſera fait une aſſez ample évacuation, on pourra ſans danger ſe ſervir d'injections aſtringentes, & même enduire le peſſaire d'une compoſition qui ait une

ſemblable vertu. On aura pareillement égard à toute l'habitude du corps, pour en tarir les humiditez par un regime univerſel, & la femme qui eſt nouvellement accouchée ne ſe relevera du lit qu'aprés cinq ou ſix ſemaines au plûtôt, obſervant auſſi de s'abſtenir entierement du coit durant tout ce temps, afin que la Matrice & ſes ligamens ſe puiſſent remettre, & ſe bien fortifier en leur ſituation naturelle.

Il arrive auſſi quelquefois que par les trop grands efforts que la femme fait durant ſon travail, le ſiege en eſt tout-à-fait pouſſé dehors : En ce cas, ſi l'enfant eſt bien avancé au paſſage, on ſe contentera ſeulement avant que cét accident vienne, de l'empêcher s'il y a moyen, en recommandant à la femme de ne pas s'épreindre ſi fortement ; mais s'il eſt entierement tombé, on attendra que l'enfant ſoit tout-à-fait ſorty pour le remettre ; car avant cela il ſeroit bien difficile de la faire ſans cauſer grande contuſion à l'inteſtin. Auſſi-tôt donc que la femme ſera accouchée, on en fera la reduction de la même façon que celle de la Matrice, aprés l'avoir fomenté, étuvé, & oint s'il eſt neceſſaire, prenant garde enſuite de ne pas donner à la femme durant ſes couches aucun lavement fort ny acre ; car les épreintes qu'elle feroit pour le rendre, luy exciteroient derechef la chûte de l'inteſtin.

Pour ce qui eſt des hemorrhoides, dont les femmes ſont ordinairement incomodées dans leur couches, il faut ſe contenter de les fomenter durant les premiers jours avec le lait tiede, pour en appaiſer la douleur ; ou bien on les oindra d'huile d'œuf, batuë dans le mortier de plomb, ou d'un peu d'onguent roſat, ou de quelque autre remede doux, évitant tous ceux qui les peuvent irriter, & procurant ſur toutes choſes une bonne évacuation des vuidanges de la Matrice ; car par ce moyen, qui eſt le plus ſalutaire, la douleur des hemorrhoïdes ne manquera pas de ceſſer. C'eſt pourquoy il ne faut pas y appliquer d'abord des ſangſuës, comme quelques uns font dans ces premiers jours, dautant que par l'évacuation qu'elle font, elles pourroient détourner celle des vuidanges, & même exciter une plus grande fluxion ſur les hemorrhoïdes, qui ſont pour lors tres douloureuſes, à cauſe qu'elles ont été recemment irritées par la compreſſion qui a été faite au ſiege dans la ſortie de l'enfant, au temps de l'accouchement. C'eſt ce qui fait que j'aimerois mieux

differer cette application de sangsuës aux hemorrhoïdes jusques au huitiéme jour aprés l'accouchement.

CHAPITRE VII.

Des contusions, & des déchirures des parties exterieures de la Matrice, causées par l'accouchement.

IL n'y a pas lieu de s'étonner de ce que souvent, & principalement dans les premiers accouchemens, il arrive des contusions & des déchirures aux parties basses de la femme; on en connoîtra facilement la cause, en faisant reflexion sur la grosseur de la tête de l'enfant, qui pour sortir de la Matrice, est obligée de faire aussi grande distinsion de ces parties qui sont étroites, qu'elle est grosse, lesquelles étant extrêmement pressées contre la dureté des os qui les environnent, en sont facilement contuses, & ne pouvant se dilater suffisamment, il est de necessité qu'elles se déchirent pour laisser passer l'enfant.

Presque toutes les femmes dans leur premier accouchement, se plaignent lorsque leur enfant est au passage, que la Sage-femme les pique, & les égratigne en ces parties, & croyent que les meurtrissures qui y sont aprés sa sortie, procedent de ce qu'elle les a trop souvent & trop rudement touchées avec la main; mais elles s'abusent grandement, car cela vient de ce que la tête de l'enfant fait en passant une violente distintion & separation des quatre caruncules, & des autres parties voisines lesquelles en sont meurtries, & quelquefois déchirées & de là est causée la douleur qu'elles disent sentir alors, comme si on les piquoit ou égratignoit, dont elles ne se pleignent jamais tant dans les accouchemens suivans, à cause que ces parties ayant une fois donné passage à un enfant, se relâchent & s'étendent aprés bien plus facilement, & avec d'autant moins de peine & de douleur que la chose a été plus souvent reïterée.

On doit bien prendre garde à ne pas negliger ces contusions & déchirures, de peur qu'elles ne dégenerent en ulceres malins; car

la chaleur & l'humidité de ces lieux, outre les immondices qui s'en écoulent continuellement, y contribueroient facilement, ſi on n'y apportoit les remedes convenables. C'eſt pourquoy auſſi-toſt que la femme ſera accouchée, s'il n'y a que de ſimples contuſions & écorchures, on luy mettra ſur les parties baſſes, pour en appaiſer la douleur, un petit cataplaſme, comme nous avons deja dit en un autre lieu, fait avec les œufs frais, dont on mêlera le jaune & le blanc avec huile roſat, lequel on fera un peu cuire ſur les cendres chaudes, en remuant le tout avec une cueillere, juſques à ce qu'il ſoit un peu lié, puis l'ayant mis ſur des étoupes fines, ou ſur un linge, on l'appliquera chaudement ſur tout l'exterieur de la vulve, l'y laiſſant pendant cinq ou ſix heures aprés quoy on l'oſtera pour mettre de côté & d'autre ſur chacune des lévres de petits linges trempez en huile d'hypericon, & en les renouvelant deux ou trois fois le jour, on étuvera ces parties avec eau d'orge & miel roſat, pour les netoyer des excremens qui s'écoulent de la Matrice ; & quand la femme voudra uriner, on les garnira de quelque linge pour empêcher que l'urine tombant deſſus, ne luy excite grande cuiſſon & douleur.

Quelquefois la contuſion a été ſi grande qu'il ſe fait inflammation des grandes lévres, où il ſe forme un abſcez aſſez conſiderable, comme je l'ay vû arriver en quelques rencontres. En ce cas on donnera iſſuë à la matiere qui s'y ſera faite, vers le lieu le plus declive & le plus commode, aprés l'évacuation de laquelle on fera une injection déterſive dans la cavité où elle étoit contenuë, avec eau d'orge & miel roſat, qu'on animera un peu d'eſprit de vin s'il y avoit danger de corruption, & quant au ſurplus, on penſera l'ulcere ſelon que l'art le requiert.

Mais il arrive quelquefois par un bien plus fâcheux & déplorable accident, que toute la partie inferieure de la fente, que nous appellons la fourchette, ſe déchire en la ſortie de l'enfant juſques au fondement, par le moyen dequoy les deux trous, ſçavoir celuy de la Matrice, & celuy de l'*anus*, ſe mettent à l'exterieur tout-à-fait en un, qui à cauſe de ſon énorme grandeur, reſſemble pour lors à la bouche d'un antre affreux. Si on laiſſoit une telle déchirure ſans en faire la reünion, la femme devenant groſſe un autre fois, accoucheroit enſuite avec bien plus de facilité, & ſans être en danger de la récidive qui s'y fait ordinairement, quand ces parties ſe ſont repri-

ſes aprés cét accident ; mais auſſi lors qu'elles demeurent disjointes & ſeparées de la ſorte, les femmes en ſont ſi incommodées, à raiſon des excrémens, qui barbouillent & infectent tellement toute leur nature, & les rendent ſi dégoûtantes à leur mary, & à elles-mêmes, comme encore ſi peu convenables au coït, qu'il vaut mieux en faire la reünion incontinent aprés l'accouchement. C'eſt pourquoy ayant nettoyé avec un gros vin tiéde toute cette déchirure, des excrémens qui peuvent être coulez entre ſes levres, on y fera une ſuture aſſez forte, à points ſéparez, y en faiſant deux ou trois, ou plus, ou moins, ſelon la longueur de la ſéparation, & prenant à chacun des points aſſez de chair, pour empêcher qu'ils ne quittent, aprés quoy on penſera la playe avec baûme agglutinatif, tel qu'eſt celuy d'*arceus*, ou avec quelqu'autre de ſemblable nature, y mettant une emplâtre & quelques linges par deſſus, qui puiſſent empêcher autant qu'il eſt poſſible, que l'urine & les autres excrémens n'y découlent ; car par leur acrimonie ils y cauſeroient grande cuiſſon & douleur ; & afin que ces parties ſe reüniſſent plus facilement, la femme aura toûjours ſes cuiſſes l'une contre l'autre, ſans les écarter aucunement, la traitant ainſi juſques à parfaite gueriſon. Mais ſi enſuite de cela elle devient encore groſſe, elle ſera obligée, pour ne pas tomber en pareil accident, d'oindre ſouvent ces parties avec huiles & graiſſes émollientes ; & lorſqu'elle ſera en travail, elle ne s'épreindra ſi fortement tout d'un coup ; mais elle laiſſera faire peu-à-peu la nature, qui ſera aidée par une Sage-femme, ou plûtôt par un Chirurgien bien entendu en ſon Art, lequel étant averti de la premiere diſgrace, fera ſon poſſible pour en éviter une ſeconde ; car ordinairement, ces parties ayant été dechirées une fois, il eſt bien difficile que la recidive ne vienne à l'accouchement ſuivant, à cauſe que la cicatrice qui s'y fait rétreſſit encore les lieux davantage ; c'eſt pourquoy il ſeroit à ſouhaiter, pour plus grande ſureté, que la femme ne fît plus d'enfans, afin de ne pas retomber en la même peine ; & ſi pour avoir negligé une telle déchirure, les lévres en étoient cicatriſées, il faudra, ſi on y veut remedier, en renouveller la cicatrice avec bons ciſeaux, ou avec le biſtory, comme on fait au bec de liévre, ou lévres fenduës, aprés quoy on en fera la reünion de la même façon que ſi elles étoient nouvellement ſeparés.

Il arrive auſſi quelquefois que le col de la veſſie qui a été tres-fortement comprimé pendant trois ou quatre jours par la tête de l'enfant qui ſera reſtée au paſſage, ne pouvant durant tout ce temps donner libre iſſuë à l'urine qui eſt retenuë en la veſſie, vient à s'enflâmer, & à ſuppurer entierement, par la pourriture qui ſurvient ordinairement aux parties baſſes de la femme apres ces ſortes d'accouchemens, enſuite dequoy il y reſte des fiſtules, qui cauſent une iſſuë involontaire de l'urine, qui eſt tres-incommode à la pauvre femme qui en eſt affligée, & même incurable, quand la fiſtule eſt grande, & qu'elle procede d'une entiere perte de la ſubſtance du col de la veſſie qui a ainſi ſuppuré : Mais ſi elle petite, & qu'il y ait peu de ſubſtance perduë, elle guerit quelquefois apres un ou deux mois d'incommodité. Ce fâcheux accident arrive le plus ſouvent apres le premier accouchement, à cauſe que la tête de l'enfant fait pour lors une plus grande contuſion de ces parties qui n'ont pas encore été dilatées que dans les autres accouchemens qui ſuivent, ou elles ſouffrent plus facilement, & ſans aucun prejudice la diſtenſion qu'elles ont déja receuës, à moins que la groſſeur du dernier enfant n'excedât beaucoup celle du premier ; auquel cas l'accident pourroit bien arriver pour le même ſujet.

Mais c'eſt aſſez ſouvent mal à propos qu'on blâme le Chirurgien, ou la Sage-femme, les accuſant à tort d'avoir été cauſe de ces fâcheux accidens, qui arrivent ordinairement ſans qu'il y ait eu aucunement de leur faute ; car quelque expert que ſoit le Chirurgien, il eſt quelquefois impoſſible qu'il les puiſſe empêcher, & principalement s'il eſt appellé trop tard pour ſecourir la femme ; c'eſt pourquoy on ne luy en doit pas imputer la faute, comme faiſoit la Sœur d'un Notaire de Paris, que le fus voir à *Fleury* prés de *Meudon*, le 2. Septembre 1672. laquelle taxoit de grande imprudence un Chirurgien de *Paris*, dont elle avoit été accouchée, il y avoit quatre ans, (quoy qu'il ait plus grande reputation qu'aucun autre pour le fait des accouchemens) l'accuſant de luy avoir arraché une partie de la veſſie, en luy tirant avec violence ſon enfant hors du ventre : mais comme l'ignorance de la veritable cauſe de ſon mal la faiſoit être de ce ſentiment, je le déſabuſay, autant qu'il me fut poſſible, & ſon mary qui avoit toûjours eû cette penſée auſſi bien qu'elle en leur expliquant, & faiſant entendre que la ſeule pourriture qui

étoit arrivée en ces parties apres ſon accouchement, pour les raiſons que j'ay dites cy-deſſus, avoit fait une perte de la plus grande partie de la ſubſtance du col de la Matrice, & de tout celuy de la veſſie, d'où procedoit une iſſuë involontaire d'urine qu'elle avoit toûjours euë depuis ce temps-là, accompagnée d'une continuelle & inſupportable douleur qui luy faiſoit traîner une vie languiſſante, & miſerable, que je crus devoir bien-tôt ſe terminer par la mort de cette pauvre femme, à cauſe du mauvais état auquel je la vis pour lors, ce qui arriva en effet quelques jours apres comme je l'avois predit à ſon mary.

CHAPITRE VIII.

Des trenchées qui viennent à la femme nouvellement accouchée, & de leurs differentes cauſes.

LE plus commun accident duquel ſont ordinairement incommodées la plus grande partie des femmes durant leurs couches, eſt celuy des trenchées qui leur arrivent peu de temps aprés être accouchées. Nous avons montré cy-devant comme on avoit coûtume de les prévenir, en leur faiſant prendre incontinent aprés l'accouchement une once d'huile d'amendes douces tirée ſans feu avec autant de ſyrop de capillaires; mais comme aſſez ſouvent, quoy qu'on ſe ſoit ſervy de ce remede, la femme ne laiſſe pas d'avoir enſuite beaucoup de douleurs dans le ventre, il nous faut maintenant rechercher quelles peuvent être les differentes cauſes de toutes ces douleurs qu'on appelle ordinairement, ſans aucune diſtinction, du nom general de trenchées, qu'elles reſentent quelquefois vers les reins, & aux lombes; & aux eines, autrefois dans la Matrice ſeulement, & parfois vers le nombril, & par tout le ventre, ſoit continuellement, ou par intervales avec quelque relâche, en un lieu fixe, ou tantôt d'un côté, tantôt de l'autre, toutes leſquelles réflexions nous font diſtinctement connoître leurs differentes cauſes, ſelon quoy il faut diverſifier les remedes.

Ces tranchées, ou douleurs de ventre arrivent le plus souvent pour une seule de ces quatre causes, ou pour plusieurs jointes ensemble; la premiere par des vents contenus dans les intestins, dont ils se rempliſſent facilement incontinent aprés l'accouchement, tant parce qu'ils ont alors bien plus d'espace pour se dilater, qu'ils n'en avoient quand l'enfant étoit dans la Matrice, par laquelle ils étoient comprimez, qu'auſſi parce que les alimens, & les matieres contenuës, tant en eux, que dans l'estomach ont été tellement broüillez, & agitez de côté & d'autre, durant les efforts de l'accouchement, par les épreintes fréquentes qui font toûjours grandes compreſſions du ventre que la digeſtion ne s'en eſt pas bien pû faire, d'où s'enſuit generation de vents, & par conſequent cauſe de tranchées, que la femme reſſent pour lors vagues par tout le ventre, tantôt d'un côté, tantôt d'un autre, ſelon que ces vents s'y portent plus ou moins, & quelquefois auſſi vers la Matrice, à cauſe de la compreſſion & de la commotion qu'y font les inteſtins qui en ſont extrêmement agitez.

La deuxiéme cauſe de ces tranchées & douleurs de ventre, qui ne fait pas moins de peine à la femme que la premiere, eſt celle qui provient de quelque corps étrange reſté dans la Matrice aprés l'accouchement, qu'elle efforce d'expulſer par de continuelles épreintes; & c'eſt parfois quelque eſpece de faux germe, ou une portion de l'arrierefaix, & fort ſouvent des caillots de ſang, qui cauſent cét accident, lequel ne ceſſe jamais que ce qui eſt ainſi contenu dans la Matrice n'en ſoit ſorty: pour lors ces douleurs ſont preſque pareilles à celles que la femme avoit avant que d'eſtre accouchée, & ne diminuënt point par les lavemens, comme font celles qui ſont cauſées de vents; mais bien au contraire elles en ſont excitées & augmentées, juſques à ce que ces corps étranges ayent été entierement expulſez de la Matrice.

En troiſiéme lieu les tranchées ſont ſouvent cauſées par la ſuppreſſion ſubite des vuidanges, la matiere deſquelles empliſſant avec abondance toute la ſubſtance de la Matrice qu'elle abreve, en fait grande diſtenſion, & y cauſe inflammation par ſon ſejour, laquelle ſe communique par le moyen du peritoine à toutes les parties du bas-ventre, pour raiſon dequoy il s'enfle, ſe tend, & devient extrêmement dur, lequel accident continuant cauſe ſouvent la mort à la femme en tres peu de temps.

Enfin

Enfin la quatriéme & derniere cauſe de ces douleurs de ventre procede de la grande extenſion des ligamens de la Matrice, arrivée par un rude & fâcheux travail : en ce cas, les douleurs tiennent plus fixement aux reins, aux lombes, & aux eines, qu'en autre part, à cauſe que ce ſont les lieux où ces ligamens ſont attachez ; ce n'eſt pas que ces douleurs ne ſe communiquent auſſi quelquefois par continuité à toute la Matrice, & d'autant plûtôt, ſi elle a ſouffert quelque contuſion dans un violent accouchement.

On tient par une opinion commune, que la femme n'eſt pas tant travaillée de toutes ces tranchées dans ſa premiere couche, que dans les ſuivantes ; ce qui eſt neanmoins entierement contraire au ſentiment d'*Hypocrate* qui dit au 1. Liv. *des maladies des Femmes*, & au Livre de la *Nature de l'enfant*, que les femmes ſont beaucoup plus travaillées de douleur dans leur premier accouchement, & dans le temps des purgations de leur couche, que dans ceux qui ſuivent ; mais l'experience journaliere nous fait voir que cela arrive indifferemment, ſelon que les preſentes & les differentes diſpoſitions y contribuënt plus ou moins, ſans que pour raiſon du premier ou du dernier accouchement, il y ait aucune regle certaine.

Il faut remedier à toutes ces douleurs ſelon leurs differentes cauſes & pour prevenir, comme nous avons dit, les tranchées qui pourroient être excitées par des vents, on fera prendre à la femme auſſi-tôt qu'elle ſera accouchée, de l'huile d'amendes douces, & du ſyrop de capillaires mêlez enſemble ; quelques-uns eſtiment mieux l'huile de noix, pourvû qu'elle ſoit faite de noix bien ſaines : mais elle eſt auſſi de bien plus mauvais goût que l'autre. Ce remede ſert à lenir ; & à enduire par ſon onctuoſité tout le dedans des inteſtins, au moyen dequoy ce qui eſt contenu en eux s'écoule plus facilement par le bas ; mais comme nous avons dit autre part, cette drogue eſt ſi dégoûtante, qu'elle fait quelquefois pour ce ſujet plus de préjudice qu'elle n'aporte d'utilité : c'eſt pourquoy je prefererois un bon boüillon bien chaud ; pour celles qui ont grande averſion de cette huile. D'autres donnent un demy verre de bon hypocras ; mais il peut en cét état, où la femme eſt toûjours grandement émuë, cauſer pire maladie, en faiſant venir la fiévre. Il y a des Sages-femmes qui font prendre auſſi à l'accouchée quelques goutes de ſang de ſon arrierefaix, qu'elles mêlent avec l'huile & le ſyrop que nous

avons dit, croyant que ce ſang ait une vertu particuliere pour la garantir des tranchées ; mais c'eſt un remede qui n'eſt fondé que ſur une ſimble ſuperſtition, & qui eſt plus capable de luy faire mal au cœur, que de la ſoulager en aucune maniere. Or pour prevenir & empêcher encore d'autant mieux ces ſortes de tranchées, la femme tiendra ſon ventre bien chaudement, & prendra pareillement garde à ne pas boire ſa ptiſane trop froide ; & ſi ces tranchées la tourmentoient beaucoup, on luy mettra de temps en temps de linges chauds ſur le ventre, y faiſant une embrocation d'huile de lis, ou bien on luy appliquera une grande aumelette d'œufs, faite avec l'huile de noix, ſans le ſerrer trop avec ſon bandage ; & pour mieux évacuer les vents qui ſont dans les inteſtins, on luy donnera quelque clyſtere fait avec la décoction des herbes émolientes, dans laquelle on aura fait boüillir un peu de graine de lin, y ajoûtant enſuite deux ou trois onces de miel violat, avec autant d'huile d'amendes douces, ou bien un quarteron de bon beurre frais & reïterant ce clyſtere s'il eſt beſoin, ou autre, ſelon que la neceſſité le requierra. Mais ſi par ce moyen les douleurs du ventre ne ſont appaiſées, on peut s'aſſurer qu'il y a quelqu'autre cauſe qui les entretient.

Si on connoît qu'il y ait quelque corps étrange retenu dans la Matrice, on en procurera l'expulſion, ou on le tirera dehors, en portant les doigts à ſon entrée, comme il a été dit en parlant de l'extraction du faux germe ; & ſi ce ſont des gros grumeaux & caillots de ſang, qui êtant pareillement retenus cauſent ces douleurs, elles ne manqueront pas de ceſſer auſſi-tôt qu'on les aura tirez ; mais le même accident recommencera dans peu, s'il s'écoule encore de nouveau ſang dans le fond de la Matrice, & qu'il s'y coagule derechef, comme il arrive aſſez ſouvent ; car elle ne peut rien ſouffrir du contenu dans ſa capacité aprés l'accouchement.

Lorſque la femme aura une ſuppreſſion ſubite de ſes vuidanges, qui s'écouloient auparavant en grande abondance, il ne faut pas rechercher d'autre cauſe des douleurs qu'elle peut endurer dans le ventre, & le remede le plus ſalutaire eſt d'en procurer l'évacuation, ce qu'on fera par clyſteres qui attirent en bas, par fomentations chaudes & aperitives ſur les parties genitales, & par la ſaignée du pied, qui ſera precedée de celle du bras, ſi les accidens le requierent.

Quant à ce qui eſt des douleurs que la femme peut ſentir aux lombes & aux eines, qui viennent à raiſon de la grande diſtenſion, ou de la ruption en partie, des ligamens de la Matrice qui ſont attachez vers ces endroits, le ſeul repos, & la bonne ſituation du corps ſuffiront pour les fortifier & raffermir, ſans plus grand remede, parce qu'on n'en peut pas porter actuellement où ils ſont ſituez; obſervant cependant un bon regime de vivre, & n'oubliant pas en toutes ces differentes cauſes de trenchées & douleurs de ventre, de bien conduire l'évacuation naturelle des vuidanges; car c'eſt un des principaux moyens pour en obtenir une bonne iſſuë.

CHAPITRE IX.

Des vuidanges qui coulent de la Matrice durant les couches de la Femme; d'où elles viennent; & les ſignes des bonnes & des mauvaiſes.

JE ne trouve pas que la plûpart des Auteurs ayent aſſez particulierement fait la recherche de la cauſe des vuidanges qui s'évacuent durant les couches de la femme, pour nous faire veritablement connoître ce que c'eſt; ſoit pour leur nature (diſans que c'eſt le ſang qui avoit coûtume d'eſtre purgé tous les mois avant la groſſeſſe, lequel s'étant amaſſé & accumulé autour de la Matrice, vient à s'écouler quand elle eſt ouverte aprés l'enfantement) ſoit pour la quantité de cette évacuation, & pour la longueur du temps qu'elle doit durer. L'Ecriture ſacrée *au Ch.* 12. *du Levit.* ordonne à la femme qui enfante un mâle, de demeurer au ſang de ſa purgation durant trente-trois jours, & à celle qui fait une femelle, d'y reſter pendant ſoixante & ſix jours. *Hipocrate* au Livre *de la nature de l'enfant*, veut que cette évacuation ſoit aux premiers jours d'une hemine & demie, & au premier Livre *des maladies des femmes*, il diminuë cette quantité des deux tiers, diſant qu'elle ne doit être que d'une demi hemine dans le commancement, de laquelle meſure (qui étoit com-

mune de ſon temps) nous n'avons pas une connoiſſance bien certaine ; car les uns diſent que c'étoit celle de nôtre demy-ſeptier, & les autres celle de chopine ou environ. Il veut auſſi qu'elle dure trente jours au plus, & vingt au moins pour un mâle, & quarante-deux jours au plus, & vingt-cinq au moins pour une femelle, diminuant chaque jour peu à peu, juſques à ce qu'il ne fluë plus rien, & que l'évacuation ſoit parfaite. *Galien* dit que ces vuidanges ſont ſeulement les humeurs vicieuſes, & le reſidu & ſuperflu du ſang dont l'enfant s'eſt nourry pendant qu'il étoit au ventre de la mere. Mais voicy à peu prés de quelle maniere je conçois que cette évacuation ſe fait, & la raiſon pour laquelle ces vuidanges diminuënt de jour en jour, & changent de couleur, de conſiſtance, & de qualité ſelon les differens temps.

Auſſi-tôt que l'enfant eſt hors de la Matrice, il coule encore dans cét inſtant quelques eaux, outre celles qui étoient deja ſorties auparavant par la ruption des membranes. Ces eaux pour lors ſont aſſez ſouvent ſanglantes, non qu'elles ſoient telles de leur nature, mais parce qu'il y a du ſang mêlé avec elles, qui ſortant des vaiſſeaux de la Matrice, à cauſe de l'agitation & commotion qu'elle reçoit en l'accouchement, les rend ainſi rougeâtres ; mais incontinant aprés que l'arrierefaix en eſt tout-à-fait détaché, on voit couler le ſang tout pur & ſe ſujet pour lequel ces vuidanges fluënt beaucoup, & ſont extrêmement rouges le premier jour, eſt que les vaiſſeaux contre leſquels cét arrierefaix étoit joint & attaché dans la Matrice ; ſont tout recemment ouverts mais le ſang coulant peu à peu avec moins d'abondance, à cauſe que la plus grande plenitude a été évacuée dans l'abord, il s'en caille & grumele quelques petites goutes à l'extremité de tous ces vaiſſeaux dont ils ſont bouchez, aprés quoy il ne s'en écoule plus que la partie la plus ſereuſe ; c'eſt d'ou vient que ſes vuidanges commencent le deuxiéme & le troiſiéme jour à être plus pâles & moins teintes, & qu'en ſuite de cela leur couleur ſanglante diminuë toûjours, à proportion que les vaiſſeaux ſe referment, juſques à ce qu'elles ſortent comme blanches ; ce qui arrive lorſque ces vaiſſeaux étant preſque entierement clos & reünis, il n'en diſtile plus que de ſimples humiditez, comme auſſi de toute la ſubſtance de la Matrice, à travers laquelle il en ſuinte & & tranſude pareillement beaucoup. Or ces humiditez ſereuſes ac-

quierent par la chaleur de ces lieux une consistance un peu épaisse & plus ou moins, selon qu'elles en sortent en grande ou en petite quantité, & selon la longueur du temps qu'elles y sejournent. Pour lors les vuidanges sont presque semblables en couleur & en consistance à du lait trouble, ce qui fait croire à tout le monde, que c'est celuy des memmelles qui s'évacuë ainsi par le bas; mais dans la verité, c'est un pur abus qui est aussi grand qu'il est commun.

Pour moy je ne reconnois pas d'autre cause du changement ordinaire de la couleur & de la consistance de ces vuidanges, comme aussi de la diminuation de leur quantité, que celle que nous voyons journellement dans la suppuration d'une grande playe faite en une partie charnuë; car dans le premier abord que la playe est faite, il s'en écoule du sang tout pur, & en quantité assez grande, à cause des vaisseaux qui sont pour lors ouverts; mais quelque temps aprés, & pendant le premier & le second jour, il n'en suinte plus que des serositez sanglantes, dautant que quelques petites portions de ce sang s'estant caillées aux ouvertures de ces vaisseaux. ils en sont en partie bouchez; & l'étant ensuite d'avantage, il en sort un pus blanc, lequel provient des humiditez, qui transudent à travers la substance des chairs, & de ces vaisseaux qui ont été nouvellement refermez, acquierent une consistance épaisse & blanchâtre par la chaleur de la partie, & par le sejour qu'elles y font. Or pour bien concevoir la chose par cette comparaison, il faut s'imaginer qu'il se fasse une espece de playe à la Matrice par le détachement de l'arriere-faix, à raison dequoy il arrive, s'il faut ainsi dire, une espece de suppuration, dont le pus & les excretions sont les vuidanges qui s'en écoulent.

Ceux qui croyent quand ces vuidanges sont blanches que ce soit le lait des mammelles qui fluë par la Matrice, se fondent sur ce qui s'en évade ordinairement à mesure que cette évacuation se fait; & disent outre cela, qu'on voit bien à la couleur & à la consistance, que c'est effectivement du lait; mais s'ils sçavoient bien l'anatomie, ils connoîtroient qu'il n'y a aucun conduit qui ait pour ce sujet communication des mammelles avec la Matrice; si ce n'est qu'ils pensent que cela se fasse par le moyen de cette Anastomose imaginaire de la veine mammaire avec l'épigastrique; ce qui absolument ne peut pas être, parceque l'une & l'autre de ces deux veines ne

vont aucunement aux mammelles ny à la Matrice, comme il ſe voit manifeſtement par l'anatomie ; car la mammaire vient de la ſouclaviere par deſſous le *ſternon*, ſans donner aucune ramification aux mammelles, & ſans même les toucher, & l'épigaſtrique naiſt des iliaques, ſans avoir aucune communication avec la Matrice.

Dulaurens qui ſçavoit bien qu'il étoit impoſſible pour cette raiſon, que le lait paſsât des mammelles à la Matrice par une telle voye, ſe figure un autre chemin qui eſt auſſi tout éloigné de la verité que le premier. Son opinion eſt que le lait & le ſang refluënt des veines thoraciques, qui arroſent les mammelles, à la veine axillaire, & puis de l'axillaire au tronc de la veine cave, par la continuité duquel ils découlent dans le rameau hypogaſtrique, & de là finalement dans la Matrice ; mais outre qu'il ſeroit bien difficile que le lait qui auroit fait un tel chemin pût ſortir ; ſans être tout-à-fait mêlé avec le ſang, c'eſt que le mouvement circulaire du ſang qu'il ne connoiſſoit pas, nous montre tres-évidemment que cela eſt impoſſible, à cauſe qu'il remonte au cœur par la partie inferieure de la veine cave, ſans qu'elle puiſſe rien apporter à la Matrice ; c'eſt ce qui fait voir qu'il n'a pas mieux rencontré que les autres, pour nous faire connoître comment cela ſe peut faire.

Quant à moy je croy avec beaucoup plus de raiſon (ce me ſemble) que ce n'eſt pas le lait des mammelles, qui s'évacuë de la ſorte par ces vuidanges ; mais que ce ſont ſeulement ces humiditez abondantes & ſuperfluës, qui diſtilent & tranſudent des vaiſſeaux & de la ſubſtance de la Matrice, comme je l'ay expliqué, par le moyen dequoy toute l'habitude du corps étant beaucoup deſemplie, il n'en reſte pas aſſez pour être porté aux mammelles, & n'y affluant plus rien, ou peu de choſe, ce qui eſt contenu en elles eſt diſſipé par tranſpiration, & digeré par la chaleur naturelle des parties ; car le lait par cette évacuation ſe tarit ainſi que nous pourrions voir la choſe arriver à un étang qu'on voudroit deſſeicher, duquel il ne ſeroit pas abſolument neceſſaire de faire écouler les eaux qui le forment ; mais il ſuffiroit ſeulement de détourner le ruiſſeau qui en ſeroit la ſource pour le conduire en un autre lieu ; ce qu'ayant fait, & ne fluant plus de nouvelles eaux en cét étang, il ſe tariroit bientôt, tant pour être diſſipé en vapeurs, que pour être embû de la terre ſur laquelle il a ſon lit. C'eſt pourquoy par même raiſon, ſi

nous voyons que les Nourrices n'ont pas ordinairement leurs purgations, c'eſt à cauſe que toutes les humeurs abondantes en leurs corps étant portées aux mammelles, & vuidées au moyen du continuel ſuccement qu'en fait l'enfant, il n'en reſte pas de ſuperfluës qui puiſſent être la matiere des menſtruës; & il n'eſt pas beſoin pour ce ſujet que ce ſang menſtruël ſoit porté de la Matrice aux mammelles, afin que le lait des Nourrices en ſoit engendré. mais il ſuffit que les humeurs fluënt vers elles, ſans aller à la Matrice: de même, il n'eſt pas neceſſaire que le lait des mammelles ſoit porté à la Matrice pour être évacué par ces vuidanges; car c'eſt aſſez ſeulement que les humeurs ſoient attirées & portées vers elle, ſans aller aux mammelles. *Natura enim ita fert, ne humor locis pluribus ſimul erumpere ſoleat. Ariſt. de hiſt. anim. lib. 7. cap. 11.*

Nous ne devons pas auſſi croire, comme quelques-uns s'imaginent, que le ſang qui coule aprés l'accouchement, ſoit un ſang mauvais & corrompu, & le reſidu du meilleur que l'enfant a pris pour ſa nourriture, comme auſſi qu'il ſoit reſté vers ſes lieux durant tout le temps de la groſſeſſe; car c'eſt un ſang qui ſortant immediatement des vaiſſeaux qui ſont pour lors ouverts par le détachement de l'arriere-faix, d'avec la Matrice, eſt tout ſemblable à celuy qui eſt au reſte du corps auquel il ne ſe remarque incontinant aprés l'accouchement aucun changement, ſi ce n'eſt par autant d'alteration que luy peut cauſer la diſpoſition du lieu d'où il ſort & ſelon qu'il fluë promptement ou doucement, & qu'il eſt mêlé avec les autres immondices qui s'écoulent en ce temps; ou qu'il fait de ſejour dans la Matrice, aprés être hors de ſes vaiſſeaux. S'il étoit auſſi reſté au tour de la Matrice, comme quelques-uns veulent, ou en elle ſans avoir eû le mouvement circulaire pendant tout le temps de la groſſeſſe, il eſt tres certain qu'il ſeroit pourry par neceſſité, de même que nous voyons que l'eau d'une mare, faute d'agitation & de mouvement, eſt infectée & corrompuë; mais il n'y a pas d'autre ſuperfluité ou reſidu de la nourriture de l'enfant, que ce ſang groſſier, dont toute la maſſe de l'arriefaix eſt pleine.

Aprés avoir fait connoître la nature & qualité de ces vuidanges, nous dirons que tant à l'égard de la quantité que du temps de la durée de cette évacuation, il n'y a pas de regle certaine & particuliere; car, aucunes femmes en ont beaucoup & long-temps, & d'au-

tres fort peu, tant pour ce qui eſt de leur quantité, que pour leur durée : cela ſe fait & arrive ordinairement ſelon la ſaiſon, la region, & l'âge, ſelon le temperament plus ou moins chaud & humide, l'habitude plus ou moins replete, & ſelon que les vaiſſeaux reſtent plus ou moins long-temps ouverts ; mais en general nous dirons que l'évacuation en eſt le plus ſouvent achevée en quinze ou vingt jours, & plûtôt ou plus tard, ſelon les choſes que nous venons de remarquer, & indifferemment tant pour les femmes qui ſont accouchées d'un mâle, que pour celles qui ont fait une femelle, pendant quoy les vuidanges diminuënt continuellement en quantité de jour en jour, juſques à ce qu'elles ceſſent tout-à-fait à la fin de ce temps, aprés le quelles lieux reſtent encore quelque peu humides, ſans qu'il fluë manifeſtement aucune choſe, ſinon à celles qui ſont ſujettes aux fleurs blanches, ou à celles qui uſent du coït peu de jour aprés qu'elles ſont accouchées, à cauſe que par ſon action toute la Matrice eſt agitée, & les humeurs y affluant pour ce ſujet en grande abondance, empêchent que ſes vaiſſeaux ne ſe puiſſent refermer ſi facilement qu'ils font à celles qui demeurent en repos : c'eſt ce qui fait que certaines femmes ont quelquefois de continuelles vuidanges de la Matrice durant plus de ſix ſemaines ou deux mois entiers aprés ; leur accouchement, & même quelquefois encore plus long-temps, parce qu'elles ne s'abſtiennent pas du coït comme elles devroient faire. Or ce que nous diſons doit s'entendre des accouchemens à terme ; car enſuite de l'avortement, d'autant plus que le *fœtus* eſt petit, & que la femme eſt groſſe de moins de temps, d'autant moins auſſi a-t-elle ordinairement de ces vuidanges.

Les ſignes des bonnes & loüables vuidanges, ſont qu'elles ne ſoient ſanglantes que durant les premiers jours, & qu'elles perdent peu-à-peu cette teinture de ſang, pour devenir comme blanches, qu'elles ſoient de conſiſtance égale, ſans aucuns caillots ny grumeaux, qu'elles n'ayent aucune feteur ny mauvaiſe odeur, qu'elles ſoient ſans acrimonie, & qu'elles fluënt en une moderée quantité.

Nous diſons qu'il faut qu'elles ne ſoient ſanglantes que durant les premiers jours, parce qu'autrement elles ne ſeroient pas veritables vuidanges, mais un pur flux de ſang qui ſeroit tres dãgereux ; & qu'elles

les perdent peu-à-peu cette couleur rouge pour devenir comme blanches ; ce ſigne nous démontre que les vaiſſeaux qui avoient été ouverts ſe ſont peu-à-peu refermez ; qu'elles ſoient de conſiſtance égale ſans caillots ny grumeaux ; par ce moyen nous ſommes aſſurez qu'il n'y aucun mélange d'autres matieres étranges, & qu'elles ſont dominées & regies par la nature ; qu'elles n'ayent aucune feteur ny mauvaiſe odeur, & qu'elles ſoient ſans acrimonie ; en ce cas nous connoiſſons qu'il n'y a pas danger de corruption, n'y d'inflammation à la Matrice ; & qu'elles fluënt en une moderée quantité, afin que la ſeule ſuperfluité des humeurs en ſoit évacuée ; car ſi les vuidanges fluoient en ſi grande abondance, qu'il en ſurvint ſyncope & convulſion, la femme ſeroit en danger de la vie, comme nous aſſure *Hypocrate* en l'Aphor. 56. du 5. Livre. *Si muliebri profluvio convulſio, & animi defectus ſuperveniat malum eſt.* Si (dit-il) au flux des femmes, il ſurvient défaillance de cœur & convulſion, c'eſt un mauvais ſigne, & dans l'Aphoriſme ſuivant il ajoûte. *Menſtruis abundantibus morbi eveniunt : & ſubſiſtentibus accidunt ab utero morbi.* Si les menſtruës, ou vuidanges de la Matrice fluënt trop abondamment, il arrive des maladies : & ſi elles ſont ſupprimées, cela provient des indiſpoſitions de la Matrice. Les maladies qui arrivent lorſque les vuidanges fluënt avec trop d'abondance, ſont comme nous avons dit en ce premier Aphoriſme, la convulſion, & la ſyncope, ou défaillance de cœur ; & ſi la femme n'en meurt, elle en eſt tres-affoiblie, elle amaigrit, elle reſte long-temps avec les pâles couleurs, les jambes & les cuiſſes luy enflent, enſuite dequoy ſouvent elle devient toute bouffie, & même quelquefois hydropique. Pour ce qui eſt des maladies qui viennent de la ſuppreſſion des vuidanges, nous en ferons mention au Chapitre ſuivant.

CHAPITRE X.

De la ſuppreſſion des vuidanges, & des accidens qu'elle cauſe.

LA Matrice eſt abreuvé de tant d'humiditez pendant la groſſeſſe, & il y affluë de toutes parts une ſi grande abondance d'humeurs

dans l'agitation & commotion qu'elle reçoit en l'accouchement, que s'il ne s'en fait enſuite une ſuffiſante évacuation, la femme eſt en danger qu'il ne luy arrive pluſieurs fâcheux accidens, & ſouvent même la mort. *Hypocrate* le declare aſſez bien par ces paroles au Livre de la nature de l'enfant. *Si enim non purgetur mulier à purgationibus partus, morbus magnus ipſam corripiet, & periculum vitæ incurret, niſi cito curetur.* Parceque ces humeurs ſe corrompant par le ſejour qu'elles y font, ne manquent pas d'y cauſer grande inflammation; c'eſt ce qui fait que la ſuppreſſion des vuidanges eſt un des plus dangereux accidens qui puiſſent arriver à la femme aprés ſon accouchement, & particulierement ſi dans les premiers jours (qui eſt le temps auquel elles devroient beaucoup fluër) elles viennent à s'arrêter entierement & ſubitement; car pour lors il ſurvient fiévre aiguë, grand mal de tête, douleur aux mammelles, aux reins & aux lombes, ſuffocation de Matrice, & une inflammation qui ſe communique incontinent par tout le bas ventre, lequel devient fort tendu & enflé: Il arrive auſſi une grande difficulté de reſpirer, des étouffemens, des palpitations de cœur, des ſyncopes, des convulſions, & ſouvent la mort ſi la ſuppreſſion continuë; ou ſi la femme en échape, elle eſt en danger qu'il ne ſe faſſe un abcés dans ſa Matrice, & même quelque *cancer* enſuite, ou qu'il n'arrive de grands apoſtemes au bas ventre, à cauſe de la proximité du lieu, comme auſſi des goutes ſciatiques & des clodications, ou des inflammations & abcez aux mammelles & à la poitrine, ſi les humeurs ſont portées vers ces parties. C'eſt pourquoy *Galien* au 3. Comm. du 3. Liv. *des Epid.* a eu grande raiſon de dire, que la ſuppreſſion des vuidanges qui doivent être évacuées aprés l'accouchement, étoit beaucoup plus préjudiciable à la femme, que la ſuppreſſion des menſtruës ordinaires.

Les cauſes de la ſuppreſſion des vuidanges procedent, ou d'un grand flux de ventre, dautant qu'il ſe fait pour lors une trop grande évacuation d'humeurs, qui détourne & fait ceſſer celle des vuidanges, ou de quelques fortes paſſions de l'ame, telles que ſont la grande peur & la triſteſſe, ou quelque fâcherie & ſaiſiſſement; car ces choſes concentrent, & font ſubitement retirer les humeurs au dedans, & par leur trop prompt & ſoudain retour, elles cauſent quelquefois la ſuffocation. Le grand froid arrête les vuidanges, parce qu'il reſ-

ſerre les vaiſſeaux & les pores de la Matrice, & faiſant cailler le ſang à leurs orifices, & même dans la ſubſtance de la Matrice, il empêche que toutes les humeurs qui y étoient affluées par les douleurs de l'accouchement, n'en exſudent facilement : l'uſage des choſes aſtringentes produit encore le même accident, comme auſſi le boire trop froid, d'autant que cela empêche que les humeurs qui en ſont condenſées & épaiſſies ne coulent ſi facilement : & la forte & frequente agitation du corps, en les épanchant & diſperſant par toutes les parties, ne permet pas pareillement qu'elles ſoient évacuées par la Matrice.

Pour bien procurer l'évacuation des vuidanges, il faut que la femme évite toutes ces perturbations d'eſprit, qui en ont pû cauſer la ſuppreſſion ; qu'elle ſoit couchée ayant la tête & la poitrine un peu élevées, ſe tenant en grand repos, afin que les humeurs ſoient plus facilement portées en bas par leur pente naturelle ; qu'elle obſerve un bon regime de vivre qui tende à chaleur & humidité ; qu'elle uſe plûtôt de viandes boüillies que rôties, & de ſeuls boüillons avec un peu de gelée, ſi elle a la fiévre ; qu'elle évite toutes choſes aſtringentes ; que ſa ptiſanne ſoit faite avec celles qui ſont un peu aperitives, comme ſont les racines de chicorée, de chiendent, & d'aſperges, avec un peu d'anis & de houbelon ; & elle prendra de fois à autre dans un verre, de cette ptiſanne, un peu de ſyrop de capilaires ; & ſur tout elle ſe donnera garde de ne pas boire trop froid. On luy donnera auſſi des clyſteres qui puiſſent attirer les humeurs en bas, & on luy étuvera les parties baſſes d'une décoction émolliente & aperietive, qui faite avec les mauves guimauves, parietaire, camomille, melilot, racines d'aſperges, & la graine de lin de laquelle décoction on pourra auſſi faire injection dans la Matrice, & du marc de ſes herbes, les ayant bien fait cuire pour les paſſer à travers un gros tamis, on fera un cataplâme, auquel on ajoûtera beaucoup d'huile de lis ou axonge de porc, pour mettre bien chaudement ſur le bas ventre, réchauffant de temps en temps ce cataplâme dans ſa même décoction : avec cela on luy fera de fortes frictions tout le long des cuiſſes & des jambes, principalement vers le dedans, en les lavant chaudement de cette décotion émoliente que nous venons de dire ; on pourra même appliquer de grandes ventouſes ſur le haut des cuiſſes en leur partie interne. Il ne ſeroit pas

encore mauvais de se servir pour ce sujet d'un parfum fait avec drogues aromatiques, si ce n'étoit qu'il cause une pesanteur de tête, comme la remarqué *Hipocrate* en l'Aphorisme 28. du 5. Livre, où il dit, *Suffitus aromatum muliebria educit Sæpius vero & ad alia utilis esset, nisi capitis induceret gravitatem.*

Or pendant qu'on met toutes ces choses en usage, on n'oubliera pas la saignée du pied, ou celle du bras, selon que les accidens causez par la suppression des vuidanges le requierent; & il ne faut pas pour lors suivre aveuglement l'opinion de plusieurs femmes, qui croyent que la saignée du bras est pernicieuse en cette occasion. Elles ont presque toutes cette imagination si fortement enracinée dans leur tête: que si une accouchée vient à mourir aprés avoir été saignée du bras elles ne manquent pas de dire absolument, que ç'en a été la cause, mais elles font tels discours sans aucune connoissance; car la saignée du bras doit être préferée à celle du pied, & d autrefois celle du pied se fait plus surement que celle du bras; comme par exemple, supposons une femme fort replete d'humeurs dans toute l'habitude, qui ait suppression de ses vuidanges, pour raison dequoy une inflammation de Matrice luy soit survenuë, ayant outre cela une grosse fiévre, & une grande difficulté de respirer, ainsi qu'il arrive ordinairement en ces rencontres: Il est tres certain que si on saignoit d'abord du pied cette femme, qui est extrêmement plethorique, on attireroit vers la Matrice une si grande abondance de ces humeurs, dont toute l'habitude regorge, que son inflammation en seroit beaucoup augmentée, & par consequent tous les accidens de la maladie; mais il vaudroit bien mieux en ce cas désemplir au plûtôt l'habitude par la saignée du bras premierement, aprés quoy les plus pressans accidens étant en partie diminuez, on pourroit fort à propos venir à celle du pied; car par ce moyen la nature qui étoit presque accablée sous le faix de l'abondance des humeurs, en étant alleguée d'une partie, domine & regit plus facilement le reste; mais au contraire, s'il y a suppression de vuidanges, sans apparence de grande plenitude au corps, & sans aucun notable accident, pour lors on peut pratiquer d'abord la saignée du pied si on le souhaite: neantmoins je trouverois souvent plus à propos qu'elle fût precedée de quelqu'une du bras, pour dégager par ce moyen plus promptement la poitrine, à laquelle on doit particu-

lierement avoir égard en cette occaſion. C'eſt pourquoy je ne ſuis pas de l'opinion de *Mercurial*, qui veut qu'en toutes ſuppreſſions de vuidanges on ſaigne toûjours d'abord la femme du pied, & non pas du bras.

CHAPITRE XI.

De l'inflammation qui ſurvient à la Matrice aprés l'accouchement.

LA ſuppreſſion des vuidanges dont nous venons de parler, cauſe tres-ſouvent, principalement au commencement des couches, une inflammation à la Matrice, qui eſt une tres-dangereuſe maladie, & qui fait mourir la plus grande partie des femmes à qui elle arrive. Elle leur vient quelquefois auſſi, à cauſe que la Matrice a été contuſe & bleſſée par quelque coup, ou par quelque chûte, & notamment pour avoir été trop travaillée dans un mauvais & violent accouchement, par gens qui ne ſont pas experts en l'Art, ou pour être tombée dehors enſuite, ou bien parce qu'il eſt reſté en elle quelque corps étrange, qui s'y corrompt, comme auſſi pour avoir été trop comprimée pendant les premiers jours, avec ces groſſes compreſſes & ces ſerviettes roulées, que les Sages-femmes & les Gardes mettent ſur le ventre de l'accouchée; afin (ce diſent-elles) de la tenir en état; ce qui arrive encore d'autant plutoſt que le ſang émû & échauffé par l'agitation d'un rude travail, s'y porte pour lors en grande abondance & y ſejourne ſans évacuation. J'ay vû pluſieurs perſonnes qui croyent que de jetter l'arriere-faix de la femme dans le feu, ou bien dans les aiſances, comme on fait ſouvent, cela eſt capable de luy cauſer enſuite, par une eſpece de ſympathie, une inflammation de Matrice, pour lequel ſujet ils aiment mieux qu'on l'enterre; mais c'eſt une opinion qui eſt entierement ſuperſtitieuſe, & qui n'eſt fondée que ſur une ſimple imagination.

On connoît l'inflammation de Matrice en ce qu'elle eſt tres-dou-

loureuſe, & beaucoup plus tumefiée aprés l'accouchement qu'elle ne devroit, & la femme ſent une grande peſanteur au bas ventre, il y ſurvient grande tenſion & il s'enfle & devient preſque auſſi gros qu'il étoit avant qu'elle fut accouchée; elle a difficulté d'uriner & d'aller à la ſelle; elle reſſent auſſi augmentation de douleur quand elle veut rendre ſes excrémens, à cauſe que la Matrice preſſe l'inteſtin *rectum*, ſur lequel elle eſt ſituée, & qu'elle luy communique par proximité ſon inflammation auſſi-bien qu'à la veſſie; elle a toujours pour lors outre cela une groſſe fiévre avec grande difficulté de reſpirer, & il luy ſurvient hoquet, vomiſſement, convulſion, & enfin la mort, ſi la maladie ne ceſſe en peu. La femme qui a reçu quelque contuſion, ou une violente compreſſion de la Matrice, eſt en grand danger qu'aprés l'inflammation (ſi elle n'en meurt) il ne s'y faſſe un abcez, ou qu'il n'y reſte quelque tumeur ſcirrheuſe, & même par fois un *cancer* incurable, qui luy fera mener le reſte de ſes jours une vie miſerable & languiſſante.

Pour ce ſujet on doit remedier à l'inflammation de Matrice auſſitoſt qu'on s'en apperçoit; ce qu'on fera en temperant la chaleur des humeurs, & en détournant & évacuant leur abondance le plus promptement que faire ſe pourra, faiſant premierement l'extraction, ou procurant l'expulſion des choſes étranges qui ſeroient retenuës en la Matrice aprés l'accouchement, de la maniere que nous avons enſeignée en ſon lieu, & ſur tout la traitant en ce temps avec tres-grande douceur, ſans uſer d'aucune violence, de peur que le mal ne s'augmente.

Les humeurs ſeront temperées par le regime de vivre, lequel doit être rafraîchiſſant, uſant de viandes qui nourriſſent peu: c'eſt pourquoy elle ſe contentera pour toute nourriture de ſeuls boüillons, faits avec veau & volaille, obſervant qu'ils ne ſoient pas trop forts de viande; on y fera boüillir des herbes rafraichiſſantes, comme laituë, pourpier, chicorée, bourrache, oſeilles, & autres; Elle s'abſtiendra de vin, & elle boira ptiſane faite avec racine de chicorée, chiendent, orge, & regueliſſe; elle pourra encore uſer d'émulſions faites avec les ſemences froides & l'eau d'orge. La femme gardera auſſi un grand repos dans ſon lit, elle n'aura le ventre ſerré d'aucun bandage, & il luy ſera tenu libre avec lavemens anodins ſimplement, à cauſe que s'ils avoient quelque acrimonie, ils

exciteroient des épreintes, qui cauſeroient une extrême douleur à la Matrice enflammée; & entre toutes les paſſions de l'ame elle évitera la colere.

On évacuera & on détournera l'abondance des humeurs par le moyen de la ſaignée, laquelle ſe doit faire au commencement du bras, & non du pied, pour la raiſon dite au précedent Chapitre, la reïterant ſans beaucoup perdre de temps (car l'accident eſt tres-preſſant (juſques à ce que la plus grande plenitude ſoit évacuë, & l'inflammation de Matrice un peu diminuée, aprés quoy on viendra à celle du pied, ſi la choſe le requiert. Il ſera bon auſſi de mettre ſur le ventre une grande emplâtre de cerat refrigerant de *Galien*, ou d'y faire une embrocation d'huile roſat, ou de celle d'amandes douces mêlée avec un peu de vinaigre. On pourra même faire quelques injections dans la Matrice, pourvû que ce ne ſoit avec aucune choſe aſtringente, de peur qu'en faiſant encore plus grande ſuppreſſion des vuidanges (qui coulent toûjours tres-peu en cette rencontre) on ne vint à augmenter la maladie: c'eſt pourquoy on ſe ſervira ſeulement des remedes qui temperent ſans aucune aſtriction, comme font l'eau d'orge avec huile violat, ou le lait tiede; obſervant auſſi pour le même ſujet, de n'uſer d'aucune choſe qui ſoit trop rafraîchiſſante, & d'éviter pareillement toutes ſortes de diuretiques; car dans cette fâcheuſe maladie il faut tenir un certain milieu pour ſa cure, duquel ſi on s'écarte tant ſoit peu, on ne manque pas de l'augmenter; parceque ſi on donne des remedes pour provoquer les vuidanges, pour lors l'inflammation devient d'autant plus grande qu'il affluë d'humeurs à la Matrice; & ſi on uſe de remedes rafraîchiſſans, la ſuppreſſion des vuidanges qui avoit été cauſe de l'inflammation, eſt encore augmentée. C'eſt pourquoy le principal de la curation conſiſte à faire une bonne & ample évacuation par le moyen de la ſaignée, afin de ſuppléer au défaut de celle qui ſe devroit faire par les vuidanges.

Quelquefois l'inflammation de Matrice ſe convertit en apoſteme, qui rend une grande abondance de matiere; pour lors il y a grand danger de corruption en cette partie, tant à cauſe de ſa chaleur & de ſon humidité, qui en ſont les principes, que parce qu'on n'y peut pas appliquer ny faire tenir facilement les remedes propres: c'eſt pourquoy n'y ayant lieu de faire autre choſe, on eſt obligé de

ſe contenter du regime univerſel, & d'injections deterſives, qui en puiſſent nettoyer la matiere, afin que la corruption n'en ſoit augmentée par ſon trop long ſejour ; ce qu'on fera avec une décoction d'orge & d'aigremoine, dans laquelle on mêlera du miel roſat, ou du ſyrop d'abſynthe, l'animant un peu d'eſprit de vin, ſi la corruption étoit grande. Mais ſi l'apoſteme ſe convertit en ulcere chancreux, comme il arrive ſouvent, alors quelques remedes qu'on puiſſe faire à cette fâcheuſe maladie, elle durera juſques à la mort, pour lequel ſujet on doit ſeulement ſe contenter de choſes paliatives avec un bon regime de vivre, & ſuivre en cela le precepte d'*Hypocrate*, en l'Aphoriſme 38. du 8. Livre. *Quibus occulti cancri fiunt, non curare melius : curati enim citius intereunt, non curati verò longius vitam trahunt.* Il vaut mieux (dit-il) ne pas traiter les chancres occultes & cachez ; car ſi on les traite, les malades en meurent plûtôt, & ceux à qui on ne fait rien, vivent plus long-temps. Or par chancre occulte, il entend parler de ceux qui viennent au dedans du corps, & principalement de celuy qui arrive à la Matrice.

CHAPITRE XII.

Du ſcyrrhe de la Matrice.

LA Matrice qui eſt continuellement abreuvée de la ſuperfluité des humeurs de toute l'habitude du corps de la femme, devient aſſez ſouvent ſcyrrheuſe, à cauſe qu'il ſe fait obſtruction aux voyes qui devroient laiſſer écouler ces ſuperfluitez ; ce qui arrive quelquefois enſuite de l'inflammation qui n'a pas été reſoluë, ou qui n'a pas ſuppuré, quand la plus ſubtile partie des humeurs eſt ſeulement repouſſée ou diſſipée, la plus groſſiere reſtant infiltrée & retenuë dans la propre ſubſtance de la Matrice, à quoy contribuë l'uſage des remedes trop froids & aſtringens (ſoit qu'on les applique ſur le ventre de la femme, ou qu'on les introduiſe dans la Matrice, en injection ou autrement) ou bien de ceux qui ſont trop reſolutifs.

Il

Il n'y a quelquefois que le col interne de la Matrice qui eſt ſcyrrheux; pour lors la Matrice n'eſt guere plus groſſe qu'à l'ordinaire; mais d'autresfois tout ſon corps eſt endurcy auſſi-bien que ſon col interne, & eſt extrêmement tumefié, comme il arrive ſouvent enſuite d'une inflammation ſurvenuë aprés l'accouchement, ou bien en d'autres temps, enſuite d'un déreglement, ou d'une longue ſuppreſſion de menſtruës.

Le ſcyrrhe de la Matrice ſe connoit facilement par l'attouchement, ſoit en mettant la main ſur le ventre de la femme, ou en introduiſant le doigt dans le *vagina*; car on ſent le corps de la Matrice beaucoup plus gros qu'à l'ordinaire, avec grande dureté; ſon orifice interne eſt auſſi plus gros, plus dur, plus inégale & plus court, & il eſt ſans douleur conſiderable, quand le ſcyrrhe ne participe aucunement de l'inflammation, & qu'il n'eſt pas diſpoſé à degenerer en *cancer*; car ſi cela étoit, il y auroit grande douleur à la partie. La femme qui a la Matrice ſcyrrheuſe, reſſent une laſſitude par tout le corps, une grande peſanteur au bas du ventre, elle a douleur aux reins, aux eines, & aux cuiſſes, envie frequente d'uriner, & la douleur s'augmente quand elle veut rendre ſes excrémens, à cauſe de la compreſſion que la Matrice fait à l'inteſtin droit, & à la veſſie; & les menſtruës ou les vuidanges ſont entierement ſupprimées, ou coulent tres-peu, & ſans aucune regle, à cauſe de l'obſtruction qui eſt en la partie.

Comme la Matrice eſt une partie deſtinée à l'évacuation de toutes les humeurs ſuperfluës du corps de la femme, il eſt certain que le ſcirrhe, qui y ſurvient eſt une maladie tres-fâcheuſe, laquelle même eſt ſouvent ſuivie de pluſieurs autres qui ſont mortelles, parce que ces ſuperfluitez ne pouvant avoir leur évacuation ordinaire, refluënt en toute l'habitude, & particulierement vers les parties principales, qu'elles alterent & corrompent dans la ſuite, & ſes humeurs étant long-temps retenuës en la ſubſtance de la Matrice, & venant à s'y fomenter, acquierent une cotruption maligne, qui fait ſouvent degenerer le ſcyrrhe en un *cancer* incurable. C'eſt pourquoy on y doit remedier le plutoſt qu'il ſera poſſible. *Ætius* dit avec grande raiſon que le ſcyrrhe de la Matrice ſe guerit facilement lorſqu'il n'eſt qu en ſon col & difficilement quand il eſt en ſon fond. J'ay vû neanmoins la femme d'un Avocat avoir tout le corps de la Matrice

ſcyrrheux durant plus de huit mois, enſuite d'un avortement qu'elle eut au cinquiéme mois de ſa premiere groſſeſſe, laquelle en guerit parfaitement, & même devint groſſe aprés ce temps; nonobſtãt que ce ſcyrrhe fut au commencement gros comme la tête d'un enfant, lequel ne diminua que peu à peu en groſſeur & en dureté. Ce ſcyrrhe étoit ſi gros, qu'un certain Medecin qui fut mandé aprés moy pour voir cette femme avec Monſieur du *Tertre* mon Confrere, croyant que ce fut un ſecond enfant qui étoit reſté en la Matrice, luy donna pluſieurs violens remedes qu'il luy fit prendre par la bouche, l'aſſurant qu'ils étoient ſpecifiques pour chaſſer l'enfant mort, & qu'il la gueriroit dans trois jours, en luy faiſant vuider ce qui étoit contenu en ſa Matrice; mais au lieu de cela, s'étant lourdement trompé en ſon jugement, il augmenta beaucoup la maladie, par l'irritation de ſes remedes qui mirent la femme en grand danger de mort.

De quelque nature que puiſſe être le ſcyrrhe, on ne doit pas ſaigner du pied de la femme, ny la baigner dans le commencement de ſa curation, comme pluſieurs perſonnes font ſans raiſon; car toute l'habitude du corps étant replette, les humeurs qui ſe porteroient vers la Matrice ne pouvant pas en être évacuées: à cauſe de l'obſtruction qui eſt en la partie, augmenteroient la maladie, ou s'y corrompant par un long ſejour, pourroient même convertir le ſcyrrhe en *cancer*. C'eſt pourquoy avant que de ſe ſervir de ſes deux remedes, on vuidera ſuffiſamment la plenitude du corps par la ſaignée du bras & par de petites purgations douces, uſant auſſi de remedes émoliens, tant de ceux qu'on peut appliquer ſur le ventre, ſoit l'huile ou axonges, ou cataplaſmes, que de ceux qu'on peut introduire dans la Matrice en injection, en vapeur, & en fumée, leſquels ne doivent avoir aucune acrimonie, enſuite dequoy la femme pourra ſe ſervir du demy-bain, ou du bain entier, & on la ſaignera du pied aprés qu'elle aura uſé des bains durant quelques jours: mais ſur toutes choſes qu'elle s'abſtienne du coït, & qu'elle obſerve un bon regime de vivre durant tout ce temps, qui tende entierement à temperer & à rafraîchir les humeurs de toute l'habitude du corps.

CHAPITRE XIII.

Du Cancer *de la Matrice.*

LE *cancer* ſuccede ſouvent au ſcyrrhe dont nous avons parlé ; ce qui arrive lorſque les humeurs, dont la ſubſtance de la Matrice étoit abreuvée, viennent à s'échauffer par une fermentation qui s'en fait, à cauſe de leur trop long ſejour en cette partie, aprés quoy ces mêmes humeurs acquierent une acrimonie maligne qui ulcere la Matrice. Le *cancer* vient auſſi enſuite de l'inflammation, ou de l'apoſteme de la Matrice, qui arrivent quelquefois aprés l'accouchement. Il peut encore arriver en d'autres temps & à toutes ſortes de femmes, tant aux jeunes qu'aux vieilles & mêmes aux filles, les fleurs blanches malignes & les vieilles gonorrhées y peuvent auſſi beaucoup contribuër par l'éroſion qu'elles font à la Matrice : mais il arrive plus frequemment dans le temps que les femmes ſont en âge de perdre tout-à-fait leurs menſtruës, qui eſt depuis quarante-ans juſques à cinquante, à cauſe que les vaiſſeaux de la Matrice qui avoient coûtume de ſervir reglément à cette évacuation, commençant pour lors à ſe fermer & ſe reünir peu à-peu, & les menſtruës étant ſupprimées pour ce ſujet durant pluſieurs mois il s'amaſſe une grande abondance de ſang, dont toute la ſubſtance de la Matrice ſe remplit ſi extraordinairement, que ſouvent la nature qui n'eſt plus reglée, fait un ſubit & violent effort pour s'en décharger ; ce qui cauſe la ruption de quelques vaiſſeaux conſiderables de la Matrice ; enſuite dequoy il arrive de grandes pertes de ſang, qui ſe renouvellent tres-frequemment, à cauſe que la fluxion continuelle des humeurs qui ſe fait ſur cette partie, empêche que l'ouverture de ces vaiſſeaux ne ſe puiſſe reünir, & y cauſe des ulceres qui deviennent malins dans la ſuite, & ſe convertiſſent enfin en un *cancer* incurable.

La femme qui a un *cancer* à la Matrice, y reſſent une douleur pongitive & aggravante, à cauſe de l'acrimonie des humeurs qui d'écou-

lent de l'ulcere, & à cauſe du poids de la partie, qui eſt toûjours en même temps ſcyrrheuſe. Cette douleur ſe communique aux reins & aux eines, & la femme ſent une grande peſanteur au bas du ventre, & des laſſitudes par tout le corps; elle a difficulté d'uriner; il ſort de la Matrice une ſanie fetide, aqueuſe, noirâtre, & ſouvent ſanglante, & quelquefois le ſang en ſort tout pur. Quand l'ulcere eſt au col interne de la Matrice, comme il arrive le plus ſouvent, on le ſent avec le doigt, & on le pout facilement voir avec le dilatatoire; mais lorſqu'il eſt dans ſon fond, on le connoît par la ſanie qui en ſort. Ces ulceres ſont toûjours inégaux, ſordides, puants, & leur corruption eſt quelquefois ſi grande, qu'il s'y engendre des vers, ainſi que j'ay vû arriver à la femme d'un Fripier, laquelle mourut peu de temps enſuite, comme je luy avois bien predit.

Quoyque pluſieurs charlatans ſe vantent éfrontément de guerir le *cancer* de la Matrice qui eſt ulceré, il eſt neanmoins entierement incurable, tant à cauſe qu'il ne peut pas être extirpé comme celuy des mammelles, parce que la Matrice eſt une partie qui reçoit continuellement les ſuperfluitez de toute l'habitude du corps de la femme; ce qui fait que la malignité de l'ulcere augmente journellement, nonobſtant tous les remedes qu'on y puiſſe apporter, juſques à ce qu'il faſſe enfin mourir miſerablement les pauvres femmes qui en ſont affligées, aprés leur avoir fait traîner une vie languiſſante & pleine de continuelles douleurs, durant des années entieres, les faiſant perir toutes, comme je l'ay vû arriver en plus de trente femmes differentes, dont les unes n'ont vécu que cinq ou ſix mois enſuite de cette fâcheuſe maladie, d'autres ont duré un an, & quelques autres ont languy pendant deux ou trois années entieres, durant tout lequel temps elles ſouhaitoient ſouvent de mourir, pour être délivrées des cruelles & continuelles douleurs qu'elles ſentoient.

J'ay vû quelques Chirurgiens entreprendre de guerir des femmes qui avoient des *cancers* de cette nature à la Matrice, en leur donnant le flux de bouche, & les traitant de la même maniere qu'on fait les perſonnes qui ont la maladie venerienne; mais au lieu d'en avoir un bon ſuccez, comme ils avoient vainement fait eſperer à ces pauvres femmes, ils leur ont au contraire acceleré la mort. Et ce qui merite d'être bien obſervé par ceux qui s'appliquent à la curation

de la maladie venerienne, eſt qu'ils peuvent bien guerir par le moyen de la ſalivation les mauvais ulceres, qui ne ſont qu'aux lévres externes de la vulve ; mais qu'ils ſçachent que ceux qui ſont au propre corps de la Matrice, dont il ſort une abondance de ſanie fetide, s'irritent davantage par ce remede, & qu'ils ſe rendent encore plus incurables qu'ils n'étoient auparavant. C'eſt pourquoy ſi le Chirurgien entreprend de traiter le *cancer* de la Matrice, il faut que ce ſoit ſeulement d'une cure paliative, afin d'appaiſer, autant qu'il eſt poſſible, les extrêmes douleurs que la femme reſſent, & cependant, qu'il faſſe connoître le danger de la vie où eſt la malade, afin qu'elle ſoit perſuadée que l'augmentation de ſa maladie vient de ſa malignité, & n'ont pas de l'effet des remedes dont elle peut uſer : mais de quelque nature que ces remedes puiſſent être, tant ceux que la femme peut prendre au dedans du corps, que ceux dont elle ſe peut ſervir pour faire injection en la Matrice, ils ne doivent avoir aucune acrimonie ; car autrement ils ne manqueroient pas d'augmenter la douleur, & d'irriter le *cancer*, ce qui la feroit encore plûtôt mourir que ſi on ne luy avoit fait aucun remede, ainſi qu'*Hypocrate* nous enſeigne en l'Aphoriſme 38. du huitieme Livre.

Or puiſque le *cancer* de la Matrice eſt abſolument incurable lorſqu'il eſt confirmé, qui eſt quand l'ulcere eſt ſordide & puant, & d'une grandeur conſiderable, ſoit qu'il ait ſon ſiege au dedans du fond de la Matrice, ſoit qu'il n'occupe que ſon orifice interne, comme il arrive le plus ſouvent, on doit tâcher par toutes ſortes de voyes de preſerver la femme d'une ſi fâcheuſe maladie, lorſqu'elle y a quelque diſpoſition, à quoy ſont ſujettes les femmes qui ont leur Matrice ſcyrrheuſe, & celles à qui il eſt ſurvenu quelque apoſteme, comme auſſi celles qui ont ſouvent des pertes de ſang, & celles qui n'ont plus réglément leurs menſtruës, & qui ſont d'âge à les perdre entierement ; car c'eſt en ce temps, ainſi que j'ay dit cy-deſſus, que les femmes ſont beaucoup plutoſt affligées de cette maladie qu'en tout autre. Le plus ſouverain remede dont la femme de cét âge puiſſe uſer pour s'en preſerver, eſt la ſaignée des bras ſouvent reïterée, afin de ſuppléer au défaut de l'évacuation menſtruelle, & d'empêcher que le ſang & les humeurs ne ſe portent en trop grande abondance à la Matrice. Elle doit ſe ſervir de temps en temps de ce remede durant quelques années, juſques à ce que la

nature ait entierement perdu l'habitude qu'elle avoit d'envoyer le ſang vers la Matrice pour l'évacuation des menſtruës, & que les vaiſſeaux qui laiſſoient écouler ce ſang ſoient tout-à-fait réünis; & ſi la femme eſt ſujette à des pertes de ſang frequentes, elle s'abſtiendra entierement du coït; car il luy eſt extremement préjudiciable, parce que dans ſon action la Matrice étant échauffée & agitée, la perte de ſang en eſt tres-ſouvent excitée. Elle uſera d'un regime de vivre rafraichiſſant & humectant; elle évitera toutes choſes aperitives & diuretiques, comme auſſi tous violens purgatifs, & pour temperer d'autant plus l'acrimoine des humeurs, aprés avoir pris quelque legere purgation, elle pourra vivre durant quelque temps de lait de vache tout recemment trait, uſant auſſi par intervalles, & alternativement de boüillons de poulets, dans le corps deſquels on mettra cuire en même temps un peu de ſemences froides: Mais afin que le lait luy puiſſe apporter tout le ſoulagement qu'on en peut eſperer, on doit faire en ſorte que ce ſoit le lait d'une vache bien ſaine, laquelle n'ait pas trop recemment fait ſon veau, & qu'elle ſoit nourrie de bons alimens; car autrement il luy ſeroit entierement préjudiciable, à cauſe que le lait de tous les animaux retient toûjours beaucoup de la qualité des mauvais alimens dont ils peuvent être nourris, comme ſont ces vaches que pluſieurs gens nourriſſent durant l'hyver, du reſte des grains qui ont ſervy à faire de la bierre, & qui ne boivent que de l'eau corrompuë de quelque mare infectée. Si on faiſoit bien reflexion à cela, on trouveroit que c'eſt-là ſouvent la cauſe pour laquelle le lait ne profite pas aux malades qui en prennent.

CHAPITRE XIV.

Du flux de ventre qui arrive à la femme nouvellement accouchée.

NOus avons déja parlé au dix-neuviéme Chapitre du premier Livre, du flux de ventre qui arrive à la femme groſſe, auquel

lieu on peut avoir recours, pour voir ce que nous en avons dit : c'eſt pourquoy nous nous contenterons de traiter ſuccinctement en ce lieu-cy du flux de ventre qui arrive à la femme nouvellement accouchée, lequel procede ſouvent de ce que les alimens qui étoient dans l'eſtomach, & les matieres des inteſtins, ſont tellement agitez & broüillez par les fortes compreſſions du ventre de la femme, durant ſon travail, par le moyen des douleurs de l'accouchement, que la nature ne les pouvant plus regir, les laiſſe écouler en abondance, auſſi-toſt qu'elle eſt accouchée ; ce qui eſt aidé de ce que l'enfant étant long-temps au paſſage, & faiſant une compreſſion du *rectum*, empêche que la femme ne puiſſe vuider ſes excrémens, leſquels étant retenus & grandement agitez dans les inteſtins, les debilitent, & les irritent par l'acrimoine qu'ils y acquierent, ce qui cauſe tres-facilement enſuite le flux de ventre, à quoy contribuënt auſſi quelquefois des clyſteres trop acres qu'on avoit donnez à la femme, pour luy procurer les douleurs de l'accouchement, leſquels elle n'avoit pas entierement rendus, une partie en étant reſtée dans les inteſtins, qui les échauffe & les irrite extrêmement.

De quelque nature que le flux de ventre de la femme nouvellement accouchée puiſſe être, & de quelque cauſe qu'il puiſſe proceder il eſt toûjours tres facheux, & le met ſouvent en grand peril de la vie, parce qu'il détourne & empêche l'évacuation des vuidanges de la Matrice, leſquelles étant ſupprimées cauſent toûjours de tres-pernicieux accidens, & même tres-ſouvent la mort. *Hipocrate* au 3. Liv. *des malad. pop.* nous donne trois notables exemples de differentes femmes, dont deux moururent le ſeptiéme jour aprés avoir avorté, & la troiſiéme dura juſques au quatorziéme jour aprés ſon accouchement, & mourut pareillement, ayant eu durant tout ce temps, auſſi-bien que les deux premieres, le flux de ventre. Mais ne nous arrêtons pas à rechercher d'autres exemples dans les Auteurs, pour prouver une choſe que l'experience nous fait connoître journellement. Ce qui eſt de plus facheux en cette maladie eſt que tous les remedes qui ſeroient propres au flux de ventre augmentent encore la ſupreſſion des vuidanges, & ceux qui peuvent procurer l'évacuation des vuidanges ſupprimées, ſont entierement contraires au flux de ventre ; c'eſt pourquoy on n'oſe pas faire prendre par la

bouche à la malade aucune choſe qui reſerre, ny luy donner aucun cliſtere aſtringent, & même on ne peut pas la purger avec ſureté dans le commencement de ſa couche ; c'eſt ce qui fait que le flux de ventre s'augmente aſſez ſouvent, n'étant pas poſſible d'y remedier pour lors de la maniere qu'on feroit en d'autres temps. Neanmoins il faut tâcher autant qu'il eſt poſſible en ce temps, de faire quelques remedes convenables à cette facheuſe maladie ; ce qu'on fera en donnant à la malade de bons conſumez, pour entretenir ſes forces qui ſe diminuënt beaucoup par le flux de ventre ; on luy donnera auſſi des cliſteres anodins, compoſez d'une ſimple décoction d'herbes rafraichiſſantes & émolientes, ou bien avec le lait & les jaunes d'œufs, pour appaiſer la douleur, & pour temperer lacrimonie des matieres qui ſont dans les inteſtins ; & ſi ce flux de ventre eſt accompagné de fiévre & d'autres accidens, on la pourra ſaigner pour ſupléer au défaut des purgations. Mais ſi on voit que le flux de ventre mette la femme en plus grand danger de la vie, que ne feroit pas la ſuppreſſion des vuidanges, on luy fera tous les autres remedes dont on a coutume de ſe ſervir dans les autres temps, & aprés que le flux de ventre ſera entierement arrêté, on procurera le mieux qu'on pourra l'évacuation des vuidanges de la Matrice qui avoient été ſupprimées, & on remediera aux autres accidens par des remedes convenables à leur nature.

CHAPITRE XV.

Des tumeurs du ventre appellées hernie-ventrales.

LA Matrice devient d'une grandeur ſi prodigieuſe durant la groſſeſſe, qu'elle emplit la plus grande partie du bas ventre, lequel dans ſa diſpoſition naturelle n'étant pas capable de la contenir, eſt contraint de s'étendre à proportion que la groſſeur de la Matrice vient à augmenter ; ce qui ſe fait quelquefois ſi extraordinairement, & avec tant de violence, que le peritoine ne pouvant pas ſe dilater ſuffiſamment, vient à ſe rompre, aprés quoy il ſe fait une ſeparation

tion des muſcles, & une tumeur au même lieu, dans laquelle l'inteſtin, ou l'épiploon, & parfois même la Matrice tombent.

Cette rupture du peritoine ſe fait quelquefois au deſſus, & d'autres fois au deſſous du nombril, entre les deux muſcles droits; elle arrive auſſi tres-ſouvent à l'umbilic, ou vers les eines, à cauſe que ces endroits ſont les plus foibles parties du ventre. Elle eſt ordinairement cauſée par les efforts d'un mauvais travail; ou par ceux d'un violent vomiſſement; ou d'un frequent éternuëment, ou par quelque coup que la femme aura reçu ſur le ventre, ou par quelque chûte qu'elle aura faite ou par autre choſe capable de luy faire quelque ſubite violence; à quoy les femmes groſſes contribuënt beaucoup, en ſe ſerrant trop la poitrine & le haut du ventre dans leur vêtemens pour paroître de plus belle taille; ce qui fait que leur ventre n'ayant pas la liberté de s'étendre également de tous côtez ſouffre un plus grand effort qu'il ne devroit vers ſa partie inferieure, où tout le fardeau de la groſſeſſe eſt pouſſé.

Outre que cette maladie eſt tres-difforme, elle eſt encore fort incommode aux femmes; car elle leur cauſe ſouvent des refroidiſſemens d'eſtomach, des indigeſtions, des vomiſſemens, des coliques tres-douloureuſes, & pluſieurs autres accidens fâcheux, les mettant auſſi quelquefois en peril de la vie, comme il arrive quand l'inteſtin qui eſt tombé hors de la rupture du peritoine ne peut-être repouſſé au dedans du ventre, ſans faire inciſion à la partie, ainſi qu'on eſt obligé de faire au *bubonocele*, lorſque l'inteſtin eſt retenu en l'eine. On á vu même quelquefois la Matrice être pouſſée hors du ventre au commencement de la groſſeſſe dans des ruptures de cette nature, laquelle n'ayant pas pû être remiſe, a été cauſe de la mort de la femme, parce que l'enfant ne laiſſant pas d'y prendre ſon accroiſſement, la tumeur devenoit d'une telle groſſeur, qu'il étoit impoſſible de repouſſer, ny de reduire la Matrice dans ſa ſituation naturelle. *Senerte* au 9. Ch. de la 1. Part. du 1. Liv. *des maladies*, fait mention d'un accident arrivé à la femme d'un Tonnelier au commencement de ſa groſſeſſe, laquelle en aidant à ſon mary à courber avec grande force une perche: reçut un violent coup de cette perche vers l'eine gauche, qui luy cauſa une rupture du peritoine, aprés quoy il ſurvint auſſi-toſt une tumeur, qui en peu de temps s'augmenta tellement, qu'on ne pût jamais repouſſer au dedans du ventre la Matrice qui

étoit contenuë dans cette tumeur, à cauſe de l'accroiſſement qu'y prenoit ſon enfant, qu'elle porta ainſi hors du ventre, comme dans un ſac, n'étant recouvert que de la Matrice & de la peau ſeulement, juſques à ce qu'enfin le terme de l'accouchement étant venu, on fut obligé de luy tirer cét enfant par la ſection ceſarienne, à cauſe de l'impoſſibilité qu'il y avoit de reduire la Matrice dans le ventre, afin qu'elle pût accoucher par la voye ordinaire. Cette operation ſauva bien la vie à l'enfant, mais elle fut infructueuſe à la mere, qui mourut quelque temps en ſuite.

Les femmes peuvent ſe preſerver de ces ſortes de ruptures du ventre, ſi elles évitent durant leur groſſeſſe tout ce qui peut leur cauſer quelque ſubit & violent effort, laiſſant la liberté à leur ventre de s'étendre également de tous côtez. C'eſt pourquoy elles ne doivent avoir la poitrine ny le ventre aucunement ſerrez par leurs vêtemens durant tout le temps de leur groſſeſſe; & ſi nonobſtant cette précaution, cét accident ne laiſſoit pas de leur arriver par les violens efforts d'un mauvais travail, le meilleur remede dont elles puiſſent uſer, eſt de porter un bandage propre, qui ſoit garny de compreſſes bien ajuſtées ſur la tumeur du ventre, afin de repouſſer au dedans les parties qui pourroient y tomber: & ſi la rupture eſt en un lieu où la Matrice y puiſſe être pouſſée, comme il arriva à cette femme dont je viens de parler, & que la femme s'apperçoive d'avoir conçu, elle doit uſer de tres-grande précaution pour éviter ce fâcheux accident, & pour empêcher auſſi que la rupture ne ſoit encore augmentée par la groſſeſſe, comme il arrive preſque toûjours: c'eſt pourquoy il ſeroit bon qu'elle ſe tint au lit durant tout le temps de ſa groſſeſſe, ſi elle pouvoit avoir la commodité de le faire.

CHAPITRE XVI.

De l'inflammation des mammelles qui arrive à la femme nouvellement accouchée.

TOut le ſang & les humeurs ſont tellement échauffez & agitez durant le travail, par les douleurs & par les efforts de l'accouchement, que les mammelles qui ſont compoſées de corps glandu-

leux & ſpongieux, recevant en trop grande abondance ces humeurs qui y affluënt de toutes parts, en ſont facilement enflammées, à cauſe que cette repletion en fait une diſtenſion tres-ſenſible & douloureuſe; à quoy la ſuppreſſion des vuidanges de la Matrice, & la plenitude univerſelle du corps contribuënt beaucoup. Cette inflammation vient auſſi quelquefois de ce que la femme s'eſt trop ſerrée le ſein, ou pour y avoir receu quelque coup, ou pour s'être couchée deſſus; car ces choſes y font facilement contuſion; comme encore pour avoir ceſſé de donner à tetter à l'enfant, d'autant que par ce moyen, le lait qui eſt en grande quantité aux mammelles, n'en étant pas évacué, s'y échauffe, & s'y corrompt par un trop long ſéjour.

Mais de quelque cauſe que procede l'inflammation des mammelles à la femme nouvellement accouchée, il faut au plutoſt y apporter les remedes convenables, de peur qu'elles ne viennent à s'apoſtemer enſuite, ou bien que ne ſuppurant pas, il n'y reſte une dureté ſcyrrheuſe, qui pourroit avec le temps degenerer en *cancer*, qui eſt une tres-pernicieuſe maladie, & le plus ſouvent incurable quand elle eſt confirmée. Outre le danger qu'il y a que l'inflammation des mammelles ne ſe convertiſſe en ces facheuſes maladies, il arrive ordinairement que la femme reſſent en ces parties, qui ſont tres-ſenſibles, une extrême douleur, qui luy cauſe ſouvent des friſſons, auſquels ſurvient une fiévre avec telle ardeur de tout le corps, qu'elle ne peut preſque endurer aucune couverture ſur elle, & quand elle ſe découvre tant ſoit peu, & même pour tenir ſeulement ſes bras hors du lit, il luy arrive de nouveaux friſſons qui augmentent encore enſuite la chaleur de la fiévre. On ne doit pas s'étonner ſi elle vient bien-toſt en cette occaſion, car les mammelles par leur proximité du cœur, luy communiquent tres-facilement leur inflammation, qui même quelquefois excite fureur & freneſie, ſi le ſang s'y porte ſubitement & en abondance, comme nous aſſure *Hipocrate* en l'Aphoriſme 40. du 5. Livre. *Quibuſcumque mulieribus ad mammas ſanguis colligitur, furorem ſignificat.* Si le ſang (dit-il) ſe porte & eſt amaſſé en abondance aux mammelles cela ſignifie fureur & freneſie à venir.

Or le principal & le plus aſſuré moyen d'empêcher que les humeurs ne ſe portent en ſi grande abondance aux mammelles & qu'il

n'y ſurvienne pour ce ſujet inflammation, c'eſt de procurer une bonne & ample évacuation des vuidanges par la Matrice. C'eſt pourquoy, ſi elles étoient ſupprimées, on les provoquera comme il a été dit autre part; car par cette évacuation toutes les humeurs prendront leur cours vers les parties inferieures. On deſemplira toute l'habitude du corps par le moyen de la ſaignée du bras, aprés quoy pour une plus grande diverſion, & pour faire couler d'autant mieux les vuidanges on viendra à celle du pied; & pendant cela on n'oubliera pas les remedes topiques ſur les mammelles, comme d'y faire dans le commencement une embrocation d'huile roſat & de vinaigre mêlez enſemble, & d'y mettre enſuite des emplâtres de cerat refrigerant de *Galien*, avec lequel on mêlera le tiers de *populeon*, ou bien on ſe ſervira d'un cataplaſme fait avec la terre cimolée qui ſe trouve au fond de l'auge des couteliers, l'huile roſat, & un peu de vinaigre; & ſi la douleur étoit fort grande, on fera un autre cataplaſme avec de mie de pain blanc & de lait, auquel on mêlera l'huile roſat & quelque jaunes d'œufs: on pourra auſſi mettre par deſſus ces choſes des compreſſes trempées en oxycrat, ou en eau de plantain; mais il faut bien obſerver que les remedes qu'on appliquera ſur les mammelles ſoient ſeulement refrigerans, & refrenans, ſans aucune grande aſtriction; car par ce moyen on y feroit venir une tumeur ſcyrrheuſe qui y reſteroit long-temps, & encore y auroit il grand danger qu'elle ne ſe convertit en pire maladie.

Aprés que la plus grande fureur de l'inflammation ſera paſſée, comme auſſi la plus grande partie de l'humeur antecedente évacuée & détournée, on ſe ſervira de remedes un peu reſolutifs pour digerer, reſoudre & conſumer le lait qui eſt dans les mammelles en trop grande abondance, de peur qu'il ne s'y corrompe par ſon ſejour. C'eſt pourquoy il doit être évacué, ou en le faiſant ſortir par le tettement qu'en fera l'enfant, ou par le ſuccement d'une autre perſonne, ou bien par reſolution, ſi-non il faudroit qu'il ſupurât s'il étoit en quantité. Il faut neanmoins tâcher de le reſoudre plûtôt que de le tirer ainſi, quand la femme ne veut pas nourrir ſon enfant; car le ſuccement en attire d'autres à la partie, qui cauſeroit en ſuite le même accident s'il n'étoit encore évacué: mais ſi le lait vient à s'écouler de ſoy-même des mammelles, on ne le doit empêcher, parceque pour lors il s'en fait une évacuation ſans attra-

ction. On le resoudra en appliquant sur les mammelles un cataplasme de miel tout pur ; c'est un remede qui produit en cette occasion un fort bon effet ; ou bien on en frotera seulement des feüilles de choux rouges qu'on y mettra, les ayant un peu fait amortir auparavant sur le feu, & en ayant ôté toutes les grosses côtes, prenant bien garde aussi à ne pas trop serrer le sein & qu'il n'y ait aucun linge dessus qui soit dur & inégal, afin qu'il n'en soit froissé ny contus. Un fort bon remede encore pour cela est de prendre une pomme entiere de chou rouge, qu'on fera cuire en eau de riviere, tant qu'elle soit bien molle, & qu'il n'y ait presque plus d'eau de reste, aprés quoy on la pilera un peu en mortier de bois, ou de marbre, pour la faire passer en boüillie à travers un tamis, de laquelle, (y ayant ajoûté un peu d'huile de camomile,) on fera un cataplasme pour mettre sur les mammelles.

En pratiquant toutes ces choses, la femme doit observer un regime de vivre rafraîchissant, & qui soit peu nourrissant pour n'engendrer pas trop de sang & d'humeurs, dont il y a deja une excessive abondance ; elle doit avoir toûjours le ventre libre, afin que les humeurs puissent être portées d'autant plus en bas, & par consequent détournées des mammelles. Pendant tout le temps que durera leur inflammation, elle se tiendra au lit, couchée sur le dos, afin qu'elle puisse mieux reposer ; car étant levée, les mammelles qui sont lourdes & pesantes à cause de l'abondance d'humeurs dont elles sont remplies, luy font une tres-grande douleur, quand elles pendent en bas ; elle ne remuëra pareillement les bras que le moins qu'elle pourra ; & aprés le quinziéme jour de son accouchement, lors qu'elle aura eu une assez ample évacuation de vuidanges, & que le plus fort de l'inflammation sera passé, n'ayant aussi plus de fiévre, on la purgera une fois ou deux, selon que la chose le requiera, pour évacuër les mauvaises humeurs, qui pourroient être restées en toute l'habitude. Mais si nonobstant tous ces remedes les mammelles ne désenflent pas, & si elle y sent toûjours beaucoup de douleur, & grande pulsation, avec dureté plus en un endroit qu'en l'autre, on peut être assuré qu'il se fait apostéme en ce lieu : nous en traiterons cy-aprés.

CHAPITRE XVII.

Du caillement de lait, vulgairement dit le poil.

JUſqu'à preſent on a toujours crû que le ſang étoit la matiere dont le lait eſt fait aux mammelles, mais il y a grande apparence que le chyle ſeul, & non le ſang, eſt deſtiné à ſa generation, auſſi bien qu'il eſt la veritable matiere dont tout le ſang du corps eſt fait. Ce qui nous peut facilement le faire préjuger, eſt la nouvelle découverte du canal thoracique, qui porte le chyle dans la veine ſouclaviere, trouvé heureuſement par Monſieur Pecquet, Medecin de la Faculté de Montpelier, auquel toute la poſterité ſera éternellement redevable, d'avoir lieu par là, de ſe deſabuſer de pluſieurs notables erreurs, qui faute d'une ſi belle & ſi neceſſaire connoiſſance, s'eſtoient gliſſées & entretenuës juſqu'à preſent dans la pratique de la Medecine. Neantmoins comme les vaiſſeaux qui peuvent porter pour ce ſujet une partie de ce chyle aux mammelles ne ſont pas encore manifeſtement connus, nous nous contenterons d'expliquer en la maniere ſuivante la cauſe du caillement de lait, vulgairement dit le poil, qui arrive aux femmes nouvellement accouchées,

Dans le commencement des couches de la femme, ſon lait n'eſt pas encore bien purifié, à cauſe de la grande émotion que tout ſon corps a receu pendant les efforts de l'accouchement; & il eſt pour lors mêlé avec quantité d'autres humeurs, qui ſe portant en ce temps aux mammelles avec trop d'abondance; cauſent l'inflammation dont nous venons de parler dans le précedent Chapitre; mais quand l'enfant a déja tetté durant quinze ou vingt jours, ou plus, alors le lait ſeul y eſt contenu ſans ce mélange d'humeurs; cela étant, il arrive quelquefois qu'il s'y caille & grumele, ce qui cauſe cette maladie que les femmes appellent entr'elles le poil, parce qu'elle cauſe à la femme une douleur des mammelles ſemblable à celle qu'*Ariſtote* au 11. Chap. du 7. Liv. de *l'Hiſt des Anim.* dit fabuleuſement proceder de ce que la femme ayant avalé quelque poil en beuvant, qui eſtant enſuite faci-

lement porté dans la ſubſtance fongueuſe des mammelles, y fait une tres grande douleur, qui ne s'appaiſe pas devant qu'on en ait fait ſortir ce poil avec le lait, ſoit en preſſant les mammelles, ſoit en les ſuçant : mais il n'y a que les bonnes femmes qui ayent une telle croyance.

Pluſieurs autres font diſtinction entre le caillement du lait, & une autre maladie, qui eſt appellée par eux *Caſeatio*, en laquelle le lait ſe convertit en fromage ; ce qui arrive par le moyen de la chaleur, qui faiſant reſolution de la partie la plus ſubtile du lait, celle qui eſt la plus groſſiere vient à s'endurcir dans les glandes des mammelles ; mais le caillement de lait dont nous parlons maintenant eſt bien plus ordinaire. Ses ſignes ſont que les mammelles qui étoient molles & égales auparavant, deviennent dures, inégales, & raboteuſes par tout, ſans aucune rougeur, & on y ſent facilement la diſtinction, & la ſeparation de toutes leurs glandes, qui ſont remplies de ce lait caillé : Les femmes y ont une grande douleur, & ne les peuvent faire rayer comme elles avoient coûtume ; il leur ſurvient un friſſon, qui les tient principalement au milieu du dos, où elles reſſentent comme un glaçon. Ce friſſon eſt ordinairement ſuivy d'une fiévre qui ne dure pas plus de vingt-quatre heures, & quelquefois encore moins, ſi ce n'eſt que le caillement de lait ſe convertiſſe en inflammation des mammelles ; ce qui arriveroit indubitablement s'il en étoit évacué, ou diſſipé & reſolu.

Ce caillement de lait vient le plus ſouvent de ce que la femme n'eſt pas aſſez tirée, ſoit pour en avoir une trop grande abondance, ſoit parceque ſon enfant eſt ſi petit, ou ſi foible, qu'il ne peut pas tout ſucer, ſoit pour vouloir ceſſer d'être nourrice ; car pour lors le lait demeurant aux mammelles aprés ſa coction ſans être évacué, perd la douceur qu'il avoit, & par le moyen de la chaleur qu'il y acquiert, à raiſon du trop long ſejour qu'il y fait, s'aigriſſant il s'y caille & grumelle, ainſi que nous voyons que l'aigreur de la préſure dans du lait ordinaire, le fait prendre & cailler. Cét accident vient ſouvent auſſi à la femme pour avoir ſouffert un grand froid, & pour avoir eû le ſein trop découvert, parceque le lait venant à être trop refroidy ſe caille, & ſe tourne en grumeaux, comme nous voyons que le ſang fait.

De quelque cauſe que puiſſe proceder le caillement de lait, le

plus prompt & le plus asſuré remede eſt que la femme ſe faſſe au plutoſt tetter, juſques à vuider & tarir les mammelles; mais comme ſon enfant, s'il eſt petit ou foible, ne peut pas avoir le ſuccement aſſez fort pour cela (car le lait ainſi grumelé ne raye point au commencement) elle ſe fera tirer par une autre femme, juſques à ce que ſes mammelles ſoient de facile trait, aprés quoy elle redonnera à tetter à ſon enfant; & afin qu'elle n'engendre point plus de lait qu'il n'en peut tirer pour ſa nourriture, elle uſera de viandes peu nourriſſantes, & ſe tiendra toûjours le ventre aſſez libre. Mais comme il arrive quelquefois que la femme ne veut, ou ne peut pas être nourrice, il eſt beſoin de ſe ſervir d'autres moyens pour la curation de cette maladie. Pour lors on ne tirera point le lait grumelé par le ſuccement des mammelles; car y attirant encore d'autres humeurs, la maladie recommenceroit toûjours, ſi derechef elles n'étoient évacuées enſuite: c'eſt pourquoy il ſera neceſſaire d'empêcher qu'il ne s'y en porte davantage, & de reſoudre & diſſiper le lait qui y reſte. Il faudra pour ce ſujet évacuer la plenitude du corps par la ſaignée du bras, & outre cette évacuation on attirera les humeurs en bas par clyſteres un peu forts, & même par la ſaignée du pied, ſe ſervant auſſi de la purgation ſi beſoin eſt; & pour reſoudre, digerer, & diſſiper le lait grumelé aux mammelles, on mettra deſſus les choſes que nous avons dit être propres à le faire évader, comme le cataplaſme de miel tout pur, ou celuy des quatre farines, cuit en décoction de ſauge, menthe, hache, & fenoüil, y mêlant de l'huile de camomille, dont on fera auſſi une embrocation ſur toutes les mammelles.

J'ay quelquefois veu des femmes mettre ſur leur ſein en cette occaſion avec aſſez heureux ſucces, des linges qui ſervent de couverture aux pots de beurre ſalé: c'eſt un remede qui eſt deſſicatif, & propre pour abſorber les humiditez de ces parties, dont on peut ſe ſervir, aprés toutefois que ceux de cy deſſus en auront degrumelé le lait: mais ſi nonobſtant tout cela il ne peut eſtre diſſipé, ny reſolu, il y a danger qu'y cropiſſant plus long temps, il ne cauſe inflammation aux mammelles. Si la choſe arrive ainſi, on y remediera comme il a eſté dit au precedent Chapitre. Parlons maintenant des apoſtemes des mammelles qui viennent ſouvent aprés leur inflammation.

CHAPITRE

CHAPITRE XVIII.

Des apostemes des mammelles de la femme accouchée.

IL peut arriver en tout temps, aux filles aussi bien qu'aux femmes; des apostemes aux mammelles, soit chauds, soit froids, la curation desquels n'a rien de particulier, comme dit *Guidon*, sinon qu'on ne doit pas mettre de forts repercussifs, à cause de leur proximité du cœur, & que la retention des menstruës sert beaucoup à leur generation, & leur provocation à leur guerison, comme aussi la saignée des saphenes: mais nostre intention est seulement de traiter de ceux qui arrivent à la femme accouchée, & qui suivent ordinairement l'inflammation des mammelles causée par la corruption du lait, & par la trop grande abondance de sang & d'humeurs qui s'y portent:

Aprés donc qu'on aura fait tout son possible pour faire cesser cette inflammation, soit par les évacuations universelles du corps, tant par la saignée du bras, & par celle du pied, que par la provocation des vuidanges, soit aussi par le moyen des remedes repellens, & simples resolutifs, appliquez sur les mammelles, & la femme y ressent toujours grande douleur, & une forte pulsation plus en un lieu qu'en l'autre, auquel il y ait pareillement quelque dureté de couleur livide, accompagnée de molesse en son milieu, c'est signe qu'elles s'abscederont. Pour lors on doit cesser l'application de tous ces premiers topiques, pour venir aux remedes maturatifs de l'apostеme, qu'il vaut bien mieux en ce cas faire suppurer tout à fait que de se servir davantage de repellens, ou de resolutifs, de peur qu'on ne fasse endurcir la matiere en repoussant, ou resolvant seulement le plus subtil, le plus grossier restant aux mammelles, qui causeroit une tumeur scyrrheuse, qui seroit aprés fort difficile à dissiper; ou qui demeurant long-temps, comme il arrive ordinairement, se pourroit convertir en *cancer*.

Pour aider à la suppuration de l'apostеme, on mettra sur les mammelles un cataplasme émollient & maturatif, composé de mauves

& guimauves avec leurs racines, oignons de lis, & graine de lin concaſſée qu'on fera boüillir tant que tout ſoit extrêmement cuit, & qu'il puiſſe paſſer à travers un gros tamis, de peur qu'il n'y reſte rien de dur, qui puiſſe froiſſer le ſein, qui pour lors eſt fort douloureux, aprés quoy on mêlera une bonne quantité d'axonge de porc, ou de l'onguent *baſilicon*, & ſur le lieu où l'apoſteme démontre ſe vouloir plûtoſt percer, on y mettra une petite emplâtre de meſme baſilicon & ce cataplaſme par deſſus, le renouvelant douze heures aprés, ou au plus tard le lendemain, continuant tel remede juſques à ce que l'apoſteme ſoit meur. Il vaut bien mieux ſe ſervir de ce cataplaſme, ou d'autre de ſemblable effet, que d'emplâtres : car le cataplaſme s'unit mieux par ſa molleſſe & s'applique plus également ſur les mammelles, qu'il amollit auſſi & tient bien plus ſouples, outre qu'il eſt encore plus facile à changer & à nettoyer que les emplâtres ; qui par leur adherence ſeroient tres-incommodes ſur ces parties.

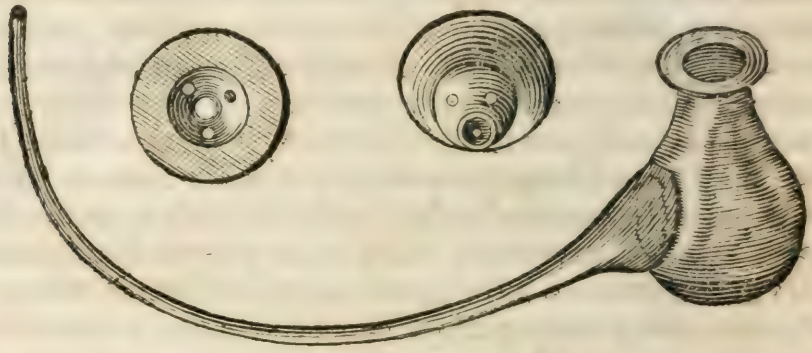
Auſſi toſt que l'apoſteme ſera meur, on en fera l'ouverture, ſi elle ne s'étoit faite d elle-même. On connoîtra qu'il eſt temps de la faire, quand la pulſation que la femme ſentoit auparavant aux mammelles eſt ceſſée, quand la douleur & la fiévre ſont beaucoup diminuées, & quand avec cela le milieu de l'apoſteme eſt un peu élevé en pointe, & eſt tout-à fait amolly, y ſentant avec le doigt l'inondation de la matiere contenuë.

Quand donc ces ſignes apparoîtront, pour lors on fera ouverture de l'apoſteme au lieu le plus propre à donner iſſuë à ces matieres, prenant bien garde à ne le pas faire trop toſt, & la matiere n'étant encore bien cuite, de peur de trop grande douleur ; car les mammelles ſont des parties extrêmement ſenſibles, & qui reçoivent facilement fluxion, à cauſe de leur ſubſtance rare & ſpongieuſe, tiſſuë d'une infinité de vaiſſeaux. C'eſt pourquoy on laiſſera meurir la matiere, ſans toutefois l'y ſouffrir trop croupir. On peut faire cette ouverture avec la lancette ou avec un grain de cautere, la faiſant aſſez ample, pour en évacuer les grumeaux qui s'y rencontrent ordinairement ; mais il vaut encore mieux préferer la lancette, d'autant qu'elle ne fait aucune déperdition de ſubſtance, & que la cicatrice n'en eſt pas ſi difforme, que celle qui ſuccede aprés l'ouverture faite par le cautere ; car les femmes ſont bien-aiſes de conſerver en leur entier le plus qu'elles peuvent une partie, qui par ſa

seule beauté les fait souvent cherir & caresser. *Guidon* veut qu'on fasse cette ouverture en forme de Lune, c'est-à-dire en figure de demi croissant, pour suivre la figure ronde de la mammelle; mais il importe peu de quelle façon elle soit faite, pourvû que ce soit au lieu le plus commode pour l'évacuation de la matiere, & qu'on se donne garde d'ouvrir quelques gros vaisseaux, les principaux desquels sont vers l'aisselle. Aprés qu'on aura tiré toute la matiere, & les grumeaux de lait pourry qui s'y trouvent souvent, on détergera & mondifiera l'apostеme en la maniere ordinaire, observant seulement de n'y pas mettre aucunes tentes trop longues, ny trop dures; mais seulement quelques tempons de charpis fort mollets, sans les pousser trop avant, lesquels on liera le premier avec un fil, si besoin est, pour le retirer plus facilement, à cause qu'ordinairement ces apostemes sont caverneux. S'il y a une grande douleur, on trempera les plumaceaux en huile d'œuf; ou en *basilicon* mêlé avec le digestif, s'il y reste encore quelque chose à suppurer; ensuite dequoy on se servira de déterſifs & de mondificatifs, comme sont le miel rosat, le mondificatif d'ache, ou *l'apostolorum*, selon que le cas le requiert, mettant par dessus une bonne emplâtre de mucilage, pour amollir la dureté qui pourroit y être restée.

Quelquefois les mammelles n'abscedent pas seulement en un lieu, mais souvent chacune de leurs principales glandes viennent à suppurer, & à faire comme autant d'apostemes, de telle façon qu'elles se percent parfois en cinq ou six endroits, qui rendent tous de la matiere. Pour lors il ne faut pas s'amuser à faire de grandes ouvertures à chacun de ces petits trous: mais il suffit d'en faire une bonne, ou deux aux lieux les plus déclives; car toute la matiere qui a facilement communication d'un endroit a l'autre par dedans, à cause que les mammelles sont toutes spongieuses, s'evacuër facilement, & un ou deux bonnes issuës faites ainsi en lieu commode, tariront en bref toutes les autres. Mais le moyen le plus seur pour guerir les apostemes des mammelles aprés l'évacuation de la matiere, & pour empêcher que leurs ouvertures ne soient long-temps fistuleuses, est d'en faire évader entierement le lait, ce qu'on fera de la maniere que nous avons enseignée en son lieu, non seulement de la mammelle apostemée, s'il n'y en avoit qu'une qui le fut; mais de toutes les deux, parce qu'il y en resteroit toûjours quelque communication; ce faisant, les ul-

ceres en ſeront bien plûtoſt, & plus facilement deſſechez ; & pour ce ſujet le ventre de la femme ſera tenu libre par cliſteres qu'on luy donnera, ſi elle ne l'avoit ainſi naturellement, & elle ſera purgée de fois à autre, pour évacuer les humeurs, & pour les porter en bas, uſant auſſi d'un regime de vivre peu nourriſſant.



CHAPITRE XIX.

Des bouts des mammelles écorchez & emportez.

SOuvent les femmes qui ſont nourrices, & principalement quand c'eſt la premiere fois, ſont ſujettes aux fentes & aux écorchures des bouts de leurs mammelles, qui ſont doüez d'un ſentiment tres-exquis, parce que pluſieurs petits filamens nerveux y viennent aboutir, ce qui leur cauſe une extrême douleur, laquelle les fait ſouvent ſuër à groſſes gouttes tant elle leur eſt inſupportable, quand elles donnent, nonobſtant cette indiſpoſition, à tetter à leur enfant; & d'autant plus que leurs mammelles ſont de difficile trait, comme il arrive lorſqu'elles veulent du commencement être nourrices, auquel temps le lait ne s'étant pas encore fait voye à travers les petits trous des mammelons, qui ne ſont pas tout-à-fait ouverts, l'enfant fait bien plus d'effort pour tetter que quand les mammelles rayent preſque d'elles-mêmes ; & quelquefois ces fentes & ces écorchures

s'augmentent de telle ſorte, par le continuel ſuccement qu'il fait, qu'à la fin il emporte entierement le bout des mammelles, aprés quoy la femme ne luy peut plus donner à tetter, & il y reſte un ulcere, qui eſt quelquefois de difficile gueriſon. Souvent cela auſſi proviét de ce que les enfans ſont ſi alterez & ſi affamez, qu'ils ne ſe donnent point la patience de tetter doucement, & ſentant que le lait ne ſort pas ſi promptement qu'ils le ſouhaitent, ils mordent & mâchotent ſi forts les bouts, croyant le faire venir plutoſt, ſoit qu'ils ayent des dents, ou qu'ils n'en ayent pas, qu'ils les écorchent, & enfin continuant toûjours les emportent tout-à-fait comme nous diſons. Il arrive auſſi quelquefois que d'autres enfans ont tellement la bouche échauffée, que les bouts des mammelles viennent à s'en ulcerer, comme quand ils l'ont pleine de ces petits ulceres qu'on nomme *aphtes*, ou même, & d'autant plus facilement, s'ils ont la maladie venerienne, laquelle ils peuvent auſſi donner à leurs nourrices; & pour lors les ulceres qui en ſont cauſez, ne cedent pas aux remedes ordinaires; mais au contraire, ils vont toûjours en augmentant.

On doit remedier de bonne heure à ces fentes ou écorchures, tant pour raiſon de la grande douleur qu'elles cauſent à la femme lorſqu'elle veut donner à tetter à ſon enfant, que pour éviter qu'elles ne s'augmentent & empirent de jour en jour, & qu'enfin elles ne ſe convertiſſent en ulceres malins. C'eſt pourquoy auſſi-toſt qu'elles commenceront, il ſeroit à propos que la femme s'abſtint de donner à tetter à ſon enfant, juſques à ce qu'elles fuſſent entierement gueries; car par ſon continuel ſuccement, il ſeroit bien difficile qu'il ne les fiſt encore croitre en les irritant, pendant quoy on feroit évader pour un peu de temps ſon lait, de peur que n'étant plus tirée il ne luy vint inflammation au ſein par ſa trop grande abondance. Neantmoins s'il n'y avoit que le bout d'une ſeule mammelle de malade, elle luy en pourroit donner de l'autre. On mettra ſur ces bouts ainſi écorchez, un peu d'huile de cire neuve, durant quelques jours; aprés quoy on ſe ſervira de remedes deſſicatifs, comme ſont l'eau alumineuſe, & l'eau de chaux; ou on les baſſinera ſeulement d'eau de plantin, & mettant par deſſus de petits linges bien mouillez & trempez dans ces eaux; ou on ſe ſervira de quelque petite emplâtre de ceruſe, ſe, ou de blanc raiſin, ou bien de pompholix, ou d'un peu de poudre d'amidon: mais ſur tout ce ne ſera d'aucune choſe qui puiſſe eſtre

trop desagreable au goût de l'enfant, ny luy porter aucun préjudice; c'est pourquoy beaucoup se contentent seulement d'y mettre un peu de miel rosat.

Quelques-uns veulent qu'au lieu de dessicatifs on se serve d'émolliens: mais il faut faire distinction; car les émolliens sont propres à préserver de telles fissures; mais quand elles sont faites, il faut user de dessicatifs; & pour empêcher que la femme ne soit blessée en ces parties qui sont douloureuses, & que les linges n'y adherent, on doit mettre sur le bout du mammelon un petit chapeau de cire, ou de bois, ou de plomb pour être plus dessicatif, semblable à ceux qui sont representez au commencement de ce Chapitre, lequel doit être percé à son extrêmité de plusieurs petits trous, tant pour donner issuë à la sanie qui sort de ces petits ulceres, qu'afin que le lait qui distile souvent du bout de la mammelle, se puisse écouler par leur moyen.

Si l'enfant avoit tout-à-fait emporté les bouts des mammelles, pour lors il faudroit faire perdre entierement le lait, afin de pouvoir au plûtost dessecher les ulceres qui y restent ensuite; car autrement on n'en viendroit pas à bout qu'avec peine, & ils pourroient devenir calleux & malins avec le temps: & si l'enfant avoit la maladie venerienne, en ce cas il seroit bien difficile qu'on pût guerir les ulceres qu'il auroit fait venir aux bouts des mammelles de sa nourrice durant qu'il la tetteroit: c'est pourquoy on luy en donnera une autre, à laquelle on fera les remedes preservatifs de telle maladie; mais s'il avoit seulement de simples petits ulceres à la bouche sans aucune malignité, on luy lavera avec eau d'orge, dans laquelle on mettra un peu de jus de citron, & pour temperer d'autant plus ses humeurs qui sont échauffées, la nourrice usera d'un regime de vivre rafraichissant, afin que son lait puisse être de pareille nature, & elle sera saignée & purgée s'il est necessaire.

Lorsque les bouts sont tout-à-fait emportez, il est bien difficile que la femme puisse encore nourrir son enfant, à cause qu'il n'a plus de prise pour succer le lait, comme aussi parce que les petits trous du mammelon se referment à cause de l'ulcere. Si nonobstant cela elle desire le faire, il faut qu'une autre femme luy face peu-à-peu d'autres bouts, aprés que les ulceres en seront gueris, laquelle en suçant avec sa bouche attirera au dehors, & débouchera par ce moyen la racine des bouts emportez, ou se servant d'un instrument

de verre propre à cela, tel que celuy qui eſt figuré au commencement du preſent Chapitre, avec lequel la femme pourra auſſi elle-même le faire cinq ou ſix fois le jour; & pour figurer & tenir en état ce qui aura été attiré, de peur qu'il ne ſe renfonce dans la mammelle, elle y mettra par deſſus un petit chapeau de bois, ou d'autre matiere, comme ceux dont il eſt parlé cy-deſſus: ainſi faiſant peu à peu, aprés que les bouts ſeront tout-à-fait formez & débouchez, elle pourra donner à tetter à ſon enfant.

Ce que nous avons dit juſques à preſent dans ce troiſiéme Livre, doit ſuffire pour le traitement de la nouvelle accouchée, comme auſſi pour la connoiſſance & la curation des maladies qui luy viennent le plus ordinairement, ſur leſquelles il n'eſt pas beſoin de nous étendre davantage; car s'il luy en arrive d'autres que celles dont nous avons fait mention & qui ne ſoient pas du fait du Chirurgien le Medecin ſera mandé pour y remedier en la maniere accoutumée, ſelon que l'Art le requiert. Paſſons maintenant au traitement de l'enfant nouveau-né, & parcourons auſſi ſes maladies les plus ordinaires.

CHAPITRE XX.

Du traitement de l'enfant nouveau-né & premierement de la maniere de luy lier, couper, & bander l'umbilic.

SI l'enfant, comme nous avons dit en parlant de l'accouchement à ſouvent beſoin l'orſqu'il eſt au ventre de ſa mere, de la bonne conduite & de la dexterité du Chirurgien, ou de la Sage femme, pour le delivrer & le faire ſortir heureuſement de ce cachot, où il a eſté ſi long-temps enfermé, leur aſſiſtance ne luy eſt encore pas moins neceſſaire auſſi-toſt qu'il en eſt dehors, tant pour remedier à quelques indiſpoſitions qu'il apporte quelquefois en naiſſant, tant pour le garantir de pluſieurs infirmitez, à quoy la foibleſſe de ſon âge & la tendreſſe de ſon corps le rendent ſujet. Nous avons fait voir aſſez particulierement dans tout le precedent Livre, de quelle maniere il doit eſtre aidé dans l'accouchement, il nous reſte maintenant

d'enſeigner ce qu'il luy faut faire aprés ſa naiſſance, pour ce ſujet nous montrerons premierement comment il luy faut lier, retrancher, & bander le cordon de l'umbilic.

Auſſi-toſt que l'enfant eſt hors de la Matrice, quelques Sages-femmes luy lient & retranchent l'umbilic, avant que de delivrer la femme de ſon arrierefaix ; mais il faut toujours (ſi faire ſe peut ſans attendre trop long-temps) differer juſques à ce qu'on ait pareillement tiré l'arrierefaix, car la Matrice qui eſt extrémement beante & ouverte aprés la ſortie de l'enfant, ſeroit en danger d'eſtre bien refroidie par l'air exterieur, durant qu'on s'arrêteroit à faire la ligature de l'umbilic ; outre que ſon office ſe refermant un peu la femme ſeroit enſuite bien plus difficilement delivrée.

Pour faire cette ligature comme il eſt requis, la Sage-femme s'y comportera de cette façon. Aprés donc qu'elle aura delivré l'accouchée, elle luy bouchera tout auſſi-toſt ſa Matrice avec un linge, comme nous avons dit en ſon lieu, enſuite de quoy elle emportera l'enfant avec l'arrierefaix auprés du feu, l'ayant poſé dans une couche chaude ; où étant elle prendra un fil de chanvre, mis en quatre ou cinq doubles, de la longueur d'un quartier d'aune ou environ, noüé d'un ſimple nœud à chacune de ſes extrêmitez, de peur que les differens bouts s'écartans les uns des autres, ne s'entremêlent en faiſant la ligature ; & de ce fil ainſi accommodé (que la Sage-femme doit avoir apprêté avant l'accouchement, comme auſſi être munie de bons ciſeaux, pour ne pas perdre aucun temps) elle liera le cordon de l'umbilic, à un poulce prés du ventre, en faiſant un double nœud d'abord, puis retournant les deux bouts du fil au côté oppoſite de ſes premiers nœuds, elle en fera encore autant, réiterant derechef la choſe, s'il eſt beſoin, pour une plus grande ſureté ; aprés quoy elle retranchera l'umbilic à un autre poulce plus bas que la ligature, du côté de l'arrierefaix ; de ſorte qu'il reſtera ſeulement du cordon la longueur de deux poulces, au milieu dequoy la ligature aura été faite, comme nous diſons, laquelle doit être ſi ſerrée, qu'il ne s'écoule aucune goutte de ſang hors des vaiſſeaux ; mais elle ne doit pas auſſi l'être trop, de peur qu'ils n'en ſoient preſque coupez. C'eſt pourquoy il faut que le fil ſoit un peu gros pour ce ſujet, & qu'il ſoit ſerré avec quelque ſorte de mediocrité ; toutefois il vaut bien mieux qu'il le ſoit plus que moins ; car il s'eſt vû quelquefois des enfans perdre

perdre miſerablement la vie avec tout leur ſang, avant qu'on s'en apperçût, pour ne leur avoir pas bien noüé l'umbilic. Or afin de ne pas être cauſe d'un ſi grand mal-heur, on prendra bien garde aprés qu'il eſt coupé, s'il n'en ſuinte point de ſang; & ſi cela étoit, on feroit encore quelque nouveaux nœuds pour le ſerrer exactement avec le reſte du fil, qu'on doit pour ce ſujet avoir laiſſé un peu longuet; ce qu'étant fait, on envelopera le bout de cét umbilic ainſi lié & coupé, avec deux ou trois circonvolutions d'un petit linge ſec, ou trempé en huile roſat ſi on veut, puis ayant mis un autre petit linge en double ſur le ventre de l'enfant vers ſa partie ſuperieure, on y couchera & poſera l'umbilic envelopé comme il eſt dit, afin qu'il ne le touche, pas à nud, ſur lequel on mettra encore une petite compreſſe; aprés quoy il ſera bandé avec un autre linge, large de quatre doigts pour le tenir ſujet, de peur que vacillant trop, & qu'étant continuellement agité de côté & d'autre par les mouvemens du ventre il ne vint à tomber avant que les vaiſſeaux fuſſent tout-à-fait réünis.

Il faut bien obſerver de coucher comme nous diſons, le bout reſtant du cordon de l'umbilic vers la partie ſuperieure du ventre, afin que ſi par cas fortuit les vaiſſeaux n'étoient pas aſſez ſerrez, le ſang ne s'en écoulât pas ſi-toſt qu'il feroit ſi on le couchoit en bas; car il ſe rencontre quelquefois que ce cordon eſt ſi gros à certains enfans, que bien qu'il ait eſté lié fort ſerré dans le premier abord, neantmoins venant aprés à ſe flétrir & à ſe deſſécher, la ligature en eſt renduë plus lâche, au moyen dequoy le ſang ne laiſſe pas de s'écouler enſuite, ſi on n'y prend garde. Cet accident arriva dernierement à un pauvre enfant, qui mourut le deuxiéme jour par un tel flux de ſang, quoy que la Sage-femme m'eût proteſté qu'elle luy avoit bien exactement lié les vaiſſeaux & s'étonnant comme cela s'étoit pu faire, elle me dit qu'il falloit bien aſſurément (ce qui en effet étoit vray) que la ligature s'en fut relâchée à meſure que l'umbilic s'étoit flétry: c'eſt pourquoy afin de n'eſtre pas cauſe d'un tel malheur, il faudra le ſerrer encore d'un nouveau nœud la premiere fois qu'on remuëra l'enfant, ſi on juge qu'il en ſoit beſoin.

L'umbilic ainſi lié, ſe deſſeche de jour en jour, & ſe ſepare prés ventre au bout de ſix ou ſept jours ordinairement, quelquefois meſme plûtoſt, & rarement plus tard qu'au huitiéme ou au neuviéme

jour. On le doit toujours laiſſer tomber de luy-meſme ſans l'exciter à cela, de crainte que venant à ſe ſeparer trop toſt, & avant que les vaiſſeaux ſoient entierement fermez & reünis, il n'arrive un flux de ſang qui ſeroit bien dangereux comme il eſt dit, ou bien qu'il n'y reſte un ulcere de tres-difficile gueriſon.

Il y a quelques bonnes femmes, qui ont aſſez de ſuperſtion touchant la ligature de l'umbilic, pour croire qu'il la faut faire plus proche, ou plus éloignée du ventre de l'enfant, ſelon la difference du ſexe, & qu'aux garçons il eſt mieux qu'elle ſoit de deux bons doigts diſtante du ventre, afin qu'ils puiſſent avoir la verge plus longue, & qu'aux filles il la faut faire plus proche, parceque retirant par ce moyen la Matrice, elle en reſte plus profonde, & ſon col plus étroit; mais c'eſt un pur abus: car en quelque endroit qu'on puiſſe lier ce cordon, ſoit proche ſoit loin, quand même ce ſeroit à un demy-pied de longueur, il ſe ſepare toûjours au même endroit, qui eſt tout joignant le ventre; parce que c'eſt une partie qui reſte entierement inanimée aprés que l'enfant eſt hors de la Matrice, outre que cette ligature ne peut pas relâcher, ou retirer ny la verge du mâle, ny la Matrice de la femelle, d'autant que ces parties n'ont aucune communication particuliere avec le cordon de l'enfant; car il eſt certain qu'aucun ligament ne va de la Matrice dans cét umbilic; bien eſt vray ſeulement que *l'ouraque* qui eſt attaché au fond de de la veſſie, laquelle a continuité avec la verge du mâle, ſe porte comme il fait auſſi en la femelle, au nombril, pour ſervir de ſuſpenſoire à la veſſie; mais au *fœtus* humain, il ne le traverſe en aucune façon, & ne ſe rencontre pas dans le cordon: c'eſt pourquoy cette croyance étant tres-mal fondée, on le liera tant aux garçons qu'aux filles, à un poulce de diſtance du ventre, comme il eſt dit, & non plus proche, de peur d'exciter quelque douleur & inflammation au nombril de l'enfant.

Il eſt aſſez à propos de parler en ce lieu d'une choſe de tres-grande conſequence, qui eſt quelquefois capable de faire mourir ſes enfans nouveau-nés, ſans qu'on en ſçache preſque la cauſe; c'eſt d'une fort mauvaiſe coutume qu'ont quelques Sages-femmes, qui avant que de faire la ligature de l'umbilic, repouſſent dans le ventre de l'enfant tout le ſang qui eſt dans les vaiſſeaux de ce cordon, croyant par ce moyen le faire revenir, & le fortifier quand il eſt

foible ; mais le contraire arrive ; car auſſi-toſt que ces vaiſſeaux ſont tant ſoit peu refroidis, le ſang qu'ils contiennent perd ſes eſprits, & ſe coagule à demy dans le même moment ; ce qui fait qu'étant ainſi repouſſé dans le foye de l'enfant, il eſt capable de luy cauſer beaucoup de grands accidens, non point tant par ſon abondance, que par ce qu'ayant tout-à-fait perdu ſa chaleur naturelle, il eſt enſuite tres-promptement cotrompu, & même il altere & gâte celuy de l'enfant, avec lequel il vient à être mêlé. Elles uſent ordinairement, comme il eſt dit, de cette mauvaiſe pratique quand les enfans ſont debiles ; mais ils en ſont d'autant plûtoſt ſuffoquez ; car s'ils avoient beſoin de ſang pour leur donner de la vigueur, ce ſeroit d'un ſang bon, loüable, & non de celuy-là qui eſt pour lors à demy-caillé, & deſtitué de toute ſa chaleur naturelle. C'eſt pourquoy, que l'enfant ſoit fort, ou qu'il ſoit foible, on ſe donnera bien garde (ſi on ne veut le mettre en danger de ſa vie, ou du moins luy cauſer de grandes oppreſſions, & de grandes douleurs & tranchées) de ne pas repouſſer ainſi au dedans de ſon corps, ce ſang qui ſe rencontre dans le cordon de l'umbilic. Or aprés l'avoir lié & retranché de la façon que nous venons de dire, on nettoyera auſſi-tôt tout le corps de l'enfant, pour l'emmailloter enſuite comme nous allons faire connoiſtre.

CHAPITRE XXI.

De quelle façon l'enfant nouveau-né doit eſtre nettoyé de ſes excrémens comme auſſi la maniere de le bien emmailloter.

QUand la Sage-femme aura accommodé l'umbilic de l'enfant en la maniere enſeignée au precedent Chapitre, il faudra qu'elle le nettoye auſſi-toſt des excrémens qu'il apporte en naiſſant, dont les uns ſont au dedans de ſon corps, comme l'urine qui eſt dans la veſſie, & le *meconium* qui ſe rencontre dans les inteſtins, & les autres ſont au dehors qui ſont certaines craſſes blanchâtres & onctueuſes, qui procedent du limon de ſes eaux. Il y a quelquefois des enfans qui en ont le corps ſi couvert, qu'on diroit qu'ils auroient eſté frotez de fromage mol, & certaines femmes de legere croyance,

s'imaginent bonnement que c'eſt pour en avoir ſouvent mangé durant leur groſſeſſe, que leurs enfans ſont ainſi pleins de cette craſſe blanche, qui ne reſſemble pas mal en couleur & en conſiſtance à du fromage blanc.

Bien que cette croyance ſoit ridicule, elle eſt neantmoins fondée ſur l'autorité d'*Ariſtote*, qui dit à la fin du 4. Ch. du 7. Liv. *de l'hiſt. des anim.* que l'enfant vient ſouvent chargé des alimens que la mere a mangé, & qu'il ſort tout couvert de moiſiſſure morveuſe (qui peut eſtre cette craſſe blanche (ſi la femme uſe du coït au huitiéme mois de ſa groſſeſſe: mais les moindres apprentifs en l'Art ſçavent bien que les alimens ne vont pas à la Matrice, & que les membranes qui envelopent l'enfant, empêchent (quand même la Matrice ſeroit ouverte, comme elle commence quelquefois d'être un peu au huitiéme mois) que la ſemence de l'homme & celle de la femme, ne puiſſent être portées juſques ſur le corps de l'enfant, pour en former cette craſſe, qui procede ſeulement, comme je viens de dire, du limon des eaux dans leſquelles il eſt contenu.

L'enfant ſera donc nettoyé de ces excrémens avec de l'eau & du vin, qu'on fera un peu chauffer pour luy en laver tous les endroits du corps où il y en a; ce qui ſe rencontre principalement à la teſte, à cauſe des cheveux, & aux plis des eines & des aiſſelles, & à la bourſe du *ſcrotum*, leſquelles parties on décraſſera doucement avec un petit linge, ou avec une éponge molle trempée en ce vin tiede. Si cét excrément étoit ſi adherent qu'on eût trop de peine à le détacher de ces lieux, on l'ôtera facilement, les frottant d'un peu d'huile d'amandes douces, ou d'un peu de beurre frais fondu avec le vin, & les eſſuyant enſuite. On décraſſera auſſi, & on débouchera avec de petites tentes de linge roulé, le dedans des oreilles & des narines; pour les yeux, on luy doit nettoyer avec un linge doux qui ſoit ſec, & non trempé dans ce vin, afin de ne leur pas cauſer cuiſſon & douleur. *Galien* au 10. Ch. du 1. Liv. *de la conſervation de la ſanté*, refute tres-bien la coûtume de certaines Nations d'Allemagne, qui lavoient & plongeoient tout-à fait l'enfant en l'eau froide auſſi toſt qu'il étoit né, croyant par là luy donner de la force, comme on fait au fer chaud en le trempant dans l'eau, & il declare aſſez en ce lieu de quelle conſequence étoit cette mauvaiſe coutume; car comme il dit, on ne doit pas faire une telle conſtriction des pores du

cuir, que la transpiration du corps en soit empêchée. C'est pourquoy il est plus à propos de laver l'enfant de la maniere que nous avons dit.

Or aprés qu'il aura été lavé & nettoyé de ces immondices, & du sang qui sort en l'accouchement, dont il a quelquefois le corps tout barboüillé, on prendra garde à toutes ses parties, pour voir si elles n'ont aucun vice, s'il n'en a aucunes disloquées ou rompuës, s'il a le nez bien droit, si le filet de sa langue ne la bride pas trop, s'il n'a pas quelque tumeur contuse sur sa teste, & si les os n'en sont point de côté, si le *scrotum* (en cas que ce soit un mâle) n'est pas bouffi & tumefié, bref s'il n'a souffert aucune violence en toutes les parties de son corps, & si elles sont bien & dûëment conformées, afin d'y remedier selon la nature des indispositions qui s'y rencontreroient. Mais comme ce n'est pas assez d'avoir nettoyé l'enfant au dehors du corps, il faut encore observer sur tout qu'il puisse se décharger des excrémens retenus au dedans, c'est pourquoy on examinera s'il a les conduits de l'urine & du siege ouverts; car il s'est vû des enfans naistre sans être percez, lesquels sont morts faute de vuider leurs excrémens, pour n'y avoir pas donné ordre en y prenant garde de bonne heure. Quand à ce qui est de l'urine, tous les enfans, tant les mâles que les femelles, la rendent aussi-tost qu'ils sont nez, & principalement lorsqu'ils sentent la chaleur du feu, & quelquefois aussi le *meconium* des intestins, mais un peu plus tard pour l'ordinaire. Si l'enfant ne le rendoit pas le premier jour, de peur qu'il ne croupit plus long-temps en son ventre, & qu'il ne luy causât de tres-douloureuses tranchées, on luy mettra dans le siege quelque petit suppositoire, pour l'exciter à s'en décharger; on se servira pour ce sujet d'une amande couverte de sucre, & dorée d'un peu de miel cuit, ou bien d'un petit morceau de savon blanc froté de beurre frais; on luy fera aussi prendre par la bouche à ce dessein un peu de syrop de capilaires, ou de roses mêlé avec un peu d'huile d'amandes douces tirée sans feu, luy frotant encore le ventre de cette même huile, ou avec le beurre frais. On connoîtra que l'enfant aura tout vuidé son *meconium*, quand les matieres qu'il rend par le siege auront changé leur couleur noire en blanchâtre; ce qui arrive le deuxiéme ou le troisiéme jour, en perdent peu à peu cette teinture à mesure qu'il s'engendre de nouveaux excremens du lait,

lesquels se mêlent en ce temps avec ce premier.

Il est assez à propos d'examiner ce que c'est, & d'où peut prevenir le *meconium* ; qui est un excrement semblable en consistance & en couleur à la moüelle de casse, lequel se rencontre dans les intestins de l'enfant lorsqu'il vient au monde : c'est pourquoy sans m'arrêter à l'explication differente des Auteurs touchant la generation, j'en diray ingenuëment ma pensée, qui est qu'il provient du sang superflu, qui se décharge journellement, comme il se fait en toutes personnes, & en tous âges, par le moyen du canal hepatique, qui venant de la partie cave du foye, se va dégorger dans l'intestin *duodenum*, dont est formé ce *meconium*, qui sert apres cela pour tenir les intestins du *fœtus* ouverts & dilatez, afin qu'ils puissent bien faire leur action aprés sa naissance ; & pour faire connoître qu'il est vray que cela se fait ainsi, & que le superflu du sang est continuellement dechargé par ce canal hepatique dans le *duodenum*, comme je dis, c'est qu'il se voit des gens qui a l'âge de quatre vingts ans n'ont jamais esté saignez, ny non point perdu de sang exterieurement, qui neantmoins en font, & en ont fait tous les jours, comme il faut de neceſſité l'avoüer. Or s'il ne s'en vuidoit de la maniere, ils suffoqueroient bien-tost par sa trop grande abondance. Je sçay bien que plusieurs me pourroient dire, qu'il est bien plus croyable que cette déchargé se fasse par les rameaux de la veine porte, qui se distribuënt par tout le mesentere; mais ceux qui connoissent le mouvement circulaire du sang, sçavent bien que cela ne se peut pas naturellement ; & je croy qu'il seront plutost de mon sentiment s'ils y font bien reflexion. Il suffiroit pas pour refuter ma pensée, de m'objester que si la superstuité du sang se vuidoit ainsi journellement, on feroit toujours les selles sanglantes ; car on sçait bien que cette portion de sang superflu, (qui est tres petite en comparaison des autres excrémens provenans des alimens avec lesquels elle est mêlée) y reçoit facilement changement de couleur par l'alteration, & l'espece de coction qui s'y fait d'où procede qu'on ne s'en apperçoit pas si visiblement en l'homme que dans l'enfant, auquel ce *meconium* étant sans aucun mélange, en retient plus la couleur, comme étant engendré du sang qui à esté separé comme inutile à sa nourriture, & expulse de cette façon. Or d'autant qu'il y a peu de sang superflu au corps de l'enfant quand il est dans la Matrice parce qu'il en consume beaucoup pour sa nourriture & pour son

accroiſſement, outre qu'il a déja eſté purifié par la mere, avant que de luy eſtre envoyé, auſſi s'engendre-t-il peu de *meconium* durant tout le temps de la groſſeſſe, duquel pour ce ſujet l'enfant ne ſe vuide pas quand il eſt dans la Matrice; mais bien quand il eſt né: car pour lors il prend des alimens par la bouche, deſquels il ſe fait d'autres excrémens en quantité, qui l'obligent à jetter ce premier dehors, & quoy que le *meconium* ait reſté dans les inteſtins de l'enfant pendant tout le temps qu'il a eſté au ventre de ſa mere, neantmoins (ce qui eſt admirable) il s'en faut beaucoup qu'il n'ait une ſi mauvaiſe odeur que les nouveaux excrémens qui s'engendrent de la nourriture qu'il prend par la bouche aprés qu'il eſt né, bien qu'ils n'y ſejournent que tres-peu de temps, & qu'il s'en décharge journellement.

Auſſi-tôt donc que la Sage-femme aura lavé & nettoyé l'enfant; comme nous avons dit, & qu'elle aura pris garde à toutes les parties de ſon corps, elle l'emmaillotera dans des langes & couvertures, commençant premierement à luy couvrir la tête d'un petit beguin de toile, & d'un bonnet de laine par deſſus, ayant auparavant mis ſur ſa fontaine une compreſſe de linge bien doux, pliée en trois ou quatre doubles, & large de quatre doigts, laquelle pour ne vaciller pas, doit être attachée au beguin, avec une petite épingle miſe par dehors, afin qu'elle ne puiſſe pas piquer l'enfant; cette compreſſe ſert à défendre, tant du froid que des autres injures, le cerveau de l'enfant, qui n'eſt pas pour lors recouvert d'os en cét endroit. Elle luy entourera les oreilles avec de petits linges, afin d'abſorder la craſſe qui s'y engendre ordinairement: cela fait, elle luy mettra encore d'autres linges ſur la poitrine, & aux plis des aiſſelles & des cuiſſes, aprés quoy elle le bandera, l'ayant envelopé dans des couches & des langes bien chauds. Il n'eſt pas beſoin de décrire préciſement comme elle s'y doit comporter; car il n'y a pas de femme qui ne ſçache une choſe qui eſt ſi commune; mais nous dirons ſeulement en general que l'enfant ne doit pas être trop ſerré dans ſes langes, & principalement au droit de la poitrine & de l'eſtomach, afin qu'il puiſſe reſpirer plus librement, & pour éviter qu'il ne ſoit obligé par cette compreſſion de vomir ſouvent le lait qu'il aura tetté, à cauſe que l'eſtomach ne pourroit pas s'étendre aſſez pour le contenir; ce qui quelquefois par ſucceſſion de temps, convertiſſant

ce vomiſſement en habitude, eſt d'un grand préjudice à l'enfant; c'eſt pourquoy on y prendra bien garde. Ses bras & ſes jambes ſeront envelopez de ſa couche, & étendus en droite ligne, puis bandez pour les tenir en cet état; ſçavoir les bras le long de ſon corps, & les jambes l'une proche de l'autre également ſituées, avec un peu de la couche entre deux, de peur qu'elles ne s'échauffent en ſe touchant & frottant à nud; enſuite de cela, on luy tiendra la tête ſtable & droite, avec un linge appellé vulgairement têtiere, qu'on attachera d'un coſté & d'autre à ſon lange, envelopant aprés l'enfant de couvertures pour le tenir chaudement. Il doit eſtre ainſi emmailloté, afin de donner à ſon petit corps la figure droite, qui eſt la plus decente & la plus convenable à l'homme, & pour l'accoutumer à ſe tenir ſur ſes deux pieds; car ſans cela, il marcheroit peut-eſtre à quatre pattes, comme la pluſpart des autres animaux.

Outre tous ces excrémens dont nous avons parlé, l'enfant a encore une certaine pituite, ou phlegme gluant, reſte dans l'eſtomach des ſuperſtuitez de ſes membranes, lequel il jette par la bouche dans les premiers jours. Pour y aider, on luy fera prendre avec une petite cuilliere un peu de vin ſucré, qu'on luy fera avaler, en luy tenant la teſte un peu élevée, reïterant la choſe deux ou trois fois le premier jour, auquel on ne luy doit donner à tetter devant que tout, ou la plus grande partie de ce phlegme n'ait eſté évacuée, ou digerée & conſumée par l'eſtomach, de peur que le lait étant meſlé avec cette humeur viſqueuſe n'en ſoit corrompu, comme il arriveroit, ſi on luy donnoit à tetter d'abord. Quelques uns luy donnent pour le meſme ſujet, de l'huile d'amandes douces tirée ſans feu, avec un peu de ſucre candy. Les Juifs ont coutume de faire prendre à leurs enfans du beurre & du miel, ce qui produit à peu prés le meſme effet; & font cela pour ſuivre ce qui eſt dit au ſeptiéme Chapitre d'Eſaïe. *Vne Vierge concevra & enfantera un fils, & ſera appellé Emmanuël: il mangera beurre & miel, afin qu'il ſçache reprouver le mal, & élire le bien.* Mais le vin eſt encore meilleur, d'autant qu'il inciſe & détache mieux cette pituite, & qu'il aide auſſi à cuire & digerer celle qui reſte, & le ſucre ſert à la purger, & adoucit ſon acrimonie. Or luy ayant fait prendre un tel remede, on le mettra doucement repoſer, couché ſur le côté, afin que ces excrémens ſoient plus facilement évacuez & rejettez par la bouche; car ſi l'enfant étoit ſur le dos, il

y auroit danger que restans dans sa bouche, il n'en tombât une partie sur sa poitrine, dont il pourroit estre suffoqué, ou à tout le moins beaucoup incommodé. Voyons maintenant de quelle maniere on le doit nourrir & gouverner aprés cela.

CHAPITRE XXII.

Du regime de vivre, & du gouvernement de l'enfant nouveau-né.

L'Enfant, lors qu'il étoit au ventre de sa mere n'avoit aucune autre nourriture que le sang qu'il en recevoit par les vaisseaux umbilicaux, a besoin, à son défaut, quand il en est sorty, de la prendre par la bouche, en suçant le lait de ses mãmelles: Neanmoins il n'est pas bon de luy donner à tetter aussi-tost qu'il est né, pour éviter qu'un changement si subit, tant à l'égard de la difference de cette nourriture, que pour la maniere de la recevoir, ne soit cause de quelque alteration de sa santé. Il faut premierement luy faire vuider les phlegmes qu'il a dans l'estomach, en luy donnant, comme nous avons dit au Chapitre précedent, durant le premier jour un peu de vin & de sucre pour les inciser & détacher, afin d'éviter que le lait qu'il vient à prendre ensuite ne soit corrompu, étant mêlé avec cette pituite visqueuse; c'est pourquoy il vaut mieux attendre dix ou douze heures, ou même jusques au lendemain pour le faire tetter, afin qu'elle soit tout-à-fait évacuée, ou digerée & consumée, auquel temps on luy peut presenter la mammelle.

Il seroit à souhaitter qu'on ne luy donnât celle de sa propre mere, qu'aprés le huitiéme jour de son accouchement, pour le plutost, & même de laisser passer trois semaines ou un mois, afin que toutes les humeurs de son corps étant bien temperées & remises de l'agitation qu'elles ont reçuë dans le travail, comme aussi leurs superfluitez ayant esté entierement repurgées par le moyen des vuidanges, son lait en fût d autant plus purifié: outre cela, c'est que les petits trous du mammelon n'étant pas encore bien débouchez, les

mammelles ſont ordinairement de difficile trait, dans les premiers jours, à l'enfant nouveau-né, pendant lequel temps on luy fera tetter une autre femme. Mais ſouvent les pauvres gens n'ont pas moyen d'uſer de tant de précautions, & telles meres ſont obligées de nourrir elles-mêmes leurs enfans dés le premier jour; Il s'en rencontre quelquefois qui ne veulent pas ſouffrir que d'autres qu'elles le faſſent; en ce cas, elles ſe feront un peu dégorger les mammelles par le ſuccement d'une grande perſonne, ou par un autre enfant qui ſera déja fort, ou elles ſe les tireront elles-mêmes avec une tetine de verre, ſemblable à celle qui eſt figurée au commencement du Chapitre dix-neuviéme, aprés quoy elles donneront à tetter au leur, quand le lait ſera un peu en train de couler, & continuëront à ce faire juſques à ce qu'elles ſoient de facile trait pour l'enfant nouveau-né.

Il y en a qui croyent que le lait de la nouvelle accouchée luy eſt plus propre dans le commencement que s'il étoit purifié; & qu'il ſert à luy lâcher le ventre, & à le purger du *meconium* des inteſtins; mais auſſi les tranchées que luy cauſe ce lait bourbeux & échauffé, luy portent bien plus de préjudice qu'il ne luy eſt utile en autre choſe: c'eſt pourquoy il vaut beaucoup mieux ne luy en donner un tant nouveau, ſi faire ſe peut.

Quant à ce qui eſt donc du temps auquel on doit preſenter la mammelle à l'enfant nouveau né, ce ne doit eſtre qu aprés dix ou douze heures au moins, pour les raiſons que nous en avons dites; & pour l'exciter à la prendre (car il y en a quelquefois qui ne le veulent faire pendant deux ou trois jours) il faut que ſa nourrice luy raye auparavant quelque peu de ſon lait dans la bouche & ſur les levres, pour luy faire ſavourer petit à petit, aprés quoy elle luy donnera ſa mammelle encore toute dégoutante, qu'elle preſſera un peu de ſa main lorſqu'il en aura pris le bout, afin que le lait en ſorte plus facilement, & que l'enfant qui n'a pas pour lors grande force, n'ait pas tant de peine à tirer & à ſuccer, faiſant ainſi peu à peu, juſques à ce qu'il ſoit accoutumé à bien tetter.

Si la nourrice a beaucoup de lait, elle ne doit donner aucune autre nourriture à ſon enfant durant les deux premiers mois tout au moins. Les animaux nous font bien voir, que le lait ſeul eſt ſuffiſant pour nourrir l'enfant, puiſqu'ils en nourriſſent cinq & ſix de

leurs petits, & quelquefois même davantage, ſans qu'ils prennent que long-temps aprés d'autre nourriture. A l'égard de la quantité de lait que doit tetter l'enfant, elle doit être proportionnée à ſon âge, & a ſes forces : dans les premiers jours on ne luy en donnera tant, ny ſi ſouvent, afin que ſon eſtomach qui n'eſt pas encore accoutumé d'en faire la coction, le puiſſe mieux digerer ; enſuite dequoy on ira toûjours peu à-peu en augmentant juſques à ce qu'on luy en donne pleinement : pour ce qui eſt du temps & de l'heure, il n'en doit point avoir de limitez pour ce ſujet ; car ce ſera à toute heure du jour ou de la nuit qu'il en aura envie, & que ce ſoit plûtoſt peu & plus ſouvent, que de luy en faire prendre grande quantité tout d'un coup, afin que ſon petit eſtomach le puiſſe mieux cuire & digerer ſans le rejetter & vomir, comme il fait ſouvent quand il ne le peut facilement contenir. Neanmoins il eſt bon de regler l'enfant, ſi on peut, à ne tetter durant le jour que de deux heures en deux heures au plus, & de ne luy donner la mammelle pendant la nuit, que quand il s'éveille de luy-même.

Aprés que l'enfant aura eſté nourry du ſeul lait pendant deux ou trois mois, & plus ou moins, ſelon qu'on verra qu'il aura beſoin de plus grande nourriture, on luy donnera de la bouillie, faite avec la farine de pur froment & le lait de vache ; obſervant de luy en donner fort peu dans les premieres fois, & qu'elle ne ſoit trop épaiſſe ; de peur que ſon eſtomach n'en ſoit ſurchargé tout-à coup, pour n'être pas accoûtumé à telle choſe. Or afin qu'elle ſoit de plus facile digeſtion, on doit faire un peu cuire au four la farine, l'y mettant dans une terrine aprés qu'on en aura tiré le pain, & la remuant de fois à autre pour la deſſecher également. La bouillie faite de telle farine, outre qu'elle eſt bien plûtoſt cuite, eſt bien meilleure que celle qu'on fait ordinairement, laquelle eſt beaucoup plus peſante, plus viſqueuſe, & plus indigeſte à l'eſtomach ; car étant faite avec la farine cruë, il eſt bien difficile qu'on luy puiſſe donner une bonne cuiſſon, ſans conſumer la meilleure partie du lait, aprés quoy il en reſte ſeulement la plus groſſiere, & qu'à force de bouillir long-temps, on ne luy faſſe perdre ſon goût & ſa bonté. Il faut auſſi obſerver que le lait avec lequel on fera cette bouillie, ſoit le plus recemment trait de la vache qu'on pourra ; car il y a au lait certains eſprits ſubtils qui s'évaporent quand il eſt vieux trait, comme ſont

auſſi les eſprits des eaux minerales, lorſqu'il y a long-temps qu'elles ſont ſorties de leur ſource. Quand on aura fait prendre à l'enfant de la bouillie ainſi faite, dont on ne luy donnera qu'une fois par jour, & principalement au matin, ou deux fois tout au plus, ſa nourrice le fera un peu tetter, afin qu'etant delayée par le lait dans ſon eſtomach, la digeſtion en ſoit plus facilement faite.

Il y a beaucoup de femmes qui donnent de la bouillie aux enfans nouveau-nés dés les premiers jours; les nourrices qui ont peu de lait en uſent ordinairement de la maniere, pour les empêcher de crier comme ils font quand ils ont faim: mais quelquefois cela ſeul eſt capable de les faire mourir, pour l'indigeſtion, & pour l'obſtruction que cauſe cette nourriture, laquelle à raiſon de ſa conſiſtance groſſiere & viſqueuſe, ne peut que difficilement trouver paſſage dans l'eſtomach & dans les inteſtins, qui au commencement ſont foibles, & non encore bien ouverts ny dilatez; pour lequel ſujet il arrive aux enfans de grandes oppreſſions & difficultez de reſpirer, des tranchées, douleurs & enflures de ventre, & ſouvent la mort: c'eſt pourquoy on ne luy en doit donner qu'aprés un ou deux mois pour le plûtoſt, & même quand on ſeroit trois ou quatre mois entiers ſans luy en faire prendre, il ne s'en porteroit que mieux, pourvû que ſa nourrice ne manquât pas de lait.

Lorſque l'enfant aura tetté ſa ſuffiſance, la nourrice le mettra repoſer & dormir, non avec elle dans le meſme lit où elle couche, de peur que, ſans y ſonger, elle ne vint à l'étouffer en s'endormant deſſus, comme j'ay vû arriver à une pauvre femme qui fit mourir ſon enfant, ſoit qu'elle l'eût fait par malice, pour en eſtre délivrée, ſoit que ce fût innocemment, elle ſeule en pouvoit ſçavoir la verité: quand elle s'éveilla, elle trouva ſous elle la teſte de ce pauvre enfant, qui avoit eſté ſuffoqué de la façon, ſans qu'elle s'en fût apperçuë, ſuivant ce qu'elle proteſtoit. Il n'y a gueres que deux ans que je vis encore arriver un pareil malheur à un tres bel enfant unique d'une Dame de qualité que j'avois accouchée, lequel fut ainſi étouffé par ſa nourrice quatre jours apres être né; ce qui faillit à faire mourir ſa mere de déplaiſir. Mais pour éviter un tel accident, elle le couchera dans un berceau proche de ſon lit, au deſſus duquel on doit mettre un petit archet, pour y pouvoir poſer quelque couverture, afin d'empêcher qu'il ne tombe aucune ordure ſur ſon viſage, & qu'il ne voye

le trop grand jour procedant de la lüeur du Soleil, ou de la chandelle, & du feu qui seroient dans la chambre. Il sera couché sur le dos, en telle sorte, qu'il ait la teste un peu élevée par un oreiller sur lequel elle sera posée, & pour luy exciter d'autant plûtost le sommeil, sa nourrice le bercera doucement, par un petit mouvement égal, sans trop grande agitation, dautant qu'empêchant la digestion du lait qui est en son estomach, elle le provoqueroit à le rejetter en vomissant; ce qui se fait de même qu'aux personnes qui estant sur la Mer vomissent, non tant à cause de l'odeur de son eau salée, que pour l'ébranlement & l'agitation du navire où ils sont; ce qui arrive même à beaucoup de femmes pour aller seulement en carosse, quand elles n'y sont pas accoûtumées: mais pour éviter qu'on soit obligé à la sujettion de bercer ainsi l'enfant chaque fois qu'on le voudra endormir, il est bon de ne pas luy en faire prendre l'habitude, si l'on peut, dans le commencement, & de luy laisser venir le sommeil naturellement. On ne doit pas avoir de temps certain ny limité pour son repos; car il est bon qu'il dorme à toute heure du jour ou de la nuit qu'il en aura envie, & pour l'ordinaire il dort d'autant plus qu'il se porte mieux: toutefois si on void que son dormir excede une mediocrité raisonnable, on l'en distraira tant soit peu; pourquoy faire sa nourrice le prendra entre ses bras pour le porter au jour, en chantant d'un ton de voix doux & agreable, & luy montrant quelque chose reluisante qui luy réjoüisse la vûë, & l'agitant un peu pour le réveiller de son assoupissement; car par le trop long dormir, la chaleur naturelle est tellement retirée au dedans, qu'elle y est comme ensevelie, au moyen dequoy tout le corps, & principalement le cerveau est tellement refroidi, que les sens de l'enfant en sont tout hébetez, & leurs fonctions languissantes & assoupies.

Lors qu'il sera couché, il faut que ce soit en telle sorte, qu'il soit vis à-vis du feu, ou de la chandelle, ou du jour qui donnera dans la chambre, afin que l'ayant en face directement, il ne soit pas obligé de regarder continuellement de côté; car le faisant souvent, sa veuë se pervertiroit tant qu'il en diviendroit louche. C'est pourquoy pour le plus sur, on mettra sur l'archet de son berceau quelque couverture comme nous avons dit, pour l'empêcher de voir la lumiere, dautant que par ce moyen sa veuë étant arrêtée sans vaciller de côté & d'autre sera mieux fortifiée. Voyons maintenant comment

la nourrice doit tous les jours nettoyer l'enfant de ſes excrémens.

Comme les petits de tous les autres animaux ont leur corps libre, ſans être embarraſſé d'aucunes envelopes, ils ſe déchargent facilement de leurs excrémens, ſans en etre ſalis ny gâtez, & ils ne les ont pas plûtôt vuidez de leur ventre, que leur mere (s'ils ne peuvent faire eux-mêmes (s'en appercevant les rejette d'abord hors du lieu où ils ſont couchez, ou au moins les range en un endroit où ils ne leur peuvent nuire : mais il n'en eſt pas de même des enfans, qui pour être liez & garrottez de bandes & de langes, comme on eſt obligé de faire pour leur donner la figure droite, qui eſt ſeule convenable à l'homme, ne peuvent rendre leurs excrémens qu'ils n'en ayent au même temps le corps tout barbouillé, & dans leſquels (pour ne les pouvoir pas appercevoir à cauſe de ces envelopes) ils demeurent ſouvent juſques à ce que leur mauvaiſe odeur vienne au nez de leur nourrice, ou quelle s'en doute & le préjuge par les cris & les pleurs de l'enfant qui eſt incomodé de leur humidité, & de leur acrimonie ; pour éviter cela, on le doit démaillotter, & le remuer au moins deux ou trois fois le jour, & meſme quelquefois la nuit, s'il eſt beſoin afin de le nettoyer de ſes excremens, en le changeant de nouvelles couches, leſquelles doivent être blanches de leſſive, & non pas ſeulement relavées par pluſieurs fois comme ont coûtume de faire la plûpart des nourrices à gages ; ce qui cauſe une grande demangeaiſon & cuiſſon au corps de l'enfant, pour raiſon d'un certain ſel, qui provenant de ces excrémens ne ſe diſſout pas tout-à-fait, quand les langes en ſont une fois imbus, qu'en les mettant à la leſſive. Le temps le plus propre pour remuër l'enfant, eſt incontinent aprés qu'il a rendu ſes excrémens, ſans le laiſſer croupir plus long-temps dedans, que juſques à ce qu'il ſoit éveillé s'il dormoit pour lors : Or comme il les peut rendre à toute heure indifferemment, on ne peut auſſi limiter d'autre temps auquel il le faille faire que celuy de cette neceſſité ; c'eſt à dire que ce doit être tant de fois, & auſſi ſouvent qu'il eſt requis pour le tenir toûjours nettement.

Il faut que l'enfant ſoit remué auprés du feu, & que les couches ſoient bien chaudes, & bien ſeches, avant que de le mettre dedans de peur que leur froideur & humidité ne luy cauſaſſent quelque coli-

que & des tranchées. Sa nourrice aura pareillement ſoin de luy mettre de temps en temps de petis linges derriere les oreilles, & ſous les aiſſelles, pour en deſſecher les humiditez qui s'y rencontrent; prenant bien garde pendant les premiers jours, à ne pas faire tomber trop toſt le bout reſtant du cordon de ſon umbilic, & avant que les vaiſſeaux en ſoient tout à fait reünis. Elle verra auſſi chaquefois qu'elle le remuëra, ſi le ſang n'en ſort point, pour n'avoir pas eſté bien noüé la premiere fois, ou à cauſe que la ligature s'en eſt relâchée; & aprés que ce bout de cordon ſera tout à-fait tombé, elle luy bandera encore le nombril durant quelque temps, en y laiſſant toujours une compreſſe par deſſus juſques à ce qu'il ſoit bien cicatriſé, & qu'il ſoit tout-à fait deprimé & retiré en dedans. Outre cela, elle luy mettra à l'endroit de la fontaine de la teſte, par deſſous ſon beguin, une autre compreſſe, tant pour tenir le cerveau chaudement; que pour le garantir des injures externes qui le pourroient facilement bleſſer, à cauſe de la moleſſe qui eſt en ce lieu, où il n'eſt recouvert d'aucun os; elle aura auſſi grand ſoin de ne pas laiſſer trop crier ſon enfant, & principalement pendant les premiers jours, de peur que ſon nombril n'en ſoit pouſſé en dehors, & qu'il ne luy arrive par ſa dilatation une *exomphale*, comme auſſi qu'il ne ſe faſſe quelque deſcente de l'inteſtin en l'eine; & il ne faut pas qu'elle s'arrête au dire des bonnes gens, qui veulent qu'il ſoit neceſſaire de laiſſer crier quelquefois l enfant pour luy décharger le cerveau: les deux meilleurs moyens de l'appaiſer quand il crie, ſont de luy donner à tetter, & de le remuer pour le netoyer de ſes excrémens; elle doit auſſi luy preſenter quelque choſe d'agreable à la veuë pour le rejoüir, & détourner ce qui luy peut donner de la peur, ou luy cauſer quelque chagrin.

Toutes les choſes que nous avons dites en ce preſent Chapitre, touchant le regime & le gouvernement de l'enfant nouveau-né, doivent eſtre ſeulement entenduës pour celuy qui eſt en bonne ſanté; car s'il luy arrive quelque indiſpoſition, il ſera traité ſelon que les accidens le requerront. C'eſt ce qu'il nous faut à preſent examiner dans toute la ſuite de ce Livre.

CHAPITRE XXIII.

Des indiſpoſitions des petits enfans ; & premierement de la foibleſſe des nouveau-nez.

A Peine les jeunes arbres ſe ſont-ils élevez du ſein de la terre, qui eſt leur mere, que ſouvent pluſieurs meurent incontinent aprés d'autant que leurs petits troncs, pour raiſon de la tendreſſe de leurs ſubſtances ; reçoivent facilement alteration, & ne reſiſtent qu'avec peine à la moindre choſe qui leur eſt contraire, juſques à ce qu'ils ſoient un peu plus grands, & qu'ils ayent de fortes & profondes racines : de même auſſi voyons nous mourir ordinairement plus de la moitié des petits enfans, avant qu'ils ayent ſeulement deux ou trois ans, tant pour la delicateſſe & debilité de leur corps, que parce qu'ils ne peuvent en ce foible âge, exprimer autrement que par leurs cris, les incommoditez qu'ils reſſentent au dedans ; & même pluſieurs meurent de convulſion, ou d'autre maladie, devant le ſeptiéme jour, comme *Ariſtote* a bien remarqué au 12. Chap. du 7. Liv. *de l'hiſt. des anim.* C'eſt ce qui faiſoit que de ſon temps on ne donnoit pas de nom aux enfans qu'au ſeptiéme jour. Nous avons montré cy devant, comme ils doivent être gouvernez dans les commencemens pour les conſerver en bonne ſanté, & maintenant nous allons parler des indiſpoſitions auſquelles ils ſont ſujets, particulierement depuis leur naiſſance, juſques à ce qu'ils ayent ſept ou huit mois. Faiſons premierement mention de quelques-unes avec leſquelles ils naiſſent, aprés quoy nous traiterons de celles qui leur arrivent plus ordinairement.

Le premier accident auquel il faut remedier, eſt la foibleſſe dans laquelle ſont pluſieurs enfans quand ils viennent au monde ; ce qui arrive ſouvent, non pas qu'ils ſoient tels de leur nature ; mais à cauſe de la violence d'un mauvais travail, ou à cauſe de ſa longueur, pendant quoy ils ont tant ſouffert, que quelquefois aprés qu'ils ſont nés, ils ſont ſi debiles, qu'à peine peut-on reconnoître d'abord s'ils ſont vivans, ou s'ils ſont morts ; à cauſe qu'on ne leur voit mouvoir aucune partie de leur corps, lequel eſt auſſi parfois ſi bleu, & ſi livide, principalement

principalement par la face, qu'on croit qu'ils ſont tout-à-fait ſuffoquez ; & quelquefois aprés avoir eſté des heures entieres en cét état, ils reviennent peu à peu de leur foibleſſe, comme s'ils reſſuſcitoient & retournoient de mort à vie.

On préjugera que l'enfant n'eſt pas effectivement mort) quoy qu'il le paroiſſe en quelque façon dans ce premier inſtant) ſi la femme l'a ſenty remuër avec vigueur peu de temps avant que d'accoucher, ſi elle n'a pas eu une trop grande perte de ſang, & ſi elle n'a pas été extraordinairement travaillee : mais on ſera tout-à-fait certain qu'il eſt encore vivant, quoy qu'il ne jette aucune voix, & qu'il ne remuë aucune partie de ſon corps, aprés qu'il eſt né, ſi mettant la main ſur ſa poitrine on ſent le mouvement de ſon cœur, & ſi touchant le cordon de l'umbilic proche du ventre, on ſent encore un peu battre les arteres. Pour lors on tâchera par toutes ſortes de moyens de le faire revenir de cette foibleſſe.

Or afin de luy donner le ſecours neceſſaire, on le mettra au plûtoſt dans une couche chaude pour le porter auprés du feu ; où étant, la Sage-femme ayant pris du vin dans ſa bouche, luy en ſoufflera un peu dans la ſienne, reïterant la choſe par pluſieurs fois, s'il en eſt beſoin ; elle luy mettra auſſi ſur le ventre & ſur la poitrine des compreſſes trempées en d'autre vin, qu'elle aura fait chauffer pour ce ſujet ; elle luy laiſſera le viſage découvert, afin qu'il puiſſe reſpirer plus facilement, & pour luy aider d'autant plus, elle luy tiendra la bouche un peu entr'ouverte, & luy nettoyera les narines avec de petites tentes de linge trempées auſſi dans du vin, pour luy en faire flairer l'odeur ; elle luy échauffera toutes les parties de ſon corps pour y rappeller le ſang & les eſprits, qui pour s'être tous retirez au dedans par la foibleſſe, le mettent en danger d'être ſuffoqué : ainſi faiſant peu à-peu, l'enfant reprenant ſes forces, viendra comme inſenſiblement à mouvoir ſes membres les uns aprés les autres, enſuite dequoy il jettera au commencement quelques petits cris languiſſans, qui s'augmenteront & ſe fortifieront aprés d'autant plus qu'il reſpirera librement.

Outre les moyens que nous venons de dire (qui ſans doute ſont les meilleurs & les plus ſeurs pour les foibleſſes des enfans nouveaunés) les Sages-femmes en ont encore d'autres dont elles ſe ſervent ordinairement, leſquels je n'approuve pas, non ſeulement parce

qu'ils ſont inutiles, mais à cauſe qu'aucuns d'eux ſont tres-dommageables à l'enfant. La plûpart coupent un morceau d'oignon, & le mettent auſſi-toſt contre le nez de l'enfant, croyant que ſon odeur ait la vertu de le faire revenir de ſa foibleſſe, en quoy elles s'abuſent; car ſi l'enfant reprend vigueur aprés cela, ce n'eſt point par l'effet de l'odeur de l'oignon, mais plutoſt par celuy de l'air dont il avoit beſoin, qu'il commence pour lors à reſpirer. C'eſt pourquoy il vaut bien mieux luy laiſſer une entiere liberté de reſpirer un air pur & net, qui ne ſoit pas ainſi infecté de l'odeur âcre de cét oignon, qui bien loin de luy être utile, peut au contraire être préjudiciable à la delicateſſe de ſon cerveau. Quelques-unes luy mettent tout chaudement l'arrierefaix ſur le ventre, & l'y laiſſent juſques à ce qu'il ſoit réfroidy. J'ay déja dit autre part, que l'arrierefaix pour raiſon de ſa chaleur luy pourroit bien ſervir, neanmoins à cauſe de ſa peſanteur, étant ainſi mis ſur le ventre de l'enfant, qui pour n'avoir aucun ſoûtien en eſt facilement comprimé, il luy empêche beaucoup la reſpiration, qui eſt la choſe qui luy eſt pour lors la plus neceſſaire. D'autres jettent cét arrierefaix dans le feu avant que de le ſeparer de l'enfant, & d'autres le mettent dans du vin chaud, s'imaginant qu'il s'éleve des vapeurs de ce vin qui ſe portant par les vaiſſeaux umbilicaux ſont capables de luy donner quelque vigueur: mais comme toute cette maſſe charnuë, & ces vaiſſeaux ſont des parties mortes d'abord qu'elles ſont hors de la Matrice, il n'y reſte auſſi aucun eſprit qui ſe puiſſe communiquer à l'enfant: c'eſt pourquoy ſi on uſe d'une telle pratique, ce doit être plutoſt pour ſatisfaire à la coûtume, que pour l'eſperance que cela puiſſe profiter.

Si telles choſes ne ſont aucun bien, auſſi ne font-elles pas grand mal; mais celle qui ſuit eſt capable de cauſer la ſuffocation ſoudaine de l'enfant: c'eſt que quelques autres repouſſent & font rentrer en ſon corps le ſang qui eſt dans les vaiſſeaux umbilicaux, croyant que cela ſoit propre pour le fortifier & le faire revenir de ſa foibleſſe. Je ſçay bien qu'on peut appuyer cette mauvaiſe pratique ſur l'autorité d'*Ariſtote*, qui la recommande au 10. Chap. du 7. Liv. *de l'hiſt. des anim.* diſant que les plus habiles Sages-femmes de ſon temps, repouſſoient ainſi le ſang de l'umbilic au dedans du corps de l'enfant qui étoit foible, aprés quoy ſes forces ſe rétabliſſoient auſſi-toſt. Mais nous avons déja fait connoiſtre en un autre lieu,

que le ſang contenu dans ces vaiſſeaux perd ſes eſprits, auſſi-toſt que l'arrierefaix eſt ſeparé & ſorty de la Matrice, & qu'il y eſt même incontinent aprés à demy congelé. Or s'il vient pour lors à être ainſi repouſſé dans le foye de l'enfant debile, il s'y arrête, n'étant plus animé d'aucuns eſprits, dont il eſt tout-à-fait deſtitué, & au lieu de luy donner de nouvelles forces, il accable le peu qui luy en reſte, & il acheve d'éteindre ſa chaleur naturelle languiſſante; pour éviter cela, on ſe donnera bien garde de repouſſer ce ſang de la ſorte au ventre de l'enfant; outre que dans ces foibleſſes (à moins qu'elles ne ſoient cauſées de la grande perte de ſang que la femme pourroit avoir euë avant que d'accoucher) il n'y en a toûjours que trop au corps de l'enfant, & principalement vers le cœur, où il eſt en grande abondance; & au lieu de luy en envoyer d'avantage, il le faut retirer vers les extrêmitez, afin que ſes ventricules étant un peu dégagez, il puiſſe avoir enſuite ſon mouvement plus libre, pour renvoyer les eſprits à toutes les parties du corps qui en ſont privées dans la foibleſſe. C'eſt pourquoy puiſque l'enfant ne doit plus rien recevoir des vaiſſeaux umbilicaux aprés ſa naiſſance, on en fera la ligature auſſi-toſt, pour le traiter comme nous avons dit.

Pluſieurs fois auſſi les enfans qui ſont foibles en naiſſant, ſont tels de leur nature, comme quand ils viennent avant terme, & d'autant plus qu'ils ſont éloignez du plus ordinaire, qui eſt la fin du neuviéme mois, & auſſi qu'ils ont été engendrez de parens infirmes & malades. En ce cas, il eſt bien difficile d'y remedier, & il n'y a autre choſe à faire que de les bien nourrir & gouverner ſelon qu'il a été dit; mais difficilement peut-il arriver que tels enfans ſoient de longue vie, & qu'ils ne meurent de la moindre indiſpoſition qui ſurvient à leur foibleſſe naturelle.

CHAPITRE XXIV.

Des contusions & meurtrissures de la teste, & des autres parties du corps de l'enfant nouveau-né.

LE corps des petits enfans est comme nous avons dit, si tendre & si délicat, qu'il est facilement contus & meurtry, & que même parfois quelques-uns de ses membres sont disloquez ou rompus dans les fâcheux accouchemens; soit parce qu'ils restent long-temps dans une posture contre nature, ou à cause qu'ils sont maniez trop rudement dans le temps de l'operation.

La contusion la plus ordinaire & la plus frequente, est celle qui se fait au dessus de leur teste, où quelquefois ils ont en naissant une bosse aussi grosse que la moitié d'un œuf, & parfois encore plus, comme il se voit principalement dans les premiers accouchemens; ce qui arrive d'autant plutost que les femmes sont pour lors plus avancées en âge, parce que l'orifice interne de leur Matrice, appellé le couronnement, étant plus calleux, se dilate avec beaucoup plus de difficulté, pour raison dequoy la teste de l'enfant venant à estre pressée contre luy & en étant ceinte comme d'une couronne en sa partie superieure, qui se presente naturellement la premiere au passage, est enflée & tumefiée, à cause du sang & des humeurs qui tombent & sont retenuës en cette partie, par la grande compression qu'en fait circulairement cét orifice interne, & principalement quand elle commence d'estre poussée fortement, & qu'elle reste ainsi trop long-temps sans qu'elle se puisse faire voye, aprés que les eaux qui la soutenoient un peu ont esté écoulées, à quoy peut aussi contribuër la Sage-femme, si elle la touche trop souvent & trop rudement avec les doigts, lorsqu'elle se presente au passage; mais on l'en accuse souvent à tort en cette occasion, où ordinairement la seule compression que fait cét orifice, en forme de ceinture ou couronne, à la teste de l'enfant, est la cause de ces sortes de tumeurs contuses.

Cette partie se tumefie pour lors de la mesme maniere que nous le voyons arriver en toutes autres qui sont trop fortement comprimées liées ou serrées ; car par ce moyen le sang qui ne peut avoir son mouvement circulaire, étant arrêté en trop grande abondance en une partie, la fait enfler & tumefier, & par la repletion qu'il en fait, la rend livide comme si elle étoit contuse : or cette compression est bien plus grande à l'égard des veines (qui sont toujours plus exterieures, lesquelles doivent reporter le sang au cœur) que non pas des arteres, par le moyen desquelles il envoye à toutes les parties ; car outre que les arteres sont situées plus profondement, elles ont encore un batement continuel, à la faveur duquel il s'y glisse toujours un peu de sang ; c'est ce qui fait que dans toutes les compressions, ou ligatures des parties (à moins qu'elles ne soient extrêmes) le sang y est facilement apporté par les arteres, & en est difficilement remporté par les veines ; ce qui est cause que la partie en recevant beaucoup plus qu'elle n'en consume pour sa nourriture, est obligée de se tumefier de la maniere par repletion. Si ceux qui pratiquent les accouchemens font bien reflexion à ce que je viens de dire, quand l'occasion s'en presentera (laquelle arrive assez souvent) ils connoîtront que ces sortes de bosses ou tumeurs, que plusieurs enfans ont sur la teste en naissant, ne procedent ordinairement d'autre cause que de celle que j'ay expliquée.

Ces tumeurs sont quelquefois si grosses, & si élevées, qu'elles peuvent (la femme n'étant pas accouchée, & n'ayant encore l'orifice interne de sa Matrice bien dilaté) empêcher de reconnoître la partie que l'enfant présente la premiere ; & elles sont cause quelquefois que la Sage-femme ne pouvant sentir avec le doigt aucun os de la teste, s'imagine que ce soit quelque épaule de l'enfant, ou bien une autre partie, & parfois même aucunes ne sçavent ce que ce peut-être que telle chose qu'elles sentent ainsi tumefiée : mais on le connoîtra facilement, en ce que ces tumeurs qui paroissent toutes charnuës en les touchant, sont neanmoins plus dures que si c'étoit une épaule, ou quelque fesse de l'enfant, lesquelles parties ont toûjours beaucoup plus de molleſſe ; & on n'y sent point aussi de poil, comme on fait à la teste, les os de laquelle on sentira encore facilement, si ayant le doigt oint d'huile ou de beurre frais, on le peut introduire dans l'orifice interne ; car les parties de la téte qui sont au

dedans de la Matrice ne ſont pas tumefiées; il n'y a ſeulement que celle qui ſe preſente à ſon orifice, & qui en eſt preſſée, ceinte, & ſerrée comme il eſt dit. Si l'enfant preſente quelqu'autre choſe que la tête, comme un bras, une jambe, & que ces parties demeurent pareillement long-temps preſſées au paſſage, & en poſtures bien contraintes, ou qu'elles en ſoient ſorties, elles ſe tumefient par la même raiſon.

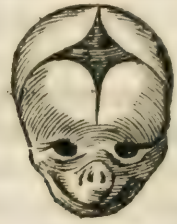
Il faut non ſeulement remedier à telles boſſes, où meurtriſſures de la teſte des petits enfans, mais on doit auſſi tâcher de les prévenir, ou d'empêcher à tout le moins qu'elles ne ſoient ſi groſſes: le moyen de les prévenir, eſt de procurer l'accouchement le plutôt qu'on pourra, afin que la teſte de l'enfant ne reſte ainſi trop long-temps arrêtée & ſerrée par le couronnement de l'orifice interne de la Matrice, lequel ſera bien oint & graiſſé d'huile, ou d'axonge émolliente, tant pour aider à ſa dilatation, qu'afin que la teſte puiſſe plus promptement & plus facilement paſſer.

Quelques uns pourroient m'objecter, que ſi ces tumeurs arrivoient par la cauſe que j'ay dite, elles devroient diſparoître auſſi tôt que l'enfant eſt né, puiſque pour lors (ſa teſte n'étant plus preſſée) rien n'empêche que le ſang qui avoit fait tumefier la partie, ne s'en retourne, ayant ſon mouvement libre; mais ils doivent ſçavoir que par le trop long ſejour qu'il fait en une partie, il perd ſes eſprits qui y ſont étoufez, deſquels eſtant deſtitué, il n'a plus aucun mouvement, & que s'étant extravaſé hors de ſon lieu naturel, comme il fait quand les vaiſſeaux qui le contiennent en ſont pleins, il ſe gliſſe dans tous les petits vuides de la partie, ce qui fait qu'il ne peut plus enſuite retourner par les voyes ordinaires: c'eſt pourquoy il eſt neceſſaire en cette occaſion, ou d'en faire la reſolution à travers la partie, ou qu'il vienne à ſuppuration, s'il y croupit plus long-temps; laquelle on évitera neanmoins le plus qu'il ſera poſſible, à cauſe de la proximité du cerveau, qui aux enfans n'eſt recouvert des os du crane à l'endroit des ſutures, qu'ils ont toûjours fort lâches, & principalement vers la fontaine de la tête.

Pour reſoudre ces tumeurs, & ces meurtriſſures, auſſi-tôt que l'enfant ſera né, on les étuvera de vin chaud, ou d'eau de vie, y trempant encore une compreſſe pour la mettre deſſus. La plupart des Sages-femmes n'y mettent qu'une compreſſe trempée en huile &

vin mêlez enſemble, d'autres en huile rdſat ſeule, les ayant premierement étuvées avec le vin: mais ſi nonobſtant cela elles viennent à ſuppuration, on n'y laiſſera pas ſéjourner trop long temps la matiere, de peur que les os de la tête, qui ſont fort tendres & tres-minces aux enfans nouveau-nés, n'en ſoient alterez & cariez: en ce cas on en fera ouverture avec la lancette au lieu le plus propre, ſelon que l'art le requiert, y mettant aprés l'emplâtre de *betoëne* par deſſus. Si quelque jambe, ou un bras étoit ainſi tumefié, on l'envelopera pareillement de compreſſes trempées en vin où ayent boüilli roſes de Provins, fleurs de camomille & de melilot. Quelquefois les enfans mâles ont la bourſe du *ſcrotum* fort enflée; ce qui leur peut arriver, ſoit pour des eaux qui ſont contenuës en ſes membranes, ſoit pour avoir été contuſe, & manié trop rudement par le Chirurgien, ou par la Sage-femme dans l'accouchement. Pour lors les compreſſes trempées au vin avec les roſes ſont propres en l'une & en l'autre occaſion.

Mais le plus grand mal eſt quand le Chirurgien, pour n'être pas expert, & habitué à telle operation, ou pour ne pouvoir point parfois faire autrement dans un mauvais travail, a rompu ou diſloqué quelque bras ou quelque jambe de l'enfant en le voulant tirer. Si la choſe arrive ainſi, il y remediera enſuite, en remettant les parties, & les contenant avec bandages propres en leur ſituation naturelle, juſques à ce qu'elles y ſoient bien affermies & fortifiées.



CHAPITRE XXV.

De la fontaine de la teſte des enfans nouveaux-nez & de ſes ſutures trop ouvertes.

SOuvent les enfans qui ſont venus avant terme, n'ayant pas encore acquis toute leur perfection, comme auſſi ceux qui ſont debiles de leur nature, ont la fontaine de la teſte & les ſutures ſi ouvertes, par la diſtance & ſeparation des os les uns des autres, qu'elle en eſt toute molle & preſque ſans ſoutien, parce que ſes os vacillent aiſément de tous côtez : ces enfans ne ſont pas ordinairement de longue vie. Il ne faut pas pretendre pour lors en raprocher les os les uns contre les autres en les ſerrant fortement ; car ainſi faiſant, on comprimeroit tellement le cerveau qui eſt tres-mol, qu'on cauſeroit pire maladie en luy oſtant la liberté de ſon mouvement, pour raiſon dequoy ſes fonctions ſeroient dépravées, & s'aboliroient tout à-fait dans la ſuite. Il faut ſeulement ſe contenter de les contenir tout doucement avec un petit bandeau, de peur qu'ils ne vacillent trop, & laiſſer le reſte à l'œuvre de nature, qui rejoindra peu-à-peu ces ſutures, en achevant d'engendrer, & de deſſécher & affermir les os de la tête, qui n'avoient pas encore eſté entierement formez.

Le lieu où ſe joint & vient aboutir la ſuture ſagittale au milieu de la coronale, qu'elle ſepare toûjours en deux à tous les enfans, ſe continuant juſques à la racine du nez, eſt appellé la fontaine de la teſte ; parceque

parceque c'eſt ſon endroit le plus mol & le plus humide, lequel ſe deſſéche & ſe referme pour ce ſujet le dernier. Sa figure eſt repreſentée en la teſte qui eſt miſe au commencement de ce Chapitre. Il y a des enfans qui l'ont quelquefois ouverte juſques à trois ans, & meſme encore aprés ce temps, ce qui eſt un grand témoignage de la foibleſſe de leur chaleur naturelle. Elle eſt ordinairement tout-à-fait fermée au bout de deux ans, & plûtoſt ou plus tard, ſelon que les enfans ſont plus ou moins humides, & qu'ils ſont auſſi plus ou moins robuſtes. Juſques à ce que ces os ſoient entierement affermis, on doit mettre deſſus cét endroit, comme nous avons déja dit autre part, une compreſſe de linges en pluſieurs doubles, pour deffendre le cerveau, tant du froid que des autres injures externes. Quelques femmes y laiſſent long-temps une piece de drap d'écarlate, croyant que cela fortifie davantage cette partie; mais il n'importe pas dequoy on ſe ſerve, pourvû que ce ſoit choſe qui tienne chaudement un cerveau, & l'empêche d'être bleſſé en ce lieu, qui n'eſt pour lors recouvert d'aucun os.

Il arrive quelquefois que bien que les os de la teſte ſoient aſſez larges pour ſe joindre de toutes parts, s'ils n'en étoient empêchez, ils ſont neantmoins grandement diſtans les uns des autres à l'endroit des ſutures, à cauſes de quantité d'eaux qui ſont contenuës entr'eux & la dure mere. Telle maladie s'appele *hydrocephale*, dont on fait pluſieurs ſortes, ſelon que les eaux ſont plus proches ou diſtantes du cerveau, ou meſme qu'elles ſont contenuës en ſes ventricules. Lorſque ces eaux ſont entre le cuir & le pericrane, ou entre le pericrane & le crane, les enfans en peuvent guerir, ſi la tumeur n'eſt pas trop grande; en reſolvant les eaux, ou en faiſant ouverture pour les évacuer: mais ſi elles ſont en grande abondance au deſſous des os, entre eux & la dure mere, les pouſſant ainſi en dehors, & élargiſſant les ſutures, les enfans n'en peuvent réchaper: ce qui eſt encore d'autant plus impoſſible ſi ces eaux ſont contenuës entre la dure & la pie mere, ou dans le cerveau.

CHAPITRE XXVI.

Du fondement clos des enfans nouveau-nez.

IL arrive quelquefois que les petits enfans, tant les mâles que les femelles, naiſſent avec le fondement clos & bouché, pour raiſon dequoy ils ny peuvent rendre ny vuider, tant les nouveaux excrémens qui s'engendrent, du lait qu'ils tettent, que le *meconium* qui s'étoit amaſſé dans les inteſtins pendant qu'ils étoient au ventre de la mere; de laquelle maladie ils meurent certainement, ſi on n'y remedie promptement. Il s'eſt vû auſſi quelquefois des filles, qui ayant le fondement clos, ne laiſſoient pas de vuider les excrémens des inteſtins, par une ouverture que la nature pour ſuppléer à ſon défaut, avoit faite par dedans le *vagina*, au col de la Matrice.

Or le fondement eſt clos en deux manieres; car c'eſt ou par quelque ſimple membrane, comme par la ſeule peau, au travers de laquelle on voit quelque veſtige, ou marque livide, provenant des excrémens retenus, & en touchant du doigt, on ſent une molleſſe au dedans, à l'endroit où il devroit être percé, ou bien il eſt tout-à-fait clos & bouché par une épaiſſeur de chair, en telle ſorte qu'il ne paroît aucune choſe au dehors, qui puiſſe dénoter ſa veritable ſituation.

Quand il n'y a que la ſeule peau qui fait ſa clôture, l'operation eſt tres-facile, & les enfans en peuvent échaper. Pour lors on en fera ouverture avec un petit biſtory, la faiſant en figure de croix, plûtoſt que ſimple & longitudinale, afin de luy donner la forme ronde, & que le lieu ne ſe puiſſe réjoindre aprés, prenant bien garde à ne pas bleſſer le *ſphincter* du *rectum*. L'inciſion ayant eſté faite, les excrémens ne manqueront pas d'avoir iſſuë; mais ſi pour le long ſejour qu'ils auroient fait au ventre, s'y étant deſſechez, l'enfant ne les vuidoit point, on luy donnera quelque petit clyſtere; pour les délayer & attirer au dehors; aprés quoy on mettra une tente de linge dans le ſiege nouvellement fait, de peur qu'il ne ſe reprenne; la-

quelle on couvrira au commencement de miel rosat, & sur la fin, de quelque onguent propre à dessécher & cicatriser, comme est l'*album rasis*, ou le *pompholix*, observant de nettoyer l'enfant de ses excrémens, & de le penser aussi-tost, & à chaque fois qu'il les aura rendus, de peur qu'y croupissant long-temps, l'ouverture qu'on a faite ne se convertisse en un ulcere malin.

Si le fondement est tellement clos, qu'on n'en voye & qu'on n'en sente aucune trace ny apparence, pour lors l'operation est beaucoup plus difficile, & quoy qu'on la fasse c'est un grand hazard si l'enfant en réchape. C'est pourquoy si c'étoit une fille qui vuidât ses excrémens par la vulve (ce qui s'est vû quelquefois, comme j'ay dit) en ce cas il n'y faudroit pas toucher, de peur que voulant seulement guerir une incommodité, on ne causât la mort à l'enfant; mais si les matieres n'ont issuë par aucun lieu, on est obligé d'en venir à l'operation (bien que tres perilleuse) sans cela la mort arrive indubitablement.

Pour la bien faire, encore qu'on ne voye au dehors aucune trace du lieu propre, à cause de l'épaisseur des chairs qui sont par dessus l'intestin, le Chirurgien introduira jusques dans le vuide un petit bistory trenchant d'un seul côté, mettant le dos de l'instrument au dessous & à demy doigt du croupion de l'enfant, qui est le lieu où il ne manquera pas de trouver l'intestin, & le poussant si avant qu'il en soit assez ouvert pour donner libre issuë aux matieres qui y sont contenuës, & conservant toûjours le plus qu'il sera possible le *sphincter*, aprés quoy la playe sera pensée & medicamentée comme il est dit cy-dessus, ayant égard aux accidens qui surviendront.

Lorsqu'il arrive (comme cela se peut encore) que le conduit de l'urine, tant au mâle qu'à la femelle, est clos & bouché, on y fera pareillement ouverture pour donner issuë à l'urine contenuë en la vessie, ensuite de quoy on y introduira une petite tente de plomb, cannullée, afin de tenir le passage ouvert, jusques à ce que la ponction & incision qu'on y aura faite avec la lancette soit cicatrisée; mais comme il est bien difficile de faire tenir une telle tente à la verge des petits enfans, qui pour être trop courte, ne donne pas lieu d'y pouvoir mettre aucun bandage propre, on ne s'en mettra pas beaucoup en peine, car l'urine qu'ils rendent presqu'à toute heure, empêchera bien que l'ouverture ne se rebouche.

CHAPITRE XXVII.

Le moyen de bien couper le filet de la langue aux petits enfans.

LA langue eſt naturellement liée d'un aſſez fort ligament, qui vient s'attacher juſtement au deſſous au milieu d'elle, afin de la tenir plus ſujette, & d'être comme un pivot ſur lequel étant appuyée elle puiſſe faire de côté & d'autre tous ſes differens mouvemens. Ce ligament doit luy laiſſer la liberté d'être portée & appuyée en tous les endroits de la bouche; pour quoy faire, il ne doit pas être ſi court, n'y s'attacher qu'à une notable diſtance de ſon extremité, qui doit être entierement libre de tous côtez: mais ſouvent les enfans nouveaux nez ont au devant de luy une petite production membraneuſe, appellée ordinairement le filet qui ſe continuë preſque juſques au bout de leur langue, laquelle leur oſtant la liberté de ſon mouvement, les empêche de pouvoir facilement tetter d'autant que la langue étant retenuë en bas, & comme bridée de ce filet, l'enfant ne la peut pas porter vers le haut, comme il ſeroit neceſſaire, pour preſſer avec elle contre ſon palais le bout de la mammelle, & le ſuccer afin d'en faire ſortir le lait, ny auſſi la mouvoir commodément pour en faire enſuite la deglutition.

Pour remedier à cette incommodité, il ne faut pas faire comme quelques femmes qui déchirent ce filet avec leurs ongles; car on y pourroit faire venir un ulcere qui ſeroit aprés de difficile gueriſon,

mais l'enfant doit être porté au Chirurgien, qui le coupera tant & si peu qu'il jugera necessaire, avec des ciseaux bien tranchans par la pointe, prenant garde à ne pas faire incision du propre ligament de la langue, comme aussi de ne pas ouvrir les vaisseaux qui sont au dessous. Pour bien faire cette opetation, il doit relever la langue de l'enfant avec un ou deux de ses doigts, qu'il mettra au dessous & à costé d'elle, afin qu'il puisse voir ce qu'il faut couper; mais comme les enfans nouveaux-nés ont souvent la bouche si petite, qu'il est bien difficile de leur pouvoir ainsi lever la langue avec les doigts, lesquels étans dedans, empêchent aussi de voir clair à ce qu'il faut faire, le Chirurgien se servira pour ce sujet d'un instrument fait en figure de petite fourchette, tel qu'est celuy qui est representé au commencement de ce Chapitre, duquel il mettra les deux petites branches (qui doivent être mousses à leur extrêmité) par dessous le milieu de la langue aux deux côtez du filet qui en sera embrassé, où étant il la soulevera de droite ligne, & la tiendra facilement sujette, au moyen dequoy il fera aussi plus commodément & plus seurement son operation. Cét instrument qui est petit, ne l'empêchera pas de voir dans la bouche de l'enfant, comme font les doigts qui sont trop gros. Aprés que le filet aura été ainsi coupé dextrement, la nourrice de l'enfant luy passera deux ou trois fois par jour son doigt bien net par dessous la langue, afin qu'il ne se reprenne, le faisant assez doucement, de peur qu'irritant cette petite playe il n'y survint inflammation, qui empêcheroit encore davantage l'enfant de tetter & qu'elle ne se convertit en ulcere fâcheux.

CHAPITRE XXVIII.

Des tranchées & douleurs de ventre des petits enfans.

PLusieurs enfans sont tellement travaillez de tranchées, qu'ils ne cessent de crier jour & nuit, pour les grandes douleurs du ventre qu'ils en ressentent, dont aucuns sont aussi tant fatiguez & tourmentez, qu'ils en meurent ensuite. C'est assez souvent la premiere & la plus commune maladie qui arrive aux petits enfans

aprés leur naiſſance, laquelle en general & pour l'ordinaire, vient à cauſe de leur ſubite mutation de nourriture, dautant que l'ayant toûjours reçeuë par l'umbilic pendant qu'ils étoient au ventre de leur mere, ils viennent à changer tout-d'un coup, non ſeulement la maniere de la recevoir, mais auſſi ſa nature & qualité, lorſqu'ils en ſont dehors; car au lieu du ſeul ſang purifié qui leur étoit porté par le moyen de la veine umbilicale, ils ſont obligez à ſon defaut de ſe nourrir du lait des mammelles de leur mere, qu'ils ſuçent avec la bouche, duquel ſont engendrez beaucoup d'excrémens qui cauſent ces tranchées, tant pour n'être pas ſi purifié que le ſang dont ils étoient nourris étant dans la Matrice, que parceque l'eſtomach & les inteſtins n'en peuvent pas encore faire une bonne digeſtion, ny une facile diſtribution, dans le commencement qu'ils ne ſont pas encore accoutumez à telle choſe.

Les cauſes particulieres de ces tranchées, ſont comme ſi le *meconium* qui avoit été amaſſé durant tout le temps de la groſſeſſe, n'eſt évacué peu aprés la naiſſance de l'enfant, & que par ſon trop long ſéjour dans les inteſtins il acquiert une acrimonie, dont ils ſont picotez, ou que venant à s'y endurcir, l'enfant ne le puiſſe vuider, ny les nouveaux excremens qui proviennent du lait qu'il aura pris dans les premiers jours: c'eſt auſſi quelquefois à cauſe que ne pouvant facilement tetter, il avale en ſuçant le lait avec peine, beaucoup d'air & de vents, qui étant retenus dans l'eſtomach, & ſe gliſſant dans les inteſtins, en font une diſſention douloureuſe. Ces vents ſont d'autresfois cauſez de ce que l'enfant prend une plus grande quantité de lait qu'il n'en peut bien digerer, ou de ſa mauvaiſe qualité, comme quand la femme luy donne à tetter auſſi-toſt qu'elle eſt accouchée, ſans attendre qu'il ſoit purifié: le froid que l'enfant aura ſouffert en peut encore être cauſe. Mais tres-ſouvent c'eſt pour luy donner trop toſt de la bouillie, comme auſſi pour ne la pas faire aſſez cuire, parce que cette nourriture qui eſt groſſiere & viſqueuſe, ne peut pas facilement être digerée par les enfans nouveau-nés, qui n'y ont pas encore l'eſtomach accoûtumé; & les vers qui s'engendrent dans les inteſtins, par leurs remuëmens & par leurs picotemens les tourmentent beaucoup. Outre ces choſes; nous avons déja cy-devant dit que la Sage-femme peut auſſi cauſer de grandes douleurs au ventre de l'enfant, ſi elle y repouſſe le ſang

refroidy & caillé qui eſt dans le cordon de l'umbilic, avant que le delier.

Pour bien remedier à ces douleurs de ventre, que les femmes appellent ordinairement toutes, du nom commun de tranchées, on on doit avoir égard à leur differente cauſe : quant à ce qui eſt de la cauſe generale, que nous avons dite être la trop ſoudaine mutation de nourriture, pour l'éviter on ne fera pas tetter l'enfant auſſitoſt qu'il eſt né ; mais on attendra juſques au lendemain, de peur que le lait étant mêlé avec les phlegmes qu'il a pour lors dans l'eſtomach n'en ſoit corrompu, & on luy en donnera peu au commencement, juſques à ce qu'il ſoit accoutumé d'en faire bonne digeſtion ; ſi c'eſt le *meconium* des inteſtins, qui par ſon trop long ſéjour luy cauſe des tranchées, pour luy aider à s'en décharger ; on fera prendre à l'enfant par la bouche, comme nous avons cy devant dit, un peu d'huile d'amandes douces, ou un peu de ſyrop de roſes, & pour l'y exciter encore davantage, on luy mettra dans le ſiege quelque petit ſuppoſitoire, fait d'une côte de poirée, dorée de miel, ou on ſe ſervira d'une amande couverte de ſucre, & trempée pareillement en miel commun, ou bien même on luy donnera un petit clyſtere. Si l'enfant ne peut tetter qu'avec peine, on aura égard à ce qui l'en empêche ; car ſi c'eſt le filet de la langue, on luy coupera comme il a eſté dit, & ſi c'eſt parceque ſa nourrice a les mammelles de difficile trait, on luy en donnera une autre, de laquelle le lait ſera bien purifié, & il la tettera plutoſt peu & ſouvent, que de prendre tout d'un coup plus de lait que ſon petit eſtomach n'en peut facilement contenir & digerer à la fois ; & ſur tout pendant que l'enfant aura des tranchées, on ne luy donnera point de bouillie, parceque cette nourriture cauſe facilement, pour ſa viſcoſité, des obſtructions, deſquelles s'enſuit generation de vents. S'il a des vers, on luy mettra ſur le ventre un linge trempé en huile d'abſynthe, mêlée avec fiel de bœuf, ou un petit cataplaſme fait de poudres de rhuë, d'abſynthe, de colloquinte, d'aloës, & de ſemence de citron, incorporées avec fiel de bœuf & farine de lupins ; & pour les attirer & les pouſſer d'autant plus en bas, ſi le petit enfant peut prendre quelque choſe par la bouche, on luy donnera une legere infuſion de rhubarbe, ou une demie once de ſyrop de chicorée compoſé, luy ayant fait prendre auparavant un petit cliſtere de lait ſucré : car par ce moyen

les vers qui fuyent l'amertume des medicamens, & qui recherchent la douceur du lait; ſeront aiſément rejettez par le ſiege. Lorſque ces tranchées ſont cauſées par des vents, comme il arrive aſſez ordinairement, ou bien par quelques humeurs acres contenuës dans les inteſtins, on oindra tout le ventre de l'enfant avec huile violat, avec celle d'amandes douces ou bien avec huile de noix, de camomile; & de melilot mêlée enſemble, aprés les avoir fait chauffer, deſquelles on trempera auſſi un linge pour le mettre deſſus, ou on fera un petite aumelette avec œufs, & un peu d'huile de noix qu'on y appliquera, & on luy donnera quelque petit clyſtere anodin, ou carminatif, ſelon qu'on connoîtra la cauſe des tranchées, tenant au ſurplus toûjours l'enfant bien chaudement.

CHAPITRE XXIX.

De l'inflammation & ulceration, & de l'éminence de nombril des enfans nouveau-nés.

LEs cris continuels que font les petits enfans, à raiſon des douleurs & des trenchées qu'ils reſſentent dans les commencemens, leur cauſent quelquefois tant d'agitation du ventre, que l'umbilic venant pour ce ſujet à tomber trop toſt, avant qu'il ſoit entierement reüni, & cicatriſé, il y ſurvient inflammation & ulceration, d'autres fois auſſi pour la même cauſe, quoy qu'il ſoit tout-à-fait repris exterieurement, ne l'eſtant pas en dedans, il ſe dilate, & eſt pouſſé en dehors de la groſſeur d'un petit œuf, ou quelquefois même davantage, c'eſt ce que nous appellons ordinairement *exomphale*, ou éminence du nombril.

Il y en a qui s'imaginent quand il s'enflâme & s'ulcere ainſi, que c'eſt parceque le cordon a eſté lié trop proche du ventre, pour raiſon dequoy il ſurvient une grande douleur, & l'inflammation enſuite: d'autres diſent que la nature ayant accoutumé de décharger l'urine par cét endroit durant que l'enfant eſtoit au ventre de ſa mere, l'y envoye encore pendant les premiers jours, & qu'elle cauſe cét

accident par ſon acrimonie, à quoy il n'y a aucune raiſon ; car il eſt impoſſible que l'urine regorge de la veſſie au nombril par l'ouraque, dautant qu'il n'eſt pas percé au *fœtus* humain, comme nous avons déja fait connoître autre part. Et tant proche du ventre, & ſerrée que puiſſe eſtre la ligature du cordon de l'umbilic (à moins qu'on n'eût lié auſſi quelque portion du veritable cuir qui eſt ſenſible) elle ne peut cauſer aucune douleur à l'enfant, dautant que c'eſt une partie morte & inanimée, auſſi-toſt qu'il eſt hors du ventre de ſa mere, & qui meſme eſt toûjours inſenſible, parce qu'il n'y a aucun nerf qui s'y diſtribuë. Mais cette inflammation vient pour l'ordinaire (ainſi que j'ay dit) de ce que l'enfant reſſentant de grandes douleurs & tranchées du ventre, fait continuellement des cris par leſquels l'umbilic eſt empêché de ſe reünir : elle peut auſſi eſtre cauſée par une violente & frequente toux, dautant que par ſes efforts le ſang eſt pouſſé dans le bout reſtant de la veine umbilicale, qu'il tient toûjours dilatée, & ſe corrompant par le ſejour qu'il y fait, il ne manque pas de cauſer inflammation au nombril, & ce qui a eſté lié venant à tomber avant que la réünion ſoit faite, il y demeure un ulcere tres-fâcheux, auquel ſurvient parfois une grande perte de ſang, & même la mort.

La principale choſe qu'on doit obſerver pour la curation de cette maladie, eſt d'appaiſer la toux, & les cris de l'enfant, ayant égard à ce qui en eſt cauſe, à moins dequoy elle s'augmenteroit toûjours ; & s'il avoit des tranchées, on y remediera comme il a été dit au Chapitre précedent. Quant au ſurplus ; ſi le nombril eſt enflammé, on mettra deſſus une emplâtre de cerat de Galien meſlé avec moitié de *populeon*, ou une petite compreſſe trempée en huile roſat avec un peu de vinaigre : l'onguent roſat & *l'album raſis* meſlez enſemble y ſont auſſi fort bons. Si le nombril reſte ulceré aprés que la ligature en eſt tombée, on mettra deſſus des remedes deſſicatifs & aſtringens ; tels que ſont les petits linges trempez en eau de chaux qui ne ſoit pas bien forte, ou en l'eau de plantain dans laquelle on aura fait diſſoudre un peu d'alun. Si l'ulcere eſt petit, on ſe ſervira ſeulement d'un plumaceau de charpic ſec. Pluſieurs perſonnes n'y mettent qu'un peu de poudre de bois vermolu. Ces choſes ſont meilleures à ce ſujet que les emplâtres, leſquelles ne ſont jamais ſi deſſicatives, à cauſe des huiles & des graiſſes qui entrent en leur compoſi-

tion. Si neanmoins on s'en veut ſervir, on prendra celuy de ceruſe, ou le deſſicatif rouge, ou le *pompholix*, obſervant ſur tout de mettre une bonne compreſſe de linge par deſſus ces remedes, avec un bandage pour la tenir juſques à ce que l'umbilic ſoit cicatriſé, & qu'il ſoit entierement affermi; de peur qu'outre ſon ulceration il ne fût pouſſé en dehors, & que ſes vaiſſeaux ne vinſſent à s'ouvrir par les efforts d'une violente toux, ou par la grande agitation que les tranchées cauſent au ventre de l'enfant.

Pour ce qui eſt de l'éminence du nombril des petits enfans, de telle groſſeur ou petiteſſe que puiſſe être la tumeur, on en doit pas entreprendre la curation autrement que par bandage, & par compreſſes qu'on appropriera bien à cét uſage, juſques à ce qu'ils ayent acquis un âge un peu raiſonnable, auquel temps ſi la maladie n'a eſté guerie par le bandage, on y pourra faire l'operation, ſi on le ſouhaite: mais ſi enſuite de l'inflammation du nombril il s'y eſt formé une apoſtême qui cauſe cette éminence, & que la tumeur ſoit fort groſſe, pour lors les enfans en meurent toujours. Si on en fait l'ouverture, à la verité on donnera bien iſſuë à la matiere, mais il y a grand danger qu'avec elle les inteſtins ne ſortent par ce lieu, au premier cris que fera l enfant; ce qui pourroit enſuite faire croire à ceux qui ne ſe connoiſſent en l'Art, que cét accident ſeroit arrivé par l'ignorance du Chirurgien. Pour cette raiſon *Ambroiſe Paré*, au 94. Chapitre de ſon Livre de la generation, conſeille de ny pas toucher, & de laiſſer plûtoſt mourir l'enfant ſans luy rien faire, ainſi qu il dit s'être comporté envers celuy d'un Tailleur qui l'avoit envoyé querir en pareille occaſion. Il recite même en ce lieu l'hiſtoire d'un Chirurgien de ſon temps, nommé Maître *Tierre de la Roque*, lequel fut en tres-grand danger de ſa vie, pour avoir fait ouverture d'un apoſteme de l'umbilic à l'enfant de Monſieur *de Martigues*; ce qu'ayant fait, les inteſtins ſortirent par l'ouverture, enſuite dequoy ſurvint la mort de l'enfant de laquelle les ſerviteurs du logis le diſoient eſtre la ſeule cauſe, & pour ce ſujet (quoy que ſans raiſon) ils le vouloient tuër, ſi n'eût eſté que ledit ſieur *de Martigues* les en empêcha; mais je croy que ce Chirurgien eût évité la peur qu'ils luy en firent, & une telle diſgrace, s'il eût auparavant fait un bon prognoſtic de ce qui devoit arriver, & du danger ou eſtoit l'enfant; car peut-eſtre que reſſemblant à beaucoup de gens de nôtre temps (qui font pareille

choſe, afin qu'on les croye bien plus habiles que les autres, & qui n'étant que ſimples hommes, aſſurent qu'ils ſont capables de miracles) il avoit promis de guerir en bref l'enfant de cette maladie qui étoit incurable, pour (ſous une ſi belle eſperance) ſe faire bien payer d'avance. En cela nous devons ſuivre le conſeil de *Paré* avec quelque diſtinction; car ſi l'apoſteme étoit petit, & les forces de l'enfant bonnes, on ne laiſſeroit pas (aprés toutefois avoir fait un bon prognoſtic) d'y faire ouverture; parceque lors qu'il y a quelque eſperance, tant petite ſoit-elle, il vaut mieux pratiquer ce que l'Art commande, que de laiſſer le malade dans un deſeſpoir aſſuré.

CHAPITRE XXX.

Des cuiſſons, rougeurs, & inflammations des eines, feſſes, & cuiſſes des petits enfans.

SI la nourrice ne tient le petit enfant bien nettement, le changeant de couches blanches, & non relavées, chaque fois & auſſi-toſt qu'il a rendu ſes excrémens, leur acrimonie ne manquera pas de luy cauſer des rougeurs & des cuiſſons aux eines, aux feſſes, & aux cuiſſes, enſuite dequoy, pour la douleur qu'il en reſſent, ces parties s'enflammeront; ce qui arrive, facilement à cauſe de la tendreſſe & delicateſſe de ſon cuir duquel l'épiderme eſt à la fin ſeparé & enlevé ſi on n'y donne ordre de bonne heure.

La curation de telles indiſpoſitions conſiſte en deux choſes principales; la premiere, à tenir nettement l'enfant, & la ſeconde, à temperer ſes urines, afin qu'elles ne ſoient ſi acres: quant à ce qui eſt de la premiere, il faut que la nourrice le nettoye de ſes excrémens auſſi-toſt qu'il les aura rendus, ſans le laiſſer croupir plus long-temps dedans, le rechangeant à chaque fois de couches blanches de leſſive: à l'égard de la ſeconde choſe à obſerver, qui eſt de temperer les urines de l'enfant afin qu'elles ne ſoient point ſi acres, elle ne ſe peut executer que par le moyen du regime de vivre de la nourrice, lequel doit être rafraîchiſſant, afin que ſon lait ait la même qualité:

c'eſt pourquoy elle s'abſtiendra de tout ce qui le peut échauffer.

Outre ces deux choſes generales, on appliquera ſur les parties enflammées des remedes qui ſoient rafraichiſſans & deſſicatifs. Pour ce ſujet, chaque fois que l'enfant ſera nettoyé de ſes excrémens, on luy baſſinera ces parties d'eau de plantain, avec laquelle on mélera un quart d'eau de chaux, & ſi la douleur étoit bien grande, on les étuvera ſeulement avec le lait tiede. Beaucoup de femmes ont coûtume pour les deſſecher, de ſe ſervir de la poudre de bois vermoulu, ou d'un peu de folle farine qu'elles mettent deſſus. L'*album raſis*, ou le *pompholis* étendus ſur de petits linges en forme d'emplâtre, y ſont encore convenables ; & ſur tout en remuant l'enfant, la nourrice aura grand ſoin de luy enveloper ces parties enflammées avec quelques petits linges bien blancs, pour éviter que venant à ſe frotter à nud les unes contre les autres, la cuiſſon & les douleurs n'en ſoient augmentées.

CHAPITRE XXXI.

Des ulceres de la bouche des petits enfans.

ASſez ordinairement le lait de la nourrice (tel que ſeroit celuy d'une femme rouſſe, ou de celle qui ſeroit ſujette au vin, ou bien amoureuſe par excés) peut par ſa chaleur & par ſon acrimonie, faire venir de petits ulceres à la bouche des enfans, qu'on appelle *aphthes*, & vulgairement chancres ; quelquefois auſſi, quoy que le lait n'ait aucune mauvaiſe qualité de ſoy, il ne laiſſe pas de ſe corrompre dans l'eſtomach de l'enfant, à cauſe de ſa debilité, ou de quelqu'autre indiſpoſition, dans lequel acquerant une acrimonie au lieu de ſe bien digerer, il s'en éleve des vapeurs mordicantes, leſquelles venant à former une craſſe viſqueuſe qui s'attache comme une eſpece de ſuye blanche par toute la bouche, y cauſent & engendrent facilement ces petits ulceres, à cauſe de ſa tendreſſe & delicateſſe. C'eſt ce que nous fait remarquer *Guidon*, quand il dit que ces ulceres viennent le plus ſouvent aux enfans pour la malice du lait, & pour ſa mauvaiſe digeſtion.

De ces ulceres les uns ſont ſimples, comme ſont ceux qui ſont cauſez de la ſeule chaleur du lait de la nourrice, ou du ſang & des humeurs de l'enfant qui ſont un peu trop échauffez, comme pour avoir eu quelque petit accés de fiévre : pour lors ils ſont fort ſuperficiels ; & de durée, cedans facilement aux remedes ; & les autres ſont malins, tels que ſont ceux qui ſont cauſez par un *virus* venerien, ou qui viennent enſuite de quelque fiévre maligne, & ceux qui tiennent de la nature du *Scorbut*, leſquels ſont putrides corroſifs & ambulans, & n'occupent pas ſeulement la ſuperficie de la mambrane qui revêt le dedans de la bouche & toute la langue, mais faiſans des eſcares profonds, ils ſe communiquent encore à toutes les parties internes de la gorge, comme ſont principalement ceux qui ſont cauſez par la groſſe verole, leſquels ne peuvent pas être gueris par les remedes ordinaires, mais veulent être traitez avec leurs ſpecifiques;à moins dequoy ils vont toûjours en augmentant, & cauſent aiſément la mort aux petits enfans, qui ſouvent ſont trop foibles, pour pouvoir ſupporter les remedes qu'il leur conviendroit faire pour leur gueriſon.

Les ulceres de la bouche, ſelon *Galien*, ſont de difficile gueriſon, à cauſe qu'ils ſont ſituez en lieux chauds & humides,auxquels s'augmente promptement la pourriture & la corroſion ; outre que les remedes appliquez n'y peuvent arrêter : parce qu'ils ſont auſſitôt détrempez de la ſalive.

Pour guerir ces ulceres, lorſqu'ils ſont petits,& ſans aucune malignité, il faut faire en ſorte de temperer & rafraîchir le lait de la nourrice, luy faiſant obſerver un bon regime de vivre rafraîchiſſant, la ſaignant même, & purgeant pour ce faire, s'il eſt beſoin. La bouche de l'enfant ſera lavée avec eau d'orge, ou de plantain, & miel roſat, ou ſyrop de roſes ſéches, y mélant un peu de verjus, ou du jus de citron, tant pour mieux détacher & nettoyer les humeurs viſqueuſes qui s'attachent au dedans de la bouche de l'enfant, que pour luy rafraîchir ces parties qu'il a fort échauffées ; ce qu'on fera par le moyen d'un petit linge bien doux, mis au bout d'un petit bâton, qu'on trempera dans ce remede, pour en laver doucement ces ulceres, prenant bien garde à ne pas faire trop de douleur, de peur qu'en les irritant il ne ſurvint inflammation qui augmenteroit la maladie. Le ventre de l'enfant doit être aſſez libre, afin que les

humeurs étant portées vers les parties inferieures, il ne s'en éleve tant de vapeurs, comme il se fait ordinairement, quand les excrémens du ventre sont trop long-temps retenus.

Si les ulceres participoient de quelque malignité, pour lors il faudra user de remedes topiques, qui fassent leur operation promptement, & presque en un instant, pour corriger la mauvaise qualité de l'humeur qui les cause, & faire en sorte qu'ils n'augmentent davantage; parce que ne pouvant demeurer long-temps sur ces parties, leur effet & leur vertu seroient empéchez, ou beaucoup diminuez par les humiditez de la bouche. Ces remedes doivent être de ceux qui font quelque escare; pour ce sujet on touchera ces ulceres avec un peu d'eau seconde, mêlée avec eau de plantain; ou bien avec un peu d'esprit de vitriol, prenant bien garde à faire en sorte que l'enfant n'en avale aucunement; & le remede sera d'autant plus fort & acre, que les ulceres seront profonds & malins. Aussi-tôt qu'on les aura cauterisez de la sorte, en les touchant simplement une ou deux fois, selon leur largeur & profondeur, & selon leur corruption (de peur que quelques serositez acres ne distilent sur les lieux non ulcerez, & même dans la gorge de l'enfant) on luy lavera la bouche avec eau de plantain, ou avec decoction d'orge & d'aigremoine & miel rosat; reïterant de toucher & laver les ulceres tant qu'il sera jugé à propos, & jusques à ce qu'on reconnoisse qu'ils n'ambulent plus. Pour éviter que se servant de ces médicamens acres, il n'en tombe quelque petite portion dans la gorge de l'enfant, & que l'avalant cela ne luy puisse porter un grand préjudice, aucuns aiment mieux cauteriser ces ulceres avec de petites tentes de linge, trempées en huile boüillante, laquelle estant avalée ensuite ne luy peut faire aucun mal. Il sera bon aussi de purger l'enfant, en luy faisant prendre un peu de casse mondée, ou bien une demie once de syrop de chicorée composé de rhubarbe. Si ces ulceres sont entretenus par un *virus* venerien, tous ces remedes pourront bien peut-être empêcher qu'ils n'augmentent pour quelque temps; mais ils ne gueriront point, si on ne se sert de ceux qui sont specifiques à telle maladie, comme nous dirons autre part.

CHAPITRE XXXII.

De la douleur que cauſe la ſortie des dents aux petits enfans.

LEs dents qui étoient cachées dans les mâchoires, commencent ordinairement à ſortir, non pas toutes à la fois, mais les unes aprés les autres, vers le cinquiéme ou le ſixiéme mois, parfois plutoſt, & quelquefois auſſi plus tard; pourquoy faire elles percent les gencives dont elles étoient recouvertes. Pour lors à cauſe du ſentiment exquis de ces parties, il ſurvient de ſi grandes douleurs aux enfans, que beaucoup qui s'étoient au reſte fort bien portez juſques là, ſont en danger de leur vie, & meurent ſouvent, pour raiſon de pluſieurs fâcheux accidens qui leur arrivent en ce temps. *Hypocrate* nous en rapporte les principaux dans l'Aphoriſme 25. du 3. Livre. *In progreſſu verò ætatis jam dentire incipiunt, gingivarum prurigines, febres convulſiones, alvi profluvia, & maximè quum caninos edunt dentes, & his præſertim pueris, qui craſſiſſimi ſunt, & alvos duras habent.* Dant le temps (dit-il) que les dents commencent à pouſſer aux enfans, il leur arrive démangeaiſon de gencives, fiévres, convulſions, flux de ventre, & principalement à la ſortie des dents canines, particuliérement à ceux qui ſont fort gros & replets, & qui ont le ventre dur. Toutefois le même *Hypocrate* dit au Livre *de dentitione*, que tous les enfans qui ont des convulſions quand les dents leur percent ne meurent pas, & que pluſieurs en réchapent. Il dit auſſi que ceux à qui elles percent durant l'hiver en ſont plûtoſt délivrez qu'en d'autres temps, ſi on les traite bien.

Les dents canines qu'on appelle vulgairement les œilleres, cauſent beaucoup plus de douleur à l'enfant que les autres; parce qu'elles ont une racine tres-profonde, & un petit nerf plus conſiderable, qu'on dit avoir communication avec celuy qui fait mouvoir l'œil: & & comme dit auſſi *Hypocrate*, les enfans qui ſont tres-gros, & qui ont le ventre dur, ſont pour ce ſujet en bien plus grand danger que

les autres, parce que la douleur en ceux-là cauſe une bien plus grande fluxion d'humeurs ſur la partie malade, leur corps en étant toûjours fort replet, quand le ventre eſt dur. Les dents qui ſortent les premieres ſont les inciſives, tant à cauſe qu'elles ſont bien plûtoſt parfaites, que parce qu'étant plus petites, & plus aiguës & tranchantes, les gencives en ſont plus facilement percées, comme auſſi avec moins de douleur, que par les autres qui ſont plus molles dans le commencement, & qui, pour être plus groſſes, & plus larges, ne peuvent pas ſi-toſt ſe faire voye, & que ce ne ſoit avec des efforts bien plus grands.

Les ſignes que les dents de l'enfant veulent ſortir, ſont que les gencives & ſes jouës ſont enflées, il y ſent une grande chaleur, avec une demangeaiſon qui luy fait ſouvent porter les doigts dans ſa bouche pour ſe les froter de laquelle il diſtile beaucoup d'humiditez, qui y affluent à cauſe de la douleur qu'il reſſent; la nourrice en luy donnant à tetter la ſent auſſi bien plus chaude, & il eſt plus alteré que de coutume, il crie à chaque moment, & il ne peut dormir, ou fort peu en ce temps, & on ſent, & on void les petites pointes des dents au travers des gencives, qui paroiſſent minces & blanches par le deſſus, & fort enflées & rouges par les côtez & ſi les dents ſont long temps ſans pouvoir ſortir, ou qu'il en perce trop à la fois, il y a danger que l'enfant ne tombe dans les accidens dont *Hypocrate* fait mention dans l'Aphoriſme ſuſdit, & que ne ceſſans en bref il n'en meure, comme il arrive aſſez ſouvent.

On doit en cette occaſion avoir égard à deux choſes, la premiere à préſerver l'enfant des fâcheux accidens qui luy pourroient arriver à raiſon de la trop grande douleur, & la ſeconde à faire en ſorte d'aider au plûtoſt à la ſortie des dents, quand elles ont trop de peine à percer elles-même les gencives.

Pour préſerver l'enfant des accidens, il faut que ſa nourrice obſerve pour lors un bon regime de vivre, & qu'elle uſe de toutes choſes qui pourront rafraîchir, & temperer ſon lait, afin que la fiévre ne ſurvienne à la douleur des dents; & pour empêcher que les humeurs ne ſe portent avec trop d'abondance ſur ſes gencives enflammées, on luy tiendra toûjours le ventre libre, afin de les évacuer par le bas, pour lequel ſujet on luy donnera de petits clyſteres s'il étoit reſſerré; mais ſouvent il n'en eſt pas beſoin, parce qu'il leur

ſurvient

ſurvient ordinairement en ce temps un flux de ventre.

Quant à ce qui eſt de la ſeconde choſe, qui conſiſte à aider à la ſortie des dents, cela ſe fera par la nourrice, qui de temps en temps paſſera ſon doigt bien net ſur les gencives de l'enfant, en appuyant mediocrement deſſus, afin qu'en étant rarefiées, elles ſoient plus facilement penetrées & inciſees par les dents qui ſont prêtes à ſortir; à quoy l'enfant pourra auſſi aider luy-même ſi on luy donne à machoter un petit bâton de regueliſſe, ou un petit bout de bougie de cire neuve, laquelle eſt fort propre pour amollir la gencive. On ſe ſert ordinairement d'un hochet d'argent, garni de petites ſonnettes, afin de divertir l'enfant de la douleur qu'il reſſent pour lors, dans lequel eſt enchaſſé une dent de loup, ou bien on y met un morceau de corail, ou de criſtal. Il ne faut pas croire neanmoins que ſes choſes ayent quelque proprieté particuliere, comme beaucoup de femmes s'imaginent; mais ſi elles ſont utiles à cela, c'eſt à cauſe de leur matiere ſolide, unie, polie; car l'enfant preſſant ſes gencives contre pour ſe ſoûlager de la demangeaiſon qu'il y reſſent, il en diminuë peu à peu l'épaiſſeur, & tant qu'à la fin elles ſont inſenſiblement percées par les dents qui ſont au deſſous. Si ces choſes ne ſervent de rien, à cauſe que les gencives ſont trop dures, & trop épaiſſes, pour ne pas tant laiſſer ſouffrir l'enfant, & pour éviter qu'à raiſon de la grande douleur, il tombe dans les accidens dont nous avons parlé cy-deſſus, on fera une petite inciſion avec la lancette ſur la gencive qui ſera diſpoſée à percer; les nourrices ont coûtume de faire telle choſe avec leurs ongles; mais l'inciſion faite avec la lancette doit être preferée, parce qu'elle n'eſt pas ſi douloureuſe.

Il y a encore beaucoup de remedes que pluſieurs perſonnes aſſeurent avoir quelque proprieté particuliere pour aider à la ſortie des dents, comme de les frotter de lait de chienne, de cervelle de lievre, ou de celle de cochon, & de pendre au col de l'enfant une dent de vipere, & autres niaiſeries de pareille nature; mais comme ce ſont choſes fondees plûtoſt ſur la ſuperſtition, que ſur aucune raiſon, je ne m'y veux pas arrêter, pour en faire un plus ample recit, qui ſeroit inutile.

CHAPITRE XXXIII.

Du flux de ventre des petits enfans.

AUſſi-tôt que les petits enfans ont la moindre indiſpoſitiõs, le flux de ventre leur arrive aſſez ordinairement, à quoy contribuë fort ſon humidité qui leur eſt naturelle, comme il eſt enſeigné dans l'Aphoriſme 53. du 2. Livre, *quicumque alvos humidas habent, ſi quidem juvenes fuerint, melius degunt his qui ſiccas habent, &c.* ceux, dit *Hypocrate* qui ont le ventre humide dans la jeuneſſe, ſe portent mieux que ceux qui l'ont ſec. Outre que tous les enfans ſont d'une nature humide, c'eſt qu'ils n'uſent auſſi pendant qu'ils tettent que d'alimens fort liquides & fluides, leſquels s'écoulent facilement & promptement de l'eſtomach & des inteſtins.

Le plus ſouvent le flux de ventre leur arrive à cauſe de la grande douleur qu'ils reſſentent à la ſortie de leurs dents; car toutes les humeurs en ſont tellement échauffées qu'ils ont pour lors une grande alteration, ce qui fait que tâchant de l'éteindre, ils tettent beaucoup plus de lait que leur eſtomach n'en peut digerer, dans lequel ſe corrompant, il ne manque pas aprés de leur cauſer le flux de ventre. Il peut auſſi venir quelquefois par le vice du lait de la nourrice qui eſt trop échauffé; comme eſt celuy de la femme nouvellement accouchée, lequel eſt toûjours impur, & principalement pendant les cinq ou ſix premiers jours.

Si le flux de ventre de l'enfant n'eſt accompagné de fiévre, ou de quelqu'autre accident, il ne ſera pas à craindre, à cauſe que c'eſt une indiſpoſition convenable à ſa nature, & à ſon habitude humide, comme auſſi aux alimens dont il eſt nourri. *Hypocrate* nous l'aſſeure ainſi dans l'Aphoriſme 34. du 2. Livre. *In morbis minus periclitantur, quorum naturæ, aut ætati, aut tempori morbus magis cognatus fuerit, quàm quibus in nullo horum cognatus fuerit.* Ceux-là, dit-il, ſont moins en danger, deſquels la maladie eſt plus familiere & convient mieux à eur nature, ou à l'âge, ou à la coûtume de vivre, ou au tems, que

ceux dont le mal n'a aucun rapport à toutes ces choſes. Neanmoins s'il continuoit bien long-temps, il ſera bon d'y remedier, de peur que l'enfant qui eſt compoſé d'une ſubſtance tendre & molle, facile pour ce ſujet à être, s'il faut ainſi dire, fonduë, n'en fût trop affoibli, à raiſon de la grande diſſipation des eſprits, que feroit la continuelle évacuation des humeurs qui s'écoulent par le flux de ventre.

Pour ce ſujet on luy fera tetter un lait bien purifié ne luy en donnant que peu à la fois, afin qu'il le puiſſe mieux digerer, & pour purger ſon eſtomach, & ſes inteſtins de quelques mauvaiſes humeurs, qui pour être contenuës en eux empêcheroient encore d'autant plus la digeſtion, on luy fera prendre une petite infuſion de rhubarbe, ou un peu de ſyrop de chicorée compoſé : on luy donnera auſſi quelques petits cliſteres anodins faits avec le lait, les jaunes d'œufs, & le miel violat : & aprés qu'il aura été purgé ils ſeront faits avec eau de plantain. On pourra auſſi mêler pour lors quelques jaunes d'œufs dans ſa bouillie s'il en mange ; le ventre luy ſera froté avec huile de coins, & on luy mettra deſſus l'eſtomach des compreſſes trempées en vin aſtringent, où ayant boüilli des roſes de Provins, ayant au ſurplus toûjours égard aux differentes cauſes du flux de ventre, & aux accidens qui pourroient l'accompagner, & ſe ſervant de remedes convenables à leur nature.

CHAPITRE XXXIV.

Du vomiſſement des petits enfans.

ON ne s'étonne pas du vomiſſement des petits enfans, parce que c'eſt un accident qui leur eſt plus ordinaire, & plus commun qu'aucun autre; & on ne ſe met pas auſſi beaucoup en peine de l'arrêter, à moins qu'il ne ſoit continuel, & avec un peu trop d'excés ; auquel cas il ſeroit neceſſaire d'y remedier, pour empêcher qu'il ne fût ſuivy de quelque-plus fâcheuſe maladie.

Le vomiſſement vient ordinairement aux enfans, à cauſe qu'ils prennent ſouvent plus de lait que leur petit eſtomach n'en peut facilement contenir & digerer, duquel étant ſurchargé, il eſt obligé de le rejetter ; il leur arrive quelquefois auſſi pour ſa mauvaiſe qualité. Les efforts d'une toux violente leur cauſent encore la meſme choſe ; ce que font pareillement les ſauts, & les ſecouſſes que leur donnent

leurs nourrices, en les faisant dancer trop rudement entre leur bras comme aussi en les berçant trop fort ; dautant que par ces mouvemens, le lait étant trop agité & broüillé dans l'estomach, il n'en peut pas estre bien digeré, mais tres-souvent aussi c'est pour n'y pouvoir pas estre facilement contenu, à cause que l'enfant a le ventre trop comprimé & serré avec les bandes & les langes dans lesquels il est emmailloté ; ce qui fait qu'il est obligé de le laisser regorger, à cause de la douleur qu'il en ressent ; la douleur, & la tiedeur du lait dont l'enfant est nourri, contribuë encore beaucoup à toutes ces causes.

Quand le vomissement est trop frequent, il est necessaire de l'arrêter de peur que l'enfant rejettant continuellement ses alimens n'en fût extrêmement débilité par défaut de nourriture, & que l'action de l'estomach n'en fût si pervertie, qu'elle ne pût estre que difficilement rétablie, aprés que cét accident se seroit converti en habitude.

Pour la curation du vomissement, on aura égard à ce qui le peut causer ; s'il vient de ce que l'enfant prend plus de lait qu'il ne luy en faut, sa nourrice ne luy donnera tant à tetter ; & que ce soit peu à chaque fois, afin que son estomach puisse plus facilement contenir & digerer ce qu'il aura reçu ; si c'est par la mauvaise qualité du lait, la nourrice sera changée, pour luy en donner une qui luy soit convenable ; si c'est par la toux, on y remediera en luy donnant des choses propres pour l'appaiser, selon les differentes causes dont elle peut être excitée. Sa nourrice ne le fera sauter si rudement, & ne le bercera si fort aprés qu'il aura tetté, pour ne pas empêcher par ces agitations la digestion du lait. On prendra garde aussi qu'il ne soit pas trop pressé & serré de ses bandes au droit de son estomach, afin de luy laisser la liberté de s'étendre, selon la quantité du lait qu'il aura reçu ; & outre toutes ces choses, si quelques mauvaises humeurs y étoient contenuës, il sera fort à propos de purger l'enfant avec une petite infusion de rhubarbe, ou luy faisant prendre demy-once de syrop de chicorée composé ; & aprés qu'il aura été ainsi purgé, s'il est jugé à propos, on luy fera prendre un peu de syrop de coins, pour fortifier son petit estomach, mettant aussi sur la region pour ce sujet, des compresses trempées en vin astringent, dans lequel on aura fait boüillir des roses de Provins, de la canelle, & des clous de girofle.

CHAPITRE XXXV.

Des hernies, ou descentes des petits enfans.

AFin de ne pas nous éloigner trop de nostre intention, qui est seulement d'observer quelques particularitez qui concernent les maladies des petits enfans, nous ne nous arrêterons pas à faire l'explication, & à traitter à fond de toutes les differentes especes d'hernies; mais nous nous contenterons simplement d'examiner legerement celle qui leur arrive le plus ordinairement, qui est l'intestinale, laquelle est quelquefois complette aux enfans aussi-bien qu'aux hommes; ce qui arrive quand l'intestin tombe jusques au fond du *scrotum*, & d'autrefois incomplete lorsqu'il ne passe pas l'eine: ce peut estre aussi quelquefois (mais plus rarement) *l'epiploon* qui fait l'hernie, lequel peut tomber seul de même que l'intestin, & quelquefois l'un & l'autre s'y rencontrent ensemble.

Les causes les plus frequentes des hernies des petits enfans, sont les grands efforts qu'ils font à crier, & à tousser, à quoy contribuë fort l'humidité & la molleſſe de leur corps, comme aussi la trop grande compression de leur ventre dans le maillot; d'autant que ne se pouvant pour lors dilater en large, quand ils viennent à beaucoup crier ou à tousser, il est fortement pousse en bas, au moyen dequoy se font facilement ces hernies ou descentes.

Il faut remedier à cette maladie aussi-tost qu'on s'en apperçoit; car plus elle est negligée, d'autant plus elle se rend de difficile curation; à cause que par la continuelle chûte de l'intestin, le lieu par où il tombe se dilate toûjours de plus en plus: mais comme les hernies arrivent plus facilement aux enfans à cause de la molleſſe de leurs corps, aussi en gueriſſent-ils plûtost que les personnes âgées; parce que la réünion des parties dilatées est aisément faite, tant à raison de leur tendreſſe, qu'à cause que l'intestin étant reduit & contenu en son lieu naturel, pendant que l'enfant acquiert accroiſſement avec l'âge, groſſit a proportion de toutes les autres parties du corps,

& le lieu de la dilatation s'étrecit peu à peu, & se raffermit par la compression du bandage bien appliqué dessus.

Pendant que les enfans sont au maillot: on ne doit tenter la curation des vrayes hernies qui leur arrivent par le bandage, lequel seul est capable de remedier, tant aux complettes qu'aux incomplettes. Il sera fait avec la bande roulée, mettant une compresse au droit de la dilatation, aprés avoir premierement bien reduit l'intestin & *l'epiploon* pareillement, s'il étoit tombé, dans leur situation naturelle. Pourquoy faire, il faudra coucher l'enfant la teste basse, puis des deux mains on fera peu-à-peu la reduction, poussant de l'une tout doucement la tumeur, & faisant rentrer l'intestin de l'autre, mise au droit de la dilatation, & retenant avec elle ce qui sera rentré, pour empêcher qu'il ne ressorte, faisant ainsi jusques à ce que la réduction soit entierement faite; aprés quoy on mettra une compresse assez épaisse sur le lieu dilaté, puis on fera le bandage de cette sorte. On prendra une bande roulée, de largeur & longueur proportionnée à la grosseur du corps de l'enfant, en telle façon qu'elle en fasse trois ou quatre tours; on posera d'abord le premier bout sur le ventre de l'enfant, vers le côté oppositе de celuy de l'hernie, ensuite dequoy la bande sera menée par dessous la fesse de celuy qui est malade, puis conduite en relevant de bas en haut pardessus la compresse appoſée, où étant on la fera passer par dessous les reins de mesme côté, pour luy faire faire le tour du corps, aprés cela elle sera reconduite comme la premiere fois, continuant ainsi tous les autres tours jusques à la fin, observant toujours que les circonvolutions qui passent sur l'eine, se fassent de bas en haut, pour mieux relever, & de les attacher toutes avec de petites épingles sur la compresse, afin que le bandage soit plus stable.

Il sera fort propos que la nourrice porte le petit enfant au Chirurgien, pour apprendre de luy la maniere de reduire la descente, & de bien faire ce bandage, au lieu duquel on luy peut mettre un petit brayer, qui féra encore mieux le mesme effet, parce qu'on n'est pas obligé de le défaire & remuer tant de fois qu'on fait la bande roulée, pour lequel sujet il doit estre ciré de tous côtez, afin qu'il ne soit pourry par les excrémens de l'enfant; Or si on veut que tels bandages puissent promptement guerir l'hernie, il faut que l'enfant reste couché au moins durant quarante jours ou davantage, selon la gran-

deur de la dilatation, & qu'on faſſe auſſi en ſorte qu'il ne crie ny touſſe, s'il y a moyen, & que le ventre ne luy ſoit comprimé en ſon maillot, de peur que ces choſes n'excitent de nouveau l'inteſtin à ſortir. Quelques-uns avant que d'appliquer le bandage, baſſinent le lieu avec eau de forge, puis y mettent l'emplâtre *contra rupturam*; mais cela ſert peu en cette rencontre, où le ſeul bandage peut ſuffire, pourvû qu'il ſoit bien appliqué.

Outre ces vrayes hernies dont nous venons de parler, il en peut encore arriver de non vrayes, leſquelles ne ſe font point par la chute d'aucune partie; mais ſeulement par la diſtenſion des membranes du *ſcrotum* & de celles des teſticules, cauſées par quelques matieres qui s'y ſont amaſſées, tant pour la debilité naturelle de ces parties, que pour avoir eſté contuſes & preſſées pendant un mauvais travail, entre leſquelles l'aqueuſe & la venteuſe arrivent le plus ſouvent; car la charnuë & la variqueuſe ne ſe rencontrent jamais, ou que tres-rarement aux petits enfans.

Pour la curation de l'aqueuſe, qu'on appelle *hydrocelle*, laquelle eſt faite par les eaux contenuës dans les membranes, ſoit commune ou propre des teſticules, on mettra ſur la tumeur des remedes qui puiſſent reſoudre ou deſſécher les eaux qui ſont dedans, & en diſſiper les vents, aprés quoy on fortifiera ces parties. On les reſoudra avec fomentations d'eau de vie, ou de décoction de camomille, melilot, rhuë, marjolaine & fenoüil, dans laquelle on trempera auſſi des compreſſes pour mettre deſſus; & on les deſſéchera avec eau de chaux, où ſera fondu un peu d'alun; & aprés la reſolution & deſſication de la plus grande portion des eaux, on fortifiera les parties, de peur qu'il ne s'y en engendre d'autres, en y mettant des compreſſes trempées en gros vin où ayant bouilly les roſes avec alun, ayant toujours égard à la choſe qui peut avoir cauſé l'hydrocelle, & à celle dont elle eſt entretenuë: mais ſi les remedes ont été faits en vain, & que la tumeur ſoit extrêmement groſſe, on en fera l'ouverture pour en évacuer les eaux par la ſeule ponction de la lancette, dont on ſe doit contenter aux petits enfans, qui pour la foibleſſe de leur âge, & la delicateſſe de leur corps, & pour n'avoir pas l'uſage de la raiſon, ne peuvent pas alors endurer autre plus grande operation pour la curation de l'hydrocelle; & même ſi la tumeur n'eſt que mediocrement groſſe, on n'en doit pas faire ouverture; car j'ay

ſouvent vû qu'elle ſe diſſipe & ſe guerit d'elle-même avec l'âge, comme dit *Hipocrate* au Livre *De aër. aeu. & loc. pueris hydropes in teſtibus fiunt, quandiu parvi fuerint : deinde ætatis progreſſu evanejcunt.*

CHAPITRE XXXVI.

Des gales qui viennent ordinairement à la teſte & à la face des petits enfans.

NOus pretendons parler en ce lieu des gales qui n'ont aucune malignité, & qui ſont cauſées de la ſeule ſuperfluité de quelques humeurs, qui pour eſtre ſimplement échauffées, ſont facilement portées à la teſte & au viſage de l'enfant, où étant elles y font des puſtules humides, dans leſquelles ces humeurs ſejournant, ſe corrompent & ſe convertiſſent en ſanie, qui ronge enſuite & ulcere la ſimple ſuperficie du cuir ; aprés quoy cette ſanie en découle, laquelle venant à ſe deſſécher autour du lieu d'où elle ſort, s'endurcit & fait ces croûtes que nous appellons vulgairement gales, dont il ſe voit des enfans avoir la teſte & le viſage ſi couverts de tous côtez, qu'ils paroiſſent avoir une callote, & un maſque tout d'une piece, au travers duquel on ne leur voit ſeulement que les yeux & le bord des lévres qui en ſoient exempts.

Beaucoup de perſonnes veulent que ces gales, auſſi bien que la rougeole & la petite verole, ſoient ordinairement cauſees de quelques ſuperfluitez, & du reſidu du ſang menſtruel, dont l'enfant ſe purge aprés qu'il eſt né, lequel pour ne pouvoir eſtre bien réctifié, eſt ainſi chaſſé au dehors, afin d'ètre rejetté comme choſe inutile ; mais c'eſt ſouvent pour la mauvaiſe nourriture des enfans, qui prennent plus de lait qu'ils n'en peuvent digerer, comme auſſi à cauſe de ſa mauvaiſe qualité, pour raiſon dequoy ſont engendrées quantité d'humeurs vicieuſes & corrompuës qui cauſent cette gâle, laquelle vient le plus ſouvent à la teſte & à la face, parceque ce ſont parties qui abondent plus en humiditez, principalement aux enfans, qu'aucune autre qui ſoit au reſte du corps.

On connoîtra que les gâles ne ſont pas malignes, ſi elles ſont ſuperficielles, ſi elles ſont humides, & de couleur jaunâtre, & ſi leurs croûtes étant levées, le cuir paroît rouge & vermeil, ſans être ulceré profondement.

On ne doit en aucune façon empêcher le cours de ces humeurs, en les repouſſant au dedans, parceque leur évacuation garantit les petits enfans de pluſieurs fâcheuſes maladies; nous voyons ordinairement que ceux dont le corps s'eſt long-temps purgé de telles ſuperfluitez, s'en portent beaucoup mieux, aprés qu'ils ont jetté toute cette eſpece de gourme: & comme *Guidon* dit fort à propos, bien qu'entant que ſigne la gale ſoit mauvaiſe, toutefois comme cauſe elle peut être bonne; parceque la nature a coutume de purger ainſi le corps de l'enfant, en pouſſant au dehors ces excrémens. C'eſt pourquoy on ſe contentera ſeulement d'empêcher que l'enfant n'engendre davantage de mauvaiſes humeurs; pour lequel ſujet on luy donnera une nourrice bien ſaine, dont le lait ſoit parfaitement purifié & bien rafraichy; le ventre de l'enfant ſera toûjours tenu libre, & purgé ſi beſoin eſt, avec un peu de ſyrop de roſes, ou de chicorée, afin que les humeurs ne ſe portent en ſi grande abondance vers la teſte; & de peur que la ſanie qui eſt retenuë ſous les gâles, venant à ronger & corroder le cuir, ne faſſe des ulceres profonds, il ſera bon auſſi de faire tomber toutes les croutes, afin qu'elle puiſſe avoir libre iſſuë; pourquoy faire on ſe ſert ordinairement de beurre frais, avec lequel on les frotte pour les humecter, ou d'un liniment d'huile d'amandes douces, enſuite dequoy on met pardeſſus des feüilles de chou, ou de poirée, les rechangeant deux ou trois fois par jour, pour éviter la puanteur & la corruption des humiditez que ces choſes attirent & font ſortir. On doit continuer ces remedes juſques à ce que l'enfant ſoit tout-à-fait gueri, & il ne les faut point changer, parce qu'ils font beaucoup ſuppurer les gâles; car ils n'attirent ſeulement que les humeurs ſuperfluës, qu'on ne doit aucunement retenir au dedans, de crainte que pire maladie n'arrive, aprés l'évacuation deſquelles le lieu ſe deſſéchera & ſe guerira de ſoy même. Pendant cela, les mains de l'enfant doivent être attachées, de peur que venant à ſe gratter & à écorcher ces gales, à cauſe de la démangeaiſon qu'il y reſſent ordinairement, il n'excitât inflammation à ces parties en les irritant, par le moyen de laquelle il y afflueroit en-

core une plus grande abondance d'humeurs.

CHAPITRE XXXVII.

De la petite verole, & de la rougeole des enfans.

LA petite verole eſt une maladie contagieuſe des petits enfans, qui arrive auſſi quelquefois (mais plus rarement) aux perſonnes déja avancées en âge, en laquelle on voit quantité de puſtules toutes ſemblables venir à toute la ſuperficie de la peau, engendrées de l'impureté du ſang, & des autres humeurs que la nature y rejette, comme en l'émonctoire univerſel, pour en purger tout le corps.

Beaucoup d'anciens Medecins, auſſi bien que pluſieurs Modernes, attribuent la cauſe de cette maladie au reſidu du ſang menſtruel dont l'enfant à eſté nourry au ventre de ſa mere, lequel aprés qu'il eſt né, venant à eſtre échauffé & à boüillonner dans ſes vaiſſeaux, eſt ſeparé de toute la maſſe du ſang qui a eſté engendré depuis & eſt épandu vers toute ſuperficie du corps, pour en eſtre ainſi entierement rejetté & expulſé. Ce raiſonnement, ſelon mon ſens, n'eſt pas bien vray-ſemblable; car nous voyons tous les jours pluſieurs hommes & femmes, qui quoyque bien âgez n'ont jamais eu cette maladie, qu'ils ne pourroient avoir évité ſi elle procedoit des reſtes de ce ſang menſtruel, dont un chacun ſans exception eſt nourry au ventre de la mere. Ceux qui ſont de cette opinion répondent, que ſi on voit des perſonnes exemptes de cette maladie, c'eſt que leur nature forte & rebuſte a pu digerer, & conſumer telles ſuperfluitez, ou meſme les purger par d'autres voyes, comme par quelque flux de ventre, ou par autres manieres inſenſibles: Toutefois il faut qu'ils demeurent d'accord que ce ſang menſtruel (ſi cela étoit ainſi) ne pourroit pas demeurer caché & aſſoupy au corps, pendant les trente, quarante, & cinquante années aprés la naiſſance, ſans produire ſes effets, comme nous voyons quelquefois des gens n'avoir cette maladie qu'en cét âge. Mais il eſt bien plus croyable, que la cauſe de la petite verole eſt la corruption d'un air contagieux, qui infecte & gâte principalement le ſang des enfans & des jeunes gens, qui y ſont plus

diſpoſez que ceux qui ſont avancez en âge, à cauſe de la tendreſſe & molleſſe de leurs corps, & plus en certaines années & en quelques ſaiſons, qu'en d'autres, comme il eſt aiſé de le reconnoître journellement; car en temps peſtilentieux, la petite verole eſt bien plus commune aux Printemps & en Eſté, que ſur la fin de l'Automne, & en Hyver.

La petite verole differe de la rougeole, quoyqu'elles ſoient ſi ſemblables dans leur commencement, qu'il eſt ſouvent difficile de reconnoître diſtinctement l'une d'avec l'autre, qu'aprés le deuxiéme ou le troiſiéme jour, auquel temps la verole, qui ne paroiſſoit eſtre que rougeole dans l'abord, commence à s'elever en puſtules qui blanchiſſent. La rougeole eſt cauſée d'un ſang bilieux & échauffe, qui fait ſeulement des taches rouges par toute la peau, ſans aucune élevation ou tres-petite, qui viennent plus promptement, & principalement au viſage; mais la verole eſt faite d'une matiere ſanguine & pituiteuſe, qui étant plus craſſe & plus viſqueuſe, produit pluſieurs puſtules qui s'élevent en pointe, & qui peu-à-peu deviennent blanches, & meuriſſent, aprés quoy elles ſe convertiſſent en croûtes par la deſſication de leur matiere.

Des ſignes de la verole, les uns precedent la ſortie des puſtules, & les autres l'accompagnent. Ceux qui la précedent, ſont la fiévre, étourdiſſement, tournoyement, & douleur de tête, l'urine fort trouble, laſſitude & douleur aux reins & aux lombes, nauſées & vomiſſemens, difficulté de reſpirer, bâillemens frequens, éternuëmens, prurit & demangeaiſon du nez, rougeur des yeux, & laſſitude de tout le corps; mais lorſque la verole commence à ſortir, on voit le troiſiéme ou le quatriéme jour beaucoup de puſtules qui s'élevent par tout, leſquelles croiſſent & s'augmentent tant en groſſeur qu'en nombre, juſques au huitiéme ou au neuviéme jour, pendant quoy elles meuriſſent & blanchiſſent peu à peu, la tete & le viſage s'enflent, les yeux ſe ferment par la grande fluxion d'humeurs qui s'y fait, le nez ſe bouche par les excrémens qui s'y deſſechent, les malades ont la voix enroüée, une toux ſéche, douleur de gorge, & grande difficulté de reſpirer; & pour lors toutes les parties du corps ſont tellement tumefiées par la quantité de puſtules, qu'il en paroît tout bouffi, & en eſt rendu tout monſtrueux.

On peut faire de deux eſpeces de petite verole, ſelon qu'elle eſt

plus ou moins maligne, la premiere eſt celle qui n'eſt accompagnée que d'une ſimple émotion de fiévre, excitée de la ſeule ébulition du ſang & des humeurs, qui ceſſe dés les premiers jours ſans aucuns fâcheux accidens, laquelle meurit, ſuppure, & guerit facilement, & promptement : les puſtules de celle-là ſont élevées en pointe, & leur matiere eſt blanche, égale, & bien cuite, & les enfans en réchapent aiſément, s'ils en ſont bien traitez. Mais l'autre eſpece de verole qui eſt totalement maligne, eſt celle qui eſt cauſée de quelque humeur contagieuſe, & peſtilentieuſe, dont les puſtules ſont plates, brunes, obſcures, ou livides, ayant petites taches noires en leur milieu; elles ſortent plus lentement, & ne ſont ſuivies d'aucune ſuppuration, ou s'il s'en fait, elle eſt mauvaiſe, ſanieuſe, ſereuſe, & accompagnée de pernicieux accidens, comme de fiévre maligne, freneſie, grande difficulté de reſpirer, ſyncope, dyſenterie, & d'autres qui cauſent tres-ſouvent la mort, ou à tout le moins des ulceres malins, carie des os, perte de la veuë, défigurement & grande difformité du viſage, ou eſtropiement de quelque membre, ſelon les lieux où ces humeurs vicieuſes ſont portées & retenuës. Ces ravages ſont cauſez par ce que toutes les femmes appellent vulgairement le maître grain de la verole; lequel n'eſt autre choſe que pluſieurs puſtules, qui par leur proximité, & par leur groſſeur ſe joignent toutes enſemble, & font un mélange de leur matiere, laquelle étant amaſſée en grande quantité en un même lieu, ronge, & corrode bien plus profondement la partie, que ſi elle avoit été épanduë & diſperſée en pluſieurs puſtules ſeparées, pour raiſon dequoy les cavitez en demeurent beaucoup plus creuſes, & les cicatrices plus difformes, à cauſe de la grande déperdition de ſubſtance qui s'y fait ordinairement; & ſe faiſant un dépoſt, ou tranſport de cette vilaine matiere ſur les os, ou ſur autres parties, elle les carie, & y cauſe autres accidens, comme nous avons dit.

La prognoſtic de la petite verole ſe tire ſelon ſa nature differente que nous venons d'expliquer; car ſi la fiévre eſt legere, & qu'elle ceſſe à proportion que les puſtules ſortent, ſi ces puſtules ne ſont en trop grande quantité, & qu'elles meuriſſent & blanchiſſent en peu de temps, c'eſt un bon ſigne; mais ſi la fiévre eſt forte au commencement, & qu'elle s'augmente de jour en jour, avec la difficulté de reſpirer, & autres accidens à meſure que les puſtules ſortent, ſi elles

ſont en grand nombre, noires, plates, ſeches, & ſans ſuppuration, c'eſt ſigne de mort; les enfans outre cela n'en ſont pas en un ſi grand danger que les perſonnes âgées, dautant que cette maladie eſt convenable à leur âge, & à leur nature, & qu'ils ont auſſi le cuir plus rare, & plus mol, au travers duquel cette matiere eſt plus facilement expulſée, qu'aux autres qui l'ont plus dur, & ſes pores moins ouverts.

Quant à la rougeole, elle n'eſt jamais ſi dangereuſe que la verole, à cauſe que ſa matiere pour ſa ſubtilité s'évapore plus facilement & plus promptement; elle ſe termine ordinairement en trois ou quatre jours, à la fin deſquels la verole ſurvient quelquefois; c'eſt ce qui fait que ſouvent on prend, comme nous avons dit, l'une pour l'autre dans le commencement, auquel temps elles paroiſſent preſque ſemblables.

La curation de la petite verole, conſiſte particulierement en la force & vertu de nature, qui tâche à faire expulſion de ces humeurs malignes; c'eſt pourquoy il faut luy aider à les dompter le plus qu'on pourra, & la fortifier, afin qu'elle puiſſe venir à bout de l'ouvrage qu'elle entreprend, ſe donnant bien garde de ne la pas détourner de ſon operation, par aucune ſaignée faite hors de temps, ou par medecine donnée mal à propos. Pour remedier à cette maladie on fera premierement obſerver à l'enfant un bon regime de vivre, qui doit être tel qu'il n'uſe d'aucuns alimens ſolides durant ce temps, mais qu'il en prenne ſeulement de liquides, comme ſont les boüillons faits avec veau & volaille; on luy pourra auſſi donner un peu de bonne gêlée; ſon boire ſera de ptiſane faite avec orge mondé, racine de chiendent, & régueliſſe, dans laquelle on peut mettre bouillir quelques raiſins de damas. Si l'enfant eſt à la mammelle on ne luy doit donner aucune bouillie, juſques à ce qu'il ſoit entierement gueri; & comme pour lors, à cauſe de ſon jeune âge, il ne peut aſſez ſouvent prendre aucun remede, ny autre aliment par la bouche, que le lait de ſa nourrice, elle obſervera elle-même un bon regime, afin de le rafraîchir & temperer le plus qu'elle pourra; elle ne portera point l'enfant à l'air, mais le tiendra dans une chambre bien cloſe, en laquelle il n'ait ny trop chaud, ny trop froid; car l'air trop chaud affoiblit extrêmement, en faiſant grande reſolution, & diſſipation des eſprits; & l'air froid repouſſe les hu-

meurs au dedans du corps, & empêche la sortie de la verole. On recommande qu'il soit couché dans un lit entouré de rideaux rouges, à cause que cette couleur émeût ordinairement les humeurs du dedans au dehors; mais elle nuit souvent aux yeux, & les enflamme par sa vivacité, ausquels il survient toûjours une grande fluxion dans cette maladie; c'est pourquoy je croy qu'une couleur un peu plus douce, telle qu'elle puisse être, devroit être préferée; mais l'usage le veut ainsi. Le dormir de l'enfant doit être moderé, afin que par son moyen les humeurs étant mieux cuites & digerées, la sortie des pustules se fasse plus aisément, il ne doit pas aller jusques à l'assoupissement, qui seroit un signe d'une nature accablee; le ventre luy sera tenu médiocrement libre avec petits clysteres, afin d'en évacuer les excrémens, s'ils y étoient trop long-temps retenus.

Mais lorsque la verole est accompagnée au commencement de grande fiévre, avec difficulté de respirer, & d'autres accidens, le principal remede est la saignée, bien que la plûpart des femmes, qui ne se connoissent à la chose, la blâment, & ne veulent pas souffrir qu'on la fasse à leurs enfans, s'imaginant qu'elle empêcheroit la verole de sortir; & quand il arrive que les enfans ausquels on s'en est servi meurent, quoy que ce soit pour la grandeur & malignité de la maladie, elles ne manquent pas d'en attribuër la cause à la saignée; mais il est tres-certain que ce remede est tres-profitable dans les premiers jours de cette maladie; car par son moyen toutes les humeurs sont rafraîchies, & la plenitude en étant évacuée, la nature regit & domine mieux le reste. Pour ce qui est de la purgation, on ne s'en doit servir au commencement, de peur que par l'agitation qu'elle cause aux humeurs, la nature ne soit détournée & empêchée de faire son operation; mais on en usera fort à propos sur la fin, pour évacuer ce qui pourroit être demeuré d'impur, de peur que ce reliqua se jettant sur quelque partie, n'y causât du dégât.

Or pendant tout cela, on doit se servir de fois à autre de choses qui puissent fortifier le cœur, comme sont les cardiaques, non pas du genre de ces prentenduës eaux Cordiales, & Theriacales, dont on se sert ordinairement, qui sont plûtôt propres à faire vomir, qu'à fortifier le cœur, ny de ces poudres de Perles, & de Bezoard, & autres pareilles fadaises, qu'on croit superstitieusement, & sans

aucune raiſon, avoir des facultez ſpecifiques à ce ſujet. L'exemple d'un jeune Prince de tres-grande eſperance, decedé depuis peu d'années à la premiere fleur de ſon âge, nous prouve bien cette verité, lequel mourut de la petite verole, aprés avoir pris quantité de ces ſortes de drogues, appellées ſans raiſon remedes ſpecifiques, en quoy on avoit inutilement une telle confiance, qu'on negligea de luy faire les remedes qui luy auroient été vray-ſemblablement ſalutaires, & principalement la ſaignée. Mais les veritables & les plus ſalutaires cardiaques, ſont premierement la reſpiration d'un air ſain & pur, & les bons alimens, avec l'uſage moderé des choſes qui ſont agreables à l'eſtomach, & qui le réjoüiſſent & le confortent, en reſiſtant à la pourriture des humeurs, comme font les ſyrops de Lymon & de Grenade, mêlez avec la ptiſanne de l'enfant, ou avec un peu de vin bien trempé, qui eſt le meilleur de tous les cardiaques, ſi la fiévre n'eſt pas grande; & ſi c'eſt un enfant à la mammelle, le ſeul lait luy doit ſuffire pour tout.

Quant à ce qui concerne les remedes appliquez au dehors, c'eſt-à dire au traitement des puſtules, on doit ſeulement laiſſer faire le nature, en luy aidant comme nous avons dit; & afin qu'elles ſe puiſſent meurir plus facilement auſſi-toſt qu'elles commencent à paroître, qui eſt vers le troiſiéme, ou quatriéme jour, on les joindra toutes, & principalement celles du viſage, avec huile d'amandes douces, les frotant avec une plume trempée dedans; quelques-uns y mêlent un peu de creſme, d'autres ne ſe ſervent que de beurre frais, & aucuns de vieux lard fondu & lavé par pluſieurs fois en eau de roſe, & bien battu en un mortier de marbre, dequoy ils les graiſſent juſques à parfaite gueriſon; & quand les puſtules ſont bien meures, ce qu'on reconnoit par leur blancheur, & par la demangeaiſon qui y ſurvient qui arrive ordinairement environ vers le neuviéme jour, on peut alors percer les plus groſſes, pour en faire ſortir la matiere, de peur que par ſon trop long ſejour, elle ne vint à ulcerer & corroder trop profondement les parties. Cela ſe fera avec une aiguille d'or ou d'argent, ou en les coupant avec la pointe des ciſeaux; aprés quoy pour les deſſécher, on frotera le viſage d'un liniment fait de creſme recente, mêlée avec la craye blanche, continuant ce remede juſques à ce que les croûtes ſoient tout-à fait tombées, le renouvellant chaque jour au matin & au ſoir; ou on le fera avec ouguent roſat, dans

lequel on mélera un peu de ceruſe bien pulveriſée.

Pour empêcher que la verole ne faſſe venir trop grande fluxion ſur les yeux, il eſt bon d'uſer au commencement de quelque remede rafraîchiſſant, qui en repouſſant moderement la puiſſe empêcher. On ſe ſert ordinairement d'eau roſe, & de celle de plantain mélées enſemble, avec quoy on les baſſine de temps en temps; la pluſpart des femmes y ajoutent un peu de ſafran qu'elles font détremper dedans; mais à cauſe de ſa forte odeur, j'aimerois mieux me ſervir des eaux toutes ſeules; le lait de la nourrice eſt pareillement fort bon pour en appaiſer la douleur. On aura ſoin auſſi de temps en temps de déboucher le nez de l'enfant, afin qu'il puiſſe plus facilement reſpirer; ce qu'on fera avec de petites tentes de linge; & pour adoucir ſa gorge, qu'il a toûjours enroüée, il pourra uſer d'un peu de ſyrop violat mêlé avec ſa ptiſanne; & pour inciſer les phlegmes qui s'y attachent, on luy donnera un peu de celuy de Limon ou de Grenade, ou un gargariſme d'oxycrat; mais le ſeul lait ſuffira pour le petit enfant. Faiſons voir maintenant la maniere avec laquelle il doit être traité de la maladie venerienne, vulgairement appellée la groſſe-verole, pendant qu'il eſt encore à la mammelle.

CHAPITRE XXXVIII.

De la curation de la maladie venerienne des petits enfans.

SI la petite verole dont nous venons de parler, eſt une maladie contagieuſe, elle ne l'eſt ordinairement qu'au regard des enfans; car difficilement vient-elle aux grandes perſonnes par frequentation; mais il n'en eſt pas de même de la groſſe verole, dont le venin eſt ſi pernicieux & ſi ſuſceptible, qu'un ſeul enfant qui a ce mal, eſt capable de le communiquer (comme il s'eſt vû bien de fois) à des familles entieres, & auſſi-bien aux vieux qu'aux jeunes. C'eſt une choſe digne de grande compaſſion, de voir de pauvres petits innocens à la mammelle affligez d'une ſi fâcheuſe maladie, laquelle outre qu'elle leur fait porter la peine d'un peché dont ils ſont innocens,

innocens, elle les fait encore assez souvent abandonner d'un chacun, & delaisser même de leur propre mere dans un état si déplorable.

Ceux qui ont ce mal dans un si jeune âge, ou ils l'ont apportés en naissant, l'ayant dés le ventre de leur mere, ce qu'on reconnoîtra si elle en étoit infectée, & si en venant au monde ils avoient des pustules, & des ulceres en plusieurs parties de leur corps, & principalement au ventre & vers le fondement, & au dedans des cuisses, comme aussi à la tête; ou bien ils l'ont gagné depuis, & l'ont pris de leur nourrice qui en est pareillement gâtée; pour lors les premieres impressions paroîtront vers la bouche de l'enfant, à laquelle il viendra des ulceres, à cause de l'acrimonie du mauvais lait qu'il tette, lequel luy servant de nourriture, ne manquera pas de communiquer ensuite ce venin à toutes les autres parties de son corps.

Il est tres-difficile que les enfans qui sont nés avec cette maladie en puissent guerir, & ils meurent presque toûjours tres-peu de temps aprés; parceque toute leur substance ne peu pas se rétablir, ayant eû pour fondement un si mauvais principe, qu'est le sang de la mere infectée d'un tel venin, dont ils ont esté engendrez, formez & nourris: mais à l'égard de ceux qui l'ont prise de leur nourrice seulement, il y a beaucoup plus d'esperance & de facilité à leur gueriſon; parceque le venin du mauvais lait ne se communiquant pas d'abord avec toute sa substance dans les vaisseaux du corps de l'enfant, n'y fait pas tant de dégât qu'en l'autre occasion, où le sang dont il est seulement nourry pendant qu'il est au ventre de la mere, luy est porté, & s'épanche tel qu'il est dans toutes les parties de son corps; car il n'y a seulement que le plus pur de ce lait verolé, ou pour mieux dire le moins impur, qui ayant esté changé en chyle dans l'estomach, & repurgé par les inteſtins de la plus grande partie de ses excremens, peut en se mélant aprés avec le sang, l'alterer, & le corrompre, par la mauvaise qualité qui luy reste toûjours, nonobstant les differentes preparations qu'il a receuës: neanmoins l'enfant qui a pris le mal de sa nourrice, n'en guerira jamais tant qu'il la tettera, dautant que son lait est toûjours infecté de telle corruption & venenosité; & le pere est que luy en donnant une autre, comme on est obligé de faire pour le guerir, c'est un grand hazard s'il ne luy communique cette contagieuse maladie.

On peut dire en general, que la curation de la grosse Verole est

tres-difficile à tous les petits enfans qui ſont à la mammelle, à cauſe que pour la foibleſſe de leur âge, ils ne peuvent prendre pour lors, ny ſupporter qu'avec grand danger de leur vie, les remedes qui y conviennent c'eſt pourquoy il ſeroit à ſouhaiter que par une cure palliative on pût differer à les traiter tout-à-fait, juſques à ce qu'ils euſſent trois ou quatre ans; mais comme ils s'en rencontre beaucoup, qui periroient avant que de pouvoir ſeulement atteindre la premiere, ou la deuxiéme année, dautant que cette méchante maladie va toûjours en augmentant, & que ſes accidens font bien plus facilement impreſſion ſur leur corps, à cauſe de ſa delicateſſe & moleſſe, que ſur celuy de ceux qui ſont plus avancez en âge, on eſt obligé quelquefois en ce temps d'en entreprendre la curation, quoy que l'enfant ſoit encore à la mammelle. Cette entrepriſe eſt à la verité bien perilleuſe pour lors; mais on eſt contraint de s'y reſoudre, quand il n'y a aucune apparence, ny eſperance qu'il puiſſe réchapper autrement. Or voicy le moyen qu'il faut tenir pour ce ſujet.

On doit premierement changer la nourrice de l'enfant, ſi elle étoit infectée de pareil venin, pour luy en donner une dont le lait ſoit bien purifié; & s'il n'étoit ainſi, elle ſeroit ſaignée & purgée pour ce faire, ſelon qu'il ſeroit requis. La plûpart veulent, afin qu'il ſoit medicamenteux, qu'elle uſe durant tout le traitement de l'enfant, d'une eau theriacale, & d'une décoction ſudorifique; mais outre que je croy que telles choſes auroient peu d'effet, je craindrois que luy é chauffant le lait, elles ne portaſſent préjudice à l'enfant au lieu de luy profiter; c'eſt pourquoy j'aimerois mieux qu'elle obſerva ſeulement de ſa part un regime de vivre, qui le puſt temperer & rafraîchir; & de peur qu'elle ne prenne le mal elle-même, il ſera bon qu'elle lave le bout de ſa mammelle avec du vin, chaque fois qu'elle aura donné à tetter à l'enfant, & qu'elle ſe purge de temps en temps, afin d'avoir le corps plus net & moins diſpoſé à recevoir cette infection.

Mais ſouvent ces pauvres petits enfans ainſi affligez, ſont ſi malheureux qu'il ne ſe trouve aucune nourrice, qu'il veuille en leur donnant la mammelle s'expoſer au riſque de gagner la maladie: en ce cas il faudroit en choiſir une qui euſt du lait en abondance, & dont les mammelles rayaſſent facilement, afin qu'en les preſſant ſeulement, il en tombât ſuffiſamment dans la bouche de l'enfant pour

ſa nourriture, ou en ayant tiré dans un verre, elle luy en fera prendre & avaller avec une petite cuillier, où en ayant mis dans un entonnoir à l'extrêmité duquel il y ait un petit morceau de linge roulé qu'elle luy mettra dans la bouche; ou bien elle luy donnera ſouvent un petit linge trempé dedans, qu'elle luy fera ſucçer enſuite: mais pour le plus ſeur, afin que l'enfant ne puiſſe gâter aucune nourrice, & pour s'exempter d'une telle ſujettion il ſera mieux de luy faire tetter une jeune chevre, nourrie exprés de bonnes herbes, & d'autres choſes convenables, afin que ſon lait en ſoit meilleur.

Pour ce qui eſt de l'enfant, il eſt certain qu'il ne guerira jamais de la verole qui eſt confirmée, que par l'uſage des remedes dans la compoſition deſquels entre le mercure, qui juſques à preſent a été reconnu pour le vray antidote du venin de cette maladie: c'eſt pourquoy aprés l'avoir ſaigné, & purgé avec ſyrop de Roſes ou de Chicorée, on luy fera (ſi ſes forces le permettent) de petites onctions d'onguent de mercure, dont on luy frotera ſeulement les puſtules, & les ulceres; quoy faiſant peu-à-peu, en reïterant ces onctions, on luy provoquera un petit flux de bouche, qui doit être preſque inſenſible, de peur que les humeurs émûës & portées en trop grande abondance vers elle, ne la fiſſent trop enfler, & n'y cauſaſſent de fâcheux ulceres, qui l'empêcheroient de pouvoir tetter: il faut pour ce ſujet que l'onguent ne ſoit que legerement chargé de mercure; car il vaut mieux être plus long-temps à la cure, que de rien précipiter. Pour ce faire, aprés avoir uſé d'une petite friction, ou de deux tout au plus, on s'en abſtiendra durant cinq ou ſix jours, pour reconnoiſtre juſques à quel degré l'enfant en pourra être émeu; aprés quoy on jugera par l'effet des premieres, s'il eſt neceſſaire de les réïterer, & avec quelle doze, laquelle ne ſe peut veritablement décrire, parce que toutes les habitudes des enfans ſont auſſi differentes, que celles des hommes, entre leſquels aucuns cracheront plûtoſt pour une ſimple friction, que d'autres pour ſix conſecutives; mais en ce cas il n'y a pas ſi grand danger à pecher au moins qu'au plus; car on reïtere & on augmente bien plus facilement la doze, quand elle n'a pas été aſſez forte la premiere fois, qu'on ne retient ſon effet quand il excede.

On peut encore au lieu de frictions, ou avec elles, envelopper l'enfant dans une couche parfumée legerement de mercure; &

quant à ce qui eſt des ulceres qui luy viendront à la bouche, ſa nourrice luy lavera avec eau d'orge & d'aigremoine, y mêlant un peu de miel roſat, ou du ſyrop d'abſynthe avec vin blanc, luy nettoyant ſouvent par ce moyen la bave qui s'y amaſſe: pour la luy faire vuider plus facilement, il doit être couché ſur le côté, & non ſur le dos, de peur que ces glaires luy tombant dans l'eſtomach, ou ſur la poitrine, ne vinſſent à le ſuffoquer. Il ſera auſſi tenu bien chaudement, ſans le porter à l'air, veillant au ſurplus à l'effet du remede, qui ne doit être conduit en cette occaſion, que par le prudent & expert Chirurgien, & non pas laiſſé à la diſcretion d'un chacun.

La commune maniere de faire l'onguent, eſt de prendre demy once de mercure qu'on nettoyera bien de ſa craſſe, en le faiſant paſſer pluſieurs fois au travers d'un linge double, ou d'un morceau de chamois, aprés quoy on l'agitera dans un mortier avec quatre onces d'axonge de porc, tant & ſi longuement qu'il y ſoit tout-à-fait incorporé; ce qu'étant fait, on prendra deux dragmes de cet onguent pour chaque friction, & plus ou moins ſelon que l'enfant paroiſt fort, & diſpoſé à être émeu, dont on oindra principalement les puſtules & les ulceres, comme il a été dit. *Pigray* aſſure même qu'il a veu des enfans guerir, pour avoir été frotez de la ſeule axonge agitée, & battuë en mortier de plomb; mais c'eſt toûjours à raiſon du mercure, dont le plomb a toute la qualité.

CHAPITRE XXXIX.

Le moyen d'empécher que les petits enfans ne deviennent loûches, tortus, boſſus, ou boiteux.

LE corps des petits enfans, pour raiſon de ſa tendreſſe, eſt comme la cire molle, ou comme les jeunes arbres, auſquels on peut facilement donner telle figure qu'on veut dans le commencement; c'eſt pourquoy on doit ſoigneuſement prendre garde en ce temps, que la bonne conformation de leurs petits membres ne ſoit viciée, faute de prudente conduite, ou même que l'étant elle puiſſe eſtre

reduite en l'état naturel par le ſoin qu'on en prendra : or entre autres choſes on tâchera que l'enfant ne devienne loûche, tortu, boſſu, ou boiteux, & de redreſſer au mieux qu'il ſera poſſible celuy qui le ſera.

On empêchera qu'il ne devienne louche, ſi on luy donne une nourrice qui ait la veuë ſtable & droite, afin qu'il ne prenne cette mauvaiſe habitude par ſon exemple ſi elle l'étoit ; & comme nous avons déja dit autre part, il faut toûjours que ſon berceau ſoit ſitué en telle ſorte qu'étant couché il puiſſe voir directement le jour, ou la lumiere de la chandelle, ou du feu ; de peur qu'étant de côté, il ne vint à tourner continuellement les yeux vers ce lieu, quoy faiſant, il y auroit grand danger qu'il ne devint loûche. *Paul Æginete*, & *Paré*, veulent qu'on redreſſe & affermiſſe la veuë de l'enfant louche, en luy mettant au viſage un maſque, où ſoient ſeulement deux petits trous au droit des yeux, par leſquels il puiſſe voir ; ce qui fera que n'appercevant aucune clarté qu'à travers ces trous il ſera obligé de la tenir toûjours vers ce lieu, par le moyen dequoy les yeux s'affermiront en une ſituation directe, & quitteront peu-à-peu la mauvaiſe habitude qu'ils avoient priſe de regarder de côté. Ce conſeil ſemble être bon en apparence ; mais je croy que l'uſage en ſeroit bien incommode à l'enfant ; outre que pour le peu que ce maſque ſeroit remué, ou vacileroit de quelque côté que ce fût, les petits trous ne correſpondans pas tout-à-fait en ligne droite au milieu des yeux, la veuë en ſeroit encore plus pervertie.

Pour empêcher que l'enfant ne devienne tortu, & boſſu, ou boiteux, la nourrice luy doit emmailloter le corps en une ſituation bien droite, luy étendant également les bras & les jambes, & tournant ſes bandes tantôt d'un côté, tantôt de l'autre, de peur que le bandant toûjours d'une même maniere, les parties ne prennent un mauvais contour. Quand il ſera couché dans ſon berceau, il doit être ſitué directement ſur le dos, ſans eſtre courbé, ny porter à faux, & ſur tout quand la nourrice le tiendra entre ſes bras, elle le portera tantôt ſur l'un, & tantôt ſur l'autre ; car luy ſerrant toûjours les jambes contre elle d'un même côté, ce ſeroit un grand hazard, ſi elle ne les rendoit à la fin tortuës ; & c'eſt ſouvent le ſeul ſujet, pour lequel nous voyons beaucoup d'enfans avoir quelque jambe de travers, & l'une plus en dedans que l'autre, principalement au droit du genoüil, à

quoy la plûpart des nourrices ne prennent garde, ce qui eſt neanmoins de tres-grande conſequence.

Quand ces parties auront quelque mauvaiſe conformation dans leur figure, elles ſeront raccommodées avec bandes & compreſſes, miſes aux endroits neceſſaires pour les tenir en état pendant que l'enfant eſt au maillot; aprés quoy étant un peu plus grand, on ſe ſervira de petites botines d'un cuir un peu fort, avec leſquelles on luy redreſſera les jambes, & ſi ce n'étoit que le pied qui fut tourné plus d'un côté que de l'autre, on ſe contentera de ſouliers, qui ſoient plus hauts de ſemelles vers les endroits neceſſaires, afin de le faire pancher & retourner du côté oppoſite: quand la poitrine, ou l'épine du dos ſeront contrefaites, le vice ſera racommodé, ſi faire ſe peut, ou à tout le moins on empêchera qu'il ne s'augmente, & le défaut ſera caché, en garniſſant les vetemens de l'enfant, avec cartons, bâtons de baleine, & fer blanc, aux lieux que le Chirurgien le jugera à propos, pour redreſſer les parties mal conformées, & pour leur donner une meilleure figure.

Ayant juſques icy fait mention des maladies les plus ordinaires des petits enfans, il n'eſt pas neceſſaire d'en faire en ce lieu une plus ample deſcription; car pour les autres dont nous n'avons pas parlé, comme elles peuvent arriver indifferemment à toutes ſortes d'âges, elles n'ont rien de particulier à leur égard, tant pour leur connoiſſance, que pour leur curation, ſi ce n'eſt à raiſon de la tendreſſe & delicateſſe de leur corps: C'eſt pourquoy il nous reſte ſeulement, pour mettre fin, à nôtre entrepriſe, de faire connoître les conditions neceſſaires au choix d'une bonne nourrice.

CHAPITRE XL.

Les conditions requiſes au choix d'une bonne nourrice.

C'Eſt avec grande raiſon qu'*Aulus Gellius* au 1. Chap. de ſon 12. Livre, invective ce genre de meres, qu'il appelle demy meres, leſquelles contre les loix de la nature, rejettent loin d'elles leur enfant

auſſi-tôt qu'elles l'ont mis au monde, luy deniant le lait de leurs mammelles lors qu'elles le voyent vivant en implorer amoureuſement l'aſſiſtance, par ſes larmes dignes de compaſſion, aprés avoir nourri de leur propre ſang dans leur ventre un je ne ſçay quoy, qu'elles ne voyoient ny ne connoiſſoient pas. Diſons donc que la premiere & principale de toutes les qualitez requiſes à une bonne nourrice, eſt d'être la mere propre de l'enfant, tant à cauſe du rapport du temperament de l'un à l'autre, que parce qu'ayant beaucoup plus d'amour pour luy, elle prend un bien plus grand ſoin que la nourrice emprunteé, qui n'aime ordinairement ſon nourriſſon, que d'un amour feint & ſimulé, lequel n'a pour but & pour tout fondement, que l'eſperance de la récompenſe qu'elle attend de ſes peines par un loyer mercenaire: C'eſt pourquoy la veritable mere, quoy qu'un peu moins bonne, ſera toûjours preferée à l'étrangere. Mais comme il ſe rencontre ſouvent qu'elle ne veut, ou ne peut elle-même nourrir ſon enfant, ſoit pour ſe conſerver en ſon embonpoint, comme font toutes les femmes de qualité, & la plûpart des bourgeoiſes, ſoit auſſi parceque ſon mari ne voudra pas lui même ſouffrir, ny voir un tel embarras, ou bien pour eſtre ſi incommodée & indiſpoſée qu'elle n'en eſt pas capable; pour lors on ſera obligé de luy ſubſtituer une autre nourrice, pour ſuppléer à ſon défaut, laquelle on choiſira la plus convenable à l'enfant qu'il ſera poſſible.

Or ainſi que nous voyons que des arbres, quoy que de même eſpece & nés en même lieu, étant apres tranſplantez en differentes terres, produiſent des fruicts de tres different gout, à raiſon de la nourriture qu'ils en tirent, de même la ſanté des enfans, & ſouvent même leurs mœurs, dependent de la nourriture qu'ils prennent dans ces commencemens; car chacun ſçait que la ſanté du corps, correſpond aux humeurs dont toutes les parties ſont nourries & entretenuës, & que les humeurs tiennent toûjours de la nature des alimens, dont elles ont eſtés engendrées: pour ce qui eſt des mœurs, elles ſuivent ordinairement le temperament, lequel procede auſſi de la qualité des humeurs, & les humeurs des alimens, par cette conſequence, telle ſera la nourrice, tel pourra devenir l'enfant, par le moyen de la nourriture qu'il tire d'elle, & en la tettant il ſuccera avec le lait les vices de ſon corps & de ſon eſprit. Cela ſe reconnoiſt tres-facilement aux animaux qu'on fait nourrir par une mere étran-

gere ; car ils participent toûjours quelque choſe de celle qui les allaite, tant du naturel plus ou moins farouche, que de la force ou foibleſſe du corps ; ce qui ſe remarque par l'exemple des jeunes lions qu'on apprivoiſe en les faiſant tetter quelque animal domeſtique comme une vache, ou une aneſſe, ou quelque chevre & au contraire le chien ſera bien plus furieux & farouche s'il eſt nourri par une louve.

Les conditions neceſſaires à une bonne nourrice ſe tirent ordinairement de ſon âge, du temps & de la maniere qu'elle eſt accouchée, de la bonne conſtitution de toutes les parties de ſon corps, & particulierement des mammelles, de la nature de ſon lait, & enfin de ſes bonnes mœurs.

Quant a ce que qui eſt de ſon âge, le plus convenable eſt depuis vingt-cinq ans, juques à trente-cinq ; d'autant que durant cet eſpace de temps, la femme eſt plus ſaine & plus forte & vigoureuſe ; elle n'y eſt pas ſi propre au deſſous de vingt-cinq ans, parce que ſon corps n'ayant encore alors acquis toutes ſes dimenſions, ne peut être ſi robuſte, & au deſſus de trente-cinq, n'ayant du ſang en ſi grande abondance, elle ne peut auſſi avoir aſſez de lait pour la nourriture de l'enfant; toutefois aucunes femmes ſont paſſablement bonnes nourrice dés leur vingtiéme année, & d'autre juſques à la quarantiéme, mais plus rarement au deſſous de ces deux âges.

Pour le temps & la maniere en laquelle elle eſt accouchée, il faut qu'il y ait pour le moins un mois ou ſix ſemaines, afin que ſon lait ſoit tout-à-fait purifié ; d'autant que pour lors ſon corps eſt repurgé des vuidanges qui ſuivent l'accouchement, & les humeurs ne ſe reſſentent plus de l'émotion qu'il leur avoit cauſée; qu'il n'y ait pas auſſi plus de trois ou quatre mois, afin qu'elle puiſſe achever de nourrir l'enfant, ſans qu'on ſoit obligé aprés quelque temps de luy en donner une autre, elle ne doit avoir avorté, mais elle doit être accouchée à terme d'un enfant mâle, vivant & bien ſain ; car c'eſt un indice d'une bonne conſtitution, & que ce ſoit ſon deuxiéme, ou ſon troiſiéme enfant, afin qu'elle ſoit mieux ſtilée à gouverner ſon nourriſſon, par l'experience qu'elle a de la choſe.

A l'égard de la bonne conſtitution de ſon corps, c'eſt d'elle que dépend le principal, & preſque tout le reſte. Il faut en general, qu'elle ſoit bien ſaine, & de bonne habitude, ſans être ſujette à aucune maladie ;

maladie; qu'elle soit née de parens qui n'ayent jamais eu la pierre aux reins, ou en la vessie, point sujets aux goutes, aux écroüelles, à l'épilepsie, ou à quelqu'autre maladie hereditaire, qu'il n'y ait aucune tache, ny mesme le moindre soupçon de maladie venerienne, qu'elle n'ait aucune galle, rogne, tigne, ni autre vilainie de cette nature, qu'elle soit robuste, afin de veiller & solliciter l'enfant en tout ce qui luy sera necessaire, qu'elle soit de stature mediocre, c'est à dire ny grande ny petite, ny trop grasse, ny trop maigre, parce que le corps qui est d'une telle symmetrie naturelle, fait & exerce bien plus parfaitement toutes ses fonctions, & comme on dit ordinairement, *in medio consistit virtus*. Mais sur tout elle ne doit estre grosse d'enfant; elle sera d'un temperament sanguin, ce qu'on connoistra par sa couleur vermeille, non si rouge, mais tirant à blancheur, d'une chair ferme & non molasse; elle n'aura aussi ses menstruës; par ce que ce seroit un signe que son sang seroit trop échauffé, soit à cause de son temperament qui est ainsi, ou par quelque passion amoureuse ou autrement; elle ne sera pareillement sujette aux fleurs blanches, d'autant que telles superfluitez sont indices d'une mauvaise habitude, elle ne sera rousse, ny marquée de taches de pareille couleur; mais elle doit estre de poil noir ou châtain; elle sera bien faite de corps, propre en ses vestements, & belle de visage, ayant l'œil gay & riant, la veuë droite, les dents saines, & blanches, sans en avoir aucune gâtée ny pourrie, de peur que sa bouche ne soit de mauvaise odeur; son ton de voix doit estre agreable, afin de rejoüir l'enfant elle doit aussi parler d'une prononciation bien nette & franche, afin de ne luy donner aucun mauvais accent. On doit bien prendre garde qu'elle ne sente point mauvais comme font ordinairement celles qui sont rousses, & par fois mesme quelques unes qui sont tres-noires de poil & fort blanches de peau; car leur lait est chaud, acre, & puant, comme aussi de tres-méchant goût; elle n'aura l'haleine forte, comme celle qui a le nez punais, ou quelques dents gâtées, ainsi que nous avons dit; parce que la nourrice qui baise continuellement l'enfant luy infecteroit les poulmons, en luy faisant souvent respirer son haleine corrompuë, elle doit avoir les mammelles assez amples, pour y pouvoir contenir & cuire une suffisante quantité de lait, sans estre toutefois grosses avec excés, elles doivent estre entieres, sans cicatrices provenant de quelques apostemes qu'elle y auroit eus; il faut qu'elles soient mediocrement fermes & charnuës, & non molasses & pendantes, afin que leur

chaleur naturelle en soit plus forte. La poitrine de la nourrice doit estre large, à cause qu'estant ainsi, le lait a plus d'espace pour estre bien préparé & digeré, & que la poitrine large témoigne abondance de chaleur vitale ; pour ce qui est des bouts des mammelles, elle les doit avoir bien faits, c'est à-dire point trop gros, ni calleux, ni trop enfoncez ; mais qui soient un peu élevez, & de grosseur & fermeté mediocre, bien perforez de plusieurs petits trous, pour estre de facile trait, afin que l'enfant n'ait pas trop de peine pour en faire sortir le lait, en les sucçant & les pressant avec sa bouche.

Si la nourrice a toutes les bonnes qualitez que nous venons de reciter en ce qui concerne toutes les parties de son corps, il y a tout sujet de préjuger que son lait doit estre bien conditionné ; ce qu'on connoîtra premierement à sa quantité, qui doit estre telle qu'elle puisse suffire pour la nourriture de l'enfant ; elle n'en doit pas aussi avoir par excés, de peur que ne pouvant pas tout tirer, il ne vienne à se grumeler, ou à s'enflâmer aux mammelles y sejournant trop long-temps ; mais toutefois il vaut mieux qu'elle en ait plus que moins ; car elle pourra bien faire tetter le surplus à un autre enfant: Il doit estre de substance & consistance mediocre, c'est-à-dire, ni trop aqueux, ni trop épais ; on en jugera facilement, la nourrice en ayant fait rayer quelques gouttes sur la main, si en la panchant tant soit peu il s'écoule aussi tôt, c'est signe qu'il est trop aqueux, & qu'il n'est pas assez cuit ; mais si les gouttes demeurent attachées sans couler par le panchement de la main, c'est indice qu'il est trop grossier, & trop visqueux : Le bon est celui qui est entre deux consistances, lequel s'épanche tout doucement, à proportion qu'on incline la main, laissant la place d'où il s'écoule un peu teinte : quant à sa couleur, la plus blanche est la meilleure, & il est d'autant plus mauvais qu'il en est éloigné; il doit estre d'une odeur douce & agreable : car c'est un témoignage de sa bonne temperature, le contraire se reconnoît aux rouges, qui ont leur lait d'une odeur aigre, puante & mauvaise ; & pour estre parfait en toutes bonnes qualitez, il doit estre de bon goût, c'est-à-dire, de saveur douce & succrée, sans aucune acrimonie, ny aucun goût étrange.

Il ne faut pas aussi oublier une des principales & meilleures conditions de la nourrice, qui consiste aux bonnes mœurs : c'est pourquoy elle sera vigilante & soigneuse à nettoyer l'enfant aussi tost qu'il en aura besoin ; elle sera sage, & prudente, & ne sera point sujette à la colere, ny

querelleuſe, tant de peur de donner dans ces commencemens de mauvaiſes impreſsions à l'enfant, que parce que cette paſsion échauffe extraordinairement le lait; elle ne ſera mélancholique, mais joyeuſe, & gaillarde, riant ſouvent & moderement, afin de le divertir; elle ſera ſobre, nullement ſujette au vin, & encore moins à l'excez de Venus, mais elle pourra uſer avec mediocrité du premier, & ne s'abſtiendra pas tout-a-fait du ſecond, ſi ſon naturel le requiert, pourveu que ce ſoit avec ſon mari, laquelle permiſsion luy eſt volontiers octroyée par *Joubert*, au Chapitre ſeptiéme du cinquiéme Livre de ſes Erreurs populaires, fondé ſur l'experience de toutes les pauvres femmes, qui ne laiſſent pas de bien élever leurs enfans, encore qu'elles couchent journellement avec leur mari, & ſur la ſienne propre, alleguant que ſa femme avoit fort bien nourri tous ſes enfans, quoy qu'il n'ait pas laiſſé pour cela de coucher toûjours avec elle, & de luy faire l'amour (à ce qu'il dit) comme un bon & fidelle mari: car en effet la ſemence trop long temps retenuë ſans évacuation (principalement aux femmes qui avoient coûtume d'uſer ordinairement du coït) s'échauffant trop faute d'évacuation, leur cauſe une telle demangeaiſon, & une ſi grande envie de s'en décharger, que s'en abſtenant par force, elle ne manqueroit pas de ſe corrompre dans ſes vaiſſeaux, aprés quoy elle cauſeroit une grande agitation tant des humeurs du corps, que des paſsions de l'ame, d'autant qu'il n'y a point (comme chacun ſçait) de plus violente, ny de pire rage que celle de l'amour: c'eſt pourquoy il n'y aura aucun danger que la nourrice uſe modérement du coït avec ſon mari, & que ce ſoit ſeulement pour décharger & vuider la trop grande plenitude, & non pour autre cauſe, quoy faiſant, elle obſervera ſeulement de ne pas donner à tetter à l'enfant incontinent aprés cet exercice; mais elle attendra au moins une ou deux heures, afin de laiſſer repoſer pendant ce temps, toutes les humeurs de ſon corps, qui ont eſté agitées & échauffées par cette action.

Si la nourrice a toutes, ou la plus grande partie des conditions que nous venons de ſpecifier, tant à l'égard de ſa perſonne, qu'au reſpect de ſes mœurs, & qu'elle ſe maintienne en cét état, par un regime de vivre accommodé au temperament de l'enfant, & qui ne ſoit pas contraire au ſien, il y a pour lors tout ſujet d'eſperer qu'elle eſt capable de faire une tres-bonne nourriture, & d'élever en parfaite ſanté le fils d'un Prince.

Enfin mon cher Lecteur, je croy maintenant m'eſtre acquité de mon devoir envers le public, en vous communiquant les connoiſſances que Dieu m'a fait la grace de me donner touchant les maladies des femmes groſſes & accouchées ; Je le prie, lui qui eſt l'unique ſource de toute ſcience, qu'il vous veuille enſeigner les veritables moyens pour les bien ſecourir, & leurs enfans en ces rencontres, vous faiſant encore mieux concevoir les choſes que je ne vous les ay exprimées, & que le tout ſoit à jamais pour ſa plus grande gloire.

.... Si quid voviſti rectius iſtis,
Candidus imperti, ſi non, his utere mecum.

Fin du troiſiéme, & dernier Livre.

TABLE

DES PRINCIPALES MATIERES contenuës en tout ce Livre.

A

ABus de la pluſpart des Anatomiſtes, qui croyent ſans raiſon que la ſubſtance de la matrice devient d'autant plus épaiſſe qu'elle ſe dilate dans le tems de la groſſeſſe. page 13. 317

Abus de ceux qui croyent qu'il ſe rencontre au milieu du col de la matrice une membrane, qu'ils appellent *hymen*. 28

Abus de quelques Auteurs, qui diſent qu'une femme peut concevoir aprés la mort de ſon mary. 50

Abus d'*Ariſtote*, qui veut que la femme n'ait point de ſemence. 51. 63

Abus de la pluſpart des Auteurs, & de toutes les Sages-femmes qui veulent que la femme groſſe faſſe plus d'exercice qu'à l'ordinaire, vers les derniers mois de ſa groſſeſſe. 99. 204

Abus de ceux qui croyent que pour une ſaignée d'election, il faut toûjours attendre que la femme ſoit groſſe à demy terme. 104. 109

Abus des Sages-femmes, qui font avaler à la femme groſſe qui s'eſt bleſſée, de la foye rouge cramoiſy, ou de la graine d'écarlate. 165

Abus notable d'*Hypocrate*, & de tous les Auteurs, qui croyent que l'enfant de huit mois ne peut pas vivre, comme celuy de ſept mois. 169. 170

Abus de ceux qui veulent que les os *pubis* ſe ſeparent dans le tems de l'accouchement, pour laiſſer ſortir l'enfant. 178

Abus de ceux qui veulent que l'enfant urine par *l'ouraque*, dans le tems qu'il eſt dans la matrice. 189. 190

Abus de *Fernel* qui veut que les enfans males ayent la face tournée en deſſous lorſqu'ils naiſſent, & que les femelles l'ayent en deſſus. 202

Abus inſigne d'un nouvel Auteur, qui veut faire croire que quand l'enfant a vuidé ſon *meconium* durant qu'il eſt dans la matrice, c'eſt un ſigne certain & indubitable de ſa mort. 243

Abus des gardes qui bandent extrémement fort le ventre de l'accouchée, pour en retenir mieux la matrice, & en exprimer les vuidanges. 327

Abus des gardes qui donnent trop à manger aux femmes accouchées, dans la croyance qu'elles ont, qu'il faut remplir leur ventre, qui eſt tout vuide aprés l'accouchement. 328

Abus inſigne de *Rouſſet*, qui veut que le peſſaire dont on ſe ſert pour la deſcente de matrice, s'introduiſe dans la propre cavité du fond de la matrice, & non pas dans le *vagina*. 342

Abus de ceux qui croyent que le lait des mammelles s'évacuë par la matrice aux femmes nouvellement accouchées. 357

Abus d'*Ariſtote*, qui dit que la maladie des mammelles, vulgairement dite *le poil*, vient de quelque poil valé par la fem-

me en buvant. 382
Abus d'*Ariſtote*, qui dit que l'enfant vient ſouvent chargé des alimens que la femme a mangez, & plein d'une moiſiſſure morveuſe, ſi la femme uſe du coit au huitiéme mois de ſa groſſeſſe. 355
Abus de certaines nations qui plongent tout-à-fait en l'eau froide l'enfant nouveau né, croyant par là le rendre plus fort. 396. 380
Accidens qui precedent l'avortement. 164
Accidens qui ſurviennent aux vuidanges de la matrice qui coulent en trop grande abondance. 349. 362
Accidens qui ſurviennent à la ſuppreſſion des vuidanges. 362. 363
Accouchée, comment doit eſtre traitée incontinent aprés l'accouchement naturel. 323
Accouchée, quel regime doit obſerver durant tout le tems de ſa couche. 328
Accouchement, ce que c'eſt, ſes differences, & ſes differens termes. 167
Accouchement, comment eſt diſtingué de l'avortement. 159
Accouchement naturel, quatre conditions y ſont requiſes. 182. 213
Accouchemens laborieux, difficiles, & contre nature, leurs cauſes, leurs differences & le moyen d'y remedier. 227
Accouchement contre nature eſt la plus difficile & laborieuſe, & la plus dangereuſe de toutes les operations de Chirurgie. 253
Ame, ſçavoir ſi elle eſt en eſſence, ou ſeulement en puiſſance dans la ſemence. 68
Ame, en quel tems eſt introduite au corps de l'enfant, & d'où elle procede. 68
Amnios eſt une des membranes de l'enfant, ſa deſcription. 188
Apoſtemes des mammelles, comment doivent eſtre ouverts. 450
Apoſtemes des mammelles requierent pour leur gueriſon qu'on en faſſe évader entierement le lait. 451
Apoſteme qui ſuit l'inflammation de la matrice ſe convertit ſouvent en *cancer* incurable. 369
Appetits étranges des femmes groſſes leur cauſent ordinairement le flux de ventre, à cauſe des alimens de mauvais ſuc dont elles uſent. 127
Arrierefaix, delivre, ou *placenta*, ce qui c'eſt. 194
Arrierefaix eſt tout-à-fait inutile à l'enfant auſſi-toſt qu'il eſt entierement ſeparé de la matrice. 318
Arrierefaix détaché de la matrice cauſe toûjours de grandes pertes de ſang à la femme groſſe, qui la mettent en tres-grand danger de la vie, ſi elle n'eſt tres-promptement accouchée. 350. 290
Arrierefaix s'abreuve facilement des mauvaiſes humeurs qui avoient coûtume de ſe décharger par la matrice. 196
Arrierefaix ne doit eſtre tiré de la matrice devant que tous les enfans en ſoient dehors, quand il arrive que la femme en a pluſieurs. 210
Arrierefaix reſté dans la matrice aprés que le cordon en eſt rompu, comment en doit eſtre tiré. 216
Arrierefaix eſt ſouvent retenu dans la matrice, non pas tant par ſon adherance, que par la contraction de l'orifice interne. 222
Arrierefaix reſté dans la matrice fait continuer les douleurs de l'accouchement, juſques à ce qu'il en ſoit ſorty. 224
Arrierefaix de la femme qui avorte eſt plus difficilement expulſé, ou tiré de la matrice, que celuy de la femme qui accouche à terme. 225
Arteres portent ſeules aux teſticules le ſang dont la ſemence eſt engendrée, à quoy les veines ne contribuënt aucunement. 33

Avortement, ce que c'eſt, & ſes differentes cauſes. 159
Avortement cauſe par la ſeule odeur d'une chandelle mal éteinte. 97
Avortement causé par la vapeur du charbon. 97
Avortement & l'effluxion des ſemences peuvent eſtre cauſés par toutes choſes ſalées, acres, ameres, aperitives & diuretiques, parce qu'elles provoquent les menſtruës. 99
Avortement volontaire doit eſtre en horreur à tous les Chrêtiens. 162
Avortement cauſe ſouvent la mort aux femmes qui ſe le provoquent volontairement. 162
Avortement eſt plus dangereux que l'accouchement. 164
Avortement arrive plûtoſt dans la premiere quarantaine de la groſſeſſe, que dans les autres, ſelon *Hip.* 164
Avortement qui arrive à la femme qui a la fiévre, la fait preſque toûjours mourir tres-peu de tems aprés. 166

B

Bain eſt tout-à-fait contraire aux femmes groſſes. 155. 103
Bain ne convient point au commencement de la curation du ſcyrrhe de la matrice. 432
Bandage du ventre de la nouvelle accouchée doit eſtre peu ſerré durant les premiers jours. 326
Berceau de l'enfant comment doit eſtre ſituë, pour empêcher qu'il ne devienne louche. 453
Boüillie de l'enfant nouveau-né comment doit eſtre faite, pour eſtre de facile digeſtion. 403
Boüillie ne doit eſtre donnée à l'enfant nouveau-né qu'aprés un ou deux mois pour le plûtoſt. 403
Boüillie, ſa mauvaiſe cuiſſon cauſe ſouvent des tranchées de ventre aux petits enfans. 422

C

Cancer de la matrice, ſes cauſes, & ſes ſignes. 370. 371. 373
Cancer de la matrice eſt incurable. 371
Cancer de la matrice fait toûjours mourir la femme miſerablement, aprés luy avoir fait traîner une vie languiſſante durant un long-tems. 371
Cardiaques, quels ſont les veritables. 225
Caruncules myrtiformes de la matrice, ce que c'eſt, & comment peuvent eſtre marqué de la virginité. 23. 28
Cauſe pour laquelle les vieilles femmes accouchent plus difficilement de leur premier enfant, que les jeûnes. 184. 228
Cauſes de l'accouchement contre nature. 185
Cauſes de la retention de l'arriereſaix dans la matrice. 221. 222
Cauſes de la difficulté de l'accouchement. 229
Cauſes de la ſuppreſſion des vuidanges. 162
Cauſes de la generation des moles en la matrice. 91
Cauſes du *cancer* en la matrice. 370. 371
Cheute de matrice extraordinaire arrivée à une femme dans le tems de ſon accouchement. 255
Cheute de matrice qui cauſa la mort à une femme, une heure & demie aprés eſtre accouchée pour n'avoir pas eſté reduite. 340
Cheute de matrice, *voyez* deſcente de matrice.
Chorion, eſt une des membranes de l'enfant ſa deſcription. 188
Circulation du ſang, comment ſe fait au corps de l'enfant, durant le tems qu'il eſt au ventre de ſa mere. 199. 200

Clytoris, cette partie est le siege du plaisir, & de l'apetit venerien aux femmes. 22
Clytoris est tellement gros & long en quelques femmes, qu'elles en peuvent abuser avec d'autres femmes. 22
Coit, femmes qui en usent sont plus saines que celles qui n'en usent pas. 18
Coït ne cause pas toûjours épanchement de sang à la femme, la premiere fois qu'elle en use. 24
Coït, quel tems y est le plus propre, pour la conception. 48
Coit, femmes qui en usent journellement sont sujettes à se tromper au tems de leur grosseſſe. 77
Coït, doit estre deffendu durant quelques jours à la femme qui a nouvellement conçu, afin d'empêcher l'écoulement des semences. 95
Coït doit estre deffendu durant les deux derniers mois de la grosseſſe. 101
Coït est prejudiciable aux personnes qui ont la poitrine foible & malade. 119
Coït, son trop frequent usage peut causer l'avortement. 160
Coit prolonge de beaucoup la durée de l'évacuation des vuidanges, aux femmes qui en usent peu de jours aprés leur accouchement. 360
Coit, son usage est contraire à la femme qui a la matrice scyrrheuse. 370
Col de la matrice, sa description. 26
Col de la matrice est le siege des gonorrhées. 27
Col de la matrice s'accommode toûjours à la figure de la verge de l'homme. 28
Col de la matrice n'a aucun *hymen* en son milieu. 28
Col de la vessie supprime quelquefois entierement aprés un fâcheux accouchement, ce qui cause ensuite à la femme une issuë volontaire de son urine. 351. 551
Conception, ce que c'est, & les conditions qui y sont requises. 49
Conception arrive quelquefois aux femmes sans avoir jamais eu de menstruës. 42
Conception se fait dans le mesme temps que la semence est reçuë & retenuë dans la matrice. 50
Conception est d'autant plus stable que la femme étoit éloignée du temps qu'elle devoit avoir ses menstruës quand elle a conçu. 68
Conditions du Chirurgien qui veut pratiquer les accouchemens. 231
Conditions requises en l'accouchement naturel. 241. 168. 213
Conditions necessaires au choix d'une bonne nourrice. 455
Conditions d'un bon lait. 437. 458
Conditions & déchirures des parties externes de la matrice, causées par l'accouchement & le moyen d'y remedier. 346. 370
Contusions & meurtrissures de la teste, & des autres parties du corps de l'enfant nouveau-né, leurs causes & le moyen d'y remedier. 411
Convulsion met la mere & l'enfant en tres-grand danger de la vie, quand elle arrive dans le tems de l'accouchement. 292
Cordon de l'umbilic de l'enfant est composé seulement de trois vaisseaux. 194
Cordon de l'umbilic, quelle est sa longueur & sa grosseur. 195
Cordon de l'umbilic sortant devant l'enfant dans le tems de l'accouchement, est souvent cause de sa mort. 286
Cordon de l'umbilic entortillé autour de quelque partie du corps de l'enfant, cause quelquefois de grandes pertes de sang, par le détachement qu'il fait de l'arriere-faix, qui est travaillé dans le tems de l'accouchement. 290
Cordon de l'umbilic de l'enfant nouvellement-né, comment doit estre lié & retranché. 391
Cornes de la matrice, ce que c'est. 31

Cotiledons, ce que c'eſt. 196
Cotiledons ne ſe rencontrent pas en la Matrice de la femme. 32
Couronnement de la Matrice, ce que c'eſt. 214
Curation de la maladie venerienne de la femme groſſe peut eſtre entrepriſe durant ſa groſſeſſe. 153.154
Curation de la maladie venerienne des petits enfans, comment ſe doit faire. 448

D

DElivre, *voyez* Arriere faix.
Dents, leur douleur cauſe ſouvent flux de ventre aux petits enfans. 434
Deſcente, ou relaxation de Matrice de la femme groſſe, ſes differences, ſes cauſes & ſes remedes. 145
Deſcente de Matrice peut arriver à toutes ſortes de femmes, & meſme aux filles, mais non point le renverſement, qui ne peut jamais arriver qu'immediatement aprés l'accouchement. 338.339
Difference des os du ſquelet d'une femme d'entre les os de celui d'un homme. 179
Difficulté d'uriner de la femme groſſe, d'où elle procede. 114
Difficulté de reſpirer de la femme groſſe, ſes cauſes. 117
Difficultez de l'accouchement, d'où procedent. 229
Diuretiques doivent eſtre évitez, quand il y a inflammation de matrice. 367
Dormir moderé fortifie toutes les fonctions naturelles. 99
Douleurs de ventre & de reins ne ſont pas toûjours ſignes que la femme groſſe eſt en travail d'enfant. 79
Douleurs du dos, des reins, des hanches & des eines, qui arrivent aux femmes groſſes, d'où elles ſont cauſées. 111
Douleur des mammelles des femmes groſſes, ſes cauſes. 114
Douleurs de l'accouchement ceſſent ordinairement dans les grandes pertes de ſang. 135
Douleurs veritables de l'accouchement comment ſont diſtinguées de celles qui ſont fauſſes. 181
Douleurs de l'accouchement ſont communes aux femmes & aux autres animaux. 207
Douleurs de l'enfantement ſont plus grandes aux femmes qu'aux autres animaux, à cauſe que l'homme entre tous a la teſte plus groſſe, à proportion de ſon corps. 207
Douleur que cauſe la ſortie des dents aux petits enfans, comment on y doit remedier. 431
Douleur des dents cauſe ſouvent flux de ventre aux petits enfans. 434

E

EAux minerales ſont tres-propres pour les hydropiſies de matrice. 151
Eaux de l'enfant, leur origine, & leur nature 190. leur uſage. 191
Eaux de l'enfant ne procedent aucunement de ſon urine. 189
Eaux de l'enfant ne lui ſervent pas de nourriture dans le temps qu'il eſt dans la matrice comme quelques-uns croyent. 192
Eaux de l'enfant, leur trop grande abondance contribuë beaucoup à faire ſortir le cordon de l'umbilic devant l'enfant, dans le temps de l'accouchement. 288
Enfant, quelles parties de ſon corps ſont formées les premieres. 66
Enfant, en quel temps eſt tout-à-fait formé. 67
Enfant, en quel temps eſt animé. 96
Enfant mâle n'eſt pas plûtoſt formé que la femelle. 69
Enfans jumeaux ne laiſſent pas de vivre, quoy qu'ils ſoient de different ſexe. 85

Enfans jumeaux comment peuvent estre distinguez de ceux qui pourroient avoir esté engendrez par superfetation. 88
Enfans qui naissent au huitiéme mois, vivent encore plûtost que ceux qui naissent au septiéme mois. 170.171
Enfans sont d'autant plus robustes en naissant, qu'ils approchent du terme le plus naturel, qui est le neuviéme mois. 170.203
Enfans qui naissent à six mois, & tous ceux qui naissent au dessous de ce terme, ne peuvent pas rester long-tems en vie. 176
Enfant n'urine aucunement durant tout le tems qu'il est dans la matrice. 191
Enfans, s'ils sont plusieurs, chacun d'eux est contenu en ses membranes, & en ses eaux separément. 195.196
Enfant change ordinairement sa premiere situation vers le huitiéme mois de la grossesse. 203
Enfans, s'ils sont plusieurs dans la matrice se nuisent tellement l'un à l'autre par leurs differens mouvemens, qu'il y en a presque toûjours quelqu'un qui prend une mauvaise situation dans le tems de l'accouchement. 204
Enfant mort en la matrice peut en estre tiré autrement que le vivant. 233
Enfant mort en la matrice, ses signes. 241
Enfant qui se presente en mauvaise posture dans les tems de l'accouchement, par telle partie du corps que ce puisse estre, depuis les épaules jusques aux pieds, doit estre tiré par les pieds. 276.277
Enfant mort est quelquefois mis hors de la matrice devant celuy qui est vivant, & quelquefois aussi le contraire arrive, sans qu'il y ait aucune regle certaine pour cela. 283
Enfant hydropique est bien plus facilement tiré de la matrice que celuy qui est monstrueux en grosseur. 297. 298
Enfant nouveau-né, comment doit estre traité. 391
Enfant nouveau-né, comment doit estre nettoyé de ses excremens, & la maniere de le bien emmailloter. 395
Enfant nouveau-né ne doit estre couché dans le mesme lit de sa nourrice, de peur qu'elle ne le suffoque en s'endormant dessus. 404
Enfans, comment peuvent estre preservez de devenir louches, tortus, bossus ou boiteux. 452
Enflure variqueuse des jambes & des cuisses des femmes grosses, leur cause. 121
Enflure œdemateuse des lévres de la partie honteuse, ses causes. 151
Enflures de la partie honteuse de la femme grosse sont tres-dangereuses, si elles procedent de l'inflammation qui est à la matrice. 152
Erysipele de la matrice est mortel. 152
Excretions fetides & cadavereuses qui sortent quelquefois de la matrice, ne sont pas toûjours signe que l'enfant qui est dedans soit mort. 242
Exemple admirable d'une femme qui a esté saignée quarante-huit fois durant une seule grossesse, & qui n'a pas laissé d'accoucher heureusement à terme d'un enfant qui se portoit bien. 104
Exemple d'une femme qui avoit quatre ou cinq enfans vivans, & qui avoit eu en toutes ses grossesses ses menstruës jusques au sixiéme mois. 131
Exemples de plusieurs femmes grosses qui sont mortes de perte de sang, avec leur enfant, pour n'avoir pas esté accouchées. 136
Exemples de plusieurs femmes grosses qui avoient des descentes de matrice. 146.147
Exemples de plusieurs femmes grosses, qui ayant avorté dans le tems qu'elles avoient la fiévre, sont mortes tres-peu de tems aprés. 166
Exemple de plusieurs femmes qui sont de-

venuës groſſes, quoy qu'elles portaſſent dans ce tems un peſſaire. 343
Exemple, *voyez* hiſtoire.
Exercice violent cauſe ſouvent l'avortement. 100
Experiences touchant les differens termes de l'accouchement, à compter du tems de la ſuppreſſion des mois. 172.173.174.175
Extraction ou expulſion du faux germe eſt d'autant plus difficile que le corps étrange qui eſt contenu dans la matrice eſt petit. 306. 307
Extraction de l'arriere-faix reſté dans la matrice aprés que le cordon en eſt rompu, comment doit eſtre faite. 210
Extraction de l'enfant mort en la matrice, comment doit eſtre faite. 299
Extraction de l'enfant mort ne doit eſtre differée, à cauſe de l'inflammation de la matrice. 299. 300
Extraction de l'enfant mort ne doit eſtre faite avec les crochets par le Chirurgien que quand ſes mains ne ſont pas ſuffiſantes. 303
Extraction de la mole & du faux germe, comment doit eſtre faite. 304

F.

FAux-germes, comment ſont diſtinguez des moles. 92
Faux germe, comment doit eſtre tiré de la matrice. 304
Faux-germes cauſent ſouvent à la femme de grandes pertes de ſang. 134. 307
Fecondité, ſes ſignes. 41. 42
Fecondité miraculeuſe arrivée à *Sara* femme d'*Abraham* dans une extrême vieilleſſe. 43
Femmes ſont ſujettes à toutes les indiſpoſitions des hommes, & à une infinité d'autres dont ils ſont exempts. 39. 40
Femmes groſſes ont quelquefois leurs menſtruës. 58. 131
Femme groſſe, comment ſe doit gouverner durant tout le cours de ſa groſſeſſe. 96
Femme qui a deſcente de matrice ne doit eſtre ſerrée dans ſes habits. 147
Femmes ſteriles ſont toûjours plus valetudinaires que les autres. 46
Femmes ſteriles ont l'orifice interne de la matrice plus petit & plus grêle que les autres. 150
Femmes groſſes ſont tres-ſujettes à faire de faux pas, à cauſe de l'éminence de leur ventre, qui les empêche de voir à leurs pieds. 165
Femme groſſe, comment ſe doit gouverner quand elle eſt à terme. 204. 205
Femme groſſe, comment ſe doit gouverner quand elle eſt en travail. 207
Femme, comment doit eſtre aidée en l'accouchement naturel, quand elle a un ou pluſieurs enfans. 213
Femmes qui uſent du coït peu de jours aprés eſtre accouchées, ont leurs vuidanges bien plus long-tems que celles qui s'en abſtiennent. 360
Femmes qui n'ont pas reglément leurs menſtruës, & celles qui ont ſouvent des pertes de ſang, ſont en danger qu'il ne leur vienne quelque *Cancer* à la matrice. 371. 373.
Figures des parties de la generation peuvent eſtre conſiderées par les perſonnes les plus chaſtes. 2
Figure de l'enfant en la matrice, *voyez* ſituation de l'enfant.
Filet de la langue des enfans nouveau-nez, le moyen de le bien couper. 410
Filles peuvent avoir des deſcentes de matrice auſſi-bien que les femmes. 335. 354
Fleurs blanches procedent du propre corps de la matrice. 27
Fleurs blanches ſont ſouvent cauſe de la ſterilité de la femme. 47
Fleurs blanches requierent pour leur curation l'uſage des remedes generaux,

avant l'application des particuliers à la matrice. 48
Fleurs blanches peuvent estre cause de la generation des moles, des faux germes, & des hydropisies de matrice. 51.52
Fleurs blanches sont quelquefois cause de l'avortement. 161
Flux de ventre de la femme grosse, ses causes. 126
Flux de ventre met la femme grosse en grand danger d'avorter. 127.159
Flux de ventre dure quelquefois deux ou trois mois à la femme grosse, sans la faire avorter, & se guerit incontinent aprés l'accouchement. 127. 128
Flux de ventre qui fait accoucher ou avorter la femme, la met souvent en tres-grand peril de la vie, s'il ne cesse incontinent aprés l'accouchement. 128
Flux de ventre de la femme nouvellement accouchée, ses causes. 175
Flux de ventre de la femme nouvellement accouchée, cause suppression des vuidanges. 375
Flux de ventre des petits enfans, ses causes, & les remedes qui y cõviennent. 434.435
Flux menstruël arrive quelquefois à la femme grosse jusques au cinquiéme mois de sa grossesse. 131
Flux menstruel de la femme grosse, en quoy est different de la perte de sang. 132. 134. 160
Flux menstruel, *voyez* menstruës.
Fœtus, quelles parties de son corps sont les premieres formées. 66
Fœtus en quel tems est entierement formé. 67. 68
Fœtus, en quel tems est animé. 69
Fœtus, voyez enfant.
Foiblesse des enfans nouveau-nez, ses causes, & le moyen d'y remedier. 408
Fondement clos de l'enfant nouveau-né, le moyen d'y remedier. 418
Fontaine de la teste de l'enfant nouveau-né, ce que c'est. 416
Formation de l'enfant, en quel tems est tout-à-fait achevée. 68

G.

GAlles qui viennent à la teste & à la face des petits enfans, leur cause, & le moyen d'y remedier. 440
Galle de la teste des petits enfans est mauvaise comme signe, mais elle peut estre bonne comme cause. 441
Generation, ce que c'est, & les conditions qui en sont requises. 2
Generation successivement reïterée rend les animaux immortels. 62
Generation, de quelle maniere elle se fait. 64
Generation se peut diviser en trois tems. 64
Geniture, ce que c'est. 64
Germe, *voyez* faux-germe.
Grossesse, ce que c'est, ses signes, & les differences de la vraye & de la fausse. 73.74
Fausse grossesse, ses differentes causes. 73
Fausses grossesses arrivent principalement aux femmes qui ne sont pas bien reglées en l'évacuation de leurs menstruës. 76

H

HEmorroïdes qui arrivent aux femmes grosses, leur cause. 123
Hemorroïdes qui arrivent aux femmes accouchées, leur remede. 346
Hernies du ventre arrivent quelquefois aux femmes; pour se serrer trop le corps dans leurs habits durant le tems de leur grossesse. 103
Hernies du ventre qui restent quelquefois aux femmes aprés l'accouchement, leurs causes, & les remedes qui y conviennent. 376
Hernie, comment peut estre distinguée de certaines tumeurs qui viennent quelque-

fois aux levres de la vulve des femmes. 153
Hernie charnuë ne ſe rencontre pas aux petits enfans, ny la variqueuſe. 439
Hernie aqueuſe des petits enfans ſe guerit ordinairement avec l'âge. 440
Hiſtoire d'une femme qui porta ſon enfant hors de ſon ventre dans une hernie ventrale durant tout le tems de ſa groſſeſſe, lequel on tira enſuite par l'operation ceſarienne. 378
Hiſtoire d'un homme boiteux de naiſſance, qui n'avoit que trois enfans mâles, qui nâquirent auſſi tous trois boiteux. 34
Hiſtoire de la naiſſance de l'Auteur, qui eſt venu au monde ayant la petite verole. 53
Hiſtoires de pluſieurs femmes, qui aprés avoir eſté penduës, ont eſté trouvées groſſes d'enfant, contre le ſentiment de ceux qui les avoient viſitées avant qu'elles euſſent eſté executées à mort. 57. 58
Hiſtoires de pluſieurs femmes qui ont eſté traitées comme hydropiques par des Medecins, quoy-qu'elles fuſſent ſeulement groſſes d'enfant. 59. 60
Hiſtoire tres-remarquable de la femme de Monſieur *Duvieux*, Maiſtre Chirurgien Juré à Paris, qui nonobſtant qu'elle ait eſté hydropique pendant neuf-ans entiers, n'a pas laiſſé de devenir groſſe durant ce tems par quatre fois, & d'accoucher heureuſement à terme d'enfans vivans. 59
Hiſtoire d'une femme qui aprés avoir crû eſtre groſſe durant dix mois entiers, ne vuida ſeulement au bout de ce tems que des eaux, & quelques vents, qui étoient enfermez en ſa matrice. 60
Hiſtoire d'une femme, dans le ventre de laquelle on trouva aprés ſa mort un petit *fœtus* de deux mois & demy, qu'on pretendoit avoir eſté engendré dans le *tuba uteri*. 69
Hiſtoire de Madame la Preſidente de *Neſmond*, qui eut une fauſſe groſſeſſe durant un an & demy. 76
Hiſtoire d'une femme groſſe de ſix mois, qui avoit l'orifice interne de ſa matrice dilaté à y mettre l'extremité du doigt & qui ne laiſſa pas de porter ſon enfant juſques à terme, & d'en accoucher aſſez heureuſement. 77. 78
Hiſtoire d'une autre femme groſſe qui un mois entier avant que d'accoucher, avoit l'orifice interne de ſa matrice dilaté de la largeur du poulce. 184
Hiſtoire de pluſieurs hommes, qui n'ayant que le teſticule gauche, n'ont pas laiſſé d'engendrer des enfans mâles auſſi-bien que des femelles. 82
Hiſtoires de pluſieurs femmes qui ont fait pluſieurs enfans à la fois, & d'une Comteſſe d'Hollande qui en fit trois cens ſoixante & cinq en une ſeule fois. 83. 84
Hiſtoire de quelques fémes qui étoient groſſes de moles, reſſentoient des mouvemens extraordinaires dans le vétre. 92. 93
Hiſtoires de pluſieurs enfans monſtrueux qui n'avoient point de cerveau ny de col. 94
Hiſtoire d'une femme, qui par une ſubite frayeur qu'elle eut de la mort inopinée de ſon mary, accoucha au terme de huit mois d'un enfant, auquel il eſt reſté un continuel tremblement des deux mains, comme avoit ſa mere lorſqu'elle accoucha de luy. 102
Hiſtoire d'une femme groſſe de ſix mois, qui eut pluſieurs accidens fâcheux, cauſez d'un violent effort que reçut un des ligamens larges de la matrice, par un faux pas qu'elle fit. 112
Hiſtoire de la femme d'un Avocat, qui enſuite d'une violente colique nephretique, accoucha au ſeptiéme mois de ſa groſſeſſe d'un enfant mort. 113
Hiſtoire d'une femme qui ne croyant pas eſtre groſſe, à cauſe qu'elle avoit ſes menſtruës, obligea ſon Medecin de luy ordonner pluſieurs remedes pour quel-

que incommodité qu'elle reſſentoit, leſquels la firent avorter d'un enfant de trois mois. 131

Hiſtoires remarquable de la ſœur de l'Auteur, qui mourut d'une grande perte de ſang, pour n'avoir pas eſté accouchée d'aſſez bonne heure. 137

Hiſtoire de pluſieurs femmes qui avoient des hydropiſies de matrice. 150.151

Hiſtoire de pluſieurs femmes groſſes, qui ayant des hydropiſies de matrice, ont vuidé beaucoup d'eau tout d'un coup, pluſieurs mois devant que d'accoucher. 151

Hiſtoire d'une vieille Dame Lorraine qui avoit depuis 25. ans une tumeur groſſe comme les deux poings à la levre gauche de ſa vulve, laquelle lui fut ouverte avec heureux ſuccez. 153

Hiſtoires de pluſieurs femmes qui ont eſté heureuſement traitées de la maladie venerienne durant leur groſſeſſe. 156.157. 158

Hiſtoire d'une femme qui eut de tres-grands accidens, cauſez par la retention de l'arrierefaix dans la matrice enſuite d'un avortement. 225

Hiſtoire d'une femme qui fut accouchée de deux enfans en une fois, dont l'un eſtoit mort, & l'autre eſtoit vivant; ce qui avoit donné ſujet de conteſtation entre cette femme, qui aſſuroit que l'enfant qu'elle portoit en ſon ventre eſtoit vivant, à cauſe des mouvemens qu'elle y ſentoit, & ſa Sage-femme qui ſoûtenoit le contraire, à cauſe des excretions fetides & cadavereuſes qui ſortoient de la matrice de cette femme, leſquelles procedoient de l'autre enfant qui eſtoit mort 242

Hiſtoire d'une femme qui eut une extraordinaire chûte de matrice, dans le temps de ſon accouchement. 255.256

Hiſtoire remarquable de la mort de la femme de Monſieur *Poupar*, Maître Chirurgien Juré à Paris, arrivée pour n'avoir pas eſté ſecouruë aſſez à temps comme il eſtoit requis dans ſon accouchement; où ſon enfant ſe preſentoit par le coſté de la teſte. 262.263

Hiſtoire d'un enfant qui eſtoit extraordinairement hydropique dans le ventre de ſa mere, & la maniere dont il en fut tiré. 269

Hiſtoire d'une femme qui étant reduite à l'agonie par de violentes convulſions, fut preſervée de la mort par l'accouchement. 294.295

Hiſtoire de Madame de *S. Iu* qui mourut en convulſion, pour n'avoir pas eſté ſecouruë aſſez à temps dans ſon accouchement. 295

Hiſtoire d'une femme qui aſſuroit fauſſement qu'on lui avoit tiré ſon enfant du ventre par l'operation ceſarienne. 311

Hiſtoire d'Edoüard VI. Roy d'Angleterre, qui fut tiré du ventre de ſa mere vivante, par l'operation ceſarienne, dont elle mourut enſuite. 315

Hiſtoire d'une femme nouvellement accouchée, qui penſa mourir d'une grande perte de ſang, qui n'étoit entretenuë que par une grande colique, cauſée de la retention de quantité d'excremens endurcis, & de beaucoup de vents, qui étoient dans les inteſtins. 335.336

Hiſtoire d'une femme qui mourut une heure & demie aprés eſtre accouchée, pour n'avoir pas promptement remedié à une chute de Matrice qui lui arriva incontinent aprés ſon accouchement. 340

Hiſtoire de la femme d'un Chirurgien qui mourut par l'ignorance d'un autre Chirurgien qui lui avoit tiré fortement le corps de la Matrice, dont elle avoit une deſcente, penſant que ce fut un corps étrange qu'il vouloit extirper. 341

Hiſtoire d'une Demoiſelle qui eut durant

quatre ans une iſſuë involontaire de l'urine, enſuite d'un mauvais accouchement, & qui mourut au bout de ce temps. 350
Hiſtoire de la femme d'un Avocat, qui enſuite d'un avortement eut la Matrice ſcyrrheuſe, & d'une groſſeur prodigieuſe durant plus de huit mois, laquelle ne laiſſa pas d'en guerir parfaitement. 370
Hiſtoires de pluſieurs femmes qui furent heureuſement delivrées de faux germes, qui les avoient miſes en tres-grand danger de la vie. 308
Hiſtoire tres-remarquable d'une fille, qui depuis l'âge de 16. ans juſques à celuy de 30. a continuellement porté ſa matrice chute d'une groſſeur prodigieuſe. 345
Hiſtoires de deux enfans qui furent étouffez par leurs nourrices, qui s'étoient endormies ſur eux en leur donnant à tetter. 404
Hiſtoire d'un enfant qui mourut aprés l'ouverture d'un apoſteme de l'umbilic. 426
Hydroceles des petits enfans ſe gueriſſent ordinairement avec l'âge. 435
Hydrocephale, ce que c'eſt. 417
Hydropiſie de Matrice, ce que c'eſt. 148. 149. ſes differences, & ſes cauſes. 149. ſes ſignes. 150
Hydropiſie de Matrice ſurvient quelquefois à la femme groſſe d'enfant. 151
Hydropiſie de matrice peut bien ſucceder à la generation de l'enfant; mais non point la generation de l'enfant à l'hydropiſie de matrice. 151
Hydropiſie du ventre de l'enfant empêche quelquefois ſa ſortie de la matrice. 267. 268

I

INflammation de la matrice ne doit pas faire differer l'extraction de l'enfant mort qui la cauſe. 300
Inflammation des lévres externes de la vulve eſt ſouvent un effet & une communication de celle qui eſt au dedans de la matrice, laquelle eſt tres-dangereuſe. 152
Inflammation des mammelles de la femme nouvellement accouchée, ſes cauſes, & le moyen d'y remedier. 378.379
Inflammation du nombril des enfans nouveau-nés, ſes cauſes, & le moyen d'y remedier. 424
Inflammation des eines & des cuiſſes des petits enfans, ſa cauſe, & le moyen d'y remedier. 427
Inſtrumens propres à faire l'extraction de l'enfant mort ne doivent eſtre mis en uſage par le Chirurgien que quand ſes mains ne ſont pas ſuffiſantes. 303
Inſtrumens propres à tirer l'enfant mort ne doivent pas eſtre mis en la main d'un ignorant. 320
Jumeaux ne laiſſent pas de vivre, quoy que de different ſexe. 85
Jumeaux comment peuvent eſtre diſtinguez des enfans qui pourroient avoir eſté engendrez par ſuperfetation. 88
Jumeaux ſont ſeparez l'un de l'autre dans la matrice par le moyen de leurs membranes & de leurs eaux qu'ils ont chacun en particulier. 191. 195

L

LAit aux mammelles de la femme n'eſt pas toûjours un ſigne certain qu'elle eſt groſſe ou accouchée. 74
Lait des mammelles ne ſe peut évacuer par la matrice. 358
Lait eſt fait de chyle & non de ſang. 382
Lait ſeul ſuffit pour la nourriture de l'enfant nouveau-né durant les premiers mois. 402
Lait recemment trait a en ſoy certains eſ-

peits ſubtils qui s'évaporent quand il eſt vieux. 403

Ligamens de la matrice qui ſont quatre. 19

Ligamens ronds de la matrice cauſent quelquefois les ſtupeurs & douleurs que les femmes ſentent aux eines & aux cuiſſes, durant la groſſeſſe. 19

M

MAladies des femmes different grandement de celles des hommes. 40

Maladie venerienne des femmes groſſes, comment ſe communique à leur enfant. 153

Maladie venerienne de la femme groſſe, nature ne peut pas preſerver l'enfant de la malignité de ce venin, quoy qu'elle puiſſe corriger d'autres defauts des peres & meres. 154

Maladie venerienne eſt toute d'une meſme eſpece dans ſon eſſence, & n'eſt diſtinguée que par ſes differens degrez. 154

Maladie venerienne, ſçavoir ſi la femme en en peut eſtre traitée durant la groſſeſſe. 154

Comment la femme groſſe en doit eſtre traitée. 155

Maladie venerienne des petits enfans, ſes cauſes, & le moyen d'y remedier. 448

Maladie aiguë qui ſurvient à la femme groſſe, la met en grand danger d'avorter, ou meſme de mourir, comme il eſt arrivé à l'Imperatrice. 159

Mammelles dont les bouts ſont écorchez ou ulcerez, ou tout-à-fait emportez, comment on y doit remedier. 388

Mammelles de la bonne nourrice, comment doivent eſtre. 455

Maniere de ſecourir la femme groſſe qui a une grande perte de ſang. 136.137

Maniere de ſecourir la femme quand elle commence d'eſtre en travail d'enfant. 201

Maniere de ſecourir la femme en ſon accouchement quand elle a un un pluſieurs enfans. 213

Maniere de delivrer la femme de ſon arrierefaix en l'accouchement naturel. 217. 218

Maniere de tirer l'arrierefaix reſté dans la matrice, aprés que le cordon eſt rompu. 220

Maniere de ſecourir la femme en l'accouchement laborieux & difficile, & en celui qui eſt contre nature. 230.231

Maniere d'accoucher la femme dont l'enfant preſente un ou deux pieds les premiers. 245

Maniere de mettre la teſte de l'enfant dans une bonne ſituation, quand on le tire par les pieds. 248.249

Maniere de tirer la teſte de l'enfant ſeparée de ſon corps, & demeurée ſeule en la matrice. 249

Maniere d'aider la femme dans ſon accouchement, quand la teſte de l'enfant pouſſe au devant d'elle le corps de la matrice en dehors. 253

Maniere de faire extraction de l'enfant, quand venant la teſte la premiere il ne peut ſortir, à cauſe qu'elle eſt trop groſſe, ou parce que les épaules ne peuvent pas ſe dilater ſuffiſamment. 256

Maniere d'aider la femme en l'accouchement où l'enfant ſe preſente par le coſté de la teſte, comme auſſi en celuy où il vient la face premiere. 261

Maniere d'accoucher la femme quand le corps de l'enfant demeure arrêté au paſſage par les épaules, aprés que la teſte eſt entierement ſortie. 266

Maniere d'aider la femme en l'accouchement où l'enfant preſente une ou deux mains avec la teſte. 370

Maniere d'acoucher la femme, quand l'enfant preſente une ou deux mains ſeules. 271

Maniere d'accoucher la femme, quand l'enfant preſente les pieds & les mains enſemble. 275
Maniere de tirer l'enfant, quand il preſente les genoux. 277
Maniere d'accoucher la femme dont l'enfant preſente l'épaule, ou le dos ou le cul. 278
Maniere d'accoucher la femme dont l'enfant preſente le ventre, ou la poitrine, ou le coſté. 280
Maniere d'accoucher la femme quand il y a pluſieurs enfans qui ſe preſentent en mauvaiſe poſture. 282
Maniere d'accoucher la femme quand le cordon de l'umbilic ſort devant l'enfant. 286
Maniere d'accoucher la femme quand l'arrierefaix ſe preſente le premier, ou eſt tout-à-fait ſorty. 289
Maniere de ſecourir la femme en l'accouchement qui eſt accompagné de grande perte de ſang ou de convulſion. 292
Maniere d'accoucher la femme, quand l'enfant eſt hydropique, ou monſtrueux. 296
Maniere de faire extraction de l'enfant mort dans la matrice. 299
Maniere de faire extraction de la mole & du faux germe. 304
Maniere de faire l'operation ceſarienne aprés que la femme eſt morte. 309
Maniere de remedier aux contuſions & déchirures des parties exterieures de la matrice, cauſées par l'accouchement. 347
Maniere de bien couper le filet de la langue à l'enfant nouveau-né. 400
Marques rouges du viſage, avec leſquelles pluſieurs enfans naiſſent, ne procedent pas de l'envie que leurs meres ont eu de boire du vin, comme on croit ordinairement. 52
Matrice eſt cauſe de la pluſpart des maladies des femmes. 1
Matrice, ſa deſcription. 11
Matrice eſt l'égout de toutes les impuretez du corps de la femme. 20
Matrice eſt tres-mince dans les derniers mois de la groſſeſſe. 13.14
Matrice, ſa membrane propre eſt la plus épaiſſe de toutes celles des autres parties du corps quand la femme n'eſt pas groſſe. 17
Matrice, ſa ſubſtance devient ſi mince dans la groſſeſſe, qu'on a vû quelquefois des femmes à qui elle s'étoit crevée, à cauſe de ſa trop grande diſtenſion. 16
Matrice reçoit du ſang des arteres ſeulement, & non pas des veines. 18
Matrice, ſelon *Platon*, eſt ſemblable à un animal ſans raiſon. 18
Matrice de la femme n'a qu'une ſeule cavité. 229.31.83.201
Matrice de la pluſpart des autres animaux eſt partagée en deux parties, & en pluſieurs cellules. 31.83.201
Matrice embraſſe toûjours tres-étroitement ce qu'elle contient, & ne laiſſe jamais aucun vuide dans ſa capacité. 87
Matrice ne peut rien ſouffrir de contenu dans ſa capacité aprés l'accouchement. 354
Matrice a eſté entierement extirpée à quelques femmes ſans en mourir, au rapport d'*Aëtius*, & de *Paul Æginete*. 341
Meconium, ce que c'eſt. 398
Membrane *allantoïde* ne ſe trouve jamais au *fœtus* humain. 185
Membranes de l'enfant ſont ſeulement deux, qui ſont contiguës l'une à l'autre, ſçavoir le *chorion* & *l'ammios*. 187.188
Membranes de l'enfant, leur deſcription. 187.188
Membranes de l'enfant ſe rompent toûjours au devant de ſa teſte en l'accouchement naturel. 170
Membranes de l'enfant ne ſont rompuës en l'accouchement naturel par le pietine-

ment de ſes pieds, comme on croit ordinairement. 170
Membranes de l'enfant reſiſtent à l'attouchement, & paroiſſent au doigt d'autant plus ou moins dures & tenduës, que les douleurs de l'accouchement ſont plus ou moins fortes. 183. 184
Membranes de l'enfant ſe preſentent les premieres au paſſage dans le tems de l'accouchement. 184
Menſtruës, ou ſang menſtruel, ce que c'eſt. 35
Menſtruës, qui paroiſſent quelquefois à la femme groſſe, viennent des vaiſſeaux qui ſe terminent à l'orifice interne de la matrice. 15. 131. 132
Menſtruës ne paroiſſent qu'à la femme, & non aux autres animaux. 35
Menſtruës n'ont aucune malignité, ſi la femme eſt ſaine. 36
Menſtruës, differentes opinions touchant leur evacuation periodique. 37
Menſtruës, de quels vaiſſeaux elles procedent, quand la femme n'eſt pas groſſe. 36. 37
Menſtruës ſont entierement ſupprimées, ou coulent tres-peu, & ſans regle, quand la matrice eſt ſcyrrheuſe. 369
Mois, *voyez* menſtruës.
Mole, ce que c'eſt. 89. ſes ſignes. 91
Mole ne peut eſtre engendrée ſans l'uſage du coït. 89
Moles procedent toûjours des faux germes. 75. 304
Moles reſtent ſouvent en la matrice aprés le terme de l'accouchement, à cauſe de adherance. 75
Moles ſont appellées faux germes, quand la matrice s'en décharge avant le deuxiéme mois. 75
Moles ne s'engendrent que dans la matrice de la femme. 91
Moles demeurent quelquefois durant toute la vie de la femme dans la matrice, & la font certainement mourir s'il ne s'en fait qu'une méme chair avec la ſubſtance de la matrice. 96. 306
Mole, comment ſon extraction doit eſtre faite. 304
Mouvement de l'enfant, en quoy eſt different de celuy de la mole. 74. 92
Mouvement de l'enfant ſe ſent quelquefois dés le deuxiéme mois de la groſſeſſe, & méme encore plûtoſt. 75
Mouvement de l'enfant mâle ne ſe ſent pas plûtoſt que celuy de la femelle. 76
Mouvement circulaire du ſang comment ſe fait aux parties inferieures du corps. 121
Mouvement violent, de telle nature qu'il ſoit, eſt capable d'exciter l'avortement à la femme groſſe. 160
Moyen, *voyez* maniere.
Mules engendrent parfois, quoy que tres-rarement. 41

N

NAture peut bien corriger quelques défauts des peres & des meres, & en preſerver leurs enfans, mais non point du venin de la maladie venerienne. 154
Nature ne peut eſtre aſſujettie aux loix que les hommes peuvent faire, pour limiter les differens termes de l'accouchement 176
Nimphes de la matrice, ce que c'eſt. 23
Nombril, *voyez* umbilic, & cordon de l'umbilic.
Nourrice, quelles conditions luy ſont neceſſaires. 455
Nourrice peut uſer du coït, pourvû que ce ſoit avec ſon mary, & trés-moderément. 439

O

OBſervations que le Chirurgien doit faire avant que d'entreprendre les accouchemens contre nature. 232. 323

Obſervation neceſſaire touchant la maniere de ſecourir la femme en ſon accouchement où l'arrierefaix ſe preſente le premier. 290
Obſervation neceſſaire touchant la maniere de faire extraction de la teſte de l'enfant mort. 258. 259
Obſervation particuliere pour connoître ſi la femme groſſe dont l'orifice interne de la matrice paroiſt quelque peu dilaté, eſt veritablement en travail. 183. 184
Obſervation conſiderable pour bien délivrer la femme dont l'arrierefaix eſt reſté dans la matrice, aprés que le cordon en eſt rompu, & pour l'extraction des faux germes. 222. 221. 38
Obſervation neceſſaire ſur l'uſage des remedes dont on ſe ſert ordinairement mal à propos, pour procurer l'expulſion de l'arrierefaix, ou de l'enfant mort, ou du faux germe reſté dãs la matrice. 326. 300. 308.
Obſervation particuliere touchant l'extraction de l'enfant mort, qui preſente la teſte de coſté. 302
Obſervation neceſſaire pour faire en ſorte que le lait puiſſe profiter aux malades qui en uſent. 375
Operation ceſarienne ne ſe doit jamais pratiquer qu'aprés la mort de la femme. 310. 316
Orifice interne de la matrice, ſa deſcription. 29
Orifice interne de la matrice exactement fermé, ſans dureté, & dans une bonne ſituation eſt ſigne de groſſeſſe. 55. 73. 74
Orifice interne de la matrice eſt molet, & dans une diſpoſition naturelle aux femmes groſſes, mais il eſt dur à celles qui ont quelque tumeur en cette partie. 56. 57
Orifice interne de la matrice de la femme groſſe s'ouvre quelquefois ſans que la femme ſoit en travail d'enfant. 78. 180
Orifice interne de la matrice de quelle maniere il eſt diſpoſé, ſelon les differens tems de la groſſeſſe. 79
Orifice interne de la matrice eſt bien plus petit & plus greſle aux femmes ſterriles qu'aux autres. 150
Ouraque n'eſt qu'un ſimple ligament, qui n'eſt jamais percé, & qui ne ſort pas hors du nombril de l'enfant. 190.

P

PArfums mettent la femme groſſe en grand danger d'avorter. 156
Parties de la femme qui ſervent à la generation. 1
Partie honteuſe, ſa deſcription, & celle des autres parties qui s'y rencontrent. 212
Parties du corps de l'enfant, quelles ſont les premieres formées. 66
Paſſions de l'ame font ſouvent avorter la femme groſſe, quand elles ſont violentes. 162
Perte de ſang, *voyez* ſang.
Peſſaires peuvent eſtre utilement portez par les femmes groſſes, qui ont des deſcentes de matrice, juſques à l'heure de l'accouchement. 146. 147
Peſſaires propres pour retenir la matrice en ſa ſituation naturelle, leurs differences. 337. 338. 342
Peſſaires n'empêchent pas la femme d'uſer du coit, ni meſme de devenir groſſe, quand ils ſont bien-faits. 343
Peſſaires ſe doivent introduire dans le col de la matrice ſeulement, autrement dit le *vagina*, & non pas dans la propre cavité de ſon fond, comme veut *Rouſſet*. 343. 344
Placenta : voyez Arrierefaix.
Poil, maladie des mammelles, ce que c'eſt, ſes ſignes, ſes cauſes, & les remedes qui y conviennent. 382. 383
Poſtures contre nature dans leſquelles l'enfant ſe peut preſenter pour venir au monde, ſont quatre en general. 237
Poſture de l'enfant, *voyez* ſituation.

Precipitation de matrice n'arrive pas ordinairement aux femmes groſſes. 146
Precipitation de matrice, *voyez* deſcente de matrice.
Pucelage de la femme ne peut pas eſtre connu par la ſeule effuſion du ſang dans le premier coït. 23.24
Pucelage des femmes ne peut eſtre connu que par conjecture, tirée de la diſpoſition des caruncules mirtiformes. 28
Purgatifs violens provoquent l'avortement. 105.108

R

REfutation de la principale raiſon ſur laquelle on pourroit établir la pretenduë neceſſité de faire l'operation ceſarienne durant que la femme eſt vivante. 313
Regime que la femme groſſe doit obſerver. 96
Regime de vivre que l'accouchée doit obſerver durant tout le temps de ſa couche; quand elle n'eſt accompagnée d'aucuns accidens. 329
Regime de vivre de l'enfant nouveau-né. 401
Relaxation de Matrice, *voyez* deſcente de matrice.
Remedes generaux doivent toûjours preceder l'application des particuliers à la matrice pour la curation des fleurs blanches 48
Remedes convenables aux parties baſſes, au ventre, & aux mammelles de la nouvelle accouchée. 324
Remedes propres à faire évader & tarir le lait aux femmes qui ne veulent pas eſtre nourrices. 331
Remedes convenables à la grande perte de ſang de la femme accouchée. 336
Remedes convenables pour procurer l'évacuation des vuidanges de la femme nouvellement accouchée. 362
Remedes qui ſont propres au flux de ventre de la femme accouchée, ſont contraires à la ſuppreſſion des vuidanges, & ceux qui conviennent à cette ſuppreſſion ne ſont pas bons pour le flux de ventre. 376
Remedes appliquez ſur les mammelles où il y a inflammation ne doivent avoir aucune aſtriction. 380
Renverſement entier de la matrice ne peut jamais arriver qu'incontinent aprés l'accouchement. 339
Rougeole des petits enfans, ſa cauſe, & le moyen d'y remedier. 442.443

S

SAge-femme doit laiſſer percer les eaux de l'enfant d'elles meſmes, quand l'accouchement eſt naturel. 209
Sages-femmes doivent faire ſecourir par le Chirurgien le plûtoſt qu'elles pourront, la femme dans ſon accouchement, quand l'enfant ſe preſente en toute autre poſture que dans la naturelle. 210.211
Saignée eſt le principal remede pour l'inflammation de matrice. 367
Saignée du bras eſt preferable à celle du pied pour l'inflammation de matrice. 364
Saignée eſt tres-convenable aux femmes qui ſont ſujettes à tomber en convulſion dans le temps de leur accouchement, & doit eſtre faite auſſi-toſt qu'elles commencent d'être en travail. 296
Saignée ſeroit ſouvent plus utile aux femmes dans le premier mois de la groſſeſſe, que d'eſtre differée, comme on fait ordinairement, juſques aprés le quatriéme mois. 104
Saignée eſt ſouvent tres-utile à la femme qui eſt en travail d'enfant. 208
Saignée du pied n'eſt pas convenable dans

le commencement de la curation du scyrrhe de la matrice. 370
Sang en trop grande abondance est quelquefois cause de l'avortement. 161
Sang menstruel, ce que c'est. 35
Sang menstruel n'a aucune qualité maligne, & ne differe point de celui qui est au reste du corps de la femme, si elle est saine. 36.42
Sang menstruel, la cause de son évacuation periodique. 36
Sang menstruel, quels vaisseaux servent à son évacuation, quand la femme n'est pas grosse. 35
Sang menstruel qui paroist quelquefois à la femme grosse, de quels vaisseaux il sort. 18. 131
Perte de sang qui arrive à la femme grosse, en quoy differe du flux menstruel. 131. 133
Perte de sang qui arrive à la femme grosse, ses causes, & le moyen d'y remedier. 135
Perte de sang de la femme grosse la fait souvent avorter. 160
Perte de sang qui arrive à la femme nouvellement accouchée, ses causes, & les remedes qui y conviennent. 333
Sang des vaisseaux umbilicaux ne doit jamais estre repoussé dans le ventre de l'enfant nouveau-né. 334.336
Sang superflu est journellement déchargé dans l'intestin *duodenum* par le canal hepatique. 398
Sang menstruel, son residu n'est pas cause de la petite verole des petits enfans, comme quelques-uns croyent. 442
Section cesarienne ne doit jamais estre faite qu'aprés la mort de la femme. 310. 315
Semence, ce que c'est. 32.33
Semence est cause par sa qualité de la generation des differens sexes. 31
Semence masculine & feminine se rencontre en l'homme & en la femme. 31
Semence & sang menstruel, comment sont principes de la generation. 33
Semence est engendrée du seul sang des arteres, & non de celui des veines. 33 82
Semence procede de toutes les parties du corps, selon Hipocrate. 33.67
Semence contient en elle par puissance la forme & l'idée de toutes les parties du corps. 33.51
Semence est plus abondante en l'homme, à proportion de son corps, qu'en tous les autres animaux. 35
Semence n'est pas un excrement. 35
Semences sont souvent corrompuës par une trop grande abondance de sang menstruel, qui en cause l'effluxion ou la generation d'un faux germe. 65
Sexes, leur diversité est requise en toute generation parfaite. 62
Scyrrhe de la matrice degenere souvent en *cancer*, ses causes, & ses signes. 369. 370
Signes de la fecondité & de la sterilité des femmes. 42
Signes de la conception. 54
Signes pour connoistre les differens temps de la grossesse. 77
Signes pour connoistre que la femme est grosse d'un mâle ou d'une femelle, ou qu'elle a plusieurs enfans. 80
Signes pour connoître & distinguer les enfans jumeaux d'avec ceux qui pourroient avoir esté engendrez par superfetation. 88
Signes de la mole. 89
Signes pour connoître si le sang qui sort quelquefois de la matrice de la femme grosse vient de quelque évacuation menstruelle, ou si c'est une veritable perte de sang. 132.133
Signes pour connoître l'hydropisie de matrice. 150
Signes pour connoître l'avortement prochain. 163.164

Signes qui precedent, & qui accompagnent l'accouchement naturel, & les signes de celui qui est contre nature. 181
Signes de l'accouchement contre nature. 185 185
Signes qui font distinguer le corps de l'arriere-faix d'avec celui de la matrice, quand il arrive qu'il y est resté aprés l'accouchement, à cause que le cordon en est rompu. 221
Signes qui font connoître que l'enfant est vivant, ou mort dans la matrice. 235
Signes qui font connoître que l'enfant se doit certainement presenter en quelque mauvaise posture dans le temps de l'accouchement. 245
Signes des bonnes & loüables vuidanges de la matrice. 360
Signes du scyrrhe de la matrice. 368
Signes du *cancer* de la matrice. 371
Signes qui font connoître que les dents des petits enfans sont prestes à percer. 432
Signes de la petite verole. 443
Signes qui font connoître si l'enfant qui a la maladie venerienne, l'a apporté en naissant, ou si c'est sa nourrice qui la lui a communiquée. 449
Situation de l'enfant dans la matrice, selon les differens temps de la grossesse. 101.201
Situation naturelle en laquelle l'enfant doit venir au monde. 177
Situation mauvaise de l'enfant est la cause la plus frequente de la difficulté de l'accouchement. 185
Situation premiere de l'enfant est ordinairement changée vers le huitiéme mois de la grossesse. 204
Situation que doit avoir la femme, lorsqu'elle est preste d'accoucher. 213
Situation en laquelle le Chirurgien doit mettre la femme, quand il veut faire extraction de l'enfant par l'operation de la main. 233.234
Sortie de l'enfant doit estre laissée à l'œuvre de nature bien reglée. 100
Sterilité de la femme, ses signes, & ses causes. 41
Sterilité de la femme est beaucoup plus frequente que l'impuissance de l'homme. 41
Sterilité rend la femme tres-souvent valetudinaire. 46
Sterilité est quelquefois guerie par le moyen de l'âge, qui change le temperamment de la femme. 47
Sterilité naturelle est incurable, si le defaut est grand. 48
Superfetation, ce que c'est. 85. ses signes. 87
Superfetation peut bien être évitée, mais non pas la generation des jumeaux. 88
Suppression d'urine qui arrive à la femme grosse, sa cause. 115
Suppression des menstruës ne peut souvent pas faire reconnoître precisément le tems de la grossesse de la femme. 167. 168
Suppression des vuidanges, quels accidens elle cause à la femme nouvellement accouchée. 361.362
Suppression des vuidanges qui doivent être évacuées aprés l'accouchement, est beaucoup plus prejudiciable à la femme que la suppression des menstruës ordinaires 362
Suppression des vuidanges, quelles sont ses causes. 362
Substance de la matrice devient d'autant plus mince qu'elle s'étend dans la grossesse. 13

T

TEmps de la grossesse de la femme n'est pas toûjours connu par la grande tumeur de son ventre. 79
Temps de la grossesse de la femme ne peut pas estre certainement connu par la seule suppression de ses menstrues. 171

Tems de l'accouchement, ſes differences. 168. 169
Teſte de l'enfant nouveau-né dont les futures ſont trop ouvertes, ne doit pas eſtre trop comprimée. 416
Teſte de l'enfant mort doit eſtre tirée toute entiere, ſans la depecer autant qu'il eſt poſſible. 259
Teſte de l'enfant mort ne fait pas ſi bien le paſſage des autres parties de ſon corps, à cauſe de ſa molleſſe, que quand l'enfant eſt vivant. 266
Teſticules des femmes, leur compoſition differente de ceux des hommes. 6
Teſticule gauche eſt auſſi diſpoſé à la production d'un enfant mâle, qu'à celle d'une femelle. 81
Teſticule droit d'une femme morte enſuite d'une hydropiſie de matrice, fut trouvé d'une groſſeur prodigieuſe. 8
Teſticules des femmes ſont pleins de petits œufs, dont l'enfant eſt engendré (à ce que s'imaginent quelques modernes) comme le poulet l'eſt de l'œuf d'une poule. 7
Teſticules des femmes ont ſouvent quelque vice de conformation. 8
Toux qui arrive à la femme groſſe, ſes differentes cauſes. 118
Toux violente fait ſouvent avorter la femme groſſe. 118
Trenchées qui viennent à la femme nouvellement accouchée, leurs differentes cauſes, & les remedes qui y conviennent. 351
Trenchées & douleurs de ventre qui viennent aux enfans nouveau-nés, leurs cauſes, & les moyens d'y remedier. 421
Tumeur du nombril de l'enfant nouveau-né, appellée *exomphale*, ſa cauſe, & le moyen d'y remedier. 424. 425
Tumeur qui eſt quelquefois au deſſus de la teſte de l'enfant qui vient de naiſtre, ſa cauſe, & le moyen d'y remedier. 413

V

Vagina, voyez col de la matrice.
Vaiſſeaux ſpermatiques, appellez préparans, leur deſcription. 5
Vaiſſeaux deferans, autrement dits éjaculatoires, leur deſcription. 8
Vaiſſeaux de la matrice ſont beaucoup plus amples qu'à l'ordinaire, dans le tems de la groſſeſſe. 6. 334
Vaiſſeaux de la matrice qui ſont ouverts dans le tems de l'accouchement, ne ſe renferment point qu'aprés qu'elle a eſté vuidée de tout ce qu'elle contenoit. 134. 285. 289
Vaiſſeaux umbilicaux, leur nombre. 195
Varices qui arrivent aux jambes & aux cuiſſes des femmes groſſes, quelle en eſt la cauſe. 121
Veine umbilicale eſt unique au cordon de l'enfant. 194
Veine umbilicale n'a point de valvules 199
Ventre des femmes groſſes devient plus ridé aprés leur accouchement qu'il ne feroit, quand elles ſe ſerrent trop le corps dans leurs habits durant la groſſeſſe. 103
Ventre de la femme ne doit eſtre aucunement ſerré par ſes vêtemens, dans le tems de l'accouchement. 208
Ventre de la femme qui a une deſcente de matrice, ne doit eſtre comprimé par aucun bandage. 345
Verole groſſe, *voyez*, maladie venerienne.
Petite verole des enfans, ſes cauſes, & le moyen d'y remedier. 442
Vers s'engendrent quelquesfois dans la matrice. 372
Veſſie de l'urine devient épaiſſe à meſure qu'elle ſe contracte en ſe vuidant, comme fait la matrice. 14
Vie de la mere eſt preferable à celle de l'enfant. 260. 316
Vin eſt le meilleur & le plus naturel de tous les cardiaques. 224
Vin emetique eſt pernicieux aux femmes qui ſont en convulſion dans le tems de l'accouchement. 293

Virginité de la femme ne peut estre connuë que par conjecture. 28
Ulceres de la bouche des petits enfans, leurs causes, leurs differences, & le moyen d'y remedier. 428
Ulceres chancreux de la matrice sont toûjours inégaux, sordides & puants. 372
Umbilic de l'enfant nouveau-né, de combien de vaisseaux est composé. 196
Umbilic, la sortie de son cordon devant l'enfant luy cause une suffocation soudaine, si on n'y remedie promptement par l'accouchement. 229
Umbilic de l'enfant, comment doit estre lié & retranché. 287
Umbilic de l'enfant, à quelque distance que son cordon soit lié, il tombe toûjours proche du ventre. 393
Umbilic, *voyez* cordon de l'umbilic.
Vomissement qui arrive à la femme grosse, ses causes. 105
Vomissement qui vient à la femme sur les derniers mois de sa grossesse, ne cesse pas pour l'ordinaire qu'elle ne soit accouchée. 106. 107
Vomissement violent & frequent est cause d'avortement. 159
Vomissement qui arrive à la femme qui est en travail, aide à redoubler les douleurs de l'accouchement. 182
Vomissement des petits enfans, ses causes, & le moyen d'y remedier. 435
Vrine n'est aucunement la matiere des eaux, qui sont avec l'enfant dans la matrice. 189.190
Vuidanges qui coulent de la matrice aprés l'accouchement, ce que c'est, d'où elles viennent, & les signes des bonnes & des mauvaises. 355
Vuidanges coulent toûjours tres-peu quand la matrice souffre inflammation. 366.367

Fin de la Table des Matieres.

AVIS AU RELIEVR

Pour bien placer les Figures qui n'ont pas été imprimées en leur lieu.

T*ab*	1	*pag.* 2
Tab.	2	4
Tab.	3	10
Tab.	4	11
Tab.	5	20
Tab.	6	25
Tab.	7	26
Tab.	8	72
Tab.	9	188
Tab.	11	196
Fig.	12	271
Fig.	23	273
Fig.	24	310
Fig.	27	

DISSERTATION SUR LA GENERATION des Animaux.

LA generation par le moyen dequoy Dieu a procuré à chaque eſpece d'animaux, une durée perpetuelle qu'il n'a pas voulu donner à chaque individu, eſt envelopée de tant de tenebres, que la raiſon a bien de la pèine à voir clair dans une matiere où tous les ſens luy refuſent leur ſecours. Les Galeniſtes ont crû comme M. Mauriceau, que les deux ſemences du mâle & de la femelle ayant été retenuës dans la matrice, leur matiere & leur vertu s'uniſſoient en ce meſme moment de telle ſorte que des deux il ne ſe faiſoit qu'un ſeul & meſme corps & une meſme vertu, aprés quoy la matrice reduiſoit par ſa chaleur, de puiſſance en acte les facultés de ces ſemences, ſe ſervant des eſprits dont elles abondent comme d'inſtrumens pour tracer les premiers lineamens de toutes les parties.

Pour détruire cette opinion il n'y a qu'à dire avec Ariſtote que les femelles ne fourniſſent point de ſemence dans le congrés; ce qui eſt effectivement conforme à l'experience, car la liqueur par exemple que les femmes repandent alors, & que tous les anciens ont priſe pour de la ſemence, n'en eſt point comme il paroîtra à ceux qui conſidereront que cette liqueur ſort ſeulement vers le Clytoris, rarement dans le fourreau & qu'elle n'entre jamais dans la matrice. De plus elle n'a point la conſiſtence de la ſemence & il y a aparence qu'elle contient peu d'eſprit, puiſque les femmes debauchées qui en jettent pluſieurs fois tous les jours s'en trouvent peu ou point affoiblies, au lieu que les hommes ſont toûjours abbatus & fatigués aprés le congrés à cauſe des eſprits d'où depend la vigueur, qui ſont ſortis avec la ſemence. En un mot cette matiere ne peut pas être une veritable ſemence, puiſque l'elaboration s'en fait dans des glandes ſimples non pas dans les teſticules qui en ſont les organes propres. Mais quand nous acorderions que les femelles ont veritablement de la ſemence, eſt-il poſſible de comprendre comment une liqueur qui paroit homogene, telle qu'eſt la matiere que les animaux fourniſſent

pour la generation & qui n'est capable que de fermentation, de condensation de rarefaction, de coagulation, & de précipitation, se change & se forme elle-méme en des organes infiniment differens, ou que la matrice puisse faire ce changement par sa faculté formatrice à moins qu'on ne luy acorde une intelligence infinie qu'on voit qui preside necessairemenr à ce chef-d'œuvre.

Quelques Philosophes qui n'admettent point de facultez, & qui connoissent que Dieu en tous ses ouvrages est toûjous semblable à soy-méme, ont remarqué judicieusement que tout étoit produit par les mouvemens de la matiere. Ainsi suivant eux la méme necessité qui fait que les plãtes aprés un certain temps poussent une semence dont elles en engendrent de semblables, fait aussi que les animaux ont dans un certain âge de la semence qui doit absolument sortir & produire un animal de même nature pourvû que les conditions s'y rencontrent. Dans l'homme par exemple, l'humidité de l'enfance étant dissipée, la chaleur a plus de force, & il se trouve par son moyen dans le sang plus de particules propres à nourrir les parties, & à reparer la perte qu'elles font qu'il n'en faut pour cet usage. De maniere qu'un grand nombre de ces particules déja prestes de passer dans toutes les parties, où elles ont été portées par les arteres, ne trouvant point où se placer sont obligées de retourner par les veines avec le sang qui n'a pas encore les dernieres dispositions pour nourrir. De façon qu'il revient de la teste des particules propres à reparer toute la substance de toutes les parties differentes dont elle est composée, qui par consequent sont de mesme nature qu'elle. Ainsi il en revient des particules propres à faire un crane avec ses tegumens, un cerveau avec ses membranes ses nerfs & ses vaisseaux, des yeux avec leurs humeurs & leurs tuniques; il en est de mesme de la poitrine, du ventre & des extremitez : toutes ces differentes particules mêlées avec le sang s'en separent, disent ils, par le moyen des testicules au travers de quoy elles se criblent comme la serosité dans les reins, & ainsi ramassées ensemble font une humeur qui est la partie sensible & corporelle de la semence.

Comme dans les adultes il se fait plus de cette humeur dont je viens de parler qu'il n'en faut pour retablir la perte que font les parties, il s'y fait aussi plus d'esprits qu'il n'en est besoin, pour reparer

la diſſipation qui s'en fait tous les jours. De là vient que de temps en temps il s'en detache un de toutes les parties qui eſt comme l'écorce de celuy qui anime le corps & luy reſſemble en toutes choſes comme la flamme d'une chandelle à celle d'une autre ou elle a été allumée. Cet eſprit ſe detachant ſe porte avec impetuoſité dans l'humeur qui eſt comme le corps de la ſemence & dans toutes les parties qui la contiennent. Leur alliance eſt facile à faire par l'affinité qu'elles ont enſemble ; car comme l'humeur eſt un decoulement du corps, l'eſprit de meſme eſt un decoulement de l'eſprit ; de maniere que les meſmes liens qui attachent l'eſprit avec le corps, enchaînent auſſi l'eſprit nouvellement ſeparé avec l'humeur de la ſemence qu'il anime.

La ſemence donc eſt compoſée d'une humeur qui eſt un amas confus de toutes les particules propres à former un corps & d'un eſprit capable de tous les mouvemens & de toutes les fonctions que produit celuy dont il eſt ſorti. Elle ſe rencontre ſuivant ces Philoſophes auſſi bien dans la femelle que dans le mâle & au temps que l'eſprit entre dans le corps de la ſemence, l'un & l'autre ſexe reſſent dans les parties naturelles un certain mouvement meſlé de plaiſir & de douleur qui fait naiſtre l'envie de s'acoupler, comme la faim excite le deſir de manger & de meſme qu'en mangeant on goûte un plaiſir particulier dont aucune partie n'eſt capable que la langue & le palais, auſſi dans l'acouplement on trouve une volupté ſinguliere qui ne peut ſe ſentir que dans les parties de la generation & il y a aparamment dans ces organes outre celuy du toucher un ſixiéme ſens diſtingué qui engage les animaux à ſe multiplier, comme le goût les oblige à ſe nourrir.

Les deux ſemences du mâle & de la femelle receuës dans la matrice en meſme temps ſe meſlent, de maniere que des deux humeurs il ne s'en fait qu'une & des deux eſprits un ſeul eſprit; C'eſt dans ce mélange que la conception conſiſte aprés quoy les plus ſubtiles parties de la ſemence c'eſt à dire les eſprits ſe retirent au centre & envoyent par meſme moyen les plus groſſiers & ſurabondants vers la ſuperficie, celles-cy à cauſe de la proportion qu'il y a entre leurs figures s'acrochent enſemble & font les membranes dont le fétus eſt envelopé. Cependant toutes les particules propres à former les dif-

ferentes parties du corps se debarassent par l'effort de leur mouvement & s'assemblent ou se separent suivant la conformité ou la dissemblance qu'elles ont les unes avec les autres. De sorte que celles qui sont propres à former la teste vont se ramasser & se reünir au lieu où elle doit être ; celles de la poitrine, du ventre, , & des extremités en font de mesme en mesme temps. Entre celles dont la teste doit être formée, les particules propres à faire des yeux s'assemblent, ainsi celles du n'ez, des oreilles & des autres parties de la teste. La mesme chose se doit entendre des particules dont sont formées les parties de la poitrine du ventre & des extremités. La formation, la structure, l'arrangement, & la connexion de toutes ces parties depend principalement de l'esprit enfermé dans la semence qui sans connoissance par la necessité seule de ses mouvemens debroüille le cahos ou les parties étoient confonduës, & les dispose & arrange de la mesme maniere qu'elles étoient dans les corps dont il est sorti & dont il a reçu sa determination. Voilà comme quoy le fetus se forme suivant l'opinion de Democrite, d'Hypocrate, d'Epicure, & de tous les plus illustres Physiciens de l'antiquité, que j'ay expliqué au long parce que cette hypothese est ingenieuse & qu'il semble qu'elle aproche beaucoup de la verité quoy qu'en effet elle soit tres-fausse. Car supposé ce qui est tres-difficile à concevoir que les testicules des mâles soient propres à raison de leurs differens pores à cribler les diverses particules cy-dessus necessaires pour former un animal : on ne peut pas dire la mesme chose des testicules des femelles, qui n'ayant pas la mesme composition, ne sçauroient avoir le mesme usage. La substance des testicules des mâles qu'on a crû moüelleuse & glanduleuse jusqu'à present n'est qu'un replis de plusieurs petits vaisseaux disposés, en sorte que si on pouvoit les developer sans les rompre on les trouveroit longs au moins de vingt aunes.

Les testicules des femmes sont au contraire d'une substance composée de fibres & de membranes dans l'entredeux, desquelles il se trouve plusieurs petites vessies rondes & pleines d'une liqueur limpide qui se coagule facilement quand on l'aproche du feu : elles ont chacune membrane propre, à laquelle il y a de petits rameaux de veines & d'arteres & de nerfs qui vont s'y rendre. Ces vesicules s'apellent des œufs par le raport & l'analogie qu'elles ont avec les œufs

des poules. On ne ſçait pas preciſément ce qui eſt contenu dans ces œufs, mais parce qu'en examinant le germe d'un œuf frais avec le microſcope on y découvre un poulet tout entier; on a raiſon de ſoupçonner auſſi qu'il y ait un enfant tout entier dans l'œuf d'une femme.

Je ne m'arreſteray pas à prouver icy que les œufs ſont la matiere de la generation de tous les Animaux, parce que les experiences que nous raporterons cy-aprés le prouveront aſſez & que cela a été fait par pluſieurs Auteurs de ce temps & ſur tout par M. Rhedi dans ſon traité des Inſectes; je me contenteray ſeulement de faire remarquer qu'il y a des animaux qui jettent dehors leurs œufs & les couvent enſuite, & qu'il y en a d'autres qui les retiennent & les couvent dans leur propre ſein; & que ces deux ſortes de generations ſont aujourd'huy receües de tous les Sçavans ſans contredit & confirmées par l'experience journaliere. Nous allons les examiner l'une aprés l'autre en commençant par la premiere.

Pour faire les choſes avec plus de methode il eſt bon de donner d'abord la deſcription d'un œuf de poule qui eſt plus commun que tous les autres, parce qu'en découvrant les parties qui le compoſent nous ſommes comme aſſurés d'avoir trouvé ce qu'il y a dans tous les autres œufs, puiſqu'il y a beaucoup d'aparence que la nature ſuit en les formant, les meſmes regles qu'elle a ſuivies en formant l'œuf de la poule.

La premiere choſe qui ſe preſente dans un œuf de poule eſt la coque, au deſſous de quoy ſe trouve une membrane commune qui luy eſt attachée. On rencontre plus bas une autre membrane qui couvre immediatement le blanc de l'œuf; ce blanc a deux parties, l'une interne & l'autre externe, l'interne eſt plus fluide & l'interne plus épaiſſe, & elles ſont ſeparées l'une de l'autre par une membrane fort mince & fort déliée. Il y a encore une autre petite membrane qui ſepare le blanc de l'œuf du jaune, au milieu duquel il y a une petite cicatrice blanche qui eſt comme le crayon du poulet, à chaque bout de l'œuf il y a une glande qui paſſe pour le germe du poulet; mais ces deux glandes ne ſont rien autre choſe que des nœuds compoſés par l'entrelaſſement des membranes du blanc & du jaune & ſont comme deux pivots qui retiennent le jaune au milieu de l'œuf, chacune de ces deux glandes eſt compoſée de trois petits globules.

Pour remonter jusqu'à l'origine de l'œuf, il se trouve dans les oyseaux environ à l'endroit où est le diaphragme dans les autres bestes, une espece de grappe à laquelle sont attachés certains petits corps ronds à peu prés semblables à des grains de raisin Cette grappe est ce qu'on apelle oüaire dans les oyseaux & ces petits grains ce qu'on nomme des œufs, dont les plus gros sont toûjours attachés à la circonferenee de l'oüaire, les œufs ont chacun outre leur tunique propre une tunique commune avec l'oüaire par laquelle ils sont attachez à luy comme les fruits le sont aux arbres. Le jaune de l'œuf estant devenu grand rompt le pedicule par lequel il tient à l'oüaire à peu prés comme les fruits qui sont meurs rompent le leur, & s'insinuant ensuite dans une membrane qui se dilate beaucoup, il est porté dans la matrice.

Cette matrice est si petite dans une poule qui n'a pas encore pondu, qu'à peine elle peut recevoir une feve, au lieu que quand la poule est preste à pondre elle reçoit l'œuf. La matrice d'une poule contient plusieurs cellules semblables à celles de l'intestin *Colon*, son commencement s'apelle l'entonnoir, le milieu fournit le blanc à l'œuf, & son extremité inferieure embrasse l'œuf lorsqu'il est déja tout formé, la partie du milieu qui ressemble à un tuyau courbé n'est jamais sans œufs; dans les vieilles poules qui ne pondent plus la matrice degenere en de petites membranes, au lieu que dans celles qui pondent elle est toute charnuë & propre à s'allonger.

Cela supposé si on regarde un œuf fecond avant qu'il ait été sous la poule on y remarque une cicatrice qui ne surpasse pas la grandeur d'une lentille qui tient le milieu entre les deux bouts de l'œuf & qui a dans son centre un cercle semblable à un petit rempart qui s'étend en haut & semble s'unir quelquefois à des vesicules qui y sont. Il y a dans ce cercle une espece de matiere fondüe dans quoy on voit nager la carine du poulet décrite par deux traits blancs qui paroissent quelquefois separés au bout, & qui renferment un espace remply d'une liqueur de couleur de plomb. L'extremité de la carine est cachée sous une vesicule ou petit sac entouré d'une bande assez large qui devient enfin le lieu où paroit le nombril. Cette bande est d'une matiere partie solide & de couleur jaunâtre, & partie liquide & de couleur brune. Elle est environnée d'une espece de

matiere fonduë & cette matiere eſt entourée elle-même d'un cercle blanc & angulaire.

Si l'on prend un œuf tel que nous venons de le décrire pour le mettre ſous une poule au mois de Juillet, on verra qu'aprés ſix heures de temps la cicatricule eſt devenüe plus grande, que toutes les autres parties paroiſſent plus diſtinctes, & qu'il s'eſt formé autour de la carine un eſpace aſſez grand qui eſt jaunâtre & percé d'un grand nombre de points. C'eſt ce que Malpighi apelle l'aire ou la place de l'ombilic, à cauſe que c'eſt par là que le poulet reçoit toute ſa nourriture.

Aprés que l'œuf à été ſous la poule environ douze heures, on voit au milieu de la petite cicatrice une liqueur avec la carine du poulet, laquelle étant marquée par des traits blancs repreſente une petite tête, au deſſus de laquelle on voit pluſieurs veſicules rondes qui ſont l'origine des vertebres.

Aprés 18. heures la cicatricule eſt devenüe beaucoup plus grande & elle s'eſtend vers l'angle obtus de l'œuf, & aprés vingt-quatre heures on commence d'apercevoir le trou qui ſe forme pour recevoir la moëlle de l'épine.

Un jour entier s'étant paſſé, la place du nombril paroit entrecoupée de pluſieurs petits vaiſſeaux; la petite veſicule inferieure ſemble toute pleine d'un ſuc tranſparent, le cerveau commence à ſe faire voir & le premier crayon du cœur ſe manifeſte auſſi.

Aprés trente heures on commence à découvrir les yeux & les deux traits blancs s'étant unis & ayant fermé par leur union divers eſpaces, ils entourent les cinq veſicules dont le cerveau eſt compoſé avec la moëlle de l'épine allongée qui ſe dilate en ſon extremité.

Vers la trente ſixieme heure toute la place de l'ombilic eſt parſemée de petits vaiſſeaux qui étant diverſement entrelaſſez laiſſent entre eux des intervalles qui ſont tantôt grands, tantôt petits d'où M. Malpighi conjecture que le plexus entier des vaiſſeaux ombilicaux eſt peut-étre dans la petite cicatrice, mais qu'il ne devient ſenſible que par l'enflure & le mouvement de la liqueur qui penetre ces vaiſſeaux.

Aprés quarante heures on voit clairement que les petits rameaux des veines ſe ſont eſtendus depuis l'extremité de la cicatricule juſ-

qu'au cœur. Que la tunique qu'on apelle *Amnios.* commence à envéloper la carine & que les vaisseaux ombilicaux qui paroissent jaunatres commencent à prendre une couleur rouge, on commence à voir aussi le crayon des yeux le cœur bat & les nœuds des vertebres paroissent fort sensiblement.

Quand deux jours sont passés les vesicules du cerveau sont continües avec la moëlle de l'épine, on voit dans les yeux le crayon de l'humeur chrystalline & le cœur est déja muni de l'oreille droite qui pousse le sang qu'elle à reçû des veines dans le ventricule qui luy répond.

Au bout de trois jours la plus haute vesicule du cerveau paroît pleine d'un suc transparent, les aîles commencent à s'étendre, & les oreilletes poussent le sang dans les deux ventricules.

Aprés le quatriéme jour les vaisseaux ombilicaux sont fort grands, le blanc de l'œuf est tout dissout, le poulet est renfermé dans *l'amnios*, ayant le corps en arc, les yeux paroissent sous la forme d'un cercle noir, la carine est couverte d'une chair molle, & les aîles, les cuisses & le cœur paroissent beaucoup plus grands & mieux formés qu'ils n'estoient auparavant. Les vaisseaux ombilicaux partent de *l'abdemen* & ont auprés d'eux une vesicule pleine de liqueur.

Monsieur Malpighi suit ainsi presque heure par heure le progrez de la generation du poulet & observe tous les changemens qui luy arrivent, qui sont tels qu'au vingtiéme jour le poulet est entierement formé & a bien-tôt assez de force pour rompre de son bec la coque & pour sortir ainsi de sa prison naturelle avec le bas ventre plein de jaune.

Cet Auteur se contente de suivre la generation du poulet sans toucher à la formation de son germe ou de la cicatricule, il assure seulement qu'avant que l'œuf ait été sous la poule, l'on aperçoit la carine du poulet & que depuis qu'il y a été, les vertebres, le cerveau, la moëlle de l'épine, les aîles & toutes les autres parties commencent à paroître successivement pour nous donner à entendre que si la semence du mâle est necessaire à la generation d'un poulet, ce n'est pas tant pour donner aux parties de l'œuf l'arrangement qu'elles doivent avoir pour composer un animal, que pour dilater & developer le germe qui est déja formé en le faisant fermenter & en le rendant par

par cette fermentation capable de recevoir un acroiſſement plus ſenſible que celuy qu'il recevoit auparavant.

Il s'agît donc de chercher l'origine de ces germes ? Il y a des Philoſophes qui en atribuent la formation aux facultés formatives, & d'autres à la rencontre fortuite des particules de la matiere qui ont reçû dans ſa premiere diviſion juſtement la grandeur & la figure qui eſt neceſſaire pour s'arranger de la maniere qu'il faut pour compoſer les germes de chaque eſpece d'Animaux.

Cette opinion a beaucoup plus d'aparence de verité que l'hypotheſe des facultés, d'autant que la diviſibilité de la matiere a l'infini ſemble la demonſtrer ; mais il eſt impoſſible de comprendre avec l'evidence que nous demandons que les pores des organes ſoient figurés ſi à propos, ny les parties du ſang ſoient capables de cette infinie diverſité d'arrangement, dont elles ont beſoin pour compoſer le germe d'un animal.

Pour eviter ces difficultez qui paroiſſent inſurmontables, nous ſuivrons une hypotheſe plus ſimple, c'eſt celle qui veut que tous les germes tant des plantes que des animaux ayent été produits au commencement du monde & que toutes les generations qui arrivent enſuite ne ſoient que de ſimples developemens des germes cauſés par l'eſprit prolifique de la ſemence des mâles.

Tous ceux qui croyent que les germes ont été produits au commencement du monde ne tombent pas d'acord du lieu où ils ont été formés ; les uns croyent qu'ils ont été formés dans les oüaires de la premiere femelle de chaque eſpece, d'autres veulent qu'ils ayent été formés dans les teſticules du premier mâle ; & il y en a d'autres qui pretendent qu'ils ont êté répandu dans tout le monde ; en ſorte qu'il y en a par tout de toutes les façons, mais que venant à être pris avec les alimens ils s'attachent preciſement chacun à l'oüaire des femelles de ſon eſpece.

Quoy que cette derniere opinion ne renferme rien qui ſoit opoſé aux loix de la nature, il faut avoüer qu'elle ne parût pas ſi ſimple que la premiere ; car outre qu'on ne voit pas pourquoy la digeſtiõ ne corromproit point les germes, elle ſupoſe qu'il faut des cauſes particulieres pour les unir aux femelles de chaque eſpece, au lieu que ſelon la premiere opinion, cette union s'eſt faite au commencement

par la mesme action par laquelle les germes ont été formés.

Quant à ceux qui soûtiennent que les germes ont été formés dans les testicules du premier mâle de chaque espece, ils se fondent sur ce que la semence des mâles est toute pleine de petits animaux vivans qu'on voit distinctement avec les petits microscopes, car à quoy serviroient disent-ils, ces petits animaux, si la semence du mâle ne contribuoit à la generation que par la fermentation qu'elle produit dans le germe qu'on supose être dans le sein des femelles. Ainsi ces Auteurs aiment mieux croire que les germes ne sont autre chose que ces petits animaux qu'on voit dans la semence que de penser que les peres contribuent si peu à la generation de leurs enfans.

Ce qui paroît le plus oposé à cette opinion est que la semence des mâles estant pleine de petits animaux, il semble que toutes les femelles devroient faire un grand nombre de petits toutes les fois qu'elles ont communication avec les mâles, ce qui n'arrive pas; on voit au contraire par experience qu'il y a plusieurs femelles qui aprés avoir eu communication avec les mâles ne font point d'enfans, ou si elles en font, qu'elles n'en font qu'un seul. On pourroit répondre à cette objection en disant que les œufs des femelles sont comme autant de matrices destinées à la nourriture & à l'acroissement des germes que les mâles y déposent & que ces matrices n'étant pas toûjours prestes à recevoir des germes, ce n'est pas merveille si toutes les fois que les mâles fourniſſent de la semence un animal n'est pas engendré, où s'il est engendré, qu'il est engendré seul, quoy qu'il y ait dans cette semence une infinité de germes; mais comment répondre à l'experience qui nous aprend qu'il ne reste rien de materiel dans la matrice de la semence du mâle, & qui nous fait voir qu'une fille peut concevoir sans rompre la barriere de la virginité, témoin Borellus *centurie* 4. *obs.* 26. où il raporte encore l'exemple d'une cavale qui devint pleine quoy qu'elle fût exactement bouclée, & Bartholin dans sa troisiéme observation communiquée par Moinichen & ajoutée au *Cultet anatomicus* de Lyserus, dit qu'une fille imperforée devint grosse, pour avoir permis à son amant de répandre sa semence contre sa partie naturelle en dehors, & qu'il falut dans l'accouchement couper la membrane qui fermoit la fente.

Partant il n'y a rien de plus raiſonnable que de penſer ſelon les conjectures de M. Malpighi, que tous les germes ſont formés dans les œufs independamment de la ſemence du mâle, que le premier germe a été produit avec la premiere femelle de chaque eſpece & qu'il a contenu formellement tous les autres germes, en telle ſorte que les generations qui arrivent dans la ſuite des temps ne ſont que des explications où des developemens de la production des premiers germes comme il a déja été dit. Il eſt au reſte conſtant que les germes ne ſe developeroient jamais s'ils ne recevoient dans leurs pores une matiere aſſez ſubtile pour les rendre propres à recevoir la nourriture qui leur eſt neceſſaire pour croître d'une maniere ſenſible. Il eſt meſme viſible que cette matiere ſubtile n'eſt rien autre choſe que la ſemence du mâle, qui par le mouvement qu'elle communique aux parties des germes, produit ce qu'on appelle generation.

Toutes ces choſes êtant ſupoſées il reſte à expliquer de quelle maniere ces œufs ſont rendus feconds par les mâles, ce que l'on pourra concevoir aſſez facilement ſi l'on conſidere que quand les œufs ſont tombés dans la matrice du milieu & que le mâle y a répandu ſa ſemence, ils en ſont penetrés de telle ſorte qu'ils retiennent une diſpoſition toute particuliere pour fermenter enſuite; car on ne ſçauroit croire combien la matiere que le mâle fournit pour la generation a de pouvoir pour alterer le ſang, & changer meſme toute l'habitude du corps des femelles, comme il paroît non ſeulement dans les oyſeaux qui couvent leurs œufs, à quoy ils ſont determinés par une eſpece de fievre qui les oblige de garder le nid; mais encore dans les poiſſons, où la chair des femelles, quelque temps aprés qu'elles ont frayé, perd entierement ſon goût & meſme ſa couleur.

Ce changement des femelles contribuë beaucoup à la generation, car alors le ſang, & les eſprits étant échaufés & rẽdus plus propres à ouvrir tous les pores des parties des œufs, leur effet ſe fait premierement dans le cœur, où le ſang commençant à fermenter ſe dilate de telle ſorte qu'il eſt obligé de ſortir des ventricules & de monter par l'Aorte juſqu'au cerveau, d'où il pouſſe encore vers le cœur les eſprits qui ſont neceſſaires pour cauſer ſa contraction, laquelle êtant encore ſuivie d'une dilatation, il ſe fait dans le poulet, une circulation du ſang tout ſemblable à celle qui ſe fait dans le coq & dans la poule qui l'ont produit.

Il y a apparence que le germe du poulet croît dans l'œuf de la mesme maniere que fait le poulet lors qu'il est hors de la coque, c'est à dire que toutes les fibres tant droits qu'obliques dont ses organes sont composés, se dilatent en tous sens par la reception de quelques parties de matiere, qui se joignant successivement les unes aux autres font que le poulet croît peu à peu, & que ses parties se manifestent les unes aprés les autres en la maniere qui a été décrite.

Aprés avoir expliqué la generation des animaux qui couvent leurs œufs hors de soy, il nous reste à parler de la generation de ceux qui les couvent dans leur sein. Il faut icy se ressouvenir de ce qui a été dit cy devant des testicules des hommes & des femmes; sçavoir que les premiers n'estoient rien autre chose qu'un lacis de plusieurs vaisseaux tres-deliés qui faisoient une infinité de contours & de replis, & les derniers un amas de vesicules ou œufs couverts tous d'une membrane commune & chacun d'une membrane propre. Le germe qui est dans chaque œuf est couvert de deux tuniques, dont l'exterieure s'apelle *Chorion*, & l'interieure *Amnios*, il y a une masse de chair spongieuse qu'on nomme le placenta où l'arriere-fais, qui est adherente au *chorion*, laquelle reçoit l'artere & la veine ombilicale du fœtus, qui vont se repandre dans toute la substance du placenta

A chaque angle de la matrice il y a une espece de trompe, ces trompes sont petites à l'endroit par lequel elles ont communication avec la matrice, elles se dilatent en s'en éloignant & s'étant enfin courbées elles finissent en sorte que leur extremité laisse une ouverture semblable au pavillon d'une trompette à l'entour dequoy il y a de petites parties de membranes déchiquetées en forme de feüillages qu'on apelle *morceau du diable*, cette ouverture est tellement disposée qu'elle doit recevoir ordinairement ce qui sort des testicules & qui tomberoit sans cela dans la cavité de l'abdomen. Les Anciens pensoient que ces vaisseaux n'estoient que pour donner issuë aux vapeurs de la matrice dans l'abdomen, cela soit dit en passant.

Tandis que les œufs sont dans les testicules de la femme où ils se nourrissent du sang qui leur est aporté par les arteres spermatiques qui se vont répandre dans toute leur substance, il se forme dans

ceux de l'homme une liqueur fort ſubtile qui eſt propre à faire fermenter la matiére de ces œufs à peu prés comme le levain fait fermenter la paſte.

Cette liqueur s'étant formée dans les teſticules de l'homme elle ſi digere en pluſieurs manieres, car outre que les parties du ſang dont elle eſt compoſée s'attenuent en paſſant & repaſſant pluſieurs fois par ces labirinthes infinis que nous avons remarqués, dans les teſticules, elles ſe ſeparent encore de la Limphe, d'autant que les vaiſſeaux Limphatiques qui répondent à cet endroit ſont tellement diſpoſés qu'ils recoivent tout le ſuperflu de la Limphe pour le porter vers le reſervoir du chyle ſuivant l'uſage ordinaire de ces vaiſſeaux.

Cependant comme les arteres ſpermatiques ne ceſſent point de verſer toûjours de nouveau ſang dans les teſticules, la matiére qu'ils contiennent eſt pouſſée tant par leur mouvement onduleux où periſtaltique, que par celle qui vient de nouveau dans l'Epidydime, ou Paraſtates qui ſont les mêmes vaiſſeaux des teſticules qui par leurs differens contours & entrelacemens forment un corps qui eſt attaché au dos de chacun par une membrane tres-déliée qui luy vient de l'albugineuſe, cette matiére reçoit encore pluſieurs preparations dans ces détours preſque infinis qui font plus de cinq aûnes de long. Ces vaiſſeaux qui viennent de faire les Epidydimes forment enſuite les vaiſſeaux ejaculatoires ou deferans qui vont droit ſans ſe replier dans la cavité de l'abdomen par le même trou par lequel les vaiſſeaux ſpermatiques ſont ſortis, & porte la même matiére dans les veſicules ſeminaires qui ſont deux en nombre une de chaque côté entre la veſſie & l'inteſtin rectum attachées à l'un & à l'autre par pluſieurs membranes, leur figure reſſemble aſſez à celle des inteſtins des oyſeaux, leur cavité eſt inegale, elles ſe retréciſſent peu à peu dés leur commencement juſqu'à ce qu'elles s'inſinuent dans le conduit de la verge environ un doigt plus bas que le col de la veſſie, elles ont à leur extremité deux petits trous qui ont chacun une caruncule à leur orifice dont ils ſont bouchés pour empêcher l'écoulement involontaire de la ſemence, & que l'urine paſſant par l'uretre n'y puiſſe entrer. Ces veſicules ſont le reſervoir de cette matiére qu'on apelle la ſemence des hommes elles ont encore une autre uſage que nous dirons cy-aprés.

Cette semence doit être aussi subtile qu'il est possible de le concevoir puisqu'elle est preparée avec beaucoup plus d'aparcil que toutes les autres humeurs, car outre qu'elle reçoit les mêmes preparations que les humeurs qui sont destinées pour la nourriture, elle est portée par des détours tres longs dans des conduits fort étroits & repliés, où étant long-temps retenuë elle est subtilisée à loisir. Mais ce qui l'attenüe encore davantage, c'est que l'artere spermatique qui la porte est entortillée en forme de serpentin où le sang circule par mille détours & exalte puissamment son esprit. Cette exaltation seroit neanmoins inutile, si l'esprit qui a été exalté ne trouvoit en entrant dans les testicules un crible particulier qui le separe des autres parties du sang par une espece de philtration.

La semence circule encore dans l'épidydime qui est un tuyau dont l'entortillement forme une espece de labirinthe, ce qui fait que non seulement ce corps se subtilise extrémement par une longue circulation, en quitant le phlegme qui ne le peut suivre dans ces détours, mais outre cela qu'il n'y ait que l'esprit le plus vigoureux qui puisse parcourir ce labyrinthe, l'autre n'estant pas capable d'un si grand mouvement.

La chaleur pourroit neanmoins tellement augmenter le mouvement du phlegme, qu'il auroit la force de parcourir ce serpentin, mais les testicules du mâle suspendus en l'air comme dans un refrigeratoire, font qu'il n'y a que l'esprit le plus pur qui conserve assez de mouvement pour en parcourir tous les détours.

Cet esprit ainsi preparé monte par le tuyau ejaculatoire dans les vesicules seminaires où il se mêle avec une liqueur grasse qui empesche sa dissipation ; car en sejournant dans ces vesicules, les pores le laisseroient sans doute passer s'il n'estoit incorporé avec quelque liqueur qui eût plus de corps que luy. Des vesicules seminaires la semence est portée dans l'uretre en passant sur les Prostates qui sont un corps glanduleux, composé de plusieurs glandes de figure à peu prés ovale ; il y a dans ce corps beaucoup de vesicules comme des *hydatides* pleines d'humeur glaireuse, qu'elles dechargent par plusieurs petits vaisseaux qui vont se rendre à l'Uretre. D'où il s'ensuit que la semence est composée de trois sortes de liqueurs ; d'une liqueur fort subtile & spiritueuse, qui vient des testicules d'une li-

queur graisseuse qui vient des vesicules seminaires, & d'une liqueur sereuse qui vient des prostates.

Comme la semence n'est pas faite pour rester dans les reservoirs où elle s'est formée, ces reservoirs ont la force de se resserrer par leurs fibres musculeuses, & ils chassent par ce moyen dans le besoin la liqueur qu'ils contiennent. Les membranes dont les testicules sont revêtus, contribuent beaucoup à la contraction de ces fibres, & à l'expulsion de la semence, mais il y a aparence que le scrotum y contribuë le plus, à cause qu'il est tissu de fibres charnües, & musculeuses, qui sont par tout le principal organe du mouvement. Les vesicules seminaires & les glandes prostates y ont aussi part, car ayant les mesmes fibres, elles font aussi les mesmes fonctions.

La Verge ou le tuyau qui doit faire l'injection de la semence masculine dans la matrice se roidit & conserve sa roideur tant qu'il est requis par le moyen de deux paires de muscles qui ont leur insertion dans la racine de la Verge, lesquels en agissant c'est à dire en se retirant vers leurs principes & en se gonflant au milieu, compriment & resserrent par cette action la veine qui court sur le dos de la Verge & empêchent par ce moyen le retour du sang qui est aporté par les arteres, & qui remplissant la substance spongieuse de la Verge sçavoir deux gros corps nerveux remplis de cellules qui ont un grand nombre de veines & d'arteres fait necessairement gonfler & durcir la partie; la contraction des mêmes muscles sert en même temps à relever la Verge qui leur est attachée ce qui facilite son introduction dans le foureau de la matrice & l'ejaculation de la semence d'autant plus que les vesicules seminaires se trouvent alors pareillement pressées par la contraction des mêmes muscles, laquelle venant à cesser, le sang reprend son cours par la veine, laisse le corps caverneux flasque & ridé & la Verge pendante.

Quand la semence est reçûë dans la matrice il s'en exhale des parties si subtiles & si agitées, qu'elles montent en forme de vapeurs par les trompes dans les testicules où elles s'insinuent doucement dans les tuniques & dans la substance même des œufs qui sont les plus meurs & les plus propres à les recevoir.

Les parties qui s'arrestent à la deuxiéme tunique laquelle est parsemée de petites glandes & de muscles circulaires causent aussi tôt

ure fermentation qui dilate les pores de cette tunique & est cause qu'elle reçoit plus de sang & plus de nourriture qu'à l'ordinaire ce qui fait que ces glandes croissant peu à peu deviennent bien-tost si grandes que leur envelope ne pouvant plus s'étendre en dehors elles pressent l'œuf qui est au milieu d'elles, de telle sorte qu'il est obligé de sortir des testicules tant par la compression de ces glandes, que par celles des fibres du muscle circulaire dans lequel il est enchassé comme un gland dans sa cupule. Remarquez que la femme doit d'autant mieux concevoir qu'il y a peu qu'elle a eu ses purgations, d'autant que les pores des parties de la génération sont alors fort ouverts, & donnent un passage facile à la partie spiritueuse de la semence.

La semence de l'homme, ne fait pas seulement fermenter les œufs & les envelopes des testicules, elle a encore le pouvoir d'alterer le sang & toute l'habitude du corps de la femme, comme il paroît par les femelles des animaux tuées peu aprés la conception, dont la chair paroit sensiblement differente de ce qu'elle étoit auparavant, car alors les esprits & les humeurs étant échaufés & rendus plus penetrans, ils ouvrent les pores de toutes les parties, particulierement ceux qui sont prés de la matrice où aboutissent les vaisseaux qui servent d'ordinaire pour la nourriture des œufs; car dans ce temps-là ils aportent tant d'humeurs, que l'œuf qui se rencontre le plus disposé à les recevoir en est enflé & grossi tout à coup de telle sorte, que ne pouvant plus être contenu entre les envelopes du testicule il est obligé d'en sortir, il est reçû en sortant dans une espece d'entonnoir membraneux que nous avons apellé cy dessus *le morceau du Diable* & conduit de-là dans la trompe au bout de laquelle est cet entonnoir, laquelle le pousse par son mouvement onduleux dans la matrice.

L'œuf n'est pas plutôt tombé dans la matrice, que la chute determine les espris animaux à couler dans les fibres circulaires qui sont destinés à la serrer. Ce qui fait que la matrice se ramasse comme pour mieux embrasser cet œuf qui pouvoit sortir par son orifice s'il n'estoit pas fermé par la contraction des fibres circulaires par ce moyen l'œuf s'attache par le placenta aux tuniques de la matrice, & les humeurs qui distilent par les extremitez des vaisseaux qui y aboutissent venant à penetrer ses envelopes il grossit à peu prés comme

comme fait le grain jetté en terre, & pour lors il paroît comme un petit nüage ſur le milieu de la membrane, & enſuite de petits filamens rouges qui naiſſent d'un petit point que l'on voit mouvoir & qui ſont le crayon du cœur des arteres & des veines. Quelque peu de temps aprés il y paroit des petites *veſſies blanches* qui ſont les premices du cerveau,& du cervelet,& deux *groſſes taches noires* qui font les yeux,l'épine & le tronc paroiſſent preſque en même-temps,les viſceres enſuite & enfin les bras & les jambes.Pour proceder icy comme dans la géneration du poulet;il eſt bon de raporter quelques obſervations des Anatomiſtes les plus exats qui ont traité expreſſément de cette matiére.

M. Harvée dit qu'il n'a jamais vû d'œuf le premier mois dans la matrice des femmes,mais qu'aprés un mois il y en a trouvé un gros comme un œuf de Faiſan plein d'une eau claire & un peu glaireuſe,couvert d'une tunique forte & enduite d'une mucoſité blanche, particulierement vers ſon gros bout.

Au ſecond mois il y a trouvé des œufs plus gros que le precedent, couverts d'une tunique teinte de ſang par dehors, unie & polie par dedans. Il luy eſt arrivé quelquefois de ne point trouver de fetus dans ces œufs, mais quelquefois auſſi il y en a trouvé de grands comme l'ongle du petit doigt & ſemblables à de petites grenoüilles, n'y paroiſſant autre choſe qu'une groſſe tête des bras & des jambes fort courtes,le viſage ſans forme & ſans levres, & la bouche ouverte juſqu'aux oreilles le tout d'une ſubſtance blanche,molle & mucilagineuſe.

Dans un Avorton de cinquante jours Il trouva l'œuf gros comme ſont ceux des poules,l'embryon grand comme une groſſe feve,la tête groſſe avec le cervelet au deſſus, comme une creſte, le cerveau reſſembloit a du lait caillé,le crane étoit membraneux,& en quelques endroits cartilagineux juſqu'à la racine du nez, le viſage paroiſſoit comme un muſeau de chien ſans nés & ſans oreilles; on y voioit la trache artere deſcendre dans les poumons, le cœur dont les deux oreillets paroiſſoient comme deux yeux,& quelque commencement des parties genitales,

Dans un autre de trois mois qui étoit gros comme un œuf d'oye, l'embryon étoit long de deux doigts; on y voioit les parties ébau-

chées, la teste, les yeux, les bras & les jambes, les muscles y étoient encore confus ; il y avoit des lineamens blancs, mols & cartilagineux pour le commencement des os ; la substance du cœur tres blanche aux deux cônes, ou êtoient les deux ventricules, le foye petit, & blanc. On n'aperçoit point de placenta au fétus de trois mois, il ne paroissoit en celuy cy que quelques rides & que quelques petits filamens sur la partie exterieure de l'extremité obtuse de l'œuf, la superficie exterieure de l'œuf étoit unie égale & lisse parsemée de rameaux des vaisseaux ombilicaux.

Au quatriéme mois l'œuf est plus gros qu'un œuf d'Autruche, le fétus est long d'une paûme, il a tous les membres & les muscles rouges & distincts, les ongles commencent à paroître, & le tout à se mouvoir. Il a la teste grosse, la face sans levres & sans nez, la bouche fendüe, la langue au milieu, les yeux petits sans paupieres, le milieu du front & le sommet de la teste qui ne sont encore ny osseux, ny cartilagineux, sont couvert d'une membrane : l'Occiput est plus dur & paroît cartilagineux : les testicules où la matrice aux filles, paroissent dans l'Abdomen ; la Vulve est imparfaite, le Placenta est grand & épais, & comprend presque la moitié du fétus. Il ressemble à un fungus attaché au fond de la matrice, le cerveau est fort ample plein de veines & d'arteres, & ressemble à du lait caillé : les deux ventricules du cœur de méme grandeur avec leurs côtes également épais ; les poûmons pleins de sang & de mesme couleur que le foye : le cœur au milieu dans son Pericarde, le Thymus à la partie superieure de la poitrine, le ventricule se trouve plein d'une humeur semblable à celle qui est dans *l'Amnios*, il s'y trouve un caillé blanc semblable aux viscosités dont les enfans ont la peau chargée quand ils naissent : dans les intestins gresles il y a quelque aparence de chyle, & dans les gros du Meconium. L'urine & la bile se trouvent dans leurs vessies, le cœcum est vuide, l'omentum flotte sur les intestins comme un voile fort delié ; les reins ne sont pas de la mesme figure que ceux des adultes, ils ne sont qu'un amas de petites glandes comme ceux des veaux, au dessus des reins on y voit les glandes renales pleines de sang. Leur veine adipeuse presque aussi grosse que l'emulgente, le foye, & la rate sont tous deux selon leur proportion également pleins de sang.

Depuis le quatriéme mois juſqu'au terme de l'acouchement, les humeurs diminuent à meſure que le fétus grandit, la peau & enfin l'union des deux parties de la levre d'enhaut ſont les dernieres formées de toutes les parties.

M. Harvée & M. Kerkrin ne s'acordent pas ſur l'acroiſſement du fétus. Ce dernier dit avoir trouvé dans la matrice d'une femme quatre jours aprés la conception, un œuf gros comme une ceriſe noire, dans lequel on voioit déja les lineamens d'un embryon, & on pouvoit diſtinguer ceux de la teſte d'avec ceux de la maſſe du corps. Il paroiſſoit dans la teſte un commencement des principaux organes, il dit auſſi qu'il en avoit vû un autre de quinze jours, auquel on voyoit le nez, les yeux, les oreilles, le tronc, les bras & les jambes.

A un autre de trois ſemaines il aſſure avoir vû la teſte qui n'étoit qu'une veſſie pleine de vents, & d'eſprits; les bras, les mains, & les doigts êtoient diſtinctement bien formés & les côtes étoient toutes cartilagineuſes.

Il raporte encore que dans un autre d'un mois qui étoit animé les os étoient déja formés en pluſieurs endroits, & que ceux des clavicules, des focilles, des jambes, des côtes & des bras étoient auſſi formés & articulés.

Et qu'enfin dans un autre de ſix ſemaines il avoit vû la machoire inferieure compoſée de ſix os qui n'en font qu'un ſeul aprés la naiſſance, & que les clavicules êtoient aſſez ſolides. Ces obſervations s'acordent moins avec l'experience que celles de Monſieur Harvée, mais comme il eſt impoſſible de demonſtrer à l'œil tout ce qui concerne la generation de l'homme, & de parcourir tous les temps de la groſſeſſe par la diſſertion des femmes, on doit avoir recours aux femelles des animaux vivipares pour s'en inſtruire parfaitement, puiſqu'il eſt certain que tout ce qui ſe paſſe dans elles à l'égard de la generation, ſe doit paſſer pareillement dans les femmes de la même maniere, puiſque les parties des unes & des autres qui ſont deſtinées à la propagation de l'eſpece ſont à peu prés les mêmes.

Monſieur Graaf s'eſt apliqué avec la derniere exactitude à examiner les œufs des lapines depuis le moment de la conception juſ-

qu'à la fin de leur terme parceque ces animaux sont d'autant plus propres à ce dessein qu'ils ne coutent gueres & qu'il n'y a point d'espece qui engendre plus souvent, comme les observations qu'il a faites conviennent le mieux du monde à nôtre sujet, nous allons les raporter le plus exactement qu'il nous sera possible.

Cet Auteur commença par faire l'ouverture d'une lapine qui n'avoit jamais été sous le mâle, il luy trouva les testicules ou oüaires fort petits, mais remplis d'un nombre infini d'œufs tres limpides & pleins d'une liqueur glaireuse semblable à du blanc d'œuf.

Il en ouvrit ensuite une autre demie heure apres l'acouplement, & il aperçût que les cornes de la matrice êtoient plus rouges qu'à la premiere, quant aux œufs des testicules ; ils n'avoient encore point soufert de changement considerable, & il les trouva presque semblables à ceux des testicules de la premiere lapine, si ce n'est qu'ils paroissoient un peu moins limpides ; il n'y avoit absolument rien de la semence du mâle, dans le fourreau ny dans les cornes de la matrice.

Six heures aprés le coït il en ouvrit une autre & il trouva que l'envelope des œufs tiroit sur le rouge,& les ayant percés avec une aiguille il en sortit une matiere glaireuse & Limpide puis du sang qui venoit des vaisseaux dont l'envelope étoit parsemée.Il n'y avoit pareillement aucun vestige n'y aparence de semence.

Vingt-quatre heures aprés le coït il en dissequa une autre, & il trouva dans l'un des testicules trois œufs fort changés,& dans l'autre cinq, car de Limpides & sans couleur ils étoient devenus opaques & rouges, il paroissoit au milieu de la surface un petit mammelon, & ayant ouvert ces œufs, on y aperçût tres peu de liqueur Limpide au centre, & certaine matiere epaisse & rougeastre à la circonference.

Vingt-sept heures aprés le coït, il trouva dans un autre les cornes de la matrice & les trompes rouges comme du sang & les extremités de celles-cy en forme d'entonnoir embrassoient exactement les testicules. Il y avoit au milieu de la surface de chaque œuf un mammelon comme cy-devant par ou en pressant le testicule on faisoit sortir d'abord une liqueur limpide,& ensuite une liqueur rouge & épaisse,il n'y avoit point d'œufs dans les cornes de la matrice,mais leur tunique interne étoit ridée & un peu gonflée..

Quarante huit heures aprés le coït il en examina une autre & trouva ſept œufs fort changés dans un teſticule & trois dans l'autre, les mammelons du milieu eſtoient plus apparents, & en preſſant le teſticule il en ſortit un peu de liqueur glaireuſe, mais la matiere rouge avoit de la peine à venir à cauſe de ſon épaiſſeur.

Cinquante deux heures aprés le coït il en diſſequa une autre, il luy trouva un œuf changé dans un teſticule, & quatre dans l'autre, ils étoient alors remplis d'une matiere glanduleuſe au milieu de laquelle ſe voioit une cavité deſtituée de toute liqueur ce qui fit ſoupçonner que la ſubſtance Limpide ne ſe fût écoulée par la ruption de la membrane propre dont elle eſt enveloppée, il ſe mît à examiner les cornes & les trompes de la matrice mais il n'y remarqua rien, ſinon que la tunique interne des premieres étoit fort gonflée & luiſante.

Soixante-douze heures ou trois jours aprés le coït il en prit une autre où il trouva un changement fort conſiderable car il trouva que l'entonnoir embraſſoit tres étroitement les teſticules, & ayant retiré ledit entonnoir il remarqua trois veſicules plus grandes & plus dures qu'à l'ordinaire & au milieu de leur ſurface un tubercule en forme de mammelon percé d'un petit trou. Il coupa les veſicules qui faiſoient voir à leur milieu une cavité toute vuide aprés quoy il examina exactement les voyes par ou les œufs doivent paſſer & il en rencontra un au milieu de la trompe du coſté droit & deux à l'extremité de la corne du même côté gros comme de la ſemence de pavot. Tout petits qu'ils étoient ils étoient couverts de deux tuniques qu'il perça avec une aiguille & en fit ſortir une liqueur tres Limpide tout cecy eſt ſurprenant mais demonſtratif. On vît dans l'autre teſticule quatre veſicules dont les trois plus claires paroiſſoient percées d'un tres-petit trou & contenoient un peu de liqueur tres Limpide dans leur milieu; la quatriéme qui étoit plus obſcure n'avoit rien dans ſa cavité ce qui fit croire que l'œuf en étoit ſorti. On le chercha & on fût aſſez heureux pour le trouver à l'entrée de la corne du même côté, il étoit ſemblable en groſſeur à ceux de cy-deſſus. On vît par la que les œufs au ſortir des teſticules étoient dix fois plus petits que quand ils y étoient, à cauſe que ceux-cy contiennent de la matiere qui leur eſt fournie par la ſubſtance glanduleuſe des veſicules.

Quatre jours aprés le coït il trouva quatre vesicules vuides dans un testicule & trois dans l'autre, & autant d'œufs dans chaque corne une fois plus gros que les precedens, ces œufs n'estoient point à l'entrée comme les autres mais au milieu des cornes où ils étoient décendus, ils avoient dans leur capacité une espece d'œuf beaucoup plus clair que la liqueur cy-dessus. On trouva dans les testicules outre les vesicules cy-dessus & plusieurs autres à quoy l'Esprit seminal n'avoit point fait d'impression; quatre vesicules noires remplies chacune d'un grumeau de sang. Il s'en rencontra beaucoup de semblables dans les autres lapines, ainsi on ne doit pas les regarder comme quelque chose digne de reflexion.

Cinq jours aprés le coït, l'Auteur remarqua six vesicules vuides dans les testicules d'une autre lapine avec un mammelon si gros & si bien percé, qu'il y passa facilement une soye de porc. Le mesme nombre d'œufs fût trouvé en divers endroits de la matrice à quoy ils estoient si peu attachés qu'en soufflant on les faisoit aisément changer de situation, la tunique interne de ces œufs estoit plus aparente que cy-devant.

Six jours aprés le coït il en ouvrit une autre & conta six vesicules vuides dans un testicule & quatre œufs seulement ramassez en un monceau, dans la corne du même côté vers le Vagina ou fourreau, l'autre testicule avoit quatre vesicules vuides mais on ne trouva qu'un œuf dans la corne qui luy répondoit. La raison de cecy, est que les œufs qui manquoient avoient été poussées vers le foureau par le mouvement onduleux ou peristaltique de la matrice puis jettés dehors, ou bien ils n'étoient point descendus dans la matrice pour avoir été perdus par quelque accident; ceux qui restoient étoient de la grosseur d'une l'entille.

Sept jours aprés le coït, il rencontra dans les testicules d'une autre, quelques vesicules vuides, plus grandes plus rouges & plus dures que les precedentes & tout autant de tumeurs où cellules transparentes en divers endroits de la matrice, il y avoit dans ces cellules des œufs de la grosseur d'un gros pois, ces œufs avoient une tunique interne tres-aparente & remplie d'une humeur tres limpide. Il est surprenant qu'en si peu de temps ils ayent imbibé tant d'humeur & se soient si bien attachés qu'il est difficile de les arracher.

Huit jours aprés le coït, il trouva une cellule dans la corne droite de la matrice & deux cellules dans la corne gauche, l'une étant deux fois plus groſſe que l'autre, les œufs ſont ainſi naturellement non ſeulement dans divers ſujets d'une meſme eſpece, mais encore dans le meſme ſujet, & quoyque les uns ſoient plus gros, les autres plus petits, ils ſortent tous également au temps déterminé. Ayant ouvert les cornes de la matrice les œufs parurent augmentés en groſſeur, & on ne pût les detacher ſans rompre leur tunique & épancher la liqueur limpide qui y étoit renfermée. Il ouvrit en meſme temps une autre lapine qui étoit pareillement dans ſon huitiéme jour depuis le coït, il remarqua deux cellules tranſparentes dans la corne droite, de la matrice & quatre dans la gauche, mais quoy qu'il employa toute ſon adreſſe pour en tirer les œufs d'abord qu'il arrivoit à leurs tuniques, elles ſe rompoient auſſitôt qu'on y touchoit tant elles étoient tendres. Voyant cela il fit boüillir dans de l'eau quelques œufs qui reſtoient avec la matrice & la liqueur s'endurcît comme le blanc d'œuf. La ſubſtance interne de ces cellules, étoit plus rouge & plus gonflée du côté qu'elle recevoit les vaiſſeaux hypogaſtriques.

Neuf jours aprés le coït il diſſequa une vieille la pine qui avoit les teſticules deux fois plus gros que les jeunes, deux veſicules ſe trouverent vuides dans le droit & cinq dans le gauche, & d'autres fort pâles qui étoient aparemment celles qui avoient été vuidés dans le coït precedent & qui n'eſtoient pas encore effacés, où reduites en petits points cendrés qui font la groſſeur des teſticules. Les veſicules du dernier coït avoient encore leurs mammelons, & celles des coïts precedens étoient planes. Il y avoit deux cellules dans la corne droite de la matrice, & cinq dans la gauche, leur ſubſtance étoit beaucoup plus claire & mince que la ſubſtance de la matrice, & parſemée de pluſieurs rameaux de veines & d'arteres. Ayant ouvert les cellules on voioit les œufs entiers, mais il fut impoſſible de les detacher de meſme; tout ce qu'on pût faire ce fût d'examiner ce qu'ils contenoient, qui étoit une ſubſtance limpide comme du criſtal au milieu de quoy on apercevoit un petit nuage tres mince qu'on a de la peine à voir dans toutes les lapines le neuviéme jour. La ſubſtance interne de ces cellules qui reçoit les vaiſſeaux hy-

pogastriques paroissoit plus gonflée que le reste & on y voioit le commencement du placenta.

Dix jours aprés le coït, il trouva dans le testicule droit d'une autre une seule vesicule vuide, laquelle paroissoit fort rouge à cause des vaisseaux qui la parsemoient, son mammelon étoit petit, & il paroissoit dans le milieu de sa substance cendrée encore une petite cavité six vesicules semblables furent trouvées dans le testicule gauche. Il y avoit des cellules à proportion dans les cornes de la matrice, sçavoir une dans la droite & six dans la gauche. celles-cy étoient separées l'une de l'autre d'un travers de doigt il y avoit au milieu de chacune un commencement d'embryon qui paroissoit comme un petit ver de bigareau. Le placenta estoit manifeste & l'œuf y étoit attaché par le moyen de la membrane apellée *chorion*. La matrice & les œufs furent cuits, la matiere de ceux-cy devint dure & avoit la même saveur que la substance des œuf des testicules quand on les à fait cuire.

Douze jours aprés le coït il rencontra dans une autre lapine, sept vesicules vuidez dans un testicule & cinq dans l'autre & autant de cellules dans les cornes de la matrice, beaucoup plus grandes & plus rondes que les precedentes; l'embryon du milieu étoit si aparent qu'on y distinguoit en quelque façon les membres on voyoit deux points rouges à la region de la poitrine & deux points blancs; dans l'abdomen il y avoit certain mucilage qui tiroit sur le rouge.

Quatorze jours aprés le coït, il remarqua que la matrice d'une autre lapine, avoit ses cellules beaucoup plus grosses & celles-cy des vaisseaux en plus grand nombre & plus gonflées; il reconnût aussi que plus les cellules grossissent plus elles s'aprochent les unes des autres; Les membranes *Amnios & chorion* étoient attachées ensemble, & quoy qu'elles parussent plus épaisses & plus fortes il eût plus de peine à les separer que dans les œufs qu'on a retirés entiers de la matrice; ayant rompu ces membranes l'embryon parût distinctement ayant la tête grosse & transparente, le cervelet en pointe, les yeux avancés, la gueule ouverte, les oreilles commencoient à sortir, l'espine du dos s'alongeoit & formoit une ligne blanche & se courbant vers le sternum elle representoit la carine d'un vaisseau des veines & des arteres tres-tendres sortoient des deux costés de l'épine

ne & envoyoient des ramifications à tout le dos & aux pieds on voyoit à la region de la poitrine deux points rouges plus gros que les precedens, qui faisoient le crayon des deux ventricules du cœur, il paroissoit à costé deux points blancs qui étoient le commencement du poumon ayant ouvert l'abdomen on aperçût le foye, & un corpuscule blancheastre à quoy étoit attachée une matiere mucilagineuse en forme de filet meslé, qui étoit le commencement du ventricule & des intestins, toutes ces pieces ne font que s'augmenter & se perfectionner dans la suite & pour ne pas ennuyer le lecteur l'Auteur passe sous silence les autres dissections qu'il a faites jour par jour excepté une qu'il fit le penultieme jour de la portée sçavoir le vingt-neuviéme jour aprés le coït.

La lapine qu'il disséqua ce jour la avoit mis bas six semaines auparavant, & dans le dernier coït dont elle étoit restée pleine, elle avoit rejetté toute la partie la plus grossiere de la semence du mâle en forme de gelée blanche. Elle avoit dans ses testicules onze petites vesicules blanches & d'autres beaucoup plus petites peu differentes de la substance des testicules. Il y a apparence comme nous avons déja dit que les vesicules des œufs ne s'effacent pas entierement dans les testicules, mais y laissent quelque point, ce qui fait que plus les lapines ont porté plus elles ont les testicules gros & blancs & on peut connoître par là si elles ont peu ou beaucup porté. Aprés avoir examiné l'oüaire, l'Auteur passa à la matrice, qu'il ne trouva point distinguée par cellules comme cy dessus, mais également remplie par tout comme une andoüille, elle avoit un mouvement peristaltique si fort que les fetus les plus proches du foureau sortoient dehors tout envelopés dans leurs membranes & ils seroient tous sortis si on n'eût d'abord extirpé la matrice. Sa substance n'étoit gueres plus épaisse que hors le temps de la grosseſſe au contraire de la matrice des femmes il y avoit onze petits dans sa cavité qui petilloient & étoient envelopés chacun à part dans leur chorion aussi conjointement que s'il n'y eût qu'un chorion pour tous. Le chorion de chaque fetus recevoit du sang de l'artere ombilicale, & étoit couché immediatement sur *l'Amnios*. Pour mieux examiner ces membranes, on soufla avec un chalumeau dans *l'Amnios*, qui parût de la

****

figure d'un rein. Il n'y avoit aucune liqueur renfermée, aprés cela on introduisit le chalumeau dans la membrane allantoide ou urinaire par de certains trous qui paroissent en la partie blanche du placenta, & par ce moyen on reconnut qu'elle avoit plusieurs petites cellules, & que sa capacité n'étoit gueres mõins grande que celle qui renferme le fetus. Il y avoit dans cette membrane environ une dragme & demy d'urine, pour trouver par où elle étoit entrée on seringua premierement de l'eau, puis de l'air dans la vessie de l'urine par l'uretre, mais rien de l'un n'y de l'autre ne pût penetrer dans cette membrane. Le placenta des lapins à cela de propre que quoy qu'il ne soit qu'un en nombre, il a deux substances sçavoir une rouge & l'autre blanche qui se separent facilement l'une de l'autre, & sortent pourtant toutes deux avec le fetus. La partie blanche du placenta qui est attachée à la matrice est ordinairement percée de six ou sept trous, & quand on y souffle la partie rouge s'enfle comme une éponge. Le placenta a deux sortes de vaisseaux, deux arteres qu'il reçoit du tronc de l'Aorte & une veine qu'il reçoit de la veine hipatique ces vaisseaux avant d'entrer dans le placenta se divisent en diverses ramifications qui se repandent par toutes ses parties.

Tous ces faits sont plus convaincant que toutes les raisons du monde pour établir la doctrine des œufs, & il ne sert de rien de dire qu'un œuf est un corps qui contient non seulement les principes de la generation d'un animal mais encore dequoy le nourrir jusqu'à ce qu'il soit éclos, & qu'ainsi ce qu'on trouve aprés la conception dans les femelles qui engendrent leurs petits en vie, quoy que semblable en figure à un œuf ne contenant pas dequoy nourir l'animal qui en est formé jusqu'à ce qu'il soit né où éclos, ce qui fait qu'il a indispensablement besoin de recevoir du sang de sa mere par la veine ombilicale jusqu'au moment de sa naissance. C'est abuser du mot & par cét abus confondre les diverses manieres des generations des animaux que d'établir universellement qu'ils sont engendrés d'un œuf.

On peut répondre à cela que quoy que les noms ne soient plus arbitraires aprés leur premiere imposition, il est pourtant permis de les changer où d'étendre leur signification, lorsqu'on vient à dé-

couvrir dans la nature ou à inventer dans les arts quelque choſe de nouveau qui a du raport aux choſes ſignifiées par ces noms dont la ſignification eſt reçûë depuis long temps. Or pour agir de bonne foy y-a-t'il des choſes au monde qui ayent entre elles plus de raport qu'en ont les œufs des ovipares & ces petits corps qui ſe trouvent dans le ſein des femelles vivipares aprés la conception, puiſque les uns & les autres contiennent le germe, c'eſt à dire tout l'animal en petit & qu'ils ont également beſoin de la ſemence ou plutoſt de l'eſprit ſeminal des males pour developer ce germe & manifeſter toutes les parties qui y ſont cachées. Comme cela ne ſe peut faire ſans l'introduction de quelque matiere qui eſt ce qu'on apelle nourriture ; ces œufs doivent la recevoir comme ils la reçoivent en effet les unes & les autres également dans les teſticules où oüaires & dans la matrice, il ne faut pour cela que lire le progrés des generations que nous avons mis cy-deſſus, tant du poulet que du lapin, pour eſtre convaincu que les œufs où germes de l'un & de l'autre reçoivent à peu prés le meſme acroiſſement & la meſme nourriture dans les oüaires; il eſt certain que celuy du poulet reçoit comme l'autre dans la matrice de la poule tout ce qui eſt requis pour la nouriture du poulet puis qu'il y eſt deſcendu fort petit & qu'il en ſort eſtant fort gros. Ainſi toute la difference qui ſe trouve à l'égard de ces œufs ne conſiſte que dans l'incubation ſeule & en ce que, les ovipares couvent leurs œufs hors deux mêmes, & les vivipares les couvent en eux mêmes juſqu'à ce que les petits ſoient éclos.

Quant à ceux qui diſent que ſi les animaux vivipares étoient engendrés d'un œuf, il ſe rencontreroit quelquefois de ces œufs dans les matrices des femelles avant l'acouplement ce qui n'arive pourtant jamais ; on doit leur repondre conformement aux experiences cy deſſus que la ſubſtance glanduleuſe qui ſert à chaſſer les œufs hors des teſticules ne ſe forme dans les veſicules des œufs qu'aprés un acouplement fécond.

Ceux là ſe trompent d'une autre coſté qui aſſurent avec Monſieur Kerkein. Qu'il ſe trouve dans la matrice le troiſiéme où quatriéme jour aprés l'acouplement des œufs gros comme une ceriſe

noire, d'autant que ceux qui ont été arrosés de la semence du mâle demeurent trois jours dans les oüaires des lapines & quelques semaines dans ceux des femelles qui portent plus long-temps ; là où ils se diminuent peu à peu jusqu'à ce qu'ils soient devenus dix fois plus petits qu'ils n'étoient avant le coït pour estre jetés dehors leurs cupules & reçûs dans l'entonnoir d'où ils decendent par la trompe dans la matrice où ils recoivent leur acroissement de la maniere qui à été dite.

Enfin il n'est rien de plus faux que l'opinion vulgaire qui pretend que l'humeur sensible & grossiere de la semence ne s'écoule point dans les femelles qui doivent concevoir, puisque le contraire est arrivé à la lapine qui fut dissequée vingt-neufs jours aprés le coït & qui avoit rejetté immediatement au sortir de l'acouplement toute la semence du male, nonobstant quoy elle avoit onze petits dans la matrice.

Aprés avoir expliqué comme quoy chaque partie du germe se perfectionnoit ; l'ordre semble demander que nous parlions des parties qui l'environnent, sçavoir des membranes, des humeurs, des vaisseaux ombilicaux &c. mais comme M. Mauriceau en a donné une description tres-exacte, je n'useray point icy de redittes & je me contenteray d'y renvoyer le lecteur pour dire quelque chose des humeurs seulement par raport à la nutrition du fétus qui ne se nourrit pas par le nombril, du sang de sa mere comme tous les Anciens & M. Mauriceau ont pensé ; mais par la bouche en avalant l'humeur chyleuse qui est renfermée dans *l'Amnios* & dans laquelle le fétus nage.

Je nomme cette humeur chyleuse, parce qu'elle est une espece de chyle, contre ce qu'on avoit crû jusqu'à present qu'elle n'étoit rien autre chose que les excremens du fétus, ce qui n'est pas vray, car si cela étoit, il n'y en auroit pas dans l'œuf avant la conception, & elle n'y seroit pas plus abondamment au temps de la formation du fétus & de son acroissement que sur la fin de la grosseſſe où cette liqueur est ordinairement toute consumée.

Une preuve inconteſtable que le fétus se nourrit de cette liqueur par la bouche ; c'est que si on dissequе un avorton on luy trouvera

dans l'eſtomac une liqueur qui aura la meſme couleur, la meſme odeur & la meſme ſaveur que celle qui ſera contenüe dans *l'amnios*. On luy trouvera auſſi des excremens dans les inteſtins qui ſont des ſuites neceſſaires de la digeſtion de l'eſtomac ; ajoutez que les enfans ne ſont pas plutôt nés qu'ils ſçavent avaller du lait, du vin, & les autres liqueurs qu'on leur preſente ; ce qui montre qu'ils y ſont déja acoutumés ; car il éſt difficile de comprendre que l'éſophage les inteſtins, les vaiſſeaux lactées & le canal therachique puiſſent être d'abord ſi libres & ſi ouverts ſi rien n'y avoit encore paſſé.

Je ne ſçais comment on a pu ſe perſuader que le fétus fut nourri du ſang de ſa mere par le nombril, puiſque pour peu qu'on y faſſe d'attention on reconnoît d'abord que c'eſt une choſe impoſſible, & qu'il n'y a aucune communication des vaiſſeaux de la mere avec les vaiſſeaux ombilicaux du fétus. Ceux cy ſont trois en nombre, ſçavoir deux arteres & une veine ; or les vaiſſeaux de la mere n'ont aucune communication avec les deux arteres ombilicales & certes ce ſeroit bien inutilement, puiſque celles-cy ſervent ſeulement à porter le ſang, du cœur du fétus au placenta & à l'arriere faix d'où elles ne ſçauroient rien rapporter au fétus ſuivant les loix de la circulation. Ils n'ont point non plus de communication avec la veine ombilicale, vû que celle-cy diſtribue une infinité de rameaux au Placenta ſans qu'aucun penetre juſqu'aux vaiſſeaux de la matrice.

On me dira peut-eſtre que le ſang maternel aporté par les arteres hypogaſtriques ſe peut filtrer par les pores du Placenta & y étre repris par les rameaux de la veine ombilicale ; mais cela ſupoſé je demanderay de quoy eſt-ce que le fétus ſe nourrit & reçoit ſon accroiſſement tout le temps depuis la conception juſqu'à ce que ſon Placenta ſoit formé & avant qu'il ſoit attaché à la matrice.

Pour ſe tirer de ces difficultés il eſt beaucoup plus naturel & raiſonnable d'avoüer que le fétus à dequoy ſe nourrir dans ſon œuf comme le poulet dans le ſien, c'eſt-à-dire qu'il ſe nourrit par la bouche de l'humeur chyleuſe contenuë dans *l'amnios*, elle reſſemble aſſez bien à de la gelée blanche, & les enfans en ſont ordinairement barboüillés au ſortir du ventre de la mere ; elle eſt de plus ſi douce

que les bêtes ne cessent point de lécher leurs petits tant qu'il reste de cette liqueur sur leur corps.

Il ne sert de rien de dire que le fétus ne manqueroit pas de se noyer s'il ouvroit la bouche pour avaller cette liqueur dans laquelle il nage & dont il est tout environné, d'autant qu'il en avalleroit trop à la fois tant par le nez que par la bouche: Car il y a bien de la difference entre nôtre façon d'avaller & celle du fétus. Lorsqu'il arrive qu'en mangeant trop goulûment la bouche se remplit ou que le nez se bouche en sorte que l'air ne puisse passer librement dans les poumons, nous sentons à la verité de la difficulté à avaller & une espece de suffocation qui ne vient pas de la deglutition mais de la respiration qui est empeschée par les alimens engorgés, & qui est necessaire dans les adultes non pas dans le fetus qui ne respire point dans la matrice. Ainsi cette objection tombe d'abord, parce que sans air le jeu des muscles de la langue joint au mouvement onduleux de l'Esophage ne pousse dans l'estomac de l'embryon que successivement & peu à peu la liqueur qu'il faut pour le nourrir.

Cette liqueur est un chyle extremement depuré, car outre qu'il se philtre dans le placenta il passe au travers de la membrane chorion d'où il penetre *l'Amnios* qui est son dernier couloir & le reservoir où il se ramasse pour servir de bain & d'aliment au fetus. Cette liqueur dans quoy le fétus nage rompt les mouvemens qui sans cela se communiqueroient incessamment entre la mere & le fétus, & fait que celuy cy est moins sujet à blesser sa mere & à en estre blessé, outre cela elle luy donne beaucoup plus de facilité à se mouvoir qu'il n'auroit s'il étoit à sec dans la matrice soit qu'il luy faille changer de situation soit qu'il luy faille sortir dehors car alors les voyes sont radoucies & lubrefiées par l'épanchement qui se fait de cette liqueur.

La difficulté est de sçavoir par quels conduits ce chyle est porté à la matrice; si c'est par les arteres ou par des vaisseaux lactées particuliers on a beaucoup de penchant à croire qu'il y a des vaisseaux lactées qui vont immediatement du reservoir du chyle ou du mesentere même à la matrice, d'autant qu'on remarque que les boüillons & les autres potions que la mere à avallées communiquent souvent

leur odeur & leur teinture au fétus & M. vau Horne anatomiſte tres exact aſſure dans une lettre qu'il à écrite à Bartholin, qu'il a trouvé proche de l'endroit ou l'Aorte ſe divise pour faire les arteres crurales deux rameaux lacteés qui ſe communiquoient à la matrice, mais comme cét Auteur eſt le ſeul qui les ait vûs & que tous les autres n'en parlent que par conjecture, nous nous diſpenſerons de le croire ſur ſa bonne foy d'autant plus qu'il eſt facile de rendre raiſon de tout ce qui concerne noſtre hypotheſe ſans avoir recours à ces vaiſſeaux pretendus. J'aime donc mieux croire que le chyle eſt diſtribué au placenta par les extremités des arteres de la matrice qui ſont un peu ouvertes ſur tout vers les productions du meſme placenta ou aux endroits ou ce corps jette pour ainſi dire ſes racines juſque dans la ſubſtance de la matrice. C'eſt pourquoy quand le placenta a été arraché il s'enſuit non ſeulement un grand flux de ſang, mais encore un flux abondant d'une certaine matiere blancheâtre, l'un & l'autre provenant des bouches des arteres qui ſe trouvent pour lors entre-ouvertes. Pour concevoir cette opinion il faut conſiderer que le chyle qui ſe meſle avec le ſang dans la veine ſouclaviere pour étre porté au cœur, ne ſejourne que tres-peu de temps dans ce viſcere, puiſqu'il n'y demeure que durant une ſeule pulſation, il y entre dans la dilatation & en ſort dans la contraction. Or il n'y a point d'aparence qu'en ſi peu de temps il puiſſe changer de nature & ſe convertir en ſang : car le chyle n'eſt pas moins éloigné de la nature du ſang que les alimens que nous prenons le ſont du chyle, or nous voyons que ces alimens demeurent long-temps dans l'eſtomac avant que d'y eſtre changés en chyle ; par conſequent le chyle ce ſemble ne demande pas moins de temps pour eſtre converti en ſang dans le cœur. Cependant il n'y reſte comme j'ay déja dit que durant une pulſation & ainſi il ne peut-eſtre converti en ſang dés la premiere fois au contraire il doit vrai-ſemblablement y paſſer pluſieurs fois, avant que d'aquerir la nature du ſang, c'eſt-à-dire que les temps interrompus durant leſquels il demeure dans le cœur en y paſſant & repaſſant ſucceſſivement beaucoup de fois avec le ſang doivent égaler à peu prés le temps continu durant lequel les alimens demeurent dans l'eſtomac pour eſtre convertis en chyle, de ſorte qu'il fait

un tres grand nombre de circulations, c'est à-dire de tours & de retours avec le sang avant que d'en prendre la nature. Cela êtant supposé il n'est pas malaisé de concevoir comment les arteres qui se portent à la matrice & au placenta contiennent du chyle, & comme ce placenta est un corps glanduleux d'une nature particuliere, il est vray-semblable que ses pores sont figurés, en telle sorte que le chyle mélé parmy le sang contenu dans les arteres peut pour ainsi dire s'y cribler & passer de-là dans *l'amnios* par une espece de philtration où autrement. En un mot cette separation du chyle d'avec le sang se fait dans le placenta, & dans les membranes du fétus de la mesme maniere que le lait se fait dans les mammelles; & par la mesme raison que les differentes liqueurs contenuës dans le sang comme la bile & la serosité se separent en diverses parties du corps les unes des autres. Ainsi l'on peut dire que comme les pores des reins sont figurés de maniere qu'ils peuvent recevoir la serosité du sang dont les particules s'accommodent à leurs ouvertures, de mesme le Placenta & les membranes qui envelopent le fétus ont des pores conformes aux particules du chyle à qui ils donnent un passage libre. Au reste ce chyle qui s'est mélé avec le sang & qui a passé plusieurs fois avec luy dans le cœur doit avoir perdu l'aigreur qu'il avoit dans le ventricule & avoir acquis une douceur agreable,

Il y a aparence que le fétus ne vuide point de son urine par l'uretre tandis qu'il est dans la matrice, car outre que sa vessie est large & peut contenir assez d'urine, le chyle dont il est nourri ayant été bien depuré dans tous les couloirs de la mere, contient peu de serosité & beaucoup moins dans les femmes que dans les femelles des autres animaux qui sont nourries d'alimens beaucoup plus humides; leurs fétus n'en sont pourtant pas incommodés dans leur sein, parce qu'ils sõt envelopés d'une troisiéme membrane dans quoy ils déchargent leur urine; cette membrane est nommée allantoïde, & elle ne se trouve point dans les hommes quoy que disent plusieurs Anatomistes qui pretendent qu'ils l'y ont vüe. Que si par hasard la vessie du fétus se trouvoit trop pleine je ne doute point qu'elle ne se vuidât pour lors dans *l'Amnios* par l'uretre ainsi que les matieres

matieres fecales, s'il arrivoit que les inteſtins ne puſſent pas les contenir toutes. Ce qui eſt rare dautant que le chyle dont le fétus ſe nourrit eſt ſi pur qu'il laiſſe peu d'excremens, & preſque jamais plus que les inteſtins où la veſſie n'en peuvent retenir. Il arrive pourtant quelquefois que le fétus lache ſon ventre étant encore dans la matrice, mais c'eſt une choſe rare, & qui ne ſe fait gueres que ſur la fin de la groſſeſſe quand le fétus eſt preſt à ſortir. Si cela eſt dira quelqu'un le fétus humain eſt donc de pire condition que celuy de la brute, puiſque ce dernier eſt pourvû de l'Allantoïde qui eſt cette troiſiéme membrane qui ſert de reſervoir à l'urine, & empeſche qu'elle ne ſe mêle avec ſon aliment. Au lieu que le fétus humain eſt obligé d'avaller la ſienne, qui ne peut être ſans acrimonie, & par conſequent ſans bleſſer un corps auſſi tendre qu'eſt celuy de l'enfant dans la matrice. On repond à cette objection en diſant comme nous avons déja fait que la veſſie du fétus humain eſt aſſez grande pour contenir toute ſon urine durant toute la groſſeſſe & qu'ainſi il peut facilement ſe paſſer de piſſer, & par conſequent d'Allantoïde, & que quoyque les fétus des animaux ſoient munis de cette membrane, il ne s'en ſuit pas pour cela qu'ils ne ſoient point ſujets au meſme inconvenient que le fétus humain. C'eſt à dire à piſſer dans leur aliment, ſur tout lors que leurs meres qui font des mouvemens beaucoup plus violens que les femmes, obligent dans une forte agitation l'urine de décendre de l'Allantoïde dans la veſſie par l'uraque, & comme la veſſie eſt trop petite il y a bien de l'aparence qu'elle ſe décharge à ſon tour par le canal de l'Uretre. Mais qui doute que le fétus humain ne ſuë aſſez copieuſement dans ſes membranes où il eſt comme dans un bain fort chaud : or que devient ſa ſueur qui eſt comme chacun ſçait de la meſme nature que l'urine. Que ſi elle ſe méle neceſſairement avec l'humeur chyleuſe qui luy ſert de nourriture. Certes il n'y a pas dequoy ſe recrier tant quand bien l'urine s'y méleroit auſſi, puiſque cela n'arrive comme j'ay déja dit, que vers la fin de la groſſeſſe auquel temps on peut dire que c'eſt un avantage plutôt qu'un inconvenient, parce qu'en irritant le fétus ſinon par ſon acrimonie que je ne crois pas grande, vû la douceur, & la pureté du chyle d'où elle a été ſeparée, du moins

*****

par quelque autre alteration qu'elle donne à l'humeur nourriciere & qui la rend desagreable.

Il paroît par tout ce qui a été dit, que le fétus ne vit pas dans la matrice de la vie de sa mere en recevant d'elle des esprits animaux & du sang: mais qu'il forme luy-mesme dans son propre sein ces deux principes de la vie avec le suc nouricier cy dessus, & qu'ainsi il a une vie propre & particuliere de même que le poulet renfermé dans son œuf lequel n'a besoin de la poule que pour en estre couvé & échaufé de maniere que la vertu genitale renfermée dans le germe puisse se reveiller & se mettre en action. Toute la difference qu'il y a c'est que le poulet est couvé en dehors & les petits des vivipares sont couvés en dedans, on dit communement que le fétus n'a qu'une vie vegetative comme les plántes les premiers mois de sa grosseſſe parce qu'il n'est alors capable que de nutrition & d'acroissement mais il joüit dans les mois suivans d'une vie animale d'autant que les mouvemens qu'il fait alors supose nt toûjours quelque perception sensuelle, il semble au reste que le fétus dorme plutôt dans la matrice qu'il ny veille.

Lors que le fétus est parvenu à la grandeur requise, & qu'il à peut estre consumé son aliment; il s'inquiete dans sa prison où il se trouve fort à l'étroit & parce que la nouriture luy manque ou qu'elle ne luy est plus agreable ou qu'elle le picote. Les esprits sont ébranlés dans cette inquietude & vont courant dans toute la machine du corps dont ils debandent pour ainsi dire tous les ressorts & font joüer les muscles dans lesquels ils se glissent; ainsi le fétus batant des pieds & des mains brise les membranes & bleſſe la matrice où il est renfermé laquelle entre de son costé dans des mouvemens convulsifs, se ramasse & se resserre pour chasser cét hoste incommode qui se presente de luy-mesme pour sortir, dés que la matrice est ouverte tant par son propre poids que par le penchant du lieu que les eaux ont rendu glissant. Enfin l'affaire se passe avec plus ou moins de succés suivant que l'enfant, la mere, & la sage femme font leur devoir dont je n'ay rien à dire icy puisque M. portail & Mauriceau l'on fait avec la derniere exactitude.

F I N.

TABLE
DES CHAPITRES.

TRAITE' ANATOMIQUE.

Des parties de la femme qui ſervent à la generation. Page 1.

CHAP. I. *Des vaiſſeaux ſpermatiques, appellez Préparans.* p. 4
II. *Des teſticules.* 6
III. *Des vaiſſeaux déferans, autrement dits éjaculatoires.* 8
IV. *De la matrice en general.* 11
V. *De l'entrée exterieure de la matrice, appellée ordinairement la partie honteuſe.* 21
VI. *Du* vagina, *ou col de la matrice.* 26
VII. *De l'orifice interne de la matrice.* 29
VIII. *Du propre corps & du fond de la matrice.* 30
IX. *De la ſemence.* 32
X. *Du ſang menſtruel.* 35

LIVRE PREMIER.

Des maladies, & des differentes diſpoſitions des femmes groſſes depuis le moment de la conception juſques au terme de l'accouchement. 39

CHAP. I. *Des ſignes de la fecondité, & de la ſterilité des femmes.* 41
II. *De la conception, & des conditions qui y ſont neceſſaires.* 49
III. *Des ſignes de la conception.* 53
IV. *De la generation, & des conditions qui y ſont requiſes.* 61
V. *Hiſtoire d'une femme, dans le ventre de laquelle on trouva un petit* fœtus *de deux mois ou environ, avec une grande abondance de ſang caillé, laquelle merite d'être*

examinée pour ſçavoir ſi cet enfant avoit été engendré dans le vaiſſeau éjaculatoire, appellé tuba uteri, *comme pluſieurs perſonnes le croyent.* 69
VI. *De la groſſeſſe & de ſes differences, avec les ſignes de la veritable, & de ceux de la fauſſe.* 73
VII. *Le moyen de reconnoître les differens temps de la groſſeſſe.* 77
VIII. *Sçavoir, ſi on peut reconnoître que la femme eſt groſſe d'un mâle ou d'une femelle, & les ſignes qu'elle doit avoir pluſieurs enfans.* 80
IX. *De la ſuperfétation.* 85
X. *De la mole, & de ſes ſignes.* 89
XI. *De quelle façon ſe doit gouverner la femme pendant tout le cours de ſa groſſeſſe, lorſqu'elle n'eſt accompagnée d'aucuns accidens conſiderables, pour tacher de les prevenir.* 96
XII. *Du vomiſſement de la femme groſſe.* 105
XIII. *Des douleurs du dos, des reins, & des hanches.* 111
XIV. *De la douleur des mammelles.* 114
XV. *De l'incontinence & de la difficulté d'uriner.* 115
XVI. *De la toux, & de la difficulté de reſpirer.* 118
XVII. *De l'enflure variqueuſe, & de la douleur des cuiſſes, & des jambes.* 121
XVIII. *Des hemorrhoïdes.* 123
XIX. *Du flux de ventre de la femme groſſe.* 126
XX. *Du flux menſtruel qui arrive quelquefois à la femme groſſe.* 130
XXI. *De la perte de ſang.* 133
XXII. *De la peſanteur & de la deſcente ou relaxation de matrice de la femme groſſe.* 145
XXIII. *De l'hydropiſie de Matrice.* 148
XXIV. *De l'enflure œdemateuſe des levres de la partie honteuſe.* 151
XXV. *De la maladie Venerienne des femmes groſſes.* 153
XXVI. *De l'avortement, & de ſes cauſes.* 158

LIVRE SECOND.

De l'accouchement naturel, & de ceux qui ſont contre nature, avec la maniere d'aider les femmes au premier, & les veritables moyens de remedier aux autres. 167

CHAP. I. *Ce que c'eſt qu'accouchement, & ſes differences, enſemble de ſes differens termes.* 167
II. *Les ſignes qui precedent, & ceux qui accompagnent l'accouchement naturel, & les ſignes qui font connoître celuy qui eſt contre nature.* 181
III. *Des membranes de l'enfant, & de ſes eaux.* 186
IV. *Du* placenta, *& des vaiſſeaux umbilicaux de l'enfant.* 194
V. *Des differentes ſituations naturelles de l'enfant au ventre de ſa mere, ſelon les dif-*

ferens temps de la groſſeſſe. 200
VI. *Ce qu'il faut que la femme faſſe quand elle eſt à terme.* 204
VII. *Ce qu'il faut faire quand la femme commence d'être en travail.* 206
VIII. *De l'accouchement naturel ; & le moyen d'y aider les femmes quand il y a un ou pluſieurs enfans.* 215
IX. *La maniere de delivrer la femme en l'accouchement naturel.* 217
X. *De la maniere de tirer l'arrierefaix reſté dans la matrice aprés que le cordon eſt rompu.* 220
XI. *Des accouchemens laborieux & difficiles, & de ceux qui ſont contre nature, de leurs cauſes & de leurs differences, enſemble le moyen d'y remedier.* 228
XII. *Des accouchemens contre nature auſquels la main du Chirurgien eſt abſolument requiſe, & les obſervations qu'il doit faire avant que de les entreprendre.* 234
XIII. *Les ſignes qui font connoître que l'enfant eſt vivant ou mort dans la matrice.* 240
XIV. *Le moyen d'accoucher la femme quand l'enfant preſente un ou deux pieds les premiers.* 245
XV. *Le moyen de tirer la teſte de l'enfant ſeparée de ſon corps, & demeurée ſeule dans la matrice.* 250
XVI. *Le moyen d'aider la femme dans ſon accouchement, quand la teſte de l'enfant pouſſe au devant d'elle le col de la matrice en dehors.* 254
XVII. *Le moyen de faire extraction de l'enfant, lorſque venant la teſte la premiere, il ne peut ſortir, à cauſe qu'elle eſt trop groſſe, ou parce que les paſſages ne peuvent pas ſe dilater ſuffiſamment.* 256
XVIII. *Le moyen d'aider la femme en l'accouchement où l'enfant ſe preſente par le coſté de la teſte, comme auſſi en celuy où il vient la face la premiere.* 261
XIX. *Le moyen d'accoucher la femme, quand le corps de l'enfant demeure arreſté au paſſage par les épaules, aprés que la teſte eſt entierement ſortie.* 266
XX. *Le moyen d'aider la femme dans l'accouchement où l'enfant preſente une ou deux mains avec la tête.* 270
XXI. *Le moyen d'accoucher la femme quand l'enfant preſente une ou deux mains ſeules* 272
XXII. *Le moyen de tirer l'enfant, quand il preſente les pieds & les mains enſemble.* 275
XXIII. *La maniere de tirer l'enfant quand il preſente les genoux.* 277
XXIV. *De l'accouchement auquel l'enfant preſente l'épaule, ou le dos, ou le cul.* 278
XXV. *De l'accouchement auquel l'enfant preſente le ventre, ou la poitrine ou le coſté.* 280
XXVI. *De l'accouchement auquel il y a pluſieurs enfans qui ſe preſentent enſemble dans les differentes poſtures cy devant dites.* 282
XXVII. *De l'accouchement auquel le cordon de l'umbilic ſort avant l'enfant.* 286
XXVIII. *De l'accouchement auquel l'arrierefaix ſe preſente le premier, ou eſt tout à fait ſorti.* 289
XXIX. *De l'accouchement qui eſt accompagné de grande perte de ſang, ou de convulſion.* 292
XXX. *Le moyen d'accoucher la femme, quand l'enfant eſt hydropique, ou monſtrueux.* 296

XXXI. *De l'extraction de l'enfant mort.* 299
XXXII. *De l'extraction de la mole, & du faux germe.* 304
XXXIII. *De l'operation Cesarienne.* 309
XXXIV. *Des instrumens de Chirurgie qui peuvent servir à faire l'extraction de l'enfant mort & monstrueux en grosseur.* 320

LIVRE TROISIEME.

Du traitement des Femmes accouchées ; Des maladies & symptomes qui leur arrivent durant toutes leurs couches ; Du traitement des enfans nouveau- nés; De leurs maladies les plus ordinaires, & des conditions necessaires au choix des nourrices. 322

CHAP. I. *Ce qu'il faut faire à la femme aussi-tost qu'elle est accouchée & delivrée naturellement.* 322
II. *Des remedes convenables aux parties basses, au ventre, & aux mammelles de la nouvelle accouchée.* 324
III. *Du regime de vivre que l'accouchée doit observer durant tout le tems de sa couche, quand elle n'est accompagnée d'aucuns accidens.* 328
IV. *Le moyen de faire évader & tarir le lait aux femmes qui ne veulent estre nourrices.* 331
V. *De plusieurs maladies & symptomes qui arrivent à la femme nouvellement accouchée: & premierement de la perte de sang.* 333
VI. *De la descente & chûte de la Matrice, & du siege de la femme nouvellemene accouchée.* 337
VII. *Des contusions & des déchirures des parties exterieures de la Matrice, causées par l'accouchement.* 347
VIII. *Des tranchées qui viennent à la femme nouvelle accouchée, & de leurs differentes causes.* 351
IX. *Des vuidanges qui coulent de la Matrice durant les couches de la femme, d'où elles viennent, & les signes des bonnes & des mauvaises.* 355
X. *De la suppression des vuidanges, & des accidens qu'elle cause.* 361
XI. *De l'inflammation qui survient à la Matrice aprés l'accouchement.* 365
XII. *Du Scyrre de la Matrice.* 366
XIII. *Du Cancer de la Matrice.* 371
XIV. *Du flux de ventre qui arrive à la femme nouvellement accouchée.* 374
XV. *Des tumeurs du ventre appellées hernies ventrales.* 376
XVI. *De l'inflammation des mammelles qui arrive à la femme nouvellement accouchée.* 378
XVII. *Du caillement de lait, vulgairement dit le poil.* 382
XVIII. *Des apostemes des mammelles de la femme accouchée.* 385
XIX. *Des bouts des mammelles écorchez & emportez.* 388

XX. *Du traitement de l'enfant nouveau-né; & premierement de la maniere de luy lier, couper & bander l'umbilic.* 391
XXI. *De quelle façon l'enfant nouveau-né doit eſtre nettoyé de ſes excremens, comme auſſi la maniere de le bien emmaillotter.* 395
XXII. *Du Regime de vivre, & du Gouvernement de l'enfant nouveau né.* 401
XXIII. *Des indiſpoſitions des petits enfans, & premierement de la foibleſſe des nouveau-nés.* 408
XXIV. *Des contuſions & meurtriſſures de la teſte, & des autres parties du corps de l'enfant nouveau né.* 412
XXV. *De la fontaine de la teſte des enfans nouveaunés, & des ſutures trop ouvertes.* 416
XXVI. *Du fondement clos des enfans nouveau-nés.* 418
XXVII. *Le moyen de bien couper le filet de la langue aux petits enfans.* 420
XXVIII. *Des tranchées & douleurs de ventre des petits enfans.* 421
XXIX. *De l'inflammation & vlceration, & de l'éminence du nombril des enfans nouveau-nés.* 424
XXX. *Des cuiſſons, rougeurs, & inflammation des eines, feſſes, & cuiſſes des petits enfans.* 427
XXXI. *Des vlceres de la bouche des petits enfans* 428
XXXII. *De la douleur que cauſe la ſortie des dents aux petits enfans.* 431
XXXIII. *Du flux de ventre des petits enfans.* 434
XXXIV. *Du vomiſſement des petits enfans.* 435
XXXV. *Des hernies ou deſcentes des petits enfans.* 437
XXXVI. *Des galles qui viennent ordinairement à la teſte & à la face des petits enfans.* 440
XXXVII. *De la petite verole & de la rougeole des enfans.* 442
XXXVIII. *De la curation de la maladie venerienne des petits enfans.* 445
XXXIX. *Le moyen d'empêcher que les petits enfans ne deviennent louches, tortus, boſſus, ou boiteux.* 452
XL. *Les conditions requiſes au choix d'une bonne nourrice.* 454

Fin de la Table des Chapitres.

AUTOR,
Ad Lividum, artis ignarum.

FUtilibus mecum noli contendere verbis
Livide; non lædet garrula lingua tua,
Crede mihi, factis potius pugnemus uterque:
Si vitas pugnam, te moneo ut taceas.
Hec, virtute carens, si despicis, ecce quod opto;
Omnibus invideas, Livide, nemo tibi.

L'AUTEUR,
Au plus grand de ses envieux.

CE Livre à son aspect redoublera ta rage;
Mais n'en sois rebuté sans le voir plus avant:
Car quoy qu'aprés cela tu ne sois pas plus sage,
Je te promets qu'au moins tu seras plus sçavant.

In laudem FRANCISCI MAURICEAU, utilissimum de mulierum partu librum scribentis.

LUCINAM auxiliis inopem jam absistite matres
Partubus ut præsit, voce vocare Deam:
Nam vos ô gravidæ, meliùs liber iste juvabit;
Et proli, & vobis, hoc duce parta salus.
Cedite scriptores, quibus est dare verba voluptas;
Quod bene pro morbis præcipit, ille facit.

FRANC. DVLAVRENS.

Approbation de Monſieur le premier Medecin du Roy.

NOus ſousſigné Conſeiller du Roy en ſes Conſeils, premier Medecin de Sa Majeſté, certifions avoir leu & examiné avec ſoin le Livre intitulé, *Traité des Femmes groſſes, & de celles qui ſont nouvellement accouchées*; Composé par FRANÇOIS MAURICEAU, Maître Chirurgien Juré à Paris, dans lequel nous n'avons rien trouvé qui ne fût tres-utile & digne d'eſtre donné au public. A Saint-Germain ce premier Novembre 1664.
Signé DAQUIN.

LA PRATIQUE DES ACCOUCHEMENS SOVTENUE D'UN GRAND NOMBRE D'OBSERVATIONS COMPOSE'E

Par PAUL PORTAL, *Maître Chirurgien Juré.*

LA PRATIQUE DES ACCOUCHEMENS SOUTENUE D'UN GRAND NOMBRE D'OBSERVATIONS

PAR M. DE LA MOTTE, Maître Chirurgien Juré

AVERTISSEMENT.

J'Avoüe avec ingenuité que ce n'eſt pas mon talent de faire des Livres ; on me pardonnera plus aiſément les fautes qui ſe trouveront dans celui-cy. Mon deſſein n'étoit pas de le donner au Public, ne me ſentant aucune diſpoſition pour m'eriger en Auteur. Cependant quelques-uns de mes amis aſſez éclairez pour ſe connoître aux Obſervations qui peuvent étre de quelque utilité dans la pratique, m'ont perſuadé que les miennes pourroient inſtruire ceux & celles qui voudront ſe mêler des Accouchemens. Cela m'a engagé à les communiquer de bonne foy ; & je ne me repentirai point de la reſolution quel'on m'a fait prendre, ſi l'on me fait juſtice, Ce n'eſt ny le ſtile, ny l'arrangement des mots qu'il faut conſiderer : je confeſſe que je n'ai point aſſez d'étude pour y reüſſir : c'eſt la matiere à quoi je me ſuis principalement appliqué ; & aſſûrément je n'ai rien dit que je n'aie fait, & que je ne ſois encore en état de faire, quand l'occaſion s'en preſentera. Lorſque j'ai remaqué les fautes de quelques Sages-femmes, ce n'a point été à deſſein de les choquer, ny de leur faire tort, puiſque je ne les ai pas nommées ; mais ſeulement pour empêcher les autres de tomber dans les mêmes erreurs : & ceux qui examineront mes intentions, verront bien qu'elles ſont deſintereſſées. Au reſte, je prie le Lecteur de ne trouver pas mauvais, ſi j'ai ſeparé quelques Obſervations qui ſemblent avoir du rapport entre elles, les ayant miſes ſuivant le temps auquel elles ſont arrivées, parce qu'ellesont de circonſtances particulieres qui meritent cette diſtinction.

TABLE DES CHAPITRES ET OBSERVATIONS

contenuës dans ce Livre.

CHAPITRES.

I. *De l'Accouchement naturel.* Page 1

II. *De ce qu'il faut faire dans l'Accouchement qui ſe fait avant le terme ordinaire.* 9

III. *De ce qu'il faut faire, quand l'Enfant preſente la face la premiere.* 14

IV. *De ce qu'il faut faire, quand les pieds de l'Enfant ſe preſentent les premiers, ou que c'eſt l'*anus *ou fondement.* 16

V. *De ce qu'il faut faire, quand la main ou le bras ſe preſente d'abord.* 17

VI. *De ce qu'il faut faire, quand diverſes parties ſe preſentent les premieres.* 18

OBSERVATIONS

I. *De l'Accouchement d'un Enfant qui preſentoit les vertebres des lombes.* 19

II. *De l'accouchement d'une Femme qui étoit dans une grande perte de ſang.* 20

III. *De l'accouchement d'une Femme au commencement de ſon huitiéme mois, qui mourut enſuite de la petite verole.* 22

IV. *De l'accouchement d'un Enfant, dont le bras étoit ſorti hors des orifices de la matrice.* 22

V. *De l'accouchement d'un Enfant, qui preſentoit le coude.* 24

VI. *De l'accouchement d'un Enfant, qui étoit ſorti, à la reſerve de la tête, hors des orifices de la matrice.* 26

VII. *De l'acouchement d'un Enfant, qui preſentoit le haut de l'épaule.* 27

VIII. *De l'accouchement de deux Enfans, dont l'un avoit la cuiſſe droite croiſée ſur la gauche, & l'autre preſentoit les pieds.* 30

IX. *De l'accouchement de deux Gemeaux.* 37

X. *De l'accouchement d'une Femme, en laquelle il ne paroiſſoit aucune partie de la Femme, qu'une tumeur de la groſſeur d'un balon entre les deux cuiſſes, l'Enfant dedans,*

au lieu des parties naturelles de la Femme. 35
XI. *De l'accouchement d'un Enfant qui presentoit la fesse.* 39
XII. *De l'accouchement fait à une Femme hydropique.* 40
XIII. *De l'accouchement d'un Enfant qui presentoit le ventre.* 41
XIV. *D'un* placenta *attaché & adherant au corps de la matrice.* 44
XV. *De l'accouchement d'un Enfant mort & corrompu.* 46
XVI. *De l'accomchement d'une Feume, dont l'orifice interne de la matrice avoit été déchiré.* 48
XVII. *De l'accouchement d'une Femme sans connoissance, & en d'étranges convulsions.* 49
XVIII. *De l'accouchement d'une Femme qui avoit un ulcere dans la matrice.* 54
XIX. *De l'accouchement d'un Enfant qui presentoit la partie superieure du bras.* 55
XX. *De l'accouchement d'un Enfant qui presentoit la partie superieure des côtes.* 56
XXI. *De l'accouchement d'un Enfant d'une prodigieuse grosseur, lequel presentoit la partie laterale du col, l'épaule & la clavicule.* 57
XXII. *De l'accouchement D'un Enfant pourri & corrompu.* 59
XXIII. *De l'accouchement d'un Enfant qui presentout le ventre.* 61
XXIV. *De l'accouchement d'un Enfant qui presentoit l'ombilic.* 64
XXV. *De l'accouchement d'un Enfant qui presentoit la tête.* 66
XXVI. *D'une Femme accouchée d'une mole.* 69
XXVII. *De l'accouchement d'un Enfant qui presentoit la face.* 70
XXVIII. *De l'accouehement d'un Enfant qui presentoit la bouche.* 71
XXIX. *De l'accouchement d'un arriere-faix, qui se presentoit suiui de la tête de l'Enfant.* 72
XXX. *De l'accouchement d'un Enfant d'une figure extraordinaire, & qui n'étoit ny mâle ny femelle,* dont il y a trois figures. 54
XXXI. *De l'accouchement d'un Enfant qui presentoit le nombril, la main, le coude & le genou.* 80
XXXII. *De l'accouchement d'un Enfant monstreux qui presentoit la face.* 81
XXXIII. *De l'accouchement d'une Femme qui étoit dans de cruelles convulsions.* 82
XXXIV. *De l'accouchement d'un Enfant pourri.* 86
XXXV. *De l'accouchement d'un Enfant qui presentoit la partie superieure & laterale de la cuisse.* 88
XXXVI. *De l'accouchement d'un Enfant qui avoit environ deux mois.* 90
XXXVII. *De l'accouchement d'un Enfant qui presentoit un genou.* 91
XXXVIII. *De l'accouchement d'une Femme, qui s'étant blessée accoucha; puis mourut de la petite verole.* 93
XXXIX. *De l'accouchement d'une Femme qui avoit eu une perte de sang l'espace de dix neuf jours.* 95
XL. *De l'accouchement d'un Enfant monstreux,* dont il y a deux figures. 98

Figure qui represente une mauvaise conception en forme de grappes de groiseiller, approchant fort du fray de grenouïlles. 101
XLI. *De l'accouchement d'une Femme qui avoit une perte de sang.* 102
XLII. *De l'accouchement d'un Enfant qui presentoit l'oreille.* 104
XLIII. *D'un accouchement où l'arriere-faix se presentoit.* 106
XLIV. *De l'accouchement d'un Enfant qui tomba dans un bassin jusques au col, sans que la Mere le pût retenir.* 108
XLV. *De l'accouchement d'un Enfant qui presentoit la tête appuyée contre l'os pubis de la Mere.* 109
XLVI. *De l'accouchement d'un Enfant né vivant à quatre mois.* 111
XLVII. *D'une Femme qui avoit perdu une grande quantité de sang, pour n'avoir pas été délivrée assez tôt.* 113
XLVIII. *De l'acouchement d'un Enfant qui presentoit l'omoplate & le coude.* 114
XLIX. *De l'accouchement d'un Enfant qui presentoit les fesses.* 115
L. *De l'accouchement d'un Enfant arrêté aux épaules, la tête étant sortie.* 116
LI. *De l'accouchement d'une Femme en danger de sa vie, à cause d'une perte de sang.* 118
LII. *De l'accouchement d'une Femme, dont l'Enfant presentoit la hanche.* 121
LIII. *D'une Femme qui étoit en peine de ce que la Sage-femme ne la pouvoit pas délivrer, & de ce que son arriere faix ne sortoit point.* 123
LIV. *De l'accouchement d'un Enfant qui presentoit le bras & l'épaule.* 125
LV. *De l'accouchement d'un Enfant qui venoit en double, & dont le nombril & l'arriere-faix se presentoient.* 126
LVI. *De l'accouchement d'une Femme, dont l'Enfant presentoit le coude & l'épaule.* 127
LVII. *De l'accouchement d'un Enfant qui étoit corrompu.* 129
LVIII. *De l'accouchement d'un Enfant qui presentoit les pieds, dont les talons étoient tournez vers l'anus de la Mere.* 131
LIX. *De l'accouchement d'un Enfant qui presentoit l'épine du dos.* 132
LX. *De l'accouchement de deux Enfans, dont l'un venoit contre nature, & l'autre naturellement.* 133
LXI. *De l'accouchement d'un Enfant, dont la main & le bras étoient sortis hors des orifices jusques à l'épaule.* 134
LXII. *De l'accouchement d'un Enfant qui presentoit* l'anus. 135
LXIII. *De l'accouchement d'un Enfant qui avoit été déchiré dans la matrice.* 138
LXIV. *De l'accouchement d'un Enfant qui presentoit l'hypocondre.* 140
LXV. *De l'extraction de deux arriere faix joints ensemble.* 141
LXVI. *De l'accouchement d'un Enfant qui presentoit la face:* 141
LXVII. *De l'accouchement d'une Femme qui avoit une tumeur dans le bas ventre.* 142
LXVIII. *De l'accouchement d'un Enfant, dont le bras sortoit en toute sa longeur.* 144
LXIX. *De l'accouchement d'une Femme qui avoit une grande perte de sang.* 145

LXX. *De l'accouchement de deux gemelles, dont l'une preſentoit la feſſe, & l'autre l'oreille.* 149

LXXI. *De l'accouchement d'un Enfant, dont le bras droit etoit hors de la matrice.* 150

LXXII. *De l'accouchement d'un Enfant, dont les vertebres du dos étoient toutes ployées.* 152

LXXIII. *De l'accouchement d'un Enfant qui preſentoit la partie poſterieure & ſuperieure de la tête.* 154

LXXIV. *De l'accouchement d'une Femme hydropique & groſſe de deux Enfans, dont l'un preſentoit la feſſe dextre, & l'autre ſe trouvoit enveloppé dans ſes membranes, tout pourri, âgé d'environ quatre à cinq mois, & le premier à terme & parfait.* 155

LXXV. *De l'accouchement d'une Femme, dont l'Enfant preſentoit le bras en toute ſa longueur & dehors tous les orifices de la matrice, tout livide, noir & corrompu.* 159

LXXVI. *De l'accouchement d'une Femme morte deux heures après être accouchée, par l'éverſion ou renverſement du fond de la matrice.* 162

LXXVII. *De l'accouchement d'un Enfant qui preſentoit le* ſcrotum *ou la verge.* 430

LXXVIII. *De l'accouchement d'une Dame qui n'étoit groſſe que de quatre mois & demi, dont la tête de l'Enfant, l'arriere-faix eurent de la peine à être tirez hors de la matrice : la tête y étant reſtée.* 167

LXXIX. *De l'accouchement d'une Demoiſelle, en laquelle il avoit paru au ſeptiéme mois de ſa groſſeſſe une grande perte de ſang, & qui tomba dans le même accident ſur la fin du huitiéme mois de ſa groſſeſſe.* 340

LXXX. *De l'accouchement d'une Femme qui étoit groſſe de trois Enfans, dont l'un étoit vivant & à terme, & les deux autres morts.* 196

Figure de trois Enfans d'une portée, dont l'un eſt né vivant & à terme, les deux autres morts deſſechez. 200

LXXXI. *De l'accouchement d'un Embrion, avec une grande perte de ſang, dans lequelle s'eſt trouvé cet Embrion, enveloppé de membranes en forme d'œuf ſans coquille.* 201

Figure de cét Embrion. 204

AD MAGISTRUM PAULUM PORTAL

CHIRURGUM JURATUM PARIS.

In Librum à se editum de Partubus.

ANAGRAMMA.

PAULUS PORTAL.

Portûs tuti aura, aut porta salutis ovas.

Qui factis scriptisque micas, fert nominis omen,
Portûs tuti aura, aut porta salutis ovas.
Talem te dicunt Superi, te facta celebrant,
Scripta canunt. Quid ego plus? Tibi cuncta parent.

Tui observantissimus M. JOAN. LESTORCEL, Chirurgus Parisiensis Juratus, antiquus Propositus & Custos.

APPROBATION.

De la Faculté de Medicine de Paris.

OUï le rapport de Messieurs Marteau & Labbé, Docteurs en Medecine de la Faculté de Paris Examinateurs nommez pour la lecture des Livres de Medecine & Chirurgie, sur un Ouvrage composé par le sieur Portal, Maître Chirurgien Juré à Paris, portant pour titre, *Observations pour l'Accouchemens*, où ils n'ont rien trouvé que de conforme à la bonne doctrine: La Faculté consent qu'il soit imprimé pour l'utilité & le bien public. Fait à Paris ce huitiéme Novembre 1682. Signé, LIENARD, Doyen de Faculté de Paris.

APPROBATION

Des Maîtres Chirurgiens Jurez à Paris.

NOus sous-signez Maîtres Chirurgiens Jurez à Paris, certifions que nous avons lû & examiné un Ouvrage composé par le Sieur Paul Portal, Maître Chirurgien Juré à Paris, ayant pour titre, *La Pratique & Observations sur l'Accouchement*, où nous n'avons rien trouvé que de conforme à la bonne doctrine, & pour l'utilité & le bien public. Fait à Paris le 30. Novembre 1682. Signé,

LE BEL. TRIBOULEAU. BRACHE. FRANCHET.
DESMIDR. HEUGEA. BESSIER. LESCOT.

LA

LA PRATIQUE DES ACCOUCHEMENS SOUTENUE D'UN GRAND NOMBRE D'OBSERVATIONS.

LIVRE PREMIER.

CHRPITRE I.

De l'Accouchement naturel.

L'OPERATION des Acchouchemens ſe fait en deux manieres.

L'une, par la Nature même; & en ce cas l'accouchement s'accomplit ſans l'aſſiſtance du Chirurgien ni de la Sage-femme, l'Enfant venant au monde par les efforts de la Mere.

L'autre maniere d'accouchement ſe fait par le ſecours du Chirurgien ou de la Sage-femme.

Les Auteurs ont parlé tres-differemment de cette ſeconde maniere.

Je ne m'arresteray point à ce qu'ils ont dit ; mais je proposeray seulement ce que j'ay vû, & ce que j'ay appris par experience.

Pour commencer par l'accouchement naturel : je dirai que si on appelle un Chirurgien ou une Sage-femme, pour examiner une femme grosse, & qui est à terme, laquelle sent des douleurs dans le bas ventre vers la region de la vessie & la partie superieure du *pubes*, & vers les vertebres des lombes & la region des reins ; il faut demander à cette Femme, si les douleurs qu'elle sent, se portent vers le bas ventre, sur la nature, & sur le fondement.

Que si les douleurs sont grandes, & que la femme qui souffre, demande du secours ; la premiere chose que l'on doit faire, c'est de toucher les parties, afin de reconnoître & examiner, si c'est un veritable travail, ou non.

Pour reconnoître si le travail est veritable, l'on doit prendre du beurre frais ou quelque autre medicament onctueux, qui n'ait rien d'odoriferant. L'on en frottera son doigt *index* de l'une ou de l'autre main, selon que le lit de la malade se trouvera disposé : puis l'on portera la main dans le lit, aprés l'avoir bien chauffée, & rogné ses ongles. On la glissera entre les cuisses de la Malade, ou par dessous l'une des mêmes cuisses, pour introduire le doigt entre les deux levres externes de la matrice, afin de les écarter l'une de l'autre, autant que l'on pourra, par le moyen de ce doigt, commençant aux parties superieures de ces levres, & descendant le long du clitoris ; l'on prendra soigneusement garde de blesser l'uretere qui se trouve située au dessous : l'on separera les nymphes, l'on coulera son doigt à l'orifice externe dans le vagina ou col de la matrice, à l'extrémité duquel l'on sentira l'orifice interne nommé la bouche de la même matrice, qui se trouve alors fort affaissé, s'approchant de l'orifice externe, en sorte qu'au bout du doigt on sent facilement qu'il se dilate & s'entr'ouvre, quand le travail est veritable : & c'est à quoi le Chirurgien ou la Sage-femme doivent bien prendre garde, pour reconnoître si la femme commence d'étre en travail, ou non, afin de ne se pas tromper en leurs pronostiques.

On voit pourtant des matrices s'ouvrir quelquefois pour vuider ce qu'elles ont de superflu, & qui se renferment aprés cette évacuation.

J'ay vû des femmes, dont la matrice s'ouvroit de la largeur d'une

piece de quinze sols, se refermer durant le temps de leur grossesse, sans qu'elles en reçûssent aucune incommodité, lesquelles ont enfin accouché heureusement dans le terme naturel. C'est pourquoi il ne suffit pas pour reconnoître le travail, de trouver cét orifice de la matrice ouvert; il faut encore que la femme sente des douleurs, telles que nous les avons expliquées cy-devant.

Lorsque la femme est dans les douleurs, cét orifice qui se dilate, est aussi un peu mollet: mais il faut bien considerer de quelle maniere il est disposé, dautant que quelquefois il s'ouvre dans la partie anterieure vers la vessie, & quelquefois dans la partie posterieure vers le *rectum*.

Quand l'orifice s'ouvre de la premiere maniere, l'accouchement se fait avec plus de facilité, & plus promptement, parce que la dilatation de l'orifice interne répond en droite ligne à l'orifice externe: comme au contraire l'accouchement est plus long & plus laborieux dans la seconde, parce qu'alors l'orifice interne ne répond pas directement à l'orifice externe, à cause que cét orifice s'ouvre vers l'*anus*. Cette seconde maniere de dilatation de l'orifice interne de la matrice est plus difficile à remarquer que la premiere: on la connoît pourtant en glissant le doigt le long du col de la matrice dans la partie posterieure qui touche le *rectum*.

L'on doit observer la dilatation de l'orifice, lorsque la douleur est passée, & que les eaux semblent s'en retourner par où elles sont venuës; & alors on introduit l'extremité du doigt dans ce même orifice, que l'on trouve comme un anneau dans le travail de l'enfantement: mais il faut bien prendre garde à ne pas irriter ny violenter cét anneau, que l'on sent s'élargir à mesure que le travail s'avance. Quand cét anneau s'attendrit par les efforts de la Femme, & par les eaux, & qu'il se rend fort mince & delié, l'on ne doit rien precipiter: car il ne faut point toucher les parties de la Femme que le moins que l'on pourra, de peur de les alterer; cela ne servant qu'à les irriter, & causer de la douleur à la Malade, & à les meurtrir par l'attouchement continuel du doigt, comme quelques-uns le pratiquent: & c'est par le défaut de comprendre, que ces parties ne doivent se dilater que par la douleur & les efforts de la Mere, lorsque les eaux se sont écoulées, & que l'Enfant demeure à sec dans la matrice qui se resserre, & comprime davantage l'Enfant qui se trouve ainsi à sec, lequel ayant la tête grosse, & l'orifice de la matrice

étant étroit, il arrive que la Femme en eſt plus long-temps malade ; & l'accouchement bien plus difficile, ſur tout aux premiers Enfans, les parties étant pour l'ordinaire plus étroites aux Femmes qui accouchent la premiere fois, qu'aux autres.

L'on doit remarquer que le travail pour l'accouchement ſe prepare, lorſque les eaux commencent à pouſſer, comme j'ay dit, & à former une eſpece de veſſie pleine de ces eaux ; & cette veſſie reſſemble à celle d'un porc, lorſqu'on l'a remplie d'eau ou d'air.

Ces eaux pouſſent les membranes, qui dans le commencement du travail ne paroiſſent que de la groſſeur d'une noiſette : mais à proportion que les douleurs redoublent, & pouſſent les eaux, & que les eaux dilatent les membranes, elles obligent l'orifice de ſe dilater peu à peu; & les eaux venant à ſe retirer, la membrane ſe flétrit, quand la douleur eſt paſſée, juſqu'à ce que la douleur recommençant, les eaux font encore gonfler les membranes, leſquelles font violence à l'orifice interne de la matrice, comme je viens de dire, l'ouvrent & le dilatent par la grande extenſion qu'elles font de ces mêbranes qui renferment les eaux & l'Enfant.

La dilatation de cét orifice ſe fait inſenſiblement, & preſque ſans qu'on s'en apperçoive ; & il ſe paſſe des jours entiers en quelques Femmes, avant que cette dilatation ſoit au point qu'elle doit étre : & en d'autres l'accouchement va fort vîte, & ſi promptement, qu'à peine y arrive-t-on aſſez-tôt : & l'on voit qu'en tres-peu de temps les membranes qui ne ſont par l'impulſion des eaux que de la groſſeur d'une noiſette, deviennent en tres-peu de temps comme un œuf, & quelquefois en certaines Femmes de la groſſeur de la teſte de l'Enfant, & occupent bien ſouvent tout le paſſage & l'orifice externe.

Ces membranes s'ouvrent enfin, les eaux s'écoulent, & l'Enfant ſort par les efforts de la Mere & par les ſiens propres, la teſte la premiere, & le reſte enſuite. C'eſt ce que nous appellons Accouchement naturel. Il arrive quelquefois que la teſte de l'Enfant étant ſortie, les épaules ſe trouvent ſi larges, qu'il demeure en chemin, & ne peut aller plus avant ; en ce cas le Chirurgien ou la Sage-femme doivent avec beaucoup de prudence & de jugement, étant aidez des forces de la Mere, ſe ſervir de leurs deux mains, les étendre ſur les parties laterales de la teſte de l'Enfant, les appliquant à plat ſur les oreilles, & les tirer en droite ligne avec adreſſe & jugement ; & cela, ſuppoſé que l'Enfant ait

de

de la peine à ſortir de lui-méme. Si le Chirurgien ou la Sage-femme apprehendent de bleſſer l'Enfant en le prenant de la ſorte, ils peuvent porter une de leurs mains ſur la nuque du col de l'Enfant, & le tirer ſans perdre de temps, ny donner de relâche, juſqu'à ce qu'il ſoit dehors.

Je dis, ſans donner de relâche, parce que j'ay vû des Femmes, dont la matrice ſe reſſerroit tellement aprés que la teſte de l'Enfant étoit ſortie, & dont les orifices ſe refermoient avec tant de force, que ſi je n'y euſſe pourvû promptement, l'Enfant auroit eſté ſuffoqué & étranglé au paſſage.

Pour empêcher ces accidens, il faut gliſſer les doigts entre les levres de l'orifice de la matrice & le col de l'Enfant, en ſeparant & dilatant ces levres avec les doigts, pour faciliter la ſortie du corps de l'Enfant.

Je fais cette remarque, parce que j'ay vû mourir des Enfans par la negligence de quelques jeunes Sages-femmes, pendant le temps que j'ay eſté à l'Hôtel-Dieu de cette Ville de Paris.

J'en ay vû auſſi perir d'autres entre les mains de Sages-femmes bien entenduës, mais qui pour étre trop âgées n'avoient pas aſſez de force pour les tirer promptement : car il ne faut point tarder en ces occaſions, comme nous avons déja dit ; autrement l'Enfant meurt & eſt étranglé au paſſage, ayant la tête hors de l'orifice externe.

Il y a quelques années que j'en trouvay un étranglé de cette ſorte dans une maiſon de la ruë du Plaſtre. La Sage-femme avoit fait tout ce qu'elle avoit pû pendant une grande heure, ſans pouvoir venir à bout de le tirer, manque de force : car elle étoit fort vieille. L'Enfant auroit eſté ſauvé, ſi j'avois eſté appellé aſſez à temps ; mais l'étranglement étoit fait, & l'Enfant mort, quand j'en approchay. On peut conclure de là, que la force eſt neceſſaire à une Sage-femme, & qu'elle ne doit étre ny trop jeune ny trop vieille : car ſouvent la prudence manque aux jeunes, & les forces aux vieilles.

Quoyque l'Enfant ſoit mort & étranglé au paſſage, il ne faut pas laiſſer de le tirer pour la ſeureté de la Mere : car ſi on ne la délivroit, & ſi l'on ne tiroit cét Enfant, la Femme pourroit mourir, ou du moins ſeroit bien malade.

Pour délivrer celle dont je viens de parler, je fus heureux d'avoir de

la force, que j'employai hardiment, ne craignant rien pour l'Enfant, dautant qu'il étoit mort ; je pris pourtant bien garde de ne pas bleſſer la Mere, comme j'en ay vû qui en pareil cas ont déchiré le vagina, & même l'uretere & le *rectum*, d'où il eſt arrivé que les Femmes en ont ſouffert de tres-grandes incommoditez le reſte de leur vie, en rendant involontairement les matieres fecales & les urines par le vagina. L'Enfant étant ſorti, tout n'eſt pas fait, il faut avoir l'arriere-faix : car s'il reſte, il peut cauſer, & cauſe ordinairement des accidens terribles à la Femme.

Quand donc l'arriere-faix ne vient point, & qu'il eſt fort attaché, il eſt neceſſaire de le tirer & de l'aller querir, & pour cela de prendre le cordon ou l'ombilic, d'en faire deux ou trois tours autour des doigts de la gauche pour ſeconder la droite, lorſqu'on la conduit doucement le long de ce cordon, en tenant les doigts bien ſerrez & étendus, aprés les avoir oints d'huile ou de beurre frais. Il faut ſoigneuſement prendre garde de ne point écorcher l'orifice interne qui ſe trouve ſouvent flétri par la violence qu'on luy a faite à la ſortie de l'Enfant, qui eſt affaiſſé ſur les replis du vagina ; & neanmoins avoir grand ſoin de ne point quitter le cordon qui conduit les doigts à l'arriere-faix. Quand on y eſt parvenu, ſi on le trouve attaché, il faut gliſſer les doigts de la main droite vers la partie declive & la plus baſſe, & tâcher de le ſeparer doucement, & peu à peu ; ce qui ſe fait de même que quand on ſepare la pulpe de de l'écorce d'une orange aigre ou de la Chine : & alors l'arriere-faix étant ainſi détaché, il ſuit ſans peine, en tirant le cordon.

Il faut executer promptement cette operation, parce qu'autrement la matrice venant à ſe refermer, on auroit de la peine à y introduire la main, & par conſequent à en tirer l'arriere-faix.

Lorſque l'arriere-faix ſe ſepare de lui-méme, celui ou celle qui opere, n'a qu'à tirer doucement le cordon ou ombilic qui doit étre entortillé aux doigts de la main gauche, comme il a eſté dit.

Quand il eſt ſorti, l'on doit bien conſiderer ſi les membranes qui renferment l'Enfant & les eaux, ſont bien ſorties avec l'arriere-faix, en ſorte qu'il n'en reſte aucune partie, de peur qu'elles ne bouchent l'ouverture des vaiſſeaux de la matrice. Cependant quand il en demeureroit quelque portion, il n'en faudroit rien craindre, dautant que ces membranes reſtées ſortent avec les vuidanges ſans aucune fâcheuſe ſui-

te, ainſi qu'il ſe remarque tous les jours. Il faut obſerver, que quand on tire l'arriere-faix par le moyen de l'ombilic, on le doit faire doucement, & jamais avec violence: car ſi l'arriere faix ſe trouvoit fort attaché au fond de la matrice, & que l'on usât de violence, elle ſe renverſeroit: ce qui ſeroit d'une perilleuſe conſequence; & l'on a vû mourir des Femmes dans le moment que cela eſt arrivé.

Lorſqu'on a tiré l'Enfant & l'arriere-faix heureuſement, s'il arrive que la Femme vuide peu ou point de ſang, l'on doit craindre qu'il ne ſe ſoit coagulé & figé dans la matrice & dans ſon col, d'où bien ſouvent il s'éleve des fumées ſi malignes, qu'elles font tomber la Femme en ſyncope.

En ce cas, le Chirurgien ou la Sage-femme, ſans differer, doit porter doucement ſa main dans le fond de la matrice, qu'elle trouvera preſque auſſi ouverte que ſi la Femme venoit d'accoucher, afin d'en vuider les grumeaux de ſang, leſquels ne ſont pas plûtoſt tirez, que la Femme revient de ſa foibleſſe. Si au contraire on les y laiſſe ſans les tirer, hors d'un grand effort de la Nature, cela peut cauſer la mort à la Femme par les vapeurs malignes qui s'élevent de ce ſang retenu dans la matrice. Méme dans la grande perte de ſang on peut y apporter la main, lorſqu'elle arrive aprés l'accouchement, parce qu'elle eſt encore aſſez dilatée, la matrice ſe trouvant pleine de grumeaux ou caillaux de ſang; ſi on ne les tire, la perte de ſang continuë, laquelle ceſſe dés qu'ils ſont tirez.

La Femme étant revenuë de ſa foibleſſe, il faut la laiſſer en repos, & lui donner de la nourriture, mais peu à peu & ſouvent. On ſe contentera de cela, ſans penſer à aucun lavement, qu'aprés vingt-quatre heures, ſuivant qu'on trouvera l'Accouchée diſpoſée.

Si la Femme vuide & perd trop de ſang, il faut la boucher avec un linge trempé dans l'oxicrat, luy en appliquer un autre ſur la region des reins, & même un emplâtre fait avec glaires d'œufs, bol d'Armenie & oxicrat bien dilayez enſemble, que l'on appliquera ſur la méme region des reins. Les Femmes de village y appliquent un échevau de fil crud trempé dans l'oxicrat: d'autres y font un emplâtre de plâtre diſſous dans du vinaigre, comme je l'ay pratiqué & vû pratiquer avec heureux ſuccés.

Il faut ſituer la tête de la Femme mediocrement baſſe, lui donner de

la nourriture en petite quantité, de boüillon à boire par cuillerées, ſeulement pendant ce tems là, parce que l'eſtomac étant rempli de vapeurs & de ventoſitez, l'excés de nourriture ou de boiſſon le ſurcharge & l'incommode.

La perte de ſang arrêtée, & la Malade revenuë de ſa foibleſſe, vingt-quatre heures aprés on lui donnera un lavement fait d'une décoction de feuïlles de mauves, guimauves, violiers, parietaire & graine de lin; mais il en faut donner peu à la fois, pour ne pas ſurcharger la Nature, qui eſt foible : & on continuëra les lavemens doux deux fois le jour, le matin & le ſoir. Dans celui du matin on y diſſoudra trois onces de miel de nenuphar ; & dans celui du ſoir point de miel, mais ſeulement la décoction, dans laquelle on fera boüillir un boüillon une poignée de ſon froment : il n'en faut pas donner de plus forts, qu'en cas de neceſſité ; ou s'il y a un Medecin, qu'il ne le trouve à propos & ne l'ordonne.

S'il y a de grandes douleurs dans le ventre, il faut ajoûter au lavement du ſoir une once d'huile d'amendes douces ou d'huile d'olive : le petit lait peut étre employé au lieu de decoction, & il profite ordinairement davantage.

Si le ventre eſt tendu, & que cela cauſe de grandes douleurs, il faut faire des fomentations emollientes & carminatives avec des feuïlles de mauves, guimauves, violiers, parietaire, graine de lin, abſynthe, matricaire, camomille, mercuriale & melilot : toutes ces herbes étant cuites dans une ſuffiſante quantité d'eau, on les appliquera le plus chaudement que la Malade pourra les ſouffrir ſur tout le bas ventre ; on peut mémes y appliquer le marc des herbes, ou des linges trempez dans la décoction, qu'on aura ſoin de changer de moment en moment, de crainte qu'elles ne ſe refroidiſſent.

Si les vuidanges s'arrêtent aprés l'accouchement, ſoit par fâcherie, ou autrement, & qu'il s'y faſſe de la puanteur par la corruption de ces vuidanges arrêtes, & que les vapeurs qui s'en élevent, cauſent des douleurs de tête à la Malade, il faut faire des injections avec la décoction d'une poignée d'orge, armoiſe, matricaire, abſynthe & melilot, pluſieurs fois le jour, ou ſaigner la Malade, & faire d'autres remedes, ſuivant que le Medecin le trouvera à propos.

Si le travail a eſté difficile, ou ſi la Femme a eſté écorchée par la

ſortie

ortie de l'Enfant, on peut ſe ſervir d'une décoction d'orge & de cer-euil ; & quand elle ne vuidera plus de ſang, on y ajoûtera une ou deux acines de grande conſoude pour étuver les parties, ajoûtant ſur une hopine de cette décoction deux onces de miel roſat.

CHAPITRE II.

De ce qu'il faut faire dans l'Accouchement qui ſe fait avant le terme ordinaire.

S'Il arrive que les ordinaires retardent à une Femme deux mois & demi ou environ, & qu'il ſurvienne perte de ſang avec des douleurs, faut avoir patience, & en bien eſperer, d'autant que ce pourra être n faux germe qui vient ordinairement dans ce temps-là ; & quand le ng s'arrête, c'eſt un ſigne que le germe eſt ſeparé. Le germe ſort ouvent en rendant un lavement, ſans beaucoup incommoder la Fem-e. Mais ſi la perte de ſang étoit conſiderable, il faudroit ſaigner la Malade du bras.

Le faux germe eſt un corps membraneux en forme d'un œuf de poule lein d'eau.

Le vray germe eſt auſſi membraneux, & en forme d'œuf ; mais on trouve au dedans un petit embryon blanc de la figure d'un ver à ſoye, dans lequel on peut remarquer la tête, la face, avec deux petits points de la groſſeur de la tête d'une épingle.

Le vrai ou faux germe étant ſorti, la perte de ſang ceſſe : mais s'il arrive que le faux germe ne ſoit pas ſorti, que la perte de ſang continuë, & que la Femme s'affoibliſſe, il en faut tenter l'extraction en introduiſant l'extrémité du doigt *index*, ſuppoſé que cela ſe puiſſe. Mais s'il ſe corrompoit, & que la puanteur fût grande, il faudroit ſe ſervir de l'injection cy-deſſus marquée, & y ajoûter deux onces d'ariſtoloche ronde, & deux onces de ſucre, pour être portée dans la matrice par le moyen de la ſeringue.

Si dans le troiſiéme, quatriéme ou cinquiéme mois de la groſſeſſe il arrive une perte de ſang, il faut que la Femme garde le lit, & qu'on la ſaigne deux ou trois fois du bras, ſuivant l'avis des Medecins : cela

eſt ſalutaire dans ces occaſions. Si nonobſtant la ſaignée, la perte de ſang continuë, & qu'il ſorte des grumeaux de ſang, l'on peut faire ſon pronoſtic que la groſſeſſe ſe pourra vuider.

L'Enfant qui ſort dans ce temps-là, n'eſt guere plus gros qu'un petit chat nouveau-né, ſans comparaiſon.

Si l'arriere-faix ne vient pas en même temps, il ne faut pas s'en mettre en peine, quoi-qu'il ſoit plus gros que l'Enfant : car il arrive quelquefois que cét arriere-faix ne ſort que le ſecond, le troiſiéme, ou le quatriéme jour, méme bien plus tard encore : il ſe vuide ſouvent en rendant un lavement.

La raiſon pour laquelle il ne faut pas trop s'étonner, quand il reſte ainſi dans le corps de la Femme, c'eſt qu'il ne s'y corrompt pas ſi facilement que s'il étoit dehors ; & j'en ay vû qui ont demeuré juſques à ſix jours & bien plus long-temps dans la matrice, ſans pourriture : ce qui arrive ſur tout, quand il n'y a point de fievre, & que le corps eſt d'une bonne conſtitution. Si dans ces rencontres la fievre ſurvenoit, il faudroit avoir l'avis d'un habile Medecin pour la ſaignée du bras ou du pied.

Comme la Femme ſent ſouvent des douleurs dans la poitrine, afin d'empêcher que la fluxion n'y tombe, ce qui arrive aſſez ſouvent, à cauſe du reflus qui s'y fait du lait & des vuidanges qui ne coulent point, il faut travailler à l'évacuation des parties plus proches, qui ſont les bras : car ſi on alloit d'abord au pied, on pourroit attirer la fluxion ſur la partie malade, qui eſt la matrice : outre que les parties ſuperieures étant évacuées, l'évacuation qui ſe fait en ſuite aux inferieures, en eſt plus ſalutaire. Mais ces accidens ſont rares, & ils n'arrivent principalement que lorſque la Femme ſe remplit l'eſprit d'inquietude & de fâcherie.

Si la perte de ſang eſt ſi grande, que la vie ſoit en danger, en cas que la groſſeſſe ſoit avancée, & qu'il y ait de la diſpoſition au travail; ce que l'on connoîtra par les ſignes rapportez cy-devant : il faut s'appliquer à l'accouchement, qui eſt l'unique remede pour ſauver la Mere & l'Enfant.

L'operation ayant donc eſté jugée neceſſaire, celui ou celle qui la doit faire, doit premierement graiſſer ſes mains avec de l'huile ou du beurre frais, enſuite gliſſer un doigt juſques à l'orifice interne de la matrice.

Si cét orifice ſe trouve molet & delié, on peut travailler ; mais s'il eſt autrement, il ne faut pas faire l'operation : car ſi cét orifice eſt épais, il ſe faut donner de garde de toucher à la matrice, que lorſqu'il ſe relâchera & s'amollira, ce qui ſe connoîtra en introduiſant un doigt, & à la faveur de celui-là un ſecond, puis un troiſiéme : & en les écartant tous trois l'un de l'autre on formera une eſpece de *Speculum matricis* ; & par ce moyen on ouvrira peu à peu l'orifice, & on coulera avec douceur dans la matrice tout le corps de la main, laquelle étant ainſi introduite, on ſentira les membranes qui enveloppent l'Enfant, leſquelles il faudra percer avec l'extrêmité des doigts: cela ſe fait ſans peine. L'on ſent alors quelle eſt la partie de l'Enfant qui ſe preſente la premiere : mais de toutes celles que l'on rencontrera, il n'en faut tirer aucune que les pieds, qu'il faut conduire à l'orifice; & dans le moment qu'ils paroîtront, baptizer l'Enfant avec de l'eau pure & nette, que l'on verſera deſſus, en proferant ces paroles : *Enfant, ſi tu as vie, je te baptize au nom du Pere, & du Fils, & du Saint Eſprit* ; aprés quoi l'on tâchera de le tirer le mieux que l'on pourra. Si l'Enfant ne vient point bien, ſi la perte de ſang ne s'arrête point, ſi la tête eſt engagée dans le paſſage, & qu'on ne puiſſe la tourner, il faut conſiderer s'il eſt vivant, ou non ; & s'il ſe rencontre que la Mere & l'Enfant ſoient en danger, il faut avoir recours à l'induſtrie de l'art, afin de tirer cét Enfant par le moyen du crochet : & toutefois il ne faut jamais venir à cette operation, que lorſqu'il ne ſe trouvera point d'autres moyens ; & l'on doit même étre aſſeuré auparavant que de l'executer, que l'Enfant ſoit mort, & la Mere en danger de perdre bien-tôt la vie. Hors de ces deux cas, il ne faut aucunement ſe ſervir de ce moyen.

La choſe ayant eſté meurement examinée, & prudemment reſoluë, aprés avoir fait mettre la Femme en bon état du côté de ſa conſcience, le Chirurgien introduira la main gauche dans le vagina ou col de la matrice : ſuppoſé que la tête ſe trouvât embarraſſée, il portera cette main entre la tête de l'Enfant & le col de la matrice, & l'y ayant pouſſée, il doit par le moyen d'une ſeringue, ou quelque autre vaiſſeau commode, porter de l'eau ſur la tête de l'Enfant, & le baptizer ſous condition : ce qu'ayant fait, le Chirurgien avec le conſentement du mari & des parens, auſquels il aura fait connoître le danger où la Mere ſe trouve, ſi l'on ne tire l'Enfant qui n'a plus de vie, l'ayant jugé étre mort,

operera de cette maniere. Il prendra de la main droite le crochet, dont il appliquera la pointe dans la partie interne de ſon bras gauche, c'eſt à dire, à l'endroit du ligament annulaire, puis la gliſſant dans la paulme de ſa main feneſtre qu'il a introduite, il avancera la pointe de cét inſtrument juſques à l'extrêmité de ſes doigts, & la mettra dans une partie de la tête de l'Enfant.

Et dautant que dans ces rencontres l'on ne fait pas toûjours ce que l'on voudroit bien, il mettra le crochet en tel endroit qu'il pourra, tâchant neantmoins, autant qu'il eſt poſſible, que ce ſoit dans l'*occiput*.

La tête étant ainſi accrochée, il faut tirer le crochet avec la main droite, & le conduire toûjours avec la gauche. Si l'os par lequel la tête de l'Enfant ſera accrochée, venoit à ſe rompre, comme il arrive bien ſouvent en cette operation, il faudroit alors introduire le crochet dans une autre partie de la tête, & la tirer en droite ligne juſqu'à ce que cette tête ſoit ſortie, aprés quoy l'on ſe ſervira des deux mains pour tirer l'Enfant.

Mais ſi la téte ſe trouvoit ſi groſſe, qu'elle ne pût ſortir ſans d'extrémes violences, il faut ſe gouverner comme je fis en l'année 1659. à l'Hoſtel-Dieu de Paris, en preſence de Meſſieurs les Medecins & de feu Monſieur Caſtaignet mon confrere. Je pris un petit crochet de la longueur de huit à dix pouces, & l'introduiſant à la faveur de ma main, j'ouvris & ſeparay la ſuture coronale de l'Enfant, que tous ces Meſſieurs avoient jugé mort, avant que j'entrepriſſe l'operation : ce qui ſe trouva veritable, car le corps de cét Enfant étant ſorti, nous remarquâmes qu'il étoit putrefié en pluſieurs endroits ; de maniere que par cette operation nous ſauvâmes la vie à la Mere, quoyque dans la Conſultation on fût demeuré d'accord qu'il y avoit beaucoup plus à craindre qu'à eſperer.

Il eſt certain que lorſque le Chirurgien entreprend ces ſortes d'operations, il doit toûjours faire ſon pronoſtic, afin que par là il ſoit à couvert de tout blâme qu'on pourroit lui donner, d'autant que ces operations ne ſe peuvent faire que par de grandes violences, ſoit du crochet, ou des extrémitez des os du crane de l'Enfant, leſquels pour l'ordinaire ſont tranchans & aigus comme des couteaux, qui peuvent bleſſer la matrice.

Le Chirurgien eſt donc obligé en ces rencontres à une grande pré-

voyance, & à bien prende garde de bleſſer la Malade, lorſqu'il ſepare ces os, & qu'il les tire; ſur tout, qu'il évite ſoigneuſement d'offenſer la veſſie & le *rectum*.

Or pour y réüſſir en tirant toutes les parcelles de ces os qui ont été diviſées, il faut introduire dans le vagina la main, dont on aura bien rogné les ongles, avec laquelle il ſeparera toutes les portions d'os briſées par le crochet, & les conduira dehors, en prenant bien garde que leurs extrémitez ne piquent ny le vagina ny la veſſie de la Mere, parce que les bleſſures de ces parties ſont toûjours accompagnées de fâcheux accidens.

Ces extrémitez ou portions d'os étant tirées, il faut prendre d'une main les tegumens du cuir chevelu, pendant que l'ou gliſſe les doigts de l'autre main ſous les aiſſelles de l'Enfant pour le tirer; mais tâcher de le tourner pour avoir les pieds, parce que c'eſt la methode la plus ſeure, pour celuy qui opere, & pour la Malade.

Ces accidens arrivent aſſez ordinairement aux premiers Enfans, à cauſe que les parties ſont encore étroites. Cela vient auſſi quelquefois de la foibleſſe de l'Enfant qui ne pouvant aider la Mere pour ſa ſortie, demeure long-temps au paſſage: ce qui eſt cauſe qu'elle tombe en de terribles convulſions.

Comme cét accouchement a eſté penible, & que toutes les parties de la Femme ont été meurtries ou écorchées par le crochet, particulierement lorſqu'il eſt conduit par un mal-habile homme; il faut la laiſſer quelque temps en repos, afin qu'elle reprenne ſes forces; & aprés dix ou douze heures d'intervalle on commencera à étuver les parties exterieures avec une decoction d'orge & de cerfeüil, prenant de chacun une bonne poignée qu'on fera boüillir dans une ſuffiſante quantité d'eau.

S'il ſurvenoit eſtioméne ou pourriture, & que la mortification fuſt conſiderable, comme elle l'eſt d'ordinaire en ces parties qui ſont voiſines du cloaque de tout le corps; il faudroit ſe ſervir d'eau marine, c'eſt à dire, d'eau de ſel, ne feignant point de bien frotter les parties mortifiées. Si cela ne ſuffiſoit pas, il faudroit prendre une pinte de bon vin blanc, dans laquelle on fera boüillir deux onces d'ariſtoloche ronde coupée par petites écailles, & aprés les avoir fait boüillir juſques à la conſomption du tiers, on y ajoûtera du ſucre.

De cette décoction l'on étuvera la Femme quatre ou cinq fois le jour, & autant la nuit. Il arrive souvent que ces Femmes ont un flux de ventre accompagné de douleurs & de fiévre, qui leur est causée par les violences qu'elles ont souffertes.

En ce cas on donne des lavemens faits avec une décoction d'absynthe, camomille, matricaire, coriandre & melilot, de chacune une bonne poignée, que l'on fera bouïllir dans de l'eau de tripes, ou bien de décoctions emollientes & rafraichissantes faites de mauves, guimauves, violiers, seneton, têtes de pavot blanc, sans miel, faisant en sorte que la Malade ait presque toûjours un de ces lavemens dans le ventre, ou d'un petit lait sans miel, tantôt d'une sorte, & tantôt de l'autre. Les décoctions de pur son de froment avec des jaunes d'œufs ne doivent pas étre épargnées, non plus que celles dans lesquelles on aura fait bouïllir une tête de mouton avec plantin, bouïllon blanc & testes de pavot, le tout suivant l'avis des Medecins qui seront appellez.

CHAPITRE III.

De ce qu'il faut faire, quand l'Enfant presente la face la premiere.

IL y a une sorte d'accouchement qui ne s'éloigne pas beaucoup du naturel, quoy qu'il soit un des plus delicats & des plus contre nature; c'est lorsque l'Enfant presente la face la premiere.

Si on ne considere bien ce qu'on fait, il peut arriver de grands accidens, & plus qu'en autre d'iceux, dont je parleray cy-aprés, parce qu'en voulant introduire le doigt pour aider la Femme qui est en travail, on se met au hasard de crever un œil à l'Enfant.

Pour éviter cela, il faut y apporter une grande precaution, & examiner doucement avec le doigt, si on sent la bouche, le nez, les yeux, le front & le menton de l'Enfant. Et ayant observé & reconnu que c'est la face, il faut se donner patience, & ne porter la main aux parties de la Femme que pour y mettre du beurre, afin qu'il aide à adoucir & relâcher les parties, & donner de la facilité pour la sortie de l'Enfant, dautant que par ce moyen elles deviennent plus souples & plus capables de laisser glisser la face de l'Enfant.

Il faut que celuy ou celle qui opere, ait toûjours la prudence de ne rien irriter avec ſes doigts ; autrement il cauſeroit mille fois plus de mal à la Femme & à l'Enfant, que l'accouchement ne pourroit leur en faire, n'y ayant pas plus de myſtere en celui-là qu'au naturel.

Tout ce qui peut arriver à l'Enfant, c'eſt de ſouffrir, & d'avoir la face noire & tumefiée, à cauſe qu'elle a ſouffert de grandes violences à ſa ſortie, n'arrivant jamais d'autres accidens à l'égard du travail.

La Femme étant accouchée & délivrée, il faut ſonger à la face de l'Enfant, lui faire un liniment avec les huiles d'amendes douces & d'hypericon, y appliquer des compreſſes trempées dans du vin vermeil battu avec ces huiles, prenant bien garde que ce liniment n'entre dans les yeux de l'Enfant, à cauſe de la cuiſſon qu'il pourroit luy cauſer. Ces eſpeces de contuſions ſe diſſipent aiſément par ce remede.

Il arrive un fâcheux accident à la Femme : c'eſt une grande dilatation qui ſe fait de toutes ſes parties, & plus que dans d'autres accouchemens moins laborieux que celui dont nous parlons.

Quant au délivre ou arriere-faix, on fait toûjours la même choſe, comme j'ay déja dit ; & j'ajoûterai ſeulement qu'il faut bien prendre garde de tirer trop de l'ombilic, parce qu'il en peut arriver des accidens tres-fâcheux, & qu'il peut ſe rompre auprés de l'arriere-faix. J'ay obſervé à l'égard de la Femme d'un Tailleur, que la Sage-femme ayant tiré un peu trop fort l'ombilic pour avoir le *Placenta* ou arriere-faix qui étoit attaché au fond de la matrice, ce fond ſuivit le *Placenta*, en ſorte qu'il vint juſqu'à l'orifice interne.

Mais l'arriere-faix étant ſeparé en cét endroit du fond de la matrice, la Sage-femme examinant le délivre, & trouvant qu'il y manquoit quelques portions des membranes, voulut les chercher : pour cét effet elle porta la main dans la matrice, dont elle ſentit le fond qu'elle tâcha de tirer, croyant que ce fût un corps étrange ; mais plus elle tiroit, plus la perte de ſang augmentoit ; ce qui l'obligea à me mander. Etant arrivé dans la chambre de la Malade, je m'approchay d'elle, & auſſitôt je m'apperçûs que la Sage-femme avoit pris pour un reſte de l'arriere-faix le fond de la matrice, que je repouſſay, quoy-que la Femme fuſt en ſyncope, mais dont-elle revint bien-tôt. Il s'y fit neanmoins inflammation, qui fut la cauſe de la mort, laquelle arriva peu de jours aprés. Si d'abord on euſt remis la matrice, on auroit évité ce malheur.

Quand il reſte quelque portion de membrane, il ne faut pas que la Sage-femme s'en étonne, pourvû que la Femme vuide, & que cette portion de membrane ne bouche point le paſſage des vuidanges. Et pour cela quand on s'en apperçoit, il faut les aller chercher dans le fond de la matrice avec douceur, ne bleſſant la Femme que le moins que l'on pourra. Mais ſi cela arrivoit, & qu'on ne pût avoir cette portion de membrane, il faudroit faire donner des lavemens avec des décoctions émollientes, & les réiterer pluſieurs fois, avec mauves, guimauves, graine de lin, parietaire; les concombres ſauvages y ſont d'un grand ſecours; de chacun une bonne poignée, qu'on fera bouïllir en ſuffiſante quantité d'eau, & dans chopine de cette décoction on diſſoudra trois onces de miel mercurial, trois onces d'huile d'olive, une once de catholicon double, de rhubarbe pour un lavement; & on mettra du jus d'orange dans les bouïllons de la Malade ſuivant le conſeil des Medecins, ou de celui qui accouchera la Malade.

CHAPITRE IV.

*De ce qu'il faut faire, quand les pieds de l'Enfant ſe preſentent les premiers, ou que c'eſt l'*anus *ou fondement.*

LOrſque l'Enfant preſente les pieds, la premiere choſe qu'il faut faire, c'eſt de lui conferer le Baptême.

Si l'orifice interne ne ſe trouve point mollet & delié, mais épais, il ne faut pas ſe preſſer d'accoucher la Femme, ny haſarder de tirer l'Enfant, la diſpoſition n'y étant que lorſque l'ouverture eſt conſiderable: & alors il faut tirer l'Enfant, & non autrement.

Je ne diray rien davantage de cét accouchement, parce que je dois en parler amplement dans mes Obſervations, auſſi-bien que de celui qui ſuit. Outre l'état, on connoît cét accouchement, lorſque les membranes qui contiennent les eaux, ſont percées, & que les eaux étant écoulées, il en ſort une matiere noiraſtre, que les bonnes femmes appellent en François la colle ou la poix, les Grecs le *meconium*, qui eſt à dire la larme du pavot, qui eſt l'excrement de l'Enfant qui s'évacuë. En ce cas il faut avoir patience, & laiſſer agir la Nature L'Enfant preſente

ſente dans cette conjecture l'*anus* ou le fondement le premier ; & cela ſe connoît par la ſortie de cette matiere.

Pour l'ordinaire cét accouchement eſt long, & neanmoins il eſt preſque auſſi facile que le naturel : ce qui fait dire aux Sages-femmes en commun proverbe, que là où le cul paſſe, la tête y peut bien paſſer.

L'Enfant vient alors tout plié en double, les cuiſſes couchées ſur le ventre ; & par les efforts de la femme il ſe fait une ouverture conſiderable, par laquelle la tête n'a pas de peine à paſſer.

L'on tire l'Enfant par les pieds, lorſqu'ils ſont dégagez, & enſuite on tire les épaules & la tête.

CHAPITRE V.

De ce qu'il faut faire, quand la main ou le bras ſe preſentent d'abord.

LOrſque la main ſe preſente s il n'y a point d'autre choſe à faire que de la repouſſer autant que faire ſe pourra ; & ſi l'orifice de la matrice n'eſt pas aſſez dilaté & mollet il faut laiſſer la main dans le vagina, juſqu'à ce que cét orifice ſoit en tel êtat, que celuy qui opere, puiſſe y porter la main afin de détourner l'Enfant, parce que l'orifice étant trop épais, le Chirurgien ou la Sage-femme ne peuvent qu'avec beaucoup de peine trouver place pour y introduire leur main avec celle de l'Enfant.

Si le bras de l'Enfant étoit deſcendu juſques dehors l'orifice externe de la matrice, il faudroit l'enveloper d'un linge trempé dans du vin vermeil qui ſoit chaud, & le repouſſer doucement dans le vagina, autant qu'il ſe pourroit faire, ayant auparavant baptizé l'Enfant ſous condition.

Mais ſi on le peut remettre dans la matrice, quoy-qu'aſſez dilatée, celui qui opere, doit gliſſer ſa main à la faveur du bras de l'Enfant, juſques à ſon corps, puis ſuivre de la cuiſſe à la jambe & aux pieds, faiſant ce qu'il pourra pour les amener tous deux dehors ; ce qui ſeroit d'un grand ſecours pour la Femme, & pour celui qui opere : mais ne les pouvant pas avoir tous deux, il faut s'attacher à celui qu'on trouvera, & le tirer, ſans ſe mettre en peine d'aller chercher l'autre, qui ſe trouve quelquefois fort engagé.

Au même temps qu'on tire dehors le pied de l'Enfant, ſon bras rentre dans la matrice, & l'autre pied ſe trouve couché ſur ſon ventre, en la maniere qu'il vient, quand il preſente l'*anus*. Devant que de tirer le pied, il faut prendre un linge, & en enveloper la jambe & le pied, ou tous les deux, s'ils viennent enſemble, parceque ſans cela les mains de celuy qui opere, étant graſſes & gluantes, l'Enfant retirant ſes pieds, ils pourroient luy échaper. Aprés avoir tiré l'Enfant juſqu'aux épaules, on tire les bras & la téte, & portant les doigts dans la bouche, ſuppoſé qu'il tint trop, on le tire doucement par la mâchoire inferieure, en tirant de l'autre main la nuque de l'Enfant; prenant garde cependant de ne pas lui ſerrer la gorge, de peur de l'étrangler, ou ſeparer la teſte du reſte du corps.

Mais ſi ce dernier malheur arrivoit, comme il ſe peut faire, on doit introduire la main dans le fond de la matrice, & ne la point retirer, parce que ſi l'orifice venoit à ſe reſſerrer, on ſe trouveroit bien embarraſſé & bien en peine pour y rentrer : mais la main étant dedans, il faudroit y porter le crochet, & accrochant cette tête ſeparée du corps, la tirer avec le plus de douceur qu'il ſeroit poſſible, ſans rien violenter.

CHAPITRE VI.

De ce qu'il faut faire, quand diverſes parties ſe preſentent les premieres.

SI l'Enfant preſente l'ombilic, & que le cordon ſoit gliſſé dehors, il faut prendre un linge trempé dans du vin chaud, & en enveloper l'ombilic dans le paſſage.

Si cét accouchement ne ſe fait promptement, il eſt toûjours funeſte pour l'Enfant, parce que venant naturellement, la tête comprime & preſſe cét ombilic par où l'Enfant tranſpire ; & ne le pouvant plus faire, il eſt ſuffoqué.

Si l'Enfant preſente le ventre, & que l'ombilic ſorte dans l'inſtant que la Nature eſt diſpoſée ; il faut tourner l'Enfant, en la maniere qu'on fait aux autres accouchemens contre nature.

Si l'épaule ſe preſente, & qu'elle occupe le paſſage, il faudra ſe gouverner ainſi que nous le rapporterons dans nos Obſervations.

Et ſi l'Enfant venoit à preſenter la tête & un pied, aprés avoir bien conſideré la nature du travail, il faut repouſſer le pied, ſuppoſé que la tête s'avançât.

Les douleurs recommençant, on laiſſera venir la tête la premiere, ce qui fera que l'accouchement en ſera plus ſalutaire & moins dangereux. Mais ſans marquer en general ce qu'il faut pratiquer dans divers autres accouchemens contre nature, on le connoîtra plus aiſément dans les Obſervations ſuivantes.

OBSERVATION I.

De l'accouchement d'un Enfant, qui preſentoit les vertebres des lombes.

UN Lundy 7. jour du mois d'Octobre de l'année 1664. j'accouchai une Dame qui demeuroit dans la ruë du Crucifix proche Saint Jacques de la Boucherie.

D'abord je la trouvai tres-foible, & elle me dit que ſes douleurs étoient paſſées, & les eaux écoulées, parce que les membranes étoient percées.

La premiere choſe que je fis, fut de mettre du beurre frais au bout de mon doigt, afin de reconnoître le travail; & ayant gliſſé le doigt le long du col de la matrice, je trouvai que les vertebres des lombes de l'Enfant ſe preſentoient les premieres : ce qui m'obligea de prendre davantage de beurre, & en frotter toute ma main. Je fis enſuite ſituer la Malade de travers ſur ſon lit, mettant une femme de chaque côté, leſquelles lui tenoient les genoux & les jambes, & une autre qui lui ſoûtenoit les épaules, la ſupportoit, & lui tenoit la tête en état. Cette ſituation eſt la plus commode pour les Femmes aux accouchemens difficiles. La Malade étant ainſi ſituée, je gliſſay ma main dans l'orifice de la matrice, & ayant ſenti les vertebres de l'Enfant, je ſuivis l'épine juſqu'à l'*anus*, gliſſant toûjours ma main le long de ſes cuiſſes juſqu'aux pieds. Auſſi-tôt que j'eus rencontré les pieds, je les tiray, afin d'ondoyer l'Enfant; & je trouvai ma main pleine d'un excrement noir, dont j'ai cy-devant parlé. J'ondoyai l'Enfant ſous condition; puis, je me remis à le tirer par les pieds qui gliſſoient dans mes mains comme auroit fait une anguille : c'eſt pourquoi je pris un linge fort delié & un peu

chaud, duquel je lui envelopay les jambes, afin d'empécher qu'elles ne gliſſaſſent de mes mains; & l'ayant tiré juſqu'aux épaules, je dégageai ſes bras, & enſuite je mis ma main gauche ſur les vertebres de ſon col, & ma droite ſur le *ſternum* ou partie ſuperieure de la poitrine de l'Enfant: mais ſon menton s'accrochant à l'os *pubis* de la Mere, je fus obligé de gliſſer mes doigts dans la bouche de l'Enfant; & ainſi je le tiray heureuſement en vie, & la Mere ſe porta tres-bien pendant le tems de ſa couche.

OBSERVATION II.

De l'accouchement d'une Femme qui étoit dans une grande perte de ſang.

LE 9. jourd'Octobre 1664. je fus appellé pour voir une Demoiſelle qui demeuroit en la ruë de la Ceriſaye, que je trouvay dans de grandes foibleſſes, parce qu'elle perdoit tout ſon ſang. Alors je luy demanday le temps qu'il y avoit qu'elle commençoit à en perdre. Elle me dit que'il y avoit huit jours qu'elle en perdoit en tres-grande abondance, qu'elle ſe ſentoit grandement foible, & qu'elle voyoit bien qu'il faloit qu'elle mourût, Aprés luy avoir un peu remis ſon eſprit de la frayeur où elle étoit de la mort, parce qu'à peine l'entendoit-on plaindre, n'ayant pas même la force de parler, je demanday à la Sage femme ce qu'elle y avoit fait. Elle me fit réponce, qu'elle y avoit fait ce qu'elle avoit pû, & qu'elle ne luy avoit rien negligé de ce qui avoit été en ſon pouvoir; mais que la Malade ne l'avoit voulu croire, luy diſant toûjours que cela ne ſeroit rien. Ainſi meurent les Femmes le plus ſouvent par une pure obſtination comme celle-cy qui ſe trouva bien étonnée, lorſqu'il falut courir aux ſacremens & au Medecin. Elle fut confeſſé & communiée, & enſuite on luy donna l'Extréme-Onction. Quand je vis la Femme en bon état, afin qu'elle ne perdît pas davantage de ſes forces, je fis connoître à Monſieur ſon mary, que je ne connoiſſois qu'un ſeul remede pour luy pouvoir ſauver la vie, qui étoit l'accouchement; que ſans cela elle étoit morte, quoy-que je ne luy pûſſe pas promettre de la ſauver; que c'étoit la l'unique remede, & que j'avois ſauvé par ce moyen pluſieurs pauvres femmes à l'Hôtel-Dieu de cette ville, Il me dit de faire ce qui dépendoit de moy; que pour luy il croyoit ſa femme morte

Cependant j'étois en peine d'entreprendre un tel travail, ne pouvant point avoir le Medecin, parce qu'il étoit heure indûë, & qu'il étoit éloigné du quartier de la Malade. On y envoya, & il me fit l'honneur de dire au mary de la Malade, qu'il s'en rapportoit à moy, & qu'il suffiroit que je luy rendisse un compte exact de mon operation, parce que je luy avois envoyé mon avis par écrit, peur de l'incommoder à cause de son âge, sçachant bien qu'il ne pouvoit pas vaquer nuit & jour, parce qu'il étoit un de Messieurs de la Faculté des plus employez, & en effet il ne se voulut pas lever, quoi-qu'on lui eut mené un carosse. comme de la ruë Grenelle à l'Arsenal il y a loin, & que la Malade s'affoiblissoit, je me vis engagé de l'accoucher en attendant Monsieur le Medecin : ce que je fis à la persuasion de plusieurs personnes qui étoient presentes: Je pris du beurre frais, dont je gressai mes doigts & mes mains ; je les introduisis dans l'orifice externe, où je rencontrai dans le vagina une quantité de caillaux ou grumeaux de sang ; & les ayant évacuez & mis hors du col de la matrice, je gliſſai mes doigts plus avant à l'orifice interne, que je sentis ouvert dans tout son diametre de la grandeur d'un écu blanc, n'ayant pas plus d'une ligne d'épaisseur ; & poussant mes doigts plus avant, je sentis un corps molace, lequel ayant éxaminé si ce n'étoit point de caillaux ; je sentis que c'étoit l'arriere-faix, que je separai doucement du corps de la matrice : ce qu'ayant fait, je perçai les membranes qui étoient pleines d'eau, où je n'eus pas beaucoup de peines à trouver les pieds de l'Enfant que le tirai à moi, & l'ayant tiré, je n'y reconnus aucune marque de vie. La Femme étoit dans le huitiéme mois de sa grosseſſe. Elle fut bien secouruë à l'égard des alimens pendant le reste de la nuit ; mais elle fut griévement malade. On peut dire à la loüange de Monsieur Brayer, qu'il fit tout ce que la Medecine pouvoit faire, ne lui faisant prendre que des medicamens alimenteux & en petite quantité & beaucoup de décoctions de lavemens : & par là il tira la Malade d'affaire, quoi-qu'il lui restat une grande douleur de téte qu'elle a euë long-temps aprés sa couche. Les Femmes qui accouchent de cette maniere-là, sont bien heureuses, si elles n'en sont point attaquées. Voilà ce que j'ai remarqué & obſervé à cette Malade ; & asseurément il faloit un aussi habile homme comme l'étoit Monsieur Brayer, pour tirer cette Demoiselle d'un tel pas.

OBSERVATION III.

De l'accouchement d'une Femme au commencement de son huitième mois, qui mourut ensuite de la petite verole.

LE 16. jour d'Octobre 1664. je fus appellé pour voir une Demoiselle qui se trouvoit incommodée d'une douleur en la region des reins; & cette douleur étoit si grande, qu'à peine la Malade pouvoit la supporter. Elle étoit au commencement du huitiéme mois de sa grossesse; la violence du mal lui faisoit faire de grands cris. Je l'examinai, & n'ayant trouvé nulle disposition pour l'accouchement, je lui conseillai de prendre un lavement, & d'envoyer prier son Medecin de la venir voir, qui la fit seigner. Mais comme elle n'en fut point soulagée, il y eut consultation le lendemain, où il fut ordonné qu'on reïtereroit la saignée du bras: & on demeura d'accord que la Malade accoucheroit, si les douleurs perseveroient. En effet elle accoucha fort heureusement d'un garçon qui fut baptizé à Saint Nicolas; mais le quatriéme jour les douleurs étant revenuës, la petite verole parut en si grande quantité, que la tête lui devint d'une grosseur prodigieuse; & la Femme mourut en peu de jours.

J'ai mis ici cette Observation pour avertir les Femmes grosses, qui n'ont pas eu la petite verole, de la fuïr comme on peut fuir la peste.

OBSERVATION IV.

De l'accouchement d'un Enfant, dont le bras étoit sorti hors des orifices de la matrice.

UN Dimanche 2. Novembre 1664. j'accouchai une dame qui demeuroit dans la ruë neuve Saint Mederic. Je sentis d'abord un des bras de l'Enfant, lequel sortoit hors des parties exterieures de la Femme.

Ayant examiné la nature du travail, & graissé ma main de beurre frais, je tachai de l'introduire pour repousser le bras de l'Enfant, aprés l'avoir ondoyé: car on ne doit jamais oublier de le faire.

Ce bras se trouva tellement enflé, tant par le long sejour qu'il avoit fait dans le col de la matrice, que par la compression qu'il y avoit soufferte. Je ne voulu pas tenter de le remettre, voyant tres-bien que je ne le pouvois faire sans me mettre au hasard de le rompre.

Cette consideration m'obligea de glisser ma main le long de ce bras dans le col & dans le corps de la matrice; ce que je ne pûs faire sans beaucoup de peine, & sans causer de la douleur à la Femme, d'autant que la grosseur prodigieuse de ce bras m'empéchoit de pouvoir tourner l'Enfant, & de trouver ses pieds.

Il arriva comme par un accident surprenant, que ma main étant dans le corps de la matrice, fut saisie d'un grand engourdissement; ce qui ne me donna pas peu d'inquiétude. Je n'avois ny sentiment ny mouvement aux doigts, il ne restoit qu'un fremissement qui étoit causé par la compression que faisoit alors l'orifice interne de la matrice: ce qui m'obligea de laisser ma main pendant une espace de temps sans aucune action, & jusqu'à ce que les esprits y étant retournez, je sentis que l'engourdissement & la lassitude se diminuoi à mesure que l'orifice se relâchoit, de la même maniere que si j'eus lâché une ligature dont un bras auroit été trop serré. Cét engourdissement étant donc ainsi passé, je poussai doucement ma main jusqu'aux pieds de l'Enfant, je les tirai en le tournant vers l'orifice interne, & mesure que les pieds s'approchoient de cet orifice, le bras & la main de l'Enfant rentroient dans le fond de la matrice.

Je fis en sorte, autant que je le pûs, que les fons fussent tournez vers la vessie de la Mere, & les orteils vers l'anus car ils étoient tout au contraire.

Si j'eusse tiré l'Enfant en la maniere qu'il se prentoit, la face étant tournée vers l'os *pubis*, le menton s'y seroit arrété, & l'Enfant auroit pû être étouffé: mais l'ayant tourné sa difficulté, ce qui ne se peut pas toûjours faire, & la face étant ainsi vers le *rectum*, je le tirai jusqu'aux épaules, où je fus arrété, parce qu'il étoit extraordinairement gros. Cela m'obligea de glisser mes doigts sur l'aisle le long du bras que je dégageai, & l'autre ensuite; puis j'appliquai ma main gauche sur le *sternum* ou poitrine de l'Enfant, pour mieux le soûtenir, & je mis ma main droite sur les vertebres de son cou, pour tirer plus de force à le tirer; priant cependant la Sage-femme de venir un peu à

cauſe de ſa peſanteur. Je le tirai donc en droite ligne ; mais tous mes efforts & toute mon induſtrie n'étant pas ſuffiſans, je pouſſai deux de mes doigts de la main gauche dans la bouche de l'Enfant, dont je lui abaiſſai la mâchoire inferieure, & par ce moyen j'en vins à bout.

C'étoit une groſſe fille qui ſe porta fort bien : mais l'arriere-faix ſe trouvant attaché, j'enortillai le cordon autour des doigts de ma main gauche, & je portai ma droite le long de l'ombillic dans la matrice, au fond de laquelle le *placenta* étoit collé : je le ſeparai par la partie inferieure ſans beaucoup de peine, & par ce moyen je le tirai heureuſement ; aprés quoy les vuidanges ne coulant pas, on fit prendre à la Mere deux onces d'huile d'olive de la plus douce, avec un peu de ſucre ; deux heures aprés un grand bouïllon ; & elle ſe porta bien, n'ayant aucune incommodité.

On lui donna auſſi les lavemens doux & emolliens, faits avec des mauves, guimauves, vbliers, parietaire & graine de lin, & trois onces de miel de nenuphar ; le ſoir & le matin, tantôt avec le miel, & tantôt ſans miel ; & jamais Femme ne s'eſt mieux portée dans une couche.

OBSERVATION V.

De l'accouchemnt d'un Enfant, qui preſentoit le coude.

UN Mardy 16. jour de Novembre 1664. j'accouchai une Femme dans la ruë de Heaumerie. Ayant reconnu que l'Enfant preſentoit le coude à l'orifice externe, je portai ma main droite dans l'orifice de la matrice, & je trouvai le coude & le bras de l'Enfant ; puis ayant bien examiné la choſe, pour ne pas prendre le coude pour le genou, je le repouſſai doucement. Et comme les eaux de l'Enfant, qui ſont contenuës dans les membranes, n'étoient pas toutes écoulées par l'ouverture qui s'étoit faite aux membranes, elles me furent d'un grand ſecours pour tourner l'Enfant plus facilement, à cauſe de leur humidité qui avoit reée dans le matrice. Je pris enſuite les pieds que je tirai, & les ayant connus au paſſage, c'eſt à dire, a l'orifice externe de la matrice, j'ouvrai l'Enfant, & enſuite je les envelopay d'un linge. Et dautant que l'Enfant ſe trouvoit aſſez vigoureux, je pris avec mes doigts les pieds que j'avois envelopez ſeparément, leſquels je tiray en droite ligne,

ligne, en tirant ainſi le reſte du corps juſqu'aux épaules & les bras ſe trouvant engagez, je les tirai hors. Alors je mis ma main gauche ſur la nuque du col de l'Enfant, & la droite ſur le *ſternum*, me ſervant tantôt d'une main, tantôt de l'autre, ſelon que je le jugeois neceſſaire. Et comme l'Enfant étoit fort, & que les parties étoient dilatées, la téte ſortit avec facilité.

Voulant enſuite délivrer la Mere de l'arriere-faix, je le trouvay attaché: c'eſt pourquoi je pris de la main gauche l'ombilic ou cordon de l'Enfant, & le ſuivant de la main droite, je la conduiſis dans la matrice, parce que l'adherence étoit grande.

Quant à l'arriere-fait, s'il n'eſt pas adherent ou attaché dans la matrice, il n'eſt pas neceſſaire d'y apporter la main, parce qu'il vient en tirant le cordon; & cette maniere n'incommode pas ſi fort les Femmes que quand on eſt obligé de porter la main pour le ſeparer d'avec le corps de la matrice: mais il y faut aller doucement, crainte de cauſer une everſion ou renverſement du fond de la matrice, comme j'eſpere le faire connoître dans l'Obſervation 76. de ce Liure.

Cette Femme étant délivrée tant du *placenta*, que de ſes membranes, je la fis chauffer avec des linges, parce qu'elle étoit dans un grand friſſon, qu'elle avoit méme avant que d'accoucher, duquel on ne doit pas s'étonner, parce que c'eſt un ſigne que la Femme accouchera bientôt. Je lui mis aprés un linge un peu chaud à l'orifice externe de la matrice, que les Sages-femmes appellent ordinairement un bouchoir, parce qu'il bouche les parties de la nouvelle accouchée, & empêche que l'air ny le froid n'y puiſſent penetrer, leſquels pourroient empêcher l'évacuation des vuidanges, gonfler la matrice, & y cauſer de facheux ſymptomes: prenant garde d'ailleurs de trop ſerrer ce bouchoir contre la bouche de la matrice, parce que cela pourroit arrêter le cours des vuidanges, & parce moyen cauſer de grandes foibleſſes à la Femmes, produites par les vapeurs qui s'elevent des parties, à cauſe du ſang qui s'y arrête; ce qui ne nous arriva pas, & la Femme ſe porta bien.

OBSERVATION VI.

De l'accouchement d'un Enfant qui étoit ſorti à la reſerve de la tête hors des orifices de la matrice.

LE 20. jour de Juillet 1665. j'accouchai une Femme ruë Jean-Pain-molet. L'Enfant étoit ſorti à la reſerve de la tête, les orifices de la matrice s'étoient ſi fort reſſerrez, & le col de l'Enfant en étoit tellement preſſé, qu'il étoit mort & étranglé. La Sage-femme avoit fait ſon poſſible pour achever l'accouchement qu'elle avoit commencé ; mais manque de forces elle n'avoit pû en venir à bout. En entrant dans la chambre je la trouvai ſi outrée de douleur à cauſe des reprimandes qu'elle recevoit, qu'elle en avoit preſque perdu le jugement, & ne ſçavoit ce qu'elle faiſoit.

Les aſſiſtans doivent en ces rencontres avoir de la conſideration, tant pour le Chirurgien que pour la Sage-femme, pendant qu'ils operent, parce que ſi on les intimide, ils deviennent immobiles, & il leur prend un tremblement, comme il arriva à celle-cy. M'étant approché, je trouvai cét Enfant tout livide & noir, parce qu'il étoit étranglé par la compreſſion des orifices de la matrice. Le Mari vouloit tuer la Sage-femme ; mais je tâchai de le reſoudre, en lui diſant qu'il ne ſe mît point en peine, & que je tirerois bien-tôt ſa Femme de l'état où elle étoit.

Je gliſſay mes doigts dans l'orifice externe de la matrice, & je ſentis l'interne fort bas & fort affaiſſé, qui ſerroit extrémement le col de l'Enfant, entre lequel & cét orifice j'eus bien de la peine à pouſſer mes doigts, & à les introduire : mais enfin j'en vins à bout, & ayant un peu dilaté l'orifice, j'y gliſſai ma main gauche, je l'appliquai à plat ſur la poitrine ou *ſternum* de l'Enfant, qui avoit la face tournée vers l'*anus*, & ma main droite ſur les vertebres de ſon col ; & alors je le tirai avec douceur, pour ne pas amener le corps de la matrice avec la teſte de l'Enfant.

Et dautant qu'il y avoit déja long-tems que la Femme étoit en cét état, je paſſai ſous ſes feſſes une nappe en quatre doubles, afin de la tenir ſuſpenduë en l'air, faiſant paſſer pour cét effet la Sage-femme

d'un côté, & la Garde de l'autre, donnant à tenir à chacune d'elles un bout de cette nappe. Dans ce moment je tirai cette téte, & je la mis dehors; ce que je n'avois pû faire autrement, n'ayant pû gliſſer mes doigts d'aucun côté de la tête, pour les introduire dans les oreilles, ny dans la bouche de l'Enfant : ce qui fut cauſe que je me ſervis de cette methode, aprés toutefois avoir examiné cet Enfant, & n'y avoir reconnu aucune marque de vie. Cette methode eſt bonne dans tous les accouchemens difficiles.

J'achevai de délivrer la Femme, & je tirai le cordon de l'arriere-faix: mais ayant reconnu qu'il en étoit reſté une portion, laquelle ayant ſentie adherente, je gliſſai ma main à la faveur de ce cordon, je ſeparai ce qui étoit attaché, & enſuite je le tirai bien doucement.

Il faut bien prendre garde de laiſſer jamais aucune partie de l'arriere-faix dans la matrice; & s'il en reſtoit quelque portion, il la faudroit avoir en gliſſant la main dans la matrice, afin d'éviter les fâcheux accidens qui peuvent en arriver.

Si aprés la ſortie de l'Enfant, la matrice ſe refermoit, il faut ſe donner patience, & introduire doucement la main dans les orifices : & comme elle n'eſt pas ſi groſſe que l'Enfant qui eſt déja paſſé par ces orifices, elle entre peu à peu ſans beaucoup de peine, ces parties ſe trouvant alors fort dilatées & méme engourdies. Il faut prendre garde d'avoir les ongles bien rognez, & empêcher la Femme de faire aucuns efforts lorſqu'on la délivre, parce que ces efforts lui pourroient cauſer de grandes incommoditez dans la ſuite, comme deſcente du fond de la matrice, & un grand relâchement de ſes ligamens.

OBSERVATION VII.

De l'accouchement d'un Enfant qui preſentoit le haut de l'épaule.

LE 4. jour d'Aouſt 1665. j'accouchai une Femme qui demeuroit dans la ruë Dauphine. J'y rencontrai une Sage-femme, qui me dit que j'allois trouver une matiere bien épineuſe, & que j'aurois à travailler; & en effet elle connoiſſoit bien que l'operation ſeroit fâcheuſe.

La Malade ſentoit de grandes douleurs; les eaux de l'Enfant contenuës dans les membranes s'étoient écoulées. Elle me dit que pendant

ce temps-là elle avoit tellement ſouffert, qu'elle n'avoit jamais rien ſenti de pareil. Je n'eus pas de peine à le croire, parce que c'etoit ſon premier Enfant, dont les douleurs ſont pour l'ordinaire plus ſenſibles qu'aux autres accouchemens : les parties ayant eſté déja dilatées, elles ne ſont pas le plus ſouvent ſi douloureuſes.

Il y a auſſi un autre avantage dans les premiers accouchemens, qui eſt que les Femmes ne ſont pas ſi ſujettes aux tranchées, que lorſqu'elles ont déja eu des Enfans.

Je conduiſis mon doigt le long du vagina ou col de la matrice, dans lequel je reconnus l'*acromium*, ou la partie ſuperieure de l'épaule de l'Enfant, qui bouchoit tout le paſſage, tant de cét orifice interne, que du vagina.

Pour en avoir cependant une connoiſſance plus certaine, je gliſſai mes doigts plus avant, aprés les avoir graiſſez avec de l'huile d'amendes douces, que je conduiſis dedans le vagina juſques à cette partie de l'Enfant ; & je fis fort bien la difference du col, des clavicules, de l'*acromium*, & du bras de l'Enfant. Alors je me vis obligé de dire au Mari & aux Parens de la Malade, qu'il n'y avoit pas ſeulement du danger pour l'Enfant, mais qu'il y en avoit beaucoup pour la Mere. Ils me dirent que je fiſſe ce que je jugerois à propos ; qu'ils me prioient de ſoulager la Mere autant que je le pourrois : ce qu'on doit toûjours faire, comme auſſi d'ondoyer l'Enfant, auſſi-tôt qu'on en trouve l'occaſion.

J'introduiſis doucement ma main dans les orifices & dans le fond de la matrice le plus dextrement qu'il me fut poſſible, laquelle je trouvai ſi baſſe & ſi affaiſſée, que je me vis obligé de repouſſer doucement l'Enfant. Je commençai par la main & par le bras qui me parurent bien embarraſſez ; & ne jugeant pas aprés cela en pouvoir venir à bout, les trouvant dans le col de la matrice, je pris la reſolution, plûtoſt que de bleſſer la Mere, de laiſſer ſortir le bras de l'Enfant hors de l'orifice externe. Auſſi-tôt qu'il fut ſorti, je l'ondoyai, ſous condition, & enſuite je gliſſai ma main le long du bras de l'Enfant, pour l'introduire dans la matrice, afin de pouvoir joindre les pieds : mais ayant ſenti l'épaule qui étoit dans le paſſage, je gliſſai ma main plus loin le long du corps de l'Enfant, de ſes cuiſſes & de ſes jambes ; j'empoignai les pieds, que je tirai dehors, & en même tems que je les amenois, le bras de l'Enfant qui étoit dans les orifices, rentroit & alloit prendre ſa place. Tous ces

efforts ne pouvoient pas ſe faire, ſans que l'Enfant ne fût en grand danger de mort ; & il arrive ſouvent que dans les mauvais travaux les Enfans viennent morts à cauſe des violences qu'ils ont ſouffertes pendant l'operation.

Je tournai autant qu'il me fut poſſible, les pieds de l'Enfant, afin que leurs doigts fuſſent vers l'*anus* de la Mere, & les talons vers la veſſie. Alors je tirai l'Enfant en droite ligne juſques aux malleoles ou chevilles: enſuite je gliſſai ma main vers ſon épaule, aprés que le corps fut dehors; & ayant dégagé le bras, je le conduiſis dehors, appliquant aprés cela ma main ſur le *ſternum* ou poitrine de l'Enfant, & la droite ſur les vertebres du col, & par ce moyen je tirai dehors, puis je délivrai la Mere. je me fis donner du vin & de l'oignon pour ſecourir l'Enfant, je fis chauffer le vin avec du beurre pour y tremper des linges propres à frotter le corps de l'Enfant, & le netoyer du limon dont les Enfans ſont pour l'ordinaire tout couverts, quand ils viennent au monde ; & pour leurs donner de la force & de la vigueur; le beurre doit étre fondu dans le vin, & l'oignon doit étre écraſé pour lui appliquer aux narines, afin que par ſa force il penétre dans les organes, & par ce moyen lui réveille la chaleur naturelle, le faſſe revenir, de méme que quand on lui ſouffle du vin dans la bouche, dans le nez, dans les yeux & dans les oreilles. En effet l'oignon fit revenir celui-cy pour quelque temps, mais il rendit l'ame bientôt aprés : auſſi avoit-il beaucoup ſouffert par la crainte que j'avois de bleſſer la Mere.

Nous donnâmes à l'Accouchée deux onces de ſirop de capillaire avec le jus de trois oranges aigres, & un once d'huile d'amendes douces, le tout mêlé enſemble, afin de provoquer les vuidanges : deux heures aprés on lui donna un bouïllon. Le lendemain elle reçût un lavement compoſé d'une décoction de mauves, guimauves, violiers, parietaire, de chacune une poignée, bouïllies dans ſuffiſante quantité d'eau, & dans une liure de cette décoction on dilaya trois onces de miel mercuriale : on lui en donna d'autres le lendemain avec le miel de nenuphar, qu'on continua tous les jours ; & par ce moyen l'Accouchée ſe porta heureuſement bien, n'aiant eu que quelques reſſentimens de fiévre pendant les trois ou quatre premiers jours, dans la force de ſon lait, que l'on combattit par les matelas de cotton que j'avois fait mettre ſur ſon ſein, auquel il ne faut point donner d'air, parce que quand on découvre les-

mammelles, il y arrive inflamation, & le lait s'y gromelle, & cauſe bien ſouvent des abcés ; & au contraire, quand on ne le découvre point, il n'y arrive jamais de mal.

On commença a étuver l'Accouchée le deuxieme jour avec une décoction d'orge & de cerfeuil de ſix en ſix heures.

Ses boüillons étoient fait avec veau, volaille & mouton, & on lui en donnoit de trois en trois heures, & dans les intervales de la gelée.

Le ſeptieme jour on lui donna un potage mitonné, & elle ſe porta autant bien que Femme le peut faire aprés un travail de cette nature, & auſſi rude que celui-cy l'avoit été. Il faut croire que Dieu aſſiſte la Femme & celui qui opere en elle, dans cette occaſion, fait autant de miracles, qu'il y a de ces differentes natures d'accouchemens.

OBSERVATION VIII.

De l'accouchement de deux Enfans, dont l'un avoit la cuiſſe droite croiſée ſur la gauche, & l'autre preſentoit les pieds.

UN Jeudy 16. jour d'Aouſt 1665. j'accouchai une Demoiſelle dans la ruë Aubri-Boucher, où je trouvai une ancienne Sage-femme, qui étoit tellement embarraſſée, qu'elle ne ſçavoit où elle en étoit de voir la groſſeur prodigieuſe du ventre de la Malade. Elle ſe vit obligée de demander du conſeil, & je fus appellé pour la ſecourir.

Ayant examiné les choſes, je reconnu que les eaux étoient écoulées, & que la groſſeſſe pouvoit étre de pluſieurs Enfans. Je ſentis d'abord un bras d'un Enfant qui ſe preſentoit. Je tâchai de le repouſſer ; & n'en pouvant venir à bout, je gliſſai ma main le long du bras & du corps de l'Enfant, juſqu'à ce que j'euſſe trouvé les pieds : j'en pris un, & je le tirai ; mais à meſure que je tirois l'Enfant, il ſe tournoit, & le bras rentroit de lui même. Je tirai ce pied juſqu'au genou, & alors je ſentis que le pied droit de cét Enfant étoit en travers dans l'orifice interne de la matrice, & qu'il croiſoit la partie moyenne & externe de la cuiſſe gauche. Cela m'arrêta, & me fit ſurſeoir mon operation, juſqu'à ce que j'euſſe gliſſé mes doigts, le long de la jambe & de la partie inferieure de la cuiſſe, qui étoit déja dehors, afin de dégager le pied de la jambe qui croiſoit ſur la cuiſſe, parce qu'elle ſe ſeroit rompuë, ſi j'avois tiré

l'autre avec force : mais je le dégageay peu à peu, & l'amenai au paſſage ce qui me fit aſſembler les deux pieds ; & c'eſt ce qu'on doit toûjours faire, tant qu'on le peut.

Je ferai remarquer ici, qu'on ne doit pas tant s'amuſer, comme l'on fait ordinairement, à porter la main pour chercher l'autre pied, quand on en tient un. J'ai fait remarquer pluſieurs fois à Meſdames Moreau & de France, anciennes Sages-femmes Jurées au Chatelet de Paris, & tres-habiles en leur profeſſion, és années 1660. & 1663. lorſqu'elles étoient Maîtreſſes Sages-femmes de l'Hôtel-Dieu de cette ville, que lorſqu'on avoit conduit un pied dehors, il n'étoit point neceſſaire d'aller chercher l'autre, pourvû toutefois que la ſituation que je viens de dire, ne ſe rencontre pas: car il eſt tres-certain que ſuivant cette methode la Femme ne ſent pas la moitié des douleurs qu'elle ſouffre, lorſqu'on porte pluſieurs fois la main dans la matrice, & que l'Enfant en eſt moins travaillé, comme je l'exppliquerai en parlant de l'accouchement où l'Enfant preſente l'*anus*.

Ayant donc tiré les deux pieds de l'Enfant, j'enveloppay enſemble les deux jambes avec un linge doux ; en les tirant, les jambes & les cuiſſes ſuivirent, & tout le reſte du corps de l'Enfant : mais comme la tête ſe trouva un peu ſerrée, je fus obligé de mettre ma main gauche, comme j'ay dit ailleurs, ſur le *ſternum*, & la droite ſur les vertebres du col de l'Enfant, afin de le tirer avec plus de facilité.

Cette maniere d'operer me ſervit pour amener un beau garçon : aprés cela je voulus délivrer la mere de l'arriere-faix, où je trouvai un obſtacle qui m'en empêcha, en ſentant un autre membrane qui ſe gonfloit par le moien d'autres eaux qui étoient pouſſées par le mouvement de la douleur : ce qui me fit juger qu'il y avoit pluſieurs Enfans. Je laiſſai-là pour un temps ce ſecond travail, pour revenir à l'Enfant que j'avois tiré, auquel je fis deux ligatures à ſon ombilic avec du fil, avant que de le couper, dont les Accoucheurs doivent étre munis, & en avoir pluſieurs, & je coupai cet ombillic entre les deux ligatures, parce que ſi je ne l'avois pas fait, le ſang ſe ſeroit perdu, & cela auroit affoibli la Mere & l'Enfant. Ce fil eſt un eſpece de petit cordonnet compoſé de quatre brain de fil qu'on nouë par les deux extrémitez. L'on fait deux tours de ce fil à l'entour de l'ombilic, & on le nouë & ſerre fort, afin que l'Enfant ne perde pas de ſang, comme cela arrive

quelquefois par le relâchement de ce fil, l'ombilic venant à ſe relâcher; ce qui pourroit cauſer la mort à l'Enfant.

Quand il y a deux Enfans, il faut toûjours faire ces deux ligatures, & couper l'ombilic entre deux, afin que l'une reſte à la portion de l'ombilic qui tient à l'Enfant, & l'autre à l'extrémité du cordon de l'arriere-faix, qui eſt encore dans la matrice; & cela ſe doit faire avant l'extraction de l'arriére-faix.

La premiere de ces ligatures ſe fait à deux travers de doigt du ventre de l'Enfant; & la ſeconde qui reſte à l'arriere-faix, à deux travers de doigts de la premiere; & la ſection ſe fait entre les deux ligatures.

L'uſage de la premiere eſt comme celui de la ſeconde : c'eſt d'être bien ſerrées, afin d'empêcher que le ſang de l'Enfant ne ſe perde, & par conſequent la vie comme j'en ai vû qu'on a trouvé morts faute d'y avoir prévû.

L'uſage de la ſeconde ligature ſe fait pour empêcher que le ſang du *placenta* ne s'évacuë trop par le cordon qui donne la nourriture à l'Enfant avant le part : outre que ſi ce cordon n'étoit pas bien lié & ſerré, & qu'il y euſt deux Enfans dans la matrice, le ſang qui ſe perdroit, affoibliroit l'autre Enfant, & le priveroit du Baptême, & par conſequent de la vie; la Femme en tomberoit dans des ſyncopes étranges, & ſeroit en danger de mort, comme j'en ay vû, par la timidité des Sages-femmes, qui n'ayant pas eu aſſez de hardieſſe pour aller querir le ſecond Enfant, ont laiſſé mourir les Femmes, avant que d'avoir eu le ſecours qui leur étoit neceſſaire.

Cette ligature du côté de l'arriere-faix a encore un autre uſage; c'eſt de retenir le ſang qui eſt contenu de l'arriere-faix quand il eſt dehors, ce ſang le faiſant paroître plus beau & plus gonflé par le moyen de ſes vaiſſeaux qui reſtent plus pleins; & par ce moyen l'arriere-faix a plus d'apparence, lorſqu'on en veut faire la demonſtration à Meſſieurs les Medecins & aux perſonnes qui ſont preſentes.

Les ſecondes membranes du ſecond Enfant s'étoient enflées par le mouvement des eaux, quaſi de la groſſeur de la tête de l'Enfant, & pour le mieux faire entendre, reſſembloient à une veſſie de cochon qu'on auroit remplie d'eau leſquelles étant ſorties hors des orifices de la matrice, ſe trouverent fort épaiſſes. Je fus donc obligé de les ouvrir avec une épingle : en quoi je ne fis pas le ſcrupuleux, comme font beaucoup de

de Sages-femmes, qui demandent un grain de ſel pour en faire l'ouverture, parce que ces membranes n'ont point de ſenſibilité, du moins qui nous ſoit apparente, n'y ayant nul danger, lorſqu'elles ſont hors les parties de la Femme, ny même quand on les ouvriroit à l'entrée de l'orifice externe, puiſque bien ſouvent dans les travaux difficiles nous les ouvrons dans la matrice, ayant experimenté pluſieurs fois qu'aprés qu'elles ſont ouvertes, la ſeconde ou troiſiéme douleur amene la tête de l'Enfant, & que dans ce moment la Femme ſe trouve delivrée d'un peſant fardeau.

Cela n'eſt pas ordinaire à toutes les Femmes: car il y en a qui vuident des eaux bien long-temps avant que d'accoucher; & pour l'ordinaire en celles-là les accouchemens ſont longs.

Aprés que j'eus ouvert ces membranes, & que leurs eaux ſe furent écoulées, je ſentis au bout de mon doigt l'un des pieds de ce ſecond Enfant, que je tirai dehors, en l'envelopant avec un linge, aprés que je l'eus ondoyé ſous condition.

Je fus d'autant plus porté à le faire, que je trouvai la jambe de cét Enfant couverte d'une matiere viſqueuſe, quoiqu'ordinairement les Enfans en ſoient couverts. Celle qui couvroit celui-ci, étoit extraordinairement épaiſſe ſur tout le corps, ayant l'épaiſſeur preſque d'une ligne. Cette matiere eſt blanchâtre, & de conſiſtance de graiſſe. J'eus la curioſité d'en jetter dans le feu; elle petilloit comme fait la graiſſe qui n'a pas eſté préparée.

Cét Enfant ſe trouva la cuiſſe & la jambe ployée ſur ſon ventre en droite ligne: ce qui me fut d'un grand ſecours, & me donna plus de facilité à le tirer; & je le fis ſans peine, à cauſe que le paſſage étoit déja fait par la ſortie du premier Enfant.

Je mis ce ſecond Enfant dans les mains de la Sage-femme, afin de délivrer la Mere, ayant fait refléxion que bien ſouvent deux Enfans n'ont qu'un même *placenta*, quoyqu'ils ayent differentes membranes.

Je pris avec mes doigts le cordon, pour voir ſi l'arriére faix le ſuivroit, & s'il viendroit de ſoy-méme en le tirant par le cordon, ou s'il ſeroit neceſſaire que j'employaſſe le ſecours de mon autre main, comme il m'eſt quelquefois arrivé en pareils accouchemens, dans le temps que je travaillois à l'Hôtel-Dieu. Je n'eus pas beaucoup de peine à le tirer, parce qu'il s'étoit ſeparé naturellement: il ſuivit le cordon ou ombilic d'un des

Enfans, qui ſe trouvoit attachê naturellement au milieu de cet arrière-faix ou *placenta*: l'autre cordon ſe trouvoit attaché à l'extrémité ou au bord de ce même *placenta*, qui contenoit quatre membranes, & ſe trouvoit le ſeul ſiége des deux Enfans.

La Femme ſe porta fort bien de cet accouchement; auſſi ſe gouverna-t-elle avec beaucoup de précaution pendant le cours de ſa couche. On mettoit dans ſes bouïllons le jus de la moitié d'une orange aigre; elle prenoit tous les matins un lavement, que l'on faiſoit avec mauves, guimauves, violiers, & dans une livre de cette décoction, on diſſoudoit trois onces de miel de nenuphar; & le ſoir une pareille décoction ſans miel, pour lui adoucir les tranchées. Je fais icy mention du miel de nenuphar, parce qu'il eſt plus doux & moins vaporeux que les autres miels, outre qu'i appaiſe particulierement l'acrimonie du lait, quand il commence à paſſer & à ſe corrompre.

Les lavemens frequens aux Femmes en couche ſont fort utiles; & il eſt toûjours bon de leur en donner deux par jour.

On les étuvera enſuite avec la décoction d'orge & de cerfeuïl, comme nous avons dit, faiſant bouïllir l'un & l'autre dans une ſuffiſante quantité d'eau.

OBSERVATION IX.

De l'accouchement de deux Gemeaux.

UN Jeudy 22. jour d'Octobre 1665. j'accouchai de deux Enfans une Femme qui demeuroit dans la ruë de la Corroyerie; & quoi-que la precedente Obſervation ſoit ſemblable à celle-ci en beaucoup de choſes, elle ne l'eſt pourtant pas en toutes.

Je trouvai le ventre de cette Malade d'une groſſeur extraordinaire, & cela me fit juger qu'elle étoit anceinte de deux Enfans. Ce qui me confirma dans ma penſée, ce fut que la Femme avoit vuidé beaucoup d'eaux, & que la plus grande partie s'étoient écoulées par l'ouverture de leurs membranes. Pour lors je gliſſai mes doigts dans les orifices juſques dans le fond de la matrice, où je ſentis le pied d'un des Enfans, que je tiray, & en même temps le corps de ce même Enfant ſuivit; & l'ayant tiré, je fis deux ligatures au cordon, & la ſection entre les deux ligatures, comme il a été dit.

Le deuxieme Enfant ſe preſenta enſuite avec ſes membranes, qui ſe gonflerent par l'eau qui les pouſſoit, & qui s'ouvrirent avec aſſez de facilité : ce qui me ſervit beaucoup pour connoître la ſituation de ce ſecond Enfant, qui preſentoit un bras que je repouſſai ; & gliſſant ma main le long du corps de l'Enfant, je trouvai les pieds que je tirai.

L'orifice interne ſe reſſerra dans le même moment que l'Enfant & l'arriere-faix furent mis dehors. Je ne trouvai qu'un *placenta*, je ny obſervai rien de particulier qu'une petite ligne qui étoit au milieu, & qui en faiſoit la ſeparation : ce qui faiſoit paroître qu'il y en avoit deux; mais c'étoit ſi peu de choſe, qu'à peine le pouvoit-connoître.

Dés que j'eus accouché la Malade, la Sage-femme luy fit prendre deux cuillerées d'huile d'olive avec du ſucre, qui eſt le remede ordinaire des pauvres. Je demandai à la Sage-femme pourquoi elle lui faiſoit prendre cette potion. Elle me repondit que c'étoit pour la faire vuider. Cette Femme n'eut aucune incommodité dans tout le cours de ſa couche.

OBSERVATION X.

De l'accouchement d'une Femme, en laquelle il ne paroiſſoit aucune partie de la Femme, qu'une tumeur de la groſſeur d'un balon entre les deux cuiſſes, l'Enfant dedans au lieu des parties naturelles de la Femme.

UN Jeudi 14. jour de Janvier 1666. une Sage-femme fut appelée à un accouchement dans la ruë de Marmouſets. Comme elle eut porté ſes doigts aux parties de la Malade, afin d'examiner le travail, elle ne ſentit aucune marque d'orifice externe ni interne, mais une tumeur prodigieuſe de la groſſeur d'un balon, d'une circonference ronde & tres-grande, ſans forme ni figure des parties naturelles de la Femme.

La Sage-femme alors demanda de la lumiere pour examiner particulierement ce qu'elle avoit ſenti ; & elle jugea que c'étoit un renverſement du vagina & detoutes ſes parties, avec un relâchement de tous les ligamens de la matrice.

Elle apprit d'une Demoiſelle voiſine qui étoit là, qu'il y avoit déja eu une Sage-femme, qui ayant vû la Malade en cet état, l'avoit abandonnée ſans rien dire. Alors la Sage-femme demanda du ſecours ; & y

ayant été appellé, je visitai les parties de la Malade, & reconnus que ce que la Sage-femme avoit dit, étoit vray.

J'observai une fente de la grandeur d'une demi-ligne, d'où il couloit une espece de serosité ou humeur muqueuse. Je crûs que ce devoit étre l'orifice interne de la matrice.

Cette tumeur étoit aussi unie que le fond de la forme d'un chapeau qui seroit ronde dans son fond; & la fente dont j'ai parlé, étoit au milieu de cet endroit, où nous remarquâmes une place blanche polie lice, y reconnoissant du poil aux environs. Le corps de la matrice s'étoit affaissé par le renversement qui s'étoit fait de son col.

Je demandai à la Malade, si elle n'avoit point eu d'autres Enfans. Elle me répondit que c'étoit sa premiere grosseſſe. Je lui demandai encore, si pendant sa grosseſſe elle ne s'étoit point efforcée à lever quelque fardeau, ou si elle n'avoit point eu de grand rhûme, & si elle n'avoit vû paroître rien de semblable pendant sa grosseſſe. Elle me dit que non, & que cette tumeur n'avoit paru que du jour précedent, & qu'elle lui étoit survenuë aprés quelques douleurs qu'elle avoit souffertes en s'efforçant, & que toutes ces parties étoient venuës de la sorte, avec de cruelles douleurs; qu'elle avoit fait ce qu'elle avoit pû pour venir à bout de la reduire. Je lui demandai encore, si avant que d'étre mariée, elle ne sentoit aucune incommodité en ces parties. Elle me répondit que depuis qu'elle se connoissoit, elle s'étoit toûjours apperçûë qu'elle avoit une rélaxation de la matrice, & que toutes les fois qu'elle s'étoit relâchée, elle l'avoit remise elle-même avec facilité; mais que depuis sa grosseſſe elle ne s'étoit point relâchée, sinon du jour qu'elle m'avoit marqué: ce qui étoit, selon toutes les aparences, lorsque la nature fit un effort pour se disposer au travail de l'enfantement, & que cette rélaxation étoit le fait d'une grande douleur qu'elle avoit sentie.

Tout cela me fit juger que cét accouchement seroit épineux, & que je ne devois pas l'entreprendre sans conseil. Monsieur Moreau Docteur Régent de la faculté, ancien Doyen, & Professeur Royal à present Premier Medecin de nôtre grande Princesse Madame la Dauphine, y fut appellé.

Cela me donna beaucoup de joye, parce que j'avois eu l'honneur de travailler sous lui l'espace de treize années dans l'Hôtel Dieu de cette Ville.

Je me trouvai plus hardi, étant appuyé de sa presence & de son conseil. Il jugea que cette maladie étoit tres-délicate. Il me tira à part, & la Sage-femme aussi, & aprés avoir entendu nos sentimens, il nous dit qu'il faloit que la Malade donnât premierement ordre à sa conscience, & qu'aprés on tâcheroit de l'accoucher : ce qu'elle fit.

Nous demeurâmes d'accord qu'on introduiroit le bouton d'un petit stilet d'argent, en façon de sonde, à l'endroit d'où l'on voyoit couler cette humeur muqueuse, dont j'ai parlé, & que par le moyen de cette sonde on tâcheroit de faire une petite dilatation, pour me donner le moyen d'introduire l'extrémité de mon doigt *index* : ce que je ferois avec le plus de douceur qu'il me seroit possible, dilatant ensuite doucement l'ouverture, pour pouvoir y en pousser un second, & aprés un troisiéme, afin d'en former une espece de *Speculum matricis* plus naturel que le fer.

Je dis outre cela, qu'il faloit considerer qu'il n'y avoit point de danger à dilater doucement avec mes doigts cet orifice interne qui paroissoit; puisque les douleurs qui poussant les eaux & ces eaux les membranes, dilatent les parties, préparent le travail, & font passage à la tête de l'Enfant; & qu'en faisant cela, c'est toûjours imiter la Nature.

Monsieur Moreau approuva mon dessein, & le jugea fort à propos: mais avec toute nôtre industrie nous n'avançâmes l'ouverture de cét orifice, que de la grandeur d'un écu blanc.

Je remarquai que cet orifice n'étoit pas de l'épaisseur de trois lignes; & nous jugeâmes à propos de laisser reposer la Malade qui sentoit de cruelles douleurs, lesquelles lui étoient causées par l'extension de toutes ses parties; & pour nous reposer aussi de nôtre travail, que nous n'avions point discontinué depuis les quatre heures du matin jusques environ les sept.

Nous laissâmes donc la Malade entre les mains de la Sage-femme, seulement pour l'observer : nous y retournâmes sur les huit heures.

La Sage-femme nous dit que les douleurs pour l'accouchement étoient augmentées sans produire aucun effet, parce que la partie n'avoit ny le *pubes* ny le *coxis*, pour la soûtenir à l'extraction de l'Enfant, & qu'au contraire l'extension des membranes empêchoit la douleur de faire son effet; & qu'une douleur faisoit passer l'autre ou peut-être la douleur que les urines contenuës dans la vessie lui pouvoient causer, y ayant long-temps qu'elle n'en avoit vuidé.

Monſieur Moreau ayant conſideré les forces de la Malade, conclut à l'operation, & me dit qu'il ne faloit point differer.

Je commençai donc à dilater avec mes doigts l'orifice interne de la matrice; ce que je fis avec heureux ſuccés, de même que ſi on ouvroit une bourſe fermée avec des cordons ſerrez un peu plus fort qu'ils ne doivent étre.

J'introduiſis deux de mes doigts de l'une & de l'autre main aux parties laterales de l'ouverture que j'avois déja faite, en la dilatant doucement & l'ayant paſſablement ouverte, je repreſentai à Monſieur Moreau & aux aſſiſtans, qu'il ne nous devoit pas importer qui feroit cette ouverture, ou les membranes & les eaux, ou la tête de l'Enfant, ou mes doigts; & que puiſque ny les eaux, ny la tête de l'Enfant ne pouvoient la faire, il n'y avoit nul riſque qu'elle fût faite par mes doigts.

J'operai donc de cette ſorte, & les douleurs venant enſuite, & les efforts de la Mere les ſecondant, je commençai à bien eſperer; & en effet dans le moment de cette ouverture, les membranes & les eaux ſe firent place, & deſcendirent dans l'eſpace que j'avois ouvert: puis une douleur ſurvenant, & l'Enfant aidant à la Mere qui pouſſoit alors vertement, toutes ces choſes enſemble eurent un ſi bon ſuccés, que la ſeconde douleur nous amena une Fille que je reçûs.

Cela fait voir que bien ſouvent on a tort d'imputer aux Sages-femmes, la cauſe de la mort des Accouchées, comme ayant donné quelque coup d'ongle à la matrice ou à ſes parties. Car ſi les Accouchées meurent quelquefois, ce n'eſt point par cette raiſon, mais à cauſe de la mauvaiſe diſpoſition de leurs parties nobles; comme par quelque humeur maligne, erugineuſe & corroſive. Ce qui pourroit arriver de la part de la Sage-femme, ce ſeroit, ſi elle venoit d'accoucher quelque Femme infectée qu'elle pourroit porter le venin avec ſes doigts, & étre la cauſe innocente de la perte de la Femme qu'elle accoucheroit enſuite.

Dans le moment que je reçûs l'Enfant, je tirai l'arriere-faix, & auſſitôt je repouſſai la matrice dans l'hypogaſtre en mettant mes doigts en forme de peloton fléchis dans ma main, que je pouſſai au fond de la matrice bien delicatement; & par ce moyen toutes les parties de la Femme ſe remirent dans leur état naturel.

Aprés cette reduction faite, je mis un linge à la bouche de la ma-

trice ; & ayant situé la femme dans une situation convenable, je lui mis la tête basse, & un oreiller roulé entre & dessous les deux genoux, comme nous le devons pratiquer à l'égard de toutes les Accouchées.

Aprés que j'eus ainsi situé mon Accouchée, je lui fis couvrir son sein avec un linge en plusieurs doubles ; & on mit dans le premier double du cotton bien cardé, afin de le tenir chaudement pendant tout le temps de sa couche, & même tant qu'une Femme a du lait; & toutes ses parties ayant été bien remises, je mis un bandage circulaire à l'entour du corps & du ventre de l'Accouchée. Ce bandage doit avoir la longeur convenable pour bander la Femme. Sous ce bandage on mit une compresse triangulaire sur la région de la matrice & de la vessie, & un autre quarré afin qu'elles continssent les parties, les réchaufassent & aidassent à l'expulsion des vuidanges.

Cela étant fait, Monsieur Moreau lui ordonna un aposeme composé du jus de trois oranges aigres, avec deux onces d'huile d'amendes douces, & deux onces de sirop de capillaire, le tout en deux prises ; & tous les jours on lui donnoit des lavemens doux, rafraichissans & anodins.

Ses vuidanges s'écoulerent de la meilleure maniere du monde, & la malade se porta si bien, que le huitiéme jour de sa couche elle se leva ; & étant allé lui rendre visite, je la trouvai assise au coin de son feu en parfaite santé. Elle se porte encore admirablement bien ; mais elle n'a point eu d'autres Enfans. La fille dont elle accoucha, a vécu jusques à l'âge de deux ans.

Je ne dois pas manquer de dire qu'on étuvoit la partie de la malade tous les jours avec la décoction d'orge & de cerfeuil, comme je l'ai fait remarquer ; & ses vuidanges étant passées, on l'étuvoit d'eau de myrrhe, qui est tres-souveraine, & qui resserre & rafraichit beaucoup.

OBSRVATION XI.

De l'accouchement d'un Enfant qui presentoit la fesse.

UN Dimanche 21. jour du mois de Mars 1666. j'accouchai une Demoiselle qui demeuroit dans la ruë Saint Bon, laquelle aiant touchée je sentis un Enfant qui presentoit la fesse droite : ce qui m'obligea

les eaux étant écoulées par l'ouverture des membranes, de repouſſer doucement l'Enfant avec mes doigts, que ie gliſſai enſuite le long de la cuiſſe & de la iambe, afin de trouver le pied, & l'ayant ſenti, ie le tirai dehors les orifices. Alors je pris de l'eau & j'ondoyai l'Enfant : aprés cela je pris un linge, & le tirai dehors, auſſi-bien que le corps & les épaules ; mais i'eus bien de la peine à dégager la tête. Il falut que ie portaſſe deux des doigts de ma main droite dans la bouche de cét Enfant, en le ſoûtenant de la gauche, que i'appliquai à plat ſur ſa poitrine ; ce qui me fut d'un grand ſecours : car ie le tirai en un moment, & au même inſtant la Femme fut ſoulagée, & enſuite gouvernée comme mes autres Accouchées, ſe portant bien & ſans aucuns accidens.

OBSERVATION XII.

De l'accouchement fait à une Femme hydropique.

UN Dimanche 11. iour d'avril 1666. ie fus appellé pour accoucher une Dame qui demeuroit dans la ruë Saint Germain de l'Auxerrois proche le pont-neuf. Je trouvai qu'elle étoit hidropique & qu'elle avoit de la fiévre : ce qui m'obligea à demander le ſecours de quelque habile & ſçavant Medecin. Monſieur Mathieu y fut appellé, & fut toûiours preſent pendant l'accouchement.

Cette Dame étoit d'une prodigieuſe groſſeur, enflée par l'habitude du corps ; & outre cette enflure, elle avoit ſous l'ombilic une tumeur plus groſſe qu'un pain de trois livres, laquelle me paroiſſoit flateuſe, & qui donnoit beaucoup d'apprehenſion à la Malade, parce qu'elle avoit vû pluſieurs Chirurgiens & Sages-femmes qui l'avoit allarmée, lui ayant tous dit qu'elle étoit en danger de mourir : ce qui l'avoit ſi fort épouvantée, qu'elle ſe confeſſa pour ſe prepare à bien mourir. Quoi-que nous fiſſions ce que nous pouvions pour l'aſſûrer contre la frayeur qu'on lui avoit miſe dans l'eſprit, elle ne laiſſoit de nous dire toûiours qu'elle étoit une femme morte, qu'elle n'en releveroit jamais ; que c'étoit le ſentiment de tous ceux qui l'avoient vûë. Elle ne voulut point accoucher, que nous n'y fuſſions Monſieur Mathieu & moy ; & elle défendit à ſes gens de nous laiſſer ſortir. Comme c'étoit une Dame conſiderable Monſieur Mathieu eut beaucoup de deference pour elle ; & comme il l'eut

peut assûrée de ses forces, elle me dit de l'examiner, & de voir en quel état je la trouvois. Je l'assûrai de la bonne disposition de son travail, & que son Enfant venoit bien, c'est à dire, naturellement.

Les eaux pousserent si fort les membranes, & les gonflerent tellement, qu'en moins de demie heure elles furent de la grosseur de la tête de l'Enfant; & les membranes s'étant ouvertes, il s'écoula plus de huit livres d'eau, & bien-tôt aprés l'Enfant sortit le plus heureusement du monde. Aprés que l'Enfant fut sorti, il s'écoula encore une fois autant d'eau qu'à l'ouverture des membranes, & le lit où la Malade étoit couchée, en fut entierement percé. Cette évacuation causa une grande debilité à la Malade, & encore plus grande à l'Enfant: ce qui obligea M. Mathieu à l'ondoyer dans le temps que je délivrois la Mere. L'Enfant rendit l'ame peu de temps aprés, & quelques-uns voulurent en attribuer la cause à l'abondance des eaux que cette Dame avoit perduës dans l'accouchement. Cette humeur dont j'ay parlé, disparut, & se dissipa en un moment, & ensuite son hydropisie finit par l'évacuation des vuidanges, par les forces de la Nature, & par les bons soins que nous y aportâmes Monsieur Mathieu & moy.

Enfin, elle fut remise en parfaite santé dans le temps de quinze jours, au bout desquels dans les visites qu'elle rendit à Messieurs ses parens, elle loüa par tout nôtre conduite, & nous donna mille marques de sa reconnoissance.

OBSERVATION XIII.

De l'accouchement d'un Enfant qui presentoit le ventre.

UN Dimanche 25. jour d'Avril, qui étoit le jour de Pâques de l'année 1666. à 2. heures aprés midy, j'accouchai une Dame sur le Quai des Orfevres. C'étoit une femme d'un bon temperament. Pour ne pas l'étonner, je ne lui témoignai rien de ce que je pensois de son travail.

Je lui demandai seulement, si elle ne vouloit pas accoucher. Elle me dit en riant, qu'elle ne sentoit aucunes douleurs, qui fussent assez fortes pour l'obliger à se plaindre, n'y pour la faire accoucher; & comme je sçai, me dit-elle, qu'on n'accouche point sans douleurs, je ne croi pas

que ce ſoit pour ſi-tôt. Alors la Sage-femme lui dit : Si vous ſouhaitez accoucher, vous le ſerez bien-tôt. Mais ces paroles lui donnerent à penſer. Elle demanda ſi ſon Enfant ne venoit pas bien. Elle me pria de la toucher, & de lui dire mon ſentiment. Mais comme je remarquai que l'Enfant preſentoit le ventre par la region ombilicale, je lui fis connoître que les choſes n'étoient pas en l'état qu'elle penſoit, & que ſi elle vouloit, nous aurions du conſeil.

Elle me fit réponſe qu'elle avoit toute confiance en moi, & qu'elle étoit reſignée à la volonté de Dieu ; qu'elle croyoit être aſſez mon amie, pour eſperer que j'aurois bien ſoin de ſa gueriſon, & qu'elle me prioit inſtamment de l'accoucher le plûtoſt que je pourrois.

Je me mis donc en l'état de faire l'operation ; & pour cet effet je portai doucement la main droite en tenant mes doigts étendus, & ſerrez les uns contre les autres, dans l'orifice externe de la matrice; puis les pouſſant le long du vagina juſqu'à l'orifice interne de la matrice, je le trouvai tout diſpoſé & aſſez ouvert, pour recevoir ma main & mes doigts qui ſont les inſtrumens les plus propres pour l'operation.

Je ſentis dans le vagina beaucoup de glaires & de matieres viſqueuſes, & méme des membranes qui s'y étoient écoulées, lorſque l'abondance des eaux les avoient pouſſées dans le col de la matrice; ce qui me donna beaucoup de facilité.

L'orifice interne étoit dilaté de la rondeur de la paume de la main, en ſorte que je pouvois gliſſer ma main dans la matrice, comme je fis, où je ſentis un corps mollace, que je reconnus par l'ombilic étre le ventre de l'Enfant ; & par le battement des arteres je jugeai qu'il étoit vivant. Je le dis d'abord à la Mere, comme on doit toûjours faire, afin de lui donner courage.

Elle remercia Dieu des graces qu'il nous faiſoit, & elle me dit qu'elle ne ſe ſoucioit point de ſa propre vie, pourvû que ſon Enfant pût recevoir le Baptême : ſur quoi j'aſſûrai qu'il le recevroit.

Je cherchai enſuite avec ma main ce que je pourrois trouver. Je ne rencontrois ny les mains, ny les pieds, ny la tête ; juſqu'à ce qu'enfin je touchai une des mains de l'Enfant, que je laiſſai au même état qu'elle étoit. Mais gliſſant ma main de l'autre côté & le long de la cuiſſe, je trouvai l'un des pieds de l'Enfant, qui étoit couché à la partie laterale & droite de la matrice ; & aprés l'avoir dégagé, je le tirai, prenant

garde de conduire les doigts du pied de l'Enfant de telle sorte, qu'ils fussent tournez vers le fondement de la Mere, comme j'ai dit dans mes Observations precedentes, amenant toûjours ce pied à l'orifice le plus doucement qu'il m'étoit possible, & l'ayant tiré dehors, j'ondoyai l'Enfant sous condition : aprés quoi je portai ma main pour chercher l'autre pied, que je trouvai avec la tête. Je le dégageai du lieu où il étoit, je le tirai de même que le premier ; & les tenant tous deux dehors, je pris un linge fin pour les enveloper, & ne pas écorcher ny meurtir les jambes de l'Enfant, que je tirai tout doucement, non pas toutefois sans me servir de mes forces, qui me furent alors tres-necessaires, comme elles le sont toûjours dans ces operations. Je le tirai jusqu'aux épaules, & en continuant je dégageai les bras, prenant garde de ne pas agir avec violence, de peur de les corrompre.

Mais l'orifice s'étant ensuite resserré, j'introduisis mes doigts dans la bouche de l'Enfant, & je le tirai le plus promptement que je pûs, sans violence pourtant, appliquant ma main gauche sur la poitrine; & aprés l'avoir dégagée de cet orifice qui s'étoit un peu relâché, je mis ma main droite sur la nuque du col de l'Enfant, & je le tirai. C'étoit une Fille que je trouvai tres-foible. Je délivrai neanmoins la Mere, avant que de couper l'ombilic, & je mis le *placenta* tout chaud, & comme il sortoit de la matrice, sur le ventre de l'Enfant, qu'on avoit mis sur un carreau bien molet devant le feu. Mais comme cet Enfant étoit tres-foible, je pris un poëlon plein de vin que je fis chauffer, dans lequel je trempai des linges, dont j'envelopai l'Enfant, puis je mis sur le feu l'arriere-faix dans un autre vaisseau plein de vin ; & ce vin venant à bouillir, l'Enfant commença à respirer, aprés avoir demeuré plus d'un quart d'heure sans aucun mouvement ny palpitation de cœur, ny des arteres ombilicales, de maniere que je le croyois mort. Je lui passois de moment en moment de l'oignon écrasé sous le nez & aux temples ; je lui fis souffler du vin dans la bouche, dans les yeux, dans le nez, dans les oreilles & sur les temples : ce qui ne fut pas d'un petit secours pour faire revivre une belle Fille, qui est aujourd'hui de l'âge d'environ dix-sept années ; & sa Mere ne fut point malade de sa couche, & a eu depuis plusieurs Enfans.

OBSERVATION XIV.

D'un placenta *attaché & adherant au corps de la matrice.*

LE premier jour de May 1666. je fus appellé pour délivrer une Femme qui demeuroit dans la ruë de la Coutelerie, la Sage-femme ne pouvant le faire, dautant que le *placenta* ſe trouvoit tellement adherant & attaché au corps de la matrice, qu'elle & la Malade ayant fait inutilement tous leurs effors pour le tirer, elle fut obligée de demander du ſecours.

J'y fus appellé pour cette operation, & aprés m'étre préparé, & avoir graiſſé mes mains, je portai la droite dans le fond de la matrice.

Je ſenti d'abord l'arriere-faix; mais comme l'ombilic en avoit été ſeparé, & qu'il n'y en avoit point, j'examinai doucement la matrice, la touchant avec mes doigts dans ſa partie interne de tous les côtez, afin de reconnoître l'endroit où étoit ſon adherence, pour commencer à le ſeparer par ſa patrie declive, & par ce moyen l'arriere-faix ſe trouva ſeparé, & tomba dans la main.

Il me vint dans la penſée que je pouvois m'éclaircir d'un doute où j'étois: ſçavoir ſi la matrice étoit plus épaiſſe à l'endroit où le *placenta* ſe trouvoit adherant; & l'examinant derechef en toute ſon étenduë & circonference, je la ſentis étre mollette & membraneuſe, & elle me parut de l'épaiſſeur environ de trois à quatre lignes; & je la trouvai au tact plus épaiſſe à l'endroit où le *placenta* étoit attaché, qu'ailleurs.

Je me ſervis de l'extrémité de mes doigts, pour le ſeparer dans toutes ſes parties, commençant comme j'ai dit, par ſa partie declive. Pourlors il me demeura dans la main, de méme qu'un morceau de pâte qu'on auroit mis ſur une table ſans farine. J'eus la même peine à ſeparer ce *placenta*, qu'on auroit à lever ce morceau de pâte qui ſeroit attaché ſur la table. Ce qu'ayant fait, & retirant ma main hors de la matrice, ce *placenta* la ſuivit, le tenant avec l'extrémité de mes doigts, parce que ſi je l'avois empoigné, ſa groſſeur avec ma main auroit cauſé de grandes douleurs à la Malade.

Il eſt à conſiderer que dans cette operation il ne faut point laiſſer aucune portion du *placenta* ny de ſes membranes, parce qu'il en pourroit arriver deux fâcheux accidens.

Le premier, que s'il en reſtoit quelque partie attachée à la matrice, il s'y pourroit faire corruption & gangrene ; ce qui cauſeroit la mort à la femme, & c'eſt de cette ſorte que j'ay vû naître une grande conteſtation à l'Hôtel-Dieu de cette ville en l'année 1653. entre Meſſieurs les Medecins, au ſujet d'une Femme qui étoit morte aprés étre accouchée; & il fut ordonné qu'elle ſeroit ouverte.

L'operation de l'ouverture en fut faite par Monſieur Angot Maître Chirurgien ordinaire de la Maiſon.

La matrice étant ouverte, on y trouva une portion de l'arriere-faix.

L'un de ces Meſſieurs dit *Voilà la cauſe de la mort de cette Femme.* Ces paroles obligerent Monſieur Moreau le pere, qui étoit un des plus grands hommes de ſon ſiécle, à dire : *Vous voulez, Monſieur, que ce ſoit là la cauſe de la mort de cette Femme. Attendez, ce n'eſt pas aſſez*, dit ce venerable Vieillard, *il faut que nous voyions d'où en vient la faute ; ſi c'eſt de la Sage-femme, ou de la mauvaiſe habitude du corps de la défunte.* Il dit enſuite à Monſieur Angot ; *Levez cette portion.* Mais il lui fut impoſſible de la ſeparer ſans arracher de la propre ſubſtance de la matrice. Sur cela Monſieur Moreau prit occaſion de dire : *Ie ſuis certain qu'il y a des Femmes, en l'accouchement deſquelles il eſt impoſſible de réüſſir, & que le plus ſouvent ce ſont celles qui ſont d'un temperament atrabilaire, dans qui le* placenta *ſe trouve ſi fort adherant aux membranes de la matrice, qu'il eſt impoſſible que le Chirurgien en puiſſe venir à bout, ny à ſon honneur: & c'eſt ce qui nous fait voir qu'il ne faut pas condamner legerement une Sage-femme, parce qu'elle fait ce qu'elle peut, & que la nature eſt bien ſouvent cauſe que les Femmes meurent ſans aucune faute de celui ou de celle qui opere.* Ainſi la Sage-femme fut relevée du blâme qu'on avoit déja voulu lui imputer, & elle en eut l'obligation à ce grand ornement de la Medecine de ſon temps.

L'autre accident qui arrive, eſt lorſqu'il reſte de l'arriere-faix ; ce qui cauſe une perte de ſang qui vient par l'ouverture des vaiſſeaux qui ſe trouvent à cette portion du *placenta* ; laquelle perte ne s'arrête jamais, que ce corps étrange ne ſoit ſeparé : car il eſt indubitable que cette perte de ſang ſera cauſe de la mort de la Malade, ſi la ſeparation ne s'en fait.

Pour revenir à mon Obſervation, aprés avoir ſeparé cet arriere-faix, je portai ma main par toutes les parties de la matrice, pour examiner s'il n'y étoit rien reſté. Je ſentis qu'elle s'étoit épaiſſie & endurcie par tout, plus qu'elle ne l'étoit, quand j'avois ſeparé l'arriere-faix.

OBSERVATION XV.

De l'accouchement d'un Enfant mort & corrompu.

UN Dimanche 16. jour de Juin 1666. j'accouchai une Sage-Femme dans la ruë mont-orgueil. Lorſque j'arrivai chez elle je la trouvai fort affligée, dautant qu'étant tres-habile dans ſa profeſſion, elle prévoit bien ce qui lui doit arriver. Elle ne trouvoit pas que ſon Enfant vint bien, quoi-qu'il preſentât la tête. Elle s'étoit examinée elle même, & n'avoit trouvé avec ſes doigts, que des aſperitez; & comme elle fut étonnée, de ſentir telles choſes, elle ſe crût obligée de me faire prier de la venir ſecourir, où étant arrivé, elle me fit ce diſcours, en me diſant outre cela qu'elle ſentoit en retirant ſes doigts une grande puanteur. Je jugeai par là qu'il faloit que l'Enfant fut mort; & m'approchant pour la toucher, elle ſe mit à crier, me diſant que je la bleſſois, ſans que je l'euſſe effectivement touchée tant ſon apprehenſion étoit grande. Je la priai de ſe donner patience, & que je la bleſſerois le moins qu'il me ſeroit poſſible.

Puis je portai ma main dans le vagina ou col de la matrice, où je reconnus que c'étoit la tête de l'Enfant, qui ſe preſentoit la premiere, avec une grande putrefaction.

Je lui demandai s'il y avoit long-temps qu'elle étoit groſſe, & à quel terme elle pouvoit être.

Elle me fit réponſe qu'elle étoit ſur ſon temps, & que le neufiéme mois étoit paſſé; qu'il étoit vray qu'elle n'avoit pas ſenti ſon Enfant de trois mois; mais que ſelon les apparences ce pouvoit être dans ce temps-là que cet Enfant étoit mort; que cela pouvoit avoir été cauſé par une grande facherie & un grand déplaiſir qu'elle avoit eu de la mort de ſon mary, qui étoit ſurvenuë en ce temps-là.

On peut voir par là ſi mes conjectures ſont veritables, que l'Enfant, quoi-que mort, peut ſe conſerver long-temps dans la matrice.

Et il y a icy une choſe admirable, qui eſt, que quoi-que l'Enfant fût mort, & même corrompu, la Mere ne laiſſoit pas de ſe bien porter; & que pendant tout le cours de ſa groſſeſſe elle n'avoit ſenti aucune incommodité, & qu'elle avoit toûjours vacqué aux actions de ſa

profeſſion. Je tâchai de la perſuader de ſe reſoudre à ſouffrir pour quelque temps quelques peines & quelques douleurs, pour en éviter de plus grandes. Elle me fit réponſe qu'il n'y avoit pas lieu d'en appeller, & que puiſqu'elle ne pouvoit accoucher ſans cela, qu'il faloit s'y reſoudre.

Sa reſolution étant priſe, j'introduiſis mes doigts juſques à l'orifice interne de la matrice ſans aucune reſiſtance. La premiere partie que je ſentis, ce fut l'os coronal de la tête de l'Enfant, que je tirai, parce que je trouvai enſuite les autres parties & les membranes ſi putrefiées & ſi diſtinctement ſeparées les unes des autres, qu'il ſembloit qu'on les eût fait bouïllir dans de l'eau, vû qu'elles étoient blanches comme du papier. La puanteur auſſi étoit ſi grande, que je penſai en être englouti, & je tirai enfin ce cadavre.

Il eſt à remarquer que les os de la tête étoient aigus & piquans comme des épingles: ce qui fut cauſe que je fus plus long-temps pour empêcher que ces aſperitez ne bleſſaſſent la Femme; & cela me réüſſit, comme je me l'étois propoſé, à l'avantage de la Mere. Je la délivrai enſuite de ſon arriere-faix qui étoit auſſi corrompu; & cela me fit croire qu'elle ne pouvoit éviter de mourir dans peu de temps, parce qu'il étoit quaſi comme impoſſible que cette corruption qui avoit eſté ſi long-temps dans la matrice, ne ſe fût communiquée à d'autres parties.

Ce fut alors que je lui repreſentai, autant qu'il me fut poſſible, qu'il falloit qu'elle ſongeât à ſa conſcience, afin de prévenir les accidens que cette corruption pourroit lui cauſer. Elle ne fit nul cas de ce que je lui diſois: cependant une Dame dans le Château du Louvre l'envoya querir pour l'accoucher. Elle y alla ſans aucune conſideration de ce qu'elle venoit de ſouffrir, il y avoit ſeulement environ trois heures. Elle ſortit de ſon lit, comme ſi elle n'avoit ſouffert aucun mal, s'en alla à pied ſecourir la Dame pour qui elle étoit appellée. Elle y paſſa la nuit, & ne retourna chez elle que le lendemain. Environ vingt-quatre heures aprés que je l'eus délivrée, j'allai chez elle pour la voir, & pour ſçavoir en quel état elle ſeroit. Je la trouvai dans ſon lit, diſnant avec toute ſa famille, & mangeant d'une tête de veau.

Je remarque cette circonſtance, pour faire voir ce que la force de certains temperamens peut ſupporter. Je lui fis des reproches ſur ſa ſortie en l'état où elle étoit, & aprés tout ce qui venoit de ſe paſſer. Elle

me fit réponſe, que ce que Dieu gardoit, étoit bien gardé, & que la faim chaſſoit bien ſouvent les loups hors des bois. Ces paroles me ſurprirent ſi fort, qu'à la verité je n'eus rien à lui répondre; & je jugeai par là que c'étoit la neceſſité qui l'avoit obligée à faire cette démarche. Il eſt vray qu'elle étoit mere de cinq Enfans, qu'il faloit qu'elle nourrît. Il faut croire que Dieu donne des forces, & qu'il la conſerva pour ſes pauvres Enfans. Elle ne laiſſa pas de ſe bien porter nonobſtant tout cela.

OBSERVATION XVI.

De l'accouchement d'une Femme, dont l'orifice interne de la matrice avoit été déchiré.

UN Dimanche 4. jour de Juillet 1666. je fus appellé dans la rüe Aubri-Boucher, pour ſecourir une Sage-femme, laquelle ne ſçavoit pas des mieux ſa profeſſion.

Cette Sage-Femme travailloit à l'accouchement d'une Femme. En allant chercher l'arriere-faix dans la matrice qui étoit alors fort affaiſſée, au lieu de prendre l'arriere-faix, elle prit l'orifice interne de la matrice croyant tirer le *placenta*. Mais ayant fait tous ſes efforts, & ne pouvant en venir à bout, on m'envoya prier d'y aller. Ayant conſideré l'état de la maladie, je fis connoître à la Sage-femme la faute qu'elle venoit de faire. C'étoit une jeune Sage-femme qui n'avoit pas encore beaucoup pratiqué, laquelle me remercia de lui avoir fait connoître ſon erreur; & me dit qu'elle profiteroit de l'avis & du conſeil que je venois de lui donner.

Ayant graiſſé ma main d'huile d'amandes douces, je gliſſai mes doigts dans le col de la matrice, avec leſquels je ſentis l'orifice interne déchiré, & rongé des ongles de cette Sage-femme. Je gliſſai mes doigts & ma main plus avant pour ſeparer le *placenta*, & l'ayant ſeparé, je le tirai: mais craignant que l'alteration de cet orifice ne me donnât de la peine, & qu'il n'y arrivât de fâcheux accidens, comme cela ſe pouvoit faire; je demandai l'avis de quelque habile Medecin. Monſieur Briſſet y fut appellé, quoi-que ce fût une pauvre femme. Nous la ſecourûmes comme une grande Dame, & nous y fimes tout nôtre poſſible pour la ſoulager

lager & la remettre en ſanté. Ayant conſulté enſemble ſur ce que nous avions à faire, nous demeurâmes d'accord qu'on lui donneroit tous les jours deux lavemens de petit lait, l'un le matin avec trois onces de miel de nenuphar, & l'autre le ſoir avec du petit lait ſeul & ſans miel. On l'étuvoit à l'ordinaire avec le cerfeuïl & l'orge bouïllis enſemble dans de l'eau ; & elle ſe porta ſi bien, que dans moins d'un mois elle fut entierement guerie de ſa couche : mais elle n'a pas eu d'autre Enfans. Pour reſiſter à la corruption, nous nous ſervîmes des injections faites avec la racine de grande conſoude, feüilles d'aigremoine, plantin & ſaintinode, dont on ſe ſervit avec un heureux ſuccés; aprés que les vuidanges eurent fini leurs cours, & même dans le tems du lait, nous y portâmes les injections d'ariſtoloche ronde bouïllie dans le vin blanc, comme nous l'expliquerons dans l'Obſervation vingt-cinquiéme de ce Livre.

J'ay décrit cette Obſervation, afin d'avertir les jeunes Sages-femmes & les Chirurgiens, de prendre garde, qu'en voulant introduire les doigts dans les orifices de la matrice, ils ne le violentent & ne le déchirent point ; mais qu'ils y allent delicatement & ſans promptitude, toûjours avec douceur.

OBSERVATION XVII.

De l'accouchement d'une Femme ſans connoiſſance, & en d'étranges convulſions.

LE 2. jour Decembre 1666. je fus appellé ſur les neuf heures du matin à la place aux Veaux, à l'enſeigne de la Mont-joye, par une ancienne Sage-femme, qui ſe trouvoit fort empêchée à l'accouchement de la femme d'un officier de ſon Alteſſe Madame.

Je trouvai la Malade ſans connoiſſance avec de cruelles convulſions, & je ſentis que l'Enfant & les membranes des eaux ſe preſentoient au couronnement. Et comme c'étoit un premier Enfant, & que ſes membranes étoient percées & les eaux écoulées, & que par conſequét il n'y avoit point d'humidité pour aider à la ſortie de l'Enfant, l'accouchement venant à ſec, & ſes membranes ſe trouvant un peu épaiſſes & colées ſur la tête de l'Enfant, l'empêchoient d'aider à la Mere ; & même n'ayant pas des forces pour ſe procurer lui-même ſa ſortie. Je dis neanmoins à la

Sage-femme qu'il se faloit donner patience & ne rien precipiter, ny presser la malade pour l'accoucher, crainte de blesser la Mere & l'Enfant; mais que mon sentiment étoit qu'on la saignât & qu'on y appellât un Medecin, parce qu'il est de la prudence d'un Operateur de ne jamais travailler quand y a du peril, sans être appuyé de quelque Sage conseil: Monsieur Fabien perreau y fut appellé, & il amena avec lui un Chirurgien. Ils demeurerent tous deux d'accord qu'il n'y avoit rien à faire & se retirerent: mais je ne quitai pas la partie. J'étois accompagné de deux anciennes Sages-femmes qui étoient venuës pour assister la Malade, l'une desquelles étoit l'ordinaire, & l'autre y avoit esté amenée par une des parentes de la Malade. Je ne m'opposai à rien, prévoyant bien que ce n'étoit pas une petite affaire, ny une operation pour une Sage-femme, mais qu'il y avoit de quoi occuper plusieurs personnes: aussi les parens & les Sages-femmes me prierent bien fort de ne les pas abandonner.

Les deux Sages-femmes me dirent, que puisque ces Messieurs avoient abandonné la Malade, & l'avoient condamnée à la mort, il faloit qu'il y eût là toûjours un Chirurgien prêt & disposé à faire la section ou operation cesarienne aussi-tôt que la Malade seroit morte.

Environ les deux heures aprés midy je fus appellé pour faire quelques saignées, & je me trouvai à une Consultation au Pressoir d'or ruë Saint Martin, où étoient Messieurs Brayer & Brisset. Aprés la conference je leur demandai un moment d'audience. Je leur fis rapport de l'état où j'avois laissé la Malade, de ce qui s'y étoit passé, & de ce qui avoit esté conclu par Monsieur Perreau & le Chirurgien Accoucheur. Monsieur Brayer me dit fort charitablement, ce que je puis dire à sa memoire, que s'il n'avoit pas esté attendu chez plusieurs Malades pour des Consultations, il auroit este voir nôtre pauvre Malade: mais il pria Monsieur Brisset de s'en donner la peine; ce qu'il fit agréablement, & comme un habile Medecin. Il ne nous fut pas inutile: car son avis fut si bon, qu'il sauva la vie à la Malade, en nous disant: *Cette Femme a encore des forces: Monsieur Perreau & un habile Chirurgien l'ont condamnée, & sont demeurez d'accord de l'operation cesarienne. Il ne faut donc pas heziter de l'accoucher.* Il nous demanda nos sentimens aux Sages-femmes & à moi. Nous fûmes tous de l'avis qu'il faloit l'accoucher, ou qu'elle mourroit. Je dis qu'il y avoit toutes les apparences que l'Enfant étoit mort, & qu'ainsi il n'y avoit point à balancer; que c'étoit aussi l'avis de Mon-

sieur Brayer, sur ce que je lui avois rapporté, qu'en accouchant la Femme on pourroit lui sauver la vie.

Nous demeurâmes donc tous d'accord que l'Enfant étoit mort. On crût la chose si pressée, qu'on ne voulut pas me permettre d'aller chez moi querir les choses qui m'étoient necessaires pour l'operation: car je ne me sentois pas assez fort sans l'aide de mes instrumens, pour tirer l'Enfant, parce que les parties de la Malade étoient si étroites, qu'il m'étoit impossible de le tirer avec mes mains, à cause qu'il venoit la tête la premiere, & cet accouchement étant d'un premier Enfant: parce que c'est en ceux-là qu'il y a toûjours plus à craindre, à cause que les lieux n'ont pas encore esté dilatez.

Mais j'avois par bonheur apporté un petit instrument en forme de crochet, avec lequel je fis l'ouverture de la future coronale, en ouvrant auparavant le cuir à l'endroit de la fontenelle de la tête, & par le moyen de cette ouverture j'évacuai toute la substance du cerveau: mais le Chirurgien ne doit jamais faire cette operation, qu'il ne soit asseuré de la mort de l'Enfant, & que l'operation n'ait esté concluë par meure Consultation des Medecins, & que les Parens n'y ayent consenti, afin de n'encourir aucun blâme de part ny d'autre, supposé qu'il y en eust, parce que si l'Enfant n'étoit pas mort, on feroit un meurtre. Neanmoins si on voyoit une Femme en peril, en ce cas on pourroit tirer l'Enfant, le croyant mort, quoyque bien souvent on se puisse tromper: mais faisant ce qu'on peut, on n'est pas obligé à l'impossible. Quoy qu'il en soit, il faut toûjours sauver la Mere, lorsqu'on la voit en grand danger, mais non autrement. Ce qui me confirme le plus, en ce qu'il ne se faut pas presser de faire cette operation, c'est qu'en l'année 1680. Monsieur Auzon tres-habile Medecin de la Faculté de cette Ville, & moi, nous fûmes appellez pour accoucher une Demoiselle qui demeuroit dans la ruë Trousse-Vache, qui étoit en travail pour l'enfantement, laquelle avoit de moment de cruelles convulsions. L'ayant vûë en cet état, Monsieur Auzon la fit saigner du bras, aprés lui avoir fait évacué le ventre par des lavemens faits avec la décoction ordinaire. Dans une livre de cette décoction il avoit fait dissoudre trois onces de miel mercurial & une once de diaphinic. Ce lavement augmenta les douleurs pour l'enfantement; mais il n'appaisa pas les convulsions, la Malade en ayant dix à douze par heure.

On fit Conſultation, à laquelle on ajoûta avec Monſieur Auzon Monſieur de Mauvilain, l'un des plus fameux de la faculté. Ils conclurent la ſeignée du bras reïterée, & deux heures aprés la ſaignée du pied, laquelle ayant été faite, & les douleurs de nôtre Malade redoublant, je l'accouchai fort heureuſement d'une Fille vivante : & c'eſt ce qui fit que Monſieur de Mauvilain & Monſieur Auzon dirent qu'il faloit agir avec beaucoup de prudence dans telles occaſions, comme nous fiſmes en cette Demoiſelle, qui ſe porte encore fort bien.

Reprenant mon Obſervation, je dirai que mes mains n'avoient pas encore aſſez de force pour tirer une tête ſi fort engagée ; & comme je n'avois pû aller chercher mes inſtrumens, je me trouvai dans la neceſſité de me ſervir du crochet d'une cuillere à pot, laquelle étoit de fer. Je l'introduſis dans les parties de la Malade à la faveur de ma main gauche, & j'accrochai l'une des orbites de l'Enfant, dont la tête ſe trouvoit applatie par l'évacuation du cerveau.

Je le tirai dés le premier effort que je fis, de ſorte que l'Enfant étant déhors, les convulſions ceſſerent : mais la Femme demeura encore ſans connoiſſance, & dans un accablement de tous le corps, l'eſpace de quarante heures, en ſuite de quoy elle revint, ſans ſe ſouvenir en aucune maniere de tout ce qui s'étoit paſſé ; & elle avoit de la peine à parler, parce que dans les mouvemens convulſifs elle s'étoit mordu la langue, laquelle étoit devenuë fort enflée.

On lui donna des eaux cordiales avec la confection d'hiacynthe & d'alkermes ſans muſc, méme quelquefois un peu de theriaque dans le travail.

Aprés qu'elle fut accouchée, les premiers jours on étuvoit les orifices & le col de la matrice, à cauſe de la pourriture & l'on y faiſoit des injections faites en la maniere que j'ai déja dite, avec du vin blanc & l'ariſtoloche ronde avec le ſucre : mais avant que de me ſervir de cette lotion, j'étuvois la Malade avec de l'eau marine c'eſt à dire, de l'eau & du ſel, que j'ai trouvée tres-bonne en pareilles occaſions, & de laquelle on peut ſe ſervir utilement, quand il y a de la fiévre.

Les parties étoient toutes meurtries & écorchées, & les eſcarres étant tombées, nous nous ſervîmes de l'eau dans laquelle on avoit fait bouillir l'orge, le cerfeuïl & l'aigremoine, de laquelle décoction on étuvoit l'Accouchée ſept ou huit fois le jour.

On lui fit des fomentations sur le ventre faites de mauves, guimauves pariétaire, matricaire & absynthe en pareille quantité, y ajoûtant demy livre de graine de lin, que l'on appliquoit chaudement sur le ventre.

Tout nous réüssit si bien, qu'étant en santé, elle devint grosse peu de temps aprés, & elle accoucha toute seule, c'est à dire, sans Sage-femme, d'un second Enfant ; mais l'étant devenuë pour la troisiéme fois, elle tomba malheureusement dans le méme accident qu'au premier ; & n'ayant pas été secouruë assez promptement par un Chirurgien qui s'y trouva & qui l'abandonna au besoin, cette pauvre Demoiselle mourut. Il est vray qu'on m'y avoit mandé aprés cet abandon ; mais j'y arrivai trop tard pour la secourir, & je n'y fus pas assez à temps pour lui faire la section cesarienne, pour donner le Baptême à l'Enfant, c'est à dire, pour l'ondoyer ; & je la trouvai morte, & l'Enfant aussi, soit par les efforts que la Mere avoit faits dans ses convulsions, ou par l'abondance du sang qu'elle avoit perdu : ce qui ne lui étoit pas arrivé au premier Enfantement. Je l'ouvris, & je trouvai toutes les parties admirablement belles, & je ne pûs attribuer la cause de la mort de la Mere & de l'Enfant, qu'à la perte de sang.

Je ferai icy une remarque par occasion, qui est considerable, & dont j'ai déja parlé dans l'Observation dixiéme : sçavoir, que la vessie cause bien souvent des douleurs dans les accouchemens, dont on ne connoit pas la cause, laquelle vient de la retention de l'urine qui est dans la vessie, laquelle étant pleine, s'affaisse sur le vagina, & bouche l'orifice de la matrice, & empêche la sortie de l'Enfant ; & de plus, la vessie se trouvant pleine & comprimée par la téte de l'Enfant, elle cause de cruelles douleurs à la Malade ; ce qu'on peut empêcher par le moyen de la sonde qu'on porte dans la vessie, comme j'ai fait avec heureux succés à l'égard de deux Demoiselles qui demeuroient dans la ruë Quinquempoix : dont l'une étant de terribles convulsions, & lui ayant vuidé de la vessie plus de quatre livres d'urine, dans le moment que la vessie fut évacuée, les douleurs cesserent ; & elle accoucha trois heures aprés, sans que les convulsions la repriſſent ; mais elle ne laissa pas de mourir cinq jours aprés avoir accouché sans aucune connoissance ; & elle mourut d'un abcés au cerveau, dont l'os *petrus* étoit alteré. L'autre Demoiselle avoit de cruelles douleurs, & son travail n'avançant pas, je portai la sonde, & vuidé les urines ; & ses douleurs s'appaiserent pour trois ou quatres heures, dans

lesquelles elle n'en eut que cinq ou six, dont elle accoucha fort heureusement, & sans incommodité.

OBSERVATION XVIII.

De l'accouchement d'une Femme qui avoit un ulcere dans la matrice.

LE 18. Septembre 1666. j'accouchai une pauvre Femme qui demeuroit dans la ruë Greneta proche la Trinité.

Cette Femme étoit d'un temperament melancolique. Je lui demandai comment elle s'étoit portée durant le cours de sa grosseſſe. Elle me dit qu'elle avoit eu de grandes pertes de sang.

Je portai ma main dans le col de la matrice, où je trouvai que l'Enfant presentoit l'ombilic & sa poitrine. Je poussai plus avant mes doigts, en les serrant les uns contre les autre; & je gliſſai jusques à ce que je les eusse introduits dans le fond de la matrice.

Alors je les dilatai en gliſſant ma main dans l'orifice interne; & étant dans le fond, je cherchai les pieds de l'Enfant: mais je sentis à la partie laterale & seneſtre de la matrice, une dureté de la largeur de la paume de la main; & l'ayant bien examinée, je reconnus que c'étoit un ulcere carcinomateux. Cela ne m'empécha pas de pourſuivre, & de faire mon operation.

Je sentis les pieds, je le tirai, & à meſure que je tirois l'Enfant, il se tournoit de sorte, qu'ayant amené un pied hors des orifices, je l'ondoyai sous condition, & tirai un gros garçon bien nourri, & un arriere-faix proportioné à l'Enfant. Cela me fit croire que les pertes de sang qu'elle avoit souffertes dans sa groſſeſſe, pouvoient provenir de cet ulcere. Elle se porta tres-bien pendant sa couche, & je la priai de faire ce qu'elle pourroit pour se nourrir avec des bouïllons rafraichiſſans, & d'éviter les alimens salez & épicez, & de se conseiller de quelque habile Medecin. Mais comme elle étoit pauvre, elle ne fit rien de ce que je l'avois priée. Elle me vint voir environ quatre mois aprés sa couche: je la trouvai si changée que je ne pouvois la reconnoître n'ayant que la peau étenduë sur les os, à cauſe des douleurs qu'elle sentoit, & de la quantité de sang qu'elle perdoit continuellement, quelques remedes qu'on pût lui donner, mais elle mourut bien-tôt aprés.

On remarquera qu'elle avoit eu pendant toute sa vie des appetits desordonnez, & qu'elle ne mangeoit que des viandes salées & epicées : & cela doit servir d'exemples aux Femmes, & aux Filles, & leur faire connoître qu'elles se doivent bien conserver pendant qu'elles ont de la santé, & ne pas prendre de telles nourritures, ny boire du vin que sobrement : car celle-ci en avoit bû en abondance pendant sa jeunesse ; ce qui l'avoit reduite dans un état languissant, & lui avoit causé la Maladie qu'elle avoit, avec son temperament qui y avoit beaucoup contribué.

OBSERVATION XIX.

De l'accouchement d'une Enfant qui presentoit la partie superieure du bras.

LE 5. jour de Janvier 1667. je fus appellé pour accoucher une Femme qui demeuroit dans la ruë neuve Saint Mederic. C'étoit la Femme d'un Organiste. Je la trouvai grandement malade, ayant, disoit-elle, dans des intervales de cruelles douleurs dans le bas ventre & aux parties voisines.

J'introduisis mes doigts dans le vagina ou col de la matrice, & je sentis le bras droit de l'Enfant en sa partie superieure, que je repoussai le plus doucement qu'il me fut possible, pour le faire rentrer d'ou il étoit sorti : mais il me fut impossible d'en venir à bout, & de le faire rentrer dans la matrice.

On ne doit pas craindre dans ces occasions de tâcher d'introduire doucement la main dans la matrice, parce que dans ce temps là les parties se dilatent tant & si peu qu'on le juge necessaire ; & l'on doit bien considerer que le bras de l'Enfant, & la main de celui ou de celle qui opere ne peuvent pas occuper tant de place que la tête de l'Enfant : outre que dés qu'on a joint le pied de l'Enfant, & qu'on le tire jusques à l'orifice externe, le bras de l'Enfant rentre de lui même, dautant que par ce mouvement l'Enfant change de situation, particulierement lorsqu'il est vivant ; & cela se fait sans beaucoup fatiguer la Femme.

Je glissai donc ma main le long du bras ; & l'ayant introduite, je sentis au bout de mes doigts la mammelle droite de l'Enfant : je les portai ensuite le long de l'hypocondre du même côté ; & glissant ma main le long des cuisses & des jambes, je rencontrai un pied que je tirai à l'orifi-

ce de la matrice, & l'autre suivit en même temps. Les deux pieds étant sortis, j'ondoyai l'Enfant sous condition ; & ayant envelopé les cuisses avec un linge, je le tirai jusques aux fesses, lesquelles se trouvoient tellement comprimées à cause de leur grosseur, qu'à peine pûs-je les faire passer, tant l'Enfant étoit gros, en prenant garde de lui blesser ses parties. Mais quand il fut aux épaules, j'eus besoin de toute ma force & de mon adresse, en introduisant mes doigts sur l'*acromium* droit, en les glissant le long du bras du même côté jusqu'au coude ; & en le pliant je le dégageai, en mettant ma main gauche sur la poitrine, & la droite posterieurement sur les vertebres du col de l'Enfant : & cela me faisant de la peine, je me vis neligé à porter un de mes doigts dans la bouche ; ce qui me servit beaucoup à dégager le menton. Je priai alors la Malade de lever un peu les fesses, & de s'appuyer sur les talons ce qu'elle fit courageusement ; & cela me servit beaucoup à tirer l'Enfant, Aprés quoy je délivrai la Mere, en prenant l'ombilic de la main gauche, que je tirai vers moi, & j'amenai avec douceur & sans peine le *placenta*, dautant que par l'effort de celui ou de celle qui opere en tournant l'Enfant, bien souvent l'arriere-faix se détache : ce qui fait qu'il vient plus facilement & sans beaucoup de peine, en tirant l'ombilic ; & la Femme en reçoit bien du soulagement.

OBSERVATION XX.

De l'accouchement d'un Enfant qui presentoit la partie posterieure des côtes.

UN Lundi 14. jours de Mars 1667. je fus appellé pour accoucher une Dame qui demeuroit dans la ruë de la Vieille Monnoye, laquelle me fit connoître qu'elle venoit d'un voyage, & que son carrosse avoit versé ; & que cela avoit beaucoup contribué au mal qu'elle ressentoit.

Je frotai mon doigt avec du beurre, que j'introduisis dans le col de la matrice jusques à l'orifice interne ; & le poussant plus avant, je sentis les côtes & la partie posterieure de l'Enfant. Pour lors je glissai mes autres doigts, les separant les uns des autres, pour faire par le moyen d'iceux une espece de *Speculum matricis*; ce qui me facilita mon operation en

en gliſſant ma main dans le corps de la matrice, le long de l'hypocondre, de la cuiſſe, de la jambe & du pied de l'Enfant ; & prenant ce pied, je le tirai hors les orifices interne & externe, & je l'ondoyai ſous condition : & enſuite ne pouvant joindre l'autre pied, je tirai celui que je tenois, juſques aux feſſes, où je reconnus que l'autre jambe étoit croiſée : ce qui m'obligea à repouſſer celle que je tenois, pour dégager la cuiſſe qui étoit en croix : aprés quoi ayant aſſemblé les deux jambes, je les envelopai d'un linge delié ; puis les tirant en droite ligne, j'amenai l'Enfant juſques aux épaules. Pour lors je conduiſis deux de mes doigts le long de ſon bras, que je dégageai, le faiſant plier, & le couchant le long du corps de l'Enfant, tout de même à l'autre bras, je mis ma main droite à plat ſur la poitrine, & la gauche ſur la nuque du col ; & je priai la Malade de faire effort dans le temps d'une douleur. Cela me ſervit beaucoup à tirer cet Enfant, lequel étant venu, l'arriere-faix ſe trouva fort adherent, parce que l'Enfant étoit venu avant ſon terme naturel. Je la délivrai comme je l'ai expliqué cy-devant au commencement de ce Livre.

OBSERVATION XXI.

De l'accouchement d'un Enfant d'une prodigieuſe groſſeur, lequel preſentoit la partie laterale du col, l'épaule & la clavicule.

LE 16. jour d'Avril 1667. je fus appellé pour accoucher une Dame qui demeuroit dans la ruë des Juifs, d'un Enfant qui étoit d'une prodigieuſe groſſeur, lequel preſentoit la partie laterale du col, l'épaule & la clavicule, qui occupoit tout l'orifice interne de la matrice. Ayant graiſſé ma main, j'introduiſis mes doigts dans l'orifice externe & interne, en repouſſant le mieux qu'il me fut poſſible, ces parties dans le corps de la matrice. Aprés quoi je gliſſai ma main le long des cuiſſes & des jambes de l'Enfant, juſques aux pieds que j'aſſemblai ; & les ayant aſſemblez je les tirai dehors l'orifice externe, d'où étant ſortis, j'ondoyai l'Enfant ſous condition ; & aprés j'envelopai les jambes avec un linge, & les tirai dehors, & les cuiſſes ſuivirent, & les feſſes, que je trouvai ſi groſſes & ſi pleines de chair & de graiſſe, que j'eus bien de la peine à les dégager, & à tirer l'Enfant juſqu'aux épaules ; puis je gliſſai mes doigts ſur l'é-

paule pour débarraſſer cette partie. Je mis ma main gauche ſur la poitrine de l'Enfant, & ma droite ſur les vertebres de ſon col : mais cette tête ſe trouva ſi groſſe, que quoique je puſſe faire en portant mes doigts dans la bouche & dans les oreilles de l'Enfant, employant toutes mes forces, il me fut impoſſible de la tirer hors de la matrice : le col ſe ſepara, & quelques précautions que je pûſſe prendre, la tête reſta dans la matrice.

Je fis tous mes efforts pour tirer cette tête avec mes doigts, & j'avouë que je ne me ſuis jamais trouvé en ſi grande peine, n'ayant point d'inſtrumens convenables pour cette operation, ſans leſquels un Chirurgien ne doit jamais aller aux accouchemens contre nature. Et me trouvant ainſi je priai le mari de la Malade d'aller chez moi proche Saint Mederic pour demander mes inſtrumens. Pendant qu'il y alla, j'encourageai cette Femme, & je l'aſſûrai que tout iroit bien.

On remarquera que depuis la ſeparation de la tête d'avec le corps je tins toûjours ma main dans le fond de la matrice pour entretenir l'orifice interne toûjours dilaté, parce que s'il s'étoit reſſerré, il auroit été impoſſible de tirer cette tête, comme il étoit arrivé à un Chirurgien dans la même ruë, dont la femme étoit morte, faute d'avoir apporté cette précaution : & cet accident qui n'étoit pas inconnu à la Malade, lui cauſoit une grande apprehenſion, auſſi-bien qu'aux Aſſiſtans.

Le mary de la Malade étant de retour, & m'ayant apporté mes inſtrumens, je pris de ma main droite celui qui m'étoit neceſſaire pour faire cette operation ; & l'ayant conduit à l'endroit du ligament annulaire de ma main feneſtre, le gliſſant juſqu'au bout du doigt du milieu que je tenois plié de telle maniere, que la pointe de ce crochet ne pût pas bleſſer la Malade ; alors je piquai la tête de l'Enfant, à l'endroit de la future ſagittale : cette tête étoit auſſi groſſe que celle d'un homme ; & aprés l'avoir bien piquée, je tirai le crochet de la main droite, & aidé de la gauche je tirai le cuir ou membranes du col de l'Enfant, qui s'étoient ſeparées du corps ; & de la main droite je tirai la tête en droite ligne ſi heureuſement, que dix jours aprés cette Femme vint chez moi pour me remercier, ne lui étant pas arrivé le moindre fâcheux accident ; & lui faiſant des reproches d'avoir ſi peu de ſoin de ſa ſanté, elle me dit qu'elle ſe portoit bien.

OBSERVATION XXII.

De l'accouchement d'un Enfant pourri & corrompu.

LE 25 jour de Septembre 1667. je fus appellé pour accoucher la Jardiniere de Meſſieurs de Gaumont, qui demeuroit à Villiers ſur Marne à côté de Saint Maur : je la trouvai fort malade en y arrivant. Son Enfant étoit tout pourri corrompu dans la matrice ; on ſentoit une grande puanteur : & le ventre de la Femme étoit auſſi froid, que ſi tout le corps eut été privé de la chaleur naturelle : ce qui m'obligea de prier des Femmes qui étoient là preſentes, de la rechauffer. Ayant fait mon pronoſtic, & graiſſé mes deux mains avec du beurre frais, prévoyant bien que l'une & l'autre me ſeroient neceſſaires, je fis mettre la malade à la renverſe, & de travers ſur ſon lit. Je pris un linge à ma main pour en ôter de fois à autre la corruption, & je gliſſai mon autre main dans la matrice. Je trouvai l'orifice interne fort affaiſſé ; je ſentis l'épine, ou les vertebres des lombes de l'Enfant, & l'epiderne qui ſe ſeparoit par tout le corps ; & le voulant pouſſer avec mes doigts pour pouvoir introduire ma main, ils entrerent dans les tegumens même dans les parties charnuës de l'Enfant, comme ſi c'eut été de la pâte. Je ne le repouſſai neanmoins qu'avec beaucoup de peine, craignant extrémement que le corps de la matrice ne fût alteré, & qu'en pouſſant l'Enfant, il ne ſe déchirât, & qu'ainſi cette pauvre Malade ne mourût entre mes mains ayant ſouffert ſept à huit jours de cruelles douleurs, ſans avoir été ſecouruë : ce qui m'obligea à ne rien precipiter. Je conduiſis les choſes avec douceur & avec toute la patience qui doit étre requiſe dans ces ſortes d'operations, gliſſant ma main dans le fond de la matrice, afin d'y chercher les pieds de l'Enfant ; & au lieu qu'ordinairement je ne ſuis pas plus d'un quart d'heure ſans les trouver, j'en employai bien prés de trois, avant que j'eus pû joindre les pieds de celui-cy. Les ayant joints de ma main droite, je les conduiſis à l'orifice interne, enſuite dehors, les envelopant avec un linge ſec. Mais comme cet Enfant n'étoit que pourriture, je ne pûs empêcher qu'il ne fût tout déchiré ; & mon principal but ayant été de le tirer tout entier, & de ne pas bleſſer la Mere, mon travail fut long.

Le corps de l'Enfant étant dehors il falut s'appliquer à avoir la téte

ce qui ne se fit pas sans peine. Je craignois qu'elle ne restat dans la matrice ; ce qui m'avoit bien embarrassé, parce que je n'avois point apporté d'instrumens, que j'avois oublié de prendre. Je réüssis toutefois nonobstant ces difficultez, en mettant mes doigts dans la bouche de l'Enfant, & je le tiray, & ensuite l'arriere-faix, qui étoit extrémement pourri ; & l'ayant tiré hors de la matrice, on donna à la Malade trois cuillerées d'huile avec un once & demi de sucre, à la mode des Villages, parce que je ne pouvois avoir autre chose.

Je priay la Sage-Femme du Village qui n'étoit pas mal-adroite, d'en avoir soin, & de lui donner tous les jours deux lavemens fort doux, composez d'une livre de petit lait chacun, dans laquelle on feroit bouillir des mauves, guimauves, violiers, matricaire & absynthe, dissolvant dans une livre de cette décoction deux onces de miel de nenuphar pour celui du matin, & pour celui du soir point de miel. Pour sa boisson ; je lui ordonnay une ptisane faite avec le chiendent, la regliſſe, l'orge & la scolopendre, avec ordre qu'on ne la lui donnât ny froide ny chaude, mais tiéde. Il faut remarquer que cette Malade se plaignoit d'un grand engourdissement à la cuisse droite ; ce qui ne lui provenoit que de la pesanteur & de la compression que l'Enfant lui avoit causée.

Ce mal ne se rétablit qu'avec le temps, & par les topiques doux & benins qui lui furent appliquez, comme les huiles de vers, de camomille & de melilot.

Je jugay à propos qu'on lui donnât le soir, deux heures aprés avoir pris son bouillon, des apozemes cordiaux, composez de cette sorte dans six onces d'eau de chardon beny, demie dragme de confection de hyacinthe sans musc, avec deux onces de sirop de nenuphar pour deux petites prises.

On lui donna encore d'autres lavemens avec la seule décoction d'orge de son, de mauves, guimauves, violiers, laituë, chicorée & pourpier, tantôt avec miel de nenuphar, & tantôt sans miel.

La corruption augmentant, on fit des décoctions avec armoise, absynthe & matricaire, qui lui furent d'un grand secours pendant un mois ou cinq semaines, qu'elle fut malade aprés sa couche.

Toutes les parties de ce corps malade ayant été abreuvées de cette putrefaction, la Sage-femme m'écrivoit deux ou trois fois la semaine pour sçavoir mon sentiment. Je lui manday, lorsque le vuidanges seroient

paſſées, de ſe ſervir des injections compoſées d'orge, de centaurée d'abſynthe, de matricaire, d'aigremoine, d'ariſtoloche ronde, de racine de grande conſoude, & de les reïterer pluſieurs fois : ce qui fut fait, & la Malade s'en trouva ſi bien, que ſi ſemaines aprés elle me vint rendre ſa premiere viſite en parfaite ſanté, quoy-qu'elle eût fait trois bonnes lieuës à pied.

OBSERVATION XXIII.

De l'accouchement d'un Enfant qui preſentoit le ventre.

LE 7. jour de Novembre 1667. je fus appellé pour accoucher une Femme qui demeuroit dans la ruë de Bretagne au Marais du Temple. Je la trouvay fort foible, l'Enfant preſentoit le ventre ; & ainſi l'accouchement ne pouvoit ſe faire naturellement.

J'avertis le mary qu'il étoit neceſſaire de travailler, & de ne pas attendre l'effet de la nature, qui ne pouvoit rien faire, de la maniere que l'Enfant ſe preſentoit.

Aprés cet avertiſſement, j'introduiſis tout doucement mes doigts le long du corps de cet Enfant, les gliſſant juſques aux cuiſſes & aux jambes, & je tiray les pieds à l'orifice interne en moins de trois minutes. Aprés l'avoir ondoyé, j'envelopay les pieds d'un linge doux ; & de cette ſorte je le conduiſis dehors en peu de tems, parce qu'il n'étoit pas bien gros.

L'Enfant étant ſorti, la Malade dit qu'elle croyoit venir d'un autre monde, ſe voyant délivrée en ſi peu de temps. Je reſtai un moment auprés d'elle pour voir accommoder l'Enfant par la Sage-femme en ma preſence. L'accouchée m'en remercia, parce qu'elle voyoit bien la negligence avec laquelle elle s'y prenoit. Je lui fis prendre du vin chaud avec du beurre, afin de nettoyer l'Enfant de toute la viſcoſité ou matiere blanchâtre comme graiſſe, dont ſon corps étoit tout couvert, comme j'ai parlé cy-devant ; & aprés l'avoir lavé avec ce vin & ce beurre, je le fis frotter avec un linge chaud & ſec. Aprés je lui fis mettre du beurre à l'extrémité de l'ombilic proche du ventre.

Ce beurre ſert pour faire la chûte & ſeparation de l'ombilic, qui ſe fait quatre ou cinq jours aprés que l'Enfant eſt venu au monde, en ayant

ſoin de le changer tous les jours ſoir & matin, lorſqu'on le change des linges dont on l'envelope. Mais s'il n'y avoit pas du beurre, comme il ne s'en trouve pas en tous lieux, il n'eſt pas hors de propos de prendre un petit linge qu'on humectera avec de l'huile d'olive ou d'amendes douces, ou quelque autre medicament qui adouciſſe & aide à ladite ſeparation de l'ombilic, qui ne ſert aprés l'accouchement que comme un corps étrange, dont la Nature aidée du medicament fait faire la chûte.

Cela fait, je fis enveloper l'ombilic d'un linge doux, & en mettre un autre d'environ quatre doigts de largeur en double pour ſervir de bande autour du corps de l'Enfant, afin de tenir cet ombilic, que la Nourriſſe doit avoir ſoin de changer, comme je l'ai expliqué cy-deſſus; & prendre garde que cette portion qui doit tomber, ne touche pas le ventre de l'Enfant, parce que cette partie étant privée d'eſprit & de chaleur naturelle, lui pourroit cauſer des tranchées : ce qui n'arrive pas, quand on a ſoin de l'enveloper de linges ſecs, & de le coucher bien envelopé ſur le ventre de l'Enfant.

Quand la ſeparation eſt faite, il ne faut pas laiſſer d'y mettre du beurre, & de le tenir bandé l'eſpace de ſix ſemaines, juſques à ce que l'ulcere ſoit entierement deſſeché.

On doit mettre enſuite une compreſſe ſur la poitrine & ſous les aiſſelles, pour empêcher qu'elles ne s'échauffent.

Il faut auſſi que les Sages-femmes, Gardes & Nourrices ayent un grand ſoin d'empêcher que l'Enfant ne crie, autant qu'elles le pourront, parce que les efforts qu'il feroit en criant, pourroient lui cauſer une exomphaloſe, ou une chûte de l'inteſtin dans le *ſcrotum*, ſi c'eſt un garçon.

Il y a des Enfans mâles, qui lorſqu'ils ſont venus, ont les bourſes pleines de ventoſitez. Cela ſe diſſipe aiſément, en y mettant des linges trempez dans du vin vermeil chaud, ou dans du vin blanc, dans lequel on pourra mettre un peu de ſel, qui rendra le vin plus reſolutif, l'appliquant toûjours chaud ſur cette partie.

L'Enfant ayant eſté accommodé, je pris congé de l'Accouchée, que je laiſſai dans une tres-bonne diſpoſition. Elle me témoigna de m'être fort obligée.

Je dis à la Sage-femme d'en avoir bien du ſoin, parce qu'il arrive des

choſes fort ſurprenantes, faute d'avoir des perſonnes intelligentes dans les accidens qui ſurviennent aux Accouchées, comme il en arriva en celle-cy.

La Sage-femme étant obligée de la quitter, pria la Mere de l'accouchée d'en avoir du ſoin, & demanda à l'Accouchée ſi elle vuidoit beaucoup de ſang. Elle lui fit reponſe que non; qu'elle pouvoit aller vacquer à ſes affaires, & qu'elle avoit envie de repoſer. Ayant repoſé quelque temps, elle s'éveilla, & dit à ſa Mere qu'elle ſe trouvoit foible. La Mere crût faire des merveilles en lui donnant un bouïllon, ſans connoiſſance de cauſe; mais dés qu'elle eut prit ſon bouïllon, elle baiſſa la tête ſur ſon chevet, & rendit l'ame, par l'abondance du ſang qu'elle avoit perdu, n'ayant pas été ſecouruë, & manque d'avoir eu un habile Garde, en ſorte que ſa Mere la vit mourir.

Je remarque cecy, parce qu'il eſt tres-important de bien prendre garde, quand il eſt temps de donner de la nourriture, & en qu'elle quantité dans cette diſpoſition, puiſque ſouvent la chaleur naturelle qui eſt trop affoiblie, en eſt ſuffoquée, parce que la vapeur qui s'éleve des parties-baſſes, fait que le bouïllon qui tombe dans l'eſtomac, ſuffoque la Malade.

Il y a deux cauſes qui peuvent faire mourir une Femme, comme je l'ay dit cy-devant: c'eſt qu'elles vuident trop ou trop peu.

Cela peut auſſi-bien arriver aux accouchemens naturels, qu'à ceux qui ſont contre nature.

Les Sages-femmes y remedient promptement, lorſqu'elles ſont habiles, & qu'elles ont acquis une grande connoiſſance par une longue pratique: cependant les Femmes prennent la premiere venuë, pourvû que ce ſoit une commere qui la lui indique, ſans étre aſſûrée de ſon habilité.

Il en eſt de même des ignorantes Gardes qui ſe mêlent de donner des remedes ſelon leurs caprices, comme j'en ay vû qui ont fait mourir des Femmes pour leur avoir donné des lavemens mal à propos.

Les Femmes n'en devroient jamais prendre que de l'ordonnance du Medecin, du Chirurgien ou de la Sage-femme. Et pour confirmer cet exemple, j'ay une Demoiſelle dans la ruë de la Truanderie au Puits d'amour, qu'un tres-habile Medecin voyoit. Ce Medecin lui ayant ordonné de prendre un lavement tous les jours, la Garde dit à la Malade qu'un lavement

ne feroit rien, s'il n'étoit frequent. Elle l'obligeoit ainſi à en prendre ſix ou ſept par jour ; ce qui affoiblit ſi fort la nature & la conſtitution du corps de la Malade, qu'elle en mourut ſans fiévre, mais tellement attenuée, que le Medecin ne pouvoit comprendre la cauſe d'où pouvoit provenir cette grande foibleſſe : ce qu'on ne pût découvrir qu'aprés la mort de la Malade, par le recit que la ſervante en fit, ſoûtenant à cette Garde, qu'elle lui avoit dit par pluſieurs fois qu'elle donnoit trop de lavemens à ſa Maîtreſſe ; & que cette folle lui avoit fait réponſe, qu'il y avoit ſoixante ans qu'elle faiſoit cette fonction, & qu'elle ſçavoit bien ſon metier ; que pour elle ſervante elle ſe mêlât de ce qu'elle avoit à faire.

J'en ay vû d'autres, qui pour avoir étuvé mal à propos des Femmes les étuvant avec du vin & des aſtrigens, aprés étre accouchées, leur ont cauſé par leur ignorance de grandes maladies, par la ſuppreſſion de leurs vuidanges, & les ont reduites juſques à l'extrémité.

Cele fait voir de quelle conſequence il eſt de ne rien faire que de l'avis des perſonnes experimentées dans leur profeſſion.

OBSERVATION XXIV.

De l'accouchement d'un Enfant qui preſentoit l'ombilic.

UN Samedy 16. jour de Juin 1668. je fus appellé dans la ruë de la Tacherie pour voir une Garde d'acccouchées. Je la trouvai extrémement malade ; & elle me dit qu'elle ſentoit des douleurs dans tout le bas ventre.

Je portay mon doigt *index* dans les parties ; & je ſentis que l'ombilic de l'Enfant ſe preſentoit ; que les membranes des eaux étoient percées, & les eaux écoulées.

Ie gliſſay ma main dans l'orifice interne de la matrice vers les extrémitez inferieures de l'Enfant, juſqu'à ce que j'euſſe atteint un pied ; & l'ayant trouvé, je fis en ſorte que les doigts du pied fuſſent tournez vers l'anus de la Malade, & les talons vers la veſſie, comme j'ay déja dit.

J'ondoyai l'Enfant, & ayant envelopé ſa jambe avec un linge, je le tirai ſi heureuſement, que la mere ſe porta bien dans tout le cours de ſa couche: mais elle devint bien-tôt aprés groſſe d'un Enfant, qu'elle conçût dans le

le *tuba* ou corne de la matrice, où l'Enfant prit ſon accroiſſement juſques à l'âge d'environ quatre mois.

Elle m'envoya querir dans ce temps-là, ſentant quelque choſe d'extraordinaire dans ſa groſſeſſe. Je l'examinay, je reconnus au bout de mon doigt, que la matrice étoit ouverte, comme ſi elle n'avoit pas conçû: ce qui n'eſt pas toute fois une conſequence neceſſaire, parce que j'ay vû pluſieurs Femmes groſſes en cet état, & entre autres une Dame, qui depuis le quatriéme mois que je l'obſervay, juſques au neufiéme, avoit la matrice ouverte en telle ſorte, que je pouvois y porter le bout de mon doigt; mais elle étoit épaiſſe à l'orifice interne : ce qui ſemble contrarier la dixiéme Obſervation, où j'ay dit que la matrice eſt dans ce temps là extrémement cloſe; & lorſque ſon travail commença, nous obſervâmes la même choſe. Il faut toutefois remarquer, que l'orifice n'étoit pas ſi dur que celui de nôtre Malade, à laquelle je demandai ſi elle n'avoit pas ſes ordinaires. Elle me répondit qu'elle les avoit réglement tous les mois. Cela me fit juger qu'elle n'étoit pas groſſe d'Enfant. Elle avoit vû d'autres Chirurgiens & des Sages-femmes qui avoient dit la méme choſe que moy.

La fiévre lui étant ſurvenuë, elle me pria de la voir, & de la traiter, parce qu'elle n'avoit pas le moyen d'avoir un Medecin. Je la ſaignai donc à cauſe d'une grande douleur qu'elle ſentoit aux lombes, laquelle étoit ſi ſenſible, que la Malade croyoit en mourir à tout moment. J'envoyay prier Monſieur Bonnet, Vicaire de Saint Mederic, de la venir conſoler; & il s'y rendit en bonne diligence. C'eſt un bon Eccléſiaſtique qui a les pauvres en grande veneration. Il la confeſſa ſur les onze heures du ſoir, lui adminiſtra les Sacremens; ce qu'il fit fort à propos, parce qu'elle mourut peu aprés. Dés le matin la Fille de cette pauvre Femme vint me prier d'aller ouvrir ſa Mere, pour reconnoître la cauſe de ſa mort; mais n'ayant pû m'y tranſporter, un autre Chirurgien l'ouvrit quatre heures aprés ſa mort : ce que je n'aurois pas ſouffert, ſi j'y avois été preſent. Ce Chirurgien trouva un Enfant de quatre mois ou environ dans le bas ventre, qui étoit ſorti du *tuba uteri*.

OBSERVATION XXV.

De l'accouchement d'un Enfant qui preſentoit la tête.

UN Mercredy 12. jour de Juillet 1668. je fus appellé pour voir une Dame qui demeuroit hors la porte Saint Antoine. L'Enfant preſentoit la tête ; ce qui m'obligea de faire prendre un lavement à la Malade.

Le lendemain elle fut ſaignée, parce que ſon travail n'avançoit point. Quelques efforts que la Malade pût faire, ſes douleurs n'avoient aucun effet, à cauſe que l'Enfant ſe trouvoit foible, & qu'il ne pouſſoit que tres-peu.

Je demanday l'avis d'un Medecin : Monſieur Moreau y fut appellé. Nous conferâmes ſur ce que nous avions à faire, les Parens preſens. Nous fimes conſultation : Monſieur Bouchet, Maître Chirurgien Juré de nôtre Compagnie, qui eſt un des plus habiles hommes, & le plus grand praticien qui ſe ſoit mêlé des Accouchemens, fut joint avec nous ; & aprés avoir dit nos raiſons de part & d'autre, nous convînmes tous trois avec la Sage-femme, qu'il faloit ſe donner patience, quoy-que la tête de l'Enfant, nous parût au couronnement, de rondeur d'un écu blanc un peu en ovale.

Le travail n'avançoit point, parce que les parties exterieures de la Mere ſe trouvoient épaiſſes & endurcies, ce qui empêchoit la dilatation, & par conſequent la ſortie de l'Enfant.

Nous lui fimes donner un lavement d'une décoction faite avec des mauves, guimauves, violiers, mercuriale, parietaire, camomille & melilot ; & dans un livre de cette décoction on y diſſoudoit une once de benedite & trois onces de miel commun. On ſe peut auſſi ſervir du mercurial.

Ce lavement ayant été pris & rendu, on conclut, qu'on ne lui donneroit pour nourriture que des œufs ; aprés cela, qu'on la ſeigneroit pour la ſeconde fois ; & qu'enſuite on lui feroit prendre une potion cordiale, compoſée de ſix onces d'eau d'emilice, une dragme d'eau de canelle, & une dragme de confection de hyacinthe ſans muſc. Je dis ſans muſc, parce qu'il n'eſt jamais propres aux Femmes. Mais tout cela ſe trouvoit inutile, & l'Enfant ne ſortoit point de ſa place, c'eſt à dire, de cet orifice.

où il se rencontroit si malheureusement engagé, & où l'on voyoit si distinctement le cuir chevelu paroître de la grosseur d'un œuf de canne, sans qu'on pût rien avancer à ce travail.

Le quinziéme se passa de même que les jours precedens, & la Malade recevoit des lavemens, mais avec peine. Le seiziéme les choses furent au même état.

Le dix-septiéme & la nuit suivante la Malade eut de cruelles douleurs, & vomit quantité d'eau.

Le dix-huitiéme à huit heures du matin nous reconnûmes que nôtre Malade empiroit, & que les forces diminuoient. Nous envoyâmes prier Monsieur Moreau de venir pour la voir en l'état où elle étoit; & aprés lui avoir fait un recit exact de tout ce nous avions observé pendant le jour & la nuit, il nous demanda nos sentimens à un de mes confreres, à la Sage-femme & moy.

Nous fûmes tous trois d'avis, que l'Enfant étoit mort, fondant nôtre raisonnement sur le lontemps qu'il y avoit qu'il étoit en cet état, & qu'il ne pouvoit y avoir été si long-temps sans être suffoqué; & nous conclûmes tous d'en venir à l'operation, aprés que la Malade auroit reçû ses Sacremens, & donné ordre à sa conscience, comme elle fit. Aprés cela, Monsieur Moreau ayant jugé des forces de la Malade, conclut l'operation. Alors mon Confrere & Ancien qui étoit avec moy, n'ayant pû avoir Monsieur Bouchet, commença à travailler avec toute la capacité, l'industrie & l'assiduité qu'un habile homme comme lui y pouvoit apporter. Il se servit d'un crochet, qu'il introduisit, & avec lequel il picqua la tête de l'Enfant, mais n'y trouvant pas de fermeté en ses parties telle qu'il se l'étoit proposée, il ne pût la tirer, quelque effort & quelque adresse qu'il y employât pendant une grande heure de temps; aussi étoit-il vieux & pesant, Monsieur Moreau ayant compassion de la Malade, fit connoître à mon Ancien, qu'il manquoit de forces, en me disant de prendre sa place. Je m'en deffendis autant qu'il me fut possible, parce que je ne souhaitois pas de faire de violence à la Malade qui étoit mon amie. Mais Monsieur Moreau prévoyant bien que les suites de ce travail seroient facheuses, & voyant par la pénétration de son esprit, où les choses pouvoient aller, me dit encore une fois, avec aigreur, de travailler: ce que je fis, ne me servant que de ma main, & ne voulant pas employer le crochet. Je sentis la tête de l'Enfant toute délabrée ou divisée

par le moyen du crochet. Je ſeparai avec mes doigts toutes les portions des os de la tête de l'Enfant, autant doucement qu'il me fut poſſible, de peur qu'elles ne bleſſaſſent la Malade, qui pendant ce temps-là ſouffroit extrémement. Je les tirai les unes aprés les autres, & toute la ſubſtance du cerveau de l'Enfant s'écoula. Je repouſſai enſuite le tronc ou corps de l'Enfant, qui ſe trouvoit encore dans la matrice, où il étoit arrêté par les épaules qui n'avoient pû ſortir de l'orifice interne. J'eus beaucoup de peine à le repouſſer, pour pouvoir joindre les pieds, afin d'avoir plus de priſe à le tirer; & les ayant enfin rencontrez, je les conduiſis dehors, & amenai le reſte de ce cadavre tout entier, à la reſerve de la tête, & enſuite je tirai l'arriere-faix.

Monſieur Moreau fut d'avis, qu'on donnât à la Malade ſix onces d'eau d'*alleluia*, & qu'on y ajoûtât le jus de deux ou trois oranges aigres, & demie dragme de confection de hyacinthe ſans muſc, deux onces de ſirop de limon, & deux onces d'huile d'amendes douces, pour prendre en deux ou trois fois, afin de la fortifier, & de faire couler ſes vuidanges; deux heures aprés la derniere priſe un bouillon, auſſi avec le jus de deux oranges aigres.

Le ſoir on lui donna un lavement fait avec une chopine de lait clair & deux onces d'huile d'amendes douces; le lendemain on lui donna encore un pareil lavement.

Nous viſitâmes auſſi les parties de la Femme, leſquelles nous trouvâmes noires, mortifiées, & preſque ſans ſentiment: ce qui nous obligea d'y mettre de l'eau marine que nous preparâmes en faiſant fondre une once de ſel dans chopine d'eau; & la faiſant chauffer, nous y trempions une éponge, & nous étuvions & frottions les parties un peu rudement deux ou trois fois le jour; ce qui nous réüſſit, ainſi que nous nous l'eſtions propoſé: par ce moyen nous fiſmes revenir la chaleur naturelle.

Pendant ce tems-là les ſaignées ne furent pas épargnées, tant des bras que des pieds; & nous lui donnâmes des cardiaques faits avec de l'eau de ſcorſonnaire, de chardon beni, en égale quantité, dans une livre deſquels on diſſolvoit une dragme de confection de hyacinthe & d'alkermes ſans muſc, avec deux onces de ſirop de limon pour deux priſes.

Nous lui fiſmes prendre auſſi des lavemens fort frequens: trois jours aprés nous changeâmes nos remedes, & nous l'étuvâmes avec la décoction qui ſuit.

Dans une chopine de vin blanc nous faisions infuser pendant la nuit deux onces d'aristoloche ronde, lavée plusieurs fois avec d'autre vin blanc, lequel on jettoit aprés comme inutile, comme nous avons dit cy-dessus. Nous ajoutions dans l'infusion quatre onces de sucre commun, que l'on faisoit bouillir jusques à la diminution du tiers, & nous étuvions la Malade avec cette infusion quatre ou cinq fois le jour; ce qui nous réüssit tres- bien. Elle fut trois mois dans le lit, & elle disoit tous les jours qu'il lui sembloit qu'elle accouchoit à tous momens. Elle n'a point eu d'autres Enfans depuis ce temps-là, quoy-qu'elle se soit toûjours bien portée, à la reserve qu'elle est fort sujette à un prurit ou demangaison, qui lui fait bien de la peine, & qui lui est causé par des fleurs blanches qui l'incommodent beaucoup; & elle n'y trouve aucun soulagement, que quand elle s'étuve avec de l'esprit de vin, suivant le raport qu'elle m'en à fait.

OBSERVATION XXVI.

D'une Femme accouchée d'une mole.

J'Avertiray icy mon Lecteur, que si j'ay discontinué à d'écrire mes Observations depuis 1668. jusques en Febrvier 1671. c'est une longue maladie qui m'empêcha de vacquer à mes exercices ordinaires un bon espace de temps, comme il se voit dans l'intervalle de cette Observation & de la precedente.

Un Samedi 16. jour de Fevrier 1671. je fus appellé pour voir une Boulangere proche Saint Julien des Menêtriers, laquelle avoit une grande perte de sang; & pour la reconnoître je glissai mes doigts dans l'orifice de la matrice, ou je sentis à l'entrée un corps charnu de la grosseur d'une boule à jouër au mail, des plus grosses; ce qui me fit croire que c'étoit une mole. Je me servis de l'adresse qu'il a plû à Dieu de me donner, pour la rompre en pieces avec mes doigts, lesquels je portois hors de la matrice, à mesure que je les separois, dautant qu'elle y étoit attachée. Aussi-tôt que j'eus ainsi separé cette masse ou corps charnu, & tiré hors de la matrice, la perte de sang cessa.

Cela me fit ressouvenir de ce que j'ai lû dans le Livre de Monsieur Viardel, qui dit que lorsque l'on veut tirer un Enfant du ventre de la

Mere, lequel presente la tête, & ne peut sortir, il faut percer la tête de l'Enfant avec l'extrêmité des doigts, & la tirer.

Je fis alors reflexion que cela ne se pouvoit faire, puisqu'il m'avoit falu faire de grands efforts pour ouvrir cette mole avec le bout de mes doigts, qui est un corps qui n'est pas si dur qu'une tête d'Enfant, & par consequent plus aisé a ouvrir, que les membranes du cuir chevelu; & qu'ainsi ce qu'il disoit, ne se pouvoit ny ne se devoit faire de la sorte qu'il l'a décrit.

OBSERVATION XXVII.

De l'accouchement d'un Enfant qui presentoit la face.

UN Samedi 11. jour de Mai 1671. je fus appellé pour voir la Femme d'un Cordonnier, qui demeurоit dans la ruë Brisemiche, Paroisse Saint Mederic.

Je la trouvai dans son lit, je la touchai, & sentis que l'Enfant presentoit la face, & qu'elle étoit fort serrée & pressée. I'y portai du beurre que j'avois fait durcir dans de l'eau froide, parce qu'il étoit trop mol. Et pour faciliter la sortie de l'Enfant, je conseillai à la Femme de s'efforcer & de pousser, lorsque la douleur la tiendroit, & non autrement, parce que tous les efforts qu'elle pourroit faire à contre-tems, lui seroient plûtost nuisibles que salutaires; & qu'il faloit laisser venir la face, quoi-qu'elle dût rendre le travail plus laborieux & plus long; qu'il ne faloit rien violenter, mais laisser faire la Nature: que si on la touchoit souvent, l'on pourroit blesser la face de l'Enfant ou quelqu'une de ses parties, & sur tout les yeux, étant certain que presque tous les Enfans qui viennent de cette sorte, & ont la face toute contre faite & pleine de meurtrissures; mais cela se rétablit assez facillement, par le moyen du vin & des l'huiles, dont j'ay parlé cy-devant au Chapitre III. Iugeant donc qu'il ne faloit rien précipiter, je demeuray là sans presque rien faire autre chose que de porter du beurre dans les orifices de la matrice: de sorte que nôtre Patiente fut victorieuse, & l'accouchement fort heureux pour l'Enfant.

OBSERVATION XXVIII.

De l'accouchement d'un Enfant qui preſentoit la bouche.

UN Dimanche 12. jour du mois de Iuillet 1671. je fus appellé pour accoucher une Dame que je trouvai tres-foible, & preſque ſans aucunes douleurs qui lui aidaſſent pour la ſortie de ſon Enfant.

Je gliſſay mes doigts dans le col de la matrice, & les portant juſques dans l'orifice interne, je ſentis que l'Enfant preſentoit la bouche.

Ie retiray auſſi tôt mes doigts, parce que dans ces rencontres on peut facilement bleſſer les yeux de l'Enfant, & le rendre borgne ou aveugle.

Je me reſolus à avoir patience, & à attendre les douleurs: mais deux heures s'étant paſſées, ſans qu'il en vint aucune, & les forces de la Femme diminuant, cela me fit prendre reſolution de l'accoucher. Elle me prioit de moment à autre de la vouloir ſoulager, ou de lui ouvrir le ventre, à cauſe de la grande peſanteur qu'elle diſoit ſentir dans la matrice & dans les parties circonvoiſines, comme dans la veſſie.

Je fis aſſembler ſes parens, je leur repreſentay l'état auquel je voyois cette pauvre Femme malade & le peril où elle étoit. Ils me prierent de tâcher de la ſoulager, & de faire ce que je pourrois. Elle étoit fort jeune, & cette extréme jeuneſſe augmentoit les difficultez, dautant que les parties en ſont plus étroites à un premier Enfant, comme je l'ay dit au commencement de ce Livre.

Je lui conſeillay de recevoir ſes Sacremens, avant que de rien entreprendre pour ſa délivrance. M'ayant témoigné qu'elle le deſiroit, & cela étant fait, je me mis en état de faire l'operation. Ie gliſſay mes doigts aprés les avoir graiſſez, dans les parties de la Femme, avec leſquels je repouſſai l'Enfant le plus doucement qu'il me fut poſſible, parce que ſi on fait la moindre violence à la matrice, on peut la déchirer proche l'orifice interne, comme je l'ay vû arriver à un operateur.

Je repouſſai ainſi l'Enfant par où il étoit venu, quoi-qu'avec une peine & une patience extraordinaires,

Je portai mon doigts fléchi dans la bouche de l'Enfant, je repouſſai la mâchoire inferieure contre ſa gorge c'eſt à dire contre ſon col & ſes clavicules; appliquant enſuite mes doigts ſur le frond de l'Enfant, je le pouſſai

doucement : cependant, je priai la Malade, qui me paroiſſoit fort débile, de ne faire aucun effort pour pouſſer contre moy, dautant que par là elle m'auroit empêché de faire ce que je ſouhaitois. Mais comme elle avoit beaucoup de reſolution & de vertu, elle ſouffrit avec conſtance les douleurs que l'Enfant & moy lui pouvions faire, & cette patience me ſervit beaucoup, pour repouſſer l'Enfant dans le fond de la matrice.

Ayant donc ainſi repouſſé cet Enfant, je gliſſai mes doigts le long de ſon corps ; afin de pouvoir joindre les pieds ; & les ayant trouvez, je les tirai & conduiſis à l'orifice externe, & j'ondoyai l'Enfant ſous condition.

Enſuite j'envelopai ſes pieds d'un linge, & par ce moyen je tirai l'Enfant juſqu'aux épaules. Je dégageai les bras l'un aprés l'autre ; & enſuite la tête ; puis le *placenta* vint fort bien. Cela étant fait, la Malade reprit ſes forces, & nous la vîmes revenir à elle comme une chandelle qu'on vient d'allumer, dont la clarté s'augmente viſiblement. Elle ſe porta fort bien, à la reſerve d'une excoriation qui lui reſtoit à l'orifice externe de la matrice ; ce qui arrive bien ſouvent aux Femmes dans leurs premiers accouchemens.

Nous lui fimes prendre le jus de deux oranges, deux onces d'huile d'amendes douces, & deux onces de ſirop de capillaire.

L'orange aide à l'évacution des vuidanges ; l'huile & le ſirop ſervent auſſi pour la même fin, & adouciſſent les tranchées, quoi-qu'elles arrivent rarement aux premiers enfantemens. Il s'y fit excoriation, & & pour cette excoriation je la faiſois étuver cinq ou ſix fois le jour avec la décoction d'orge & de cerfeuïl, y ajoûtant ſur la fin, du miel roſat, que je fis continuer juſques à la parfaite gueriſon. J'ai omis de dire que l'Enfant étoit mort.

OBSERVATION XXIX.

De l'accouchement d'un arriere-faix qui ſe preſentoit, ſuivi de la tête de l'Enfant.

UN Mardy 14. jour de Juillet 1671. ſur les neuf heures du ſoir je fus appellé pour accoucher une Demoiſelle, laquelle demeuroit chez un Procureur au Cul du ſac de la ruë S. Martin proche S. Mederic.

On

On fit consultation : Monsieur Moreau & Monsieur Bouchet s'y trouverent avec moy ; & aprés avoir conferé ensemble, Monsieur Bouchet qu'on attendoit ailleurs, se retira, aprés m'avoir donné ses sages conseils.

La Malade reçut ses Sacremens, parce que nous l'avions jugé à propos, à cause que ses forces étoient épuisées par l'abondance du sang qu'elle avoit perdu pendant trois semaines.

La Malade étant munie de ces divins remedes pour le salut de son ame, il ne fut plus question que de s'appliquer à lui procurer la santé du corps ; & pour cet effet ayant porté mes doigts dans le col de la matrice, je sentis que l'arriere-faix se presentoit le premier, suivi de la tête de l'Enfant.

Je dis d'abord que dés que le travail se préparoit, la perte de sang s'arréteroit ; & cela arriva ainsi que je l'avois prédit.

La tête de l'Enfant étant poussée par les douleurs que la Malade sentoit, déchira l'arriere-faix, & je tirai l'Enfant mort.

Cette Demoiselle n'étoit que dans le huitiéme mois de sa grossesse ; & je remarquay qu'aprés étre accouchée, elle tomboit en foiblesse de moment à autre : ce qui m'obligea à observer s'il n'y avoit point de grumeaux qui fussent restez dans la matrice ; mais il ne s'y en trouva point, & elle ne perdit plus de sang, son corps en étant tout à fait épuisé, & c'étoit ce qui faisoit son extréme foiblesse : de sorte qu'il nous étoit impossible de la changer d'une place à l'autre, sans qu'il sembât à tous momens qu'elle alloit rendre l'ame.

Aprés l'avoir laissée quelque temps de repos, sans neanmoins qu'elle eût aucune connoissance, nous la changeâmes. Ce fut alors que la capacité de Monsieur Moreau se fit paroître par les remedes & par les bons alimens, dont il lui fit user.

Il lui fit prendre une potion cordiale composée de six onces d'eau de bugloſe, d'*alleluia*, & de chardon beni, dans lesquelles il fit dissoudre demie dragme de perles préparées, une dragme de confection d'alkermes sans musc, & une once & demi de sirop de *berberis*, ou épine vinette, dont on lui faisoit user par cuillerées dans les intervales de ses bouillons faits avec de la ruelle de veau & un chapon. Il changea ce remede suivant les indications, en lui en donnant une petite quantité à la fois, mais on les réiteroit souvent. On lui faisoit aussi user de la gélée

de corne de cerf, afin de la fortifier & de soûtenir ses forces, & crainte d'un cours de ventre.

Les lavemens étoient composez d'une décoction de laituës, de pourpier, de mauves de guimauves & de violiers, dans un chopine de laquelle on faisoit dissoudre le matin deux onces de miel de nenuphar, & le soir de la décoction toute simple.

Sa ptisanne étoit faite de chien-dent, d'orge & de réglisse, dans laquelle aprés son ébullition on mettoit une poignée des quatres capilaires, scolopendre, & un peu de pimpernelle.

Tous ces remedes firent un bon effet, & elle recouvra sa santé, & se porta parfaitement bien.

Depuis cet accouchement j'ai accouché une Demoiselle dans la ruë Saint Denys en presence de Monsieur Lienard, Doyen de la faculté & tres-habile, d'un accouchement pareil à celui que je viens de dire cy-dessus. Cette Demoiselle fut accouchée dans le huitieme mois de sa grosseſſe, & aprés sa couche il lui resta de grandes douleurs de téte, à cause de la grande perte de sang qu'elle avoit souferte; & on la croyoit morte. Elle avoit aussi reçû tous ses Sacremens. Nous la remîmes en parfaite santé, & elle n'a eu aucune incommodité depuis cet accouchement.

OBSERVATION XXX.

De l'accouchement d'un Enfant d'une figure extraordinaire, & qui n'étoit ny mâle ny femelle.

LA nuit 2. jour d'Aouſt 1671. je fus appellé pour l'accouchement d'une Femme qui demeure dans la ruë de la Mortelerie, laquelle étoit en un travail fâcheux, dont la Sage-femme ne pouvoit venir à bout; quoique tres habile. Elle m'avoit demandé pour lui donner le secours neceſſaire en cette occasion. Ie touchai cette Femme, & je trouvai que la téte de l'Enfant étoit sortie; que l'Enfant étoit mort. I'appris qu'on lui avoit donné l'eau du Baptême, lorsqu'il avoit encore des marques de vie, & je m'efforçai de sauver la Mere, voyant qu'il n'y avoit plus rien à ménager à l'égard de l'Enfant.

J'introduisis mes doigts, les gliſſant doucement le plus avant que je pûs, afin de tirer le corps de l'Enfant: mais je fus surpris que la téte

quitta le corps & qu'un bras ſe ſepara en deux ; & je fus obligé de porter doucement la main pour attirer le reſte du corps : mais il me parut au tact une eſpece de veſſie, comme celle d'un porc, lorſqu'elle eſt pleine d'eau : ce qui m'obligea de me ſervir du'un crochet aigu, que j'introduiſis pour donner iſſuë à cet eau, aprés avoir tenté inutilement avec le doigt de lui faire paſſage. D'abord que ce crochet eu fait ſon trou, il ſortit environ quatres à cinq pintes d'eau du corps de l'Enfant : car celles de la matrice s'étoient écoulées auparavant ; enſuite j'eus plus de facilité (quoi-qu'avec beaucoup de peine) de tirer ſa tête de l'Enfant, qui étoit d'une figure ſi extraordinaire, que j'ai bien voulu le faire deſſiner, avant que d'en faire l'ouverture.

Il y avoit dans l'hypogaſtre de l'Enfant une tumeur qui étoit fort conſiderable ; elle étoit longue de ſix pouces & demy ; & cette longueur ſe meſuroit d'un côté du *fœtus* à l'autre ſuivant la region des os des iſles. Sa largeur, qui prenoit depuis l'os *pubis* juſques au nombril, étoit de quatre pouces & trois lignes.

Cette tumeur étoit plus éminente par le milieu que par tout ailleurs; & en la partie qui deſcendoit de cette éminence vers l'os *pubis*, il paroiſſoit un petit tubercule rond en ſa baſe, dont le diametre étoit d'une ligne & demie, & qui s'élevoit en forme de verruë, de la hauteur d'une ligne, de laquelle en la preſſant il ſortit une goutte d'eau: ce qui fit juger d'abord que la nature avoit eu deſſein de faire un Enfant mâle. Le cordon qui étoit encore attaché au ventre de l'enfant, avoit à l'endroit du nombril dix lignes de diametre. L'arriere-faix n'avoit rien d'extraordinainaire, & étoit ſorti ſi entier, que la Mere de l'Enfant, nonobſtant le rude travail qu'elle avoit ſouffert ne fut preſque point malade, & ne ſouffrit pas plus de douleur qu'elle en avoit ſouffert en ſes accouchemens precedens, quoi-qu'ils euſſent été plus heureux. Voilà l'hiſtoire de cet accouchement.

Nous commençames enſuite nôtre diſſection par une inciſion cruciale, que nous fimes au ventre inferieur.

Nous ouvrîmes les tegumens depuis le nombril, ſuivant le chemin de la ligne blanche, juſques à l'os *pubis* ; & de là nous paſsâmes outre vers le lieu où devoit étre l'anus, afin de voir s'il ſeroit ſeulement couvert de la peau, qu'on eſt quelquefois obligé d'ouvrir aux Enfans qui naiſſent, pour donner iſſuë aux excremens.

Ces tegumens étant ouverts, & l'anus ne ſe trouvant point en aucune part, non plus que l'urethre ny les parties externes de la generation que nous cherchions en méme temes, nous allâmes plus avant, & coupâmes tranſverſalement les muſcles droits pour découvrir le peritoine, & chercher par ce moyen encore plus exactement les parties du ſexe : mais aprés une perquiſition exacte, nous ne trouvâmes ny *anus* ny conduit de l'urine, ny verge, ny marque de matrice, ny aucune de ſes parties qui ſervent à jetter les excremens dehors, ſoit ceux qui deſcendent des inteſtins, ſoit ceux qui ſortent de la veſſie.

Avant que d'aller plus avant, nous fimes nos refléxions ſur la couleur des muſcles de l'*abdomen*, qui paroiſſoient avoir été tellement lavez & abreuvez de l'eau qui avoit formé en cet Enfant l'hydropiſie, qu'ils ſembloient plûtôt membraneux que charnus, la couleur de leurs chairs étant effacée par l'abondance des eaux qui les avoient lavez.

Nous recherchâmes curieuſement au deſſous des tegumens & des muſcles droits l'endroit qui répondoit au petit tubercule, qui paroiſſoit au bas de l'hypogaſtre, pour voir ſi ce n'étoit point le membre viril : mais nous ne trouvâmes rien ſous ce tubercule qui pût nous le perſuader, n'y ayant ny vaiſſeaux ſpermatiques, ny teſticules, ny matrice ny conduit l'urine, ny rien de tout ce qui peut faire le diſcernement du ſexe ; & nous crûmes aiſement que cet Enfant, qui n'avoit pû vuider ſes eaux par l'urethre dans la matrice de ſa Mere, en étoit devenu hydropique : ce qui nous donna lieu de conjecturer que les eaux de l'Enfant faiſoient partie de celle que la Femme vuide au temps de l'accouchement.

Je ſuis d'autant plus confirmé dans cette conjecture, que j'ai vû en accouchant une Femme, dont l'Enfant venoit les pieds devant, lorſque le ventre fut au paſſage, cet Enfant urina par la verge avec impetuoſité, encore que vray-ſemblablement il ne reſpirât pas.

Aprés avoir exactement deſſigné tout ce qui étoit au dehors du peritoine, nous en fimes l'ouverture, pour découvrir toutes les parties qui étoient contenuës au dedans du bas ventre.

Le peritoine étant ouvert, la partie tumefiée, qui nous avoit paru avant la diſſection, ſe manifeſta d'elle-méme ; c'étoit la veſſie, laquelle étoit pleine extraordinairement. Nous l'aurions ouverte ſur le champ ; mais ayant vû que le *rectum*, au lieu d'aller juſques à l'endroit où devoit

être l'*anus*, aboutiſſoit au fond de la veſſie, où il étoit attaché, cela nous obligea de conſiderer avec attention cette attache.

Le *rectum* étoit noir, à cauſe du *meconium*, dont les inteſtins des Enfans ſont remplis, quand ils naiſſent. Ce *meconium* eſt une ſubſtance excrementeuſe, noirâtre, qui s'amaſſe dans les inteſtins du *fœtus*, pendant la groſſeſſe, & qui ne ſe vuide qu'aprés l'accouchement; & ſouvent nous ſommes obligez de donner aux Enfans, quand il ſont nez de l'huile d'amendes douces ou de la caſſe mondée ou quelque ſirop, pour faciliter la ſortie de cet excrement, afin que le lait de la Nourrice ne trouve pas d'obſtacle dans les inteſtins de l'Enfant, pour lui donner ſa nourriture.

Enſuite nous ouvrîmes la veſſie, qui répandit environ une chopine ou trois demi ſeptiers d'eau claire, & ſans aucun mélange de noirceur du *meconium*, quoi-qu'aprés cette ouverture & cet épanchement d'urine, il nous ait paru, en preſſant le *rectum*, & pouſſant le *meconium* vers la veſſie, qu'il en étoit entré une goutte dans le fond de cette veſſie: ce qui nous donna occaſion d'ouvrir le *rectum*, environ un pouce au deſſus de la veſſie, & d'y introduire un ſtilet à un bouton, arrondi par le bout, lequel entra ſans violence dans la veſſie par le même trou, par lequel le *meconium* y étoit enté en preſſant l'inteſtin.

La veſſie ayant été ouverte, & l'eau qu'elle contenoit, étant épanchée, elle ſe reſſerra trés-peu: ce qui nous obligea de la conſiderer en ſa ſubſtance. Elle étoit tres-dure, preſque caleuſe, épaiſſe de plus d'une ligne & demie, plus blanche qu'elle n'eſt ordinairement: ce que nous attribuâmes à l'hydropiſie, laquelle vrai-ſemblablement s'étoit communiquée par l'ouragues à tout le reſte de l'habitude du corps, d'où le crochet fit ſortir une ſi grande quantité d'eau, que les chairs des parties internes des ventres moien & inferieur, étoient beaucoup plus rouges que les chairs de l'habitude. La tête, quoi-qu'arrachée, étoit fort livide & remplie de ſang. Nous remarquâmes à un endroit de la partie interne de la veſſie, qu'il y avoit de petites pierrettes faites comme des grains de ſable, qui étoient tellement enfoncées dans le corps de cette veſſie qu'il étoit difficile de les détacher: elles étoient en la partie laterale du côté droit vers le fond de la veſſie, & occupoient l'eſpace de quatre lignes en longueur, & d'une ligne & demie en largeur.

Les reins paroiſſoient étre un amas de glandes, ou de chairs glan-

duleuſes jointes & conglomerées enſemble ſous une même envelope, comme ſont ordinairement ceux des jeunes animaux: ce qui nous fit conjecturer que chacune de ces glandes pouvoit produire ces mamelons par où l'urine ſe diſtile dans le baſſinet du rein.

Il n'y avoit rien de remarquable au foye, qui avoit ſa conſiſtance & ſa couleur naturelle: ce qui nous donna lieu de conjecturer que l'hydropiſie étoit venuë, parce que les eaux n'ayant d'iſſuë faute d'urethre, c'eſt à dire, du canal ordinaire de l'urine, avoient été obligées de refluër par l'ourage dans l'habitude.

On dit vulgairement que les eaux ſont percées, lorſqu'elles ſortent de la matrice; mais c'eſt parler improprement: car ce ſont les envelopes qui ſont percées, & les eaux qui s'écoulent.

Nous découvrîmes, les ureteres qui aboutiſſoient à la veſſie, nous les conduiſimes juſques aux reins,& nous ny trovâmes rien d'extraordinaire.

Nous cherchâmes les vaiſſeaux ſpermatiques, voyant qu'il n'y avoit aucune apparence de la generation, & nous n'en trouvâmes aucun rameau, ny de la veine ny de l'artere, qui alât dans les parties de la generation.

L'eſtomac étoit à l'ordinaire.

L'*epiploon* étoit rangé contre l'eſtomac.

La rate qui étoit au coté gauche, étoit fort pâle. Nous ouvrîmes le *thorax*; nous découvrîmes le cœur, & le dévelopâmes de ſon pericade. Il étoit d'une ſubſtance plus rouge de beaucoup, que n'étoient les chairs des muſcles du bas ventre,

Les poulmons avoient auſſi une couleur qui ne marquoit pas qu'ils euſſent été levez, ny qu'il y eût eu une hydropiſie dans la poitrine; le reſte n'avoit rien de remarquable qui meritât une plus grande recherche.

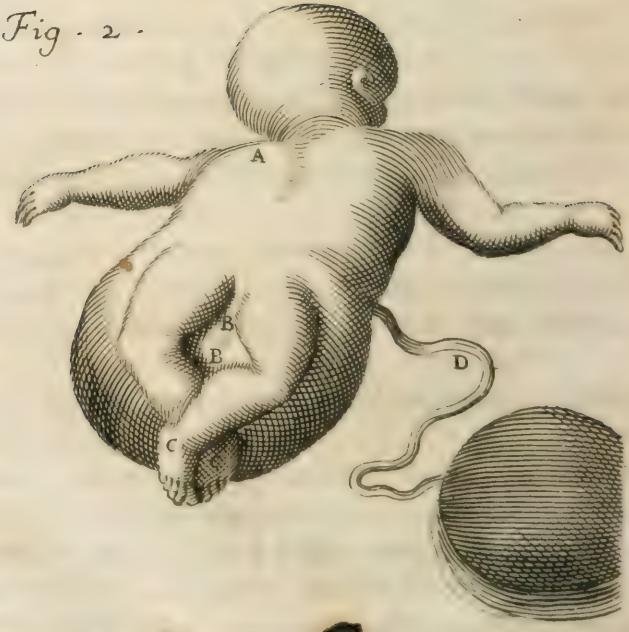
L'Enfant ſuivant la relation qui nous a été faite par ſa Mere, n'étoit que dans ſon ſeptiéme mois.

La Mere depuis ce temps-là s'eſt toûjours aprés ſon accouchement fort bien portée. Je priai Monſieur Pequet, qui avoit été preſent à la diſſection que j'avois faite du *fœtus*, d'aller voir la Mere. Nous la trouvâmes en fort bonne ſanté, n'ayant qu'un peu les jambes enflées, enſuite d'une hydropiſie qu'elle avoit euë trois ſemaines avant ſon accouchement. Elle ſe porte encore à preſent parfaitement bien.

Fig. 1.

Portal fol 79.

Fig. 2.



PREMIERE FIGURE.

A. L'Enfant étant rejoint avec ſa tête & ſon bras, eſt vû comme il étoit couché ſur le dos, les pieds remontant en croix ſur la tumeur qui étoit dans le bas ventre; ils y étoient tellement applattis, qu'ils y ſembloient collez.

B. Une petite éminence en forme de verruë, qui étoit à l'endroit à peu prés où devoit étre le conduit de l'urine.

C. Le *placenta* ou arriere-faix, avec les membranes qui envelopoient l'Enfant, quand il étoit dans le ventre de la Mere.

D D D. Le cordon qui va de l'ombilic au *placenta*.

E. L'éminence de la tumeur, comme elle paroiſſoit en l'Enfant, étant couché ſur le dos.

F. Les feſſes de l'Enfant, entre leſquels il n'y avoit point d'*anus* ou fondement, qui eſt le trou deſtiné pour la ſortie des excremens.

G. Les membranes appellées *amnios* & *corium* ou envelopes.

DEUXIE'ME FIGURE.

A A. L'Enfant, couché ſur le ventre, & vû par le dos.

B B. Cette petite éminence en forme de verruë.

C C. Les pieds joints enſemble comme en la premiere Figure, mais vûs par la partie poſterieure.

D D. Le cordon.

TROISIE'ME FIGURE.

A A A. L'Enfant ſitué ſur le dos, les pieds étant allongez, & la tumeur cachant une partie des jambes, laiſſe voir l'ombilic qui avoit à la naiſſance du cordon dix lignes de diametre.

B B B. Le cordon qui ſortoit de l'ombilic.

C C C. L'ouverture & le déchirement qui avoit été fait par le crochet, par lequel les eaux qui formoient dans cet Enfant une hydropiſie, s'étoient écoulées.

D D D. Les pieds étendus ſuivant la ſituation qu'ils ont d'ordinaire

aux Enfans nouveau-nez, lesquels étoient plats outre mésure, sans pourtant de difformité apparente.

EEE. La tumeur étenduë vers les pieds.

FFF. Les membranes de l'arriere-faix, appellées le *corium* & l'*amnios*, dans lesquelles sont contenus l'Enfant & les eaux.

OBSERVATION XXXI.

De l'accouchement d'un Enfant qui presentoit le nombril, la, main, le coude & le genou.

UN Vendredy 7. jour du mois d'Avril 1671. je fus appellé pour accoucher une frutiere ruë du poirier, Paroisse Saint Mederic.

Je touchai la Malade, & je sentis le nombril de l'Enfant, qui s'étoit écoulé le long du vagina, suivi d'une main, du coude & du genou : tout cela se presentoit à la fois. Les membranes des eaux étoient percées, & les eaux écoulées, & l'Enfant à sec dans la matrice de la Mere. Cela ne m'étonna pas, comme certains Operateurs que j'ay uûs, qui perdoient le jugement, & ne sçavoient ce qu'ils faisoient en pareilles rencontres.

Je pris du beurre, & j'en frotai mes doigts & ma main : je glissai doucement mes doigts, avec lesquels je repoussai le nombril dans l'orifice interne de la matrice, le plus avant que je le pûs faire; l'ayant arrêté, je repoussai le bras, en recommandant à la Malade de ne faire aucun effort. Ce bras étant repoussé, je poussai le genou lateralement, puis je dégageai un pied que je tirai à la bouche de la matrice ; & j'ondoyai l'Enfant. Puis, sans m'amuser à chercher l'autre pied, je tirai celui qui étoit déja à l'orifice externe; & dans ce moment ma main se trouva chargée d'un excrement, dont nous avons parlé, lequel y étoit en abondance, noir comme de la poix.

Je tirai ce pied avec autant de douceur qu'il me fut possible, & l'autre suivant, je le dégageai en repoussant le genou, & je le joignis avec le premier : je pris ensuite un linge délié, duquel j'envelopai les deux pieds, l'un aprés l'autre, de peur de les blesser, & je les tirai jusqu'à ce que les genoux fussent sortis. Je pris alors les deux cuisses avec mes mains, & je tirai l'Enfant jusqu'aux épaules, lesquelles je dégageai l'une aprés l'autre : puis j'appliquai mes deux mains, comme je l'ai expliqué dans mes Observations precedentes.

Mais

Mais pour dégager la tête, je fus obligé de porter deux doigts de ma main gauche dans la bouche de l'Enfant, pour dégager la mâchoire inferieure qui se trouvoit accrochée à la fourchette de l'orifice externe de la matrice, & par ce moyen je tirai une belle Fille, qui fut baptizée sur les Fonts à Saint Mederic.

La Mere se porta si bien, que le sixiéme jour elle étoit dans sa boutique, ayant esté accouchée & délivrée fort heureusement. Elle m'a dit du depuis qu'elle avoit plus souffert dans ses autres accouchemens qui étoient venus naturellement, qu'en celui-cy, à cause des longueurs qui se rencontrent à l'accouchement naturel.

OBSERVATION XXXII.

De l'accouchement d'un Enfant monstrueux qui presentoit la face.

UN Mercredi 25. jour du mois d'Aoust 1671. je fus appellé entre dix à onze heures du soir, pour accoucher une Femme ruë de la Tannerie, Paroisse S. Jean, où étant, je touchai la Femme, & je sentis au bout de mes doigts deux petites tumeurs ou éminences, qui étoient les yeux de l'Enfant. Je les touchai le moins qu'il me fut possible, prévoyant le danger qu'il y avoit; mais tournant mes doigts doucement de côté & d'autre, je sentis d'autres éminences que j'éxaminai fort exactement.

Elles étoient aux parties posterieures de la téte de l'Enfant, & opposées aux deux premieres éminences dont j'ai parlé.

La tête étoit applatrie, comme si on eût scié le crane, parce qu'il n'y avoit ny parietaux ny coronal, ny aucune marque des os petreux. Je me mis en état de le tirer; mais je trouvai une resistance assez extraordinaire.

Je ne remarquai aucun signe de vie à l'Enfant; ce qui m'obligea, lorsque je vis que je ne pouvois pas le prendre, de glisser à la faveur de ma main, un lacs dessus le menton, afin d'avoir plus de facilité pour le tirer hors de la matrice.

Cette tête n'avoit pas plus de circonférence qu'une grosse balle de jeu de paume: mais la face étoit fort belle en toutes ses parties, & rondelette. Faisant mes efforts pour la tirer à moi, le lacs, quoi-que tres-

fort, se rompit, dont je demeurai fort surpris : toutefois comme l'Enfant avoit esté beaucoup ébranlé, je le tirai dehors en peu de tems.

Sa tête étoit si difforme, que je la montrai comme une chose surprenante à la Sage-femme, & à plusieurs autres personnes.

A l'endroit où devoit être la partie superieure de la tête, il n'y avoit qu'une place toute noire, sans aucune figure, ny marque de crane. Aux parties laterales il y avoit deux oreilles, de même que les singes en ont à la reserve seulement qu'elles n'étoient pas droites, mais couchées comme celles d'un petit chien. Ces deux oreilles étoient environnées d'un poil rousâtre, comme celui d'un bœuf, & ce poil étoit de la longueur de deux travers de doigt. Aux parties posterieures des oreilles, il y avoit deux éminences ou apophises, une de chaque côté, comme sont les deux corniches d'un veau, n'y ayant aucune forme de tête qu'en la partie interieure, où étoit le visage tres-beau, sinon que les yeux étoient fort difformes.

Cet Enfant pouvoit avoir environ sept mois : c'étoit une Fille.

Au reste, la Mere vuida une si grande quantité d'eau lors de l'ouverture des membranes qui envelopoient l'Enfant, que son lit en étoit tout perdu, & toute la chambre baignée.

Je remarquai qu'à la sortie de l'arriere-faix, il s'en écoula encore plus de deux pintes, qui avoient été retenuës par les membranes, avec une si grande quantité de grumeaux de sang, que je n'ai rien vû de semblable depuis long-temps.

OBSERVATION XXXIII.

De l'acouchement d'une Femme, qui étoit dans de cruelles convulsions.

UN Vendredy 21. jour du mois d'Aoust 1671. je fus appellé pour acoucher une Femme au bout du pont Nôtre-Dame, Paroisse Saint Mederic. J'y trouvai Monsieur Mathon Docteur en Medecine, de la Faculté, & tres-habile en sa profession, lequel me pria d'examiner la Malade, qui étoit dans de cruelles convulsions.

J'introduisis mon doigt dans les orifices de la matrice, je sentis l'interne entr'ouvert de la rondeur d'une piece de quinze sols. Je lui en fis mon raport. Nous demeurâmes d'accord de la faire seigner du pied ;

ce qui fut fait dans le moment par Monſieur Lombarb mon confrere, fort à propos, parce que les convulſions ſe paſſerent pour un moment, & la raiſon lui revint : mais elle retomba bien-tôt aprés dans les mêmes ſymptomes,

Dans ce temps-là Monſieur Moreau dont j'ai parlé ailleurs, arriva : on conſulta & on ordonna un lavement compoſé d'une décoction émoliente, dans laquelle on diſſoudroit demi-once de benedit te, trois onces de miel mercurial & deux onces d'huile d'amendes douces; & que le lavement étant rendu, on feroit une ſaignée du bras, & qu'on lui feroit uſer d'un apoſéme cordial, fait avec dix onces d'eau de chardon beni, dans lequelle on délayeroit une dragme de confection de hyacinthe, & deux onces de ſirop de limon, qu'on lui feroit prendre en deux priſes.

Tous les remedes que l'on donna à la Malade depuis les dix heures du matin juſques environ les huit heures du ſoir, ne faiſant aucun effet, on conclut de l'accoucher, & d'ondoyer l'Enfant.

Alors on dit au Mary que le danger étoit grand, mais qu'il n'y avoit point d'autre moyen de ſauver ſa Femme qu'en l'accouchant. Il nous répondit qu'il nous prioit de faire ce qui ſe pourroit pour la ſauver, & cela m'obligea de lui dire que l'accoucheroit ; mais que ſi elle venoit à mourir, je le priois, & ces Meſſieurs, de me faire juſtice, & de ne point me blâmer, parce que dans ces occaſions celui ou celle qui opere, la Femme venant à mourir, en ſont toûjours la cauſe, par les langues ſerpentines ou médiſantes. Ils me dirent tous que cela ne devoit pas me mettre en peine, & que cette operation ne pourroit m'attirer que de l'honneur, & nullement du blâme, puiſque tous ces Meſſieurs la jugeoient étre une Femme morte, & l'operation neceſſaire.

L'on remarquera que la Malade étoit ſans connoiſſance, comme je l'ai déja fait remarquer. De ſorte que pour venir à l'operation, je la fis mettre à la renverſe & de travers ſur ſon lit, comme ſi c'eût été un corps mort, n'ayant point d'autre mouvement.

Enſuite ayant graiſſé mes mains avec du beurre, je gliſſai mes doigts le long du col de la matrice, juſques à ſon orifice interne, que je trouvai un peu plus dilaté, qu'il ne m'avoit paru le matin, quand je l'avois touchée.

On lui avoit auparavant fait recevoir le Sacrement de l'Extrême-Onction.

Aprés, la voyant en bon état, je gliſſai deux de mes doigts l'un aprés l'autre dans cet orifice, que je dilatai en éloignant mes doigts doucement, les écartant les uns des autres, pour en faire la dilatation; & aprés j'y en pouſſai un troiſiéme, afin d'avoir plus de force pour mieux réüſſir dans mon entrepriſe. Et cet orifice ſe dilatant peu à peu, j'en introduiſis un quatriéme pour faire de tous enſemble une eſpece de *ſpeculum*, en conſervant la nature des parties par la douceur que j'y apportois, qui me ſervit beaucoup pour gliſſer inſenſiblement toute ma main dans le corps de la matrice, que je ſentis fort vaſte, à cauſe de l'étenduë des membranes, des eaux qui y étoient encore contenuës, & de l'Enfant qui flotoit dans ſes eaux, comme feroit un poiſſon dans un reſervoir.

Ce qui m'obligea de faire ici une comparaiſon ſur les vagues de la mer & de l'accouchement, ſur ce que lorſque la mer eſt dans ſon calme, les vagues venant à floter ſur le ſable, elles ſe retirent en méme temps, & le laiſſent preſque à ſec; de méme qu'il arrive dans le mouvement de la douleur cauſée par l'agitation de la chaleur qui fait faire un gonflement à ces eaux, qui pouſſent contre les membranes, leſquelles pouſſées par icelles font l'ouverture des orifices, & diſpoſent la ſortie pour l'enfantement.

Ayant bien examiné toutes choſes, je perçai avec mes doigts les membranes, & je donnai aux eaux le temps de s'écouler; & pendant leur écoulement je cherchai un pied de l'Enfant, que je ſentis tomber dans ma main hors de la matrice; & cherchant l'autre pied, je rencontrai l'ombilic. Je me ſervis de cette occaſion pour obſerver le mouvement des arteres, & reconnoître ſi l'Enfant avoit vie; & ayant remarqué qu'il étoit vivant, je repris le même pied que j'avois conduit à l'orifice, & le tirai dehors.

Aprés cela, je pris un linge, dont j'envelopai cette jambe, & je la tirai avec douceur: mais gliſſant la main juſques au genou, je ſentis la partie moyenne du *tibia* de l'autre jambe, qui étoit en travers ſur celle que je tirois, & la tirant, l'autre ſuivit, aprés que je l'eus dégagée, & aprés avoir relâché la premiere, la repouſſant un peu pour dégager par ce moyen l'autre jambe; de maniere que les ayant jointes enſemble, je les tirai toutes deux à l'orifice: car ſi j'euſſe tiré la premiere avec force, celle qui étoit de travers, ſe ſeroit rompuë; & c'eſt à quoi il faut

bien prendre garde, & agir en ces rencontres avec jugement.

Pendant que je travaillois, Meſſieurs les Medecins tenoient les bras de la Malade pour juger de ſes forces qui n'étoient pas grandes.

Ayant tiré les pieds de l'Enfant, j'obſervai la rectitude de ſon corps, & que les doigts de ſes pieds fuſſent tournez vers l'*anus* de la Mere, autant qu'il me fut poſſible. Il eſt vrai que quelquefois on ne peut pas en venir à bout, & cela peut proceder de deux cauſes.

La premiere, lorſque l'Enfant eſt trop puiſſant, on a de la peine à le tourner.

La ſeconde, lorſque la matrice vient à ſe reſſerrer : ce qui arrive aſſez ſouvent ; & en ce cas il eſt impoſſible de faire venir l'Enfant comme l'on voudroit.

Quand j'eus tiré celui-ci juſques au col de la matrice, la Malade retomba dans une ſi forte convulſion, qu'elle demeura dans les mouvemens pendant un demi-quart d'heure ; ce qui fut cauſe que l'Enfant y perdit la vie.

La convulſion ayant ceſſé, je continuai mon operation, & je tirai la tête avec le plus de douceur qu'il me fut poſſible ; & pour cet effet j'introduiſis mes doigts dans la bouche de l'Enfant, & ayant accroché la mâchoire inferieure avec mon doigt, je mis mon autre main ſur la nuque de ſon col, n'y ayant plus rien à ménager à ſon égard.

Je ne pûs cependant le tirer ſans y employer toute ma force & toute la dexterité de mes doigts.

Il faut toutefois remarquer qu'en ces ſortes d'operations il ne s'agit pas tant d'avoir de la force, que de la dexterité & de la prudence pour bien pratiquer, afin de bien faire l'operation.

Aprés que j'eus tiré cet Enfant, je m'appliquai à delivrer la Malade de ſon arriere-faix, qui dans ces ſortes d'accouchemens aprés la ſortie de l'Enfant, eſt preſque toûjours facile à tirer de la matrice : ce qui ne ſe fait pas ordinairement à tous les travaux, comme j'ai déja dit, où bien ſouvent on eſt obligé de l'en détacher, parce qu'il eſt adherant, comme il arriva en celui-ci. C'eſt pourquoi je gliſſai mes doigts à la faveur du cordon de la matrice, où je trouvai le *placenta*, qui étoit fort adherant. Je le ſeparai par la partie declive, que je ſentis être à la bouche de l'orifice interne de la matrice vers ſon extrémité inferieure, & en la partie laterale droite ; & l'ayant détaché, je le tirai dehors en un inſtant.

On remarquera que pendant ce temps l'Accouchée étoit sans connoissance, & qu'elle fut aprés étre délivrée plus de douze heures sans connoitre ny se ressouvenir d'avoir esté accouchée.

Le lendemain au matin je lui demandai si elle ne vouloit pas accoucher ; & elle me dit que ouï : mais comme je lui dis qu'elle l'étoit, elle me fit réponse qu'elle n'en avoit aucune connoissance, non plus que des mouvemens convulsifs. Aprés son accouchement son ventre se porta admirablement bien, sans aucune tension considerable, quoiqu'elle eût eu la fiévre l'espace de douze jours, en suite desquels elle se porta bien, & s'est depuis toûjours bien portée.

C'étoit son premier Enfant, & elle avoit esté sujette à de grandes maladies, & tres-frequentes, outre que son corps étoit de mauvaise habitude.

OBSERVATION XXXIV.

De l'accouchement d'un Enfant pourri.

UN Samedy 5. jour du mois de Septembre 1671. je fus appellé pour voir la Femme d'un Officier de la Maison du Roy, qu'on croyoit étre grosse.

Une Sage-femme qui l'avoit vûë, soûtenoit au contraire qu'elle ne l'étoit point.

Je fis prier Monsieur Douté, tres célébre & sçavant Medecin de la Faculté de cette Ville de Paris, lequel me fit l'honneur de me demander mon sentiment, & si je croyois qu'il y eût de la grossesse. Je lui répondis que je le croyois. Il me dit qu'il le croyoit aussi, & qu'il n'étoit pas d'avis que la Malade fût saignée du pied, quoique la Sage-femme le proposât, nous soûtenant qu'il n'y avoit point de grossesse.

Monsieur Douté suivant les lumieres qu'il en avoit, purgea seulement la Malade avec deux dragmes de sené & une once de sirop de chicorée compoté ; & la Malade s'en porta mieux.

Mais un mois aprés elle fut attaquée d'une grande douleur vers la région des reins & dans le ventre. Elle envoya querir une Sage-femme qui la toucha, & dit qu'elle sentoit que les membranes des eaux se presentoient à l'orifice externe de la grosseur d'un pain d'un soû. Les mem-

branes percerent, & les eaux s'écoulerent. Alors la Sage-femme sentit l'orifice interne dilaté en rondeur d'une piece de trente sols, & une des parties de l'Enfant qui se presentoit; ce qui fut cause qu'on me manda.

Cette Demoiselle me dit qu'elle ne croyoit pas étre grosse, parce qu'elle avoit tous les mois ses ordinaires, & que je sçavois bien qu'un autre Sage-femme lui avoit persuadé qu'elle ne l'étoit pas.

Cependant aprés avoir glissé mon doigt *index* dans l'orifice externe, je sentis l'interne qui étoit fort affaissé; ce qui m'obligea à pousser mon doigt vers le *rectum*, où je sentis le pied d'un Enfant, qui descendoit jusques au genou.

Je le pris avec mes doigts; mais cette partie separa de son tout sans violence; & elle me demeura dans la main; ce qui me fit connoitre que l'Enfant étoit mort & pourri. Cette jambe n'étoit pas plus grosse que la cuisse d'une grosse grenoüille, lorsqu'elle est écorchée.

Je fis prier une seconde fois Monsieur Douté de la venir voir. Il me dit que puisque l'Enfant étoit mort, il faloit faire des remedes: Nous convînmes ensemble d'un lavement fait avec de la racine de concombre sauvage & une pomme de celoquinte, que l'ont fit bouïllir dans la décoction ordinaire qui se trouva dans la maison; & dans une chopine de cette décoction on fit dissoudre une once de diaphenic.

Ce lavement fit un effet marveilleux par les tranchées qu'il causa à la Malade, qui l'obligerent à s'efforcer; & dans ces efforts elle vuida le reste de l'Enfant, qui étoit entierement pourri, accompagné d'une puanteur insurportable. si ce petit cadavre ne fut pas sorti, nous étions convenus de faire porter à la Femme un pessaire de fiel de bœuf.

L'Enfant étant dehors, on donna à la mere un autre lavement qui ne fit rien.

Comme cette Demoiselle perdoit beaucoup de sang, & qu'elle en avoit déja perdu en abondance, elle s'affoiblissoit fort: cela m'obligea à porter les doigts à l'orifice interne de la matrice que je trouvai fort endurci & irrité. Je fis tous mes efforts, quoi-qu'avec le plus de douceur qu'il me fut possible, pour dilater cet orifice, Il étoit de l'épaisseur d'environ trois lignes.

Je poussai mon doigts le plus avant que je pûs, pour tirer avec icelui l'arriere-faix, tenant cependant ma main gauche sur la région de la matrice.

Cela me servit pour le tirer tout déchiré & par morceaux à la reserve d'une petite portion de la grosseur d'une noix, laquelle étoit neanmoins separée du corps de la matrice. Cela m'obligea de laisser la Malade en repos, à cause de la foiblesse ou elle étoit, par la perte qu'elle avoit faite de son sang, laquelle auroit toûjours continué, & lui auroit causé la mort, si je n'avois separé cette portion de l'arriere-faix: mais ayant été separée, la perte de sang s'arrêta, & il ne coula plus qu'en petite quantité.

Je mis à part tous les grumeaux, & l'arriere-faix, afin d'en faire le lendemain la demonstration à Monsieur Douté, qui ayant trouvé le Malade en assez bon état, la laissa tout le samedi en repos.

Le Dimanche au matin, on lui donna un lavement composé d'une décoction commune & de deux onces de miel commun.

Sur le midi il commença à sortir quelque puanteur; ce qui fit que nous étuvâmes les parties, & nous y jettames une injection faite d'une bonne poignée d'orge, à laquelle on ajoûta sur la fin une poignée de cerfeuil.

La nuit du Dimanche au lundi se passa assez tranquillement & sans fiévre: elle ne sentoit que quelques douleurs de reins & dans le ventre, assez legeres toutefois. Nous jugeâmes qu'elles étoient causées par des ventositez. Elle demanda à manger: nous le lui défendismes, mais inutilement car sur les cinq heures du soir elle mangea un potage mitonné.

Le Mardi on lui fit prendre un lavement pareil au precedent; on changea son injection, & on fit bouïllir dans deux peintes d'eau de la centaurée, de la racine de concombre sauvage, & de l'aigremoine, & trois onces de miel commun, lui faisant ainsi des lavemens.

Le Mercredi & le Jeudi nous suivîmes la methode, & nôtre Malade étant toûjours de mieux en mieux, se releva peu de jours aprés.

OBSERVATION XXXV.

De l'accouchement d'un Enfant qui presentoit la partie superieure & laterale de la cuisse.

UN Mardi 22. jour du mois de Septembre 1671. je fus appellé pour accoucher une Blanchisseuse qui demeuroit à la ruë Jean de l'épine, à l'Enseigne de l'Esperance, Paroisse Saint Mederic. Je trouvai à mon arrivée,

rivée, que toutes choſes ſe diſpoſoient, que les membranes étoient percées, & les eaux écoulées.

Cette Femme croioit mourir, & demandoit à ſe confeſſer, ce qu'elle fit, quoi-que je n'y viſſe aucun danger; que bien au contraire je remarquois qu'elle avoit aſſez de forces pour reſiſter au travail.

La Sage-femme ſoûtenoit que l'Enfant étoit mort: mais la pulſation des arteres ombilicales me fit aſſûrer le contraire, en ſentant ce battement, qui eſt le veritable ſigne de vie, l'Enfant étant encore dans la matrice de la Mere.

L'accouchement n'étoit point naturel, parce que l'Enfant preſentoit la partie ſuperieure & laterale de la cuiſſe. Je la repouſſai autant doucement qu'il me fut poſſible, vers le fond de la matrice, & je gliſſai enſuite ma main le long de la jambe, pour trouver le pied, que je tirai dehors; & auſſi-tôt j'ondoai l'Enfant. Aprés cela, je pris un linge, dont j'envelopai la jambe, puis je la tirai avec douceur: la cuiſſe & la feſſe ſuivirent, & l'autre jambe ſe preſenta couchée ſur le ventre de l'Enfant.

Je tirai alors le pied que je tenois dehors, & le reſte du corps ſuivit. On doit juger par là qu'il n'eſt pas toûjours neceſſaire de porter la main dans la matrice pour aller chercher l'autre pied. Il faut pourtant prendre garde, comme il a été dit, que la jambe qui eſt en dedans, ne vienne pas de travers, parce qu'en tirant, on pourroit la rompre; ce qui n'arrive pas, quand elle vient couchée ſur le ventre de l'Enfant: car en ce cas il n'arrive jamais accident, & le Chirurgien ne ſe trouve point obligé de faire un lacs au premier pied qui eſt en dehors, pour le laiſſer, pendant qu'il va chercher l'autre qui eſt encore dedans, comme il y en a qui le pratiquent, ne conſiderant pas qu'ils ne le peuvent faire qu'en cauſant beaucoup de douleur.

Je veux croire qu'ils n'en viennent là que dans la derniere extremité, & lorſque les forces leur manquent; car effectivement on en a davantage à tirer le lacs, qui n'eſt qu'un ruban un peu large & fort, qu'on a attaché au pied de l'Enfant. Mais ils doivent ſçavoir que cette maniere eſt plus facheuſe pour la Mere que pour l'Enfant: car par les efforts que l'on fait, on peut déchirer les parties, & offencer la veſſie de la Malade.

On peut auſſi à force de tirer, rompre une jambe à l'Enfant, ou lui arracher le pied, comme je l'ai vû arriver: & cela ſe peut facilement

imaginer, puiſqu'aprés avoir appliqué le lacs, ils repouſſent le plus ſouvent le pied qui étoit ſorti, & auquel ce lacs eſt attaché. Puis ils portent la main dans la matrice pour aller chercher l'autre pied ;ce qui ne ſe peut faire ſans violence, & ſans meurtrier & froiſſer les parties, tant de l'un que de l'autre orifice de la matrice : ce qui n'arrive pas, quand on tire le pied avec les mains ſans autre moien.

Je tirai donc cet Enfant juſques aux épaules : mais comme elles étoient fort groſſes, je fus obligé d'introduire mes doigts ſur l'*acromium* ou l'épaule, la gliſſant le long du bras juſques au coude que je fis ſortir, laiſſant l'autre épaule dans le vagina, laquelle ſuivoit auec la tête.

Je mis ma main, comme j'ai dit, ſur la poitrine & ſur les vertebres du col ; & par ce moyen je tirai une Fille vivante, & ſaine en toutes ſes parties, ſans aucune alteration.

On fit prendre à la Mere de l'huile d'olive avec un peu de ſucre, & elle ſe porta bien pendant toute ſa couche. Nous lui donnâmes auſſi tous les jours des lavemens doux & rafraichiſſans, leſquels produiſent ordinairement un tres-bon effet.

OBSERVATION XXXVI.

De l'accouchement d'un Enfant qui avoit environ deux mois.

LE 23. jour d'Octobre 1671. je fus appellé pour voir une Dame qui s'étoit bleſſée étant enceinte de deux mois ou environ. L'Enfant étoit envelopé dans les membranes de l'arriere-faix, que nous trouvâmes beaucoup plus gros que l'Enfant ; ce qui me donna la penſée, que ce pouvoit étre la premiere partie qui ſe forme dans la generation.

Monſieur Pequet Medecin de la Faculté de Montpellier, y étoit preſent, & il ſouhaita que je fiſſe la diſſection de ces membranes : ce que j'executai auſſi-tot. L'Enfant reſſembloit à une mouche à miel : j'en avois vû un tout ſemblable à celui-cy le 9. du même mois à une Demoiſelle d'Anvers.

Nous trouvâmes une petite tache à l'*amnios*, laquelle étoit de la groſſeur d'une lentille, & quelques petits rameaux de vaiſſeaux qui alloient s'y terminer.

Monſieur Pequet me ſoûtint que ce pouvoit étre une forme d'œuf,

qui auroit dans toutes les apparences produit un faux germe.

Ce petit *fœtus* étoit ſuſpendu au *placenta* dans les eaux par l'ombilic, & on voyoit diſtinctement au travers des membranes les deux points des yeux, le nez & la bouche,

La tête faiſoit le plongeon vers la partie ſuperieure, tirant vers l'arriere-faix, par où il étoit ſuſpendu. La Mere ſe porta fort bien.

Il faut remarquer qu'en ces ſortes d'accouchemens on n'a que faire de Chirurgien ny de Sage-femme, ſi ce n'eſt quand il arrive quelque perte de ſang qui ſoit conſiderable; ce qui arrive aſſez ſouvent; ou quand l'arriere-faix demeure.

OBSERVATION XXXVII.

De l'accouchement d'un Enfant qui preſentoit un genou.

UN Lundi 9. jour de Novembre 1671. je fus appellé pour accoucher une Femme qui demeuroit dans la ruë Saint Martin à l'Enſeigne de l'Etoile,

La Malade n'étoit pas à terme: mais l'ayant touchée je ſentis un genou de l'Enfant qui ſe preſentoit, que je repouſſai doucement, afin de tirer le pied, & de l'ondoyer.

L'Enfant ayant été ondoyé, j'envelopai la jambe avec un linge au deſſus des malleoles ou chevilles, & je le tirai.

L'autre jambe étoit pliée ſur le ventre de l'Enfant; puis les feſſes parurent, & tout le corps ſuivit.

Il faut remarquer que lorſque l'Enfant vient de cette ſorte, ou qu'il preſente l'*anus* ou fondement le premier, comme nous avons dit, il vuide par le fondement une matiere noirâtre que nous avons appellée *meconium*: cela n'arrive toutefois qu'aprés que les membranes qui contiennent l'Enfant & les eaux, ſont percées, & que les eaux ſont écoulées; ce qui nous marque vrai-ſemblablement que c'eſt lorſque l'Enfant commence à reſpirer, & qu'il ſent l'air exterieur qui cauſe la ſortie de ce *meconium*, puiſqu'auparavant que les membranes fuſſent ouvertes, cette évacuation ne ſe faiſoit pas.

Monſieur Viardel dans ſon Livre qu'il a fait ſur l'accouchement des Femmes, dit que lorſqu'on voit le *meconium* paroître, c'eſt un ſigne

assuré que l'Enfant est mort. Mais je croy qu'il a parlé ainsi que la plus-part des Auteurs font, sans jamais l'avoir vû ny pratiqué, s'imaginant que cela doit être : car j'ai vû plusieurs fois le contraire.

Les Livres seroient bien plus utiles qu'ils ne sont, si l'on ne donnoit au Public que ce que l'on a vû & pratiqué, en rapportant les choses avec sincerité & de bonne foi.

Je tirai donc cet Enfant jusques aux aiselles où je fus arrêté par les bras; mais glissant mes doigts le long de l'un de ces bras, je le dégagea & le tirai dehors, en appliquant ma main gauche sur le *sternum* de l'Enfant, & la droite sur la nuque de son col, en tirant en droite ligne ; & ainsi je délivrai heureusement la Mere.

Je liai l'ombilic à deux travers de doigt du ventre, & je fis une autre ligature à deux travers de doigt de celle qui étoit du côté de l'Enfant, comme je l'ai déja dit.

Et aprés avoir consideré si cet ombilic ne donnoit point de sang, pour n'avoir pas bien serré cette ligature, ce qui arrive bien souvent, faute d'y avoir pris garde, je tirai l'arriere-faix.

Il faut remarquer que l'arriere-faix ou *placenta*, que les Sages-femmes de Village nomment *gateau*, se trouve souvent adherant, c'est à dire, collé, attaché, ou contigu au corps de la matrice, tantôt à une partie, tantôt à l'autre, selon qu'il plaît à la Nature de se jouër.

Comme il se trouve bien souvent détaché, en tirant l'ombilic, il vient de lui-même. Quand il n'est pas adherant ou attaché, on le separe aussi facilement qu'on feroit un gateau en pâte, qu'on auroit mis sur une table, aprés qu'on y auroit jetté de la farine.

Mais lorsque le *placenta* se trouve adherant, & fortement attaché, on a autant de peine à le separer, qu'on en auroit à lever le même gateau en pâte qu'on a mis sur une table sans farine, où la pâte se trouve fort attachée, en sorte qu'on ne la peut separer sans en laisser. Il en est de même du *placenta* ; & ce qui reste, & qu'on ne peut separer, vient par les vuidanges & par la suppuration qui se fait, lorsque le lait passe : & c'est une cause bien souvent, que ce qui sort, est puant, sans neanmoins causer aucun accident à la Malade.

C'est dans cette occasion que le Chirurgien qui accouche, ou la Sage-femme, doivent agir avec beaucoup de douceur & de prudence pour separer le *placenta* d'avec la matrice, parce que s'il n'est pas attaché, en-

tirant l'ombilic il vient preſque de lui-même ; & s'il étoit fort adherant, il faut bien ſe donner de garde de ne pas tirer le cordon, parce qu'en le tirant, on pourroit attirer le fond de la matrice avec l'arriere-faix, & mettre la Femme en danger de mort.

Mais le plus ſeur eſt, quand on y remarque de l'adherance, d'y couler la main, & de ſeparer le *placenta* ; & lorſqu'il eſt ſeparé, on peut hardiment tirer le cordon ſans aucune crainte.

Il y a quelques années que je vis dans la ruë des Lombards une Demoiſelle qui mourut par la faute de la Sage-femme, pour n'avoir pas pris garde que la matrice s'étoit renverſée, & qu'il la faloit repouſſer: dautant que ſans obſerver ſi l'arriere-faix étoit fort adherant, afin de le tirer promptement, elle tira l'ombilic avec tant de force, que le fond de la matrice ſuivit l'arriere faix ; & la Demoiſelle mourut en un moment.

Cette hiſtoire doit ſervir d'exemple aux Sage-femmes, pour s'empêcher de faire aucune violence, & pour ne point travailler qu'avec jugement, & avec beaucoup de prudence.

OBSERVATION XXXVIII.

De l'accouchement d'une Femme, qui s'étant bleſſée accoucha ; puis mourut de la petite verole.

UN Mardi 10. jour du mois de Novembre 1671. je fus appellé au Marché aux Poirées proche des Halles, dans une maiſon, où pend pour enſeigne l'Image Saint Michel, pour accoucher une Dame qui diſoit avoir fait un faux pas dans ſa boutique le jour precedent, avec vn tel effort, que le talon de ſon ſoulier s'en étoit rompu. Elle ne ſentit pas neanmoins de grandes douleurs, mais un ébranlement par tout le corps ; ce qui ne l'empêcha pas de ſortir, & d'aller en ville.

Elle étoit groſſe environ ſept mois, & elle me dit qu'il y avoit deux mois qu'elle étoit tombé dans une cave, qu'elle n'en avoit ſenti aucune incommodité, quoi-que la chûte fût fort rude ; mais que preſentement elle ſe ſentoit incommodée d'une tres-grande douleur vers les vertebres des lombes & en la religion des reins.

Je demandai l'avis d'un habile Medecin. Monſieur Gouët, Docteur de-

de la Faculté de Paris, y fut appellé, qui jugea à propos une saignée du bras, & ensuite des lavemens: mais les premiers ne faisant aucun effet, & la Malade se plaignant d'être oppressée, il en ordonna un troisiéme, composé d'une décoction émolliente, dans laquelle on mit une once de sel, trois onces de miel, & une cuillerée de vinaigre. Ce dernier lavement lui fit faire une évacuation merveilleuse.

La nuit du Lundi au Mardi elle eut de cruelles douleurs.

Le Mercredi au matin je trouvai son pouls fort serré. Nous fimes une seconde saignée du bras : les douleurs continuerent, & la Malade s'étant imaginée, qu'elle étoit blessée, elle me pria de lui donner un ceroine, avec tant d'empressement, que nous le lui accordâmes.

Nous fimes composer cet emplâtre avec de la poix de Bourgogne, de la raisene & de la cire, en égale quantité, & nous y mêlâmes un peu d'huile rosat, dont on se servit aussi pour lui faire un liniment, qu'on appliquoit sur le lieu de la douleur. Ses douleurs changerent, & s'étendirent dans tout le ventre. Au méme temps l'Enfant se presenta au passage, & peu aprés les douleurs s'augmentant, il sortit heureusement.

L'arriere-faix étoit sec, mais entier. Etant accouchée sur les six heures du soir, les douleurs se passerent pour quelque temps ; mais elles revinrent ensuite plus fortes qu'auparavant, & elles durerent toute la nuit du Mardi au Mecredi. L'on fit une troisiéme saignée du bras, quoique les vuidanges s'écoulassent tres-bien, contre mon sentiment.

Il y eut Consultation : Monsieur Puylon le pere s'y trouva, qui comme le plus ancien Doyen de la Faculté de Paris, dit à la Malade pour la consoler, que sa maladie ne seroit rien.

On jugea à pros de réiterer la seignée du bras : elle fut faite en la presence de Messieurs les Medecins, & le soir elle fut seignée du pied, dont elle fut fort soulagée ; & elle reposa la nuit du Mercredi au Jeudi.

Le Jeudi & le Vendredi elle demeura fort calme & sans siévre ; mais la nuit du Vendredi au Samedi elle eut de cruelles douleurs, qui furent accompagnées de la siévre.

Le Samedi se passa assez doucement, & le Dimanche au matin il parut sur tout son visage une espece de rougeole ou verole, & les yeux furent tout bordez de pourpre ; ce qui nous fit connoître la malignité de l'humeur, qui étoit si grande, que les endroits où la Malade avoit été

saignée, tant au bras qu'aux pieds, étoient estiomenez, ou gangrenez, c'est à dire, mortification entiere.

La nuit du Dimanche au Lundi se passa tres-mal à cause de la continuation de la fiévre, quoi-que la douleur, qui jusques-là avoit été grande dans la région des reins, se fût diminuée

On consulta encore les mêmes Medecins, qui perdirent l'esperance de pouvoir la guerir; & en effet elle mourut sur les cinq heures du soir.

OBSERVATION XXXIX.

De l'accouchement d'une Femme qui avoit eu une perte de sang l'espace de dix-neuf jours.

UN Lundi 16. jour du mois de Novembre 1671. je fus appellé pour voir une Dame qui demeuroit dans la ruë de Guénégaud, Paroisse S. André des Arcs.

Je trouvai qu'elle avoit perdu connoissance, à cause d'une grande perte de sang qu'elle avoit soufferte l'espace de dix-neuf jours, & qui s'étoit augmentée extraordinairement depuis vingt-quatre heures, quelque soin que Monsieur Lienard, tres-habile Medecin de la Faculté de Paris, à present Doyen, pût y apporter avec Monsieur du Tertre, Lieutenant de Monsieur le Premier Chirurgien du Roy.

Monsieur Lienard proposa d'abord l'accouchement, ne voyant point d'autre voye pour sauver la Malade; mais elle ne voulut jamais y consentir, tandis qu'elle eut de la connoissance.

Et voiant qu'elle avoit tout à fait perduë, il fit son pronostic, que la Dame éoit morte si on ne l'accouchoit promptement: & il ajoûta, que même il n'en répondoit point en l'état où il la voioit, mais que l'unique remede pour la sauver, étoit de l'accoucher.

Pour lors on me fit appeller, & étant arrivé, je trouvai tous les esprits du sentiment de Monsieur Lienard, quoi-qu'il y eut plus d'apparence de mort que de vie; mais qu'il n'y avoit que cela seul qui pût la sauver, si quelque chose le pouvoit.

On me pria donc d'en faire l'operation. Je fis mon pronostic avant que de l'entreprendre, & je supliai ceux qui étoient presens, de me vou-

loir soûtenir dans le blâme que l'on porroit me donner, si la Malade venoit à mourrir, pendant que je travaillerois.

Alors Monsieur Lienard me fit l'honneur de me dire : *Qui pourroit vous blâmer ? Ne voit-on pas l'état où est la Malade ?*

Sur cette assurance je glissai mes doigts dans les orifices, où je sentis l'arriere faix qui se presentoit, & qui bouchoit l'orifice de la matrice de tous côtez avec adherance en toutes ses parties, excepté par le milieu, qui se trouvoit divisé jusques à la membrane, laquelle n'étant pas ouverte, ny les eaux écoulées, j'eus beaucoup de facilité à tourner l'Enfant. Je le tirai par les pieds ; mais il étoit mort à cause de la grande perte de sang que la Mere avoit soufferte.

Cela se fit en peu de temps, & sans rien violenter, ne trouvant point de difficulté, parce que toutes les parties de la Mere se trouvoient fort relâchées, comme elles le sont pour l'ordinaire en toutes celles qui ont perdu beaucoup de sang.

La connoissance & la raison revinrent à la Malade, le pouls devint beaucoup meilleur, & tout nous parut en si bon état, qu'on la crut sauvée ; mais ce ne fut que pour bien peu de temps : car étant retombée dans sa premiere foiblesse, elle perdit tout de nouveau la connoissance, aussi-tôt qu'elle eut pris un bouïllon.

Cette Malade avoit continuellement des mouvemens convulsifs, qui sont des signes tres-facheux en ces occasions & dans toutes les pertes de sang, à cause de la dissipation des esprits qui se fait alors. Enfin, cette pauvre Femme mourut peu de tems aprés son accouchement. On ne doit point differer à accoucher les Femmes qui sont attaquées de semblables symptomes, lorsqu'il y a de la disposition, parce que ces Femmes meurent promtement, si elles ne sont secouruës, comme je l'ai remarqué en plusieurs Femmes à l'Hôtel-Dieu de cette Ville, où j'ai eu l'honneur de servir les pauvres Malades pendant plusieurs années, en qualité de Maître Chirurgien, étant appuyé des conseils de défunt Monsieur de la Cuisse, & de Monsieur Bouchet son gendre, qui ne nous refusoient point cette charité pour les Pauvres. Ils m'ont toûjours honoré de leurs sages conseils, que j'ay suivis avec un heureux succés dans tous les accouchemens que j'ai faits, & que je fais encore journellement : Il n'y avoit pas long-temps que le dernier avoit fait paroître sa capacité en Pologne, en accouchant la Reine ; & je puis dire, que je fais gloire d'avoir

d'avoir appris de ces deux Messieurs une bonne partie de ce que j'ai pû apprendre dans les accouchemens, & assurément le Publice a beaucoup perdu en la personne de Monsieur de la Cuisse, & perdra encore davantage en celle de nôtre illustre Monsieur Bouchet.

Mais revenons à mon Observation. Je fus surpris, lorsque j'appris qu'on avoit fait l'ouverture du corps mort de cette Dame en l'absence de Monsieur Lienard & de moi, pour voir si elle étoit bien accouchée. Ce fut en la presence d'une Dame, femme du plus grand & du plus illustre Medecin que nous ayons dans ce siécle, & d'un accoucheur fort expert. La Compagnie fut fort satisfaite, de trouver la matrice belle & nette en toutes ses parties, mais toutes les veines & arteres de son corps épuisées, sans y trouver une goutte de sang, tant elle en avoit perdu. Ainsi on ne trouva pas lieu de me blâmer, ni Monsieur Lienard, d'avoir fait faire operation, quoi-qu'il l'eussent proposée plûtôt; & on m'adit, que cette Dame avoit dit à ma loüange, que cette Défunte avoit été bien accouchée: aussi est-elle grande en vertu & en merite; & je lui suis redevable de son honnêteté, & de m'avoir rendu justice, quoi-que je neusse pas l'honneur d'être connu d'elle, & dans une occasion où on vouloit ternir ma reputation: parce qu'on lui avoit fait entendre qu'il y avoit eu de la faute dans l'accouchement. C'est ce qui me fait dire, qu'on a beau faire, on ne fait jamais rien: quelque belle operation qu'on puisse faire, elle ne fait point d'éclat; mais bien tout le contraire, qu'une Femme soit si bien accouchée qu'on souhaitera, & que malheureusement elle vienne à mourir, ce sera toûjours la faute de celui ou de celle qui aura accouché la Femme: tant la médisance a de l'empire sur la verité. Que si en celle-cy il s'étoit trouvé seulement le moindre sang caillé, collé aux membranes internes de la matrice, j'aurois été accusé de l'avoir fait mourir, quoi-quelle fut mourante avant que j'y eusse touché. C'est pour cette raison qu'on a vû des Accoucheurs ne vouloir pas faire de telles operations, de peur de ternir leur reparation. Mais en cela Dieu s'y trouve offensé, & le mépris qu'on peut faire à l'Operateur, n'est qu'une fumée envers Dieu, qui est le protecteur des affligez & des innocens.

OBSERVATION XL.

De l'accouchement d'un Enfant monſtrueux.

UN Vendredi 21. jour du mois de Novembre 1671. une Sage-femme m'ayant fait appeller pour la ſecourir dans un travail fâcheux, dans la ruë du Cheſne, où étant arrivé, je touchai la Malade, & je ſentis, que l'Enfant preſentoit la nuque du col. Alors je graiſſai mes doigts de la main droite, que j'introduiſis doucement dans les parties de la Malade; & je tournai l'Enfant que je tirai par les pieds, comme j'ai dit ailleurs. L'ayant tiré, & délivré la Malade, je conſiderai la forme de cet Enfant, que je trouvai mort ſans avoir reçû le Baptême, dont voici la Figure.

Figure d'un Enfant monſtrueux.

A. Une eſpece de capuchon.

B. Les membranes, *corium* & *amnios*, membranes de l'arriere-faix qui envelopent l'Enfant dans la matrice, & qui contiennent les eaux & l'Enfant.

CC. Une éminence en forme de corniche.

D. Le cuir chevelu.

E. Le front.

F. L'ombilic.

G. Le doigt annulaire.

H. Les pieds.

I. La partie poſterieure.

Deuxiéme Figure du même Enfant.

K. Les membranes de l'arriere-faix.

L. L'arriere-faix.

M. L'ombilic.

N. Le doigt annulaire.

O. Le nez.

fol·98· Fig·3. Portal

Fig·1·

P. Le bec de liévre.
Q. La tête.
R. Les oreilles.
S. La partie anterieure de l'Enfant.
V. Le bras racourci.

Il avoit une eſpece de capuchon en la partie poſterieure de la tête de la longueur de quatre travers de doigt, plus rond que pointu (de même nature que les Enfans ont le cuir chevelu) en ſon extrémité.

Les membranes, *corium* & *amnios*, étoient attachées lateralement à la tête de la largeur d'environ ſix lignes poſterieurement du muſcle crotaphite de la tête de cet Enfant. Du côté droit, ces membranes étoient continuës à l'arriere-faix dans ſa circonference.

Au deſſus de cette tête il y avoit du même côté une éminence d'os, en forme de corniche, derriere les oreilles, en longueur de ſix à ſept lignes.

De l'autre côté il y avoit une autre éminence plus élevée, & l'entre-deux de ces éminences étoit garni d'une chair muſculeuſe, ſans aucune apparence de cerveau.

Ses oreilles étoient fort grandes, pour un Enfant de l'âge de ſept mois.

Son cuir chevelu étoit couvert d'un poil fort delié & fort épais.

Le front étoit petit, en forme d'un glacis au bas duquel ſes yeux étoient fermez, & d'une figure aſſez difforme.

Au deſſous l'on voyoit le nez fort plat, au deſſous duquel ſe trouvoit la levre ſuperieure ouverte & fenduë juſqu'au nez, en forme d'un veritable bec de liévre.

Le nez faiſoit la ſeparation des deux côtez du bec du liévre, qui faiſoit paroître la face monſtreuſe, & toute contrefaite, ayant neanmoins le menton fort bien fait, & ſans aucune difformité.

Le bras droit étoit fort bien conditionné, n'y ayant aucune difformité, que le doigt annulaire qui lui manquoit.

Le bras gauche étoit eſtropié, ne ſe pouvant point allonger, à cauſe qu'il ſe trouvoit racourci, & qu'il ne ne ſe pouvoit point étendre.

Le nombril étoit comme aux autres Enfans, quoi qu'il y eut de l'adherance des membranes de l'arriere-faix avec la tête.

Les deux cuisses étoient tres bien figurées : les deux pieds estropiez, ayant les doigts en derriere, tout contrefaits, & bien difformes.

L'on voit souvent des choses surprenantes dans les accouchemens, & on peut dire que la Nature se joüe dans la generation.

Monsieur Corbeau, mon Confrere, tres-habile Chirurgien me fit appeller dans ce temps-là à la ruë des Lavandieres, pour voir une Femme qui se disoit étre grosse d'environ deux ou trois mois. Il me fit observer que cette Femme avoit vuidé enron trois à quatre livres d'une matiere qui ressembloit au fray de grenoüilles ; en forme de grapes de groseiller blanc. Depuis ce temps-là j'ai secouru une Demoiselle venuë de Londres, qui avoit étê gouvernée en cette ville-là tres sagement, & avec toute la prudence qu'un habile homme, tel qu'est Monsieur de Niaumen, tres-habile Docteur en Medecine, & dans l'art des Accouchemens, suivant que la Malade me l'a dit, m'ayant assûré qu'il est dans une tres-grande reputation, non seulement dans la ville de Londres, mais dans toute l'Europe. Ce qui me la encore plus confirmé, c'est qu'il lui avoit toûjours assûré qu'elle n'étoit point grosse d'Enfant, aussi ne l'étoit-elle pas.

Etant arrivé en cette Ville, & logeant ruë Maubué ; elle fut surprise par une perte de sang tres-considerable ; & m'ayant fait appeller ; je la touchai. Je sentis l'orifice de la matrice ouvert. Je lui demandai ce qu'elle avoit fait. Rien, me dit elle, sinon que Monsieur de Mersenne (l'un de nos anciens Docteurs de la faculté, & fort sçavant) l'avoit fait saigner du bras, & qu'ensuite elle avoit senti de cruelles douleurs, qui l'avoient obligée de me faire appeller. J'y trouvai une Sage-femme, qui avoit fait ce qu'elle avoit pû. Alors je gliſſai mon doigt avec de l'huile d'amandes douces, & je l'introduisis dans la matrice, où je sentis au bout de ce doigt l'orifice interne fort irrité, soit par l'accouchement qu'on lui avoit fait avec le doigt, ou par l'acrimonie du sang, ou par le lavement que la Sage-femme lui avoit donné, qui étoit extrémement violent : ce que l'on ne doit pas faire, parce que ces lavemens peuvent causer de grands accidens. Je gliſſai mon doigt plus avant, où je sentis un corps mollasse ; ce qui me fit croire que ce pouvoit étre un arriere-faix qui étoit adherant à la bouche de la matrice, que je separois avec l'extremité de mon doigt, sans irriter l'orifice. Je separai une partie de ce corps molasse dont la Figure est cy-dessous.

Fig. 2. Portal fol. 101.

Figure qui repreſente une mauvaiſe conception en forme de grappes de groſeiller, approchant fort du fray de grenouilles.

A. Un corps charnu comme ſubſtance du *placenta.*

B. Pluſieurs petites veſſicules, reſſemblantes à une grappe de groſeiller, pleines d'eau fort claire.

C. Un autre portion de même nature, ſeparée de ſon tout.

D. Autre portion ſeparée de ſa maſſe.

Avec mon doigt j'en tirai de la groſſeur d'une noix : mais les douleurs redoublant, je tirai de ce corps étrange une grande portion toute pleine de fibres, & d'une nature reſſemblante à une grappe de fruit de groſeiller blanc, c'eſt à dire, une quantité conſiderable de larmes blanches, comme de cryſtaux ou petites veſſies pleines d'eau claire. Je tirois de cette matiere tantôt charnuë, tantôt fibreuſe, comme ſi c'étoit du fray de grenouïlles, dont je tirai avec mes doigts la quantité de plus de deux livres ; & lorſque je tirois ces matieres, je tenois ma main ſeneſtre à plat ſur le ventre, afin de faire abaiſſer le corps de la matrice qui étoit de la groſſeur d'un pain de deux à trois livres.

Aprés avoir tiré ces matieres, je laiſſai la Malade en repos, & je fis garder cette matiere pour la faire voir au Medecin, & j'en emportai chez moy que je fis voir auſſi à Monſieur Auzon Docteur de la Faculté, qui admira les effets de la Nature. Cette matiere revenoit en eau.

Cette Demoiſelle s'eſt depuis bien portée juſques au terme. Aprés le mois de ſa couche, elle eut une perte de ſang qui ne dura pas : & encore un mois aprés, la même perte de ſang la reprit ; & s'étant miſe au lit, le ſang s'arréta : ce qui nous fit juger que c'étoit ſes ordinaires. Elle eſt preſentement en parfaite ſanté.

Cette Demoiſelle aime fort à manger des alimens de haut goût ; & je l'ay priée de vivre autrement, ſi elle vouloit ſe bien porter.

OBSERVATION XLI.

De l'accouchement d'une Femme qui avoit une perte de sang.

UN Mardi 16. jour de Fevrier 1672. je fus appellé pour accoucher une Dame dans la ruë des Lombads, Paroisse Saint Jacques de la Boucherie. Elle avoit une perte de sang tres-considerable. D'abord je lui fis prendre un lavement; puis l'ayant saignée, la perte de sang cessa jusques au lendemain, que je la trouvai si foible & si mal, que lui conseillai de se confesser: & aprés l'avoir examinée, je trouvai l'orifice ouvert de la grandeur d'une piece de trente sols.

Le Vendredi sur les six heures du soir la perte de sang recommença tout de nouveau, & la Malade en devint si foible, qu'elle tomboit en syncope de moment à autre.

Je lui fis recevoir l'Extréme-Onction, & son Confesseur me pria de faire tout ce que je pourrois pour baptiser l'Enfant, connoissant aussi-bien que moi que cette Femme étoit bien proche de la mort. La Mere, le Mari & la Sage-femme me dirent la même chose que le Confesseur; & sur cette priere je pris une ferme résolution de travailler; & pour ce sujet je situai la Malade de travers sur lon lit: ce qui me fut d'autant plus facile, qu'elle avoit perdu toute connoissance.

Je priai toutes les Femmes qui étoient dans la chambre, d'en vouloir sortir, excepté la Sage-femme & la Garde; & ayant disposé toutes les choses, je graissai mes doigts avec du beurre, afin de les pouvoir bien introduire avec plus de facilité dans la matrice.

Je gliſſai mes doigts de la main droite dans l'orifice externe & dans le vagina ou col de la matrice, où je trouvai beaucoup de sang que je tirai dehors à pleines mains, le mettant dans un plat, afin d'en voir la quantité.

J'y introduisis premierement mon doigt *index*, & les autres ensuite, & je les écartai les uns des autres, faisant une maniere de dilatatoire; aprés cela je les poussai plus avant, où je sentis l'arriere-faix qui se presentoit.

Je le separai doucement, parce qu'il étoit collé à l'orifice interne, & je gliſſai ma main plus avant. Je sentis les membranes, *corium* & *amnios*,

qui étoient pleines d'eau. Les ayant percées avec l'extrémité de mes doigts, je cherchai les pieds de l'Enfant, & en ayant rencontré un, je le tirai jusques à l'orifice externe, & ensuite j'ondoyai l'Enfant sous condition.

Aprés avoir accouché & délivré la Malade, j'examinai le *placenta*, & je reconnus qu'il en manquoit de l'épaisseur de quatre travers de doigt, que je tirai; & aussi-tôt cette Femme revint comme de mort à vie, & nous dit qu'elle se portoit bien.

Mais aprés l'avoir mise nettement & blanchement dans son lit, elle revint dans sa foiblesse. Je lui fis donner un peu de vin qu'elle vomit, avec de grands soulevemens de cœur, qui lui étoient causez par des vapeurs de mere; & ensuite elle fut dans un grand assoupissement. Voulant voir s'il ne lui étoit point causé par des caillaux de sang, je portai ma main aux parties de la Femme, où ayant senti un repli du vagina qui s'étoit affaissé, je croyois que ce fut une portion de l'arriere-faix: mais examinant la chose exactement, je reconnus que ce n'étoit qu'un relâchement des membranes du vagina.

Le Medecin que j'avois fait appeller, étant arrivé, nous demeurâmes d'accord qu'il ne faloit lui donner de la nourriture qu'en petite quantité, parce que les forces de la Malade étant épuisées par la grande dissipation des esprits, si on lui donnoit beaucoup de nourriture, elle ne pourroit la digerer. Monsieur Biendisant, Medecin tres-habile de la Faculté de Paris, & moi nous la trouvâmes le lendemain fort tranquille & assez bien, à la reserve d'un rhume, qui ne l'empêchoit pas neanmoins de prendre un peu de vin, en ayant toûjours usé.

Mais comme nous remarquâmes le Mecredi que son rhume augmentoit, nous lui défendîmes d'en boire, & tout ce jour là se passa sans aucun autre accident.

Monsieur Biendisant la conduisit fort prudemment durant tout le temps de sa couche, dont elle releva en parfaite santé.

OBSERVATION XLII.

De l'accouchement d'un Enfant qui presentoit l'oreille.

UN Mecredi 12. jour du mois de Mars 1672. je fus appellé pour accoucher une Dame, dans la ruë de la Vieille Monnoye, Paroisse Saint Jacques de la Boucherie, à l'Enseigne des Quatre Vents. J'examinai la qualité du travail, je sentis l'orifice interne dilaté en rond, de la grandeur d'un écu blanc, & un Enfant, comme s'il eut été bien situé. Il y avoit deux ou trois jours qu'elle vuidoit ses eaux.

Mais comme ses douleurs n'étoient pas grandes, je m'en retournai chez moi, ou ayant passé quelques heures on me revint appeller; & ayant porté mon doigt dans les orifices de la matrice, je trouvai l'orifice interne assez dilaté: je graissai mes doigts, & ma main avec du beurre, afin qu'elle en glissât mieux. J'introduisis mes doigts dans le vagina & dans les orifices, afin de reconnoître quelle partie l'Enfant presentoit la premiere; mais j'eus bien de la peine à en faire le discernement: car il n'est pas si facile qu'on s'imagine, de distinguer si c'est la bouche, l'oreille, ou l'*anus*.

Voici les Observations que je fis pour le sçavoir. Je dis que quand la bouche se presente la premiere, on sent les levres, les gencives ou la langue.

Quand c'est l'*anus*, on remarque le *sfinter*, qui est une partie fort molasse; même le *meconium* sort, lorsque les membranes sont ouvertes: & c'est le signe le plus certain.

L'on distingue l'oreille par une fermeté toute differente des deux autres; & par ce moyen je reconnus que cet Enfant presentoit l'oreille & le bras au dessous. Je pris bien garde de le débarrasser, parce qu'il auroit occupé tout le passage, & j'aurois eu plus de peine à introduire ma main pour aller chercher les pieds,

Pour ce qui est de la tête, je ne pouvois pas la tirer, quoi-qu'elle fut plus proche, parce qu'elle n'avoit point de prise. Je glissai ma main le plus avant qu'il me fut possible, entre la partie laterale & gauche de la matrice, & celle de l'Enfant, jusques au fond de la même matrice.

Je

Je dévelopai l'Enfant de ſes membranes, & ſentant une de ſes feſſes, je ſuivis la cuiſſe & la jambe, que je trouvai deliée ſur le ventre. Je coulai mes doigts tout le long de cette jambe, juſques au pied, que je tirai au paſſage, quoi-qu'il n'y eut pas beaucoup d'eſpace, d'autant que la Femme étoit fort petite, & ne paroiſſoit pas ſelon ſa grandeur & ſa groſſeur avoir douze ans.

J'ondoiai l'Enfant, qui étoit fort gros; & aprés cela, comme les doigts des pieds regardoient l'urethre de la Mere, je le repouſſai doucement, ainſi qu'il ſe doit toûjours pratiquer, autant qu'on peut, pour les raiſons que nous avons rapportées ailleurs.

Ayant donc retourné l'Enfant, & amenant le même pied dehors, je pris un linge bien delié, dont je l'envelopai; puis je le tirai juſques à la cuiſſe, ſans rien violenter. Je gliſſai enſuite mes doigts à la faveur de cette cuiſſe, pour obſerver ſi l'autre ne venoit pas de travers: mais je ne la ſentis point, & je reconnus ſeulement que l'*anus* de l'Enfant ſuivoit, & que par conſequent l'autre étoit couchée ſur le ventre. Il en ſortit auſſi abondance de *meconium*; ce qui ne m'empêcha pas toutefois de tirer la cuiſſe qui étoit déja dehors; & le corps de l'Enfant étant ſorti en partie, l'autre jambe ſe dégagea. Les ayant jointes & tirées toutes deux en droite ligne juſques aux aiſelles, je degageai les bras l'un aprés l'autre; mais afin de ne les pas rompre, j'appliquai enſuite ma main gauche à plat ſur le *ſternum*, & ma main droite ſur les vertebres du col de l'Enfant: mais il me fut impoſſible de le tirer de cette maniere.

Alors je gliſſai les doigts de ma main gauche au deſſous à l'entrée du col & de l'orifice interne de la matrice, pour reconnoître ce qui empêchoit la ſortie. J'obſervai que c'étoit le menton de l'Enfant, qui étoit aucroché à la partie laterale du vagina; c'eſt pourquoi je portai mes doigts dans la bouche de l'Enfant, & de ma main droite je tirai la partie poſterieure du col; ce qui m'aida fort à amener heureuſement la tête de l'Enfant; laquelle étant venuë, je tirai quelques glaires qui étoient dans la bouche de l'Enfant; leſquelles l'auroient pû étouffer.

Elles étoient de la couleur de caſſe mondée, ce qui provenoit du *meconium*. Je ne les eus pas plûtôt tirées de ſa bouche, qu'il ſoûpira; ce qui me donna beaucoup de joye, & encore plus à la Mere, dautant que tous les Enfans, dont la Sage-femme l'avoit accouchée, étoient morts ſans baptéme. L'arriere-faix vint ſans peine, en tirant ſeulement l'ombilic.

Je fis prendre à la Mere le jus de quelques oranges mêlé avec du firop de capillaire ; & elle & ſon Enfant ſe porterent fort bien.

OBSERVATION XLIII.

D'un accouchement où l'arriere-faix ſe preſentoit.

UN Jeudy 7. jour d'Avril 1672. je fus appellé dans la ruë Saint Mederic pour accoucher une Dame qui avoit une grande perte de ſang. Elle étoit environ ſur le ſixiéme mois de ſa groſſeſſe. Je dis d'abord qu'il faloit l'accoucher, ou qu'elle étoit en danger de ſa vie.

Monſieur de Creſſé, Docteur de la Faculté, fort expert & ſçavant Medecin, y fut appellé, qui la fit ſaigner dans ce moment, & conclut à l'accouchement, ajoûtant que ſi on ne l'accouchoit elle étoit morte,

Aprés cela, nous attendîmes, obſervant toûjours le ſecours de la Nature : car il y a des pertes de ſang qui ceſſent, lorſque l'Enfant ſe preſente, & qu'il vient naturellement au paſſage. Mais parce que la Malade s'affoibliſſoit, les Parens s'aſſemblerent avec le Mary, & me demanderent encore mon ſentiment. Je leur dis qu'il n'y avoit que l'accouchement qui la pût ſauver.

Aprés cette declaration, ils me prierent tous de travailler : de ſorte qu'ayant pris du beurre, j'en graiſſai mes doigts ; & les ayant portez juſques à l'orifice interne, je le trouvai dilaté de la rondeur d'un écu blanc. Ayant introduit deux de mes doigts, & les ayant gliſſez juſques à l'orifice interne, je le ſentis étre dilaté : alors j'écartai mes doigts les uns des autres, je fis en les éloignant une eſpece de *ſpeculum matricis*, afin de dilater cet orifice : enſuite je gliſſai ma main dans l'entrée de la matrice, où je ſentis l'arriere-faix qui ſe preſentoit. L'ayant ſeparé, afin de me frayer le chemin, je ſentis les membranes des eaux que je perçai, & les eaux s'étant écoulées, je tirai l'arriere-fais le premier, afin qu'il ne m'incommodât point à la ſortie de l'Enfant.

Enſuite je cherchai les pieds, & en ayans trouvé un je le tirai dehors ; & j'ondoyai l'Enfant ſous condition. Envelopant enſuite ce pied & la jambe, & les tirant à mon ordinaire, j'amenai une fille d'environ ſix mois.

Auſſi-tôt aprés l'accouchement, la Malade revint de ſa foibleſſe ; &

ayant commencé à reſpirer, elle nous dit qu'elle ſe ſentoit plus forte, mais elle retomba encore dans la même foibleſſe, d'où étant revenuë pour une ſeconde fois, Monſieur de Creſſé en prit ſoin, & la guerit.

Pour les pertes de ſang on ſe ſert d'un emplâtre compoſé de fleur de plâtre, que l'on détrempe dans de tres-bon vinaigre; & on met cet emplâtre ſur la matrice, & ſur la region des reins de la Femme qui ſouffre la perte de ſang.

Comme c'étoit le deuxiéme Enfant de nôtre Accouchée, elle eut auſſi quelques tranchées, dont je ne fus pas étonné.

Le lendemain on lui donna un lavement fait d'une décoction d'orge & de ſon, dans laquelle on devoit délayer trois onces de miel violat; mais la Garde en mit du roſat: ce qui fait voir que les Femmes doivent faire choix d'une bonne Garde, parce qu'un lavement donné mal à propos peut faire bien du mal à une Accouchée, comme j'ai vû en diverſes Femmes arriver de grands accidens par la faute des Gardes.

Cela toutefois n'empêcha pas que nôtre Malade n'allât toûjours de mieux en mieux, & qu'elle ne ſe portât fort bien dans la ſuite

Il eſt d'une grande importance aux Femmes groſſes de faire choix de Gardes bien entenduës, & qui ayent accoûtumé de garder des Femmes; leſquelles Gardes auſſi doivent s'empécher de garder ny fiévreux ny perſonnes attaquées de petites veroles, de peur d'apporter le mauvais air aux Accouchées quelles garderont enſuite. Elles doivent encore avoir ſoin de ne faire de remedes, que ſuivant que le Medecin, Chirurgien & Sages-femmes bien capables leur ordonneront; & de fuir dans les commencemens des couches les remedes aſtringens pour les étuver, comme il y en a qui font, ne ſçachant pas ce qu'elles doivent faire, par la gloire qu'elles ont de ne vouloir demander: celles mêmes qui ſont les plus ignorantes, ſe diſent les plus capables, à les entendre parler; & quand les Femmes accouchées viennent à mourir, c'eſt toûjours la faute de celle qui a operé, c'eſt à dire, qui a accouché la Femme. J'en ai vû une bien ignorante depuis peu, à une Demoiſelle, laquelle étant accouchée de ſon premier Enfant, cette Garde l'étuva avec du vin vermeil pur: ſes vuidanges s'arrêterent, & la fiévre ſurvint; il la falut ſaigner des bras & des pieds, & la Malade en penſa perdre la vie.

OBSERVATION XLIV.

De l'accouchement d'un Enfant qui tomba dans un baſſin juſques au col, ſans que la Mere le pût retenir.

LE 16. jour de May 1672. je fus appellé ſur les huit heures du ſoir pour ſecourir une Dame qui demeuroit devant l'Egliſe Saint Mederic. C'étoit la Femme d'un faiſeur d'Inſtrumens, laquelle étoit d'un fort bon temperament, Elle me dit qu'elle avoit ſenti le matin quelques petites douleurs dans le ventre; mais qu'elle n'avoit pas laiſſé d'aller en ville pour ſes affaires; qu'elle n'avoit jamais été malade, quoi-qu'elle eût eu neuf Enfans, dont le plus grand n'avoit que ſept à huit ans.

Elle ſoupa en famille, & aprés ſon ſouper elle pria ſon Mary d'aller chercher la Sage-femme, Mais il ne fut pas blûtôt parti, qu'elle ſentit une douleur ſi grande, qu'elle fut obligée de ſe mettre ſur un lit commode. Dans le moment l'Enfant preſenta les pieds, & gliſſa tout d'un coup dans le baſſin juſques au col, la tête étant demeurée dans col de la matrice.

La Sage-femme étant arrivée, & ayant trouvé les choſes en cet état, elle tira cet Enfant ſans prévoir l'accident qui arriva à la Malade, qui perdit une tres grande quantité de ſang qui la mit dans une ſi grande foibleſſe qu'elle en mourut: ce qui ne ſeroit pas arrivé, ſi elle m'avoit crû, quand elle me dit qu'elle avoit affaire en ville, lorſque je lui parlai le matin.

Si la Sage-femme eut pris garde à ſa Malade, ce fâcheux accident ne ſeroit pas arrivé. Il eſt certain qu'il appartient à une Sage-femme de tirer un Enfant, quand il vient bien; mais non pas de connoître & prevenir les accidens qui arrivent pendant & aprés la couche, & non dans les mauvais travaux: mais les bonnes Dames font ce qu'elles peuvent, & ſuivant qu'elles ont été inſtruites.

Ce ſeroit une belle & bonne choſe, ſi celles qui vont aux Hôpitaux, étudioient & prenoient bien garde aux preceptes que leurs Maîtres & Maîtreſſes leur donnent. Elles n'y ſont que ſix ſemaines ou trois trois mois, pour apprendre; & aprés ce temps-là elles ſont Maîtreſſes paſſées. A la verité il faut du temps pour ſe perfectioner; & celles qui ſont inſtrui-

tes pendant plusieurs années, font encore des fautes, comme celle-cy qui en fit une bien grande.

Cela doit faire connoître aux Dames le choix exact qu'elles doivent faire de Chirurgiens ou de Sages-femmes pour les accoucher. Car assûrément si elles faisoient reflexion sur ce qu'elles font, en choisissant leur monde elles demanderoient conseil à leur Medecins, & ne se laisseroient pas persuader par d'autres Femmes, qui sont bien aises de mettre leurs Sage-femme & Garde en reputation. Cependant une Femme se trouve abusée, comme celle dont nous parlons. Si sa Sage-femme avoit été bien entenduë elle l'auroit d'abord secouruë ; ce qu'elle ne fit pas. Dans le moment de ce malheur, on m'envoya appeller : mais y arrivant trop tard, je trouvai la pauvre Femme morte en la presence de cette Sage-femme. J'eus beau lui representer sa faute, elle ne sçavoit que me dire. Je glissai mes doigts dans la matrice pour reconnoître, d'ou cet accident fâcheux lui avoit pû provenir. Je sentis au bout de mes doigts un autre Enfant que je tirai, quoique mort, qui étoit une fille.

Il faut remarquer qu'aux pertes de sang on doit être prompt, sage & prudent, & ne jamais attendre à l'extremité, lorsqu'on le peut.

OBSERVATION XLV.

De l'accouchement d'un Enfant qui presentoit la tête appuyée contre l'os pubis *de la Mere.*

UN Jeudi 26. jour du mois de Mai 2672. je fus appellé à une heure aprés midi ou environ, pour voir une Demoiselle qui souffroit de grandes douleurs en la region des reins. L'ayant touchée, je sentis que les eaux se formant dans les membranes, & les grossissant, ces eaux les poussoient hors des orifices de la matrice : & comme la Malade souffroit de grandes douleurs, je la priai de se faire saigner ; ce qu'elle fit.

Cependant les douleurs redoublant de plus en plus, je dis à la Sage-femme de se donner patience, parce que l'Enfant étoit bien tourné ; qu'il faloit laisser faire la Nature, & que les premiers accouchemens étoient ordinairement les plus longs.

Or cette Demoiselle étoit fort foible, de petite complexion bilieuse & boiteuse.

Ayant obſervé toutes ces choſes, je m'en retournai, mais ſur les ſept heures du ſoir la Sage femme m'envoia prier de revenir, parce que c'étoit un accouchement ſecret,

La Garde me dit qu'elle croioit que la Malade étoit en de tres-mauvais état, & en danger de perdre la vie, cette Demoiſelle étant en convulſion, & ſans aucune connoiſſance. Je portai ma main aux parties, je ſentis l'Enfant, qui preſentoit la tête appuyée, comme j'ai dit, contre le *pubis* de la Mere, laquelle manquoit de forces pour un ſi rude travail.

Je graiſſai mes doigts avec du beurre, je les gliſſai doucement dans les orifices, & je pouſſai cette tête ſans beaucoup de difficulté, par ce qu'il y avoit une grande quantité d'eaux contenuës dans les membranes de l'arriere-faix, leſquelles n'avoient pas encore été évacuées.

Je dilatai avec mes doigts les orifices, & je les introduiſis dedans pour repouſſer cette tête, que je fis enfin entrer dans fond de la matrice, qui commençoit déja à entrer dans le vagina; aprés quoi j'allai chercher les pieds de l'Enfant : mais ayant rencontré une main, je la détournai, & je trouvai un genou. Je ſuivis la jambe juques au pied que j'amenai au paſſage ; & verſant de l'eau ſur ce pied, j'ondoai l'Enfant ; puis je pris un linge delié & fort doux, dont j'envelopai la jambe de cet Enfant. Je le tirai, aprés avoir bien obſervé, & empêché que l'autre pied ne vint en travers : & ainſi l'Enfant fut tiré ſain de toutes ſes paries. C'étoit une fille qui a vêcu. Apres cela je délivrai la Mere d'un arriere-faix fort gros.

On remarquera qu'elle ne fut pas plûtôt accouchée, qu'elle revint de ſon aſſoupiſſement & de ſon delire, ſans ſçavoir neanmoins ce qui s'étoit paſſé dans ſon travil.

Cette Demoiſelle ſe porta fort bien, & il ne lui reſtoit aucune marque d'avoir eu des convulſions, qu'à la langue, qu'elle s'étoit coupée avec les dents, pendant qu'elle étoit agitée de ces mouvemens convulſifs.

Je laiſſe à Meſſieurs les Medecins à nous dire ce qui peut cauſer de ſemblables convulſions, l'Enfant n'étant point mort, & n'y ayant nulle pourriture dans la matrice

Nôtre accouchée ſe porta fort bien, ſans qu'il lui ſoit arrivé aucun accident conſiderable durant ſes couches.

Je veux croire que les urines qui ſont dans la veſſie, y peuvent beaucoup contribuër : car j'ai vû pluſieurs Femmes dans pareilles occaſions,

dont la veſſie ſe trouvant pleine, leur cauſoit d'extrémes douleurs, même juſques a retarder leur accouchement : mais la veſſie ayant été évacué avec la ſonde, elles ont accouché ſans beaucoup de peine. Cela peut venir de la compreſſion & diſtenſion de la veſſie, qui eſt une partie membraneuſe, & par conſequent ſenſible, & cauſe de la communication de ſes parties nerveuſes qu'elle a avec le cerveau & l'eſtomac.

Aprés que cette Demoiſelle fut accouchée & délivrée, nous lui donnâmes une potion faite du jus de trois ou quatre oranges aigres, une once d'huile d'amendes douces, avec deux onces de ſirop de capillaire ; & deux heures aprés on lui donna un bouïllon, dans les intervalles de ſes pouïllons on lui touchoit à la langue avec du miel roſat juſques à la parfaite gueriſon, lui faiſant uſer d'un gargariſme fait d'une poignée d'aigremoine, de ſommites de ronces, avec une once de ſirop de roſes ſeiches, une dragme de criſtal mineral, ſur une livre de cette décoction, qui nous fit un effet merveilleux. Nôtre Malade ſe porta de mieux en mieux, & releva en parfaite ſanté.

Je ne parle pas des lavemens qui n'y furent pas épargnez pendant tous le cours de ſa couche, & dans le travail, en ayant parlé ailleurs.

OBSERVATION XLVI.

De l'accouchement d'un Enfant né vivant à quatre mois.

UN Dimanche 26. jour du mois de Juin 1672. je fus appellé pour voir une Demoiſelle, femme d'un Officier de Juſtice, qui demeuroit dans la ruë Arſis, Paroiſſe ſaint Mederic.

Cette Femme ſentoit, diſoit-elle, des douleurs dans le bas ventre, comme pour accoucher.

Je lui demanday ſi elle n'avoit point fait quelques efforts. Elle me fit réponce que non, mais qu'un tableau lui étoit tombé ſur la tête ; que cela l'avoit obligée de ſe faire ſaigner ; que quelques jours aprés elle avoit ſenti couler du ſang hors de la matrice ; & qu'en même temps elle avoit vuidé une petite portion de membrane : ce qui me fit conjecturer que ce pouvoit étre un faux germe. Je la priai de me permettre d'examiner la choſe, pour juger s'il y avoit groſſeſſe d'Enfant, ou non : ce que je fis aprés avoir graiſſé mon doigt, que je gliſſai juſques à l'orifice inter-

ne, où je sentis une portion de membrane assez dure & forte, & qui resistoit au tact de mon doigt. Alors je crûs qu'il faloit avoir patience, & ne rien précipiter. Je priai seulement la Malade de ne point s'inquieter, & de me laisser faire pour conduire ce travail à une bonne fin.

J'observai le sang qu'elle vuidoit de temps en temps; & comme les douleurs qui venoient par intervalle, s'augmentoient, il en survint une tres-forte qui fit sortir cette membrane, laquelle étoit de la grosseur d'un bon œuf d'autriche, & dans laquelle nous trouvâmes un Enfant dans ses eaux & membranes, gros comme un poulet qui viendroit d'éclore.

Cet Enfant pouvoit être d'environ trois ou quatre mois. Sa tête étoit noirâtre en forme de sang noir & caillé qui seroit hors de ses vaisseaux. Il avoit le front, les yeux le nez, la bouche & le menton tres-bien formé & ses bras étoient bien conditionnez: ses côtes paroissoit bien distinctement.

Les parties de l'homme étoient perfectionées, aussi-bien que les pieds & les jambes. Je le pris, & le mis sur ma main; où plusieurs personnes qui étoient presentes, lui virent faire aussi-bien que moi tous les mouvemens de toutes ses parties, mais foiblement.

Je l'ondoai en la presence du Pere & de la Mere, & de tous les assistans ensuite je le mis entre les mains de la Garde.

On remarquera qu'il n'y avoit que la membrane *amnios* qui l'enveloppoit, le *placenta* & le *corium* étoient réstez dans la matrice. Je laissai ensuite nôtre Demoiselle en repos jusques au lendemain, que lui fis prendre un lavement d'une décoction de mauves, guimauves, violiers, laituë, pourpier & son: dans chopine de cette décoction je fis dissoudre trois onces de miel mercurial & trois onces d'huile d'amendes douces, à cause qu'elle sentoit des douleurs dans le ventre. Ce lavement fit sortir un faux germe, qui pouvoit être la seule cause de l'avortement. Dans ces sortes de grossesses, c'est un bonheur si la Femme n'accouche avant le terme naturel, & même avant les quatres mois de grossesse, comme je l'ay remarqué en plusieurs.

Je lui fis outre cela observer un regime de vivre moderé, & elle se porta fort bien dans tous le cours de sa couche, lui faisant mettre dans tous ses boüillons le jus d'un quartier d'orange aigre. Il est admirable, il fortifie & rejouït l'estomac, & aide à faire évacuer le sang retenu dans matrice, & il provoque les urines: ce qui est d'un soulagement merveilleux aux Accouchées.

OBSER

OBSERVATION XLVII.

D'une Femme qui avoit perdu une grande quantité de sang, pour n'avoir pas été délivrée assez tôt.

LE 29. jour du mois de Juin 1672. je fus appellé pour secourir une Dame, femme d'un Officier de la Chambre des Comptes. Cette Dame avoit perdu une grande quantité de sang, pour n'avoir pas été délivrée assez tôt. J'y trouvai Monsieur le Curé de Saint Jean, qui la disposoit à bien mourir. Je la considerai & je la trouvai tres-foible : ce qui me mit en doute & me fit hesiter sur la resolution que j'avois à prendre de la délivrer, ou non.

Monsieur le Curé, son mary, ses Parens, me prierent de travailler promptement, & de ne la pas laisser mourir, sans lui donner tout le secours que je pouvois.

Je pris du beurre frais, je frotai mes doigts, je les introduisis dans le vagina, dilatant tout doucement l'orifice interne, que je trouvai disposé à cela par la sortie de l'Enfant. J'y rencontrai plusieurs grumeaux que je tirai ; puis je portai ma main dans le fond de la matrice, qui étoit de tous côtés fort contigu à l'arriere-faix, que je trouvai fort lissé & fort poli en toutes ses parties. Je le tirai doucement, mais ce ne fut pas sans peine, ny sans une grande difficulté, à cause de la seichereſſe, qui provenoit tant de la perte de sang, que d'une grande chaleur que cette Dame sentoit depuis quelque temps. Ainsi je tirai cet arriere-faix tout déchiré & en pieces, ne pouvant faire autrement. Car il est à remarquer, que le fond de la matrice se serrant, quelque prévoyance que l'on puisse y apporter, il est impossible de le tirer tout entier, & sans qu'il se rompe, comme il m'arriva en celui-cy, où il en resta une partie, qui sortit enfin avec les vuidanges : aprés quoi les forces & la santé revinrent peu à peu à cette Dame, par le bons soins de Monsieur Brayer son Medecin, & de moy. Nous lui fimes prendre un lavement d'une décoction émolliente, dans laquelle on fit bouïllir une pomme de coloquinte, & dans une livre de cette décoction on fit dissoudre une once de diaphenic : ce qui fit sortir cette portion de l'arriere-faix, qui étoit restée avec les vuidanges, c'est à dire, avec le sang retenu dans la matrice.

OBSERVATION XLVIII.

De l'accouchement d'un Enfant qui preſentoit l'omoplate & le coude.

LE 4. jour du mois de Juillet 1672. je fus appellé pour accoucher la Femme d'un Rotiſſeur, qui demeuroit à la porte Saint Martin, laquelle j'avois déja accouchée de deux acouchemens tres-fâcheux.

Je trouvai que l'Enfant preſentoit l'omoplate, & le coude. Je trouve cet accouchement l'un des plus laborieux & des plus fâcheux, comme je l'ay vû par experience dans cette occaſion, parce que la Malade perdoit quantité de ſang, & qu'elle s'affoibliſſoit beaucoup.

Je gliſſai ma main le plus avant qu'il me fut poſſible: je ſentis les parties pleins de glaires & de grumeaux de ſang, & des portions de la membrane *amnios*, parce qu'elle étoit ouverte, les eaux écoulées; & la touchant, je ſentis au bout de mon doigt l'omoplate ou l'épaule de l'Enfant, & le coude ſe preſentoit, que je laiſſai en cet état. Gliſſant plus avant mes doigts, même la main, autant doucement qu'il m'étoit poſſible, je ſentis les parties de l'Enfant, qui ſe preſentoient, & qui bouchient les orifices de la matrice, leſquelles me portoient un grand obſtacle, & m'empêchoient de pouvoir introduire mes doigts; ce qui m'obligea de repouſſer l'omoplate & le bras vers le fond de la matrice, ce que je ne fis pas ſans beaucoup de peine, quoi-que je le fiſſe fort doucement, parce que j'aurois pû bleſſer la matrice de la Malade, & lui cauſer de tres-grands accidens. Et ſuivant de mes doigts, de l'épaule le long du corps de l'Enfant, juſques aux pieds, dont je pris le premier que je touchai ſans m'amuſer à aller chercher l'autre, je le tirai ſeul dehors; & l'ayant tiré, j'ondoiai l'Enfant ſous condition; enſuite j'envelopai ce pied d'un linge, & je le tirai.

Il faut obſerver que dans le temps que je tirois ce même pied, le bras & tout le corps de l'Enfant ſe tournerent, les feſſes & l'autre pied ſuivirent, qui vint joindre le premier à l'orifice externe; & les ayant joints, je les envelopai tous deux avec le même linge; & les empoignant de mes mains, je tirai ainſi l'Enfant juſqu'aux épaules. Pour lors je gliſſai deux de mes doigts ſur l'*acromium* ou moignon de l'épaule, & le long du bras, pour le dégager, comme je fis: aprés cela je pouſſai ma-

main gauche sur la poitrine de l'Enfant, & j'appliquai la droite sur la nuque du col de l'Enfant, & de cette maniere je reçûs un garçon vivant.

Je délivrai ensuite la Mere de l'arriere-faix ; & comme il reste souvent quelque partie ou portion des membranes que nous appellons *cortum* & *amnios*, je les tirai fort doucement, afin qu'il n'en restât aucune partie. Je bouchai la Malade, je la priai de se tenir de repos, & de ne parler que le moins qu'elle pourroit, pendant deux ou trois jours, à cause des douleurs qu'elle avoit souffertes durant son accouchement ; & elle se porta bien pendant & aprés sa couche.

OBSERVATION XLIX.

De l'accouchement d'un Enfant qui presentoit les fesses.

LE 25 jour du mois de Juillet 1672. je fus appellé pour accoucher la Femme d'un Maître Cordonnier, qui demeuroit en la ruë des Blancs-Manteaux.

Je remarquai que l'Enfant presentoit les fesses ; ce que je reconnus en deux manieres. La premiere, par le tact de l'extrémité de mon doigt. La seconde, par les excremens.

La premiere : je sentis avec mon doigt si je ne trouvois aucune resistance, comme il arrive quand c'est la tête, l'épaule ou le genou, ou quelque autre partie de telle nature; mais je sentis à l'extremité de mon doigt une espece de cavité entre deux éminences ou parties charnuës, comme sont les muscles fessiers.

La deuxiéme se fit connoître au bout de mon doigt par une matiere noirâtre, ressemblante en consistance & en couleur à de la casse mondée & lorsque tel signe nous apparoit, cela nous donne à connoître que les membranes des eaux sont ouvertes; & c'est un signe assûre que l'Enfant presente l'*anus* ou le fondement.

Ayant observé ces choses, je crûs qu'il me faloit donner patience, aidant seulement la Nature par quelque liniment, comme beurre ou huile d'amendes douces : mais je me servis du beurre frais, que j'avois fait durcir dans l'eau froide.

Il est à remarquer dans cette occasion, comme en tous les accouchemens, qu'il ne fut jamais presser ny violenter une Femme dans son ac-

couchement tant naturel, que contre nature, comme en celui-cy, attendu que par les douleurs & les efforts que la Femme fait, les feſſes qui ſe preſentent les premieres, ſortent comme fait la tête, lorſque la Femme eſt malade d'un accouchement naturel. Il eſt vrai que cet accouchement eſt un peu plus laborieux, lorſque les feſſes ſe preſentent les premieres, que lorſque l'Enfant ſe preſente naturellement.

Ayant remarqué que la Malade étoit foible, & dans ſes efforts: & que l'Enfant pouſſoit & aidoit la Mere qui pouſſoit alors vertement, je lui aidois autant qu'il m'étoit poſſible, à ſeparer les feſſes, ces parties n'étant retenuës que par les membranes des parties de la Femme qui arrêtent l'Enfant, qui pouſſant avec les efforts que la Femme & l'Enfant font, & ne trouvant point de reſiſtance, cauſent de cruelles douleurs à la Malade.

Pour lors celui ou celle qui opere, peut un peu aider à la Femme, en ſeparant avec ces doigts le cuir ou levres de côté à autre des feſſes de la Femme, comme je fis en celle-cy: ce qui fit que l'Enfant vint plus aiſément, les feſſes les premieres, ſans rien forcer ny précipiter, tant du côté de la Mere que du mien, parce que dans l'effort que l'on feroit, on pourroit rompre une cuiſſe ou une jambe à l'Enfant.

Les feſſes, les cuiſſes, les jambes & les pieds étant ſortis dehors, je tirai le reſte ſans beaucoup de peine; mais l'Enfant mourut peu de temps aprés avoir été ondoyé, & la Mere ſe porta fort bien.

OBSERVATION L.

De l'accouchement d'un Enfant arrêté aux épaules, la tête étant ſortie.

LE 25. jour du mois de Juillet 1672. je fus appellé pour ſecourir une Sage-femme qui ſe trouvoit embarraſſé en l'accouchement de la Femme d'un Orphévre, qui demeuroit dans la ruë du Plâtre prés la ruë Saint Avoye.

Je trouvai la Malade en un état pitoyable: car quelques efforts qu'elle fit, elle ne pouvoit mettre ſon Enfant au monde quoi-qu'il eut la tête dehors, étant arrêté aux épaules, & quelques ſoins & adreſſes que la Sage-femme employât, rien n'avançoit davantage. Il y avoit une heure que les choſes étoient en cet état, quand j'arrivai, & l'Enfant étoit étranglé par la compreſſion de l'orifice externe de la matrice.

Apres avoir consideré le malheureux état de ce pauvre Enfant & de sa Mere qui faisoit tous ses efforts pour le mettre dehors, je portai ma main droite au côté de la tête de l'Enfant, & glissant mes doigts le long de son col, je tachai de les introduire sous les aisselles: ce qui ne me fut pas possible. C'est pourquoi je me resolus d'appliquer mes deux mains, une de chaque côté, aux parties laterales de la tête; & ainsi je le tirai de toutes mes forces en droite ligne. J'étois presque sur le point de tout abandonner, attendu la grande resistance que je trouvois; quand il ceda à la force & l'adresse que je pouvois avoir. Si j'avois été appellé d'abord j'aurois sauvé l'Enfant, & je n'aurois pas eu tant de peine à le faire sortir parce que quand je vins, je trouvai toutes les parties de la Mere gonflées par les efforts & par les accouchemens continuels que la Sage-femme avoit faits pendant un heure.

La grosseur prodigieuse de cet Enfant avoit causé cet accident. Je le fis mesurer pour satisfaire à ma curiosité: il se trouva qu'il étoit long de trois quarts; les assistans en furent surpris aussi-bien que moy.

Ayant donc tiré cet Enfant, j'entortillai l'ombilic à ma main gauche, afin de me servir pour conduire ma droite dans le fond de la matrice, où je trouvai un arriere-faix fort adherant. J'observai avec l'extrémité de mes doigts, si je ne sentirois point quelque separation; mais je n'en trouvai aucune, parce qu'il étoit attaché par tout. C'est pourquoi je glissai mes doigts en la partie posterieure de la matrice, & en l'inferieure de de l'arriere-faix c'est à dire en la partie la plus basse. Je le separai doucement, glissant mes doigts en son extrémité, comme les Boulangers le pratiquent, lorsqu'ils veulent lever une masse de pâte qu'on auroit mise sur une table, sans y avoir auparavant semé de la farine, ou comme si on vouloit lever une solle, ou quelque autre poisson plat qu'on auroit appliqué ou qui seroit contigu sur une piece de bois en forme d'un d'aix, où il se seroit collé & seiché.

Je separai donc de cette sorte l'arriere-faix en glissant l'extrémité de mes doigts entre la membrane interne de la matrice & l'arriere-faix, laquelle je trouvai plus épaisse à l'endroit où l'arriere-faix est attaché; & avec le cordon que je tenois toûjours de ma main gauche, je le tirai dehors le plus promptement qu'il fut possible. l'ayant examiné en toutes ses parties, je le trouvai si gros, que je jugeai qu'il pouvoit peser environ trois à quatre livres.

Pour la Femme, elle se porta bien, à la reserve que six jours aprés sa couche, elle sentoit de grandes douleurs dans les orifices : ce qui m'obligea de la toucher ; & sentant des duretez avec mon doigt à l'orifice externe, je pris alors de la lumiere, à la faveur de laquelle je reconnus que ces douleurs ne provenoient que des hémoroïdes, qui faisoient ces duretez à l'entour de l'*anus* ; ce qui m'obligea de prier Monsieur Gobron mon Confrere, qui étoit son Chirurgien, de lui vouloir appliquer des sangsuës, parce qu'elles vùidoient encore, aprés lui avoir appliqué le cataplâme fait de pompes de reinette cuites, & en avoir tiré la pulpe, prenant autant de *populeum*, pour étre appliqué sur la douleur ; & aprés que ses vuidanges furent écoulées, il la saigna, laquelle saignée la soulagea beaucoup, & la Malade se porta bien.

Quant à l'Enfant, il y perdit la vie par le peu de force de la Sage-femme : ce qui fait bien connoître qu'il faut que celui ou celle qui opere, ait de la force & de la vigeur, avec beaucoup de conduite.

OBSERVATION LI.

De l'accouchement d'une Femme en danger de sa vie, à cause d'une perte de sang.

UN Mecredi 24. jour du mois d'Aoust 1672. je fus appellé aux Halles dans la ruë de la Cordonniere, pour accoucher la Femme d'un de mes Confreres, que je trouvai en danger de perdre bien-tôt la vie, à cause d'une perte de sang qui étoit fort considerable, & qui l'avoit entierement épuisée de ses forces. Messieurs Kikebeuf, de Mersenne, AKakia & Bricet, tous quatre habiles & fameux Medecins de la Faculté de Paris, l'obligerent de recevoir tous ses Sacremens : aprés quoy ces Messieurs me dirent de travailler, & de tâcher de sauver la Malade du peril où elle étoit, n'y ayant que ma main aprés Dieu qui lui pût sauver la vie ; & pour cela je graissai mes doigts & ma main avec de l'huile, ensuite je portai mes doigts jusques à l'orifice interne de la matrice, que je sentis étre dilaté en rondeur & en largeur en toute son diametre d'environ sept à huit lignes, c'est à dire, comme un anneau de la grandeur que je viens de designer.

Je fis connoître cette rondeur avec mes doigts à Messieurs qui étoient

auprés de la Malade, & ils me dirent d'agir, & de le dilater du mieux que je pourrois, afin d'accoucher la Malade. J'introduisis mes doigts *index*, *& medius* & annulaire ; & les separant les uns des autres, je dilatai cet anneau ou orifice interne, en introduisant ces doigts l'un aprés l'autre : & ayant passablement dilaté, je glissai mon poulce & le petit doigt à la faveur des trois autres, & avec iceux je formai une espece de *speculum matricis*, en les écartant doucement les uns des autres. J'ouvris cet anneau en telle sorte, que je n'eus point de peine à porter ma main dans le fond de la matrice, où en la glissant je sentis le *placenta* qui environnoit en dedans l'orifice interne; ce qui étoit la cause de la perte de sang, parce que lorsque l'ouverture de cet anneau se faisoit, le *placenta* qui se trouvoit contigu à cet orifice, à cause de quelque contiguité qu'il a avec la matrice, à l'endroit où il y est adherant, cet orifice venant à s'ouvrir, il se divise & en même temps les vaisseaux venant à se diviser, cela fait que le sang de la Malade se perd en abondance ; & si elle n'est promptement secouruë elle meurt bien-tôt.

Je glissai ensuite mes doigts vers la partie interne & posterieure de la matrice, aprés avoir separé le *placenta*, pour trouver les membranes, qui étoient pleines de ses eaux, & pour lui donner jour, en les ouvrant avec mes doigts, & en les pinçant, elles s'écoulerent, quoi-que les orifices fussent occupez par ma main. Cela me donna beaucoup de facilité pour pouvoir joindre les pieds de l'Enfant. J'en pris un avec mes doigts que je tirai le plus promptement qu'il me fut possible dehors lesdits orifices, & je l'ondoyai sous condition sur ce pied ; puis je l'enveloppai d'un linge, & je tirai ce pied & la jambe que j'amenai dehors jusques aux fesses.

Alors j'observai la situation de l'autre cuisse, & de la jambe, que je reconnus étre pliée sur le ventre : car si elle avoit esté écartée posterieurement, j'aurois esté obligé de repousser les fesses pour dégager l'autre jambe & la cuisse, ou indispensablement elle se seroit rompuë : mais la sentant dans la situation que j'ai dit, je tirai hardiment & sans crainte l'autre jambe, & le reste du corps, jusques aux épaules, que je dégageai, en appliquant ma main gauche sur le *sternum* ou la partie anterieure de la poitrine de l'Enfant, & la droite sur la posterieure du col proche de la tête ; & par ce moyen je tirai cet Enfant, qui étoit fort foible, tant à cause de la grande quantité de sang que la Malade avoit

perdu, que parce qu'il avoit beaucoup ſouffert au paſſage à cauſe de l'étreciſſement des lieux qui ne ſont jamais ſi ouverts, que quand les choſes viennent naturellement, & parce que lorſque les travaux contre nature ſe trouvent longs, cela cauſe un gonflement de toutes les parties de la Femme, & donne de la peine à celui ou celle qui opere, & de la douleur à la Femme : ce qui n'arrive pas, quand ils ſe font promptement.

Quant à l'arriere-faix, il ne me fit nulle peine à tirer, parce que je l'avois déja ſeparé dés l'ouverture que j'avois faite de l'orifice interne de la matrice. Mon Confrere croyoit bien que ſon Enfant étoit mort ; & l'ayant tiré, je priai la Sage-femme de le mettre au prés du feu, & l'arriere-faix dans un poëſlon plein de vin, qui étoit ſur le feu, qui tenoit encore par ſon nombril au ventre de l'Enfant. On y ſoufla du vin pur aux yeux, au nez, aux oreilles & autres parties de la face. Nous l'enveloppâmes dans un linge trempé dans du vin chaud, & nous lui appliquâmes continuellement de l'oignon écraſé à la bouche & au nez, & de moment à autre des linges trempez dans du vin chaud ſur ſes bourſes, parce c'étoit un garçon, & par ces remedes nous le fimes revenir, ſe portant bien, & la Mere auſſi. Nous devons juger par là, qu'aux grandes pertes de ſang, lorſque l'on trouve de la diſpoſition, l'on doit agir promptement, auſſi-bien qu'aux maladies : & on doit remarquer que c'eſt le travail contre nature qne je trouve le plus facile à faire, lorſque les membranes des eaux ne ſont pas ouvertes, parce qu'on n'a pas tant de peine à tourner un Enfant, les eaux étant encore dans la matrice, qui aident beaucoup pour la ſortie de l'Enfant. Mais il eſt plus dangereux pour la Femme, s'il n'eſt fait promptement, à cauſe de la quantité de ſang qu'elle à perdu & qu'elle perd juſqu'a ce qu'elle ſoit accouchée.

J'ajoûterai icy qu'en l'année 1273. j'en ai fait cinq de cette nature, tous avec heureux ſuccés pour les Femmes, qui en ont réchappé, & entre autres une que vit Monſieur Finot Medecin de la Faculté, tres-habile dans ſon art, auſſi-bien que Monſieur Franchet mon Confrere, qui étoit preſent. La Malade n'avoit point de raiſon, à cauſe qu'elle avoit perdu beaucoup de ſang ; & elle fut preſque deux jours dans de perpetuelles foibleſſes. Elle en eſt revenuë, & demeure à la Roſe rouge ſur le Pont Nôtre-Dame.

OBSER

OBSERVATION LII.

De l'accouchement d'une Femme, dont l'Enfant presentoit la hanche.

UN Samedi 29 jour du mois d'Aouſt 1672. je fus appellé chez un Procureur de la Cour qui demeuroit dans la ruë des Arſis proche Saint jacques, pour ſecourir ſa Femme qui étoit en travail pour accoucher dont l'Enfant venoit contre nature. Afin que cette Demoiſelle ne s'allarmât pas, & qu'elle ne prît pas l'épouvante, lorſqu'elle me verroit, on lui dit qu'elle perdoit beaucoup de ſang, & qu'il faloit la ſaigner, à quoi elle conſentit : & y ayant été mandé pour la ſaigner, le Mary lui dit qu'il ſouhaitoit que je la touchaſſe, & que je viſſe en quel état toutes choſes étoient, quoi-que (diſoit-il) il eût bien de la confiance en ſa Sage-femme. Cette Demoiſelle m'agrea volontiers. Je la touchai, & je reconnus que ſon travail étoit tel que la Sage-femme me l'avoit dit; ce qui m'obligea de dire à la Malade, qu'il étoit temps qu'elle accouchât, avant que de perdre davantage de ſang, qui eſt le treſor de la vie, lui dis-je. Le Mary me demanda ſi je ne ſouhaitois pas du conſeil, & qu'il fit appeller ſon Medecin. Je l'en priai, parce que je ſuis fort content de travailler devant & en preſence de ces Meſſieurs. Il envoia prier Monſieur Lombard, l'un des Docteurs de la Faculté de Paris, & tres-habile Medecin. Une heure ſe paſſa à l'attendre, & comme le travail s'affaiſſoit vers les orifices, & que la Malade ayant de grandes douleurs, apprehendoit que l'Enfant ne mourût : elle me perſuada de travailler : ce que je fis Ayant graiſſé mes doigts avec du beurre, je les gliſſai juſques à l'orifice interne, où je ſentis l'Enfant qui preſentoit une cuiſſe & la hanche : de peur de la rompre, je la pouſſai vers la partie laterale de l'orifice interne, qui étoit fort ouvert, & de la largeur du vagina : ce que je fis avec facilité, parce que l'Enfant étoit aſſéz petit, mais pourtant vigoureux; & ainſi je dégajeai & tirai un de ſes pieds, que j'envelopai dans un linge delié, apres l'avoir ondoyé ſous condition, amenant ce pied avec le plus de douceur qu'il fut poſſible, l'autre ſuivit, & enſuite le reſte.

Nous eûmes une Fille qui ſe porta fort bien, quoi-que le *meconium* ou les excremens euſſent paru avant la ſortie de l'Enfant.

Cela nous fit voir le contraire de ce que Monſieur Viardel dit dans le

quatriéme Chapitre de ſes Obſervations page 75. où il dit que voulant toucher une Femme, il avoit apperçû du *meconium*, matiere, dit-il, contenuë dans les inteſtins de l'Enfant, d'où il avoit tiré ſon pronoſtic que l'Enfant étoit mort. Je dis encore que cela n'a pas été obſervé juſques à preſent.

Pour moi, je croy qu'il n'a pas raiſon, étant de notorieté publique parmi ceux qui travaillent aux Accouchemens, que de cent Enfans qui viennent l'*anus* le premier, il en réchape quatre-vingts, quoi-que le *meconium* paroiſſe toûjours en ces ſortes d'Accouchemens.

Aprés avoir tiré cette petite Fille, je m'appliquai à délivrer la Mere de ſon arriere-faix; & pour cela je pris le cordon de ma main gauche pour le ſuivre juſques au *placenta* de la droite : mais au lieu du *placenta*, je ſentis à l'extrémité de mes doigts d'autres membranes qui me parurent étre celles d'un autre Enfant. Ces membranes étoient pleines de leurs eaux. Je gliſſai plus avant ma main, je trouvai encore un Enfant. Mais comme j'apprehendois la foibleſſe du premier, je pris du fil, & j'en tordis enſemble quatre brins; ce qu'une perſonne qui accouche, doit toûjours avoir ſur ſoy. Je noüai l'ombilic à deux travers de doigt du ventre de l'Enfant, & à deux travers de doigt de cette ligature, j'en fis un autre, cõme je l'ai appliqué ailleurs, faiſant la ſection de l'ombilic entre les deux ligatures, pour empêcher que les vaiſſeaux qui vont à l'arriere-faix, ne ſe vuidaſſent, & que par cette évacuation la Mere ne s'affoiblit, & par conſequent l'autre Enfant, ce qui arriveroit, ſi on n'avoit cette précaution. Cela étant fait, je gliſſai ma main, & je ſentis le ſecond Enfant floter dans les eaux contenuës dans les membranes, comme fait un poiſſon dans l'eau. Cet Enfant ſe preſentoit en double; & je ſentis l'épine du dos. Je perçai ſes membranes, ce qu'on peut faire alors ſans aucun danger de la Mere, ny de l'Enfant; & les eaux s'écoulerent.

Je fis connoître à la Malade qu'il y avoit encore un Enfant à venir : mais comme ſa ſituation étoit naturelle par un petit ſecours que j'y avois apporté, ayant fait venir la tête la premiere, lorſque j'eus percé les membranes, je lui dis qu'il viendroit naturellement, & que moyennant l'aide Dieu & deux bonnes douleurs elle mettroit ſon Enfant au monde,

Elle ſe conſola d'une telle nouvelle, & les choſes arriverent comme je l'avois prédit, parce qu'à la deuxiéme douleur elle mit une ſeconde Fille au monde, que je n'ondoiai pas; mais elle fut apportée avec l'au-

tre ſur les fonts du Saint Baptême. Il y eut demi-heure d'intervalle entre ces deux accouchemens.

J'eus la curioſité de voir s'il y avoit deux arriere-faix, vû que ces deux Enfans étoient de même ſexe.

Je portai donc doucement ma main pour ſeparer les arriere-faix que je tirai hors de la matrice; & aprés les avoir tirez, je les examinai bien diſtinctement l'un aprés l'autr, n'ayant aucune adherance enſemble. La Mere me dit qu'elle étoit auſſi gemelle. Elle ſe porta fort bien depuis ce temps-là, & j'ai eu l'honneur de lui avoir reçû pluſieurs autres Enfans. Elle s'eſt toûjours bien portée dans toutes ſes couches, auſſi eſt elle d'un tres-bon temperament.

OBSERVATION LIII.

D'une Femme qui étoit en peine de ce que la Sage-femme ne la pouvoit pas délivrer, & que ſon arriere-faix ne ſortoit point.

UN Lundi 5. jour du mois de Septembre 1672. je fus appellé pour délivrer une Femme à la Pierre au lait, où elle demeuroit, Paroiſſe Saint Jacques de la Boucherie. Cette Dame étoit fort allarmée de ce que ſon arriere-faix ne ſortoit point. Comme la Sage-femme y trouvoit de la difficulté, elle me fit appeller.

Je gliſſai ma main dans le col & dans le fond de la matrice, où je ſentis l'arriere-faix adherant en toutes ſes parties. Alors je portai l'extrémité de mes doigts en ſa partie déclive, pour le ſeparer: ce que je fis fort doucement; & l'ayant ſeparé, je le tirai par le cordon ſain & entier, mais non pas ſans peine ny travail du corps & de l'eſprit, parce que cela faiſoit de la douleur & de la peine à la Malade; & elle s'eſt tres-bien portée.

Il n'y a rien de plus ſûr dans ces occaſions, que d'aller chercher l'arriere-faix, comme je fis, pour le détacher, s'il eſt adherant; & je crois que cette methode vaut mieux que celle que d'autres pratiquent, prétendant avoir plus ſûrement l'arriere-faix en tirant l'ombilic, avec lequel on on peut tirer le fond de la matrice, ſi l'arriere-faix eſt fort adherant: ce qui n'arrive pas, quand on le ſepare avec les doigts; & il n'y a nul danger de gliſſer les doigts pour le ſeparer.

La methode que Monſieur Viardel a rapportée en ſon Chapitre 17. page 142. n'eſt pas meilleure, quand il dit qu'ayant accouché Madame Pariſot de deux Enfans, & que le premier étant ſorti avec ſon arriere-faix, il tira le ſecond par les pieds, & qu'ayant trouvé l'arriere-faix d'icelui fort adherant, il humecta & lubrifia pluſieurs fois la matrice avec du beurre; qu'il ſe ſervit auſſi de poudre ſternutatoire, qui lui fut d'un grand ſecours (à ce qu'il dit;) mais que la matrice ſe relâcha ou precipita.

Ce ſont les termes dont il ſe ſert; mais il ne dit pas que cette precipitation pouvoit étre cauſée par les grands efforts qu'il lui fit faire.

Je ne crois pas qu'on doive ſuivre cette mathode pour délivrer les Femmes, quand il y a de la difficulté à la ſortie de l'arriere-faix ſi ce n'eſt que les paſſages ſe fuſſent extrémement reſſerrez; & quand cela ſeroit, il y a des choſes plus convenables que la poudre ſternutatoire.

Et au Chapitre 26. page 189. le même Auteur rapporte, qu'aprés avoir vuidé le cerveau d'un Enfant, il le tira; mais qu'il ne pût faire venir l'arriere-faix, quelques remedes qu'il pût emploier, tant internes, qu'externes. (Dieu ſçait ſi la poudre avoit joüé ſon jeu) Il dit en cet endroit que la gangrene ſurvint en toutes les parties de la matrice, à cauſe (dit il) de la trop grande compreſſion qu'elle avoit ſoufferte; qu'il fit vivre deux jours la Malade par les injections qu'il fit dans la matrice, leſquelles arrêtent la gangrene, & par les bons cardiaques qu'il lui fit prendre. L'arriere-faix étoit ſorti, avant que la Femme mourût.

Ne devoit-il pas plûtôt introduire doucement ſes dogits, & même la main dans la matrice, que de la meurtrir ny la comprimer comme il fit & aller ſeparer l'arriere-faix, & le tirer avec ſes doigts doucement & artiſtement, que de la tourmenter, comme il fit?

Il auroit ſans doute beaucoup mieux fait, que de ſuivre la methode qu'il propoſe, parce que ceux qui la ſuivront, pourront cauſer la mort à beaucoup de Femmes; c'eſt ce qui m'a obligé d'en dire mon ſentiment

Il me ſemble qu'il auroit mieux fait d'avoir attendu avec patience les mouvemens de la Nature, & l'aider par de petits lavemens doux & anodins, rafraichiſſans & humectans: cela auroit été meilleur; même en lui appliquant des fomentations émolientes, il auroit mieux fait, & par là il auroit évité la mort à ſa Malade.

Et au Chapitre 27. page 194. il ordonne des injections dans la matrice faites avec de l'eſprit de vin.

En verité, il ne ſçavoit ce qu'il diſoit : car je ne vois rien de ſi ridicule que cette pratique. Aprés cela il ne faut pas s'étonner ſi la Femme dont il parle, mourut en deux jours, parce que la ſeule vapeur de l'eſprit de vin portée dans la matrice, la pouvoit beaucoup incommoder, & même lui cauſer la mort.

OBSERVATION LIV.

De l'accouchement d'un Enfant qui preſentoit le bras & l'épaule.

UN Mardy 16. jour du mois de Septembre 1672. je fus appellé pour accoucher une Dame dans la ruë Saint Mederic; ſon Enfant venoit tres-mal.

Je la fis ſituer de travers ſur ſon lit, pour pouvoir mieux approcher d'elle. Comme la Sage-femme avoit fort tardé à me faire appeller, & que la Malade étoit tres-foible je trouvai les parties de la Femme extrémement affaiſſées : l'Enfant étoit fort bas, & les eaux étant écoulées, l'Enfant preſentoit le bras & l'épaule.

Je fis tous les efforts pour repouſſer cette épaule & le bras ; mais il me fut impoſſible d'en venir à bout.

C'eſt un des plus fâcheux accouchemens qu'il y ait ; quand la Sage-femme n'appelle pas un Chirurgien aſſez de bonne heure ; mais il ne faut pas negliger, ny abandonner de faire l'operation : c'eſt pourquoi je gliſſai ma main dans la matrice le mieux qu'il me fut poſſible, quoi-que le bras fût ſorti. L'Enfant avoit les pieds vers le fond de la matrice, où il falut que je les allaſſe joindre pour les tirer ; ce que je fis, en en prenant un que je tirai ; & j'obſervai qu'en même temps que je tirois ce pied vers moi, le bras qui étoit dans les orifices, rentroit dans la matrice.

L'autre que je n'avois pas trouvé, ſe preſenta à l'orifice : je les joignis enſemble, & par ce moyen je tirai une fille vivante, quoi que la Sage-femme m'eut aſſûré que l'Enfant étoit mort, & qu'elle l'avoit ondoié. Je tirai enſuite l'arriere-faix heureuſement. la Femme ſe porta fort bien pendant & aprés ſa couche.

L'Auteur dont nous avons parlé dans nos Obſervations precedentes, dit en la page 233. que quand l'Enfant vient l'épaule la premiere, ſi l'on juge qu'il ſoit mort, il faut faire dans le bas ventre un trou avec le bout de

ſon doigt *index*, le courbant en maniere de crochet, pour tirer l'Enfant; par ce moyen il faut deſcendre juſques à l'orifice interne; & qu'aprés cela il faut aller chercher les pieds.

Mais cet Auteur ne dit pas comment il a introduit ſa main pour aller accrocher ce ventre.

Il faudroit que ſon doigt fût auſſi dur & auſſi aigu que les crochets dont nous nous ſervons, ou que le ventre de l'Enfant fût plus mou qu'une pomme cuite: car autrment, quand même l'Enfant ſeroit pourri, il ſeroit impoſſible de faire ce qu'il dit, comme j'ai déja obſervé.

J'ai fait tous mes efforts ſur un Enfant de cinq mois, lequel étoit mort, & ſorti du ventre de ſa Mere, pour lui percer le ventre avec mon doigt; mais je ne pûs nullement en venir à bout.

A plus forte raiſon l'a-t-il pû faire dans le ventre de la Mere, à un Enfant qui eſt à terme, parfait. Cet Auteur ſuppoſe ainſi beaucoup de choſes qu'il n'a jamais faites.

OBSERVATION LV.

De l'accouchement d'un Enfant qui venoit en double. & dont le nombril & l'arriere-fait ſe preſentoient.

UN Dimanche 21. jour du mois de Septembre 1672. je fus appellé dans la ruë de la Coutelerie à la Croix de Lorraine, où je trouvai une Sage-femme fort embarraſſée: l'ombilic & l'arriere-faix de l'Enfant ſe preſentoient. Je gliſſai mes doigts dans la matrice, où je ſentis que l'Enfant venoit en double.

Ayant introduit ma main, je ſuivis ſon côté, & ſa jambe, juſqu'au pied que je tirai, & enſuite j'ondoiai l'Enfant. Aprés cela j'envelopai ce pied avec un linge, pour le tirer plus facilement; mais auparavant je ſeparai les levres de la matrice, & les poils, qui ſe trouvent quelquefois aſſez grands en ſes parties-là; & un Operateur doit y prendre garde ſoigneuſement, parce qu'en tirant le pied, ſi ces poils ſont embarraſſez dans dans le linge qui envelope ce pied, on cauſe des grandes douleurs à la Femme; ce que j'avois oublié de dire juſques-icy.

Je tirai donc fortement ce pied, obſervant neanmoins de ne pas rompre la jambe ny la cuiſſe de l'Enfant, & prenant garde en tirant que l'autre jambe ne vint pas de travers.

Je degageai enſuite les épaules, & aprés cela la tête, que je trouvai fort embarraſſée à cauſe que les lieux étoient fort ſerrez d'autant que c'étoit un premier Enfant, & que la Femme étoit avancée en âge. Cela me donna bien de la peine, & fut cauſe de la mort de l'Enfant: l'ayant toutefois tiré, je pris le cordon de la main gauche, & de la droite je délivrai la Mere de ſon arriere-faix, ſelon ma methode.

OBSERVATION LVI.

De l'accouchement d'une Femme, dont l'Enfant preſentoit, le coude & l'épaule.

UN Mardi 27 jour du mois de Septembre 1672. je fus appellé pour accoucher la Femme d'un Marchand de vin qui demeuroit dans la ruë de la Cordonnerie prés la Halle. Il y avoit douze heures qu'elle étoit en travail & dans de grandes douleurs, ſans que rien avançât, quoique les membranes des eaux fuſſent percées, & les eaux écoulées.

Je demandai à la Sage-femme quelle partie de l'Enfant ſe preſentoit. Elle me dit, que c'étoit le bras; & la tête qui ſuivoit.

Je lui dis que ſi cela étoit, cet accouchement ne ſeroit pas des plus fâcheux, & qu'il ne faloit qu'avoir patience. La Malade me pria de la voir: de ſorte qu'ayant froté mes mains de beurre, je les portai aux parties, que je trouvai un peu gonflées, ſoit par l'attouchement continuel que la Sage-femme y avoit fait, ou par les efforts de la Malade.

J'introduiſis tout doucement mes doigts dans le vagina, où je ſentis le coude de l'Enfant tout plié, qui ſe preſentoit, & qui étoit plus gros qu'il ne devoit être naturellement.

Cette raiſon m'obligea à gliſſer ma main plus avant, afin de voir ſi je trouverois ce que la Sage-femme m'avoir dit. Mais aprés avoir bien éxaminé toutes choſes, je retirai mes doigts hors des orifices; ce qui m'obligea de prendre la Sage-femme en particulier, pour lui faire connoître qu'elle s'étoit mépriſé, parce que j'avois trouvé que c'étoit l'épaule de l'Enfant qui ſuivoit le bras, & qu'elle me laiſſat faire. Je lui fis ſituer la Malade de travers ſur ſon lit, afin d'avoir plus de facilité pour l'accoucher.

Ayant gliſſé doucement mes doigts dans les orifices & dans le col de matrice, je ſentis derechef le bras & l'épaule de l'Enfant, qui occupoit

tout l'orifice interne. Je fis ce que je pûs pour le repouſſer ; mais il me fut impoſſible d'en venir à bout : il falut, comme j'ai dit dans mes autres Obſervations, gliſſer ma main dans la matrice ; ce qui ne ſçauroit ſe faire ſans beaucoup de peine, & ſans cauſer bien de la douleur à la Malade.

On pourroit éviter cela, ſi on y étoit appellé de bonne heure, parce que les parties ne ſeroient pas ſi fort deſcenduës dans les orifices, ny les eaux écoulées ; & on éviteroit bien de la douleur à la Malade, & de la peine à celui qui opere, parce qu'il ſe perd beaucoup de temps pour aller chercher le ſecours. Une Sage-femme bien intelligente, dés qu'elle connoît que ſon travail vient mal, doit operer, les parties de la Femme y étant diſpoſées ; outre que cet attente donne de grandes apprehenſions à la Malade.

Je me mis donc à travailler, & je traitai cette Femme autant doucement qu'il me fut poſſible ; & ayant gliſſé mes doigts, je dégageai un pied que j'amenai aux orifices ; & en même temps que je tirois le pied, le bras de l'Enfant tentoit, & prenoit une autre ſituation, en rentrant dans la matrice : ce qui me donna beaucoup de facilité pour l'accouchement.

Je tirai ce pied & le reſte juſques aux feſſes ; mais le linge étant tout en ſang & trop humide, je le changeai pour en prendre un qui fût ſec. Alors je tirai l'Enfant juſqu'aux col avec aſſez de peine, parce que j'apprehendois la ſeparation de la tête d'avec le corps, à cauſe qu'il y avoit du temps que l'Enfant étoit mort ; mais avec l'aide de Dieu i'en vins à bout heureuſement.

Je délivrai la Mere de ſon arriere-faix, ſelon ma methode ; ayant trouvé l'ombilic alteré, ie conſiderai l'Enfant en toutes ſes parties : ie le trouvai tout entier à la reſerve de l'épiderme, qui étoit ſeparé en quelques endroits.

Cet Enfant étoit couvert d'un limon verdâtre, comme celui qui ſe trouve en été dans les marais où les eaux ont croupi.

L'arriere-faix ſe trouva de même avec puanteur : cela n'empêcha pas que la Mere ne ſe portâ bien, quoi-qu'elle eût ſouffert un tres-rude travail.

OBSER

OBSERVATION LVII.

De l'accouchement d'un Enfant qui étoit corrompu.

UN Jeudi 24. jour du mois de Novembre 1672. je fus appellé pour accoucher la Femme d'un Tapiſſier ſous les Pillers des Halles, à l'Image Nôtre-Dame, où je trouvai Meſſieurs Gouët, Denyau, & Matot, Docteurs de la Faculté de Paris, tous trois habiles & ſçavans Medecins, & Monſieur Chaliou Chirurgïen, qui me prierent en particulier & me dirent que cet accouchement étoit de la derniere conſequence; que pluſieurs perſonnes avoient vû la Malade, ſans y vouloir travailler, quoiqu'ils fuſſent tous habiles; qu'il n'y avoit eu qu'un de ces Meſſieurs qui avoit propoſé de l'accoucher avec les inſtrumens, qui étoient neceſſaires en cette operation.

Les lavemens, les ſaignées les bras & des pieds n'avoient pas été épargnées, qui n'avoient toutefois eu aucun effet; ny même le bain, dans lequel on avoit mis la Malade pluſieurs fois.

Un certain Medecin, ou ſe diſant tel, lui avoit fait prendre à l'inſçû des autres, (comme font tous les Charlatans) une potion laxative, qui n'avoit non plus ſervi de rien.

Enfin on me dit de voir ce que je pourrois faire; & pour cet effet je portai ma main droite aux parties & y voulant gliſſer mes doigts, je ſentis la tête de l'Enfant, qui obeïſſoit à mes doigts. J'appliquai ma main gauche ſur le ventre de la Malade, où je trouvai une double tumeur; ce qui me faiſoit croire, que la plus conſiderable étoit celle de l'Enfant, & l'autre la veſſie de la Mere, qui pouvoit étre pleine de l'urine qui étoit contenuë dedans, & qui pouvoit avoir cauſé une partie des accidens qui nous paroiſſoient, & qu'il y avoit long-temps qu'elle n'avoit uriné.

Je fis enſuite mon rapport de ce que j'avois vû & conſideré, à ces Meſſieurs; & nous demeurâmes tous d'accord qu'il faloit l'accoucher avec le crochet, parce qu'il n'y avoit point d'autre moyen, ny pour tourner l'Enfant. N'ayant point ces inſtrumens ſur moi, je demandai à ſortir pour les aller querir chez-moi: le Mari ne voulut jamais me le permettre, me diſant que je ferois comme les autres; & il me pria de faire

ce que je pourrois avec mes mains. Je tentai inutilement toutes sortes de voyes avec mes doigts, & je fis tous mes efforts pour repousser la tête de l'Enfant dans le fond de la matrice, tant pour donner moien à la Malade d'uriner, en lui ôtant l'obstacle qui lui causoit la suppression, qui étoit la tête de l'Enfant qui pressoit l'urethre, que pour tâcher de glisser mes doigts, afin de pouvoir joindre les pieds : mais tout cela fut en vain. Je tâchai de percer avec mes doigts les membranes du cuir chevelu ; mais il me fut impossible d'en venir à bout, quelques efforts que je puse faire avec mes doigts. Ce qui m'a bien persuadé, que Monsieur Viardel n'avoit pas dit vrai dans son Chapitre 34. page 137.

Il dit dans son Livre, qu'ayant introduit sa main dans la matrice d'une Femme il perça avec deux de ses doigts la fontaine de la tête de l'Enfant, tenant la Mere sujette, autant qu'il lui étoit possible, par une compression qu'il faisoit faire sur son ventre; & qu'il en vuida toute la cervelle en fléchissant ses deux doigts en forme de crochet vers le sphenoïde.

Reprenons nôtre Observation. Ne pouvant rien faire avec mes doigts, & n'ayant point de crochet, je me trouvai obligé de prendre celui d'une cuillere à pot & avec ce crochet j'ouvris les membranes, & je separai les os du crane ; & voulant ouvrir la dure-mere avec mes doigts, il me fut impossible : ce qui m'obligea de me servir d'une spatule, ne le pouvant faire avec mes doigts. Cette ouverture faite, j'introduisis mon doigt *index* dans le cerveau, je le vuidai, & par ce moyen la tête étant applatie & n'y ayant plus de compression, ou pour mieux dire, y en ayant beaucoup moins sur l'urethre, les urines de la Malade commencerent à couler ; ce qui me fut d'un grand secours : car aprés cela je n'eus pas beaucoup de difficulté à introduire mes doigts & mon crochet. De sorte que l'ayant mis dans la bouche de l'Enfant, je tirai la tête hors de l'orifice externe de la matrice : mais je trouvai une si grande resistance à faire sortir les épaules, que je fus obligé de mettre un lacs au col de l'Enfant, afin d'avoir plus de prise pour le tirer.

Je priai Monsieur des Rosiers, le Chirurgien ordinaire de la Malade, qui étoit present à cette operation, de tenir ce lacs pendant que j'accrochois cette tête avec mes doigts : mais ce petit cadavre se trouva si corrompu, que la tête se separa du corps. Alors je me trouvai fort embarrassé, d'autant que les épaules bouchoient entierement le passage : cependant je tournai tant d'un côté que d'autre, & je trouvai moyen

de gliſſer mes doigts ſous l'aiſelle, pour prendre un bras, ne pouvant avoir les pieds ; & comme je n'apprehendois point de le rompre, je le tirai hardiment, & l'autre enſuite ; & aprés cela tout le corps de l'Enfant, ſans beaucoup de peine.

L'Enfant étant ſorti, je pris l'ombilic que j'entortillai autour de ma main gauche ; puis j'introduiſis la droite dans la matrice, pour détacher l'arriere-faix, que je trouvai fort adherant, comme s'il y avoit été collé. Je le tirai heureuſement ; mais comme cette Femme étoit fort foible, ayant un pouls fort inégal & déreglé, cela me fit juger qu'il y avoit grande pourriture dans ce corps-là.

Ces Meſſieurs lui ordonnerent un apoſteme cordial avec de l'eau de chardon beni, le ſirop de limon, & le jus de quelques oranges aigres, pour provoquer les vuidanges ; & pour le lendemain un lavement fait d'une décoction émoliente & rafraichiſſante, avec deux onces de miel de nenuphar.

Le ſoir je fus voir la Malade, & viſitant ſes parties, je les trouvai alterées, & qui commençoient à ſe corrompre.

Je compoſai à l'heure même de l'eau marine, de laquelle j'étuvai la Malade. Le cinquiéme jour, la fiévre l'ayant priſe, elle fut ſaignée du pied, & deux jours aprés du bras ; enſuite de quoi elle ſe porta fort bien, à la reſerve d'une perte d'urine à cauſe de la debilité du *ſphincter* de la veſſie, qui avoit été un peu alteré par la ſonde, qu'on y avoit portée, en la voulant introduire dans la veſſie parce que celui qui l'avoit voulu ſonder, ne l'entendoit pas, & n'avoit jamais ſondé.

Cette incontinence d'urine lui dura trois mois, aprés leſquels elle fut garantie par les bons ſoins que j'en pris, & par l'aide d'une ſeconde groſſeſſe, qui lui ſurvint. Elle a eu pluſieurs autres Enfans depuis ce temps-là, & ſe porte encore bien preſentement.

OBSERVATION LVIII.

De l'accouchement d'un Enfant qui preſentoit les pieds dont les talons étoient tournez vers l'anus *de la Mere.*

UN Dimanche 3. jour du mois de Decembre 1673. je fus appellé pour accoucher la Femme d'un Rotiſſeur, qui demeuroit en la Valée de

Misere. L'Enfant presentoit les pieds, dont les talons étoient tournez vers l'*anus* de la Mere, & les orteils vers le *pubis*. Ne pouvant le tourner autrement; je le tirai en la maniere qu'il pouvoit venir, c'est à dire, la face regardant le *pubis* de la Mere, auquel le menton s'accrocha.

Je glissai mes doigts dans la bouche de cet Enfant, & l'ayant dégagé, je le tirai. Considerant ensuite la tête, je trouvai que le pariétal gauche étoit enfoncé naturellement.

J'ai observé la même chose, à l'égard de l'Enfant d'une Demoiselle que j'accouchai dans la ruë Geofroy-l'Angevin le 16. jour d'Octobre de de la même année. Il y avoit au pariétal gauche une cavité en forme d'enfonçure, en longeur de deux travers de doigt; & de la profondeur de deux lignes. Cette enfonçure me parut naturelle, quoi-qu'elle fût contre nature. J'observai aussi une marque noire sur la lévre, en maniere de contusion; ce qui m'obligea de demander à la Malade, si elle n'avoit point reçû quelque coup sur le ventre. Elle me dit, qu'elle étoit tombée sur une barre de fer. Cet Enfant ne vêcut que demy-heure: celui-cy étoit de même. Pour avoir une plus ample connoissance d'où cela pouvoit venir, j'y amenai Monsieur Pequet, Medecin fort curieux.

Je le priai de voir cet Enfant; mais nous pûmes découvrir autre chose, sinon que la Malade s'étoit blessée au sixiéme mois de sa grossesse s'étant heurtée contre un de ses clous, qui servent à fermer les barres des fenêtres, & où l'on attache les crochets, sans pouvoir reconnoître autre chose.

Cet Enfant eut le même sort que le premier; mais leurs Meres se sont bien portées.

OBSERVATION LIX.

De l'accouchement d'un Enfant qui presentoit l'épine du dos.

UN Vendredy 12. de Decembre 2673. je fus appellé pour accoucher la Femme d'un Cordonnier qui demeuroit dans la ruë d'Orleans; où étant arrivé, aprés avoir demandé à la Malade en quel état elle se trouvoit, j'introduisis mes doigts dans les orifices de la matrice: glissant ensuite ma main dedans, je sentis que l'Enfant presentoit l'épine du dos.

Je sentis les fesses, les cuisses & les jambes; je les dégageai, pour prendre

ſes pieds, que je tirai; & les ayant envelopez d'un linge, je tirai l'Enfant.

Son epiderme étoit tout ſeparé, comme celui d'un ſerpent qui vient de quitter ſa dépoüille.

La Femme qui étoit hydropique, avoit une tumeur dans le bas ventre, laquelle diſparut en même temps que l'accouchement fut fait, quoi-que cette tumeur ſe diſtinguât facilement de celle de l'Enfant. Ce n'étoit que des eaux qui étoient dans la matrice; & quoi-que ces eaux & les membranes fuſſent tres-puantes, cette Femme ne laiſſa pas de ſe bien porter, comme elle fait encore.

Ses vuidanges s'écoulerent fort bien, & ſon enflure ſe diſſipa dans moins de 8. jours, les eaux s'avançant avec le ſang, d'heure en heure, juſques à ce qu'elle revint en parfaite ſanté.

OBSERVATION LX.

De l'accouchement de deux Enfans, dont l'un venoit contre nature, & l'autre naturellement.

UN Lundy 5. Janvier 1674. je fus appellé dans la ruë des Blancs-Manteaux, pour accoucher la Femme d'un Cordonnier, laquelle étoit enceinte de deux Enfans, l'un mâle & l'autre fille.

Le garçon ſe preſenta naturellement, & la fille contre nature, laquelle preſentoit une main.

Je l'accouchai, comme je l'ai rapporté dans mes autres Obſervations; puis l'ayant délivrée, je ne trouvai qu'un *placenta*, mais deux ombilics & quatres membranes, ſçavoir deux pour chaque Enfant, leſquelles renfermoient des eaux ſeparées, contenuës chacunes dans ſes membranes, où les Enfans nageoient ſeparément. Cette Obſervation eſt contraire à ce que dit Monſieur Viardel Chapitre 6. page 35. que lorſqu'une Femme accouche de deux gumeaux de même ſexe, il n'y doit avoir qu'un arriere-faix: mais s'ils ſont de divers ſexes, c'eſt à dire, mâle & femelle, il y aura deux arriere faix. Il ajoûte, qu'il ſemble que cela ait été fait par une providence admirable de la nature.

Je ferai voir encore ailleurs par de bonnes autoritez, que cette opinion de Monſieur Viardel n'eſt pas veritable. Chaque Enfant a ſes membranes, & les membranes de chacun contiennent les eaux qui lui ſont

necessaires pendant qu'il est dans le ventre de la Mere, dans lesquelles il est nageant jusques à ce qu'il vienne au monde.

Il n'en est pas de même du *placenta* : il peut arriver qu'il n'y en ait qu'un pour deux Enfans.

L'Enfant dans la matrice nage dans les eaux, comme le jaune d'un œuf dans sa glaire, & l'œuf, de la même maniere a sa membrane qui se durcit & vient en coquille, laquelle à mon sens represente le *corium*, avant que la coquille se durcisse ; & la membrane qui se trouve sous cette coquille, represente l'*amnios*.

OBSERVATION LXI.

De l'accouchement d'un Enfant, dont la main & le bras étoient sortis hors des orifices, jusques à l'épaule.

UN Mecredy 8. jour du mois de Mai 1674. je fus appellé par une Dame pour aller à Noisyle Sec accoucher une Femme qui avoit été nourrice d'un des neveux de Monsieur le Bel, Premier Medecin de son Alteſſe Madame, tres-sçavant en sa profession : aussi a-t-il été choisi par cette grande Princesse, pour être auprés d'elle.

L'Enfant presentoit la main & le bras, qui étoient sortis jusques à l'épaule, & tout le corps de l'Enfant affaissé sur l'orifice interne ; & ce bras occupoit tout le vagina, qui étoit extrémement resserré, aussi-bien, que la matrice, parce que les eaux de l'Enfant s'étoient écoulées vingt-quatre heures avant que j'y fusse arrivé. M'y étant transporté, je demandai à la Sage-femme ce qu'elle avoit fait ; & étant instruit de toutes choses je touchai la Malade, & gliſſai mes doigts & ma main le mieux qu'il me fut possible, pour pouvoir repousser l'épaule, & ensuite le bras : car il faut toûjours commencer par la la partie qui est sortie la derniere, ne pouvant faire autrement que de pousser la main à la faveur du bras, comme je fis.

Je portai ensuite l'extremité de mes doigt contre le bras de l'Enfant, pour ne pas bleſſer la Mere, & je les introduisis jusqu'à la tête de cet Enfant, qui se trouvoit avoir la face couchée sur la poitrine & sur le ventre : ce qui m'obligea à songer à ce que j'avois à faire, & quel parti je devois prendre. Je pris celui de dégager la tête, parce qu'elle me faisoit

obſtacle, & de chercher les pieds, ce que je fis ; & en ſentant un ſous les feſſes, je tâchai de le tirer avec ma main droite, le repouſſant avec la gauche, c'eſt à dire, le bras qui étoit ſorti ; de ſorte qu'à meſure que le pied que je tirois, ſortoit, le bras rentroit. L'autre pied parut bien-tôt aprés ; & les ayant aſſemblez tous deux, j'amenai un Enfant mort.

Je délivrai enſuite la Mere qui ſe porta bien pendant ſa couche, & ſe releva fort heureuſement.

OBSERVATION LXII.

*De l'accouchement d'un Enfant qui preſentoit l'*anus.

UN Lundi 16. jour du mois de Juillet 1674. je fus appellé chez Madame de la Marche Maîtreſſe Sage-femme, & tres experimentée en ſon art, laquelle demeuroit proche Saint Louïs dans l'Iſle Nôtre-Dame, pour accoucher une Demoiſelle. Aprés avoir demandé à Madame de la Marche ce qu'elle avoit fait, & qu'elle m'eut fait connoître ce qui s'étoit paſſé dans les douleurs que la Malade avoit ſouffertes, je gliſſai mes doigts aux parties. Je ſentis au bout de mes doigts une muſcoſité que je reconnus être du *meconium* : cela me fit dire que l'*anus* de l'Enfant ſe preſentoit le premier, & qu'il faloit que la Malade s'efforçât ; laquelle s'efforça & l'Enfant auſſi, qui pouvoit être fort. En effet il y parut, parce que dans une douleur l'ombilic de l'Enfant qui ſe trouvoit être court, ſe rompit à quatre travers de doigt du ventre de l'Enfant. Je l'arrêtai & comprimai de ma main gauche, afin qu'il ne perdit pas de ſang, & par conſequent ſes forces ; & de la droite je dégageai l'Enfant, & le tirai : puis je liay l'ombilic le plus promptement qu'il me fut poſſible. Cela étant fait, je mis l'Enfant entre les mains de la Sage-femme : je pris enſuite le cordon, afin de tirer par ſon moyen le *placenta* ; & y trouvant de la reſiſtance, j'introduiſis à la faveur d'icelui mes doigts & ma main. Alors je ſentis d'autres membranes qui ſe preſentoient ; ce qui me fit connoître qu'il y avoit encore un Enfant.

Je perçai ſes membranes, & en ayant fait évacuer les eaux, le bras du ſecond Enfant ſe preſenta. Je le repouſſai dans la matrice, & coulant ma main le long de l'épaule & des hypocondres, des cuiſſes & des jambes, je pris le pied, que je tirai dehors, & l'autre ſuivit auſſi-tôt. Au même inſtant que je tirois le pied, le bras rentroit.

Monſieur Viardel en ſon Chapitre 3. page 18. dit que l'Enfant étant à terme, rompt & déchire les membranes avec ſes pieds ; qu'il tourne ſa tête en bas vers l'orifice interne de la matrice, cherchant à ſe faire paſſage pour ſortir de cette priſon, où il ne peut plus demeurer ; que lorſque les eaux ſortent, elles lubrifient le paſſage, & le rendent beaucoup plus aiſé.

Je réponds à cela, que s'il eſt vrai que l'Enfant rompe les membranes en les pouſſant avec les pieds, elles ne deſcendroient pas les orifices, & ne deviendroient pas ſi groſſes qu'on les voit venir bien ſouvent aux orifices de la matrice, où elles paroiſſent pour l'ordinaire comme une veſſie de cochon, quand elle eſt bien pleine.

Si ces membranes s'ouvrent, que les eaux s'écoulent, & que la tête de l'Enfant ne ſuive pas ces eaux, c'eſt ſigne que le travail ſera laborieux & penible. Tant que la Femme vuidera des eaux, elle n'accouchera point, parce que les eaux ſortent par quelque petite ouverture, qui ſe trouve faite aux membranes. alors elles s'évacuent dans la matrice, & dans le mouvement des douleurs ces eaux s'écoulent & ſortent ainſi, juſques à ce qu'il ſe trouve que dans les membranes il n'y a que l'Enfant qui pouſſe alors vertement, & fait l'ouverture pour ſortir. C'eſt ce qui fait dire à l'Accoucheur ou à la Sage-femme, que dés que les eaux commenceront à ceſſer de couler, on eſt aſſuré que les douleurs pour l'accouchement augmenteront, & que la Femme accouchera bien-tôt

Par la nature, conſtitution & diminution des membranes on peut bien ſouvent juger du travail : car ſi elles ſont rondes, elles marquent ordinairement un travail naturel & heureux ; mais non pas toûjours, parce que quand l'Enfant preſente les feſſes ou l'épaule, elles ſont ſouvent auſſi rondes qu'elle le ſont en l'accouchement naturel. Au contraire, ſi les membranes ſont de figure longue, elles marquent un accouchement contre nature. Les Sage-femmes veulent que les membranes prennent la forme & la nature de la partie qui ſe preſente. Lorſque les membranes ſont venuës dans un état de groſſeur, ſi elles ne ſe percent point à cauſe de leur épaiſſeur on eſt obligé de les percer avec un grain de ſel, cela ſe peut faire, ſi le grain eſt aigu & tranchant, ou avec la pointe d'une épingle. Auſſi-tôt que ces eaux & ces membranes ſont venuës à un certain periode, & qu'on les perce, ou qu'elles ſe percent d'elles-mêmes, deux ou trois douleurs venant aprés a la Femme, l'Enfant ſort.

Pour

Pour revenir à nôtre Obſervation, le ſecond Enfant fut une Fille, qui étoit plus petite que le premier Enfant. Je fis la même choſe que j'avois faite à l'autre : je liai l'ombilic en deux endroits, & je le coupai entre deux ligatures. Mais comme je cherchois à délivrer la Femme du ſecond & du premier arriere-faix, je trouvai le même obſtacle que j'avois eu aux autres.

Je ſentis d'autres membranes, qui ſe gonfloient par les eaux : je perçai les membranes, & les eaux s'écoulerent, & dans ce moment le bras du troiſiéme Enfant ſe preſenta : de maniere que tournant comme j'avois fait le ſecond, je le tirai. Il étoit plus puiſſant que les deux autres, & l'ombilic plus petit.

Ces trois Enfans étant ſortis, je pris l'ombilic du premier, parce qu'il étoit le plus gros & le plus court ; & gliſſant ma main le long de cet ombilic, je la conduiſis juſques à la partie déclive du *placenta*. Je tenois ce même ombilic avec ma main gauche, & par ce moyen je ſeparai les trois arriere-faix, que je tirai en bon état, & tout entiers. Ils étoient attachez l'un à l'autre par une forte portion du *corium*, qui les envelopoit tous trois, deſquels je fis la demonſtration en preſence de Meſſieurs Lalier Biendiſant & Bricet, tous trois habiles & ſçavans Medecins.

Je leur fis remarquer, que chaque *placenta* avoit deux membranes, dans leſquelles ces trois Enfans étoient contenus.

Chaque Enfant ayant ſon *corium*. ſon *amnios* & ſes eaux ſeparées, les arriere-faix étoient attachez enſemble.

Comme j'apperçûs qu'il étoit reſté une petite portion d'une des *amnios*, je gliſſai ma main dans la matrice, où je trouvai un corps rond & dur, qui rouloit de côté & d'autre, ayant ſeulement en un endroit une petite adherance, en forme de patte d'oye, de la nature du *placenta*, laquelle je ſeparai ; mais l'ayant tirée, je reconnus que c'étoit une mole, de la groſſeur d'une groſſe boulle à jouër au mail.

Ces trois Enfans furent baptizez à Saint Louïs. Je les vis l'eſpace de quinze jours en bonne ſanté & la Mere ſe porta fort bien.

J'ai fait pluſieurs accouchemens de cette nature, dont je ſuprime le recit, pour éviter les redites.

OBSERVATION LXIII.

De l'accouchement d'un Enfant qui avoit été déchiré dans la matrice.

UN Mardy 22. jour de Decembre 1674. je fus appellé dans ruë neuve Saint Denys, pour y voir une Femme en travail d'Enfant, où la Sage-femme se trouvoit embarrassée, & où elle avoit fait venir un Chirurgien fort habile homme, qui fit tout ce qu'il pût pour l'accoucher. N'en pouvant venir à bout, & se trouvant fort fatigué, il fut obligé de de l'abandonner, comme étant un des plus fâcheux accouchemens. J'y fus appellé; je gliſſai mes doigts le long du col de la matrice, où je sentis un peu au dedans de l'orifice interne, une ouverture à passer le poing, où je trouvai les inteſtins de la Femme malade, leſquels étoient tombé dans ce trou, & en même temps ceux de l'Enfant. Cela m'arrêta tout court, & m'obligea à demander à la Sage-femme si elle avoit travaillé. Elle me repondit assez fiérement que non, & qu'elle en seroit bien fâchée.

Pour lors la Malade prenant la parole, elle me dit qu'un Chirurgien y avoit fait inutilement ce qu'il avoit pû pendant deux heures; qu'elle croyoit mourir non pas qu'elle apprehendât la mort, pourvû toute fois que son Enfant fût baptizé; & elle me pria de travailler à l'accoucher: ce que je ne pûs lui accorder, si l'on n'envoioit prier celui qui avoit travaillé, de venir pour travailler, ou être present à ce que je pourrois faire.

On l'envoia prier de venir: il ne le voulut pas faire, parce qu'il étoit las, & qu'il étoit malade, à ce qu'il disoit. Pendant ce temps-là je disposai la Malade à recevoir tous ses Sacremens. Monsieur Douté, dont la probité est connuë, & qui est un des plus habiles de la Faculté, y fut appellé. Je lui fis rapport de l'état où étoient les choses, lui faisant presenter un bras de l'Enfant, qui avoit été arraché, auquel l'Operateur avoit laissé un cordon, en forme de lacs, de même qu'à une jambe, Nous ne pouvions pas disconvenir que cet Enfant ne fût mort, & que la Femme mourroit bien-tôt. Cela fait bien voir que les lacs ne sont pas toûjours propres, & qu'il ne s'en faut servir que bien à propos.

Cette pauvre Femme me prioit toûjours instamment de tirer son Enfant, quand elle devroit mourir, afin qu'il pût étre baptizé. Monsieur

Douté me dit de travailler pour la contenter. Je ne conſeillerai jamais à Chirurgien de travailler aprés un autre, s'il n'eſt aſſuré d'un bon ſuccés, parce que l'on blâme toûjours celui qui travaille le dernier, & qu'on l'accuſe de la mort de la Malade, quoi-qu'il en ſoit innocent. Il eſt vrai que je travaillai en cette rencontre, plûtôt pour contenter la Malade, que pour la neceſſité qu'il y avoit, parce que j'avois bien reconnu le mal qui étoit fait, Mais la pauvre Femme me preſſa ſi fort, que Monſieur Douté en eut de la compaſſion, & me dit de la contenter. Pour lors, avant que de travailler, je remontrai bien à Monſieur Douté, le danger où je pouvois me mettre en l'accouchant, le priant de juger en quel état étoient les choſes, & à quoi je m'expoſois en y mettant la main. Je tirai l'Enfant, qui ſe trouva de la maniere que je l'avois dit, étant tout déchiré & éventré, parce que les inteſtins ſortoient hors les orifices de la matrice de la Malade, & je priai Monſieur Douté de les vouloir conſiderer, avant que j'y touchaſſe. Il n'ordonna aprés l'accouchement que de bonne nourriture, & pria les perſonnes qui étoient preſentes, d'avoir ſoin de lui parler de Dieu, & d'avoir un Eccleſiaſtique, pour avoir ſoin de ſon ſalut ; & aprés cela nous nous retirâmes.

L'une des plus grandes maximes que doivent avoir tous ceux ou celles qui accouchent, c'eſt d'avoir une grande douceur, & beaucoup de patience, d'attendre que les choſes ſe preparent, & d'aider par de petits remedes doux, pour adoucir & lubrifier les parties de la Femme, avec du beurre frais, ou quelque autre medicament de pareille nature, d'autant qu'ils aident les orifices à ſe relâcher & dilater. Et quand nous travaillons, nous devons conſiderer qu'il y a un Dieu, qui nous regarde dans nôtre interieur, & ne rien faire que bien à propos ; ny ne donner jamais, ny conſeiller à pas-une Femme de ſe faire des remedes, de peur de ſe provoquer leur accouchement, ſans une parfaite connoiſſance, ou ſans l'avis de quelque habile & ſçavant Medecin, ſi on en peut avoir ; & ſur tout, nous devons prier Dieu de benir nos ouvrages, & d'être à nôtre aide dans nos neceſſitez, où nous nous rencontrons ſouvent, & travailler toûjours dans un eſprit de douceur & de charité.

OBSERVATION LXIV.

De l'accouchement d'un Enfant qui presentoit l'hypocondre.

UN Mardi 20. jour du mois d'Aouſt 1675. je fus appellé au Faux-bourg Saint Antoine, en la ruë de Charenton, pour accoucher la femme d'un Serrurier. L'Enfant preſentoit l'hypocondre gauche : il étoit ſi gros & ſi monſtrueux, que je le crûs hydropique, comme il étoit en effet. La Femme étoit d'une mauvaiſe conſtitution ; & aprés l'avoir examinée, j'introduiſis mes doigts en la maniere accoûtumée. Je joignis les pieds, je les dégageai, & les tirai dehors juſques aux feſſes. J'apperçûs que l'urine s'évacuoit en abondance par l'urethre de l'Enfant.

J'obſervai avec de la chandelle, pour en avoir plus de certitude, & je priai la Sage-femme de le vouloir bien conſiderer, & d'y faire reflexion, parce qu'elle étoit ancienne & habile dans ſa profeſſion. Je lui dis que cela venoit de la compreſſion qui ſe faiſoit par les orifices de la matrice, aux parties de l'Enfant, qui ſe trouva étre une Fille.

Cette urine coula un eſpace de temps, ſans diſcontinuër, claire comme de l'eau de roche : mais comme j'apprehendois que l'Enfant ne fût ſuffoqué, en cas qu'il eût vie, je pris un linge, avec lequel j'envelopai la jambe, qui étoit déja ſortie, laiſſant l'autre qui ſe trouvoit couchée ſur le ventre de l'Enfant ; & je tirai ainſi cet Enfant, auquel je ne remarquai aucune marque de vie. Elle pouvoit avoir ſept mois, ou environ ; & comme cet Enfant étoit tendrelet, l'articulation du genou s'étoit relâchée en le tirant. Que ſi je n'y euſſe bien pris garde, la jambe ſe ſeroit ſeparée de la cuiſſe, & me ſeroit demeurée dans la main, à cauſe qu'il faloit tirer avec force, parce que cet Enfant avoit le ventre fort enflé.

Ce qui fit dire à la Sage-femme qu'elle n'avoit jamais vû un accouchement ſi délicat, ny ſi conſiderable. Je délivrai la Malade d'un arriere-faix, qui ſe trouva tout pourri ; & nonobſtant tout cela, elle ſe porta bien, & releva en parfaite ſanté.

OBSERVATION LXV.

De l'extraction de deux arriere-faix, joints enſemble.

UN Mecredi 14. jour du mois de Septembre 1675. je fus appellé pour accoucher une pauvre Femme de deux Enfans, l'un maſle, & l'autre femelle.

Le premier preſentoit la main, à la faveur de laquelle je gliſſai mes doigts le long du bras de l'Enfant : étant à l'épaule, je les gliſſai le long du corps, juſqu'à ce que j'euſſe un pied, que je tirai, & j'ondoiai l'Enfant ſous condition. J'envelopai la jambe avec un linge, je la tirai dehors en la maniere que j'ai déja dite : enſuite je portai ma main pour délivrer la Femme ; mais je ſentis d'autres membranes avec des eaux : je les perçai, & l'Enfant étant venu comme le premier, j'y fis la même choſe.

Ces deux Enfans étoient d'une même ſtructure. Je pris le premier ombilic, qui étoit celui de la Fille : mais le voulant tirer, j'y trouvai de la reſiſtance. Alors je gliſſai mes doigts & la main, que j'introduiſis dans la matrice, en la partie déclive de l'arriere-faix, qui ſe ſepara ſans peine, & gliſſa ſur ma main ; je n'eus pas plus de difficulté à l'autre : de maniere que la Femme fut heureuſement accouchée d'une fille & d'un garçon.

Alors je conſiderai les deux arriere-faix. Ils étoient joints enſemble par une forte membrane : il y avoit entre les deux arriere-faix une diſtance ou ſeparation de quatre travers de doigt, & chacun de ces arriere-faix avoit ſes membranes bien ſeparées les unes des autres.

Je les diſtinguai, pour m'éclaircir encore, de l'erreur de l'Auteur, dont nous avons parlé cy-devant.

OBSERVATION LXVI.

De l'accouchement d'un Enfant qui preſentoit la face.

UN Mardy 7. jour du mois de Mars 1676. je fus appellé dans la ruë Baillet, pour y accoucher une Femme, que je trouvai couchée ſur le dos, devant un feu, où la Sage-femme la tenoit toute découverte. Cela me fit lui demander où étoit la pudeur qu'elle devoit avoir, & pour-

quoi elle tenoit cette Femme ainſi découverte. D'abord à la vûë, l'ouverture de l'orifice externe reſſembloit à un maſque, parce qu'on voioit la face d'un Enfant, bornée de tous côtez par les levres exterieures de parties de la Femme.

Le front étoit ſitué ſur la fourchette proche de l'*anus*, & les yeux de l'Enfant étoient effroyables.

Aprés avoir vû les parties, je te preſentai encore plus fortement à la Sage-femme, qu'il faloit agir avec plus de prudence qu'elle n'avoit fait, & qu'on ne ſçauroit avoir aſſez de retenuë dans tous les accouchemens.

Elle s'excuſa, en me diſant qu'elle avoit été ſurpriſe, voyant la diſpoſition de cet accouchement; qu'elle avoit crû que c'étoit un monſtre, & qu'elle n'avoit jamais rien vû d'approchant,

Je pris du beurre, j'en frotai mes doigts, je les gliſſai entre les levres des parties de la Femme, & le front & les jouës de l'Enfant, tâchant à dilater autant qu'il me fut poſſible; j'en fis de même à la partie ſuperieure: mais tout cela ne produiſoit rien. C'eſt pourquoi je portai mes doigts entre le front de l'Enfant, & la fourchette ſur l'*anus* de la Mere; laquelle ſentant la compreſſion que je faiſois avec mes doigts, fit un ſi grand effort, que la tête ſortit tout d'un coup. Je tirai le reſte du corps, en prenant la tête par les parties laterales, & en mettant ma main à plat ſur les oreilles, pour le tirer. L'ayant mis dehors, j'étuvai la face de l'Enfant avec du vin un peu chaud, laquelle ſe remit en ſon premier état, quoiqu'elle fût toute noire.

J'ai accouché pluſieurs Femmes, dont les Enfans venoient la face de travers, & cependant toûjours heureuſement, d'où il s'enſuit que quand le viſage ſe preſente le premier, il ne faut rien violenter, parce qu'il n'en arrive jamais rien de fâcheux ny à la Mere ny à l'Enfant, ainſi que nous avons déja dit.

OBSERVATION LXVII.

De l'accouchement d'une Femme qui avoit une tumeur dans le bas ventre.

UN Vendredy 26. jour du mois d'Octobre 1678. je fus appellé pour voir la Femme d'un Maître Corroyeur, qui demeuroit dans la ruë Maubué.

Elle avoit une tumeur dans le bas ventre, en la partie hypogaſtrique, vers la region de la matrice. Cette tumeur étoit de la grandeur & groſſeur d'une boule, laquelle preſſant ſur le *ſphincter* de la veſſie, cauſoit une ſuppreſſion d'urine : ce qui nous obligea de conſulter Monſieur Biendiſant, Docteur de la Faculté, qui lui ordonna pluſieurs remedes, entre autres la ſonde, que j'introduiſis dans la veſſie avec heureux ſuccés. Je la ſondai pluſieurs fois avec beaucoup de peine, tant à cauſe qu'elle y repugnoit, que parce que la tumeur faiſoit beaucoup de reſiſtance.

Un jour m'ayant refuſé d'étre ſondée, l'abondance de l'urine lui cauſa une ſi grande tenſion à la veſſie que quand elle fut obligée d'étre ſondée, & qu'elle ne pût plus ſupporter la douleur que l'urine lui cauſoit, il me fut impoſſible d'introduire la ſonde ; ce qui m'obligea de lui faire des fomentations émolientes ſur le ventre, avec les mauves, guimauves, violiers pariétaire & graine de lin. Cela ayant relâché les parties, je n'eus point de peine à introduire la ſonde à l'aide de laquelle je fis ſortir une quantité conſiderable d'urine, ce qui donna du relâche à ſes douleurs pour quelque temps. Mais le mal s'opiniâtrant dans la ſuite elle nous laiſſa là, & prit des remedes qu'une Sage-femme lui propoſa, laquelle la purgea pendant trois ſemaines. Comme la Malade ne fut pas plus ſoulagée des remedes de cette Sage-femme, que des nôtres, elle en prit une autre, qui lui fit prendre une quantité prodigieuſe de medicamens, qui ne lui furent pas plus ſalutaire. Aprés cela elle prit un Medecin, qui lui fit uſer de certaines potions qu'il faiſoit & qu'il lui portoit lui-même. Ces potions la purgerent beaucoup ; & ce qu'elle vuidoit, étoit de couleur fort noire, comme de la poix.

Nonobſtant tout cela, la tumeur demeura toûjours au même état & au même endroit. On l'empoignoit à pleines mains, quoi-que la Femme fût groſſe de quatre mois ou environ. Aprés ce temps-la cette tumeur ne parut plus ; mais la Malade ſentoit une peſanteur & une grande douleur en la region des reins.

Au ſeptiéme mois de ſa groſſeſſe elle perdit beaucoup de ſang, par pluſieurs fois ; & de ſa propre confeſſion, & de celle de ſon Mary, elle en vuidoit environ deux livres à la fois,

Au huitiéme mois le 25. jour d'Octobre de la même année 1678. elle fut affligée d'une autre perte de ſang fort conſiderable. Il y eut une Sage-femme appellée, qui l'ayant viſitée, jugea qu'elle n'étoit pas en état

d'accoucher. Son Medecin lui ordonna une petite saignée pour le lendemain, mais la nuit du 25. au 26 on appella derechef la Sage-femme, qui la trouva au même état qu'elle l'avoit quittée.

Comme elle la vit tres-foible, elle envoia prier Monsieur Biendisant, qui eut la charité de quitter son lit pour y aller. Il jugea que la saignée étoit necessaire : mais ses forces diminuerent tellement, qu'elle mourut quelques heures aprés, à cause des grumeaux de sang qu'elle vuidoit.

Aprés sa mort on lui fit la section cesarienne, & on tira un Enfant mâle, qui n'avoit nulle marque de vie. On trouva encore dans la matrice une masse de chair, qu'on examina fort exactement ; & on observa qu'elle étoit attachée par de forts ligamens à la partie anterieure de la matrice, & envelopée d'une forte membrane, en forme de *kiste*, qui separoit cette masse de chair. Elle pesoit une livre ; & il y avoit une portion du *placenta* de l'Enfant, qui étoit attachée à cette membrane de la matrice, laquelle couvroit cette mole.

Le *placenta* s'y trouva fort adherant, & on fut obligé de l'arracher, pour le separer du corps de la matrice, ou de sa membrane interne. Nous ouvrîmes cette mole, qui ressembloit en couleur, à la chair d'une rouëlle de veau, sans aucun sang, qu'une couleur de chair.

OBSERVATION LXVIII.

De l'accouchement d'un Enfant dont le bras sortoit en toute sa longeur.

UN Vendredy 17. jour du mois de Juin 1678. je fus appellé sur les dix heures du matin, dans la ruë de Berry, au Marais, chez un Menuisier, pour accoucher une Demoiselle que la Sage-femme ne pouvoit accoucher. Elle avoit plusieurs fois repoussé le bras qui se presentoit, & qui sortoit hors des parties de la Femme de toute sa longeur.

Il étoit fort gonflé & tumefié à cause du long temps qu'il y avoit qu'il étoit dehors, soit par les efforts de la Sage-femme, en voulant le remettre ; ou par la compression des orifices en sa partie superieure, l'entrée étant fort resserrée.

Je fis tous mes efforts pour repousser ce bras dans la matrice ; mais il me fut impossible : ce qui me fit prendre le parti de le laisser là, & de glisser ma main tout le long de ce bras, afin que dilatant avec mes doigts les

les orifices je le coulaſſe dans le corps de la matrice; Cependant je tenois ma main gauche appliquée ſur le ventre de la Femme pour la tenir en état, afin de pouvoir introduire ma droite plus ſeurement & plus facilement, & l'ayant introduite, j'obſervai toutes les parties de l'Enfant.

La premiere que je ſentis, fut le col, & enſuite la téte, qui étoit couchée lateralement ſur le *rectum* de la Mere; puis je coulai ma main plus loin du corps de l'Enfant, que je ſentis en double, ſon ventre tourné vers le fond de la matrice, dont il regardoit la partie anterieure; les genoux pliez les jambes ſous la tête. Le bras gauche croiſoit ſur les jambes Si j'avois voulu avoir ce genou, il ſeroit venu bien vîte; mais je le laiſſai là, pour prendre la premiere jambe, qui ſe trouvoit un peu dégagée des membranes de l'arriere-faix. Il falut avec beaucoup de peine que je le dévelopaſſe, & que je le tiraſſe, quoiqu'il y eut dans mon chemin deux obſtacles, qui pouvoient empécher la ſortie.

Le premier étoit la tête, laquelle étoit en travers, qu'il faloit détourner pour donner paſſage au pied. Le ſecond étoit le bras, qu'il faloit ſemblement ôter du paſſage.

Outre toutes ces difficultez, il m'arriva un accident qui me fit quitter la partie que je tenois: c'étoit un engourdiſſement de toute ma main main, qui étoit ſi grand, que je ne pouvois la mouvoir; mais il ne dura pas.

Je pris donc le pied qui s'étoit retiré du lieu où je l'avois amené; ce qui ne s'étoit pas fait ſans beaucoup de peine, dautant qu'il étoit entre la tête & col de l'Enfant, derriere l'épaule. Je l'amenai à l'orifice interne, parce qu'il gliſſoit dans ma main, comme feroit une anguille vivante, & retournoit toûjours par où il étoit venu.

Aprés qu'il m'eut échappé pluſieurs fois, je pris un linge bien delié, que je mis au bout de mes doigts; & j'empoignai ainſi ce pied & le tirai avec force, quoique j'entendiſſe craquer les jointures de ce pauvre Enfant, comme ſi toutes ſes parties ſe fuſſent rompuës. Cela me donnoit de l'inquiétude; mais il faloit le faire, ou laiſſer mourir la Malade, que l'on doit toûjours préferablement ſecourir, quand l'Enfant eſt ondoié. Dans cet inſtant la Femme pouſſant de toutes ſes forces contre moy, il ſe fit un ſi grand effort de part & d'autre, que la cuiſſe de l'Enfant ſortant, le bras rentra & l'*anus* parut. Alors je gliſſai mes doigts dans l'aine droite: mais comme j'apprehendois, que la cuiſſe qui étoit encore de-

dans, ne vint à ſe rompre, je coulai mes doigts le long de cette cuiſſe, pour voir ſi l'autre jambe viendroit; & la ſentant couchée ſur le ventre de l'Enfant, je tirai cette jambe.

J'avouë qu'il faut avoir une étrange reſolution pour tirer de cette ſorte; mais on ne ſçauroit faire autrement dans ces travaux négligez & affaiſſez, par la négligence des Sages-femmes qui ſont ignorantes dans leur art, quand la Mere & l'Enfant ſont en danger de perdre la vie.

Les deux jambes étant dehors, je tirai l'Enfant juſqu'aux épaules: ce ce que je ne pûs faire ſans me fatiguer beaucoup le corps & l'eſprit, pour en ſortir à mon honneur.

La tête de l'Enfant ſortit aprés tout d'un coup, lorſque je tirois cet Enfant, avec l'arriere-faix, qui ſe trouva fort déchiré & alteré, étant d'une couleur verdâtre tirant ſur le brun.

L'ombilic étoit auſſi flêtri & alteré; mais l'Enfant étoit vivant, & d'une couleur fort naturelle, quoi-qu'il eût ſouffert toutes les peines que nous avons dites: il vêcut encore plus d'une demie heure aprés l'accouchement. Cette mort pouvoit provenir du mauvais ſuc dont il avoit été nourri dans la matrice, l'arriere-faix ſe trouvant ainſi corrompu.

Dés que j'eus accouché & délivré la Malade, je lui donnai à prendre une once d'huile d'amendes douces, deux onces de ſirop de capillaire, & le jus de trois oranges aigres. C'eſt un remede fort propre aux nouvelles Accouchées; mais il ne leur faut pas donner aucune nourriture que deux heures aprés l'avoir pris, de crainte de quelque vomiſſement, qui pourroit cauſer un relâchement des ligamens de la matrice.

Je viſitai le lendemain la Malade, que ie trouvai ſans fiévre. Je lui ordonnai un lavement fait d'une décoction de laituës, mauves, guimauves, parietaire, ſon & violiers, de chacun une poignée, que je fis bouïllir dans de l'eau. dans une livre d'icelle je fis diſſoudre trois onces de miel de nenuphar. La Malade ſe porta fort bien, quoi-qu'elle fût agée de quarante ans, ſans avoir aucune incommodité dans tout le cours de ſa couche; la faiſant bien nourrir, & lui faiſant donner deux lavemens par jour, comme celui que j'ai écrit cy-deſſus, y adjoûtant ſeulement une once d'huile de noix tirée ſans feu.

OBSERVATION LXIX.

De l'accouchement d'une Femme qui avoit une grande perte de ſang.

LE 11. de Janvier 1679. je fus appellé environ les quatre heures du matin, pour accoucher une Demoiſelle, qui demeuroit dans la ruë Gervais Laurent, au bout du Pont Nôtre-Dame, Paroiſſe Sainte Croix de la Cité.

Cette Demoiſelle ſe trouvoit enceinte de huit mois ou environ, & ſouffroit une grande perte de ſang, depuis dix à douze jours. Aprés avoir conſideré l'état pitoiable, où je la voiois, je graiſſai mes doigts; & la touchai & la touchant, je ſentis le vagina & les orifices de la matrice pleins de grumeaux de ſang: cela ne l'empêchoit pas d'en prendre beaucoup. Alors je les évacuai, & je gliſſai mes doigts, plus avant, où je ſentis l'orifice interne ouvert à paſſer trois doigt, fort mollet, tendre & delié; & introduiſant, le doigt, je ſentis l'arriere-faix, qui ſe preſentoit, & qui étoit fort adherant, & attaché à l'orifice de la matrice de toutes parts ce qui cauſoit cette grande perte de ſang. Cela me donna ſujet de craindre beaucoup, tant pour la Malade, que pour ſon Enfant, la trouvant tres-foible, à cauſe de l'abondance du ſang qu'elle avoit perdu.

Alors je priai le Mari d'appeller quelque habile Medecin. Monſieur Biendiſant y fut apellé, qui ne la jugea pas en état de lui faire de grands remedes: il lui ordonna ſeulement une potion cordiale, faite avec eau de plantin & de pourpier, de chacune trois onces, une demie dragme de confection d'hyacinthe ſans muſc, vingt grains de perles preparées, avec une once & demie de ſirop de grenade. Cela arrêta le perte pour un peu de temps, mais ſeulement de telle ſorte, qu'elle ne vint pas en ſi grande abondance. Et comme la foibleſſe augmentoit, il fut conclu qu'il faloit l'accoucher, quoi-qu'elle fût en grand danger.

Nous fimes nôtre pronoſtic auparavant de l'entreprendre, que c'étoit une Femme morte, ſi on ne l'accouchoit, & qu'elle pouvoit auſſi demeurer dans le travail à cauſe de ſa grande foibleſſe. Aprés cela je pris du beurre, & j'en frotai mes doigts, pendant qu'on mettoit la Malade en ſituation. On la remuoit comme un corps mort, n'ayant ny force ny connoiſſance. Lorſqu'elle fut ſituée je portai ma main à l'orifice

interne, où ſentis l'arriere-faix adherant, comme je l'avois rapporté à Monſieur Biendiſant.

Je ſeparai tout doucement cet arriere-faix, & je le tirai dehors; enenſuite je gliſſai ma main dans la matrice.

La premiere partie qui ſe preſenta, fut l'ombilic, que je ſuivis juſques au ventre, aprés lequel je ſuivis la cuiſſe juſque, à la jambe & au pied, que je tirai à l'orifice externe de la matrice, ſur lequel je jettai de l'eau, pour ondoier l'Enfant ſous condition. Lorſque je tirois ce pied, l'autre venoit & enſuite tout le reſte du corps, de la maniere que nous l'avons expliqué aux Obſervations precedentes. Cet Enfant ſortit en vie. Monſieur le Curé de Sainte Croix, qui étoit dans laChambre, en eut beaucoup de joie, daurant qu'il le croioit mort, & il le baptiza, ayant auparavant adminiſtré à la Malade tous les Sacremens, avant que nous euſſions rien entrepris.

La Femme ayant été accouchée & délivrée, elle revint un peu de ſa grande foibleſſe.

Monſieur Biendiſant lui ordonna une potion cordiale, differente de la premiere, avec les eaux de chicorée & de bugloſe, de chacune trois onces, demie dragme de confection d'hyacinthe ſans muſc, un ſcrupule de perles préparées, & une once de ſirop de capillaire, & deux heures aprés un demi bouillon, à cauſe de la grande diſſipation des eſprits, cauſée par la perte de ſang qu'elle avoit euë.

Le lendemain la Malade ſe porta mieux. On lui ordonna un lavement d'une décoction rafraichiſſante, avec trois onces de miel de nenuphar, à cauſe de la fiévre qui étoit ſurvenuë.

Le ſecond jour les vuidanges s'arrêterent: mais ayant reïteré la même potion, elles recommencerent à couler. Son ventre étoit fort tendu & fort enflé: elle ſentoit une douleur aux lombes, dont elle ſe plaignoit avant même que d'étre accouchée. Elle avoit auſſi une grande douleur de tête, (maladie annexée aux pertes de ſang) laquelle douleur perſevera aprés ſa couche, avec une fiévre continuë, & des redoublemens tous les ſoirs; & outre cela elle avoit une diarrhée bilieuſe, qui la tourmenroit extrémement, qui provenoit de l'acrimonie de ſon lait. On lui ordorna des lavemens doux, compoſez de ſeules décoctions d'herbes émolientes, avec la graine de lin, Tout cela ſe termina heureuſement, & elle ſe porta fort bien.

Il faut pourtant dire que trois semaines aprés sa couche, il lui survint un accident, causé par une fluxion, qui se jetta sur l'un de ses yeux, dont elle n'a plus vû depuis, quoi-que l'on y ait fait tout ce que l'on peut, tant nous, que les Oculistes, sans pouvoir empêcher qu'elle ne perdît cet œil, quelques remedes qu'on lui ait pû faire.

J'en attribuai la cause à une pituite acre & bilieuse, dont les veines sont pour l'ordinaire remplies, aprés ces grandes pertes de sang; de même que de grandes douleurs de tête, se trouvant fort échauffée à cause de ces évacuations, ou des inquiétudes d'esprit, qu'une Femme a par les apprehensions de la mort, dont elle se voit proche dans de pareils symptomes.

OBSERVATION LXX.

De l'accouchement de deux gemelles, dont l'une presentoit la fesse, & l'autre l'orbite.

UN Mardi 19. jour du mois de Decembre 1679. je fus appellé dans la ruë Saint Mederic, pour voir la Femme du Resident d'un des plus grands Princes d'Allemagne, grand homme de bien, d'honneur & de vertu, qui a acquis par son merite l'amitié de son Prince, tant dans l'Italie, que dans d'autres Royaumes, où il a esté dans la qualité qu'il a en France.

Je le trouvai auprés de Madame sa Femme. Je lui fis mon compliment de ce qu'il me faisoit l'honneur de me vouloir confier ce qu'il avoit de plus cher. Il le reçût fort agreablement, me disant qu'il étoit ravi que Madame fût entre mes mains. Alors je demandai à Madame quelle douleur elle sentoit. Elle me dit qu'elle en sentoit de bien grandes, & qu'elle n'en avoit jamais senti de pareilles, à cause que c'étoit son premier accouchement, & qu'il y avoit douze heures qu'elle souffroit de cruelles douleurs; & qu'on l'avoit saignée du bras. Je la priai de souffrir qu'on reiterât la saignée: ce qui étant fait, je graissai mon doigt avec du beurre, & je la touchai, où je sentis que les membranes des eaux étoient percées, & les eaux écoulées; & je reconnus le travail étre fort embarrassé, ne pouvant encore distinctement le reconnoitre. Je priai la Sage-femme, qui est une des plus prudentes que je connoisse, de lui donner un lavement, composé d'une chopine de bouillon, dans

lequel elle diſſoudroit trois onces de miel de nenuphar & deux onces d'huile d'amendes douces ; ce qui fut fait, & la Malade paſſa enſuite la nuit avec de grandes douleurs, quoi-que ce lavement les eût un peu diminuées. Ayant encore eſté auprés d'elle juſques ſur les ſix heures du matin, je la touchai derechef. Alors je reconnus le travail, en ſentant au bout de mon doigt une des feſſes de l'Enfant en la partie laterale & droite du vagina & de l'orifice interne,& une orbite du côté gauche ; & prévoyant la difficulté que je trouverois, je pris le parti de repouſſer la tête, dans la remiſſion de la douleur ; & alors la tête ſe retirant un peu, je trouvai le moyen de dégager la jambe que j'amenai dehors. Ayant ondoyé l'Enfant, j'envelopai cette jambe d'un linge, & je la tirai ; puis l'autre cuiſſe ſe trouvant couchée ſur le ventre, je tirai cet Enfant, en la maniere expliquée dans mes autres Obſervations. Aprés cela je tirai l'ombilic, & l'arriere-faix le ſuivit : mais ayant ſenti qu'une partie de l'*amnios* étoit reſtée dans le vagina, & allant la chercher, je ſentis la téte d'un autre Enfant, qui étoit celui qui avoit preſente l'orbite;& cet Enfant vint naturellement, & aprés lui l'autre arriere-faix.

Je délivrai la Mere heureuſemeut de deux belles filles, & de arriere-faix, ſans qu'elle en fut incommodée ; & elle s'eſt bien portée, l'ayant traitée comme mes autres Accouchées, avec de petits lavemens doux. Je la faiſois étuver avec de la décoction d'orge & de cerfeuil, quoiqu'elle ne fût ny meurtrie ny écorchée, & que ce fut un travail des plus fâcheux, & un premier enfantement, en une Dame tres-delicate. Ces deux Demoiſelles ſont encore en parfaite ſanté.

OBSERVATION LXXI.

De l'accouchement d'un Enfant, dont le bras droit étoit hors de la matrice.

UN Vendredy 16. jour du mois de Fevrier 1680. je fus appellé pour accoucher une Femme à l'entrée de la ruë de la Tannerie, du côté du Pont Nôtre-Dame.

C'étoit une jeune Femme, groſſe de ſon premier Enfant : elle étoit d'une belle taille fort petite, & d'un temperament mélancolique. Etant entré dans ſa chambre, & voulant obſerver ſon travail, je lui demandai s'il y avoit long-temps qu'elle ſentoit des douleurs pour accoucher. Elle

me fit réponſe que ouy. & plus que je n'aurois ſouhaité. Je portai mon doigt aux orifices de la matrice; en la touchant je ſentis l'Enfant, qui preſentoit l'ombilic en double, de la longeur d'environ un pied.

Je l'examinai, pour reconnoître ſi je ſentirois le battement des arteres ombilicales de l'Enfant; je le trouvai tout froid, & ſans aucune pulſation: ce qui me fit prendre la reſolution d'accoucher cette Femme. Comme c'eſt un travail des plus fâcheux, quoi-que j'en aye déja parlé dans mes autres Obſervations, je ſuis bien aiſe d'écrire encore celui ci, pour faire connoître à ceux qui en feront la lecture, que cette maniere de travailler en cet accouchement, eſt plus facile pour celui qui opere, & pour la Femme qui ſouffre.

On obſervera, aprés que j'eus connu la nature du travail, je frotai mes main de beurre, & enſuite ſans m'amuſer à repouſſer le bras, je gliſſai ma main le long d'icelui, dans les parties de la Malade, ou ie ſentis l'épaule, que ie ne pûs repouſſer.

Aprés ie gliſſai mes doigts le long du corps de l'Enfant, que ie ſentis de travers, ayant la tête en la partie droite de la matrice, & au deſſous de cette tête ie ſentis l'autre bras.

Mais comme ce n'étoit pas la partie que ie ſouhaitois de trouver, ie la laiſſai, gliſſant ma main vers la partie laterale de la tête de l'Enfant. Je ſentis l'arriere-faix dans le fond de la matrice, je n'y touchai point, mais cherchant les pieds, je trouvai un des genoux de l'Enfant, enveloppé ou couvert des membranes de l'arriere-faix. Je le détournai & alors ie ſentis la iambe que ie dégageai, en prenant le pied avec un linge. Aprés avoir ſeparé les levres des parties, ie pouſſai de ma main gauche le bras de l'Enfant, pendant que de ma main droite ie tirois le pied, qui eſt une peine dont on eſt exempt, lorſque l'Enfant eſt vivant, parce qu'en tirant le pied, l'Enfant s'aidant, le bras rentre de ſoi-même, ce que celui cy fit, quoique mort: ie tirai le pied dehors, que i'envelopai d'un autre linge blanc & ſec, parce que le *meconium* venoit en abondance; & par ce moyen ie tirai l'Enfant, que ie reconnus étre une Fille, laquelle n'avoit aucune partie mutilée, & que ie trouvai morte.

Je délivrai la Femme d'un arriere-faix, ayant l'ombilic de plus d'une aune de long. Cette Femme s'eſt bien portée depuis. Il faut avoir ſoin, lorſqu'on délivre la Femme, de la prier de ne pas s'efforcer, parce-qu'elle empêcheroit la main d'agir, lorſqu'on la voudroit introduire &

tourner dans la matrice ; même d'empêcher le bruit de ceux qui assistent, sur tout lorsqu'il y a des Femmes, parce que cela incommode celui qui opere : car ayant l'esprit tranquille, il en opere plus doucement, & avec moins de douleur ; & par ce moyen il n'arrive jamais aucun accident. Je dis ceci pour l'avoir pratiqué plusieurs fois, comme on le peut remarquer dans mes Observations : & sur tout qu'on n'aille pas auprés de la Femme avec des senteurs, parce que cela leur fait de terribles ravages.

Je priai la Femme que je venois d'accoucher, de se conserver, de ne parler que le moins qu'elle pourroit, & de ne prendre que de petits remedes doux & benins. Comme elle étoit pauvre, on ne pouvoit pas lui faire les remedes qu'on feroit à d'autres : je l'assistai autant qu'il me fut possible. Elle se porta tres-bien, comme elle fait encore.

OBSERVATION LXXII.

De l'accouchement d'un Enfant, dont les vertebres du dos étoient toutes ployées.

UN Jeudi 16. jour du mois de Fevrier 1681. je fus appellé environ quatre heures du matin, pour accoucher une Dame, ruë neuve Saint Mederic. J'y trouvai une Sage-femme, qui me dit que le travail étoit fâcheux : je la priai de mettre la Malade en situation, c'est à dire, en travers sur son lit ; ce qu'ayant fait, je graissai mes doigts avec du beurre & je touchai la Malade, afin de reconnoître la nature du travail, que je connus être tres-difficile. Je glissai mes doigts dans les orifices tant externes qu'internes de la matrice, que je separai tout doucement. Je glissai mon doigt *index* dans le vagina ; & sentant l'orifice interne dilaté, je poussai plus avant dans le fond de la matrice, afin de mieux reconnoître la nature du travail. Ayant reconnu la situation de l'Enfant, je touchai les vertebres du dos de l'Enfant tout ployé, comme une pelote, ayant les deux cuisses sur le *sternum*, & les deux jambes une de chaque côté du col de cet Enfant : la tête se trouvoit au fond de la matrice, la face régardoit la partie anterieure, & les pieds la posterieure.

L'arriere-faix étoit attaché à la partie laterale ; l'ombilic passoit entre les deux fesses. Je ne remarquai aucun signe de vie à l'Enfant : je le tirai par les pieds, en prenant le premier que je sentis, comme étant le plus

plus proche. Mais la matrice ſe trouvoit ſi fort reſſerrée parce que les eaux étoient écoulées, que je penſai n'en venir jamais à bout, ny pouvoir repouſſer le corps de l'Enfant : ce qui m'obligea de gliſſer ma main par deſſous le corps de l'Enfant, où je ſentis le pied, dont je ne pouvois toucher que les orteils. Avançant ma main, je pris avec mes doigts le talon de l'Enfant ; & l'ayant ainſi empoigné, je le tirai à moi, en l'amenant à l'orifice externe de la matrice : je demandai de l'eau, quoi-que je n'euſſe point ſenti aucune marque de vie à cet Enfant, pour l'ondoier ſous condition, avec une bonne intention de le baptizer s'il avoit de vie ; ce qui ayant fait, je tirai plus avant ce pied en le conduiſant dehors, & je l'envelopai d'un linge, avec lequel je le tirai fortement à moi, ſi-bien que la cuiſſe ayant ſuivi, l'autre pied vint au paſſage. Je les envelopai tous deux enſemble avec le même linge : je tirai le corps de l'Enfant juſqu'aux aiſſelles, où je dégageai les bras l'un aprés l'autre. Pour lors je mis ma main ſur la poitrine de l'Enfant, & la droite ſur la nuque du col. Les jambes & les cuiſſes étant ſorties, l'ombilic ſe trouva entre les deux feſſes, bandé comme une corde de lut, le long de l'épine.

Je repouſſai tant ſoit peu le corps de l'Enfant, qui me donna lieu de plier une de ſes jambes, pour dégager l'ombilic, parce qu'il auroit pû ſe rompre ; & ſi l'Enfant avoit été vivant, cette ruption l'auroit pû priver de la vie par la diſſipation des eſprits, qui ſe ſeroit faite par la perte du ſang qui en ſeroit ſorti.

Ayant tiré l'Enfant, hors de la matrice, je ne reconnus aucune marque de vie : je tirai l'arriere-faix, en le tirant à moi par l'ombilic ; & la Femme releva en parfaite ſanté, par la grace de Dieu, n'ayant eu aucun autre ſymptome, que le ventre un peu douloureux, ſur lequel je fis mettre des fomentations faites avec camomille, melilot, abſinthe, matricaire & graine de lin, le tout bouïlli dans de l'eau, & appliquées ſur la partie douloureuſe, en forme de petits matelas ; & dés que celui qui étoit ſur le ventre, ſe refroidiſſoit, on le changeoit : ce qui nous fut tres-ſalutaire pour la ſanté de la Malade.

OBSERVATION LXXIII.

De l'accouchement d'un Enfant, qui presentoit la partie posterieure & superieure de la tête.

UN Mecredy 23. jour du mois d'Avril 1681. je fus appellé pour accoucher une Demoiselle, qui demeuroit dans la ruë de l'Empereur devant la Trinité ; & ayant trouvé la Malade dans son lit, & l'ayant éxaminée, je sentis que l'Enfant presentoit la partie posterieure & superieure de la tête ; & aprés l'avoir touchée, je reconnus qu'elle perdoit beaucoup de sang mélangé avec de l'eau, & je trouuai que cette Demoiselle étoit en travail, par la dilatation qu'il y avoit à l'orifice interne de la matrice, & par les douleurs qu'elle sentoit : ce que je connus en introduisant mon doigt, avec lequel je considerai exactement cet orifice, que je ne sentois pas avoir plus d'épaisseur qu'une ligne ou environ, & fort tendu ; ce que je jugeai étre assez extraordinaire. Cela m'obligea à l'éxaminer plus particulierement dans toute sa circonference, observant souvent cet orifice avec mon doigt, que ie sentis s'entrouvrir, comme si on déchiroit une feuille de parchemin qui seroit mouïllée, & qui auroit été percée peu à la fois ; & les douleurs augmentant à la Malade, cet orifice s'épaissit, lorsqu'il se dilata en rondeur d'un écu blanc, & vint de sa même épaisseur. Mais les douleurs étant plus grandes, (les membranes des eaux qui se presentent les premieres, sont les parties de l'accouchement qui sortent les dernieres, aprés l'Enfant & l'arriere-faix) les membranes poussées par les eaux vers l'orifice, l'entrouvrirent, & se firent passage, iettant toûiours des glaires sanglantes & limoneuses.

L'Enfant ne s'aidoit point, & la Mere m'avoit dit ne l'avoir pas senti remuer il y avoit plus de huit iours.

Alors ie fis mon pronostic, que l'Enfant étoit mort, & en effet la pauvre Malade souffrit beaucoup, n'étant gueres plus aidée de ses propres forces, que de celles de l'Enfant, parce qu'il y avoit long-temps qu'elle étoit malade.

La tête de l'Enfant sortit toute limonneuse, de couleur de verd de marais ; & cette tête étant dehors, ie voulus la tirer : ce qui ne se fit pas sans peine, parce que les épaules tenoient à l'orifice, & l'Enfant étoit

si pourri, que tout l'épiderme du col & de la face se separerent du cuir; ce qui me faisoit peine, parce que i'avois peur que la tête ne se separât de son corps.

Je la tirai & tout le reste, quoi-que l'Enfant fût tout livide, & tout le ventre plein d'eau, & tout écorché, & l'ombilic tout pourri. L'arriere-faix se trouvoit fort adherant & si attaché que ie fus obligé de le separer avec mes doigts, du corps de la matrice. Je le tirai fort entier avec ses membranes, de la même couleur que i'ai dit cy-dessus.

La Malade voiant tout cela, me dit n'être grosse que de huit mois & demi, mais ma curiosité me portant de lui demander en quel temps elle croioit avoir conçû elle me dit que c'étoit environ le 28. du mois d'Aoust, le 14. de cette lune, & elle accoucha le 25. du mois d'Avril, qui étoit le 16. de la lune; & par là selon la calcul elle est accouchée dans la neuviéme lune, comme i'ai remarqué en plusieurs, & entre autres à une Dame qui avoit été griévement malade, n'ayant pas eu habitude avec son Mari pendant la longueur de sa maladie, aprés laquelle elle fut à la campagne pour prendre l'air, & pour se fortifier, où elle demeura quelque temps, pendant lequel elle eut ses purgations. Son Mary coucha avec elle le 28. de la lune de Juillet 1680. & ie l'ai accouchée le 29. de la lune de Mars 1681. Cela ne se confirme pas en cette Dame icy seulement, parce que i'en ai vû plusieurs accoucher à huit mois faits, & un iour dans le neuf: ce qui me fait croire ce qui m'a été confirmé par beaucoup de Femmes, qui m'ont dit l'avoir tres-bien remarqué; & c'est ce qui me fait voir qu'on doit compter plûtôt par les mois lunaires que par les solaires.

OBSERVATION LXXIV.

De l'accouchement d'une Femme hydropique, & grosse de deux Enfans, dont l'un presentoit la fesse dextre, l'autre se trouvoit envelopé dans ses membranes tout pourri, âgé d'environ quatre à cinq mois, & le premier à terme & parfait.

UN Dimanche 1. iour du mois de Juin 1681. ie fus appellé à deux heures du matin, pour voir une Demoiselle qui étoit grosse d'environ son neuviéme mois, hydropique, que ie trouvai entre les mains de son

Confeſſeur qui l'exhortoit à bien mourir, quoi-que la Malade eut perdu la parole, & fût extrémement oppreſſée par un aſthme, qui l'empéchoit de reſpirer.

Je repreſentai à Monſieur ſon Confeſſeur qui étoit Monſieur Angeard, homme de grande vertu, qu'il ne faloit point perdre de temps à lui faire recevoir l'Extréme-Onction; ce qu'il approuva fort. Dés qu'elle l'eut reçûë, je jugeai que cette Femme mourante n'en pouvoit réchaper que par un coup de hazard. Ne ſçachant que lui faire, voyant ſon pouls aſſez fort pour ſupporter quelque remede, & l'heure étant indûë pour avoir du conſeil, je pris la reſolution de la ſaigner; ce qui fut heureuſement fait pour la Malade, car cette ſaignée fit un ſi grand effet, qu'un quart d'heure aprés l'avoir faite, la parole lui revint; & la voiant un peu remiſe, nous nous retirâmes Monſieur Angeard & moi la trouvant aſſez forte & en bon état. Mais ſur les ſept heures du matin, j'y fus encore appellé parce qu'elle ſentoit, diſoit-elle, des douleurs pour accoucher. Je la touchai, je la trouvai en travail pour accoucher. Je ſentis un Enfant preſenter la feſſe dextre, dans l'intervale de la douleur, lorſque les membranes venoient à ſe flétrir, & que la douleur étant paſſée, les eaux ſe retirent, & les membranes ſe flétriſſent, on ſent plus facilement au travers de ces membranes, la partie qui ſe preſente la premiere, que lorſque la mambrane eſt tenduë par les eaux, c'eſt à dire gonflée. Un moment aprés, les eaux s'étant écoulées par l'ouverture des membranes, je gliſſai mes doigts dans les orifices de la matrice, & ſentant preſenter la feſſe, je coulai ma main le long d'icelle de la jambe, & je dégageai le pied que je tirai avec le plus de douceur qu'il me fut poſſible, pour ne pas beaucoup travailler la Malade, attendu qu'elle étoit tres-foible. Ayant tiré ce pied hors des orifices, j'ondoiai l'Enfant ſous condition, quoi-qu'il y eut hydrocele aux parties de nôtre Malade.

Je tirai ce pied aprés l'avoir envelopé d'un linge fin & delié; je tirai cette jambe, & l'autre en même temps ſe dégagea. J'amenai une Fille faite, formée & à terme, ſans apparence d'aucune pourriture, bien blanche, & ſans y connoître aucune marque de vie; & l'ayant tirée, je délivrai la Malade. En gliſſant mes doigts dans les orifices, je reconnus qu'il y avoit un autre Enfant qui étoit encore dans ſes membranes particulieres & dans ſes eaux, mais entierement pourri, de l'âge d'environ quatre à cinq mois, du moins de ce qu'il pouvoit avoir eu vie, étant

dans une pourriture ou corruption parfaite, sans qu'il eut liaison d'aucune de ses parties, tant il étoit putrefié : mai je le tirai par les pieds, se déchirant comme de la filace pourrie ; & l'ayant tiré avec beaucoup de peine, à cause de la foiblesse de la Malade, je la délivrai de ses deux arriere-faix qui tenoient ensemble, mais fort secs, racornis & endurcis, comme seroit de la coine de lard,

Les deux nombrils étoient bien placez, étant continus à chaque extrémité du *placenta* ; mais ie remarquai que le premier Enfant étoit à terme, c'est à dire, à neuf mois, fort net en toutes ses parties, sans aucune pourriture, quoi-que mort. Le dernier étoit tout pourri, de l'âge que i'ai dit autant que i'en pus iuger selon mon sens. Ce dernier pouuvoit étre mort sur les quatre à cinq mois de la grosseſſe ou environ ; ce qui pouvoit avoir causé en partie la maladie & l'hydropisie à la Mere.

Cet Enfant s'étoit conservé dans ses membranes avec la pourriture, & le premier dans les siennes, y ayant separation par leurs membranes, chacun de leurs arriere-faix, qui contiennent leurs eaux, lesquelles ne se communiquent en aucune maniere les unes aux autres, n'y ayant point de proximité, s'étant seulement conservez dans leurs eaux l'un & l'autre separément : & cela est étonnant, de voir deux Enfans dans un même vase comme est la matrice, l'un pourri, & lautre sain de toutes ses parties, toutefois sans vie.

J'en laisse le iugement à Messieurs de la Medecine, ne me sentant pas assez de capacité pour iuger, d'une telle matiere. Mais autant que i'en puis iuger, ie crois qu'il se conserve dans cette eau, qui lui est naturelle, de même qu'une personne qui se sera noiée, & qui demeurant au fond de l'eau, ne se corrompra pas si tôt, que si elle prenoit l'air : aussi cet Enfant, qui est dans son lieu naturel est dans son baume, qui sont les eaux, où il a été nourri depuis sa generation, s'y doit mieux conserver, que ne fera un noié dans le centre de la riviere, qui ne se corrompt que rarement ou que par succession de temps, ou lorsqu'il vient à la superficie de l'eau.

Reprenant la suite de mon Observation, ie dirai qu'aprés étre accouchée, elle crut effectivement mourir : mais ses évacuations se firent si bien, qu'elle s'en porta mieux.

Etant accouchée & délivrée, ie lui fis prendre un ius d'oranges aigres avec du sirop de capillaire, comme ie le pratique à toutes mes Accouchées, autant que la commodité le permet.

Le lendemain Lundi au matin, elle prit un lavement fait d'une décoction émolliente & aperitive. Le soir elle en prit un autre d'une même décoction émoliente & aperitive sans miel, avec deux onces d'huile d'amendes douces.

Le Mardy nous continuâmes de même. Quoi-qu'elle eût la fiévre, elle mangea du pain, du potage, même de la viande, comme si elle avoit été en parfaite santé quoi-qu'on luy déffendît, & nonostant son oppression, ne la pouvant empêcher : & je ne fais point de doute, que les Femmes ne mangent aprés étre accouchées, puisque les animaux sans comparaison nous montrent le chemin. La brebis, dés qu'elle a niellé, mange, & commence à paître comme si elle n'avoit point niellé ; & ainsi des autres animaux. Et la Femme, qui est un animal raisonnable, peut manger avec raison, puisque Dieu lui a donné plus de lumiere qu'aux autres animaux. Pour moy je ne m'oppose pas, que mes Accouchées ne puissent manger un peu, n'ayant point de fiévre ; & ie me suis toûiours bien trouvé de les laisser manger un peu iusques au lait ; alors ie les laisse trois iours sans les faire manger, ne leur donnant que des bouïllons & des œufs.

Le Mecredy & le Jeudy elle continua de même, en prenant seulement des lavemens.

Les Vendredy Samedi & Dimanche, qui étoit le huitiéme iour de sa couche, elle voulut même manger des fraises. quoique ses iambes ne se desenflassent pas, m'étant impossible de l'en empêcher.

Le Lundy ie lui fis prendre de la même décoction ; avec trois onces de miel mercurial, parce qu'elle ne vuidoit que de l'eau & du lait en petites quantité, ayant soin de la faire étuver soir & matin, avec de la décoction d'orge & de cerfeuïl.

Le Mercredy, Messieurs de Cressé & du Chêne, deux habiles Medecins, la virent, & ne pûrent l'empêcher de manger, non plus que moi.

Ils la traiterent si sagement, qu'il la remirent en santé, apés lui avoir fait évacuer toute son hydropisie. Ils furent étonnez lorsqu'on leur fit le rapport de cet accouchement de deux filles, & de la maniere que toutes choses s'étoient passées à l'égard de la Malade, avec heureux succés.

OBSERVATION LXXV.

De l'accouchement d'une Femme, dont l'Enfant presentoit le bras en toute sa longeur & dehors tous les orifices de la matrice, tout livide, noir & corrompu.

UN Mardy 3. iour de Juin 1681 ie fus appellé dans l'isle Nôtre Dame, ruë des deus Ponts, au Port de salut, Paroisse Saint Louïs, pour y accoucher une Dame que ie trouvai bien Malade, étant dans un des plus rudes & facheux accouchemens où ie me sois trouvé depuïs plus de trente années, que i'ai accouché des Femmes de toutes les manieres. Et quoique i'aye dêia écrit la nature de ce travail, ie parlerai de celui-cy, à cause de sa delicatesse, & de la grande difficultée que je trouvai à le faire, & dans un temps où un Operateur se trouve pour accoucher une Femme que d'autres ont abandonnée.

Je trouvai une Sage-femme qui étoit auprés de la Malade, laquelle me dit que les membranes des eaux étoient ouvertes, & les eaux écoulées depuis les deux heures aprés midi; & que voiant que le tavail ne venoit pas bien, elle avoit demandé du secours, & qu'on lui avoit refusé: mais qu'enfin aprés avoir beaucoup prié les parens, on m'y avoit appellé sur les dix heures du soir, qui faisoient huit heures d'intervalle. Alors ie voulus reconnoître le travail. & je m'apperçûs qu'il seroit tres-perilleux pour la Malade, & penible pour moi. L'Enfant étoit mort, & presentoit le bras tout livide & noir, hors de tous les orifices de la marrice en toute sa longeur, & d'une tres-considerable pourriture: ce qui me rendit encore ce travail plus difficile & fâcheux, tant pour la Malade, que pour moi, laquelle avoit tous les orifices grandement irritez; ce qui me fit iuger que quelqu'un pouvoit y avoir travaillé. Ce qui me le confirmoit encore plus, c'étoit que la Sage-femme ne me disoit rien, quoique ie pûsse lui dire qu'on y avoit travaillé, parce qu'elle voyoit bien qu'on ne lui en imputeroit pas la faute, ayant demandé du secours en temps & lieu.

Le Chirurgien qui avoit travaillé, comme je l'ai scû depuis, avoit fait ce qu'il avoit pû, & avoit abandonné la Malade, n'en croiant pas venir à son honneur, aprés l'avoir tourmentée pendant sept heures ou en-

viron. Toutes ſes parties ſe trouvoient fort irritées, & le bras de cet Enfant, gros, enflé & tumefié, comme je l'ai déja dit, ce qui me faiſoit bien connoître que j'aurois de l'exercice autant que j'en pourrois faire.

Je pris alors la reſolution de travailler, & d'accoucher cette pauvre Femme mourante. Je frotai ma main avec du beurre, & je la gliſſai dans les parties de la Malade, leſquelles étoient ſi alterées, qu'il m'étoit impoſſible d'introduire mes doigts dans les orifices, ſans les violenter, étant épais, pour ne pas mentir, de plus de ſix lignes dans toute ſa circonference, & le corps de la matrice auſſi reſſerré & endurci, comme ſi l'Enfant eut été dehors, reſſemblant à une écorce d'arbre épaiſſe; & enfin avec d'incroiables efforts j'intrtroduiſis mes doigts, que je ſentis tellement engourdis, que ne pouvant les y ſouffrir, je fus obligé de les en retirer.

Ayant une ſeconde fois tenté la même choſe, il m'arriva un pareil accident: ce qui me fit craindre de ne pouvoir achever de faire ce fâcheux accouchement, non plus que ceux qui y avoient travaillé avant moi. Neanmoins je pris reſolution de tirer cet Enfant, de quelque maniere que ce pût être.

N'ayant perſonne avec qui je puſſe conferer, voici la maniere dont je me ſervis. Je ſeparai le bras d'avec l'épaule: ce que je fis ſans violenter la Malade, & ſans me ſervir d'aucun inſtrumeut que de ma main, en le tirant à moi; & êtant ſeparé, je le tirai dehors, parce que je crûs avoir plus de facilité à pouvoir introduire mes doigts dans la matrice. Mais cela n'empêcha pas que je n'euſſe le même obſtacle de cet engourdiſſement; ce qui me faiſoit de grandes douleurs à la main, en operant; & je fus obligé de quitter priſe pour une troiſiéme fois.

Quoi-que j'aye ainſi tiré ce bras, ce n'eſt pas mon ſentiment qu'on le doive pratiquer ainſi, parce que ce n'eſt pas la bonne methode, & qu'il ne le faut pas faire, puiſqu'il faut toûjours introduire doucement les doigts & la main pour aller prendre les pieds, afin de mieux tirer l'Enfant parce qu'autrement il ſeroit impoſſible de le tirer ſans violenter la Femme, ny ſans l'aſſiſtance des inſtrumens; & ce n'eſt que dans la derniere extrémité qu'on s'en doit ſervir, comme je fis en celui-cy avec heureux ſuccés.

Ayant repris mes forces qui s'étoient épuiſées par les peines & fatigues que j'avois ſouffertes, & qui avoient été tres grandes, je graiſſai derechef

derechef ma main avec du beurre, & enſuite je la gliſſai dans les orifices de la Malade ; & aprés avoir beaucoup ſouffert du même ſymptome, j'introduiſis ma main dans le fond de la matrice. Je voulus chercher les pieds ; mais je ne ſentis que le col & la tête portée lateralement dans la matrice : & gliſſant mes doigts d'un autre côté, je ne pouvois ſentir que l'autre bras. Mais enfin, je ſentis au travers des membranes de l'arriere-faix l'un des genoux de l'Enfant. Je l'accrochai avec mon doigt, voulant tirer à moi le pied. Cet orifice interne me reſſerra ſi fort la main, que je ne pouvois la retirer, ne ſentant que mes doigts tout engourdis. N'ayant point de force pour tirer à moi, je fus obligé de retirer ma main dehors, me voyant hors d'état de pouvoir ſoulager la Malade. Aprés m'étre repoſé, & avoir rétabli mes forces, je recommençai de gliſſer tout de nouveau mes doigts le long de la jambe. Je tirai le pied dehors, le tirant doucement, de peur qu'il ne ſe ſeparât de ſon tout & afin qu'il pût m'amener l'autre. Tout cela fut ſuivi de mes intentions ; l'autre pied vint : je les envelopai d'un linge, & je les tirai ; les feſſes ſuivirent, & le reſte du corps.

Je dégageai les épaules, laiſſant le bras entier dans la matrice, pour me faciliter la ſortie de la tête, prévoyant que je ne pourrois l'éviter : ce qui m'arriva. Mais ce bras ſe ſepara de même que le premier ; & comme je voulus tirer cette tête, le col commença à s'en ſeparer, m'étant impoſſible de l'éviter. Voyant cette ſeparation, je gliſſai deux de mes doigts dans la bouche de l'Enfant : mais la machoire inferieure ſe diviſa en deux ; & alors je n'eus pas de priſe pour tirer cette tête. N'ayant pas moyen de l'accrocher avec mes doigts dans les orbites ny dans dans les oreilles, je fus obligé d'en venir à l'extréme remede, qui fut d'y apporter le crochet pour accrocher la tête, portant auparavant ma main ſeneſtre, dans le col & dans le fond de la matrice. A la faveur de cette main je plantai mon crochet dans l'un des parietaux, où l'ayant accroché, je le tirai à moi, lequel manquant ſa priſe, à cauſe de la ruption, ou ſeparation de cet os, m'obligea d'y apporter mes doigts pour en tirer les fragmens. Le cerveau ſe vuida, & il reſta une grande portion de de cette tête, que je ne pûs avoir avec mes doigts. Je fus obligé encore de l'accrocher, & de la tirer ſans rien faire violence. Mais cette portion d'os étoit auſſi aiguë que le tranchant d'un couteau, & les aſperitez auſſi piquantes que des aiguilles, leſquelles déchirerent une portion de

l'orifice interne de la matrice ; qui faiſoit un lambeau de membrane auſſi épais , qu'une portion qu'on auroit levée d'un muſcle , ou qui auroit été déchiré , de l'épaiſſeur de deux lignes.

Je ſçai bien qu'on me dira pourquoi j'ai déchiré cette portion de chair ou membrane : pour lors je puis répondre qu'on n'eſt pas maitre de faire ſes volontez ; mais que l'on fait ce qu'on peut en operant,

Je fis pourtant reflexion ſur ce que j'avois à faire , & ſi je devois laiſſer cette portion de chair Je ſongeai que ſi je la laiſſois , il en pourroit arriver de fâcheux accidens , comme perte de ſang , à cauſe de la ruption des vaiſſeaux , & même gangrene , & par conſequent diſſipation des eſprits. J'achevai de la ſeparer, parce que je dis en moi-même , que venant inflammation en cette partie , qui viendroit à s'épaiſſir , & par cette tumeur comprimer les orifices des vaiſſeaux ouverts , la perte de ſang ſeroit ſuprimée ; & la ſupeuration venant à ſe faire , les parties d'elles-mêmes ſe cicatriſeroient ; & qu'ainſi les ſymptomes diminuëroient : ce que je fis avec un heureux ſuccés. Je la laiſſai entre les mains de la Sage-femme & de la Garde juſques au lendemain, que je la fus voir ; & je la trouvai en un aſſez bon état. Je viſitai ſes parties , que je trouvai fort gonflées : je la fis étuver avec de la décoction d'orge & de cerfeuil, & on continua juſques à ſa parfaite gueriſon. Elle ſe porta bien , n'y ayant fait autre choſe qu'aux autres Accouchées. J'aurois crû qu'elle n'auroit jamais eu d'autres Enfans , à cauſe de cette ruption de l'orifice qui avoit été déchiré ; mais elle a eu depuis d'autres Enfans. Elle ne fut que quatorze jours au lit, & ſe releva en parfaite ſanté, ayant pris tous les jours deux lavemens doux , comme je l'ai dit dans le commencement de ce Livre.

OBSERVATION LXXVI.

De l'accouchement d'une Femme morte deux heures aprés être accouchée , par l'everſion ou renverſement du fond de la matrice.

UN Jeudy 25. jour du mois de Septembre 1681 je fus appellé pour faire l'ouverture du corps d'une Dame qui demeuroit en la ruë aux Féves prés Saint Germain le Vieil, du corps de laquelle je fis la viſite , & n'y trouvai aucune choſe qui fût defectueuſe , ſinon qu'un eſpace vuide à la region ombilicale , qui me fit connoître que cette Femme avoit dû être ſujette à une exomphaloſe , n'ayant trouvé autre choſe exterieure-

ment ſur ſon corps qu'une élevation conſiderable, à deux travers de doigt du cartilage *xiphoïde*, de la groſſeur d'un pain de deux livres. Ne reconnoiſſant autre choſe, je demandai ſi elle étoit morte long-temps aprés ſon accouchement. On me dit qu'elle étoit morte le même jour ſur les huit heures du ſoir, & que l'accouchement étoit d'un premier Enfant qu'elle avoit beaucoup ſouffert avant que d'accoucher pendant deux jours, avec des efforts qu'elle faiſoit tres-violens; qu'enfin elle étoit accouchée fort heureuſement, & qu'on n'avoit pas eu de peine à avoir ſon arriere-faix: ce que j'ai de peine à croire, parce que ſans cela le renverſement de la matrice ne ſe ſeroit pas fait, quoi-que j'euſſe vû & viſité l'arriere-faix, & que je l'euſſe trouvé entier; mais bien qu'en voulant tirer l'ombilic, & l'arriere-faix ſe trouvant fort adherant, cela pouvoit avoir cauſé l'éverſion de la matrice, dont je parlerai cy-aprés, & l'Enfant ſe portant bien.

La Sage-femme ayant vû la Malade tomber en ſyncope, & la voulant toucher, ſentit quelque choſe d'extraordinaire, & demanda du conſeil.

Un Chirurgien y fut appellé, lequel avoit fait ſon poſſible, quoiqu'Accoucheur; & ne pouvant pas remettre les parties, il y avoit renoncé; il dit alors à la Malade qu'il faloit qu'elle ſe confeſſâ. La Malade lui ayant demandé quand elle le feroit, il lui fit reponſe qu'il le faloit faire inceſſament, parce qu'il la trouvoit en état de mourir.

Je puis inferer par ces paroles, qu'une Femme venant de beaucoup ſouffrir, ſe ſentant foible, & s'entendant prononcer un tel arrêt avec temerité, elle doit étre ſurpriſe, parce qu'on l'eſt bien à moins, en ce que les plus hardis craignent bien la mort; & que cette Dame la pouvoit d'autant plus craindre, qu'elle ſe trouvoit ſurpriſe, & aprés tant de maux qu'elle venoit de ſouffrir, n'y ayant pas de douleurs plus ſenſibles que celle de l'accouchement.

Elle demanda à voir ſon Enfant, ne ſentant aucun autre mal qu'un vomiſſement. Cependant à peine ſe fut-elle confeſſée, qu'elle mourut, ayant toûjours en ſon eſprit fort agité, dans l'apprehenſion où elle étoit de la mort. C'eſt le rapport qui m'en a été fait par pluſieurs perſonnes qui la virent mourir.

L'ayant trouvé morte, je fis mon inciſion cruciale, commençant entre les deux clavicules, le long du *ſternum*, juſques au *pubis*, & d'une

lombe à l'autre, à travers de la region ombilicale. Je ſeparai les tegumens, les muſcles de l'hypogaſtre & le peritoine. Examinant toutes les parties du bas ventre de ce corps mort, je n'y reconnus aucune indiſpoſition qui lui pût avoir cauſé la mort, n'ayant ſeulement que l'eſtomac plein de ventoſitez & fort élevé.

Je viſitai la poitrine & toutes ſes parties, & enſuite celles du ventre inferieur. Son foye ſe trouva tres beau, ſes reins, ſa rate, ſes inteſtins de même; aucun viſcere alteré, ne reconnoiſſant aucune alteration en iceux.

Enſuite aiant conſideré les parties externes de la vulve, je ne remarquai rien au deſſus du *pubis* au clitoris, ny à l'urethre, mais à l'entrée du col de la matrice, en la partie inferieure, un déchirement avec fraction d'environ deux travers de doigt: ce qui arrive ſouvent au premier enfantement. Pour lors je gliſſai deux de mes doigts dans le vagina ou col de la matrice juſque à l'orifice interne: je ſentis à leurs extrémitez un corps aſſez ſolide, tirant un ſur le molace, vers la partie poſterieure du vagina; ce qui me donna à juger que ce pouvoit étre le dedans du fond de la matrice.

Il ne ſe trouva aucunes urines qui fuſſent contenuës dans la veſſie; je remarquai ſeulement que toutes ſes parties étoient fort étenduës. Pour lors je voulus faire voir d'où venoit la cauſe de la mort de cette Femme, & ce qu'il y auroit eu à faire pour la ſauver.

Je portai mes doigts à l'entrée de l'orifice externe de la partie de la Femme dans le vagina, où je ſentis l'orifice interne ou bouche de la matrice, qui étoit rond & gros comme un pain de deux livres, & comme le fond de la forme d'un chapeau qu'on auroit enfoncée ou renverſée, dont les côtez faiſoient une éminence tout à l'entour; & ce fond reſſembloit à une calotte. Je remis cet orifice interne avec ma main, aprés en avoir fait connoître la ſituation, en repouſſant le fond de cette matrice; & par ce moien toutes ſes parties reprirent leur état naturel. Ce qu'ayant fait, je ſeparai la matrice avec toutes ſes parties, afin de la mieux examiner: les ayant ſeparées, je la mis ſur un linge deſſus une table, pour on faire l'ouverture en preſence de tous les Aſſiſtans.

Je mis la matrice en ſa ſituation naturele, je fis la demonſtration de toutes les parties qui compoſent l'orifice externe, comme ſont le clitoris, les lévres, l'urethre, les nymphes, la fourchette & l'entrée du vagina.

Aprés que j'eus satisfait à la curiosité de ceux & celles qui étoient presentes, je pris mes ciseaux, avec lesquels je fis l'ouverture du vagina lateralement, pour ne pas ouvrir la vessie.

L'ayant ouverte, je leur fis considerer qu'il y avoit quelque lividité qui pouvoit provenir par la fraction de la tête de l'Enfant, & non par la Sage-femme qui en avoit fait l'operation.

Je leur fis remarquer l'endroit où l'éversion s'étoit faite, & jusques où elle étoit descenduë dans le vagina.

Aprés cette ouverture je fis celle de la vessie, que je trouvai fort belle, & il n'y paroissoit rien de fâcheux que la violente extension qu'elle avoit soufferte, & qui pouvoit bien étre la seule cause du vomissement, par la communication qu'elle a de ses nerfs avec l'estomac & le cerveau. Aprés cette ouverture j'observai l'orifice interne en toutes ses parties pour m'éclaircir de ce que j'ai remarqué dans mon Observation 75. sur un relâchement qui se fait en cet orifice, auquel on sent bien souvent comme une membrane de l'épaisseur d'environ deux lignes, laquelle cause bien souvent la mort à des Femmes par l'imprudence des Chirurgiens & des Sages-femmes mal entendus : mais cette membrane ne se reconnoît pas toûjours à toutes les Femmes ; & c'est pour cela qu'on y doit bien prendre garde, parce qu'on croiroit prendre les membranes de l'arriere-faix, & on prendroit la membrane de cet orifice : ce qui arrive bien souvent à des Sages-femmes mal-adroites, qui lorsqu'elles croyent avoir laissé quelques portions de membranes du *placenta*, & les voulant aller chercher, prennent bien souvent celles-cy pour celles de l'arriére-faix, le déchirent, & causent de grandes douleurs à la Malade, & la font bien souvent mourir, manque de connoissance : cela peut étre bien souvent une cause de sterilité ou de pertes de sang, parce que cet orifice étant déchiré, il ne sçauroit retenir les semences, & par ce moien empêcher la generation.

Cette membrane est forte de l'épaisseur de deux lignes ; & elle se trouva en celle-cy d'une douleur d'écorce de châtaigne, par toute sa circonference. Aprés l'avoir exactement considerée je coupai cet orifice, & le corps de la matrice, que je trouvai de l'épaisseur d'environ quatre à cinq lignes, blanche par tout ; à la reserve de l'endroit où l'arriere-faix avoit été adherant : Il n'y avoit pas la moindre chose de blessé en cette partie, si ce n'est une portion de membranes collée aux parties

laterales, comme le seroit une peau de canapin mouïllée, que je separai facilement de la largeur des deux mains; mais cela n'est rien: car il n'en peut arriver aucun accident, comme j'ai déja dit ailleurs. Je trouvai la matrice plus épaisse, lorsque j'approchai l'endroit où avoit été attaché l'arriere-faix, & plus épaisse que par tout ailleurs; aussi l'Enfant tire par là toute sa nourriture.

Cette Observation servira d'avertissement aux Femmes, de faire un bon choix des personnes qu'elles choisiront pour leur donner le secours necessaire, & prendre garde qu'elles soient parfaites dans la connoissance & dans la pratique des accouchemens; & si on avoit remis la matrice dans le moment qu'elle fut versée ou renversée, elle n'en seroit pas morte.

OBSERVATION LXXVII.

De l'accouchement d'un Enfant qui presentoit le scrotum *& la verge.*

LE 1. jour du mois de Novembre 1681. je fus appellé sur les quatre heures du soir, pour accoucher une Dame qui demeuroit ruë Saint Denys, vis à vis la ruë de la Chanverrie, que je trouvai malade pour accoucher. Elle vuidoit des eaux de la matrice, accompagnées de petites douleurs, qui me firent juger que l'accouchement seroit laborieux.

Je la touchai, & je ne sentis aucune des parties de l'Enfant qui se presentât: mais ayant demeuré auprés de la Malade prés de heux heures, ces mêmes douleurs redoubloient, & ne se portoint que vers la partie anterieure du ventre de la Femme malade, & non vers la posterieure ou region des reins. Les douleurs donnant un peu de relâche, je la touchai & sentis avec mon doigt, & je reconnus que le travail s'avançoit pour l'enfantement, & qu'il commençoit à se former.

Alors je la priai de se vouloir coucher: ce qu'elle m'accorda; & étant sur son lit, il lui prit une douleur assez forte. Je la touchai, & je sentis une partie de l'Enfant, qui se presentoit fort molasse, que je ne pûs distinguer; mais à la seconde je sentis que c'étoit la verge & les bourses de l'Enfant, qui presentoit cette partie & son ventre. Je glissai alors mes doigts le long de la cuisse, qui se trouvoit alors vers la partie posterieure de la matrice, ayant les genoux fléchis: je dégagea le pied, & le tirai; en empoignant ce même pied, je le conduisis à la partie anterieure de

la matrice. Je l'ondoyay & le tirai ſans autre façon, comme j'ai dit qu'il faloit faire, dans mes autres Obſervations.

Je tirai un gros Garçon qui ſe portoit bien, & la Mere auſſi, que je gouvernai comme mes autres Accouchées, que je laiſſe manger, pourvû qu'elles prennent de bonne nourriture, & qu'elles n'ayent pas la fiévre, leur faiſant prendre tous les jours des lavemens doux & rafraichiſſans.

OBSERVATION LXXVIII.

De l'accouchement d'une Dame qui n'étoit groſſe que de quatre mois & demi, dont la tête de l'Enfant & l'arriere-faix eurent de la peine à être tirez hors de la matrice, la tête y étant reſtée.

LE 17. jour du mois d'Octobre 1682. je fus appellé à la ruë neuve Saint Euſtache, pour y voir une Dame qui avoit une perte de ſang, laquelle je trouvai dans ſon lit; & l'ayant interrogée d'où venoit la cauſe de ſon mal, elle me dit que c'étoit ſa groſſeſſe qui étoit d'environ quatre mois & demi. Je la priai de me dire par quel accident cette perte de ſang lui étoit ſurvenuë. Elle me dit qu'elle n'en ſçavoit aucune cauſe, & qu'elle n'avoit fait aucun effort qui lui eut pû cauſer cette maladie, qu'elle s'étoit bien conſervée pendant ſa groſſeſſe.

Je la priai de me dire ſi elle n'avoit point fait de remarque particuliere ſur ſa maladie. Elle me dit qu'elle avoit remarqué que quand ces pertes de ſang lui vouloient venir, il lui prenoit une grande douleur dans le lombe droit, depuis la region du rein juſques à celle de la veſſie, ſuivant l'uretere; qu'immanquablement aprés cette douleur, elle vuidoit cinq à ſix goutes de ſang, & que quand cet accident lui arrivoit, elle ne manquoit pas cinp ou ſix jours aprés d'avoir de grandes évacuations de ſang, & d'accoucher enſuite avant ſon terme de neuf mois comme il lui étoit arrivé pluſieurs fois, que j'avois eu l'honneur de l'accoucher avant qu'elle fût à terme, & dans des pertes de ſang tres-conſiderables quoique Monſieur Moreau eut fait tout ce que la Medecine pouvoit faire en pareilles occaſions, & aprés l'avoir précautionnée des remedes convenables avant & pendant ſes groſſeſſes, pour lui conſerver quelque Enfant: mais quelques précautions qu'on pût prendre, elle tomboit toûjours dans le même ſymptome.

Se voiant dans cet état fâcheux, je fus du ſentiment de la ſaigner: ce

fut fait, quoi-que je lui repreſentaſſe de ne le pas faire ſans le conſeil, de Monſieur ſon Medecin. Monſieur Puylon le jeune y fut mandé, comme un tres-habile & ſçavant Medecin de la Faculté, qui approuva fort nôtre ſaignée, & la fit ſaigner une ſeconde fois, à cauſe des grandes douleurs qu'elle avoit ſenties, & qu'elle ſentoit dans le bas ventre, & en toutes ſes parties.

Les ſaignées arrêterent le ſang & les douleurs pour quelques jours: mais cet accident étant revenu avec plus grande abondance à deux heures aprés minuit, cette Dame ſe ſentant oppreſſée, m'envoia promptement ſon caroſſe, afin que j'y fuſſe plûtôt pour la ſoulager; & y étant arrivé, je la touchai, & je ſentis l'une des mains de l'Enfant, qui pouvoit avoir l'âge que j'ai dit. Mais comme cette Dame perdoit beaucoup de ſang, & que ſes forces s'épuiſoient, elle me pria de la ſoulager, & de l'accoucher: ce qui m'obligea de lui faire connoître que la choſe étoit tres-difficile & tres-délicate dans le temps où elle ſe trouvoit, pour pouvoir tourner un Enfant. Elle me pria de faire de mon mieux, dans une ferme reſolution qu'elle avoit de ſortir de cette affaire, qui ne ſe trouvoit pas ſans difficulté, pour la pouvoir promptement ſoulager. Elle me pria de travailler, ce que je fis, ſçachant bien qu'il y auroit à ſouffrir pour la Dame & pour moi.

Je fis connoître l'état de la choſe à Monſieur ſon Mari, qui me pria de faire tout ce que je pourrois pour ſauver la Dame. Aiant trouvé des difficultez de pouvoir obliger Monſieur Puylon de ſe lever pour venir à nous, je commençai mon operation, aprés avoir graiſſé mes doigts, que je gliſſai dans le col de la matrice, que je ſentis étre dilatée à ſon orifice interne dans tout ſon diametre de la grandeur d'un écu blanc.

Cet orifice interne ſe trouvoit aſſez mollet pour ſouffrir la dilatation que je pouvois faire avec mes doigts, lorſque j'aurois introduit leurs extrémitez dans l'orifice, en les ſeparant les uns des autres, pour donner lieu à les pouvoir introduire pour joindre les pieds de l'Enfant.

Les ayant joints, je les tirai à moi; mais malheureuſement la tête de l'Enfant reſta dans la matrice. Elle me donna beaucoup de peine pour la tirer; mais ce ne fut pas là ma plus grande inquietude que de tirer cette tête, dont je vins à bout, en mettant mon doigt dans la bouche de l'Enfant: je trouvai plus d'obſtacle à délivrer la Malade de ſon arriere-faix, que je n'aurois crû, & j'euſſe bien voulu alors avoir Monſieur Puylon

Puylon pour conferer avec lui ; mais il m'étoit impoſſible ; car le temps & le moment m'étoient precieux, parce que ſi j'euſſe abandonné la Dame, ou que j'euſſe retiré mes doigts, il m'auroit été impoſſible de les y introduire derechef, ſans faire beaucoup de mal à la Malade. Je cherchai avec les extrémitez de mes doigts à ſeparer cet arriere-faix qui ſe trouvoit fort adherant, & que je ne pouvois avoir que par petites portions, tant il étoit collé à la matrice : mais la Malade aiant un courage extraordinaire, pouſſoit avec ſes mains ſon ventre, & ſur la region de la de la matrice exterieurement la partie poſterieure à l'encontre de moi, qui avois ma main dans le vagina & l'extrémité de mes doigts dans le corps de la matrice : & enfin l'aiant mis dehors par petites portions, le tout ſorti, & le jour étant venu, j'envoai prier Monſieur Puylon de venir voir nôtre Malade, & l'ouvrage que nous avions fait qui avoit été tres-penible. Il vit la choſe en l'état que je la rapporte, & il fit de fort beaux raiſonnemens ſur cet accouchement. Il traita ſi bien nôtre Malade, qu'elle n'eut pas le moindre mouvement de fiévre, ne lui faiſant prendre que de la bonne nourriture, mettant dans ſes bouïllons un quartier d'orange aigre, & lui faiſant prendre deux lavemens tous les jours.

Le deuxiéme jour elle mangea, & ſe porta bien. C'eſt ce qui confirme ce que j'ai dit, que ce ſont des contes de bonnes femmes, de dire qu'un coup d'ongle ſoit la cauſe de la mort d'une Accouchée, étant preſque impoſſible d'accoucher des Femmes comme celle-cy, ſans les bleſſer peu ou beaucoup : mais ſi elles meurent, c'eſt bien ſouvent la mauvaiſe habitude du corps, ou quelque fluxion à la poitrine, comme je l'ai remarqué à pluſieurs Femmes qui étoient mortes en couche, dans le temps que je demeurois à l'Hôtel-Dieu de cette Ville, leur trouvant les poulmons alterez, pourris ou abſcedez.

Je veux croire que le lait y contribuë beaucoup, de même que la ſuppreſſion des vuidanges : ce qui vient bien ſouvent par des fâcheries, ſenteurs, comme j'en ai vû qui ont demeuré vingt-quatre heures ſans ſe pouvoir mouvoir ny parler ; ce que j'ai vû arriver à une Dame dans la ruë Saint Mederic, que Monſieur Bouclier mon Confrere ſaigna pluſieurs fois, étant revenuë, ſe ſouvenoit de tout ce qu'on lui avoit fait. Cette maladie lui étoit cauſée par les ſenteurs qu'un Parfumeur voiſin faiſoit : cependant nous ne pouvions connoître quelle étoit la cauſe de cette maladie.

On peut dire de même de la fâcherie, parce que j'ai vû la Femme d'un Marchand qui demeuroit au coin de l'Egliſe Saint Paul, qui s'étant fâchée, cela, ou le lait lui cauſerent neuf abcés trés-conſiderables aux bras, aux cuiſſes & aux jambes; & ce fut là où Monſieur Dieuxivoy à preſent Doyen de la Faculté, fit paroître ſon ſçavoir; & il gouverna ſi bien nôtre Malade, qu'aprés huit ſaignées, & les ouvertures des abcés, dont le moindre nous produiſoit trois ou quatres onces de pus fait & parfait, elle fut guerie. Il nous arriva une choſe qui eſt remarquable, & preſque incroyable, c'eſt qu'étant arrivé chez la Malade pour lui ouvrir un abcés à l'avant bras, où il pouvoit y avoir du moins une palette de matiere, & la Malade ne le voulant pas ſouffrir, Monſieur Dieuxivoy remit l'ouverture au lendemain, où etant venus pour la faire, il ne s'y trouva plus d'innondation, ny apparence qu'il y eut eu jamais de la matiere contenuë en cet endroit; ce qui nous ſurprit beaucoup.

Voulant penſer l'autre bras en levant l'emplâtre qui étoit ſur l'ulcere, qui étoit tout prêt à être cicatriſé, y aiant plus de huit jours qu'il ne vuidoit plus aucune matiere, nous fûmes étonnez de voir qu'il en ſortît plus d'une palette de matiere faite & loüable.

C'eſt ce qui nous doit bien faire voir que la nature a des ſecrets & des conduits qui nous ſont inconnus, de même que le mouvement du lait aux Accouchées, puiſqu'il leur donne la fiévre du deux au cinq, auſquels jours les mammelles leur viennent fort gonflées, & que de là il eſt porté à la matrice, & s'evacuë avec les vuidanges, ſans qu'on puiſſe certainement connoître par où il paſſe.

J'ai fait autrefois pluſieurs ouvertures de Femmes nouvelles accouchées aprés leur mort, à l'Hôtel-Dieu, avec Monſieur Briſſet, ſans en pouvoir découvrir aucun conduit bien certain: & je croi qu'il eſt auſſi difficile de le dire, comme de connoître d'où vient qu'il y a des Femmes qui ont des tranchées, & d'autres qui n'en ont point, comme celles qui ont leurs premiers Enfans, & qui aux autres Enfans ſouffrent beaucoup, ſans qu'on les en puiſſe empêcher. Pour moi, en pluſieurs Femmes je me ſuis ſervi de l'orange aigre avec le ſirop de capillaire & l'eau de parietaire, c'eſt à dire, cinq onces d'eau & deux onces de ſirop, avec le jus de deux oranges aigres: mais il leur faut donner cette potion, aprés qu'elles ſont accouchées. L'eau eſt aperitive; le ſirop & l'orange aident pour les vuidanges; & quelques-unes en ſont ſoulagées des tranchées

OBSERVATION LXXIX.

De l'accouchement d'une Demoiſelle, en laquelle il y avoit paru au ſeptiéme mois de ſa groſſeſſe une grande perte de ſang, & qui tomba dans le même accident ſur la fin du huitiéme mois de ſa groſſeſſe.

UN Jeudi 16. jour du mois de Juillet 1682. je fus appellé pour accoucher une Demoiſelle qui demeuroit dans la ruë des Bourdonnois, à l'Enſeigne de la Ville de Bruxelles, environ les quatres heures aprés midi, que je trouvai dans une grande perte de ſang, qui étoit venuë enſuite d'une grande colique. Je l'examinai & fis refléxion ſur la quantité des ſaignées qu'on lui avoit faites ſur le ſeptiéme mois de ſa groſſeſſe, pour une perte de ſang accompagnée de fiévre continuë, pour laquelle elle avoit été ſaignée huit fois, & avoit pris quantité de lavemens & pluſieurs purgations par ordonnance de Meſſieurs Lalier, Fabre & Mongineau, tous trois habiles Medecins, qui la traiterent pendant le cours de cette maladie, dont elle fut guerie, ſans en avoir aucune incommodité, mais à la fin de ſon huitiéme mois elle fut ſurpriſe par une colique qui lui dura toute la nuit, qui ſe termina par un lavement,

Sur les quatre heures du ſoir elle ſe trouva attaquée d'une perte de ſang; ce qui m'obligea de la ſaigner au bras droit. Je lui appliquai ſur la region des reins des emplâtres faits avec un once de bol armene, demie once de ſang de dragon, farine folle, une once de plâtre que je mélangeai avec des blanc d'œufs, & oxicrat, qui la fit ceſſer pour un peu; mais ſur les cinq heures la perte de ſang recommança, & la Malade tomba en ſyncope.

Pour lors je la touchai, & je ſentis l'orifice interne ouvert en ſon diametre d'une piece de trente ſols, où je ſentis en dedans un corps mollaſſe, que je reconnus étre l'arriere-faix fort adherant par tout, où il étoit contigu. Cela me fit juger que je ne ſerois pas ſans affaires, & me voulant mettre à couvert du blâme qu'on pourroit imputer, comme on le doit faire toûjours avec prudence, je demandai du conſeil. Monſieur le Long, un fort habile Medecin de la Faculté, y fut appellé, qui trouvant la Malade tres-foible, fit ſon pronoſtic tres-funeſte pour la Malade, ſi on ne l'accouchoit. Il lui ordonna ſeulement une potion cordiale, compoſée de confection d'hiacinthe, perles & ſirop de grenade:

mais un moment aprés qu'il fut retiré, la Malade retomba dans le même syncope, qui lui étoit causé par la quantité du sang qu'elle avoit perdu, & qu'elle perdoit. On lui brûloit du papier au nez, & des plumes de perdrix, pour supprimer les vapeurs qui se pouvoient mélanger avec la foiblesse; & je ne trouvai rien de meilleur que la noix muscade brûlée, lui en faisant aller la fumée au nez.

On la confessa, & on lui fit administrer les autres Sacremens. Dans ce temps-là Messieurs Lalier & Fabre, qui la voioient dans ses maladies, arriverent avec Monsieur Bouchet mon Confrere, & tres-habile dans sa profession, & la crurent en grand danger, ne la jugeant nullement capable d'aucun medicament, sinon que de lui donner de la nourriture. Ils me firent l'honneur de me demander mon sentiment. Je leur dis qu'il faloit l'accoucher, Ils furent d'avis qu'on se donnât patience, & me laisserent auprés de la Malade, qui retomba dans le même symptome, où elle avoit été avant qu'ils l'eussent vûë. Nous la crûmes morte, étant dans une sueur froide. Alors je priai Monsieur son Mary d'aller chercher son Medecin, afin qu'il fût present, & que nous la puissions secourir, en cas qu'à son retour il la trouvât en vie.

La Mere de la Malade me prioit fort de l'accoucher, en me disant que puisqu'il faloit qu'elle mourût sans accoucher, je tentasse de la sauver en l'accouchant. Mais l'un des consultans dit que la Malade étoit trop foible pour l'accoucher. Je ne sçai pour quelle raison il le disoit: si c'étoit à cause qu'il crut que cette Demoiselle dût mourir, ou s'il n'y jugeoit pas assez de forces. Mais son Medecin qui est tres-habile dans sa profession, & grand praticien, étant arrivé; & voyant cette Malade mourante, & la Mere le pressant aussi-bien que le Mari, de faire accoucher la Malade, il en considera les forces. Il conclut l'operation, quoique la Malade n'eut point d'autre douleur pour accoucher, qu'une douleur à la region du cœur, nous disant qu'elle brûloit comme un charbon en cet endroit.

L'operation étant concluë, je me disposai pour l'accoucher, quoiqu'elle n'attendît que le moment pour mourir, n'ayant presque aucune connoissance, & ne disant qu'avec grande peine qu'elle brûloit, en montrant sa poitrine avec la main.

J'introduisis ma main aprés l'avoir graissée, comme on le doit toûjours faire. Je la touchai, & trouvai l'orifice interne fort mollet, & ouvert de

la grandeur d'un écu blanc, capable de souffrir la dilatation que je pourrois faire avec mes doigts. Je sentis le *placenta*, qui étoit adherant dans toute la circonference de cet orifice interne au dedans de la matrice : ce qui m'obligea de la separer avec mon doigt à l'entour de cet orifice, le plus doucement qu'il me fut possible : & l'aiant separé, je glissai mes doigts & ma main dans le fond de la matrice, étendant mes doigts pour me servir de *speculum*, & pour dilater & ouvrir l'orifice interne avec le moins de douleur & avec le plus de douceur qu'il me seroit possible ; ce qui ne se peut faire, qu'on n'en fasse.

Mais les Femmes qui sont en cet état, sont pour l'ordinaire hors de connoissance ; du moins si elles souffrent, elles n'ont pas la force de se plaindre, parce que le plus souvent elles n'ont pas le pouvoir de parler, à cause de la grande dissipation des esprits qu'elles ont perdus en perdant leur sang.

En dilatant mes doigts je sentois cet orifice comme une vessie, dans laquelle on feroit un trou, & dans laquelle on introduiroit les doigts pour la dilater.

Ma main étant dans la matrice, je perçai les membranes, qui contenoient les eaux de l'Enfant, lesquelles étant ouvertes, je n'eus pas beaucoup de difficulté à joindre un des pieds de l'Enfant, que je tirai à moi avec un succés fort heureux pour l'operation, non pas pour l'Enfant, parce qu'il étoit mort, il y avoit du temps ; & l'ayant tiré, la Malade revint un peu de cette grande foiblesse qu'elle n'avoit plus ; & elle ne sentoit plus cette chaleur qu'elle avoit sentie à la region du cœur. Je puis croire que c'étoit quelque vapeur qui s'élevoit de la matrice ; mais je laisse cela à Messieurs les Medecins, pour en faire le jugement.

On remarquera que dans tous les accouchemens la partie qui se presente la premiere, sort la derniere. Ce sont les membranes de l'arriere-faix qui se presentent les premieres à l'orifice de la matrice, poussées par la douleur, & par les eaux qu'elles contiennent, lesquelles étant percées, la tête ou quelque autre partie de l'Enfant se presente ; & l'Enfant étant sorti, l'arriere-faix ou *placenta* sort, suivi de ces deux membranes. Il y en a en qui l'*amnios* se trouve separé du *corium*, comme en celle-cy, où cette membrane étoit autour de l'ombilic, & le *corium* autour du *placenta*.

C'est de cette premiere membrane, dont il reste bien souvent dans la

matrice quelque potion collée, parce qu'elle eſt tellement deliée, qu'on ne la ſçauroit ſeparer, ſans ſe mettre au hazard de bleſſer la Malade ; & elle ſort par les vuidanges, & ne cauſe aucun accident à la Femme.

Je tirai l'arriere-faix ſain & parfait en toutes ſes parties. Monſieur ſon Medecin le conſidera, & le trouva fort ſec : ce qui pouvoit venir des pertes de ſang que cette Malade avoit ſouffertes, auſſi-bien que la mort de l'Enfant.

Les Femmes auſquelles ces accidens arrivent, ſont à plaindre, parce qu'il y va de la perte de leur vie, ſi elles ne ſont promptement ſecouruës, comme je fis à celle-ci, laquelle ne fut pas plûtôt accouchée, qu'elle revint de cette grande foibleſſe.

Je ne la quittai pas depuis les neuf heures du ſoir juſques à la minuit, que je la laiſſai entre les mains de Madame ſa mere & de la Garde, les priant de ne lui donner, comme j'avois fait, que peu de nourriture à la fois, c'eſt à dire, cuillerée à cuillerée, tantôt du bouillon, tantôt de la gelée, & quelque fois du vin pur, de peur qu'un grand lavage ne la ſuffoquât, comme j'ai vû arriver à d'autres Femmes en pareilles occaſions, leſquelles en ſont mortes en peu de temps.

J'ajoûte cecy pour avertir ceux qui ſe trouveront en pareilles occaſions, qu'ils ayent la prudence à ne pas trop donner de nourriture à la Femme, quoi-qu'elle ſoit dans une grande foibleſſe, parce qu'elle ne la pourroit pas ſupporter, & que la quantité qu'on lui en donneroit, la feroit mourir.

Le lendemain on lui donna les mêmes alimens, n'ayant autre indiſpoſition qu'une foibleſſe. Les vuidanges alloient en petite quantité : ſon mouvement de lait vint du quatre au cinq mediocrement ; & lors de ſon declin le pied gauche commença à lui devenir enflé du ſix juſques au neuf ; la jambe enfla de même : le dix la cuiſſe augmenta tres-conſiderablement en groſſeur avec de grandes douleurs. Nous y appliquâmes des linimens faits avec les huiles de camomille & d'amendes douces, pardeſſus des cataplâmes anodins faits de lait, de mie de pain, de jaunes d'œufs & de ſaffran : enſuite nous y ajoûtâmes les émolliens faits de pulpes de mauves, guimauves, violiers, & d'oignon de lis.

Le douze ſes douleurs ſe paſſerent, & ſe jetterent ſur les cuiſſes, jambe & pied droit. Meſſieurs les Medecins me demanderent s'il n'y avoit rien

à craindre, ni d'alteré à la matrice. Je leur dis que non. Je visitai les parties exterieures de la matrice, auſquelles je ne trouvai rien d'alteré, & leur en fis mon rapport, leur diſant qu'ils pouvoient travailler en aſſurance ſur ce que je leur diſois, & que je croiois que cette enflure pouvoit étre cauſée par une ſeroſité contenuë dans le ſang, à cauſe de la quantité qu'elle en avoit perdu, dont ces Meſſieurs demeurerent d'accord. Ils ordonnerent pluſieurs remedes, tels que nous avons dit, que Monſieur Jauſſon, habile & ſçavant Apoticaire, fit qui donnerent un grand ſoulagement à la Malade, & qui la mirent en état d'étre purgée le dixhuit de ſa couche.

Elle ne fut pas plûtôt purgée, que la purgation lui cauſa un petit cours de ventre & une telle évacuaton par les urines, qu'en cinp ou ſix jours ſes cuiſſes & jambes deſenflerent, & la Malade ſe porta de mieux en mieux, & revint en parfaite ſanté.

Cette perte de ſang fut tres-fâcheuſe; & cela fait bien voir qu'il faut de la hardieſſe, de la prudence & de la reſolution, pour entreprendre de tels accouchemens. La conduite & le jugement y ſont fort neceſſaires: car celui qui opere, eſt ſouvent blâmé, quoi-qu'il faſſe le mieux qu'il lui eſt poſſible; & ſi celle ci fût morte, on m'auroit accuſé d'avoir eu trop de hardieſſe & de temerité; mais ce n'eſt pas la ſeule que j'aie ſauvée en cet état. Si cette Femme avoit été une grande Dame, on l'auroit laiſſée mourir, parce qu'on auroit eu peur d'en avoir du blâme, ſi elle fût morte. Dans ces occaſions on ne doit pas avoir ces égards. Il faut regarder premierement Dieu & ſon prochain.

Regarder Dieu, parce qu'il y ſeroit offenſé en laiſſant mourir une Femme. Regarder ſon prochain, parce qu'il n'y auroit pas de charité de laiſſer mourirune Femme ſans la ſecourir; & dans ces rencontres une Femme eſt plus heureuſe d'étre pauvre que d'étre riche: parce qu'aux pauvres on a plus de hardieſſe & de liberté dans ſa profeſſion; & quoi-qu'on puiſſe dire, je ſuis du ſentiment de Monſieur Bouillet, premier Medecin de ſon Alteſſe Monſeigeur le Prince, tres-habile homme, fort ſage & tres-prudent, qui aiant été appellé pour conſulter la Malade, dit qu'en pareille occaſion, que la Femme ſoit riche ou pauvre, il faut toûjours ſuivre les reigles de l'art, & faire ſa profeſſion en homme d'honneur, & laiſſer parler le monde.

OBSERVATION LXXX.

De l'accouchement d'une Femme qui étoit groſſe de trois Enfants, dont l'un étoit vivant & à terme, & les deux autres morts.

UN Jeudi 18. jour du mois de Mars 1683. je fus appellé ſur les dix heures du ſoir, pour accoucher une Demoiſelle qui demeuroit en la ruë Saint Martin, Paroiſſe Saint Mederic, laquelle je trouuai au lit malade. Je lui demandai l'état de ſon mal. Elle me dit ſentir beaucoup de douleurs, leſquelles ſe portoit fort ſur le ſiége & aux reins, Je la touchai pour pouvoir reconnoître ſon travail, auquel je ne ſentis aucune diſpoſition ny ouverture en la matrice, qui étoit fort abaiſſée vers l'orifice externe, ce que je ſentis au bout de mon doigt par toute ſa circonference, tant en rondeur qu'en peſanteur de tout le corps d'icelle : ce qui m'obligea de faire mon pronoſtic que l'Enfant viendroit bien. L'ayant trouvée en cet étet, je m'en retournai chez moi, où je ne fus pas longtemps, parce la Malade ſe ſentant incommodée, me fit appeller la nuit ſur les deux heures du Vendredi au matin ; & l'ayant touchée de nouveau, je ſentis la membrane des eaux ſe preſenter ; ce qui me fit bien eſperer de cet accouchement, quoi-que la Malade eût été incommodée pendant quelques jours d'un grand vomiſſement, & qu'elle eût eu de continuelles nauſées & quelques douleurs qu'elle avoit ſenties, ne pouvant rien retenir dans ſon eſtomac de nourriture ſolide ny liquide.

Cette Demoiſelle étoit extrémement graſſe, n'ayant autre incommodité que des envies de vomir, diſoit-elle : auſſi voit-on bien que beaucoup de Femmes dans leur travail diſent qu'elles ſont foibles, & ont mal au cœur, & qu'il ſemble à les entendre dire qu'elles vont mourir, & qu'elles ne ſentent point remuer leurs Enfans. Auſſi celle-ci diſoit qu'elle ne ſentoit remuer ſon Enfant que foiblement. Mais enfin le travail pour l'accouchement ſe diſpoſant de mieux en mieux, environ ſur les quatre heures du matin je lui fis prendre un lavement que je compoſai d'une décoction de ſon bouilli dans de l'eau, & quatre onces de miel commun bien écumé. Ce lavement excita des douleurs à la Malade plus grandes qu'auparavant ; & l'ayant touchée, comme j'ai dit tout de nouveau avec mon doigt, je ſentis que l'Enfant pouſſoit les eaux & les membranes. Alors je fis lever la Malade afin de preparer toutes choſes ;

&

& l'ayant fait mettre sur un lit commode, les membranes des eaux s'ouvrirent, & les eaux s'écoulerent, mais en petite quantité, c'est à dire, environ deux à trois livres d'eau. Alors l'Enfant poussoit vertement, & descendit au couronnement.

Ce couronnement se peut appeller ainsi, lorsque la tête se presente la premiere à l'orifice externe de la matrice où on voit paroître le cuir chevelu de la tête de l'Enfant, en rond, en forme de couronne. Alors je la fis remettre dans son lit, où un peu de temps aprés il survint deux fortes & grandes douleurs, où l'Enfant & la Mere pousserent fortement, avec l'aide que je leur pûs rendre : la tête sortit, & j'appliquai mes deux mains à plat sur les oreilles de l'Enfant, & je le tirai de cette sorte vers moi. L'Enfant sortit assez facilement, il commença à crier, je détournai l'ombilic qui faisoit une cinture à l'endroit des hypocondres, je pris un fil, comme j'ai dans mes Observations precedentes, avec lequel je liai le dit ombilic à deux travers de doigt du ventre de l'Enfant.

Aprés avoir fait cette ligature, & vû que cet Enfant étoit de moyenne grosseur, cela me fit juger qu'il pourroit y en avoir deux. Je fis une autre ligature au même cordon & à la même distance de la premier, c'est à dire, à deux travers de doigt de la premiere ligature du côté de l'arriere-faix, & j'en fis la section avec les ciseaux.

Cette section faite, je donnai l'Enfant à la Garde, & je songeai à délivrer la Malade de son arriere-faix en cette maniere. Je pris le cordon dudit arriere-faix de ma main gauche, sans rien forcer, a cause du doute où j'etois qu'il eut deux Enfans.

Je gliſſai ma main le long dudit cordon dans les orifices de la matrice, je le tirai à moi, & l'arriere-faix le suivit, sans faire aucun effort, sain & parfait avec toutes ses membranes : & gliſſant mes doigts plus avant, je sentis une main tres-petite. Alors je crûs étre obligé d'en donner avis à Monsieur son Mari, qui étoit present dans la Chambre, avant que de me mettre en état de rien entreprendre.

Je lui dis que j'avois senti une main ; & voulant aller reconnoître avec le doigt en quelle situation étoit cette partie, mon doigt se trouva rempli d'une matiere glaireuse, tres-puante ; ce qui me fit croire que l'Enfant étoit mort, ayant auparavant reconnu cette main étre tres-petite pour un Enfant, qui dans toutes les apparences devoit étre au terme de neuf mois, comme celui que j'avois déja reçû vivant.

J'introduiſis ma main dans la matrice pour le tourner : je ſentis un corps étrange de l'épaiſſeur de la pointe ou extrémité d'une langue de bœuf, adherant en la partie poſterieure de la matrice vers ſon orifice interne ; & voulant reconnoître ce que ce pouvoit étre, je ſentis un cordon ferme, & attaché à ce corps étrange, que je crûs bien pouvoir étre celui du *placenta*. J'en demeurai là, à cauſe de la reſiſtance que j'y trouvois.

Je portai mes doigts vers la partie laterale & dextre du font de la matrice de la Femme, où je ſentis des aſperitez & des parties fort plattes, comme des os écraſez & applatis. Je quittai cette partie, & cherchai les pieds de cet Enfant, que je ſentis tout ſeparez de leurs épidermes, & je les tirai doucement, comme qui tireroit un haran par la queuë, ayant la même figure, à l'égard de l'aipeſſeur : il avoit de longeur environ un pied de Roy : il étoit pourri, & preſque deſſeché, & couvert en partie d'un excrément tout jaune. Son corps n'avoit pas un travers de doigt d'épaiſſeur : ſa tête toute applattie & écraſée, les os approchez les uns contre les autres en longeur, comme les oreilles d'un liévre. Au milieu ſur le crête de ces os anterieurement ſe trouvoit une ouverture à mettre le petit doigt : la mâchoire inferieure ſe trouvoit diviſée, mais couverte d'une membrane toute pourrie, rougeâtre & glaireuſe : les yeux ny le nez ne paroiſſoient point ; les bras & les mains étoient formées, mais auſſi fort deſſechées.

Son ombilic étoit attaché environ à un pouce du bord de cet arriere-faix, que j'ai dit reſſembler à la langue d'un bœuf. Je le ſuivis, & en chemin je rencontrai au bout de mes doigts un autre Enfant, mais plus petit, auſſi fort applati, de la groſſeur d'un haran ſoré, auſſi deſſeché, même plus que le premier, ayant la tête platte comme un louïs d'un écu blanc, ſans aucune ſubſtance de cerveau ; le menton tourné vers l'épaule dextre.

Le corps n'avoit pas plus d'épaiſſeur que la têté : ſes yeux ſe diſtinguoient aux deux côtez lateralement, ſon nez ſur un angle, ſa bouche étoit fenduë à travers cet angle, allant d'une partie laterale & platte à l'autre ces deux parties faiſoient la face qui étoit platte ; ſon menton auſſi bien formé, le tout bien conſtruit, & qui n'avoit pas en épaiſſeur une ligne plus qu'un écu blanc. Son col avoit environ trois lignes de longeur, ſes bras applatis comme ſon corps, les jambes de même : c'eſt ce qui me fit juger que ces Enfans avoient été comprimez dans la matri-

ce. Mais ce qui m'a le plus surpris, c'est qu'ils se sont trouvez de differentes grosseurs & longueurs.

Le dernier pouvoit avoir sept à huit pouces de long; celui d'entre deux, & le plus alteré, un pied; & le premier qui est né vivant, étoit de la grandeur ordinaire qu'un Enfant à terme peut avoir. Ce premier Enfant né vivant ne fut pas sorti du ventre de sa Mere, qu'il vuida ses excremens, que nous avons déja appellez *meconium*. Toutes ces remarques faites, je travaillai à tirer l'arriere-faix de ces deux Enfans morts sans baptéme, que je trouvai adherant en la partie posterieure de la matrice, comme j'ai déja dit cy dessus. Les deux nombils ou ombilics se trouvoient tous deux attachez à un seul arriere-faix, que je separai, en commençant à cette languette qui m'avoit paru fort dure, aussi se trouva-t-il fort attaché & dessecché, le separant doucement d'avec le corps de la matrice, ny plus ny moins que qui voudroit separer la pulpe d'une orange d'avec son écorce; ce qui ne se fait pas sans peine, sans faire de douleurs à la Malade. Mais quand on y travaille avec douceur, il n'en arrive jamais de mal; & on remarquera que les Femmes les plus difficiles à délivrer sont celles qui se portent le mieux dans leurs couches; & il ne leur arrivera pas si-tôt accident, qu'à une qui accouchera & se délivrera presque sans personne. C'est ce que j'ai remarqué en plusieurs, & j'en ai vû plus mourir de celles qui accouchent facilement, que de celles qu'on a beaucoup de peine à délivrer, particulierement lorsque l'operation s'en fait par un habile Chirurgien ou Sage-femme bien experte. Mais à l'égard de la cause de leur mort, j'en laisse le jugement à Messieurs les Medecins: comme d'où vient que cette année 1683. il y a eu beaucoup de Femmes qui ont accouché de deux & de trois Enfans d'une même portée, parce qu'il y a long-temps qu'on n'en a pas vû en si grande quantité. J'en ai accouché plusieurs de cette nature; & le dernier est celui qui m'a obligé de mettre cette observation au jour, & de dire à mon lecteur que je suis surpris qu'une Femme accouche de trois Enfans, dont l'un est vivant, & qui se porte bien, ayant un tel arriere-faix, & les deux autres Enfans morts, de differente grandeur, les deux ayant un même arriere-faix avec deux ombilics. Le plus petit Enfant n'étoit pas si corrompu que le plus grand des deux, Je sçai bien qu'on me dira que c'est la superfœtation: cela me passe, & je croi que les plus sçavans s'y trouveront embarrassez avec moi; & de peur d'entrer trop avant en

cette matiere, j'en laisse le jugement à Messieurs les Medecins, qui sont plus capables que moi. La chose merite bien que ceux qui liront cette Observation, y fassent un peu de reflexion. C'est pourquoi j'ai fait graver la figure de ces trois Enfans, en la maniere qu'on la voit icy representée.

Figure de trois Enfans d'une même portée, dont l'un est né vivant & à terme, & les deux autres morts & desseché.

A. Represente une Fille vivante.
B. Son arriere-faix.
C. Represente un Enfant mort.
D. L'autre Enfant aussi mort.
E. L'arriere-faix de ces deux Enfans.

Mais revenons à nôtre Observation. Cet arriere-faix de deux Enfans étoit toute racorni & fort dur: je remarquai que l'ombilic du dernier & du plus petit Enfant étoit contenu sur l'extrémité de ce *placenta*, à l'opposite où étoit celui du second Enfant mort, sans y avoir aucune apparence de membranes.

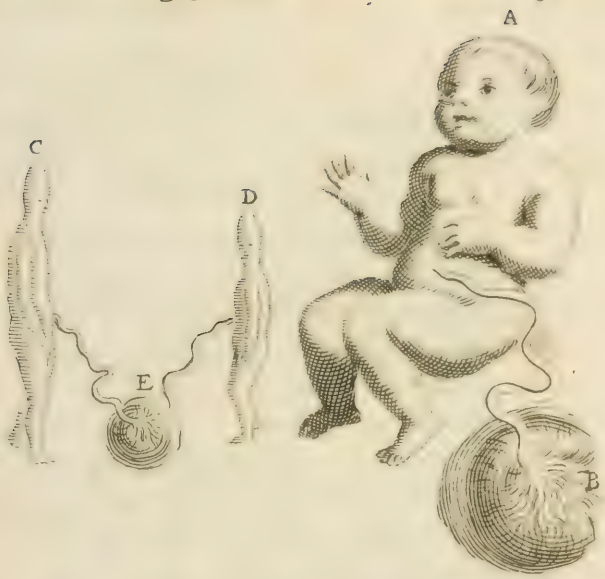
Je l'examinai, & ne trouvant aucune marque qu'il y en eut eu, je me vis obligé d'introduire ma main dans le fond de la matrice pour la netoier de ces membranes. Il y en étoit resté quelques-unes, que je tirai, mais fort alterées & corrompuës, avec beaucoup de cailleaux de sang. Cela étant fait, je touchai la Malade, & je fis accommoder l'Enfant & la Mere en la maniere que j'ai dite ailleurs.

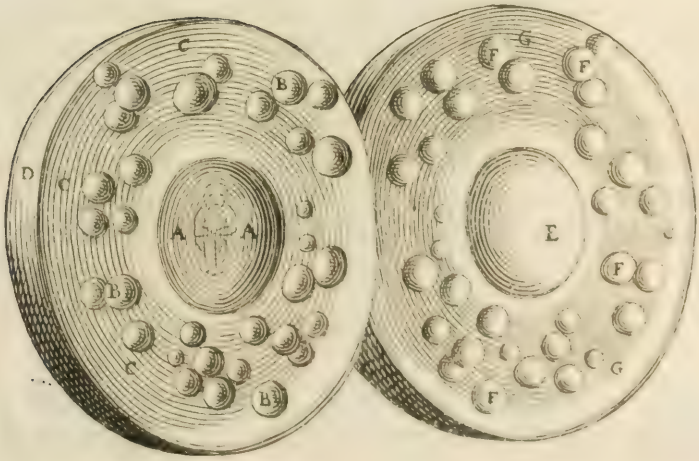
Mais la chose me paroissant assez délicate, belle, & de consequence, vû les accidens qui arrivent bien souvent aux Femmes en couche aprés leurs enfantemens, je priai Messieurs le Vasseur & Auzon, Medecins de la Faculté de Paris, & tres-sçavans, de vouloir bien se donner la peine de se transporter sur les lieux, afin d'examiner toutes choses: ce qu'ils firent bien exactement, & en habiles gens, remarquant les choses en l'état que je les ai rapportées ci-dessus.

Messieurs les Medecins jugerent à propos qu'on donnât à l'Accouchée une once de sirop de capillaire & une once d'huile d'amendes douces, parce que dés qu'elle avoit été accouchée, je lui avois fait prendre le jus de trois oranges aigres avec deux onces de sirop de capillaire.

La Malade passa bien le reste de la journée, & la nuit suivante sans aucune incommodité, n'ayant point de tranchées, parce que c'étoit un

Portal fol -200-





premier enfantement. Ses vuidanges s'écoulerent fort bien, n'ayant eu qu'une petite moiteur, en maniere de petite sueur, sans fiévre ny douleur de tête, ny à d'autres parties.

J'y appliquai pourtant un emplâtre sur la region de la matrice, qui lui fit du bien, & qui aida fort à la sortie des vuidanges, qui est l'emplâtre dont on se servit autrefois à nôtre bonne Reine, & qui lui fut presenté par Madame Fouquet, dont voicy la composition.

Prenez de ceruse huit onces, *minium* une livre, savon de Genes dix onces, huile d'olives deux livres.

Cet emplâtre est propre à mettre sur le ventre d'une Femme grosse, huit jours avant que d'accoucher, & huit jours aprés étre accouchée, de la grandeur de la palme de la main sur l'ombilic, faisant garder le lit à la Femme, sur tout quand la matrice est relâchée, y laissant l'emplâtre tant qu'il sera bon, le sechant avec un linge de fois à autre; & lorsqu'il sera usé, on en remettra un autre. Cet emplâtre a aussi beaucoup d'autres proprietez qui ne sont pas de mon sujet. Il m'a été donné autrefois par Monsieur de Beleval, Chancelier de la Faculté de Montpelier, & par Monsieur Pequet : Monsieur Jausson en distribuë beaucoup. Il aide merveilleusement à provoquer les vuidanges aux Femmes accouchées, comme il en fit en celle-ci qui se porta tres-bien. Cet emplâtre y ayant été appliqué le Samedy, elle commença à vuider de serositez blanchâtres qui pouvoient provenir du sang qui étoit corrompu dans la matrice, parce que ce ne pouvoit pas étre encore le lait, qui ne vient pour l'ordinaire que du deux au six; & ce qui sortoit n'étoit que des serositez. Je lui fis prendre un lavement d'une décoction ordinaire, avec trois onces de miel de nenuphar, que je lui fis continuer tous les jours, jusques au neuf de sa couche; & elle se porta si bien, qu'elle n'eut pas la moindre fiévre, & releva en santé grosse & grasse n'ayant pas amaigri dans sa couche.

OBSERVATION LXXXI.

De l'accouchement d'un Embrion, avec une grande perte de sang, dans laquelle s'est trouvé cet embrion envelopé de membranes, en forme d'œuf sans coquille.

UN Jeudy 22. jour d'Avril 1683. je fus appellé pour voir une Demoiselle qui demeuroit dans la ruë des Déchargeurs, que je trouvai

malade dans son lit d'une grande perte de sang en ayant vuidé plusieurs cailleaux Jugeant qu'elle avoit assez de forces pour supporter une saignée, je lui fis l'ouverture de la veine, & lui tirai six onces de sang. La saignée étant faite, la Malade tomba en syncope, où elle demeura environ demie heure, avant qu'elle eut repris ses forces. Dans cet intervalle de temps je touchai la Malade, & glissant mon doigt dans le col de la matrice, je sentis quantité de grumeaux de sang dans le vagina, que je tirai dehors & pour lors la Malade revint de sa foiblesse, en faisant une autre évacuation excrementielle, qui la soulagea fort: & ce fut un effet de la saignée, comme j'ai remarqué en plusieurs Femmes qui avoient de grandes pertes de sang de cette nature.

Aprés ces évacuations je lui fis prendre de la nourriture, & deux heures aprés je lui fis donner plusieurs lavemens de simples décoctions emolientes & rafraichissantes, comme sont les mauves, guimauves, violiers, laituë, mercuriale; seneçon & pourpier: ce dernier est d'une grande vertu pour les pertes de sang, pris par la bouche & en lavemens.

Par la bouche, il en faut prendre le suc, c'est à dire, du pourpier & du plantin, les piler parties égales, & passer à travers un linge un peu serré; & étant épuré, en donner à la Malade un verre avec un peu de sucre, & en boire trois fois le jour, six onces à chaque fois, & même la nuit.

On peut aussi appliquer sur la region des reins, & exterieurement à la partie de la Malade, des linges trempez dans de l'oxicrat un peu tiede.

L'oxicrat de vinaigre de litarge y est aussi tres salutaire, quand on en peut avoir. Il se fait en mettant une livre de litarge d'or en poudre tremper dans trois livres de fort vinaigre, sur les cendres chaudes, en remuent la litarge de fois à autre; & ayant infusé, passé & filtré, prendre ce vinaigre qu'on mettra dans de l'eau pour en faire de l'oxicrat, de même qu'on le fait pour l'ordinaire, lequel vient blanc comme du lait, & est d'une plusgrande vertu que le simple, comme je m'en suis servui en cet occasion & en plusieurs autres.

Les décoctions des lavemens ne s'évacuant point & étant demeurées dans les intestins, je lui fis prendre le lendemain Vendredi un autre lavement composé de la même décoction: dans une livre d'icelle je fis dissoudre trois onces de miel de nenuphar. Ce lavement rendu avec les autres décoctions, elle ne laissa pas de vuider du sang, mais en plus petite quantité, de même qu'elle avoit fait toute la nuit.

Sur les trois heures aprés midy cette Demoiſelle m'envoya prier de la venir voir pour examiner ce qu'elle avoit vuidé ; & me trouvant en la compagnie d'un Docteur en Medecine fort curieux, lequel je priai de voir & obſerver la choſe avec moi, nous remarquâmes pluſieurs gros cailleaux de ſang ; & en les examinant je remarquai un gros cailleau de la groſſeur d'une noix des plus groſſes avec ſon écorce, lorſqu'elles ſont en maturité, d'une couleur noirâte & membraneuſe, charnuë plaine & environnée d'un ſang noir & groſſier, tout figé, infiltré dans des chairs & membranes.

L'ayant bien conſideré & manié, le trouvant extrémement dur, je dis à Monſieur Paſcal Medecin, qu'il faloit qu'il y eut un Enfant, ou des eaux, comme il s'en trouve dans les faux germes.

Je commençai à faire la diſſection fort doucement, parce que la choſe me paroiſſoit tres delicate ; auſſi l'étoit-elle, parce qu'il faloit conſerver un Embrion, en cas qu'il en eut. Mais ayant diſſequé cette maſſe, j'apperçûs au milieu de ce corps une veſſie tranſparente fort deliée, de la groſſeur d'une noiſette, ayant la forme d'un petit œuf, remplie d'une liqueur claire & limpide, où il nageoit un petit corps d'une matiere blanche & graiſſeuſe, avec quelque commencement de formation d'Enfant, & fort petite, ayant la forme d'un Embrion ou Enfant de la groſſeur & longeur d'une mouche, ou d'un clou de girofle.

Outre cette veſſicule où étoit contenu cet Embrion, je remarquai dans cette maſſe charnuë & membraneuſe, quantité de petites veſſicules je fis voir aux Aſſiſtans, ſemblables à celles qui ſe rencontrent dans les poulies, ou pour le mieux faire entendre en forme de petite grappe de raiſin, tranſparentes & de differente groſſeur ; mais les plus groſſes n'avoient pas plus de circonference qu'un petit pois, fort claires, comme ſont de petites phlytaines faites & cauſées par le feu, qui ſont pleines d'eau.

On remarquera que la Malade diſoit n'avoir pas eu ſes purgations il y avoit environ trois mois.

Ce petit Embrion étoit contenu dans cette liqueur, avec ſa membrane, que j'ai dit étre de la figure d'un petit œuf nouvellement engendré & n'avoit pas ſa grandeur proportionnée au temps qu'il pouvoit avoir été conçû, qui étoit, au rapport de la Femme, de trois mois : ce qui eſt une marque, que dans le commencement de ſa generation il pouvoit avoir été privé de ſa nourriture, à cauſe de l'abondance du ſang qui le

trouvoit infiltré dans ſes membranes, lequel étoit dans toute l'étenduë de ce corps de l'épaiſſeur d'environ ſix lignes, extrémement noir & figé, ou pour mieux dire, coagulé.

La membrane qui contenoit cette humeur, ſe trouvoit attachée par par ſon milieu par un autre petite membrane à cette maſſe, & plus épaiſſe que celle qui envelopoit l'Embrion, & auſſi deliée qu'une toile de ſoye ou une gaze des plus fines, dans laquelle étoit contenuë cette humeur limpide; & à l'endroit, où l'Embrion étoit contenu dans cette humeur par l'ombilic, comme il ſe voit tous les jours, la membrane étoit plus forte.

Cette veſſie qui avoit la forme d'un œuf avec ſa pellicule ſeule, me pourroit faire croire que l'homme s'engendre dans l'œuf, comme à tous les volatilles: mais cette matiere étant trop délicate pour moi, fait que je la laiſſe aux ſçavans & aux Auteurs des nouvelles Opinions, pour décider cette queſtion que je trouve trop relevée.

Je mis cette membrane avec ſes eaux & l'Embrion qui étoit contenu dedans, où il ſe trouvoit naturellement, dans une phiole d'eau de fonteine. pour ne pas la mettre dans l'eſprit de vin, parce qu'il l'auroit conſumée à cauſe de ſa force, qui eſt trop grande, & de la delicateſſe de ladite membrane, laquelle dans cette eau reſſembloit à une toile de ſoye, comme j'ai dit cy-deſſus, & faiſoit comme une eſpece de nuage.

Cette Obſervation me paroît ſi curieuſe, & peut donner lieu à pluſieurs belles queſtions & remarques: c'eſt pourquoi j'ai fait graver icy la figure de cet Embrion en la maniere que je l'ai obſervé, afin que le Lecteur puiſſe ſatisfaire ſa curioſité.

Figure d'un Embrion.

A. Repreſente un Enfant en forme d'Embrion dans ſes eaux & dans ſes membranes, dans le propre corps de l'arriere-faix.

B. Les veſſicules pleines d'eau, comme des perles.

C. Les chairs de l'arriere-faix.

D. Le ſang coagulé.

E. L'endroit où ſont ſituées les membranes qui contiennent les eaux de l'Enfant.

F. D'autres veſſicules, dont tout ce corps charnu étoit farcy.

G. La partie charnuë de l'autre portion de ce corps.

F I N.